

NOTATION

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

TOME I

1924



LIBRARY
WESTERN ILLINOIS
UNIVERSITY
MACOMB, ILLINOIS

PUBLIÉ PAR

PAUL GRAINDOR ET HENRI GRÉGOIRE

Reprinted with the permission of the original publishers
KRAUS REPRINT LTD.

Vaduz

1964

Printed in Germany
Lessing-Druckerei Wiesbaden

AVANT-PROPOS

Nos lecteurs et nos collaborateurs s'attendent sans doute à trouver en tête de cette Revue un bref aperçu de ses origines, ainsi que l'exposé de son programme. Quant à son utilité, nous croyons qu'elle semblera évidente.

Avant la guerre déjà, les byzantinistes avaient souhaité, plus d'une fois, dans l'intérêt de l'expansion de leurs études, la création d'un nouveau périodique international, plus généralement accessible aux lecteurs de pays latins, anglo-saxons et orientaux que les revues existantes, où dominaient les langues allemande et russe.

Ce qui était souhaitable avant 1914 parut indispensable après 1918. Plus que jamais, les Etats du Sud-Est de l'Europe se sentent les héritiers de toutes les traditions de Byzance ; l'activité de leurs érudits se tourne de plus en plus vers notre domaine.

D'autre part, fatale à toutes les sciences, la guerre le fut particulièrement à l'organisation des études byzantines ; et beaucoup d'érudits en étaient même venus à désespérer de cette discipline, qui avait si tardivement conquis son nom et son unité.

Comme nous le disions dans notre circulaire de mars dernier, « les trois revues russes consacrées à nos études ont suspendu leur publication ⁽¹⁾. La *Byzantinische Zeitschrift* elle-même n'a pu donner, depuis dix ans, que quelques fascicules ⁽²⁾ ». Seuls, les *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher* de l'insatiable N. A. Bees continuent à paraître avec régularité. Quant au Δελτίον τῆς χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, il recommence seulement à voir le jour, après une interruption de douze années, et ne publie que des articles en langue grecque.

Aussi, la Section des études byzantines du V^e Congrès international des Sciences historiques, tenu à Bruxelles en 1923, émit-elle le vœu que fût créé un nouvel organe international des

(1) Le dernier volume du *Vizantijskij Vremennik*, publié par F. Uspenskij, est le tome XXIII (1923), pour la période de 1917 à 1922. Le *Vizantijskoe Obozrénie* du professeur Regel (Dorpat) — d'ailleurs mort-né — était une entreprise indépendante. Le *Bulletin (Izvěstija)* de l'Institut russe de Constantinople a naturellement disparu avec cet Institut lui-même.

(2) Faut-il ajouter aujourd'hui que cette constatation n'est pas un blâme, et encore moins (comme on paraît l'avoir cru) l'expression de nous ne savons quelle *Schadenfreude* ? La mémoire de Krumbacher reste chère à tous les byzantinistes ; et nous souhaitons à un recueil qui a rendu d'immenses services de poursuivre sous la direction actuelle — celle de M. le prof. A. Heisenberg — sa brillante carrière.

études byzantines. En outre, elle désigna un comité provisoire de rédaction. M. le Dr Ed. Willems, secrétaire de la Fondation Universitaire, présent à la réunion, laissa espérer l'appui de la Fondation, si la nouvelle revue paraissait en Belgique.

Au Congrès de Bucarest, le Comité apporta mieux que des promesses. Déjà la Fondation Universitaire, le Gouvernement hellénique, sur l'initiative personnelle de M. E. Vénizélos, l'ambassade et le consulat général d'Italie, Madame Isabelle Errera ⁽¹⁾ et M. Nicolaïdès avaient assuré leur concours financier à Byzantion, et les gouvernements français, roumain et yougo-slave avaient annoncé des subventions, aujourd'hui définitivement accordées.

Au Congrès de Bucarest aussi, le Comité provisoire fit place à un Comité directeur composé de MM. Ch. Diehl, N. Iorga, G. Millet et Sir W. Ramsay. Ce Comité confia pour deux ans, aux soussignés, le secrétariat de Byzantion. Il approuva l'idée de faire du premier volume une sorte de recueil de « mélanges », en l'honneur de N. P. Kondakov, qui fêtait, en 1924, son 80^e anniversaire. Ce volume, nous sommes heureux de l'offrir à l'illustre jubilaire et nous remercions tous les savants qui ont mis tant d'empressement à lui apporter leur hommage ⁽²⁾.

Byzantion publiera chaque année, en deux fascicules, outre des articles de fond, des comptes rendus, et une chronique comprenant des bulletins régionaux, des bulletins spéciaux d'histoire, d'archéologie, de philologie, de théologie, d'épigraphie, de numismatique, de sphragistique, de papyrologie, enfin, toutes les informations relatives à l'organisation du « byzantinisme » et à la vie même de notre discipline.

Toutes ces rubriques sont déjà représentées, les unes largement, les autres comme en germe, dans ce tome I^{er} (1924), correspondant à deux fascicules semestriels. Mais le caractère spécial du présent volume justifie la place importante qu'y occupent les articles de fond. Ils donneront au grand public une idée exacte de la fécon-

⁽¹⁾ Madame I. Errera avait en outre spontanément donné l'hospitalité à la rédaction de *Byzantion*. Nous tenons à lui en exprimer ici toute notre gratitude.

⁽²⁾ Nous regrettons que des difficultés d'ordre matériel nous aient empêché de publier le texte de la Συνοδικαία de Longibardos que M. N. FESTA s'était empressé de nous envoyer. Nous le publierons dans le prochain fascicule, en même temps qu'un article de M. G. VERNADSKIJ, *Sur les origines du νόμος γεωργικός*, qui nous est parvenu trop tard pour être imprimé dans ce tome premier.

dité et de la richesse de nos études. Ceux qui nous sont parvenus, rédigés en français, en anglais, en italien et en allemand, ont été publiés dans la langue originale. Les autres ont été traduits par les soins de la rédaction, avec la permission des auteurs. Il en sera de même à l'avenir. Byzantion, revue internationale dans le plein sens du mot, fait appel aux byzantinistes du monde entier, et croit servir nos études en rendant accessibles à tous les lecteurs les mémoires écrits en grec moderne ou dans une langue slave.

Quant à la partie bibliographique, elle ne prétendra pas à être exhaustive. D'autres revues déjà accomplissent excellemment cette tâche spéciale; il faut la leur laisser. Mais nous avons l'ambition de transformer ces comptes rendus en une véritable Revue critique, qui fasse autorité ⁽¹⁾. On le verra, les spécialistes les plus illustres et les plus éminents n'ont pas dédaigné de nous y aider, dès à présent. D'autres, comme les RR. PP. H. Delehaye et P. Peeters, nous ont promis, ou, comme MM. J. Bidez, F. Cumont, L. Parmentier, laissé espérer leur collaboration à cette indispensable besogne critique, qui est, à vrai dire, le premier office d'une publication comme la nôtre.

Nos bulletins régionaux retiendront sans doute l'attention. Ils offrent un tableau assez complet de la floraison, soudaine et magnifique, des études byzantines dans les pays du Sud-Est européen ⁽²⁾.

Le bulletin épigraphique est donné à titre non d'exemple, mais de specimen. L'auteur s'est limité à quelques textes, particulièrement intéressants, qui sont le fruit des dernières explorations de Sir William Ramsay et de ses disciples. Mais des hommes plus compétents que nous marqueront bientôt, sous cette même rubrique des Bulletins spéciaux, le progrès réalisé dans des domaines plus importants du byzantinisme. Il suffit de nommer M. Charles Diehl, qui accepte de rédiger périodiquement le bulletin d'histoire, M. Gabriel Millet, qui sera le chroniqueur de l'archéologie, MM. Cognasso, H. Pernot, de Francisci, Colli-net, Guignebert, les RR. PP. Leib et Viller, sur qui nous comptons pour la philologie, le droit, l'histoire religieuse, l'ascétique et la mystique.

(1) Puissent les éditeurs nous seconder en nous envoyant régulièrement les ouvrages qu'ils publient!

(2) Nous insistons à nouveau pour que les rédacteurs des bulletins archéologiques veuillent bien joindre au texte l'illustration nécessaire.

Peut-être nos collaborateurs approuveront-ils l'idée de compléter Byzantion par des suppléments réservés aux travaux dépassant les limites d'un article, ou aux mémoires d'histoire de l'art dont l'illustration exigerait un format plus grand.

C'est à M. Gabriel Millet que nous devons cette suggestion, entre autres preuves d'intérêt et de sollicitude. La Rédaction prie l'illustre savant de trouver ici l'expression d'une vive reconnaissance pour ces marques flatteuses de confiante amitié.

Il serait injuste de ne pas proclamer en même temps notre dette envers M. Charles Diehl. Elle est grande. Au Congrès de Bucarest, avec cette maîtrise et cette lucidité que les byzantinistes ne sont pas seuls à admirer, il sut vaincre les dernières difficultés qui s'opposaient encore à la marche en avant de Byzantion.

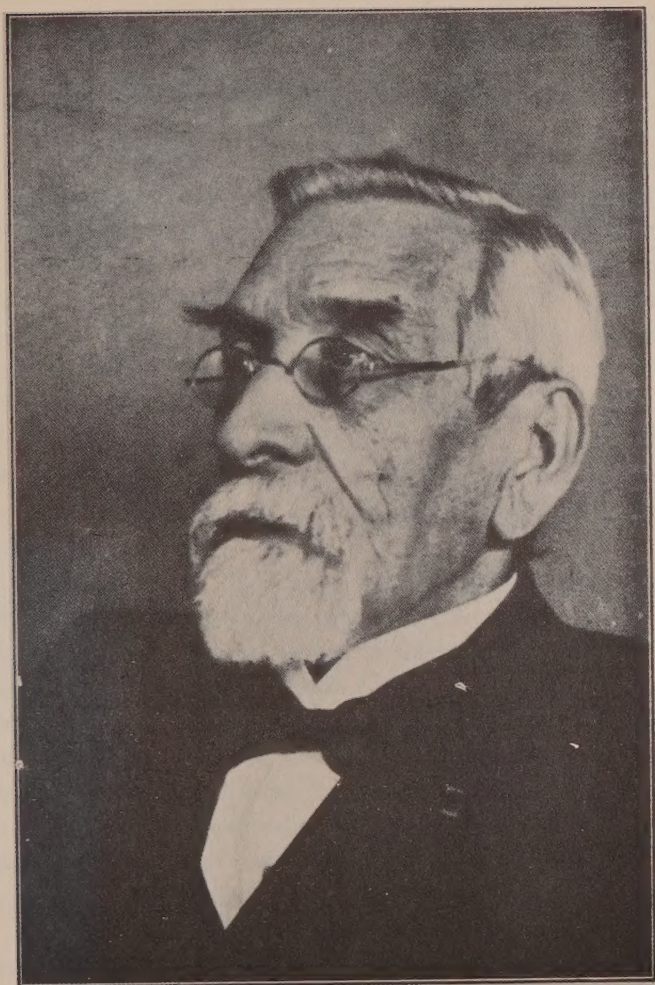
En remerciant personnellement M. Nicolas Iorga, nous remercions la grande Roumanie, qui a conquis une place glorieuse dans l'histoire de la renaissance de nos études. Le principal gage du succès de notre entreprise, nous l'avons trouvé — grâce à l'inoubliable Congrès de Bucarest — dans l'active et vibrante sympathie des Etats successeurs de Byzance : la Grèce, qui a le droit imprescriptible d'être citée la première, le royaume des Serbes, Croates et Slovènes, la Bulgarie, et la Russie savante, fidèle à ses traditions en dépit d'une fatalité tragique...

Et puisque Byzantion paraît au terme d'une θεωρηγία de dix années, particulièrement cruelle aux églises d'Orient, on nous permettra de finir cette préface par une pieuse commémoration de ces millions de morts, victimes de la grande guerre et martyrs de la grande persécution, ὑπὲρ μνήμης καὶ ἀναπαύσεως τῶν κατὰ τὴν Ἀνατολὴν ἀναιρεθέντων Χριστιανῶν, ὧν τὰ ὀνόματα οἶδεν ὁ Κύριος.

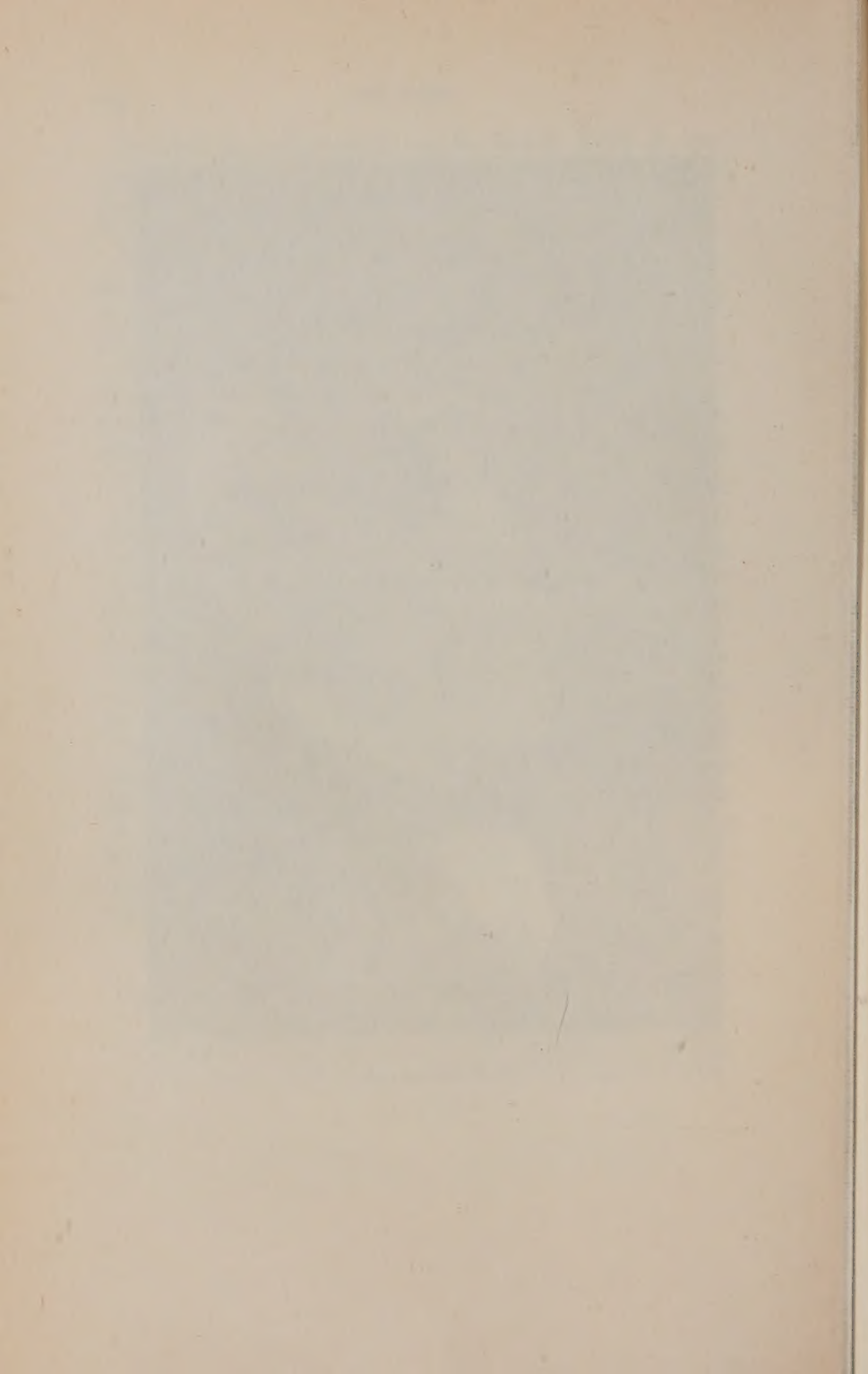
Paul GRAINDOR.

Henri GRÉGOIRE.

Bruxelles, le 15 février 1925.



N. P. KONDAKOV.



M. Nicodime Pavlovitch Kondakov.

M. Kondakov, actuellement professeur à l'Université de Prague, nommé, le 7 décembre 1923, correspondant étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, célèbre cette année son quatre-vingtième anniversaire, loin de son pays, qu'il a dû quitter. Il permettra à un Français qui a eu l'occasion de l'approcher à Pétrograd, en 1911, de lui apporter un modeste hommage de respect et d'admiration, en énumérant simplement les principales étapes de sa vie jusqu'en 1914, et les publications les plus importantes, qui jalonnent son existence si laborieuse de grand savant et de grand missionnaire.

Né en 1844, M. Kondakov fait ses premières études à Moscou dans un Gymnase, puis à l'Université où Th. I. Bouslaev exerce sur lui une profonde influence. Ses études terminées, il enseigne, de 1865 à 1870, la langue et la littérature russe au Gymnase dont il avait été l'élève. Il professe en même temps à l'Ecole militaire Alexandrovski et à l'Ecole de peinture et de sculpture. Il voyage à l'étranger et en Russie pour étudier les monuments de l'art ; il est déjà et restera un grand voyageur dont l'érudition se renouvelle par des déplacements incessants.

En 1886, il publie ses premiers travaux : *Anciennes églises chrétiennes. L'art orthodoxe en Serbie. Croix anglo-saxonne du VIII^e siècle* ⁽¹⁾. En 1870, il est nommé professeur d'histoire

⁽¹⁾ *Recueil (Sbornik) publié par la Société de l'art russe ancien au Musée public de Moscou*, 1866. Les titres des publications sont traduits du russe. Les ouvrages, parus dans des langues étrangères, seront aussi mentionnés au cours de cet article.

de l'art à l'Université d'Odessa. Trois ans plus tard, il va soutenir à l'Université de Moscou sa thèse de doctorat intitulée : *Le monument des Harpyies en Asie-Mineure et la symbolique de l'art grec*, Odessa, 1873. La même année, il entreprend son premier voyage en Géorgie, qui lui permettra de publier bientôt son étude : *L'ancienne architecture de Géorgie* ⁽¹⁾. En 1875 et 1876, il est chargé d'étudier dans les bibliothèques de l'Occident les manuscrits grecs à peintures ; il fait aussitôt paraître sa première œuvre capitale dans le domaine auquel il consacrera la plus grande partie de son activité scientifique : *Histoire de l'art byzantin et de l'iconographie, d'après les miniatures des manuscrits grecs*, Odessa, 1876 ⁽²⁾. Cette année-là, il reçoit la médaille d'or de la Société impériale russe d'archéologie et il est nommé membre de la Commission impériale archéologique.

Résidant à Odessa, il suit de près les découvertes qui se poursuivent en Russie méridionale. Il publie successivement *Quelques petits objets antiques trouvés à Akkerman en 1867* ⁽³⁾, le *Relief en marbre de Panticapée* ⁽⁴⁾, les *Petites antiquités des régions du Kouban et du Terek* ⁽⁵⁾, les *Statuettes grecques en terre cuite dans leur rapport avec l'art, la religion et la vie* ⁽⁶⁾.

Mais il revient toujours aux antiquités chrétiennes et byzantines. La *Revue archéologique* ⁽⁷⁾ publie en français son article : *Les sculptures de la porte de Sainte-Sabine à Rome*. En 1878 paraît son étude sur les *Miniatures du psautier grec du IX^e siècle de la collection A. I. Chloudov à Moscou* ⁽⁸⁾; en 1879, c'est

⁽¹⁾ *Travaux (Trudy) de la Société impériale d'archéologie de Moscou*, 1876.

⁽²⁾ Ouvrage publié ensuite en français par l'auteur sur la traduction de M. Trawinski : *Histoire de l'art byzantin considéré principalement dans les miniatures*, 2 vol. Paris, 1886, 1891. (Bibliothèque internationale de l'art).

⁽³⁾ *Travaux du II^e Congrès archéologique à Saint-Pétersbourg*, 1876.

⁽⁴⁾ *Mémoires (Zapiski) de la Société d'histoire et d'antiquités d'Odessa*, 1877.

⁽⁵⁾ *Travaux du III^e Congrès archéologique à Kiev*, 1878.

⁽⁶⁾ *Mémoires de la Société d'histoire et d'antiquités d'Odessa*, 1879.

⁽⁷⁾ T. XXXIII, 1877.

⁽⁸⁾ *Travaux de la Société d'archéologie de Moscou*, 1878.

un article sur *Une ancienne coupe (palera) chrétienne des calacombes de Kerch* ⁽¹⁾ et, l'année suivante, une étude sur les *Mosaïques de la mosquée Kahrjé-Djami à Constantinople* ⁽²⁾.

Avec l'année 1881 s'ouvre la période des grandes missions scientifiques en Orient. Il va au Sinaï étudier les antiquités du célèbre monastère et fait paraître l'année suivante son *Voyage au Sinaï en l'année 1881. Impressions de voyage. Antiquités du monastère du Sinaï*, Odessa, 1882. Pendant les séjours successifs qu'il fait à Constantinople, il réunit les matériaux de son ouvrage : *Les églises byzantines et les monuments de Constantinople* ⁽³⁾.

Membre de la Société d'histoire et d'antiquités d'Odessa, il devient, en 1886, membre de la Société impériale russe d'archéologie, aux travaux de laquelle il participe, dès 1888, en publiant une étude *Sur les fresques des escaliers de la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev* ⁽⁴⁾.

L'année 1888 marque une date importante dans sa carrière scientifique et professorale. Il est nommé à la chaire magistrale d'histoire de l'art à l'Université de Pétersbourg et conservateur du département du Moyen-âge et de la Renaissance au Musée de l'Ermitage. Il professe en même temps aux Cours féminins supérieurs. Cette triple activité ne le fait pas renoncer aux voyages lointains. En 1889, chargé d'une mission officielle au Caucase, il étudie les anciens trésors conservés en Mingrélie, en Imérétie et en Géorgie. L'année suivante paraît son volume : *Description des monuments anciens dans quelques églises et monastères de Géorgie*, Pétersbourg, 1890. Il entreprend en même temps, avec le comte I. I. Tolstoï, la publication d'un grand ouvrage, qui devait comprendre six fasci-

(1) *Mémoires de la Société d'histoire et d'antiquités d'Odessa*, 1879.

(2) *Mémoires de l'Université impériale d'Odessa*, 1880.

(3) *Travaux du VI^e Congrès archéologique à Odessa*, 1887.

(4) *Mémoires de la Société impériale russe d'archéologie*, 1888.

cules, *Les Antiquités russes dans les monuments de l'art*, où sont publiés et commentés tour à tour les monuments de l'art chrétien et ceux de l'art antique ⁽¹⁾.

En 1891, il publie un *Guide de la section du Moyen-âge et de la Renaissance* du Musée de l'Ermitage ⁽²⁾ et dirige la mission scientifique organisée sous les auspices de la Société orthodoxe palestinienne pour étudier et relever les antiquités chrétiennes de la Terre sainte ⁽³⁾. L'année suivante, il fait paraître son ouvrage de très grand luxe publié à la fois en russe, en français et en allemand : *Les émaux byzantins. Collection A. V. Zvénigorodskoï. Histoire et monuments des émaux byzantins*, Pétersbourg et Francfort, 1892. Il étudie ensuite l'orfèvrerie de style gréco-oriental et celle de style russo-byzantin de la civilisation Kievienne, et publie un choix de monuments importants dans son volume : *Les Trésors russes. Recherches sur les antiquités de la période des grands princes*, t. I, Pétersbourg, 1896. Les rapports de l'art byzantin et de l'art russe sont étudiés dans son travail : *Les problèmes scientifiques de l'histoire de l'ancien art russe* ⁽⁴⁾.

En 1898, M. Kondakov devient membre ordinaire de l'Académie des Sciences (Section de langue et de littérature russe). La même année, il part pour le Mont Athos à la tête d'une mission organisée par l'Académie, mission dont il exposera les résultats dans son volume : *Monuments de l'art chrétien à l'Athos*, Pétersbourg, 1902. Deux ans après cette mission, il voyage, en 1900, en Macédoine, dirigeant une expédition

⁽¹⁾ Tolstoï et Kondakov, *Les Antiquités russes dans les monuments de l'art*, 6 vol., Pétersbourg, 1889-1899. Les trois premiers fascicules ont été traduits en français par les soins de M. S. Reinach, sous le titre : *Antiquités de la Russie méridionale*, Paris, 1891.

⁽²⁾ Le titre est le suivant : *Ermitage impérial. Guide de la section du Moyen-âge et de la Renaissance*, Pétersbourg, 1891.

⁽³⁾ Les résultats de cette mission furent publiés plus tard par les soins de l'Académie des Sciences dans le volume intitulé : *Voyage archéologique en Syrie et en Palestine*, Pétersbourg, 1904.

⁽⁴⁾ *Monuments (Pamjatniki) de l'ancienne littérature*, 1899.

archéologique, historique et ethnographique, envoyée par l'Académie des Sciences, qui publiera son livre intitulé : *Macédoine. Voyage archéologique*, Pétersbourg 1909. De son séjour au Sinaï, il avait rapporté d'autres documents qu'il fait connaître dans une étude : *Initiales zoomorphiques des manuscrits grecs et glagolitiques du X^e et du XI^e siècle dans la bibliothèque du monastère du Sinaï*, Pétersbourg, 1903.

Membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie des Beaux-Arts, des Académies ecclésiastiques de Kiev et de Pétersbourg, M. Kondakov fait aussi partie du Comité, institué en 1901, dans le but de protéger la peinture russe d'icônes et de régénérer cette branche si importante de l'art. Il expose *L'état actuel de la peinture nationale d'icônes en Russie* ⁽¹⁾, raconte le voyage qu'il fit dans le gouvernement de Vladimir ainsi que dans les gouvernements du Sud-Ouest, et indique les diverses mesures à prendre ⁽²⁾.

Les études iconographiques l'absorbent de plus en plus. En 1905 paraît une grande monographie : *Iconographie de Notre Seigneur Dieu et Sauveur Jésus-Christ* ⁽³⁾ ; l'année suivante, une étude intitulée : *Images de famille princière russe dans les miniatures du XI^e siècle* ⁽⁴⁾. De 1911 à 1915, il publie successivement : *L'iconographie de la Vierge. Rapports de la peinture d'icônes grecque et russe avec la peinture italienne des premiers temps de la Renaissance* ⁽⁵⁾, *La nouvelle pinacothèque du Vatican* ⁽⁶⁾ et les deux volumes de son *Iconographie de la Vierge* ⁽⁷⁾, ouvrages d'une portée générale, où il étudie l'influence des

(1) *Monuments de l'ancienne littérature*, 1901.

(2) *Bulletin (Izvestija) du Comité fondé pour la protection de la peinture russe d'icônes*, 1901.

(3) Pétersbourg, 1905.

(4) Pétersbourg, 1906.

(5) Pétersbourg, 1911.

(6) Article paru dans la revue pétersbourgeoise *Vieilles Années (Starye Gody)* mars 1911.

(7) Ces deux volumes ont été publiés sous les auspices de l'Académie des Sciences, t. I, Pétersbourg, 1914 ; t. II, Pétrograd, 1915.

Primitifs italiens sur la peinture byzantine et sur la peinture russe (1).

Ainsi, les longs séjours de M. Kondakov à Moscou, à Odessa, à Pétrograd, ont été interrompus souvent par des voyages d'études : voyages en Russie et en Occident, missions au Sinaï, à Constantinople, en Géorgie, en Syrie, en Palestine, au Mont Athos et en Macédoine. Partout, il étudie sur place les monuments de l'art antique, de l'art chrétien primitif, de l'art byzantin et oriental et de l'art russe. Il recueille un nombre considérable de documents nouveaux et les publie toujours sous une forme agréable. Ses recherches incessantes et ses nombreuses publications élargissent notre connaissance dans toutes les branches de l'art et de l'archéologie qu'il aborde successivement avec sa maîtrise souple et aisée. Œuvre féconde s'il en fut, et de la qualité la plus haute, qui lui a acquis une renommée européenne ! Lourde et précieuse gerbe à laquelle s'ajoutent sans cesse de nouveaux épis !

J. EBERSOLT.

(1) Outre ces travaux et ces études, M. Kondakov a publié de nombreux articles et comptes-rendus dans les publications suivantes : *Annales byzantines* (*Vizantijskij Vremennik*), *Encyclopédie de théologie orthodoxe*, *Journal Nov*, *Gazette de Moscou*, *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, *Mémoires de la Société impériale russe d'archéologie*, *Recueil (Sbornik) de l'Académie des Sciences* (Section de langue et de littérature russe), etc.

Les Costumes orientaux à la Cour Byzantine

L'étude que nous présentons aux lecteurs de la nouvelle revue consacrée à Byzance n'est qu'un chapitre extrait d'un grand ouvrage sur les vêtements orientaux et barbares à la cour Byzantine. J'ai jugé superflu de caractériser, à propos de ce travail, la vie byzantine, la vie de ce grand centre civilisateur de l'Europe médiévale que fut Constantinople. Cette tâche a été remplie, et d'une manière brillante, par les historiens et les archéologues ; tout récemment encore a paru une remarquable monographie, écrite par un savant particulièrement compétent, M. Ebersolt ⁽¹⁾, sur « les arts somptuaires à la cour byzantine ». Pour mon compte je me suis surtout préoccupé de suivre la transformation du monde antique, gréco-romain, dans le monde nouveau, européen, et de montrer comment le rôle principal, dans ce *processus* de transformation, appartient à Byzance, centre oriental de l'Europe. On ne peut point ne pas trouver caractéristique cette circonstance que l'intelligent Gibbon, dont le thème était le déclin et la décadence du monde antique, en vient, en quelque sorte inconsciemment à nous décrire, tout au contraire, les débuts d'une vie nouvelle. Et pourtant, jusqu'aujourd'hui, l'on se représente l'histoire médiévale comme une période de colossale décadence, comme un *processus* continu d'extinction de la culture. Cette conception surannée continue à influencer l'esprit de l'historien, et le détourne de chercher dans cette période les signes d'une renaissance

(1) JEAN EBERSOLT, *Les Arts Somptuaires de Byzance, étude sur l'art impérial de Constantinople*, Paris, 1923.

créatrice. Mais en même temps, l'historien qui voit clairement la faiblesse artistique du centre administratif qu'était Byzance, doit bien reconnaître que si Byzance fut l'éducatrice des peuples qui ont successivement troublé l'Orient européen, son rôle s'est effectivement borné à la transformation successive et graduelle de ce centre lui-même. Byzance, ce fragment du monde¹ civilisé jeté à l'extrémité orientale de l'Europe, Byzance, forcée de lutter pendant mille ans contre les envahisseurs barbares qui ne cessaient de se déverser sur le monde antique, s'est transformée d'elle-même en un État militaire. Elle introduisait chez elle des Barbares à la fois pour mieux combattre d'autres Barbares, et pour se rapprocher des populations naguère hostiles, qui, plus ou moins affaiblies, venaient chercher la paix et la tranquillité sous la protection, ou avec l'assentiment de l'Empire d'Orient et des États qui étaient ses clients ou ses vassaux.

Pour « réaliser » historiquement ce grand *processus*, le plus simple est d'étudier, dans son aspect extérieur, la civilisation de Byzance et du monde barbare qui l'environne. L'évolution de ces formes extérieures de l'existence reste inconnue à l'histoire purement politique ; mais l'archéologie la révèle ; et, si jeune que soit cette discipline, elle nous fournit tant de matériaux, grâce à l'ampleur même de son domaine, qu'elle nous permet dès à présent des conclusions nettes.

On peut aujourd'hui affirmer comme un fait, établi scientifiquement, que ce monde qu'on appelle barbare et qui a inondé Byzance — s'imposant même à son fondateur — possédait une civilisation *sui generis*, extrêmement ancienne. Cette civilisation était l'aboutissement d'une existence millénaire en Asie, comme aussi de relations culturelles incessantes avec les monarchies de l'antique Orient, et d'une lutte incessante avec elles, lutte au cours de laquelle ces États furent amenés, par les besoins de la guerre, à « s'adapter », en s'assimilant

les formes de l'existence des peuples touraniens. En résumé, si la Perse de l'époque des Arsacides reçut la culture des nomades, la Perse des Sassanides est le type d'une monarchie militaire qui, combattant ces nomades, s'assimila et leurs mœurs et coutumes, et leurs procédés de combat.

Si la cour byzantine adopta les costumes orientaux, c'est parce que le monde barbare les lui avait transmis, et ces vêtements furent en même temps des uniformes militaires et des costumes de cour. La cour byzantine ne fut jamais une cour asiatique, mais elle unissait chez elle les formes et les modes de ces cours avec tout l'héritage culturel de l'Empire romain ; à côté des offices purement auliques, elle comptait en bien plus grand nombre, les fonctions, les rangs, les dignités de tous les ressorts de l'État. Ces formes étaient destinées à accomplir une tâche capitale : « encadrer » l'Europe orientale au point de vue militaire et administratif, et pour cela, créer une vaste société humaine, consacrée exclusivement à ce but. Toute une immense hiérarchie, avec ses innombrables titres et dignités, avec ses rangs et ses degrés, fut établie d'après de nouveaux modèles, au fur et à mesure des nécessités du moment, et ainsi se créèrent des modes et des mœurs nouvelles. La vie se passait en réceptions de cour, en pompes et cortèges solennels de l'Empereur et de l'entourage impérial, en audiences, en festins et en spectacles.

Un historien ⁽¹⁾ a brillamment comparé la vie de la cour byzantine à une succession de représentations théâtrales. Pour compléter ce parallèle et achever de le justifier, il faut encore souligner la nécessité historique de ces tableaux vivants organisés par la cour byzantine, dans un but bien déterminé. Leur utilité est prouvée par le fait qu'ils furent empruntés, dans la mesure du possible et tour à tour, par toutes les cours européennes au cérémonial le plus compliqué, et pareillement

(1) CH. DIEHL, *Byzance. Grandeur et décadence*, 1921, pp. 27-29.

par les « cours » des stratèges, dans les différentes provinces de l'Empire. Il s'agissait d'établir aux yeux du monde la civilisation de la Rome antique et, en même temps, de rapprocher cette civilisation, graduellement et successivement, des formes, de la nature et des coutumes de la « culture » barbare. De là vient que les vêtements de la cour byzantine furent des ἀλλάξιμα, des livrées, surtout des uniformes. Mais la hiérarchie byzantine comprenait des dizaines de rangs et de dignités, des centaines de degrés et de titres, et tous les grades, tous les corps de l'armée de l'infanterie et de la cavalerie, ainsi que les costumes si variés des différentes *droujinas*. On peut donc dire que presque toutes les nations ont eu à Byzance, tour à tour, leur mode. Le mépris fanatique des Grecs pour les nomades barbares, mépris dont héritèrent Byzance et l'Europe contemporaine, fit pousser, il est vrai des clameurs indignées à Byzance, centre de culture, contre les « modes hunniques » (v. l'historien Procope), mais ces modes et ces nouveautés séduisaient la jeunesse et faisaient loi, à la génération suivante. Le livre de Constantin sur les cérémonies de la cour byzantine, il est vrai, dissimule encore la chose, à cause de la réaction qui domina aux IX^e et X^e siècles ; il passe sous silence les transformations radicales de l'étiquette du palais, tandis que la relation officielle correspondante, mais sans aucune tendance politique, du Curopalate Codinus, trahit pour l'ensemble, comme pour les détails, le règne, à la cour, des modes barbares dans les costumes — modes que pour les ennoblir on s'était depuis longtemps accoutumé à rattacher à des modèles orientaux, ou plus exactement, perses.

L'Empereur et les hauts dignitaires de l'Empire au IX^e siècle, spécialement les militaires, mais aussi les fonctionnaires préféraient à tous les costumes de sortie le *scaramangion*, vêtement de provenance orientale et peut-être

aussi, barbare. Et pourtant, le *scaramangion* n'était encore attribué à personne comme costume d'honneur caractéristique d'une dignité (βαρβαειον) ; et si les stratèges paraissaient à Pâques vêtus du *scaramangion*, ils revêtaient leurs « propres » *scaramangia* ⁽¹⁾. Néanmoins, comme nous le verrons plus loin, les ateliers impériaux de la Cour fabriquaient ces costumes en vue de leur distribution aux barbares à titre de cadeaux à l'époque même où l'Empereur (d'après le livre des *Cérémonies*) se montrait à la cour assemblée, vêtu du *scaramangion*.

Cependant, ni Ducange, ni Reiske ne peuvent nous donner sur ce costume d'indication bien précise. Le premier ignorait encore le *Livre des Cérémonies*, et c'est pourquoi il s'est contenté de quelques textes d'historiens mentionnant ce vêtement, et des notes de quelques antiquaires contemporains. Ils conjecturent que σκαρμαγγιον doit être un mot persan. que ce costume est surtout un habit militaire, porté principalement en cas d'intempérie, pour se défendre de la pluie, de la neige et de la gelée, et qu'il appartenait à la catégorie des *paludamenta* ou des *chlamydes*, des manteaux militaires, ou en tout cas des vêtements de dessus, épais et chauds. Quant aux Byzantins, ils affirmaient que Byzance avait emprunté ses « uniformes » aux Perses guerriers de l'époque des rois Sassanides, mais que les Sassanides eux-mêmes n'avaient fait que renouveler les modes et costumes du temps de Cyrus. Un témoignage historique isolé disait que le σκαρμαγγιον avait été porté déjà dans ses continuelles et lointaines expéditions, par Héraclius ; aussi pouvait-on penser que le costume avait été emprunté aux Perses, à l'époque des longues guerres entre Byzance et la Perse. Une description plus détaillée était fournie par Corésius, un érudit grec de Chios, et Ducange le cite sans y rien ajouter, sans la confirmer par aucun

(1) CONST. PORPH., *De ceremoniis*, II, 52, p. 767 : μετὰ τῶν οἰκείων αὐτῶν σκαρμαγγίων καὶ μόνον.

texte. D'après ce Grec, le *scaramangion* était un vêtement « composé », si l'on peut dire : *genus vestimenti non uno panno continui, ut nec uno colore conspiciui, cujus exterior species rubra taeniatim et per lora divisa candidam interiorem subductam venuste sese proferre* ⁽¹⁾. La description n'est pas très claire, et malheureusement les témoignages du *Livre des Cérémonies* se distinguent par la même imprécision ⁽²⁾.

En effet, dans le *Livre des Cérémonies*, le *scaramangion* ne se présente pas comme un simple vêtement de dessus, ni comme une pièce unique d'habillement, mais c'est un costume composé de plusieurs parties ; et précisément pour cette raison il est de coupe diverse et de différentes couleurs. Ainsi, nous trouvons mentionnés les *scaramangia* des protospathaires (πρασινορόδινα) en partie verts, en partie rouges ; et dans les miniatures, en effet, nous trouvons des costumes précisément de ces deux couleurs ⁽³⁾ : une sorte de *chiton*, dont la partie couvrant les épaules est dorée, est ensuite vert jusqu'aux genoux, puis vient une bordure dorée ; plus bas encore, jusqu'aux pieds, le vêtement est de couleur verte, ou inversement ; ou bien c'est une autre combinaison de vert et de violet, à laquelle succède une bordure dorée tombant jusqu'aux

(1) DU CANGE, *Gloss. gr.*, s. v. σκαρμάγγιον.

(2) Les rapprochements des mots σκαρμάγγιον, avec d'autres mots plus ou moins ressemblants, mais sans aucune analogie sémantique, auxquels se sont livrés Reiske et les critiques modernes, sont demeurés absolument stériles, en dépit du talent et de l'érudition de Reiske et de ses émules. Cf. P. A. Phourikès, Περὶ τοῦ ἐτύμου τῶν λέξεων σκαρμάγγιον, καβίδιον, σκαράνιον, dans le Λεξικὸν τῆς Ἑλ. Γλ. τ. VI, 123, p. 144-474. Reiske, dans son commentaire (p. 459) conclut que le σκαρμάγγιον était une sorte de *penula* ; p. 544, en présence du texte, peu favorable à cette vue, de Constantin (σκ. δίπτυον), il l'abandonne ! Sophoclès, dans son *Lexique*, a bien vu (comme aussi Běljaev) que le *scaramangion* était une espèce de caftan, persan ou turc. L'historien De Boor, dans son commentaire de Théophane, dans un passage où il est dit « qu'on emporta le scaramange avec la tête », a conjecturé erronément que le *scaramangion* était le couvre-chef des morts. Sakkelion a compris que le sc. était pourvu d'un capuchon. Mais tous les spécialistes seront reconnaissants à M. Phourikès de son *index* détaillé et précieux de tous les passages de Constantin mentionnant le scaramange. On sait qu'il nous manque jusqu'à présent un *index* du *Livre des Cérémonies*.

(3) RACINET, *Costume historique*, II, pl. gr.

pieds. On a alors l'impression que le personnage porte deux *chitons*, l'un de dessous, l'autre de dessus ; effet certainement voulu. Dans de tels vêtements, la bordure n'est plus en brocart d'or, mais en galons plus légers, plus souples, ne gênant pas le mouvement des genoux.

D'ailleurs les *caramangion* paraît être le costume le plus populaire à Byzance ; et spécialement à la cour, c'est presque toujours de ce costume que l'empereur apparaît revêtu, lorsqu'il sort de son palais ; et s'il l'échange contre un *lorum*, ou une *cuirasse*, un *manteau* ou un *divitision*, ou un *τζιτζάκιον*, nous le voyons reprendre le *scaramangion* ⁽¹⁾, par exemple pour s'asseoir à un banquet. De plus, l'empereur revêt, à Pâques, un *scaramangion* blanc avec bandes dorées (pages 109, 167, 188). Tantôt, il met un *scaramangion* de pourpre (page 187) ; tantôt il reprend le *scaramangion* blanc (190-532), et d'autres fois un *scaramangion* de brocart d'or (*χρυσᾶ*), et alors il porte en tête le *stemma* (page 189), qui d'ordinaire ne se met qu'avec le *lorum* et la *chlamyde* ; ensuite, le *scaramangion* de pourpre brodé d'or (*χρυσοκέντητον*, p. 31), de brocart triple (*τριβλαττίων*, p. 188) lorsque l'empereur se rend à cheval à la Porte d'or. Lorsque Nicéphore Phocas arriva à Constantinople pour y saisir le pouvoir impérial, et qu'il fut solennellement reçu à la Porte d'or, il sortit (p. 438) vêtu d'un *scaramangion* frangé d'une fourrure de castor ; (*καστώριον*). En tous cas, lorsque l'empereur sort seul à cheval (*καβαλιεύει*, *ἑφιππος μόνος*), ou bien accompagné d'un cortège et des hauts dignitaires de l'armée, aussi à cheval, il est (p 109, 167) vêtu d'un *scaramangion* à bande d'or (*χρυσόκλαβον*). Ainsi, ce costume, grâce au *βασιλεύς*, apparaît la grande tenue de la cavalerie byzantine.

Nous avons donc affaire à un *caftan* de cavalier, dont les

(1) D'après l'index de Phourikès, v. pages 86, 99, 109, 142, 159, 167, 176, 184, 192, 438, 500, 519, 542, 564, 608, 782.

formes ont été adoptées par la cavalerie byzantine, laquelle l'a emprunté aux modes persanes. Mais, à cause des nombreux officiers, dignitaires, fonctionnaires de tout ordre, qui s'en sont servis dès les IX^e et X^e siècles, cet uniforme est devenu un véritable costume de cour. Du *Livre des Cérémonies*, il résulte que le *scaramangion* était le costume officiel du *magistros* de l'armée et des autres *magistri* de Byzance, des stratèges, des consuls, des membres du sénat, des patrices, et des chambellans impériaux ou *cubiculaires* aux vigiles des grandes fêtes du printemps, comme il ressort du texte même des pages 170 et suivantes, où l'on voit ces dignitaires vêtus du seul *scaramangion* pour leurs sorties journalières ; tandis que pour les fêtes de Pâques, ils sont vêtus de *sagia* rouges. A eux s'ajoutent, les domestiques des scholes, ou commandants de la garde du palais ; mais les *patrices* portent des *sagia* par-dessus leurs *scaramangia*, ainsi que les *spathaires* (p. 745).

A raison de leurs charges, les *comtes des scholes*, les *spalharocandidati*, portaient déjà le *scaramangion*, puisqu'ils sont protospathaires ; ils reçoivent en plus, comme distinction, une collerette (μανιάκιον, p. 275) ; dans le même costume apparaissent les *spathaires* et les *candidats*. Les commandants des grandes compagnies, les hétériarques (p. 518) les commandants des *tagmes* (p. 753, 763), les *manglavites* (p. 557) et en général tous les βασιλικοί, c'est-à-dire les officiers de garde au palais, se vêtent de *scaramangia* afin de participer à la procession impériale à l'église des Saints-Apôtres, d'autant plus qu'une partie d'entre eux doit accompagner l'Empereur à cheval. Le *scaramangion* est encore porté par les *démarques* de toutes les « factions », par leurs adjoints et par les *démoles* eux-mêmes, ainsi qu'il résulte du texte de la page 271, racontant la promotion du démarque. A l'expiration de sa charge, il sort du palais et se rend à l'écurie de sa faction, escorté des

membres de son parti, vêtus de *scaramangia* et de *sagia* rouges. (I, ch. 54, p. 271). Naturellement le même vêtement est porté par les officiers qui ont rempli avec distinction et avec honneur les charges de porte-étendards, de porte-drapeaux, de porte-sceptres, également les *παπίαι*, du palais et autres officiers préposés aux hospices et aux orphelinats, les *ξενοδόχοι* et les *γηροκόμοι* (p. 753), auxquels sont attribués pareillement des *scaramangia* et des manteaux rouges.

Vêtus de leurs « propres *scaramangia* » apparaissent dans les festins ceux qu'on appelle « les amis de l'Empereur » (*οἱ φίλοι*) parmi lesquels se trouvent aussi très souvent mentionnés « les amis » de la Bulgarie alliée ⁽¹⁾.

Une différence instructive s'observe aussi dans la couleur et l'aspect des matières employées pour ce vêtement. Tantôt il est blanc (*λευκά, διάσπρα, λευκά χρυσᾶ*), tantôt « de couleur » (*χροακά*), tantôt polychrome (*πολύχροα*, p. 576 pour les *spalhaires*), tantôt *διαφόρων χροϊῶν καὶ ἐξεμπλίων* (de couleurs et de dessins variés, p. 662), tantôt de pourpre (pour l'empereur, pages 187, 188, 190, 532 : un jour de fête, où l'empereur est en blanc).

Au roi d'Italie, l'empereur Romain Lecapène (p. 661) envoie un lot de *scaramangia* pour sa cour ; de couleur jaune (*δικίτρινα*), de couleur rose (*διρόδινον*), de couleur bleue (*διβένετον*), de couleur blanche (*διάσπρον*) ; pour être distribués au passage à travers la Longobardie, aussi des *scaramangia* de diverses couleurs. On trouve encore, dans les comptes de l'expédition crétoise (p. 669), une distribution de *scaramangia* (au nombre de 112, p. 669). Parmi les vêtements connus à la mode sarrasine (*κατὰ Σαρακηνοῦς*) et destinés à l'usage domestique (*ἔσωφόρια*), on n'aperçoit pas de *scaramangia*. Mais il y a un texte plus caractéristique encore (p. 469), qui

(1) Dans le texte, p. 745, parmi les invités figurent douze pauvres, qui naturellement ne sont pas eux, vêtus de *scaramangion*, mais de *καμίσια* de l'État.

parle des vêtements préparés d'avance, en vue d'une expédition, dans les ateliers impériaux, et peut être aussi dans les ateliers de la ville, sur commande. En première ligne sont mentionnés des *scaramangia* de différentes couleurs et de différents dessins, *δίσχιστα*, munis de collerettes » (*μανιακάτα*), bordés de soie ou de brocart (*ἀμφισμένα ἀπὸ διβλαττίων*). Des *scaramangia* sont aussi préparés pour l'usage particulier de l'Empereur par l' *εἰδικόν* (p. 473), ou par la caisse du Domaine et du trésor impérial, en vue d'être distribués aux gardes du corps et aux scholes palatines en campagne, comme aussi pour être envoyés en présents, « aux païens » : *ταῦτα πάντα διὰ τὸ ἀποστέλλεσθαι εἰς ἐθνικοὺς λόγῳ ξενίων*.

Dépassant cette caractéristique générale, nous avons maintenant la possibilité, en nous servant des monuments orientaux, d'indiquer et d'éclaircir les particularités de ce texte et les détails du *scaramangion* lui-même. Le texte parle d'abord des matières et des fragments de matière choisis pour la préparation de ce vêtement : les étoffes sont « de différentes couleurs et de différents dessins » : blanches, jaunes, bleues, mais, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, ce vêtement était aussi « polychrome », *πολύχροα σκαραμάγγια*, c'est-à-dire que le *σκαραμάγγιον* était un vêtement composé de plusieurs pièces ; nous verrons là-dessus les témoignages du *Livre des Cérémonies*, à l'occasion de la description du costume du président du Sénat. De plus, les *scaramangia* « tout faits » (*cousus, ἑρραμμένα*), et « en plusieurs pièces » (*δίσχιστα*), avaient des « collerettes » (*μανιακάτα*) qui étaient elles-mêmes de diverses couleurs et de divers dessins (*διαφόρων χροῶν καὶ ἐξεμπλίων*), bordées de pourpre (*ἀπὸ διβλαττίων*).

Plus tard, ce caftan, ce costume de cheval, devint la tenue préférée des dignitaires byzantins sous le nom légèrement altéré de *scaranicon* (*τὸ σκαράνικον*), vêtement de brocart d'or (*χρυσοχοϊκόν*). La première classe de dignitaires, les despotes,

filis, frères, beaux-frères et gendres de l'Empereur, portent le *scaranicon*, et revêtent obligatoirement, lorsqu'il leur arrive d'accompagner à cheval l'empereur se rendant à l'église aux jours de fête, le *σκαράνικον* de parade rehaussé de pierres précieuses et enrichi de perles : ἔχον μαργαριτάρια οὕτω λεγόμενα περίχυτα (Codinus, III, page 14). Le grand domestique et les grades inférieurs jusqu'à celui de stratopédarque portaient le *scaranicon* de brocart rouge, tissé d'or (χρυσοκόκκινόν) et traversé de fils d'or (συρματέινον) ; mais, chez le domestique, il porte par-devant un portrait ἱνοκοπητόν de l'Empereur debout, couronné, ayant à sa droite un Ange et à gauche un autre Ange, portrait enrichi de perles, de même qu'est enrichi de perles le portrait même de l'Empereur. « Le *scaranicon* a au cou un filet de perles ⁽¹⁾ ». Le grand-duc, sur un *scaranic*, a deux portraits de l'empereur : un portrait ἱνοκοπητόν de l'empereur *en pied*, sur la face antérieure ; et, par derrière une image de l'Empereur assis. Évidemment, il y avait deux portraits, parce que le premier servait lorsque le grand-duc représentait l'Empereur ; et le second, lorsqu'il siégeait lui-même en sa qualité propre. Les mêmes *scaranica* étaient portés par le *protostrator*, le *grand-logothète* et le *stratopédarque*. Le *grand primicerius* avait un *scaranic* couleur d'abricot (βερίκοκκόχρουν) ; comme le gris, τὸ φαιόν, tient le milieu entre le blanc et le noir, de même cette couleur *abricot* tient le milieu entre le rouge et le blanc ; sur ce *scaranic*, il y avait, par devant, un portrait impérial en pied, transparent, « sur verre », (ὕπὸ ὑελίου λεγομένου διαγέλαιου), et derrière, une image du basileus trônant ⁽²⁾. Et ces mêmes costumes apparaissent encore dans le cas du *grand connétable*, du

(1) CODINI *De Officiis*, IV, p. 17 : τὸ σκαράνικον... ἔχον ἔμπροσθεν εἰκονικῶς τὸν βασιλέα ἱνοκοπητόν ἱστάμενον ἐστεμμένον, ἐκ δεξιῶν μὲν τὸν ἄγγελον ἕνα. ἔχει δὲ καὶ τὸ σκαράνικον γύρωθεν ἐπὶ τοῦ μετώπου σειρὰν μαργαριτασείνην.

(2) De même le Doge, grand-duc lui aussi, porte les armes de St-Marc sur la poitrine et le dos, cf. RACINET, *Costume historique*, III, pl. EF.

protosébastes, de l'échanson, du *parakimomène*, du « secrétaire du sceau » et du préposé à la couche impériale (παρά τοῦ κοιτῶνος). Le logothète de la caisse centrale, ὁ λογοθέτης τοῦ γενικοῦ, a un *scaranic* blanc et or avec des représentations de l'empereur sur deux portraits « émaillés » (διαγέλαστον) ; il en va de même pour le protovestiaire et le domestique, ὁ ἐπὶ τῆς τραπέζης, le grand papias, l'éparque. Le grand drongaire τῆς βίγλης et les grades inférieurs jusqu'au cubulaire ont le *scaranic* de soie, de couleur citron et or, avec des bandes d'or (χρυσοκλαβαρικόν), cousu d'or (συρματέϊνον), avec des images de l'empereur, par devant siégeant sur un trône élevé, et par-derrière, à cheval. Les dignitaires inférieurs en rang au *parakimomène* portent un *scaranic* rouge, mais le *protoasikritis* porte l'*épilorikion*, comme tous les suivants, à l'exception du primicerius du palais, du *protospathaire*, du *protokynigos*, c'est-à-dire, du « premier veneur », et du *protohiérakarios* ou « premier fauconnier ». Enfin, le *scaranic* est l'uniforme du grand interprète (τοῦ μεγάλου διερμηνευτοῦ) ; ce *scaranic* du grand interprète se termine en haut par un gland rouge (τοῦφαν μικρὰν κοκκίνην).

Il ressort à toute évidence de cette énumération que Ducange avait absolument raison dans sa définition générale du *scaramangion*, alias *scaranic*. C'était bien un vêtement militaire, indispensable en cas d'intempérie. Mais lorsque le même Ducange, à sa caractéristique générale, veut rattacher les conceptions des orientalistes et des antiquaires, qui arbitrairement, comparent des manteaux de diverse forme ou même (comme le *Lexique de Cyrille*), allèguent des types antiques de vêtements de dessus (περιβλήματα) et de pardessus grossiers comme les *τριβώνια* etc..., tout cela ne fait qu'embrouiller les choses, égarer nos tentatives de déterminer la forme ou la coupe d'un habit déterminé. Au contraire, le lexicographe Chiotte Mathieu Corésius a raison, en gros, en ce qui concerne

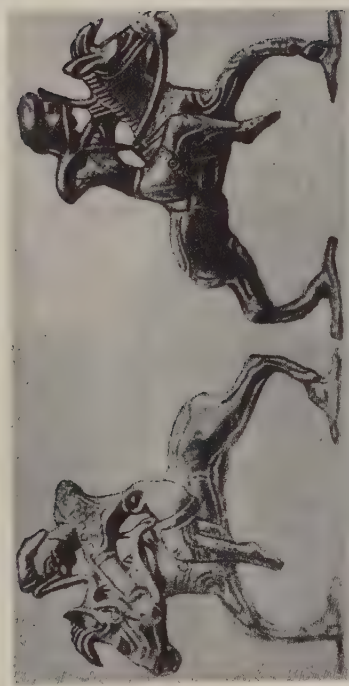


FIG. 1 (p. 19, l. 28). — Statuette de Nomade (Musée de l'Ermitage).

l'aspect et la coupe de ce vêtement, comme nous allons voir.

Aussi bien, mettant de côté les textes philologiques et les conjectures fondées sur ces textes, nous nous rendrons à présent sur le terrain plus solide des monuments archéologiques, et nous essayerons, nous servant de la notion toute simple du *caftan de cheval*, de retrouver les *scaramangia* dans des représentations qui s'inspirent directement de la réalité historique de la vie médiévale ou des époques voisines. Dans l'étude de ce thème, nous excluons l'immense amas de matériaux fournis par le monde gréco-romain antérieur au Christ, et spécialement par l'archéologie de l'Orient asiatique : cette exclusion nécessaire s'explique facilement par la complexité de la vie antique. Nous ne ferons d'exception qu'en faveur du *cavalier thrace* ⁽¹⁾ représenté par les peintres de vases attiques du Ve siècle avant J. C., qui peut être rattaché directement aux monuments sassanides, en dépit de la grande différence des temps. Ce cavalier est vêtu d'une sorte de chemise ou de blouse molle, en laine semble-t-il, épousant la forme du corps, tombant jusqu'aux hanches avec une jupe courte plissée jusqu'à mi-cuisse (ressemblant à la foustanelle grecque d'aujourd'hui). Par-dessus et par derrière, est jeté sur les épaules un long manteau, de feutre raide, semblable à la *bourka* caucasienne ; la tête est coiffée d'un bonnet de feutre ; manteau et bonnet sont ornés de bandes noires de festons et de feuilles.

Mais notre point de départ, dans l'histoire du *caftan de cheval*, doit être la petite statuette d'un nomade à cheval qui se trouve dans la remarquable collection des antiquités sibériennes de l'Altaï, aujourd'hui dans la collection de l'Ermitage. Le cavalier représenté par cette statuette fondue en or massif et ensuite ciselée, en plein galop, tire de l'arc,

(1) O. FALKE, *Kunstgeschichte der Seidenweberei*, I, 1913, abb. 6.

visant un gros gibier, peut-être un cerf ⁽¹⁾. Sur l'une des couronnes sassanides, au-dessus du chapeau rond qui en forme l'élément essentiel, on voit des figures décoratives ⁽²⁾; il est possible que cette décoration ait figuré sur le *kolpak* ou bonnet de ce chasseur sibérien qui est en même temps un prince nomade. La statuette, évidemment, fut travaillée par un maître local qui a rendu tous les traits caractéristiques, non seulement avec art, mais avec amour et intelligence. Le cheval du nomade est de la race des chevaux cosaques de la steppe, cheval de petite taille, assez lourd de formes, la tête forte et pesante, avec une épaisse crinière et une mèche de poils qui lui retombe sur les yeux, et des jambes nerveuses : c'est le type du cheval déjà fatigué par la course, mais bien entraîné et toujours vif. Le cavalier lui-même est tout aussi caractéristique. Il est extraordinairement maigre et mince, ressemblant à ces sveltes « Kabardinetz », « Tchetchenetz » ou « Lezguines » ⁽³⁾, qui peuvent être considérés comme ses cousins ou ses descendants directs ; seule la tête un peu forte, un peu trop épaisse, le distingue des secs montagnards. Le corps du cavalier est enveloppé dans un *caftan* de fourrure, étroit et court ; et sur l'échine on distingue, cousue au collet, et rejetée en arrière, une sorte de courte pèlerine. Les manches du caftan sont courtes, elles ne vont pas jusqu'aux coudes et sous le « caftan de cheval » s'en trouve un autre, léger, collé au corps, dont les manches se terminent au poignet par un bracelet de perles. De la poitrine jusqu'à mi-cuisse descendent les pans du caftan de cheval, qui ne fait pas de plis et qui, évidemment est en peau. Du même cuir léger sont faits les cuissards avec une pièce spéciale pour les genoux, et des jam-

⁽¹⁾ *Russk. Drevn.*, III, fig. 149 ; MINNS, *Scythians and Greeks*, 1913, p. 279 ; un cavalier du même type sur une plaque d'or des *Kourganes* de Gérémessov, *Russk. Drevn.*, II, fig. 90. Dessin d'une statuette de cerf aussi d'or massif, cf. *Russk. Drevn.*, III, fig. 46.

⁽²⁾ SARRE, FR., *Die Kunst des alten Persiens*, 1923, pl. 66.

⁽³⁾ Montagnards du Caucase.



FIG. 2 (p. 21). — Plat d'argent sassanide, vers 600 de notre ère. (Bibliothèque Nationale, Paris).



FIG. 3 (p. 22). — Plat d'argent. Imitation tardive d'une œuvre sassanide (Musée de l'Érmitage).

barts aboutissant à des souliers de peau de chagrin. Le bonnet mou est tellement aplati et tiré sur la nuque, qu'on croirait voir une sorte de béret basque. En un mot, nous voyons dans cette statuette, comme l'original de ces différentes *tcherkesski*, qui sont portées jusqu'à présent par les montagnards du Caucase, et également par les Géorgiens de presque tout le Caucase.

Un costume semblable, mais encore plus complexe, de nomade et aussi de chasseur, est décrit par l'académicien V. V. Radlov dans un récit de voyage en Sibérie occidentale ⁽¹⁾, aux frontières de l'Altaï dans la tribu des Hakass ; c'était un caftan de soie, fourré de peau de zibeline jusqu'à la taille, avec une sorte de gilet (*Brustlatz*), se continuant par des pans, comparables aux pans d'un « frac » moderne. Une courroie de cuir avec des plaques d'or entourait le cou, passait sur le dos et la poitrine comme une sorte de « porte-épée ». C'étaient là des vêtements d'une coupe et d'une forme indigènes caractéristiques, adaptées à la selle, et aux mouvements du chasseur et de l'archer en selle.

Nous pouvons ensuite observer une série de caftans de cheval en Asie mineure, dans la Perse et le Caucase.

Examinons d'abord les costumes de guerre des rois Sassanides sur les fameux *plats sassanides* (figure 2) ; les étroites relations et l'échange mutuel, entre les nomades et la Perse ne laissent pas là-dessus l'ombre d'un doute à l'archéologue. Nous voyons sur les plats, le plus souvent, le roi au milieu de sa chasse ⁽²⁾ à cheval sur un grand *argamak*, vêtu d'un long caftan collant au corps, dont la partie inférieure, fendue ou échancrée, se déroule ou ondule en zigzags sur la selle ; le caftan a une collerette (le prototype du *maniakion*) et il est

⁽¹⁾ *Aus Sibirien*, II, pp. 186-8.

⁽²⁾ *Russk. Drevn.*, III, fig. 83 ; SARRE, pl. 113. Bien que ce plat, d'après l'auteur se rapporte à la série des copies indoues tardives d'originaux persans (p. 53), toutefois, mieux que les autres, il rend la coupe du caftan, et en cela est d'accord avec l'original, pl. 107.

serré par une ceinture à laquelle, par derrière, est agrafé un court manteau. Sur la tête du roi, une couronne légère en forme de bonnet, garnie de deux rangs de plumes recoquillées, enrichies de perles ; aux pieds, des souliers mous à la caucasienne ⁽¹⁾. Le même caftan, mais déjà sous une forme qui sent un peu plus l'apparat, adaptée aux parades et aux sorties solennelles, a, au lieu de « collerette », un collier de grosses perles.

Le caftan ne descend que jusqu'aux genoux ; plus bas, c'est un pantalon bouffant d'une coupe particulière, persane, pantalon de brocart avec une longue frange vraisemblablement de couleur pourpre (brun foncé). Sur le *caftan* aussi, jusqu'à la taille, court cette frange, et le *caftan* a des échancrures latérales. Des épaules à la poitrine vont des courroies formant une sorte de baudrier ; en outre, il y a une ceinture avec une courroie pendant obliquement et destinée à suspendre la petite épée (ἀκλινάκης) ou le poignard. Par la suite les deux pièces se confondirent et formèrent le *porte-épée*.

La troisième (figure 3) espèce ⁽²⁾ de caftan persan de cavalier, particulièrement courte, peut recevoir, provisoirement, le nom d'*aziam*. C'est un vêtement russe à manches étroites allant jusqu'aux genoux, ou même point jusqu'aux genoux, avec des plis par derrière, et par devant des boutons et des brandebourgs. Le nom d'*aziam*, ou *adjam*, signifie *étranger*, *persan* ; *aziamsky* veut dire *persan*, de Perse. Dans les mémoires du moscovite Kotov sur son « Voyage en Perse », on lit : « Les Perses et les Kizilbaches (ou Chapeaux-Rouges) » portent des caftans « *ozjamnye, kindjačnye i dorogiljnye i kutnjanye* » (« en soie et en coton »). Dans un caftan de cette sorte, l'étoffe apparaît très mobile, elle se ramasse d'elle-même en petits plis, ou, si elle est doublée, en couches épaisses, ce qui

(1) *Russk. Drevn.*, fig. 90 ; SARRE, pl. 108.

(2) SAVVAITOV, article. *Aziam, Description des anciens ustensiles et costumes russes* (en russe : *Opisanie star. russk. utvarej, odežd.*, 1896).



Fig. 5 (p. 24). — Étoffe alexandrine (Saint-Ambroise de Milan. Cf. *Gall. naz.*, *ital.*, IV, 1899, p. 292).

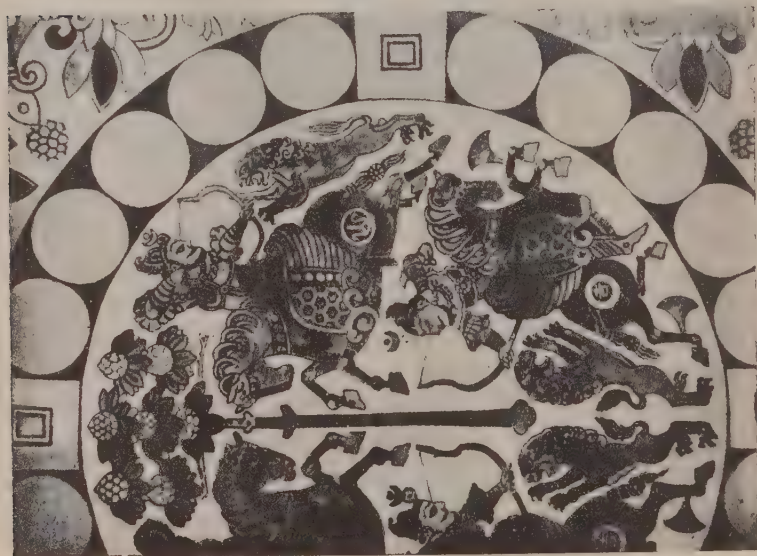


Fig. 4 (p. 23). — Étoffe chinoise (Museo de Tokio).

donne le moyen et la possibilité de mouvements nets et rapides au cavalier archer.

C'est à ces modèles et vraisemblablement à beaucoup d'autres modèles du *caftan* d'équitation qu'à la suite des officiers d'origine nomade, la cavalerie byzantine indigène dut s'adresser. Jusqu'à quel point, toutefois, peut-on reconnaître ce type d'*aziam* dans les représentations des plats sassanides, dans les figurations des rois de Perse à la chasse ⁽¹⁾, voilà ce que nous ne pouvons nous résoudre à décider. Pour notre tâche, il suffit de la simple constatation des deux vêtements du cavalier persan, du long caftan du type de la *tcherkesska* montagnarde à longs pans, et du caftan court allant aux genoux ; il suffit aussi de constater que les plis du caftan court formaient une sorte de jupe *sui generis*, jupe à godrons ou à larges plis.

Une étoffe chinoise (figure 4) destinée, dit un texte, à servir de drapeau ou d'étendard, et offerte au monastère bouddhiste de *Nar* par le Mikado Koka, venant de la succession du précédent Mikado Chomou (724-748) et se trouvant actuellement au Musée de Tokio, nous apporte la preuve éclatante du fait que le *scaramangion*, ou une de ses variantes, était un costume de nobles nomades. Sur cette étoffe (dessin 4) était représentée la chasse de deux couples de Khans, ou de princes d'une horde barbare : ils chassent au lion ; les Khans, ou plus exactement le Khan (car la multiplication n'a qu'une signification magique, chasse le lion avec son arc à la main, seul à seul. Le lion, se dressant debout, bondit sur le cheval, tandis que le Khan lance une flèche. Ainsi ces compositions conservent le *rythme* des plats d'argent d'origine persane, qui glorifient l'héroïsme authentique des rois sassanides.

Combien celui qui a commandé ces étoffes voulait imiter en tout les modèles persans, et copier le souverain sassanide,

(1) V. p. ex. *Russk. Drevn.*, III, fig. 84 ; SARRF, pl. 104, 108, 112.

différents détails l'indiquent. Le cheval du Khan n'est pas un cheval nomade, mais un coursier persan ; de plus, le cheval est figuré ailé, et il a sur les cuisses une marque qui signifie d'un côté « bonheur », de l'autre « montagnes ». Le Khan porte un caftan court et étroit, presque sans manches ; cependant sur les épaules les manches de ce *caftan* forment une espèce de ruche plissée, ruche qui, on ne sait trop comment, a paru ensuite en Occident, et y a servi aussi à décorer de pareils caftans. Ensuite, le *caftan* du Khan est maintenu et traversé par des courroies spéciales qui le divisent en « collerette », en en gilet ou « pectoral », et plus bas en jupe à godrons. Sur la tête du Khan, est imitée la couronne de Perse avec les deux plumes du dieu solaire. Sur le front, il porte les emblèmes de la Lune et du Soleil. Enfin, aux pieds du couple inférieur de chevaux, au lieu de rubans, sont fixées des houppes mouvantes.

Répondant à ces remarquables monuments, une curieuse étoffe alexandrine (figure 5) nous donne une représentation très caractéristique de la chasse du prince ou du héros légendaire persan, dans son « paradis ». La forme de ces représentations est la forme traditionnelle, au milieu, un arbre du type de la vigne, remplaçant ici le symbolique *arbre de vie* ; à ses pieds gambadent des animaux qui essaient de saisir les grappes ; le parc est rempli de cerfs fuyant dans tous les sens et que poursuivent des chiens, d'oiseaux, de lions chassant des antilopes employées en guise d'appâts. Mais le prince évidemment ne chasse dans ce parc que le lion et le tigre. Son cheval est harnaché à la persane et sa crinière forme plusieurs tresses, exactement, comme sur l'étoffe précédente : détail curieux, lorsqu'on rapproche l'étoffe chinoise de l'étoffe gréco-égyptienne, car c'est un témoignage des échanges artistiques entre les ateliers du VI^e et du VII^e siècles ; mais, tandis que l'étoffe chinoise représente « l'arbre » sous l'aspect d'un mûrier stylisé, ici le Grec a placé une grande vigne copiée

FIG. 11 (p. 28).

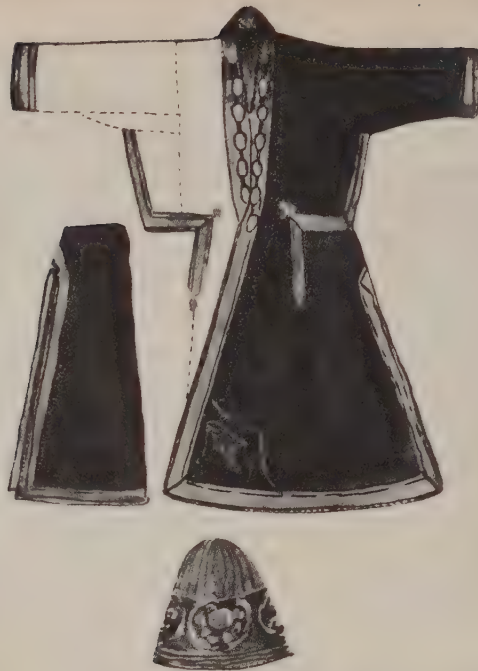


FIG. 6 (p. 25).

(Lammfelljacke mit der Schulternaht « nimitscha » (neemcha nach Rattrey) Wird mit dem Fell nach innen getragen. Sie wird durch Stichelei mit Flockseide ornamental ausgestattet)

Lfl. 84. *Afganistan. Orientalische Kostüme in Schnitt und Farbe* von Max Filke, 1923.

d'une vigne cultivée suivant les règles de l'art. Tandis que l'étoffe chinoise exprime de la façon la plus exacte le type du Mongol au large visage, au menton saillant, à la barbe noire poussant sous le menton, l'étoffe gréco-égyptienne représente l'ovale étroit, long et sec du type syrien, qui vaut comme le type général du proche Orient. Ensuite notre artiste, rendant minutieusement l'arc persan ou nomade — ce qui est la même chose — a garni de rubans persans le bonnet pointu du prince légendaire ou du jeune Khan, et d'ornements en zigzag la lisière du caftan fendu sur la poitrine ; et il fait ondoyer par derrière un manteau.

En étroite correspondance avec ces sujets, nous reproduisons (figure 6) une courte jaquette ou *caftan* de peaux de mouton (avec la fourrure à l'intérieur), figurée dans une toute récente collection de costume orientaux (Afghanistan) ⁽¹⁾ ; nous trouvons ici aussi le *caftan* de cheval, ou la jaquette étroite aux manches très courtes, fendue au milieu, avec deux échancrures latérales.

Ce qui est très caractéristique, c'est cette identité de l'ornementation, qui a évidemment le caractère persan ; c'est aussi l'identité de la calotte orientale en solide drap d'or ornementé.

La signification de pareils rapprochements augmente, lorsqu'on constate exactement les mêmes formes dans le court *Kozuh* (roumain *cojoc*) si caractéristique des Tchèques et peut être aussi d'autres Slaves, comme par exemple des Slovènes, sous le nom de *Košil*, dont nous parlerons dans un autre chapitre.

Ainsi l'originalité du costume analysé réside dans sa double nature : une veste étroite, d'une part, et de l'autre, une sorte de jupe large mais courte, n'allant que jusqu'aux genoux, qui est fendue sur les cuisses ou fait des plis ; les deux parties

(1) MAX TILKE, *Orientalische Kostüme in Schnitt und Farbe*, 1923, Tafel 84.

sont réunies, et au point même de leur jointure, elles sont recouvertes d'une ceinture relativement large ; de plus la partie de la poitrine qui reste à découvert est protégée, d'abord par une sorte de collerette, ensuite par un « pectoral ». Ce costume convient au chasseur du pays du Nord et en même temps au nomade, dont la pénible existence se passe à faire le tour des troupeaux dispersés dans les plaines et sur les montagnes. Grâce à sa composition, le vêtement pouvait être doublé de fourrure de diverses sortes.

Nous présentons ensuite une statuette de bronze (figures 7 et 8) trouvée sur les confins Sud-Est de la Russie. C'est un jeune barbare nomade au visage extraordinairement large ; il vient de « lancer » un faucon, et la bouche ouverte, il suit son essor, son vol vers le gibier. La main droite est couverte d'un gant de peau, destiné à recevoir l'oiseau de proie. La jaquette de peau qui enserme son buste se continue par une sorte de jupon à godrons. Les deux oreilles du barbare sont trouées ; elles portaient des pendants d'argent ou d'or. Sur l'occiput s'élevait une touffe de cheveux retombant sur l'oreille gauche ; derrière les deux oreilles sont représentées deux boucles ou tresses de cheveux retombant suivant la mode adoptée par les Sarmates et plus tard, par les Avars. Cette statuette de bronze rentre, c'est évident, dans la catégorie des bronzes caucasiens du début du moyen âge (figure 9).

Un dessin tout aussi curieux nous est fourni par l'album de l'artiste vénitien Cesare Vecellio ⁽¹⁾, parmi des costumes turcs. Le dessin représente d'après la légende inscrite par l'artiste lui-même, un *Peik*, c'est-à-dire un garde du corps d'un Sultan turc ; et l'auteur lui-même l'explique dans le texte suivant (original italien et traduction latine) : « Le Sultan tient quarante gardes du corps qui, ordinairement, sont des

⁽¹⁾ *Habiti antichi et moderni di tutto il mondo*, di CESARE VECELLIO. In Venetia, MDXCVIII. L'album de Vecellio a été réédité à Paris, par la maison Firmin-Didot.



FIG. 7a (p. 26).



FIG. 7b (p. 26).



FIG. 8 (p. 26).



FIG. 9 (p. 26, l. 25 et non 24).

Persans d'origine, appelés dans leur langue, des Péïks ou Pejoudars. Ils reçoivent 8-10 *asprés* de paie journalière ; deux fois par an ils reçoivent un costume de soie ou de damas, orné de dessins, de couleurs diverses, à pans légers et courts ; leur vêtement par devant est « plein de plissés tout autour », et par derrière, ce sont, jusqu'aux genoux, des pantalons de soie mince. Sur la tête, ils portent un bérêt, couvert d'une feuille mince d'argent doré appelée *siou* ; par devant, sur ce bérêt est une petite plaque rehaussée de pierres précieuses. Leur ceinture est une large bande de soie enroulée qui s'appelle *schoschakh*, si longue, qu'ils la passent trois fois autour de la taille ; et ils portent encore, fiché dans la ceinture un beau poignard, qu'ils nomment *betchakh*, orné d'ivoire et d'os de poissons ». La légende ce de dessin donne une forme plus exacte du nom : évidemment l'artiste a emprunté ce dessin à une vieille miniature persane ou indo-persane. D'après, cette inscription le jeune garde du corps n'est nullement un Persan, mais un Petchénègue : l'inscription, en effet, dit *Petzensg*. C'est ainsi que Firdouzi, le poète persan, appelle les Petchénègues.

Ces courts caftans ou jaquettes, non plus costumes de cheval, mais costumes de sortie ou d'apparat, apparaissent souvent dans les pays orientaux, où ils ont été répandus par l'Islam jusqu'au centre de l'Asie et de l'Europe méridionale, comme on le voit par les dessins de ce même album de Tilke (fig. 10) ⁽¹⁾. Mais parmi eux, les plus curieux sont des vêtements féminins qui reproduisent un ancien modèle masculin et qui, se rapprochent beaucoup du type primitif des caftans de nomades par l'ornementation des bordures et des échancrures latérales.

Comme *spécimen*, nous présentons une courte jaquette de femme tatare, de Schemakha, jaquette de velours orange

(1) M. TILKE, *Orient. Kostüme*, taf. 38, (de Bagdad), 45 (Kars), 47 (Dalmatie).

doublée de soie jaune et bordée d'un ornement en forme de dentelle métallique (1).

À côté de ces formes, nous avons, à l'image du *scaramangion* impérial byzantin, un type de caftan long (2), mais toujours « équestre », à longues manches, à la taille étroite, à larges pans ou échancrures, comme par exemple le caftan de femme turkmène (figure 11), portant le nom de *beschmet*, cousus de soie et ornés à la bordure de dentelles d'argent de diverses couleurs.

Au Caucase, des caftans semblables ont des teintes très variées : orange, jaune, lilas, vermillon, rouge, bleu, etc. A la différence de ce caftan, la *tcherkesska*, qui est de la même coupe que le caftan de l'ouvrier, se fait le plus souvent en laine grise ou d'un gris jaunâtre, donc de la même couleur qui s'est montrée dominante dans les capotes (*kabaty*) ou les caftans de l'Europe centrale agricole : or, d'après une conjecture de M. M. Vasmer (3), le mot russe *sermiaga* (capote de paysan) ne serait autre que le mot *scaramangion*, avec « étymologie populaire » (*siery*, gris).

Une nouvelle analogie avec le caftan de cheval se trouve également chez les mêmes nomades qui, ayant transmis leur invention aux Persans, l'ont naturellement reçue en retour, mais sous une forme « civilisée » et perfectionnée. Une miniature indo-persane (figure 12) du XVI^e siècle représente le conquérant de l'Inde, le Khan Mongol Baber (4) (mort en 1538) fondateur de la dynastie de Grand Mongol, dans son expéditions contre le Mazandéran (ancienne Parthie), le fameux royaume des Mages ou Sorciers. Le guerrier oriental

(1) TILKE, Taf. 61, cf. 59, caftan masculin de jeune Turkmène, musée de Tiflis ; Taf. 65, caftan de velours, de femme Avare, même musée.

(2) La *tcherkesska* du même album, Taf. 49, la *tchokha*, Taf. 50, caftan Géorgien de femme (54), chez les Kalmouks (55) les Nogaitzy (57).

(3) Ibid. Taf. 83 (Azerbaïdjan) : la même combinaison du caftan étroit (ou justaucorps) et d'une robe en poil de chameau.

(4) RACINET, *Le Costume historique*, II, Inde, flèche.



FIG. 10 (p. 27). — Sud-est du Caucase. Court caftan de femme Tartare, de Si-houkha. Musée de Tiflis.



FIG. 12 (p. 28).

chevauche en tête de son armée, précédé de hérauts courants, qui déblaient pour lui le chemin, et de son propre cheval de réserve harnaché et caparaçonné ; il est escorté de sa garde du Corps à cheval. Le coursier du Khan est tout entier couvert d'un caparaçon cuirassé à bandes métalliques, dorées, ou si l'on veut d'une armure à écailles. Le Khan porte un « *schischak* » doré, avec un gland, et des épaulettes, ainsi que des brassards, des cuissards et des genouillères métalliques, recouvrant son caftan rouge et son pantalon rose, celui-ci d'étoffe, semble-t-il ; et le caftan est fourré à l'intérieur. Le caftan de brocart de soie, est sans plis, court, et recouvre vraisemblablement une cotte de mailles et une doublure de coton ; extérieurement il est décoré d'étoiles et de raies d'or, avec un « miroir » rond sur la poitrine, miroir de l'espèce de ces *kouiak* de guerre orientaux, qui protégeaient le corps surtout contre les flèches. Et — ce qui pour nous a une importance spéciale — tous les officiers du Khan qui l'accompagnent sont vêtus de pareils *caftans*, courts, à manches courtes couvrant seulement les épaules ; seulement leurs caftans sont bleus, verts, lilas, jaunes, ou même de brocart d'or. Ajoutons que derrière le Khan, on porte une formidable massue rouge, à l'extrémité taillée en forme de *sesloper* russe, et puis le *bountchouk* surmonté d'une queue de cheval (*koutaz*), enfin le parasol du Padichah.

Dans la même publication de costumes asiatiques (figure 13) nous rencontrons aussi un caftan extraordinairement curieux, porté par un acteur d'une troupe siamoise ⁽¹⁾ représentant, la chose est claire, un souverain asiatique, et par une actrice, jouant le rôle d'une femme de sa suite. Sur la tête de l'acteur, on voit un haut bonnet conoïde de brocart d'or avec des coraux et des pierres, avec des pendants triples sur les joues ; ses mains sont ornées de bagues et d'étuis en corne

(1) RACINET, *Asie*, pl. 6D.

aux dessins représentant des cortèges officiels. Et pourtant il y a quelques traits plus réalistes dans ce dessin : la petite, couronne, ou plutôt la *stéphanè* (bien qu'elle ait des pendants) affecte la forme du mince cercle d'or, que les empereurs coiffaient lorsqu'ils allaient à cheval, ensuite il y a le long *scaramangion* collant au corps, typique par sa couleur rouge, couleur *militaire* dans l'antiquité, lorsque la cavalerie devait apercevoir de loin son chef qui, au premier rang, commandait la charge. Nous voyons, jetée sur ce caftan, une collerette d'étoffe dorée avec trois bandes ou *claves*, et des alvéoles pour des pierres précieuses de diverses couleurs, une ceinture dorée, des genouillères dorées aussi, en forme de petits boucliers ronds, et des fentes sur les côtés, jusqu'aux genoux, pour assurer la liberté des mouvements qu'aurait gêné le brocart d'or, incapable de se plier ou de tourner à cause de son épaisseur et de sa raideur ; au-dessus de ces fentes se trouve une plaque circulaire, sorte d'« arrêt » qui empêche l'étoffe de se déchirer plus avant. Nous ne parlons pas des détails du harnachement des chevaux, des rubans persans à la queue, etc., détails qui comme il arrive d'ordinaire, trahissent l'emprunt.

Ce dessin est presque complètement reproduit sur le *tavlion* de soie de la cathédrale de Bamberg (figure 13) ⁽¹⁾ qui appartient déjà au XI^e siècle, avec les seules différences qu'a introduites dans le dessin la nature de l'étoffe (de fabrique tardive). Quelques ornements du vêtement et les enjolivements du harnachement, comme d'autres détails, trahissent l'influence de la peinture d'icône. Nous ne connaissons pas les dimensions de l'étoffe à laquelle appartenait ce fragment, mais, à en juger par ce fait qu'il est entièrement couvert de petites séries de roses dans des cercles, il est possible que nous

(1) OTTO VON FALKE, *Kunstgeschichte der Seidenweberei*, II, fig. 220.

ayons devant nous un *ταβλίον* avec le portrait de l'Empereur à cheval.

Mais ce portrait a-t-il des caractères réels ? C'est une autre question, et beaucoup de traits doivent être considérés comme conventionnels. Ainsi, par exemple, nous savons par le livre de Constantin que lorsqu'ils sortaient à cheval les Empereurs ne portaient pas de *stemma*. Ici précisément, l'Empereur a le *stemma* en tête. Les *labara* ne sont mentionnés qu'à propos des réceptions solennelles à la Cour, et il est rare de voir l'Empereur à cheval, tenant un *labarum* de la main gauche. Enfin, les rubans persans (*πέτασοι πράνδιοι*) du cheval, à raison de deux par pied et de deux à la queue, sont si grands et si alourdis de gemmes serties, qu'ils sont certainement fort éloignés de la réalité, ainsi que les pendants des harnais et les *claves* ou bandes de brocart qui décorent la partie supérieure du manteau impérial. Le visage de l'Empereur, juvénile et imberbe à la romaine, ne ressemble guère à un portrait, et peut être expliqué par le caractère d'*icône* du type, que cependant, malgré le caractère décoratif de la figure et du fond, et des petits détails de l'ornementation, nous devons rapporter au XI^e siècle. Évidemment, le modèle, pour cette étoffe, a été un portrait exécuté en émail cloisonné. Enfin, nous attirons l'attention sur le minutieux dessin des feuilles de lierre qui couvrent le *scaramangion*, et sur les arabesques ornementales de la bordure de brocart (échancrure latérale), ainsi que sur l'agrafe circulaire au haut de cette échancrure : il est évident que le motif n'est plus compris.

Nous ne pouvons passer en revue les innombrables, *βραβεῖα*. c'est-à-dire les distinctions de l'espèce des *sceptres*, des bâtons, des *dikanikia*, des *labara*, des étendards des régiments byzantins, des fonctions et dignités, pour ne point risquer de compliquer un thème suffisamment embrouillé. Il suffit de savoir que tout cela, à Byzance, était traditionnel, et que certains

souverains furent grands amateurs d'insignes de cette espèce. Ils furent, à leur manière, des antiquaires ; et la majorité de ces insignes et de ces formes passèrent en Occident, dans les nouveaux royaumes, et aussi et surtout en Orient, chez les peuples barbares.

En particulier, le *scaramangion* — *scaranicon* — devient, à partir du X^e siècle, le costume à la mode non seulement pour le cavalier, mais encore pour les nobles, en général, pour ceux du moins qui avaient quelque rapport avec la cour byzantine, ou qui avaient été distingués par elle. Mais chercher de cela des témoignages directs dans l'art byzantin serait une tâche presque impossible. Cet art en effet, à partir du XI^e siècle, a été tellement asservi à la peinture d'icônes, que, d'une part, de telles recherches demeureraient stériles pour la grande majorité des monuments, comme toute étude des *realia* de la vie byzantine ; d'autre part, les monuments qui font exception (il y en a même dans la série des icônes proprement dites) sont à peu près impossibles à atteindre parce qu'il faut les chercher parmi des miniatures de manuscrits, dispersées dans toutes les bibliothèques.

En attendant les résultats de telles recherches, tournons nos regards vers les monuments occidentaux qui, comme on peut facilement le supposer, étant donnée la diffusion des mœurs byzantines en général et des costumes en particulier, doivent nous montrer l'influence des modes byzantines. Si l'on a cherché avec succès les types des tapis orientaux sur les tableaux de maîtres italiens du XV^e siècle pour compléter l'histoire du tapis, il est encore plus naturel de chercher dans ces tableaux l'image de modes qui avaient dû passer en Occident.

Mais, dans le livre de Constantin, il y a un passage qui mérite, dans la question du *scaramangion*, une attention toute particulière. Il s'agit d'un texte du premier livre,

chapitre 97, sur la promotion « du proèdre de tout le sénat ». Son *βραβεῖον* ou « distinction » est un *chiton* rose, avec des galons d'or (*χρυσόδετον*), une ceinture de pourpre, enrichie de pierres, une chlamyde blanche, bordée (*περιορνευμένην*) de galons d'or et de deux *ταβλία* de brocart d'or (*χρυσοπάστων*) avec de petites feuilles de lierre (*μικρῶν κισσοφύλλων*). Et le futur proèdre se rend auprès de l'Empereur vêtu d'un scaramange à « collerette » (*μάνικος*) ⁽¹⁾ et d'un *κατακοιλίον* ⁽²⁾. Au nouveau proèdre on rend des honneurs (qui prennent évidemment la place des droits et des obligations de ce personnage jadis important, à présent décoratif), on récite des *aktologia*, le patriarche le bénit, on prépare chez lui un festin pour les *magistri* et les *patrices*.

Ensuite, le proèdre, les jours ouvrables, s'habille dans le vestiaire de la chapelle de St-Étienne au palais, et il revêt le scaramange (qui lui est particulièrement destiné) un scaramange pourpre de brocart avec du vert, une ceinture (*κατακοιλίον*) et un manteau rouge (*ρόήσιον*), avec un capuchon doré, orné de galons d'or et de feuilles de lierre. On trouvera plus bas une analyse de ce passage, mais, en attendant, il suffit pour notre démonstration que le scaramange soit un caftan de cheval, composé et polychrome.

Enfin, nous savons par le livre de Constantin que des *scaramangia*, comme des vêtements spécialement ornés, en étoffe de brocart (*βλαττίων*), ou même en velours cousus d'or et de soies diverses avec des dessins représentant des feuilles de lierre, des aigles, des bœufs, des lions, etc., (pages 576-8, 662) étaient suspendus déjà tout apprêtés, ou sous forme de pièces d'étoffes, non cousues encore (*ἀράφια*) ⁽³⁾, mais seule-

(1) C'est ainsi, à peu près, que traduit Reiske : *indutum scaramangio et torque*, mais, naturellement, le membre du Sénat qui était élu président de ce corps, ne pouvait porter de *torques*, insigne militaire.

(2) *Κατακοιλίον*, partie de vêtement qui couvre le ventre (*κοιλία*).

(3) P. 442 : *σκαραμάνγιον ὅζῳ πρασινοτρίβλαττον καὶ κατακοιλίον καὶ ροήσιον ἔχον ἑξαβούλιν χρυσᾷ περιορνευμένη διὰ χρυσῶν θετῶν καὶ κισσοφύλλων μικρῶν*.

ment coupées, avec de l'argenterie ciselée et des émaux cloisonnés sur fond d'or, dans les salles les plus en vue du palais (p. 571) : σκαραμάγγια μεγάλα ἀπὸ τοῦ παλατίου · ἀναδενδράδιον τῆς Μαгнаύρας ... ὅλον διὰ σκαραμαγγίων μεγάλων ... καὶ ἐκρεμάσθησαν ἐν αὐτῷ καὶ τὰ χειμευτὰ ἔργα τοῦ φύλακος.

Pareillement, le *Triclinium* des candidats étaient ornés de *scaramangia* et d'argenterie ; l'ἀναδενδράδιον du triclinium de la Magnaure était décoré des mêmes *scaramangia*, pendus par-dessus des tapis de soie, entre les colonnes de ce péristyle (571, p. 9) ; et cela, évidemment, à cause des couleurs variées du *scaramangion*, et surtout à cause des dessins de sa trame. On allait prendre ces costumes dans les trésors du palais et on les étalait comme des raretés.

Lorsque, à l'occasion de la réception des ambassadeurs des Sassanides, on organisa une parade extraordinaire, et que tous les dignitaires s'habillèrent de leurs plus beaux vêtements (p. 576), étalant un luxe inconnu jusqu'alors, les protospathaires portaient des scaramanges verts et roses (πρασινορόδινα), les candidats, des scaramanges polychromes, les strators des costumes à lions blancs (λευκολέοντας) et autres dessins ; et enfin, ce jour-là (577), on vit tous les militaires jusqu'au dernier homme (ἕως ἐσχάτου ἀνθρώπου) portant scaramange, formés en groupes « d'après les couleurs et les dessins » : scaramanges à aigles verts et roses, scaramanges à bœufs, à aigles dans des cercles, avec des figures marines (τὰς θαλάσσας) et avec des lions blancs »...

Cependant, les monuments de Byzance qui nous illustrent cette « parade des costumes » se bornent à deux représentations de l'empereur en procession. Mais la forme du scaramange dans ces monuments, ne répond pas aux textes que nous

Le mot ἐξαβούλις ou ἐξ., inconnu des lexiques, peut être dérivé de ἀβόλλα (d'après Arrien, *Peripl.* = ἱμάτιον, ἀβόλλα καὶ γαυνάκκι) ; si le mot provient de ἄβα, c'était une espèce de capuchon. Ποήσιον, sans doute, provient de l'abréviation du terme : σάγιον ροῆς = court manteau de cavalerie, ou mantelet.

avons allégués plus haut. Cependant, à toute évidence, le temps a dû exercer tout particulièrement son influence sur cet uniforme de cavalerie à la mode, qui était devenu aussi bien le costume des dignitaires de la Cour byzantine que des dynastes et des voïvodes de l'Europe nouvelle.

Or, voici que les seuls monuments archéologiques intéressants à cet égard, se rencontrent parmi les tissus de soie, non byzantins mais égyptiens ou alexandrins, qui ne sont pas antérieurs au VII^e siècle. D'après l'opinion, exacte, de Falke ⁽¹⁾, la manufacture alexandrine existait dès le début du V^e siècle, et travaillait autant pour Byzance elle-même, que pour l'Europe occidentale (au VIII^e et au IX^e siècles), comme nous verrons dans un *excursus*, et pour l'Europe Orientale, pour les ci-devant barbares.

Nous partageons complètement l'opinion de Falke, à savoir que l'étoffe du trésor de Latran avec la représentation de l'*Annonciation* est identique pour le style et la facture, avec différents morceaux provenant de vêtements sacerdotaux, identique aussi pour la décoration et les sujets avec les étoffes alexandrines. D'abord, toutes ces étoffes ⁽²⁾ rappellent encore le style hellénistique ; et ces scènes de cirque et de gladiateurs, et les figures de ces sujets, se tiennent dans les limites du style de ce type d'*amorelli* que la Renaissance ressuscitera, sous le nom de « *pulli* » ; secondement, les bordures de « cercles encadrant les sujets sont remplies de l'ornement foliacé à la mode égyptienne et présentent le même élément décoratif, la tige de lotus (peut-être dirons-nous, plus exactement, des bouquets de feuilles, des boutons et des fleurs de lotus de différentes espèces), rappelant le bouquet sacré que nous trouvons dans les cercles de l'étoffe de « l'*Annonciation* ».

(1) FALKE, *Kunstgeschichte der Seidenweberei*, I, p. 48.

(2) FALKE, fig. 70-4, 77, 75. Cf. l'étoffe de l'*Annonciation*, fig. 68, étoffes semblables vers 61, 75, 87, 89.



Fig. 15 (p. 38). — Tissu byzantin (VII^e-VIII^e siècle)
de Saeckingen.



Fig. 14 (p. 37). — Étoffe de Maestricht.

Il suffit pour s'en convaincre de comparer le motif ornemental de ce lotus avec le dessin du bouquet sacré figuré sur des colonnes de bois avec incrustation d'or, sur une tablette ⁽¹⁾ de l'ancienne Égypte. Mais à cette opinion de Falke nous devons ajouter que si nous trouvons ici encore un élément égyptien et le développement de cet élément, nous y trouvons aussi un sujet oriental ou plus exactement oriental-barbare, et cela avec un traitement spécifiquement barbare.

Il s'agit de sujets d'inspiration évidemment persane, représentant la chasse dans les parcs ou « paradis » traditionnels, chasse aux lions, avec le guépard, chasse à l'arc étrangère à l'Égypte antique et à la Grèce, et qui apparaît maintenant dans les jeux du cirque, comme une imitation d'un lointain modèle étranger exotique, et comme une *fantasia* d'athlètes professionnels. Deux étoffes, publiées dans l'album de Lessing et reproduites dans Falke ⁽²⁾, avec des figures d'Amazones tirant de l'arc sur des guépards, ne se distinguent que par des détails tout à fait secondaires ; sur une de ces étoffes, au-dessous des lions, sont représentés deux guépards ; mais, comme cette étoffe est moins bien conservée qu'une autre, se trouvant à Maestricht, nous nous occuperons surtout de cette étoffe de Maestricht, (figure 14) d'après l'album de Lessing, qui reproduit toutes les étoffes en couleur. Dans un cercle sont figurés deux adroits archers, qui du haut de leurs chevaux lancés au galop envoient des flèches à des lions placés plus bas, lesquels, avec rage, mordent et mettent en pièces une flèche qu'ils viennent d'arracher d'une plaie béante à leur flanc. Des flots de sang jaillissant de cette plaie dans différentes directions ont été pris, dans l'ouvrage de Lessing, pour une *tamga*, une « marque » des lions du Parc impérial, et

(¹) RACINET, *Das polychrome Ornament*, I, I, fig. 8 et 9 ; II, pl. I, 16.

(²) FALKE, fig. 72 du Musée de Kensington, 73 dans la coll. de Maestricht : S. LESSING, *Gewebesammlung d. Kunstgewerbe-Museums*, q a b, 10 a b. Figures d'amazones, fig. 70.

l'étoffe elle-même a été déclarée « orientale ». Les cavaliers ont la tête bouclée de jeune homme ressemblant à St-Georges, et peut être qu'en effet ils reproduisent le type du Géorgien, du Tcherkesse, ou du montagnard du Caucase, à en juger d'après leur « taille de guêpe » et d'après leurs arcs faits en os et assujettis par des anneaux métalliques. Mais le trait le plus caractéristique est leur caftan de cavalier, qui est cette fois exactement le *scaramangion* défini par le texte du livre de Constantin, comme étant le costume habituel du président du sénat au IX^e siècle, costume constitué dès le IX^e siècle, et qui, par la suite, eut une si grande vogue. Le caftan étroit, cousu à la taille, avec ses manches étroites, de soie blanche, décorée de feuilles rouges de lierre a une sorte de pectoral bleu foncé jété sur une épaule, afin qu'un bras reste libre pour tirer de l'arc ; et un court manteau est agrafé par derrière, décoré comme le pectoral de petites feuilles de lierre.

Aux cuisses sont fixés des cuissards, se terminant par un demi-cercle sur les genoux. Toutes ces parties qui complètent le *scaramangion* sont brodés d'or. Les mollets sont entourés de bandes de brocart d'or remontant en spirale jusqu'aux genoux, comme les bandes molletières des paysans slaves (*onuči*). Toutes ces parties *traditionnelles* du caftan de cavalier ont passé ensuite dans les uniformes militaires de la cavalerie de l'Europe centrale et septentrionale, et se sont même conservées en partie jusqu'à présent, comme les formes *traditionnelles* de différents uniformes.

Des étoffes pareilles, (figure 15), mais qui représentent à la place des héros orientaux, des amazones, nous rappellent, pour ainsi dire, les traditions gréco-orientales ; et si elles ne nous donnent pas une variation nouvelle sur un thème ancien, peut-être prouvent-elles l'apparition dans les jeux du cirque, de « cavalières » imitant les fantasias de l'Orient barbare et

les coutumes persanes. Cependant dans cette réplique, dominent les souvenirs du style hellénistique, et l'élégance qui caractérise les types antiques.

Si nous nous adressons ensuite à l'Occident, si réceptif, il nous vient naturellement à l'esprit d'y rechercher les traces du caftan de cheval dans les représentations de mages ou magiciens de l'Orient, arrivés à Bethléem pour y vénérer l'Homme-Dieu, l'Enfant prédestiné.

Il est vrai que dans l'iconographie occidentale domine jusqu'à la fin du XIV^e siècle la même tradition iconographique que dans l'art byzantin ; c'est pourquoi, dans ce thème, nous trouvons aussi les manteaux traditionnels des mages, et nous ne voyons même pas ces caftans perses si caractéristiques avec fentes latérales, qui distinguent les Mages sur les anciens monuments chrétiens et ceux de la première époque byzantine. Et pourtant déjà, sur une fresque de l'église *di Paganico*, à Sienne, attribuée à Taddeo di Bartolo, nous trouvons les mages ainsi vêtus, l'aîné d'un manteau fendu, le moyen d'un caftan échancré; le plus jeune, sous le manteau, a un caftan étroit jusqu'aux cuisses, caftan terminé par une large jupe à godrons. Nous citons cet exemple d'un certain réalisme dans le thème indiqué, sans nous arrêter, toutefois, aux détails de ce caftan de cavalier. Car il existe peut-être un meilleur modèle, contemporain, dans une icône en bois quelconque de la même école de Sienne.

En tous cas, un spécimen (figure 16) relativement ancien, nous est fourni par la célèbre icône de l'Adoration des mages, travail de Gentile da Fabriano (1423), aux *Uffizi*. L'artiste, qui évidemment, connaît les modes nouvelles arrivées d'Orient, de Byzance, ou par l'intermédiaire du commerce flamand, ou même par l'intermédiaire des miniaturistes flamands et bourguignons a donné ici pour la première fois, un tableau de l'Orient. Et ce n'est pas en vain qu'au-

dessus de l'adoration des Mages proprement dite, il a peint, se déroulant dans une gorge de la montagne, la cavalcade des trois rois mages, escortée d'une suite composée de cavaliers qui ont pris avec eux, suivant la coutume des Persans ou des Nomades, pour chasser en route, des guépards, des faucons et des milans. L'ainé des Mages est vêtu d'un riche manteau d'hermine sous lequel on ne voit pas son caftan à l'exception des manches ; mais les deux vêtements nous présentent une véritable étoffe italienne de brocart de soie. Le second mage porte un caftan de brocart, orné de grenades attachées à des branches, avec des manches courtes sur lesquelles on voit les manches étroites d'un second caftan, ou plutôt d'une sorte de capote. Il est coiffé d'une couronne aux dents lilas (la *krinonia* des empereurs byzantins), empanachée de trois paires de plumes recoquillées, qui figurent la couronne empennée des rois persans. Mais, pour nous, le document le plus important est le costume du plus jeune des Rois Mages ; par-dessus la capote de pourpre aux manches étroites, il porte un caftan de cavalier, avec de longues manches à plis pendant jusqu'aux genoux ; le caftan est serré étroitement à la taille, et ensuite il forme une sorte de ceinture, le *καταχοιλίον* du texte cité plus haut.

Plus bas le caftan se prolonge en une jupe plissée qui s'ouvre aisément lorsque le cavalier monte à cheval ou se retourne sur sa selle. Les trois parties du costume de soie ou de brocart sont ornés : la camisole est décorée de feuilles byzantines de lierre, la partie médiane, ou ceinture (*καταχοιλίον*), ressemble à une cuirasse formée de zones d'écailles, la jupe, ou plutôt chaque pli de la jupe, porte un cep de vigne avec des feuilles et des fleurs de forme fantaisiste, de même que les plis des manches. Sur la tête est une couronne ressemblant à une guirlande de fleurs, couverte de petites perles avec une petite couronne par-dessus ⁽¹⁾.

(1) S. REINACH, *Répertoire de peint. du M. A. et de la Ren.*, 1905, I, p. 72, nous donne un calque du dessin de l'*Album Toscanelli*, pl. 10 (Adoration des



FIG. 16 (p. 39). — Gentile da Fabriano, La Vierge et les Mages (Florence).



FIG. 17 (p. 42). — Benozzo Gozzoli. L'un des Mages (l'empereur Jean Paléologue).
Florence, Palais Riccardi.

Benozzo Gozzoli s'est largement servi des types et des détails de ces figures, en peignant à fresque, au palais des Médicis (aujourd'hui Riccardi) à Florence, dans la chapelle, la nativité du Christ au moment solennel de l'arrivée des Rois Mages auprès de l'enfant divin. L'artiste exécuta ces fresques avant 1463, lorsque les Florentins avaient encore en mémoire le concile pour l'Union des Eglises, et l'arrivée à Florence de Jean Paléologue lui-même. Benozzo était du nombre des artistes qui passèrent de l'icône et des tableaux de chevalet, à l'exécution de grandes compositions avec l'aide de toute une corporation d'artistes. D'ailleurs son propre atelier avait déjà acquis un style et une technique déterminés. Il pouvait donc trouver lui-même, dans les travaux de son atelier, tous les procédés et tous les modèles de la « manière » contemporaine. Au milieu du XV^e siècle, il jouissait d'une autorité reconnue par tous. C'est pourquoi les détails réels empruntés par lui à Gentile pouvaient être facilement appliqués aux *portraits* de Cosme de Médicis (l'aîné des Mages), de Laurent le Magnifique (le plus jeune), de Jean Paléologue (le second mage). En effet, le dernier rappelle trop le mage de l'icône de Gentile (celle-ci a gardé un aspect vraiment trop frais et il est difficile de faire la part des retrouches et des repeints), pour que l'on puisse considérer ce type comme un portrait ; de même que les types des Médicis, sans doute, ont été idéalisés par le maître. Mais il nous reste toujours les détails de leurs costumes et, en à juger par les caftans de leur suite, ces costumes portent si nettement le caractère de leur temps, qu'ils ne laissent rien à désirer à cet égard.

Les trois Mages sont, tous les trois, vêtus des magnifiques *scaranica* de la cour grecque, du même modèle, avec quelques

Mages), attribué au même Gentile (car de nombreux détails de son tableau y sont reproduits). Le plus jeune mage est représenté en caftan court à la mode florentine de la fin du XV^e siècle.

variantes seulement, qui concernent les étoffes, et la coupe (figures 17 et 18). Seul le plus vieux des Mages porte, jeté sur ses épaules un *sagion* blanc, de brocart (en italien *sai* ⁽¹⁾ ou *lacerna*); les autres ne l'ont pas, leurs *scaranica* sont faits de brocart raide, et néanmoins forment, au-dessous de la taille, quantité de plis qui en s'écartant, permettent au cavalier de se tenir et de se mouvoir librement sur sa selle. L'artiste Vecellio publiant de semblables costumes (caftans courts à plis) explique que lui-même (dessin de la page 45) a dessiné ces costumes, et parmi eux la *sottana con tante falde*, et il nous apprend le nom de ce costume (y compris le manteau) : « *giornea* ».

Que le *scaranicon* fût souvent aussi un vêtement composé, la preuve en est la foustanelle bien connue des Albanais et des Grecs, jupe blanche, courte, aux plis nombreux commode, pour un cavalier, et qui s'attache à la courte jupe. Puis, parmi les costumes de femme du moyen âge, le glossaire de Du Cange connaît un *Gardacorsium muliebre de panno vario cabrionato cum penna et caputium* : non seulement ce corset, cette étroite « cotte », était cousue de morceaux d'étoffe de couleurs variées, mais encore elle avait comme une ceinture de plumes imitant une cuirasse à écailles, et par derrière elle avait un *caputium*, un capuchon comme le *scaramangion* primitif.

Sur la fresque le vieux mage porte un *scaranicon* de brocart, avec une broderie de pourpre (violet foncé) à fleurs (brocarts italiens du XV^e siècle) ; quant à la tunique blanche du plus jeune mage (Lorenzo), comme celle du fils de l'empereur, elle est cousue d'or et brodée de pourpre sombre. Le *scaranicon* de l'Empereur (le second mage, barbu) avec ses courtes manches par-dessus une somptueuse chemise damassée aux

(¹) VECELLIO CESARE, *Habiti antichi et moderni*, Venetia, 1598, fig. p. 38, 45, 49, 50.



FIG. 18 (p. 42). — Benozzo Gozzoli. L'un des rois Mages (Laurent de Médicis). (Chapelle du Palais Riccardi, Florence.



Fig. 13 (p. 44). — Palais ducal de Mantoue (A. Mantegna).

manches étroites, ce *scaranicon* est de couleur verte, avec des fleurons magnifiques cousus (non tissés) d'or ; et ce *scaranicon* est plus long que le précédent. Tous trois ont des pantalons collants (σφιγκτούρια) de pourpre chocolat, suivant la mode du XV^e siècle dans toute l'Italie du Nord et dans l'Italie centrale, et des *kampagia*. Mais particulièrement curieux sont les couvre-chefs des Mages, qui, s'ils ont existé en Italie, ont en tous cas existé à Byzance. Je m'arrête à l'une de ces coiffures, à la couronne de l'Empereur lui-même, d'autant plus qu'elle présente une structure ingénieuse, qui nous explique tout au moins en partie les couronnes singulières et extraordinairement bizarres d'Hérode dans les tableaux italiens, depuis le XIV^e siècle. La couronne consiste en un mince cercle d'or ou un véritable diadème : mais toute la partie antérieure est couverte d'alvéoles de rubis et de saphirs ; par dessus ce bandeau, sortent de minces rayons d'or en feuilles au nombre de douze, longs et flexibles, légèrement infléchies à l'intérieur et également décorés de pierres précieuses.

Mais le diadème a une sorte de doublure d'étoffe où sont fixées de chaque côté, six plumes qui sont aussi recoquillées et infléchies vers le cercle des rayons et semble-t-il, enrichis de perles. La forme est fragile, mais élégante ; et une telle couronne composée de plumes multicolores, recoquillées les unes davantage, les autres moins, apparaît un type exceptionnel de στέφανος. Il est possible que ce soit précisément à cette couronne que s'applique la dénomination byzantine de φιάλιν ou φιάλην : le commentateur de Codinus, le célèbre Goar nous dit (p. 290) qu'un certain Georges Corésius de Chios lui a envoyé cette définition du mot φιάλιν : καλύπτρα ὕφασμένη καὶ πεπλεγμένη πολυχρώματος, et que lui, Goar, pense — s'appuyant sur les *Euchologes*, — que le *phialion* imitait une fontaine jaillissante, par exemple au moyen de plumes ou de pierres précieuses. Évidemment il *devinait*, bien qu'il

n'eût jamais vu une telle couronne ⁽¹⁾. Mais sa conjecture est sans doute vraie.

Il serait inutile d'étudier maintenant la coupe des caftans de cavalier dans les tableaux italiens de l'âge suivant, assez nombreux, qui représentent l'adoration des Mages (seconde moitié du XV^e, début du XVI^e siècle). Dans la plus grande partie de ces tableaux on ne trouve plus la même fraîcheur ni le même réalisme quant au rendu de la coupe, du tissu et des autres détails ; et souvent, pour renforcer l'impression de majesté, le peintre exagère les manteaux des Mages, cachant ainsi les vêtements de dessous ; il ne copie plus fidèlement le dessin des étoffes précieuses. Généralement nous ne voyons le *scaramangion* ou le *scaranicon* qu'au troisième Mage, mais ce mage, à cause des influences dominantes de la Flandre, est représenté maintenant comme un Maure ou un Nègre. Les peintres flamands, bourguignons et français des XV^e et XVI^e siècles se complaisent à montrer des caftans de brocart à plis, des manches garnies de toutes sortes de falbalas, des bijoux précieux surmontant les hautes coiffures coniques à larges pendants, retombant sur les oreilles, etc...

Et les peintres lombards et vénitiens, en partie du moins, suivent leur trace. Nous trouvons des mages à caftans chez Foppa, chez le maître de Flémalle, et quantité de peintres flamands ; mais souvent nous ne pouvons affirmer que ces costumes ne sont pas de pure imagination, comme en général, les thèmes orientaux même chez les Vénitiens de la fin du XV^e siècle, qui pourtant, devaient observer quotidiennement les mêmes costumes d'Orient chez eux, sur la place St-Marc.

Au contraire, le tableau de la cour des Gonzagues à Mantoue, par André Mantegna (figure 19) (vers 1474, approximativement), nous représente les militaires de la cour ducale revêtus

(1) Pour un couvre-chef tout à fait pareil, cf. la figure du roi sassanide à la chasse, *Russk. Drevn.*, III, fig. 88 ; mais là, des deux côtés du chapeau, on voit des cornes symboliques.

de courts *scaranics*, autour de la famille, assise, du Duc. L'artiste, on le voit, a prié les personnages de la cour de prendre pour lui des poses fières et presque théâtrales devant les pilastres d'une des arcades qu'il avait peintes. Dans l'album du peintre Cesaro Vecellio ⁽¹⁾, nous trouvons toute une série de formes curieuses du même caftan de cheval dans les costumes de l'Italie, portés par les princes, les nobles, les gens bien-nés et aussi les gens de service : à commencer par l'ancien baron (p. 34) de Venise, qui a un pareil caftan de brocart d'or, avec de petites plaques d'or et d'argent (ceci pour la « jupe »), *a guisa di piume d'uccelli*, ce qu'on appelait au moyen-âge *vestes plumatae* (cf. *πλουμισμένος, πλουμιστός* en grec moderne) : ce serait-là, d'après Vecellio, un costume du XI^e siècle, et le dessin représente le baron portant un faucon.

Les modes du XV^e siècle paraissent déjà très anciennes à cet antiquaire, qualifiant le caftan court di *giornea, sottana con falde*, il explique qu'il l'a copié sur des mouvements de la peinture antique, ou qu'il a trouvé des costumes semblables dans diverses villes d'Italie, avec de curieux chapeaux (*berette rosse*), en forme de boule rouge (p. 51). Viennent ensuite chez Vecellio, les modes du XVI^e siècle : et l'on voit reparaître le même caftan de cavalier dans l'Europe orientale, chez les Serbes, les Croates, les Dalmates, les Persans, etc.

Pour compléter cette revue des caftans de cavalerie du type des *scaranica*, signalons le caftan de pourpre à décoration d'or, avec une série de plis et une large « soutane » à la partie inférieure, par-dessus un autre caftan rouge : ce costume est porté par le voïvode de Moldavie, Étienne-le-Grand ⁽²⁾ (1457-1504).

Nous tournant ensuite vers l'Allemagne médiévale, nous

(1) *Habiti antichi*, 1598, p. 34, 38, 45, 46, 51, 54, 67, 87, 90.

(2) Évangélaire de Humor : JORGA ET BALS, *L'art roumain*, 1922, pl. en couleur, p. 352. Miniature datée de l'an 1473.

trouvons dans le curieux album de Hefner von Alteneck ⁽¹⁾ quelques types de scaramangia de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle, sur le portrait en bas-relief de Frédéric († en 1190) au portail du dôme de Freisingen : un court caftan du type militaire, mais sans armes, avec une collerette.

Le caftan de cheval est clairement représenté dans la figure de Charlemagne chevauchant avec ses paladins ; ce caftan, par la coupe et les échancrures latérales, apparaît identique au *scaramangion* byzantin (pl. 45) ; la représentation se trouve sur le parchemin d'un poème sur Charlemagne, du XII^e siècle. Les courts caftans (allant jusqu'aux genoux), portés par des *vassaux* sur une miniature du X^e siècle (pl. 48), ne peuvent être pris pour des tuniques antiques, à cause de leur coupe, et aussi de leurs tissus, comme on le voit par exemple au brocart d'or de leurs bordures (figure 50). Naturellement la représentation d'Absalon sur un caftan persan à rangs de perles dans le même Psautier du X^e siècle rappelle les sources orientales des costumes, que dès le XIII^e siècle (pl. 68, 74) deviennent courants. Mais dès le début du XV^e siècle et du deuxième tome de Hefner, dès la planche 2, s'ouvre en Allemagne un vaste champ pour le caftan de cheval dans la forme orientale si souvent décrite. « Meister Wilhelm » (figure 20) représente les bourreaux des martyrs vêtus de caftans sans manches avec de grandes échancrures latérales, et un capuchon sur la tête, capuchon rattaché au caftan, avec une décoration toute pareille, tandis que l'autre bourreau porte au lieu de ce caftan une cotte de mailles ; par-dessus le caftan est passé un manteau. Un autre bourreau a ce que les Grecs appellent un *ἐπιλωρίκιν* ; le caftan est de couleur bleue, brodé d'or, le manteau est bleu pâle. La planche 13 représente le vêtement de dessus sous l'aspect d'une pelisse large

(1) J. v. HEFNER, *Trachten des Mittelalters nach gleichzeitigen Kunstdenkmäler*, t. 1 pl. 25, 43, 45, 48.



Fig. 20 (p. 46).

Fig. 21 (p. 47).



FIG. 22 (p. 47, l. 21).

et courte, plissée ; la planche 14, un costume de *markgraf* composé d'un caftan pareil sous la cuirasse ; des « demi-caftans », comme on les appelait en Russie, avec la jupe plissée, se voient planches 16, 19, 21 (larges manches), 27, 28, 35, 51, 64, 71, etc... ; à proprement parler, si l'on exclut les costumes de guerre, ou les représentations de plaques tombales, la majorité des planches représentent de simples variantes, résultant de la mode, d'un seul et même costume, le caftan de cheval ; et parfois le caftan lui-même apparaît, comme costume de cavaliers chassant au faucon, et souvent avec les exagérations de la mode qui faisaient des manches, des espèces de sacs (figure 21), pendant de l'épaule sur les mains et bordées de fourrures avec des plis ou des godrons, etc. Ce costume a fait, semble-t-il, le tour de l'Europe occidentale. Mais il n'a pas réussi à s'acclimater partout. Parfois il a été exagéré ; parfois il est resté un simple costume de cheval. Par contre, en certains endroits, cet habit a influé sur les modes féminines ; et, avec les turbans orientaux, il a engendré cette bigarrure et cette bizarrerie des modes du XV^e siècle, que l'on peut observer dans ce même album de Hefner, planche 6 (figure 22, costume de femmes), 99-101 (les dernières planches reproduisent des dessins, des tapis avec quantité de figures de la haute société, et la légende de la Licorne et de la Vierge). Sur la planche 141 et la planche 146, on constate les transitions de ce costume d'apparat au costume de tous les jours et du peuple. Cependant, les formes les plus caractéristiques et les plus brillantes (en dépit de ce qu'elles peuvent avoir de bizarre pour notre goût) sont celles que prit le *scaranicon* en pays italien, tout au moins à en juger par les dessins d'un tableau vénitien de l'adoration des Mages, au musée de Berlin, attribué par Waagen à Antonio Vivarini, et publié par Hefner (planches 139 et 140). Le plus jeune Mage porte un caftan de dessus avec des manches d'une extrême ampleur ; retom-

bant en petits plis jusqu'au giron, caftan serré très bas par une ceinture et se terminant par une jupe avec quantité de godrons, cousu de brocart d'or.

Reiske, dans son commentaire du mot *scaramangion*, a montré déjà qu'en Bourgogne (d'après les chroniques suisses), les vêtements de cour en étoffe de soie s'appelaient *Seidene Scharmeyen*, appellation qui évidemment provient du nom byzantin *σκαρμαγγιον*. Il compare aussi le *scaramangion* avec le *scaramuccio* italien, et sans doute a-t-il raison ; seulement *scara* ne dérive pas de *schirmen* mais de *scarlatus* « écarlate », ce qui signifie, avec *Mütze* : « bonnet rouge », dans le sens de « plaisant, jongleur, escamoteur, prestidigitateur ». Le nom de *scaramuccio* est très proche de *scaramangion*, et ce dernier mot pouvait donner par déformation populaire, en russe, *skamarach*, *skomrach*, *skomoroch* (« bouffon »). Entrer dans le détail de ce rapprochement, qui provisoirement demeure problématique, n'est sans doute pas nécessaire. Retenons seulement que nos *skomorokhi*, correspondant aux *ciarlatani* (de *scarlatus*) des pays romans, portaient eux aussi, comme les mages et les magiciens, des caftans rouges et des bonnets pointus. Ainsi ces amuseurs de la foule et de la place publique avaient des habits ressemblant aux caftans et aux uniformes des officiers de cavalerie byzantins jusqu'à l'empereur lui-même. Nous aurons à nous en occuper particulièrement dans l'étude des antiquités russes.

Résumant brièvement tout ce que nous avons dit du *scaramangion*, il nous faut souligner cette circonstance caractéristique que la mode barbare a créé ou naturalisé à Byzance deux costumes : le *καβάδιον* (« kabat » des Tchèques, notre « capote », et le *scaramangion*. Mais le premier est loin d'avoir été, tout de suite, un costume à la mode ; ce n'est qu'aux XII^e et XIII^e siècles, ainsi qu'aux siècles suivants qu'il a réellement dominé à Byzance et en Occident.

Le succès du *scaramangion* s'explique par le fait qu'en qualité du caftan d'équitation il était comme la tenue de cheval de l'Empereur, et de la majorité des officiers (non des *spathaires*) ; pour cette raison, il devint l'uniforme de parade des grades supérieurs de l'Empire et des pays alliés et « amis » ; et par voie de conséquence il mit à la mode en général tous les habits de cheval tant civils que militaires, tant masculins que féminins, avec tous leurs ornements, buffleteries, etc... Une histoire complète de la diffusion de ce costume pourrait nous donner bien des indications précieuses sur la naissance et sur l'évolution des modes « équestres » de la chevalerie occidentale, qui, historiquement, est étroitement liée à son prototype byzantin.

(Traduit du russe par H. Grégoire)

N. P. KONDAKOV.

Une mention byzantine de Sbāïta

Sous le nom actuel de *Sbāïla* (transcrit également par *Sbeila*, *Esbeila*), les Arabes désignent une des localités désertes de la région qui s'étend entre Bersabée et Cadès. Les ruines en sont si peu déformées qu'il a été loisible à plusieurs explorateurs d'en dresser le plan avec un certain détail ⁽¹⁾. Le réseau des rues, la disposition intérieure des logis, le mode de construction et de couverture, les réservoirs, les églises, tout a été déterminé beaucoup plus facilement que dans les autres villes du Négele ou Sud-Palestinien.

Tassée sur une aire de 450 mètres de long et 325 de large, l'agglomération n'avait pas d'enceinte proprement dite. Le dos des maisons extrêmes soit juxtaposées soit unies par un mur de liaison là où se trouvaient les solutions de continuité formait une muraille aveugle susceptible de garantir la population contre un coup de main des Nomades pillards. Le débouché de quelques rues, muni probablement d'une clôture, faisait office de porte sur différents points du pourtour. L'agriculture paraît avoir été l'occupation favorite des habitants de Sbāïta comme en témoignent les travaux exécutés dans la campagne environnante : monceaux de silex résultant du défrichement, enclos de jardins, murs de soutènement, endiguement des ouâds sur des kilomètres, barrages dans les torrents. Le sol y est assez fertile et l'on suppose qu'il était jadis capable d'entretenir la vigne et l'olivier.

La situation de la ville sur les bords d'une dépression peu accentuée entre des coteaux bas et allongés convenait moins

⁽¹⁾ Voir en particulier A. MUSIL, *Arabia Petraea, Edom*, II, p. 26 ; L. WOOLLEY, *The Wilderness of Zin*, p. 74 ; Th. WIEGAND, *Sinai*, p. 67 ; PALMER, *P E Fund Q. S.*, 1871, p. 33.

à l'établissement d'un poste militaire qu'à une halte des caravanes qui sillonnaient la contrée d'el-'Aoudja à Qornoub (Thamara), de 'Abdeh à Khalasa. Le groupement byzantin en ce lieu n'avait peut-être d'autre origine qu'une de ces fondations monastiques disséminées à travers la péninsule sinaïtique. Il est en effet remarquable de trouver encore parmi les ruines de ce centre relativement peu important les murailles et les absides de trois églises avec leurs dépendances. Les premiers colons avaient-ils été attirés en ce lieu par les restes d'une cité antique ? C'est ce que supposent les auteurs qui y localisent la ville cananéenne de *Sephath* renversée par les Hébreux au moment de leur entrée en Canaan et nommée dans la suite par eux *Khorma*, dénomination destinée à perpétuer le souvenir de cette destruction, conséquence de l'anathème ⁽¹⁾. Quoique les vestiges visibles à Sbaita n'aient pas d'autre caractère que celui de l'époque byzantine, on accorde généralement de la vraisemblance à cette opinion qui s'appuie sur la convenance de la position et même sur une certaine approximation onomastique.

Jusqu'ici, c'est le seul souvenir historique que l'on ait trouvé à évoquer à propos de cette bourgade perdue du Négeb. Qu'il nous soit permis d'en ajouter un autre qui relève autant de l'hagiographie byzantine que de la toponymie palestinienne. C'est sur l'une des pages émouvantes bien qu'émaillées de digressions philosophiques où saint Nil raconte le martyre des moines du Sinai, l'enlèvement de son fils Théodule et ses aventures que ce souvenir s'est présenté à nos yeux sous la forme d'une variante ainsi qu'on le verra plus loin ⁽²⁾.

⁽¹⁾ *Juges*, I, 17. Cf. *Rev. bibl.*, 1900, p. 282. Il est possible que l'endroit ait été fréquenté plus tard par les Nabatéens. En tout cas l'on y a découvert un fragment d'inscription nabatéenne, le proscynème de quelque caravanier de Pétra : *Rev. bibl.*, 1905, p. 257.

⁽²⁾ Sur la valeur et la date de ce récit, voir *Analecta Bollandiana*, t. XXXVIII 1920, p. 422, à propos de l'ouvrage de K. HEUSI, *Untersuchungen zu Nilus dem Asketen*. Cf. *Bibl. Hagiogr. Graeca*, Bruxelles, 1909, p. 181.

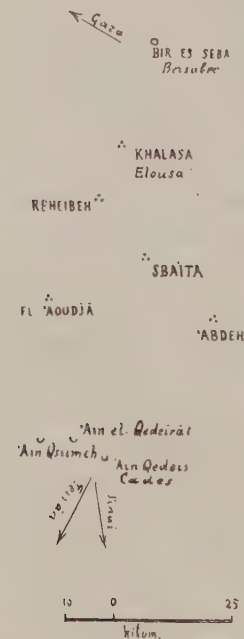
En se retirant des abords de la sainte montagne après le massacre de plusieurs solitaires, les Sarrasins avaient emmené le jeune Théodule qui partageait l'existence anachorétique de son père. Réfugiés à Pharan (oasis de Feirân) les survivants tinrent conseil avec les habitants dont un notable avait péri cruellement entre les mains des Barbares. On décida d'expédier en hâte des messagers au grand cheikh des Nomades pour lui dénoncer les tristes exploits de la bande de ses subordonnés en veine de razzia. Comme les Arabes en temps de disette ne manquaient pas d'invoquer le secours des Pharanites, leur « roi » jura que les coupables seraient punis et le butin restitué. La mission des estafettes n'était que les préliminaires de conventions plus solennelles. Elle fut suivie de l'envoi de députés qui, chargés de présents, devaient renouer amitié et faire la paix avec Ammanès : ainsi se nommait le chef barbare. Dans l'espoir de recouvrer son fils, saint Nil ne craignit pas de se joindre à l'ambassade et d'entreprendre une marche de douze jours.

Au bout de la huitième journée, les voyageurs exténués approchent d'une source qu'occupe un parti de Sarrasins. Tandis que ses compagnons se dissimulent par crainte, le vieillard va droit son chemin sans s'inquiéter du sort qui l'attend. Heureusement l'apparition subite d'une troupe de soldats le délivre lui et les Pharanites de tout danger. Il semble bien que nous sommes ici près d'une source des environs de Cadès, à supposer depuis Pharan des étapes quotidiennes de 30 kilomètres. La position est trop importante pour n'avoir pas été comme de nos jours surveillée par une station militaire. Quoi qu'il en soit, quatre jours après les envoyés arrivent au campement d'Ammanès qui les héberge sous une tente proche de la sienne. Au cours des pourparlers, saint Nil apprend que son fils Théodule vit et qu'il est esclave d'un habitant d'Élouza. Au temps de saint Hilarion, Élouza (plus communément

écrit Élouza) était encore adonnée au culte de l'étoile du matin et Jérôme la désigne comme un bourg à demi-barbare en raison de sa situation. Au V^e siècle, elle devient néanmoins un évêché de la Palestine III^e dont quelques titulaires sont connus, parmi lesquels un 'Abdallah et un Arétas. Plus tard,

Jean Mosch y signalera une laure illustrée par l'abbé Victor. Le site en est caractérisé au VI^e siècle en ces termes par l'Anonyme de Plaisance : « *Venimus in civitate Elusa in caput heremi, qui vadit ad Sina* ⁽¹⁾ ». Il se fixe sans hésitation, autant en raison de l'onomastique que d'après les coordonnées des géographes anciens et des itinéraires aux ruines d'*el-Khalasa* situées à 20 kilomètres au sud-sud-ouest de Bersabée et à une soixantaine au nord de Cadès.

On s'imagine avec quelle impatience le vieux Nil prit la route d'Élouza accompagné des deux guides qu'on lui avait accordés. Nous ne savons ni la distance ni la direction de cette fin de voyage, rien n'étant plus difficile à déterminer que l'emplacement



d'un campement bédouin du V^e siècle ! En chemin, le vieillard apprend que Théodule sert chez l'évêque d'Élouza qui lui a confié les premiers ordres de la cléricature. Entré dans la ville, il ne tarde pas à vérifier lui-même cette nouvelle en retrouvant son fils. Après le temps des effusions, celui-ci se met à narrer à son père les péripéties de sa captivité.

(1) GEYER, *Itin. Hierosol.*, p. 181. Pour plus de détails voir *Rev. bibl.*, 1909, p. 101 : *Nouveau fragment de l'édit byzantin de Bersabée*.

Destiné à être immolé, à l'aube d'un jour, à la divinité chère aux Sarrasins, l'astre du matin, il s'attendait à sa fin prochaine car, dès le soir précédent tout avait été préparé, l'autel, le glaive, la libation, la coupe, l'encens ⁽¹⁾. Mais voici que providentiellement les Barbares restant endormis laissèrent passer le moment requis pour le sacrifice, l'instant où Vénus monte à l'horizon. A leur réveil, le soleil était déjà levé. Regardèrent-ils cette circonstance comme le refus de la divinité d'accepter l'immolation du jeune homme ? Le fait est que par la suite on le laissa tranquille sauf à lui proposer des mets et des amusements que sa conscience réprouvait. Il en fut ainsi tant qu'il partagea la vie errante de ses ravisseurs qui depuis le Sinaï s'étaient, en tirant vers le Nord, rapprochés des terres habitées et c'est là que nous allons voir Sbaïta entrer en scène. Donnons la parole à Théodule lui-même suivant le recension de Pierre Poussin rééditée par Migne (*P. G.*, LXXIX, 688).

« Alors après je ne sais quelle délibération (les Barbares) m'amènent dans un bourg appelé Souca et ensuite annoncent ma mise en vente aux gens de l'endroit. Comme ceux-ci retournaient souvent chez eux sans conclure de marché, personne ne voulant donner plus de deux pièces d'or, (les Sarrasins) finalement me firent sortir et me plaçant devant le bourg, une épée nue sur le cou, ils déclarèrent à tous que si personne ne m'achetait, ils me couperaient la tête sur-le-champ. Quant à moi, je suppliais des deux mains ceux qui venaient à la vente de donner ce que demandaient les Barbares et de ne pas se montrer chiches quand il s'agissait du prix du sang humain, assurant que je rembourserais sous peu la somme, avec la promesse de servir avec zèle celui qui m'acquerrait, s'il le voulait, et de reconnaître comme maître quiconque rachète-

(1) Sur ce culte voir M.-J. LAGRANGE, *Études sur les religions sémitiques*, pp. 184, 257.

rait ma vie, même après que j'aurais rendu l'argent déboursé par lui. Prenant pitié de mes supplications et de mes larmes quelqu'un finit par m'acheter non sans difficulté. De cet endroit je fus amené ici et acheté, comme tu l'as appris, pour être bref,...

Ainsi la recension de Poussin fondée sur le manuscrit dit de Toulouse appelle *Souca* le lieu où le fils de Nil est exposé en vente. Dans ses *Untersuchungen zu Nilus dem Asketen* ⁽¹⁾, M. Karl Heussi admet sans hésiter cette lecture, notant (p. 138) que *Sûkâ* signifie marché, sur l'autorité d'une remarque de J. Welhausen. La remarque est juste, mais c'est précisément en raison de cette signification que Σουκᾶ a évincé la véritable leçon. De plus, les copistes byzantins connaissaient beaucoup mieux ce nom qui était celui de la laure fameuse de saint Chariton que celui de *Sbaïta* qui doit être réintégré ici. Je n'ignore pas qu'il existait au Sud de Gaza une localité dite Συκομάζων ou Συκαμάζων dont le nom s'est conservé sous la forme arabe *Souq Mâzen*, mais il faudrait expliquer pourquoi le narrateur se serait contenté du simple déterminatif au risque de créer des confusions et de ne pas être compris. Il n'est pas jusqu'à la construction de la phrase telle que la présente l'édition Poussin-Migne qui ne saurait être incriminée avec son εἴτα καί qui est pour le moins bizarre. Il est opportun de transcrire ce passage dans sa teneur afin d'en saisir le côté fautif : Τότε γὰρ οὐκ οἶδα τί βουλευσάμενοι εἰσάγουσιν εἰς κόμην καλουμένην Σουκᾶ · εἴτα καὶ τὴν ἐμὴν τοῖς αὐτόθι προαγγέλουσι πρᾶσιν.

Or, si nous nous reportons aux variantes des mss. du Vatican, colligées par Allatius et reproduites par l'édition de Migne (P. G., LXXIX, 688 D) au bas de la page, nous constatons que la recension Poussin omet κοινῇ après τι, que ce

⁽¹⁾ *Texte u. Unters. zur Gesch. der Altchristlichen Literatur*, tome XLII, 2, Leipzig, 1917.

mot, tenu à tort pour une déformation de κόμην, est supprimé pour permettre la substitution de κόμην à πόλιν, que εἴτα est l'élément intégrant d'un nom géographique incompris, je veux dire du nom Συβαῖτα conservé par le seul *codex Allempsianus*, si je comprends bien le sigle *Al. solus* de Migne. Sur le fondement de ces excellentes leçons, nous rétablissons la teneur authentique de ce texte de la façon suivante : Τότε γὰρ οὐκ οἶδα τί κοινῇ βουλευσάμενοι εἰσάγουσιν εἰς πόλιν καλουμένην Συβαῖτα, καὶ τὴν ἐμὴν αὐτόθι προαγγέλουσι πρᾶσιν.

Comment douter que cette Συβαῖτα qui a dérouté les copistes ne soit identique à la *Sbaïta* dont nous avons décrit les ruines et le site au début de cet article ? Nul ne peut contester qu'elle cadre admirablement avec le récit de Théodule. Enlevé par les Bédouins, le jeune homme erre avec eux à travers la péninsule sinaïtique en se rapprochant du Sud-Palestinien, puisque nous le voyons aboutir à Élouza (Khalasa). Mais avant d'arriver à ce point extrême nord se trouve une ville intermédiaire entre la steppe des Nomades et la ville d'Élouza, car c'est après avoir atteint les confins du désert et du pays habité que les pillards d'un commun accord mettent l'esclave en vente dans une localité voisine. Or, *Sbaïta*, située à vingt-cinq kilomètres au sud d'Élouza-Khalasa répond exactement à ces exigences. Acheté d'abord par un habitant de Sbaïta, Théodule est revendu à Élouza et tombe au pouvoir de l'évêque du lieu qui l'affranchit. C'est là que son vieux père le retrouve.

Quoique la direction générale de l'itinéraire de saint Nil à la recherche de son fils ne souffre pas de difficulté, il est plus malaisé d'en préciser le détail. Parti de Feirân, il trouve aux deux tiers de son voyage une source. Si par hypothèse cette source est dans la région de Cadès, le trajet des quatre dernières journées nous amène, semble-t-il, trop au nord,

jusqu'aux environs de Gaza ou au-dessus de Bersabée. Aussi pourrait-on ramener cette source plus au sud, à l'un des puits échelonnés sur les routes de caravane au pied du Djebel Maqrah, ce qui permettrait de mieux équilibrer les distances. Le dernier tiers du voyage s'achèverait de la sorte aux abords d'Élouza. Le campement du cheikh Ammanès ne paraît pas être très éloigné de cette ville avec laquelle il est en relation et la dernière étape de saint Nil ne fait pas l'impression d'être aussi longue que les précédentes.

En dépit des instances de l'évêque qui tenta de les retenir à Élouza en leur conférant à tout prix le sacerdoce, le vieillard et son fils, munis d'un viatique copieusement octroyé, reprirent le chemin de leur demeure lointaine, πρὸς τὴν ὁδοιπορίαν πολλὴν οὕσαν καὶ μῆχος ἔχουσιν ἱκανόν.

Jérusalem.

F.-M. ABEL. O. P.

Un fragment d'Évangélaire du VI^e siècle de la Collection V. N. Chanenko.

Cette intéressante plaque d'ivoire (fig. 1) a été apportée du Caucase à Kiev, et achetée par V. N. Chanenko. A présent, elle appartient au Musée des Arts de l'Académie ukrainienne des Sciences, à Kiev.

La plaque est brisée en deux morceaux, recollés à la cassure. A gauche, il manque une bande étroite avec une partie de la figure d'un apôtre et en bas, une partie de la composition inférieure. Le sommet du *κιβώριον* à gauche est également brisé. Cette plaque représente le Christ sur un trône entre les apôtres Pierre et Paul. Le Christ jeune et imberbe, avec des cheveux courts et frisés, est assis sur un grand coussin, appuyant ses pieds sur un escabeau à pieds de bouc. Dans sa main gauche, il tient un rouleau, et, de sa droite, il bénit avec deux doigts. Les apôtres Pierre et Paul, debout des deux côtés du Christ et derrière lui, tiennent chacun de la main gauche, un livre décoré d'une croix ; quant à la main droite, ils la tiennent sur la poitrine, la paume tournée vers le spectateur. Derrière le Christ et les apôtres se dresse un *κιβώριον* en forme de coquille à côtes et au sommet un globe. Ce *κιβώριον* est soutenu par deux colonnettes torsées avec des chapiteaux corinthiens. La colonnette avec chapiteau, à gauche, est brisée. Sur les côtés du *κιβώριον*, dans les angles, se trouvent deux petites croix.

Sous le trône un registre inférieur est rempli par une composition très familière à l'art chrétien primitif et représentant

l'apparition de l'Etoile aux Pasteurs. A droite du spectateur est figurée une hutte de berger, couronnée d'une tige de roseau. Du troisième berger à gauche, la moitié de la figure, seule, s'est conservée ; derrière cette figure, à en juger par la disposition symétrique de la composition, devait s'élever une autre hutte. Les bergers ont les pieds posés sur une mince couche de terre, au dessous de laquelle apparaîtrait une bande étroite et mince, formant l'encadrement inférieur, enrichie de feuilles indiquées en relief plat comme l'est aussi la bande supérieure.

Les pasteurs, en voyant l'étoile,⁴ font des gestes de surprise, et lèvent les bras au ciel. Ils tiennent des houlettes de bergers aux bouts recourbés. Il est intéressant de



Fig. I.

constater que les trois bergers tiennent ces bâtons par l'extrémité droite et non par la crosse. Deux figures de pasteurs, celle du centre et celle de droite, présentent des silhouettes semblables, c'est-à-dire, tiennent leurs houlettes de la main gauche, inclinées vers le sol, levant la main droite en signe de surprise, mais en se penchant vers des côtés opposés, de sorte que leurs mouvements offrent un certain contraste. Les têtes sont tournées vers l'étoile qui se trouve au-dessus et au milieu d'eux ; ainsi, les deux figures sont artistiquement et symétriquement liées. La troisième figure, celle du pasteur de gauche, a été mise en rapport avec la figure du pasteur qui est à l'extrême droite. Son bras droit est levé et correspond au bras de ce pasteur de droite. Il marche vers la droite, avançant la jambe gauche qui s'oppose à la jambe droite du second pasteur, et clôt ainsi tout le groupe à gauche. Cette disposition, si voulue à la fois et si libre, indique un art bien vivant ; tandis que la composition supérieure a un aspect guindé et figé, bien que l'idée en soit très vivante et exprimée par les moyens d'un art très riche en traditions antiques.

En fait, cette composition supérieure, bien qu'elle soit connue par les monuments du V^e et du VI^e siècles, n'a pas été étudiée comme il convenait, et sa signification dans les évangélistes n'a pas été expliquée. Le Christ, assis sur son trône, tient la main droite sur sa poitrine, avec deux doigts détachés des autres, et il développe, comme un docteur, le texte inscrit sur le rouleau qu'il tient de la main gauche. Les apôtres Pierre et Paul écoutent avec surprise cet enseignement et, en signe d'étonnement, ils ouvrent la main, en présentant la paume. Les deux gestes sont très exactement expliqués par Quintilien dans ses préceptes de l'art oratoire ; ils étaient courants dans les écoles de rhéteurs. Le premier geste, attribué au Christ, indique que l'orateur va passer à l'exposé point par point ; le second est un geste de surprise. De cette façon, la

composition centrale, si solennelle, de notre plaque, est un tableau idéal, représentant l'auteur de la διδασχά. de l'instruction évangélique ; cette composition est placée sur la partie supérieure de la couverture de l'évangélaire. La comparaison avec des monuments comme l'évangélaire de Murano, celui de Paris, celui d'Etchmiadzin, montre que cette figure centrale représente sur la couverture l'auteur du livre sacré. Ce modèle est né sous l'influence de la mode hellénistique qui était d'orner les livres de portraits de leurs auteurs, philosophes ou poètes, et les diptyques consulaires des figures de hauts fonctionnaires de la Cour et de l'Empire. Tel est, par exemple, le portrait du jeune Virgile dans le manuscrit bien connu du Vatican.

De la sorte, l'idée même du groupe central, composition idéale fondée sur une mode hellénistique, prouve que la plaque Chanenکو appartient à quelque évangélaire disloqué ; et l'encadrement de la plaque, qui, en haut et en bas, est différent de la bordure latérale, conservée surtout du côté droit, confirme définitivement l'hypothèse. Ces monuments, connus jadis en grand nombre ⁽¹⁾, et qu'on reconstitue aujourd'hui avec peine (comme par exemple les évangéliaires de Murano), jettent aussi quelque lumière sur la plaque Chanenکو.

Les traits du style et de l'exécution, c'est-à-dire la technique de la sculpture, permettent de s'avancer un peu plus loin : non seulement de délimiter le cycle des monuments qui ont un rapport avec notre plaque, mais encore de la rattacher à quelques monuments qui en sont les plus rapprochés au point de vue de la technique.

Comme notre plaque représente la partie centrale de la couverture (partie supérieure) d'un évangélaire, il est naturel

(1) Beaucoup d'évangiles semblables sont mentionnées dans le *Breviarium codicum Monasterii S. Nazarii in Laurissa : Evangelium scriptum, cum auro dictum, habens tabulas eburneas*, etc. (*Spicilegium romanum*, V, p. 163).

de supposer que la partie inférieure — c'est le cas pour les évangélistes de Murano, d'Etchmiadzine, de Paris — portait une représentation de la Vierge, et que, à côté de la figure du Christ, se trouvaient des compositions relatives à sa vie et à ses miracles. De même, à côté de la Vierge se trouvaient des scènes du cycle de la Mère de Dieu. Sur la plaque Chanenko, effectivement, on voit sous la représentation centrale et solennelle, l'apparition de l'Etoile aux Pasteurs, sujet qui est intermédiaire entre la Nativité, l'adoration des Mages, et autres scènes qui se rattachent à la vie du Christ.

Notre plaque montre une étroite parenté stylistique avec l'évangélistes de Murano (fig. 2). Sur cet évangélistes est reproduit, très exactement, le *κρίστος* en forme de conque, mais sans les perles. Ils'appuie aussi sur deux colonnes torsées, et deux croix de la même forme se trouvent des deux côtés du *κρίστος*. Le Christ a le visage jeune ; il est assis sur un trône garni d'un coussin, une main sur la poitrine, et il fait le geste de bénir avec deux doigts. Sous ses pieds, reparait encore exactement l'escabeau aux pieds de bouc, et à gauche et à droite les apôtres Pierre et Paul ; derrière eux se retrouvent aussi les deux anges. Sous cette composition solennelle court une mince frise avec la représentation des trois jeunes gens dans la fournaise, correspondant exactement à la frise de la plaque Chanenko. De cette manière, l'évangélistes de Murano et notre plaque, considérés à part, ont beaucoup de motifs communs ; et, bien qu'entre eux l'on remarque une certaine différence dans les gestes, la composition et les sujets (par exemple en ce qui concerne la petite frise), toutefois le fait que les deux monuments proviennent d'un seul et même centre ne peut être sérieusement mis en doute.

Les particularités et le caractère de ce centre artistique ressortent encore plus nettement d'un troisième monument,

qui est le panneau central de la planche supérieure d'un évangélaire acheté par le Musée de Berlin, en 1905.

Sur la destinée de cette intéressante plaque, nous ne savons jusqu'à présent rien de précis ; mais, en son temps, j'ai reçu



Figure 2.

d'O. Wulff, conservateur de la section byzantine du Musée de Berlin, une petite photographie, d'après laquelle il est possible de se faire une idée assez claire de ce monument.

On y voit également représenté le Christ du type jeune, entre les deux apôtres, Pierre et Paul. Les figures, l'exécution des têtes, leurs cheveux et les types reproduisent à un tel point la plaque Chanenکو, qu'on dirait absolument deux œuvres d'un seul et même ciseau. Tout à fait pareille est la tête bouclée et pleine de vie du Christ, ainsi que la tête de l'apôtre Paul avec sa longue barbe pointue, la tête de Pierre avec sa barbe à étages ou godrons ; de plus, et c'est encore plus important, sous les pieds du Christ, se trouve le même escabeau à pieds de bouc, et sous cette composition solennelle court la même petite frise que dans l'évangélaire de Murano et sur la plaque Chanenکو. Mais ici, elle est occupée par une autre scène : l'adoration de la Croix par deux anges. La différence consiste en ceci, que le *κιβώριον* en forme de conque est remplacé par une arcade avec deux chapiteaux corinthiens, reposant sur des colonnes torsées, comme celles de l'évangélaire de Murano et de la plaque Chanenکو. La ressemblance avec l'évangélaire de Murano est dans ce fait que, derrière les figures de Pierre et de Paul, sont représentés encore deux anges, absents sur la plaque Chanenکو.

Le style de ces trois monuments est à tel point homogène que sont répétées les deux figures allongées de Pierre et de Paul, le bras droit du Christ formant angle (particulièrement dans l'évangélaire de Murano et sur la plaque de Berlin) : de sorte que l'on reçoit l'impression du style et des procédés d'une grande école, dans laquelle sont adoptées des formes déterminées d'ornements, comme le *κιβώριον*, l'arcade, la croix, — école dont le style reproduit des figures allongées et un peu sèches, exécutées en relief plat.

Cependant, dans les limites de cette école, il y a des particularités qui indiquent les qualités et les méthodes d'un atelier bien déterminé.

Ainsi, le relief de l'évangélaire de Murano, anguleux et

plus haut que sur la plaque de Berlin et sur la plaque de Chanenko, ensuite la différence considérable dans l'exécution des têtes du Christ et des apôtres, nous obligent à admettre deux courants, deux tendances dans la même école. Sur l'évangélaire de Murano, la tête juvénile du Christ est allongée, les têtes de Paul et de Pierre sont représentées avec de grandes barbes et si grossièrement qu'elles ne peuvent se comparer avec les types des apôtres sur la plaque de Berlin et sur la plaque Chanenko. De plus, les apôtres, sur l'évangélaire de Murano, ne présentent pas les paumes sur la poitrine, mais relèvent le bras droit de côté, ce qui donne au mouvement des figures, une raideur plus grande, caractéristique en général du style de l'évangélaire de Murano. Les figures courbées, marchant d'un pas rapide, de l'évangélaire de Murano, (cf. surtout les anges, Joseph et l'âne) les genoux anguleux, les mains tendues donnent une impression de dureté. Au contraire, l'élégance et la mesure des mouvements, les formes pleines de l'aimable visage du Christ et de Pierre, sur la plaque de Berlin comme sur la plaque Chanenko, s'unissent à la bonne exécution du relief. Il n'y a aucune raideur, les mouvements sont élégants, sans violence ni brusquerie, bien qu'ils se distinguent par une certaine force et quelque expression dans les poses des pasteurs. Le fini de cette sculpture fait présumer que le relief a été poli. La moustache, la bouche des principales figures et les yeux largement ouverts n'ont pas été faits à coups de ciseau, mais sont rendus par des traits en relief. Malgré la similitude des motifs principaux et de l'ornementation, de la répartition des scènes ou de l'architecture de la plaque, il est évident que le diptyque de Murano représente un art différent et une autre stylisation que les plaques Chanenko et du Musée de Berlin.

Ces observations générales nous permettent de remettre à leur place deux monuments très connus, c'est-à-dire : la plaque

d'ivoire du Musée britannique, deux fois publiée par Dalton ⁽¹⁾ et la plaque d'ivoire de la collection Ouvarov. La plaque du Musée britannique avec la représentation de l'adoration des Mages et de la naissance du Christ sur la frise inférieure se rattache évidemment à l'évangélaire de Murano, car elle répète presque littéralement les représentations de ces mêmes scènes sur la plaque Crawford, laquelle appartient au plat inférieur de l'évangélaire de Murano. Mais quelques différences sont extrêmement instructives. Au lieu du *κιβώριον* en forme de conque qui est sur cette plaque, se trouve une arcade aplatie comme sur la plaque de Berlin, mais elle est enrichie de pierres précieuses et non de feuilles d'acanthé comme sur la plaque berlinoise. Cette ressemblance des arcades s'accompagne d'une différence de style fort tranchée. Le style de la plaque du Musée britannique est très loin du style de la plaque berlinoise et ressemble plutôt au style de la plaque Crawford ou aussi à celui de l'évangélaire de Murano, mais le dépasse encore par la médiocrité du modelé des figures. Cette différence de style empêche de prendre la plaque du Musée britannique pour une partie de la planche inférieure de cet évangélaire, auquel appartenait la plaque du Musée de Berlin. quoique, sur les deux plaques, soit répétée la même forme d'arcade. Cependant, des particularités indiquées de la plaque du Musée britannique il résulte que la dite plaque répète les formes d'une grande école et qu'elle s'apparente aux deux ramifications indiquées dans cette école d'après ses compositions et les motifs ornementaux. Cette plaque du Musée britannique est sortie de cette école dont les motifs ornementaux et les sujets courants du répertoire artistique reparaissent dans les monuments cités : l'évangélaire de Murano, la plaque de Berlin et la plaque Chanenکو. Dans cette école, elle se rattache

(1) DALTON, *Catalogue of ivory carvings of the Christian era*, Londres, 1909, pl. IX, p. 14 ; du même, *Byzantine Art and archaeology*, p. 20.



Figure 3.

à la tendance représentée par l'évangélaire de Murano plutôt qu'au style des plaques Chanenko et du Musée de Berlin.

Enfin, le dernier monument, la plaque de la collection Ouvarov ⁽¹⁾, est liée à tous les monuments cités par des détails fort intéressants et en quelque sorte fort intimes d'exécution (fig. 4). Elle provient aussi évidemment du Caucase, car elle a été achetée par Ouvarov à la foire de Niznij Novgorod. On y voit représentées deux scènes de la vie de la Vierge: l'Annonciation et l'Épreuve de l'Eau, de quoi il résulte que cette plaque appartenait au plat inférieur de quelque évangélaire portant, au centre, la représentation habituelle de la Mère de Dieu avec l'Enfant divin. Il est indubitable qu'elle occupait une place à gauche de la représentation centrale, car sur cette plaque étaient figurées les premières scènes de l'histoire évangélique se rapportant à la vie de la Vierge: l'Annonciation et l'Épreuve de l'Eau. Il en résulte d'autre part, que la large bordure

(1) *Drevnosti, Trudy Mosk. arch. Obšč.*, I, p. 1 ; *Sbornik melkich trudov*, I, p. 7 et pl. LXXXIV, 128.

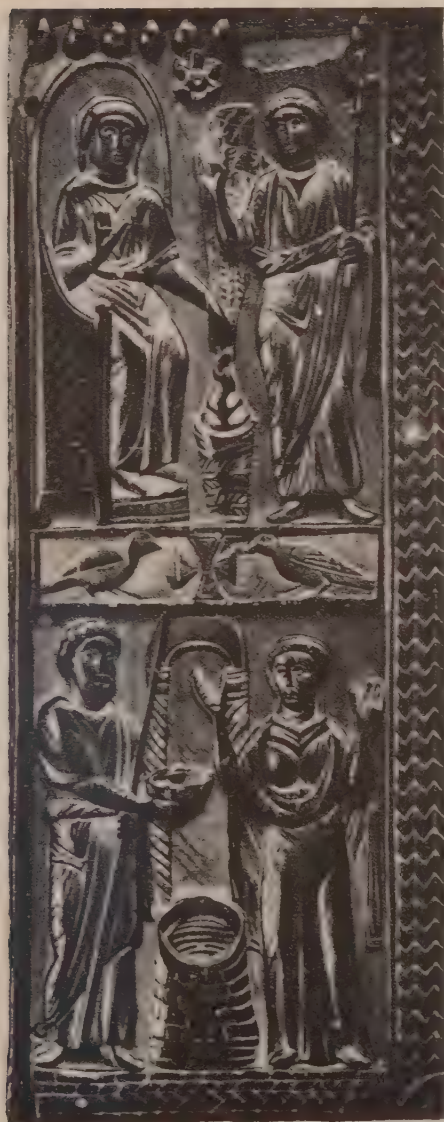


Figure 4.

consistant en trois bandes de feuilles, qui encadre la plaque seulement du côté droit (et qui manque à gauche), servait essentiellement de large encadrement pour cette représentation centrale de la Mère de Dieu. Cette circonstance est liée à un détail technique particulièrement important de la plaque Chanenko; comme partie centrale de la plaque supérieure d'un évangélaire perdu, elle n'a pas d'encadrement large, mais seulement une très mince bordure. Mais, par contre, sur la plaque Ouvarov sont répétées les mêmes perles qui, sur la plaque Chanenko, ont été indiquées sous le ciboire et au-dessus

des compositions latérales de l'évangélaire de Murano ; et elles sont disposées tout à fait comme sur le dernier monument, c'est-à-dire qu'elles étaient destinées à l'encadrement de la composition supérieure, tandis que la composition inférieure n'était pas garnie de perles. De plus, la plaque Ouvarov est encadrée de petites feuilles d'un relief plat et du même dessin simple, en forme de zigzag, qui est exactement répété sur la plaque Chanenکو, et qui se trouve assez clairement marqué sur ses bords supérieur et inférieur. Ces particularités des deux plaques attirent l'attention ; elles montrent qu'elles appartiennent à un seul et même monument, et l'examen du style lève les derniers doutes. La plaque Chanenکو et la plaque Ouvarov, d'après l'exécution du relief, sont fort près de la plaque de Berlin. L'élégance et la douceur du modelé, qui est comme poli et tendre, l'allongement des figures élancées et sveltes, sont les mêmes sur les plaques Chanenکو et Ouvarov. Dans les mouvements, on remarque un calme qui différencie les deux plaques, de l'évangélaire de Murano. L'ange se tient tranquillement devant Marie et ne se précipite pas vers elle comme sur l'évangélaire de Murano où il s'en approche à grands pas tout en s'inclinant vers la gauche. Le grand-prêtre aussi a une attitude calme, tandis que sur l'évangélaire de Murano il marche rapidement vers Marie, comme on peut le voir sur la partie de cet évangélaire qui est entrée dans la collection du comte G. S. Stroganov (fig. 3). En revanche les figures sont traitées avec cette sérénité solennelle que l'on distingue si clairement sur la plaque Chanenکو. Les figures, debout, font seulement un léger geste de côté, de la main gauche ou de la main droite, pour obtenir une élégante symétrie des poses. A cette communauté du style dans les deux plaques s'ajoute à l'exécution du relief lui-même, qui est assez plat mais fort artistique, et qui rend parfaitement, par des jeux d'ombre et de lumière, l'épaisseur des plis, l'éclairage des visages, des mains, et en général des figures.

Mais les deux plaques sont encore apparentées de plus près par l'exécution de différents détails des figures. Ainsi, la main de Marie, ouverte sur la poitrine et levée assez anguleusement, est absolument pareille, quant à l'exécution, aux mains de Pierre et de Paul sur la plaque Chanenko ; de plus, l'angle du bras levé est le même dans les deux cas. La tête de Pierre, sur la plaque Chanenko, ressemble beaucoup, par le type et l'exécution, à la tête du grand-prêtre sur la plaque Ouharov. La tête aimable et souriante du Christ a son pendant dans la tête de l'ange de la plaque Ouharov ou dans la tête de Marie dans la scène de l'Épreuve de l'Eau. Dans les deux cas, nous trouvons des pupilles profondément creusées, des yeux sur lesquels retombent les paupières.

J'ai naguère rangé l'évangélaire de Murano dans la série des monuments d'Asie Mineure, plus exactement des monuments syro-palestiniens, parce qu'on y rencontre des traits qui remontent au style syrien ou au style chaldéen tardif, et parce que les compositions reproduisent des légendes apocryphes palestiniennes et imitent — comme par exemple la plaque Crawford — la mosaïque du fronton de la basilique de la Nativité à Bethléem ⁽¹⁾, représentant l'adoration des Mages.

La plaque de Berlin, qui est si proche des monuments exécutés dans le style de l'évangélaire de Murano, appartient au même cycle palestinien de monuments ; elle nous intéresse parce que, sur sa frise, elle a la composition de l'adoration de la Croix. La forme de cette Croix et les arcades du support sur lequel elle se trouve, sont souvent figurées sur les ampoules palestiniennes de Terre-Sainte. Cette particularité rattache le monument à Jérusalem et d'une façon générale, au cycle des produits palestiniens, au nombre desquels j'incline, à présent encore, à rapporter tous les monu-

(1) Cf. mon ouvrage *Ellinisti eskie osnovy vizantijskago iskusstva*, pp. 208, 209 et la bibliographie qui y est donnée.

ments indiqués, dans toute leur diversité ⁽¹⁾. Ils sont rapprochés non seulement par le procédé, qui leur est commun, de répartition des sujets, par l'aménagement de la frise, par les formes du ciboire et des ornements, mais aussi par les traits de la légende et de l'iconographie orientales. L'exécution du relief divise ce groupe de monuments en deux classes. Les uns appartiennent au style de l'évangélaire de Murano, les autres se groupent autour de la plaque de Berlin. Cette différence dans le style et la technique de la sculpture apparaît comme une variante d'une seule et même tendance et peut appartenir, soit à un même atelier, soit à un seul maître. Deux monuments, à savoir : la plaque Ouvarov et la plaque Chanenکو, n'en font en somme qu'un seul ; il faut y voir des parties différentes d'un seul et même évangélaire. Les signes de l'origine syro-palestinienne de la plaque Chanenکو à leur tour apparaissent dans la composition qui représente l'apparition de l'étoile aux bergers.

Comme dans quelques monuments contemporains, cette composition est isolée et indépendante. Sur notre plaque, comme sur la pyxide de Werden, l'étoile apparaît aux bergers sans l'ange ⁽²⁾, bien que, comme sur la pyxide de Rouen ⁽³⁾, les bergers se tiennent aux côtés de la crèche et montrent l'étoile, indiquant par là-même qu'ils ont été amenés par elle en ce lieu. Sur la pyxide de Florence ⁽⁴⁾, un ange apparaît à trois pasteurs. Mais il n'y a pas, au-dessus d'eux, d'étoile.

(1) Deux anges sont représentés à côté de la croix du Golgotha 1° sur le plat Stroganov ; 2° sur une pierre gravée d'une chasuble de l'église de la Dormition (*Uspenskiĭ sobor*), à Moscou (qui a été sertie ensuite dans le calice de Catherine II) du temps de Léontios, mort en 699, avec l'inscription *σχέπη Λεοντίου* (*Vestnik drevne-russkogo issk.*, 1875, livr. 6-10, pp. 59-60. Sur des ampoules. GARRUCCI, 434, 435, sur les gemmes, *tav.* 479, 480. N. KONDAKOV, *Archeolog. putšestvie po Sirii i Palestině*, St-Petersbourg, 1906, p. 22.

(2) GARRUCCI, 438, 1.

(3) GARRUCCI, 438, 2.

(4) *Ibid.*, 437, 5.

Dans les trois cas, nous voyons trois épisodes différents, et parmi eux l'épisode indépendant de l'apparition de l'étoile aux pasteurs. Sur la pyxide de Werden la signification indépendante de l'épisode s'explique par le fait que, seuls, deux pasteurs indiquent l'étoile qui vient d'apparaître, tandis que le troisième est encore assis dans sa hutte ; sur la plaque Chanenko non plus il n'y a pas d'ange, mais la disposition des figures des pasteurs est différente ; elle ressemble beaucoup à leur attitude sur la pyxide de Rouen où le pasteur de gauche est représenté de profil, levant la main droite au ciel, tandis que les deux autres lèvent les mains comme sur notre plaque. Il est indubitable que, à la base des deux compositions, se trouve une idée fondamentale dans le groupement et l'attitude des figures ; c'est la même qui est appliquée sur un diptyque milanais de l'adoration des Mages, du V^e siècle.

De tout ce qui vient d'être dit, il résulte que dans l'iconographie primitive, existait ce sujet : l'apparition de l'étoile aux pasteurs. Cette étoile menait les pasteurs à la crèche. C'est cette scène que Choricus de Gaza avait vue représentée en mosaïque dans l'église de St-Serge à Gaza. Cette composition était groupée avec deux autres : les pasteurs écoutant la voix de l'ange, et l'apparition de l'ange qui leur montre la crèche avec l'enfant. Les pasteurs suivant l'étoile formaient le troisième épisode (1).

De même sur la pyxide de Rouen, sont représentés les pasteurs, conduits vers la crèche par une étoile qui luit au-dessus de l'Enfant couché dans cette crèche.

(1) Τοὺς ποιμέντας βοή τις ἐξ οὐρανοῦ διαβρυλλοῦσα τὰ ὅσα τῶν θρεμμάτων... ; ὁφθαλμοὶ γὰρ, φασίν, ὧτων πιστότεροι, καὶ συνανήσας ἄγγελος, ὡς ὁρᾷς, τὴν εὐθύτητα τοῦ βρέφους αὐτοῖς ὑποφαίνει.... ; τοῖς δὲ νομεύσιν ἡγείται τῆς πορείας ἀστήρ κτλ. CHORICH GAZAEI, *Orationes* (ed. BOISSONADE), p. 92. G. MILLET, *Recherches sur l'Iconographie de l'Évangile*, Paris, 1916, pp. 124 sqq.

L'endroit où les pasteurs virent l'étoile s'appelait Ader et se trouvait non loin de Bethléem. C'est là que s'éleva l'église dans laquelle on révérait les sépulcres des trois pasteurs. Évidemment, le nombre de *trois* pasteurs remonte à une très vieille tradition ; car sur les plus anciens monuments, on ne voit jamais représentés que trois pasteurs, et les ampoules de Monza, provenant de Palestine, se bornent toujours à ce nombre (Garrucci, I. p. 364 et pl. 433, 7, 9).

Tous les détails de la plaque Chanenko, comme aussi les traits de la technique, nous renvoient à la Syrie et à la Palestine. Elle se rattache au style de l'élégant et caressant relief de la plaque de Berlin et, comme je l'ai montré précédemment, elle représente la seconde partie de quelque évangélaire provenant du Caucase, évangélaire dont Ouvarov avait acheté une plaque.

(Traduit du russe par H. Grégoire).

D. AJNALOV.

Leningrad, 20 septembre.

De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'Empire byzantin.

PREMIÈRE PARTIE

LE SYSTÈME MONÉTAIRE BYZANTIN (1)

A. *La monnaie d'or.* — A Byzance, comme à Athènes, c'est le monométallisme (2) qui régnait en principe avec, toutefois, l'or et non pas l'argent comme étalon.

La principale unité monétaire était la monnaie d'or consacrée par Constantin le Grand, le *solidus*, qui s'appelle d'abord *chrysoun* (χρυσούν) ou *chrysinon* (χρύσινον) ou tout simplement *nomisma* (νόμισμα) (3) et, à partir du XIII^e siècle, *hyperpyron* (ὑπέρπυρον) (4).

(1) V. SABATIER, *Production de l'or, de l'argent et du cuivre chez les anciens et hôtels monétaires romains et byzantins*. Saint-Petersbourg, 1850, et *Description des monnaies byzantines*, 2 vol., Paris, 1862. W. W. WROTH, *Catalogue of the Imperial byzantine coins in the British Museum*, Londres, 1908, et *Catalogue of the coins of the Vandals, Ostrogoths and Lombards and of the empires of Thessalonica, Nicaea and Trebizond in the British Museum*, Londres, 1911. J. MAURICE, *Numismatique constantinienne*, 2 vol., Paris, 1908-11. Comte JEAN TOLSTOÏ, *Monnaies byzantines* (en russe), Saint-Petersbourg, 1912-13. TH. REINACH, *REG*, XXVI, 1913, pp. 103-sqq. KUBITSCHKE, *Beiträge zur früh-byzantinischen Numismatik*, *Numism. Zeitschr.*, 1898, pp. 163-196, et *Real-Enc.*, v. s. *Byzantion*, III, pp. 1149 sqq. On trouve également des renseignements précieux dans la *Métrologie* de P. HULTSCH, 2^e éd., Berlin, 1882, pp. 326-348. Pour ce qui est des auteurs grecs, cf. surtout la belle monographie de SVORONOS, le grand numismate mort en 1922, *Questions monétaires byzantines*, *Journ. d'Arch. numism.*, II, 1899, pp. 341-401. PAPARRIGOPOULOS, dans *RA*, XXXII, 1876, p. 328. P. LAMBROS, dans les annexes au t. V, 1^{re} éd., de l'*Histoire de la Nation hellénique* de PAPARRIGOPOULOS, pp. 991 et A. ANDRÉADÈS, *Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς δημοσίας οἰκονομίας*, Athènes, 1918, pp. 401 sq.

(2) Cf. REINACH, *l. c.*, pour certaines exceptions provisoires à cette règle.

(3) PAPARRIGOPOULOS *l. c.*, fait observer que cette dernière dénomination a prévalu depuis le règne de Constantin V duquel date l'hellénisation des monnaies byzantines.

(4) SVORONOS, pp. 358 sqq., croit que cette dénomination contient une allusion aux monnaies épurées par fusion réitérée. Il rappelle à ce propos que cer-

Le *nomisma* formait le 1/72 de la livre et valait, durant la majeure partie de l'époque byzantine, 15 francs environ ⁽¹⁾.

« La monnaie byzantine, dit Gelzer ⁽²⁾, était restée inaltérée pendant presque 800 ans. C'est pourquoi, estimée aussi bien par les barbares que par les peuples civilisés de l'époque, elle avait fini par devenir une monnaie réellement internationale ; même aux Indes, d'après le témoignage de Cosmas Indicopleustès, elle était la seule en usage pour les échanges internationaux » ⁽³⁾.

Cette assertion est d'autant plus fondée que les faux-monnayages ⁽⁴⁾ attribués à certains empereurs, et particulièrement à Nicéphore Phocas, sont loin d'être prouvés, tandis que le caractère international de la monnaie impé-

taux auteurs byzantins, Théophane, par exemple, appelaient déjà les monnaies d'or *δολοῦναι* (de *δολος* et *coctum*) mot gréco-latin dont le sens rend exactement celui qu'il attribue à l'hyperpyron. Coray, qui d'ailleurs n'est pas cité par Svoronos, fait dériver le mot de *πυρρός* « qui signifie la couleur pure de l'or » (*Ἄτζτζζ*, I, p. 49). Cf. également N. Βέης, *A propos de la monnaie δολοῦναι*, *Revue de Numismatique*, Paris, 1912.

(1) D'après Paparrigopoulos, d'après d'autres auteurs un peu moins. Nous avons fait le calcul suivant : étant donné, d'une part, que la pièce de 20 francs de l'Union Latine contient 5 gr. 80 d'or et que, d'autre part, le solidus contenait d'abord 4 gr. 52 et ensuite 4 gr. 40, il s'ensuit que sa valeur doit avoir été respectivement de 15,55 et 15,15 francs.

(2) *Byzantinische Kulturgeschichte*, p. 78.

(3) Le passage auquel Gelzer fait allusion se trouve dans le v. II, p. 148, de l'édition de Cosmas par MONTEFALCON, *Collectio Nova Patrum*, 2 vol., Paris, 1707, rééditée par Migne, *PG*, 88. L'anecdote d'où découle la vérité indiquée dans notre texte est amusante : A la cour du roi de Ceylan se rencontrèrent Sopatros, marchand grec, et un Persan. Le roi de l'île leur demanda : « Lequel de vos rois est-il le plus puissant ? » Le mien, proclama le Persan, « c'est le roi des rois ». Sopatros se borna à dire qu'il était inutile de discuter « puisque les deux rois étaient présents ». Et comme le roi indien s'étonnait : « Vous avez, continua-t-il, des *nomismes* et des *dirhams*, comparez-les ». La cause fut entendue.

(4) Cédrenus et Zonaras attribuent à Nicéphore le faux-monnayage consistant en l'émission d'une monnaie à titre diminué et qui s'appelait *τετρατηρόν*. Sabatier (II, p. 133), y a cru. Paparrigopoulos le premier, avec le sens critique qui le caractérise, a exprimé des doutes sur le bien fondé de cette accusation. Schlumberger, après lui (v. *Nicéphore Phocas*), recommande l'examen technique des monnaies. Or, Wroth, qui s'est déjà livré à ce travail (*o. l.*, p. C de l'Introduction) ayant constaté que toutes les monnaies existantes de Nicéphore Phocas ont le poids et le titre normaux, arrive à conclure que Cédrenus et Zonaras, postérieurs de beaucoup à Phocas, se sont fait l'écho d'une calomnie qui n'est pas sans rapport probable avec l'homonyme de Phocas, Nicéphore Botaniatè, qui fut réellement faux-monnayeur.

riale, indice certain de l'extension qu'avait prise le commerce byzantin ⁽¹⁾, est confirmé par de nombreux témoignages ⁽²⁾.

La persévérance des Byzantins à maintenir une monnaie saine est d'autant plus méritoire que les empereurs romains leur avaient légué des exemples néfastes ⁽³⁾. Dès le temps de Néron, on avait mêlé aux monnaies d'argent 5 % de cuivre ; les deniers d'Adrien en contenaient 20 %, ceux de Sévère, 50 % ; au cours du III^e siècle, il en est qui ne contiennent que 5 % d'argent.

Malheureusement, les empereurs d'Orient n'ont pas pu résister jusqu'à la fin à la tentation du faux-monnayage.

C'est ainsi qu'un grand souverain comme Alexis Comnène, poussé par des besoins financiers pressants, avait dû imiter l'exemple de son prédécesseur Botaniatès. Ses faux-monnayages consistant en diverses altérations du système monétaire ⁽⁴⁾, ont eu pour effet non seulement de porter atteinte à son prestige puisqu'il a été contraint, par les traités internationaux, à payer des indemnités en monnaies frappées par des empereurs plus scrupuleux ⁽⁵⁾, mais aussi de bouleverser complètement l'économie publique de l'Empire par suite de la difficulté de percevoir en monnaie saine la majeure partie de l'im-

(1) Le respect même du titre de la monnaie en est une autre preuve, car, ainsi que nous l'avons démontré en parlant des Grecs anciens (v. notre ouvrage, *Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς δημοσίας οἰκονομίας*, pp. 154 et 179), il n'y a eu que les pays au commerce étendu qui ont éprouvé dès l'abord le besoin d'avoir une monnaie saine.

(2) Voir la propagation du terme besant (*byzantinus nummus*, cf. Littré), qui désignait depuis les croisades toute monnaie d'or y compris les monnaies arabes (besant sarrasin). V. sur l'influence des termes de la numismatique byzantine sur l'hébreu, les observations de SAMUEL KRAUSS, *Studien zur Byzantinisch-Jüdischen Geschichte*, Leipzig, 1914, p. 109.

(3) Sur l'état lamentable auquel avaient été réduites les monnaies romaines, voir le traité de MOMMSEN, *Ueber den Verfall des Römischen Münzwesens in der Kaiserzeit* (1851), ou bien les chapitres y relatifs de la *Geschichte des Römischen Münzwesens* (1880) v. de préférence la nouvelle traduction française augmentée et améliorée. Un résumé de la question est donné dans le volume III de Herzberg.

(4) V. détails chez Zonaras, III, 738 ; cf. WROTH, *Introduction*, p. cxii.

(5) C'est ainsi que, dans le traité avec Bohémond, il avait été stipulé que les versements auraient lieu en *Μυχαλάτζα* : c'est-à-dire en monnaie de Michel Ducas (Worth, p. cxiii).

pôt ⁽¹⁾ ; en outre, ils ont servi de très dangereux précédent pour les dynasties suivantes.

En effet, si les premiers Paléologues semblent avoir maintenu le taux des monnaies à un niveau satisfaisant ⁽²⁾, à partir du XIV^e siècle les altérations furent telles que les pièces d'or byzantines, jadis monnaies universelles, perdirent tout crédit. Dans un passage qui semble avoir échappé aux historiens et aux numismates, le voyageur arabe Ibn Batoutah relate comme quoi il avait accompagné une princesse à Byzance ; celle-ci, pour le récompenser, lui donne « trois cents dinars en or du pays, qu'on appelle alberberah (*hyperpyra*) » ; « mais cet or n'est pas bon » ; la princesse y joignit 2000 drachmes de Venise ⁽³⁾.

On peut alléguer comme circonstance atténuante des pratiques adoptées par les derniers empereurs l'extrême gravité des circonstances qui poussa l'État à recourir au faux-monnayage tout comme elle l'aurait poussé de nos jours

(1) D'où confusion extrême dans la comptabilité et besoin d'une Nouvelle *περὶ παλαιῶς καὶ νέας λογιστικῆς*. Cette dernière, publiée pour la première fois par Montfaucon en 1688 et ensuite par Lingenthal, a été commentée avec beaucoup de perspicacité par CHALANDON, *Alexis Comnène*, Paris, 1900, pp. 320 sq.

(2) Sur les faux-monnayages des derniers empereurs, voir SVORONOS, *l. c.*, p. 347. On peut aussi les constater à l'aide des textes. Ainsi, Riant, *Dépouilles religieuses enlevées à Constantinople par les Croisés*, Paris, 1875, p. 8, note 2, d'après Gunther, pour qui l'ὀπέρπυρον vaut 1/4 du marc d'argent, poids de Cologne, et Coggeshall, qui le tient égal à trois sous anglais d'argent, calcule que l'ὀπέρπυρον, à la première conquête de Constantinople, valait 12-13 francs. D'autre part, Dieml, dans ses *Études byzantines*, p 249, cite certains documents officiels datés de 1374 ainsi qu'un mémoire de l'éminent archéologue vénitien Barozzi. Il résulte des premiers que le ducat valait 2 ὀπέρπυρα et du second que le ducat était égal à 10 francs. D'où l'ὀπέρπυρον = 5 francs. S'il n'y a pas confusion (il est possible que le texte vénitien de 1374 fasse allusion à d'autres ὀπέρπυρα que ceux de Byzance, puisqu'il y avait en circulation des monnaies non frappées à Constantinople et qui s'intitulaient pourtant ὀπέρπυρα), on peut en induire qu'un faux monnayage sur grande échelle a dû être pratiqué entre 1328 (date de la déchéance d'Andronic II) et 1374. On ne saurait autrement expliquer le fait constaté par Lambros qui, après examen des monnaies des Lascaris et des premiers Paléologues, a trouvé que le poids de l'ὀπέρπυρον était de 11 fr. 20, donc de peu inférieur à celui des monnaies du début du XIII^e siècle (Constantinople fut prise par les Croisés en 1204).

(3) Cf. *Les Voyages d'IBN BATOUTAH*, traduct. française DEFRENNERY et SANGUINETTI, 4 vol., Paris, 1853-9, tome II, p. 444.

au cours forcé ou à l'inflation. Cet expédient si dangereux, mais fournissant si aisément des fonds, s'était d'ailleurs tellement généralisé à l'époque des Paléologues, qu'un philosophe du XV^e siècle, Gémistos, devant l'abondance des fausses monnaies étrangères qui avaient inondé le Péloponèse, va jusqu'à recommander le retour au troc primitif pour les transactions commerciales ⁽¹⁾.

Ajoutons enfin qu'en dehors du faux-monnayage consistant en l'altération du titre des monnaies, il y avait le faux-monnayage proprement dit, c'est-à-dire la mise en circulation de pièces complètement altérées (à base de cuivre, etc.).

Il nous reste très peu de ces monnaies et pour cause, mais le trouble qu'elles ont occasionné fut très grand. Svoronos ⁽²⁾ croyait qu'avec leur aide au premier abord, on pourrait éclaircir plusieurs passages des sources inexplicables ou contradictoires.

B. *Monnaies d'argent et de cuivre.* — Il y avait comme monnaie d'argent le *μλιαρήσιον* (12 *μλιαρήσια* = 1 *χρυσούν*) et le *κεράτιον* (24 *κεράτια* = 1 *χρυσούν*) et comme monnaie de cuivre le *φόλλις* ⁽³⁾.

Jusqu'à l'empereur Anastase (491-518), la monnaie de cuivre ne comprenait que des pièces très petites et qui, du reste, ne portaient aucune indication de valeur. Anastase introduisit une grosse pièce de cuivre qui conserva le nom de

⁽¹⁾ « On ne saurait, en outre, méconnaître l'urgence de remédier à l'état de la monnaie ; car il est vraiment absurde de se servir de ces pièces qui sont aussi de fausses monnaies en cuivre et dont ce sont les autres qui récoltent le bénéfice, tandis que nous n'en gardons pour notre part que le ridicule, etc. ». (V. *Discours A*, chap. 21 ; cf. Καζάτζης, Γεώργιος Γεμιστός Πλήθων καὶ ὁ κοινωνισμὸς κατὰ τὴν Ἀναγέννησιν, Athènes, 1903, p. 25).

⁽²⁾ Renseignement verbal.

⁽³⁾ Nous empruntons à HULTSCH, *o. c.*, p. 348, le tableau comparatif suivant des monnaies byzantines et allemandes :

Solidus	=	12	marcs	69	pf.
Miliarésium	=	1	»	5	»
Follis	=	—	—	4,41	»
Dinarium	=	—	—	0,2115	

follis et équivalait à 40 sesterces, et trois plus petites d'une valeur de 5, 20 et 30 sesterces nommées respectivement πεντανούμμιον, ὀβολός, δεκανούμμιον. La valeur de ces quatre pièces était indiquée par les chiffres alphabétiques M, E, K et I. Ce type de monnaie de billon resta courant jusqu'au VII^e siècle. Mais le follis ne disparut pas, même après cette date ; à partir de Basile II, le νόμισμα comporta 144 follis.

Le grand byzantinologue anglais Bury, qui a élucidé la réforme d'Anastase ⁽¹⁾, résume le rapport entre les différentes monnaies métalliques, dans le tableau suivant :

1 nomisma (or)	= 12 miliarésia (argent)
1 miliarésion	= 2 kériatia (argent)
1 kération	= 6 follis (marqués M)
1 follis	= 2 oboloi (marqués K)
1 obolos	= 2 dékanumia (marqués I)
1 dékanumium	= 2 pentanumia (marqués E).

Ajoutons, pour être complets, qu'il existait deux autres monnaies d'or, le *semissis* (1/2 du nomisma) et le *tremissis* (1/3 du nomisma).

C. *Monnaies de compte*. — Il suffit de jeter un coup d'œil sur les sources pour se rendre compte de l'importance très grande qu'avaient, à côté des monnaies métalliques, les monnaies idéales, ou monnaies de compte. Il y en avait trois : la *livre d'or* valant 72 nomismes (1080 francs), la *livre d'argent* valant 5 nomismes (75 francs) et le *kenténarion* valant 100 livres d'or (108.000 francs).

Une observation pour terminer ce chapitre. Le lecteur a pu remarquer que, excepté la monnaie principale (*solidus*), qui fut, nous l'avons vu, désignée ultérieurement par des termes

⁽¹⁾ *History of the later Roman empire from 365 to 565* (2 vol., Londres, 1923), t. I, pp. 446-447. Il existe aussi, du même auteur, *A history of the later Roman empire from Arcadius to Irene*, 2 vol., Londres, 1889.

grecs, tous les noms de monnaies byzantines sont d'origine latine. Svoronos croit même ⁽¹⁾ que c'est à l'imitation du terme *asperi nummi*, par lequel les Latins désignaient les monnaies nouvellement frappées et qui, n'ayant pas été usées, offraient des aspérités au toucher (d'où le terme *ἄσπερον* = *asper*), que les termes *τραχὺ νόμισμα* et *ὀλότραχα νομίσματα* ont été créés.

Les Turcs ont imité les Byzantins comme ces derniers avaient imité les Romains. C'est ainsi qu'ils usent du terme gréco-latin *aspron*. De plus, la monnaie s'appelant ordinairement *χαραγή* ou *χάραγμα*, de *χαράσσω* = graver, on forgea le mot *haradj* ⁽²⁾. Ce dernier terme a fini par désigner l'impôt en espèces ⁽³⁾, d'où la *moneta caradjii* des Vénitiens ⁽⁴⁾ et le *haradj* des Musulmans ⁽⁵⁾.

DEUXIÈME PARTIE

LA PUISSANCE D'ACHAT DE LA MONNAIE

Il est facile, grâce à la métrologie, de trouver l'équivalent, en monnaie de nos jours, des monnaies d'une époque antérieure, l'équivalent en francs, par exemple, de l'or contenu dans un *νόμισμα* byzantin. Ce qui est le plus difficile à connaître, c'est la puissance d'achat de l'or pendant l'époque byzantine ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ SVORONOS, *l. l.*, p. 852.

⁽²⁾ MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et diplomata*, V, p. 82.

⁽³⁾ TAFEL und THOMAS, *Urkunden*, II, p. 238.

⁽⁴⁾ ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, IX, 1888, p. 267, n. 2.

⁽⁵⁾ C. A. GARUFI, *Monete e conii nella storia del diritto Siculo*, Palerme, 1898, p. 98, et SAUVAIRE, *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de de la métrologie musulmane*, *Journal Asiatique*, série VIII, vol. III, p. 370.

⁽⁶⁾ On avait cru un moment qu'elle aurait pu être établie pour les temps immédiatement antérieurs à cette époque, grâce au fameux édit de Dioclétien sur les prix des denrées (*Edictum ad provinciales de pretiis rerum venalium*).

Il est à remarquer toutefois que l'édit en question, daté de 301, indépendamment de certaines difficultés de déchiffrement qu'il présente relativement

Pour ce qui est de l'antiquité classique, la science tendrait aujourd'hui à admettre le rapport 1 : 8, à savoir que, pour une quantité de métaux précieux de la valeur actuelle de 100 francs, on aurait pu se procurer, du temps de Périclès, des objets qui vaudraient aujourd'hui 800 francs.

On admettait autrefois que le rapport 1 : 5-6 était vrai pour les temps byzantins. Paparrigopoulos avait opiné pour 1 : 5 et son opinion fut partagée par plusieurs auteurs ⁽¹⁾ ainsi que par nous-même ⁽²⁾. C'est de ce rapport qu'on se sert généralement chaque fois qu'il s'agit de faire mieux ressortir l'équivalent approximatif des sommes citées par les chroniqueurs.

Il importe toutefois d'observer que ces calculs ne sont pas d'une exactitude rigoureuse. Entre autres :

1° *Nous considérons que le même rapport est valable pour*

à la fixation des prix, règle, non pas le prix des denrées, mais leurs prix maxima et reconnaît même que les prix pratiqués dans certaines provinces étaient inférieurs à ces derniers.

En outre, et c'est là un point important, l'édit avait été promulgué pour mettre un frein à la hausse des prix qui avait suivi la dépréciation du denier de cuivre, tout comme elle suit, de nos jours, une émission de papier-monnaie déprécié. Par conséquent, l'édit de Dioclétien ne saurait pas plus nous donner une idée exacte des prix réels qu'un tarif des marchandises dans un pays à cours forcé. Cependant, comme parmi les marchandises taxées se trouve l'or, on s'est efforcé, sur la base des relations du tarif de l'or avec celui des autres marchandises, d'arriver à la fixation des prix réels. Mais, pour les raisons indiquées plus haut et pour d'autres encore, ces calculs restent conjecturaux.

L'édit a été publié en 1873 par MOMMSEN (*Corp. Inscr. Lat.*, vol. III, 2, qui avait déjà traité la question dans *Ber. d. Kgl. Sach. Ges. Wiss.*, 1851), et commenté entre autres par WADDINGTON, Paris, 1864. Plusieurs autres études ont été publiées sur la question au fur et à mesure que des fragments de l'édit, se complétant mutuellement, voyaient le jour au cours des fouilles pratiquées en Grèce et en Anatolie.

Parmi celles qui furent écrites plus du point de vue économique que de point de vue archéologique, il faut citer : H. BLÜMNER, *Der Maximaltarif des Diokletian*, Berlin, 1893 ; KARL BÜCHER, *Die Diokletianische Taxordnung von Jahre 301*, *Zeitschr. f. Gesamte Staatswissenschaft*, 1894 et 1896, et enfin une longue monographie de H. Michaelis parue d'abord en 1897 dans la même revue que l'étude de Bücher et reproduite dans le 3^e volume de la *Biblioteca di Storia Economica*, Milan, 1915, sous le titre *Valutazione critica de' prezzi dell' edito di Diocleziano del punto di vista economico*.

(1) DIEHL, *Études byzantines*, p. 125 ; BURY, *History of the Eastern Empire from 809-867*, Londres, 1912, p. 220.

(2) Cf. *Les finances byzantines*, Paris, 1911, p. 7, et en grec, *Histoire des finances helléniques*, V^e partie.

toutes les périodes de l'histoire byzantine ; or, il est impossible que la puissance d'achat de la monnaie n'ait pas beaucoup varié pendant la vie millénaire de l'Empire. Il y a des indices ⁽¹⁾ qu'il y avait tantôt rareté, tantôt abondance des métaux précieux, par exemple qu'ils étaient rares pendant le IV^e ⁽²⁾ et le V^e siècle ⁽³⁾ et abondants sous les derniers empereurs iconoclastes et la dynastie macédonienne.

A l'abondance ou à la rareté de la monnaie, il y a des causes générales comme il en est aussi de spéciales.

Les causes générales sont en fonction de l'augmentation ou de la diminution du stock des métaux précieux. La production de ces derniers avait sérieusement baissé immédiatement après la fondation de Constantinople ⁽⁴⁾. Elle a repris à partir du VIII^e siècle, parce qu'en dehors des mines de l'Empire ⁽⁵⁾, de plusieurs mines d'or et d'argent en Bohême,

(1) Nous disons *indices*, car les témoignages ne sont pas sûrs.

Ainsi, pour nous borner à un exemple : plusieurs historiens, pour preuve de la rareté de l'argent, pendant le V^e siècle, citent le témoignage de l'orateur et sophiste Priscus selon lequel il avait été tellement difficile de trouver les sommes nécessaires pour payer l'indemnité aux Huns (6000 livres en une fois et 2100 livres par an), que l'empereur Théodose, devant l'impossibilité de se les procurer par voie d'impôts réguliers, avait dû lever un impôt extraordinaire sur les sénateurs qui, à leur tour, durent vendre jusqu'à leurs meubles pour y faire face.

Paparrigopoulo (v. II, p. 691) objecte que s'il y avait eu une telle rareté d'argent Léon I^{er} n'aurait pas pu, dix ans plus tard (en 468), dépenser 64.000 livres d'or et 700.000 d'argent, « des mers et des fleuves d'argent » selon le poète Manassis, dans sa malheureuse campagne contre les Vandales. Mais on peut opposer à cette objection que ces dépenses avaient été tellement au-dessus des forces de l'Etat que Jean Lydus, plus près des événements et, par conséquent, mieux placé pour les juger, qualifie la campagne africaine de *nauffrage de l'état* et, parlant de la disette du trésor qui s'en est ensuivie, dit qu'elle était *illimitée* (περί ἀρχῶν, III, 43-44).

Des difficultés analogues se présentent pour d'autres périodes.

(2) Platon en cite une nouvelle preuve tirée d'un texte de Symmaque (*Relationes* 28), dont il appert qu'en 385, la corporation des banquiers (*collectarii*) risqua d'être ruinée par suite du maintien d'une loi qui l'obligeait à donner de la monnaie d'or contre une quantité définie d'autres monnaies pendant que l'or avait énormément haussé (*auro enormitate crescenti*) ; Cf. *Les banquiers dans la législation de Justinien*, Paris, 1912, pp. 19-21.

(3) Cf. immédiatement plus haut n° 3.

(4) A cause de l'épuisement de la plupart des plus anciennes mines, entre autres de celles d'Espagne, et par suite des invasions des Barbares qui ont arrêté l'exploitation des nouvelles mines dans les provinces danubiennes, en Illyrie et en Dalmatie (Cp. J et S. Sabatier, p. 54.)

(5) Notamment de celles de Macédoine.

en Hongrie et en Alsace ⁽¹⁾, les laveries d'or d'Allemagne et de France avaient pris un grand essor ⁽²⁾ et qu'une partie enfin de l'or de l'Afrique arrivait sans doute en Europe ⁽³⁾.

Ces causes — jointes à d'autres ⁽⁴⁾ — firent hausser les prix qui, au cours du VIII^e siècle, dans l'Europe centrale, avaient baissé jusqu'à un niveau dix fois plus bas que celui de nos jours. Cette hausse modifia le rapport 10 : 1 en rapport 8 puis 6 : 1 (4 : 1, au XIII^e siècle) ⁽⁵⁾.

Les causes spéciales sont liées aux fluctuations de la situation économique et politique de l'Empire byzantin et notamment de la balance favorable ou défavorable du commerce et de la puissance militaire de l'État. C'est ainsi que lorsque le commerce et l'industrie prospéraient, l'or rentrant dans le pays était supérieur probablement à celui qui en sortait vers l'Orient pour l'achat d'objets de luxe ou vers le Nord, pour l'achat de céréales et d'esclaves. D'autre part, lorsque l'Empire était faible militairement, la production des richesses s'en ressentait par suite des incursions qui devenaient plus fréquentes, tandis que beaucoup d'or sortait du pays sous forme de tributs aux ennemis ou de subsides aux alliés ⁽⁶⁾. Il est néanmoins remarquable qu'en dehors des succès politiques, une grande calamité, l'expansion soudaine de l'Islamisme, profita considérablement au point de vue économique à l'Empire et cela parce que, d'une part, la perte de l'Égypte mit fin à l'exportation de l'or vers cette contrée, alors grande

(1) On croit également que les Arabes ont repris l'exploitation des mines d'argent en Espagne.

(2) Lexis estime que, vers la fin du moyen âge, ces laveries étaient beaucoup plus développées qu'aujourd'hui (dans *Handw.*, de Conrad, v. V, p. 33).

(3) Par voie d'Égypte ou par la côte occidentale.

(4) Nous disons « jointes à d'autres » car, dans les questions de prix, d'autres facteurs que la monnaie jouent également un rôle.

(5) Voir détails plus bas.

(6) Cf. pour détails, dans notre *ἱστορία*, le chapitre sur les dépenses diplomatiques des Byzantins, pp. 509 sq.

exportatrice de céréales ⁽¹⁾, pendant que, d'autre part, la prohibition islamique de l'intérêt avait eu comme conséquence l'affluence des capitaux vers Byzance ⁽²⁾.

Il est aussi un autre facteur dont il doit être tenu compte : la soie jouait alors un rôle infiniment plus important qu'aujourd'hui, tant dans la vie privée, où elle était une des formes principales du luxe, que dans la vie ecclésiastique, où elle était constamment employée pour les habits sacerdotaux ou pour l'ornementation des autels et des églises. Or, jusqu'au règne de Justinien, la soie venait d'Orient ; son importation, qui provoquait toute espèce de complications diplomatiques, notamment avec la Perse, devait entraîner une fuite considérable d'or vers la Chine et les états par lesquels passait la précieuse marchandise ⁽³⁾.

Mais, à partir de la fin du VI^e siècle ⁽⁴⁾, l'Empire produisait toute la soie dont il avait besoin et les produits de ses ateliers étaient ardemment convoités par l'étranger ⁽⁵⁾. Ce changement n'a pu que se refléter très nettement dans la balance du commerce.

Plus généralement, on peut dire que la situation était toute différente de celle que Rome avait léguée à l'Empire des IV^e et V^e siècles. Que savons-nous sur celle-ci ?

(2) Cf. BROOKS ADAMS, *La loi de la civilisation et de la décadence*, pp. 44-5, trad. française de Dietrich, Paris, 1899.

(3) Cf. PEARCE, *The fall of Constantinople*, Londres, 1885, p. 178. BUSSEL, *The Roman Empire*, Londres, 1910, II, pp. 143, 164-5, constate, lui aussi, que la concentration des métaux précieux depuis les Isauriens s'était faite, à Byzance, aux dépens des Arabes, mais il ne l'explique pas suffisamment.

(4) J. B. BURY, dans son dernier ouvrage *History of the later Roman empire from the death of Theodosius to the death of Justinian*, 2 vol., Londres, 1923, consacre la fin du XX^e chapitre à l'industrie de la soie.

(5) Les œufs de vers à soie furent importés sous Justinien, mais il fallut un certain temps pour que leur multiplication, ainsi que celle des mûriers, permissent à l'Empire de se passer des soies chinoises. Encore en 575, on s'efforçait d'échapper à l'intermédiaire des Persans en négociant avec les Turcs ; cf. E. STEIN, *Studien zur Geschichte des Byzantinischen Reiches unter Justinus II und Tiberius*, Stuttgart, 1919, p. 59.

(7) L'exportation était d'ailleurs très sévèrement réglementée.

Pline (*Nat. Hist.*, VI, 23, et XII, 8) dit que l'Inde recevait de l'Empire 55 millions de sesterces (15.000.000 de francs environ) et que l'Inde, la Chine et l'Arabie absorbaient au total 100 millions au moins. Les historiens jugent aujourd'hui que ces sommes sont trop faibles pour représenter l'ensemble des importations orientales de l'Empire et qu'elles désignent le déficit de la balance commerciale, soit la quantité de monnaie que l'Empire était finalement obligé d'exporter. Malheureusement, aucun renseignement ne nous permet d'apprécier dans quelle mesure les choses s'étaient modifiées depuis les jours de Pline jusqu'au V^e siècle. Peut-être les exportations de l'or, contre lesquelles les empereurs avaient d'ailleurs légiféré ⁽¹⁾, diminuèrent-elles avec l'appauvrissement de l'Empire, mais étant donné le luxe qui régnait au IV^e siècle et le rôle que jouaient ⁽²⁾ la soie et d'autres produits venus de l'étranger ⁽³⁾, l'Orient devait continuer à aspirer des sommes considérables.

2^o *Le rapport 1 : 5 est purement conjectural.* Pour d'autres époques de l'histoire, le rapport a été établi après un travail de statistique ; or, pour Byzance, les données que suppose ce genre de travail sont insuffisantes. En effet, les renseignements relatifs au prix du blé et d'autres comestibles sont rares et douteux ou se rapportent à des périodes éloignées l'une de l'autre. On aurait pu, peut-être, enrichir nos connaissances des prix par un examen minutieux de certaines sources complémentaires, particulièrement des documents officiels grecs et slaves et surtout des Vies des saints qui contiennent des renseignements très précieux pour ce qui concerne l'histoire sociale de l'Empire byzantin.

(1) Tel fut le cas pour Gratien, en 374 (C. J., IV, 63, 2).

(2) Voyez les invectives des pères de l'Église ; cf. BAUDRILLART, *Histoire du luzz*, 4 vol., Paris, 1878, pp. 335-373 du tome II.

(3) Y compris les esclaves. Voyez sur ce point A. ANDRÉADÈS, *La population de Constantinople, Metron*, I, n^o 2, p. 82.

(4) Voir détails chez ANDRÉADÈS, *o. c.*, pp. 348, 352.

Toutefois, en admettant même que ce travail laborieux et de longue haleine, mais pourtant nécessaire ⁽¹⁾, eût donné des résultats appréciables, il resterait encore deux autres difficultés à surmonter, toutes deux liées à la question de la monnaie.

La première provient des altérations fréquentes depuis l'avènement des Comnènes. La monnaie d'or, le χρυσόον, était toujours à la base du système monétaire, mais l'or y contenu diminuait au cours des siècles ⁽²⁾, de sorte que si nous apprenons par exemple qu'au XIV^e siècle, avec un besant on achetait un modius de blé tandis qu'on en achetait deux au début du XIII^e, nous ne pouvons pas en conclure que les prix ont doublé entretemps; la chose peut signifier tout simplement que l'ὑπέρπυρον avait perdu la moitié de sa valeur intrinsèque.

La seconde, moins évidente, provient du trouble apporté à la réglementation des prix par l'institution des trésors. Il est hors de doute que des trésors comme ceux institués par Anastase, par Théophile et Théodora, par Basile le Bulgaroctone ⁽³⁾, etc., raréfiaient le numéraire en circulation et occasionnaient par conséquent la baisse des prix des marchandises ⁽⁴⁾. Il est à remarquer que cette manifestation de la *théorie quantitative de la monnaie* ⁽⁵⁾ n'a pas échappé aux Byzantins. Un des principaux griefs invoqués par le patriarche Nicéphore contre Constantin V est précisément que ce dernier

⁽¹⁾ On devrait même relever, dans les Vies des Saints, tout ce qui intéresse la vie économique et les relations juridiques, en un mot, l'histoire intérieure de l'Empire.

⁽²⁾ Cf. notre première partie.

⁽³⁾ On les estime à 350, 140 et 250 millions de francs, dont la puissance d'achat serait, bien entendu, au moins quintuple de celle d'avant-guerre.

⁽⁴⁾ De nos jours aussi, les banques d'émission ont soin de constituer d'énormes réserves métalliques, mais elles émettent, contre elles, du papier-monnaie d'une valeur au moins égale; ceci fait que la constitution de ces réserves n'a pas les mêmes conséquences.

⁽⁵⁾ Voir sur la théorie quantitative GIDE, *Économie politique*, I, p. 304, de la traduction grecque de S. KROKIDAS, Athènes, 1911.

avait thésaurisé tant de numéraire que le prix des marchandises et des propriétés fut complètement avili. Que le patriarche ait exagéré, cela est évident ⁽¹⁾. Mais que pareille thésaurisation — et il est probable que Constantin y a procédé — ait eu, au moins en partie, les conséquences dont parle Nicéphore, ne saurait être mis en doute par la science économique ⁽²⁾.

L'influence des trésors publics devait être d'autant plus sensible à Byzance que l'exemple des empereurs suscitait des imitateurs. C'est ainsi qu'au début du XI^e siècle, nous voyons ⁽³⁾ le patriarche de Constantinople Alexis et l'évêque de Thessalonique Théophane disposant de trésors privés de 2500 et de 3300 livres d'or ⁽⁴⁾; il est incontestable que plusieurs grands seigneurs et gros propriétaires agissaient de même ⁽⁵⁾ et que de simples particuliers ne manquaient pas de procéder à une thésaurisation ⁽⁶⁾ sous forme, très probablement ⁽⁷⁾, de bijoux ⁽⁸⁾, comme en Occident ⁽⁹⁾.

⁽¹⁾ Surtout dans *Antirrêses*; il se montre plus modéré dans l'*Histoire Brève*. D'ailleurs, il a été prouvé, notamment par LOMBARD, *Constantin V*, Paris, 1902, que l'auteur s'éloigne moins de la vérité, dans son deuxième ouvrage. Cela s'explique par le fait que ce dernier était de l'histoire tandis que le premier était une œuvre de polémique.

⁽²⁾ Cf. ci-dessus sur la *théorie quantitative*. L'autorité de cette théorie a été plus ou moins ébranlée par suite de la raideur excessive avec laquelle on l'a parfois appliquée en soutenant que toute variation dans la quantité du numéraire fait varier les prix en proportion directe, alors qu'il existe plusieurs autres facteurs; mais que la quantité plus grande ou plus petite du numéraire influe sur les prix, cela est incontestable.

⁽³⁾ Cf. CÉDRÉNUS, notamment II, 518.

⁽⁴⁾ Soit 2.700.000 et 3.240.000 francs ayant une puissance d'achat très supérieure à celle d'aujourd'hui.

⁽⁵⁾ D'autant plus qu'il n'était pas facile de faire des placements dans des entreprises fructueuses et que la législation de la dynastie macédonienne, protectrice de la petite propriété, rendait difficile aux puissants l'acquisition de nouveaux biens fonciers. Cf. G. TESTAUD, *Des rapports des puissants et des petits propriétaires ruraux dans l'Empire byzantin*, Bordeaux, 1898.

⁽⁶⁾ Par crainte de guerre etc.

⁽⁷⁾ Jean Kameniatîs dit que, de son temps, à Salonique, nombreux étaient ceux qui avaient constitué des trésors considérables d'or, d'argent et de pierres précieuses. (Cf. PAPARRIGOPOULOS, III, p. 361).

⁽⁸⁾ Les bijoux ont cet avantage qu'en temps normal ils flattent la vanité du possesseur alors qu'en cas de danger ou de besoin, on peut facilement les cacher, les transporter, les mettre en gage ou enfin les faire fondre pour les transformer en numéraire. (Voir plusieurs exemples chez D'AVENEL : *Les riches depuis 700 ans*, Paris, 1909).

⁽⁹⁾ Cf. G. D'AVENEL, *o. c.*, pp. 58 sq.

Telles sont les difficultés, plutôt quelques-unes des difficultés ⁽¹⁾ de l'entreprise.

J'ai d'autant moins la prétention de les résoudre que, simple professeur de science financière, je ne suis pas byzantinologue et que dans mes travaux antérieurs je ne me suis occupé des finances et non de l'ensemble de la vie économique de l'Empire ; or, le problème est d'ordre économique plutôt que financier. Néanmoins, j'ai pensé faire œuvre utile en soumettant à une critique systématique les renseignements que j'ai pu rencontrer dans mes recherches.

TROISIÈME PARTIE

RENSEIGNEMENTS DES SOURCES BYZANTINES SUR LES PRIX

Il convient d'examiner d'abord les textes concernant le prix du blé ; ils sont les plus nombreux.

A. — Les prix du blé.

A) *Observations préliminaires.* — Les fondateurs de la science économique, Quesnay, Smith, Say ⁽²⁾, estimaient que, à eux seuls, les prix du blé suffisent pour déterminer la puissance d'achat de la monnaie et c'est sur cette base que Germain-Garnier ⁽³⁾ et Cibrario ⁽⁴⁾ ont échafaudé leurs travaux.

Il a été prouvé depuis que cet élément, pris isolément, était plus qu'insuffisant, car il arrive souvent que le prix du

⁽¹⁾ M. VOURNAZOS, qui a traité incidemment le sujet à l'occasion d'une question juridique, mentionne quelques autres difficultés. Cf. *La limitation à 100 livres d'or du droit d'héritage de la veuve pauvre et sans dot*, dans la Revue *Θέμис*, IX, 1898-9, pp. 349 sq.

M. Vournazos est tout à fait de notre avis, à savoir : qu'en l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de fixer la puissance d'achat de l'or.

⁽²⁾ Say recommande aux historiens qui citent des sommes d'or ou d'argent de faire connaître au lecteur quelle est la quantité de blé que ces sommes représentent aujourd'hui.

⁽³⁾ *Mémoire sur la valeur des monnaies de compte chez les peuples de l'antiquité*, Paris 1817.

⁽⁴⁾ *Della economia politica del medio evo*, deuxième édition, Turin, 1842.

blé, influencé par d'autres facteurs locaux, varie beaucoup pour la même époque de pays à pays et de province à province ⁽¹⁾. Il a été constaté aussi qu'il est beaucoup plus stable que d'autres prix. Ainsi d'Avenel ⁽²⁾ a remarqué qu'il n'a pas varié en France depuis Louis XIII jusqu'à la troisième République, tandis que les prix d'autres denrées ont presque triplé pendant cette période de 250 ans. Ainsi encore, W. G. Holmes remarque qu'à la fin du monde romain, le pain valait à peu près ce qu'il valait au début du XX^e siècle, tandis qu'une paire de souliers valait de 2 à 6 francs et le salaire journalier d'un ouvrier de 2 à 5 francs ⁽³⁾ !

Les sources byzantines confirment cette façon de voir.

Avant de les examiner, rappelons que la mesure ordinaire pour les céréales, chez les Byzantins, était le modius ; égal au sixième du médimne ⁽⁴⁾, il équivaut à 6 kg. 500. Étant donné les perturbations économiques et monétaires de ces derniers dix ans, il est prudent de prendre pour terme de comparaison le prix d'avant-guerre et notamment le prix brut, car c'est

⁽¹⁾ Cf. LEHR, *Grundbegriffe und Grundlagen der Volkswirtschaft*, dans *Frankensteins Handbuch und Lehrbuch der Staatswissenschaften*, 1893, p. 257 et A. DE FOVILLE, p. 609, vol. II, du *Nouveau dictionnaire d'économie politique* (édit. 1900).

⁽²⁾ *Découvertes d'histoire sociale*, Paris, 1910, pp. 7-8.

⁽³⁾ *The age of Justinian*, 2^e édit., Londres, 1912, t. I^{er}, p. 123. Holmes se base sur Dureau de la Malle et l'étude de Waddington sur l'édit de Dioclétien. Il y a, nous l'avons vu, sur l'édit des ouvrages beaucoup plus récents. Plus généralement pour les prix à Rome, on consultera TENNEY FRANK, *An Economic History of Rome to the End of the Republic*, Baltimore, 1920.

⁽⁴⁾ Des difficultés proviennent de ce qu'il arrive souvent que deux auteurs byzantins relatant le même événement, l'un parle de médimne et l'autre de modius (cf. plus bas les divergences entre Skylitsis et Zonaras). Mon savant collègue M. Karolidès me disait que cette contradiction doit être attribuée à l'excès de purisme de certains auteurs, qui préfèrent le mot grec de médimne, bien que parlant de modius, comme d'autres appellent les Turcs Persans, etc.

Dans une étude pourtant excellente, *Les fragments des métrologues antiques complétés par des textes arméniens* (*Sylloge littéraire de Constantinople, annexe*, t. XV, 1880, pp. 8 sqq.) Papadopoulos-Kérameus paraît croire que les Byzantins ne faisaient aucune distinction entre les deux mesures ; il dit (p. 32) : « Nous avons traduit par mesure un mot arménien équivalent à *modius* ou à *médimne* ».

Il nous a été impossible, malheureusement, de trouver à Athènes un autre traité de Pappadopoulos sur les poids et les mesures des Byzantins, auquel il renvoie au commencement de son étude précitée et qui pourrait probablement éclaircir davantage la question.

bien ce dernier, comprenant les impôts et autres frais, qui nous est donné par les sources byzantines. Or, en Grèce, le prix d'un kilog de blé, vers juillet 1914, variait entre 20,96 et 21,27 centimes et, y compris les frais de douane, de chargement et de déchargement, entre 28,58 et 28,97 centimes⁽¹⁾. Sur cette base du prix du kilogramme 28,5 centimes, *le prix du modius est fr. 1,85 et celui du médimne, fr. 11,10.*

Venons maintenant aux textes, en suivant la série chronologique des empereurs auxquels ils se rapportent.

B) *Le prix du blé du IV^e au XI^e siècle.* — Le prix du blé, au IV^e siècle, a été fixé par le professeur Otto Seeck⁽²⁾, grâce à un passage du *Misopogon* (369) ; l'empereur Julien y dit que, de son temps, à Antioche, un solidus pour 10 modii paraissait un prix élevé et qu'on ne se rappelait pas, au contraire, d'avoir vu 15 modii vendus pour ce prix. Conclusion, le prix moyen du blé devait être de 1/12 de solidus, soit fr. 1,20. D'autre part, les comptes fournis par des papyrus ont permis au professeur Bury (II, p. 469) de préciser que le prix du modius variait, au VI^e siècle, entre 60 et 85 centimes ; Mais c'était en Egypte, le grenier du monde antique, et le coût du transport n'est pas compté. Les prix ne paraissent donc pas avoir beaucoup varié entre le IV^e et le VI^e siècle et *ils seraient approximativement des 2/3 de ceux relevés en Grèce en 1914.*

L'obscurité commence avec le VII^e siècle, quand après la conquête arabe, les papyrus cessent d'être une source précise pour la vie économique byzantine. Par ailleurs, la perte de l'Egypte, en privant Byzance de son principal fournisseur en céréales, ne put qu'augmenter le prix du blé, non seulement

(1) Au mois de novembre 1916, ce second prix avait déjà atteint 53,5-54,8 centimes avec un change au pair.

(2) *Die Gallischen Steuern bei Ammian*, dans *Rhein. Museum*, XLIX, 1894, p. 631.

à Constantinople, où si longtemps les *pains politiques* furent distribués gratuitement, mais dans tout l'Empire. Et ceci semblerait résulter du seul texte vraiment précis que nous possédions, celui de Syméon le Magistre. Mais, avant d'y arriver, examinons successivement différents textes s'échelonnant du VIII^e au XI^e siècle. Ils ne sont pas des plus clairs.

Le premier est un passage de l'*Histoire Brève* (Migne, vol. 100, p. 988) du patriarche Nicéphore. Il concerne l'empereur Constantin V : « *Ami de l'or autant qu'ennemi du Christ, Constantin, nouveau Midas, a thésaurisé tout l'or. D'où il advint que, pendant la levée des impôts, les contribuables pressés vendaient à vil prix leurs produits et leur bétail, à tel point qu'on pouvait acheter, avec un νόμισμα 60 modii de blé ou 70 d'orge et plusieurs autres choses à des prix dérisoires. Les naïfs appelaient cela abondance et bon marché, tandis que les gens avisés estimaient la chose comme un produit de lucre et de tyrannie et comme une manifestation malade d'agissements inhumains* » (1).

Étant donné que le νόμισμα valait 15 francs, le prix d'un modius de blé doit avoir été de 0,25 centimes et le rapport, par conséquent, de 1 : 7½. Il faudrait considérer, toutefois, qu'il s'agit d'un prix exceptionnellement bas, que les amis de l'empereur eux-mêmes attribuent uniquement à une grande abondance. Le prix normal doit avoir été de beaucoup supérieur, mais nous ne savons pas de combien.

Le deuxième texte se rapporte à Basile I^{er}. D'après Cédrenus (II, p. 372 et suiv.), à la suite de la grande famine qui eut lieu sous le règne de cet empereur, le prix du blé avait monté à un demi νόμισμα par médimne, soit à 1,25 fr. par

(1) Dans les *Antirrèses* (cf. *Antirrèses*, 74, MIGNE, colonne 513), il répète la même accusation, mais avec plus d'exagération, en disant que les impôts avaient été tellement augmentés par des additions fréquentes et annuelles, « qu'on pouvait facilement acheter pour un chryssinon toute la fortune d'un cultivateur ». Pour les contradictions entre les *Antirrèses* et l'*Histoire Brève*, cf. plus haut.

modius. Afin de combattre la famine, l'empereur avait ordonné la vente du *blé public* à raison de 1 νόμισμα par douze médimnes.

En supposant que ce dernier prix était celui d'avant la famine et que Cédrenus, en parlant de médimne, entend réellement cette mesure ⁽¹⁾, il en résulterait que, sous le fondateur de la dynastie macédonienne, le prix courant d'un médimne de blé était de 1,25 fr. et celui du modius, de 20 centimes, *soit en comparaison des prix de 1914, un rapport 1 : 9*. Toutefois, de l'allure même de tout le passage, qui tend à faire ressortir les sentiments humanitaires de Basile, il paraît que ce prix était inférieur au prix normal.

Si l'on prend la moyenne entre la vie bon marché sous Constantin et la vie chère sous Basile (soit entre 25 centimes et 1,25 fr), on peut conclure que le prix du modius était de 75 centimes, soit environ 12 centimes le kilogramme. Nous avons ainsi le rapport 1 : 2,4.

Cette conclusion est pourtant infirmée par le témoignage beaucoup plus positif qui nous est fourni par Syméon Magister (*Vie de Romanos*, chap. 3) et qui se rapporte à l'année 960. Il y est dit :

« *Au mois d'octobre de la deuxième année du règne de Romanos (soit en 960), il y eut disette d'orge et de blé dans la ville ; le blé était vendu à raison de quatre et l'orge de six modii par νόμισμα ; or, il n'a pas fallu longtemps pour que les prix deviennent de huit modii pour le blé et de douze pour l'orge* ».

Donc, le prix d'un modius de blé était à 1/4 de médimne en temps de famine et d'un 1/8^e en temps normal, autrement dit, le prix normal du blé était de 1,85 fr.; *soit le même qu'en 1914*.

(1) C'est-à-dire qu'il n'entend pas le modius (cf. plus haut). On peut parfaitement admettre que Cédrenus emploie ici le mot médimne dans son sens propre, car il parle ailleurs de modius.

A Romanos succède Nicéphore Phocas. Sous le règne de ce dernier « des ventes durs et onduleux » ayant eu lieu au mois de mai, il en résulta une famine analogue à celle qui avait éclaté sous le règne de Basile. Mais Phocas, au lieu d'imiter l'exemple de son prédécesseur, exploite la circonstance et « spéculant sur la vente du blé se vantait comme d'un grand exploit d'avoir agi de manière que le blé acheté à un νόμισμα le modius, fût vendu pour deux » (Cédrénus, l. 1.). D'après ce qui précède, en raison de la famine, le modius valait 15 francs, soit plus que 2 francs le kilogramme, c'est-à-dire que son prix, plus que quintuple de celui de juillet 1914, était devenu plus que seize fois ce dernier après la spéculation de l'Empereur.

Ces renseignements paraissent confirmés par Luitprand et sont démentis par une anecdote que Cédrénus lui-même raconte immédiatement après :

Luitprand (*Legatio*, chap. 44, édit. Migne) dit : « Par un effet de la colère divine, le pays des Argiens est éprouvé par une famine telle que même dans les localités réputées bon marché, on ne peut acheter pas même deux « papienses sextarii » pour un νόμισμα. Cette plaie, aggravée déjà par les rats, a été rendue pire par Nicéphore qui acheta à vil prix, à l'époque de la récolte, et mit en dépôt tout le blé produit dans tout le pays. Il fit cela notamment en Mésopotamie où la récolte, grâce à l'absence de rats, avait été très abondante. Par suite de cette ignoble spéculation, la famine ayant éclaté partout, Nicéphore réunit quatre-vingt mille hommes auxquels il vendait usurairement chaque mois, pour deux νόμισμα, ce qu'il avait acheté pour un ».

Laissons de côté le second prix, qui est un prix de monopole arbitrairement fixé ; bornons-nous au premier. Si le *sextarius papiensis* ⁽¹⁾ avait la capacité ordinaire des *sextarii* (c'est-à-

(1) ZAMBÉLIUS, dans ses *Études Byzantines* (en grec), p. 551, traduit correctement les « papiensis » par « ticinius », mais il commet une erreur en traduisant le mot *sextarius* par médimne. En effet, la capacité du *sextarius* variait beaucoup. *Variae fuit capacitatis sextarius pro variis locis, cum in aridis tum im*

dire s'il était le sixième du modius), le prix d'un νόμισμα par deux sextarii constitue un prix triple de celui rapporté par Cédrenus. Mais étant donné que Luitprand est porté à exagérer grandement quand il s'agit de dire du mal des Grecs, on peut dire qu'il confirme en l'espèce le renseignement du chroniqueur byzantin.

Voici maintenant l'anecdote par laquelle Cédrenus ⁽¹⁾ se contredit lui-même :

« Quant à Nicéphore, loin de soulager ses sujets, il éprouvait plutôt du plaisir à les voir opprimés. Et il n'était pas seul ; son frère Léon, intéressé dans la spéculation des denrées, avait rempli l'univers de ses méfaits. Les citoyens tournaient avec beaucoup d'esprit leurs agissements au ridicule. C'est ainsi qu'un jour le roi, ayant été diriger les exercices de l'armée, avait remarqué qu'un vieux aux cheveux blancs cherchait à se faufiler parmi les soldats. « Et toi, camarade ! lui dit le roi, tu ne vois pas ton âge et tu veux te mêler parmi mes hommes ? » Et l'autre de répondre avec beaucoup d'à-propos : « Je suis beaucoup plus fort maintenant que lorsque j'étais jeune ». « Et comment cela, lui demande le roi ? » « C'est que, reprit-il, je chargeais autrefois sur deux mulets le blé que je me procurais avec un νόμισμα, tandis que, sous ton règne, je suis arrivé à porter facilement sur mes épaules le blé de deux νομίσματα ». Le basileus ayant saisi l'ironie, partit sans se troubler autrement... ».

Si nous faisons état de cette réponse, nous en tirerons deux conclusions statistiques :

1^o La charge normale d'un homme étant de 50 kilogrammes et cette charge valant deux νομίσματα, soit 30 francs, il s'ensuit

liquidis, dit le *Glossarium mediae et infimae latinitatis*. Il résulte pourtant des nombreux exemples qu'il cite, que si cette unité de mesure paraît être quelquefois égale au seizième et plus souvent au sixième (d'où le mot sextarius) du modius, elle ne se présente nulle part comme supérieure au modius ni surtout égale au médimne. Malheureusement, malgré mes recherches, je n'ai pu obtenir à Athènes aucun renseignement sur les poids et mesures de Tessin au X^e siècle.

(1) P. 374.

que les spéculations de Nicéphore et de son frère avaient haussé le prix du blé à 60 centimes le kilogramme, soit au quadruple de celui de 1914.

2^o La charge de deux mulets étant d'environ 200 kilogrammes ⁽¹⁾, il s'ensuit que trente ou quarante ans avant Nicéphore (c'est-à-dire lorsque le soldat était jeune), 200 kilogrammes de blé valaient 30 francs, ce qui rabaisse le prix du kilogramme à 15 centimes, soit à la moitié du prix d'avant-guerre.

Venons maintenant à la fameuse spéculation sur les céréales pratiquée par Michel Ducas le Parapinakios. Voici comment le chroniqueur Skylitzès, le plus digne de foi ⁽²⁾ des témoins, expose les faits :

« Tres inventif, ne le cédant à personne en fait de méchancelé et ne reculant devant aucune infamie dès qu'il s'agissait d'argent, il (le logothète Nikiforitsis) établit un fondac ⁽³⁾ à Rhodosto et monopolisa toutes les opérations de vente des céréales autour de ce campoir public en prohibant le commerce libre. Il occasionna ainsi la plus grande et la plus inhumaine des famines que l'histoire ait jamais mentionnées, famine qui procure d'ailleurs à l'empereur son surnom au point qu'il fut connu dans la postérité par ce dernier plutôt que par son nom de famille. En effet, on ne saurait comprendre immédiatement de quel Michel il s'agit si l'on n'ajoute Parapinakios, parce que, de son temps,

⁽¹⁾ D'après les renseignements fournis par M. Sp. Chassiotis, directeur au Ministère de l'Agriculture.

⁽²⁾ En tant que toujours fort exact et, en plus, contemporain des faits qu'il raconte. Le chroniqueur Zonaras (XVIII, 16, p. 712 tome 3^e, Bonn), qui est postérieur, écrit : *Par suite de la disette qui eut lieu de ses jours, on ne vendait pas un médimne entier, mais moins un πωρον pour un νομισμα. Ce fut cette calamité publique qui servit de surnom à l'empereur, qui est appelé ainsi encore aujourd'hui. En effet, nul ne le connaît que sous le nom de Parapinakios...* MONNIER et PLATON (N. R. H., 1914, p. 151, note 2) et DUCANGE (Glossarium, au mot πωρον), suivent Zonaras.

⁽³⁾ Grenier à blé. Le mot, d'origine latine d'ailleurs, a été conservé longtemps en Grèce grâce aux *fontegi* que les Vénitiens établirent dans les Iles Ioniennes. Cf. A. ANDRÉADÈS, *L'administration économique et financière des Vénitiens dans les Iles Ioniennes*, 2 vol., Athènes, 1914, vol. I.

le modius de blé, moins un pinakion, était rendu pour un νόμισμα ».

Ce passage ¹⁾ est intéressant à plus d'un égard : il nous montre les Byzantins ayant recours à un expédient fréquemment employé par les anciens, le monopole du blé ²⁾ et prouve, en même temps, que cette monopolisation, dont nous avons aussi d'autres exemples antérieurs, n'était pas, comme certains l'ont prétendu, une institution stable : il nous apprend aussi que les trois quarts du modius, soit environ 5 kilogrammes (4,88 exactement), valaient 15 francs, soit dix fois plus qu'en 1914, ce qui, équivalant à une condamnation à mort par la famine, a souillé à jamais la mémoire de celui qui en fut responsable ³⁾ : il ne fournit cependant aucune précision sur le prix du blé en temps normal.

Conclusion sur le prix du blé depuis le VIII^e jusqu'au XI^e siècle. — Il résulte de ce qui précède qu'il est impossible d'arriver à une conclusion sûre. Les renseignements sur Nicéphore et sur Parapinakios sont de peu d'utilité, en tant qu'ils nous donnent des prix de monopole et de spéculation. Ceux concernant les temps du Copronyme et de Basile I^{er} se rapportent également à des circonstances exceptionnelles. Nous avons pu, il est vrai, sur la base de quelques conjectures, indiquer que le prix moyen du blé était 78 centimes par modius, soit,

(1) Lambros, commentant ce passage (t. V, p. 402), avec plus de précision que Paparrigopoulos, explique que le mal ne se borne point à la création d'un monopole et à la vente d'un modius de blé pour un νόμισμα. Plusieurs abus du logothète qui, entre autres, profitait, dans la vente, d'un πινάκιον, soit d'un quart de modius par chaque unite, rendaient encore plus vexatoire l'institution de monopole et c'est justement l'attribution à l'empereur lui-même de cet abus dans la vente qui fut l'origine de son surnom de Parapinakios.

(2) Voir ANDREADES, *Les théories financières d'Aristote et de son école* (en grec), Athènes, 1915, p. 51.

(3) Cf. l'expression de Skylitzes « la plus grande et la plus inhumaine des famines que l'histoire ait jamais mentionnées ».

Cela prouve que le récit de Zonaras est erroné ou bien qu'il emploie le mot μέδιμνα à la place de modius, car si les trois quarts du μέδιμνα valaient un nomisme, chaque modius vaudrait un peu plus que trois francs soit environ 60 centimes le kilogramme, prix insuffisant pour amener la plus inhumaine des famines.

12 centimes par kilogramme, pendant le IX^e siècle, et que 30 ans avant Phocas, c'est-à-dire sous le Porphyrogénète, il était respectivement de 98 et 15 centimes. Ces conclusions sont assez satisfaisantes en tant qu'elles établissent d'une part une différence notoire entre les prix d'alors et ceux d'aujourd'hui et, d'autre part, une hausse des prix, entre le VIII^e et le IX^e siècle, probablement proportionnelle à une augmentation correspondante des métaux précieux : *elles n'en demeurent pas moins purement conjecturales*. Par contre, le témoignage de Syméon Magistros, d'autant plus digne de foi qu'il est précis et qu'il n'a point l'éloge ou le blâme pour mobiles, porte le prix du modius à 1.85 fr., *soit à un prix peu différent de celui de 1914*.

Certains renseignements de source arabe rendent son exactitude encore plus probable.

Nous n'avons pas eu recours à la comparaison des prix du blé dans l'empire byzantin avec ceux de l'Occident, parce que, comme il a été justement observé, l'absence d'économie monétaire et de commerce international donne au prix du blé dans l'occident médiéval un caractère purement local. Par contre, les renseignements relatifs au prix du blé dans l'empire de Khalifes, acquièrent de l'importance par suite des relations commerciales si suivies entre l'empire byzantin et celui de Bagdad. Or, Kodama rapporte qu'au III^e siècle de l'Hégire (822-922), un korre de blé et un korre d'orge pris ensemble valaient 60 dinars ; ce qui, d'après les calculs de Barbier de Meynard ⁽¹⁾, revient à dire que le prix moyen du blé était de 16-17 francs l'hectolitre, soit, *que le prix du kilogramme était en moyenne de 20 centimes* ⁽²⁾. *La différence avec les prix d'avant-guerre est petite et le serait encore*

(1) Cf. *Journal Asiatique*, série VI, t. V, 1855, p. 241, note 1. Il calcule le korre à 18 hectolitres et le dinar à dix francs (cf. p. 236).

(2) L'hectolitre contient 78-82 kilogrammes de blé. J'ai pris comme capacité moyenne 80 kilogrammes et comme prix moyen 16,50 fr.

d'avantage si Barbier de Meynard ne calculait pas le dinar à un taux plus bas que d'autres auteurs ⁽¹⁾.

Il convient même d'ajouter que A. von Kammer, qui se base sur le même passage de Kodama pour fixer la valeur de l'impôt versé en nature par certaines provinces, y joint les témoignages d'autres chroniqueurs arabes, dont il résulte qu'en cas de disette, le korre de blé atteignait 120 dinars et celui de l'orge 90. (Cf. *Ueber das Einnahmehudget des Abbassiden Reiches*, dans les *Denkschriften de l'Académie de Vienne*, tome 73, 1888, p. 322).

c) *Le temps des Paléologues*. — Stoyan Novacovitch a publié dans l'*Archiv für Slav. Philologie*, une petite notice ⁽²⁾ tendant à prouver que, pendant les XIII^e et XIV^e siècles, le prix du blé était dans la péninsule illyrienne, d'un ὑπέρπυρον par modius.

A cet effet, pour ce qui concerne sa propre patrie, il cite l'article 198 du code de Dušan qui stipule : *Les revenus supérieurs provenant des impôts directs et indirects ainsi que de l'impôt de capitation en mesures de blé moitié tamisé et moitié non tamisé. Il est permis de payer les perper (valeur du blé à cette époque) en dinars. Les échéances de la livraison du blé sont fixées, la première à la S^t Demètre et la seconde à la Noël* ».

Pour ce qui est de Constantinople, l'historien serbe a recours aux traités de commerce passés entre les Vénitiens et les Paléologues, en date du 6 juin 1265 et du 15 juin 1285 ⁽³⁾.

(1) Ces derniers le calculent à plus de 10 francs. Les différences dans l'estimation proviennent de ce que le dinar autrefois égal à un νόμισμα d'or, fut déprécié progressivement jusqu'à 7 francs. On ne connaît pas exactement sa valeur au III^e siècle de l'Hégire.

(2) Sous le titre : *Le prix normal du blé à Constantinople pendant le moyen âge et le code de Stephen Dushan empereur des Serbes*.

(3) TAFEL UND THOMAS, *Urkunden zur ält. Handels- und Staatsgeschichte der R. Venedig*, III, 74, 85, 331.

et confirmés par plusieurs autres traités postérieurs ⁽¹⁾. Dans le premier de ces traités, l'empereur Michel déclare que les Vénitiens ont le droit d'exporter des céréales en tout pays non ennemi à l'exception du cas où le kentinarion serait vendu *au delà de 50 hyperpres*. Dans le second, l'empereur Andronic confirme la licence en portant toutefois le prix comportant prohibition de l'exportation à cent hyperpres par kentinarion.

D'après Novacovitch, l'esprit de ces dispositions était que : *l'exportation était libre tant qu'il n'y avait pas dans le pays insuffisance manifestée par la hausse du prix du blé au-dessus du prix courant*. Ce dernier est fixé par le traité de 1265 et les traités subséquents à *un hyperpre par modius*, ce qui doit être par conséquent considéré comme *le prix habituel du blé*.

L'auteur, malheureusement trop succinct, n'explique pas pourquoi le traité de 1265 fixe le prix courant à la moitié de celui qui a été ultérieurement fixé ⁽²⁾ et, ce qui est plus important, ne nous renseigne point sur la valeur réelle de l'hyperpre sous les Paléologues.

Si nous acceptons l'idée que les faux-monnayages des Paléologues ont commencé après 1328 ⁽³⁾, c'est-à-dire qu'à l'époque de nos traités l'hyperpre valait encore 11,20 fr. (calcul de Paul Lambros), alors le kilogramme de blé *aurait valu 1,74 fr., soit six fois plus qu'en juillet 1914*. Même avec les calculs réduisant l'hyperpre des Paléologues à cinq francs, le prix reste plus du double (74 centimes).

(1) 11 novembre 1310, 25 mars 1342, 9 septembre 1349. THOMAS, *Diplomatium veneto-levantinum*, 82, 257, 341.

(2) Il y en aurait, d'après nous, trois explications possibles : a) que le prix du blé aurait doublé en vingt ans, ce qui est improbable, d'autant plus que nous ne sommes pas à l'époque de la découverte de mines d'or ; b) que l'hyperpre altéré ne représentait que la moitié de sa valeur antérieure ; c) que le principe d'une plus grande liberté commerciale ait prévalu, soit à la suite de pressions exercées par les Vénitiens, soit parce que la défense d'exportation, dès que le prix dépassait un demi-hyperpre par modius, équivalait à ne permettre l'exportation qu'en cas d'extrême abondance et de prix plus bas qu'à l'ordinaire.

(3) Voir plus haut, partie première.

B. — Renseignements d'autre nature.

Il résulte du paragraphe précédent que, autant qu'on en puisse juger sur des imprécisions, *le prix du blé à Byzance différait peu de celui de 1914.*

Cela peut s'expliquer de deux manières : 1° en admettant l'égalité de la puissance d'achat de la monnaie ; 2° par la plus grande abondance des céréales avant la guerre.

Lorsqu'on pense au progrès vraiment incroyable des communications, à la découverte de nouveaux pays producteurs de blé, notamment de l'Amérique, et au grand développement de la Russie méridionale, on admettra à première vue que la seconde de ces explications est la vraie. On sera fortifié dans cette opinion en pensant combien étaient fréquentes les famines à Byzance et en se rappelant que dans les moments de grande disette le gouvernement se tournait parfois *vers des provinces qui ne se suffisent pas actuellement* (1).

Inversement, l'inanité de la première explication est démontrée par des témoignages qui établissent qu'en ces temps-là, la puissance d'achat de la monnaie était plus grande qu'aujourd'hui.

Ces témoignages ressortent de ce qui se passait dans le reste de l'Europe et de sources byzantines :

A) PUISSANCE D'ACHAT DES MÉTAUX PRÉCIEUX DANS LE RESTE DE L'EUROPE (2). — La constatation de la puissance

(1) La famine ayant éclaté dans la ville (en 1037) Jean (l'Orphanotrophe) envoya acheter en Péloponèse et en Grèce 90 mille mesures de blé et, de cette façon, soulagea les citoyens... (CÉDRÉNIUS, II, 516).

(2) Les sources principales pour l'Occident sont : Ch. LEBER, *Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge* (deuxième édit., Paris 1847). CIBRARIO, *Della economia politica del medio evo* (deux. édit., Turin, 1842), t. III, p. 325. THOROLD ROGERS, *A history of agriculture and prices in England from 1259 to 1793* (Oxford, 1866-1877.) G. D'AVENEL, *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis 1200 jusqu'à l'an 1800* (5 volumes) et *Découvertes d'histoire sociale 1200-1900* (Paris, 1910). WIEBE, *Zur Geschichte der Preis-Revolution des 16. u. 17. Jahr.* (publié en 1895 dans *Staats- und Sozialwissenschaftliche Beiträge*, herausg. von A. von MIASCOWSKI II, 2). THÉO SOMMERLAND, *Zur Geschichte der Preis in Mittelalter* (Hand. de Conrad, t. VI, pp. 1168 et suiv.), etc., etc.

d'achat de la monnaie pendant le moyen-âge rencontre autant de difficultés en Occident qu'en Orient. Sommerland, parlant de l'Allemagne, les qualifie d'insurmontables : 1^o par suite de l'absence de tarifs de marchandises et de salaires ; 2^o en raison de l'économie naturelle qui a prévalu jusqu'aux XI^e et XII^e siècles. ; 3^o à cause de la torpeur du commerce extérieur qui donnait à la vie économique et aux prix un caractère purement local. Ces considérations s'appliquent également au reste de l'Europe. Aussi d'Avenel commence-t-il ses tableaux seulement à partir de l'an 1200.

Sommerland accepte toutefois l'opinion de Giesebrecht ⁽¹⁾, d'après lequel on peut grosso modo fixer la puissance d'achat des métaux précieux pour l'Allemagne comme dix fois plus grande qu'aujourd'hui et cette opinion coïncide avec les conclusions de Leber pour la France ⁽²⁾.

D'autre part, tous sont d'accord pour admettre, dans ses grandes lignes, l'opinion de Wiebe ⁽³⁾ d'après lequel, indépendamment de la hausse immense des prix qui suivit au XVI^e siècle l'importation des produits des mines d'Amérique, on remarque depuis le dixième jusqu'au quatorzième siècle, une diminution rapide de la puissance d'achat de la monnaie. Il y a divergence seulement pour ce qui concerne le degré de cette diminution. Ainsi, Leber ⁽⁴⁾, par exemple, opine qu'elle a été jusqu'à 6 : 1, tandis que d'autres, comme Avenel ⁽⁵⁾, la font pousser jusqu'à 3 : 1 ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ *Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit*, 6. Jahrg., IV, 125, A 1.

⁽²⁾ Celui-ci estime qu'elle était onze fois plus grande que pendant la période 1820-1840,

⁽³⁾ *L. c.*, p. 104.

⁽⁴⁾ *L. c.*, pp. 103-104.

⁽⁵⁾ *Cf. Découvertes, etc.*, p. 322.

⁽⁶⁾ Voici un tableau comparatif des deux calculs :

	Ch. Leber	Avenel		deuxième quart ..	—	4
Fin du VIII ^e siècle	11	—		quatrième quart ..	6	4
Début du IX ^e siècle ...	8	—	XIV ^e	premier quart ...	6	3½
XIII ^e premier quart ...	—	4½		deuxième quart ..	6	3½
troisième quart ...	—	4		troisième quart ...	6	3
				quatrième quart ..	6	4

Par contre, il est généralement admis aujourd'hui ⁽¹⁾ qu'on remarque inversement une baisse des prix à partir du milieu du XIV^e siècle jusqu'au début du XVI^e ⁽²⁾.

En mettant de côté ce dernier phénomène, lequel n'affecte que l'occident ⁽³⁾, et en nous bornant aux siècles antérieurs à la prise de Constantinople par les Croisés, nous observons que la puissance d'achat des métaux précieux en Occident était, *du temps des Iconomaques, de la dynastie macédonienne et des Comnènes*, de 10-5 fois supérieure à celle d'aujourd'hui.

Nous ne pouvons pas, il est vrai, prétendre que les choses se passaient exactement de même à Byzance car, en l'absence du commerce international, le prix des métaux précieux variait beaucoup, pendant le moyen âge, de pays en pays ⁽⁴⁾; en outre, le plus grand développement de l'économie monétaire à Byzance influençait naturellement par contre-coup la puissance d'achat de la monnaie ⁽⁵⁾. Il est néanmoins incon-

	Ch. Leber Avenel		XVI ^e	premier quart ...	6	4
XV ^e	premier quart ...	6	4½	deuxième quart	4	3
	deuxième quart .	6	4½	troisième quart .	3	2½
	troisième quart . × 6	5		quatrième quart.	2	3
	quatrième quart.	6	6			

⁽¹⁾ Leber croyait à une stabilité des prix. Cette stabilité fut d'ailleurs contestée par Rogers pour l'Angleterre.

⁽²⁾ Voir WIEBE, *l. l.*, Voici un tableau comparatif des prix à Paris, en France en général, et en Alsace d'après les investigations de Levasseur, Avenel et Hanauer.

Prix d'un hectolitre de blé en grammes d'argent					
1202	Paris	16.73	France	17,10	Alsace —
1256	»	13.93	»	26.10	» —
1294	»	25.38	»	28.85	» —
1347	»	23.10	»	30.15	» 25.78
1406	»	16.87	»	32.40	» 16.33
1459	»	14.42	»	14.62	» 13.86
1473	»	11.73	»	18.00	» 16.33

⁽⁷⁾ Il est dû probablement à la prédominance de l'économie monétaire qui fit augmenter la demande des métaux précieux, et aux croisades (le stock monétaire de l'Occident diminua en faveur de l'Orient par suite des dépenses militaires occasionnées par ces expéditions, les sommes exportées pour payer la rançon des croisés tombés prisonniers, etc.).

⁽³⁾ Cf. N. P. GOUNARAKIS, *De la monnaie métallique et spécialement du bimétallisme* (en grec, Athènes, 1882), p. 98.

⁽⁴⁾ Ainsi la différence de prix entre l'Italie et l'Europe Centrale (les investigations de Cibrario prouvent que le prix du blé était presque double dans son

testable qu'on ne saurait nier l'existence d'un certain rapport entre les prix de la monnaie dans les divers pays de l'Europe et ce d'autant plus qu'il ne manquait point de relations commerciales ⁽¹⁾ entre l'Orient et l'Occident. Il est par conséquent permis de conclure *en se basant sur ce qui se passait dans le reste de l'Europe que la puissance d'achat de la monnaie était beaucoup plus grande à Byzance qu'aujourd'hui.*

B) LES SOURCES BYZANTINES. — Pour l'appréciation de la puissance d'achat de la monnaie, on doit évidemment utiliser les renseignements concernant les prix d'objets autres que le blé ainsi que ceux relatifs à la fortune ou au revenu requis pour être considéré comme riche à Byzance.

A. Vogt, un des rares historiens qui ont effleuré ce sujet ⁽²⁾, ajoute à cette catégorie de renseignements ceux concernant le taux de l'intérêt.

I. *Le taux de l'intérêt.* — Nous estimons que cet élément est très fallacieux parce que : 1° l'intérêt longtemps prohibé est toujours resté assujéti à certaines limitations ⁽³⁾ ; 2° en dehors des obstacles juridiques, il y eut des faits de nature économique, qui s'opposaient à la libre disposition des capitaux, notamment le défaut de sécurité et l'organisation défectueuse du crédit : ces faits expliquent d'ailleurs la tendance à la thésaurisation ⁽⁴⁾ et aux placements immobiliers ⁽⁵⁾ dont les conséquences politiques et sociales furent tellement grandes.

pays) est attribuée au plus grand développement de l'économie monétaire dans la péninsule italienne.

(1) Voir, outre les plus anciens auteurs connus, notamment HEYD, A. SCHAUPE, *Handelsgeschichte der romanischen Völker des Mittelmeergebiets bis zum Ende der Kreuzzüge* (Munich, 1906), pp. 223 sqq.

(2) Voir *Basile I^{er}*, Paris, 1908, p. 121-3.

(3) Voir détails chez ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Gesch. des gr.-röm. Rechts*, 3^e édit., Berlin, 1892, p. 71.

(4) Cf. *supra*, 2^e partie.

(5) De là provient, en partie au moins, l'effort obstiné des puissants à agrandir leur fortune immobilière et la limitation extrême de la petite propriété pour la protection de laquelle luttèrent pourtant les empereurs.

Dans ces conditions, même si l'on trouve que le taux courant de l'intérêt était approximativement le même qu'aujourd'hui, *cela n'impliquerait nullement que la richesse mobilière était aussi abondante que de nos jours* ⁽¹⁾.

Quant aux calculs sommaires auxquels Vogt se livra sur la base des traitements ⁽²⁾ (*rogae*) dévolus à certaines charges vénales, ils découlent d'un malentendu. Il résulte d'une étude plus approfondie du tarif de Léon ⁽³⁾, compris dans le *Livre des Cérémonies* ⁽⁴⁾ (Βασιλεως Τάξις), que la vente des charges publiques n'était pas la règle à Byzance ; on vendait seulement certaines charges de cour peu importantes au point de vue administratif, mais tellement flatteuses pour la vanité du titulaire que ce dernier se contentait d'un traitement correspondant à 2½ % du capital versé. Il était en outre permis à l'aspirant de verser une somme supérieure, mais ce supplément constituait alors un emprunt à rente viagère ; aussi le traitement afférant à cette somme additionnelle s'élevait-il brusquement à 10 % du principal. Vogt se trompe évidemment en supposant que le premier de ces traitements, celui correspondant à 2½ %, peut servir au calcul du taux courant de l'intérêt ; il s'agit, en effet, d'une petite rémunération accordée au titulaire d'une charge et qui doit d'autant moins passer pour de l'intérêt qu'elle est viagère. Par contre, beaucoup plus utile pour déterminer le taux de l'intérêt est le cas dans lequel la vente d'une charge est un emprunt déguisé ; le traitement, dans ce cas, comme nous venons de le dire, s'élève à

(1) En effet, la raison de ce phénomène est, comme nous venons de le dire, que le placement des capitaux était difficile.

(2) Pour mieux comprendre ce qui suit, voir dans notre *Histoire* le livre V, partie première, chapitre I^{er}, III, des traitements des fonctionnaires civils et des charges vénales.

(3) « Des sommes à payer par ceux qui devront être honorés par des axiومات (dignités) ou des ofikia (charges), ainsi qu'il avait été décrété par Léon l'Empereur ».

(4) Tome II, 49. Cf. A. ANDRÉADÈS, *La vénalité des offices à Byzance* (Extrait de la *Nouvelle Revue Historique*, Paris, 1921).

10% de la somme versée et, comme il s'agit d'une redevance qui cesse avec la mort du titulaire, on peut en induire *que le taux de l'intérêt était inférieur à ce dernier de 30-50%* ⁽¹⁾ soit qu'il était de 5-7% et, par conséquent, *presque le même que celui pratiqué en Grèce en 1914*. Si ce taux relativement bas de l'intérêt pouvait être attribué à l'abondance des capitaux, il constituerait un élément précieux pour nos recherches ; mais nous savons qu'il était dû à d'autres causes.

Et voilà pour le taux de l'intérêt ; venons maintenant aux

II. *Renseignements touchant les prix des denrées*. — J'ai rencontré très peu ⁽²⁾ de prix susceptibles de servir comme point de départ à des calculs plus généraux. Parmi ceux-ci : citons :

1^o La *Meditatio de nudis pactis* ⁽³⁾ ; au titre VII, art. 16, il est écrit : « *si je conviens d'acheter mille cerami de vin pour 50 nomismes* ».

Ceramus ou *amphoreus* est une mesure égale à 26,26 litres. D'après l'exemple ci-dessus, un nomisme = 20 cerami, par conséquent = l. 525,20, soit le nomisme étant calculé à 15 francs ⁽⁴⁾, un litre de vin = 2,86 centimes. En Grèce, le prix

⁽¹⁾ Parce que l'emprunt étant à fonds perdus, le surplus de l'intérêt doit être considéré comme une espèce d'amortissement.

⁽²⁾ Il y a d'autres renseignements qui auraient été très précieux s'ils étaient plus complets. Ainsi, Luitprand dit qu'il avait donné 50 nomismes à son conducteur (diasostes) pour une marche de 49 jours et pour transport de ses bagages de Constantinople à Lépante (*Legatio*, chap. 57-8, édit. Migne), mais nous ne savons pas malheureusement combien de mulets il a fallu à l'évêque et à sa suite.

Luitprand, parlant également de son marché, dit qu'il lui coûtait un nomisme lorsqu'il avait un cuisinier parlant grec et quatre lorsque ce dernier ignorait la langue. Le prix d'un nomisme lui paraît raisonnable ; si nous avions des détails sur sa suite, nous aurions pu probablement tirer quelques conclusions de ce renseignement.

⁽³⁾ Elle avait été comprise dans le *Jus Graeco-Romanum* de LEUNCLAVIUS (Francfort, 1596), elle fut publiée à nouveau récemment avec une traduction française et de savants commentaires par H. Monnier et G. Platon (voir la *Meditatio de nudis pactis*, Paris, 1915, réimpression de la *Nouvelle Revue Historique de droit*, 1913-4).

⁽⁴⁾ Je prends, comme toujours et pour plus de simplicité, la valeur ordinaire de la pièce d'or. Svoronos estimait que si nous acceptons la théorie de Zacha-

d'avant-guerre en gros étant de 20 centimes environ le litre, nous avons le rapport 1 : 6-7.

Une objection importante vient pourtant à l'esprit :

Nous ne pouvons pas savoir si l'auteur de la *Meditatio* a donné dans l'exemple ci-dessus un prix courant réel ; il se peut qu'il ait cité un prix quelconque à seule fin de rendre plus intelligible son énoncé ; il ajoute d'ailleurs plus bas : *« l'argent n'étant pas versé et la livraison du vin n'étant pas effectuée nous pouvons, par des contrats ultérieurs, augmenter et le vin et le prix »*.

L'objection a une certaine force, d'autant plus que nous n'avons pas pu acquérir la certitude que les juristes byzantins empruntent à la réalité les exemples qu'ils donnent dans leurs ouvrages.

2^o Deux passages du *Livre des Cérémonies* sont beaucoup plus positifs.

Le premier ⁽¹⁾ relate que les Sarrasins baptisés dans les thèmes *« ont le droit de recevoir du protonotaire du thème 3 nomismes par personne, en outre 6 nomismes pour une paire de bœufs et 54 modii de blé pour leurs semences et leur subsistance d'une année »*.

Le passage est précieux : il implique qu'un cultivateur auquel le blé, la semence et les moyens de culture ont été assurés, peut vivre jusqu'à la prochaine récolte, c'est-à-dire pendant une année, avec 3 nomismes, *tandis qu'il y parviendrait difficilement avec 45 francs en 1914*.

Il indique aussi, ce qui est plus important, car plus précis, que le prix d'une paire de bœufs était de 6 nomismes, soit de

riae (*Geschichte*, p. 30), Monnier et Platon (pp. 187 et suiv.) suivant lesquels la *Meditatio* date du milieu du XI^e siècle, nous devrions alors abaisser quelque peu la valeur du nomisme en le calculant à 13,66-14,06 francs si l'auteur entend des νομισματα αρουῖται et même à 12,45-12,65, s'il avait en vue des nomismes d'une qualité inférieure.

(1) Livre II, 49, p. 695, édit. de Bonn.

90 francs. En prenant pour 1914, comme pris moyen d'une paire de bœufs en Grèce, 600 francs, on a en comparaison de celui pratiqué sous le Porphyrogénète (913-959), le rapport 6,6 : 1.

Dans le second passage ⁽¹⁾, il est fait mention de l'obligation des « Mitates » d'Asie et de Phrygie de fournir à l'armée des chevaux et des mulets estimés respectivement à 12 et à 15 nomismes, soit à 180 et 125 francs.

Comment les choses se passaient-elles avant la guerre ? D'après une note de M. Chassiotis ⁽²⁾ :

« Les chevaux élevés en Grèce, valaient de 300 à 1000 francs. Comme la majorité en valait moins, nous pouvons prendre comme prix moyen 400 francs. Le prix des mulets indigènes variait également suivant la qualité des bêtes de 300 à 1000 francs et leur prix moyen se rapprochait plutôt de 500 francs » ⁽³⁾.

Comme il s'agit dans le texte précité de bêtes de choix ⁽⁴⁾ destinées aux expéditions commandées par l'Empereur en personne, nous pouvons admettre que leur prix d'avant-guerre varierait entre 300 et 1000 francs. *Nous avons dans ce cas le rapport 1 : 4-5.*

III. *Indications sur la richesse privée.* — Ici encore, il faut distinguer entre les sources historiques et les sources juridiques.

⁽¹⁾ Il se trouve dans l'annonce « *Ce qui doit être fait lorsque le Grand et très-haut Empereur des Romains doit se mettre en campagne* ». Il y est dit : « de l'Asie et de la Phrygie 100 mulets de 15 nomismes chaque et 100 chevaux de 12 nomismes chaque, en outre nomismes 5324 qui font 76 livres d'or ». (p. 458, édit. Bon.).

⁽²⁾ C'est à l'extrême obligeance de cet agronome distingué que nous sommes redevables aussi des renseignements pour les prix des bœufs.

⁽³⁾ Il s'agit, bien entendu, ajoute M. Chassiotis, toujours de bêtes jeunes de 4 à 7 ans. Je ne compte pas les bêtes vicieuses de naissance ou sérieusement endommagées par un mauvais traitement ou par des accidents, car il ne manque pas de ces bêtes valant de 100 à 200 francs.

⁽⁴⁾ La qualité exceptionnelle des bêtes résulte de leur petit nombre ; s'il s'agissait de bêtes de qualité inférieure, l'Asie et la Phrygie n'auraient pas contribué seulement 200 chevaux et 200 mulets.

1^o *Sources historiques.* — Vogt ⁽¹⁾ mentionne deux passages. Nous citons textuellement : « Un hagiographe en racontant l'histoire d'un paysan de Paphlagonie, Metrios, qui vivait sous Léon VI, estime qu'avec 1500 nomismes, un homme était très riche (*Synax. de l'Église de Constantinople*, 1^{er} juin). Au XIII^e siècle, d'autre part, après les croisades, alors que l'Empire était appauvri, que l'or devait être plus rare, on estimait qu'un riche propriétaire pouvait mener une existence honorable avec quarante nomismes par an (*Pachymère* I, 5). »

Le premier des cas cités est d'autant plus digne d'attention qu'il se rapporte à une époque déterminée. En effet, d'après les renseignements qui nous ont été fournis par Mgr. Papadopoulos, le savant Métropolitte d'Athènes, il est déjà mentionné dans un codex du XI^e siècle ⁽²⁾ et comme par ailleurs le Synaxaire n'est pas antérieur à Léon le Sage ⁽³⁾, il s'ensuit qu'il fut écrit probablement au début du X^e siècle.

Mais, à part la précision de la date, les conclusions à tirer de ce passage ne sont pas aussi sûres que Vogt le croit. Il s'agit, en effet, d'un paysan pieux du nom de Métrios qui, ayant trouvé un paquet de nomismes d'or, en cherche et découvre le propriétaire.

Ce dernier s'exprime comme suit « *Moi, mon frère, j'étais un marchand ambulant bien considéré et j'avais mille nomismes. A ces 1000 nomismes j'en ai ajouté d'autres appartenant à des tiers, je me suis procuré un grand stock de marchandises et... j'ai mis dans une bourse une somme de 1500 nomismes... (l'ayant perdue) je suis tombé d'une grande richesse à l'extrême pauvreté* ». »

S'il s'agissait d'un bourgeois de Constantinople, ces paroles

(¹) P. 122.

(²) Cf. HIP. DELEHAYE, *Propylaeum ad acta Sanctorum Novembris, Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, Bruxelles. Le récit de Métrios s'y trouve, pp. 722-4.

(³) Cet empereur est cité nommément comme ayant élevé aux plus grandes dignités le fils de Métrios.

prouveraient certainement que la puissance d'achat de la monnaie était incomparablement plus grande alors qu'aujourd'hui; mais il est probable que, de nos jours encore, un marchand ambulant faisant le tour des foires de Paphlagonie, passerait pour un homme riche s'il avait mille livres turques or ⁽¹⁾. Peut-être ne se dirait-il pas *très riche* et, sur ce point, du moins, le récit du synaxaire nous donne un aperçu utile.

Le deuxième cas, tiré de Pachymère, se rapporte à la mesure adoptée par l'éparque Hadénus, lequel, après avoir décrété la confiscation des fortunes des grands propriétaires, leur accorda en compensation, une pension annuelle de 40 nomismes ⁽²⁾. Il ne ressort pas toutefois du récit de Pachymère que cette somme était estimée suffisante pour assurer une existence honorable à un riche propriétaire, car les victimes de ce procédé, *dont le malheur avait passé l'espérance* ⁽³⁾, se révoltèrent ou montrèrent une si terrible indifférence devant l'ennemi qu'on se hâta de rapporter le malencontreux décret.

On peut néanmoins faire dans quelque mesure état de ce passage, car, de nos jours, un ministre, si rapace qu'il fût, n'oserait pas proposer à *des gens richissimes abondants en terres et en bétail*, de vivre avec 600 francs or par an.

2° *Sources juridiques.* — Certaines dispositions de droit civil et notamment de droit pénal peuvent servir d'indication sur le degré de fortune requis pour qualifier quelqu'un de *riche*. Toutefois, le grand conservatisme de la législation byzantine constitue un obstacle aux conclusions à tirer de cette source, car, tandis que, d'une part, les variations de la richesse ont été incontestablement considérables pendant les douze

(1) C'est à cette somme que correspondent environ 1500 nomismes.

(2) D'après KALLIGAS (*Du Servage*, dans les *Études et Discours*, en grec, pp. 283-4.) cette mesure avait été appliquée seulement aux provinces orientales. MONTREUIL, *Histoire du droit byzantin*, III, p. 115, croit qu'elle était plus générale.

(3) Cette phrase racinienne correspond exactement au texte de Pachymère.

siècles qu'a vécus l'Empire ⁽¹⁾, les dispositions des lois sur lesquelles nous basons nos calculs sont restées immuables. Aussi, avant de les utiliser, devons-nous déterminer d'abord l'époque où elles furent décrétées en premier lieu et ne nous en servir que pour elle.

Cela en principe. Venant maintenant aux détails, nous observons que des dispositions de droit civil la plus remarquable est celle concernant la veuve pauvre et non dotée qui reçoit le quart de l'héritage du mari « *sans toutefois que ce quart dépasse la valeur de cent livres d'or (108.000 francs)* ».

Aujourd'hui, il ne serait certainement pas considéré excessif que la veuve d'un homme riche reçût quatre ou cinq fois cette somme. En tout cas, celle-ci est estimée à tel point insuffisante et parfois même elle choque tellement le sens commun, que lorsque cette disposition était encore en vigueur ⁽²⁾, on s'efforçait de ne pas l'appliquer à la lettre et de calculer les cent livres d'or sur la base de leur puissance d'achat. Il est donc évident qu'à l'époque où cette disposition avait été décrétée pour la première fois, 108.000 francs valaient beaucoup plus que de nos jours.

Parmi les dispositions pénales que j'ai rencontrées, la plus utile pour notre sujet est celle qui paraît pour la première fois ⁽³⁾ dans l'*Eklogé des Empereurs isauriens*, (XVII 29) ⁽⁴⁾ et qui est conçue comme suit :

« *Quiconque violerait une vierge, avec le consentement de cette dernière, mais à l'insu de ses parents, s'il exprime le désir de l'épouser et si les parents y consentent, que le contrat soit conclu ;*

⁽¹⁾ Cf. plus haut 2^e partie.

⁽²⁾ Elle resta en vigueur, en Grèce, jusqu'à la grande loi sur les successions de 1920. Peu avant cette dernière date, une bonne thèse sur les droits du conjoint survivant fut soutenue devant la faculté de droit d'Athènes, par M. Zographos ; la question qui nous occupe y est touchée.

⁽³⁾ Elle est répétée dans le *Prochiron auctum*, XXX, IX, 65, ainsi que dans la *Synopsis Minor* (p. 130, édit. ZACHARIAE), et dans l'*Hexabiblos*, VI, 3, 5, etc.

⁽⁴⁾ P. 48, édit. ZACHARIAE, Heidelberg, 1837.

mais si les parents ou l'une des parties en cause n'y consent pas, l'auteur du viol, s'il est riche, donnera à la fille violée une livre d'or, s'il est moins aisé, la moitié de sa fortune et s'il est tout à fait pauvre, il sera exilé après avoir été bâtonné et rasé. »

L'importance du texte ⁽¹⁾ consiste en ceci que coupable d'un acte pour lequel la répugnance ⁽²⁾ du législateur byzantin est manifeste et qui entraîne peine corporelle et exil pour les pauvres, le riche est condamné seulement à une amende d'une livre d'or. Qu'est-ce à dire, sinon que, sous les premiers iconomaques, 1080 francs passaient pour une somme considérable.

Le texte acquiert plus d'importance encore lorsqu'on se rapporte au passage concernant les gens qui n'étaient ni riches ni pauvres ; ceux-là étaient privés de la moitié de leur fortune ; cette moitié était évidemment une somme inférieure à la livre d'or qui constituait l'amende des riches ; par conséquent, celui qui avait une fortune de deux livres d'or et au-dessus était estimé riche.

Il se peut toutefois que la disposition toute entière ne soit qu'un écho de la longue misère à laquelle avait mis fin le génie de Léon l'Isaure. On rencontre, en effet, dans la législation byzantine, des amendes beaucoup plus importantes : 39 livres pour l'évêque convaincu de calomnie ⁽³⁾, 20 livres pour les séculiers condamnés pour faux témoignage ⁽⁴⁾, 20 et

(1) Une autre disposition analogue de l'*Eklogé* (XVII, 22), moins importante à notre point de vue, et qui s'est conservée jusqu'à Arménopoulos (VI, 3, 2), est celle conçue comme suit : « Quiconque forniquerait avec l'esclave d'autrui, s'il est riche, qu'il paye au maître de l'esclave 36 nomismes ; s'il est pauvre, qu'il soit battu et s'il est plus ou moins aisé, qu'il donne en proportion des 36 nomismes ».

(2) Comme d'ailleurs pour tous les délits d'outrage aux mœurs pour lesquels il stipule parfois des peines corporelles assez dures.

(3) Cette disposition inscrite dans le Code 1, 3, 1, 22, a été maintenue, constamment répétée (cf. *N. Basile*, III, 1, 2 ; *Proch. auctum*, XXVIII, 13, etc.) jusqu'à Arménopoulos (VI, 9, 2).

(4) *Proch. auct.*, XXXIX, 53. Les membres du clergé et les sénateurs convaincus de faux témoignage sont passibles d'autres peines.

15 livres pour les juges accusés de négligence ⁽¹⁾. Particulièrement significative est celle de ces dispositions d'après laquelle l'accusateur qui n'aurait pas fourni des preuves de son accusation, est condamné comme calomniateur à la privation *du quart de sa fortune* et le juge, qui aurait fait preuve de négligence dans la poursuite du calomniateur, à une amende de 20 livres d'or. Le délit du juge étant plus léger, il est permis de conclure qu'une amende de 20 livres représente un sacrifice moindre que le quart de sa fortune. Mais en admettant même que, dans l'esprit du législateur, la punition du juge devait être plus sévère, cette disposition ne laisse pas d'être indicatrice d'une situation économique relativement bonne et d'une différence dans la puissance d'achat de la monnaie ne dépassant pas le rapport 1 : 5, car autrement nous nous trouverions en présence d'une amende égale à 100.000 francs or et au-dessus.

Notre disposition que le *Prochiron auctum* emprunte à Attaliatē ⁽²⁾ ne se trouve ni dans l'*Éklogé* ni dans l'*Epanagagé* dans lesquelles ⁽³⁾ il est stipulé « *que les calomniateurs convaincus de calomnie sont passibles des peines applicables à l'acte même qu'ils ont imputé* » ⁽⁴⁾.

Ce changement dans la législation pénale constitue probablement un nouvel indice de l'augmentation du stock des métaux précieux depuis le VIII^e et le IX^e jusqu'au XI^e siècle ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ *Proch. auct.*, XXXIX, 55 et XXVIII, 11.

⁽²⁾ Cf. la note de Zachariae.

⁽³⁾ Voir *Eklogé*, XVII 51 ; *Epanagagé*, XL, 18.

⁽⁴⁾ La même disposition s'est conservée aussi dans le *Prochiron Legum* (cf. XXXIV, 14) qui fut en vigueur en Italie et qui fut publié par BRANDILEONE (Rome, 1895).

⁽⁵⁾ Significative de l'abondance du numéraire depuis le IX^e siècle est la Nouvelle 44 de Léon le Sage qui condamne à une amende de douze livres (14.000 francs) le juge ayant négligé l'*obsignatio* d'un testament ; cf. HENRY MONNIER, *Les Nouvelles de Léon le Sage*, (Bibliothèque des Universités du Midi, Bordeaux, 1923, p. 167).

CONCLUSION

La seule conclusion possible de l'examen de tant de textes presque tous imprécis et souvent contradictoires, est l'absence d'un terrain assez solide pour y baser des conjectures d'une portée générale.

Cependant, dans les détails, on a pu constater comme plus ou moins probable les propositions suivantes :

1° Que ni le prix du blé ⁽¹⁾ ne présentait de différences sensibles avec celui d'avant-guerre, ni le taux de l'intérêt n'était de beaucoup supérieur à celui pratiqué en 1924 ; mais que, d'autre part, le prix relativement élevé du blé — que la science n'admet plus d'ailleurs comme un indice suffisant pour la fixation de la puissance d'achat de la monnaie — était dû évidemment à ce que les marchés richissimes qui alimentent la Grèce moderne n'étaient pas alors connus ou organisés, tandis qu'inversement le taux relativement bas de l'intérêt est attribuable, non pas à une richesse mobilière comparable à celle d'aujourd'hui, mais aux obstacles de toute nature (juridiques ou économiques) qui limitaient à Byzance la libre disposition des capitaux.

2° Que, tandis qu'on ne saurait rien induire, ni du prix du blé, ni du taux de l'intérêt, plusieurs indices concourent à prouver que la puissance de l'argent était à Byzance beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. Cela résulte : a) de ce qui se passait dans le reste du monde pendant le moyen âge ; b) du fait qu'il appert des sources historiques et juridiques (notamment de la disposition concernant la veuve non dotée) que l'on considérerait riche à Byzance celui qui avait une fortune beaucoup plus modeste que celle requise pour cela aujour-

(1) Si on se base du moins sur les textes les plus sûrs.

d'hui et c) du prix de certains articles d'usage général, notamment des bœufs, chevaux et mulets qui, suivant une source authentique (le *livre des Cérémonies*) était 6 ou 5 fois moindre que de nos jours.

3° Que l'augmentation du stock monétaire et, par conséquent, des prix à partir du VIII^e siècle (1) est perceptible également à Byzance, bien que l'évolution politique et économique de l'Orient diffère de celle de l'Occident.

Ces conclusions partielles paraîtront certainement maigres puisqu'elles ne prétendent pas fixer *même approximativement* le rapport entre les prix du moyen-âge hellénique et ceux d'aujourd'hui ; quelque juge sévère, comparant la longueur de la présente étude à ses résultats positifs, pourrait être tenté de la qualifier de *procès-verbal de carence*. Il suffira cependant, pour se montrer plus indulgent, de se rappeler que, même pour des périodes historiques offrant des données statistiques beaucoup plus nombreuses et plus précises, on n'est arrivé à déterminer la puissance d'achat de la monnaie qu'après que plusieurs études, à première vue stériles, eussent déblayé le terrain et on comparera ces pages à ces tirs d'essai qui permettent à d'autres plus adroits d'atteindre le but.

A. ANDRÉADÈS.

(1) Cf. plus haut nos observations sur l'Histoire Brève de Nicéphore et sur l'importance attribuée par l'*Eklogé* à la somme d'une livre.

Sur quelques évêchés suffragants de la Métropole de Trébizonde

Le nombre des sièges épiscopaux dépendant de la métropole de Trébizonde a varié avec l'importance de la ville même de Trébizonde et avec la prospérité économique et politique de l'élément grec ou chrétien de la population de cette ville ⁽¹⁾.

Dans les Νέα Τραπεζιά, qui reproduisent l'ordre des sièges épiscopaux dépendant du patriarcat œcuménique tel qu'il fut établi à nouveau, sous le règne de Léon le Sage, sept évêchés sont attribués à la métropole de Trébizonde ⁽²⁾. Une liste plus tardive, datée de l'époque de Jean Tzimiskès, et qui figure dans le manuscrit 1372 de la Bibliothèque nationale d'Athènes, mentionne dix-huit évêchés suffragants de Trébizonde ⁽³⁾. Une autre liste encore, de l'année 980 environ, n'en mentionne plus que quinze ⁽⁴⁾. Des listes postérieures à cette époque, mais antérieures à la fondation de l'empire de Trébizonde, au début du XIII^e siècle, n'indiquent plus en détail les évêchés dépendant de la métropole.

Les noms des évêchés de Trébizonde sont en partie barbares. D'autres ont complètement disparu ou bien se présen-

⁽¹⁾ Sur l'histoire ecclésiastique de Trébizonde, voyez Νίκος Α. ΒΕΕΣ, dans le *Journal international d'archéologie numismatique*, XIII (1911), p. 3 (cf. aussi Μ. ΠΑΡΑΝΙΚΑΣ, dans le *supplément* au tome XXXIV, de l' 'Ελλ. φιλολ. Σύλλ. de Cple (Cple 1913-1921), pp. 157-167).

⁽²⁾ GEORGH CYPRII, *Descriptio orbis Romani...* edidit H. GELZER, Leipzig, Teubner, 1890, pp. 77 sq., n^{os} 1641-1648.

⁽³⁾ H. GELZER, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum*, *Abhandl. d. philos.-hist. Classe d. Bayer. Akad. d. Wissensch.*, XXI, 1897-1901, pp. 568 sqq., surtout pp. 576 sqq.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, pp. 575 sqq. (cf. aussi, p. 640, 46). Cf. C. RITTER, *Die Erdkunde von Asien*, 2^e éd., t. IX, 1, p. 869.

tent sous une forme très corrompue. Aussi l'identification topographique des évêchés en question a beaucoup embarrassé les érudits. Fallmerayer, qui a le mieux étudié l'histoire médiévale des contrées du Pont, affirme, sans doute avec quelque exagération, qu'aucun géographe, aucune carte ne nous renseignent sur ces évêchés aux noms barbares, ni ne détermine leur emplacement ⁽¹⁾. H. Gelzer, lui aussi, le meilleur connaisseur de la géographie ecclésiastique des pays byzantins, qui a étudié spécialement cette question, avoue avec regret que beaucoup de noms ne peuvent être ni identifiés ni situés géographiquement avec quelque certitude ⁽²⁾. Cela est vrai, tout au moins en partie, car nous ne connaissons aucun document émané des archives de ces évêchés, et la tradition orale qui les conserve ne nous a pas été transmise sans interruption ni lacune. Une partie de la population chrétienne du plat pays de Trébizonde a conservé, après la conquête turque, la langue et les coutumes grecques et même, en secret, la religion chrétienne, en dépit de sa conversion officielle à l'islamisme ⁽³⁾ ; mais la majorité des chrétiens de ce pays a disparu graduellement depuis la conquête ou bien a émigré, remplacée par de nouveaux éléments allogènes. Les plus anciens documents de la métropole de Trébizonde qui, sans doute, nous aideraient à identifier les sièges épiscopaux de cette région, n'existent plus ; ils furent détruits en l'année 1665, lorsque l'église de Saint-Philippe, qui servait alors de métropole, fut occupée par la populace turque et transformée en mosquée. Un versificateur anonyme, témoin oculaire de cet événement, déplore entre autres le pillage et la dispersion des anciens livres de la métropole :

(1) FALLMERAYER, *Geschichte des Kaisertums Trapezunt*, München, 1827, p. 301.

(2) H. GELZER, *l. l.*, pp. 575 sqq.

(3) Cf. F. W. HASLUCK, *The Crypto-Christians of Trebizond*, dans *The Journal of Hellenic Studies*, XLI, 1921, pp. 199-202.

Ἐτζάκισαν καὶ τοὺς σταυροὺς, ἐπῆραν τὰ χαρτῖα·
πολλοὶ τὸν τόπον σκάλιζαν νὰ βρῖσκωσι φλωρία·
ἀνέβηκαν στάνώγειον, ὁποῦτον ἐ ὁ θρόνος
μητρόπολις ἐκ παλαιᾶς κτισμένος μὲ τὸ θόλος·
ἦτον βιβλία περισσὰ κεῖ μέσα φυλαγμένα,
μεμβράινα καὶ παλαιά, ἀξιοπαινεμένα·
ὅλα τὰ διασχόρπισαν, τίποτες δὲν ἀφίνουν (1).

Dans ces conditions, on voit combien nous sont utiles les identifications topographiques d'anciens noms, oubliés, d'évêchés de Trébizonde contenus dans une lettre synodale du patriarche œcuménique Méthode datée de 1670, et déposée aux archives de la métropole de Trébizonde. La lettre est adressée au métropolite de Kamachos et προστατεύων de Theodosioupolis, Laurentios. Celui-ci, qui se rattachait — comme on le conjecture à juste titre — au ressort du patriarcat d'Antioche, avec l'aide des Turcs, agissait anticanoniquement, et au surplus empiétait sur des lieux qui dépendaient traditionnellement de l'église de Trébizonde. Le patriarche œcuménique Méthode et son synode, à la prière de Jean, métropolite de Trébizonde, par sa lettre susmentionnée de 1670, blâme la conduite anticanonique du métropolite Laurentios et confirme les droits consacrés de l'église de Trébizonde.

Voici textuellement la partie de cette lettre importante pour les questions topographiques qui nous occupent :

Ἐξετάσαμεν καταλεπτῶς καὶ διὰ τὰ χωρία, καὶ εἶναι οἱ καθολικὲς ἐπισκοπὲς τοῦ Τραπεζοῦντος, ἂν καλὰ καὶ ὀλίγον τίποτις ἄλλαξαν τὰ ὀνόματά τους, ἀπὸ τοῦ καιροῦ τὰ συμβάντα, καθὼς ἔπαθον ὅλοι οἱ τόποι καὶ οἱ χῶρες· διότι τὸ λεγόμενον **Καλκέτι** εἶναι ἡ ἐπισκοπὴ ἡ λεγομένη **Χαχαίου**· πάλιν

(1) ATH. PAPADOPOULI-KERAMEI, *Fontes historiae imperii Trapezuntini*, Saint-Petersbourg, 1897, p. 164, vv. 383-389. (Cf. le *Supplément* au tome XVII de l' *Ἑλλ. φιλολ. Σύλλ.* de Cplé [Cplé 1886/7] 6, pp. 16 sqq.).

τὸ **Τερτζάν** εἶναι ἐπισκοπὴ **Βυζάνων**· τὸ δὲ **Ἑρζιγκάν** εἶναι ἐπισκοπὴ **Χάντιερζ**· τὸ δὲ **Τζινίση** εἶναι ἐπισκοπὴ **Σακάβου**· τὸ δὲ **Πασένι** εἶναι ἐπισκοπὴ **Φασιανῆς**· τὸ δὲ **Παγιπούρτι** εἶναι ἐπισκοπὴ **Πάγιπερ**· τὸ δὲ **Κουάζι** εἶναι ἐπισκοπὴ **Λερίου**· καθὼς, καὶ οἱ ἐντόπιοι ἐκ παραδόσεως τὰ γινώσκουσι καὶ τὰ ὁμολογοῦσι ().

Je pense qu'il ne saurait être question, à propos de ce document, d'identifications arbitraires à l'appui des droits de Trébizonde. Au contraire, dans cet écrit, a été conservée, très évidemment, une tradition qui, au moment de sa publication, c'est-à-dire en 1670, était encore vivante.

Une notice qu'on lit dans le manuscrit n° 27 du monastère de Souméla (un *Nomocanon* de Manuel Malaxos, écrit en 1734), provient directement ou indirectement de la même source : « Ἐπισκοπαὶ τῆς μητροπόλεως Τραπεζοῦντος πῶς ὠνομάζοντο τὸ πρῶτον : ὁ Χαλαίου τὸ νῦν λεγόμενον Κελκέτι· ὁ Βυζάνων, Τερτζέν· ὁ Χανδίαρζ, Ἑρζεγκιάν· ὁ Σακάβου, Τζηνήπερ· ὁ Φασιανῆς, Πεπεήνη· ὁ Πάιπερ, Μπαίπούρτ· ὁ Λερίου, Γχένασης (²) ».

Tous les noms mentionnés dans ce paragraphe de la lettre épiscopale se retrouvent dans les *Notitiae* antérieures à la fondation de l'Empire de Trébizonde. Spécialement les formes qui se rencontrent dans la lettre patriarcale **Χαχαίου**, **Χάντιερζ**, **Σακάβου**, **Πάγιπερ**, sont dignes d'attention pour la restitution du texte des *Notitiae*.

En ce qui concerne l'évêché de **Χαχαίου**, je remarque que celui-ci se rencontre sous la même forme dans le ms. 1372 de la Bibliothèque nationale d'Athènes, comme douzième évêché de Trébizonde. Dans cette même liste, le troisième

(¹) [Π. Τριανταφυλλίδου], *Οἱ φυράδες*, ἐν Ἀθήναις, 1870, p. 140, cf. p. 55.

(²) Ἑπαμ. Θ. Κυριακίδου, *Ἱστορία τῆς παρὰ τὴν Τραπεζοῦντα ... μονῆς ... τῆς Σουμελά*, ἐν Ἀθήναις, 1898, p. 133, 282, στή. (cf. aussi A. PAPADOPOULOS KÉRAMEUS, dans les *Βυζαντινὰ Χρονικά*, t. XIX, 1912, I Sect., pp. 282-322).

évêché de la même métropole est ὁ Χαλροῦ. Dans tous les cas, il s'agit d'un seul et même évêché, qui, dans les Νέα Τακτικά et dans les *Notitiae* postérieures, se présente sous les formes Χαλίου, Χαχθαίου, Χαλαίου, Χαχάιου ⁽¹⁾.

Tous les noms de lieux modernes qui se rencontrent dans la lettre patriarcale de l'année 1670, et qui correspondent aux noms des anciens évêchés, se sont conservés *mutatis mutandis* jusqu'aujourd'hui. La plupart se trouvent à l'intérieur des terres et à une distance considérable du littoral de Trébizonde. *Kalkéti* (évêché Χαλαίου) ou Kelké(y)t(i) se trouve près des sources du fleuve Lykos et constitue une région bien déterminée qui, à l'époque moderne, se rattachait à la Chaldie (Χαλδία) du vilayet de Trébizonde. Aujourd'hui, cette région est peuplée surtout de Turcs et de Kurdes ; les chrétiens grecs y sont rares ; ils sont soumis ecclésiastiquement à Théodosioupolis ⁽²⁾. Le petit village grec de la région en question nommé Πίσκι ⁽³⁾ tire probablement son nom d'ἐπισκοπή.

Il reste à rechercher si l'on peut établir un rapport quelconque entre l'évêché de Χάλαιον et le χωρίον Χαλάβαν, dans le δάνδον τῶν Ματζουκα(ι)ων, mentionné dans une dédicace de 1259 ⁽⁴⁾, et qui doit être identifié avec l'actuelle agglomération de Χάραβαν ⁽⁵⁾ sur le fleuve *Kanis* (?).

⁽¹⁾ Cf. H. GELZER, *l. l.*, p. 576.

⁽²⁾ Cf. AMÉDÉE JAUBERT, *Voyage en Arménie et en Perse, fait dans les années 1805 et 1806*, Paris, 1821, pp. 370, 375. V. FONTANIER, *Voyage en Orient*, Paris 1827, p. 42. ELI SMITH, *Researches of the Rev. E. Smith and Rev. H. G. O. Dwight in Armenia*, I, Boston, 1833, p. 112. H. KIEPERT, *Memoir über die Construction der Karte von Kleinasien und Türkisch-Armenien*, Berlin, 1854, pp. 97 sqq., 154 p. 292. C. RITTER, *l. l.*, VII, 1, p. 754 ; IX, 1, p. 900. H. F. B. LYNCH, *Armenia Travels and Studies*, London-N-York-Bombay, 1901, II, p. 243. Π. Τριανταφυλλίδου, 'Η ἐν Πόντῳ Ἑλληνικὴ φυλὴ ἦτοι τὰ Ποντικά..., 'Εν Ἀθήναις, 1866, pp. 105 sqq., 119, 121, 126. Σάβ. Ἰωαννίδου, Ἱστορία καὶ στατιστικὴ Τραπεζούντος καὶ τῆς περὶ ταύτην χώρας ὡς καὶ τὰ περὶ τῆς ἐνταῦθα ἑλληνικῆς γλώσσης, Cple, 1870, p. 159.

⁽³⁾ Cf. Τριανταφυλλίδης, *o. l.*, p. 106.

⁽⁴⁾ Παπαδοπούλου Κερχμέως, Ἑλληνικά ἀνέκδοτα, Cple, 1884 (— 1888), p. 84, n° 19.

⁽⁵⁾ W. HAMILTON, *Researches in Asia Minor*, London, 1842, I, pp. 172 sqq., 235 (Chalwar-Chalvar ?). C. RITTER, *l. l.*, tom. IX, 1, p. 832. Π. Τριανταφυλλίδης, *o. l.*, p. 103.

Je ne sais sur quoi se fonde l'assertion de certains lettrés de Trébizonde ⁽¹⁾, que Καλκέτι constituait jadis un évêché particulier du patriarcat d'Antioche sous le nom d' Ἀχατᾶ ⁽²⁾.

Τερτζάν, qui, d'après la lettre patriarcale de 1670, est l'évêché Βυζάνων, est un canton du vilayet d'Erzeroum, avec un chef-lieu du même nom ⁽³⁾.

La localisation de l'évêché Βυζάνων a donné beaucoup d'embarras aux critiques. Je crois fautive l'identification ⁽⁴⁾ avec Βιζανά, mentionné par Procope (*De Aedificiis*, 254, 3 : [Ἰουστινιανός] ἱερὸν Γεωργίῳ τῷ μάρτυρι ἐν Βιζανοῖς ἐδείματο.) ⁽⁵⁾, ou avec Βαζανίς de la 31^e Nouvelle de Justinien : τέσσαρας εἶναι πεποιήκαμεν Ἀρμενίας· τὴν μὲν ἐνδοτάτην, ἥς ἡ μητρόπολις τῇ τῆς εὐσεβοῦς ἡμῶν προσηγορίας ἐπωνυμίᾳ κατακεχώρηται, πρότερον Βαζανίς (Βαζανίς codic., Βεζανίς B. Βαζάνη Theod. 6) ἥτοι Λεοντόπολις καλουμένη, ἥνπερ καὶ ἀνθυπάτεϊα τετιμήκαμεν ⁽⁶⁾.

L'endroit doit être identifié avec le village actuel de Βαζίν dans la région appelée Κάρσιον du vilayet d'Erzeroum ⁽⁷⁾. Tomaschek ⁽⁸⁾ qui, erronément d'ailleurs, rapporte à l'année 1018 ⁽⁹⁾ la fondation de l'évêché de Βύζανα, reconnaît celui-ci

(1) Π. Τριανταφυλλίδης, *o. l.*, pp. 106, 126.

(2) C'est sans doute la forme hellénisée du nom du village Ἀχίσκα ou Ἀκίσκα, connu aussi comme métropole du patriarcat d'Antioche. On possède même une liste de ses évêques. Cf. Ἀ Παπαδοπούλου-Κεραμέως, 212 Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, I pp. 204, 207, 208, 213 (événements de 1733-1737).

(3) Cf. J. SAINT-MARTIN, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, Paris, 1818-19, I, pp. 14 ssqq., 74, II, p. 361, 435, 468. AMÉDÉE JAUBERT, *l. l.*, p. 128. ELI SMITH, *l. l.*, I, pp. 115, 116. C. RITTER, *l. l.*, VII, I, p. 754, 756, 769. H. F. B. LYNCH, *l. l.*, I, pp. 294, 348 ; II, pp. 376, 386, 416. JOH. LIPSIIUS, *Deutschland und Armenien*, 1914-1918, Potsdam, 1919, pp. 84, 98, 119, 386. J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886*, Paris, 1919, p. 305. H. GELZER, *o. l.*, p. 577. — Π. Τριανταφυλλίδης, *o. l.*, p. 127.

(4) H. GELZER, *o. l.*, p. 577.

(5) *Ibid.*

(6) Cf. EUSTATHIUS dans son commentaire sur Denys le Pérégète (*Geogr. Graeci. min.*, t. IV, pp. 124, 125).

(7) Π. Τριανταφυλλίδης, *l. l.*, p. 127.

(8) PAULY-WISSOWA, s. v. *Bizana*.

(9) Cf. H. GELZER, *l. l.*, p. 577.

dans le village arménien de Vdžan (= Βαζίν, cité plus haut). Sans aucun fondement est l'identification du village de Βιδανή (probablement Léontopolis d'Isaurie, aujourd'hui Siristat) avec le Βιζα(ι)νά de Procope ⁽¹⁾.

Erzindjan (évêché de Χάντιερζ), *alias* Ἀρσίγχι(ι) est une bourgade et le chef-lieu d'un arrondissement du même nom du vilayet d'Erzeroum ⁽²⁾. Très remarquable est un passage du discours de Jean Lazaropoulos (nommé en 1364 métropolite de Trébizonde) en l'honneur de saint Eugène, où on lit : « Περὶ δὲ τὴν Κελτζινὴν ⁽³⁾, ἣ νῦν παρὰ Πέρσαις Ἐρζυγκὰν ὀνομάζεται ⁽⁴⁾ ». Cf. Michel Panarétos, 15 (Ἐξισάων?), 30 (Ἐρζιγκά); N. Chachanof (mentionné ci-dessous) p. 28, 34; M. Le Quien, *Or. Chr.*, I, p. 1425-6.

Comment identifier Τζινήση (ou, d'après la note du ms. n° 27 de Soumela, Τζηνήσες), qui, d'après la lettre patriarcale de l'année 1670 et la note mentionnée plus haut du ms. de Soumela, est l'ancien évêché de *Sakavon*? Probablement, c'est le nom de Τζανίχι ou de Τζενίχι qui se cache là-dessous. C'est le nom que les Hellènes du Pont donnent à la région de l'ancienne *Thémiscyra* ⁽⁵⁾ (non loin de l'actuelle *Tcharchamba* ou *Starchamba*, chef-lieu d'un arrondissement de la

⁽¹⁾ Comme le veut W. M. RAMSAY, *The Historical Geography of A. M.*, 1890, p. 18, 369 sqq. Cf. GELZER, *l. l.*

⁽²⁾ Π. Τριανταφυλλίδης, p. 127. Σ. Ἰωαννίδης, *l. l.*, pp. 159, 163, 249, 253. Ξ. Σιδερόπουλος, dans le supplément au tome XVII du Σὺλλ. Κπλ., p. 138. JOHN MACDONALD KINNEIR, *Journey through Asia Minor, Armenia, and Koor-distan, in the years 1813 and 1814*, London 1818, p. 367. J. SAINT-MARTIN, *l. l.*, I, pp. 71 sqq.; II, p. 467. AMÉDÉE JAUBERT, *l. l.*, pp. 113 sqq., 128. ELI SMITH, *l. l.*, I, 113. H. KIEPERT, *l. l.*, pp. 98, 155, n° 299. C. RITTER, *l. l.*, VII, 1, p. 754, 756, 764, 769 sqq.. H. BARTH'S, *Reise von Trapezunt durch die nördliche Hälfte Klein-Asiens nach Scutari im Herbst 1858* (3 *Ergänzungsheft zu Petermanns Geogr. Mitteil.*), Gotha, 1860, p. 11, H. F. B. LYNCH, *l. l.*, II, p. 532. J. LAURENT, *l. l.*, pp. 299, 305.

⁽³⁾ = Κέλτζανζ, misérable bourgade, voisine de Nicopolis, en Petite-Arménie. Chabin-Kara-hissar ou Kara-hissar-arki, cf. Ξ. Σιδερόπουλος, *o. l.*, pp. 134, et s.

⁽⁴⁾ A. PAPAIOPOULI-KERAMEI, *Fontes historiae imperii Trapezuntini*, p. 71.

⁽⁵⁾ Cf. I. v. MÜLLER, *Handbuch der klass. Altertumswiss.* (III, *Geographie und pol. Geschichte*), München, 1889, p. 268.

province de Samsoun ou Amisos) ⁽¹⁾. Le nom de lieu Τζανίκι ou Τζενίκι est en rapport avec le nom de peuple antique Τζανοί (= Σανοί) ⁽²⁾. — Selon nous, il est peu probable qu'il faille identifier ce nom d'évêché avec la ville voisine d'Erzeroum, appelée Djennès ⁽³⁾, dont on a proposé ⁽⁴⁾ l'identification avec la ville de Γυμνιάς ⁽⁵⁾, mentionnée par Xénophon dans l'Anabase (IV, 7, 18 sqq.) : mais cette hypothèse est très invraisemblable ⁽⁶⁾.

Πασένι, un évêché de la région du Phase (Φασιανή) est la bourgade actuelle de Passin, chef-lieu d'un district du même nom entre Erzeroum et Kars ⁽⁷⁾. La Φασιανή est mentionnée plus d'une fois par Constantin Porphyrogénète (*De Adm.*, 199). Très intéressant, à cet égard, est un passage de la Σύνοψις τῶν θαυμάτων de Saint-Eugène, que rédigea au milieu du XIV^e siècle Jean Lazaropoulos : « Φασιανή χώρα τις ὠνομάζετο, χειμένη, ὡς οἶμαι, περὶ τὰ τῆς Περσαρμενίας μέρη · νυνὶ δὲ Ἰσραϊλίταις γενομένη ἀλώσιμος ἄλλην βαρβαρικὴν ἐπωνυμίαν ἐκληρώσατο. Ὑαλὸς τοίνυν ἐκεῖ εἴωθε γίνεσθαι, ἐξ ὧν καὶ ὅσοι ἐχρηζον σκευῶν ὑελίνων, παραγεγόμενοι ἐζωνοῦντο·

⁽¹⁾ JOHN MACDONALD KINNEIR, *l. l.*, pp. 306 sqq. AMÉDÉE JAUBERT, *l. l.*, pp. 71, 98 sqq., 384. KARL KOCH, *Wanderungen im Oriente während der Jahre 1843 und 1844*, Weimar, 1846-7, I, pp. 419, sqq ; II, pp. 6 sqq. H. KIEPERT, *l. l.*, pp. 152 sqq. C. RITTER, *l. l.*, IX, 1, pp. 98 sqq., 443, 693, 808 sqq., 822, 857 sqq., 1019. Π. Τριανταφυλλίδου, *Ποντικά*, pp. 106, 140 sqq. et *Φυγάδες*, p. 94. — Σ. Ἰωαννίδης, *o. l.*, pp. 159 sqq., 183 sqq. 204, 206. — Ξ. Σιδερόπουλος, *o. l.* p. 136.

⁽²⁾ Cf. I. V. HAMMER, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I, p. 228, not. 608. FALLMERAYER, *Geschichte des Kaiserthums Trapezunt*, pp. 289 sqq. C. RITTER, *l. l.*, IX, 1, pp. 101 sqq.

⁽³⁾ Cf. surtout AMÉDÉE JAUBERT, *l. l.*, pp. 116, 128, 372, sqq. C. RITTER, *l. l.*, VII, 1, p. 740, 754, 819 sqq.

⁽⁴⁾ JOHN MACDONALD KINNEIR, *l. l.*, p. 372.

⁽⁵⁾ Sur cette ville, cf. KIESSLING, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Enc.*, VII, pp. 2086 sqq.

⁽⁶⁾ Cf. A. JAUBERT *l. l.*, pp. 372 sqq. Selon le Dr BLAU, *Miscellen zur alten Geographie, Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, N. F., XII, 1862, pp. 296 sqq., Γυμνιάς était située sur l'emplacement de la petite ville actuelle de Gimil (district de Hemsin), hypothèse fort vraisemblable.

⁽⁷⁾ AMÉDÉE JAUBERT, *l. l.*, pp. 91, 117, 129, 374. ELI SMITH, *l. l.*, I, p. 146. KARL KOCH, *l. l.*, II, pp. 318 sqq. H. KIEPERT, *l. l.*, p. 100. C. RITTER, *l. l.*, VII, 1, p. 754, 756. H. F. B. LYNCH, *l. l.*, II, p. 509. JOH. LIPSIIUS, *l. l.*, p. 117. Π. Τριανταφυλλίδου, *Ποντικά*, p. 127.

ἐφ' ᾧ καὶ ὁ τῆς μονῆς προεστὼς Ἐφραίμ ὁ πολὺς ἐκεῖνος ... ἀπέστειλεν ἐκεῖ παραγενομένους ὠνήσασθαι θρυαλλίδια. ὅσα δέγραψεν εἰς τὴν τῆς ἐορτῆς ὠραιότητα ⁽¹⁾ ». Nous revenons plus loin sur la date de ce miracle.

Baïbourt (l'évêché de Πάϊπερ) est, aujourd'hui encore, une ville importante et le chef-lieu d'un arrondissement du vilayet d'Erzeroum, à mi-chemin de la route qui mène de cette ville à Trébizonde et qui surplombe Rizeh ⁽²⁾. Les Grecs appellent encore la ville qui s'élève pittoresquement sur des collines, Βαρβέτη ⁽³⁾; les Arméniens l'appellent Baberd; il faut rapprocher de cette forme la plus ancienne mention de la ville chez Procope (*De Aedificiis*, 253,15) : Βαῖβερδών.

Dans les textes byzantins postérieurs, le nom de la ville se présente sous différentes formes : Παῖπερτ, Πάϊπερτ, Παῖπέρτιον, Παῖπερ, Παῖπερτε; cf. *Theoph. Contin.* 404, 7; 896,12; Cedrenus II, 302, 8; Anna Comnena, II, 121 (Reiferscheid); Michel Panarétos, 15, 29, 29, (Fallmerayer) ⁽⁴⁾.

L'agrandissement et la fortification de la ville sont attribués principalement aux grands Comnènes et notamment à Alexis III ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *o. l.*, p. 107, 6-13. Cf. M. LE QUIEN, *Oriens Christianus*, I, pp. 1441-1442.

⁽²⁾ J. SAINT-MARTIN, *l. l.*, I, p. 70. JOHN MACDONALD KINNEIR, *l. l.*, pp. 351 sqq. AMÉDÉE JAUBERT, *l. l.*, pp. 372, 467, 474. ELI SMITH, *l. l.*, I, pp. 114, 129, 166. HORATIO SOUTHGATE, *Narrative of a tour through Armenia, Kurdistan, Persia, and Mesopotamia*, London, 1840, I, pp. 162 sqq., 169; II, p. 334. J. BRANT, dans le *Journal of the Roy. Geographical Society of London*, VI, 1837, p. 188. FALLMERAYER, *Original-Fragmente, Chroniken, Inschriften und anderes Material zur Geschichte des Kaiserthums Trapezunt*, I, p. 122, sqq. KARL KOCH, *l. l.*, I, p. 450; II, pp. 5, 49. W. HAMILTON, *l. l.*, I, pp. 171 sqq., 231 sqq. MORITZ WAGNER, *Reise nach Persien und dem Lande der Kurden*, I, Leipzig, 1852, pp. 194 sqq. H. KIEPERT, *l. l.*, pp. 99, 155, n. 302. C. RITTER, *l. l.*, VII, 1, pp. 272, 391, 741 sqq., 754, 1150. IX 1 pp. 824 sqq. 829 sqq. 866, 898, 900, 907, 915, 917, 958 sqq., 1015. M. DEFFNER, *Archiv für mittel- und neugriechische Philologie*, I, 1-2, Athènes, 1880, p. 233. H. F. B. LYNCH, *l. l.*, I, p. 432; II, pp. 233, 244, 382, 402. JOH. LIPSIIUS, *l. l.*, p. 531. J. LAURENT, *l. l.*, pp. 85 sqq. II. Τριανταφυλλίδης, *o. l.*, pp. 33, 127. Σ. Ἰωαννίδης, *o. l.*, pp. 159, 254 sqq. Ξ. Σιδερόπουλος, *o. l.*, p. 136.

⁽³⁾ Ἰωαννίδης, *o. l.*, pp. 254 sqq.

⁽⁴⁾ Cf. H. GELZER, *l. l.*, p. 577.

⁽⁵⁾ Cf. Σ. Ἰωαννίδης, *l. l.*, p. 254.

Certains évêques de Παίπερ sont connus. Dans la Σύνοψις τῶν θαυμάτων τοῦ Ἀγ. Εὐγενίου, de Jean Lazaropoulos, on lit : Ἐν τῇ χώρᾳ τοῦ ἁγίου Πατρίερτ, Νικόλαος καὶ Ἰωάννης, καὶ ἄμφω τοῦ ἱεροῦ καταλόγου τυγχάνοντες καὶ ὑπὸ χεῖρα ὄντες τοῦ πανευγενεστάτου Ἰωάννου πατρικίου τοῦ Χάλδου ἐκείνου, ἔτι δὲ καὶ Γρηγόριος ἐπίσκοπος τῆς αὐτῆς ἐπαρχίας, πολλὴν εἶχον ζέσιν ἀπὸ ψυχῆς ἐν τῇ πανσέπτῳ μονῇ τοῦ θείου μάρτυρος Εὐγενίου [ἐν Τραπεζοῦντι]. ὁθεν καὶ δῶρα ἐν διαφόροις καιροῖς ταύτῃ συχνὰ προσῆγον. ἐπεὶ δὲ καὶ κατὰ τὴν θερείαν ὥραν ὁ ταύτης δὴ τῆς μονῆς προσετώς Ἐφραίμ τοῦνομα ἐκεῖθεν εἰώθει προβάλλειν διὰ τινὰς χρήσεις, καὶ αὐτοὶ οἱ ῥηθέντες πρεσβύτεροι ἔχαιρον ἐπὶ τῇ τούτου εἰσόδῳ ⁽¹⁾ ». « Μέλλοντος Ἰωάννου ἐπισκόπου Πατρίερτ, ἐπιτροπῇ τοῦ μητροπολίτου Τραπεζοῦντος Κωνσταντίνου, χειροτονῆσαι διάκονον τοῦ εὐαγγελίου ... ⁽²⁾ ». « Εἰς δ' ἐξ ἐκείνων ῥάβδον οἷον ποιμαντικὴν κόψας καὶ ξύσας καὶ καλλωπίσας, προσαγαγεῖν ἡρετίσατο τῷ τοῦ Πατρίερτ ἐπισκόπῳ τοῦ δὲ ἡγουμένου Ἐφραίμ τὰς ῥάβδους βουλομένου ἀπάσας ταύτας ἐν τῷ ποταμῷ καταποντοῦν, ὁ τὴν τοῦ ἐπισκόπου ἔχων πολλὰ ἐδυσώπησε τὸν Ἐφραίμ ⁽³⁾ ».

Tous ces évêques ont vécu avant le milieu du XIV^e siècle, époque à laquelle Jean Lazaropoulos rédigea sa Σύνοψις des miracles de saint Eugène ⁽⁴⁾. L'évêque de Παίπερ mentionné dans le premier de ces passages peut être déterminé chronologiquement avec certitude. Il était d'après ce qui précède, contemporain de Jean, patrice, Χάλδος. Mais celui-ci, — d'après ce que nous enseigne ailleurs Jean Lazaropoulos ⁽⁵⁾ —

⁽¹⁾ A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS .., p. 97.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 103.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 114.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, pp. IX sqq.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, pp. 57, 94.

était fils de celui qui fonda à Syrmene ⁽¹⁾ le monastère du Christ Sauveur ; il fut duc de Chaldia et de Trébizonde, à l'époque où Athanase ὁ Δαιμονοκαταλύτης était à la tête de la métropole de Trébizonde, c'est-à-dire à l'époque du partiarche oecuménique Méthodios (843-847) et de l'empereur Basile le Macédonien (867-886) ⁽²⁾. A la même époque florissait — d'après ce que nous avons dit — l'higoumène du monastère de saint Eugène à Trébizonde, Éphraïm, mentionné plusieurs fois avec respect par Jean Lazaropoulos ⁽³⁾. Si Grégoire de Païpert n'est pas le même que l'évêque anonyme de Païpert, mentionné dans le passage cité plus haut, il doit avoir vécu à peu près à la même époque. La date de l'évêque de Païpert, Jean, peut être déterminée avec certitude, grâce au passage cité plus haut. D'après ce texte, il était contemporain de Constantin, métropolite de Trébizonde. Celui-ci était déjà en fonction dans les années 1023-1027 ⁽⁴⁾. Dans Le Quien, on trouve aussi un Arménien évêque de Païpert, du nom d'Isaac ⁽⁵⁾, et, en l'an 1624, on connaît un évêque de Païpert appelé Chrysanthos ⁽⁶⁾. Jean Lazaropoulos, dans un discours en l'honneur de saint Eugène et dans le Recueil des Miracles du même saint, fait encore d'autres mentions de Païpert ; il fournit de précieux renseignements au sujet des routes qui y mènent,

⁽¹⁾ Sur cet endroit, cf. KARL KOCH, *l. l.*, II, pp. 2 sqq., 118. H. KIEPERT, *l. l.*, pp. 153, n. 289, 170. C. RITTER, *l. l.*, IX, 1, pp. 83, 857, 876, 900, 916, 959. Dr. BLAU., *l. l.*, pp. 297 sqq. Σ. Ἰωαννίδης, *l. l.*, pp. 255 sqq. M. DEFFNER, *l. l.*, pp. 230, 231, 233. H. F. B. LYNCH, *l. l.*, I, p. 11. Π. Τριανταφυλλίδου, Ποντικά, pp. 35, 38 sqq., 67 et Φυγίδες, p. 45, où il est dit que le monastère du Sauveur, à Syrmene, est aujourd'hui détruit.

⁽²⁾ Pour la date, cf. Παπαδόπουλος-Κεραμέως, Βυζαντινὰ Χρονικά, XII, 1906, pp. 138 sqq. (les objections de E. KYRIAKIDIS, *o. l.*, pp. 15 sqq. sont sans fondement).

⁽³⁾ A. PAPADOPOULI-KERAMEI, *Fontes historiae imperii Trapezuntini*, p. 170.

⁽⁴⁾ LE QUIEN, *Oriens Christianus*, I, p. 511. Γ. Α. Πάλλη- Μ. Ποτλή, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων, Athènes, 1855, V, pp. 24, 32.

⁽⁵⁾ LE QUIEN, *o. l.*, I, pp. 1441-2.

⁽⁶⁾ Α. Παπαδοπούλου-Κεραμέως, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, I, p. 212.

au sujet des coutumes de ses habitants, et au sujet de leurs rapports avec le monastère de Saint-Eugène à Trébizonde : « Ἐθος δὲ ἦν καὶ τοῦτο ἀρχαῖον τοῖς ἐποίκοις Πατπερτ, καὶ πᾶσι τοῖς πέριξ ἐκεῖσε ὁμόροις καὶ ἀστυγείτοσι καὶ Χαλδαίοις, σιτίζειν ἀεὶ τοὺς τῇδε (c. à d. dans le monastère de St Eugène de Trébizonde) μοναχοὺς διὰ ζώων σιταγωγῶν· ἐκεῖσε γὰρ γῆ πάνυ εὐήροτός ἐστι καὶ βαθεῖα καὶ εὐφορος ⁽¹⁾ » « τοὺς τ' ἐκ Πάϊπερτ συνεληλυθότας συλλαβέσθαι ἅπαντας ἐπειρῶντο κακῶς. Φθάνει τε παραχρῆμα ὁ σοφὸς ἀρχιερεὺς Ἀθανάσιος, ὁ ἐν θαύμασι περιβόητος ... ⁽²⁾ ». « ... στέλλονται τοίνυν πρέσβεις παρ' αὐτοῦ Φωκᾶ [Βάρδα] πρὸς τοὺς τῆς Περσαρμενίας στρατάρχας, τὸν τε Παγκράτιόν φημι καὶ τὸν Τζουρβαλέλην [= Tchortonavel ⁽³⁾], συνήθεις ὄντας αὐτῷ καὶ φίλους τότε, χειρὶ μεγίστῃ καὶ δυνάμεσι πλείσταις κατὰ τῆς Τραπεζοῦντος ἐπιδραμεῖν καὶ πάντα δηῶσαι τὰ πέριξ. Πείθονται οὗτοι δὴ τῷ Φωκᾶ, καὶ εὐθέως ἅμα δεινῇ στρατιᾷ ἡλαυνον κατ' αὐτῆς. Καὶ μέντοι τὸ Πατπερτ διελθόντες καὶ τὰς τοῦ Ταύρου διελάσαντες πεδιάδας, ἄγχιστα τοῦ καλουμένου Στενοῦ ἐπήξαντο τὰς σκηνάς ⁽⁴⁾ ». « Ἐφραὶμ μοναχὸς καὶ πρεσβύτερος, προεστὼς ὢν τῆς μονῆς τοῦ καλλινίκου μάρτυρος Εὐγενίου, ἀπῆρε ποτὲ κατὰ τὴν θέρους ὥραν εἰς τὰς περὶ τὸ ἄστυ Πατπερτ χώρας, ἐπισκέψεως καὶ συλλογῆς ἕνεκα τῶν ἐργαζομένων τοὺς διαφέροντας τῇ ὑπ' αὐτὸν μονῇ τόπους ... ἀποφοιτᾷ τῶν ἐκεῖσε ὁρμήσας ἐφθασε ... εἰς τόπον καλούμενον Κακούην, ... οἱ δὲ ... κύκλῳ τοῦ τῇδε χώρου διερχόμενοι ὑπέστρεψαν εἰς τὸ Πατπερτ ⁽⁵⁾ ». « Ἀγχοῦ που περὶ τὸ πολίχνιον μέρος Πατπερτ ⁽⁶⁾ ». « Ἐφραὶμ ὁ ἡγούμενος ἀφίκετό ποτε εἰς Χαλδίαν τὰς ἐπικαρπίας

(1) A. PAPADOPOULI-KÉRAMEI, *Fontes historiae imperii Trapezuntini*, p. 56, 21-24.

(2) *Ibid.*, p. 58, 14-16 (Cf. *supra*, p. 8).

(3) Cf. M. BROSSET, *Additions et éclaircissements à l'histoire de la Géorgie*, St-Petersbourg, 1851, p. 177.

(4) A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *o. l.*, p. 82, 4-12.

(5) *Ibid.*, p. 93.

(6) *Ibid.*, p. 99 (cf. aussi pp. 97 sqq.).

ἐπισυνάξων · ζετο δὲ καὶ πρὸς τὸ Παῖπερτ ... τὸν ὁμοιον τρόπον ποιησόμενος... ⁽¹⁾ ». « ... Ὑποστρέφων ὁ ἡγούμενος ἐκ Παῖπερτ καὶ διελθὼν τὴν τῶν Ματζουκαϊτῶν χώραν καὶ παρὰ τὰς λίμνας γενόμενος.... ⁽²⁾ ». « Ἐν τῷ ὑποστρέφειν [ἐκ Φασιανῆς] εἰς τὸ Παῖπερτ παρεγένοντο... ⁽³⁾ ». « ... ἐπὶ τοῖς ὁρίοις Παῖπερτ... ⁽⁴⁾ ». « Ἐδέησέ ποτε ἀπελθεῖν τὸν Ἐφραῖμ ἐν τοῖς Χαλδαϊκοῖς κτήμασι, τοῖς μεταξὺ Παῖπερτ καὶ Ζαῖλουσας διακειμένοις, καὶ ὁδοιπορήσας εἰς χώρον τῆς Τζαμπλένιχας τοπικῶς οὕτως λεγομένης, ἀγχοῦ τοῦ παραρρέοντος ἐκεῖ ποταμοῦ τῶν Συρμένων... ⁽⁵⁾ ». « Ὁ μέντοι σουλτάνος διῆγει τὸν τόπον τοῦ Κατουκίου, ὃ ἐστὶ μεταξὺ Παῖπερτ καὶ Ζαῖλουσας · ἐκεῖ καὶ τὰς σκηνὰς ἐπήξατο. Τοὺς δὲ Παῖπερτηνοὺς ἤρετο τὴν ὁδὸν θέλων μαθεῖν, δι' ἧς εἰς Τραπεζοῦντα ἀπελεύσεται... ⁽⁶⁾ ».

Le dernier passage où il faut noter aussi l'ethnique Παῖπερτηνός, se rapporte à l'invasion du Sultan d'Iconium Melik, fils d'Ala-ed-dine, fils de Saabadine (1223); et il renferme des renseignements topographiques infiniment précieux.

Kouazi (Κοάς, Κοάσι) est un vaste district situé aux sources de la rivière Kanis, et dépendant ecclésiastiquement de Théodosioupolis ⁽⁷⁾. Lérin, comme on appelait jadis cet évêché, est aujourd'hui un pauvre village, situé à 4 heures environ à l'Est d'Argyroupolis ⁽⁸⁾. De Lérion était originaire le savant du XVIII^e siècle, Michel Papageorgiou, ὁ Λαίριος ⁽⁹⁾.

Près de Lérion existent encore des villages grecs et même hel-

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 100, 23-25.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 101.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 107 (cf. aussi p. 108).

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 111.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 113, 28-31 (cf. aussi 12).

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 118, 18-21.

⁽⁷⁾ Ἀ. Παπαδοπούλου-Κεραμέως, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, I, p. 213 : village Καρμούτ τοῦ Κοάε, en 1737.

⁽⁸⁾ Π. Τριανταφυλλίδου, Ποντικά, pp. 98, 99, 126; Φυγάδες, p. 142. Σ. Ἰωαννίδης, l. l., p. 251. Cf. H. KIEPERT, l. l., p. 155, n. 301. (*Lorri*).

⁽⁹⁾ Π. Τριανταφυλλίδου, Φυγάδες, p. 129.

lénophones, parmi lesquels Mourouzanton (τὸ Μουρουζάντων), berceau de la famille princière des Mourouzi (1).

Outre les évêchés suffragants de la métropole de Trébizonde mentionnés dans la lettre synodale de l'an 1670, celle-ci possédait, d'après les listes épiscopales antérieures à la fondation de l'empire de Trébizonde, toute une série d'évêchés : Χεριάνων, Χαμάτζουρ (Χαμούζουρ), Κεραμέων, Μανανάλεως, Ζαρινάκων, Αὐδάκου (= Ἀνδάκ(τ)ων), Μεσουνη, Χαβτζίτζιν, Ὁλνούτην, ὁ τὸ Σερμά(ν)τζου (2).

Ὁ Χεριάνων. Au sujet de l'emplacement (3) de cet évêché, voici ce que dit le Recueil des Miracles de saint Eugène : « Χερείανα χώρα διακειμένη ἐστὶ μεταξὺ Χαλδίας καὶ Κολωνείας, μία καὶ πρώτη οὔσα τῶν ἐπισκοπῶν Τραπεζοῦντος, μοναστήριον ἔχουσα παρ' ἐαυτῇ ἰδρυμένον, εἰς ὄνομα τιμώμενον τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου καὶ ἐκ βάθρων ἀνεγερθὲν πρὸς τῶν εὐγενεστάτων ἐκείνων Γαβράδων (4), τοῦ Χαίνου τοπικῶς ἐπιλεγόμενον... ἡ ῥηθεῖσα μονὴ αὕτη πολὺολβος ἦν ἀνέκαθεν, χώρας κύκλῳ πλουτοῦσα πολλὰς καὶ καλὰς καὶ πύονα γῆν καὶ ἀροσίμην καὶ εὐφορον πάνυ » (5).

Dans ce passage il faut noter, comme particulièrement important, ce renseignement que Χερίανα dans la série des évêchés suffragants de la métropole de Trébizonde, occupait la première place, ce qui n'est pas toujours le cas dans les listes épiscopales (6). Mais à l'époque où Jean Lazaropoulos

(1) Σ. Ἰωαννίδης, *l. l.*, p. 251.

(2) H. GELZER, *l. l.*, p. 576.

(3) Cf. FALLMERAYER, *Abhandlungen der Bayer. Akademie der Wissenschaften, Hist. Klasse*, 1844, IV, 2, p. 86. Π. Τριανταφυλλίδου, *Ποντικά*, pp. 94 sqq., 105 sqq., 121 ; Φυγιάδης, p. 77. — Σ. Ἰωαννίδου, *o. l.*, pp. 158, 252. Ν. CHACHIA-NOV, *Trudy po vostokovedeniju izdavaemye Lazarevskim Institutom vosto nych jazykov*, fasc. XXIII, Moscou, 1905, pp. xxviii, 31.

(4) V. à ce sujet surtout A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, dans les *Βυζαντινὰ Χρονικά*, t. XII (1906), pp. 132 sqq. (Cf. aussi SP. LAMBROS, *Νέος Ἑλληνορμάνισμος*, VIII, 1911 [-1912], p. 17,42).

(5) A. PAPADOPULI-KERAMEI, *Fontes historiae imperii Trapezuntini*, p. 86.

(6) Cf. H. GELZER, *l. l.*, pp. 576 sqq.

composait la Σύνοψις τῶν θαυμάτων de Saint-Eugène, c'est-à-dire vers le milieu du XIV^e siècle, Χερίανα avait repris la première place parmi les évêchés dépendant de Trébizonde. Χερίανα, mentionné aussi par Michel Panarétos (18 [« τὴν Χεριάναν »], 20 [« τῆς Χεριάνας »], 45 [« τῆς Χεριάνης »]), se trouvait aux sources du fleuve Lycos et formait une section du thème montagneux, boisé et peuplé de Chaldie : « Le thème de Chaldie, une région d'accès difficile, mais fertile en guerriers, θέμα Χαλδίας ἔστι δύσβατον, ἀλλὰ καὶ ἀνδρῶν πολεμιστῶν εὐπορεῖ ⁽¹⁾ (Σύνοψις θαυμάτων Ἀγ. Εὐγενίου, de Jean Lazaropoulos). Le nom de Χερίανα ou de Χερια(ι)νη n'a jamais disparu de la géographie ecclésiastique de l'Anatolie grecque. Comme archevêques, Χαλδίας καὶ Χεριάνων, je connais les suivants :

1^o Σιλβέστρος, successeur de l'évêque Χαλδίας Théolèptos (?). Dans le *codex* officiel du diocèse Χαλδίας, il est dit que l'année de l'élection de Silvestre n'est pas connue mais que « ἐν τοῖς χρόνοις . . . τῆς ἀρχιερατείας αὐτοῦ [τοῦ Σιλβέστρου] ἐπροβιβάσθη ὁ ἀγιώτατος οὗτος θρόνος Χαλδίας καὶ Χεριάνων εἰς ἀρχιεπισκοπὴν », Théolèptos était encore en fonction le 15 août 1624 ⁽²⁾.

2^o Εὐθύμιος, archevêque contemporain du métropolite de Trébizonde, Philothéos ; son existence est attestée en 1661 ⁽³⁾.

3^o Γρηγόριος de Matzouka : d'après le registre du diocèse Χαλδίας, il fut élu le 25 décembre 1684 ; 10 ans après, il abandonne le diocèse Χαλδίας καὶ Χεριάνων pour devenir métropolite de Séleucie et, vers la fin de sa vie, moine au monastère de Χουτουρᾶ, où il mourut le 31 janvier 1731 ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ A. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ-ΚΕΡΑΜΕΥΣ, *l. l.*, p. 118.

⁽²⁾ Ἀ. Παπαδοπούλου-Κεραμέως, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, I, pp. 211 sqq.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 347.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 215 ; IV, p. 299 (en 1715, il n'était sûrement déjà plus archevêque Χαλδίας).

4^ο Φιλίθεος surnommé Καστελιώτης. Sa mère s'appelait Sophia. Il fut élu le 13 juillet 1694 et mourut au village de Pertek, le 27 juillet (et non juin) 1717 ; du 1^{er} juillet 1717 au 11 septembre de la même année, l'archevêché Χαλδίας και Χερσιάνων fut occupé par le métropolite de Trébizonde Παΐσιος : armé de lettres du sultan et du patriarche, il chassa Philothéos de son diocèse (1).

5^ο Ἰγνάτιος, nommé d'habitude Φυτιᾶνος, d'après l'endroit dont il était originaire. Fils de Constantin Kouthour et de sa femme Chatouna, c'était un érudit (2). Il fut élu le 12 septembre 1717. D'après le *codex* du diocèse Χαλδίας, il mourut le 17 avril 1734 (3). Cependant, des documents officiels (4) attestent que, jusqu'à la fin de 1749, il fut archevêque Χαλδίας και Χερσιάνων. L'hypothèse (5) suivant laquelle il faudrait distinguer deux archevêques de ce nom (Ignace, I, 1717-1734 ; Ignace II, 1736-1737), manque complètement de fondement.

6^ο Διονύσιος est cité comme archevêque dans une lettre patriarcale du 21 juin 1767 (6). C'est sous son épiscopat que l'archevêché, en 1767, fut érigé en métropole laquelle métropole s'est conservée jusqu'à nos jours. On l'appelle

(1) Π. Τριανταφυλλίδου, Φυγάδες, pp. 144. sqq. Παπαδοπούλου-Κερραμέως, Ἑλληνικά ἀνέκδοτα, p. 78 et Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, I, pp. 215, 216, 616 ; IV, p. 298. F. KYRIAKIDIS, *l. l.*, p. 10. B. N. MYSTAKIDIS, "Ἐκδόσεις τοῦ Συλλόγου τῶν ὀρθοδόξων Ἑλλήνων θεολόγων, Cplé, 1923, n° 13, pp. 4 sqq.

(2) Π. Τριανταφυλλίδου, Φυγάδες, pp. 132, 160 sqq. H. OMONT, dans *Revue de l'Orient latin*, 1, 1893, p. 320, n° 73. Ἀ. Παπαδοπούλου Κερραμέως, Ἑλληνικά ἀνέκδοτα, p. 78 ; Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, I, pp. 206, 207, 108, 215, 216 ; II, p. 564 ; IV, pp. 299 sqq. ; V, pp. 475 sqq. ; Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, II, p. 404 ; IV, pp. 55 sqq. E. KYRIAKIDIS, *l. l.*, pp. 125 sqq., 132 sqq. NIKOS A. BEES, *Verzeichnis der griech. Handschriften des Peloponesischen Klosters Mega Spilaeon*, Leipzig-Athen, 1915, I, p. 134, B. A. MYSTAKIDIS, *l. l.*

(3) Ἀ. Παπαδοπούλου-Κερραμέως, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, I, p. 216.

(4) Π. Τριανταφυλλίδης, *l. l.* Ἀ. Παπαδοπούλου-Κερραμέως, *o. l.*, I, pp. 206, 208 ; II, p. 564 ; V, p. 475 et Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας, pp. 55 sqq. E. KYRIAKIDIS, *l. l.*, p. 133.

(5) Ἀ. Παπαδοπούλου-Κερραμέως, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, I, p. 572.

(6) Π. Τριανταφυλλίδης, *o. l.*, p. 163, sqq. (cf. p. 132).

d'ordinaire tout simplement Χαλδίας ⁽¹⁾. Le siège de cette métropole fut, pendant les derniers siècles, Argyroupolis (= Gümüş-hané), célèbre par ses mines d'argent, hier encore bourgade florissante avec des écoles grecques et d'antiques églises ⁽²⁾.

A une heure environ de l'Argyroupolis actuelle se trouvait un site plus ancien, appelé aujourd'hui *Tzachra* (Τζάχρα), ou Κάν(ιον) du nom du fleuve *Kanis* au bord duquel le site se trouve. Le Kanis prend sa source dans la Χαλδία orientale, et, sous le nom de Χαρσιώτης, il se jette dans la mer auprès de la Tripolis pontique ⁽³⁾. Τζάχρα est certainement le château de Τζάνιχα, mentionné vers le milieu du XIV^e siècle (Michel Panaréto, 17), qui fut le berceau de la célèbre famille Τζανιχίτης ⁽⁴⁾ de Trébizonde. Mais il est tout à fait invraisemblable de soutenir qu'il faut identifier avec Τζάνιχα = Τζάχρα, l'évêché Ζαλίχων ou Λεοντοπόλεως, mentionné plus d'une fois dans les *Notiliae* comme un évêché de l'Hélénopont dépendant de la métropole d'Amasie ⁽⁵⁾. En ce qui

⁽¹⁾ Π. Τριανταφυλλίδου, Ποντικά, pp. 94 sqq., 99 sqq. Le même, Φυγάδες, pp. 86, 132, 157 et Σ. Ίωαννίδης, *l. l.*, pp. 248 sqq. A. Παπαδοπούλου-Κεραμέως, Ἑλληνικά ἀνέκδοτα, p. 78. Le même, Ἱεροσολυμητικὴ βιβλιοθήκη, I, pp. 206 sqq., 572, IV, pp. 298 sqq ; V, pp. 475, sqq. Le même, dans le Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας, III, 1889-1891, p. 472 (cf. L. PETIT, dans *Izvestija* de l'Institut archéol. russe Cple, VI, 1900-1901, pp. 97 sqq.), etc., etc.

⁽²⁾ JOHN MACDONALD KINNEIR, *l. l.*, p. 347 sqq. AMÉDÉE JAUBERT, *l. l.*, pp. 374, 376 sqq., 467, 474. ELI SMITH, *l. l.*, I, pp. 111, 124 sqq., 166. HORATIO SOUTHGATE, *l. l.*, I, pp. 156 sqq. ; II, p. 334. J. BRANT, *l. l.*, p. 188. W. HAMILTON, *l. l.*, I, pp. 168 sqq., 233 sqq. KARL KOCH, *l. l.*, I, pp. 449, sqq. ; II, p. 40. MORITZ WAGNER, *l. l.*, I, pp. 172 sqq. H. KIEPERT, *l. l.*, pp. 99, 153, n. 291. C. RITTER, *l. l.*, VII, 1, p. 272 sqq, 754 ; IX, I, pp. 823 sqq., 875 sqq., 892, 898, 907 sqq., 914, 958 sqq., 1015. H. F. B. LYNCH, *l. l.*, I, p. 432 ; II, 69, 240, 243, 382. Π. Τριανταφυλλίδης, Ποντικά, *passim*. Le même, Φυγάδες *passim*. Σ. Ίωαννίδης, *l. l.*, *passim*. A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, Ἱεροσολυμητικὴ βιβλιοθήκη, IV, p. 298 sqq., etc.

⁽³⁾ JOHN MACDONALD KINNEIR, *l. l.*, p. 348. C. RITTER, *l. l.*, IX, 1, pp. 824 sqq., 832, 859. Π. Τριανταφυλλίδου, Ποντικά, pp. 63, 68 sqq., 94 sqq., 104 sqq. Le même, Φυγάδες, pp. 33 sqq., 41, 61 sqq., 143, 155 sqq., Σ. Ίωαννίδης, *l. l.*, pp. 247 sqq.

⁽⁴⁾ Sur lui, v. surtout A. Papadopoulos-Kérameus, dans le *Supplément* au tome XVII (IZ) de l'Ἑλλ., φιολ. Σύλλ. de Cple (Cple, 1886/7), p. 115. Cf. aussi Σ. Ίωαννίδης, *l. l.*, p. 248. NIKOS A. BEES dans la *Byz. Zeitschrift*, XVII, 1908, p. 487.

⁽⁵⁾ LE QUIEN, *Or. Chr.*, I, pp. 539 sqq. H. GELZER, *l. l.*, pp. 538²¹⁷, 553²⁴³, etc.

concerne *Λεοντόκαστρον*, mentionné aussi dans la Chronique de Michel Panarétos, § 14, à l'occasion des événements de 1349, ses mines sont celles que l'on appelle communément *Ἑσχι Τραπεζάν* (= l'ancienne Trébizonde), près d'Athènes (*Ἀθήνα*) du Pont ⁽¹⁾. Peut-être, dans le passage allégué plus haut de Jean Lazaropoulos ⁽²⁾, se rattache-t-il sous la forme *Χαίνου*, au nom plus récent de *Κάνιον*, nom de la rivière, de la bourgade voisine et de toute la région. Il existe un évêché de Kanion et un évêque du nom de Théolepte est mentionné comme titulaire de ce siège épiscopal ⁽³⁾. La route qui va de Trébizonde à Erzeroum et plus loin, vers la Perse, passe par un col élevé du Paryadre (en turc *Ghiaour-Dagh*). La partie du Paryadre en amont du fleuve Kanis est mentionné dans le *codex* de là métropole de Chaldie comme la montagne ou la colline de *Kaneon* et le col susmentionné du Paryadre s'appelle Zynganeon, *Zynkanios*, *Zy(n)ganeos*, *Zynkaneon*, nom qui provient des mots *Ζυγός* + *Κάνεον* ⁽⁴⁾. Ce n'est pas dans la région d'Ophis, près du village de *Ζυγινό* ⁽⁵⁾, mais ici, sur les versants du Paryadre qui s'inclinent vers le fleuve Kanis ⁽⁶⁾, se trouvait l'évêché de Ziganée: *Ζυγ(γ)ανέων*, *τῆς Ζηγανέων*, *τῆς Ζιγάνεω(ς)*, *Τζιγανέων*, *Τζιγγανέων* ⁽⁷⁾. Nous ne trouvons

⁽¹⁾ Cf. M. BROSSET, *Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie*, St-Peterbourg, 1851, VI^e Rapport, pp. 24 sqq. KARL KOCH, *l. l.*, II, pp. 123 sqq. TASSOS DEM. NEROUTSOS, dans le *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας*, III, 1889-1891, pp. 60 sqq. C. RITTER, *l. l.*, IX, 1, pp. 857, 933 sqq. Π. Τριανταφυλλίδου, *Ποντικά*, pp. 31 sqq., et Φυγάδες, p. 29. Cf. cependant aussi ce que disent de l'emplacement de Léontocastron FALLMERAYER, *Original-Fragmente*, p. 84 ; Σ. Ἰωαννίδης, *o. l.*, p. 237. H. F. B. LYNCH, *l. l.*, I, p. 31.

⁽²⁾ Cf. A. PAPADOPULI-KERAMEI, *Fontes hist. imper. Trapez.*, p. 87.

⁽³⁾ Π. Τριανταφυλλίδου, *Ποντικά*, p. 97. Le même, *Φυγάδες*, p. 86. Cf. Μουσειών καὶ βιβλιοθήκη τῆς Εὐαγγελικῆς Σχολῆς, II^e série, Smyrne, 1875-76, I, p. 76. H. GELZER, *l. l.*, p. 635, n. 225.

⁽⁴⁾ ANTONINI, *Itinerarium*, p. 216. Cf. J. BRANT, *l. l.*, p. 188, E. FLANDIN et P. COSSE, *Voyage en Perse*, Paris, 1851, pp. 47 sqq. M. WAGNER, *l. l.*, I, pp. 167, 172 (*Sehana*). C. RITTER, *l. l.*, IX, 1, pp. 824, 900, 910, 1018. Σ. Ἰωαννίδης, *l. l.*, p. 241. Π. Τριανταφυλλίδης, *Ποντικά*, p. 63.

⁽⁵⁾ Π. Τριανταφυλλίδης, *l. l.*, p. 33.

⁽⁶⁾ *l. l.*, p. 63.

⁽⁷⁾ Voyez G. PARTHEY, *Hieroclis synecdemus et notitiae Graecae episcopa-*

nulle part confirmée l'assertion ⁽¹⁾ que cet évêché Ζυγγανέων aurait jadis dépendu de la métropole Trébizonde.

Toutes les listes épiscopales généralement connues font figurer cet évêché au quatrième rang des évêchés dépendant de Phasis Lazique (τῆς μητροπόλεως Φάσιδος τῆς Λαζικῆς) ⁽²⁾.

Un évêché de Mananalis est mentionné par la liste épiscopale du ms. d'Athènes 1372. Cet évêché, d'après M. Gelzer (*Ungedruckte... Texte*, p. 578) serait « eine der Provinzen von Hoch-Armenien ». Bien plus probable serait l'identification du dit évêché avec le village de Μανομενάντη, situé au delà de la rive occidentale du fleuve Kanis et appartenant à l'ἐπίσκοπος de Trébizonde ⁽³⁾.

L'évêché d'Αὐδάκου ou Ἀνδακα (Ἀνδακτα) mentionné dans la liste du ms. d'Athènes n° 1372 et dans des « éditions » subséquentes de cette liste comme dépendant de la métropole de Trébizonde ⁽⁴⁾ est, d'après moi, celui-là même qui, dans des textes plus anciens ⁽⁵⁾, se rencontre sous la forme Ἀνδραπα (= Νεοκλαυδιούπολις, Le Quien, *Oriens Chr.*, I, pp. 539-540) ; c'est un évêché dépendant d'Amasia (Hélénopont) ; v. Anderson-Cumont-Grégoire, *Studia Pontica*, III, p. 73. On n'est nullement fondé à l'identifier avec Ἀρτρίν en Colchide ⁽⁶⁾.

tuum, Berlin, 1866, p. 72⁴¹⁸, 160²³⁸, 179¹⁷, 195⁴²⁸, 320. GEORGI CYPRII, *Descriptio orbis Romani*, éd. H. GELZER p. 24⁴⁶⁸. LE QUIEN, *Or. Chr.*, I, pp. 1345-6.

⁽¹⁾ Π. Τριανταφυλλίδου, *Ποντικά*, p. 63.

⁽²⁾ Sur l'emplacement d'un autre évêché de Phasis τῶν Πετρῶν ou Πέτρας, situé près de Βαθὺς Λιμὴν (Batoum), v. aussi Chrysanthé de Jérusalem, *Συνταγματικὸν περὶ ὁφικίων* (Venise, 1778), p. 92. Cf. aussi Π. Τριανταφυλλίδης, *l. l.*, p. 28, 55 sqq.

⁽³⁾ Cf. Π. Τριανταφυλλίδου, *Ποντικά*, p. 64.

⁽⁴⁾ H. GELZER, *l. l.*, p. 576.

⁽⁵⁾ *L. l.*, p. 538, n° 216, 553, n. 262. H. GELZER, *Georgii Cyprii descriptio orbis Romani*, pp. 14³²⁹, 67¹³⁷².

⁽⁶⁾ DR. KOLER, dans les « *Monatsberichte der Gesellschaft für Erdkunde in Berlin*, N. S., IV, 1842, p. 218 ; VI, 1844, pp. 22 sqq. F. GUARRACINO, dans le *Journal of the Roy. Geographical Society of London*, XV, 1844, pp. 296 sqq. KARL KOCH, *l. l.*, II, pp. 143, 148, 151 sqq. H. KIEPERT, *l. l.*, pp. 99, 155, n. 310. C. RITTER, *l. l.*, IX, I, pp. 930, 936, 940, 942 sqq. H. F. B. LYNCH, *l. l.*, I, pp. 430, 443. Σ. Ἰωαννίδης, *l. l.*, pp. 255 sqq.

Dans la liste du ms. d'Athènes, n° 1372 et dans une forme plus récente de cette liste se trouve ὁ τὸ Χαβτζίτζιν ou ὁ τοῦ Χαβτζίτζου (ὁ τοῦ Χαντζίτζη, ὁ τοχαβτζίτζου). Il s'agit probablement d'un nom qui se trouve déjà chez Constantin Porphyrogénète : τὸ δὲ Χανζιτ καὶ ἡ Ῥωμανόπολις κλεισοῦρα τῶν Μελητινιατῶν ὑπῆρχον. (*De Adm. Imperio* 226,5 ; cf. aussi Barhebraeus, *Hist. Eccl.*, p. 412.) H. Gelzer ⁽¹⁾ identifie Χαν(τ)ζίτ avec Ῥωμανούπολις, qui est déjà citée au Xe siècle comme évêché de la métropole de Kamachos ⁽²⁾.

D'après une tradition locale ⁽³⁾ — et contrairement à ce qu'on lit dans la lettre patriarcale de 1670, — Ῥωμανόπολις serait l'actuelle Erzindjian (v. supra). Je pense toutefois que Χάνζιτ doit être identifié avec Χάτζιν, Hadjin, bourgade florissante jusqu'à nos jours dans la Χαλδία, non loin du fleuve Μούζενα ⁽⁴⁾, où se trouvent de vieux murs et d'autres ruines ⁽⁵⁾. Très probablement, c'est ce nom même qu'il faut lire dans un horoscope de Trébizonde de l'année 1336 : « Ἡ μειζοτέρα στενότης ἔσεται εἰς τοὺς Τούρκους καὶ Ἀράβους καὶ τὰ πέριξ τοῦ Χάτζη » ⁽⁶⁾. Il est beaucoup moins vrai-

⁽¹⁾ *Unedierter... Texte der Notitiae*, p. 580.

⁽²⁾ *L. l.*

⁽³⁾ Cf. Σ. Ἰωαννίδης, *l. l.* p. 253.

⁽⁴⁾ Π. Τριανταφυλλίδου, *Ποντικά*, p. 102. p. 102. Cf. aussi C. RITTER, *l. l.*, IX, 1, p. 832.

⁽⁵⁾ Π. Τριανταφυλλίδου, *Ποντικά*, p. 102.

⁽⁶⁾ Σ. Π. Λάμπρου, *Νέος Ἑλληνομνημον*, XIII (1916), p. 41. Au même endroit (p. 49), Sp. Lambros note : « Ἀδελφὸν δὲ ποία χώρα ἢ πόλις δηλοῦται διὰ τοῦ Χάτζη. Il faut remarquer que, d'une part, dans la région de l'Antitaurus et près des rives du fleuve Saros, nous avons la ville de Hadjn et que, d'autre part, dans la Soplène, existe un canton de Hanzit (cf. par ex. H. KIEPERT, *l. l.*, pp. 102, 146. J. LAURENT, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, pp. 242, 243, 258, 387. J. LEPSIUS, *l. l.*, p. 532, etc. W. TOMASCHEK, *Beiträge zur alten Geschichte und Geographie, Festschrift für Heinrich Kiepert*, Berlin, 1898, pp. 137 sqq.). On notera que, dans l'horoscope de Trébizonde de 1336, édité par Sp. P. LAMBROS (*o. l.*, p. 40³¹), Μήστριν n'est pas une faute pour Μησίριν (Μισίριν) et n'a aucun rapport avec l'Égypte, contrairement à l'opinion de Sp. P. LAMBROS (*o. l.*, p. 49), mais doit être mis en rapport avec l'endroit dit Μι(ν)θρίον ou Μι(ν)θρον (à l'est de Trébizonde. Cf. Σ. Ἰωαννίδης, *l. l.*, pp. 238 sqq. C. RITTER, *l. l.*, IX, 1, pp. 864, 888, etc.), souvent cité dans les documents médiévaux qui le mettent même en rapport avec Mithra. Cf. par ex. MICHEL PANARÉTOS, *Chron.*, § 9, 31 ; A. PAPADOPOULI-KERAMEI, *Fontes historiae imperii Trapezuntini*,

semblable qu'il soit encore question de Hadjin dans un passage d'un chrysobulle d'Alexis III, le grand Comnène, délivré en 1381 au monastère de Vazelon (... χωρία Ζούζουν καὶ Χαψίν) ⁽¹⁾.

• L'évêché ὁ τοῦ Ὀλνούτη(ν) (ὁ τοουλνότου, ὁ τουλνούτου, ὁ τοῦ Οὐλνούτου) a été identifié par M. Gelzer ⁽²⁾, sous réserve, il est vrai, avec Olty en Transcaucasie, dans la région de Kars. D'après nous, le plus vraisemblable serait d'identifier l'évêché en question (sur celui-ci, cf. Const. Porphyrog., *de admin.*, 43, p. 191, 7), avec la région chaldique d'Ortzoûl ou Oltzoûl sur le fleuve Lycus ⁽³⁾.

Athènes-Berlin.

(Traduit du grec par P. Graindor et H. Grégoire).

Nikos A. BEES (Βέης).

pp. 8 sqq., 10, 63, 92. Cf. aussi une note chronographique de 1434 (ὁ ἐκκλησιάρχης τοῦ Μηθίου καὶ πνευματικός Κύριλλος ἱερομόναχος), Βυζαντινὰ Χρονικά, V, 1898, p. 679, n° 5.

⁽¹⁾ Ἀ. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, Ἑλλ. ἀνέκδοτα, p. 77. Je pense que Χαψίν doit être identifié avec Χαμψύκοι (cf. E. KYRIAKIDÈS dans l'Ἑλλ. φιλ. Σολ. de Cplé, XXVII, 1900, p. 365) ; sans fondement est l'identification du village de Χαψίν avec *Hemsin* (en turc *Hemschîreh*, en arménien *Hamsén*). II, Cf. surtout J. SAINT-MARTIN, *l. l.*, I, p. 78 ; KARL KOCH, *l. l.*, pp. 6, 23 sqq., 37, 39, 116. 124. C. RITTER, *l. l.*, IX, 1, pp. 83, 876, 923 sqq. ; DR. BLAU, *l. l.*, p. 297).

⁽²⁾ *l. l.*, p. 578.

⁽³⁾ II. Τριανταφυλλίδης, *l. l.*, pp. 108, 119 sqq.

The *episcopalis* *audientia* in Byzantine Egypt.

The powers of jurisdiction possessed by Bishops since Constantine find little illustration in the Greek papyri at present published, but there are one or two documents which have a bearing on the subject. Chief among these is P. Lips. 43, which is an actual decision by a Bishop officiating as *δικοιτητής* in a dispute *περὶ ἀφαίρέσε[ω]ς βιβλίων χρη[σι]-*
τιανικῶν. To Mitteis's commentary on this, in the original edition and in his *Chrestomathie*, where the document was republished as n° 98, reference may be made for the literature of the subject. A case of the *episcopalis audientia* was suggested by Wenger in P. Oxy. VI, 903, 15 ; and J. Maspero finds another in P. Cairo Masp. III, 67295, III, 1-19 (see too his *Hist. des Patr. d'Alex.*, p. 62). In the dialysis of A. D. 481 published by H. B. Dewing (Trans. Am. Phil. Ass., LIII, 113 ff.) a Bishop of Lycopolis appears not as adjudicator but as one of the parties to a dispute (¹).

In this scarcity of evidence the publication of a papyrus acquired by the British Museum in 1920 will perhaps be welcome. This contains a petition addressed by a woman of the village of Spania to Theodorus, Bishop of Oxyrhynchus. It bears no date, and unfortunately no help is given by internal evidence, since I have failed to identify the Bishop addressed ; he was not the Oxyrhynchite Bishop of the same

(¹) A work on the subject by P. de Francisci (*Per la storia dell' episcopalis audientia fino alla nov. XXXV (XXXIV) di Valentiniano*, Rome 1915) referred to by Wenger in his *Volk und Staat in Ägypten* (Munich, 1922), p. 57, is not accessible to me.

name who, at first orthodox, afterwards submitted to George of Cappadocia, for the papyrus cannot be as early as the fourth century. The hand justifies a fairly confident ascription to the fifth century, more probably the second than the first half. It is not likely to be later than the end of that century.

The petitioner, Aurelia Nonna, presumably did not belong to what we may call the upper or aristocratic class, as she would probably, in that case, have possessed the name of Flavia, but, to judge from her subscription, which is easy and confident, she must have had a better education than the average. The petition itself, however, written for her, as we may infer, by a professional scribe, is awkwardly expressed, and owing to its very un-Byzantine brevity leaves several points obscure. It appears that Nonna's nephew, a monk named Alypius, desired to give her daughter to her kinsman Apaion (l. 6, note). The daughter was probably ἀφῆλιξ, since she is described as μικρή, and Alypius may have been the child's guardian; though he is not so described, for otherwise it is difficult to see what pretext he could have had for interfering in the matter at all. He was backed up by <οἱ> ἡμέτερα πράγματα ἔχοντες, by which apparently is meant (l. 7 f., note) the administrators of Nonna's estate. As the text stands in the Ms. Nonna, after this preface, proceeds to explain that «since my daughter wishes to marry him» the monk had assaulted her (the petitioner). This is a *non sequitur*, and we must explain in one of two ways: either (a) Nonna herself was opposed to the match (though she does not say so), and Alypius assaulted her for opposing her daughter's wishes, or (b) an οὐ has dropped out before βούλεται, and we are to understand that the daughter herself (supported evidently by her mother) refused the match. The second is certainly the better explanation and I have adopted it in text and translation, but the first is not wholly impossible.

The interest of the document lies however in its juristic significance. Nonna asks the Bishop to have Alypius brought before him and to pronounce a *τύπος* in the matter ; in other words, the institution of the process is entirely one-sided, just as in an ordinary law-case before the prefect or magistrate deputed by him. Now the *episcopalis audientia*, though for a time in the fourth century it did not involve the mutual consent of both parties, certainly did so after A. D. 398 (*C. J.*, I, 4, 7). The papyrus cannot be dated earlier than 398, nor can it with any plausibility be placed as late as Justinian's *Nov.* 79, which established a special jurisdiction for ecclesiastics. Are we then to infer that in this respect, as in several others, local practice did not conform to imperial constitutions, and that the Bishops actually exercised powers greater than they legally possessed ? It may be that this is not in the strict sense a legal suit at all ; that Nonna is invoking merely ecclesiastical disciplinary action against Alypius. The words $\pi[\alpha\rho\acute{\alpha}] \tau\acute{o} \sigma\chi\eta\mu[\alpha]$ (l. 10, note) may give some support to the idea, but on the other hand there is nothing in the concluding sentence to suggest it ; the formula is that of an ordinary petition, and the words $\tau\acute{\upsilon}\pi\omicron\nu \mu\epsilon \delta\acute{\epsilon}\chi\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$ perhaps make against it, as they may imply that Nonna expected some compensation for the outrage. The word *τύπος* itself is not decisive ; in *P. Oxy.* VI, 893 = *Mitteis, Chrest.* 99 it is used of the decision in a case which was probably in the nature of an arbitration, but we cannot be sure that it implies arbitration in the present case, for the word had various senses (see Preisigke, *Fachwörter*, s. v. ; l. 14, note).

The point must be left to the decision of the jurists. In any case it seemed worth while to publish a document which is of some interest for students of the history of the Egyptian church and Byzantine Egypt in general.

P. Lond. Inv. n^o 2217. — 27.5 × 20.7 cm.

Τῷ ἁγιωτάτῳ καὶ [εὐσε]β(εστάτῳ) ἅπα Θεοδώρῳ ἐπισ-
κ(όπῳ) τῆς

λαμπρᾶς καὶ λαμ[προτ]άτης Ὀξυρυχιτῶν πόλεως
παρὰ Αὐρηλίας Νόννα[ς] ἀπὸ κώμ(ης) Σπανίας τοῦ
Ὀξυρυχ(ίτου) νομοῦ.

Ἀλύπιος μονάζων ὁρμώμενος ἀπὸ τῆς ἡμετέρας

- 5 κώμης ἀδελφιδοῦ[ς] ἡμέτερος τυγχάνων τὴν ἐμὴν
θυγατέρα μικκῇ(ν) ἡθέλησεν δοῦναι Ἀπαεῖωνι συγγενεῖ
πάλιν ἡμετέρῳ. τοῦτο δὲ ποιῆσαι ἐσπούδασαν <οἱ> ἡμέ-
τερα

πράγματα ἔχοντες καὶ μὴ θέλοντες ταῦτά μοι ἀποκα-
ταστῆσαι.

- Ἐπὶ τοίνυν Θε.. ἡμου θυγάτηρ ἐκείνῳ(οῦ?) βούλεται συνά-
10 πτεσθαι, π[αρά] τῷ σχῆμ[α] δὲ διαπραττόμενος, ὁ μονάζων
πληγὰς μοι ἐπήγαγεν καὶ τὴν ἐσθῆτά μου διέρ<ρ>ηξεν
καὶ ἀχρίαν ἀπέδιξεν. Τούτου [χάρ]ιν παρακαλῶ σου
τὴν ἁγιοσύνην κατελεῆσαί με καὶ κελεῦσαι αὐτὸν
ἐνεχθῆναι καὶ τύπον με δέχεσθαι τὸν τῇ σῇ ἁγιοσύνῃ
15 παριστάμενον, ἁγιώτατε ἐπίσκοπε κύριε.

(2nd hand) + Αὐρ[η]λί[α] Νόννα ἐπιδ[έ]δωκα.

7. Second ι of ποιῆσαι inserted later. 13. 1. ἁγιοσύνην. So
l. 14.

« To the most holy and most pious Apa Theodorus, Bishop of the illustrious and most illustrious city of Ōxyrhynchus, from Aurelia Nonna of the village of Spania in the Oxyrhynchite nome. Alypius a monk, native of our village, who is our nephew, desired to give (in marriage) my little daughter to Apaion, also a relative of ours, and the administrators of our estate, who are unwilling to restore it to me, were eager

to do this. Since therefore The...., my daughter, (does not ?) wish to marry him, and acting in defiance of his cloth, the monk beat me and tore my clothing, ruining it. Therefore I beg your holiness to have compassion upon me and order him to be brought (before you), and that I may receive whatever decision you shall approve of, my lord, most holy Bishop. (Signed) I, Aurelia Nonna, have presented the petition».

3. Σπανιάς : for this village, see P. Oxy. VIII, 1147, 7, etc.

6. μικρή<ν>: cf., for this form, P. Lond. II. 239, 16 (p. 298). Ἀπαείωνι : as both the names Ἀπαίων and Ἰων are known (for the former see Preisigke, SB. 4669,7 ; 5962 ; for the latter, in Christian times, Wessely, *Stud.*, X. 172,2 ; Crum, *Cat. of Coptic Mss. in the B. M.*, n° 1045, 6 ; *ibid.*, p. 448), it is equally possible to take this as the former or as ἄπα Εἴωνι (sc. Ἰωνι).

7 f. τοῦτο δὲ κτλ. : a little obscure, but probably the insertion of οἱ (perhaps also of τὰ, but the scribe omits the article with ἡμέτερος in l. 5 and again with ἡμετέρῳ in l. 7) is correct ; the persons referred to were certain administrators of Nonna's estate (perhaps appointed when she was still a minor), who had apparently refused on the expiration of their term to resign the charge. Only on this supposition can we explain their participation in the matter. Did ἔχοντες mean merely that they had somehow obtained possession of certain property of Nonna's which they refused to restore, their interference in the question of her daughter's marriage would be inexplicable, and it would also be very strange that Nonna says nothing further as to their (presumably illegal) appropriation of her property.

8. ἔχοντες : the papyrus is damaged here, and the second ε is on a piece of papyrus which has become separated from the bottom layer and is at present above the τ.

9. Θε . . . ἡ: θ is a likely but by no means certain reading. The η may be part of the name; if so, we must supply <ἡ> after it.

10. π[αρὰ] τὸ σχῆμα[α]: in my first transcript, I read π[ρ]όσχημα[α], taking the clause in the sense « making (this) a pretext », but this is palaeographically unsatisfactory, for the space is too large for ρ, and if the fragment containing οσχῆμα be moved further to the left, this merely makes the space between μ and δ too large for α. Moreover, the trace of ink before ο, which is a ligature, does not suit a preceding ρ, which would not be ligatured, and does suggest τ. Παρὰ τό suits the space excellently, and gives excellent sense, nor is the position of δέ a serious objection. For σχῆμα, cf. Mitteis, *Chrest.* 319, 62-3, ἐπωμοσάμην πρὸς... τοῦ περιβεβλημένου μοι σχήματος (a Bishop); P. Lond. V, 1729, 24-5, ὁμνύων τὸ περιβεβλημ<μ>ένον μοι σχῆμα (a monk); P. Lond. Inv. n° 2017, 78-80, ἐπωμόσατο... κατὰ τοῦ περιβεβλημ<μ>ένου αὐτῷ ἱερατικοῦ σχήματος; and see M. N. Tod's remarks on Appian, B. C. I, 16, 3 in *Class. Quart.*, 1924, 3. The word in this connexion meant (a) dress, particularly the costume of a rank or order, (b) the *dignity* or *office* expressed by the dress. The English «cloth», which has the same double sense, is an exact equivalent.

14. τύπον: for this word as « legal decision », « judgement », see P. Oxy. XVI, 1829, 2, note, and the references there.

H. I. BELL.

Sur la date de la mosaïque de la Transfiguration au Mont Sinaï.

I.

Pour déterminer la date de la fameuse mosaïque du Sinaï, on s'est servi des données de l'histoire de l'art, données qui, pourtant, aux auteurs mêmes des différentes hypothèses, n'ont point paru décisives. Ainsi N. P. Kondakov (*Putešestvie*, p. 95) déclare « que toutes les considérations, tous les raisonnements de cette espèce, dans la question qui nous occupe, seraient d'ordre secondaire, si nous possédions, dans l'inscription qui court au bas de la mosaïque centrale de la Transfiguration, et dans cette autre inscription qui se trouve à l'extrémité de droite de la frise des médaillons, une date exacte. Mais, en fait, ce n'est pas le cas ; tout au moins n'est-il pas possible, actuellement, de tirer cette date des dites inscriptions ». Tous ceux qui, jusqu'à présent, ont essayé de dater le monument par les inscriptions ont échoué, parce qu'ils sont partis d'une lecture erronée de ces textes épigraphiques, parce qu'ils ne possédaient pas les moyens nécessaires pour mener à bien leurs recherches, ou parce qu'ils n'avaient pas une idée claire de la marche à suivre. La nouvelle tentative faite aujourd'hui dans ce sens ne s'explique point par une confiance excessive de l'auteur dans sa propre ingéniosité ; elle est née simplement de son désir de montrer que l'entreprise n'est pas absolument désespérée, mais que le succès dépend de plusieurs circonstances jusqu'à présent insuffisamment éclaircies. Aujourd'hui, il est possible de fonder

une hypothèse, croyons-nous, acceptable, sur une série d'observations nouvelles, relatives à des matériaux connus, et aussi sur quelques documents nouveaux. La présente étude sera conduite par nous comme s'il ne restait rien de la mosaïque, en dehors de l'inscription du bord inférieur; et nous nous efforcerons surtout de réunir les matériaux avec la précision et l'exactitude voulues. On ne trouvera pas ici la bibliographie complète de la question. Je me suis borné à citer les principaux travaux, en indiquant les mérites et les défauts de chacun.

II.

Sur la construction du monastère du Sinaï par Justinien, nous avons une série de témoignages de valeur diverse et qui ne concordent pas toujours entre eux. D'après Procope, contemporain des événements (*De Aedif.*, V, 8), « dans la province appelée naguère Arabie, et maintenant Palestine III^e, Justinien construisit une église au nom de la Très Sainte Mère de Dieu, non point au sommet de la montagne, mais beaucoup plus bas (οὐ κατὰ τοῦ ὄρους ἐδείματο ὑπερβολήν, ἀλλὰ πολὺ ἐνερθεν) afin que des moines pussent y passer leur vie dans la prière et la consécration à Dieu. Et au pied de la montagne, cet empereur fit bâtir une très forte citadelle, afin que les sauvages Sarrasins ne pussent, à la faveur de cette solitude, envahir par là la Palestine ⁽¹⁾ ». Le patriarche alexandrin Eutychius, écrivant dans la première moitié du X^e siècle (P G, CXI, 1071-1072), raconte autre chose d'après un historien perdu. Un légat de Justinien aurait bâti le monastère à côté du Buisson et de la Source; une tour, construite d'après la tradition par sainte Hélène, aurait été incluse dans le monastère. Et sur le sommet de la montagne, une église aurait été fondée.

(1) Ἐς δὲ τοῦ ὄρους τὸν πρόποδα καὶ προύριον ὁχυρώτατον ὁ βασιλεὺς οὗτος ὑποδομήσατο, ὥς μὴ ἐνθένδε Σαρακηνοὶ βάρβαροι ἐχιοιεν. ἅτε τῆς χιώρας ἐρήμου οὕσης, ἐσβάλλειν ὡς λαθραιότατα ἐς τὰ ἐπὶ Παλαιστίνης χωρία.

Un nommé Doula fut nommé higoumène. Un autre « légat de Justinien » amena au Sinaï deux cents familles d'esclaves de Byzance et d'Égypte et les installa dans une fortification spéciale, à l'est du monastère, pour la défense du couvent et des moines ⁽¹⁾. Le temps de la construction du monastère n'est indiqué ni par Procope, ni par Eutychius, bien que ce dernier place son récit immédiatement avant la narration des événements de la seconde année du règne de Justinien, et immédiatement après la mention de la mort de saint Sabas (532). Mais il ne faut rapporter ces événements ni à l'année 527-528, ni à 532-533, car Eutychius, dans sa chronique, ne se tient pas strictement à l'ordre chronologique, notamment en ce qui concerne le règne de Justinien ⁽²⁾.

L'inscription grecque sur le mur au-dessus de la porte d'entrée et l'inscription arabe de même teneur, qui se lit à côté ⁽³⁾, rapportent la fondation du monastère sur l'emplacement du Buisson exactement à l'année 527 de notre ère, 6021 depuis Adam ; l'auteur de la construction serait Doula (ou Doulas).

Naturellement, d'après la forme des lettres, l'inscription ⁽⁴⁾

⁽¹⁾ A l'époque d'Eutychius encore, ce lieu s'appelait Deir-el-Abid, c'est-à-dire Monastère des Esclaves.

⁽²⁾ S'il est vrai que l'église de la montagne fut bâtie en 532 (v. plus bas, p. 149, n. 1), n'est-ce pas tout de même à cette année qu'Eutychius rapporterait la construction du monastère ?

⁽³⁾ Ces inscriptions ne frappent guère les regards. Par exemple, ROBINSON, *Biblical Researches*, ne les a pas remarquées.

⁽⁴⁾ Ed. princ. J. HENNIKER, *Notes during a visit to Egypt*, 1823, pp. 235-236 ; ensuite LETRONNE, *Journal des Savants*, 1836, p. 538, d'après une copie de Ricci ; R. LEPSIUS, *Briefe aus Aegypten*, Berlin, 1852, p. 441. *Letters from Egypt*, London, 1853, pp. 550-551 ; G. EBERS, *Durch Gosen*², p. 580 ; *CIG* IV, 8634 ; TAFRALI, *Mél. d'Archéol. et d'Épigr. Byz.*, Paris, 1913, pp. 73-78 (d'après une copie de J. Couyat-Barthou) ; ARCH. PORPHYRE, *Vloroe Pule'estvie*, p. 244 ; ARCH. ANTONIN, *Zap. Sin. Bogom.*, *Trudy* de l'Acad. spirituelle de Kiev, 1872, II, p. 283, a remarqué les traces d'une vieille inscription effacée, mais ne mentionne point l'inscription gréco-arabe.

Inscription arabe : éd. princ., LEPSIUS, *Briefe*, p. 441 ; ensuite, EBERS, *Durch Gosen*², p. 580. BURCKHARDT, *Reisen in Syrien*, Weimar, 1823, pp. 878-879 (*Travels in Syria*, p. 545) mentionne brièvement le contenu du texte, mais en omettant le nom de Doulas, qu'il cite ailleurs (p. 878) : « Der erste Prior war Dulas, dessen Name sich noch auf einem Steine erhalten hat, welcher in die

ne peut appartenir ni au XII^e ni au XIII^e ⁽¹⁾ siècle, ni même au XVI^e ⁽²⁾, mais elle est plutôt du XVII^e ou du XVIII^e siècle ⁽³⁾. La langue aussi est d'époque tardive (XVI^e-XVIII^e), non point, il est vrai, la langue vulgaire, mais une sorte de *καθαρεύουσα*. Il est remarquable que le comput des années depuis Adam est le comput de Panodore et d'Annien (5493-4 depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ) ⁽⁴⁾.

Ce comput, il faut le considérer comme un simple emprunt fait à la chronique de Théophane ; et la mention de l'année 527 (il faut avoir en vue le dernier tiers de cette année) s'explique parce que l'auteur de l'inscription connaissait la chronique d'Eutychius d'Alexandrie, utilisée au XVII^e siècle par Nectaire pour l'histoire du Sinaï. L'auteur de l'inscription a trouvé dans cette chronique le récit relatif à la fondation du monastère *avant* les événements de la seconde année du règne de Justinien. C'est d'Eutychius que provient aussi le nom de Doula ou Doulas, premier higoumène du Sinaï. Mais, si l'auteur de l'inscription s'est montré dépendant d'une source écrite pour les deux points indiqués, il faut croire qu'il n'est pas plus original quant à la fixation de l'achèvement de la construction à la trentième année du règne de Justinien (557). Ici, la coïncidence de l'ère avec Théophane n'est pas due à

Mauer eines Gebäudes im Innern des Klosters hineingebaut worden ist (je n'ai pu trouver cette pierre) ; il note encore une curieuse particularité du texte de l'inscription (p. 879) : « Il est remarquable, dit-il, que dans cette inscription se trouve un passage du Coran ; probablement il aura été ajouté à l'insu des moines par un lapicide musulman ».

(1) LEPSIUS, *Briefe*, 441 ; GARDTHAUSEN, *Griech. Paläogr.*, II², p. 450. Lepsius aussi rapporte au XII^e siècle l'inscription arabe, d'après le traducteur de cette inscription, Wetzstein.

(2) H. GRÉGOIRE, *Sur la date du monastère du Sinaï*, BCH. XXXI, 1907, p. 327.

(3) Pour le XVIII^e siècle, TAFFALI, *Mélanges*, p. 77, qui compare le caractère de l'inscription avec des inscriptions datées du XVIII^e.

(4) LEPSIUS, *Briefe*, p. 441, A. MENTZ, *Zur byz. Chronologie*, BZ., XVII, 1908, pp. 476-478.

l'influence directe de Théophane, et la coïncidence avec Eutychius s'explique par la communauté de la source.

L'année 6021-527 ne pouvait figurer dans cette source, car la construction de la petite église de la Transfiguration sur la montagne de Moïse a eu lieu vers 532 ⁽¹⁾. Il est très vraisemblable que le chiffre des dizaines, indiqué par la lettre numérale K, résulte d'une lecture fautive ou d'une restitution erronée de la lettre N effacée, et qu'ainsi la date primitive était 6051-557. On ne peut affirmer l'antiquité du texte actuel de l'inscription ⁽²⁾, mais on ne peut pas non plus, pour cette raison, nier l'antiquité de la source d'où elle dérive ; car, si l'inscription avait été fabriquée de toutes pièces aux XVI^e-XVIII^e siècles, le premier higoumène Doulas aurait été appelé évêque ou archevêque, comme c'est le cas dans le faux chrysobulle de Justinien ⁽³⁾, qui apparaît vraisemblablement au

(¹) ARCH. PORPHYRE, *Pervoe Putc estvie*, p. 105, déduit la date de 532 d'une notice relative à la destruction de cette église le 11 décembre 1782, après qu'elle eut existé pendant 1250 ans ; évidemment on a calculé ces 1250 ans d'après une date qui se trouvait dans l'église. V. cette notice en traduction russe, chez PORPHYRE, *Vtoroe Putc'estvie*, 346.

(²) H. GRÉGOIRE, *Chronologie byzantine*, BZ, XVIII, 1909, pp. 500-501, conteste que l'inscription grecque (et l'inscription arabe) soient des copies d'originaux anciens. Voici ses arguments : 1^o la forme de l'inscription grecque est moderne jusque dans les plus petits détails ; 2^o l'année 527 (528 d'après Mentz) contredit les dates tirées des inscriptions authentiques originales ; 3^o le manuscrit de Dresde, où se trouvent copiées les autres inscriptions, ne mentionne pas celles-ci. A cela il faut répondre : 1^o qu'il suffit de voir ici, non pas une copie d'une ancienne inscription, mais seulement un texte rédigé au moyen d'une source ancienne, qui peut avoir été une inscription ; 2^o que l'année 527 en soi, n'est pas en contradiction avec les données des inscriptions authentiques et que, d'ailleurs, elle doit être corrigée ; 3^o que dans le manuscrit de Dresde A 187 (BZ, XV, 1906, pp. 245-246), et le *Sinaiticus*, n^o 1605 (cf. mon ouvrage, *Optisanie grč. rukopisej monastyrja Sv. Ekat. na Sinaï*, I, p. 560), les inscriptions ne sont reproduites ni complètement ni exactement ; il y manque même quelques-unes des inscriptions authentiques.

(³) Copies de ce faux chrysobulle dans les *Sinaitici*, 473, 1865. 1609, 1934, 1964, 1889 ; deux autres copies d'origine sinaïtique (emportées par Tischendorf) sont les ms. Lips. Univ., n^o 71, et Dresde A 187 (texte du premier de ces mss avec les variantes du second, dans TISCHENDORF, *Anecd. sacra et prof.*, 56, 57) ; un autre manuscrit du Sinaï, enlevé par Porphyre, se trouve à la bibl. de Pétersbourg, I. P. B. (fonds grec, n^o 480) ; d'après la copie du ms. 1372 de la Bibliothèque nationale d'Athènes, ce texte fut publié par RALLI et POTLI, *Σύνταγμα*, V, pp. 331-332, comme émanant de l'un des Comnènes ou des Paléologues ; mais, dans la réimpression de ZACHARIAE, *Jus Graeco-Romanum*, III, pp. 503-595, il est attribué à Michel VIII Paléologue (n^o 1271).

XVI^e siècle à l'occasion de la lutte des Sinaïtes pour l'auto-céphalie de leur archevêché.

On peut même risquer l'hypothèse que la source de l'auteur des inscriptions grecque et arabe fut cette inscription en quatre lignes qui est gravée aujourd'hui au-dessus de la grande porte de l'enceinte du monastère ⁽¹⁾ et qui, complètement effacée par le temps, ne pourrait être déchiffrée qu'avec la plus grande difficulté.

Antonin (*Zap. Sin. Bog.*, IV, 273), à l'aide d'une longue-vue, n'a pu déchiffrer que le début de la première ligne : ΑΥΤΕΡΑ, et il se demande s'il ne faut pas lire ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ. Mais ne se trouverait-il pas dans les archives du monastère une notice contenant aussi cette inscription, comme d'autres sont copiées dans le Sinaïticus n° 1605 ou le ms. de Dresde 187 ?

Contre l'année 557 parle, au premier abord, cette circonstance que, dès 536, les moines du Sinaï, avec les moines syriens et palestiniens, rédigèrent deux lettres signées par le prêtre Theonas, apocrisiaire du Sinaï, de Raïthou et de Pharan (Mansi, VIII, 994, 1019).

Mais la construction du monastère a eu lieu à la demande des moines très nombreux qui menaient depuis longtemps la vie ascétique au Sinaï ; et à propos de l'un d'eux, mort en 552, l'higoumène Georges, on raconte qu'il a vécu 70 ans sans interruption au Sinaï. Et, d'autre part, en faveur de l'année 557, on peut alléguer cette considération que Procope n'a pas écrit son livre *De Aedificiis* avant l'année 557 (l'ouvrage est sans doute même postérieur à l'année 560) ; et que c'est pour cela qu'il a pu y mentionner la construction du monastère du Sinaï. Si ce couvent avait été construit plus tôt, étant donnée

(1) POCOCKE, *Beschreibung von Ägypten*, I, p. 238, a remarqué l'inscription de la porte mais il ajoute : « Allein ich glaube, dass sie nicht zu lesen ist, wenn man ihr auch beikommen könnte » ; de même LERSIUS, *Briefe aus Ägypten*, p. 442, a laissé l'étude de l'inscription aux futurs explorateurs.

sa grande importance politique et militaire, il aurait dû en parler dans son *Histoire* en 8 livres, qui ne fut pas terminée avant l'année 554. Cosmas Indicopleustès, lui aussi, aurait dû signaler le monastère comme existant, s'il eût été terminé vers le milieu du VI^e siècle (vers 540).

Les inscriptions des poutres ⁽¹⁾ prouvent que l'église fut construite par Justinien après la mort de Théodora, qui eut lieu en juin 548, et du vivant du « constructeur » Stéphane ⁽²⁾, natif d'Aïla, fils de Martyrios et de Nonna, après la mort de ses fils Georges, Serge et Théodora, mais du vivant de ses parents. Or, il s'est conservé d'autre part, la pierre tombale

⁽¹⁾ Ces inscriptions furent publiées d'abord par le patriarche NECTAIRE, *Ἐπιτομή τῆς ἱστορίας. ἱστορίας*, 1677, pp. 163-164; puis par d'autres, dont les lectures sont comparées par H. GRÉGOIRE, *Sur la date du monastère du Sinai BCH*, XXXI, 1907, pp. 328-332. Nouvelle leçon dans *Sinait*, 1608, f. 180, publiée par nous dans *Opisanie*, etc., I, 1911, p. 560. Comme tous ceux qui ont lu les inscriptions ont dû recourir aux services de tel ou tel membre de la communauté, et que leurs copies présentent des différences quelquefois très considérables, j'ai vérifié personnellement toutes les inscriptions, mais je n'ai pu les examiner de près, à cause du danger qu'il y a à marcher sur le plafond.

Sur la 7^e (ou 8^e) poutre, on lit :

+ ΥΠΕΡ ΩΤΗΡΙΑC · ΤΟΥ ΕΥCEBS ΗΜΩΝ ΒΑCΙΑΕΩC
ΙΟΥCΤΙΝΙΑΝΟΥ +

C'est la lecture du P. LAGRANGE, *Revue Biblique*, V, 1908, p. 150; et cette lecture est correcte.

Sur la 6^e ou la 7^e poutre :

+ ΥΠΕΡ ΜΗΜΗC Κ ΑΝΑ · ΠΑΥCEΩC ΤΗC ΓΕΝΑ · ΜΕΝΗC
ΗΜΩΝ ΒΑCΙ · ΛΙΔΟC ΘΕΟΔΩΡΑC +

Notez la ponctuation curieuse, après des groupes de 12 à 14 lettres. [Elle semble témoigner que ces textes seraient des copies de deux inscriptions primitivement coupées en plus de deux lignes. Note de H. G.]

⁽²⁾ L'inscription de la 1^{re} poutre :

+ ΚΕ Ο ΩC Ο ΟΦΘΕΙC ΕΝ ΤΩ ΤΟΠΩ ΤΟΥ ΤΟΥΤΩ
ΩΩCΟΝ ΚΑΙ ΕΛΕΗCΟΝ ΤΟΝ ΔΟΥΛΟΝ CΟΥ CΤΕΦΑΝΟΝ
ΜΑΡ ΤΥΡΙΟΥ ΔΙΚ ΚΑΙ ΤΕΚΤΟΝΑ ΑΙΛΗCΙΟΝ ΚΑΙ
ΝΟΝΝΑC Κ' ΑΝΑΠΑΥCΟΝ ΤΑC ΨΥΧΑC ΤΩΝ ΤΕΚΝΩΝ
ΑΥΤΟΥ ΓΕΟΡΓ

Ebers, Dobschütz et Grégoire lisent la fin : Γεοργίου καὶ Σεργίου καὶ Θεοδώρου. De mon côté, je me suis convaincu que l'inscription de la première poutre est incomplète dans ma copie, car la fin du texte est cachée par quelque chose.

d'une certaine Nonna ⁽¹⁾ mère (ou femme ?) d'Étienne, natif d'Aïla, tout à fait pareille comme *litteratura*, à l'építaphe d'un natif d'Aïla, Kaïoumos ⁽²⁾, en l'année 543. Il est très vraisemblable que cette Nonna est la mère du « constructeur » Stéphane, et comme elle fut enterrée ἐν μηνὶ περιτίου β' ἰνδικτιῶνος ι', l'année de sa mort ne peut-être ni 532, ni 547 (alors Théodora vivait encore) ⁽³⁾, mais seulement 562 ⁽⁴⁾.

Ainsi, il faut rapporter la construction du monastère à un temps postérieur à l'année 548, mais antérieur à 562, et rien n'empêche de la fixer conformément à l'inscription grecque de la porte (corrigée par nous) à l'année 557. Le pèlerin Antonin de Plaisance, qui voyageait vers 571 (p. 18, 44), a trouvé le monastère achevé : *Quae fons (sc. ubi Moyses vidit signum rubi ardentis) inclausa est intra monasterium, qui monasterius (sic) circumdatus muris munitis.*

L'église, achevée en 557, fut consacrée le 3 octobre ⁽⁵⁾, à

D'autre part, j'ai pu observer que le texte présente certaines négligences, attribuables au graveur. Ainsi, le ΤΟΥ de ΤΟΥΤΩ est répété : ΑΟΝ de ΔΟΥΑΟΝ avait été oublié et fut ajouté après coup. Malheureusement, le danger évident qu'il y avait à marcher sur ce plafond vétuste m'a empêché de lire jusqu'au bout l'inscription [Je rappelle que ΔΙΚ est en réalité ΟΙΚ = οἶκ(όσμον)]. Note de H. Grégoire].

⁽¹⁾ Il semble qu'il soit préférable de considérer Nonna, non comme la femme d'Étienne, car alors il faudrait τῶν τέκνων αὐτῶν, au lieu de αὐτοῦ ; ni comme sa fille, car son nom devrait alors se trouver à côté du nom de ses enfants ; mais bien plutôt comme sa mère (opinion de CLERMONT-GANNEAU, *Rec. d'arch. orientale*, VIII, pp. 77, et de LAGRANGE, *Revue Biblique*, V, 1908, p. 250. Il reste d'ailleurs une difficulté, dans cette hypothèse : il faut expliquer pourquoi ΚΑΙ NONNAC ne se trouve pas immédiatement après ΜΑΡΤΥΡΙΟΥ. Le père et la mère étaient tous deux vivants puisque Étienne « commémore » seulement ses enfants.

⁽²⁾ M. ABEL, *Inscriptions grecques de Bersabée*, *Revue Biblique*, XII, 1903, p. 426 : ὁ Ἐυθὰς κεῖται ἡ μακαρία Νόννα Στεφάνου Ἀιλησία, κατετίθη δὲ ἐν μηνὶ περιτίου β' ἰνδικτιῶνος ι' (point de croix finale ; l'inscription serait-elle inachevée ou incomplète ?)

⁽³⁾ *Revue Biblique*, XII, 1903, pp. 274-275 : Ἐυθὰς κεῖται ὁ μακάριος Καιουμος Ἀιλησιος ἀνεπά[η] ἐν μηνὶ δεπίου ις' ἰνδικτιῶνος ς' εἶτους κατὰ Ἐλευθεροπολίτης ΔΜΤ ὁ.

⁽⁴⁾ C'est ce qu'a montré H. GRÉGOIRE, *Sur la date du Monastère du Sinai*, *BCH*, XXXI, 1907, pp. 333-334.

⁽⁵⁾ Parmi les fêtes du calendrier copte de l'église d'Alexandrie, on lit au 3 octobre : « mémoire de saint Grégoire, évêque des Arméniens ; mémoire de

en juger par le canonaire hiérosolymitain du IX^e siècle, conservé en traduction géorgienne (éd. Kekelidzé, 136).

Pourquoi cette date, qui coïncidait avec la férie du mercredi ?

III.

La mosaïque de la Transfiguration qui se trouve dans l'abside de l'église principale, ne peut être contemporaine de l'achèvement de la construction du monastère. Le texte épigraphique relatif à l'époque de son achèvement ⁽¹⁾ dit qu'alors, l'higoumène était le presbytre Longin, et que le presbytre et δευτεράριος Longin y a donné ses soins (indiction 14). Cette

sainte Théodora, fille de l'empereur Arcadius » (NILLES, *Calend. man.*, II, p. 707). La dédicace de l'église n'a-t-elle pas été mise au 3 octobre : a) à cause de saint Grégoire l'Illuminateur, un saint avec la patrie duquel beaucoup de moines sinaïtes et peut-être l'higoumène Longin avaient quelque rapport ; b) à cause de la mémoire de Théodora l'Impératrice ? En tous cas, Arcadius n'a jamais eu de fille du nom de Théodora.

⁽¹⁾ Cette inscription, elle aussi, a été publiée pour la première fois — incomplètement — par le patriarche Nectaire.

Elle a été reprise après lui par de nombreux auteurs. Les derniers mots du texte Κ ΔΕΥΤΣ ont donné lieu aux méprises les plus variées (ils ont paru à certains constituer une véritable énigme) ; aujourd'hui, ces erreurs ne présentent plus guère d'intérêt. Sur la planche 2, 4-6 de mes *Pamiatn. Sin.*, *vypusk*, I, on lit clairement :

† ΕΝ ΟΝΟΜΑΤΙ ΠΡC Κ ΥΥ Κ ΑΓΙC ΠΝC ΓΕΓΟΝΕ ΤΟ ΠΑΝ
ΕΡΓΟΝ ΤΗΤΟ ΥΠΕΡ CΩΤΗΡΙΑC ΤΩΝ ΚΑΡΠΟΦΟΡΗCΑΝΤ^C
ΕΠΙ ΛΟΓΓΙΝC ΤC ΟCΙΩΤ^C ΠΡΕCΒ^C Κ ΗΓ^CΜ^C †

A droite de ce texte on lit :

† CΠCΔΗ ΘΕΟΔΩΡC ΠΡΕCΒ^C Κ ΔΕΥΤ^C ΙΝΔ^C ΔΪ †

N. D. Kondakov, *Pute-estvie*, 95-98, essaie d'établir « la contradiction formelle » des dates tirées par lui et ses prédécesseurs d'une interprétation inexacte des inscriptions, aussi bien des inscriptions précédemment alléguées que des autres (v. plus haut), avec le style de la mosaïque ; en outre, il considère l'inscription avec le nom de Longin, « d'après la forme des lettres », d'origine plus récente *malgré* les noms et les faits qui y sont cités ; et il suppose une altération dans l'inscription avec le nom de Théodore, étant donné qu'elle est incomplète (« indication de l'année, sans que l'on sache à partir de quelle date les années sont comptées »). Toutes ces hypothèses et affirmations sont sans aucun fondement. Observons seulement que l'unité de cette inscription en deux parties est démontrée par le style de l'inscription de Madeba (*Revue Biblique*, 1897, p. 682).

indiction, entre 548 et 562, ne tombe que sur une seule année (1^{er} septembre 550- 31 août 551). Mais, si même on n'admet pas que le monastère ne fut construit qu'en 557, il reste que le nom de l'higoumène est connu pour 550-551. Ce n'est pas Longin, c'est Georges⁽¹⁾ qui était prieur à Pâques 552 (31 mars); il mourut six mois plus tard et il avait gouverné le monastère pendant quelques années. De plus, si la mosaïque avait été réellement faite sous Justinien, pourquoi n'y aurait-on pas inscrit, au lieu de la vague formule *ὑπὲρ σωτηρίας τῶν καρποφορησάντων*, cette formule plus précise *ὑπὲρ σωτηρίας τοῦ εὐσεβεστάτου ἡμῶν βασιλέως Ἰουστινιανοῦ*, gravée sur la poutre du plafond ?

Mais si, de cette manière, est démontrée l'impossibilité de rattacher la mosaïque à l'époque de Justinien, il reste une marge considérable pour la dater. Du point de vue de l'histoire de l'art, on date la mosaïque du VI^e, du VII^e ou même du VIII^e siècle⁽²⁾. Mais l'étude plus attentive d'une série de

(1) JEAN MOSCHUS, dans le *Pré spirituel*, chap. 127, raconte que Georges prédit la mort du patriarche de Jérusalem Pierre, qui mourut en octobre 552 (FR. DIEKAMP, *Die origenistischen Streitigkeiten im V^{ten} Jahrh. und das V. allg. Concil.*, Münster, 1899, ss. 27-32). Il serait curieux d'établir la liste des patriarches de Jérusalem dans le ms. géorgien du Musée ecclésiastique de Tiflis, n° 222 (XII^e siècle) où, — si on la compare avec la liste de l'archevêque Serge, *Poln. Mes. l'ost.*, II, 688-689 — il y a quelques noms nouveaux, tandis que des noms connus se présentent dans un ordre légèrement différent et — chose plus importante — le nombre des années de pontificat, indiqué par des lettres numériques, ne correspond pas à la chronologie généralement admise (K. S. KEKELIDZE, *Canonair de Jérusalem, du VII^e siècle* [en russe], 191); malheureusement, cette liste a été imprimée avec l'indication des années depuis la naissance du Christ pour chaque nom, et non point dans la forme originale : ainsi, pour ce patriarche Pierre, les chiffres sont 548-568. Se fonder sur cette édition est impossible : il faudrait avoir examiné l'original.

(2) DIEHL, *Justinien*, p. 291; BAYET, *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture*, p. 94; S. A. USOV, *Œuvres* (en russe), II, p. 26 va plus loin encore : « La période dans laquelle on peut placer l'exécution de la mosaïque du Sinai s'étend de la fin du V^e jusqu'au milieu du VI^e siècle ». DE LABORDE pensait même, paraît-il, au temps de Constantin le Grand; mais je n'ai pu trouver où il aurait exprimé cette opinion.

N. P. KONDAKOV, *Pute estvie na Sinaj*, p. 87 : « Les types de la mosaïque du Sinai appartiennent à cette obscure période de transition qu'on appelle la période iconoclaste, qui va de Justinien à la dynastie macédonienne, et qui ne nous est connue que par des données insignifiantes et d'ordre tout à fait secondaire, notamment par certains mss. à figures des VIII^e-IX^e siècles »; cf. pp. 92-95; 97 : « le style de la mosaïque porte le caractère du VII^e siècle (au

données historiques nous amènera, croyons-nous, à plus de précision, en attendant que la mosaïque soit étudiée sur place et publiée de telle sorte que les historiens de l'art puissent se rendre compte de tous les détails.

Un ferme point d'appui pour des observations ultérieures nous est fourni par le fait que le pape Grégoire I^{er}, en septembre 600, envoya au Sinaï deux lettres, l'une au presbytre Palladius, l'autre à l'higoumène Jean. Dans la seconde lettre, il parle du manque de lits dans l'hospice fondé au Sinaï par un certain Isauros (*in hierocomio* ⁽¹⁾ *quod a quodam illic Isauro constructum est*). Cet « Isaure », vers 600, est mort depuis si longtemps que l'hospice construit par lui est tombé en ruines, et que lui-même est presque oublié, puisque le pape le traite de *quidam* d'après le rapport de Simplicius qui avait visité en personne le Sinaï. Cependant, dans les *Récits d'Anastase* ⁽²⁾ est mentionné (XXXIII) l'higoumène « Isauros », homme πνευματοφόρος, doué du don de guérir; de son temps déjà, il y avait au monastère un hospice ou hôpital. Dans le

moins de son début ». J. STRZYGOWSKI, *BZ*, V, p. 591, estime que la mosaïque du Sinaï appartient au type byzantin tardif des VI^e-VII^e siècles, comme la mosaïque de Sainte-Sophie de Thessalonique. G. EBERS, *Durch Gosen*², p. 287, se prononce pour le VII^e siècle, au plus tard pour le VIII^e : « Dafür spricht der bartlose Christus, der jugendliche Mose, die Farben des Bildes, die sparsame Verwendung des Goldes und namentlich der Umstand, dass sich in diesen Gestalten keine Spur von jener Morosität zeigt, welche den späteren byzantinischen Figuren eigen zu sein pflegt ». G. MILLET, *Le Monastère de Daphni*, p. 145, se rallie, semble-t-il, à l'opinion de N. P. Kondakov.

(¹) [*Lire geroconio ?* (H. G.)].

(²) F. Nau a publié le texte grec dans l'*Or. Christ.*, II, 1902, pp. 60-89, puis une traduction française sous le titre : *Les récits inédits du moine Anastase, contribution à l'histoire du Sinaï, au commencement du VII^e siècle* (Extrait de la *Revue de l'Institut Catholique de Paris*, 1902, n^o 1 et 2).

Malheureusement, l'éditeur opère avec son texte, imprimé fort inexactement, comme si l'histoire de son origine était claire. Cependant, par la confrontation avec le texte du ms. n^o 163 de la Bibliothèque Synodale de Moscou, il apparaît que le titre est anonyme : *Διηγρήματα διάφορα περὶ τῶν ἐν Σινᾷ πατέρων*; l'ordre des chapitres est : 1-5, 34, 6, 7, 32, 33, 8-13, 20, 14-16, 18, 19, 17, 21-26, 28-31, 35, 38, 39; manquent les chapitres 27, 36, 37, 40. Dans la vie de saint Jean Climaque (*PG*, LXXXVIII, 608-609), il y a les chapitres 34, 6, 7, 16 (?), 32, c'est-à-dire dans l'état et dans l'ordre où les présente la copie de Moscou et aussi dans un texte voisin du texte de Moscou. Il en résulte clairement qu'il reste à établir ce qui se trouvait dans la rédaction originale, et ce qui a été ajouté par la suite, au VII^e siècle.

récit XXXIII, comme dans la lettre papale, le nom d'Isauros est accompagné du pronom indéfini ⁽¹⁾.

En conséquence, c'est à « Isaure » que doit être attribué le mérite de la construction de l'hospice ou hôpital du monastère. Mais, par un autre récit (XXXIX) ⁽²⁾, nous apprenons que l'hospice du monastère avait été fondé par un pape de Rome qui n'est pas nommément désigné. Ce dernier avait appris le besoin du couvent par un paramonaire de la Sainte Cime, obligé par la neige à y passer la nuit, et qui avait été miraculeusement transporté à Rome. Dans la lettre du pape, qui accompagnait l'envoi d'argent au Sinaï, toute l'affaire était exactement décrite avec indication du jour et de l'heure. Mais le récit n° XXXIX ne nous dit pas si le paramonaire lui-même était revenu au Sinaï, ce paramonaire que le pape avait nommé évêque « d'une des églises de Rome » ⁽³⁾. L'auteur du récit, qui avait été frère de charité dans l'hospice, raconte l'histoire d'après l'higoumène du Sinaï, Jean, qui rapporte l'événement à un passé assez récent (πρὸ χρόνων ὀλίγων). En présence du témoignage formel du pape Grégoire I^{er}, il faut se représenter ainsi le noyau historique de cette légende ⁽⁴⁾. Un des prédécesseurs de ce pape, avant

⁽¹⁾ Il est vrai que c'est seulement dans le Parisinus gr. 1629 (du XVI^e siècle) que nous lisons : Ἐγένετο τις ἡγούμενος Ἰσαυρος.

Dans les autres mss. de Paris : ἐγένετο καὶ ἕτερος ἐνταῦθα ἡγούμενος Ἰσαυρος. Dans le ms. de Moscou, n° 163 : ἐγένετο δὲ ἐνταῦθα ἕτερος ἡγούμενος Ἰσαυρος, sous le titre περὶ Ἰσαυροῦ.

⁽²⁾ Publié aussi dans *BZ*, XI, 1902, p. 37, note 1.

⁽³⁾ Naturellement, le récit XXXIX, relatif au paramonaire, n'a rien de commun avec le récit de Jean Moschus (chap. 127) sur l'higoumène du Sinaï Georges, qui, le samedi saint, souhaite être à Jérusalem pour y célébrer la Pâque et pour y communier. Au moment de la communion, il fut transporté à Jérusalem et y il reçut la communion des mains du patriarche Pierre qui invita à sa table le moine sinaïte, bien qu'il lui fût inconnu ; mais l'higoumène fut ensuite retransporté dans sa cellule, de sorte qu'il eut le temps de communier aussi au Sinaï. Le patriarche envoya à Georges, par l'évêque Photius de Pharan, une invitation à se rendre à Jérusalem ; mais Georges s'excusa et prédit que, dans six mois, tous deux se rencontreraient au ciel.

⁽⁴⁾ FR. NAU, *Les récits inédits du moine Anastase*, 1902, pp. 39-40, pense que le récit XXXIX se rapporte à l'un des prédécesseurs de Grégoire I^{er} ; cependant, il préfère y voir une légende composée sous l'influence de la lettre et du

le 3 septembre 590, avait envoyé de l'argent au Sinaï pour y fonder un hôpital : une idée qui était née sous l'higoumène Isaure et qui fut réalisée par ce dernier. Comme, sous son prédécesseur immédiat, le pape Pélage II (26 novembre 579-7 février 590), Grégoire I^{er} avait pris une grande part à l'administration de l'église et qu'il s'était occupé des relations avec Byzance, il ne pouvait pas ne pas se souvenir d'un des actes les plus remarquables de Pélage II ; et ce dernier, Goth d'origine, et qui joua un rôle important à l'époque de la conquête de l'Italie par les Langobards, n'avait guère pu désirer la présence d'un évêque grec à Rome, pas plus qu'il ne songeait à doter un monastère grec lointain. Il ne faut pas penser non plus au court pontificat du Romain Benoît I^{er} (3 juin 574-fin juillet 578) qui n'a eu aucune importance même pour l'Italie et l'Europe. Le seul pontificat à retenir est celui de Jean III (18 juillet [560 ?] ⁽¹⁾ 561-13 juillet 573), surtout jusqu'en 568, année où le fameux Narsès fut rappelé d'Italie, peu de temps avant l'invasion des Langobards.

Évidemment, le pontificat de Jean III n'a guère non plus laissé de traces ; en revanche, le rôle historique de Narsès fut grand jusqu'en 568. Narsès se montra surtout préoccupé d'asseoir et de consolider l'influence grecque à Rome. La fondation du monastère *ad Aquas Salvias* sur la *Via Ostiensis* qui, au X^e siècle encore, passait pour *Graecanicæ genti semper addictum*, et qui, avec d'autres monastères (*St-Sabbas*, *Ste-Marie in Cosmedin*) formait une sorte de pépinière destinée à peupler de Grecs les divers postes de l'administration

don de ce pape. Mais toutes ces hypothèses méconnaissent le sens simple et clair de la lettre du pape et du récit XXXIX et ne sont pas rendues plus convaincantes par la référence au *ξυδοχῆσιον* de Grégoire, vu par Antonin vers 571 (c'est-à-dire 20 ans avant le pontificat de Grégoire) dans le désert sinaïtique. Car il s'agit en réalité du *ξυδοχῆσιον* de saint Georges, nom de Grégoire, à 20 milles d'Eluse.

(1) L. DUCHESNE, *l'Égile et Pélage*, *Revue des Questions historiques*, XXXVI 1884, p. 428, n° 3.

ecclésiastique, établissait la liaison avec les moines d'Orient : ce n'est pas en vain qu'au VII^e siècle encore, le monastère *ad Aquas Salvias* s'appelait « Monastère des Ciliciens » ⁽¹⁾. Jean III lui-même était Romain de naissance et eut besoin de l'aide des Grecs orientaux pour mettre fin à la querelle dite « des Trois chapitres », querelle provoquée par le V^e concile œcuménique.

Ainsi, le pape qui envoya de l'argent pour la construction de l'hôpital du monastère sinaïtique, fut vraisemblablement Jean III, et cet envoi d'argent put avoir lieu entre 561 (560 ?) et 568. L'higoumène du Sinaï, à cette époque, était « Isaure ». Mais comment un higoumène qui avait rendu de si grands services au monastère et qui avait reçu de si hautes distinctions, s'était-il, après trente années à peine, transformé en « un certain Isaure » ?

L'explication pourrait être celle-ci : l'expression « un certain » ne se rapporte pas au nom de l'higoumène, mais seulement à sa nationalité ; ou, en d'autres mots, « Isaure » n'est pas le nom de l'higoumène mais celui de son peuple, les Isauriens.

Pour le Sinaï, le VI^e et le VII^e siècles sont une époque de mélange des races. Phénomène très naturel ; c'est ici que se rencontrent des ascètes et des pèlerins de toute nation, Arméniens, Géorgiens, Ciliciens, Cappadociens, Byzantins, Romains. Parmi les Ciliciens et les Cappadociens, il y avait peut-être aussi des Isauriens, puisque l'Isaurie, située sur le versant du Taurus dans le bassin de Calycadnus (Ermenek Sou), est limitrophe au Nord de la Lycaonie et de la Cappadoce, à l'Ouest de la Cilicie, à l'Est de la Pamphylie. La ligne frontière ne resta pas immuable et les Isauriens se distinguaient par un grand courage et un esprit entreprenant. Non seulement, en

(1) H. GRISAR, *Gesch. Roms*, I, pp. 613-616. Extraordinairement instructif est le chapitre sur l'hellénisme et l'Eglise de l'Italie byzantine dans CH. DIEHL, *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*, p. 251-266.

qualité de hardis brigands ils répandirent la terreur parmi leurs voisins, mais l'Égypte, Byzance, la Syrie, la Perse, les autres régions de l'Asie Mineure virent les exploits de leurs soldats enrégimentés dans les armées régulières. Sous le commandement de Bélisaire, en 539, ils apparaissent en Italie (Procopé, *De Bello Gothico*, II, 7, 12) ; en 547, et 551, leur conduite décide du sort de l'Italie ⁽¹⁾. La science des constructeurs isauriens était estimée si haut qu'on les invitait à travailler à Antioche ⁽²⁾ et à Constantinople ⁽³⁾, non seulement en qualité de tailleurs de pierres, mais encore en qualité d'architectes. De leurs rangs sortirent des historiens, et leurs actions, d'autre part, fournirent à un historien une ample matière ⁽⁴⁾ ; et leur participation à la vie politique et ecclésiastique de l'empire au Ve siècle, sans parler des précédents, prouve que cette histoire perdue était très intéressante. Il est très possible qu'en leur qualité d'habiles constructeurs, des Isauriens aient eu part à la construction de murs et autres bâtiments dans le monastère du Sinaï, et qu'ensuite ils entrèrent dans les rangs des frères ; les noms de Zénon et surtout de Conon sont parmi les plus répandus en Isaurie ⁽⁵⁾ ; or, ils

(1) PROCOPE, *De bello Goth.*, III, 15-20 ; JORNAND., 146, 16, 148, 2. Le rôle des Isauriens sous Justinien en Italie est mis en relief par G. DESTOUNIS, *Le De bello Persico de Procope de Césarée* (en russe), I, p. 230, note 2.

(2) Par exemple, dans la Vie de saint Syméon Thaumastorite, rédigée par Nicéphore Ouranos (Migne, *PG*, LXXXVI, 2, 3169, chap. 201) : πλητίον τῆς Ἀντιόχου ἐν τῇ λεγομένῃ Ἀπάτῃ Ἰσαύρων ἐργαστήριον ἦν χειροτεχνούντων ἐν ταῖς οἰκοδομίαις καὶ λατομίαις τῶν τῆς πόλεως τεχνέων ; et dans la rédaction d'Arcadius, chap. 177 : πλησίον τῆς πόλεως Ἀντιοχείας εἰς τὴν λεγομένην Ἀπάτην ἦν ἐργαστήριον Ἰσαύρων λατομούντων καὶ οἰκοδομούντων τῷ τεχνί.

(3) THEOPHAN., *Chronogr.* (éd. Bonn), I, 359-360, a. 6051.

(4) Candidus l'Isaurien, historien des Ve-VI^e siècles, mentionné par PHOTIUS, *Bibl.*, cod. 79 ; SUIDAS, s. v. χειρίζω ; v. sur lui S. P. ŠESTAKOV, *Lëtopisj Ist.-Phil. Obšč.*, 1894, IV, Section byzantine (viz. otd.), II, pp. 124-149, Odessa. Les Ἰσαυρικά de Capiton le Lycien, historien du VI^e siècle, utilisés par Étienne de Byzance (E. Stemplinger, *Philologus*, 1904, LXIII, pp. 615-630).

(5) W. RAMSAY, *Thousand and one Churches*, pp. 524-525 ; du même, *Isaurian and East-Phrygian Art*, 29, 87 ; F. CALLANDER, *Explorations in Lycania and Isauria*, p. 180, publie des inscriptions d'Isaurie au nom de Conon ; en outre, nous connaissons : a) un saint Conon, *Synax. Cpl.*, éd. DELEHAYE, 509, 42 ; b) un évêque d'Apamée (Conon de Primatha), dans STEPH. BYZ., de la fin

ne sont pas rares au Sinaï (voyez l'index des personnes dans mes *Pamjatn. Sinaja*, fasc. I). C'est une des caractéristiques de la vie ascétique au Sinaï, dans les VI^e et VII^e siècles, que l'importance que l'on donne à la nationalité des ascètes, de sorte que le surnom « ethnique » d'Isaure peut avoir été plus usité que le nom même du personnage.

Isaure, par contre, comme nom de personne, se rencontre très rarement : on connaît un martyr Isaure du III^e ou du IV^e siècle, natif d'Athènes (A. A. SS. Jun. III, 287, 17 juin ; *Synax. Cpl.* éd. Delehaye, 801, 34 ; 804, 10 ; 753, 59 ; 6, 7 juillet et 17 juin) ; du X^e siècle, nous avons un Isaurus (ou Ansurus) qui, avec Vimarasius, Gonzalus, Osorius, Fivalengus, etc., est enterré près du monastère bénédictin de *Riba del Sil* (AA. SS. Jan., II, 751-752, 26 janvier) ; au XIII^e siècle, le troubadour Isauris (*Hist. litt. de la France*, XIX, 602) ; au XV^e siècle, Louis Isaure, père de la célèbre, mais légendaire Clémence Isaure, celle qui a institué les Jeux floraux de mai et un prix annuel pour les meilleurs poèmes (*Biographie de Toulouse*, I, 314-315, 1823). L'emploi du nom national en qualité de nom propre est tellement rare que je n'en connais qu'un seul cas, et encore sous la forme latine : 'Ρωμανός (et non 'Ρωμαῖος). Aussi est-il plus vraisemblable de penser que le martyr, commémoré au 17 juin, était un Isaurien de naissance, mais dont le nom est inconnu ; en ce qui concerne

du V^e siècle (THEOPH., *Chronogr.*, éd. DE BOOR, 138 ; EVAGRII, *Hist.*, III, 351 ; c) un évêque de Tarse, monophysite, du VI^e siècle (A. DJAKONOV, *Ioann. Eph.*, 78, 90, 93, 99, 130-143) ; d) le père de saint Sabas, Jean, né en Cappadoce, change son nom en celui de Conon et commande un détachement d'Isauriens à Alexandrie (*Vie de s. Sabas*, éd. POMJALOVSKIJ, 10, 11-16, 40, 9-16, 112, 15-18 ; 114, 1-2) ; e) un Isaurien, dans la vie de saint Syméon Thaumastorite, chap. 210, dans le ms. de Munich, n° 366 ; f) l'empereur Léon III l'Isaurien (W. FISCHER, *Leo der Isaurier Konon ? BZ* [VIII] 1899, p. 718).

Le nom se rencontre aussi donné à des natifs d'autres provinces. Le rapport de ces personnages avec l'Isaurie est moins clair, mais toujours possible. Par exemple : a) un Lycien dans la Vie de saint Sabas (513, 18 ; 515, 1-3) ; b) un habitant de Nazareth de Galilée, émigré en Pamphylie (Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Στχολογίας, V, p. 384, 389) ; c) un Cilicien (*Pré Spirituel*, chap. 3) ; d) un « Isaurien » de provenance inconnue (*ibid.*, chap. 22) ; e) un higoumène de la laure de Saint Sabas (*ibid.*, chap. 42).

les derniers porteurs du nom, il faudrait encore vérifier si nous n'avons pas affaire à une simple coïncidence purement extérieure de formes indépendantes l'une de l'autre. Le troisième nom particulièrement répandu en Isaurie et parmi les Isauriens — à côté de Conon et de Zénon — est Longin (¹). Or ce nom est celui de l'higoumène sous lequel fut terminée la mosaïque de la Transfiguration. Il est naturel de penser que ce Longin est identique à l'higoumène d'origine isaurienne dont les textes cités plus haut ne nous donnèrent pas le nom.

Un certain nombre de considérations parlent en faveur de la nationalité isaurienne de l'higoumène Longin.

1° Le voyage à Rome du paramonaire n'est pas dû au hasard ;

(¹) Inscriptions d'Isaurie avec le nom de Longin chez W. RAMSAY, *Thousand and one Churches*, 523, 459 ; F. CALLANDER, *Explorations in Lycaonia and Isauria*, p. 166. De Cilicie : 1° l'abbé Longin (WÜSTENFELD, *Synax.*, pp. 275-276) ; 2° l'abbé Longin, higoumène du monastère de Zegag près d'Alexandrie d'Égypte (S. GRÉBAUT, *La prière de Longinos, Revue de l'Orient Chrétien*, XV, 1910, p. 51) ; 3° serviteur de saint Pélagie en Cilicie (4 mai dans *ĉ et. Min.*, f. 87) ; 4° un magistros Longin sous de Zénon (MÜLLER, *FIIG*, IV, 621). De Cappadoce : 1° un martyr Longin, centurion (BHG, 988-990) ; Λογγίνος Καππάδοξ sur une inscription funéraire (Α. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, *Inscriptions chrétiennes du ravin de Chuziva* (en russe), 21 ; 3° vraisemblablement le successeur de saint Sabas et son compatriote (Vie de saint Sabas, 44, 46 ; 4° sans doute aussi le martyr d'Arménie (AA. SS. *Jun.*, IV, 809-821) ; 5° probablement aussi le patrice mentionné dans la Vie de saint Syméon Thaumastorite d'après le ms. de Munich, n° 366, f. 177, chap. 159 et BZ, XIV, pp. 55-57. D'Isaurie : 1° Longin, frère de l'empereur Zénon et 2° Longin de Sélinonte ; 3° commandant des Isauriens (PROCOPE, *De bello Persico*, I, I, c. 18).

On n'aperçoit pas immédiatement la provenance d'une série d'autres Longins : 1° un martyr qui souffrit le 24 du mois de *bobekh* (WÜSTENFELD, *Synax.*, p. 86) ; un martyr sous Tibère, au 5^e jour de *khator* (WÜSTENFELD, *l. c.*, p. 98) ; un ami de Faustinien, adversaire de saint Épiphane de Chypre (*ĉ. Min.*, p. 184) ; 4° un presbytre d'Antioche (*The sixth book of the letters of Severus transl. by Brooks*, I, pp. 25, 26, 28, 29, 79, 80 ; 5° un abbé sur lequel se trouve un récit dans le cod. Paris. gr. 1596, p. 438 (F. NAU, *Revue de l'Orient Chrétien*, VII, 1902, p. 609 ; 6° un stylite sous Léon III l'Isaurien (M. Γεδών, Βυζ. Ἐσποτολόγιον, p. 176) ; 7° un diacre, élève de saint Jean le Gothique (VASILJEVSKIJ, *Trudy*, II, 2, p. 396, 398) ; 8° l'archimandrite de Dolikhè correspondant de Théodoret de Cyr (*ep.* 131) ; 9° un évêque d'Ascalon au Concile de Nicée ; 10° un partisan de Novatien à Rome (S. CYPRIANI, *ep.* 44, 50) ; 11° un presbytre mentionné par saint Basile le Grand, *Regulæ*, 10 ; 12° un moine d'Alexandrie sous Timothée Elure (*Die sogenannte Geschichte des Zacharias Rhetor*, IV, c. 1) ; 13° un presbytre à Constantinople sous le patriarche Euthyme d'Apamée de Syrie (*Ibid.*, I. VI, c. 4, 5, 6 ; I. VIII, c. 1) ; 14° un évêque de Néocésarée, qui assiste aux conciles d'Ancyre et de Néocésarée ; 15° un presbytre qui souscrit à l'exil de Flavien et d'Eusèbe à la place de Dorothee, évêque de Néocésarée ; 16° un préfet de la ville (de Constantinople), PROCOPE, *Hist. arcan.*, 13, 11-23, 27, éd. KRASCH. (p. 155, éd. de Bonn).

il a été provoqué par l'espoir de l'higoumène d'obtenir l'appui de ses compatriotes du « monastère des Ciliciens », en vue de recevoir l'aide du pape Grégoire I^{er}.

2^o Le choix de la Transfiguration pour la mosaïque de l'autel au moment où le monastère était fondé sous l'invocation de la Vierge (d'après Procope) ou de son symbole — le Buisson ardent ⁽¹⁾ — peut s'expliquer par le fait que la fête même de la Transfiguration naquit en Cappadoce ⁽²⁾ et s'est introduite de là dans l'usage byzantin sous Justinien. Remarquons à ce sujet un détail qui a son importance. Un nuage ombrage la seule figure de Jésus-Christ, conformément au texte de *Syrsin* ⁽³⁾ [καὶ ἐγένετο νεφέλη ἐπισκιάζουσα αὐτῷ Marc, IX, 7; malheureusement, Matthieu, XVII, 5, manque dans *Syrsin*, et *Syrcur* ⁽⁴⁾ porte l'équivalent d'αὐτοῦς].

⁽¹⁾ Cf. ANTONIN DE PLAISANCE, (*Itiner.*, c. XXXVII), le moine Anastase (F. NAU, *Or. Christ.*, II, 1902, 78, § XXXI, 87, § XLI); ÉPIPHANE, (*Enarratio*, 5, 14); PHILOTHÉE (*PG*, XCVIII, 1369), EUTYCHIUS D'ALEX., (*PG*., CXI, 1071); la vie de saint Syméon de Syracuse par Eberwin (SURIUS, *Vitae SS.*, VI, 24).

⁽²⁾ V. V. BOLOTOV, *Michailov Denj* (*Chr. Čt.*, 1892, p. 619) affirme qu'on ne peut voir, dans le texte du patriarche de Constantinople Proelos (+ 447) (éd. *PG*, LXV, p. 764 sqq.), un témoignage en faveur de l'existence d'une fête de la Transfiguration au 6 août; d'autant plus que dans sa 2^e homélie sur la Nativité, énumérant toutes les fêtes, il ne parle pas de la Transfiguration.

De même dans une homélie de Basile, évêque de Séleucie d'Isaurie (+ après 458), (éd. *PG*, LXXXV, 452 sqq., oratio XL), rien absolument ne favorise l'opinion que l'orateur sacré interpréterait MATTH., XVI, 24, XVII, 5, à l'occasion de la fête de la Transfiguration.

Enfin, le fait que le 6 août est fêté à Jérusalem en 508 (*Vie de saint Sabas*, éd. POMJALOVSKIJ, 358), ne prouve pas encore qu'il y ait eu ce jour-là une fête de la Transfiguration. Car : 1^o en 518, le 6 août tombait un lundi, et assez habituellement on ouvrait ce jour-là les séances des conciles; 2^o l'expression ἐστῆς (sans τῆς) indique une solennité à l'occasion d'une session conciliaire, et non pas une fête existant déjà, ou déjà connue. (V. BOLOTOV, l. l., 617, n. 52). On affirme (BANDURI, *Antiqu.*, 77), que déjà Justinien fit faire (pour sainte Sophie) des vases sacrés à l'intention des 12 fêtes, mais comme innovation de Justinien, on ne trouve mentionnée que la fête de l'Hypapantè (GEORG. MON., *Chron.*, éd. DE BOOR, 627). Les six fêtes de N. S. correspondent aux six jours de la création du monde d'après Jean Chrysostome (homélie sur l'Ascension, *PG*, LII, 799); et le sermon sur la Transfiguration (*PG*, LXI, 713-716; LXIV, 33-38.) n'est pas de lui. Un savant moine des XI^e-XII^e siècles, Nicon de la Montagne Noire, attribuée à l'époque de Léon le Sage l'institution de la fête de la Transfiguration [I. MANSVETOV, *Des jeûnes de l'église orthodoxe d'Orient* (en russe), Moscou, 1886, p. 85] et cette opinion se rencontre aussi dans les réponses du patriarche Nicolas III aux moines athonites (d'après le *Vindob. hist. graec.*, 7).

⁽³⁾ Version syriaque des Évangiles d'après le cod. Sin.

⁽⁴⁾ Texte syriaque de Cureton.

3° Le nimbe quadrangulaire autour de la tête de l'higoumène Longin, remarqué par le compagnon de A.-S. Norov, l'artiste I. Polivanov ⁽¹⁾, serait tout à fait important à notre point de vue. En 1912 encore, on a affirmé que « le nimbe carré de l'Occident, et l'encadrement quadrangulaire de l'Égypte, n'ont jamais pénétré dans l'iconographie byzantine, tandis qu'à Rome, pour le distinguer du nimbe circulaire, on a donné dès le VI^e siècle à cet encadrement une interprétation particulière, un peu différente de l'égyptienne. En Occident, on donna relativement tard le nom même de « nimbe, gloire, auréole », à l'encadrement quadrangulaire en forme de planchette ; on ne le fit que lorsque la signification primitive en fut oubliée, et contrairement au texte, pourtant bien clair, de Jean le Diacre :

Circa verticem vero tabulae similitudinem quod viventis insigne est, praeferens, non coronam. Ex quo manifestissime declaratur, quia Gregorius, dum adviveret, suam similitudinem depingi salubriter voluit ⁽²⁾.

Le nimbe quadrangulaire indiquerait que Longin était vivant à l'époque de l'exécution de son portrait en mosaïque, et nous engagerait à chercher un lien entre lui et l'apparition du même nimbe sur le portrait du pape Grégoire I^{er}. Peut-être une étude plus approfondie de la mosaïque garantirait-elle la présence d'un tel nimbe ; mais je n'ai pu le voir, et N.P. Kondakov (*Putešestvie*, 86), remarque seulement que « sur la tête de Jean le Diacre se trouve une cuculle quadrangulaire de couleur brun-lilas » et que l'higoumène Longin est représenté « coiffé d'une cuculle semblable et de pareille couleur ».

Mais la présence parmi les vivants de l'higoumène Longin

⁽¹⁾ *Jerusalim i Sinaj*, pl. XIII.

⁽²⁾ V. GRÜNEISEN, *Le Portrait rituel égypto-hellénique et les portraits médévaux de Rome avec la « tabula circa verticem »* (en russe), *Christ. l'ostok*, I, 1912, pp. 280-1.

est suffisamment attestée par l'inscription placée au-dessus de son image : ΛΟΓΓΙΝΟC ΗΓ8ΜS et non Ο ΑΓΙΟC ΗΓ8ΜΕΝΟC comme on lit parfois, bien qu'une telle lecture, en soi, soit absolument impossible, car aucun des prophètes et des apôtres ne porte cette épithète dans la mosaïque, pas plus d'ailleurs que Jean le Diacre (qu'on suppose être saint Jean Climaque). Si Longin n'avait plus été en vie ⁽¹⁾, on l'aurait appelé ὁ μακάριος Λογγῖνος.

IV.

L'identité d' « Isaure » avec Longin nous permettrait d'aborder immédiatement la conclusion de cette étude, si nous réussissions encore à prouver que ce même Longin est identique au Longin évêque des Nobades ou Nubiens, consacré, sur l'ordre de Théodore, patriarche d'Alexandrie, bientôt après la mort de ce patriarche ⁽²⁾. Ce Longin paraît dans les parties conservées de l'*Histoire ecclésiastique* de Jean d'Éphèse ⁽³⁾, et chez Michel le Syrien ⁽⁴⁾ (qui s'est servi de cette histoire, dont il a connu le texte complet) ; mais il n'est mentionné que depuis 566, année de la mort du patriarche Théodore. Longin est encore *presbytre* à cette date, mais il est déjà chargé de remplacer le patriarche dans la liturgie.

La possibilité d'un tel transfert du Sinaï en Égypte doit être facilement admise, si l'on se rappelle qu'Antonin de Plaisance trouva, au Sinaï, vers 570, trois « abbés » connaissant les

⁽¹⁾ M.-J. LAGRANGE, *Le Sinaï*, *Revue Biblique*, VI, 1897, p. 112, déduit de la lecture inexacte ὁ ἄγιος ἡγοούμενος que Théodore seul a achevé le travail après la mort de Longin.

⁽²⁾ Il mourut, à en juger par le jour de sa « mémoire » dans le calendrier, le 22 juin (A. GUTSCHMID, *Kleine Schriften*, II, p. 460), c'est-à-dire 7 à 8 mois après Justinien (mort le 14 novembre 565) ; d'après Jean d'Éphèse, 9 mois plus tard, c'est-à-dire en août 566. Je ne puis comprendre pourquoi J. LAND, *Joh. Bischof v. Ephes.*, p. 130, 194, rapporte à 567 la mort de Théodore.

⁽³⁾ Livre IV, chap. 5 et 8-14 ; SCHÖNFELDER, *Die Kirchengeschichte des Johannes v. Ephes.*, pp. 141, 145-154.

⁽⁴⁾ *Chronique de Michel le Syrien*, éd. CHABOT, II, 2, p. 207.

langues latine, grecque, syrienne et égyptienne. Longin pourrait être un de ces moines qui savaient l'égyptien.

La XIV^e indiction correspond à l'année qui va du 1^{er} septembre 565 au 31 août 566. L'absence du nom de Justinien dans l'inscription de Longin nous oblige à reporter son achèvement aux temps qui suivirent la mort de cet empereur ; mais il est difficile de dépasser la limite de l'année 565, si l'on tient compte de l'activité de Longin à Alexandrie. La promotion d'un Sinaïte à l'épiscopat est un phénomène que nous rencontrons déjà plus tôt, et dans les limites du patriarchat d'Alexandrie : Zénon le Cilicien est appelé au Caire, en qualité d'évêque, par le patriarche Apollinaire (551-565) ; et voici les Sinaïtes qui ont été évêques : Georges, frère de Jean Climaque (on ne connaît pas son siège épiscopal), le Paramonaire, évêque à Rome, Anastase et Grégoire, à Antioche.

Ce qui est plus embarrassant, c'est que l'évêque Longin était un monophysite... Mais qui nous prouve que l'higoumène Longin fût un orthodoxe ? Et puis, il n'est pas facile de distinguer entre monophysites et dyophysites à une époque où Justinien appuyait les seconds, tandis que Théodore favorisait les premiers. Sous Justin, au début, ce fut l'inverse : l'empereur encourageait les hérétiques, et l'impératrice les orthodoxes. Quant aux missions en pays de propagande, les uns et les autres y étaient indistinctement employés.

En tous cas, le Monophysisme était très fort dans les provinces de l'Asie-Mineure d'où provenaient beaucoup de moines sinaïtes. L'exarque d'Italie, Narsès, était le puissant protecteur des monophysites ; il en résulte que les monastères grecs fondés par lui en Italie ne devaient pas être irréprochables sur le point de l'orthodoxie. Les relations existantes entre les moines sinaïtes, parmi lesquels il y en avait qui portaient le surnom de « Romain », et les monastères grecs de Rome, où se rendit le paramonaire de l'église de la cime du Sinaï,

sous l'higouménat de Longin ; l'« Isaurien » doit nous faire admettre la possibilité d'un courant monophysite au Sinaï. C'était même, peut-être, la tendance dominante pendant quelque temps.

Peut-être cette tendance remontait-elle fort haut : l'évêque Théodore, condamné par le concile de Chalcedoine, trouva refuge et protection au Sinaï, en 454.

Deux circonstances favorisent notre hypothèse, d'après laquelle la 14^e indiction doit être rapportée à l'année 565-6; non aux années 580-1 ou 595-6.

La première, c'est qu'aux travaux participa un presbytre et δευτεράριος du nom de Théodore. Il est certain que le couvent du Sinaï est, sinon la toute dernière, tout au moins une des dernières constructions de Justinien aux confins de son empire ; et parmi les exécuteurs de ses projets en Palestine, vers 530-540, est mentionné l'architecte Théodore, qui « commença par d'importants travaux de diverses sortes à Jérusalem, puis passa dans les environs de Jérusalem et du Jourdain, et transporta ensuite son activité à Diospolis, puis sur le Garizim, à Néapolis et au Sinaï. Dans la liste de ses travaux figurent le monastère et la forteresse du Sinaï » (1). Il n'y a rien d'in vraisemblable à ce que cet architecte, ayant terminé son activité au Sinaï, ait décidé de finir ses jours parmi les frères du monastère bâti par lui.

(1) D. V. AJNALOV, *Ellinističeskie Osnovy vizantijskago iskusstva*, p. 218 ; il renvoie à MOLINIER et KOHLER, *Itinera*, p. 209, PROCOPE, *De Aedificiis* (éd. Bonn), 321 sqq. Mais il faut noter que Molinier et Kohler s'expriment avec plus de prudence et d'exactitude : 530-565 *Theodorus architectus et alii, a Just. I, imp. Hierosolymum missi, ut diversa monumenta construerent vel instaurarent*. Toutefois, une seule des sources alléguées parle de Théodore, c'est Cyrille de Scythopolis, *Vita S. Sabae*, c. 78 (COTELERII Monumenta, III, 846): καὶ ἀποστέλλει [ὁ βασιλεὺς ἐν Ἱεροσολύμοις Θεοδώρον τινα μηχανικὸν ἐπὶ τῇ τὴν νέαν οἰκοδομῆσαι ἐκκλησίαν τῆς ἁγ. Θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας. La construction de cette seule église dura 12 ans. La consécration n'eut lieu qu'en 543, de sorte que Théodore n'aurait guère eu le temps, en 35 ans, de finir ou même d'entreprendre tant de travaux en tant de localités différentes.

Il convient d'ajouter que : a) à la défense de Dara contre Chosroès, en 540, on trouva très utiles les avis de Θεοδώρου ἐπὶ σοφίᾳ τῇ καλουμένῃ μηχανικῇ

La deuxième circonstance est que, dans le médaillon qui occupe l'angle de gauche, se trouve un portrait avec l'inscription ΙΩΑΝΝΗC ΔΙΑΚΟΝΟC. Habituellement, on voit ici saint Jean Climaque, d'abord à cause de la ressemblance de cette figure avec les portraits du Climaque ⁽¹⁾, ensuite à cause des considérations suivantes : « L'artiste l'aurait placé ici soit parce que le travail de la mosaïque fut commencé en sa présence, soit parce que les moines du Sinaï désiraient éterniser sa mémoire, bien qu'il fût encore vivant en 551 et qu'il se livrât à la vie ascétique dans la vallée de Tholas » ⁽²⁾.

Attribuer une importance sérieuse à la ressemblance des « types » serait pour l'instant au moins prématuré, et aujourd'hui, il faut considérer comme non fondées les considérations de la seconde espèce. De Jean le Diacre, on ne peut affirmer avec certitude qu'une seule chose : c'est qu'il était vivant, comme l'higoumène Longin, au moment où la mosaïque fut achevée.

λογίου ἀνδρός. Cf. PROCOPE, *De Bello Persico*, II, 13 (éd. HAURY), p. 213 ; b) un traité du μηχανικός Léontios περί κατασκευῆς Ἀρατείας σφαίρας est adressé à un certain μηχανικός Théodore (Πρόην, ὃ καλὲ Θεόδωρε, ἐτυγγάνομεν ἐν τῷ μηχανικῷ ἐργαστηρίῳ ἐργαζόμενοι...) que Fabricius, *Bibl.*, éd. Harless, IV, 94, n. w. propose d'identifier avec celui qui est mentionné chez Procope, et non point avec celui auquel Proclus a adressé un livre *De Providentia et fato*. En tout cas, il faudrait encore étudier avec attention la personnalité de Théodore, lequel devrait occuper une place importante dans l'histoire de l'art byzantin, si la description donnée par D. V. Ajnalov de son activité se confirmait. Pour la caractéristique de ces relations entre le μηχανικός Théodore et le « constructeur » Étienne, il faut noter que le μηχανοποιός... Ἰσιδώρος ὄνομα, Μιλήσιος γένος, ἔμφρων τε ἄλλως καὶ πρέπων Ἰουστινιανῷ ὑπουργεῖν βασιλεῖ (PROCOPE, *De Aedificiis*, I, 1, 24, éd. HAURY), mentionné à l'année 550 comme Ἰσιδώρος ὁ μεγαλοπρεπέστατος ἡλούστριος καὶ μηχανικός (BZ, XIV, 1905, 0.55) apparaît vers la même époque comme ἐργοδοτῆρας (ibid. 57), charge qu'il faut identifier non seulement avec l'ἐργοδότης, mais encore avec l'ἐργοδιώκτης et avec les ἐργαστηριάρχαι καὶ ἄρχοντες [τῶν ἐργοδοσιῶν], DUCANGE, *Gloss. graec.*, 434 ; BURY, *The Imp. Adm. System in the Ninth Century*, 100, 114). D'un autre et illustre collaborateur de Justinien, PROCOPE (ibid.) dit : Ἀνθέμιος δὲ ὁ Τραλλιανός, ἐπὶ σοφίᾳ τῇ καλουμένῃ μηχανικῇ λογιώτατος ... τῇ βασιλείᾳ ὑποῦργει σπουδῇ, τοῖς τεκταινομένοις τὰ ἔργα ρυθμίζων, τῶν τε γενησομένων προσδιασκευάζων ἠδ' ἀλάματα.

Il serait bien risqué, toutefois, de chercher dans Stéphane et Théodore ces deux légats dont parle Eutychius d'Alexandrie (plus haut, p. 150 sq.).

Mais cet Ἀνθέμιος anonyme, mentionné parmi les frères du Sinaï, ne serait-il pas le constructeur Stéphane Étienne ? (F. NAU, *Les récits*, 64).

(1) N. KONDAKOV, *Putešestvie*, pp. 86, 97.

(2) ARCHIM. PORPHYRE, *Vtoroe Pute Šestvie*, pp. 83-84.

Mais il n'est pas vraisemblable qu'il soit le même que saint Jean Climaque. Car la gloire de ce dernier, au Sinaï même, se rapporte au temps où il vivait dans la solitude ; et, de plus, elle n'a pas été immédiatement reconnue par tous. En tous cas, il n'était pas indiqué pour être représenté à cette place ; on devait y faire figurer quelque autre ascète, plus autorisé aux yeux des contemporains et, surtout, ayant participé aux travaux de l'achèvement de la mosaïque, tandis que saint Jean Climaque, comme on sait, fut étranger à la vie active. Enfin — ceci est le plus important — la chronologie s'oppose nettement à l'hypothèse citée. Jean le Diacre, en effet, était un homme actif, contemporain de l'higoumène Longin, tandis que Jean Climaque a été vu tout jeune homme, à peine tonsuré, par l'higoumène Anastase (récit XXXIV) ; d'après le récit n° VI, on voit que cela se passait la 20^e année de la vie de Jean Climaque, lorsque Stéphane le Cappadocien était l'élève de Jean le Sabaïte dans le désert de Gouda. Mais le *Pré Spirituel*, chapitre 127, parle de ce même Stéphane le Cappadocien comme d'un « grand vieillard » qui se serait rendu, avec d'autres, auprès du patriarche de Jérusalem Élie (vers 552). Il résulte de là que la tonsure eut lieu avant 552 ; et Jean Climaque demeura jusqu'en 592 environ au désert de Tholas. Dans la pléiade des ascètes Sinaïtes, il y avait des noms tellement plus remarquables, à la fin du VI^e siècle et au début du VII^e, que Jean Moschus et Sophronius ne disent presque rien de Jean Climaque.

Ainsi, Jean le Diacre n'est en aucun cas saint Jean Climaque, mais, plutôt, quelqu'un des bienfaiteurs ou des collaborateurs de l'higoumène Longin et du δευτεράριος et architecte Théodore. Parmi toutes les hypothèses qui ont été faites sur la personnalité de cet inconnu, il ne faudrait peut-être point perdre de vue le patriarche de Jérusalem Jean IV (575-594), car celui-ci, étant déjà patriarche, s'occupait encore

de travaux au Sinaï ; il louait, par exemple, des ouvriers pour creuser un étang (*Pré Spirituel*, ch. 134) (1).

Essayons à présent de pousser plus loin encore nos déductions chronologiques, afin de voir s'il n'y aurait pas moyen, tout de même, de chercher notre XIV^e indiction, non en 565-6, mais en 580-1 ou en 595-6.

Cet higoumène Anastase, que nous avons mentionné plus haut (page 168), comme ayant gouverné le monastère avant l'an 552, ne peut guère être identifié avec Anastase le Sinaïte, patriarche d'Antioche, déposé par l'empereur Justin II en l'année 572. Et, par les « Barbares » du récit n° IX, qui avaient interrompu les communications avec la Palestine, et par les Sarrasins du récit XXXVIII (qui virent la miraculeuse apparition de 800 Arméniens), identiques avec cette « nation qui dévasta la Sainte Cime » (récit II), il n'est pas nécessaire d'entendre les Arabes musulmans. Évagrios, dans son *Histoire ecclésiastique*, livre V, chapitre 6, parle, en effet, de dépredations semblables des Arabes avant Mahomet, dès l'époque de l'higouménat de Grégoire qui fut ensuite patriarche d'Antioche de 572 à 596. Quarante ans après sa tonsure, saint Jean devint higoumène (avant 592) ; il resta quatre ans higoumène et vécut encore quelque temps après avoir exercé cette charge. Puis, son frère Georges fut higoumène. Il mourut 10 mois environ après la mort du saint (récit n° XXXII) ; en 600 déjà, l'higoumène était ce Jean auquel écrivit le pape Grégoire I^{er}. Ce Jean, toutefois, n'était-il pas Jean Climaque ? Si l'on ajoute au nombre des années de sa vie, ces 19 ans qu'il a vécus sous la direction spirituelle de l'abbé Martyrios, depuis sa tonsure jusqu'à son départ pour le désert, comme nous l'indique Daniel de Raïthou, le temps de son accession à l'higouménat devrait être fixé à $592 + 19 = 611$, et son

(1) Ceci est antérieur à l'accession de l'abbé Pierre au siège épiscopal de Chalcédoine. H. LECLERCQ (dans CABROL, *Dict. d'Arch. et de Lit.*, III, p. 112) rapporte à l'année 593 environ, l'épiscopat de Pierre.

départ pour le désert à l'an 615 ⁽¹⁾. Mais, en ce cas, l'arrivée de Jean Moschus au Sinaï et son séjour prolongé en cet endroit auraient eu lieu sous cet higoumène, dont on s'attendrait à trouver quelque mention dans le Pré Spirituel. Le silence de Moschus nous oblige plutôt à penser qu'il est arrivé après la mort de saint Jean, à l'époque où l'on commençait seulement à préparer la canonisation de cet higoumène. Tenons-nous donc aux dates indiquées plus haut : Jean Climaque higoumène depuis avant 592, jusqu'à un moment antérieur à l'année 596 ; Georges son frère lui succède pendant près d'un an. Et l'achèvement n'a pu avoir lieu en 595-6, puisque lors de cet achèvement l'higoumène était Longin.

Il serait bon de pouvoir déterminer, ne fût-ce que par hypothèse, comme pour l'année 595-6, le nom de l'higoumène de la XIV^e indiction (580-1). Malheureusement, on ne connaît que le nom d'un higoumène Grégoire, institué par l'empereur Justin II et transféré du Sinaï sur le trône patriarcal d'Antioche en 572-3 à la place d'Anastase, déposé, après avoir gouverné de 562 à 572. Il est possible que cet Anastase, appelé le Sinaïte (Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, l. XVII, chap. 29-30) fut higoumène du Sinaï avant l'année 562 et qu'ensuite, après sa déposition du siège patriarcal, il retourna au Sinaï, ou qu'il conserva des relations avec les moines de 572 à 596 ; sa « vie », toutefois, n'est pas connue, mais tous les témoignages, p. e. ceux du *Prologue* et des *Ménées* sont fondés sur les indications de l'*Histoire* (contemporaine) d'Évagrios (l. IV, chap. 39-41 ; l. V, chap. 5, 24). Mais, bien que le nom de l'higoumène pour 580-581 ne puisse être découvert, cette circonstance ne peut aucunement ébranler la date, proposée plus haut, de 565-566, d'autant plus que, à ce qu'il semble, on peut reporter aux années 570-580 ce Jean, qui fut higou-

(¹) La chronologie de la vie de saint Jean Climaque mériterait une étude spéciale ; elle est très flottante, cf. l'arch. SERGE, *Poln. Més.* II, 2, 123.

mène « quelques années » après l'envoi d'une lettre et d'un secours en argent pour l'hôpital, envoi fait par un pape inconnu (mais d'après nous, Jean III).

VI.

En guise de conclusion, nous résumerons les résultats de notre étude.

L'higoumène « Isaure », ou plutôt Isaurien, ne peut avoir vécu qu'au VI^e siècle. Son véritable nom était Longin. L'époque de son higouménat se place vers 565-566, et c'est lui qui a fait exécuter la mosaïque de la Transfiguration.

Voici la liste des higoumènes du Sinaï au VI^e siècle ⁽¹⁾ :

1. Avant 552 : Anastase.
2. Georgès, mort en 552.
3. 557 : Doulas, sous lequel fut construit le monastère.
4. Avant 562, Anastase qui fut ensuite patriarche d'Antioche.
5. 562 jusqu'à l'automne de 565, l'Isaurien Longin.
6. Avant 572, Grégoire, ensuite patriarche d'Antioche.
7. De 572 à 590, des higoumènes inconnus et un certain Jean. ⁽²⁾

⁽¹⁾ FR. NAU, *Les récits inédits*, 6, présente autrement la série des higoumènes du Sinaï (j'ai ajouté, entre crochets, les *récits* sur lesquels chaque nom se fonde) :

- 1^o Isaure (XXXIII) ;
- 2^o Anastase, jusqu'en 599 (XXXIV) ;
- 3^o Jean, depuis 600 (XXXIX) ;
- 4^o Un prédécesseur anonyme de saint Jean Climaque (IV) ;
- 5^o Un autre prédécesseur anonyme de saint Jean Climaque, vers 615-628 (IX) ;
- 6^o Saint Jean Climaque, vers 639-649 (XXXII) ;
- 7^o L'évêque Georges, vers 649 (XXXII).

Chronologie de la vie de Saint Jean Climaque : né avant 579 ; arrive au Sinaï âgé de 16 ans (avant 595), est tonsuré 4 ans après, avant 599 (VI, XXXIV), devient higoumène avant 639 (XXXIV), meurt vers 649. L'erreur de cette chronologie et de la liste de Nau résulte des notes aux pages 156 sq.

⁽²⁾ Un vieux *synodique* du Sinaï contient une liste « d'archevêques » nommés Ἰωάννης Γρηγορίου Ἰωάννης (liste publiée par moi, *Fragments de liturgie grecque en transcription latine* (en russe). Izvestija Imp. Akad. Nauk, 1910, p. 1240. Ne peut-on y trouver la confirmation du fait qu'après Grégoire vint Jean I^{er}, puis Jean II, et que Jean I^{er} a gouverné aussi quelque temps avant Grégoire ?

8. 592-596, saint Jean Climaque.

9. Vers 596, son frère Georges.

10. En 600, Jean, auquel écrivit le pape Grégoire I^{er}.

Sous l'higoumène Longin l'Isaurien (après novembre 565), fut achevée la mosaïque de la Transfiguration ⁽¹⁾.

Toutefois, il reste encore à l'historien de l'art une tâche bien difficile : déterminer ce qui, du travail de l'année 565, s'est conservé jusqu'aujourd'hui.

La partie centrale de la mosaïque, on le sait, a été l'objet de restaurations et de restaurations maladroites. Et l'on ne peut être convaincu que seuls, des cubes de la mosaïque primitive aient servi à ces restaurations. De plus, n'est-il pas possible que différents maîtres aient travaillé à la mosaïque de 557 à 565 ; et que leur travail n'ait été achevé qu'après 565 ? La situation troublée des affaires de l'Église, dans les dernières années de Justinien, et la part prise par divers Sinaïtes à la politique ecclésiastique, font que la question posée n'est point vaine.

V. BENEŠEVIČ.

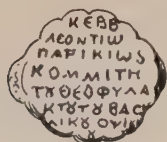
[Traduit du russe par H. Grégoire].

(1) S. VAILLÉ, *La mosaïque de la Transfiguration au Sinaï est-elle de Justinien ? Revue de l'Or. Chrét.*, XII (1907), 96-98, partant de l'hypothèse que la mosaïque appartient à l'époque de Justinien, s'arrête à deux années correspondant à la 14^e indiction, 550-1 et 563-6. L'auteur rejette la première année parce que l'higoumène de 552 est connu (Georges, et non Longin) ; il adopte la seconde parce que le court higouménat de Georges, désigné par Justin II, se place entre les années 565-570 et que rien n'empêche que Longin ait été le prédécesseur de Grégoire. Mais qu'est-ce qui empêche qu'il ait été le successeur de Grégoire ? En d'autres termes, la date de 565-566, même chez Vaillé, n'est admise que comme un *terminus a quo* ; et, cherchant un *terminus ad quem*, nous pouvons descendre jusqu'au VIII^e siècle, si nous abandonnons cette idée, que la mosaïque aurait été achevée sous Justinien.

Une bague d'un comte de l'Opsikion (X^e s. ?)

Un très beau joyau byzantin se trouvait, au commencement de la présente année 1924, entre les mains de MM. Feuardent, antiquaires à Paris, qui ont bien voulu me le communiquer.

C'est une bague d'or massif, pesant 30 gr., composée d'un jonc orné de fleurons d'une grande finesse, probablement niellés, qui supporte un large chaton, de 0 m. 02 de diamètre, à contour polylobé. Sur ce chaton, on lit en huit lignes, une inscription en lettres niellées (d'argent bruni) :



ΚΕΒΘ
ΛΕΟΝΤΙΩ
ΠΑΤΡΙΚΙΩΣ
ΚΟΜΜΙΤΗ.
ΤΗΘΕΟΦΥΛΑ
ΚΤΣΤΣΒΑ
ΛΙΚΣ ΟΨΙΚΙ

8

Avant la formule abrégée (Κύριε βοήθει), il y avait sans doute une croix qui a été usée, parce qu'elle était très rapprochée de la bordure du chaton ⁽¹⁾. La bague paraît en effet avoir été portée longtemps.

L'inscription est claire : Λεοντίω πατρικίω καὶ κόμμιτη τοῦ θεοφυλάκτου τοῦ βασιλικοῦ Ὀψικίου.

⁽¹⁾ De même, les deux traits d'abréviation au-dessus de la formule ont disparu par l'usure, s'ils ont existé.

La forme $\kappa\omicron\mu\mu\iota\tau\eta$ avec deux μ est à remarquer, car on trouve plus souvent, au même cas d'ailleurs, $\kappa\omicron\mu\iota\tau\iota$.

Les termes « patrice et comte de l'Opsikion impérial, gardé de Dieu » se retrouvent sur des sceaux de plomb de trois autres comtes du même thème, qui ont été publiés par M. Gustave Schlumberger, le doyen vénéré des Byzantinistes français :

1^o Sceau de Barasbacyrius ou Basbacyrius, partisan de Justinien II, massacré en même temps que cet empereur, en 711.

2^o Sceau d'Artavasde, qui fut ensuite empereur (742-743).

3^o Sceau de Thomas, attribué au VIII^e ou IX^e siècle ⁽¹⁾.

L'inscription du comte Léonce n'est pas inversée et la niellure qui remplit les lettres prouve bien que ce bijou n'était pas destiné à servir de cachet. On connaît d'ailleurs un certain nombre de bagues byzantines dont l'inscription directe indique qu'il s'agit de simples bijoux portant, en même temps qu'une invocation pieuse, les nom et titres du propriétaire.

Sans chercher à dresser une liste des fonctionnaires byzantins désignés à notre attention par leurs bijoux retrouvés, je signalerai les bagues d'or et d'argent du parakimomène Basile (plus tard Basile I^{er}) ; d'Aétios, protospathaire impérial et drongaire de la Veille ; de Théodore, spathaire impérial de l'Hétairie. Ces trois bijoux font partie de la collection de M. Schlumberger ⁽²⁾ ; le troisième, celui d'argent, qu'on peut considérer comme remontant au X^e siècle a, comme les précédentes, un jone orné de fleurons niellés. Ces trois petits monuments portent des inscriptions gravées en creux. De même,

(1) G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, 1884, p. 240, fig. du premier et du troisième sceaux. Le deuxième avait été publié d'abord par Mordtmann. [Cf. aussi $\text{Κωνσταντίνου βασιλ. Μολυβδοχρυσόλιτ. n° 122 } \beta \text{ et } \gamma$].

(2) Deux de ces bagues ont été publiées par M. SCHLUMBERGER, dans ses *Mélanges d'Archéol. byz.*, 1893, p. 39, fig. ; la troisième, dans les *Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1905, p. 143. Elles sont reproduites aussi dans *Collections sigillographiques de MM. Gustave Schlumberger et Adrien Blanchet*, Paris, 1914, p. 181 et 182, n°s 608, 609 et 610, pl. XXV, n°s 12, 13 et 18.

on trouve une inscription en creux, destinée par conséquent à sceller des lettres, sur une bague de l'ancienne collection Guilhou, dont le jonc est aussi orné de fleurons niellés ⁽¹⁾. Le chaton de ce dernier bijou porte également un nom de fonctionnaire :

+ K̄E BOH
ΘΗ ΤΩΓΩΔΣ
ΛΩΝΙΚΗΤΑ Β'
Α'CΠΑΘ'

Bien que le quatrième thème asiatique de l'Opsikion, comprenant la majeure partie de l'ancienne Bithynie, soit surtout connu à partir de Constantin Porphyrogénète, il existait déjà antérieurement ⁽²⁾ puisque Basbacyrius (tué en 711) est cité avec son titre de *χόμεης τοῦ Ὀψικίου* par le chronographe Théophane, et un autre chroniqueur mentionne encore un comte de l'Opsikion, en 713.

On pourrait donc se demander si le comte Léonce, dont je publie ici la bague, ne serait pas le patrice Léonce qui, avant de devenir empereur (de 695 à 698), avait occupé un commandement important en Orient.

Mais l'élégance de ce bijou me fait penser qu'il a dû être exécuté plus près du X^e siècle que du VIII^e ⁽³⁾. Quelque érudit, plus familier que moi-même avec les auteurs byzantins de cette période, trouvera probablement, un jour ou l'autre,

(1) *Catalogue of a Collection of ancient rings formed by the late E. Guilhou*. Paris, 1912, gr. in 8°, p. 97, n° 837. Par une étrange aberration, le rédacteur du catalogue a traduit cette inscription d'un protospathaire impérial par : « ... Nicetas, twice protospatharios » !

(2) M. Ch. Diehl a même posé la question suivante. En rendant compte de l'ouvrage de M. H. GELZER, *Die Genesis der byzant. Themenverfassung*, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, IX, 1900, p. 677, il s'est demandé si le Léontius *χόμεης τοῦ Ὀψικίου*, cité dans la *Chronique Paschale* (Ed. de Bonn, p. 715), à la date de 626, ne pourrait être un comte de l'Opsikion (en lisant : *Ὀψικίου*).

(3) Il n'y a qu'à examiner le sceau, de travail si médiocre, que Mordtmann attribuait avec toute vraisemblance à l'empereur Léonce (*Byz. Zeitschrift*, XV, 1906, p. 614, fig.), pour comprendre mes scrupules.

un renseignement historique sur le comte Léonce. En attendant, son nom vient accroître la liste encore peu nombreuse des gouverneurs d'un thème important de l'Empire byzantin.

ADRIEN BLANCHET,
Membre de l'Institut.

Les populations rurales au IX^e siècle d'après l'hagiographie byzantine

On sait de quelle manière incomplète nous connaissons la vie provinciale de l'empire byzantin. Les événements de Constantinople, les intrigues du Grand Palais, les expéditions et les guerres sont au premier plan des chroniques et des histoires. Pour connaître véritablement ce qui se passait dans les provinces, c'est aux textes hagiographiques qu'il faut surtout s'adresser. Beaucoup de saints dont nous possédons la biographie sont nés, ont été élevés, ont vécu dans les provinces : lorsque leurs vies ont été écrites par des contemporains ou d'après des témoignages certains, la description du milieu dans lequel ils ont évolué a pour nous une grande valeur.

Les nombreuses vies des saints composées au lendemain de la querelle des images sont particulièrement riches en détails de ce genre et l'on pourrait en tirer un tableau aussi vivant que pittoresque de la société byzantine à cette époque. Ces récits d'une si grande variété de formes, où les tableaux de mœurs s'accompagnent d'études psychologiques et d'aventures romanesques, nous ont conservé des histoires curieuses, ce que nous appellerions aujourd'hui des faits divers, qui nous instruisent sur les différentes classes de la société, sur leur état matériel et moral, sur leurs rapports avec le pouvoir.

Bien qu'un grand nombre de ces biographies aient déjà été utilisées par les historiens, on n'en a peut-être pas encore extrait tous les détails précieux qui nous montrent le jeu des institutions, éclairent les textes législatifs et suppléent

aux lacunes des chroniques. Nous voudrions en particulier rassembler les témoignages qu'elles nous offrent sur les classes rurales à la fin du VIII^e et au IX^e siècle.

Sans doute, il faut prendre de grandes précautions pour interpréter correctement ces témoignages, s'inquiéter de l'époque à laquelle ils remontent et ne pas prendre comme un état normal des faits de nature exceptionnelle. Par bonheur, l'étude critique de ces biographies a été faite admirablement et permet d'apprécier la valeur des renseignements qu'elles nous apportent ⁽¹⁾.

I

Une des questions les plus mal connues de l'histoire byzantine est celle des étapes qu'a franchies au cours des siècles le développement de la grande propriété foncière. Nous saisissons bien son importance à certaines époques par les mesures que les empereurs, comme Justinien, Basile I, Basile II, prennent pour en limiter l'extension, mais il nous est difficile de retracer les péripéties de son histoire. Or, les vies des saints du IX^e siècle mettent en scène quelques-uns des représentants de la grande propriété et nous permettent de voir à quel degré de puissance sont parvenus ces « archontes » ou « puissants », comme les appellent nos sources ⁽²⁾ et en quoi leur situation diffère de celle des grands propriétaires de la fin de l'époque macédonienne.

Dès le VIII^e siècle, ils se font remarquer par leur luxe et ils étalent volontiers leur richesse. Ce sont par exemple de très grands seigneurs que ces « archontes » ou « fils d'archon-

(1) Pour l'étude critique et la bibliographie de ces textes, voir les excellentes études de LOPAREV, *Vizantijskiiia žitija sviatuich VIII-IX vekov*. (*Vizantijskii Vremennik*, XVII-XVIII, 1918-1915) et les analyses que nous en avons données (*Journal des Savants*, août et octobre 1916, janvier 1917).

(2) « Archontes » d'après les *Actes des Soixante martyrs de Jérusalem*, 8^e siècle ; « puissants », δυνάτοι d'après la *Vita Euthymii*, X^e siècle. Le titre d'« archonte » devient, comme on le sait, d'un usage courant au XIII^e et au XIV^e siècles.

tes », qui « ont reçu une éducation conforme à leur rang » et qui, vers 724, profitant d'une trêve entre l'empire et les Arabes, s'acheminent vers Jérusalem avec un train tout princier. Ils sont, d'après une version postérieure, originaires de la région d'Iconium, c'est-à-dire de ce plateau d'Anatolie où la grande propriété a toujours été prédominante. Leur biographe les montre voyageant sur des chars magnifiques que suivent de nombreux mulets chargés de bagages. Ils ont même pour les escorter de jeunes soldats, sans doute des « bucellaires » ou soldats privés, dont l'usage remontait à la fin de l'antiquité ⁽¹⁾.

De même saint Théophanes de Sigriane, né vers 760, est fils d'Isaac et de Théodote qui possèdent dans une île de la mer Egée de vastes propriétés garnies de nombreux serfs ⁽²⁾. Son père reçut le titre de stratège des Îles et ce détail précieux nous montre une tendance dangereuse au recrutement régional des gouverneurs de thèmes. Théophanes lui-même était le filleul de l'empereur Léon le Chazare. Il avait trois ans quand son père mourut et, à dix ans, il fut fiancé par sa mère à Megalo, fille, elle aussi, d'un riche notable, exemple intéressant, qui nous montre la concentration de la grande propriété à la faveur des unions matrimoniales. Théophanes épousa Megalo lorsqu'il eut atteint dix-huit ans et, à cette occasion, Léon IV l'éleva au rang de « strator », qui le faisait entrer dans l'un des corps de la garde impériale. Théophanes est à ce moment l'un des plus grands propriétaires de l'Archipel ; lorsqu'il embrasse la vie monastique, il distribue aux pauvres ses immenses biens, établit des monastères sur ses terres et affranchit les serfs de ses domaines.

(1) Le texte grec des Actes des Soixante Martyrs a été édité par PAPADOU-POLOS KERAMEUS, *Société Orthodoxe de Palestine*, XII. Saint-Petersbourg, 1892.

(2) On ne possède plus que des remaniements de la vie de saint Théophanes écrite par le patriarche Méthodius. Voir LOPAREV, *Vizantijskii Vremennik*, XVII, p. 92-98.

Theophanes appartenait à une très grande famille en crédit au palais impérial. Le cas de Philarète le Miséricordieux est un peu différent, mais il n'en est que plus instructif ⁽¹⁾. Originaire de la Petite-Arménie « il était noble entre les habitants du Pont », mais cette noblesse était de fraîche date, car il était le fils d'un laboureur, Georges le Bien Nommé, (Γεωργίου τοῦ φερωνύμου) et nous voyons par là que cette aristocratie foncière ne formait pas encore une caste fermée.

Les richesses de Philarète n'en étaient pas moins considérables. Il avait épousé une femme noble, Theosva, et il habitait une maison assez belle pour frapper les regards des envoyés impériaux qui traversaient le pays. Ce manoir devait être fort bien meublé, si l'on en juge par la description d'une table incrustée d'ivoire et rehaussée d'or, autour de laquelle trente-six convives pouvaient prendre place. Philarète vivait là comme un patriarche, entouré de ses enfants et petits-enfants, en tout trente personnes. Son biographe énumère ses richesses avec complaisance : 100 paires de bœufs accouplés au joug, 600 bœufs et 800 chevaux au pâturage, 80 chevaux et mules pour le travail, 12.000 brebis, 48 propriétés spacieuses situées dans les environs des villes, chacune arrosée par une source, enfin un grand nombre de serfs.

Nous avons là un tableau très précis d'une de ces grandes exploitations rurales qui n'étaient pas rares en Anatolie. De petits propriétaires libres vivaient autour de ce grand seigneur : c'est ce que montre son biographe qui le représente généreux pour ses voisins, qu'il oblige de toutes les manières, allant jusqu'à leur distribuer des têtes de bétail. Lorsqu'il a été ruiné à la suite d'invasions sarrasines et par ses propres libéralités, il ne possède plus qu'une paire de bœufs, une vache,

(1) Philarète, né vers 702, est mort en 784. Sa vie fut écrite par son petit-fils Nicétas en 822. Le texte complet a été édité d'après le manuscrit grec 1051 de la Bibliothèque Nationale de Paris par VASILIEV. *Mémoires de l'Institut Russe de Constantinople*, t. V, 1900.

un cheval et deux serfs, un homme et une femme ; il est tombé au rang des petits propriétaires fonciers et, de tous ses biens, ne garde plus que sa maison paternelle.

Cette vie de Philarète qui se termine par le mariage romanesque de sa petite-fille Marie avec Constantin IV en 788, est fertile en détails pittoresques sur la vie rurale et la condition des paysans. On y voit Philarète réduit à conduire lui-même la charrue, comme le font ses voisins ; on y entend les plaintes des agriculteurs contre la lourdeur du tribut impérial et contre l'âpreté de leurs créanciers ; on y lit le récit d'une famine et des difficultés avec lesquelles Philarète et ses voisins approvisionnent leurs familles. C'est un collecteur d'impôts, διοικητής, qui vient au secours de Philarète en lui envoyant trois mules chargées de froment. Une véritable solidarité règne dans ce petit monde et, lorsque Philarète, à bout de ressources, est obligé de recevoir à sa table des envoyés impériaux qui surviennent à l'improviste, ce sont les notables du bourg qui viennent à son aide en lui apportant « par la porte de derrière » d'abondantes victuailles.

Les aventures de Philarète se terminent d'ailleurs à la manière d'un roman. Les dignitaires impériaux auxquels il donne l'hospitalité, avaient été chargés par l'impératrice Irène de parcourir les provinces et d'en ramener les jeunes filles les plus belles et les plus accomplies, afin qu'elle pût choisir parmi elles une fiancée digne de l'empereur Constantin VI. On connaît plusieurs exemples à Byzance de ce singulier concours de beauté, emprunté à la tradition des cours orientales ⁽¹⁾. On exigeait de celles qui étaient admises à concourir certaines conditions physiques : leur taille, le volume de leur tête, la pointure de leurs pieds devaient répondre à un canon immuable. Les envoyés portaient sur eux « le mètre impérial »

(1) En 829 le mariage de Théophile avec Théodora ; en 880 celui du futur Léon VI avec Théophano. Voir DIEHL, *Figures byzantines*, 1906, I, pp. 134 et 187.

avec lequel ils toisaient les candidates. Après avoir été servis dans la grand' salle de la maison par les fils de Philarète, les envoyés demandèrent à pénétrer dans l'appartement des femmes, (κουβούκλιον) et, frappés de la beauté des petites-filles de leur hôte, se mirent en demeure de prendre leurs mesures. Il se trouva que l'une d'elles, Marie, répondait à peu près aux mesures exigées. Les envoyés l'ajoutèrent aux dix concurrentes qu'ils avaient déjà choisies et l'emmenèrent à Constantinople avec toute sa famille. Marie plût à Staurakios et à Irène et Constantin VI dû t l'épouser (788).

Nous n'avons pas à raconter ici les suites malheureuses de cette union imposée au jeune empereur, mais ce qu'il est intéressant de noter, c'est l'ascension sociale d'une famille de provinciaux d'origine très modeste. Une des sœurs de Marie épousa un des principaux patrices de Constantinople ; une autre fut mariée à Arichis, prétendant à la royauté lombarde et réfugié à Byzance. Philarète lui-même devint patrice et tous ses-enfants et petits-enfants furent comblés de cadeaux et de donations de biens. Les descendants du laboureur Georges prirent rang dans la noblesse impériale.

II

A côté des possesseurs de grands domaines, la vie de saint Philarète nous montre, ainsi qu'on l'a vu, de simples propriétaires libres, mais qui sont liés plus ou moins par les services que leur rend leur puissant voisin. D'autres biographies nous donnent des détails intéressants sur cette classe de cultivateurs libres dont la « Loi agricole » décrit la condition.

Joannice le Grand ⁽¹⁾ qui fut l'un des ascètes les plus illus-

(1) Edition de la vie de saint Joannice par PIERRE, moine d'Agauros. *Acta Sanctorum Bolland.*, novembre, II, 882-883. Introduction de VAN DEN GHEYN, p. 825.

tres de la première moitié du IX^e siècle, était né (en 754) au village de Marykatos (Bithynie) au nord du lac d'Apollonie. Il était le fils d'un paysan libre, Myritziko. Son biographe nous le montre à l'âge de sept ans, menant les porcs de ses parents au pâturage, faisant sur chacun d'eux le signe de la croix et les laissant errer à l'aventure sans qu'aucun d'eux se perdit jamais. Avant de devenir moine, ce jeune paysan, dénué d'instruction, s'engagea dans l'armée et eut une carrière militaire assez brillante.

D'une condition peut-être un peu supérieure paraissent avoir été les parents de saint Eustrate d'Agauros ⁽¹⁾, riches propriétaires du bourg de Vitzinianas, située dans le thème des Optimates, dans la région de Nicomédie. Cinq frères de Megetho, sa mère, étaient moines au mont Olympe et le jeune Eustrate alla les rejoindre (vers 793).

Il en est de même des parents de saint Euthyme le Jeune ⁽²⁾, Epiphanes et Anna, propriétaires notables du village d'Opso, dans la région d'Angora. Le jeune Euthyme (de son nom séculier Nicéτας) devint orphelin de son père à l'âge de sept ans (vers 830). Sa mère resta veuve avec un fils et deux filles et, lorsqu'il eut l'âge requis par la circonscription militaire, elle le maria pour le faire échapper au service. Malgré certaines épithètes pompeuses qui lui sont attribuées par son biographe, sa famille paraît avoir été de condition modeste et lui-même, lorsqu'il se fait moine, vers 850, ne sait pas encore lire. Dans le monastère de l'Olympe où il se retira, on lui confia d'abord la garde des troupeaux, puis on le mit à la cuisine et ce fut seulement plus tard qu'on lui apprit à lire et à écrire.

Parmi les plus humbles de ces familles rurales se trouvent

(1) Sa vie écrite à la fin du IX^e siècle par un moine du monastère de Katalvolia, a été éditée par PAPAĐOPOULOS KERAMEUS, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, Saint-Petersbourg, 1897, IV, 367-400.

(2) Edition de sa vie, écrite par BASILE, archevêque de Salonique, par le R. P. PETIT, *Bibliothèque d'hagiographie orientale*. Paris, 1904.

celles des prêtres paroissiaux, dont les sources hagiographiques sont seules à nous parler. Telle est la famille de saint Jean le Psichaïte ⁽¹⁾, dont le père était un prêtre originaire du thème des Bucellaires. Il émigra avec les siens dans un village des environs de Nicomédie, où la vie était plus facile ; il avait trois fils et une fille ; il s'occupa lui-même de leur éducation et, quand ils eurent atteint leur majorité, il voulut les marier mais ils préférèrent entrer dans un monastère. Après avoir tenu un conseil de famille, les parents et les enfants résolurent d'embrasser la vie monastique. Le père avec ses fils émigra à Constantinople, où ils se firent tonsurer.

L'auteur de la vie de sainte Théodora de Salonique, Grégoire, se donne comme le fils du prêtre Jean, qui appartenait à une famille de serfs des environs de Salonique. Grégoire lui-même paraît avoir été prêtre comme son père. La sainte dont il a écrit la vie, Agapia de son nom séculier ⁽²⁾, était elle-même fille d'un prêtre de l'île d'Egine, Antoine, qui devint plus tard archiprêtre (protopresbyter) de sa ville. Sa mère, Chrysantha, était renommée pour sa bienfaisance. Elle mourut jeune, laissant Agapia orpheline et Antoine lui-même, entré dans un monastère, confia sa fille à une vieille parente qui l'éleva. Un de ses frères était clerc et diacre. Antoine maria sa fille, encore enfant, à un habitant d'Egine, qui paraît avoir été assez riche. Quand Agapia se fit religieuse (sous le nom de Théodora) après la mort de son mari, à l'âge de vingt-cinq ans (vers 837), elle distribua les deux tiers de ses biens aux pauvres et donne le reste, cent « aurei » et trois esclaves au couvent de Salonique où elle entre.

Au dernier degré de l'échelle sociale se trouvaient les serfs

⁽¹⁾ Sa vie composée par un moine du couvent des Psichaïtes à Constantinople, a été éditée par VAN DEN VEN, *Le Museon*, Louvain, 1902, pp. 103-123. Saint Jean le Psichaïte est mort sous Michel II (820-829).

⁽²⁾ La vie de sainte Théodora de Salonique (812-892) et tous les textes qui lui sont relatifs ont été publiés par KURTZ, *Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Petersbourg*, 1902 (VIII^e s., hist.-phil., vol. VI).

attachés à la glèbe et les esclaves domestiques qui paraissent avoir eu le même statut juridique. Les vies des saints les mentionnent souvent et un fait peut donner une idée de leur grand nombre. Parmi les mesures fiscales prises par l'empereur Nicéphore pour relever les finances se trouve un édit, publié en 810, qui impose un péage de deux « aurei » par tête d'esclave acheté en dehors de la douane d'Abydos ⁽¹⁾. La vie de Theophanes de Sigriane montre des serfs affranchis par des diplômes. Celle de sainte Théodora de Salonique fournit un exemple d'esclaves donnés à un monastère, bien que Théodore de Studion eût condamné formellement l'emploi des esclaves par des moines.

III

Telles sont les différentes classes sociales qui peuplent les campagnes de l'empire byzantin au IX^e siècle, mais en outre les textes hagiographiques abondent en renseignements qui nous permettent de mieux préciser leur situation, en nous montrant leurs rapports avec l'administration impériale et les charges qui pèsent sur elles.

Une police d'état assez bien organisée paraît avoir existé dans tout l'empire. La vie de saint Eustrate d'Agaurus nous montre des agents spéciaux qu'on appelle des « impériaux », βασιλικοί, chargés de poursuivre les voleurs ⁽²⁾. Le moine sicilien Elie le Jeune et son compagnon Daniel, étant arrivés dans une ville d'Epire, sont jetés en prison comme prévenus d'espionnage par ordre d'un lieutenant du stratège ⁽³⁾. On voit par là qu'à la fin du IX^e siècle dans certaines villes exposées aux attaques des Sarrasins, un sauf-conduit était exigé des voyageurs, faute duquel on les traitait en suspects. Si

⁽¹⁾ Sur cet impôt voir BURY, *Eastern Roman Empire*, 1912, p. 217.

⁽²⁾ Vie de saint Eustrate, ch. 29, édit. PAPADOPOULOS KERAMEUS.

⁽³⁾ Vie de saint Elie le Jeune, ch. 26. Edition dans les *Acta Sanctorum Bolland.*, août, III, pp. 489-509.

insuffisants que soient ces renseignements, ils nous montrent un effort du gouvernement impérial pour établir quelque sécurité dans les provinces.

Les invasions arabes, surtout en Asie-Mineure, les pirateries des Sarrasins de Crète qui emmenaient en captivité les populations des côtes rendaient bien souvent cette sécurité précaire et certaines vies mentionnent des exodes de populations fuyant devant l'envahisseur. C'est ainsi que sainte Théodôra et son époux passent de l'île d'Egine à Salonique. A la fin du IX^e siècle, les parents de saint Luc le Grec ⁽¹⁾ émigrent de la même île sur le continent, d'abord en Phocide, puis plus loin encore, jusqu'en Bulgarie, à Castoria. Les invasions arabes en Sicile amènent l'émigration dans le Péloponnèse de saint Joseph l'Hymnographe et de ses parents (vers 820) ⁽²⁾. De même après la prise de Catane par les Sarrasins, en 828, les parents de saint Athanase, plus tard évêque de Méthone, se réfugient à Patras ⁽³⁾.

A ces dangers s'ajoutaient, pour les provinciaux, les charges, parfois lourdes et arbitraires, que faisait peser sur eux le gouvernement impérial. Ce n'est pas dans les vies des saints qu'on peut trouver des renseignements sur le mécanisme fiscal, mais quelques détails en disent long sur les exigences dont les populations étaient souvent victimes. Sainte Athanasia d'Egine, devenue veuve après un mariage qui a duré quelques jours, veut se faire religieuse, mais elle en est empêchée par un édit impérial qui ordonne que toutes les femmes non mariées ou veuves devront épouser des barbares cantonnés dans le pays. Athanasia dut se soumettre et épouser l'un de ces immigrés. La suite du récit qui la montre secourant des

(1) Vie de saint Luc le Jeune, édition COMBEFIS ap. *Patrologie Grecque*, CXI, pp. 441-480.

(2) Edition de ses œuvres et de sa vie composée par un de ses disciples, *Patrologie Grecque*, CV, pp. 925-1426.

(3) Edition de sa vie, *Acta Sanctorum Bolland.*, avril, III, pp. 170-175. Elle a vécu dans la première moitié du IX^e siècle.

Athingans ou Manichéens pendant une famine, laisse supposer qu'il s'agissait d'une des colonies orientales ou slaves établies en Grèce par les empereurs iconoclastes. Ce qui est caractéristique, c'est le procédé arbitraire employé par le gouvernement impérial pour repeupler un pays.

Certaines anecdotes nous montrent d'ailleurs que les populations n'étaient pas sans recours contre les exactions administratives. C'est ainsi qu'on voit saint Georges, évêque d'Amastris, en Paphlagonie ⁽¹⁾, intervenir devant le tribunal du stratège de Trébizonde pour sauver des marchands accusés faussement de fraude par les fonctionnaires de la douane. La vie de saint Antoine le Nouveau ⁽²⁾ nous montre ce saint, alors stratège du thème des Kibyrrhéotes, mis en accusation devant le tribunal de l'empereur Théophile en 829, par des habitants de sa circonscription dont il avait confisqué les biens lors de la révolte de Thomas le Slavonien. Le stratège dut sortir du monastère, où il venait d'entrer, pour aller se disculper à Constantinople, où il obtint des lettres de rémission, non sans avoir subi de mauvais traitements de la part d'un fonctionnaire qui avait tenté de lui extorquer un pot-de-vin.

Le service militaire pesait aussi comme une lourde charge sur les épaules de la population rurale. On sait que l'armée impériale comprenait deux éléments : les « tagmata » petite armée de campagne formée surtout de corps de cavalerie de caractère privilégié, qui continuaient à porter les noms traditionnels des divisions de la garde impériale et qui étaient cantonnés à Constantinople et dans les régions voisines ; les « themata », troupes des provinces, recrutées soit par engagements volontaires, soit par le service obligatoire des posses-

⁽¹⁾ Vie de saint Georges évêque d'Amastris (consacré en 790), édition VASILJERSKY, Saint-Petersbourg, 1890.

⁽²⁾ Vie de Saint Antoine le Nouveau (786-866), édition PAPADOPOULOS KERAMEUS, *Société Orthod. de Palestine*, LVII, 186-216, Saint-Petersbourg, 1907.

seurs de terres militaires qui se transmettaient par héritage grevées de leurs charges. Mais en outre certaines vies de saints nous montrent des levées en masse de tous les habitants.

On assiste, dans la vie de saint Philarète, à une mobilisation de ce genre. Pour repousser une invasion arabe, l'empereur a publié un édit ordonnant de lever la milice locale, *πρὸς τὸ ἐχεῖσε στρατόπεδον*. Des chiliarques, des centeniers, des chefs d'escouades de 15 hommes, représentant les cadres permanents, s'occupèrent d'organiser une armée et exigèrent que tous les habitants se rendissent à la convocation, chacun avec une paire de chevaux et des chariots. La désobéissance à cet ordre pouvait être punie de mort, car on voit un pauvre soldat qui a perdu son dernier cheval, implorer la pitié de Philarète, qui lui donne généreusement la monture exigée.

Dans certains cas des exemptions étaient prévues. La mère de saint Euthyme le Jeune, nous l'avons vu, le marie pour qu'il échappe au service militaire. D'autre part, l'armée tentait parfois des fils de paysans qui contractaient des engagements volontaires et pouvaient faire partie des « tagmata ». C'est ainsi que Joannice le Grand est nommé en 773 par l'empereur Constantin V « excubiteur » de la dix-huitième compagnie (*βάνδον*) et, détail intéressant, doit, comme tous ses camarades, accepter les principes iconoclastes. En 797, à la suite d'une campagne contre les Bulgares où il se signala, Constantin VI l'attacha à sa personne.

IV

Tels sont quelques-uns des renseignements un peu épars, mais significatifs que les vies des saints nous ont conservés sur l'état des provinces byzantines et en particulier sur les populations rurales au IX^e siècle. Un contraste réel existe entre la vie âpre et difficile des provinciaux et celle plus aisée de la capitale et des grandes villes. Bien qu'il soit question

dans certaines vies de l'instruction assez complète que des saints ont reçu dans de petites localités, comme saint Georges près d'Amastris en Paphlagonie, comme Nicolas le Studite (né en 793) dans une ville de Crète, ceux qui ont été élevés à la campagne paraissent avoir été très ignorants. Lorsque Joannice le Grand se fait moine, après vingt-quatre ans de service militaire, à l'âge de 47 ans, son instruction est entièrement nulle et il va dans un monastère pour apprendre les éléments des sciences et « les exploits des saints pères ». Euthyme le Jeune ne sait pas encore lire quand il entre au couvent. Certaines biographies nous montrent des monastères instruisant des enfants, par exemple à Stoudion, mais uniquement pour les préparer à la vie ascétique et il existait un véritable fossé entre cet enseignement et l'humanisme très large qui régnait dans les écoles de Constantinople. Il en résultait que les provinciaux arrivaient rarement aux hautes situations laïques ou ecclésiastiques, réservées aux grandes familles de la noblesse administrative et aux lettrés de Constantinople. A cette époque, la grande majorité des évêques est recrutée dans le clergé de Constantinople et des grandes villes, c'est presque par exception que des moines deviennent évêques et encore la plupart de ceux qui sont élevés à cette dignité ont reçu une solide instruction avant leur entrée dans le cloître ⁽¹⁾.

La société byzantine du IX^e siècle nous apparaît comme une hiérarchie dont les rangs sont nettement séparés, mais non impénétrables. C'est faute d'un autre mot qu'on emploie celui de « noblesse » pour désigner les classes supérieures de la capitale et des provinces. Les faits que nous pouvons atteindre nous montrent la coexistence d'une oligarchie adminis-

(¹) Tel est le cas de saint Georges évêque d'Amastris (né vers 770), de Nicétas le Paphlagonien, évêque de Dadibra en Phrygie vers 867, de Basile, auteur de la vie de saint Euthyme le Jeune, créé archevêque de Salonique après 904.

trative, dont les membres ont comme le monopole des hautes fonctions, et d'une aristocratie foncière, qu'on a appelée à tort une féodalité, mais qui n'en exerce pas moins sur les classes inférieures un patronage inquiétant pour la souveraineté de l'état. Le grand intérêt des textes hagiographiques est de nous montrer qu'au IX^e siècle, l'évolution qui devait rendre cette aristocratie foncière prépondérante n'était pas encore achevée. Des propriétaires libres, qui formaient une sorte de bourgeoisie rurale, gardaient en face d'elle leur indépendance. C'était parmi eux que se recrutait la milice des thèmes anatoliens et l'exemple de la famille de Philarète montre que l'accès à une situation sociale supérieure ne leur était pas encore interdit. Puis, dans le cours du X^e siècle, cette aristocratie terrienne devint assez puissante pour fournir à l'empire les hauts fonctionnaires dont il avait besoin. Les deux noblesses, celle de la capitale et celle des provinces, se confondirent : les temps devinrent durs pour les petits propriétaires et les empereurs durent lutter contre cette formidable puissance sans parvenir à la briser.

Telle fut la part immense des provinces dans le développement historique de Byzance. Ce fut là, bien plus que sur le Bosphore, que les destinées de l'empire s'élaborèrent.

LOUIS BRÉHIER.

La Vie de sainte Théoctiste de Lesbos

La légende de sainte Théoctiste a une histoire très curieuse. Elle a été écrite au commencement du X^e siècle par un officier byzantin nommé Nicétas ⁽¹⁾ que l'on est tenté d'identifier avec Nicétas le Paphlagonien, hagiographe particulièrement fécond, sans qu'il y ait des raisons bien convaincantes de confondre les deux homonymes. Quoi qu'on en pense, Nicétas a donné à la biographie de la sainte une forme originale. Il en avait appris les détails dans des circonstances assez particulières, dont il fait part au lecteur, de façon à nous donner dans ce récit un épisode de son autobiographie.

Quelques années après l'apparition de la Vie de Théoctiste, Syméon Métaphraste l'inséra dans son ménologe, en lui faisant subir une toilette littéraire conforme à ses habitudes, et sans mentionner le nom du premier auteur ⁽²⁾. Mais, chose étrange, il a gardé au récit l'allure personnelle qu'il avait pris sous la plume de Nicétas, et l'aventure de cet écrivain devenait nécessairement, pour le lecteur, une page de la vie de Métaphraste.

On s'y est trompé de bonne heure et, en vieillissant Métaphraste d'un demi-siècle, on a introduit dans l'histoire littéraire de ces temps-là un élément perturbateur qui devait inévitablement entraîner une foule d'autres erreurs ⁽³⁾. La publi-

(1) Βίος τῆς ὁσίας μητρὸς ἡμῶν Θεοκτίστης τῆς Λεσβίας τῆς ἀσκησάσης καὶ κοιμηθείσης ἐν νήσῳ τῇ καλουμένῃ Πάρῳ συγγραφεῖς ὑπὸ Νικήτα τοῦ πανευκλεστάτου μαγίστρου, dans THEOPHILOS IOANNOU, Μνημεῖα ἀγιολογικά (Venise, 1884), p. 1-17.

(2) Une édition critique des deux textes BHG. 1723-24, 1725-26 paraîtra dans les *Acta Sanctorum*, Nov. t. IV, actuellement sous presse.

(3) Nous n'entrerons pas dans le détail d'une question dont nous nous sommes occupé à diverses reprises. *Analecta Bollandiana* t. XI (1892), p. 181-82 ; t. XVI, p. 311-29 ; t. XVII, p. 448-52 ; *La Vie de saint Paul le Jeune et la chronologie de Métaphraste*, dans *Revue des questions historiques*, juillet, 1893, p. 119-85 ; *Bibliotheca hagiographica graeca*, 2^e édition, p. 269-92.

cation de la relation originale de Nicétas a permis de s'en rendre compte, et désormais Métaphraste ne sera plus, comme on l'avait pensé, un officier de la cour de Léon VI, le Sage; il occupera sa véritable place dans la seconde moitié du X^e siècle ⁽¹⁾.

Il serait peut-être injuste de qualifier Syméon Métaphraste de plagiaire. Il avait entrepris la publication d'une collection de Vies de Saints, destinée à l'édification de ses contemporains, et où le nom des auteurs n'importait guère. Il voulait la faire lire, et à cet effet, il retouchait le style des pièces qui lui semblaient moins bien écrites, pratiquant des coupures, modifiant la rédaction de manière à se faire accepter du public. Rien ne montre qu'il ait voulu s'approprier le bien d'autrui, et l'idée de se substituer à Nicétas ne lui est probablement pas venue. Chose curieuse et qui n'a pas été remarquée, il y a pourtant au fond de la Vie de Théoctiste une sorte de plagiat, bien innocent, qui a eu de lointaines conséquences. Nous tâcherons d'en découvrir l'origine et l'auteur responsable. Mais écoutons d'abord l'histoire de Nicétas.

Envoyé par l'empereur Léon pour rejoindre Himérius, grand amiral, et chargé d'une mission auprès des Arabes de Crète, Nicétas était arrivé à l'île d'Ios, dans la mer Egée, au sud de Naxos. Les vents contraires l'obligent à interrompre le voyage, et il met à profit ce contre-temps pour visiter l'île de Paros, célèbre par sa belle église de la Sainte Vierge ⁽²⁾. Pendant qu'il admire la beauté des marbres et maudit les

(1) Tout récemment l'étude des sources de la Vie de la Sainte Vierge dans le ménologe de Métaphraste au 15 août a fourni une confirmation inattendue de cette chronologie. M. JUGIE, *Sur la vie et les procédés littéraires de Syméon Métaphraste*, dans *Échos d'Orient*, t. XXVI (1923) p. 5-10. L'auteur conclut que Syméon a écrit les dernières pièces de sa collection dans le dernier quart du X^e siècle, et peut-être même au début du XI^e.

(2) Cette église, dont le plan a été plusieurs fois remanié et dont il existe encore de très anciennes parties, a été l'objet d'une importante monographie de H. H. JEWELL et F. W. HASLUCK, *The church of our Lady of the Hundred Gates (Panagia Hekatontapyliani) in Paros*, London, 1920, in fol. Publication du « Byzantine Research and Publication Fund ».

barbares, c'est-à-dire les Arabes de Crète qui ont dévasté le monument, il voit venir à lui un ermite, le seul habitant de ces parages déserts. Il s'appelait Syméon, et menait depuis 30 ans la vie solitaire. Nicétas l'accabla de questions, et le trouva disposé à satisfaire sa curiosité. Lorsqu'il fut sur le point de partir, Syméon le pria de prêter l'oreille à un récit qu'il désirait lui faire, et lui fit promettre de l'écrire. Il tenait l'histoire d'un chasseur qui, chaque année, venait de l'île d'Eubée avec quelques amis organiser une battue dans l'île de Paros, où le gros gibier était abondant.

Un jour, avant de retourner à son vaisseau, le chasseur étant allé prier dans l'église déserte, eut l'attention attirée par un frôlement dont la cause lui échappa d'abord. Il voulut s'approcher ; mais une voix se fit entendre : « N'avancez pas. Je suis une femme ; je suis nue et ne veux pas m'exposer aux regards. »

Le chasseur lança son manteau dans la direction d'où venait la voix, et il vit bientôt paraître une femme dont le visage portait la trace de la vie austère qu'elle avait menée de longues années dans la solitude. C'était Théoctiste.

Elle était de Lesbos. Une nuit, les Arabes de Crète firent une descente dans l'île, près de Méthymna, et l'emmenèrent en captivité avec un grand nombre d'autres personnes. Au retour, ils relâchèrent à Paros. Théoctiste parvint à se détacher de la troupe des prisonniers et se cacha dans les bois. Les corsaires repartirent sans remarquer son absence, et elle demeura seule dans l'île, passant son temps à la contemplation des choses saintes, et vivant des produits naturels du sol. A la longue, ses vêtements tombèrent en lambeaux, sans qu'elle trouvât le moyen de les remplacer.

Voilà ce que Théoctiste raconta au chasseur. Elle ajouta : « Vous revenez ici tous les ans. L'année prochaine, apportez-moi dans une pyxide la sainte eucharistie. Voilà tant d'années

que je suis privée de la communion. » Le chasseur le lui promit, et, lorsqu'après l'année révolue, il revint avec ses compagnons de chasse, il portait sur lui les saintes espèces. Sa première pensée fut de retrouver la pieuse femme. Elle se présenta bientôt et fut au comble du bonheur en recevant le don divin.

Après cela, le chasseur alla retrouver la troupe de ses amis et s'enfonça avec eux dans la forêt. La chasse terminée, il voulut prendre congé de Théoctiste. A sa grande stupeur, il la trouva morte. Sans rien dire aux autres, il l'ensevelit. Mais pour ne pas perdre l'occasion de se procurer une précieuse relique, il coupa une main à celle qu'il considérait comme une sainte et l'emporta sur le vaisseau, qui mit bientôt à la voile. C'était le soir. Le temps était beau, le vent favorable. On arriverait rapidement à destination. Il n'en fut rien. De toute la nuit le navire n'avait pas avancé : il était resté immobile dans le port. Le chasseur comprit l'avertissement du ciel, qui n'approuvait pas son pieux larcin. Il redescendit à terre et alla, sans en rien dire à personne, replacer auprès du corps de Théoctiste la main qu'il en avait détachée. Cet acte de réparation étant accompli, le vaisseau se mit en mouvement et partit comme s'il avait eu des ailes. Lorsque, durant la traversée, les compagnons apprirent de la bouche du chasseur ce qui s'était passé, ils voulurent à tout prix retourner à Paros et vénérer les reliques de la sainte. On rebroussa chemin, et on se rendit au lieu de la sépulture. Nouveau mystère : le corps avait disparu.

Tel fut le récit que fit le chasseur et que le moine Syméon répéta à Nicétas. Celui-ci, fidèle à sa promesse, le mit par écrit, sans oublier l'intéressante aventure qui avait amené la rencontre du vieux solitaire. La mise en scène a beaucoup de charme. La narration, que nous avons notablement abrégée, est singulièrement animée et le talent de l'écrivain a certainement contribué à populariser la Vie de sainte Théoctiste de

Lesbos. Plus d'un fait intéressant l'histoire générale ⁽¹⁾ et une foule de traits de mœurs mériteraient de nous arrêter. Nous nous mettrons, pour juger de la Vie de Théoctiste, au point de vue strictement hagiographique.

On aura remarqué que toute la documentation de Nicétas repose sur les dires de Syméon, lequel, lui-même, ne connaît Théoctiste que par le témoignage du chasseur. Quelle créance mérite cet inconnu ?

Le caractère romanesque de l'histoire de Théoctiste ne suffirait pas, sans doute, à nous mettre en défiance. A pareille époque, et dans les îles abandonnées de l'archipel, les situations inattendues n'étonnent pas outre mesure. D'ailleurs, Nicétas raconte avec un naturel si parfait et une telle précision de détails, que nul doute ne vient d'abord à l'esprit. Les derniers épisodes donnent pourtant à réfléchir. Le vaisseau retenu par une force invisible et ne se mettant en mouvement qu'après la restitution d'une relique est un lieu commun légendaire des plus usités. La disparition mystérieuse du corps est un des expédients à l'usage des hagiographes qui ont des raisons de redouter le contrôle. Un lecteur peu exigeant ou favorablement prévenu arrivera peut-être à se persuader que ces traits complémentaires suspects ont été ajoutés à la narration, parfaitement exacte d'ailleurs, par simple souci du pittoresque ou de la mode. Un examen attentif du corps du récit rend superflue pareille interprétation. Quiconque a présente à l'esprit la Vie de sainte Marie l'Égyptienne ⁽²⁾ reconnaîtra que celle de Théoctiste n'en est que la simple et exacte reproduction dans un cadre rajeuni.

Comme Théoctiste, Marie l'Égyptienne vit de longues an-

(1) Sur ce point lire P. G. ZERLENTES, *Ἐπὶ τοῦ ἀξιολύτου τοῦ συναζαρίου Θεοκτίστης τῆς ἱστίας*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. X (1901), p. 159-65. MM. Jewell et Hasluck ont également utilisé le récit de Nicétas dans leur monographie du sanctuaire de Paros.

(2) BHG. 1042.

nées dans la solitude la plus complète ; pour les mêmes raisons qu'elle, elle a dû renoncer à porter des vêtements. Le moine Zosime qui, tous les ans, va passer au désert la sainte quarantaine, rencontre Marie par hasard, et lui jette son manteau. Marie lui conte son histoire, et supplie le moine de vouloir à son retour, l'année suivante, lui apporter l'eucharistie dans une pyxide. Ainsi fut fait, et Marie reçut les saintes espèces. Lorsque Zosime voulut la revoir, il la trouva morte et l'ensevelit.

On le voit, ce n'est pas un trait de la Vie de Théoctiste qui est emprunté à la Vie de Marie l'Égyptienne. Toute son histoire n'est qu'un plagiat et les détails de couleur locale sont les seuls éléments originaux du récit. Le chasseur d'Eubée a créé un pendant grec de la célèbre pénitente de Palestine. L'inexplicable disparition du corps de Théoctiste achève de nous édifier sur la véracité de l'unique témoin.

Celui-ci serait donc un faussaire et un trompeur ? Pas nécessairement, et il est fort possible qu'il n'ait prévu aucune des conséquences de ses entretiens avec le seul habitant d'une île déserte. Le moine Syméon lui tenait sans doute compagnie dans les intervalles de ses parties de chasse, et le petit roman que lui débita l'étranger n'avait d'autre but, il est permis de le supposer, que de remplir les soirées déjà longues de la saison — on était au mois de novembre — et de fournir à la conversation un aliment où l'intérêt se joignait à l'édification. Notre homme n'est pas précisément un mystificateur ; c'est un conteur, et un conteur ingénieux.

Quant au moine Syméon, aucun doute ne s'éleva dans son esprit sur la réalité de l'histoire. Elle fit longtemps l'objet de ses réflexions, et il déplora qu'un si grand exemple de vertu demeurât caché au monde. Il se promit de saisir la première occasion de répéter à un homme capable de tenir la plume une histoire qui l'avait si profondément édifié. Il reconnut

dans Nicéas l'instrument choisi par la Providence pour sauver de l'oubli le souvenir de Théoctiste et de ses vertus.

Nicéas, qui devint son porte-parole devant les contemporains et la postérité, était habile écrivain et médiocre critique. Il accueillit cette merveilleuse histoire avec la même candeur que le vieux Syméon. Ce qui prouve à l'évidence sa bonne foi, c'est que les ressemblances de la vie de Théoctiste avec celle de Marie l'Égyptienne ne lui échappèrent point, mais sans réussir à éveiller sa défiance. Il ne fit attention, sans doute, qu'aux circonstances de temps et de lieu, si différentes ici. Et puis, ses pieds foulaient le sol même sanctifié par la pénitence de Théoctiste ; il voyait de ses yeux l'église où elle avait prié, on lui désignait l'endroit où le chasseur lui avait parlé. C'était pour lui l'évidence et il n'hésita pas à accepter la mission que lui confiait le bon ermite. Il raconta la vie de Théoctiste, et réussit à donner à son récit une allure si captivante qu'il devint aussitôt populaire. Peu d'œuvres hagiographiques connurent pareil succès. Avant Nicéas, Théoctiste, dont on n'ignorait jusqu'au nom, n'était évidemment l'objet d'aucun culte ; aucune sorte de monument ne la recommandait à l'attention : elle n'avait point de tombeau. Grâce à la relation de Nicéas, et à la publicité que lui donna Métaphraste, le nom de Théoctiste acquit une notoriété considérable, et lorsque la défaite des Arabes de Crète par Nicéphore Phocas eut rétabli la sécurité des mers, on alla en pèlerinage au sanctuaire longtemps délaissé, où s'était écoulée, à ce qu'on racontait, cette extraordinaire existence. Les reliques de la sainte furent recherchées. Nous ignorons comment on se persuada de les avoir trouvées. On montre encore, dans l'église de la Vierge της Καταπολιανής ou 'Εκατονταπολιανής l'endroit où elles reposèrent ⁽¹⁾. On prétend actuellement les pos-

(1) ZERLENTES, t. c., p. 164. Sur un des plans publiés par MM. JEWELL et HASLUCK, pl. 11, est indiqué l'autel de sainte Théoctiste.

séder dans un village de l'île d'Icaria. S'il faut en croire la tradition, ceux de Lesbos ayant appris que Paros gardait les reliques de leur illustre concitoyenne, organisèrent une expédition pour les ramener chez eux. Au retour, le vaisseau qui les portait fut poussé vers Icaria. Les insulaires ne résistèrent pas à la tentation de voler des reliques. Ils tuèrent l'équipage et s'emparèrent du corps de sainte Théoctiste, qu'ils mirent en sûreté chez eux. On fait la fête de la sainte le 9 novembre.

Dans la plupart des cas, la légende du saint est une des manifestations du culte qui est rendu. Nous avons ici l'exemple d'un culte créé de toutes pièces par la légende. Théoctiste, canonisée par un officier byzantin, n'est que l'héroïne imaginaire d'un roman pieux, calqué sur la Vie de sainte Marie l'Égyptienne.

Mais Marie l'Égyptienne elle-même ? Son histoire est bien extraordinaire aussi ; le trait qui la termine et que le chasseur Eubéen n'a pas osé introduire dans son adaptation, celui du lion qui accourt du fond du désert pour creuser le tombeau de la sainte, renforce singulièrement la couleur légendaire du récit. Il ne saurait être question d'y voir autre chose qu'une création poétique, une des plus belles que nous ait laissées l'antiquité chrétienne. Pourtant, en cherchant à déterminer comment elle est construite et de quoi elle est faite, nous rencontrons un terrain bien plus solide que dans le cas de Théoctiste ⁽¹⁾.

Une page de Cyrille de Scythopolis, l'hagiographe palestinien bien connu, nous permet de constater que cette fois la légende s'est formée autour d'un tombeau, et que Marie, dite plus tard l'Égyptienne, a réellement vécu en Palestine. Il peut être intéressant de remonter aux premières origines de la tradition qui a abouti au roman de Théoctiste.

(1) Sur tout ceci, F. DELMAS, *Remarques sur la Vie de sainte Marie l'Égyptienne* dans *Échos d'Orient*, t. IV (1900-1901), p. 35-42 ; *Encore sainte Marie l'Égyptienne*, *ibid.*, t. V, p. 15-17.

Un jour que Cyrille traversait la solitude en compagnie du moine Jean, celui-ci lui montra le tombeau de la bienheureuse Marie, *μνημεῖον τῆς μακαρίας Μαρίας*, et raconta en quelle circonstance il avait rencontré cette sainte femme. Se rendant un jour avec Paramon chez saint Cyriaque, il vit à travers les broussailles se dessiner une forme humaine. C'était, à ce qu'il pensait, un anachorète et on essaya de le rejoindre. Mais il disparut. En promenant ses regards de côté et d'autre, le moine aperçut une grotte dans laquelle le serviteur de Dieu s'était sans doute réfugié ; il s'approcha et chercha à engager la conversation. « Que me voulez-vous ? » dit la voix ; « je suis une femme ». On lui demanda comment elle était venue là. « Je m'appelle Marie, dit-elle ; j'ai été chanteuse à l'église de l'Anastasis. Comme le démon tentait beaucoup de personnes à mon sujet, et que je craignais que leurs égarements ne me fussent imputés, je priai Dieu de me délivrer de pareille responsabilité. Je descendis à la sainte Siloë, où je remplis d'eau ce vase ; j'emportai cette corbeille de légumes, et je quittai la ville sainte, me confiant à Dieu, qui me conduisit ici, où j'ai vécu 18 ans. Par la grâce de Dieu, ni cette eau ni ces légumes n'ont jamais diminué ; je n'ai revu aucune créature humaine jusqu'à votre arrivée aujourd'hui. Maintenant, retirez-vous, et revenez me voir au retour ». En revenant, les deux moines allèrent frapper à la porte de la grotte. Personne ne répondit, et en entrant ils trouvèrent la sainte femme morte. N'ayant pas d'outils sous la main pour creuser une fosse, ils demandèrent du secours à la Laure de Souca et enterrent la bienheureuse Marie dans la grotte, dont ils obstruèrent l'entrée ⁽¹⁾.

C'est évidemment de cette histoire, qui circulait dans les déserts de Palestine et dont Jean Moschus rapporte une ver-

(1) *Vita S. Cyriaci*, BHG. 463, n. 18, 19.

sion légèrement différente, qu'est sortie la Vie de Marie l'Égyptienne. Sophrone de Jérusalem — car on a tout lieu de croire que c'est lui qui donna à la légende sa forme définitive — travailla librement sur ces données, et s'inspira en outre de la Vie de saint Paul l'Ermite par S. Jérôme, comme il est aisé de le montrer. Si nous remontons à la source de l'histoire, nous constatons qu'elle dépend toute entière du témoignage du moine Jean, le compagnon de Cyrille de Scythopolis. Même sous cette forme plus simple, elle a un caractère légendaire assez prononcé, qui ne doit pourtant pas nous faire révoquer en doute l'existence de la bienheureuse Marie. On montrait son tombeau, aux environs de la ville sainte et Cyrille l'a vu de ses yeux. C'est une précieuse garantie. Marie de Jérusalem, que Sophrone fait venir d'Égypte, a vécu et est morte en réputation de sainteté. L'objet du culte — je n'irai pas jusqu'à dire : le culte lui-même — a existé avant la légende et indépendamment de celle-ci.

H. DELEHAYE, S. J.

Le Sénat et le Peuple Byzantin aux VII^e et VIII^e siècles

Le règne de Justinien avait marqué un renforcement prodigieux de l'absolutisme impérial. Une réaction inévitable suivit la mort de l'empereur. Une politique financière moins rigoureuse accorda aux sujets de Justin II des remises d'arriérés et des diminutions d'impôts ⁽¹⁾ ; un curieux essai de décentralisation administrative autorisa les évêques et les principaux d'entre les propriétaires et les habitants de chaque éparchie à se réunir pour choisir et présenter à l'empereur les hommes qui leur paraîtraient le plus qualifiés pour gouverner la province ⁽²⁾. La vénalité des charges fut à nouveau abolie ; et l'empereur Justin II écrit : « Notre unique souci est que les provinces soient régies par de bonnes lois, qu'on y vive en tranquillité, qu'elles trouvent chez leurs gouverneurs une exacte justice, et qu'elles paient scrupuleusement les impôts ⁽³⁾. » Un souffle plus libéral, parfois presque démocratique, semble, durant le dernier quart du VI^e siècle, passer sur le gouvernement impérial et adoucir un peu les traditions autoritaires de sa politique. Les représentants des grandes familles aristocratiques, si durement matées par Justinien, semblent relever la tête et reprendre une part aux affaires publiques ; enfin le Sénat et le peuple semblent recommencer à jouer un rôle, et cette place qui leur est alors rendue, il semble bien qu'ils l'aient gardée pendant plus de deux siècles.

⁽¹⁾ *Nov.* 148 (a. 566), 163 (a. 575) dans l'édition des *Novelles* de SCHOELL.

⁽²⁾ *Nov.* 149, 1.

⁽³⁾ *Nov.* 149, 2.

Il y a là, dans l'histoire si mal connue du VII^e et du VIII^e siècle, un fait qui n'a pas été assez remarqué jusqu'ici et qui mérite d'être étudié : il n'est point, en effet, sans importance peut-être, pour la connaissance de cette période obscure, où tant de choses se sont transformées dans la vie de l'empire byzantin.

I.

Dans son petit livre sur « *La constitution du bas-empire romain* », Bury explique que dès le IV^e siècle le Sénat ou *Synklétos* de la nouvelle Rome fut un organisme fort différent de l'ancien Sénat romain. « C'était, écrit-il, un conseil peu nombreux, composé de personnes qui y siégeaient en vertu des fonctions administratives auxquelles elles étaient nommées par l'empereur. En fait, l'ancien Sénat s'était fondu avec le Consistorium impérial » (1). « Le Sénat, ajoute Bury, entraînait docilement dans les vues du souverain, et ses réunions probablement étaient en général de pure forme » (2). Ces définitions sont d'une incontestable exactitude pour le Sénat du X^e siècle. Il ne semble point qu'elles s'appliquent aussi justement aux époques plus anciennes : à l'origine, et pendant longtemps, le Sénat a été autre chose, et bien davantage.

Considérons d'abord les procès-verbaux que *Le livre des Cérémonies* nous a conservés des ἀναγορεύσεις impériales de la seconde moitié du V^e et du commencement du VI^e siècle. Le Sénat romain (σύγκλητος Ῥωμαίων) (3), comme l'appellent ces textes, le Sénat sacré (ιερά σύγκλητος) (4), ainsi qu'il est également désigné, y apparaît comme jouant un rôle essentiel dans le choix du nouvel empereur. A la mort de Marcien (457) c'est le vote du Sénat (ψηφισμα) désignant Léon I comme

(1) BURY, *The constitution of the later roman empire*, p. 7.

(2) *Ibid.*, 31.

(3) CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De cerim.*, p. 427.

(4) *Ibid.*, p. 419-421. Cf. THÉOPHANE (éd. de Boor), t. I, p. 384.

successeur de l'empereur défunt qui figure en tête du procès-verbal comme le premier des actes accomplis ⁽¹⁾; dans les acclamations qui, au Campos, saluaient le nouvel élu, les vœux (εὐχαί) du Sénat et du peuple sont mentionnés à côté des vœux du palais et des requêtes (ἐντεύξεις) de l'armée ⁽²⁾; et à son entrée dans la ville, le prince, au Forum de Constantin, reçoit une couronne d'or des mains du chef du Sénat (ὁ πρῶτος τῶν συγκλητικῶν) ⁽³⁾ et du préfet de la ville ⁽⁴⁾. A la mort de Zénon (491), le Sénat se réunit avec les hauts fonctionnaires (ἄρχοντες) et le patriarche de Constantinople ⁽⁵⁾ pour s'acquitter de la mission que lui a confiée l'impératrice Ariane, de choisir le nouvel empereur ⁽⁶⁾, et si, en fait, le Sénat remet à l'impératrice le soin de désigner pour le trône celui qu'elle voudra ⁽⁷⁾, le choix (ἐκλογή) du très illustre Sénat et le consentement (συναίνεσις) du peuple n'en sont pas moins formellement mentionnés à côté de la volonté de la princesse ⁽⁸⁾, dans l'acte définitif de proclamation. A la mort d'Anastase (518), malgré le désordre qui marque les premiers moments de l'ouverture de la succession, c'est le Sénat que le peuple, réuni à l'Hippodrome, salue de ses acclamations, comme le pouvoir légalement investi du droit de nommer l'empereur ⁽⁹⁾ et c'est en effet le Sénat qui finalement fait prévaloir son choix ⁽¹⁰⁾. Et alors même que le trône n'est point vacant et que l'empereur régnant désigne lui-même son successeur, c'est le Sénat qui, officiellement du moins, prend

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 410.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 410.

⁽³⁾ THÉOPHANE, p. 135, nomme le τῆς συγκλήτου βουλῆς πάσης ἡγούμενος.

⁽⁴⁾ *De Cerim.*, p. 414.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, 417-418.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, 419, 421.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, 422.

⁽⁸⁾ *Ibid.*, 424.

⁽⁹⁾ *Ibid.*, p. 427.

⁽¹⁰⁾ *Ibid.*, 428.

l'initiative de provoquer cette désignation ⁽¹⁾, et il assista à la cérémonie de l'intronisation ⁽²⁾. Sans doute, dans toutes ces élections impériales, l'armée est toujours nommée à côté du Sénat, et plus d'une fois sans doute sa volonté a été en réalité au moins aussi puissante que celle de l'assemblée sénatoriale. Il n'en demeure pas moins incontestable que, dans la théorie constitutionnelle, c'est au Sénat qu'appartient le dernier mot, et à l'empereur qui vient d'être choisi, le Sénat pose ses conditions, en lui faisant prêter un serment solennel ⁽³⁾.

Le peuple également — le peuple très dévoué (καθοσιωμένος λαός) ⁽⁴⁾ (on notera pareillement l'expression : ἡμετέρα καθοσίωσις ⁽⁵⁾ employée en s'adressant à lui) — joue un rôle assez important dans ces textes. Assurément, il ne fait guère que confirmer par ses acclamations le choix fait par d'autres, encore que, à la mort de Zénon par exemple, on le voit tout aussitôt se rassembler à l'hippodrome ἐν τοῖς ἰδίοις μέρεσιν ⁽⁶⁾, en même temps que le Sénat se réunit et que les soldats se concertent. Mais il est remarquable que les empereurs prennent grand souci — et ceci est à retenir — de haranguer ce peuple, pour l'informer de leurs actes et obtenir son approbation. L'impératrice Ariane, par exemple, à la mort de Zénon, adresse au peuple, à l'hippodrome, un fort curieux discours ⁽⁷⁾ ; elle explique qu'elle n'a pas attendu les demandes du peuple pour inviter le Sénat à désigner, d'accord avec l'armée, le nouvel empereur, et pour fixer les conditions que doit remplir l'élu ; elle annonce qu'elle va s'entendre avec

⁽¹⁾ *Ibid.*, 431, 433.

⁽²⁾ *Ibid.*, 431.

⁽³⁾ *De Cerim.*, 422. Cf. pour le commencement du IX^e siècle encore, THEOPHANE, p. 493.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, 424.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, 420.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, 418.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, 419-421.

les grands corps de l'État pour choisir le souverain et supplie que rien ne vienne troubler cette délibération solennelle. Le peuple coupe d'acclamation ces harangues impériales ⁽¹⁾, que l'empereur fait lire par un *libellarios* ⁽²⁾ et il n'est pas rare que dans ces dialogues (on trouve quelque part le mot *διαλαλῶν*) ⁽³⁾, le peuple mêle à ses vivats des requêtes ou des réclamations. « Jette dehors ce voleur de préfet de la ville » ⁽⁴⁾, crie-t-il à Ariane. « Jette dehors les délateurs » ⁽⁵⁾, crie-t-il à Anastase : et déjà on pense au dialogue fameux que rapporte Théophane et où les Verts apostrophent si rudement Justinien ⁽⁶⁾. De même, on voit le peuple intervenir pour acclamer le Sénat, quand son droit de choisir l'empereur semble menacé ⁽⁷⁾ et pareillement pour demander à l'empereur de désigner et de couronner un empereur associé ⁽⁸⁾. Et sans doute c'est un rôle de pure forme qui, en toute cette affaire, est réservé au peuple. Pourtant ce n'est point un fait indifférent de voir le gouvernement se soucier de l'opinion publique, si attentif à faire confirmer tous ses actes par la sanction populaire.

Justinien supprima tout cela. Il semble, dès le début de son règne, s'être heurté à l'hostilité du Sénat. Un assez grand nombre de sénateurs se compromirent en 532 dans la sédition Nika et plusieurs d'entre eux furent punis durement par l'exil et la confiscation de leurs biens ⁽⁹⁾. L'année suivante, le Sénat, consulté sur l'expédition d'Afrique, manifesta

(1) *Ibid.*

(2) *De Cerim.*, 411-412, 419-421, 424, 429.

(3) *Ibid.*, 432.

(4) *Ibid.*, 420.

(5) *Ibid.*, 424.

(6) THÉOPHANE, I, 181-184.

(7) *De Cerim.*, 427.

(8) *Ibid.*, 431-432.

(9) PROCOPE, *De bello Pers.*, p. 124, 129.

contre l'entreprise une violente opposition ⁽¹⁾. L'empereur écarta désormais ces conseillers incommodes et mal disposés. Pareillement, il réprima durement toutes les manifestations populaires. L'épouvantable massacre qui termina la révolte de 532 assagit à ce point le peuple de la capitale que Justinien put, pendant plusieurs années, supprimer presque complètement les jeux du cirque. Et si, dans la suite du règne, les partis reprirent courage et se livrèrent de nouveau parfois à des manifestations tumultueuses, l'autorité impériale y mit bon ordre, énergiquement et promptement ⁽²⁾. Cependant, lorsque en 560, Justinien étant tombé gravement malade, le bruit courut dans Constantinople qu'il était mort, et qu'une violente agitation se manifesta dans la capitale, tout aussitôt le Sénat se réunit et prit les mesures nécessaires pour calmer les esprits et rétablir l'ordre ⁽³⁾. La haute assemblée n'abdiquait donc aucun des droits que lui accordait la constitution en cas de vacance du trône ; elle gardait le souvenir du rôle qui lui appartenait. Quand Justinien mourut, elle se trouva toute prête à reprendre ce rôle.

II.

Justinien était mort sans avoir officiellement désigné son successeur. S'il en faut croire Corippus, c'est le Sénat qui prit l'initiative d'offrir le trône à Justin II ⁽⁴⁾. De même, lorsque Justin associa à l'empire Tibère, d'abord comme César, puis comme Auguste ⁽⁵⁾, lorsque Tibère, à son tour associa Maurice ⁽⁶⁾, le Sénat, conformément à son rôle constitutionnel, collabora à leur désignation et assista à leur ἀναγόρευσις,

⁽¹⁾ THÉOPHANE, p. 188.

⁽²⁾ DIEHL, *Justinien*, p. 466 ; MALALAS, 490-491 ; THÉOPHANE, 235-236, 239.

⁽³⁾ THÉOPHANE, p. 188. Ménandre (p. 283) montre, en 558, le Sénat louant la diplomatie impériale à l'égard des barbares.

⁽⁴⁾ *De laudibus Justini*, I, 94-95, 116, 156-157.

⁽⁵⁾ THÉOPHYLACTE SIMOCATTA (éd. de Boor), III, 12, 7 ; THÉOPHANE, 248.

⁽⁶⁾ THÉOPHANE, 252.

et dans le discours qu'à cette occasion Théophylacte Simocatta met dans la bouche de Justin II, on lit à propos du Sénat cette phrase significative : « Ces hommes que tu vois là, dit l'empereur, c'est l'ensemble de l'État que tu vois en eux » (τούτους [οὗς] βλέπεις ὅλους τοὺς τῆς πολιτείας βλέπεις) ⁽¹⁾. Et cela est si vrai que Phocas lui-même juge nécessaire, pour consacrer son usurpation, la présence du Sénat, et fait convoquer le Sénat et le peuple pour assister à son ἀνογόρευσις ⁽²⁾.

Ceci pourtant serait peu de chose. Mais, sous les successeurs de Justinien, le Sénat semble bien prendre part au gouvernement et conseiller le prince. Quand le roi de Perse Chosroès II demande secours à Maurice, c'est avec le Sénat que l'empereur délibère et décide l'intervention ⁽³⁾ ; et pareillement le Sénat conseille au souverain d'entrer en négociations avec le khagan des Avars ⁽⁴⁾. Il fait plus que conseiller : il fait des représentations au prince, lui demandant de renoncer à exercer le commandement de l'armée, l'invitant à revenir dans la capitale ⁽⁵⁾. Et le Sénat a si bien le sentiment qu'il est responsable du salut de l'État qu'il n'hésite pas à appeler Héraclius d'Afrique pour mettre fin à la tyrannie de Phocas ⁽⁶⁾.

Au VII^e siècle, son rôle devient plus grand encore. Lorsqu'en 613 Héraclius associe son jeune fils Constantin à l'empire, le Sénat, comme il va de soi, participe à l'ἀναγόρευσις ⁽⁷⁾. Mais un événement bien autrement important se produit en 641. De même qu'il a le droit de nommer l'empereur, le Sénat a, en théorie, le droit de le déposer ⁽⁸⁾. Mais ce qui

⁽¹⁾ THÉOPHALACTE, III, 11, 10 ; THÉOPHANE, 248.

⁽²⁾ THÉOPHYLACTE, VIII, 10, 2 ; THÉOPHANE, 289.

⁽³⁾ THÉOPHYLACTE, IV, 14, 1.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, VII, 15, 8 ; THÉOPHANE, 279.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, V, 16, 2 ; VI, 3, 1.

⁽⁶⁾ THÉOPHANE, 297.

⁽⁷⁾ *Chon. pasc.*, 703.

⁽⁸⁾ BURY, *loc. cit.*, p. 8.

est plus grave, c'est qu'il lui arrive d'user de ce droit. En octobre 641, le Sénat chasse du trône Héraclonas, le second fils d'Héraclius et sa mère Martine ⁽¹⁾ et proclame à sa place Constant II, le petit-fils d'Héraclius. Et le nouveau prince, dans le curieux discours qu'il adresse au Sénat après son avènement, rappelant que c'est le vote de la haute assemblée (ἡ ἡμετέρα ψῆφος) ⁽²⁾ qui a fait la révolution, annonce son intention formelle de gouverner avec le Sénat. « Je vous prie, dit-il, d'être pour moi les conseillers et les gardiens du salut de l'État. » (παρκαλῶ ὑμᾶς ἔχειν συμβούλους καὶ γνώμονας τῆς κοινῆς τῶν ὑπηκόων σωτηρίας) ⁽³⁾. Il y avait longtemps qu'un empereur n'avait parlé au Sénat en ces termes. Après Constant, Constantin IV son fils, lorsque l'armée se souleva pour l'obliger à associer ses frères au trône, ne vit d'autre moyen d'apaiser la révolte que la promesse de gouverner avec le Sénat ⁽⁴⁾. Justinien II son fils fit davantage. Dans la lettre qu'en février 687 il adressa au pape Jean ⁽⁵⁾, l'empereur parle d'une assemblée tenue pour confirmer les canons du 6^e concile oecuménique et à laquelle ont prit part, avec les patriarches orientaux et le légat pontifical, le Sénat (*Sanclissimus senatus*) et les représentants de l'Église, les officiers de la garde, les délégués des *collegia popularia*, et enfin les députés des six corps d'armée provinciaux et de la flotte. Il n'y a rien de surprenant à voir le Sénat intervenir dans les affaires de l'Église ; on le trouve à plusieurs reprises, au VIII^e et au IX^e siècle, participant à l'élection du patriarche de Constantinople ⁽⁶⁾. Mais il est intéressant de voir l'empereur

(1) THÉOPHANE, 331, 341.

(2) *Ibid.*, 342.

(3) THÉOPHANE, 342.

(4) *Ibid.*, 352.

(5) *Patrologie lat.*, t. 96, 427.

(6) THÉOPHANE, 384, *Vita Theophanis*, (éd. de Boor), II, 9. Cf. LÉON DIACRE, 101.

grouper autour de lui, dans une solennelle assemblée, avec le Sénat, les députés de l'Église, du peuple, de l'armée et des thèmes provinciaux, et faire, ainsi qu'on l'a remarqué, comme un essai de gouvernement représentatif.

Du rapprochement de ces divers faits, il est permis de conclure peut-être qu'au VII^e siècle le Sénat avait repris dans le gouvernement de l'empire une place qui n'est pas sans importance, et que les empereurs de ce temps avaient jugé utile de faire appel à la collaboration de la haute assemblée. Et peut-être y a-t-il, dans cette tendance, quelque chose qui rappelle l'esprit démocratique de la Grèce et fait contraste avec l'absolutisme romain. En ce VII^e siècle où, par tant de côtés, l'empire s'hellénise, il serait intéressant de retrouver dans l'évolution constitutionnelle aussi, quelque chose des traditions helléniques.

Il est certain en tout cas que, durant toute cette période, dans tous les moments de crise, le Sénat apparaît. C'est lui qui, en 717, conseille à Théodose III d'abdiquer et qui élit au trône Léon l'Isaurien ⁽¹⁾.

III.

Le peuple de même, si durement maté par Justinien, reprit un rôle après la mort de l'empereur. Non seulement l'agitation des factions du cirque recommença : on sait quelle part elles prirent à la chute de Maurice et à l'avènement de Phocas. Mais on voit les empereurs, en toute circonstance, s'efforcer de se tenir en contact avec le peuple et rechercher en quelque façon l'appui de l'opinion publique. Quand Tibère associe Maurice à l'Empire, il fait adresser au peuple un message pour lui faire connaître « ce qui est utile aux affaires des Romains » (τὰ συμφέροντα τοῖς πράγμασι τῶν Ῥωμαίων) ⁽²⁾

⁽¹⁾ THÉOPHANE, 390.

⁽²⁾ THÉOPHANE, 252.

Quand Maurice apprend l'usurpation de Phocas, il réunit le peuple à l'hippodrome, il fait lire un message engageant à ne point s'inquiéter de la sédition ; et entre le prince et ses sujets s'engage un de ces dialogues, où les réclamations et les plaintes se mêlent aux manifestations de dévouement ⁽¹⁾. Quand Héraclius, en 628, a achevé de battre les Perses, il adresse à son peuple un long message racontant ses campagnes victorieuses, dont lecture est donnée du haut de l'ambon de Sainte-Sophie ⁽²⁾. Mais de ce souci qu'a le gouvernement de s'appuyer sur l'opinion publique, on trouve en plein VIII^e siècle un témoignage plus curieux encore.

On cite volontiers, dans l'histoire de France, la façon dont Philippe le Bel, dans sa lutte contre le pape Boniface VIII, fit, en 1303, appel à l'opinion publique, et fit exposer le différend à une grande réunion populaire tenue dans le jardin du palais royal de la cité. Les empereurs iconoclastes, dans leur lutte contre les défenseurs des images, ont agi de la même manière. La Vie de St-Étienne le jeune, écrite au commencement du IX^e siècle, moins de quarante ans après la mort du saint, en offre de remarquables et pittoresques témoignages.

On y lit en plusieurs passages que Léon III comme Constantin V réunirent le peuple pour lui faire part de leurs desseins contre les images, pour lui demander de jurer sur la sainte croix et sur les évangiles de ne plus adorer les icones et de combattre les moines, ou encore pour le faire témoin de leurs exécutions ⁽³⁾. Ailleurs on trouve le récit plus circonstancié de ces grandes assemblées populaires, de ces *silentia*, comme on les nomma, assez singulièrement du reste, car on y parle beaucoup, l'empereur haranguant le peuple et le peuple lui répondant. On a vu déjà qu'en tout temps ces dialogues

⁽¹⁾ THÉOPHYLACTE, VIII, 7, 8-9 ; THÉOPHANE, 287.

⁽²⁾ *Chron. pasc.*, 727-734.

⁽³⁾ MIGNE, P. G, t. 100, p. 1083, 1100, 1131.

étaient habituels entre le prince et ses sujets ; mais ils ont ici un caractère assez particulier.

Constantin V convoque le peuple à l'hippodrome et debout sur le haut des gradins de la faction rouge, il commence à parler : « Je n'ai plus un instant de tranquillité dans ma vie, avec cette engeance maudite des moines ». Le peuple, fort agité, répond : « Il n'y a plus dans ta ville, ô maître, aucune trace de leur habit ». L'empereur riposte avec colère : « Je ne supporterai pas davantage leurs intrigues. Ils ont déjà séduit tous mes sujets et ils les ont entraînés vers les ténèbres ». Et révélant un nouveau crime de ses ennemis, le basileus demande au peuple de prier avec lui. Et la foule répond : « Vraiment ton cœur est dans la main de Dieu, et le Seigneur exaucera en tout ta prière ». ⁽¹⁾ Quelques jours après un nouveau *silentium* est convoqué à l'hippodrome, et tout Constantinople y accourt, hommes femmes, jeunes gens, vieillards et jusqu'aux enfants en bas-âge ⁽²⁾, à ce point qu'on s'écrase dans le vaste cirque. L'empereur prend la parole : « Ma fortune a triomphé, et Dieu a entendu mes prières. » Le peuple applaudit et crie : « Quand donc Dieu ne t'a-t-il pas exaucé ? » Et l'empereur, avec un grand rire de satisfaction, s'exclame : « Dieu m'a découvert celui que je cherchais : si vous voulez je vais vous le montrer. » La foule alors vocifère : « Punis-le, tue-le, fais-le brûler, puisqu'il a transgressé tes ordres. » Et quand le moine coupable apparaît, partout éclatent les cris : « A mort ! à mort ! » On jette à la multitude, qui les foule aux pieds, les différentes pièces du vêtement monastique, et au milieu de la joie populaire, on coiffe le moine du casque, on lui passe un habit militaire, et l'empereur lui-même lui ceint l'épée ⁽³⁾. Une autre fois, sur la place de l'Augustéon,

(1) P. G., t. 100, 1136.

(2) *Ibid.*, 1136.

(3) P. G., t. 100, 1137.

au Milium, l'empereur, au milieu des applaudissements du peuple, se plaint à nouveau de ces moines néfastes, qui « ne laissent, dit-il, aucun repos à son âme » ⁽¹⁾, et il explique ses intentions à l'égard de St-Étienne. Constantin V évidemment ne consulte le peuple en aucune de ces circonstances. Mais c'est déjà un fait assez digne d'attention qu'un souverain aussi absolu vienne haranguer la foule et lui faire part de ses projets, avec le désir visible d'en obtenir l'approbation éclatante. Et ici aussi, dans ces dialogues entre le prince et ses sujets, n'y a-t-il pas comme une lointaine influence de l'esprit hellénique, comme un souvenir lointain de ces démocraties antiques, où la parole était reine et gouvernait les assemblées de la cité ?

Sans doute il ne faut point exagérer l'importance des faits que je viens d'exposer. Ils semblent attester cependant qu'il y a eu à Byzance plus de réalité constitutionnelle et démocratique qu'on ne s'attend à en rencontrer dans une monarchie absolue. On pourrait, si on poursuivait cette étude, relever au IX^e siècle encore des faits non moins significatifs. Le Sénat n'hésite pas à s'opposer aux désirs de l'empereur Michel I, et le prince s'incline devant l'opposition de la haute assemblée ⁽²⁾. Quand Théodora, la veuve de Théophile, dépose le pouvoir, c'est au Sénat qu'elle rend solennellement compte de son administration financière et communique les chiffres des économies qu'elle a su réaliser ⁽³⁾. D'autre part, au retour de sa campagne de Cilicie, Théophile, au sortir de Sainte-Sophie, prend place sur une estrade dressée devant la Chalcé et il raconte au peuple les épisodes de la guerre heureuse qu'il vient d'achever ⁽⁴⁾. On pourrait multiplier ces exemples mais

(1) *Ibid.*, 1172.

(2) *ВУЛГ.*, *loc. cit.*, p. 31.

(3) *ТНÉОПН. CONT.*, 171-172.

(4) *De Cerim.*, 507.

il y a un témoignage tout au moins qu'il faut citer, car mieux que tout autre il indique l'importance qu'eut longtemps le Sénat. C'est la novelle 47 de l'empereur Léon VI ⁽¹⁾. «Autrefois y lit-on, quand le système de l'État était autre, la façon de régler les affaires était différente aussi. Toutes choses n'étaient point remises à la prévoyance de l'empereur, mais il y avait certaines affaires où il appartenait au Sénat de discuter et de faire des choix (ἀ τῆς συγκλήτου ἔργον ἦν διασκέψασθαι καὶ χειροτονεῖσθαι), Maintenant tout dépend de la pensée impériale, et est examiné et réglé, avec l'aide de Dieu, par sa prévoyance.» En conséquence, le prince abolit certains droits du Sénat. De même la novelle 78 retire au Sénat le droit de participer à la confection des lois ⁽²⁾. Ces mesures, et les termes qu'emploie l'empereur suffisent à attester toute l'importance qu'avait conservée le Sénat à Byzance jusqu'à la fin du IX^e siècle. On connaît la formule fameuse : S. P. Q. R. Il semble bien, que, de la fin du VI^e à la fin du IX^e siècle, *le Senatus populusque Byzantlinus* ait été semblablement une réalité.

Charles DIEHL.

(1) ZACHARIAE DE LINGENTHAL, *Jus graeco-romanum*, t. III, 139.

(2) *Ibid.*, 175.

Notes sur l'hellénisme sicilien

de l'occupation arabe à la conquête normande.

Les renseignements que nous avons sur les Grecs de Sicile, au temps de l'occupation arabe, se réduisent à fort peu de choses. Même au Nord-Est de l'île, c'est-à-dire dans la région, où la population chrétienne a réussi le plus longtemps à maintenir son indépendance, l'archéologie locale ne trouve plus aucun souvenir, aucun monument byzantin se rapportant à cette période ⁽¹⁾. Cependant plusieurs documents nous attestent l'importance et la prospérité des églises grecques de Sicile, à la veille de l'arrivée des Arabes. Que deviennent ces églises au cours du IX^e siècle ? Quels rapports gardent-elles avec le patriarcat de Byzance ? Voilà ce qu'on voudrait d'abord rechercher. Puis après avoir constaté la désorganisation de cette chrétienté grecque et son déclin, au cours du X^e siècle et jusqu'au milieu du XI^e, plusieurs textes importants de la fin du XI^e et des premières années du XII^e nous montreront combien étaient vivantes encore, au début de la conquête normande, les communautés grecques de Sicile : nous assistons alors à une véritable renaissance de l'hellénisme sicilien. Comment se manifeste cette renaissance, dans quelle mesure est-elle encouragée ou contrariée par l'autorité politique normande, telle est la seconde question que nous aurons à examiner.

Mais il importe de rappeler d'abord quelles sont les origines de cet hellénisme sicilien. A la fin du VI^e siècle, au temps du

⁽¹⁾ *Archivio Storico per la Sicilia orientale*, anno IX, 1912, p. 159 (article de C. A. GARUFI, *Per la storia dei secoli XI e XII*).

pape S. Grégoire le Grand, il semble que la Sicile chrétienne soit encore en majorité latine : mais déjà le rite grec y est en usage et commence à se répandre, notamment sur la côte orientale, à Syracuse (où réside le plus haut fonctionnaire byzantin de l'île) et dans les villes voisines. Il n'y a pas encore d'organisation métropolitaine ; les diocèses siciliens (Syracuse, Catane, Taormine, Messine, Palerme, Agrigente, Leontium, etc.), comme ceux de l'Italie méridionale et centrale, sont rattachés directement à l'Église de Rome, qui d'ailleurs possède dans l'île de vastes patrimoines. Au cours du VII^e siècle, l'hellénisme ne cesse de progresser dans le clergé sicilien : le rite grec domine à Syracuse et gagne peu à peu toute l'île. Cette hellénisation est un fait accompli, longtemps avant les décrets des empereurs iconoclastes, qui vers le milieu du VIII^e siècle — ou un peu plus tard ⁽¹⁾ — enlèvent la Sicile au patriarcat romain pour la rattacher à celui de Byzance. Les évêques de Sicile se rendent nombreux au concile de 786-87, qui réuni d'abord à Constantinople, puis à Nicée, rétablit officiellement le culte des Images : notons-y le rôle particulièrement actif de l'évêque Théodore de Catane, et d'un de ses diacres, qui représente « l'archevêque de Sardaigne ». Malgré l'importance du siège de Syracuse, capitale administrative de l'île, on ne voit pas qu'une préséance spéciale soit reconnue à l'évêque de Syracuse : est-ce lui-même qui revendique déjà le titre « d'archevêque » ou ce nom lui est-il donné par flatterie ? Cette mention isolée n'aurait en tout cas qu'une importance purement honorifique. Les évêques de Sicile, joints à ceux de Calabre, forment au concile un groupe à part, où il n'y a pas encore d'organisation métropolitaine définie ⁽²⁾.

(1) Cf. mon livre sur *l'Italie méridionale et l'Empire byzantin* (1904), p. 9-12.

(2) MANSI : *Amplissima coll. concil.*, t. XII col. 992. — Cf. GAY, *Les diocèses de Calabre à l'époque byzantine* (*Revue d'hist. et de littér. religieuses*, t. V, 1900, p. 249).

Ce clergé grec d'Occident est particulièrement instruit : il a fourni, dès la fin du VII^e siècle, plusieurs papes, des patriarches d'Antioche (1). Il sert d'intermédiaire naturel entre l'Occident et l'Orient ; il n'a pas oublié ses récentes attaches romaines ; subordonné au siège de Byzance, il garde cependant, en face de la Byzance officielle, une attitude plus indépendante que celle de beaucoup de prélats orientaux. Au cours du IX^e siècle, pendant la seconde querelle des Images, quand les Arabes, maîtres de Palerme en 832, étendent peu à peu leur domination sur l'Ouest et le Centre de l'île, le clergé sicilien reste un foyer très actif de culture hellénique : les querelles qui divisent le chrétienté orientale y ont toujours leur écho ; il y a encore, à Syracuse, au temps de l'empereur Théophile, un évêque, ennemi des Images, qui a dû se heurter à une violente opposition (2). Mais déjà bien des Siciliens, devant la menace grandissante de l'Islam, cherchent un refuge à Byzance et y ont une brillante carrière : c'est S. Joseph l'hymnographe ; c'est Méthode de Syracuse, envoyé à Rome, comme apocrisiaire du patriarche Nicéphore, qui pendant son séjour à Rome, traduit en grec plusieurs vies de Saints latins. Le même Méthode, de retour à Constantinople, devient patriarche et restaure officiellement, pour la seconde fois, le culte des Images (843). Grégoire Asbestos, ancien évêque de Syracuse, est le prélat qui, réfugié à Constantinople, mais brouillé avec le patriarche Ignace, donne l'ordination à Photius. Au reste, jusque vers 880, les chrétiens de Sicile restent indépendants au Nord-Est de l'île, dans un triangle formé par les trois villes de Catane, Messine et Caronia (à l'Est de Palerme) (3). Les évêques de Messine, de Taormine et de Catane, toujours sujets de Byzance, gardent avec le

(1) LANCIA DI BROLO, *Storia della chiesa in Sicilia* (1884), t. II, pp. 58, 65, 103

(2) LANCIA DI BROLO, l. c., t. II, p. 290.

(3) AMARI, *Storia dei musulmani di Sicilia* (1854), t. I, p. 465.

patriarcat des relations régulières : ce n'est qu'en 878 que Syracuse même tombe entre les mains des Arabes et que l'évêque, fait prisonnier, est emmené à Palerme. En 902, il y a encore un évêque grec à Taormine : il périt au cours du premier siège de cette ville, et sera honoré comme un martyr ⁽¹⁾.

En ces dernières années du IX^e siècle, où la domination arabe achève la conquête de l'île, l'hégémonie de l'Islam dans la Méditerranée trouve déjà sa limite dans la restauration des forces byzantines au Sud de l'Italie, sur les côtes de la mer Ionienne, à l'entrée de l'Adriatique. Mais n'oublions pas qu'il a fallu la conquête, encore toute récente, d'une grande partie de la Sicile pour établir vraiment cette hégémonie. La Sicile, restée entièrement byzantine, jusque vers 830, a contribué à maintenir, dans une large mesure, les relations anciennes entre les deux parties du monde méditerranéen. Supposer que la conquête de la Syrie et de l'Égypte, entre 630 et 640, ait eu brusquement pour effet de briser la vieille unité méditerranéenne, de fermer la mer, d'isoler l'un de l'autre l'Occident et l'Orient, comme semble le croire M. Pirenne ⁽²⁾, c'est exagérer singulièrement les conséquences et la portée des premières victoires arabes. Oui, sans doute, le triomphe de l'Islam a bouleversé la chrétienté primitive, cette chrétienté gréco-latine, formée autour des rives de la Méditerranée. Mais ce bouleversement n'a pas été l'œuvre d'une seule génération ! il s'est produit, en réalité, bien plus lentement qu'on ne l'imagine : Carthage est restée byzantine jusqu'en 698, et il fallu plus d'un siècle encore pour que la marine arabe affirme sa prépondérance jusque dans le bassin occidental de cette mer, par où continuent d'ailleurs de cir-

⁽¹⁾ GAETANI, *Vitae sanctorum Siculorum* (Palerme 1657), t. II, p. 60.

⁽²⁾ PIRENNE, *Un contraste économique. Mérovingiens et Carolingiens* (*Revue belge de philologie et d'histoire*, avril 1923, p. 223, 229).

culer, en tout temps, les pèlerins qui vont aux Lieux-Saints ⁽¹⁾. Mais il n'est pas douteux qu'à partir de la fin du IX^e siècle les relations directes de la Sicile avec Byzance deviennent plus difficiles et plus rares. Au concile de Constantinople, qui, vers 869, d'accord avec les légats du Saint-Siège, confirme la déposition de Photius et rétablit officiellement le patriarche Ignace, on ne mentionne que deux évêques siciliens : celui de Cefalù, ancien partisan d'Ignace, et celui de Catane, autrefois partisan de Photius, qui vient faire sa soumission à Ignace. Cet Euthymios de Catane est évidemment le même, auquel est adressée une lettre de Photius, qui l'intitule « métropolitain » ⁽²⁾.

Cette organisation métropolitaine ne date pas, bien entendu, de Photius : mais toute la question est de savoir si c'est à Catane ou à Syracuse que réside le métropolitain. Consultons, pour éclaircir le problème, les listes épiscopales, naguère publiées par Parthey et soumises par Gelzer à une pénétrante analyse ⁽³⁾. Il serait bien désirable, pour le dire en passant, que nous ayons une édition nouvelle de ces « notitiæ episcopatum », dont Gelzer a montré la valeur très inégale, une édition qui nous renseignerait clairement sur l'âge des manuscrits, la provenance de ces notices, leurs rapports réciproques et les divers éléments qui les composent. Prenons en attendant la notice III de Parthey, qui a dû être composée, suivant Gelzer, peu après l'ouverture de la querelle des Images. Catane y est cité comme siège *autocéphale*, n'ayant pas de suffragants. Plus loin, parmi les métropoles détachées de Rome, est mentionnée Syracuse et ses treize suffragants, (dont deux, Malte et Lipari, sont en dehors de l'île). La notice X

⁽¹⁾ Cf. l'*Itinerarium Bernardi Monaci*, qui date de la fin du IX^e siècle (*Itinera Hierosolymitana bellis sacris anteriora*, éd. Tobler et Molinier, Genève, 1879, t. I).

⁽²⁾ HEFELE, *Hist. des conciles*, trad. H. Leclercq, t. IV, 1 p. 494. Les lettres de Photius sont au t. 102 de la Patrologie grecque.

⁽³⁾ PARTHEY, *Hieroclis synecdemus et notitiæ Graecae episcopatum*, 1866.

reproduit les mêmes indications ; la notice VIII mentionne deux fois Catane, une première fois parmi les archevêchés autocéphales, puis dans le groupe des diocèses de Sicile, immédiatement après celui de Syracuse, mentionné en premier lieu. Voyons enfin la liste des νέα τακτικά, publiée par Gelzer, à la suite de son édition de Georges de Chypre : cette liste, qui date du règne de Léon le Sage (886-911), omet Syracuse et ne mentionne que Catane, métropole sans suffragants ⁽¹⁾.

Il résulte de ces textes qu'au moment de l'occupation arabe il y a, en Sicile, une organisation métropolitaine toute récente et bientôt bouleversée par les victoires successives de l'Islam. Il est invraisemblable qu'il y ait eu, en même temps, comme le supposait Amari, deux provinces ecclésiastiques, ayant l'une son siège à Catane, et l'autre à Syracuse; mais il est visible que Catane a eu de bonne heure une situation à part ; et très probablement, à une époque qu'il est impossible de fixer, un conflit a dû surgir entre Syracuse et Catane. Les évêques de Catane ont refusé de reconnaître la primauté de Syracuse ; peut-être la présence à Syracuse d'un évêque, ennemi des Images, a-t-elle favorisé la scission ; peut-être aussi, plus tard, les évêques de Catane ont-ils prétendu remplacer l'ancienne métropole, au moment où celle-ci, sans être encore occupée, était spécialement visée par les conquérants arabes. Sous le règne de Léon le Sage, Syracuse a cessé d'être aux Byzantins, tandis que Catane échappe encore, pour peu de temps, aux nouveaux maîtres de l'île. Mais les progrès de l'occupation arabe l'empêchent d'exercer la moindre action en dehors d'une zone, de plus en plus restreinte, qui comprend les environs de la ville, les alentours de l'Etna, et qui s'étend au Nord jusqu'à Messine.

(1) GEORGIUS CYPRII. *Descriptio orbis Romani*, ed. Gelzer, 1890, pp. 58,81.

Sans doute, des évêques grecs ont pu résider encore, quelque temps, dans les villes occupées par les Arabes. Mais il est probable que les diocèses de l'Ouest (Lilybée, Drépane) ont disparu assez vite. Nous savons que l'Église de Triocala est détruite à la fin du IX^e siècle et que le siège épiscopal est transféré un peu plus loin, au Monte Cronio, où se trouvait le monastère grec de S. Calogero ⁽¹⁾.

Que reste-t-il, vers le milieu du X^e siècle, des anciens évêchés siciliens ? Nous l'ignorons complètement. La vague mention que fait Liudprand de Crémone d'un « évêque de Sicile » ne prouve pas que cet évêque soit le seul à subsister ⁽²⁾. Taormine, sur la côte orientale, n'est occupée définitivement par les Arabes qu'en 962, et il est fort possible qu'elle ait gardé son évêché au moins jusqu'à cette date. Dans cette région du Nord-Est, la population chrétienne, devenue tributaire, reste assez nombreuse : mais il y a, sans nul doute, au cours du X^e siècle, en même temps qu'une immigration croissante de musulmans, une émigration assez forte qui de toute l'île entraîne vers la Calabre et les terres voisines, rendues à Byzance, une partie notable de l'élément chrétien. Un peu avant le milieu du XI^e siècle, un archevêque grec de Reggio s'intitule en même temps archevêque de Sicile ⁽³⁾. Il est fort possible qu'il reste encore, ça et là, d'autres évêques, plus ou moins réduits à se cacher, et dont toute trace a disparu de l'histoire. Ne savons-nous pas que, vers la même époque, dans l'ancienne Afrique byzantine, occupée par l'Islam près de deux siècles avant la Sicile, il y a encore un évêque à Carthage et dans quatre ou cinq autres localités ? Quand les Normands arrivent à Palerme en 1071, ils cons-

⁽¹⁾ *Rivista Storica italiana*, 1918, p. 177.

⁽²⁾ AMARI (l. c. t. II, p. 214-15) suppose que cet évêque, soi-disant unique, est celui de Taormine : simple conjecture à laquelle on pourrait en opposer d'autres aussi peu fondées.

⁽³⁾ LANCIA DI BROLO, l. c., t. II, p. 454.

tatent que l'ancienne cathédrale a été convertie en mosquée, mais ils sont tout surpris de trouver un archevêque grec, réfugié dans la pauvre église de St Cyriaque, où les chrétiens de la ville continuent de se rassembler ⁽¹⁾.

A la veille de l'arrivée des Normands, l'église grecque de Sicile, si l'on ne considère que ses cadres et sa hiérarchie, semble menacée d'une disparition prochaine : en réalité des prêtres grecs, des moines grecs, des groupes de chrétiens grecs plus ou moins nombreux subsistent un peu partout ; la masse chrétienne devient plus dense à mesure qu'on se rapproche de l'angle Nord-Est, des environs de l'Etna, de la région comprise entre Catane et Messine. Quand les villes principales sont occupées, une partie de la population chrétienne se réfugie vers les hauteurs voisines, ou, à défaut d'une indépendance complète, elle jouit d'une assez large autonomie. C'est dans cet angle Nord-Est que la résistance chrétienne s'est prolongée le plus longtemps, comme au nord de l'Espagne, dans cette région montagneuse des Asturies, où l'Islam, il est vrai, n'a jamais réussi à pénétrer.

Cependant une ère nouvelle s'ouvre pour les chrétiens de Sicile, avec les victoires du général byzantin Maniakès qui entraîne avec lui, dans son armée, les premiers aventuriers normands (1038-1040). Les exploits de Mapiakès ont laissé dans la région orientale de l'île une trace si profonde que le nom du général byzantin est resté dans la toponymie locale : il y a une forteresse de Maniakès, des prairies et des champ de Maniakès à l'Ouest de Messine. Quand les troupes normandes de Robert Guiscard et de son frère Roger reviennent vingt ans plus tard, dans la région, elles sont accueillies avec empressement, selon les chroniques normandes, par les chrétiens qui leur offrent des vivres et des présents. Plus tard,

(1) GAUFR. MALATERRA, II. 45 (Patr. latine, t. 149, col. 1102.)

il est vrai, il y a brouille entre Normands et Grecs à Traina, et la même chronique nous signale le complot de ces « très perfides » Byzantins, qui veulent profiter de l'absence du comte Roger pour chasser la garnison normande de la ville qu'elle vient d'occuper ⁽¹⁾.

De la lecture attentive de ces textes il résulte clairement que pour le narrateur des exploits de Roger les termes *chrétiens* et *grecs* se confondent : il n'y a pas deux populations chrétiennes juxtaposées, comme l'a imaginé Amari par un singulier contresens. Le grand historien des Arabes de Sicile, dominé par cette idée préconçue que les Grecs sont ici une *race étrangère*, différente de la population indigène, s'appuie sur un texte du moine Amatus, du mont-Cassin, où il est question des chrétiens et des catholiques, délivrés par les Normands ⁽²⁾, pour soutenir que le chroniqueur, employant les mots dans un sens particulier, désigne sous le nom de *chrétiens* la population autochtone, restée fidèle à Rome, et sous le nom de *catholiques*, les Grecs orthodoxes, unis à Byzance — hypothèse gratuite que rien ne justifie, et dont Amari reconnaît lui-même la fragilité : n'avoue-t-il pas, dans le même passage, qu'il est difficile de confirmer, par d'autres preuves, la persistance de ces deux races « qu'il faudrait supposer, alors même qu'elle ne serait pas attestée par les chroniqueurs ». Tout cela est purement imaginaire ; il est manifeste que pour le traducteur français d'Amatus les mots *chrétien* et *catholique* ne désignent qu'un seul et même peuple : ce sont ces Grecs qui, dans une bataille entre Normands et Sarrasins, voient, tout-à-coup apparaître, sur un cheval blanc, l'image de Saint Georges ! ⁽³⁾

(1) GAUFR. MATERRA, II, 14, 18, 29.

(2) AIMÉ. *Ystoire de li Normant*, éd. Delarc, 1892, p. 207 (V. 12) ; AMARI, l. c., t. III, pp. 204-205.

(3) GAUFR. MATERRA, II, 33.

Quand la domination normande s'affermirait dans le pays, le comte Roger doit tenir compte des besoins religieux de cette population, et nous le voyons empressé à favoriser la restauration des églises et des monastères. Dès 1073 il accorde une charte de protection au monastère de Saint-Michel à Troina. Mais consultons surtout l'ensemble des chartes, provenant du monastère de S. Philippe de Demenna ou Fragala situé un peu à l'ouest de Messine, et publié depuis longtemps dans le recueil de Spata ⁽¹⁾. En 1091, pendant que le comte Roger se trouve à Messine, l'higoumène de S. Philippe vient lui demander son appui pour restaurer plusieurs chapelles abandonnées, et restituer au monastère ses anciennes dépendances ; le vicomte Robert est chargé de faire droit aux revendications des moines, et notamment de délimiter les domaines qu'ils réclament. Cette œuvre de restauration, poursuivie pendant plusieurs années sous la protection des autorités normandes, l'higoumène la résume lui-même dans une autre charte, testament rédigé par lui en 1105, au moment où il songe à partir pour les Lieux Saints de Palestine. Dans sa jeunesse, à la suite du passage continu des troupes sarrasines, le monastère tombait en ruines ; il était resté longtemps inhabité, puis, la paix rétablie, après l'arrivée des Normands, il a entrepris la construction d'une tour fortifiée, de plusieurs églises ; il a reconstruit des cellules et un réfectoire pour les moines ; il a rétabli les règles de S. Basile et de S. Théodore Studite, tombées en désuétude. Notons ici ce souvenir des Studites, dont la réforme, opérée tout au début du IX^e siècle, a précédé de peu l'établissement des Arabes dans l'île. Nous savons, par bien d'autres documents, que la restauration des monastères grecs s'est poursuivie au temps du comte Roger, puis de son fils Roger II pendant toute la première moitié

⁽¹⁾ G. SPATA, *Le pergamene greche esistenti nel grande archivio di Palermo*, 1864, pp. 163 sqq.

du XII^e siècle, et peut-être au-delà. N'est-ce pas un peu avant 1129 qu'une colonie de moines grecs, venus de Calabre, fonde à Messine le monastère du Saint-Sauveur, bientôt célèbre, auquel seront subordonnés, par la suite, quarante-cinq monastères grecs, dont les deux tiers se trouvent en Sicile, les autres en Calabre ? ⁽¹⁾ Ce développement nouveau du monachisme grec est le plus sûr indice de l'importance que garde encore, au temps de la domination normande, l'hellénisme sicilien.

Mais si les princes normands sont tout prêts à défendre et à protéger les nouveaux centres monastiques, qui assurent dans le pays la continuité du rite grec et de la vieille culture ecclésiastique byzantine, ils ne vont pas jusqu'à restaurer, en Sicile, une hiérarchie épiscopale grecque. Les sièges épiscopaux établis dès la fin du XI^e siècle, à Troina, à Messine, à Catane, à Syracuse sont des sièges latins ⁽²⁾, les premiers évêques de l'ère nouvelle sont des Italiens et des Normands, étrangers à l'île, et chargés d'y rétablir une hiérarchie exclusivement latine, étroitement rattachée au Saint-Siège. En revendiquant les privilèges extraordinaires de la légation apostolique, le comte Roger entendait avoir les coudées franches pour organiser et remanier à son gré les nouveaux diocèses : il lui importait d'autant plus de s'assurer l'appui moral et la confiance du Saint-Siège ; il ne pouvait le faire qu'en travaillant pour Rome et non pour Byzance.

Il y a ici un contraste étrange entre la Sicile et la terre voisine de Calabre. Nous savons qu'en Calabre, au XII^e siècle, subsistent encore des évêques grecs : il y en a à Nicotera, à Crotone, à Locres-Gerace ; une émeute de la population

⁽¹⁾ BATIFFOL, *L'Abbaye de Rossano*, 1891, p. 13 et du même : *l'Archive du Saint Sauveur de Messine* (*Revue des questions historiques*, 1887, t. 42, p. 556).

⁽²⁾ F. CHALANDON, *Hist. de la domination normande en Italie et en Sicile*, 1907, t. I, p. 343.

indigène oblige les Normands à autoriser le retour à Rossano d'un archevêque grec autocéphale. Si l'ancienne métropole byzantine de Reggio a été reprise par les Latins, celle de Santa-Severina, plus isolée, plus à l'écart des grandes voies de communication, n'a pas disparu et reste aux Grecs. Les chrétiens grecs de Calabre, habitués depuis longtemps à la pratique ouverte de leur culte, ayant depuis longtemps des évêques, dont la succession régulière n'a pas été interrompue, en exigent et en obtiennent sans peine le maintien ; la hiérarchie latine ne pourra se développer ici que très lentement, et les Normands se garderont bien de s'aliéner, par des coups de force prématurés, la population indigène. Dans la Sicile, bouleversée par l'occupation musulmane, il leur est plus facile d'agir en conquérants et en maîtres absolus. Le régime musulman a fait, à certains égards, table rase du passé chrétien. La population chrétienne, plus timide, heureuse d'échanger la tolérance intermittente et dédaigneuse de ses maîtres musulmans contre la protection empressée de ces demi-barbares qui affichent un grand zèle pour la foi chrétienne, se laisse plus facilement diriger par les nouveaux évêques latins. Le comte Roger, avec une habileté singulière et une fermeté, qui n'exclut pas la souplesse, a tracé les grandes lignes de la politique normande, en matière religieuse : dans cette nouvelle Église sicilienne, dont il entend garder la haute direction, les hautes fonctions ecclésiastiques seront réservées aux Latins, mais la population grecque gardera ses sanctuaires, pourra même en établir de nouveaux, et les monastères grecs seront l'objet d'une protection toute spéciale.

Au reste, en ces premières années du XII^e siècle, cinquante ans après le schisme de Michel Cérulaire, il ne faut pas croire qu'en Sicile comme en Italie les relations entre Latins et Grecs se soient beaucoup modifiées : là où ils vivent côte à

côte, et plus ou moins mêlés les uns aux autres, ces relations sont beaucoup plus faciles qu'on ne l'imagine. Ce n'est pas entre les chrétiens des deux rites qu'il y a antagonisme et rupture mais plutôt entre Rome et Byzance, entre l'ancienne Rome et la nouvelle. Qu'on me permette ici, pour faire mieux comprendre ma pensée, une comparaison tirée de l'histoire contemporaine. Il y a bien longtemps déjà, dans un monastère des environs de Rome, deux Français de ma connaissance causaient avec le père prieur de l'éternelle question romaine, et du « dissidio » entre le Vatican et le Quirinal. Habitué, par une logique trop simpliste, à établir entre les deux camps une ligne de démarcation bien tranchée, ils ne furent pas peu surpris d'entendre leur hôte leur dire : la conciliation ? *sauf entre les hautes sphères*, il y a longtemps qu'elle est faite. Toutes proportions gardées, on peut dire qu'au temps de la domination normande, entre les fidèles des deux rites, au Sud de l'Italie comme en Sicile, malgré le schisme, malgré les querelles séculaires entre théologiens, il n'y a pas de véritable antagonisme : les uns et les autres ignorent encore ces sentiments d'hostilité violente, qui seront l'œuvre des siècles. N'oublions pas d'ailleurs que les croisades, et particulièrement la 4^e, détournée vers Constantinople de son but primitif, ont beaucoup contribué à aggraver les malentendus entre Latins et Grecs : mais nous ne sommes encore au temps du comte Roger qu'au début de l'ère des croisades. Pendant tout le XII^e siècle, non seulement les fidèles des deux rites, en Sicile et en Calabre, vivent pacifiquement les uns près des autres, mais il n'est pas rare de voir des Latins ordonnés par les Grecs, et les Grecs par les Latins. C'est seulement à la fin du XII^e siècle que nous voyons le Saint-Siège dénoncer dans cette coutume un abus condamnable, et chercher à la déraciner. C'est le pape Célestin III, prédécesseur immédiat d'Innocent III, qui écrit à l'archevêque

d'Otrante, pour rappeler que les ordinations doivent être faites par des évêques du même rite ⁽¹⁾.

Ce curieux document nous rappelle que la terre d'Otrante est avec la Calabre méridionale et la Sicile orientale une des trois régions où l'hellénisme reste en pleine vigueur, au moment même où disparaît la dynastie normande de Sicile, plus d'un siècle après la chute de la domination byzantine. Ce sont en réalité les deux rives du détroit de Messine et les montagnes qui le dominant, qui restent le réduit central et la forteresse de cet hellénisme occidental, dernier débris de la chrétienté primitive gréco-latine, mais débris singulièrement vivace, qui dure, comme Byzance elle-même, jusqu'à la fin du moyen-âge. Singulière et tragique destinée de ces Grecs d'Occident, de plus en plus séparés de Byzance, devenus, aux XIV^e et XV^e siècles, un objet de dédain pour les Latins triomphants, et dont l'histoire, si mal connue, mériterait de sortir de l'oubli.

Jules GAY.

(1) JAFFÉ, *Reg. Pontif. Rom.* (1888), t. II, n 17629.

Un reflet du monde latin dans une peinture balkanique du 13^e siècle.

Lorsque les Croisades mirent en contact étroit et immédiat les deux mondes chrétiens, ce ne furent pas seulement les Latins qui tirèrent parti de cette rencontre. Le monde orthodoxe et surtout les Byzantins de Constantinople, à leur tour, se laissèrent sensiblement influencer par ces Francs qu'ils voyaient vivre parmi eux depuis de nombreuses années.

C'est surtout la haute société byzantine et la cour de Constantinople qui subirent l'influence des mœurs venues d'Occident. Comme on le sait, des tournois, où les « basileus » eux-mêmes venaient lutter avec les barons français, remplacèrent à l'Hippodrome les jeux traditionnels ; les habitudes de la vie des châteaux troublèrent l'étiquette rigoureuse et raffinée de la Cour des Empereurs ; les armées byzantines s'approprièrent des armures des soldats occidentaux ; le roman chevaleresque et le culte de la dame s'emparaient des hautes classes de la société constantinopolitaine.

L'art ne pouvait céder le pas aux autres manifestations de ce mouvement général. Mais, malheureusement, la perte des monuments de Constantinople nous a privés de ces œuvres issues des ateliers de la capitale de l'Empire, dans lesquelles on pourrait reconnaître une influence plus ou moins sensible de la vie des Occidentaux ou de l'esthétique « latine ». Une idée de ce que pouvaient être les monuments de ce genre nous est fournie par quelques œuvres rares provenant d'autres lieux du monde orthodoxe.

Les peintures que nous publions ci-dessous présentent un



FIG. 1. — Portrait de Décislava, femme du Sébastokrator Kaloïan. Peinture murale à Boïana (Bulgarie), 1259.

des témoignages les plus importants parmi les rares qui nous soient conservés. Peut-être même, notre monument est-il unique dans son genre, en ce que, exécuté par des artistes orthodoxes pour des seigneurs orthodoxes, dans un milieu qu'on dirait absolument étranger à la culture latine, il conserve des traits qu'il doit sans aucun doute à l'Occident [par exemple, ce n'est pas tout à fait le cas des deux beaux ivoires de Mélisande, fille de Baldouin II, roi de Jérusalem (1118-1131); quoiqu'ils soient exécutés en Orient et par un grec ils n'en étaient pas moins commandés par une princesse latine] ⁽¹⁾

Il s'agit d'une peinture murale à Boïana, près de Sofia, en Bulgarie ⁽²⁾. Datée de 1259, elle a été comman-

⁽¹⁾ O. M. DALTON, *Catalogue of the Ivory carvings of the Christian Era*, etc., London, 1909, N 28-9, pl. XV, XVI.

⁽²⁾ B. FIŁOW, *L'ancien art bulgare*, Berne, 1919, pl. 12-14; fig. 27, 28. Une publication spéciale consacrée à l'église de Boïana est sous presse et va paraître très prochainement.

dée par le sébastokrator Kaloian, prince local qui reconnaissait la souveraineté du tsar bulgare de Tirnovo, Konstantin Assên Tich (1258-1277). La peinture de Boiana appartient aux œuvres du plus pur art byzantin, élaboré dans les ateliers du Palais de Constantinople et transplanté au 13^e siècle à la cour des tsars bulgares et chez les princes, leurs « vassaux ». Plusieurs indices relient Boiana si étroitement aux monuments de Byzance que ces peintures peuvent être considérées comme des reproductions de modèles créés dans la ville de Constantin. Certaines parties, pourtant, et surtout les portraits des seigneurs ont été conçus sur place. Les points qui rattachent Boiana à l'Occident offrent donc un double intérêt, en ce qu'ils caractérisent l'art byzantin non moins que l'art bulgare.

Une des œuvres les plus remarquables de Boiana est le portrait de Décislava, femme du sébastokrator, fondateur de l'église. Elle se tient tournée de trois quart à droite et élève ses mains dans un geste de prière, en inclinant légèrement la tête (fig. 1). Son costume magnifique, dont la provenance byzantine est incontestable, ne nous intéresse pas pour le moment. Nous attirons par contre l'attention sur l'attitude gracieuse de Décislava, sur ses proportions élégantes et sur le beau mouvement de la main droite qui tend par un doigt le cordon retenant les bords du manteau. On sent bien que la conception de ce portrait diffère absolument des poncifs byzantins de représentations iconiques d'une impératrice ou d'une patricienne en grande tenue.

A Boiana même, un portrait d'Irène, femme du tsar Konstantin Assên Tich et fille de l'empereur Théodore Lascaris de Nicée, nous donne un exemple de ce genre de portrait stéréotype : Irène se tient toute droite, le corps rigide, la tête de face, immobile ; dans une main elle porte le sceptre, l'autre est élevée dans un geste de prière ⁽¹⁾. Des portraits de ce type

(1) Filow, *l. c.* pl. LI.

reviennent dans les miniatures et les reliefs byzantins des X^e, XI^e et XII^e siècles ⁽¹⁾.

Mais la grâce si féminine de Décislava, son léger sourire et les yeux longs et étroits, ses petites épaules tombantes, ses doigts minces et, enfin, la ligne sinueuse de sa silhouette, — d'où viennent-ils, ces traits si beaux et si élégants mais aussi si étrangers à la tradition des portraits de Byzance ? — Nous croyons que le mouvement du doigt passé dans la cordelière dénonce la patrie des modèles qui servirent, peut-être au peintre, plus probablement à la gracieuse sébastokratorissa de Boiana elle-même. Car l'habileté de l'artiste nous fait apercevoir dans cette figure une individualité bien prononcée. Si après avoir exécuté trois autres portraits, qui se trouvent dans l'église (et qui sont de la même date), dans un style tout à fait byzantin, il représenta Décislava sous de toutes autres formes, c'est à la personne elle-même (dont nous ne connaissons d'ailleurs que ce portrait), au maintien de son corps et de sa main qu'on doit plutôt les traits qui distinguent son image de celle d'Irène et des autres. Or, cette attitude et ce geste que Décislava avait pris pour poser devant le peintre, elle ne les avait pas inventés. Elle a dû les apprendre dans la société occidentale des dames de son temps.

Examinons, en effet, les portraits féminins de l'époque gothique. Ce sont les sceaux qui nous en donnent le groupe le plus nombreux ⁽²⁾. Or, dans cette série, on voit à peine

⁽¹⁾ J. EBERSOLT, *Les arts somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, fig. 23, 31, 36, 41, 43, 47, 57.

Ch. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, fig. 308.

G. SCHLUMBERGER, *L'épopée byzantine à la fin du X^e siècle*, 3^e partie, Paris, 1905, fig. 45.

⁽²⁾ G. DEMAY, *Le costume au Moyen-Age d'après les sceaux*, Paris, 1880, fig. 33, 34, 37, 40, 42, 43, 54. DEMAY, *Inventaire des Sceaux de l'Artois et de la Picardie*, Paris, 1877, 6, 44, 54, 558 (Artois) ; 53, 666 (Picardie). DEMAY, *Inventaire des sceaux de la Normandie*, Paris, 1881, 2. A. COULON, *Inventaire des Sceaux de la Bourgogne*, Paris, 1912, pl. II, 22 ; pl. III, 19, 23 ; pl. X, 207, 350 ; pl. XV, 105, 128 ; pl. XX, 60, 98 ; pl. XXI, 235 ; pl. XXVII, 424.

apparaître quelques dames qui ne soient représentées dans l'attitude de Décislava ; presque toutes reproduisent exactement les traits les plus caractéristiques de l'effigie de Boiana : aussi bien le doigt passé dans la cordelière du *mantel* que les proportions allongées, la tête inclinée et cette légère flexion du corps qui se produit quand les épaules sont rejetées en arrière et que l'abdomen fait une demi-saillie. Ces portraits se rapportent tous au XIII^e siècle et aux premières années du XIV^e. Ils sont, par conséquent, absolument de la même époque que la figure de Boiana.

Les personnes les plus distinguées de la société latine du temps apparaissent sous ces traits. Citons parmi

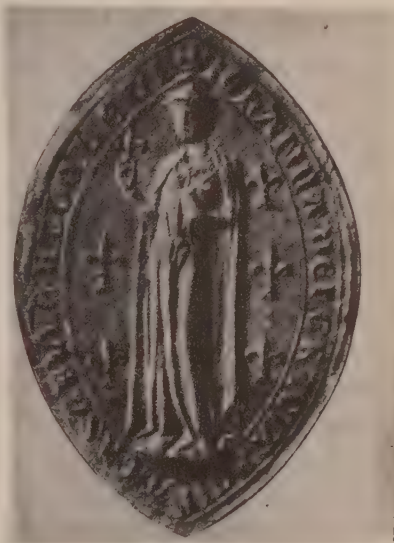


FIG. 2. — Blanche de Castille.
Sceau (d'après J. Demay. *Inventaire des sceaux de la Normandie*).

beaucoup d'autres : Jeanne de France, reine de Navarre et comtesse d'Evreux ⁽¹⁾ ; Blanche de Castille, mère de Saint Louis ⁽²⁾ (fig. 2) ; Iolande de Bretagne ⁽³⁾ ; Jeanné, reine de Castille et de Léon ⁽⁴⁾ ; Sibille, comtesse de Savoie ⁽⁵⁾ ; Mahaut, comtesse de Boulogne ⁽⁶⁾ ; Marie, comtesse de Ponthieu ⁽⁷⁾,

(1) DEMAY, *Le Costume au M.-A.*, fig. 54.

(2) DEMAY, *Inventaire des Sceaux de la Normandie*, 2.

(3) DEMAY, *Le costume au M.-A.*, fig. 43.

(4) DEMAY, *Inventaire des Sceaux de l'Artois*, 6.

(5) COULON, *l. l.*, 128, pl. XV.

(6) DEMAY, *Le Costume au M.-A.*, fig. 40.

(7) *Ibidem*, fig. 33.

etc., etc. L'usage de cette attitude se répandit dans les royaumes latins du Levant, à Jérusalem et à Constantinople, puisque Marguerite, reine de Jérusalem et de Sicile ⁽¹⁾ ; Marguerite de Constantinople, comtesse de Flandre ⁽²⁾ et, enfin, Catherine, impératrice de Constantinople ⁽³⁾ se firent représenter de la même façon. Ce sont justement les dames de cette cour latine de Byzance (1204-1261) qui pouvaient servir de modèles immédiats à la princesse de Boïana.

Quant à l'attitude elle-même, elle a dû être soigneusement élaborée dans les châteaux de l'Occident et considérée comme signe de distinction et de bon goût depuis le commencement du XIII^e siècle jusqu'aux premières décades du XIV^e. La ligne sinueuse du corps ne fait que souligner la préférence pour les poitrines plates qui était générale pendant toute l'époque gothique ⁽⁴⁾, elle exprime aussi cette démarche onduleuse, admirée par le « Roman de la Rose » ⁽⁵⁾ :

Les espaules, les costés mueve
Si noblement que l'on ne trueve
Nule de plus biaux movement,
Et marche jolietement
De ses biaux solerés petis...

Le geste de la main tendant légèrement la cordelière du *mantel* — si l'on considère l'emploi démesuré qui en est fait sur les portraits des femmes les plus élégantes de ce temps, — a été certainement employé au XIII^e siècle par les châtelaines de France comme un de ces mouvements de contenance, gracieux et pratiques à la fois, non seulement admis, mais même « recommandés » par la mode. On trouve une recom-

⁽¹⁾ COULON, I. I., 22, pl. II.

⁽²⁾ DEMAY, *Inventaire des Sceaux de l'Artois*, 54.

⁽³⁾ COULON, I. I., 19, pl. III.

⁽⁴⁾ C. ENLART, *Manuel d'archéologie française*, III, *Le Costume*, Paris, 1916, p. 58.

⁽⁵⁾ *Ibidem*, p. 57. *Roman de la Rose*, édit. Méon, III, p. 248.

mandation d'un autre geste semblable dans ce même « Roman de la Rose » : (1)

A deus mains doit le mantel prendre
 Les bras eslargir et estendre
 Soit par bele voie ou par boë
 Et li soviengne de la roë
 Que li paons fait de sa queüe
 Face ausinc du mantel la seüe
 Si que la penne vair au grise
 On tel cum ele l'aura mise
 Et tout le cors en apert monstre
 A ceus qu'el voit muser encontre (2).

Il est d'ailleurs à remarquer que lorsqu'un artiste gothique du XIII^e siècle voulait représenter une femme belle et élégante ou une coquette, il lui attribuait le geste qui nous occupe : on le voit chez plusieurs *Reines de Saba* (3) (fig. 3) et chez les *Vierges folles* (4) (par contre, les *Vierges Sages* n'ont jamais la main sur la cordelière !). D'autres figures se l'approprient aussi. Ce sont, par exemple, telles femmes nobles parmi les élus d'un *Jugement Dernier* (5), telle sainte patricienne (6), ou autres.

Tous ces monuments gothiques, — la longue série de portraits comme les Reines de Saba et les Vierges folles, — ne laissent aucun doute sur le lieu de provenance de l'attitude si gracieuse et du mouvement de la main de Décislava

(1) ENLART, *l. l.*, p. 69.

(2) COULON, *l. l.*, pl. XV, 105, 128 ; pl. XX, 60 : portraits de dames qui pourraient servir d'illustration à ce texte.

(3) Et. HOUVET, *La Cathédrale de Chartres*, Portail Nord, I, s. l. et a. pl. 11. S. DURAND, *La Cathédrale d'Amiens*, Atlas I, Amiens-Paris, 1903, pl. XLI.

(4) HOUVET, *l. l.*, pl. 83. HAUSMANN, *Monuments d'Art de l'Alsace*, Strasbourg, s. a., 81 (cathédrale de Strasbourg).

(5) FR. MARCON, *Album du Musée de Sculpture comparée* (Palais du Trocadéro) Série II, pl. 63 (Bourges).

(6) A. VENTURI, *Storia dell'arte italiana*, V, fig. 498 (fresque de Donato Martini (?), à l'église inférieure de St François, à Assise).

dans le portrait de Boiana. Tout comme de notre temps, et avec la même rapidité peut-être, les modes féminines arrivaient de France jusque dans les environs de Sofia, dans un château de prince bulgare.



FIG. 3. — Reine de Saba. Chartres, Portail Nord (d'après Et. Houbert, *La Cathédrale de Chartres*).

Dans cette même décoration murale de Boiana, une autre représentation attire notre intérêt. C'est une des scènes de la vie de St Nicolas, le fameux *Miracle sur mer*, sujet favori des légendes et de l'art du Moyen âge. Or, dans une peinture de style byzantin, comme à Boiana, certains traits de naturalisme qu'on aperçoit dans ce tableau lui valent une place à part (fig. 4).

On voit, comme d'ordinaire, un bâtiment à voile balancé sur des vagues énormes ; St. Nicolas, assis sur la poupe, bénit les matelots désespérés. Déjà, le dramatisme des attitudes des naufragés, aux gestes expressifs de terreur, dénonce les qualités d'observation dont l'artiste fait preuve, et qui restent sans pareils dans les monuments byzantins et slaves du temps. Mais voici le navire. C'est un bâtiment « rond », avec un seul mat et une voile triangulaire gonflée par le vent. Un système d'agrès retient le mât qui, sur son sommet, au-dessus de l'antenne, porte une tourelle. La poupe est munie d'un « château » aux bords élevés, avec deux boucliers sur le côté extérieur.

Les Byzantins, quand ils avaient à représenter un navire, prêtaient ordinairement peu d'attention à l'exactitude de sa forme. Le type d'un simple canot (à rames ou à voiles)

revient le plus souvent dans leurs peintures ⁽¹⁾. Quand il y a lieu de préciser la destination militaire du bateau (la μακρὰ



FIG. 4. — Miracle de Saint Nicolas en mer.
Peinture murale à Boiana (Bulgarie), 1259.

ναῦς, navis longa ; la galère des croisés) ⁽²⁾, ce même canot reçoit une rangée de boucliers ronds alignés et comme imbriqués le long du bordage ⁽³⁾. Le navire de marchandises, de forme ronde (στρογγύλον πλοῖον, ὀλκάς, navis oneraria ; la

⁽¹⁾ Ch. DIEHL, *Justinien*, Paris, 1901, fig. 72 (St Apollinaire-Neuf). Par. gr. 139, fol. 431^v, Par. gr. 510, fol. 3, 367^v, 452, Par. gr. 74 fol. 7, 8, 15, 20, 34, 71, etc. SCHLUMBERGER, *l. l.* 3^e partie, fig. 125 ; 2^e partie, fig. 257, 301.

⁽²⁾ CECIL TORR, *Ancient Ships*, Cambridge, 1894. p. 22-3. DE LA RONCIÈRE, *Histoire de la Marine Française*, I, Paris. 1909, pp. 244 sq.

⁽³⁾ O. M. DALTON, *Byzantine Art and Archeology*, Oxford, 1911, fig. 288.

nave des Croisés) ⁽²⁾ est rarement caractérisé par quelque trait spécial. On voit, pourtant, dans la miniature de la page 170 du Par. gr. 510 ⁽¹⁾ un essai de précision ; nous le devinons en déchiffrant un pont élevé et muni d'une grille sur la poupe d'une grosse barque plus ou moins large. Ce pont est certainement la *σκηνή*, la *camera* (*parada*) des anciens ⁽²⁾. On reconnaît dans ce détail la tendance naturaliste de la majorité des illustrations du célèbre manuscrit constantinopolitain et on aperçoit la voie par laquelle cette image du X^e siècle et celle de Boiana arrivent à se toucher. Les deux monuments ont des qualités d'observation et d'imitation du monde réel que la plupart des œuvres byzantines n'ont pas. ⁽³⁾

Le pont de la poupe du navire de St Nicolas à Boiana remonterait donc à une haute antiquité (pour les navires de marchandises de la Méditerranée). Mais le peintre de Boiana — et c'est le point vraiment curieux — a eu l'idée d'approfondir la précision du type de vaisseau qu'il représentait. Sur le bord extérieur du pont il représente deux boucliers (sans prolonger leur série au-delà de la poupe) avec un *umbo* sur l'un d'entre eux, et un croissant sur l'autre. L'emplacement de ces boucliers montre parfaitement qu'ils ne pouvaient pas servir à la défense du navire, comme les boucliers couvrant les bords des galères. Ils ne servaient qu'à l'embellissement du vaisseau.

Or, nous reconnaissons dans cette façon de décorer la poupe un usage répandu dans les flottes occidentales du XIII^e et du XIV^e siècle : « lorsqu'on prenait la mer, les chevaliers

Monuments Piot, II, pl. X-XIII. G. SCHLUMBERGER. *l. l.*, 2^e partie, Paris, 1905, 369. Cf. aussi J. COMTE, *La Tapisserie de Bayeux*, Paris, 1878, pl. V, VI. TORR, *l. l.*, pl. 7, 38.

⁽¹⁾ H. OMONT, *Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1902, pl. XXXVI.

⁽²⁾ TORR, *l. l.*, 58.

⁽³⁾ Cf. aussi une mosaïque du 12^e s. dans le sanctuaire de St Marc de Venise : navire avec une *σκηνή*.

avaient pour habitude de suspendre leurs écus le long des bastingages des châteaux d'arrière » ⁽¹⁾. Geoffroi de Villehardouin fait mention d'un usage analogue : « Et quand les nés furent chargées d'armes et de viandes et de chevaliers et de serjanz, et *li escu furent portendu* environ des barz et des chastials des nés, et les banieres dont il avoit tant de belles » ⁽²⁾.

Nous voyons, en effet, une série d'œuvres d'art entre le XIII^e et le XV^e siècle nous présenter l'aspect de la *nave* latine, avec ces boucliers sur les châteaux ». Citons, par exemple : 1) Ambrogio Lorenzetti, *Miracles de St Nicolas* (Tableau à la Galerie de l'Académie de



FIG. 5. — Miracle de Saint Nicolas,
par Ambrogio Lorenzetti (Uffizi de Florence)
(d'après A. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, V).

Florence) ⁽³⁾ (fig. 5) ; 2) *Un épisode de la vie de St Raineri* (Fresque au Camposanto de Pise) ⁽⁴⁾ ; 3) Sceau du comte Galeata (œuvre italienne du XIV^e siècle) (fig. 6) ⁽⁵⁾ ; 4) une mi-

⁽¹⁾ VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*. Paris, 1874, V, p. 358, s. v. « écu ».

⁽²⁾ GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, *La Conquête de Constantinople*, édit. de N. DE WAILLY, p. 42. VIOLLET-LE-DUC, *l. l.*

⁽³⁾ VENTURI, *l. l.*, V, fig. 571. Auj. aux Uffizi, n° 3848.

⁽⁴⁾ *Ibidem*, fig. 653.

⁽⁵⁾ *Collections sigillographiques de MM. G. Schlumberger et A. Blanchet*, Paris, 1914, pl. XIX, 11.

niature française (Par. lat. 5665 A. fol. 101 ; XV^e siècle) ⁽¹⁾ ; 5) une miniature flamande (Par. franç. 6440 fol. 173 ; XV^e siècle) ⁽²⁾.

Les boucliers que nous observons sur les bords des « châteaux » dans ces représentations ont partout à peu près la même forme du petit « écu armoyé » du XIII^e siècle ⁽³⁾. Un des



FIG. 6. — Sceau du comte Galeata (d'après Collections Sigillographiques de MM. G. Schlumberger et A. Blanchet).

deux boucliers de Boiana ne diffère guère de ce type, le plus répandu à l'époque de notre peinture ; l'autre — avec son *umbo* au centre — peut être considéré comme image de la *rondache* (*tarche reonde, roiele, rouele*) ⁽⁴⁾, du petit bouclier circulaire des fantasins latins.

Dans la tache plus ou moins rectangulaire au sommet du mât, on reconnaît facilement la *gabie* (*corbeille, couffo*) si caractéristique des *naves* des flottes latines, où veillait le guetteur ⁽⁵⁾.

Le navire de St. Nicolas nous apparaît donc comme un véritable bâtiment d'une flotte de croisés : *nave* rond avec la *bâtarde* ou l'*artilmon* triangulaire sur l'*arbre* unique, muni d'une *gabie* et maintenu par des *candeles* ⁽⁶⁾ ; enfin, à la poupe un *chastial* surélevé et décoré d'*écus armoyés*.

⁽¹⁾ DE LA RONCIÈRE, *l. l.*, I ; figure entre les pages 258 et 259.

⁽²⁾ *Ibidem*, Frontispice.

⁽³⁾ VIOLLET-LE-DUC, *l. l.*, V. Paris 1874, 347-8.

⁽⁴⁾ *Ibidem*, VI, 1875, 243 sq. v. « Rondache ».

⁽⁵⁾ V. les notes 3-5 de la page précédente. Aussi ; GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, *l. l.*, édit. de Wailly, fig. pag. XVIII. DE LA RONCIÈRE, *l. l.*, I, p. 260, fig. p. 248 et fig. entre les pages 248 et 249 ; entre 258 et 259 ; entre 276 et 277, etc. etc.

⁽⁶⁾ Pour ces termes cf. DE LA RONCIÈRE, *l. l.*, I, 260-1.

Les matelots de ce navire occidental sont coiffés d'une manière qui est loin d'être byzantine. En effet, deux d'entre eux portent des coiffures blanches qui emboîtent complètement le crâne et au moyen de deux cordons se nouent sous le menton. Cette coiffe n'est autre chose que la *kalle* ou *calette* qui était beaucoup portée « à partir des dernières années du XII^e et jusqu'au début du XV^e siècle par les hommes de tout âge et de toute condition » dans tous les pays latins ⁽¹⁾. Elle était portée seule, sous un bonnet, sous un chapeau, même sous une couronne. L'usage de la *kalle* fut si grand qu'on n'hésitait pas d'en coiffer un saint guerrier ⁽²⁾ ou Virginius (fig. 7) ⁽³⁾.

C'est aussi le détail unique où Boiana, — en reflétant dans ses peintures le monde latin, — se rencontre avec d'autres monuments de style « byzantin » (dans le sens large du mot). Si répandue en Occident, dans la vie comme dans l'art, la *kalle* apparaît aussi dans la peinture religieuse de l'Orient chrétien. Les deux exemples que nous connaissons dénoncent d'ailleurs, la voie par laquelle le détail s'est introduit dans cet art. Le premier se trouve dans une miniature de l'Evangile gréco-latin Par. g. 54, fol. 35^v (XIII^e siècle) qui provient probablement du Sud de l'Italie. L'autre est à Nagoričino, en Serbie, et appartient à un ensemble de peintures murales (1314) qui continuent à beaucoup d'égards la tradition de Boiana.

⁽¹⁾ ENLART, *l. l.*, III, 144 ; fig. 36, 119-122. H. MARTIN, *La miniature française du XIII^e au XV^e siècle* Paris-Bruxelles 1923, pl. 2, 4, 7, 11, 12, 14, 19, 30, 31, 52. *Psautier de Saint Louis* (Par. lat. 10525) publ. de M. H. OMONT, pl. XI, XII, XVIII, XX-XXIV, XLIX. Giotto. Padoue, Cap. dell' Arena, Noces de Cana (VENTURI, *l. l.*, V, fig. 271), Jugement Dernier (ibid., fig. 320). Fresques dans l'église de St François à Assise : Miracles de St Nicolas (ibid. fig. 370) ; Miracle de St François (ibid., fig. 374) ; Vie de S. Martin (ibid., fig. 500) ; Taddeo Gaddi. Fresque dans la chapelle Baroncelli de S. Croce à Florence (ibid. fig. 427) ; le même, Retable à la Gal. de l'Académie de Florence (ibid. fig. 437). Fresques à l'église dell' Incoronata à Naples (ibid., fig. 523, 528), etc.

⁽²⁾ Lippo Memmi. Fresque au Palazzo Nuovo del Podestà, à San Gimignano. Phot. Alinari 9587.

⁽³⁾ MARTIN, *l. l.*, pl. 52. Tite Live de Charles V (Bibl. Ste Geneviève, 777. fol. 100).

On a beaucoup discuté sur l'influence de l'art occidental sur l'art byzantin et l'art balkanique en particulier. En exposant ces exemples de reflet du monde latin dans les peintures de Boiana, nous insistons sur le caractère spécial des faits que nous venons de noter. Le peintre qui, en 1259, représenta en pleine Bulgarie une attitude d'une élégante de la société française du XIII^e siècle, dans le portrait très individuel



FIG. 7. — Virgilius et sa fille devant le décemvir Appius Claudius
(Bibl. S^{te} Geneviève, 777, fol. 100).

(D'après H. Martin, *La miniature française*).

de Décislava, et qui dessina un navire latin avec des matelots coiffés à la manière occidentale, fit ces emprunts, non pas à l'art gothique français ou à l'une des manières de la peinture italienne du temps, mais à la vie occidentale qui, au XII^e et au XIII^e siècle s'approchait de si près des habitants de Byzance et des Balkans. L'artiste de Boiana, tout en faisant preuve

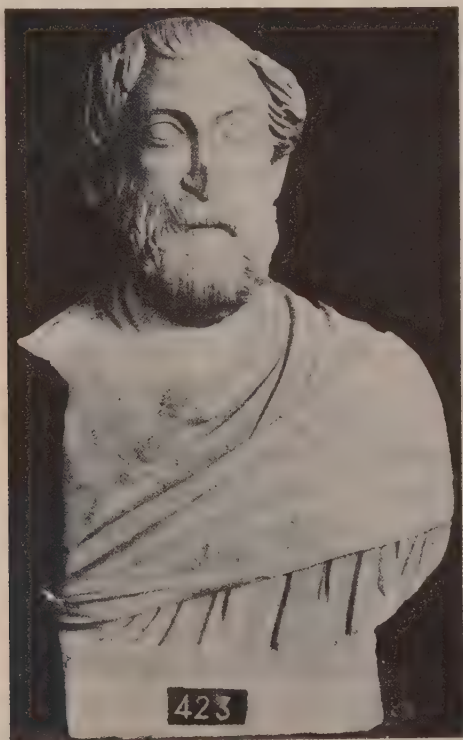
d'une remarquable observation, ne laisse apercevoir dans aucune de ses œuvres, absolument fidèles à l'art byzantin, qu'il pouvait se montrer accessible à l'esthétique latine.

A. GRABAR.

Strasbourg, le 28 juillet 1924.

Buste du Musée d'Athènes

Nous avons, dès 1915, attiré l'attention ⁽¹⁾ sur un buste du Musée d'Athènes resté jusqu'ici inédit, ou peu s'en faut :



à peine les catalogues le décrivent-ils en quelques mots ⁽²⁾. On s'étonne que Gerhard Rodenwaldt n'en ait pas même fait

⁽¹⁾ GRAINDOR, *Les cosmètes du Musée d'Athènes*, B C II, XXXIX, 1915, p. 377, n. 1.

⁽²⁾ CAVVADIAS, *Γλυπτὰ τοῦ ἐθνικοῦ Μουσείου*, p. 266, n° 423 ; VON SYBEL,

mention dans ses *Griechische Porträts aus dem Ausgang der Antike* (1). Il est vrai que ce portrait, exilé dans une salle du Musée d'Athènes non accessible au public, et perdu dans une foule de bustes d'intérêt médiocre, échappe facilement à l'attention de visiteurs pressés. Mal éclairé et relégué sur le rayon le plus élevé de cette salle, il ne mérite pas cet excès d'indignité.

Ce n'est pas que son mérite artistique le recommande à notre particulière attention. Mais il se place, nous allons essayer de le montrer, aux confins de l'art antique et de l'art byzantin.

C'est un buste évidé par derrière ; il est du type dit ombilical, type déjà connu du temps de Commode. Sa hauteur totale est de 0 m. 55. Le personnage est vêtu d'une tunique dont la partie supérieure émerge seule de la toge. Cette toge, dont les plis superposés barrent obliquement la poitrine, est la toge à *contabulatio*, drapée exactement comme celle des deux statues bien connues de magistrats romains du Palais des Conservateurs (2). Si le buste n'était pas écorné à droite, l'*umbo* déborderait, comme dans les statues romaines, du bas des plis obliques de la toge. D'ailleurs, on croit reconnaître encore l'amorce de cet *umbo*.

Des traces de polissure subsistent encore sur le *œu* : sans doute la figure était-elle, elle aussi, primitivement polie et présentait-elle cet aspect de porcelaine ou d'ivoire que les bustes de personnages de marque commencent à prendre dès l'époque de Trajan déjà (3).

Katalog der Skulpturen zu Athen, n° 690 (non décrit dans le catalogue de Castriotis). On s'était borné à le placer à l'époque romaine.

(1) 76^{es} *Programm zum Winkelmannsfeste*, Berlin, 1919.

(2) Cf. la bibliographie donnée par DELBRUECK, *Antike Porträts*, p. LVIII, n° 56 et HELBIG, *Führer*³, I, p. 515, n° 910. — Pour la manière dont la toge est drapée, cf. en dernier lieu L. HEUZEY, *Histoire du costume antique*, Paris, 1922, pp. 249 sqq.

(3) FR. POULSEN, *Ikongraphische Miscellen*, p. 89.

La tête est d'une remarquable conservation. À peine l'aile droite du nez est-elle ébréchée. Le personnage, aux lèvres très minces, au visage déjà émacié, paraît avoir une cinquantaine d'années au moins. La physionomie est très personnelle, malgré la symétrie des yeux large ouverts, à l'iris cerné d'un cercle incisé, à la pupille marquée par une faible dépression en forme de pelta, malgré la manière conventionnelle de rendre l'arcade sourcilière par une sorte de ressaut rayé d'incisions obliques et parallèles. Le visage allongé, le nez effilé, les lèvres pincées, le front haut, donnent l'impression d'une nature modérément intelligente mais quelque peu impérieuse.

La chevelure est sommairement traitée sur l'occiput. Les cheveux simplement lissés, s'enroulent en une sorte de bourrelet sur la nuque. Ramenés en mèches lisses sur le front, ils s'émanicipent sur les tempes pour y former deux touffes, avivées de sillons profonds, refouillés au foret. Elles recouvrent une partie des oreilles larges, au pavillon profond. Moustaches tombantes et barbe drue travaillées au ciseau de manière à éviter les contrastes, achèvent de donner à ce visage une personnalité très marquée.

A première vue, ce portrait d'un art où le réalisme s'allie si étrangement au conventionnel, paraît plus récent que ceux de cette série de « philosophes » étudiée par Rodenwaldt et placés par lui vers l'époque de Julien l'Apostat. Aucun des portraits réunis dans son étude, ne présente au même degré le caractère d'un art qui se durcit et se fige au même degré, sauf, peut-être, cette remarquable tête d'Aphrodisias, du Musée du Cinquantenaire à Bruxelles, que nous sommés arrivés, Rodenwaldt ⁽¹⁾ et moi ⁽²⁾, par des voies différentes

(1) *O. L.*, p. 18, n° 11, fig. 7 ; pp. 23 sqq.

(2) GRAINDOR, *Marbres et textes antiques d'époque impériale*, pp. 18 sqq., pl. III.

et d'une manière indépendante, à placer exactement vers la même époque, vers la fin du IV^e siècle.

Mais, dans cette tête d'Aphrodisias, dans ce portrait de visionnaire ou d'illuminé, l'art est plus psychologique que dans le buste d'Athènes. Et l'on peut en dire autant du médaillon d'évangéliste à peu près contemporain du portrait d'Aphrodisias, que possède le Musée de Constantinople ⁽¹⁾.

Si nous avons évoqué ces deux œuvres, c'est que la comparaison s'impose avec le buste d'Athènes ; les trois têtes sont apparentées, si l'on ne considère que la coiffure et la mode suivie pour le port et la coupe de la moustache et de la barbe. Mais le style diffère : le buste d'Athènes est d'un art plus froid, plus guindé. Ce n'est pas encore la manière de ces portraits, aux traits beaucoup plus stylisés ou plus simplifiés déjà, où Delbrueck a cru reconnaître celui d'Ariadne, femme d'Anastasius, morte en 515, et de Théodora ⁽²⁾. C'est d'un art intermédiaire entre celui des personnages du temps de Julien l'Apostat étudiés par Rodenwaldt et celui de ces portraits d'impératrice du VI^e siècle, publiés par Delbrueck.

C'est art, c'est à peu près celui du magistrat le plus âgé du Palais des Conservateurs, où reparaît à peu près exactement la manière de draper la toge. Mais ce consul s'il n'est pas antérieur au IV^e siècle, ne peut être daté avec une entière certitude, encore que Delbrueck dans ses *Antike Porträts* ⁽³⁾, semble avoir eu raison de le reculer jusqu'à 400 environ. Mais le visage entièrement glabre du personnage trahit une mode et une époque différentes de celles du buste d'Athènes.

Je croirais bien que ce buste est celui d'un contemporain, un peu plus jeune sans doute, du consul de 428, Félix : le

⁽¹⁾ MENDEL, *Catal. des sculpt.*, II, pp. 444 sqq., n° 661 ; O. WULFF, *Altchristliche und byzantinische Kunst*, p. 3, fig. 1 ; RODENWALDT, *o. l.*, p. 27 et fig. 13.

⁽²⁾ *Röm. Mittheil.*, 1913, pp. 311 sqq., pl. IX sqq.

⁽³⁾ P. LVIII, n° 56.

diptyque de la Bibliothèque nationale de Paris ⁽¹⁾, qui nous a conservé les traits de ce magistrat, nous le représente avec la même moustache tombante, la même barbe, particulièrement fournie sous le menton, la même chevelure ramenée sur le devant de la tête et massée sur les tempes de manière à former, sur le front, le même encadrement angulaire. De part et d'autre, c'est aussi le même visage peu expressif. les mêmes yeux large ouverts, avec une pointe de maussaderie légère, fréquente dans les œuvres de l'antiquité finissante.

Certaines monnaies de Léon I (457-474) sont seules, au V^e siècle, du moins en Orient, à présenter une coiffure apparentée et le même visage encadré d'une barbe abondante ⁽²⁾. Et il ne semble pas impossible que le portrait d'Athènes puisse descendre jusqu'à la seconde moitié du V^e siècle.

Toutefois, il ne faudrait sans doute pas le placer trop bas. Le diptyque du consul de 487, Boéthius, présente déjà une mode différente dans le port de la toge, dans la coiffure à grosses boucles, dans la barbe très courte ⁽³⁾.

Nous ignorons la provenance du portrait d'Athènes. Même s'il était taillé dans du Paros, comme Cavvadias l'affirme, peut-être à tort, il pourrait être sorti d'un atelier athénien, comme d'autres bustes d'époque romaine trouvés à Athènes ⁽⁴⁾.

A supposer qu'il fût bien originaire de cette cité, il serait encore impossible d'identifier le personnage. Il ne manque

⁽¹⁾ Cf. la bibliographie donnée par L. VON SYBEL, *Christliche Antike*, II, p. 232 (fig. 67).

⁽²⁾ SABATIER, *Description générale des monnaies byzantines*, I, pl. VI, 19 ; VII, 1. Pour l'Occident, on peut citer aussi Procopius Anthémios (467-472). Cf. GNECCHI, *Medaglioni romani*, III, p. 158, pl. 140, n° 6. Les monnaies d'Eugénios (*ibid.*, I, pl. 36, n° 12-14, cf. p. 82), présentent, il est vrai, une coiffure et une barbe à peu près semblables, mais il est peu probable que la mode adoptée par un usurpateur occidental, au règne si court (mai 392-6 septembre 394) ait pu, malgré les sympathies d'Eugénios pour le paganisme, exercer une influence sur un sujet de Théodose I, même s'il était païen.

⁽³⁾ L. VON SYBEL, *o. l.*, II, p. 232, fig. 70.

⁽⁴⁾ Cf. notamment les nos 450, 457, 458, du catalogue de Cavvadias, tous trois en Paros et trouvés à Athènes.

certainement pas d'Athéniens célèbres auxquels on pourrait songer. Tel le philosophe Plutarque, qui fonda et dirigea, à Athènes, la troisième et dernière école néoplatonicienne et mourut, chargé d'ans, en 431/2, vers l'époque où le style de son portrait paraît placer notre inconnu. Comme l'avait déjà vu Cavvadias, il semble qu'il ait, dans la physionomie, un vague air de pédagogue qui nous inciterait à tourner nos hypothèses vers le monde de l'enseignement. En tout cas, la tige à *con-tabulatio* est une manière de faire valoir la bande de pourpre de ce vêtement et décèle un personnage assez important ⁽¹⁾.

Mais nous sommes trop mal renseignés, pour cette époque, sur les portraits de personnages d'importance autres que les magistrats supérieurs ou les empereurs dont les diptyques ou les monnaies nous ont conservé les traits.

Faute de pouvoir proposer une identification plausible, contentons-nous donc d'avoir attiré l'attention sur l'une des très rares œuvres d'un temps qui n'appartient déjà plus tout à fait à l'antiquité.

Et l'on est heureux de constater que l'art grec, à une époque aussi tardive, est encore capable d'exécuter des portraits de cette valeur, où le réalisme s'allie, sans trop en souffrir, à une stylisation qui semble imposer aux visages cette discipline sévère qui réglera les compositions comme le cérémonial byzantins.

P. GRAINDOR.

⁽¹⁾ HEUZEY, *o. l.*, p. 250.

⁽²⁾ ZELLER, *Philosophie der Griechen*, III, 2^e, pp. 805 sqq.; K. PRAECHTER, *Genethliacon für C. Robert*, pp. 105 sqq.

Der Inhalt der Subscriptionen in den datierten griechischen Handschriften des 11., 12., und 13. Jahrhunderts. ⁽¹⁾

Die Subscriptionen in den griechischen Handschriften bilden einen wichtigen Abschnitt der griechischen Palaeographie. Die Palaeographen haben aber bis jetzt den Subscriptionen keine grössere Aufmerksamkeit gewidmet so dass dieses wichtige Gebiet der griechischen Palaeographie fast unerforscht dasteht.

Ich habe vor einigen Jahren den Entschluss gefasst sämtliche in den datierten griechischen Handschriften des 9., 10., 11., 12., 13., 14., und 15. Jahrhunderts befindlichen Subscriptionen zu sammeln, eine kritische Ausgabe derselben zu veranstalten und dieselbe mit einer Monographie über die Subscriptionen zu verknüpfen.

Einen Teil dieser Aufgabe habe ich vor geraumer Zeit erledigt in meiner Dissertation « Die Subscriptionen in den datierten griechischen Handschriften des 9. und 10. Jahrhunderts » ⁽²⁾. In dieser Schrift habe ich auf das besondere Interesse hingewiesen, welches den Subscriptionen dieses Zeitabschnitts entgegengebracht werden sollte, da dieselben aus der Zeit des Uebergangs von der Unziale zur Minuskel und der Entwicklung der gemeinbyzantinischen Buchschrift stammen, und daher zeitgenössische Zeugen nicht allein der griechischen Palaeographie, sondern der griechischen Ueberlieferungsgeschichte überhaupt sind, denn gerade in diese Zeit

⁽¹⁾ Vortrag gehalten auf dem I. internationalen Kongress für byzantinische Studien zu Bucuresti am 19. April 1924.

⁽²⁾ Der zweite, darstellende Teil der Dissertation ist erschienen in Sr. Karlovi 1922.

fällt die Entstehung der uns erreichbaren Archetypa fast sämtlicher Ueberlieferungszeige.

Ich habe mir bei der Bearbeitung des vorgenannten Themas insofern eine Beschränkung auferlegt, als ich mich auf die Subscriptionen im engsten Sinn des Wortes beschränkt habe d. h. nur die auf die Herstellung der Handschrift insbesondere auf das Datum der Beendigung der Schreibearbeit bezüglichen Subscriptionen der Handschriftenschreiber aufgenommen habe.

Die obenerwähnte Arbeit zerfällt in zwei Teile, von denen der erste die chronologisch geordneten Texte der Subscriptionen enthält, der zweite die Darstellung der Subscriptionen zum Gegenstand hat.

Der zweite Teil der Arbeit behandelt in sechs Abschnitten : 1) Die Stellung der Subscriptionen in der Handschrift und die Schrift der Subscriptionen ; 2) die Sprache der Subscriptionen ; 3) die Form der Subscriptionen ; 4) den Inhalt der Subscriptionen ; 5) die Chronologie der Subscriptionen und 6) die Persönlichkeiten, welche in den behandelten Subscriptionen erwähnt werden.

Im ersten, rein palaeographischen Abschnitt, wird gehandelt über die Stellung der Subscription in der Handschrift bzw. ihr räumliches Verhältnis zum Text und über den Charakter der Subscriptionschrift sowohl im allgemeinen als auch in seinem Verhältnis zur Textschrift. Bezüglich des ersten Moments wurde festgestellt, dass die Subscription in der Regel am Ende der Handschrift und zwar auf einem der zwei letzten Blätter derselben sich befindet und dass eine Abweichung von dieser Regel eine ausserordentliche Seltenheit darstellt. Die Subscription befindet sich bis auf geringe Ausnahmen auf der Seite bzw. Kolumne des Textschlusses. Bezüglich des zweiten Moments ergab die Untersuchung das Resultat, dass in den ältesten datierten Handschriften die Schriftart der Subscription vollständig mit dem Charakter der

Textschrift übereinstimmt, dass jedoch im letzten Jahrzehnt des 9. Jahrhunderts (a. 890) eine Aenderung im gegenseitigen Verhältnis der beiden Schriftarten eintritt, die als Folge einer auf stärkere Hervorhebung der Subscription vom Text gerichteten Tendenz betrachtet werden kann. Diese Differenzierung entwickelt sich in der Weise, dass die Subscription in einer anderen Schrift ausgeführt wird als der Text. Die älteste Schriftart der Subscriptionen ist die Unziale, der wir in den Subscriptionen der Unzialhandschriften des 9. und 10. Jahrhunderts begegnen. Am häufigsten wird in den Subscriptionen dieser Periode die sogen. kleine Unziale — eine Zwischenstufe zwischen der Unziale und der Minuskel — gebraucht und zwar kommt sie zuerst vor in der berühmten Minuskelhandschrift Oxon. Bodl. Clark. 39 a. 895. Neben der kleinen Unziale wird in den Subscriptionen am häufigsten die Minuskel gebraucht; sie tritt zum erstenmal auf in der Subscription der ältesten datierten Minuskelhandschrift, dem berühmten Uspenskischen Evangelium Cod. Petrop. gr. 219 a. 835. und kommt vor ausschliesslich in den Subscriptionen der Minuskelhandschriften (im 9. Jahrhundert jedoch nur in zwei Handschriften). Ausser den genannten Schriftarten kommen in den Subscriptionen noch zur Anwendung, jedoch sehr selten, die epigraphische Schrift (eine Nachahmung der Inschriftenschrift) und die Kryptographie.

Im ersten Abschnitt wird überdies gehandelt, über die Tinte, mit welcher die Subscription geschrieben wurde. Die Tinte der Subscriptionen richtet sich im allgemeinen nach der Tinte der Textschrift. Die rote Tinte begegnet uns bloss in 6 Subscriptionen und dieser Gebrauch verschiedener Tinte verdankt seine Entstehung ohne Zweifel der oben bereits bezeichneten Tendenz, welcher auch die Differenzierung der Subscriptionschrift entsprungen ist.

Im zweiten Abschnitt wird die Sprache der Subscriptionen

behandelt, wobei konstatiert wird, dass die Subscriptionen des 9. und 10. Jahrhunderts recht wenig neues Material für die Geschichte der mittelhellenischen Sprache ergeben.

Der dritte Abschnitt ist der formalen Seite der Subscription, wie sie sich in der Gliederung und im Stil äussert, gewidmet. Bei der Form der Subscription kommen drei Punkte in Betracht : die Fassung der Subscription, ihre äussere Gliederung und die technischen Ausdrücke, welche zur Bezeichnung des Schreibens und der Fertigstellung der Handschrift, des Schreibers, Bestellers, usw. gebraucht worden. Ihrer Fassung nach zerfallen die Subscriptionen in zwei Gruppen : 1) die erste, weit grössere Gruppe ist in streng deklarativer Form stilisiert, d. h. sie enthält nur die Mitteilung über das Schreiben bzw. die Fertigstellung der Handschrift ; 2) die zweite, kleinere Gruppe setzt sich aus zwei Teilen zusammen : dem deklarativen und dem formellen Teil (Invokation, Anrufungs- und Gebetsformel) Bereits in der ältesten erhaltenen datierten Handschrift erscheint die Subscription in ihrer Form vollständig ausgebildet ; in Bezug auf die Entstehung und Entwicklung dieser Form von der ältesten Zeit her bis zu diesem Zeitpunkt haben wir keine positiven Kenntnisse und sind ausschliesslich auf Kombinationen angewiesen. Einen Anhaltspunkt in dieser Hinsicht bieten die christlichen griechischen Bau- und Grabinschriften, welche in ihrer Fassung eine ziemlich grosse Ähnlichkeit mit den Subscriptionen aufweisen. Weitere Anhaltspunkte finden wir in den ältesten datierten syrischen Handschriften des 5., 6., 7. und 8. Jahrhunderts. Den wichtigsten Stützpunkt aber bilden die völlig stereotyp gehaltenen Unterschriften in den gräko-ägyptischen Papyrusurkunden privatrechtlichen Charakters des 6. und 7. Jahrhunderts. Die Subscriptionen der Urkundenschreiber in diesen Privaturkunden zeigen hinsichtlich ihrer Form und ihrer Gliederung grosse Verwandtschaft mit

den Subscriptionen der Handschriftenschreiber, doch lässt sich nicht mit absoluter Sicherheit beweisen, dass eine direkte Beeinflussung der Handschriftenschreiber durch die genannten Urkundenschreiber stattgefunden hat, da diese Urkunden auf Aegypten beschränkt sind. Die Subscriptionen in den datierten Handschriften des 9. und 10. Jahrhunderts zeigen bereits einen stereotypen Charakter und für diesen Zeitraum lassen sich, von ganz wenigen Fällen abgesehen, keine Schwankungen bzw. Aenderungen wesentlicher Natur nachweisen.

Der vierte Abschnitt beschäftigt sich mit dem Inhalt der Subscriptionen, nämlich mit den Tatsachen, welche in den Subscriptionen mitgeteilt werden. Die Beschaffenheit und Wichtigkeit des Inhalts ist bedingt durch die Zahl und die Qualität der beinhalteten Tatsachen, wie durch ihr gegenseitiges Verhältnis. Stets aber ist die Tatsache des Schreibens und der Fertigstellung der Handschrift bzw. das Datum gewissermassen der Mittelpunkt, um den sich alle übrigen Tatsachen gruppieren.

Der fünfte Abschnitt ist der Chronologie der Subscriptionen gewidmet. Das Datierungssystem in den Subscriptionen ist von grösster Bedeutung nicht bloss für die genaue zeitliche Fixierung einzelner Erscheinungen auf dem Gebiete der Paläographie, sondern auch für das Studium der byzantinischen Zeitrechnung selbst. Die Datierungen in den Subscriptionen nämlich enthalten manchen Anhaltspunkt, der uns einen genaueren Einblick in das System der byzantinischen Chronologie ermöglicht. Das Datum muss als das grundlegende und essentielle Element der Subscription betrachtet werden, und der Wert einer Subscription wird vornehmlich durch das Vorhandensein bzw. durch die Beschaffenheit des Datums bestimmt. Die Beschaffenheit des Datums hängt ab von der Kombinationsweise einzelner Datierungs-

elemente zu einer grösseren Einheit, zum sogen. Datierungstypus. Die wichtigsten Elemente der Datierung sind das Weltjahr (ἔτος τοῦ κόσμου) und die Indiktion. Die Indiktion kommt niemals selbständig vor, ihre Bedeutung liegt eigentlich in der Kombination mit anderen Elementen, hauptsächlich mit dem Weltjahr und der Regierung des Kaisers. Die Indiktion ist das einzige sichere Kriterium für die Kontrolle der Richtigkeit des Weltjahrs. Ausserdem kommen in den Subscriptionen dieser Periode noch folgende Datierungselemente vor : Monat, Monatstag, Wochentag, Festtag, Stunde und Mondcyklus.

Schliesslich wird im sechsten Abschnitt die Bedeutung der Subscriptionen als einer nicht zu unterschätzenden Quelle für die byzantinische Geschichte gewürdigt. Die Subscriptionen sind in dieser Hinsicht um so wertvoller als die byzantinische Geschichtsüberlieferung recht mangelhaft und unvollständig ist. Allerdings sind die in den Subscriptionen enthaltenen historischen Nachrichten infolge des engen Rahmens der Subscriptionen sehr knapp, doch streng sachlich gehalten. Diese Nachrichten beziehen sich gewöhnlich auf bestimmte Persönlichkeiten, welche in einer bestimmten Beziehung zu der betreffenden Handschrift stehen und in der Zeitgeschichte eine grössere Rolle gespielt haben, seltener aber auf konkrete gleichzeitige historische Ereignisse und Begebenheiten. Das in den Subscriptionen enthaltene historische Material dient hauptsächlich zur Bestätigung und Ergänzung des überlieferten und bereits bekannten historischen Tatbestandes, bietet indessen auch neue Tatsachen, welche auf die Geschichte der betreffenden Zeit mehr Licht werfen.

So viel über die Subscriptionen in den datierten griechischen Handschriften des 9. und 10. Jahrhunderts. Die Subscriptionen der späteren Jahrhunderte werden ausführlicher und detaillierter und enthalten demzufolge reicheres Material für

die griechische Paläographie und die byzantinische Geschichte, insbesondere für die innere Geschichte, Kulturgeschichte und Kirchengeschichte, sodann für die politische und Kirchengographie, vor allem aber für die byzantinische Prosopographie, welche noch immer ein dringendes Desiderium der byzantinischen Studien bildet. Ich gedenke als weitere Vorarbeit zu der geplanten Monographie über die Subscriptionen eine Abhandlung über die Subscriptionen in den datierten griechischen Handschriften des 11., 12. und 13. Jahrhunderts folgen zu lassen. Diese Abhandlung wird nach demselben Plan und denselben Grundsätzen gestaltet sein wie die erstgenannte Abhandlung über die Subscriptionen in den datierten griechischen Handschriften des 9. und 10. Jahrhunderts jedoch mit der Beschränkung auf die Kapitel : Sprache, Fassung, Inhalt, Chronologie und Persönlichkeiten und historische Begebenheiten, da die Bearbeitung des paläographischen Teiles der Abhandlung mit Rücksicht auf verschiedene mit den gegenwärtigen finanziellen und politischen Verhältnissen zusammenhängende Schwierigkeiten eine erheblich längere Zeit in Anspruch nehmen wird. In diesem Vortrag werde ich mich auf einen Bericht über die Ergebnisse meiner Untersuchungen über den Inhalt der Subscriptionen in den datierten griechischen Handschriften des 11., 12., und 13. Jahrhunderts beschränken.

Wie bereits oben erwähnt wurde ist die Bedeutung einer Subscription durch die Beschaffenheit ihres Inhalts bedingt ; diese wieder hängt ab von der Zahl und Beschaffenheit der den Inhalt der Subscription bildenden Elemente und vom gegenseitigen Verhältnis dieser Elemente.

In den Subscriptionen dieses Zeitabschnitts kommen drei Hauptmomente vor : das Schreiben der Handschrift, die Fertigstellung der Handschrift und das Datum d. h. der Zeitpunkt, zu welchem die Handschrift geschrieben bzw. fertig-

gestellt worden ist. Von diesem Gesichtspunkt aus lassen sich die Subscriptionen in vier Gruppen einteilen :

1) Subscriptionen, in welchen nur einer von den drei regelmässig vorkommenden Hauptmomenten erscheint ;

2) Subscriptionen, in welchen zwei Hauptmomente vorkommen ;

3) Subscriptionen, in welchen alle drei Hauptmomente vertreten sind ;

4) Subscriptionen, in welchen zu den erwähnten Hauptmomenten bzw. zu einem oder zwei dieser Hauptmomente noch ein neues Moment hinzutritt.

Das Verhältnis der Hauptmomente d. h. des Schreibens, der Fertigstellung und des Datums zum Schreiber und zu einander bildet die eigentliche Grundlage der Subscription.

Das Moment des Schreibens der Handschrift ist gewöhnlich verbunden mit der Person des Schreibers ; bloss in einer verhältnismässig sehr geringen Anzahl von Subscriptionen wird in diesem Zusammenhang der Schreiber nicht erwähnt. Wesentlich anders verhält sich die Sache bei dem Moment der Fertigstellung der Handschrift, denn ungefähr in einem Fünftel von sämtlichen überlieferten Subscriptionen dieser Periode erscheint das Moment der Fertigstellung nur mit dem Datum verbunden, während dagegen auf das Schreiben und den Schreiber keine Rücksicht genommen wird. Es ist notwendig besonders hervorzuheben, dass in jenen Subscriptionen, in welchen über beide Momente der Tätigkeit berichtet wird, der Schreiber in der Regel mit der Tätigkeit des Schreibens, nicht jedoch mit der Tätigkeit der Fertigstellung verbunden erscheint ; nur in einer recht kleinen Anzahl von Subscriptionen wird der Schreiber im Zusammenhang mit der Aktion der Fertigstellung erwähnt. Daraus folgt, dass das Schreiben der Handschrift als subjektive Tätigkeit aufgefasst und mit dem Schreiber in Verbindung gebracht

wird, während die Fertigstellung der Handschrift mehr an dem Objekt der Tätigkeit d. h. an der Handschrift haftet.

Von wesentlicher Bedeutung ist das Verhältnis der oben-erwähnten Momente des Schreibens und der Fertigstellung zum Datum der Subscription. Die Aktion des Schreibens ist in den Subscriptionen, in welchen die Aktion der Fertigstellung nicht erwähnt wird, in der Regel mit dem allgemeinen Datum (Jahr, Indiktion, Regierung des Kaisers, Monat) und bloss in einer sehr geringen Anzahl von Subscriptionen (ca. 15 Fälle) mit dem präziseren Datum (Jahr, Indiktion, Monatstag, Wochentag, Festtag, Stunde) verbunden. Dagegen ist bei der Tätigkeit der Fertigstellung die Datierung präziser gehalten, denn hier kommt es weniger an auf die Zeit, innerhalb welcher die Aktion geschieht, als vielmehr auf den genauen Zeitpunkt, da die Aktion zum Abschluss gelangt. Besonders charakteristisch in dieser Beziehung sind diejenigen Subscriptionen, in welchen über beide Aktionen — sowohl das Schreiben als auch die Fertigstellung der Handschrift — berichtet wird. Hier ist die Angabe des Datums der Aktion in der Regel mit der Fertigstellung der Handschrift verbunden; wird aber die Zeitangabe mit beiden Aktionen in Verbindung gebracht, so wird die Aktion des Schreibens mit dem allgemeineren, diejenige der Fertigstellung mit dem präziseren Datum verbunden. In etwa fünf Subscriptionen erscheinen beide Aktionen, das Schreiben und die Fertigstellung der Handschrift, gemeinsam mit dem Datum verbunden. Diese Tatsachen gestatten die Annahme, dass die genauere Zeitbestimmung mehr an der Aktion der Fertigstellung als an der Aktion des Schreibens der Handschrift haftet.

Das wesentlichste Element in der Subscription ist nicht so sehr die Tätigkeit des Schreibens und der Fertigstellung der Handschrift als vielmehr das Datum. Das erhellt

besonders aus der Tatsache, dass in einer allerdings recht geringen Anzahl von Subscriptionen das Datum den ausschliesslichen Inhalt der Subscription bildet, während dagegen die Zahl solcher Subscriptionen, welche den Zeitpunkt der Tätigkeit des Schreibens bzw. der Fertigstellung der Handschrift überhaupt nicht enthalten, weit geringer ist. In diesem Fall ist das Datum gewöhnlich allgemein und recht selten präziser gehalten.

Im Zusammenhang mit der Tätigkeit des Schreibens und der Fertigstellung der Handschrift werden gewöhnlich erwähnt die Handschrift, welche geschrieben bzw. fertiggestellt wird, und der Schreiber d. h. die Person, welche die Handlung des Schreibens bzw. der Fertigstellung der Handschrift vollzieht.

Die Erwähnung der Handschrift geschieht in ca. 70 % der überlieferten Subscriptionen. In einer kleineren Anzahl von Subscriptionen erscheint die Erwähnung der Handschrift mit gleichzeitiger Angabe ihres Inhalts verbunden, in einer gleichfalls geringen Anzahl von Subscriptionen wird der Ausdruck Handschrift oder Buch durch die Angabe des Inhalts ersetzt. Ausführliche Inhaltsangaben, welche eine genaue Aufzählung der in der Handschrift befindlichen Schriften enthalten, kommen in den Subscriptionen ganz ausnahmsweise vor, noch seltener aber enthalten die Subscriptionen Angaben über den Umfang einzelner Schriften z. B. Cod. Chisianæ 8 a. 1029 30 : τὰ ῥ̅ κεφάλαια τοῦ φιλοσόφου Ἰωάννου.

Die hier in Betracht kommenden Handschriften sind in ihrer überwiegenden Mehrzahl theologischen Charakters; die Handschriften profanen Inhalts sind äusserst schwach vertreten. Der Grund dieser Erscheinung ist wahrscheinlich in dem Umstand zu suchen, dass die erhaltenen datierten Handschriften für die Bedürfnisse der Klöster und der Kirchen der

Mönche und der Geistlichkeit geschrieben worden sind, deren Interesse natürlich vorwiegend auf theologische Schriften gerichtet war. Unter den theologischen Werken sind besonders vertreten: Tetraevangelien, Evangeliare, Praxapostolos mit den Episteln der Apostel, Psalter, Altes und Neues Testament, Liturgien, Euchologion, Horologion, Kanonarion, Triodion, Menaeen, Menologien, Heiligenleben, Johannes Klimax, Paterikon und verschiedene Sammlungen asketischer Schriften, Homilien des hl. Johannes Chrysostomos, Basileios des Grossen und Gregor von Nazianz, Theodoros¹ von Studion kleine Katechese, des Erzbischofs von Achrida Theophylaktos Evangelienkommentar, Typikon, Kanones und kanonistische Briefe. Wie sich aus der vorgeführten Liste der theologischen Schriften ergibt, wurden die Handschriften theologischen Inhalts fast ausschliesslich für praktische Zwecke des Gottesdienstes und der Erbauung der Klosterbrüder geschrieben. Unter den Handschriften profanen Charakters verdienen erwähnt zu werden: die νέων βασιλέων χρονογραφία, eine auf Grund der Chronik des Symeon Logothetes zusammengestellte Kompilation, Zonaras' Weltchronik, Plutarchi vitæ parallelæ et moralia, das Prochiron und die Basiliken, Aristides' Reden, Etymologicum Magnum, Antonii Monachi lexicon græcum, Manuelis Moschopulu schedographia, Pauli Aeginetæ collectio medicalis, etc. (¹).

Der Name des Handschriftenschreibers wird in ungefähr 350 Subscriptionen erwähnt, während etwa 100 Subscriptionen anonym überliefert sind. Neben der Person des Schreibers wird häufig sein Stand (z. B. Mönch, Presbyter), selten seine amtliche Stellung angegeben. Die Handschriftenschreiber gehören in ihrer überwiegenden Mehrzahl dem geistlichen Stand

(¹) Vgl. den instruktiven Aufsatz von Ch. DIEHL, *Le trésor et la bibliothèque de Patmos au commencement du XIII^e s.*, BZ. 1 (1892), 488-525, und A. EHRHARD, *Das griechische Kloster Mar-Saba in Palästina. Seine Geschichte und seine literarischen Denkmäler*, Röm. Quartalschrift, 7 (1893), 82-79.

an und zwar sind dieselben gewöhnlich Mönche. Die Schreiber, die dem Ordensstand angehören, nennen meistens den Namen ihres Klosters nicht selten mit gleichzeitiger Angabe der Funktion, welche sie ausüben : z. B. Anagnost Ekklesiarch, Hegumenos, Archimandrit, Kalligraph. Obwohl die dem Ordensstand angehörenden Schreiber äusserst selten ihren kalligraphischen Beruf und Kunst angeben, sind doch alle, wie sich aus deren entwickelten und ausgebildeten Schrift in den Handschriften schliessen lässt, berufsmässige Schreiber, welche bereits eine längere kalligraphische Schulung durchgemacht haben. Dass es unter den Mönchen schon frühzeitig geschulte Handschriftenschreiber gegeben hat und in den Klöstern Kalligraphie geübt und unterrichtet worden ist, erfahren wir aus dem von Callinicus um die Mitte des 5. Jahrhundert abgefassten Leben des hl. Hypatius (edd. Seminarii Philologorum Bonnensis Sodales, Lipsiæ 1895) c. 120, 16 (p. 84-5)..... καὶ πρόθω εὐθέως κινούμενος ἐν τῷ μοναστηρίῳ ἐλήλυθεν (sc. Hypatius) καὶ ἀποταξάμενος τῷ κόσμῳ γέγονε μοναχὸς καὶ τοσοῦτον ἤλασεν εἰς ἐπίμονον ἄσκησιν (ἦν γὰρ καὶ τῷ σώματι πάνυ συνεστηκώς), ὥς κάμνειν αὐτὸν πρὸς τρία ὀνόματα. εἴ ποτε γὰρ < δεῖ > κῆπον γεωργῆσαι ἢ ἀμπέλους σκάψαι ἢ ἄλλο τι ποιῆσαι ἐπίπονον, οἱ ἐπιτήδειοι τῷ ἔργῳ εἰς τοῦτο τεταγμένοι εἰσὶν, ὅτ δὲ λοιποὶ τρίχινά ἐργάζονται. ἔστι δὲ ἐξ αὐτῶν ὁ μὲν καλλιγράφος, ὁ δὲ πλύτης καὶ ῥάπτης, ἄλλος ὀστιάριος (μιάς γὰρ θύρας οὔσης οὐκ ἔστιν ἀπλῶς τινα ἐξιέναι ἢ εἰσιέναι), ἄλλος ἐπὶ τῶν ζῶων τῶν ἀληθόντων, ἄλλος οἰκονόμος (καὶ εἴ που χρεῖα οἰκοδομήματος ἦν γενέσθαι, πάντες συνήρχοντο ἐκεῖ), ἄλλος τοῖς ἀρρώστοις ὑπηρετεῖ, ἄλλος εἰς τὸ ἀποδέχεσθαι τοὺς ξένους καὶ ἀναπαύειν. Auch in den späteren Zeiten waren die Klöster eine sehr wichtige Pflegestätte der Kalligraphie, wie aus der Vita des hl. Theodoros von Studion erhellt : ἐργάζεσθαι καὶ αὐτὸς (sc. Theodoros) ἤθελε πάντοτε

τὰς χεῖρας ταῖς δέλτοις κινῶν καὶ τὸν ἴδιον κόπον τοῖς ἐργοχείροις συνεισφέρων τῶν μαθητῶν. ἐξ ὧν καὶ τινα τῶν διδλίων εἰ μένουσι παρ' ἡμῖν τῆς αὐτοχείρου γραφῆς κάλλιστα ὄντα πονήματα (Migne P. G. 99, col. 1325). Noch interessanter in dieser Beziehung sind die vom hl. Theodoros von Studion für die Mönche des Klosters Studion erlassenen Strafbestimmungen, insbesondere die auf den Kalligraphen bezüglichen §§ 53-60 (Migne P. G. 99 col. 1740), welche uns einen genaueren Einblick in die Tätigkeit der Handschriftenschreiber gewähren. Ja, selbst in den Zeiten des starken politischen und wirtschaftlichen Niedergangs und Verfalls des byzantinischen Reiches im letzten Drittel des 12. Jahrhunderts unmittelbar vor dem Aufkommen der Komnenendynastie ist die Kalligraphie in den Klöstern nicht vernachlässigt worden, wie aus der Subscription des Cod. Patm. 175 a. 1174 erhellt : ποῦ γὰρ ἄλλη πλεον ἔχει καὶ γραμματικούς καὶ καλλιγράφους ἀγίους μονὴ σεβασμία ὡς ἡ θεόδμητος αὕτη μονὴ τοῦ Ἑγαπημένου (sc. das Kloster des hl. Johannes des Täufers auf Patmos).

Unter den Schreibern, welche dem geistlichen Stand angehören, befindet sich auch ein Bischof Λέων ὁ Γαβαλᾶ ἐπίσκοπος Νυμφαίου (einer Stadt in Kleinasien), welcher die Hs Hieros. Patr. 57 a. 1182 geschrieben hat.

Die Zahl der dem Laienstand angehörenden Handschriftenschreiber ist verschwindend gering ; meistens sind es berufsmässige Kalligraphen und Urkundenschreiber. Unter den weltlichen Schreibern befindet sich auch eine Persönlichkeit hohen Ranges : Νικήτας πανεύφημος καὶ περίβλεπτος καὶ πατρίκιος, ἐπὶ τοῦ θεοφυλάκτου κοιτῶνος καὶ ἄνθρωπος τῶν κραταιῶν καὶ θεοστέπων καὶ ὀρθοδόξων ἡμῶν βασιλέων Μιχαὴλ τοῦ φιλοχρίστου δεσπότη καὶ Ζωῆς τῆς εὐσεβεστάτης καὶ πορφυρογεννήτου δεσποίνης, der den Cod. Athous 4136 (Iberou 16) a. 1042 geschrieben hat.

Die Handschriften wurden, soweit sich feststellen lässt, in der Regel von einem Schreiber geschrieben, und in den Subscriptionen wird nicht angegeben, dass an dem Schreiben der Hs zwei bzw. mehrere Schreiber beteiligt waren. Eine interessante Ausnahme bildet in dieser Beziehung der Cod. Paris. gr. 1324 a. 1104, in dessen Subscription ausdrücklich betont wird, dass das Schreiben dieser Handschrift vom Schreiber Nikolaos begonnen und nach dessen vorzeitigem Tod vom Presbyter Johannes fortgesetzt und beendet wurde.

Es ist eine bemerkenswerte Erscheinung, dass Handschriftensreiber, welche als Mönche einem bestimmten Kloster angehören oder als Weltgeistliche an einer Kirche in einer bestimmten Stadt angestellt sind, in andere Klöster und Städte ziehen, um dortselbst Handschriften zu schreiben, oder aber in ihrem Ort für andere Klöster und Kirchen dieselbe Arbeit verrichten; immerhin muss betont werden, dass das bloss Ausnahmefälle waren. So wurde z. B. die Handschrift des Theotokosklosters Kalamon in Palästina, jetzt Petrop. gr. CCVII a. 1054, in demselben Kloster von Sergios, einem Mönch der Anemaslaura (bithynischer Olymp) und die ehemalige Handschrift der Kathedralkirche von Askalon in Phönikien, jetzt Sinait. 743 a. 1099, vom Priester Gerasimos von Antiocheia geschrieben. Immerhin ist diese Erscheinung zugleich ein interessanter und bemerkenswerter Beweis für den literarischen und kulturellen Verkehr, welcher in dieser Zeit zwischen einzelnen Klöstern und Kirchen geherrscht hat.

Im Zusammenhang mit der Tätigkeit des Schreibens der Handschrift sollen noch einzelne Momente zur Sprache gebracht werden, welche niemals selbständig auftreten, sondern entweder vom Moment des Schreibens oder vom Moment der Fertigstellung der Handschrift abhängig sind. Diese Momente sind : 1) der Ort, in welchem die Handschrift geschrieben wurde ; 2) die Vorlage nach welcher der Schreiber

die betreffende Handschrift geschrieben hat ; 3) Motiv und Zweck der Entstehung der Handschrift ; 4) Angabe über die Disposition des literarischen Materials.

Die Subscriptionen enthalten sehr selten direkte Angaben über den Ort, in welchem die betreffenden Handschriften geschrieben worden sind. Indessen gestattet eine allerdings recht kleine Anzahl von Subscriptionen, die das Kloster bzw. die Stadt nennen, in welchen der betreffende Handschriftenschreiber lebt und tätig ist, einen ziemlich sicheren Rückschluss auf den Schreibort der betreffenden Handschrift. So sind wir in der Lage ein, allerdings unvollständiges Bild von jenen Stätten zu gewinnen, welche als Mittelpunkte der griechischen Kalligraphie im Mittelalter bezeichnet werden können. Eine genaue Fixierung dieser Mittelpunkte der Kalligraphie würde einen wichtigen Beitrag zur Geschichte der griechischen Paläographie liefern, insbesondere aber die Feststellung der Verwandtschaftsverhältnisse einzelner Handschriften bzw. Handschriftengruppen zu einander erleichtern und auf diese Weise mehr Licht in die Ueberlieferungsgeschichte bringen.

Als Mittelpunkte der griechischen Kalligraphie in diesem Zeitabschnitt kommen folgende Gebiete in Betracht : 1) Palästina mit den Städten Jerusalem und Tiberias und den Klöstern Sabaslaura, des hl. Theodosios des grossen Koinobarchen, des hl. Johannes Prodromos, der Theotokos Kalamonlaura im Jordantal und Kloster Kellion in Betlheem ; 2) Phönikien mit der Stadt Askalon ; Aegypten mit der Stadt Alexandria und dem Katherinenkloster auf der Sinaihalbinsel ; 4) Kleinasien mit den Städten Abydos, Koloneia, Kaisareia in Kappadokien und Laodikeia (in Mysien)? und den Klöstern des hl. Paulos und Kellibaron auf dem Berg Latros bei Milet, Galesion bei Ephesos, Anemaslaura am bithynischen Olympos, Ἐρηοῦ im Thema Thrakesion, des hl. Johannes

Prodromos auf Patmos, und Theotokos Νέα Μονή auf Chios ; 5) Konstantinopel mit den Klöstern des hl. Johannes des Täufers in Studion, des hl. Johannes Prodromos (ehemals Petrakloster), den Theotokosklöstern Εὐεργέτις, τῆς Περιβλέπτου, Ὁδηγῶν und Παναγία Ἄνω und dem Kloster des hl. Akepsimas auf Chalki ; 6) Unteritalien und Sizilien mit den Städten Brindisi, Buthroton, Hydrus, Rhegion und Tabernai und den Klöstern Grottaferrata, s. Benedicti in Valli grata, Theotokos τοῦ Μῆλι, Soterklöster ἐπὶ τοῦ ἀκρωτηρίου bei Messene und Rossano. Ein wichtiger Mittelpunkt der griechischen Kalligraphie waren endlich die Athos-Klöster; der älteste bezeugte Kalligraph ist Johannes, Mönch des Klosters Laura, ein jüngerer Zeitgenosse des hl. Athanasios, des Gründers der Laura ⁽¹⁾.

Die Handschriftenschreiber unserer Periode haben grösstenteils keine Originalhandschriften (Archetypa) zu schreiben, sondern die Handschriften nach den bereits vorliegenden Handschriftenexemplaren anzufertigen. Es ist sehr zu bedauern, dass die Schreiber in ihren Subscriptionen es stets unterlassen über die Vorlage der Handschrift sei es allgemein sei es präziser gehaltene Mitteilungen zu machen. Eine Ausnahme bilden die Subscriptionen des Cod. Ambros. gr. B. 1 inf. olim 162 a. 1239-40 und Paris gr. 1115 a. 1276. Die Subscription der ersten Handschrift besagt : εἰλήφει χρηστὸν ἥδε πυκτὶς τὸ τέρμα πρὸς Λαυρεντίου χειρὸς τληπαθεστάτου μεταγραφεῖσα ἐκ τῶν τοῦ καλυθῆτου τῆς μονῆς τῆς ἐν τῷ Ῥουσιαῳ. Viel interessanter jedoch ist die Angabe der zweitgenannten Subscription, welche lautet : μετεγράφη δὲ ἀπὸ βιβλίου εὐρεθέντος ἐν τῇ παλαιᾷ βιβλιοθήκῃ τῆς ἁγίας ἐκκλησίας τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης, ὅπερ βιβλίον ἐγράφη καὶ αὐτὸ ἐν ἔτει, ςξξ' ὡς ἀριθμεῖσθαι τοὺς χρόνους τοῦ τοιούτου

(1) Vgl. die Diatyposis des hl. Athanasios in PH. MEYER, Die Haupturkunden für die Geschichte der Athos Klöster. Leipzig 1894. S. 129.

βιβλίου ἄχρι τοῦ παρόντος ιζ' πρὸς τοὺς πεντακοσίους. Die Vorlage ist demgemäss im J. 758/9 geschrieben worden. Die Fassung der Subscription gestattet keinen sicheren Schluss bezüglich des Ortes, in welchem der Cod. Paris gr. 1115 geschrieben worden ist, ob in Rom oder in Konstantinopel; im letzten Fall war die Uebersendung der Vorlage von Rom nach Konstantinopel notwendig, zugleich ein wichtiger Beweis, dass die kulturellen Beziehungen zwischen Rom und Konstantinopel auch nach der erfolgten definitiven Kirchentrennung (1054) fortbestanden haben. Wir erfahren leider nichts von den Verhandlungen, welche der Uebersendung der genannten Handschrift ohne Zweifel vorausgegangen sein müssen.

Ueber das Motiv und den Zweck der Entstehung einer Handschrift geben uns die Subscriptionen, abgesehen von ganz wenigen Fällen, in der Regel keinen positiven Aufschluss. So berichtet z. B. der Schreiber des Cod. Palat. gr. 44 a. 1144, dass das Interesse für die Homilien des hl. Gregor von Nazianz den Archonten Leon bewogen hat, diese Handschrift anfertigen zu lassen. Der Schreiber des Cod. Crypt. gr. Ξ-γ-Π a. 1281 (Hirmologion) bemerkt, dass die Handschrift für gottesdienstliche Zwecke geschrieben worden ist. Das grösste Interesse aber verdient die Angabe des Cod. Paris gr. 1598 a. 1071/2, in dessen Subscription als Motiv der Herstellung der Handschrift der schlechte Zustand der alten Handschrift angegeben wird (διὰ τὸ παλαιωθῆναι πολὺ τὸ πατερικὸν τῆς ἡμετέρας λαύρας τοῦ ἁγίου ἡμῶν Σάββα) und im Anschluss daran in recht ausführlicher Weise die Tätigkeit des Schreibers bei der Herstellung der neuen Handschrift geschildert wird : ἀνελαβόμεν τὸν τοιοῦτον κόπον καὶ τῶν λοιπῶν μοναστηρίων τὰ πατερικὰ ἐπισωρεύσας καὶ κατὰ τὸ δυνατόν μοι ἔρευναν πονησάμενος καὶ συντάξας αὐτὰ κατὰ ἀλφάβητον δύο βιβλούς ἐποίησα, τὰ μὲν δώδεκα γράμματα εἰς τὸ ἐν καὶ τὰ δώδεκα

εἰς τὸ ἕτερον. Indirekten Angaben über das Motiv und den Zweck der Anfertigung von Handschriften begegnen wir in Subscriptionen, welche ausser der Mitteilung über das Schreiben bzw. die Fertigstellung der Handschrift auch über die Schenkung derselben an ein Kloster oder eine Kirche berichten.

Aeusserst selten geschieht es, dass der Kalligraph Angaben macht über die Disposition bzw. Verteilung des literarischen Materials auf zwei oder mehrere Handschriften. So wird in der Subscription des Cod. Coisl. 213 a. 1027 berichtet, dass der Schreiber zwei, sämtliche Gottesdienstakoluthien enthaltende Handschriften geschrieben hat mit genauer Angabe, welche Akoluthien in jeder der beiden Handschriften enthalten sind. Der Schreiber des Cod. Patm. 245 a. 1063 macht in der Subscription die Mitteilung, er habe nun die erste Metaphrasthandschrift beendet und werde auch die noch übriggebliebenen drei Metaphrasthandschriften mit Gottes Hilfe zum Abschluss bringen. In der Subscription des Cod. Regin. gr. 18 a. 1073 wird berichtet: ἐτελειώθη ἡ δέλτος αὕτη σὺν τῇ ἑτέρᾳ ταύτης δευτέρᾳ βίβλῳ (Homilien und Briefe des hl. Basileios des Grossen). Zum Schluss möge noch die Subscription des Cod. Vat. gr. 504 a. 1105 angeführt werden, in welcher berichtet wird, dass der Schreiber von 65 Fragen (ἐρωτήσεις) des Dionysios Arcopagita in dieser Handschrift bloss 26 Fragen niedergeschrieben habe, die übriggebliebenen Fragen aber werde er in einer anderen Handschrift schreiben.

Ueber die Tätigkeit des Korrektors, sei es dass Korrektor und Schreiber eine Person oder zwei verschiedene Personen sind, enthalten unsere Subscriptionen im Gegensatz zu den Subscriptionen der Papyrusrollen und Papyrushandschriften überhaupt keine Angabe, obwohl man sich die Entstehung einer Handschrift unmöglich ohne die Tätigkeit des Korrektors vorstellen kann.

Ebensowenig berichten unsere Subscriptionen über die

Dauer des Schreibens einer Handschrift ; sie teilen bloss den Zeitpunkt der Fertigstellung der Handschrift bzw. die Zeit mit, während welcher sie geschrieben worden ist, geben jedoch keinen Aufschluss weder über den Anfangspunkt und Endpunkt des Schreibens noch über die Schreibdauer. In der vorausgehenden Periode, im 10. Jahrhundert nämlich, finden wir in zwei Subscriptionen genaue Angaben über die Dauer des Schreibens der betreffenden Handschriften. So steht in der Subscription des Cod. Vat. gr. 1810 a. 953 (Homilien des hl. Gregor von Nazianz) : ἐγράφη δ' οὗτοι οἱ περίοδοι τοῦ θεολόγου ὑπ' ἐμοῦ Λέοντος ἐν ζ' ἡμέραις μηνὶ σεπτεμβρίῳ ἔτει ,αυξβ'. Der Schreiber des Cod. Vat. gr. 2027 a. 959 (Antiochi Monachi Pandectes scripturæ sacræ) berichtet, das Schreiben dieser Handschrift hätte gedauert vom 4. Juni bis 6. Juli.

Ausser den oben erwähnten Hauptmomenten und wichtigen nebensächlichen Momenten kommen noch in Betracht folgende Momente, welche von den Hauptmomenten abhängig sind :

1) Das Eigentum an der Handschrift. Im Rahmen der Subscription wird diese Tatsache sehr selten angegeben. Als Eigentümer der Handschriften erscheinen in überwiegender Mehrzahl Klöster und Kirchen. Seltener werden in den Subscriptionen als Eigentümer physische Personen erwähnt, welche wie gewöhnlich Mitglieder des Ordens sind. Es verdient besonders bemerkt zu werden, dass der Eigentümer des Cod. Paris. gr. 1115 a. 1276 ehemals die kaiserliche Bibliothek in Konstantinopel war.

2) Der Auftraggeber bzw. Besteller der Handschrift. Derselbe wird in einer verhältnismässig grossen Anzahl von Subscriptionen genannt. Hier muss jedoch unterschieden werden zwischen dem Besteller, welcher im Namen und Vertretung einer juristischen Person (Kirche, Kloster) den Auftrag zum

Schreiben der Handschrift auf Kosten der betreffenden Körperschaft erteilt, und dem Besteller, welcher dieselbe für persönliche Zwecke und mit eigenem Kostenaufwand herstellen lässt. Im letzteren Fall sind Besteller meistens Personen geistlichen Standes und lassen die Handschrift gewöhnlich nicht für eigene Bedürfnisse schreiben, sondern zum Zweck der Schenkung an ein Kloster oder eine Kirche. Besondere Beachtung verdient in dieser Hinsicht der Cod. Mosq. Univ. 1 a. 1072 (Neues Testament), der προστάξει τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν βασιλέως κυροῦ Μιχαὴλ τοῦ Δούκα vom Schreiber Michael Panerges βασιλικὸς νοτάριος geschrieben wurde.

3) Die Schenkung (Donation) der Handschrift an eine Kirche oder ein Kloster, eine im christlichen Orient weitverbreitete Sitte, wird in diesem Zeitabschnitt gewöhnlich verbunden mit dem Schreiber oder der Fertigstellung der Handschrift, erscheint aber auch als selbständiges Moment im Rahmen einer besonderen Notiz in der Handschrift. Auf die recht schwierige Frage des Ktetors kann ich mit Rücksicht auf den beschränkten Rahmen des Vortrags nicht eingehen, da diese Frage einer ausführlicheren Erörterung bedarf ⁽¹⁾. Die Schenkung der Handschrift an eine private Person kommt vor in der Subscription des Cod. Athous 2038 (Esphigmenou 25) a. 1228/9, wo mitgeteilt wird, dass der Besteller Leo diese Handschrift seinem Sohn Basileios zum Geschenk macht.

4) Angaben bezüglich der Herstellungskosten der Handschriften kommen in den Subscriptionen überhaupt äusserst selten vor. Ich erwähne hier die Subscriptionen der Codd. Patm. 245 a. 1057, Palat. gr. 24, a. 1124, und Patm. 218 a. 1167. Die erste Subscription berichtet dass Πόθος πατρίκιος

⁽¹⁾ Diese Frage hat zuerst mein verewigter Lehrer Prof. Karl Krumbacher eingehend und kritisch behandelt im Aufsatz ΚΤΗΤΩΡ in *Indogerm. Forschungen*, XXV (1909), 393-421.

τῆς συγκλήτου μέχρις ἄρτι δέδωκε νομίματα ρν' und der Schreiber fügt hinzu, dass er ausser der bereits fertiggestellten, einer Metaphrasthandschrift, noch drei Metaphrasthandschriften zu schreiben habe. In der zweiten Subscription heisst es ganz allgemein, der Besteller habe dem Schreiber gegeben πᾶσαν τὴν· ἐξοδὸν τῶν τε χαρτίων μετὰ τοῦ γραβάτου (γραψίματος;) καὶ τοῦ μελάνου. Das grösste Interesse beansprucht die dritte Notiz in einer Donationssubscription, welche besagt, der Besteller Mönch Athanasios, Sohn des Papias, habe für die Herstellung der Handschrift verausgabt ἐπέκεινα τῶν δώδεκα ὑπερπύρων εἰς τε ἀγορὰν χαρτίου, ὑπὲρ γραψίματος αὐτοῦ καὶ ὑπὲρ ἀμφιάσματος. ὑπὲρ μόνου γὰρ τοῦ τονισθῆναι τοῦτο τὸ βιβλίον παρὰ τοῦ δομεστίκου μοναχοῦ Ἀρσενίου ἐξ νομίματα ἐξωδίασα χωρὶς τῶν κανισχίων.

5) Die Zahl der Quaternionen der Handschrift wird in einer verschwindend geringen Anzahl von Subscriptionen angegeben und ich führe die betreffenden Stellen in chronologischer Ordnung an :

a) Cod. Petrop. gr. LXXIII (Olim Cosl. 91) a. 1069. ἐν τετραδίοις ε' καὶ λ'.

b) Cod. Paris., gr. 1115 a. 1276 : ἔχει δὲ τὸ παρὸν βιβλίον τετράδια γεγραμμένα μὴ' καὶ φύλλα τπα' καὶ τετράδια ἄγραφα θ'.

c) Cod. Regin. gr. 31 a. 1281/2 : πάντα τὰ τετράδια τῆς βίβλου μς'.

d) Cod. Ambros. gr. F. 104 sup. a. 1287 : ὁμοῦ τὰ δλα φύλλα υλη'.

6) Verkauf der Handschrift. Laut Angabe der Subscription des Cod. Messin. di San Salv. gr. 89 a. 1127 wurde diese Handschrift an einen Priester Basileios um den Preis ταριῶν

λ6' verkauft. Sonst wird die Tatsache des Verkaufs in keiner anderen Subscription erwähnt.

7) Angaben über verschiedene Ereignisse der äusseren und inneren Geschichte, über das Klosterleben und die Liturgie, deren Erörterung ausserhalb des Rahmens dieses Vortrags liegt.

8) Angaben über verschiedenartige astronomische Ereignisse werden regelmässig ausserhalb des Rahmens der Subscription gemacht. Eine Ausnahme bildet die Subscription des Cod. Paris. gr. 243 a. 1133, welche berichtet die Handschrift wäre fertiggestellt worden μηνὶ αὐγούστῳ 6' ἡμέρᾳ δ' ἐν Ϝ (sic) καί, ὥρα η', σκότος ἐγένετο ἐφ' ὅλην τὴν οἰκουμένην.

Skoplje (Königreich SHS).

B. GRANIĆ.

Eine Belagerung Konstantinopels in der rumänischen Kirchenmalerei.

Ein merkwürdiger Vorwurf byzantinischer Ikonographie hat sich, soweit es mir bekannt ist, nur in der rumänischen, oder bestimmter gesagt, nur in der moldauisch-byzantinischen Kirchenmalerei in ziemlich zahlreichen Beispielen erhalten, nämlich die Darstellung einer Belagerung von Konstantinopel. So findet man sie einmal in der Malerei an der Klosterkirche von Vatra-Moldovitsei (lies Watra-Moldowitzej), wo sie auch am besten erhalten ist (siehe Fig. 1). Die Klosterkirche von Vatra-Moldovitsei ist laut an der Kirche selbst erhaltenen Inschriften im Jahre 1532 von dem moldauischen Fürsten Petru IV. Rareș (1527-1538 u. 1541-1546) erbaut und im Jahre 1536 ausgemalt worden ⁽¹⁾. An der südlichen Aussenwand ganz unten links wird ein etwa drei Meter langer und ein Meter hoher Streifen von der Darstellung einer Belagerung Konstantinopels eingenommen. Links auf etwa mehr als einem Drittel des Streifens ist die belagerte Stadt dargestellt. Sie besteht aus zwei vieleckigen Burgen. Die kleinere, von mit vier Ecktürmen versehenen Mauern umgeben, ist auf einer Anhöhe gelegen. Die Anhöhe ist von drei Seiten vom Meere umspült. Diese Burg ist ohne Verteidiger und auch die in der Mauer sichtbaren, für die Kanonen bestimmten Löcher sind

⁽¹⁾ Näheres über diese Klosterkirche und über die sich darauf beziehende Literatur siehe meine dem I. Internationalen Byzantinologen-Kongresse zu Bucaresti vorgelegte und in *Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine*, XI, 1924, erschienene Mitteilung über *Darstellungen altheidnischer Denker und Schriftsteller in der byzantinischen Ikonographie*.



Fig. 1. -- Belagerung Konstantinopels in der Kirchenmalerei von Vatra-Moldovitsei aus d. J. 1536.
Photogr. Atelier Riviera Cernautai.

leer. Die Burg stellt der ganzen Situation gemäss sichtlich den genuesischen Stadtteil von Pera dar, welcher bekanntlich während der grossen, verhängnisvollen Belagerung von 1453 in gutem oder wenigstens scheinbar gutem Einvernehmen mit den belagernden Türken geblieben ist ⁽¹⁾. Auch die im Meere sichtbaren anstürmenden Schiffe, von welchen einige gebrochene Mastbäume und umgestürzte Beobachtungskörbe aufweisen, richten ihren Ansturm nur auf die andere grössere Burg, welche Konstantinopel selbst darstellt. Mächtige, mit Zinnen versehene und mit drei Fahnen beflaggte Mauern umgeben von allen Seiten die Stadt. Von den sechs Ecktürmen sind zwei in Stockwerken gebaut und ragen weit hinauf über die Mauern und deren

(1) Siehe G. SCHLUMBERGER, *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453*, 5^e éd., Paris, 1922, S. 120-121, 150 u. a.

Zinnen. Von den Mauern und von den Türmen schicken Bogenschützen und Kanonen ihre Kugeln und Pfeile auf die zu Meer und zu Lande angreifenden Feinde. Innerhalb der Mauern kann man Paläste und zahlreiche Kirchen sehen, und, was besonders interessant ist, weil es auch den Tatsachen entspricht, auch die sieben byzantinisch stilisierten Hügel, auf welchen bekanntlich Konstantin der Grosse seine Hauptstadt gründete, sind dargestellt. Auf den Strassen der Stadt bewegt sich ein feierlicher Aufzug. An der Spitze gehen in Festornaten gekleidete Diakonen und hohe kirchliche Würdenträger mit Kreuzen und Evangelien in den Händen. Darauf folgt der Kaiser mit gekröntem Haupte, begleitet von seinen Hofbeamten. Ganz oben kommt die Kaiserin gleichfalls gekrönt und von ihren Hofdamen begleitet. Den Aufzug schliessen oben links Volk und Mönche ab, welche das Mandilion und die Panagia mit dem Kinde in der Procession herumtragen (Siehe Fig. 2).

Bekanntlich sind solche feierlichen kirchlichen Aufzüge während der Belagerung von 1453, wie überhaupt anlässlich anderer bedeutender Unglücksfälle der Hauptstadt eine historische Tatsache ⁽¹⁾. Oberhalb der dargestellten Stadt liest man die kleine kirchenslawische Aufschrift *ЗДЕ ЦАРЬГРЯДЪ* d. h. *Hier ist Tzarigrad* (Kaiserstadt, Konstantinopel). Diese Darstellung von Konstantinopel lässt sich sehr gut mit dem aus dem Jahre 1422 erhaltenen und in Venedig aufbewahrten Plane vergleichen ⁽²⁾. Von rechts her kommt die Masse der Anstürmer (Siehe Fig. 3 u. 3a). Es sind vier grosse Hügel dargestellt und zwischen den Hügeln strömen schwere Kanonen und die anstürmenden Feinde hervor, welche türkische Trachten tragen. Nur eine kleine Schar zieht zu Fuss heran ; die meisten sind

⁽¹⁾ Siehe *ibid.*, S. 222-223, 265, u. a.

⁽²⁾ Siehe *ibid.*, S. 96.





Fig. 3. — Die Konstantinopel angreifenden Selaren in der Malerei von Vatra-Moldovitsci (Fortsetzung).
Photogr. Aufnahme von L. Balan, Cernăuți.



Photogr. Aufnahme von I. Balan, Cernăuți.

beritten. Der jugendliche Anführer, bei dem gerade das Gesicht leider etwas geritzt ist, reitet in der Mitte auf einem Schimmel; er allein trägt auf dem Haupt einen grünen Turban und auf der rechten Schulter das Zeichen seiner Macht, den Streitkolben. Unter den Anstürmern lassen sich die Janitscharenscharen durch ihre weissen Feze von den übrigen Scharen, welche Turbane tragen, unterscheiden ⁽¹⁾. Am Fusse des zweiten Hügels von rechts her wird ein Zweikampf zwischen zwei Reitern dargestellt. Der eine ist durch einen Lanzenstoss umgeworfen. Dieser Zweikampf passt weniger in die Gesamtkomposition; er scheint doch die anlässlich der Ausfälle der Belagerten stattfindenden Zusammenstösse zu symbolisieren. Ueber die feindlichen Scharen und Schiffe fällt aus dem hell beleuchteten Himmel, welcher wie gewöhnlich durch eine Art Regenbogen bezeichnet wird, ⁽²⁾ ein reichlicher Feuerregen herab ⁽³⁾.

Ganz an derselben Stelle wie an der Klosterkirche zu Vatra-Moldovitsei befindet sich eine nur wenig abweichende Variante dieser Darstellung auch in der Malerei der Klosterkirche von Mănăstirea-Humorului, d. h. Kloster-Humora. Diese Klosterkirche wurde laut inschriftlicher Bezeugung im Jahre 1530 von einem Gross-Logotheten desselben Petru des IV. Rareș erbaut und bald hernach dürfte sie auch ausgemalt worden sein ⁽⁴⁾. Die uns angehende Darstellung, welche somit aus derselben Zeit herrührt, ist hier minder gut erhalten. Die belagerte Stadt nimmt mehr Raum ein als

⁽¹⁾ Siehe *ibid.*, S. 278.

⁽²⁾ Siehe *Il Menologio di Basilio II*, Cod. Vat. graec. 1613, Turino, Fratelli Bocca, 1907, Tavole S. 106; *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice* (d. h. Bericht der Kommission für Geschichtsdenkmale), VII, 1914, Bucuresti, S. 79, Fig. 15 u. S. 137, F. 27.

⁽³⁾ Verschiedene Naturwunder, welche sich anlässlich der Belagerung von 1453 ereignet haben sollen, werden durch verschiedene Quellen auch überliefert. Siehe SCHLUMBERGER, *op. cit.*, S. 221-226, 273-274, u. a.

⁽⁴⁾ Näheres auch über diese Klosterkirche siehe in meiner oben angeführten Mitteilung über « *Die Darstellungen altkeidnischer Denker u. s. w.* ».

die Darstellung der anstürmenden Feinde, welche ziemlich verwischt sind. Im Aufzuge tritt das gekrönte Kaiserpaar zusammen und nicht getrennt auf wie in der Darstellung von Vatra-Moldovitsei. Zu diesen zwei schon von früher her bekannten Beispielen ⁽¹⁾ kann ich noch drei andere hinzufügen.

Gleichfalls an derselben Stelle eine neue wenig abweichende, ziemlich schlecht erhaltene Variante dieser Darstellung in der Malerei der Kirche, welche derselbe moldauische Fürst Petru IV. Rareș in Baia, Bezirk Folticeni, laut Inschrift ⁽²⁾ im Jahre 1532 aufgeführt hat. Die Kirche dürfte

⁽¹⁾ Diese jedenfalls auffallende Darstellung der Belagerung Konstantinopels durch die Türken in der Kirchenmalerei von Vatra-Moldovitsei und Mănăstirea Humorului wurde erwähnt schon von F. A. WICKENHAUSER in seiner veralteten *Molda, etc.*, I. Bd. *Geschichte der Klöster Humor, etc.*, Czernowitz, 1881, S. 17, u. *Molda, etc.*, III. Bd., *Gesch. d. Kl. Woronetz und Putna*, Czern., 1886, S. 14, wo er doch irrtümlicher Weise diese Darstellung auch für das Kloster Sucevitsa (lies Suczewitz) anführt. Denselben Fehler begehen auch E. KOZAK in *Resultate meiner Forschungen im Kloster Socașica*, *Archiv. f. slav. Philolog.*, XIV, 1892, S. 237 und W. PODŁACHA in *Malowidła Sciennie w cerkwiach Bukowiny*, Lwów, 1912, S. 33, welcher für diese Darstellung auch die Klosterkirche Voronets (lies Woronetz) anführt. Aber sie kommt weder in Voronets noch in Sucevitsa vor. Die gute Erhaltung der Darstellung von Vatra-Moldovitsei wird von N. IORGA, *Neamul Românesc din Bucovina* (d. h. Das rum. Volk aus der Bukowina), București, 1905, S. 102 hervorgehoben. Beide Darstellungen wurden geschildert und besprochen von O. TAFRALI in den Feuilletons der in Bucarest erscheinenden rumänischen Tagblattes *Viitorul* (d. h. die Zukunft), Nr. 4373 vom 1. Okt. 1922, 4717 vom 28. Nov. 1923 u. 4802 vom 12. März 1924. Letzteres Feuilleton bildete, wie es in der Anmerkung angegeben wird, eine der Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vorgetragene Mitteilung, welche auch in *Comptes rendus des séances de la Société de l'Académie*, Heft für Januar u. Februar 1924 erschienen ist. Ein Abbild der Belagerung Konstantinopels von Vatra-Moldovitsei ist nach einer Zeichnung wiedergegeben worden in *Herzogtum Bukowina in Wort u. Bild, etc.*, Verlag von Eduard Beyer in Wien, ohne Jahr, S. 442-443. Der Zeichner hat doch den Teil des feierlichen Aufzuges, wo die Kaiserin mit ihrem Hofe auftritt, ausgelassen, sei es aus Versehen oder sei es, dass er vielleicht die historische Tatsache richtig stellen wollte, weil bekanntlich der letzte byzantinische Kaiser beim Falle seiner Hauptstadt Witwer war. Mit demselben Fehler ist darnach der erste Teil dieser Darstellung nämlich nur die belagerte Stadt auch von R. F. KÄNDL in seiner tendenziösen *Geschichte der Bukowina II*. Abschnitt 2. Aufl. Czernowitz 1903 S. 85 und nach Kändl von N. IORGA, *Istoria lui Ștefan cel Mare* (d. h. Geschichte Stephans des Grossen), București 1904, S. 237, wiedergegeben. Derselbe Teil nach einer neuen Aufnahme des Hrn Prof. Leca Morariu wurde in *Calendarul Glasul Bucovinei* V. (1923). Cernausti S. 92 reproduziert mit einer kleinen erklärenden Notiz des Gefertigten.

⁽²⁾ Siehe *Bulet. Comis. Monum. Istor.*, II, 1909, S. 61 u. 62, wo die Kirchen-slawische Inschrift abgebildet und übersetzt ist.

um dieselbe Zeit auch ausgemalt worden sein ⁽¹⁾. Diese Variante nähert sich mehr der Darstellung von Mănăstirea Humorului. Die hier in den Mauern angebrachten Kanonen sind zahlreicher. Die Panagia und das Mandilion nehmen eine mehr nach unten gelegene Stelle ein.

Es darf nicht unbetont bleiben, dass sämtliche drei bis jetzt angeführten Beispiele aus derselben Zeit, d. i. 1530-1536, herrühren und an Kirchen desselben moldauischen Fürsten oder eines seiner Hofherrn vorkommen. Derselbe Meister hat nach derselben Vorlage an allen drei Kirchen gewirkt. Das wird auch durch den Gesamteindruck und den Gesamtwert der Malereien bestätigt.

Das vierte Beispiel begegnet uns in der Malerei der Klosterkirche zum hlgen Georgios von Suceava (lies Suczawa). Die Darstellung befindet sich an derselben Stelle der südlichen Aussenwand; sie ist schlecht erhalten und verwischt, lässt sich aber zweifelsohne als eine ähnliche Variante desselben Vorwurfes feststellen. Diese Klosterkirche ist bekanntlich laut Inschrift in den Jahren 1514-1521 erbaut worden und ihre Ausmalung wird in den Zeitraum von 1521-1589 angesetzt ⁽²⁾.

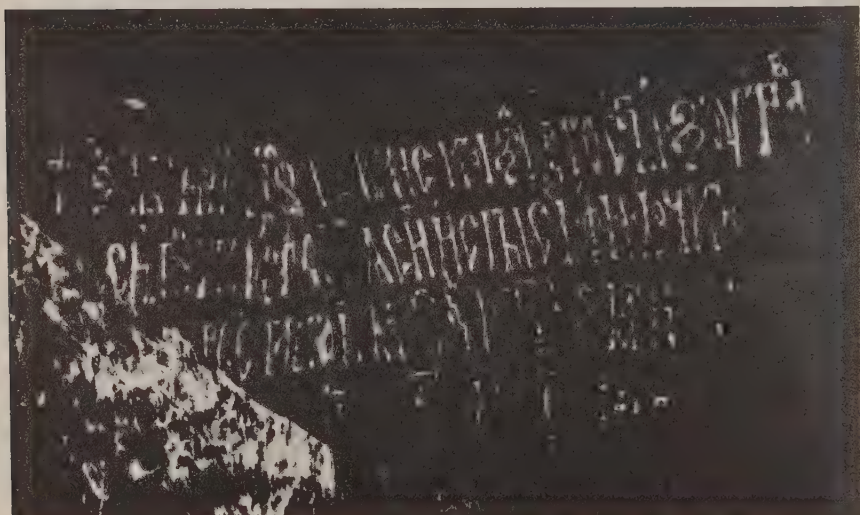
Schliesslich das fünfte Beispiel, welches entschieden viel interessanter ist, treffen wir in der Malerei der Kirche von Arbure. Die Kirche ist laut inschriftlicher Bezeugung im Jahre 1502 erbaut worden ⁽³⁾. Eine sich auf die Ausmalung der Kirche beziehende, sehr wichtige bis jetzt unediert gebliebene weisse Aufschrift befindet sich in der rechten Ecke oberhalb der aus dem Naos in den Pronaos, welcher zugleich

(1) Siehe N. IORGA, *Drumuri și orașe în România* (d. h. Wege und Städte in Rumänien), 2. Aufl., București, 1915, S. 140.

(2) Siehe meine oben angeführte Mitteilung über „Darstellungen altheidnischer Denker, u. s. w.“, Das ähnliche Vorkommen des auffallenden Vorwurfes der Belagerung von Konstantinopel durch die Türken auch in der Malerei dieser Kirche würde bezüglich der Datierung der Malerei eher auf dieselbe Zeit, um 1530-1536, wie bei den anderen drei vorigen Kirchen, hinweisen.

(3) Siehe E. KOZAK, *Inschriften aus der Bukowina*, Wien, 1903, S. 2.

auch als Gruftabteilung dient, hinausführenden Tür (siehe Fig. 4). In der Lokalchronik der Kirche von Arbure ist diese Aufschrift aufgezeichnet in rumänischer Uebersetzung, wie folgt : « Cimo cine cum Turcii ziceau. Dragosiu zugrav fiul popi Coman din Jasi au zugravit. Ana a ficei lui Arbure celui bătrân a platit Ana 20 zlotsi (galbeni tătărești). Anul



Phot. Aufnahme von L. Baun, Cernautsi

FIG. 4. — Die Aufschrift des Malers von Arbure

7049 (1541).» Das heisst : « Cimo cine wie die Türken sagten ⁽¹⁾. Dragosch Maler, „Sohn des Priesters Koman aus Jasi hat gemalt. Ana die Tochter des alten Arbure hat gezahlt Ana 20 Gulden (tatarische Goldmünzen) Jahr 7049 (1541) ». Die wichtigsten Kenntnisse, welche wir aus dieser alten

⁽¹⁾ *Cimo cine* (für mich unverständliche Worte), *wie die Türken sagten* ist ein in den Zusammenhang gar nicht passender Satz, auf dessen Sinn ich auch mit Hilfe des Originals nicht kommen kann.

Lesung der Aufschrift holen, werden durch das Original bestätigt, denn est lässt sich noch ganz sicher lesen :

† З . НБ . ИИ ТЪРЪЧИ ЄКІЗІАЛ . ДРГОСИ . ЗОУГРІАК ||
 ЄНИ АСИХ ИСПЫСАХ . ДНІА ДОЧКИ || ПАЯТІА .
 ІІІА . К . ЗЛОТІ || ВЛ . . . З М Т .

Auch die Malerei in Arbure stammt somit beinahe aus derselben Zeit wie die Malereien an den bis jetzt angeführten Kirchen, doch war der hier arbeitende Maler seinen anderen Fachgenossen nicht ebenbürtig, denn sein Werk ist künstlerisch nicht so wertvoll wie das der anderen ⁽¹⁾.

Die Darstellung der Belagerung von Konstantinopel, welche uns an derselben Stelle auch in der Malerei von Arbure begegnet, weist ein ursprünglicheres Aussehen auf als die vier vorigen Darstellungen. Denn es kann keinem Zweifel unterliegen, dass der Maler von Vatra-Moldovitsei, Mănăstirea-Humorului, Baia und Suceava die Belagerung Konstantinopels durch die Türken aus dem Jahre 1453 darstellen wollte und tatsächlich darstellt. Das erkennt man nicht nur an der Tracht der Belagerer und an den stark in den Vordergrund tretenden Kanonen, sondern auch an der geschichtlich richtigen Beobachtung, dass die Türken den Stadtteil von Pera nicht angreifen und dass darin auch keine Verteidiger und Kanonen dargestellt werden. Die hier arbeitenden Maler haben somit vor den Augen tatsächlich eine Vorlage gehabt, welche die Belagerung und die Eroberung von 1453 darstellte oder sie waren so gelehrt, dass sie eine Vorlage, welche eine andere von den vielen Belagerungen Konstantinopels darstellte, in die Belagerung von 1453 umarbeiteten. Ich würde schwerlich dazu neigen, diese Gelehrsamkeit vorauszusetzen. In der Darstellung von Arbure dagegen, welche sich nicht besonders

⁽¹⁾ Vgl. auch KOZAK, a. a. O., S. 7.

gut erhalten hat, haben wir eine andere Belagerung als die von 1453 und die Darstellung ist auch anders stilisiert als in den vorigen Beispielen. Die ganze Darstellung drängt sich fest um die belagerte Stadt, welche beinahe zwei Drittel des Raumes einnimmt (Siehe Fig. 5).

Feindliche Schiffe und Krieger, über welche sich ein starker Feuerregen ergiesst, greifen beide Burgen vom Meere und zu Land an. Zwei grosse Berge erheben sich dicht an der belagerten Hauptstadt und Reiterscharen mit vielen Fahnen stürmen längs den Mauern hin und her. Die Kanonen fehlen beiderseits gänzlich. Drinnen in der belagerten Stadt lässt sich im Vordergrund eine grosse Kirche sehen, dann Paläste und kleinere Kirchen. Links auf der Strasse findet der feierliche Aufzug statt. An der Spitze wird nur das Bild der hlgen Muttergottes getragen. Das Mandilion fehlt. Weder gekrönte Häupter, noch in Festornaten gekleidete hohe Kirchenwürdenträger sind zu erblicken.

Dass ein wichtiges Ereignis aus dem Leben der Hauptstadt des byzantinischen Reiches in die kirchliche Ikonographie des Morgenlandes eingedrungen ist, braucht nicht Wunder zu nehmen, denn das Kirchenleben des Morgenlandes war ja mit den Schicksalen der byzantinischen Hauptstadt so eng verwachsen. Es wird nun aber die Frage aufgeworfen, welches Ereignis von so vielen ähnlichen zu diesem ikonographischen Vorwurf Veranlassung gegeben hat. Die *Ἐρμηνείαι τῆς ζωγραφικῆς τέχνης* geben wohl Unterweisungen für einen solchen ikonographischen Vorwurf. Er bezieht sich aber auf eine Befreiung Konstantinopels von belagernden Persern durch die wundersame Intervention des Erzengels Michael. Die Hermenie des Dionysios von Phourna führt unter den Darstellungen der Wunder des Erzengels Michael als 12. Wunder das folgende an: *Ὁ Μιχαὴλ λυτρόμενος τὴν Κωνσταντινούπολιν ἐκ τῆς αἰχμαλωσίας τῶν Περσῶν.* —



Fig. 5. — Belagerung Konstantinopels in der Kirchenmalerei von Arbure aus d. J. 1541.

Phot. Aufnahme von L. Balan, Cernăuți

Κάστρον μέγáλoν καὶ ὥραϊον καὶ ὑποκάτωθέν τοῦ τέντες καὶ πλῆθος στρατιωτῶν πεζοὶ καὶ καβαλάρει σφαττόμενοι ἕνας τὸν ἄλλον. καὶ ἄλλοι ἀκουμβίζουσι σκάλας εἰς αὐτό, καὶ ὁ Μιχαήλ ἐπάνωθέν τοὺς ἐπὶ νεφελῶν μὲ ἄμετρον λάμψιν, βασιτῶν πύρινο σπαθί. ⁽¹⁾ In der Kirchenmalerei zu Mănăstirea Humorului folgt auch auf die Darstellung der Belagerung von Konstantinopel eine Reihe von Darstellungen, welche Hr. O. Tafrali durch eine unbekannte lokale Legende erklären möchte; ⁽²⁾ sie dürften sich jedoch eher auf die Legenden und Wunder des Erzengels Michael ⁽³⁾ beziehen.

Da aber sowohl zu Vatra-Moldovitsei, wie auch zu Mănăstirea Humorului die Darstellung der Belagerung Konstantinopels sich an die Darstellungen des Hymnos Akathistos der hlgen Jungfrau anschliesst, bringt in den obenangeführten Feuilletons ⁽⁴⁾ Hr. O. Tafrali, welcher eine reichhaltige Abhandlung über die Darstellungen des Hymnos Akathistos geliefert hat ⁽⁵⁾, die beiden ikonographischen Vorwürfe in Zusammenhang und sieht in dieser Darstellung die Belagerung Konstantinopels aus dem 7. Jahrhundert durch die Araber, welche laut Legende durch wundersames Eingreifen der hlgen Jungfrau von der Eroberung Konstantinopels abgehalten wurden. Der Maler aus dem 16. Jahrhundert hätte dann diese Darstellung durch die anachronische Einführung der Kanonen und der türkischen Trachten modernisiert. Und nicht nur in der Malerei von Vatra-Moldovitsei und Mănăstirea Humorului, sondern auch in den anderen drei von mir neu hinzugefügten Beispielen

⁽¹⁾ Siehe A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Denys de Fourna, Manuel d'iconographie chrétienne*, etc., Petersburg, 1909, S. 174; DIDRON, *Manuel d'iconographie chrét.*, Paris, 1845, S. 354; DIDRON-SCHAEFER, *Das Handbuch der Malerei vom Berge Athos*, Trier, 1855, S. 341; *Iconografia*, etc., de episc. Ghe-nadie, Bucuresti, 1903, S. 225; Die rum. Handschriften aus der Bibl. der rum. Akademie, N^o 4206, Fol. 130 u. N^o 1795, S. 215-216.

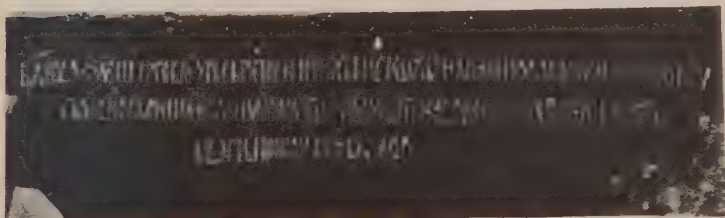
⁽²⁾ Siehe das oben angeführte *Viitorul*, N^o 4373, vom 11. Okt. 1922.

⁽³⁾ Vgl. auch *Pyz. Zeitschr.*, IX, 1900, S. 383-387.

⁽⁴⁾ Siehe oben S. 280, Anm. 1.

⁽⁵⁾ Siehe *Bulet. Comis. Monum. Istor.*, VII, 1914, S. 49-84, 127-140 u. 153-173.

schliesst sich die Darstellung der Belagerung Konstantinopels an die Darstellungen des Hymnos Akathistos an, so dass die Annahme des Hrn. T. von einem Zusammenhange zwischen den zwei ikonographischen Vorwürfen noch ansprechender wird. Man darf doch nicht unerwähnt lassen, dass in der, einige Jahre später entstandenen Malerei von Voronets (lies Woronetz) ⁽¹⁾ auf die Darstellungen des Hymnos Akathistos Darstellungen aus der Lebens- und Leidensgeschichte des hlgen Antonios folgen, und dass in der etwa 5 Jahrzehnte später ausgemalten Klosterkirche von Sucevitsa (lies Suczewitza) ⁽¹⁾ an den Hymnos Akathistos alttestamentliche Darstellungen aus der Lebensgeschichte Moses' sich anschliessen. Dass zwischen der Darstellung einer Belagerung von Konstantinopel und den Darstellungen des Hymnos Akathistos ein Zusammenhang besteht, wird unzweifelhaft bestätigt durch



Phot. Aufnahme L. Balan, Cernăuți.

Fig. 6. — Die die Darstellung der Belagerung Konstantinopels erklärende Aufschrift von Arbure.

die Aufschrift, von welcher diese Darstellung in der Kirchenmalerei von Arbure begleitet ist (Siehe Fig. 6). Oberhalb der Darstellung der Belagerung Konstantinopels wird hier

⁽¹⁾ Näheres auch über diese Klosterkirchen siehe in der obenangeführten Mitteilung über die *Darstellungen altheidnischer Denker*, etc.

die folgende auf blauem Grund mit weisser Farbe aufgetragene inhaltsreiche wichtige Aufschrift gelesen :

ѦЛТѢ, СЛѢ ПРІДѢ ХОБРОИ ЦРѢ СЪ ПЕРШСИ· ИЗИХЫ·
 ИЗКЫХЫ· НАЛѢН· ИДѢЛОПОКЛѢНИЦ· НЯ ЦАРИГРАД ||
 СЪ БОИСКОИ· КЪ ДНИ ИРЯКЛІЯ ЦАРѢ· И МОЛІТВАМИ·
 СТЫДѢ И БОЦДѢ· РЯЗГНІАСѢ· НЯ НЬ И ЪЪ ИСПОСТНХ
 ПЯ НЫХ ГРОМ И ДОЖДЬ || И ѢГНЬ· И ПОТОПИХ КЪСѢХ
 КЪ МОРИ.

d. h. Im Jahre 6035 kam Kaiser Chosroi mit den Persern und.... und Skythen (?) und Libyern (?) und Goetzenanbeter gegen Konstantinopel mit Heeren, in den Tagen des Kaisers Irakli. Durchs Gebel 'geriet die Heilige und Gottesgebärerin in Zorn über sie und Gott hat über sie Donner und Regen und Feuer herabgeschickt und hat sie alle im Meere ertränkt.

Es wird somit ausdrücklich gesagt, dass das Bild hier die Belagerung Konstantinopels durch die Perser zur Zeit des Kaisers Heraklios und die wunderbare Rettung der belagerten Stadt durch die hlge Jungfrau darstellt. Ueber das Jahr 6035, das wahrscheinlich fehlerhaft für 635, welches nicht mehr verständlich war, geschrieben wurde, dürfen wir uns nicht wundern. In den verschiedenen Hermenien enthalten z. B. die Unterweisungen über die Darstellungen der sieben hlgen Synoden immer verschiedene fehlerhafte Jahreszahlen, in denen die Synoden stattgefunden haben sollen ⁽¹⁾. Diese Aufschrift ist wichtig nicht nur für die Deutung der hier vorkommenden Darstellung, sondern auch deswegen, weil sie zeigt, wie zähe die byzantinische Ueberlieferung war, dass der Hymnos Akathistos dem Patriarchen Sergios zuzuschreiben ist. Und da die hlge Jungfrau in diesem Hymnos mit den An-

⁽¹⁾ Vergl. *Iconografia, etc. de Genadie*, Bucuresti, 1903, S. 131-132 mit S. 222-223 mit A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Denys de Fournu*, etc., S. 172, u. s. f.

fangsworten τῇ ὑπερμάχῳ στρατηγῷ benannt wird, ⁽¹⁾ konnte leicht dieses Wunder auch auf den himmlischen Archistrategen übertragen werden. Und so ist es vielleicht zu erklären, warum in den mir bekannten griechischen und rumänischen Hermenien der Kirchenmalerei dieses Wunder von den sich auf die hlge Jungfrau beziehenden Darstellungen entrückt und unter die Darstellungen, welche den Erzengel Michael betreffen, versetzt wurde.

In der rumänischen Kirchenmalerei hat sich somit die Tradition erhalten, dass bei einer zur Zeit Kaisers Heraklios (610-641) stattgefundenen Belagerung von Konstantinopel durch die Perser die hl. Jungfrau durch ein Wunder die Stadt gerettet hat und dass der Hymnos Akathistos damit in Zusammenhang steht. Diese Belagerung Konstantinopels ist in die byzantinische Ikonographie neben den Darstellungen des Hymnos Akathistos aufgenommen. In diesem ursprünglichen Stande hat sich dieser ikonographische Vorwurf in der Malerei der Kirche von Arbure erhalten. In der Malerei anderer Kirchen, wie z. B. Voronets, Sucevitsa, sind zu den Darstellungen des Hymnos Akathistos andere Darstellungen gekommen. In der Malerei der Kirchen von Vatra-Moldovitse, Mănăstirea Humorului, Baia und Suceava hat der Maler diese ursprüngliche Belagerung Konstantinopels durch die verhängnisvolle Belagerung vom Jahre 1453 ersetzt. In den drei erstgenannten Kirchen, die von demselben Ktitor um dieselbe Zeit ausgeführt und ausgemalt wurden, stammen die Darstellungen von einem einzigen Maler; vielleicht war es derselbe, der auch die vierte ausmalte.

Cernăuți, Rumänien, August 1924.

V. GRECU.

(¹) Vergl. KRUMBACHER, *Gesch. der byz. Lit.*, S. 678 C.

De l'originalité des peintures bucoviniennes dans l'application des principes byzantins

Communication au Premier Congrès d'Études Byzantines à Bucarest (1924).

Les églises de Bucovine datent de l'époque post-byzantine, mais elles n'en sont pas moins fortement imprégnées de l'esprit de Byzance. Du point de vue artistique comme du point de vue historique, l'attention que l'on commence à leur accorder est pleinement méritée. Pour la beauté, pour la composition, pour l'iconographie, pour les thèmes représentés et la disposition des scènes dans les diverses parties de l'édifice religieux, ces peintures doivent prendre place à côté de celles que l'on voit au Mont Athos, leurs contemporaines pour la plupart. Les peintures bucoviniennes datent en effet en général du XVI^e siècle, et rien ne permet d'affirmer qu'elles aient été copiées sur celles des églises de la Sainte Montagne ; mais il y a un parallélisme frappant entre les fresques athonites et celles de Roumanie, qui s'explique non seulement par la fréquence des rapports entre ces deux centres, mais encore et surtout par la communauté des traditions. M. Grecu relève dans une autre communication l'existence de guides de la peinture dans les pays roumains, et d'ailleurs la plupart des artistes qui ont travaillé pour les princes moldaves jusqu'au XVI^e siècle et dont les noms nous sont inconnus, venaient de l'empire byzantin et travaillaient suivant les formules de là-bas. Il me semble quant à moi que l'étude rationnelle des églises de Bucovine offre un vif intérêt pour l'histoire de l'art byzantin après la chute de l'Empire, et c'est pourquoi

d'ailleurs j'ai entrepris personnellement de donner un ouvrage d'ensemble sur ces églises dans une thèse que je prépare et dont le titre a été agréé par la Faculté des Lettres de Paris.

Au cours de mes recherches, j'ai été attiré, assez naturellement, par les divergences locales, et je désirerais en relever aujourd'hui quelques-unes, qui me semblent caractéristiques. Elles prouvent que les artistes n'ont pas suivi servilement leurs modèles ; et les peintres d'origine moldave que nous devinons parmi eux et dont nous rencontrons parfois les noms après le XVI^e siècle, et peut-être même dès le règne d'Alexandre-le-Bon (1400-1432), comme ce Ștefan Zograful (= le peintre) que M. Iorga a signalé en 1914 dans le *Bulletin de la Commission des Monuments Historiques*, ces peintres ont su faire preuve d'originalité à plusieurs égards. Mais précisément l'intérêt de ces traits originaux vient de ce que, si la disposition est nouvelle, ou même le thème, l'esprit général n'en reste pas moins fidèle à l'enseignement orthodoxe byzantin.

Je me bornerai aujourd'hui à deux traits qui frappent l'œil dès l'abord.

I.

En premier lieu, les *murs extérieurs* d'un certain nombre de ces églises sont tout entiers couverts de fresques, ce qui ne se voit plus guère aujourd'hui que dans ce canton retiré, grâce à la protection des montagnes. C'est une formule qui, en Roumanie, date du XVI^e siècle. La belle époque de l'architecture, où le style moldave se constitue entièrement, est l'époque d'Étienne-le-Grand (1467-1504) ; mais sous ce prince l'ornementation des murs extérieurs n'est pas demandée à la fresque, mais à l'appareil même, suivant la manière byzantine ou serbe, et à la polychromie des matériaux de construction (moellons et briques). Sous ses successeurs, au contraire, la

fresque, qui régnait déjà en maîtresse à l'intérieur et d'après les principes que nous connaissons au Mont-Athos, débordé sur l'extérieur, qu'elle couvre bientôt entièrement. Idée originale, féconde, ouvrant des possibilités nouvelles à l'artiste, sans lui imposer la tyrannie de modèles consacrés.

L'intérêt de ces peintures extérieures réside dans leur disposition, qui suit un ordre logique aussi rigoureux que celle des fresques intérieures. Nous y trouvons l'application d'un principe qui est non seulement celui de la peinture orthodoxe, mais aussi de la sculpture religieuse occidentale, et en général de tout l'art chrétien : celui d'offrir aux yeux des fidèles une sorte de « somme » des vérités de la religion chrétienne. *Les trois absides*, d'abord, sont reliées partout par la même série de scènes qui s'étagent du haut en bas de l'édifice suivant une hiérarchie bien définie. Prenons pour exemple l'église de Sucevitsa, où la représentation est la plus complète. Nous voyons tout en haut ce qu'on pourrait appeler l'Église Céleste : d'abord une série de séraphins (6 ailes, portant alternativement des *flabella* et des écriteaux avec le mot « saint », CTB, par allusion à leur cantique) se suivent tout au long des trois absides pour aboutir, au centre de l'abside principale, à Dieu le Père trônant dans une triple auréole. Au-dessous une rangée d'anges en costume de pourpre, portant la lance et le médaillon du Christ, tels que l'Hermeneia décrit ceux du second ordre, s'avancent vers le Christ Emmanuel ; plus bas les prophètes, qui de chaque côté s'avancent, avec des cartels portant leurs prophéties, vers Celle dont ils ont annoncé la venue, la Vierge, assise sur son trône entre deux anges et tenant l'Enfant dans ses bras ; au-dessous les apôtres (au sens large, c'est-à-dire les 12 d'abord, et derrière eux les autres par ordre hiérarchique, les simples diacres fermant la marche) s'avancent de la même manière vers le Christ en μέγας ἀρχιερεύς, trônant entre la Vierge et Jean-Baptiste, comme

à la Deisis ; au-dessous les Saints Évêques en grand costume s'avancent vers le motif bien connu de l'Enfant couché dans la coupe, symbole du sacrifice et de la Rédemption, et, par là-même, du rôle sacerdotal des personnages qui l'entourent ; au-dessous les martyrs portant à la main leur petite croix, le centre de la série étant occupé cette fois par la fenêtre de l'autel ; et tout en bas les Saints Anachorètes, moines, stylites, etc., avec au milieu, sur le contrefort central, Jean-Baptiste ailé et recouvert d'une peau de bête.

Il y a, entre les diverses églises, des divergences de détail. Ainsi à Voronets, où la représentation est assez semblable, l'on voit tout en haut les anges avec Dieu le Père au centre, dans une auréole semi-circulaire, et, au-dessous, dans les petites niches, une rangée de séraphins à 4 ailes seulement, au-dessous les prophètes et la Vierge, puis les Apôtres et le Christ, sous la forme, cette fois, de l'Enfant dans la Coupe, puis les Évêques et Ermites, enfin les martyrs. A Vatra Moldovitsei, au-dessous des Anges et Séraphins, s'alignent les Prophètes et la Vierge, les Apôtres et le Christ, cette fois sous la forme tout occidentale de l'agneau pascal, c'est-à-dire un agneau véritable portant l'étendard de la Résurrection (ce qui se conçoit également puisque c'est le Christ mort et ressuscité qu'ils sont allés annoncer aux Nations), puis les martyrs, enfin les moines et les Ermites ; il est plus surprenant de trouver au milieu de ces derniers, sur le contrefort où Sucevitsa représentait Jean-Baptiste, le motif de l'Enfant dans la Coupe. A Humor une rangée d'anges regarde vers le Christ jeune ; au-dessous, les prophètes et la Vierge, les apôtres et le Christ sur son trône, les Évêques aboutissant au Mandilion (le voile à l'effigie du Christ), les martyrs ; en bas étaient sans doute les ermites, mais tout est effacé. Sur l'abside de la petite église d'Arbore enfin, l'on distingue encore, malgré les injures du temps, une rangée d'anges aboutissant

au trône de Dieu, une autre aboutissant à l'Hétimasie, les apôtres et le Christ entre la Vierge et Jean-Baptiste, les prophètes et la Vierge entre 2 anges, les Évêques, les martyrs. Ainsi, partout, malgré de petites différences dans le détail, la même conception a présidé à la disposition des peintures : c'est le tableau de l'Église triomphante, c'est-à-dire d'une part les puissances célestes qui chantent la gloire de Dieu, de l'autre les grandes figures de l'histoire de l'Église que le fidèle doit vénérer et, au besoin, imiter : les prophètes qui ont annoncé la venue du Christ, les apôtres qui ont répandu son enseignement, les évêques qui ont été ses successeurs, les martyrs, les confesseurs et les Saints Ermites qui lui ont consacré leur vie et parfois l'ont sacrifiée, pour obéir à ses commandements. Représentation très conforme à l'esprit chrétien et principalement byzantin : le fidèle va retrouver, dans le narthex, ces mêmes martyrs et confesseurs qui l'attendent comme pour l'introduire aux mystères du sanctuaire, mais dont la représentation y est généralement conçue sous forme de ménologe, de calendrier, couvrant l'ensemble des murs du narthex. De plus la disposition est d'une logique absolue ; il est juste que l'Église triomphante occupe la place d'honneur, c'est-à-dire les absides, murs du sanctuaire.

Le reste des murs semble également être peint suivant certains principes. Ainsi nous trouvons partout l'arbre de Jessé (beaucoup plus développé qu'en Occident, devenu symbole de l'union des deux Testaments, autour duquel les sibylles et les philosophes païens eux-mêmes viennent prêter leur autorité, représentation d'ailleurs conforme à l'Heremencia) ; l'Akathistos Hymnos, auquel s'ajoutent souvent des scènes symboliques (Buisson Ardent, Vie de Moïse) ou historiques (siège de Constantinople) à la gloire de la Vierge ⁽¹⁾ ;

(1) Le Buisson Ardent se voit en particulier, sous des formes diverses, parfaitement conservé à Humor, Vatra Moldovitsa, Sucevitsa ; encore reconnaissable

enfin quelques vies de Saints, et, généralement, la Création.

L'ensemble des peintures devient alors réellement cette « somme » théologique dont nous avons parlé, la représentation de tout l'enseignement chrétien : la Création, c'est-à-dire la Chute, le Pêché Originel ; la Rédemption symbolisée, si l'on veut, par l'Église triomphante peinte sur les absides, et par le Jugement Dernier, peint dans le narthex, ou, comme à Voronets et Arbore, sur le mur extérieur ; la liaison étant faite par l'Arbre de Jessé, reliant l'Ancienne à la Nouvelle Alliance, et par la Vierge elle-même, fille des Rois et Mère du Sauveur, la Vierge qui intercèdera au jour suprême et dont d'ailleurs le culte n'a cessé de se développer dans tout le monde chrétien. Elle se voit donc consacrer presque tout un côté de l'Église. L'Arbre de Jessé même pourrait la concerner, au même titre que la Galerie des Rois de nos cathédrales.

II.

L'autre série de peintures que je désirerais relever se rapporte à la *représentation de l'au-delà*. L'importance d'un tel sujet, qui est le centre de toutes les religions, n'a pas

à St-Georges de Suceava; presque entièrement effacé sur le mur Nord de Voronets — Le siège de Constantinople représente au centre la ville, assiégée par terre (à droite) et par mer (à gauche), tandis qu'une procession se déroule dans les rues en portant l'image de la Vierge et le voile de Véronique, et que le feu du ciel (sous forme de gouttes rouges tombant d'un demi-cercle gris qui représente le ciel) se répand sur les assaillants, de chaque côté de la ville. — La Vierge, protectrice de Tsarigrad, l'a sauvée ainsi à plusieurs reprises. M. O. Tafrali (feuilleton du *Viitorul* n° 4717 du 27 nov. 1923) croit pouvoir établir que le siège représenté est celui de 677 par les Arabes. Rappelons que la tradition connaît encore au moins deux interventions miraculeuses de ce genre : en 626 contre les Perses et les Avars ; en 860 contre les Russes. La scène en question présente le même type partout où je l'ai rencontrée : à Humor, à Vatra-Moldovitsei, et à Arbore, où la peinture est parfaitement conservée ; à St-Georges de Suceava où elle est très effacée; à Balinești près Siret, où, à la vérité, la peinture extérieure du mur Sud a totalement disparu, mais où on distingue encore 24 compartiments qui très probablement contenaient l'Hymne Akathiste, et, au-dessous, un reste de tour, quelques traces de remparts, et de chaque côté quelques traces du ciel et de la pluie de feu. Il serait intéressant de rechercher comment ce type a pu se constituer (existe-t-il même hors de Roumanie ?), et pourquoi la scène semble, jusqu'ici, ne se rencontrer que sur les fresques datant de l'époque de Pierre Rareș. Cf., ci-dessus, l'article de M. Grecu, p. 273.

échappé aux artistes, ou tout au moins à ceux qui leur proposaient leurs programmes, et ses diverses représentations seront toujours en bonne place. Dans les églises qui nous occupent, elles sont au nombre de trois :

1. C'est d'abord, comme il est naturel, le *Jugement dernier* proprement dit. La formule en est toute byzantine. Mais je ne craindrai pas d'avancer que les fresques de Bucovine marquent un progrès, ou, si l'on veut, que ce sont celles qui dégagent l'idée byzantine avec le plus de force.

La conception n'est pas seulement la même que celle qui préside par exemple aux grandes fresques de la Trapeza de la Lavra ou du narthex de Vatopédi, ou de tant d'autres églises byzantines, dont tous les détails se retrouvent ici ; mais encore la scène est traitée avec plus d'ampleur et un sens plus sûr de l'effet. La distribution des diverses parties est parfaite, nullement étriquée, comme elle l'est parfois au Mont Athos, et la composition est parfaitement ordonnée. Au registre supérieur trône le Christ dans son auréole, posant sur des Trônes (représentés, suivant la tradition, par des roues de feu ailées) ses pieds, d'où sort le fleuve de feu qui traverse de biais toute la scène et entraîne les damnés jusque dans la gueule béante du monstre vert de l'Enfer ; aux côtés du Christ se tiennent la Vierge et Jean-Baptiste, formule habituelle de la Déisis, et autour de lui se pressent les phalanges célestes, tandis que des anges roulent le Ciel comme un parchemin ⁽¹⁾. indication que les temps sont révolus. Audessous du Christ est représentée l'Hétimasie, c'est-à-dire le trône vide surmonté du Livre et de la Croix, parfois de la Colombe ; de chaque côté du trône sont agenouillés Adam et Ève, dont la résurrection a fermé le cycle de la Rédemption que leur faute avait ouvert, et qui intercèdent pour l'humanité dont ils sont les premiers Parents : de part et d'autre se tient

(1) *Apocal.*, VI, 13-14 ; cf. XX, 11.

un Aréopage d'Apôtres et de Saints. Sous le trône une main tient une balance, où les démons jettent des cargaisons de péchés sur l'un des plateaux, tandis que des anges bienveillants retiennent l'autre plateau et au besoin écartent de leur lance les diables les plus audacieux, cependant que la petite âme nue attend avec terreur la fin de l'opération. A gauche (c'est-à-dire à la droite du Christ) les élus, par groupes (prophètes, évêques, martyrs, saintes femmes, etc.), assistent à la scène ; à droite, en face d'eux, les infidèles, également en groupes (Juifs, Turcs, etc.), désespérés, suivent Moïse qui leur montre le Christ auquel ils n'ont pas voulu croire. Dans le registre inférieur, enfin, on voit à gauche (droite du Christ) le Paradis, occupé par la Vierge, le bon larron, et les patriarches, recevoir les élus ; à droite la Résurrection, avec la Terre et la Mer personnifiées rendant les morts qu'elles ont engloutis au cours des siècles, et même les animaux viennent restituer les membres des êtres humains qu'ils ont dévorés ; et tout en bas, l'Enfer peint d'une façon extraordinairement vivante et mouvementée. C'est, comme on le voit, la scène habituelle, mais rigoureusement ordonnée. Souvent, dans un coin, est ajouté le motif classique de la Mort du Juste et de la Mort du Pécheur.

Mais, de plus, il faut remarquer que rien n'est négligé pour mettre la scène en pleine valeur. Au Mont Athos le Jugement Dernier occupe tout un côté du Réfectoire (Lavra, Dionysiou), ou bien il orne la porte du Narthex (Vatopédi, Dochiariou), de façon à attirer l'œil du premier coup. Dans d'autres églises grecques, le Jugement Dernier occupe une place encore plus privilégiée : il est généralement peint sur le mur Est du Vestibule, c'est-à-dire au-dessus de la porte d'entrée de l'église proprement dite, à la même place d'honneur qu'il occupe dans nos cathédrales gothiques au tympan du grand portail. C'est cette même place, si hors de pair, qu'il occupe dans les

églises de Bucovine : sa grandeur démesurée (toute la hauteur du mur), la vivacité de ses couleurs (rouge, vert, noir) et sa place même l'imposent intensément à l'œil du visiteur. Les églises qui ne l'ont pas dans le Vestibule en soulignent quand même avec soin l'importance : à Voronetz il est peint sur le mur extérieur Ouest, qu'il occupe tout entier, et à Arbore il couvre une bonne partie du mur extérieur Sud. Partout il attire irrésistiblement l'œil le plus indifférent. Ainsi l'art moldave, tout en faisant preuve d'une souplesse particulière, reste fidèle au principe fondamental, qui est de rappeler, avant toute chose, à l'attention du fidèle le jour terrible où tout finira.

2. Mais le Jugement Dernier est représenté symboliquement par un autre thème qui, si je ne me trompe, n'occupe ailleurs qu'une place secondaire : je veux dire l'*Echelle Céleste*, l'Échelle de Jean Climaque. Certes elle existe au Mont Athos (narthex de Dochiariou, Trapeza de la Lavra) et elle vient fréquemment dans la miniature byzantine. Il n'y a cependant qu'en Moldavie, à ma connaissance, qu'elle passe au tout premier plan. Dans le grand Monastère de Hurezi en Valachie, elle n'occupe encore qu'un arc du pronaos et fait pendant à l'Échelle de Jacob qui occupe l'autre moitié. Dans nos églises moldaves elle forme l'une des deux ou trois grandes compositions du mur extérieur, avec l'Arbre de Jessé et l'Hymne Akathiste. Nous la voyons, parfaitement conservée, sur le Mur Nord de Sucevitsa et, plus détériorée, sur le Mur Sud de St-Élie près de Suceava (pour ne parler que de la Bucovine). Dans ces deux exemples elle prend toute la hauteur du mur et s'impose dès l'abord. A Sucevitsa même, sa place est telle que c'est la première chose qu'on voit lorsqu'on franchit l'enceinte du Couvent. Quelle circonstance a pu valoir à ce motif une fortune si singulière ? Il est pourtant représenté comme l'indique l' *Ἐρμηνεία* ou comme on le voit à la Lavra : une

échelle montant vers la gauche jusqu'au Ciel entr'ouvert, où le Christ reçoit les âmes qui gravissent les divers échelons, soutenues à droite par toute une légion d'anges, tandis qu'à gauche une foule de démons cherche à les faire tomber dans la gueule de l'enfer. Mais, trait particulier, à chaque échelon correspond un péché, dont le nom est inscrit auprès. Les âmes tombent de l'échelon correspondant à leur péché principal. Il y a donc là une réplique du Jugement, de la pesée des actions. Mais surtout cette représentation correspond, d'une manière bien plus directement accessible que la grande vision apocalyptique du Jugement Dernier, à des croyances populaires bien connues dans le folklore roumain, en particulier. Je veux parler des *Étapes célestes* (Vamile Vazduhului), abondamment décrites dans la Vie de Saint Basile Nouveau par son disciple Grégoire, et qui sont à la base d'un certain nombre de conceptions et de rites populaires. Ce livre nous apprend que Saint Basile a fait dans l'autre monde un voyage d'exploration dont il a ramené, en particulier, les renseignements suivants : après la mort, l'âme a à faire, escortée de son ange gardien, une longue route coupée de nombreux relais (on croit généralement qu'il y en a 24) où des diables arrêtent le voyageur et lui présentent la liste de ses péchés. Chaque relai correspond à un péché, et l'âme a à satisfaire à une véritable dokimasie qui dégénère souvent en lutte ouverte, où l'ange intervient d'ailleurs de toute sa force, avant de pouvoir continuer. Beaucoup restent en route. Ceux qui ont passé toutes les « douanes » ont encore à franchir un pont très dangereux au-dessus du gouffre de l'Enfer ; mais après ils entrent de plein-pied en Paradis. Je crois qu'il est difficile de nier que le souvenir de l'échelle de Jean Climaque et celui des Étapes Célestes se sont fondus dans la représentation de l'immense échelle qui occupe toute la hauteur du mur, et où les âmes sont âprement disputées à chaque échelon par les

anges et les démons. Je le crois d'autant mieux que les Étapes Célestes sont elles-mêmes représentées plusieurs fois, et que (sans méconnaître d'ailleurs que la destruction de nombreux monuments doit nous inviter à la prudence dans nos déductions), là où les Étapes paraissent l'Échelle Spirituelle manque, et réciproquement.

3. C'est sur la représentation de ces *Elapes* ou de ces *Douanes* que je désirerais terminer. Là, en effet, l'art religieux n'avait plus aucun modèle et a dû faire preuve d'originalité. J'ai rencontré cette scène quatre fois : à Humor (où il n'en reste d'ailleurs à peu près rien) et à Vatra-Moldovitsei sur le mur extérieur Nord de l'Exonarthex ; à Voronets et à Arbore sur le contrefort Nord-Ouest. Je signale ces représentations d'autant plus volontiers que je ne crois pas qu'elles aient été relevées jusqu'ici. Un type iconographique a dû se créer, car dans les quatre cas signalés nous voyons une sorte de tour hexagonale à nombreux étages, à chacun desquels accèdent deux rampes inclinées de chaque côté, autant qu'il y a de péchés à examiner : sur chaque rampe, une âme, accompagnée par deux anges, est reçue par un démon noir qui tient à la main un rouleau, sans doute la liste des péchés commis, pendant qu'à l'intérieur de la tour, chaque fois, un démon assis semble juger l'affaire. La même scène se répète exactement à tous les étages. Du sommet de la tour part une petite échelle qui est peut-être inspirée du pont vertigineux dont j'ai parlé tout-à-l'heure et qui aboutit au Ciel ouvert : tout le haut de la scène est conçu exactement comme dans l'Échelle spirituelle (§ 2).

C'est là une représentation libre de la croyance populaire que nous avons signalée, et que l'Église a adoptée telle quelle comme pouvant favoriser ses ~~dessins~~ ^{dessins} moralisateurs.

* * *

Ce dernier exemple montre comme l'art moldave a su être original de son propre fonds. Car il est déjà intéressant de

constater qu'il ne s'est pas astreint aux seuls modèles byzantins et qu'il a adopté des thèmes iconographiques étrangers : à l'Occident il a pris le Couronnement de la Vierge (qui existe d'ailleurs au Mont Athos), comme à Sucevitsa ; la majestueuse figure de Dieu le Père présidant, au-dessus de son Fils, au Jugement Dernier (Vatra Moldovitsei), ou la représentation de l'Agneau Pascal comme un véritable agneau à Vatra-Moldovitsei (3 fois), à Humor (une fois), à St-Élie près Suceava (un des petits arcs du tambour), à Voronets (peinture extérieure de la tour), ou d'autres traits encore ; il a pu adopter un thème comme l'Intercession de la Vierge de Sucevitsa (Mur Sud au-dessous de l'Akathistos Hymnos), où quelques traits semblent trahir une influence russe. Mais ce sont encore des imitations. Au contraire il y a des traits locaux dont le modèle ne pouvait venir de l'extérieur. Par exemple, cette Vie de St-Ioan Cel Nou (St-Jean le Nouveau), Patron de la Moldavie, autour de laquelle s'est développée toute une iconographie ⁽¹⁾ (sur laquelle mon regretté collègue à l'Université de Cernautzi, M. Lutzia, a eu le temps de terminer, avant sa disparition prématurée, une pénétrante étude, fruit de ses recherches à Voronets). Citons encore ce thème, local également, des Étapes Célestes ⁽²⁾, dont nous venons de parler. De même les luttes et les rivalités suscitées par la création de l'Église Uniate se reflètent dans le Jugement Dernier de Vatra-Moldovitsei où nous voyons, outre les Arméniens qui figurent curieusement partout parmi les damnés, expressément nommés les Latins parmi ces mêmes damnés, avec des types parfaitement reconnaissables de moines et d'évêques catholiques. Même dans les cas où le modèle byzantin est suivi dans les diverses représentations, c'est-à-dire, presque toujours, nous avons vu

⁽¹⁾ Voir, en particulier, les églises de Voronetz et de Sucevitza.

⁽²⁾ Elles ne sont d'ailleurs pas spéciales au folklore roumain et sont connues dans les pays orthodoxes. Mon collègue et ami H. GRÉGOIRE me signale des croyances toutes semblables en Grèce.

que l'art moldave savait en renouveler l'intérêt par la place assignée à la scène, ou l'importance qu'il lui accordait, en profitant habilement des possibilités nouvelles qu'offrait la peinture extérieure. Il est cependant juste d'ajouter, après avoir signalé la souplesse de cette originalité, que l'étude de ces divergences de détail ne fait généralement que confirmer, comme nous l'avons dit, l'esprit foncièrement byzantin de ces peintures, qui par là offrent un contraste absolu avec l'architecture, où les influences les plus diverses se mêlent au point de lui faire perdre tout caractère byzantin.

P. HENRY.

Notes critiques sur deux poèmes grecs du Moyen Age

Dans la *Laographia* de 1911, M. Koukoules ⁽¹⁾ a signalé l'importance capitale qu'ont pour l'étude de la langue médiévale et pour celle de la vie privée des Byzantins, encore si mal connue, les textes publiés par Guillaume Wagner dans ses *Carmina graeca medii aevi* ⁽²⁾. Malheureusement ce recueil, vrai travail de pionnier et très méritoire comme tel, ne suffit plus aux exigences de la philologie moderne. De la plupart des pièces nous connaissons aujourd'hui des manuscrits dont la comparaison est nécessaire pour établir un texte, sinon définitif, du moins lisible ; les leçons tirées par Wagner des manuscrits dont il disposait sont très sujettes à caution, d'abord parce qu'à son époque on ne se souciait pas de détails qui maintenant nous intéressent et surtout parce que l'exactitude et le sens critique de l'auteur n'égalaien pas son ardeur⁽³⁾. La nécessité s'impose d'une nouvelle édition, basée sur les manuscrits actuellement connus et accompagnée — comme le remarque M. Koukoules — d'un commentaire. Espérons que ce travail, et que le commentaire notamment, seront faits par un savant grec.

En attendant cette nouvelle édition M. Koukoules a joint à ses *desiderata* une série de corrections, se rapportant à des passages mal compris de Wagner ou mal transmis par les manuscrits. Je tâcherai de suivre l'exemple de mon collègue

(¹) *Laographia*, III, 1911, pp. 358-381 (Παρατηρήσεις εἰς τὰ *Carmina graeca medii aevi* τοῦ G. Wagner).

(²) *Carmina graeca medii aevi* éd. GUILIELMUS WAGNER, Leipzig, 1874.

(³) Comp. PSICHARI, *Essais de grammaire historique néo-grecque*, Paris, 1886-1889 ; I, p. 49 et suiv., II, p. 247 et suiv.

grec en publiant quelques observations sur l'*Histoire des Quadrupèdes* et sur le *Poulologos* ⁽¹⁾.

Il y a vingt ou vingt-cinq ans, j'eus l'occasion de consulter à Leide un petit *codex miscellaneus* appartenant à la Bibliothèque publique de Pétrograd, et côté CCII dans le catalogue des manuscrits grecs de cette ville. Ce manuscrit de date incertaine (XVI^e siècle ?), dont Destounis a tiré la chanson d'Armouris ⁽²⁾ et la chanson de Xanthinos ⁽³⁾, contient entre autres pièces une version complète du *Poulologos*, des fragments de l'*Histoire des Quadrupèdes* (à savoir les vers 64-167, 190-573, 606-881) et les 35 premières lignes du *Porikologos* ⁽⁴⁾. Personne, que je sache, ne s'est encore servi de ces fragments ; Krumbacher n'en dit rien, pas plus que de la version du *Poulologos* qui les accompagne. Il me semble donc que la publication de mes notes d'autrefois sur cette rédaction des deux poèmes ne sera pas inutile. Commençons par l'*Histoire des Quadrupèdes* ⁽⁵⁾.

Le texte que nous fournit le manuscrit de Pétrograd se distingue par une orthographe fantaisiste, une accentuation souvent arbitraire, l'omission de plusieurs mots, bref par une incorrection qui, même pour un écrit en grec populaire du moyen âge, peut être qualifiée d'extraordinaire. Malgré cet

(1) Voir KRUMBACHER, *Geschichte der byz. Literatur*, p. 877 et suiv., p. 819 et suiv.

(2) Τοῦ Ἀρμούρι, ἄσμα δημοτικὸν τῆς βυζαντινῆς ἐποχῆς, ἐκδοθέν, ῥωσιστὶ μεταφρασθὲν καὶ διερμηνευθὲν παρὰ Ἰ. Δεστούνη, ἐν Πετροπόλει, 1877. Comp. KRUMBACHER, *o. l.*, p. 833.

(3) Τοῦ Ξανθίνου, ἄσμα δημοτικὸν Τραπεζοῦντος τῆς βυζαντινῆς ἐποχῆς, ἐκδοθέν, ῥωσιστὶ μεταφρασθὲν καὶ διερμηνευθὲν παρὰ Ἰ. Δεστούνη, (Appendice au tome 39 des *Mémoires de l'Académie russe*, n° 6, 1881). Comp. KRUMBACHER, *o. l.*, p. 833.

(4) Voir KRUMBACHER, *o. l.*, p. 883 et suiv.

(5) Voici les abréviations dont je me servirai : *P* = *Codex Parisinus* 2911 ; *V* = *Codex Vindobonensis theol.* 244 ; *Petr.* = *Codex Petropolitanus* ccii. Sur le manuscrit de Vienne on pourra consulter la description de Sathas, insérée dans la préface du livre de Wagner (*o. l.*, p. IX), sur celui de Pétrograd les remarques de Destounis dans son édition de la chanson d'Armouris (*o. l.*, p. I et suiv.). N'oublions pas que pour l'*Hist. des Quadrupèdes* Wagner ne s'est pas servi des manuscrits eux-mêmes mais de deux copies, l'une (celle de *P*) faite par A. Micolz (= Micolz ?), l'autre (celle de *V*) de la main de Sutlius.

état lamentable du texte le témoignage de *Petr.* n'est pas sans valeur : 1° il nous donne une version étroitement apparentée à *V*, dont presque toujours il confirme les leçons ; 2° à plusieurs passages il se révèle indépendant de *P* comme de *V* ; 3° dans quelques vers il paraît avoir gardé le texte original. La parenté de *Petr.* et de *V* se manifeste, par exemple, dans les vers 146, 147, 148, 164, 771, etc., où le Parisinus a des leçons très différentes ; le second hémistiché de 486 et le premier hémistiché de 487, les vers 76-78, 661, 685-686, 795, 858-859 manquent aussi bien dans *V* que dans *Petr.* ; des graphies absurdes, des erreurs de copiste, tels que $\mu\epsilon\ \tau\eta\nu\ \gamma\eta\nu$ (pour $\pi\eta\chi\tau\eta\nu$, v. 377) sont communes aux deux manuscrits. Cependant *Petr.* n'est pas une copie pure et simple de *V*. : *Petr.* a les vers 274, 439-444, 545-573, qui ne se trouvent pas dans *V* ; les vers 820 et 865, incomplets dans *V*, sont reproduits intégralement par *Petr.* Dans un nombre restreint de vers *Petr.* concorde avec *P* en s'éloignant de *V* ; citons 219, 253, 434, 846. Enfin *Petr.* s'écarte de *V* comme de *P* aux vers 86, 151, 166, 270, 282, 504, 506, 566, 642, 672, 840 (1). Nous revenons sur les passages qui appartiennent à cette dernière catégorie.

La question si débattue de savoir s'il est préférable de donner d'une œuvre antique une édition critique, visant à la reconstruction du texte original, ou bien la reproduction du « meilleur manuscrit », accompagnée des corrections strictement nécessaires, se présente sous un aspect particulier quand il s'agit d'un produit de la muse populaire des Byzantins. D'ordinaire les versions de ces poèmes médiévaux se distin-

(1) Je laisse de côté les divergences innombrables qui se rapportent à des détails orthographiques, à des lapsus de copiste et à des particularités grammaticales. Pour le but que je me propose dans cet article, ces minuties sont négligeables. Je tiens une collection complète des fragments de *Petr.* à la disposition de tout travailleur sérieux, qui ayant connaissance des manuscrits du Sérail et de Rome (?) (voir KRUMBACHER, *Gesch. der byz. Literatur*, pp. 759 et 819), serait en état de donner une édition critique du poème. Il va de soi que pour la constitution définitive du texte, l'étude de la grammaire et même de l'orthographe des différents manuscrits est indispensable.

guent les unes des autres non parce qu'elles sont basées sur des principes différents, mais plutôt parce qu'elles présentent des variantes dues à la plus ou moins grande liberté qu'ont prise les copistes avec le modèle qu'ils avaient sous les yeux.

Quand le copiste se fait remanieur, une reproduction intégrale de son travail est indiquée ; s'il n'a changé que ce qu'il comprenait mal, s'il s'est borné à remplacer de-ci de-là des formes ou des mots obscurs par des termes qui lui étaient plus familiers, on est en droit de chercher à rétablir le texte original : une édition critique devient désirable. C'est sans aucun doute le cas pour le poème qui nous occupe, et Wagner a bien fait de se servir des deux manuscrits alors connus, pour en constituer le texte. Seulement il a eu tort de rejeter trop souvent les leçons de *V* ; nous croyons que dans la majorité des cas le manuscrit de Vienne donne un texte plus clair, plus proche de l'original que celui de Paris.

Nous allons montrer qu'il est possible de corriger plusieurs passages du poème rien qu'en adoptant les leçons de *V* ⁽¹⁾, confirmées généralement par *Petr.* On verra en même temps que quelquefois *Petr.* peut aider à retrouver le texte primitif. Il est des cas où il y a lieu de s'écarter des trois manuscrits.

V. 74. *V*, *P* et *Petr.* ont πάτους ⁽²⁾. Il faut lire : νὰ ἔλθουν νὰ συντύχουσιν καὶ πάκτα νὰ ποιήσουν.

V. 84. καὶ νὰ ὀρχᾶται, νὰ πηδᾷ ὡς καχογυρισμένη (*V*, *P*). *Petr.* offre, au lieu de νὰ πηδᾷ, le mot ωτιδιά, qui m'est inconnu. Je me demande cependant s'il ne contient pas un sens qui s'accorderait très bien avec le texte. Il s'agit du chameau à la bosse ridicule dont les mouvements brusques amuseront

⁽¹⁾ Nous ne signalerons pas les cas très nombreux où l'infériorité de *P* se manifeste dans les détails de faible importance.

⁽²⁾ La sûreté de l'apparat donné par Wagner laissant à désirer, nous faisons quelques réserves sur l'exactitude des leçons. Une édition définitive du poème devra se baser sur la collation de tous les manuscrits, ceux de Wagner et ceux mentionnés par KRUMBACHER (voir ci-dessus, p. 307 note). Avant tout on ne pourra aborder l'étude des particularités grammaticales sans un examen préalable des données fournies par Micolcius et Sathas.

ses compagnons de voyage. Peut-être pourra-t-on comparer νωτιδά aux adverbes du type ἀγεληδά ; le chameau ὀρχᾷται νωτιδά, c'est-à-dire il exécute « une danse du dos », comparable à la « danse du ventre » des hommes. Pollux (*Onom.* II, 179), dans la série de mots dérivés de νῶτος, ne nomme pas νωτιδά, mais on peut admettre que l'auteur du poème s'est permis un néologisme plaisant, mal compris par les copistes ; νωτιδά va très bien avec ὡς κακογυρισμένη.

V. 114. Pour λόγους (répétition du vers précédent) ἀγχινόας il faut lire avec *V*, *Petr.* πλήρεις ἀγχινόας.

V. 135. *V* et *Petr.* ont κρέας, ὀψάριν καὶ ἄγνά (*P* τ' ἄγνά). Wagner en adoptant une conjecture de Sathas écrit τ' αὐγά, mais les souris ne s'attaquent guère aux œufs. La vraie leçon est peut-être celle de *P* : « même les choses pures ».

V. 151. Pour τῆς λέγῃ (*P*) il faut lire τοῦ λέγῃ avec *Petr.* et probablement avec *V*.

V. 158. Ἀκμήν (ἐκμίν, *Petr.*) καὶ ἀκολάρευτον de *V* vaut mieux que καὶ εἶμαι de *P*. Ἀκμήν ou ἀκόμη (et aussi, encore) est courant au commencement de vers pareils : voir 310, 513, 535, 878, 888 ; 256, 385, 402, 440, 497, 503, 597, 605, 625, 627, 914, 920.

V. 251. Lire avec *V* : καὶ εἰς ἀρχόντων κυνηγῶν, μεγάλων καβαλλάρων. La leçon de *P* « pour la chasse » (νὰ κυνηγῶ) est une idée exprimée et développée au vers 255 et suiv. ; εἰς ἄρχοντες ... εἰς πάντας καβαλλάρους (*P*) et εἰς αὐλὰς καβαλλάρων (*Petr.*) sont des répétitions amenées par le vers précédent.

V. 255. La version de *V* : καὶ κυνηγῶ ἐλάφια, λάγους καὶ ἄλλα ζῶα est préférable à celle de *P*, quoique cette fois *Petr.* (κυνηγός ... χοίροις) se rapproche du manuscrit de Paris. D'autre part je supprimerais volontiers, avec Wagner, le vers 255 a (*V*, *Petr.*) : ἀγρίμια, αἰγίδια καὶ ἄλλα τὰ τοιαῦτα. Ici l'interpolation est manifeste.

V. 270: χαρά στήν τήν κυρ' ἄλουπῶ, χαρά στήν τήν κορδόναν. Ni καρδόναν (*P*), ni κορδόναν (*V*) n'est acceptable. Le dernier mot signifie, d'après M. Triantaphyllidis (*Die Lehnwörter der mittelgr. Vulgärliteratur*, Strassbourg, 1909, p. 99), « *eine dumme, einfällige Person* », donc juste le contraire de ce qui caractérise le renard. *Petr.* nous a transmis la bonne leçon : χαρά στήν κορδωμένη, c'est-à-dire « celle qui se pavane, qui fait le gros dos ». Cela s'applique mieux au renard.

V. 282. Lire avec *Petr.*, contre *V* et *P*, μέ τήν ἐπιβουλήν σου. Ἐπιβουλία est un mot savant et le pronom personnel est ici bien à sa place.

V. 315. ἐξέβην καί ἐστάθηκεν μέσον τοῦ συνεδρίου (*P*). Il est clair qu'il faut remplacer μέσον par ἔξω, avec *V* et *Petr.*

V. 366. Wagner a eu tort de changer le mot σεμιδαλαφράτον (*V. P, Petr.*) en σεμιδαλευράτον (comp. *Poèmes prodromiques*, Amsterdam, 1910, pp. 76, 101 (vers 80 et 101). Au vers suivant on peut enlever l'astérisque qui précède le mot κιβαρόν : c'est le *panis cibarius* des Romains (voir le lexique de Sophoclis s. v.).

V. 375. En lisant διὰ ὅλου avec *V* et *Petr.* on se débarrasse du mot de remplissage γάρ (*P*).

V. 399. Le cochon prétend que ni le cordonnier, ni le sellier, ni le pelletier (ῥαπτοδερματάρης ou plutôt, avec *P*, δερματοραπτάρης) :

νὰ ῥάψη· δύνανται ποσῶς ἄχρι κεντέαν μίαν,
χωρίς νὰ βάλλη ἀπ' ἐμοῦ τρίχαν εἰς τήν ὀργίαν.

Le dernier vers, reproduit d'après *P*, est inintelligible. Une conjecture de Bikelas (adoptée par Wagner), ἐκ au lieu de εἰς, le rend plus obscur encore. Εἰς ὀργίαν de *P* et εἰς ὀργίον de *Petr.* n'ont pas de sens pour moi. *V* au contraire est parfaitement clair :

χωρίς νὰ βάλλη ἀπ' ἐμοῦ τρίχας εἰς τήν οὐρίαν.

Un sellier m'informe qu'aujourd'hui encore on attache quelquefois un ligneul (fil enduit de poix) a un poil de cochon pour coudre des peaux, des chaussures, etc. ; le poil facilite l'introduction du ligneul. On met ces poils dans l'urine (εἰς τὴν οὐρίαν) pour les rendre plus flexibles ; jadis le boûrreau appliquait cette même chimie primitive aux verges destinées à fouetter un condamné.

V. 434. ὁ τράγος μὲ τὴν κοῦτσαν. *P.* *Petr.* (et probablement *V*) ont κοῦτλαν, substantif postverbal de κουτ(ε)λίζω ou κουτ(ε)λῶ. « *urlare con la testa* » (*Dictionnaire* de Somavera), dérivé de κούτελον. front.

V. 439. Ὅφια (*P.* manque dans *V*) est à changer en ὀφῖδια avec *Petr.* ; τε, ajouté par Wagner, peut disparaître ; pour καὶ σαλπιμένα κρέη (*P.*), la leçon de *Petr.* καὶ σάπημένα ἤδη, ou plutôt εἶδη, me paraît préférable.

V. 460. Lire, avec une légère correction de *V* et *Petr.* : μᾶλλον δὲ ὥς ἡμεῖς καὶ σὺ (τα σου) νὰ ἔχης συντροφίαν.

V. 491. Οἱ ῥήγαινες (*V*, *Petr.*) s'accorde mieux avec ce qui précède et ce qui suit que οἱ εὐγενεῖς (*P.*) ; au vers suivant le mot σάκτια m'étant inconnu j'aurais préféré πεύχια de *V* et de *Petr.* Comp. πεῦκι, tapis, et le vers 494.

V. 501. Wagner a écrit ψαλόνια contre le témoignage des manuscrits, qui ont τσαλούνια ; le premier mot m'est inconnu, je crois que τσαλούνια est un dérivé du vénitien *zalo*, italien *giallo*, jaune (*Dictionnaire* de Boerio).

V. 506. Le vers est hypermètre dans *V* et dans *P.* *Petr.* a restitué le vers en lisant μητροπολεπισκόπων.

V. 519 : εἰς σέλλας, εἰς ῥάψιματα ἐντελημπροστελίνων (*P.* ; ἐντεληνομπροστέλων *V*, *Petr.*). Dans les trois manuscrits le dernier mot est un composé de ἐντελίνα et de ἐμπροστελίνα (ou ἐμπροστέλλα), signifiants tous les deux *poitrail*. Si donc on se tient aux manuscrits, il faut admettre un pléonasme ;

une formation pareille ne serait pas seule en son genre et dans notre poème le même mot se retrouve au vers 760. Cependant cette surabondance de termes a peut-être été cause que M. Koukoules (*o. l.*, p. 372) a proposé de lire *ῥαψίματα ἐντελῆ μπροστελίνων* ; j'hésite à adopter sa correction, parce que la combinaison de l'adjectif *ἐντελής* avec *ῥαψίματα* me paraît un peu forcée et parce que l'accent sur la troisième syllabe du second hémistiche rend le vers assez dur. S'il faut recourir à une conjecture, je chercherais d'un autre côté. Peut-être rencontrons nous au vers 642 dans *ὀπισωμπροστελίνας* (*P*, *V*, *Petr.*) un mot ayant la même signification, mais présentant une autre succession des éléments constitutants : c'est un composé de *ὀπίσω* et de *ἐμπροστελίνα*, équivalant à un assemblage de *ὀπιστελίνα* (*croupière*, du latin *postella*, changé en grec par un effet de parétymologie) et de *ἐμπροστελίνα* (*poitrail*). Le poète aura donc forgé un mot signifiant « des croupières et des poitrails » (comp. au même vers 642 *χαλιναροκοπίστελα*, de *χαλινάρι*, bride, et *capistellum*, licou). Partant de cette analogie je proposerais de lire au vers 519 : *εἰς ῥαψίματα ἐντελιμπροστελίνων*, pour coudre poitrails et croupières. Sur *ἐντελίνα* et *ὀπιστελίνα* on consultera Triantaphyllidis (*Die Lehnwörter der gr. Vulgärliteratur*, Strassbourg, 1909, s.v. *ἀντέλλα*, p. 175) et surtout Coray (*Ἄτακτα*, I, p. 43) qui le premier en a donné l'étymologie. Ducange, dans son *Glossaire latin*, cite les formes *antelana*, *antilena*, *antela*, *antella*, *postilena*, *postella*, *postena* ; on comprend donc que les dérivés grecs présentent aussi des variantes.

V. 566. *μέχρι τῶν μεγιστάνω* de *P* fait double emploi avec le premier hémistiche, presque identique, du vers suivant. Il faut donc lire avec *Petr.* *καὶ ἐνὶ χρεῖα νὰ ἐλθοῦν οἱ ἐριδες καὶ λόγοι*. La conjecture de Bursian (*ξως*, v. 576, pour *πῶς*) est confirmée par *Petr.*

V. 616. Au lieu de *κονδυλογράφοι* il faut lire avec *V* et

Petr. κονδυλοθήκας, « quod praestantius videtur », dit Wagner. On peut affirmer que c'est la seule leçon raisonnable.

V. 621, 622. Lire avec *V*, *Petr.* au premier vers καὶ εἰς pour λέγω (cheville chère au scribe de *P*, de même que γάρ) et à la fin du vers ἀναγκαίως au lieu de τορνεμένος (*P*). Le vers suivant ne doit pas commencer par καὶ δεῦρο (*P*), mais par δεύτερον (*V*, *Petr.*), mot qui répond au πρῶτον du vers 615.

V. 665. Les trois manuscrits ont ψωλογομάριν. Il faut garder ce mot ; c'est une injure qui se rapporte aux vers 650-655. Sathas l'a changé en ψωρογομάριν.

V. 672. La correction de G. Meyer (βίσαλα pour χίσαλα, ou χίσηρα), voir *Bezenbergers Beiträge* 1893, p. 154) est confirmée par *Petr.*

V. 698. Ἐπήκουσε (*V*, *Petr.*) n'est pas « fortassé » (Wagner), mais certainement la bonne leçon. Le roi « exauce » le vœu de l'âne. De même au vers 707 ὡς ἀπέσωσεν (*V*, *Petr.*) vaut mieux que ἔσωσεν (*P*), car le sens du contexte demande un verbe signifiant « arriver en bon état ».

V. 721. Supprimons avec *V*, *Petr.* la cheville γάρ de *P* et lisons καὶ τί καλὰ μανδάτα.

V. 729. Malgré l'accord des trois manuscrits il faut lire νὰ δώσουν συγχάριν.

V. 760. Lire ἐντελιμπιστέλινα, voir ci-dessus au vers 519.

V. 771. *V* et *Petr.* ont ὅποῦ ἐπαρκαλέσεν αὐτὴ θεὸν τὸν Δία. *P*, c'est-à-dire le scribe de ce manuscrit, a jugé cette expression trop païenne ; il a donc mis ἐπαρκαλέσεν καὶ αὐτὴ τὸν θεὸν μας. Ou faut-il supposer le contraire, une tendance au classicisme de la part de *V* ? Je ne le crois pas.

B. 826. Lire avec *V* et *Petr.* μὴ μᾶς κολλήσῃ ἡ ψώρα σου, ὁ βρῶμος τῶν πληγῶν σου.

V. 840. καὶ κάθε καλοκαίριον (leçon de *V*, *P* n'a pas ce vers)

est dénué de sens. Il faut lire avec *Petr.* καὶ κατὰ καλοκαίριον : « même en été tu ne vois pas le soleil ».

V. 846. Le mot κορμοφοχάρα (*P* ; ὀρμοφοχάρα *Petr.*) n'est pas clair ; βρωμοφοχάρα (*V*) contient peut-être la bonne leçon, si l'on écrit βρωμοφοχάρα (= βρωμοθηχάρα, comp. Hatzidakis, *Μεσαιωνικά καὶ Νέα Ἑλληνικά*, Athènes, 1907, II, p. 420) et qu'on y voie là une allusion à la muselière qu'on fait porter à l'ours ; comp. les mots παίγνιον τῶν μωροατζιγγάνων.

V. 867. La panthère ne prétend pas que le léopard est un ζῶον πονηρόν, mais un animal hybride, élevé par une fille mère (κοπελλοαναθρεμμένον). Lisons donc avec *V* et *Petr.* πορνικόν.

V. 985. Lire avec *V*, au lieu de ἀδελος ἀγάπη(*P*). ἄδολος ἀγάπη.

V. 1043. Le chameau portera sur son dos une paire de timbales. Donc : ἡ κάμηλος γιὰ νὰ βαστᾷ ζυγὴν ἀνακαράδες (*V*). La bonne leçon nous délivre de la cheville λέγω du scribe de *P* et du mot τάς, inséré par Wagner. Sur ἀνακαράδες, mot d'origine persane, voir la note de E. Legrand dans *Histoire de Tagiapiera*, Paris, 1875, p. 50-52.

V. 1052. Les deux manuscrits (*V* et *P*) ont καὶ παλαμαία κρούει την, mais παλαμαῖος n'existe pas ; il faut lire παλαμναία (sc. βολῇ) κρούει την. En grec moyen παλαμναῖος a le sens de « formidable », par exemple : ἀλλ' οὖν συμμαχους ἔσχομεν τοὺς παλαμναίους ἄνδρας, τοὺς ἥρωας τοὺς δυνατούς etc. (*Vie d'Alexandre*, v. 2677, dans Wagner, *Trois poèmes grecs du moyen âge*, Berlin, 1881) et παλαμναῖος γίγας, παλαμναίους μίσσους (*Poèmes prodromiques en grec vulgaire* III, v. 166, Amsterdam, 1910).

L'examen rapide du texte que nous venons de faire confirme notre opinion : seul un choix des leçons transmises par les trois manuscrits nous permettra de donner une édition corrigée du poème ; pour ce travail de sélection *V* sera notre

guide principal. Le caractère de la version *V* est plus « savant » que celui de *P*. Cette prédilection pour les formes anciennes, est-elle due au pédantisme d'un copiste ou témoigne-t-elle d'une parenté plus étroite avec le texte original, écrit dans une langue moins vulgaire que celle de *P* ? Des vers comme 158, 771, 867, etc. et la comparaison avec des cas semblables ⁽¹⁾ militent en faveur de la seconde hypothèse, mais il vaut mieux ne rien affirmer, tant que les manuscrits de Constantinople et de Rome nous restent inconnus.

Pour le texte du *Poulologos* on dispose d'au moins six manuscrits, dont pourra se servir M. Beès pour l'édition de ce poème qu'il nous a promise (*Byzantin. Zeitschr.*, XVI, (1907) pp. 335, 336). Il est probable que la version de Pétrograd n'ajoutera pas grand'chose au riche dossier que possède le savant grec. En renvoyant à la note insérée ci-dessus (p. 307), je me bornerai à communiquer quelques observations sur des passages qui, dès à présent, me paraissent avoir quelque intérêt.

V. 43. *Petr.* confirme la conjecture de Wagner : δλώμους τοὺς ἰχθύας, comme au vers 332 (δλώμους, au lieu de δλους μας).

V. 54. Le mot κιλινέας n'a pas de sens. M. Koukoules (*Laographia*, III, p. 273) propose καβαλλίνες, ce qui constituerait une leçon satisfaisante, mais la solution de l'énigme nous est fournie par *Petr.*, qui donne σκυλινέαν. « fiente de chien ».

V. 116. Pour ὡς σὲ οἶδασιν il faut lire avec *Petr.* ὅσοι σέ.

V. 540. Wagner a eu tort de changer βουνασμός du manuscrit en μονασμός. La graphie de *V* cache le mot βουνασμός, qui signifie peut-être l'impétuosité de la mer, roulant des vagues grosses comme des montagnes. Mais tout le passage est très obscur.

⁽¹⁾ Voir *Laographia*, III, pp. 545-549, sur le caractère savant ou populaire qu'il faut attribuer à la version originale du roman de Digénis.

V. 593. Pour στέμμα *Petr.* a στόμα. et κρόκων pour κόρων. Le sens paraît être : « mon bec rappelle le jaune d'œuf, ou plutôt les épices (τὰς σπέτσας, v. 594) que j'ai mangées ».

V. 605. Ce vers ne se trouve pas dans *Petr.* En revanche ce manuscrit a deux vers qui manquent dans *V*, à savoir 616a et 616b : κ'ἐχάλασαν κ'ἐκούρσευσαν τὴν Ῥωμανίαν ὅλην μόνον νὰ σὲ ποίασιν (lire : πιάσουσιν), κ' ἐσὲν οὐδὲν σὲ εὔραν.

V. 637. Au lieu de λογογενᾶσθε *Petr.* donne γεναλογᾶσθε ; le mot γενολογᾶσθε du vers 640 est remplacé dans *Petr.* par λογομαχεῖτε.

Leide, Septembre 1924.

D. C. HESSELING.

La Satire contre les Higoumènes

Poème attribué à Théodore PRODROME

Essai de traduction française

La première impression que laisse la lecture de la satire contre les Higoumènes, c'est qu'elle offre un triple intérêt : philologique, littéraire et historique.

A un examen plus approfondi, la valeur philologique de cet ouvrage apparaît fort réduite, car les altérations nombreuses du texte et les interpolations qu'il a subies au cours des âges rendent illusoirs les conclusions qu'on pourrait tirer de son étude. En effet, la présence de tel mot néo-grec dans la leçon qui nous est parvenue, n'établit pas d'une façon péremptoire que cette forme verbale était déjà en usage dans la langue du XII^e siècle, puisque le texte originel a été remanié aux époques ultérieures.

A vrai dire, la satire contre les Higoumènes usurpe le titre de poème qu'on lui décerne volontiers. Ce n'est qu'un exercice de versification assez incolore ; aucun souffle poétique ne l'anime ⁽¹⁾. Mais le genre satirique, il faut en convenir, prête plus aux traits d'esprit qu'aux fictions et aux images. De la verve, l'auteur de cette satire en fait montre assurément, car elle abonde en expressions spirituelles, en réparties alertes, en tableaux vivants et colorés sur les mœurs du cloître. Peut-être reprochera-t-on à l'auteur les négligences du style,

(1) Dans les vers *politiques* de quinze syllabes qui composent cet ouvrage, l'accent tonique, comme en grec moderne, se substitue à la quantité. La prosodie est souvent défectueuse ; ainsi, dans certains vers, le premier accent du second hémistiche, au lieu d'être placé sur la deuxième syllabe, se trouve incorrectement sur la première. Exemple : vv. 32, 33, 35, 70.... Il y a même des vers faux : le second hémistiche du v. 72 a une syllabe de trop.

la platitude et les trivialités qui déparent son œuvre, le désordre et le décousu des idées, les redites fastidieuses et les longueurs qui alourdissent la marche de l'action, enfin les ellipses et les obscurités sans nombre qui rendent maints passages incompréhensibles et mettent la patience des traducteurs à une rude épreuve. Mais, serait-il juste d'imputer ces imperfections à un écrivain dont le texte a été défiguré par des additions successives ? Ne faut-il pas, en bonne logique, mettre la plupart de ces défauts, sinon tous, sur le compte des copistes et des plagiaires qui, pendant des siècles, reproduisirent en la mutilant une œuvre dont la vogue fut grande parmi le peuple frondeur de la capitale ? Byzance, sauf en littérature religieuse, n'a eu à aucune époque un grand poète. L'auteur des poèmes prodromiques, bien que de talent moyen, émerge au-dessus de ses rivaux et l'on peut affirmer que, dans le genre satirique tout au moins, il a su conquérir sans conteste la première place.

La valeur de l'œuvre est surtout documentaire.

C'est une supplique, mêlée de récriminations, qui se hausse parfois au ton d'un réquisitoire. Tantôt frère Hilarion se lamente, tantôt il entre en fureur, quand il énumère les iniquités et les humiliations qu'il endure.

Assurément, le froc pèse sur ses épaules et l'on se demande par quelle suite de circonstances il a pu embrasser la vie monastique. Ennemi de toute règle, aimant avec passion la bonne chère, il dénonce avec acrimonie la vie fastueuse des supérieurs qui n'ont cure des souffrances et des privations des humbles moines.

Sur lui comme sur ses pareils, pleuvent les punitions et les injures. Serviteur de tout le monde, véritable souffre-douleur, il doit essuyer les avanies et les rebuffades en courbant la tête. Sans doute, sa conduite est peu édifiante ; sa gloutonnerie, sa paresse, son humeur vagabonde, son peu d'assiduité

aux offices méritent un blâme, mais ce qu'on lui reproche le plus durement, c'est sa pauvreté et la bassesse de sa naissance.

Quant aux moines riches et de noble origine, à ceux qui ont fait au monastère d'importantes donations, ils ont droit à tous les égards. Il n'existe donc pas en fait une discipline commune et inflexible : genre de vie, privilèges, table, vêtue, literie... tout diffère suivant la caste. Et ces inégalités sont d'autant plus choquantes, qu'elles ne sont pas légitimées par des vertus ou des mérites personnels, mais basées sur des considérations extrinsèques de naissance, de crédit ou de fortune !

Même inégalité de traitement entre supérieurs et subordonnés. Tandis que les higoumènes, pour satisfaire leur mollesse, dépensent sans compter le plus clair des revenus du couvent, tandis qu'ils font de copieux et succulents repas, boivent des meilleurs crus et dorment leur content, le vil troupeau des moines, privés de la portion congrue, réduits à un régime de famine, vit étroitement cloîtré et doit assister à tous les offices.

Frère Hilarion s'insurge avec véhémence contre de telles iniquités. Qu'on suive les canons des Apôtres et la règle monastique, s'écrie-t-il ! Les chartes de fondation en effet d'esprit égalitaire, sinon démocratique, ne manquent pas de proclamer que tous les moines doivent être soumis aux mêmes obligations, quel que soit leur rang. Nous ne mangeons qu'un même pain et nous ne buvons qu'un même vin, dit expressément le typikon de Saint-Nicolas de Casole ⁽¹⁾. Mais ce temps de ferveur religieuse n'est plus ; la corruption s'est glissée dans les monastères. Aux frères d'humble condition, tous les travaux pénibles ; aux moines issus de souches illustres, toutes les faveurs. Ainsi est né un ferment de discorde ; dans certains

(1) E. JEANSELME et L. ŒCONOMOS, *La règle du réfectoire du monastère de Saint-Nicolas de Casole près d'Otrante* (1160), trad., notes et commentaires, *Bull. de la Soc. d'Hist. de la Méd.*, janv.-fév. 1922.

monastères, il existe deux clans de moines hostiles, qui se dévisagent d'un œil haineux. En frère Hilarion, s'incarne la plèbe monastique, tandis que le haut clergé du couvent est représenté sous les traits des higoumènes entourés d'un cortège de favoris et de flatteurs.

Les institutions religieuses tenaient une grande place dans la vie des Byzantins ; aussi se prirent-ils de passion pour ce poème satirique dont le thème amplifié et reproduit à maintes reprises finit sans doute par devenir une œuvre de polémique.

* * *

A un tout autre point de vue, ce poème est un document précieux. En nous détaillant avec complaisance la table des higoumènes, frère Hilarion nous fait connaître par là même les aliments préférés du gourmet byzantin, la manière de les accommoder et les crûs en renom dans le monde oriental au moyen-âge. A cet art culinaire savant et compliqué, il oppose la table frugale des moines et nous donne la recette de cet ἀγιοζούμιν, tant abhorré des cloîtres. Comme les autres poèmes prodromiques nous livrent les secrets de la cuisine des artisans et du menu peuple, on peut dire que l'ensemble de ces compositions nous fournit un aperçu très exact sur le régime alimentaire des différentes classes de la société byzantine au temps des Comnènes (1).

La consultation médicale est un petit tableau de mœurs assez spirituellement brossé. Si le poète en cet épisode ne fait pas preuve d'un goût du meilleur aloi, toujours est-il qu'il faut lui savoir gré de nous apprendre, au cours du récit, les noms de quelques praticiens célèbres, le montant de leurs honoraires, les témoignages d'estime que leur prodiguaient les clients de marque. Assurément, celui qui se proposerait

(1) Voir E. JEANSELME et L. ŒCONOMOS, *Aliments et Recettes culinaires des Byzantins*, III^e Congr. de l'Art de guérir, Londres, juill. 1922.

d'écrire une étude sur la condition sociale et matérielle du médecin à l'époque byzantine ne saurait mieux faire que de consulter ce passage.

Quelque imparfaite qu'elle soit, la traduction d'une œuvre qui fournit des données aussi nombreuses ne nous a point paru inutile. Le service qu'elle peut rendre justifiera peut-être notre témérité de l'avoir entreprise ⁽¹⁾.

Vers de Maître Théodore Ptochoprodrome, littérateur ⁽²⁾.

[J'ai l'audace de t'adresser une requête, puissant empereur, grand et victorieux monarque ⁽³⁾]. Fais-moi bon accueil et mets un terme à mes tourments sans nombre. Considère-les d'un esprit impartial et exempt de passion. Il ne t'en coûtera ni grands frais, ni grands soucis. Il faut d'abord s'enquérir des souffrances du malade pour obtenir la guérison suivant les règles de l'art. Admire la très grande témérité de la fourmi qui s'est hasardée hors de sa fourmilière ⁽⁴⁾, qui se mesure à

⁽¹⁾ Nous avons suivi le texte établi par HESSELING et PERNOT, *Poèmes Prodromiques en grec vulgaire*, dans *Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, Afdeling Letterkunde*, Nieuwe Reeks, Deel XI, n° 1, Amsterdam, 1910.

⁽²⁾ Le titre varie suivant les Manuscrits :

Hierosolym. 415 : Vers de Maître Ptochoprodrome, littérateur.

Paris., grec 1810 : Deuxième livre de Ptochoprodrome contre les Higoumènes.
Vatic., grec 375 : De Ptochoprodrome à sa Majesté le basileus Manuel Comnène, le Porphyrogénète.

Paris., *Coislin* 382 : Autres vers du moine Hilarion Ptochoprodrome à sa Majesté très pieuse l'empereur Comnène, le grand Porphyrogénète.

Paris., *suppl. grec* 1034 : Autres vers du moine Hilarion Ptochoprodrome à sa très pieuse Majesté Manuel Comnène, le Porphyrogénète.

Adrianop. 1287 : Vers du moine Hilarion Ptochoprodrome à l'empereur Manuel le Porphyrogénète.

L'attribution du poème à Théodore Prodrome ou au moine Hilarion est généralement écartée aujourd'hui : Voir HESSELING et PERNOT, *Poèmes Prodromiques en grec vulgaire*, et H. PERNOT, *Études de littérature grecque moderne*, Paris, 1916, pp. 91 et suiv.

⁽³⁾ στεφροφορῶ, litt. porte-couronne. — Les deux premiers vers, placés entre crochets, sont empruntés au *Paris. grec* 1810. Ils ne représentent pas la leçon originale, d'après MM. HESSELING et PERNOT. Aussi, dans leur édition, ont-ils remplacé ces vers par plusieurs points.

⁽⁴⁾ V. 9 : μυωξίας veut dire : trou de souris. Nous proposons de substituer : μυρμηχίας : fourmilière.

la course avec les bêtes puissantes et qui suit la trace des lions, sans avoir la force de leurs ongles. Tiens moi pour la fourmi, Maître couronné, sous le rapport du talent littéraire ⁽¹⁾ et de l'indigence. Les lions ce sont les rhéteurs et les philosophes, gens habiles à écrire en vers et en prose et à composer des louanges en l'honneur des victoires impériales. Leurs œuvres sont pleines de savoir et d'éloquence, comme il convient à des savants et à des rhéteurs. Quant à moi, je n'écris pas de la sorte, (car je ne suis qu'un illettré, un novice déguenillé, un moine d'entre les humbles, un moineillon du dernier rang ⁽²⁾) ; aussi mon style est-il celui d'un novice : sans apprêt, simple et sans recherche. Je ne t'écris pas des fables tirées de l'antiquité dont le sens, quoique précis, est malaisé à saisir ; ce sont au contraire des faits simples et clairs, connus de tous ceux qui parcourent, sous une règle commune, la carrière monastique et qui supportent ce que moi, Maître, je suis le premier à t'apprendre.

C'est le monastère de Philothéos qui est le théâtre des événements que mes paroles vont critiquer dans la suite. Prête-moi dès maintenant une oreille attentive ⁽³⁾ et je ferai, Sire, la lumière sur tout ce qui s'y passe.

Chaque fois que je viens à penser aux higoumènes (car, contrairement à la loi, contrairement à la charte du très vénérable fondateur, ils sont deux, Maître, à gouverner le couvent : le père et le fils, détestable couple, ô divine Justice !) ; chaque fois que je considère leurs actes sans parti pris ⁽⁴⁾, cela me met hors de moi et mon esprit se consume de chagrin.

Pour peu que je m'absente un instant de l'église, que par nonchalance je manque parfois aux matines, je suis en butte

(1) V. 14 : κατὰ τῶν λόγων τὴν ἰσχὺν καὶ τὴν ἀκτημοσύνην.

(2) ἀποκαθισμένων, litt. parmi ceux qui sont assis au bas bout de la table.

(3) Litt. : prête-moi tēs oreilles.

(4) καθαρῶς : purement, nettement.

à des rigueurs ⁽¹⁾ que je ne puis supporter. — Où était-il, lors de l'encensement ? ⁽²⁾ Qu'il fasse des génuflexions. Où était-il au tropaire durant lequel on s'assied ? ⁽³⁾ Qu'il soit privé de pain. Où était-il aux six psaumes ? ⁽⁴⁾ Qu'on le prive de vin. Où était-il aux vêpres ? Qu'on le mette dehors. — Debout, chante de toute ton âme et crie fort. Qu'as-tu à murmurer ? — Attention ! ne baille pas. — Ne te frotte pas, ne te gratte pas, ne taquine pas ta gale. — Renonce aux bains fréquents, tu n'es qu'un moine. — Achète des bottes ⁽⁵⁾ et [pour ne pas les user] porte-les à ta ceinture ; ne mets point de souliers bas aux longues pointes ⁽⁶⁾. — Ne porte ⁽⁷⁾ point bas ta ceinture ⁽⁸⁾ et ne te donne pas de coups de peigne fréquents. — Dedans tes manches, dedans ton rabat. — Renonce à t'asseoir au portail. Renonce aux petits-déjeuners, aux œufs frits fourrés ⁽⁹⁾. — Renonce à manger trop vite et à boire dans la grande pinte ⁽¹⁰⁾. Ramasse ton assiette ⁽¹¹⁾ et range-là. — Ne jette pas un regard d'envie sur la part plus grande d'autrui. — Attention, garde-toi de parler à un tel. Celui-ci c'est un archiprêtre ⁽¹²⁾ et toi tu n'es qu'un aide-sacristain ; celui-là est chef du chœur ⁽¹³⁾, un artiste qui bat la mesure, et toi tu as la voix fausse et tu ne sais pas chanter ; un tel

(1) προσταγὰς : ordres [de punition].

(2) θυμιατόν.

(3) κάθισμα.

(4) ἐξάψαλμον.

(5) βαθέα καλίγια.

(6) Souliers à la poulaine.

(7) Nous avons tenu à conserver les négligences de style de l'auteur qui répète volontiers les mots : φόρει, μὴ φορῇς, χαμιτλά, χαμιτλούτσικα.

(8) C'était un geste d'élégance.

(9) καὶ τὰ διπλὰ σφουγγᾶτα : ce sont des œufs hachés et frits avec des oignons et autres condiments, d'après DU CANGE, *Glossar. med. et inf. graec.*, s. v. σφουγγᾶτον.

(10) κρασοβόλιον.

(11) πλάτωμα, variante πλάτυσμα, βίταλον dans d'autres manuscrits.

(12) πρωτοπαπῆς.

(13) δομέστικος.

est calculateur et toi tu n'es qu'un donneur d'eau chaude ; un tel est préposé à la cassette du monastère, et tu n'as que la garde des oignons ; — lui, c'est un lettré, c'est un habile lecteur d'église, et toi tu ne sais même pas épeler l'alphabet ; cet autre est au monastère depuis déjà quinze ans et toi tu es arrivé il y a six mois à peine. — Toi, tu parcoures les rue à pied avec des bottes ⁽¹⁾, tandis que celui-là va toujours à cheval, chaussé d'éperons à boucles. Celui-ci a souvent rempli des emplois au monastère, et toi tu faisais paître les moutons et tu chassais les corneilles. Un tel entraînait toujours au Palais en se dandinant, tandis que toi tu restais à regarder les courses de chars. Celui-là compte des hyperpres et il écrit la ronde ⁽²⁾ ; toi tu comptes des fèves et tu traces des pattes de mouche ⁽³⁾. Celui-là porte des habits en soie de la mer Egée et toi tu portes de la toile à voile. Lui possède quatre garnitures de lit, et toi tu couches sur une natte et tu es même couvert de vermine. Lui, il va au bain quatre fois par mois, et toi ne vois pas de bain d'une Pâque à l'autre. Lui, n'achète que des loups de mer et des philomèles, et toi tu n'as jamais acheté de caviar, pas même pour un quarteron ⁽⁴⁾. Lui possède dix livres de monnaie d'or, et toi tu n'as pas même un liard à donner pour le salut de ton âme ou pour l'achat de la cire nécessaire à la cérémonie de la tonsure. Celui que tu vois a donné une icône au monastère, un tissu de pourpre aux multiples dessins ⁽⁵⁾, et deux vieilleses ⁽⁶⁾. Et toi, tu es arrivé pieds nus et sans che-

(1) *παγίλων* : voir SOPHOCLES, s. v. : chaussures à hautes tiges, couvrant la jambe. Mot d'origine anglo-saxonne. Cf., en anglais, shank = jambe.

(2) *προγγύλα*.

(3) *κονιόλια*, litt. [pattes] de poux.

(4) *ταρτερού* pour *τεταρτερού* : c'est-à-dire le quart d'une monnaie. Voir NICOLE, *Le Livre du Préfet*, pp. 90-91.

(5) *ταρυνάπιμον* veut dire aux quarante signes. — Un autre manuscrit, le Paris. grec 1810, donne *ταρυνάπιλον*, de quarante coudées.

(6) Comment traduire *κρήροκωντίλας* ?

mise et l'on voyait ton caleçon, si grande était ta misère ⁽¹⁾. Allons, que la fièvre te tienne ⁽²⁾, va, sers tout le monde ⁽³⁾.

Tu n'es pas le fils d'un sébaste ni d'un curopalate, tu es le fils d'un épicier, d'un détaillant de caviar ; toi-même, tu es une salaison de scombres et de palamèdes, un mangeur de sardines salées ⁽⁴⁾. Ne jette pas un regard de convoitise sur les grenouilles, les esturgeons ⁽⁵⁾ ou les limandes qui font couler ta salive et t'obligent à avaler souvent. Certes, tu n'y goûteras point et ils te passeront sous le nez. Contente-toi de fromage de Crète qui t'écorchera le gosier et d'un morceau de palamède et de thon infect ⁽⁶⁾.

Descends au réfectoire. Aide le cellérier. Coupe du bois, mets de l'eau dans le chaudron, donne de l'eau chaude ⁽⁷⁾. Tu n'es point parmi les illustres. Tu t'es servi, je vois, un gros morceau carré ⁽⁸⁾, trois assiettes de viande cuite et trois morceaux de thon et l'assiette que tu laisses n'a plus besoin d'être lavée. Ne mange pas gloutonnement et mâche [les aliments] aussi menu que fleur de farine. Va, prépare de l'eau chaude et lave les pères. Hâte-toi, arrive, vole vite au moulin. Demande sur ton passage, au quartier des Vénitiens, combien

(1) Un autre manuscrit porte : ἀπὸ πενήντα τρύπας : et ton caleçon se voyait au travers de cinquante trous.

(2) Sorte de juron.

(3) A remarquer l'absence de cohésion.

(4) Vers composé uniquement de deux adjectifs forgés à l'imitation d'Aristophane :

σχουμπροπαλαμιδόπαστος, ἐγγραυλοπαστοφάγος

(5) Σκας, esturgeons, d'après Martin BOGDAN.

(6) Cf. Paris, grec 1310, (vv. 235-276). Passage très confus et très obscur sur les palamèdes qui inspirent le plus profond dégoût à frère Hilarion : « ... Je regarde constamment du côté des plats de l'higoumène, et quand j'ai vu que son écuelle ne contient plus que des déchets, je reprends ma palamède, je la malaxe, je la pince (?), je la flaire, je la regarde, elle m'ouvre l'appétit et alors je m'efforce vite de la faire disparaître afin qu'il n'en reste plus, pas même une bribe ; et de nouveau, je la vois devant moi le lendemain et, que je le veuille ou non, [il faut bien] la manger. [Sinon], dis-moi, que mangerais-je ? Je suis indigné d'en manger. La nuit, j'ai des rêves ; ils prennent forme de palamède, etc..... ».

(7) Plus haut, il a déjà été qualifié de θερμόδότης.

(8) L'auteur ne précise pas la nature du morceau.

se vend le fromage, ce que coûtent les cent livres. — Va, lave rapidement le grand économe, lave aussi l'higoumène, aide l'un et l'autre. D'un côté, c'est l'higoumène qui appelle, de l'autre c'est l'économe. L'un commande : — Frotte-moi et agite la mousse de savon. L'autre dit à son tour : — Remplis [la cruche], jette-moi de l'eau sur le corps et que je sorte. Et après eux, en troisième lieu, vient encore le sacristain. Comment supporter [ces tracasseries], comment trouver du repos, comment vivre, dis-le-moi, toi qui sais tout.

Si moi, pauvre [moine], je m'absente un instant de l'église, on me retient ma pinte mélangée d'eau ; je cours à la fontaine, je bois, j'éteins ma soif, immédiatement le frisson me prend et je pense mourir.

Si je me baigne une fois par an pour cause de maladie, on ne me donne pas l'écuille de vin qu'on appelle « Bénédiction » ⁽¹⁾. Qu'un ami vienne me voir, une fois dans l'année, on lui barre la porte et on le laisse dehors. Si l'on me donne parfois une petite pièce de monnaie ⁽²⁾ pour faire des emplettes nécessaires, on me dit : Aujourd'hui on ne mange pas de poisson au repas de midi. Si quelque chrétien charitable fait une offrande, pas un seul des caloyers ⁽³⁾ n'en voit un quarteron ⁽⁴⁾.

Si je dis : Donnez-moi du cuir pour mes chaussures, on me répond : Ne franchis point le portail. Je demande du savon pour me laver ; on me dit : prends de l'eau chaude. Si je demande par hasard, une fois par an, un cheval pour aller voir un ami, me pavaner quelque peu et montrer aux voisins que je suis bon cavalier, on me barre la porte et on ne me laisse pas même sortir à pied ; et, en dépit que j'en aie, je fronce les sourcils et je prends patience ⁽⁵⁾.

(1) εὐλογία.

(2) σπάμενον.

(3) Moines.

(4) ταρτερόν pour τεταρτερόν.

(5) Paris, grec 1310 (vv. 138 et suiv.) : Qu'ils me laissaient sortir même au-

Comment raconterais-je en détail la suite, je veux dire leurs excès de table, à l'heure du repas, quand, les trois coups frappés, tous se réunissent, chantent le « Je t'exalterai » et commencent à manger ? Qui pourrait te nommer avec exactitude la multitude de poissons que l'on sert tous les jours aux higoumènes, ici au père et là au fils ? D'abord passe le poisson bouilli : c'est une sole de la taille d'un tourd ⁽¹⁾. Puis une sauce épaissie d'une purée de merluche fraîche ; puis un plat de poissons rouges, de saveur aigre-douce, contenant du nard indien ⁽²⁾, du nard celtique ⁽³⁾, des clous de girofle, de la cannelle, des champignons, du vinaigre et du miel extrait d'une ruche qui n'a pas encore été enfumée. Au milieu du plat git une grande philomèle rouge, un mulot œuvé, pêché dans les eaux de Region ⁽⁴⁾ et long de trois empan ⁽⁵⁾, une dorade à point ⁽⁶⁾ des premières et des meilleures. Ah ! que ne puis-je manger de leurs bribes, boire de leur jus, avaler quatre gobclets de vin de Chios, rôter savoureusement et me consoler de la sorte. En quatrième lieu, on sert le bon petit plat cuit ⁽⁷⁾. En cinquième lieu le plat frit, morceaux du milieu ⁽⁸⁾, des rougets moustachus, deux épaisses poêlées de grandes athérines, une limande tout entière cuite à point ⁽⁹⁾ avec du

pieds pour aller voir les chars courir deux à deux, je ne me croyais pas déshonoré pour cela. Mon étroite claustration me pèse moins les autres jours que ces jours-là. Et s'il m'arrive alors d'être retenu, j'envie le pauvre pèlerin et j'aspire à imiter sa vie libre.

(1) ψηστόπουλον μπουρῶτον (v. 147). — Variante de τουρῶτον voir *Gloss*, de DU CANGE, s. v.

(2) πῆλινος.

(3). τύσγουδα.

(4) Lieu maritime, voisin de Constantinople.

(5) τριπλήχμος. L'empan équivaut à l'espace compris entre les extrémités du pouce et du petit doigt, quand la main est largement ouverte.

(6) πεπανί, Voyez HESYCHIUS s. v.

(7) τὸ ὀπτούτσιν, caritatif d'après MM. HESSELIING et PERNOT pour ὀπτῶ.

(8) C'est-à-dire les bons morceaux.

9) ὀπτούτσικος.

garum et saupoudrée de haut en bas de carvi ; enfin, la laitance d'un grand loup de mer.

Oh ! si un nouvel Akrite ⁽¹⁾ se fût trouvé là, comme il eût retroussé le pan de sa tunique, saisi sa massue et réduit en miettes ces plats scélérats. Parfois mon esprit m'a poussé à agir, à descendre dans l'arène, à batailler ⁽²⁾ dans l'espoir de saisir quelque plat avec les mains pour le briser, de serrer les dents pour broyer contenant et contenu, comme un lion fait d'un agneau. Mais le chœur des gardes du corps ne m'a même pas permis, Sire, de bien considérer les plats.

Après qu'on a servi les mets dont j'ai parlé, on apporte, ô miracle, le pot pourri ⁽³⁾ qui fume et qui embaume. Si tu le veux bien, apprendis aussi ce que contient le pot pourri. Quatre cœurs de choux, gros et blancs comme neige, une nuque de don ⁽⁴⁾ salé, le morceau de choix ⁽⁵⁾ d'une carpe, vingt bons glauques ⁽⁶⁾, de la chair fumée de βερζίτικον ⁽⁷⁾, quatorze œufs et du fromage crétois, quatre fromages frais, un peu de fromage valaque, quantité d'huile de première qualité ⁽⁸⁾, une poignée de poivre, douze têtes d'ail, quinze maquerceaux secs ⁽⁹⁾, le tout arrosé d'une cuillerée de vin doux de la capacité d'une écuelle ⁽¹⁰⁾.

Vois-les maintenant retrousser leurs manches et ouvrir leur bouche. Ah ! quelle marmite ⁽¹¹⁾ il a fallu pour contenir

(1) Le héros de la chanson de geste byzantine « Digénis Akrite ».

(2) Tel est le sens général du vers 168 :

νὰ ἔμπω εἰς τὴν μέσην καὶ νὰ ἐβγῶ, νὰ θώσω καὶ νὰ ἐπάρω.

Il contient des hellénismes que la langue française ne saurait rendre.

(3) μονοκυβρίτιν, ou bien, comme plus bas (vers 177) τὸ μονόκυθρον.

(4) Sorte de poisson.

(5) Litt., le morceau du milieu.

(6) Poissons gris-verdâtre de nature inconnue.

(7) Poisson provenant du fleuve Oxus.

(8) Litt., huile pour les onctions.

(9) τσίρους.

(10) ἀπαλαρέα μουχρούτινον.

(11) Τζούχα, traduit par : *Courge*, à l'Index de l'Édition de MM. HESSELMAN

tout cela ! Comment ne s'est-elle pas fendue par le milieu ? C'étaient des fonts baptismaux, ce n'était pas une marmite ! Alors, ma salive s'est mise à couler. Christ, si j'avais pu saisir cette marmite ! Christ, si j'avais pu m'abattre sur elle alors qu'elle était pleine ! Si j'avais pu prendre place à son côté et commencer à en lécher ⁽¹⁾ le contenu ! Si ma moustache avait pu s'enduire de sauce ! ⁽²⁾ Si j'avais pu me rassasier de bonne petite graisse ! Alors tu aurais vu, Sire, les sauts, les pirouettes ⁽³⁾ et les ébats joyeux d'un humble novice.

Tel est le menu. Quant aux vins ⁽⁴⁾ qu'ils boivent, d'autres en voient la couleur, mais pas moi. Je n'y ai jamais goûté et seuls leur parfum et leurs effets apparents m'en attestent l'existence. En effet, Sire, la face du buveur se colore à l'instant et il rôte plus fréquemment sous l'influence de la bonne boisson.

Et moi, je ne fais que rôter à vide ⁽⁵⁾. J'avale en tout temps des graines amères de ricin ⁽⁶⁾, tournant continuellement çà et là, allant voir le cellérier et rôdant sans cesse dans l'espoir de trouver quelque saurel, palamède, scombres, ou du thon infect ⁽⁷⁾. C'est à peine si l'on nous apporte un peu de thon non salé, non gratté, gâté, non lavé et fumé. Ils nous le détaillent en menus morceaux à la façon des vendeurs de caviar et

et PERNOT. Mais M. PERNOT dans ses *Études littéraires de grec moderne*, Paris, 1916, traduit par : marmite. Le Glossaire de DU CANGE donne ζζούκκ sans le traduire. Il donne au mot ζζούκκλ le sens de *olla fictilis*.

(1) ζζούκκνίζειν, litt., raboter.

(2) Litt., s'oindre.

(3) Γυρίσματα.

(4) Τῶν δὲ πομάτων : « quant aux boissons » : il s'agit de vins suivant toute vraisemblance.

(5) Ἐρεύγομαι τὸν φόρον, litt. : je rote le bruit.

(6) Χολόκοκκκκ πικρίας, litt. : des graines d'amertume. — D'après DU CANGE, χολόκοκκκκ, Lathyridis grana bilem expurgandi vim habentia. — Il s'agit vraisemblablement de graines d'Euphorbiacées : épurge, ricin, croton, etc., qui ont des propriétés purgatives.

(7) Tous ces poissons appartiennent à la famille des Scombridés. Maquereau est le nom vulgaire du scombres.

ils nous disent : « Pères, nettoyez-les, qu'ils ne vous fassent pas de mal ». Et avant que je n'y touche, [ma portion] disparaît et s'enfuit de mon écuelle. Si je le laisse refroidir, le morceau adhère et je ne puis le détacher. De rage, je jette contenant et contenu ⁽¹⁾ ; et c'est avec du pain sec et le misérable saint-bouillon ⁽²⁾ que je passe ma journée dans la privation et dans la tristesse, et j'en bois la saumure allongée d'eau et mon ventre se gonfle. Je n'en dirai pas davantage.

S'il arrive parfois à quelque moine de commettre la faute de murmurer et de soupirer quelque peu, ou de laisser échapper quelque parole à cause du mépris [que les higoumènes leur montrent], il n'a pas le temps, le malheureux, de dire *Kyrie eleison*, ou même de remplir de vinaigre sa pinte ; sur-le-champ, il est empoigné, enlevé de table et pendant qu'on le traîne pour le jeter dehors, il ramasse, le malheureux, d'innombrables coups de bâton. Quant aux autres [moines], ils avalent du poison au lieu de pain et ils boivent du vinaigre et de la bile au lieu d'eau et de vin ⁽³⁾. Les flatteurs sont assis auprès du pasteur ⁽⁴⁾. Ils font un grand éloge de ses actes et nous adressent avec colère cette semonce : — Que ceux d'entre vous, qui ont les mêmes intentions, craignent l'exemple du moine rebelle, babillard et bavard ⁽⁵⁾, afin que vous n'encouriez pas le même châtement ⁽⁶⁾ ; car la règle ne permet point d'insulter un chef ⁽⁷⁾.

(1) Litt., je jette cela (le morceau) avec l'écuelle.

(2) Τὸ ὀλίγον ἀγιοζώμιν, vile nourriture des moines composée de poisson ou de bouillon de basse qualité, que les moines appelaient *sainte* par dérision (Du CANGE, s. v.). — On trouvera la recette de l'ἀγιοζώμιν aux vers 290-310.

(3) Frère Hilarion se plaint qu'on serve aux moines du vin aigri, semblable à du vinaigre et amer comme de la bile, au lieu de vin allongé d'eau, ou abondance, qui était la boisson habituelle des couvents.

(4) Il s'agit de l'higoumène.

(5) τοῦ λαλοῦ, τοῦ φλυαροῦ.

(6) Litt., les mêmes maux.

(7) Le Cod. Paris. 1310 (vv. 360-376) contient une variante intéressante : « — Un moine a parlé ; qu'on apporte le typikon, que, sans retard, on le lise à

O Sire, quelle bonté, quelle sagesse, quelle longanimité tu manifestes envers les Higoumènes du couvent de Philothéos ⁽¹⁾ ! Si tu voulais faire la moindre petite enquête sur leurs agissements, tu n'aurais qu'à écouter, pour tout apprendre sur leur compte, pour connaître les iniquités du père et du fils, hélas, et tu haïrais ces injustices qui offensent la règle. Et comment ne répandrais-je pas de la cendre sur ma tête, comment n'arracherais-je point un à un mes cheveux, quand je vois qu'on néglige la charte du fondateur, qu'on a banni du monastère les saintes coutumes ⁽²⁾, qu'on méprise les ordres impériaux et les décisions synodales qui sont rendues vaines et qui ne peuvent apporter aucun redressement ! Peut-être, en parlant ainsi, suis-je en train de tenir un langage outré et grandiloquent ⁽³⁾. Lorsque tu voudras bien, Sire, examiner leurs actes et faire justice à ceux qui sont toujours lésés, alors, en vérité, on te verra mettre réellement un terme à l'insolence des barbares, et faire honneur à ton alliance avec le Christ ⁽⁴⁾.

Allons tout droit, maintenant, au chapitre de l'administration du monastère ; tu sauras d'une façon précise tout

haute voix au milieu des moines. — C'est mal, c'est mal, Père, crient-ils, ce qu'il a dit ! Qu'on expulse sur-le-champ du monastère le bavard pour que [son exemple] ne soit pas nuisible à beaucoup d'autres qui sont simples. — O quelle erreur ! Quelle iniquité ! Ils ont jugé le moine digne de la mort ! Veux-tu savoir, Sire, quelle est sa faute ? Ce moine avait déclaré que le vin était aigri, et aussitôt il a paru condamnable. Quant à ceux qui annulent le typikon, ils ne sont pas accusés et passent pour justes ! O toi dont le grand amour des hommes est semblable à celui du Christ ! Toi qui es Dieu sur terre, qui es Emmanuel, le roi de toutes choses, moins quarante-cinq. [Sur le nom du basileus Manuel — c'est de lui qu'il s'agit ici — l'auteur se livre à un déplorable jeu de mots. La subtilité byzantine consiste à remplacer la syllabe EM, — dont la soustraction fait obtenir le nom de Manuel de celui d'Emmanuel — par le chiffre 45 exprimé en grec par ces deux lettres]. Cette similitude de nom t'a été donnée d'en haut...

(1) Frère Hilarion ironise, évidemment.

(2) τὴν συνήθειαν τὴν θεϊάν.

(3) En ce passage, nous avons modifié la ponctuation du texte édité par MM. HESSELING et PERNOT. Nous avons traduit comme s'il y avait un point après Καὶ λέγω μεγάλως.

(4) μιμούμενος. Peut-être pourrait-on substituer τιμώμενος à μιμούμενος.

ce qui a trait à cette question. Ne dois-je point croire, Sire, que mes malheurs sont l'œuvre du Diable et la conséquence de mes péchés ? Eux, ils goinfrent ⁽¹⁾ et moi je ne suis pas rassasié. Eux, ils vont au ratelier ⁽²⁾ pour manger à toute heure, et moi j'ai constamment la mine d'un affamé. Eux, ils se gorgent des meilleurs morceaux de poisson et, quant à moi, ils ne me donnent pas même du thon pour assouvir ma faim. Eux, ils lampent le vin de Chio à satiété, tandis que mon estomac souffre du vinaigre ⁽³⁾. Encore, s'ils en emplissaient ma cruche ⁽⁴⁾, mais, à ma demande, ils répondent : Va donc jusqu'au puits. Eux, ils dorment tout leur saoul chaque jour, et moi, si je manque un antiphone ⁽⁵⁾, que je meure sur-le-champ. Eux, ils chevauchent par la ville, suivis d'un cortège de familiers ⁽⁶⁾ et de serviteurs, et, quand il s'agit de moi, ils ordonnent qu'on barre la porte. Ils ne me laissent pas sortir, même à pied, hors du portail. Si, un jour que d'aventure ils me permettent de franchir le seuil, je ne suis pas de retour à temps pour l'Épître ⁽⁷⁾ ou présent à l'Évangile, ils me laissent à jeun toute la journée.

Le mercredi et le vendredi, les Higoumènes ne prennent que des aliments maigres ⁽⁸⁾ : en effet, Sire, ils ne mangent point de poisson ces jours-là : ils se contentent de bons petits pains ⁽⁹⁾, de homards, de vrais pagures, d'écrevisses bouillies, de cre-

(1) λαμίωνουσιν.

(2) σταβλίτζωνται.

(3) Sans doute, par ironie, pour du vin aigri, de la piquette.

(4) ἐμποτόπουλον.

(5) ἀντίφωνον.

(6) Cf. EUSTATHE DE THESSALONIQUE, *Réforme de la vie monastique*, § 169.

(7) ἀπόστολος.

(8) ἡγροφάγονον. Le mot est difficile à traduire. La ἡγροφάγια est un régime restrictif imposé les jours de pénitence. Il comporte l'abstention de tout animal qui contient du sang, tel le poisson, mais il autorise l'usage des mollusques et des crustacés.

vettes à la poêle, de choux, de lentilles avec des huîtres, des moules et des nerfs de mer ⁽¹⁾, de peignes, de cou-teaux, de fèves en purée, de riz avec du miel, de haricots écosés ⁽²⁾, d'olives, de caviar, de boutargue ⁽³⁾ de l'arrière-saison pour ouvrir l'appétit, de pommes et de dattes, de figes sèches et de noix, de raisins secs de Chio et de confitures de cédrat ⁽⁴⁾ ⁽⁵⁾. Pour digérer ce repas maigre, ils boivent du doux vin de Ganos ⁽⁶⁾, de Crète, de Samos et ainsi ils expulsent les chymes par la douce boisson ⁽⁷⁾.

Or, à nous autres moines, on apporte des fèves trempées dans de l'eau, et on étanche notre soif avec une infusion ⁽⁸⁾ de cumin. C'est ainsi qu'on respecte la charte du Fondateur et les décrets des Pères.... ⁽⁹⁾. Nous, nous ne mangeons que le saint-bouillon. Considère la variété des aliments contenus sous ce nom. Les cuisiniers versent de l'eau à plein bord dans une marmite à deux anses, d'environ 4 mesures, puis ils allument un grand feu sous la marmite et ils y mettent vingt têtes ⁽¹⁰⁾ d'oignons et vois, Sire, la belle largesse ⁽¹¹⁾ : les oignons sont baptisés au nom de la Sainte Trinité ; les cuisiniers laissent tomber à trois reprises goutte à goutte de l'huile dans la marmite, ils ajoutent en plus quelques brins de sarriette comme parfum et ils versent le bouillon sur des morceaux de pain. Voilà ce qu'on nous sert à manger, ce qui s'appelle

(1) Un mot manque dans le texte. L'Hiersolym. 415 porte νεύρων. nerfs de mer, poissons.

(2) φασόλια ἐξορθαλιστά, litt. : exorbités.

(3) Boutargue : œufs de poisson salés.

(4) τὸ διὰ κίτρου. Voir Edition HESSELING et PERNOT, Index, s. v. κίτρου.

(5) Lacune dans le texte. Au début du vers 284, il manque trois syllabes : καὶ πίνουν peut-être. MM. HESSELING et PERNOT proposent πίνουσι.

(6) γανίτικον.

(7) Litt. : afin d'expulser les chymes par la douce boisson.

(8) C'est-à-dire : avec une boisson chaude aromatisée de cumin.

(9) Il y a ici une lacune manifeste.

(10) κολέντας. Le sens proposé est hypothétique.

(11) φιλοτιμία.

le saint-bouillon. Je fais signe à mon compagnon de table ⁽¹⁾. je le tire par sa manche ⁽²⁾ et je lui dis : qu'est-ce que nous mangeons ? Il me répond : du vert-de-gris ⁽³⁾. Et crois-moi, il ne ment pas ; son expression est plutôt heureuse ; car l'âcreté des oignons me prend à la gorge sur l'heure et le vert-de-gris de la chaudière verdoie sur la surface du bouillon. J'en deviens fou, je ne veux plus le voir ; pourtant, quand j'ai faim, je le mange tout de même ; car si je refuse, dis-moi, que mangerais-je ? Toujours pressé par le besoin, je ne puis résister, je m'achemine vers le saint-bouillon où je trouve des morceaux de pain pour apaiser ma faim.

Eux, ils mangent des grenouilles, et nous le saint-bouillon. Eux, ils boivent sans trêve du vin de Chio à discrétion et nous du vin de Varna allongé d'eau. Eux, ils prennent sans trêve du vin doux dans des écuelles ⁽⁴⁾ et nous de l'eau dans des gobelets ⁽⁵⁾. Eux, ils mangent du pain de semoule ⁽⁶⁾ et nous le pain de son ⁽⁷⁾. Eux le pain levé parsemé avec du sésame et nous le pain grossier ⁽⁸⁾ roulé dans la cendre ; eux, ils savoureront souvent les beignets au miel, et à nous ils servent leur ἀλλαλαῖ ⁽⁹⁾, avec le poison ⁽¹⁰⁾ ; à eux les sucreries à pleines assiettes ⁽¹¹⁾, à nous les graines amères de ricin ⁽¹²⁾.

Eux, ils amassent avec avidité des pièces d'or, et ils nous

⁽¹⁾ τυφώμιτιν.

⁽²⁾ Litt. par son habit.

⁽³⁾ ἰοζούμιν, jeu de mot sur ἁγιοζύμιν.

⁽⁴⁾ κουτρούδιον. Coray, Ἀτακτα. I, 290 : vase ou récipient : ἀγγεῖον ὕδατος ἢ οἴνου.

⁽⁵⁾ πινάκιον. Nous pensons, d'après le contexte, que le πινάκιον est de capacité moins grande que le κουτρούδιον.

⁽⁶⁾ πεμιδάκιον.

⁽⁷⁾ πιτερᾶτον.

⁽⁸⁾ τὸ γονορύχυλον, litt. au suc épais.

⁽⁹⁾ Alleluia ?

⁽¹⁰⁾ τὸ φαρμάκιν : sans doute l'ἁγιοζούμιν.

⁽¹¹⁾ ἀπάληρέας.

⁽¹²⁾ χολόκουκκα, graines de lathyrus. Voir plus haut, p. 329, n. 6.

infligent des sermons sur l'avarice et ils nous exhortent à ne jamais avoir du billon dans notre ceinture ⁽¹⁾.

Qui pourrait endurer la consigne de la porte ? ⁽²⁾ La vérité n'a pas autant de puissance que le mensonge pour obtenir de franchir le portail. Qui dit constamment vrai, ne parviendra jamais à amollir le cœur de l'Higoumène. Il doit faire quelques mensonges, forgés à souhait, sonnant bien aux oreilles du pasteur ⁽³⁾. — Mon père, je n'ai pas de cuir ; puis-je aller en ville pour en acheter, ainsi qu'un peu d'encre, et je reviens à l'instant. — Ma ceinture s'est rompue ; puis-je aller en acheter une autre ; j'ai aussi besoin de chaussures, je reviens à l'instant. — Mon père, l'Empereur fait ⁽⁴⁾ aujourd'hui des aumônes à tous les monastères, laisse-moi aller voir où l'on en distribue et je reviens à l'instant. — Mon père, j'ai porté avant-hier un morceau d'étoffe au teinturier, puis-je aller le chercher et je reviens à l'instant. — Mon père, pour dix *στάμενα*, on me retient un *dinarium* ⁽⁵⁾, permets que j'aille le chercher et je reviens à l'instant. — Mon Père, à ce qu'on m'assure, mon frère est à l'agonie ; laisse-moi sortir pour l'aller voir et je reviens à l'instant. Ces prétextes nous procurent un faible divertissement : nous sortons du monastère ; nous voyons du monde et cela nous divertit un peu.

Quant à leur langage, leurs reproches, leurs insultes, leurs intrigues, comment les endurer ! — Qui es-tu ? Que veux-tu ? Pourquoi ces paroles, pourquoi ces propos, pourquoi cette attitude, pourquoi ce regard ? Tu n'es pas un rejeton de noble famille. Tu n'es pas de la classe des *illustres* ⁽⁶⁾. Tu n'as pas apporté des biens-fonds au monastère pour donner des ordres.

(1) Cf. Marc. VI, 8.

(2) V. 326. Τίς δὲ καὶ τὴν ἀποφύγετον τῆς πόρτας ὑπομείνει ;

(3) L'higoumène.

(4) ῥογυέει.

(5) ὀβολοπέντην.

Tu n'es qu'un humble moinillon, né au Milion ⁽¹⁾, pouilleux ⁽²⁾, couvert de plaies, nu, misérable ; tu es un âne, couvert de vieilles plaies, une volaille qui a la pépie. Tu manges du pain par charité, c'est aussi par charité qu'on te donne un froc. Trêve à tes doléances, à tes insanités, à tes propos imprudents et trop libres. Laisse les invectives et les longs discours. Agis de bon gré, selon la raison, sous peine d'être roué de coups, de recevoir tout ce que tu peux endurer, d'être expulsé sur l'heure tout nu du monastère ! Si tu veux rester ici et manger notre pain, serre bien tes dents et retiens ta langue, ferme les yeux et sois discret.

Tous ne peuvent pas supporter courageusement ces humiliations. Et s'il leur arrive dans leur chagrin, de parler, et de se servir de mots un peu fermes à l'égard des Higoumènes, s'il se trouve un novice, à l'âme courageuse, qui laisse-là toute timidité, qui se raidisse, qui souffre dans son cœur....⁽³⁾, s'il ose, comme un brave ⁽⁴⁾, sauter au milieu de l'arène ⁽⁵⁾, brandir sa lance, jeter [son cri de guerre] ⁽⁶⁾ et dire : — Mon père, il se passe ici de vilaines choses ⁽⁷⁾. mets-y bon ordre. Ces biens, tu ne les as pas hérités de ton père et ce n'est pas toi qui as bâti ce couvent, pour en manger les revenus seul avec les tiens et nous en chasser comme des étrangers ;.... ⁽⁸⁾ sinon, nous adresserons une accusation au Saint Empereur et nous accourrons tous chez le Patriarche.

⁽¹⁾ Quartier de Constantinople où s'élevait le Miliaire.

⁽²⁾ φθειριάρικος.

⁽³⁾ Le vers 371 est bien obscur : καὶ θήσῃ τὸ τοῦ πλάσματος καὶ ἀποδελιάσῃ πλήρης.

⁽⁴⁾ ἄγυρος.

⁽⁵⁾ ... καὶ ἐπιλαλήσῃ εἰς μέσιν — καὶ καταθῇ τὸ λέγοντι τινὲς εἰς τὸ πεδῖον.

⁽⁶⁾ Le cri de guerre du vers 374 : ἀλλῆς ἀλέττι ou ἀλλ' ἔττι ἀλλ' ἔττι, selon les manuscrits, n'est pas compréhensible.

⁽⁷⁾ Sens interprétatif. Le texte porte : πρᾶγμα κακὰ... (v. 376).

⁽⁸⁾ Un mot du vers 380 fait défaut.

Il aurait mieux valu pour ce moine qu'il fût mort, ou autrement, comme on dit, qu'il ne fût pas né. Vois désormais les machinations, les intrigues, les méchancetés de l'Higoumène à son égard. Tout d'abord, il commande en peu de mots⁽¹⁾ à l'échanson : — Dorénavant, qu'on ne verse plus à Hilarion que du vin aigri et en petite quantité ⁽²⁾, pour qu'il ne soit pas insolent. Et s'il murmure quelque peu, s'il fait mine de renverser le vin, alors je veux voir comment tu ⁽³⁾ le traîneras et le pousserás hors du portail, en lui donnant des coups de pieds. L'Higoumène donne ensuite les mêmes ordres au cellier : — Sers toujours à un tel une portion moindre. Qu'elle soit pleine d'os, qu'elle contienne des vaisseaux ⁽⁴⁾ et s'il ne la prend pas, laisse-le et passe aux autres. En troisième lieu, il endoctrine de la même manière le portier : — Si un tel vient jamais s'asseoir au portail, de bons coups de verge, pour l'amour de moi ⁽⁵⁾, et chasse-le de là. Si jamais il t'échappe et qu'il n'ait fait que mettre le pied dehors, ferme-lui la porte et qu'il s'asseye sous le porche ⁽⁶⁾.

L'Higoumène est-il malade, ressent-il quelque souffrance ? Il ordonne : — Faites venir des médecins, celui-ci et celui-là. Ils viennent, ils le voient à l'instant, ils prennent son pouls. Ils disent : — Fais ceci et cela et telle autre chose encore ⁽⁷⁾.

(1) συντόμως.

(2) ὀξύγον κρασίον.

(3) C'est l'échanson qui est le sujet.

(4) αἰματίδες.

(5) S'il te plaît.

(6) πρὸς τὸν θύλον. — MM. HESSELING et PERNOT donnent en bas de page quelques vers qui paraissent une amplification ajoutée au texte primitif et n'offrent pas grand intérêt. Exemple : au *docheiarios*, l'higoumène donne les ordres suivants : « Au moins un tel, ne donne pas ce que l'on sert habituellement au repas de midi : εἰς τὴν μέστην, vers 400^e : et s'il te prie de lui en donner, comporte-to en *docheiarios* plein d'esprit et de sagesse, fais une réponse dilatoire et dis-lui : Je n'ai rien, attends un peu »

(7) A la suite du vers 404, MM. HESSELING et PERNOT donnent en note un certain nombre de vers qu'ils n'ont pas reproduits dans leur texte. Entre autres, les suivants : vers 404^a-404^b. — « Qu'on apporte du συλλήγοις (?) et qu'on

Et lorsqu'ils montent à cheval ⁽¹⁾ et vont prendre congé, l'Higoumène se dresse et commande : — Donnez à ce médecin-ci dix manuels ⁽²⁾ et à l'autre donnez-lui quinze mesures de vin ⁽³⁾.

Mais qu'un moine tombe malade, ou qu'il endure une souffrance, c'est l'Higoumène qui s'érige en médecin et donne des ordres. — Laissez-le trois jours au lit et à jeun. S'il demande à manger : du pain et un oignon ; s'il demande à boire : un peu d'eau. Ah ! l'excellent médecin ! Ah ! le brillant praticien ! ⁽⁴⁾ Il surpasse Actuarius ⁽⁵⁾, il surpasse Calliclès ! ⁽⁶⁾ Il surpasse Aétius et Hippocrate lui-même ! Envoie-moi, Maître, le cadeau de bonne nouvelle ⁽⁷⁾ et je te présenterai ce fameux médecin : tu ne craindrais plus de te noyer en traversant un fleuve à sec, ni qu'un chien crevé ressuscite jamais pour te mordre.

mette du pouliot, que l'on fasse rapidement ce traitement ». — L'un va aux champs chercher des simples (ἐλκρινά) [Dans d'autres MSS : — Cours acheter des graines médicinales], un autre se fait voir au Perama [quartier de Constantinople], un autre au quartier d'Eugenios, un autre se hâte et court au Milion. Ils s'ingénient à trouver de petites raies (βατόπουλα), des limandes, de jeunes philomèles tendres, de petits goujons de mer, des milandres qu'on apprête rapidement avec tous les assaisonnements [comme il convient]. L'un s'occupe de l'eau chaude sucrée (συχροθερμου), l'autre du sirop de roses (ῥοδο[ρο]σάκτον, voir CORAY, Ἀτακτα, I, 317), un autre veille au suc contre l'athrepsie (ἀθηρεψία), un autre se tient prêt à lui frotter la tête, un autre à l'éventer, tandis que d'autres lui frictionnent doucement les pieds.

⁽¹⁾ Cf. le Typikon du Pantocrator. Le service de l'hôpital du Pantocrator comprenait un écuyer chargé de prendre soin des chevaux des médecins.

⁽²⁾ Μανοιλαῖτα. Dix pièces d'or à l'effigie de l'Empereur Manuel. Nous disons de même : dix louis, dix napoléons.

⁽³⁾ Variantes. Vers 406¹ : Donnez quinze mesures d'orge au médecin. — MS. G., vers 407 : Donnez au médecin quinze vases (ἀγγεῖα) de vin.

⁽⁴⁾ τερψίτης.

⁽⁵⁾ D'après CORAY, car le texte porte Octarios.

⁽⁶⁾ Le texte porte Κωνιχλῆς. Pour identifier ce médecin inconnu avec Calliclès il faut supposer et admettre une double erreur : une erreur de lettre et une erreur d'accent. Il faut supposer que le ν est erroné. Quant à la mutation de l'accent, on y peut voir une licence poétique : L'auteur a fait remonter l'accent de la dernière syllabe à l'avant-dernière pour les besoins du vers. Voyez la note de MM. HESSELMING et PERNOT.

⁽⁷⁾ συγχροία. Cf. M. PERNOT, *Études de litt. grecque mod.*, Paris, 1916 pp. 86-87 : Donnez-moi, Sire, le présent de bonne nouvelle et je vous l'indiquerai.

O rejeton de la pourpre, Empereur victorieux, et rempart imprenable de cette ville de Byzance, comme je ne puis endurer ces maux, ainsi que je l'ai dit à ta Majesté, je sors de mon propre gré du couvent des Philothéos, pour les très nombreux motifs que j'ai énumérés plus haut, et j'ai recours à ta Majesté Impériale. Car, depuis que tu es Empereur par la volonté de Dieu, tu n'as cessé de donner à pleines mains aux moines et aux laïques ⁽¹⁾, aux vieillards et aux jeunes gens et tous se réjouissent par des bonds de joie et des acclamations en participant à tes largesses ⁽²⁾.

Prends-moi donc en considération, moi qui suis dans la gêne et qui ai faim. Je ne demande rien d'excessif, Maître couronné ; que je sache sur l'heure si je dois perdre courage ⁽³⁾. Je demande à ta puissance un peu de pain, un petit morceau de pain, dans le monastère où ta Majesté voudra m'envoyer. Comme je prends comme intermédiaire et messenger auprès de ta Majesté le Grand saint Georges, ton bon compagnon dans les batailles, c'est en son nom que je t'adresse ma requête ; acquiesces-y promptement. De même que le Christ a tiré Pierre des flots et qu'il a sauvé Jonas du monstre marin, de même, Sire, délivre-moi, moi qui suis humble et sans gîte, ⁽⁴⁾ des fâcheuses et savantes machinations, des souffrances que j'ai énumérées en détail plus haut, et fais que j'en sois complètement affranchi. J'ai la hardiesse, Sire, de m'en remettre à ta puissance souveraine et j'ai l'audace de t'adresser ma requête, moi, ton esclave indigne.

E. JEANSELME
Professeur
à la Faculté de Médecine, Membre de
l'Académie de Médecine

et
L. ŒCONOMOS
Docteur ès-lettres
ancien Maître de Conférences à l'Uni-
versité de Londres (King's College)

(1) Litt., aux gens du siècle.

(2) ὠφρμαζών.

(3) Litt. : que je prenne immédiatement la décision de mon découragement. Phrase obscure. MM. HESSELING et PERNOT déclarent incompréhensible ce vers 433.

(4) ξέρον. Le Paris. grec 1310 porte : πένον, pauvre, au lieu de ξέρον.

Le cycle iconographique de Sant' Angelo in Formis

On a beaucoup discuté, il y a quelque vingt et trente ans, sur le caractère et l'origine des peintures de Sant'Angelo in Formis. Notre intention n'est pas de rouvrir une question qui, pour un grand nombre, est close depuis la pénétrante étude de Bertaux ⁽¹⁾. A vrai dire, son examen a porté principalement sur la facture et sur le style ; il a laissé de côté l'iconographie du cycle évangélique pour l'étude duquel, au reste, lui auraient manqué les éléments de comparaison avec les produits de l'ancien art d'Orient et, en particulier, de Cappadoce. Enfin, ses conclusions sont nuancées avec une subtilité qui n'est peut-être pas sans exagération. Mais un nouvel examen du problème exigerait une étude minutieuse du monument qu'il ne nous a pas été loisible d'entreprendre.

Nous nous bornerons à consigner ici le résultat d'une visite de quelques heures qui nous a permis de fixer, d'une manière à peu près complète, la composition du cycle iconographique et de noter les traits principaux de chaque scène.

Ce ne sera pas faire œuvre inutile. Car, si étrange que cela paraisse, ces peintures dont on a tant discoursu n'ont pas encore été publiées, ni même décrites et expliquées dans leur totalité. Qui veut les étudier sans se rendre sur place ne dispose guère que des trois planches en couleurs et d'une photographie

⁽¹⁾ BERTAUX, *L'art dans l'Italie méridionale*, Paris, 1904, pp. 250-267. Pour la bibliographie des travaux antérieurs, voir DALTON, *Byzantine Art and Archaeology*, p. 316, n. 2. Bibliographie plus étendue à la fin de l'ouvrage de M. l'abbé Parente qui sera cité bientôt.

de Salazaro, reproductions d'aquarelles d'Autoriello ⁽¹⁾, et des trois planches phototypiques de Kraus ⁽²⁾. Ces dernières sont excellentes. Elles ont toute la netteté qu'il était possible d'obtenir. Presque pas de déformation. Et deux d'entre elles, par un bon assemblage de quatre photographies, présentent l'ensemble des parois de la grande nef ⁽³⁾. Mais rien n'est publié encore des peintures des bas côtés.

Une première interprétation d'ensemble a été tentée par Kraus ⁽⁴⁾. Mais il s'est limité aux parties les plus visibles et il s'est lourdement trompé sur un bon nombre de sujets. Une partie de ses erreurs a été corrigée l'année suivante par Dobbert qui, utilisant les propres planches de son devancier, n'étendait ses observations qu'aux registres les mieux con-

⁽¹⁾ SALAZARO, *Studii sui monumenti dell' Italia Meridionale dal IV al XIII secolo*, 1^a parte, Napoli, 1874, in-folio. Reproductions en couleurs de l'abside centrale, de la Femme adultère, de la Crucifixion ; en photographie, du Jugement dernier (aux planches — non numérotées — 9, 10, 15, 7). Les copies originales d'Autoriello sont exposées au Musée de Capoue. La série comprend : Zachée, Samaritaine, Femme adultère, Guérison de l'Aveugle-né, Mise au tombeau, Descente aux Limbes, Jugement dernier. Manque la Crucifixion. Pour l'abside centrale, c'est la lithographie, non l'aquarelle, qui est exposée. Ces copies ne sont pas d'une fidélité absolue et elles ont le tort de compléter certaines lacunes des fresques. Les gravures de DIEHL, *L'art byzantin dans l'Italie méridionale*, Paris, 1894, S. DI GIACOMO, *Une basilique du XI^e siècle, S. Angelo in Formis* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1896, II, pp. 137-150), PARENTE, *La Basilica di S. Angelo in Formis*, 1912, sont faites d'après les copies d'Autoriello. Nous ne citons que pour mémoire les dessins au trait de SCHULZ, *Denkmaeler der Kunst des Mittelalters in Unteritalien*, 1860, pl. LXX, LXXI.

⁽²⁾ KRAUS, *Die Wandgemaelder von S. Angelo in Formis* (*Jahrbuch der Koeniglich Preussischen Kunstsammlungen*, t. XIV, 1893, p. 3-21, 84-100). Dans Bertaux, le Jugement dernier (fig. 101) est une reproduction de Kraus, probablement aussi la Femme adultère (fig. 99). Seules les photographies de l'ange de l'abside (fig. 98) et des lunettes au-dessus de la porte (fig. 97) sont originales.

⁽³⁾ Prendre garde que l'assemblage, fait sur le plan des parois latérales, ne vaut que pour celles-ci. Les arrière-plans d'abordent d'une photographie sur l'autre. Ainsi, la planche II montre, dans le bas côté sud, huit fenêtres qui, en réalité, n'en sont que cinq : les fenêtres 2 et 3 de la première photographie sont les mêmes que 1 et 2 de la seconde ; la fenêtre 4 de la seconde reparaît sur la troisième. De même, une fenêtre répétée à la planche III. Je note en passant, que les deux plans de Kraus et de S. di Giacomo sont faux : l'un et l'autre ne donnent à l'église que six colonnes au lieu de sept et placent inexactement les fenêtres des bas côtés ; le second donne aux absides une forme fantaisiste. Le plan de Kraus n'est qu'une copie de celui de Schulz.

⁽⁴⁾ Celle de Schulz (*op. cit.*, t. II, p. 170-182) est incomplète. Un badigeon couvrait alors la plus grande partie du cycle évangélique. Pour le reste, nombreuses erreurs et lacunes.

servés du cycle évangélique : il ne pouvait rien dire sur le cycle d'Ancien Testament, ni sur les scènes du porche ⁽¹⁾.

Plus récemment, un avocat de Capoue, M. Pasquale Parente a consacré à la basilique, dans la revue *Storia e Arte* de Florence, plusieurs articles qu'il a réunis et développés en une courte brochure ⁽²⁾. Après un examen du problème chronologique, il donne une description du monument qui, pour l'interprétation des peintures, ne marque pas un progrès sur les précédentes : pour la plupart des sujets, il se borne à renvoyer à Kraus, sans se douter des corrections de Dobbert ⁽³⁾. En outre, son énumération — comme celle de Kraus, d'ailleurs — a le défaut de ne pas faire ressortir la suite du cycle.

A notre tour, nous allons parcourir la série des peintures, en nous arrêtant surtout à celles dont l'interprétation plus délicate n'a pas encore été donnée de façon exacte ou tout à fait précise. Ces notes permettront de reconnaître, sur les planches de Kraus, certains détails peu visibles. Et, pour les parties non publiées, elles suppléeront, en quelque mesure, à l'absence de reproductions.

Peintures du porche

LUNETTES SUPERPOSÉES AU-DESSUS DE LA PORTE. — Médaillon de la *Vierge orante*, porté par deux anges. Buste de *Saint-Michel*, globe en mains, ailes éployées. (Voir Bertaux, fig. 97, ou Diehl, *Manuel d'Art Byzantin*, fig. 342). Il est inexact de dire que les lettres écrites sur le globe de Michel ou près de la Vierge sont « en cursive grecque ». Ce sont des

⁽¹⁾ DOBBERT, *Zur byzantinischen Frage. Die Wandgemaelde in Sant' Angelo in Formis* (Jahrbuch d. k. P. Kunstsammlungen, t. XV, 1894, pp. 125-159, 211-229).

⁽²⁾ PARENTE, *La Basilica di S. Angeló in Formis (presso Capua) e l'arte del secolo XI*, S. Maria Capua Vetere, 1912, in-8°, 104 p.

⁽³⁾ Rendons lui cette justice que, pour une scène (Nouv. Test. n° 46, b), il a trouvé la véritable interprétation.

capitales très légèrement historiées, de tout point comparables à celles qui se voient dans les mosaïques ou peintures murales grecques du onzième siècle.

LUNETTES SOUS LES QUATRE TRAVÉES DU PORCHE. — Histoire, en quatre tableaux, de la *Visile de saint Antoine à saint Paul*. (Seule reproduction dans les dessins à petite échelle, inexacts et intervertis, de Schulz, pl. LXX). Dans Kraus et Parente, le sujet est indiqué seulement de façon générale et le premier épisode est faussement donné comme la Tentation de saint Antoine.

Les images se suivent de gauche à droite. Elles interprètent, par le menu, le récit de saint Jérôme (*Vita S. Pauli primi eremitae*, 7-14, Migne, *P. L.*, t. 23, col. 22-27). Cette constatation infirme l'argument que Bertaux a voulu tirer (p. 252) du fait que les saints ici représentés étaient orientaux.

Tableau I. Deux épisodes :

a) *Saint Antoine et le Satyre*. Antoine marche vers la droite, appuyé sur un bâton (*venerabilis senex infirmos artus baculo regente sustentans, cœpit ire...*). Le Satyre, les deux mains levées, lui présente de la main droite un objet peu distinct qui doit être un régime de dattes : « *inter saxosam convallem haud grandem homunculum videt, aduncis naribus, fronte cornibus asperata, cujus extrema pars corporis in caprarum pedes desinebat... Memoratum animal palmarum fructus eidem ad viaticum, quasi pacis obsides, offerebat* ».

b) *Saint Antoine arrive à la caverne de saint Paul*. Il est debout à l'extérieur et semble regarder au dedans ou frapper à la porte. Saint Paul couvert de sa tunique de palmes (*contextis palmarum foliis vestiebatur*), est assis à l'intérieur, auprès d'un palmier dont la tête traverse la voûte de la grotte ; à ses pieds, un animal sauvage boit dans un bassin.

Tous ces traits ont leur explication dans le récit de saint

Jérôme. Après la rencontre du Satyre, Antoine a continué sa route. Le matin du troisième jour, comme il était près de désespérer, « *intuetur lupam silis ardoribus anhelantem ad radicem montis irrepere* ». Il la suit jusqu'à une caverne où elle vient d'entrer et « *intro coepit aspicere* ». C'est cet instant qui est figuré — ou, plutôt, l'instant suivant. Car Paul, ayant entendu du bruit, a fermé sa porte à clef et Antoine doit frapper et insister : « *usque ad sextam et eo amplius horam aditum precabatur dicens :... qui bestias recipis hominem eur repellis... ?* S'il pousse un palmier dans la grotte, c'est que, bientôt, le biographe, sans faire sortir les deux ermites, les montrera au pied de cet arbre.

Tableau II. *Embrassement des deux ermites*, à l'intérieur de la grotte que traverse encore le palmier : « *Paulus palefecit ingressum. Quo aperto, dum in mutuos miscentur amplexus, propriis se salutavere nominibus* ». Toujours le bassin, dont il va être question à la scène suivante, mais sans la louve.

Tableau III. *Saint Paul et saint Antoine nourris par le corbeau*. Deux moments distincts représentés simultanément : le corbeau vole en l'air, apportant un pain ; les deux ermites assis dans la grotte, au pied du palmier et près du bassin, se le partagent, en tirant chacun par un bout. Traduction fidèle de la *Vita* : « *Inter has sermocinationes suspiciunt alitem corvum in ramo arboris consedissee qui inde leniter subvolabat et integrum panem ante ora mirantium deposuit... Igitur Domino gratiarum actione celebrata, super vitrei marginem fontis uterque consedit. Hinc vero quis frangeret panem oborta contentio pene diem duxit in vesperum... Tandem consilium fuit ul, apprehenso e regione pane, dum ad se quisque nilitur, pars sua remaneret in manibus* ».

Tableau IV. *Saint Antoine voit l'âme de saint Paul emportée au ciel*. A gauche, une petite maison d'où vient de sortir Antoine. Son bâton à la main, il s'arrête pour regarder Paul

emporté au ciel par deux anges au milieu d'une gloire lumineuse. Encore la traduction de la légende : Paul, se sentant près de mourir a prié Antoine d'aller chercher le manteau que lui donna jadis saint Athanase afin d'y être enseveli. Antoine rentre chez lui (*ad habitaculum pervenit*), puis repart emportant le manteau : « *Cumque jam dies alia illuxisset et trium horarum spatio iter remaneret, vidit inter angelorum catervas... niveo candore Paulum fulgentem in sublime conscendere* ». La part d'adaptation est réduite au minimum : le peintre a placé la vision auprès de l'« habitaculum » de saint Antoine — ou plus exactement, il a rapproché, comme au tableau précédent, deux moments distincts : le départ d'Antoine, la vision.

Absides

ABSIDE CENTRALE. Dans la conque, *Jésus-Christ* trône entre les quatre symboles. En bas, les archanges *Michel*, *Gabriel*, *Raphaël* entre saint *Benoît* et *Desiderius* qui offre le modèle de l'église.

ABSIDE DROITE. Dans la conque, *Vierge* vue à mi-corps, tenant l'*Enfant*, entre deux anges. En bas, six saints debout, séparés par des arbres.

L'abside centrale a été souvent publiée, mais toujours d'après l'aquarelle d'Autoriello. Par erreur, cette copie a supprimé le clocher au modèle de l'église que tient en mains *Desiderius*. Sur la fresque, le clocher (à plusieurs étages percés de fenêtres) est, non à droite de la façade, comme il est placé en réalité, mais à gauche et un peu en arrière. C'est de la même façon et à la même place qu'il est représenté dans une miniature du Mont-Cassin publiée par S. di Giacomo (*Gaz. des Beaux-Arts*, loc. cit., p. 144). Le déplacement n'a d'autre cause qu'une difficulté de perspective. Mais la forme semble

indiquer qu'à l'origine le clocher était un de ces hauts campaniles dont on a tant d'exemples si élégants. La miniature lui donne au moins trois étages de baies trigéminées au-dessus des étages inférieurs plus massifs ; dans la fresque, les étages du haut sont coupés par l'encadrement de la peinture : leur nombre reste indéterminé.

La forme actuelle du clocher, réduit à deux étages, le premier en grand appareil percé de meurtrières, le second en briques avec baies bigéminées, n'est donc pas primitive. Elle remonte, du reste, à une restauration récente. Les photographies plus anciennes (par exemple, *Gaz. des B. A.*, *loc. cit.*, p. 140) montrent au-dessus de la corniche du second étage un fragment de mur avec l'amorce d'une triple baie qui laissait deviner la suite du monument. On l'a remplacé par un parapet d'un fâcheux effet.

Jugement dernier sur la paroi occidentale de la grande nef

Suffisamment connu par l'excellente reproduction de Kraus (pl. I) et les nombreuses descriptions qui en ont été données. Inutile de rien ajouter.

Cycle biblique aux parois latérales

Le cycle biblique se développe en deux séries parallèles, tout autour de l'église : *Ancien Testament*, aux parois des bas côtés ; *Nouveau Testament*, ou, plus exactement, *Évangile*, dans la nef majeure au-dessus des arcades. Les deux séries se déroulent dans le sens habituel, de gauche à droite, descendant, au côté droit, des absides vers le fond, pour remonter, au côté gauche, du fond vers les absides et passer ensuite à un autre registre.

Il y avait deux registres dans les bas côtés, trois dans la

nef. Ceux des bas côtés se continuent sur la paroi occidentale de chacune des nefs latérales.

Ont péri : aux bas côtés, les deux registres de la paroi latérale droite, le second registre de la paroi latérale gauche avec la dernière scène du premier registre ; dans la nef, les deux registres supérieurs de droite.

Dans les parties du cycle coupées par des fenêtres (registre supérieur aux bas côtés et dans la nef), les tableaux sont limités naturellement. Ailleurs, ils sont séparés par des encadrements qui imitent, en général, des pilastres diversement décorés et rappellent ceux de Sant'Urbano alla Caffarella, près de Rome, qui sont de même époque.

A chaque tableau correspond le plus souvent un sujet. Il y a pourtant des paraboles détaillées en plusieurs tableaux et, inversement, on trouvera, réunis en un même tableau, des sujets distincts. Le nombre des scènes varie donc suivant la manière de compter. Nous compterons et numéroteurons, non les sujets, mais les tableaux.

Le cycle comportait de 100 à 105 tableaux, dont une soixantaine vont être identifiés par eux-mêmes ou par les inscriptions qui les accompagnaient. Une vingtaine d'autres, complètement détruits, pourront être restitués avec certitude. La part de l'inconnu est réduite à un petit nombre de sujets.

Les tableaux sont de dimensions inégales. Dans la nef majeure, les sept fenêtres (qui ne répondent pas aux centres d'entrecolonnements) sont également espacées, mais les deux tableaux extrêmes sont plus étroits que les six autres. Aux bas côtés, les huit fenêtres (en partie bouchées aujourd'hui) sont irrégulièrement distribuées : les dernières, vers le fond de l'église, sont en face de la colonne, laissant après elles place pour un tableau très vaste.

Dans les registres non coupés de fenêtres, la longueur des tableaux est arbitraire et n'est pas toujours en rapport avec le nombre des personnages.

Sauf de rares exceptions, chaque tableau était accompagné d'un texte formant un hexamètre généralement léonin. Kraus en a lu quelques-uns. A la manière dont il les coupe, il ne semblerait pas en avoir reconnu toujours le caractère métrique. En outre, il s'est trompé en attribuant, parfois, à un tableau le texte qui le surmonte, alors que la légende est régulièrement en dessous du sujet qu'elle explique. Il a même poussé la confusion jusqu'à réunir des fragments de textes empruntés à des registres différents.

Les amateurs de curiosités regretteront qu'il n'ait pas pris la peine de déchiffrer intégralement ces brèves épigraphes. Il le pouvait, ayant construit des échafaudages pour faire ses photographies. Quant à nous, à qui ces moyens et le temps faisaient défaut, nous nous sommes bornés à lire d'en bas, à la jumelle, ce que nous avons pu. Nous nous sommes appliqué surtout aux textes des scènes détruites ou douteuses qu'ils nous ont souvent permis d'identifier.

Ancien Testament

PREMIER REGISTRE. BAS CÔTÉ DROIT. Paroi sud.

Les neuf tableaux de la paroi sud sont entièrement détruits. Le dernier, plus large que les autres, comprenait deux ou trois sujets. Soit, en tout, dix ou onze sujets. C'est le nombre qu'on trouve en deux œuvres à peu près contemporaines : le « paliotto » de Salerne et les mosaïques de la Chapelle Palatine, à Palerme ⁽¹⁾. Voici les deux séries :

(1) Le cycle de Monreale, plus récent et plus développé, comprend, pour cette période de l'histoire biblique, quinze sujets.

PALIOTTO DE SALERNE ⁽¹⁾.

1. *L'Esprit de Dieu porté sur les eaux. Séparation du jour et de la nuit* (premier jour de la création).

2. *Création des anges* (correspondant à la création du firmament ou du ciel : deuxième jour).

3. *Création des plantes* (troisième jour).

4. *Création du soleil, de la lune et des étoiles* (quatrième jour).

5. *Création des poissons et des oiseaux* (cinquième jour).

6. *Création des animaux terrestres* (sixième jour). A la suite, il manque certainement une plaque (deux sujets).

7. [*Création de l'homme*].

8. [*Repos de Dieu ou Interdiction de manger le fruit de l'arbre*]

9. *Création de la femme*.

10. *Péché originel*. ⁽²⁾

(1) Voir, dans BERTAUX, *L'art dans l'Il. mér.*, pp. 431-433, pl. XIX-XX, la reconstruction et la photographie du « paliotto ». Il y a des méprises ou des inexactitudes dans les interprétations : quelques sujets ne sont pas en place (surtout pour le Nouveau Testament) et quelques lacunes ne sont pas signalées. Moins bonne restitution dans VENTURI, *Storia dell' Arte Italiana*, t. II, pp. 621-625, fig. 458-469. Il ne sera pas inutile de donner ici une restitution plus complète et une interprétation plus précise du célèbre monument.

(2) Voici la suite des scènes du « paliotto » que l'on pourra comparer à celle de Sant' Angelo. Nous donnons les références des sujets moins connus :

11. *Adam et Ève expulsés du Paradis terrestre*.
12. *Adam et Ève travaillent la terre*.
13. *Offrandes de Caïn et Abel*.
14. *Meurtre d'Abel. Condamnation de Caïn*.
15. *Dieu apparaît à Noé et lui ordonne de construire l'arche* (Gen., 6, 13).
16. *Construction de l'arche*.
17. *Dieu ferme l'arche « du dehors » après que Noé y est entré* (Gen., 7, 16).
18. *La colombe rapporte à Noé le brin d'olivier* (Gen., 8, 11).
19. *Dieu dit à Noé de sortir de l'arche* (Gen., 8, 15).
20. *Sacrifice offert par Noé* (Gen., 8, 20).
21. *Dieu bénit « Noé et ses fils »* (Gen., 9, 1).
22. *Noé fait le vin*.
23. *Ivresse de Noé* (Gen., 9, 23).
24. *Dieu « descend voir la tour » de Babel* (Gen., 11, 5).
25. *Dieu apparaît à Abraham qui lui dresse un autel* (Gen., 12, 7).
26. *Le Pharaon rend Sara à Abraham* (Gen., 12, 19).

Ici, manque certainement une plaque figurant l'épisode si important de l'Hospitalité d'Abraham. On pouvait avoir les deux dispositions suivantes :

- | | |
|--|--|
| 27. [<i>Abraham adore les anges</i> (Gen., 18, 2)]. | 27. [<i>Hospitalité en un ou deux épisodes</i>]. |
| 28. [<i>Il les sert à table</i> (Gen., 18, 8)]. | 28. [<i>Les anges à Sodome</i> (Gen., 19, 1-14)]. |

MOSAÏQUES DE LA CHAPELLE PALATINE.

1. *L'Esprit de Dieu sur les eaux et création de la lumière (premier jour).*
2. *Création du firmament (deuxième jour).*
3. *Séparation de la terre et de la mer (troisième jour).*
4. *Création du soleil, de la lune et des étoiles (quatrième jour).*
5. *Création des poissons et des oiseaux (cinquième jour).*
6. *Création des animaux terrestres et de l'homme (sixième jour).*
7. *Repos de Dieu (septième jour).*
8. *Interdiction de manger le fruit de l'arbre de la science.*
9. *Création de la femme.*
10. *Le péché originel.*
11. *Reproches de Dieu à Adam et Ève (¹).*

29. Abraham « dans la vallée de Mambré », prie avec insistance pour Sodome (*Gen.*, 18, 22-33).

30. Abimélech libère Sara et l'avertit d'être prudente (*Gen.*, 20, 16).

31. Sacrifice d'Isaac (*Gen.*, 22, 11).

32. Bénédiction de Dieu à Abraham (*Gen.*, 22, 17).

Ici, manquent probablement plusieurs plaques se rapportant à l'histoire d'Isaac et de Jacob. Cependant, comme le récit devient moins dense vers la fin, il se pourrait qu'il y ait eu ici une lacune. Nous numérotions les dernières plaques telles quelles, sans indiquer de lacunes, sauf en un cas certain :

33. Échelle de Jacob (*Gen.*, 28, 12).

34. Moïse se déchausse pour approcher du buisson ardent (*Ex.*, 3, 5).

35. La verge de Moïse changée en serpent (*Ex.*, 4, 3).

36. La main de Moïse atteinte de la lèpre (*Ex.*, 4, 6).

37. Demi-plaque manquante : un épisode de l'histoire de Moïse.

38. La loi donnée à Moïse sur le mont Sinaï.

(¹) Voici la suite du cycle. Les sujets étant accompagnés de légendes, il ne peut y avoir de doutes sur leur interprétation.

12. Adam et Ève expulsés du Paradis terrestre.

13. Adam au travail, Ève dans la douleur.

14. Offrandes de Caïn et Abel.

15. Meurtre d'Abel. Condamnation de Caïn.

16. Lamech apprend à ses femmes qu'il a tué Caïn (refait en style moderne).

17. Enoch enlevé au ciel (style moderne).

18. Noé et ses trois fils (style et sujet modernes).

19. Construction de l'arche.

20. La colombe rapporte le brin d'olivier.

21. Sortie de l'arche.

22. Invasse de Noé.

On peut être certain que ceux des sujets qui sont communs aux deux séries étaient représentés à Sant'Angelo. Pour les rares sujets où le « paliotto » diffère des mosaïques (par exemple, œuvre du troisième jour, il serait téméraire de faire un choix. Quoi qu'il en soit, l'œuvre des sept jours était racontée par le menu ; puis venait la création de la femme et le péché originel.

Paroi du fond. Deux tableaux :

10. *Adam et Ève expulsés du Paradis terrestre* (Ainsi K., P. — Dessin au trait dans Schulz, pl. LXX). Adam avance de lui-même ; Ève qui résiste est poussée par l'ange. En dessous, légende à demi détruite :

[Isti plectuntur (?)] quibus Eden jure negatur.

11. *Offrandes de Caïn et Abel* (Ainsi K., P.). Un autel. Caïn, à droite, Abel, à gauche, font leur offrande, les mains couvertes du manteau. Légende :

Conspicit haec laudans Deus, istaque munera damnat.

{ Dans K., au lieu de haec, « ecce » qui fausse le vers .

PREMIER REGISTRE. BAS CÔTÉ GAUCHE. Paroi du fond : un seul tableau (n° 12), comprenant trois scènes séparées par des arbres :

a) *Meurtre d'Abel* (Ainsi K., P.). Abel terrassé ; Caïn lui pose un pied sur le corps et l'assomme avec une massue.

23. *Construction de la Tour de Babel.*

24. *Abraham adore les trois anges et les sert à table.*

25. *Les deux anges défendus par Lot à Sodome.*

26. *Destruction de Sodome.*

27. *Dieu ordonne à Abraham de sacrifier Isaac. Le sacrifice.*

28. *Éliezer et Rebecca à la fontaine. Rebecca ramènée par Éliezer.*

29. *Bénédictio de Jacob par Isaac. Esau à la chasse.*

30. *Échelle de Jacob. Pierre de Béthel.*

31. *Jacob lutte avec l'ange.*

b) *Condamnation de Caïn* (Ainsi K., P.). Tremblant et tenant encore la massue, il regarde la Main divine apparue dans le ciel.

c) *Dieu commande à Noé de construire l'arche* (K. incertain ; P. : Noé). Noé s'incline, les deux mains élevées vers la Main divine.

Paroi latérale : Neuf tableaux séparés par les fenêtres. Le dernier détruit ; les autres en mauvais état. (Pas d'interprétation dans P. qui renvoie à K.).

13. *Construction de l'arche*. (K. confus, ne semble pas distinguer ce tableau du suivant). Scène complexe. A gauche, un homme abat un arbre à coups de hache ; un autre vient vers lui, une cruche sur l'épaule. A droite, la construction proprement dite : Noé menuise, courbé en deux, au premier plan ; ses fils montent l'arche, en arrière.

14. *L'arche sur les eaux*. (Ainsi K.). Masse cubique, ouverte sur le devant, où apparaissent, rangés sur deux lignes, derrière une balustrade, Noé, ses trois fils et leurs quatre femmes. Noé étend la main pour recevoir la colombe qu'on ne voit pas. Seul, il a le costume des patriarches : robe longue, manteau antique et nimbe. Les autres hommes sont en tuniques courtes.

15. *Sacrifice de Noé*. (Ainsi K.). A droite, l'autel sur lequel est posé un veau. Noé s'incline, les deux bras tendus vers le ciel. Deux de ses fils derrière lui. Le reste de la famille, sur la gauche, en second plan.

16. *La Tour de Babel*. (K. : Échelle de Jacob ?). Au milieu, la tour, mince, cylindrique, unie. A sa base, un homme gâche du mortier. A gauche, un compagnon, la cruche sur l'épaule, lui apporte de l'eau. A droite, deux autres passent des matériaux aux ouvriers qui maçonnerent sur la tour. Ni machines, ni échafaudages, car elle n'est guère élevée.

17. *Abraham et les trois anges*. (Ainsi K.). A gauche, Sara devant la porte de sa maison, les deux bras levés. Au milieu, Abraham, en avant de l'arbre, s'incline devant les anges qui arrivent de la droite.

18. *Rencontre d'Abraham et de Melchisédec*. (K. n'explique pas). L'interprétation n'est pas absolument certaine ; mais elle ne laisse guère de doute. Au gauche, un ciborium porté sur quatre colonnes sous lequel un personnage, en riches vêtements brodés, accompagné d'un ou de plusieurs assistants, est debout, la main tendue, devant un objet semblable à une table ou à un autel : ce doit être Melchisédec, « sacerdos Altissimi » (*Gen.*, 14, 18), offrant le pain et le vin. En face, à droite, plusieurs personnages très confus, parmi lesquels il faut probablement reconnaître Abraham et sa suite.

19. *Sacrifice d'Isaac*. (Ainsi K.). Abraham, sur le point d'immoler Isaac, se retourne et lève la tête vers l'ange qui descend du ciel.

20. Scène peu distincte dont l'interprétation reste incertaine. (K. : Songe d'un personnage endormi). Voici ce que nous avons noté : Vers la droite, un patriarche (nimbe, costume antique) est couché, la tête appuyée sur le coude, le visage tourné vers la gauche ; derrière lui, tout à droite, un homme imberbe, en tunique courte, est debout, tourné à droite ; à l'extrémité gauche, devant une porte, deux personnages, l'un probablement âgé, l'autre jeune homme, semblent observer le patriarche couché. Après avoir longtemps cherché, il nous semble que, dans le patriarche étendu, il faut voir *Isaac près de mourir* ; le jeune homme de droite serait *Ésaü parlant pour la chasse* ; à gauche, le *complot de Rébecca et Jacob*. La seule objection est que les deux figures de gauche nous ont paru masculines ; mais ce peut être une erreur. Aucune autre explication ne satisfait. Le songe de Joseph auquel on pourrait penser est, chronologiquement, trop éloigné et

ni la figure du patriarche, ni les personnages environnants ne conviennent à la scène.

Le dernier tableau (n° 21) est détruit. Si l'hypothèse précédente est juste, on supposera volontiers ici : *La bénédiction de Jacob par Isaac et le retour d'Esau*.

DEUXIÈME REGISTRE. Toutes les images des parois latérales (une douzaine de tableaux sur chacune) sont effacées et partiellement remplacées par des peintures modernes, qui n'ont avec les anciennes aucun rapport. Il ne reste d'antique que deux tableaux, sur les parois du fond. Il serait vain de chercher à combler des lacunes si considérables.

Au fond du bas côté droit : *Vocation de Gédéon*. (Ainsi K., P.). Deux parties :

a) Gédéon, le fléau à la main, bat le blé ; l'ange, debout sur la droite, lui parle un sceptre à la main. Les deux personnages sont séparés par un arbre (*Jud.*, 6, 11-12).

b) L'ange élève sa baguette au-dessus des mets (un quadrupède et des pains) posés sur une pierre que le feu consume (*Jud.*, 6, 20-21).

Au fond du bas côté gauche : *Martyre de saint Pantaléimon*. (K. : S. Georges ; P. : S. Pancrace) ⁽¹⁾. Vaste scène en plusieurs parties : A gauche, un roi couronné, sceptre en main, est assis, la droite tendue dans un geste de commandement. Derrière lui, un garde, le glaive haut. Devant, deux hommes parlent au roi en suivant du regard la scène qui se déroule à droite. Celle-ci comprend : au centre du tableau, un jeune homme attaché par les pieds, par la ceinture et par les épaules sur la jante d'une grosse roue prête à rouler du haut d'une

⁽¹⁾ M. Parente, qui a lu les premières lettres du nom S. P. A. N., écarte l'hypothèse de « saint Pantaléon » pour l'étrange raison que voici : « perche questi non solo non subi il martirio della ruota, ma quanto non fu sacrificato in eta giovanile » (p. 68). S'il ajoute : « il martirio del medico San Pantaleone e descritto con molta precisione che manca nella descrizione del martirio di San Pancrazio », il est manifeste que ses renseignements n'ont été puisés qu'au Martyrologe Romain.

colline (entre les rayons de la roue : S. P. A. N.) ; plus à droite, le même jeune homme, debout dans le ciel au-dessus de la roue, tandis qu'autour d'elle et sous elle gisent quantité d'hommes et de femmes ; d'autres, en arrière-plan, se détournent avec épouvante.

Tout cela traduit très exactement le récit métaphrastique du martyre de saint Pantéléimon (AA. SS., éd. Palmé, juillet, t. VI, p. 412-420). Le saint était jeune : « *Erat autem et moribus modestus, sermone jucundus, pulchritudine insignis* » (n° 2, p. 412) l'empereur lui rappelle « *quam ego te benignis adspexerim oculis et quemadmodum, cum ego te in meam adscivissem familiam, praeceptorum tuo Euphrosyno diligenter mandaverim ut te quamprimum faceret in medicina praestantissimum* » (n° 13, p. 416). Après le récit de divers tourments, nous lisons : « *Sic ergo dubitans Maximianus : Quid faciam dicebat Pantoleoni ?... Illi autem : Fiat, aiunt, rota et ea in altum locum feratur. Deinde cum ei fuerit alligatus Pantoleon per declivem mittatur...* ». C'est ce conseil qui est figuré à gauche — à moins qu'on ne veuille y voir un interrogatoire du martyr, chose peu probable, en vérité, car nous ne l'avons pas reconnu parmi les assistants. Le sens du reste est indubitable. Lisons (n° 24, p. 418) : « *Cum ergo jam constructa esset rota, rursus concurrente magna multitudine utpote quod imperator adesset spectator, alligatur Martyr rotae et per declivem dimittitur...* » (second épisode). Le saint invoque le Tout-puissant : « *Ille autem protinus aderat... et ad ostendendam praesentiam rumpebantur vincula, Martyr relaxabatur et erat ab omni malo integer. Rota autem, non tam contra illum, quam pro illo acta, occidit multos infideles... Propter hoc timor invasit civitatem...* » (troisième épisode).

Les scènes qui suivaient, sur le second registre de la paroi gauche, paraissent avoir repris la série des événements bibliques. On peut le conclure de ce fait que le bas du premier

tableau a conservé, avec des traces de personnages, un commencement de légende : « Qui... » (Le martyr de saint Pantéléimon n'en avait pas). Si l'on est surpris qu'une scène étrangère vienne interrompre le cycle biblique, on se rappellera qu'il en est de même à Monreale (histoire des saints Caius et Castus et de saint Castrensis à la paroi occidentale de la basilique) (1).

Nouveau Testament

Pour les scènes bien visibles sur les planches de Kraus, nous nous bornerons à l'indication des sujets. Les principaux points de contact avec l'iconographie cappadocienne seront signalés.

PREMIER REGISTRE DE DROITE. Entièrement détruit. Les légendes mêmes ont péri ; mais on peut rétablir les sujets des huit tableaux par comparaison avec d'autres cycles, en particulier avec celui du « paliotto » de Salerne (2).

1. *Annonciation.*
2. *Visitation.*
3. *Songe de Joseph* (?).
4. *Voyage à Bethléem* (?).
5. *Nativité.*
6. *Annonce aux Bergers* (?).
7. *Adoration des Mages.*
8. *Fuite en Égypte.*

(1) Avant de passer au Nouveau Testament, il conviendrait d'énumérer la série des prophètes aux écoinçons de la colonnade dans la grande nef. Nous n'avons rien noté à leur sujet et renvoyons aux planches et au texte de Kraus, p. 84-86.

(2) Voir les photographies et la reconstruction de cette partie du « paliotto » dans BERTAUX, pl. XIX. S'il a justement reconnu que les plaques devaient être divisées en quatre groupes, où se suivent d'abord les demi-plaques du haut, puis les demi-plaques du bas, il ne s'est pas aperçu de lacunes certaines (Annonciation, Tentation, Trahison) qui permettent d'affirmer que le nombre primitif des plaques était au moins de six dans chaque groupe. En outre, il a placé deux scènes du quatrième groupe dans le second et il a oublié une demi-plaque vue par VENTURI, *Storia dell' Arte Italiana*, II, fig. 466. Voici une reconstruction plus exacte :

Pallotto de Salerne — Nouveau Testament.

PREMIER GROUPE					
1 [Annonciation].	2 Visitation.	3 Doute et songe de Joseph.	4 Voyage à Bethléem.	5 Nativité.	6 Annonce aux Bergers.
7 [Mages observant l'étoile ?].	8 Mages devant Hérode.	9 Adoration des Mages.	10 Songe de Joseph.	11 Fuite en Égypte.	12 Massacre des Innocents.
DEUXIÈME GROUPE					
1 Présentation.	2 [Jés. au temple, ou Prédic. du Bte].	3 Baptême.	4 [Tentation].	5 Jésus, servi par les anges.	6 Vocation de Pierre et André.
7 Noces de Cana.	8 [?].	9 Transfiguration.	10 [Lépreux ?].	11 Fils de la Veuve.	12 Hydrophobie.
TROISIÈME GROUPE					
1 Samaritaine.	2 Multiplication des pains.	3 [?].	9 Crucifixion.	4 Paralytique.	5 Aveugle.
6 Lazare et Raimeaux.	7 Cène et Lavement des pieds.	8 [Trahison].	10 Soldats et sépult.	11 Descente aux Limbes.	12 Femmes au tombeau.
QUATRIÈME GROUPE					
1 Apparition à Pierre (Lc, 24, 34).	2 Apparition aux Maries.	3 Repas d'Emmaüs.	4 Retour des discip. d'Em. vers ap.	9 Ascension.	10 Bénédic. des apôtres.
5 Apparition aux dix, sans Thom.	6 Apparition, Thomas présent.	7 [?].	8 Apparition au bord du lac.		11 Pentecôte.

Dans le troisième et le quatrième groupe, les dimensions anormales de la Crucifixion et de l'Ascension justifient les irrégularités dans la suite logique.

L'Annonce aux Bergers pouvait être réunie à la Nativité et remplacée par la Présentation ou l'Apparition de l'ange à Joseph. On a pu encore faire place à ces sujets en supprimant le premier Songe et le Voyage.

PREMIER REGISTRE DE GAUCHE. En mauvais état, mais reconnaissable. (P. l'omet, renvoyant à K.).

9. *Hérode ordonne le massacre.* (K. hésite entre le vrai sujet et les Mages devant Hérode ; D. exact). Hérode, assis à gauche, parle la main levée ; derrière lui, le notaire debout ; devant, deux soldats partent pour exécuter l'ordre. Composition de type cappadocien.

10. *Massacre des Innocents.* (K., D.). A gauche, des soldats massacrent. Monceau de cadavres à leurs pieds. A droite, une femme accroupie se déchire les joues avec les ongles ; une autre, un enfant mort sur les genoux, s'arrache les cheveux à deux mains ; une troisième se lamente debout : traits cappadociens, mais la composition est enrichie.

11. *Jésus au temple.* (K., D.). Adulte, il est assis de face, sur un trône, entre deux docteurs qui l'encadrent. En arrière, fond d'architectures, au-dessus desquelles apparaissent, de part et d'autre, les têtes nimbées de Joseph et de Marie. Sauf ce dernier trait, la composition est conforme au type de Cappadoce.

12. *Prédication du Baptiste.* (K. hésite entre le vrai sujet et la Rencontre de Jésus et du Baptiste ; D. exact). A gauche, Jean-Baptiste montre la cognée plantée dans le tronc de l'arbre. A droite, groupe d'auditeurs sortant des portes de Jérusalem. Composition cappadocienne.

13. *Baptême de Jésus.* (K., D.). Absolument conforme au type cappadocien de la deuxième période.

14. *Première tentation : la faim.* (K. indécis, D. exact).

Satan montre à Jésus une pierre dans une corbeille posée à terre.

15. *Deuxième tentation : la vaine gloire.* (K., D.). Jésus debout sur un dôme porté par huit colonnes. Le démon, à droite, l'invite à se jeter en bas. Peut-être, à gauche, image de Jésus transporté sur les nuages : premier acte de la scène.

16. *Troisième tentation : les richesses.* (K. hésite, D. devine juste). Image confuse dans la planche de Kraus ; nette en réalité. Jésus est assis à gauche, sur la montagne, la main tendue vers le démon qui tombe à la renverse, les deux bras battant l'air, comme foudroyé.

DEUXIÈME REGISTRE DE DROITE. Peintures détruites, sauf dans le bas des tableaux. Mais la plupart des sujets peuvent être rétablis par les inscriptions. (Aucun essai de restitution dans K. et P.).

17. *Vocation des apôtres au lac.* Jésus était debout à gauche, comme en Cappadoce. (Vestiges du personnage et, à droite, de la mer). De la légende on lit :

Hic vocat, hi bini.....

18. *Miracle de Cana.* Identifié par la légende :

Rex jubet, alma petit, rubet unda, minister obedit.

On devine que la table était à droite avec un petit nombre de convives (trois, probablement). Au milieu, les serviteurs, tournant le dos à la table, remplissent les urnes alignées sur deux rangs. Jésus devait être debout à gauche, parlant au serviteur. Composition cappadocienne.

19. *Guérison du lépreux.* Jésus était debout à gauche, suivi de deux apôtres. Devant lui, à une certaine distance, on voit les jambes nues et la main du lépreux, qui s'incline profondément. Légende :

Hunc maculis mundat, mundu(m) qui crimine [pur]gat.

20. *Tempête apaisée*. On voit, dans le bas du champ, quelque chose de confus et clair qui est la mer. Peut-être, à gauche, un fragment de la barque. Légende :

[Im]pera[t] et ventus, mare, turbo, procella quiescunt.

21. *Guérison du paralytique*. Identifiée seulement par la légende :

Tolle vadens lectum : facit hoc spes firma parentum.

(Allusion à Lc, 5, 20, 24 : « Quorum fidem ut vidit, dixit... Tibi dico, surge, tolle lectum tuum... ». Cf. Mc, 2, 5, 11).

22. *Guérison de l'hémorroïsse*. Jésus était à gauche, suivi de deux apôtres. Légende :

Egra diu tangit ve[stem], st[atque il]lico sanguis.

23. *Résurrection de la fille de Jaïre*. Identifiée par la légende :

Surge Deus dixit ; defuncta [puell]a revixit.

24. Seul sujet qui reste incertain. De la légende on ne devine que les lettres suivantes, dont plusieurs sont douteuses :

T...BNEBI... TH... LVX... DANS...

25. *Multiplication des pains*. Quelques vestiges de la foule massée sur la droite. Légende dont on ne peut rétablir que le sens :

[Ut nutriret] multos [m]u[ltiplica]vit et esc(am).

26. *La Chananéenne*. Identifiée par la légende :

V(e)r(e) magna fides ; quod queris femina [fiat].

Le premier mot est écrit en abrégé : VR. Comparer : « O mulier magna est fides tua ; fiat tibi sicut vis » (Mt, 15, 28).

DEUXIÈME REGISTRE DE GAUCHE. Peintures assez mal conservées, mais que l'on reconnaîtra sur la planche III de Kraus. (P. n'explique pas et renvoie à K.).

27. *Transfiguration*. (Ainsi D. ; K. : Sermon sur la montagne ?). Jésus peu élevé, dans une gloire ovale ; les apôtres presque au même niveau. Voisin du type cappadocien archaïque.

28. *Didrachme du cens*. (K., D.). A gauche, Jésus, suivi d'un apôtre, parle à Pierre. A droite, Pierre, assis sur un rocher, pêche le poisson avec une ligne. Légende (complète : K. met à tort des...) :

Simonis et Christi fit census captio piscis.

Christi est écrit à la grecque : XPI.

29. *Le serviteur sans miséricorde*. (K. : Jésus bénit un enfant. D. n'explique pas). A gauche, le maître assis ; devant lui, le serviteur implore à genoux. Plus loin, sous des architectures, deux personnages se parlent (le serviteur réclamant la dette à son compagnon ou, simplement, des assistants). Tout à droite, le serviteur a jeté à terre son compagnon et, lui posant le pied sur le corps, il le tient d'une main par les cheveux et l'assomme de l'autre. (K. fait de cet épisode un sujet distinct qu'il n'explique pas).

30. *Obole de la veuve*. (Ainsi D. ; K. suppose : entretien de Jésus avec les docteurs et attribue à cette scène le premier mot de la légende suivante). Jésus, assis à gauche, parle à un groupe de trois disciples et leur montre la veuve. A droite, le temple figuré par un ciborium devant lequel est le tronc. La veuve, à l'air réservé, y dépose son offrande tandis que deux personnages l'observent.

31. *Parabole du bon Samaritain*. Deux épisodes :

a) *L'atlaque*. (Ainsi D., ; K. suppose : une guérison de malade). La ville de Jérusalem est à gauche. A droite, le voyageur à demi nu est terrassé par un brigand qui, le genou sur lui et pesant de tout son poids, l'assomme à tours de bras.

Un autre brigand, debout à côté, tient sur le bras les vêtements de la victime. Légende :

Subditur [ille malis] linquens spectacula pacis.

Les mots « spectacula pacis », traduction du nom de Jérusalem, désignent la ville (Lc, 10, 30 : « homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho »).

b) *Le bon Samaritain*. (Ainsi D. ; K. : guérison de lépreux). Le Samaritain, sous les traits de Jésus, se penche sur le blessé ; il lui a pris le bras droit dans une écharpe qu'il noue sur l'épaule gauche. Vers la droite, le prêtre et le lévite continuent leur route, l'air indifférent.

Hic abit, ille fugit..... sumit.

(K. a lu le dernier mot : saluti).

32. *Le voyageur ramené à l'auberge par le bon Samaritain*. (Ainsi D. ; K. piscine de Bethsaïda). L'aubergiste est à droite, debout devant sa maison. Le Samaritain lui tend les deux deniers. Le blessé est assis à terre, un pagne autour des reins, le bras en écharpe. Pas de légende, mais un motif d'ornement à la place.

33. *Le repas du mauvais riche* (K., D.). A gauche, le riche, seul à table, servi par deux hommes. A droite, Lazare accroupi sur le sol : un chien lui lèche les plaies.

34. *Le sort du mauvais riche et de Lazare*. (K., D.). A gauche, la fournaise de l'enfer où l'on voit le riche tendre le bras vers Abraham. Celui-ci, assis à droite, ayant l'âme de Lazare sur les genoux (un petit enfant en tunique), lui répond d'un geste.

35. *Délivrance du possédé*. (Ainsi D. ; K. : hydropique). A gauche, Jésus suivi de deux apôtres. Devant lui, une foule et, au premier rang, le possédé s'agite, tenu avec force par un autre homme.

A la suite, une peinture qui n'est que la partie supérieure de l'Ascension (voir ci-dessous).

TROISIÈME REGISTRE DE DROITE. (K., pl. II). Les peintures de ce registre et du suivant sont parfaitement conservées. Leur interprétation n'a guère prêté à confusion. Il suffira d'indiquer les sujets. Quelques fragments de légendes sont donnés par Kraus (parfois avec des erreurs que nous corrigérons). Il semble que l'on pourrait, sans trop de peine, les lire toutes : nous n'avons pas eu le temps de le faire.

36. *Zachée*. (K., D., P.). Composition de type cappadocien.

37. *Samaritaine*. (K., D., P.).

38. *Femme adultère*. (K., D., P.). Composition et sujet étrangers aux cycles cappadociens.

39. *Guérison de l'aveugle-né*. (K., D., P.). En deux parties, suivant le canon cappadocien : Jésus et l'aveugle, l'aveugle à la fontaine.

40. *Résurrection de Lazare*. (K., D., P.). Composition de type cappadocien, sauf le nombre des apôtres qui sont huit.

41. *La mère de Jacques et Jean aux pieds de Jésus*. (K., P. ; D. : la Chananéenne). A droite, la ville de Jérusalem (cf. Mt, 20, 17 : ascendens Jerusalem). Pierre s'interpose, l'air indigné selon le verset (20, 24) : « in dignati sunt de duobus fratribus ». A la légende, Kraus mêle des paroles appartenant à la scène 21 et joint les fragments ci-dessous qui, réunis, ne peuvent entrer dans un vers :

... buens..... mater adorat.

42. *Le repas chez Simon*. (K., D., P.).

43. *Entrée à Jérusalem*. (K., D., P.). Conforme au type cappadocien, sauf pour le groupe des apôtres qui est ici au complet.

44. *Cène et Lavement des pieds*. (K., D., P.). Deux scènes distinctes en un seul tableau. La seconde, entièrement conforme au type cappadocien archaïque. Dans les premiers mots de la légende : « Lex nova... » il y a une allusion au verset (Jn, 13, 34) : « *mandatum novum do vobis* ».

TROISIÈME REGISTRE DE GAUCHE. (K., pl. III).

45. *Agonie à Gelhsémani*. (K., D., P.). Deux épisodes : Jésus parle à ses apôtres dans la grotte ; l'agonie.

46. Deux scènes différentes en un seul tableau :

a) *Trahison* (K., D., P.). Conforme, dans l'ensemble, au type cappadocien.

b) Un homme, qui n'est certainement pas Judas, parle à un prêtre assis, livre en main, devant le temple. K. : Judas devant le grand prêtre. D. : Conseil des prêtres avant l'arrestation. P. donne la véritable explication : *Accusations contre Jésus devant le grand prêtre*.

47. *Moqueries à l'adresse de Jésus*. (K., D., P.).

48. *Jugement de Pilate et Portement de croix*. (K., D., P.). La première partie, avec la femme de Pilate à la fenêtre, est conforme au type cappadocien. La seconde en est un peu moins voisine.

49. *Crucifixion*. (K., D., P.). Voir aussi Dalton, *Byzantine Art and archaeology*, p. 315, fig. 192. Ajoute aux compositions cappadociennes le partage des vêtements et accroît le nombre des personnages.

50. *Mise au tombeau*. (K., D., P.).

51. *Descente aux Limbes*. (K., D. ; omis par P.).

52. *Les saintes femmes au tombeau*. (K., D., P.). Sauf la forme du tombeau, conforme au type cappadocien.

53. *Apparition aux deux disciples sur la route d'Emmaüs.* (K., D., P.).

54. *Apparition au bord du lac.* (K., D., P.).

55. *Incrédulité de saint Thomas.* (K., D., P.).

56. *Ascension.* (K., D., P.). Assez endommagée. Conforme, dans l'ensemble, au type cappadocien. La Vierge entre les apôtres, sur le troisième registre ; Jésus-Christ emporté par les anges, plus haut, à l'extrémité du second registre.

Rome.

G. de JERPHANION.

Des Grecs aux Croisés.

Étude sur l'histoire d'Édesse entre 1071 et 1098

SOMMAIRE :

- I. Le sujet traité, § 1-4.
- II. Événements de 1071, § 5-22.
- III. De 1071 à 1078, § 23-32.
- IV. De 1078 à 1092, § 33-41.
- V. De 1092 à 1098, § 42-47.
- VI. 1098, Les Francs à Edesse, § 48-75.
- VII. Résumé chronologique de 1071 à 1098, § 76.
- VIII. Organisation intérieure d'Edesse, § 77-83.

I. — Le sujet traité.

1. En 1071, Edesse ⁽¹⁾ était la place grecque de Mésopotamie la plus avancée, et par conséquent la plus exposée, parmi celles qui protégeaient la frontière byzantine contre l'Islam. Vers le sud, elle se heurtait, après quelques kilomètres, aux postes de l'émir Noumèirite ⁽²⁾ de Harran ; car l'antique frontière entre les deux territoires était ⁽³⁾ à 7 milles d'Edesse.

⁽¹⁾ Edesse est appelée Ourha par les Syriens, Rouha ou Roha ou er-Roha par les Arabes, Ourfa ou Orfa par les Turcs.

Sur Edesse, voir R. DUVAL, *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade*. *JAs.*, 1891 et 1892, et à part 1892, 302 p. in-8°, PAUL GINDLER, *Graf Baldwin I. von Edessa*, Diss. Halle, 1901 ; v. DOBSCHÜTZ, *Die konfessionellen Verhältnisse in Edessa unter der Araberherrschaft* (vor d. Kreuzz.). *Z. f. wiss. Theol.* 41, 1898, p. 364-392, 456-459.

On trouvera un plan d'Edesse dans RECLUS, *Géogr. univ.*, IX, p. 446 ; quelques précisions sur la ville moderne dans BEDEKER, *Palestine et Syrie*, éd. de 1906, p. 388 ; dans WILSON, *Guide Murray, Asia Minor*, 1907, p. 290 ; diverses vues de la ville ou de ses environs dans V. CHAPOT, *Tour du Monde*, 1905, p. 154 seq. ; SCHLUMBERGER, *Nicéphore Phocas*, 1890 (réimprimé en 1924), p. 137 ; l'*Illustration*, t. I de 1920, p. 267.

⁽²⁾ C'est aux Noumèirites que Byzance a pris Edesse en 1031, WEIL, *Gesch. d. Chalifen III*, 1862, p. 70.

⁽³⁾ GUILL. TYR, X c. 29.

A l'est, les établissements arabes occupaient la haute vallée du Tigre ; ils y pénétraient fort loin, au delà de Diarbékir ⁽¹⁾, dans la direction du nord, si bien que, de ce côté, Edesse était complètement cernée par les territoires musulmans. Vers l'ouest, l'émir d'Alep ⁽²⁾ rendait précaires ses communications avec Antioche. En somme, Edesse formait, au-delà de l'Euphrate, dans la terre islamique, une pointe accentuée, que l'ennemi entourait de trois côtés. Sa liaison avec le gros de la défense byzantine était encore assurée vers l'arrière, dans la direction de Samosate ou de Marach ⁽³⁾. Mais il y avait deux jours de chemin entre Edesse et l'Euphrate ⁽⁴⁾ ; et il fallait compter, sur ce trajet, avec les bandes musulmanes, qui venaient fréquemment en compromettre la sécurité.

2. Edesse n'avait dû son salut, au cours du XI^e siècle, pendant que l'empire byzantin s'affaiblissait chaque jour davantage ⁽⁵⁾, qu'à la rivalité des musulmans ses voisins ⁽⁶⁾. Comme elle était à la limite des domaines que se disputaient les califes de Bagdad et du Caire, chacun d'eux aimait mieux la voir indépendante que soumise à son adversaire. D'autre part, les émirs arabes de la région n'avaient pas été assez forts pour la conquérir ; car ils s'affaiblissaient réciproquement par leurs interminables querelles.

3. Mais voici que surgissait, terriblement menaçante pour Edesse comme pour tous les émirs de son voisinage, la puis-

(1) Était encore aux Mervanides, WEIL, III, p. 106 ; cf. infra § 11.

(2) C'était le Mirdasite Mahmoud, WEIL III, p. 106 ; cf. infra § 12.

(3) C'est dans cette direction que le duc d'Edesse, en 1062, cherche des forces pour repousser une incursion turque ; il rassemble les milices d'Edesse, de Gargar, de Hisn Mansour, c'est-à-dire du pays au nord d'Edesse, cf. MATHIEU D'EDESSE, trad. Dulaurier, 1858, c. 86.

(4) Edesse est, à vol d'oiseau, à 48 km. de Samosate, à 85 de Biredjek, à 275 d'Antioche, BEDEKER, p. 387 ; GINDLER, p. 35 ; HAGENMEYER, éd. de Foucher de Chartres, 1913, notes à I xiv, 5.

(5) LAURENT, *Byzance et les Turcs Seldjucides*, 1914-9, p. 45 seq.

(6) Le meilleur guide pour s'orienter dans ces divisions de l'Islam est encore le vieil ouvrage de WEIL, III, qui a un bon index alphabétique.

sance des Seldjoucides, successeurs des Bouides dans le rôle de protecteurs du calife de Bagdad. En cette année même 1071, l'empire grec subit à Manzikert, au nord du lac de Van, une défaite qui dispersa son armée, fit son empereur prisonnier et ouvrit l'Asie jusqu'au Bosphore à l'invasion turque ⁽¹⁾. Edesse était dès lors, de par sa position, une des cités les plus exposées aux coups des envahisseurs. Et pourtant, lorsque, vingt-sept ans plus tard, elle devint la proie du croisé Baudouin de Boulogne, elle avait un chef qu'on traitait encore de grec ⁽²⁾, qui portait le titre grec de curopalate ⁽³⁾ et qui possédait, au milieu des Turcs, sinon une indépendance complète, du moins une très large autonomie.

4. Comment Edesse eut-elle cette singulière fortune ? comment échappa-t-elle si longtemps à l'ennemi, qui atteignait dans l'intervalle des villes beaucoup plus puissantes qu'elle, comme Antioche ⁽⁴⁾, ou beaucoup plus rapprochées de Byzance et de son appui militaire, comme Nicée ? ⁽⁵⁾ Autrement dit, quels furent, durant cette période, son sort et son histoire ? voilà ce que nous allons rechercher dans les témoignages qui nous sont parvenus sur ce qui s'est passé à Edesse entre 1071 et 1098.

(1) Cf. LAURENT, *Turcs*, p. 43 seq.

(2) MATTHIEU, c. 145. GUILL. TYR, IV, c. 2. MICHEL LE SYRIEN, trad. Chabot, 1899 seq., III, p. 173-174, 183, 187.

(3) MATTHIEU, c. 145, 149, 154 ; MICHEL, III, p. 187.

(4) Antioche fut prise par Soliman de Roum le 12 décembre 1084 et sa citadelle, le 12 janvier 1085, MATTHIEU, c. 123 ; MICHEL, III, p. 174 ; ABOULFARADJ, *Chronique syriaque*, éd. Bruns et Kirsch, 1789, p. 279 ; IBN EL ATHIR, *Histoire des Atabecs de Mossoul*, dans le *Rec. Ori.*, II, 2 p. 15 ; MIRKHOND, trad. Vüllers, 1838, p. 232 ; ANNE COMNÈNE, VI, c. 9, p. 300 (Bonn) (il s'en fut en douze nuits, de Nicée à Antioche). LEBEAU, *Hist. du Bas-Empire*, 2^e éd. XV, p. 185 ; WEIL, III, p. 130 ; RÖHRICHT, *I. Kr.* (= *Gesc. d. ersten. Kreuzz.*, 1901), p. 228. La prise d'Antioche serait du 4 décembre, jour de la Sainte-Barbe, à en croire le maire Michel, qui fut témoin de l'événement, cf. *Anal. Boll.*, 33, 1914, p. 79. Les spécialistes ne trouveront pas beaucoup à glaner dans le dernier travail paru sur Antioche, qui est destiné au grand public, E. S. BOUCHIER, *A short hist. of Antioch.*, 300 B. C. to 1268 A. D., Oxford, 1923, 324 p. in-8°.

(5) LAURENT, *Turcs*, p. 11.

II. — Événements de 1071.

5. Et d'abord, si le désastre grec de Manzikert, le 19 août 1071 ⁽¹⁾, ne ramena pas à bref délai les Turcs devant Edesse, c'est que cette ville leur avait fait sa soumission dans les premiers mois de cette année. Le sultan seldjoucide Alp Arslan était alors venu jusqu'en Syrie réclamer l'hommage de tous les émirs arabes de la région, qui, depuis la chute des Bouides, se gouvernaient à leur guise, ou obéissaient au calife d'Egypte. Sur sa route, Alp Arslan avait rencontré la ville d'Edesse, qui appartenait à l'empire byzantin, et il l'avait soumise.

6. Telle n'est pas, il est vrai, la tradition historique généralement acceptée ⁽²⁾. Pour elle, Edesse a résisté, au début de 1071, au sultan Alp Arslan, qui n'a pas pu la prendre. Et l'on appuie cette affirmation sur quelques mots d'Aboulfaradj : « le sultan échoua devant Edesse » ⁽³⁾, et surtout sur le témoignage bien autrement détaillé et précis de Matthieu d'Edesse, qui fut presque contemporain des faits, étant né vers cette époque ⁽⁴⁾.

Selon Matthieu ⁽⁵⁾, l'attaque d'Edesse par Alp Arslan a duré cinquante jours. Elle a commencé le 10 mars. Edesse était défendue par le Bulgare Basile, un militaire distingué ;

⁽¹⁾ Cette date doit être préférée au 26 août, à cause du texte d'ELMACIN (éd. Erpen, 1625, p. 2), « le vendredi 20 dzoulcadah 468 hég. », qui correspond exactement au vendredi 19 août 1071; voir les références dans LAURENT, *Turcs*, p. 43.

⁽²⁾ Sur l'attaque d'Edesse par Alp Arslan, cf. WEIL, III, p. 106; LAURENT, *Turcs*, p. 25; TOURNEBIZE, *Hist. politique et religieuse de l'Arménie*, 1910, p. 134; DUVAL, p. 275. Les sources sont MATTHIEU, c. 102; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 267; IBN EL ATHIR, X, 43 cité par Duval; ABOULFÉDA, éd. Reiske, 1789 seq., III, p. 213.

⁽³⁾ *Syr.* p. 207.

⁽⁴⁾ Il est mort après 1136, DULAURIER, dans MATTHIEU, p. IX; il a vu de ses yeux la désolation de l'Arménie du Taurus, en 1078-80, c. 118; d'où la conclusion qu'il a dû naître peu avant 1071.

⁽⁵⁾ C. 102.

il suppléait le « catépan » d'Edesse, le proèdre Paul, récemment appelé à Théodosiopolis (Erzeroum) par l'empereur ⁽¹⁾.

7. Ce Basile ⁽²⁾ avait pour père Alousianos, fils du roi Bulgare Aaron, qui avait été massacré en 380. Basile s'était révolté contre Michel IV le Paphlagonien en septembre 1040 : il était alors stratège de Théodosiopolis (Erzeroum). Il avait traversé tout l'empire sous le costume de soldat arménien, pour aller en Bulgarie empêcher un prétendant, sans droit héréditaire, de mener, en se disant le fils des anciens tzars, une révolte des siens. Il avait ensuite fait sa soumission à l'empereur ; moyennant quoi, sa famille n'avait pas souffert de sa révolte malheureuse.

Ainsi un prince Bulgare nommé Aaron fut beau-frère d'Isaac Comnène, magistros ⁽³⁾, duc d'Ani vers 1054-6 ⁽⁴⁾, duc de Mésopotamie en 1059 ⁽⁵⁾, et même duc d'Edesse ⁽⁶⁾. Était-il un parent de notre Basile ? ou bien faut-il le confondre avec lui et s'agit-il d'un même homme sous deux noms différents ? Les documents connus ne permettent pas de répondre à cette question avec assurance. Quoi qu'il en soit, nous rencontrons encore un Samuel Alousianos Vestarchis ⁽⁷⁾, beau-frère de l'empereur ⁽⁸⁾, qui fut battu par le Franc Crispin en 1069 ⁽⁹⁾.

(1) ATTALIATÈS, p. 168 (Bonn).

(2) PSELLOS, dans SATHAS, *Biblioth.*, IV, p. 71-72 et dans *Rec. Gr.*, I, 1, p. 114, 115 ; CEDRENUS, II, p. 531 ; SCHLUMBERGER, *Epopée*, III, p. 297 seq.

(3) CEDRENUS, II, 628 ; SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, 1884, p. 317. Sur cet Aaron, cf. la *Vie géorgienne de saint Georges l'Hagiorite*, trad. PEETERS, *Anal. Boll.*, 36-37, 1917-19, p. 135 ; et PEETERS, *id.*, 40, 1922, p. 274.

(4) Inscription d'Ani, dans BROSSET, *Voyage archéol. dans la Géorgie et l'Albanie*, 1849 seq., I, p. 93 et pl. 23, n° 1, et plus récemment dans BENEŠEVAC, *Trois inscr. d'Ani*, Pétersbourg, 1921, p. 2 (Publications du Musée d'Ani, Série d'Ani, VII).

(5) LAMBROS, *Néos Hellénom.*, 7, 1910, p. 131.

(6) SCHLUMBERGER, *Sigil.*, p. 317.

(7) ATTALIATÈS, p. 123.

(8) SKYLITZÈS, p. 678 ; LEBEAU, XIV, p. 478 : Diogène avait épousé sa sœur DU CANGE, *Familiae*, éd. Venise, p. 248 A : il épousa la sœur d'Eudoxie Dalassène femme de l'empereur Constantin Ducas, puis de Romain Diogène.

(9) ATTALIATÈS, p. 123.

Il doit être, à cause de son nom de famille, le fils d'Alousianos ⁽¹⁾ et le frère de notre Basile.

8. Donc Edesse était défendue en 1071 par Basile, fils d'Alousianos. Alp Arslan ⁽²⁾ passa huit jours devant la place sans l'attaquer. En conséquence, Basile et les habitants se décidèrent tardivement à prendre les mesures les plus urgentes. Puis le sultan fit jouer ses balistes, combler les fossés avec le bois provenant des jardins et des vignes des environs ; il fit même avancer contre la ville une tour de bois, montée sur dix chariots. Mais cette tour se renversa et se brisa ; et les habitants firent une brèche dans leur rempart pour venir l'incendier. Edesse contreminâ encore les sept tranchées creusées par le sultan sous ses murs pour les abattre. Entre temps, les Turcs firent de vains efforts, au dire de Matthieu, pour démolir l'autel de Saint-Serge, situé dans leur cantonnement, à l'est de la ville. Enfin, l'émir Mouslim ⁽³⁾ décida Alp Arslan à s'en aller attaquer Alep ; et « ce fut un jour de vive allégresse pour Edesse délivrée ».

Après un témoignage si précis, notant les circonstances de la défense d'Edesse et sa joie lorsque son agresseur s'éloigna, il semble difficile de soutenir qu'Alep Arslan emportait avec lui la soumission de la ville. Ce fut pourtant la vérité. Et à y regarder de près, le récit de Matthieu ne dit pas le contraire.

9. Matthieu ne mérite pas, du reste, une confiance aveugle et sans examen. Son texte ne nous est point parvenu dans son intégrité première, sans retouches ni coupures. Il donne l'impression, dans son état actuel, de n'être qu'un résumé, une suite d'extraits pris dans un tout plus complet, sans beaucoup d'ordre ni de méthode ; il s'y trouve des lacunes regrettables

(1) PSELLOS, *Rec. Gr.*, p. 114-5.

(2) Tout ce qui suit est dans MATTHIEU, c. 102.

(3) Un Okailite, émir de Mossoul ; il convoitait et il obtint la Syrie du nord : nous le retrouverons § 34.

ou des affirmations risquées. Ainsi Matthieu rapporte le jour précis où commença l'attaque, ce fut le 10 mars. Mais il ne nous dit pas, ou il nous dit mal, en quelle année ce fut. Il a, en effet, raconté l'attaque d'Edesse par Alp Arslan au chapitre 102, lequel commence par cette indication chronologique « cette année ». Or, les chapitres précédents, portant les numéros 101 et 100, débutent de la même manière, alors que le chapitre 101 raconte le passage aux Grecs d'un émir turc en 1070 ¹, et que le chapitre 100 se rapporte à la prise d'Hiérapolis (Membidj) par les Grecs en 1068-9 ². Il n'y a pas d'année non plus au chapitre 99, où il est dit seulement « qu'à cette époque » le catholicoi Vahram abdiqua, ce qui eut lieu en 1069 ou 1071 ³. Il faut remonter jusqu'au chapitre 98 pour trouver une date précise, avec l'année arménienne 518, qui commença le 4 mars 1069. Si donc nous n'avions que Matthieu d'Edesse pour dater l'attaque d'Edesse par Alp Arslan, nous serions dans l'incertitude et nous hésiterions entre 1069, 1070 et 1071. Mais nous sommes mieux fixés par un Grec contemporain : dans Attaliatès, la campagne de Romain Diogène, qui amena la délivrance d'Edesse, a commencé le 13 mars 1071 ⁴. Cette date convient du reste à la suite du texte de Matthieu, lequel commence son chapitre 103, immédiatement après le récit de l'attaque d'Edesse, en le rapportant à l'année arménienne 520, qui commença le 4 mars 1071. Grâce à l'historien grec, nous pouvons donc affirmer que le chapitre précédent, relatif à l'attaque d'Edesse, se rapporte à la même année : mais le témoignage de Matthieu ne comportait pas à lui seul une telle précision chronologique.

10. Matthieu a aussi laissé dans le vague la nature des rap-

(¹) ATTALIATÈS, p. 141, BRYENNE, I, c. 11.

(²) ATTALIATÈS, p. 109 (fin 1068) ; WEIL, III, p. 112 ; LAURENT, *Turcs*, p. 25.

(³) 1069, PETIT, *Dict. Théol. cathol.*, I, II, col. 1923 ; 1071, TCHAMTCHIAN cité par DULAURIER, dans MATTHIEU, p. 414 ; 1071, TOURNEBIZE, p. 166.

(⁴) ATTALIATÈS, p. 143.

ports entre Edesse et le sultan lorsque celui-ci s'éloigna de la ville. Il nous dit qu'Alp Arslan n'a pas pu entrer de force dans Edesse, qu'il la quitta pour aller vers Alep et que « ce fut un jour de vive allégresse pour Edesse délivrée ». De quoi au juste fut délivrée Edesse ? d'une attaque de vive force, sans aucun doute. Mais fut-elle délivrée de tout rapport de sujétion envers son puissant ennemi ? ce que nous venons de lire dans Matthieu répond implicitement oui. Mais, au chapitre 103, Matthieu tient un tout autre langage. Il y raconte comment Alp Arslan dut quitter précipitamment la frontière syrienne pour aller vers le haut Euphrate repousser l'invasion de Romain Diogène, venu par Théodosiopolis (Erzeroum) ⁽¹⁾. Le sultan partit d'Alep, se dirigeant en toute hâte vers l'est. Sur son chemin, il a rencontré Edesse, dont « le commandant militaire lui offrit en présent des chevaux et des mulets ainsi que des vivres ; aussi le sultan traversa-t-il cette contrée sans y faire aucun mal ». Voilà une conduite surprenante de la part du commandant d'Edesse : il vient de repousser Alp Arslan ; il a contraint son agresseur à se retirer ; il est donc vainqueur. Néanmoins, il fournit bénévolement vivres et approvisionnements à son adversaire de la veille. Il lui permet ainsi d'aller plus vite et plus sûrement attaquer son propre souverain, l'empereur Romain Diogène. Ce serait une trahison si ce général avait véritablement repoussé depuis peu une attaque d'Alp Arslan.

C'est au contraire, une suite naturelle de sa capitulation, s'il a obtenu la paix pour Edesse en reconnaissant la suzeraineté du sultan et en lui promettant à l'occasion tribut et secours matériels. L'orgueil national a conduit Matthieu à présenter ces faits comme une victoire d'Edesse. C'est du reste l'habitude constante des historiens arméniens ⁽²⁾ de parler de leurs princes,

(1) L'itinéraire de Romain Diogène dans cette campagne est détaillé dans ATTALIATÈS, p. 146 seq. .

(2) Voyez par exemple comment ils ont parlé de la royauté bagratide d'Ani,

quand ils sont autonomes sous la souveraineté musulmane, comme s'ils étaient indépendants, libres de leurs actes et toujours vainqueurs, dès lors qu'ils ne sont pas opprimés. Pour eux, tant qu'il n'y a pas un émir dans la citadelle à côté de leur prince, celui-ci jouit de la plus complète liberté. Matthieu est donc ici dans la pure tradition arménienne : il triomphe de ce qu'Alp Arslan n'est pas entré dans Edesse et de ce qu'il n'y a pas mis garnison, ce qui est vrai. Mais la situation réelle n'était pas si brillante et Matthieu n'a pas pu en dissimuler les conséquences. Il nous a donc montré le sultan campé devant Edesse sans l'attaquer ⁽¹⁾, parce qu'il attendait les témoignages de son inévitable soumission. Lorsqu'elle se fut produite, après ce qui fut un échec d'Alp Arslan au dire de Matthieu, celui-ci nous a encore montré le commandant d'Edesse fournissant au sultan, qui marchait contre l'empereur grec, les prestations habituelles aux vassaux et aux tributaires. C'est qu'Alp Arslan avait effectivement obtenu la soumission d'Edesse, tout comme il obtint celle des émirs arabes d'Amida (Diarbékir) et d'Alep, qui encadraient cette ville.

11. Matthieu, il est vrai, a parlé de la conduite d'Alp Arslan envers Alep et Amida avec autant d'équivoque et d'incertitude qu'il l'a fait pour Edesse. Pour lui, Alp Arslan, lorsqu'il est venu dans l'ouest, s'est présenté devant Amida ⁽²⁾ et l'a « traitée avec clémence ». On peut comprendre, ce qui concorde avec Aboulfaradj, qu'Alp Arslan n'a pas touché à Amida et qu'il a passé auprès de cette ville sans s'arrêter. Et cependant ce fut devant Amida, dit Matthieu ⁽³⁾, que la femme

pourtant vassale du calife, LAURENT, *L'Arménie entre Byz. et l'Islam*, 1919, p. 289 seq.

(1) Cf. § 8.

(2) MATTHIEU, c. 102 ; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 206 ; ABOULFÉDA, III, p. 213 ; WEIL, III, p. 106 ; DUVAL, p. 275.

(3) C. 102.

d'Alp Arslan aurait mis au monde un fils qu'il nomma Tutuch. Il est vrai que cette naissance est de juillet-août 1066 selon Ibn Khallikan ⁽¹⁾ ; et voilà un argument nouveau contre l'exactitude chronologique de certains dires de Matthieu. Mais on peut aussi se référer au récit d'Aboulféda, constater que le sultan a soumis cette ville sans l'assujettir, ni la maltraiter, et qu'il lui a laissé son prince, le Mervanide Nasr, devenu son vassal. L'affirmation de Matthieu se concilie avec l'une ou l'autre explication et ne permet pas de choisir entre elles.

12. Pour Alep, vers laquelle Alp Arslan se dirigea en quittant Edesse, Matthieu est plus net. « Ce même hiver, dit-il, le sultan avait échoué devant Alep, protégée par une forte garnison ». Mais les auteurs arabes ne permettent pas de douter que Mahmoud, le Mirdasite d'Alep, n'ait alors subi la suzeraineté d'Alp Arslan : il a quitté l'obédience du calife d'Egypte pour celle du calife abbasside de Bagdad ⁽²⁾. Ici encore Matthieu a raison d'affirmer que la défense d'Alep lui a épargné une soumission absolue, l'entrée d'une garnison turque dans sa citadelle et la déposition de son émir arabe. Mais il a tort d'en conclure qu'Alep a évité tout acte de déférence envers Alp Arslan, et de parler dans les mêmes termes que si la ville n'était pas devenue la vassale du sultan.

13. Au reste, le succès d'Alp Arslan dans cette campagne sur l'Euphrate a laissé d'autres traces encore dans le souvenir des gens du pays. D'après eux, Aboulfaradj a raconté ⁽³⁾ que le sultan, au début de 1071, a rendu aux Grecs le pays arménien de Manazguer (Manzikert) à Khélat, en échange de Membidj, qui lui fut remise. Il a eu tort, sans doute, de consi-

⁽¹⁾ Trad. de SLANE, 1842 seq., I, p. 274.

⁽²⁾ MATTHIEU, c. 103 ; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 267 ; ABOULFÉDA, III, p. 213 ; WEIL, III, p. 106 ; Athir cité et commenté par BOUVIEZ. *ROC*, 11, 1906. p. 36.

⁽³⁾ *Syr.*, p. 267,

dérer comme un échange les conquêtes que firent chacun de leur côté les deux adversaires ; mais ces conquêtes sont des faits qu'Aboulfaradj n'a pas inventés. Il est certain que Manazguer d⁽¹⁾ et ses environs avaient fait retour aux Grecs avant leur grande défaite de 1071 ; il faut amettre comme non moins certain que Hiérapolis-Membidj ⁽²⁾ passa sous l'autorité du sultan vers la même époque. Par là, l'impression se confirme que les chefs byzantins en Mésopotamie, tout comme leurs voisins arabes, ont acheté la paix à Alp Arslan. Ils ont considéré que tout était bon pour obtenir son départ et pour sauver leur existence, en attendant l'avenir et ses surprises. Byzantins et Arabes ont payé cette assurance d'un prix suffisant pour que le sultan ait pu les compter désormais parmi ses vassaux et se considérer à bon droit comme leur vainqueur. Leurs amis, profitant des apparences, ont joué sur les mots : ils ont transformé en échec la modération très politique et très momentanée d'Alp Arslan.

14. Ainsi donc l'ensemble des faits, la logique du plan et de l'action d'Alp Arslan, les témoignages des auteurs arabes et, nous le verrons bientôt, les événements postérieurs, ne permettent pas de douter qu'au printemps de 1071 Alp Arslan a, non pas conquis et annexé, mais soumis à sa suzeraineté et au tribut le pays entre le Tigre et l'Euphrate syrien ; il y a pillé et détruit les localités qui lui ont résisté ⁽³⁾, Thelkhoulm, Thelthovrav, Arioulzathil. Mais, comme il était pressé d'être libre de se retourner contre Romain Diogène devenu menaçant, il a accordé une capitulation rapide et facile aux villes qui ont bien voulu accepter sa suzeraineté nominale : leur assujettissement définitif se ferait plus tard. Parmi les villes

(1) ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 268 ; ATTALIATÈS, p. 149, 150, 166.

(2) ATTALIATÈS, p. 116.

(3) MATTHIEU, c. 102. Thelkhoulm est un peu au nord d'Amida ; HÜBSCHMANN, *Die altarmen. Ortsnamen*, 1904, p. 294. Les deux autres localités sont sur le territoire d'Edesse, entre cette ville et Amida.

elles menaces, il faut ranger d'une part les villes musulmanes d'Amide ou d'Alep, auxquelles il a laissé leurs princes arabes ; et, d'autre part, parmi les villes chrétiennes, celle de Sis, et celle de Séleucie, qui s'est rebelle¹ ; celle de Hierapolis, enfin celle d'Edesse, pour laquelle son gouverneur grec a traité avec le sultan.

13. Qu'Alp Arslan ait accepté comme vassal un Grec, un chrétien et lui ait laissé une ville importante, avec une vassalité indépendante, il ne faut point s'en étonner. Depuis que l'Islam était entré en contact avec l'empire grec, il n'avait pu cesser de reconnaître, dans son voisinage, l'existence de principautés chrétiennes, qui étaient ses vassales. Récemment, Alp Arslan avait laissé l'autonomie à divers dynastes de pays de l'Anatolie². Deux miles à peu-près même d'Edesse, dans le Taurus et sur la frontière syrienne, la conquête turque était menacée les vassaux chrétiens des Zangides³, qui lui étaient entrés comme les autres arabes. La nouvelle situation politique d'Edesse, que Maritane a quelque peu dissimulée et n'a pas reconnue formellement, ne fut donc point un phénomène extraordinaire et sans exemple ; c'est au contraire un cas très naturel, à ranger dans une série qui en contient beaucoup d'autres.

14. Edesse fut en partie à cette vassalité envers les Turcs ; le sort naturellement passager dont elle jouit pendant les années suivantes. Je ne m'en parle seulement, car il y eut d'autres causes de caractère plus général, à cette tranquillité d'Edesse et de son voisinage. En a-t-on d'abord, faut-il admettre que la paix,

¹ Sis, et Séleucie, ou Séleucia, aujourd'hui Séverik, entre Edesse et Diarbekir, à peu près à mi-chemin entre ces deux villes. Elle a payé son tribut à Alp Arslan. *Andronikos, Syr.*, p. 216 ; *Baron, p.* 273.

² Notamment aux rois de Leri ou de l'Albanie arménienne, de George et de Ruz, Saint-Martin, *Mém. historiques et géographiques sur l'Arménie*, 1698, t. 1, p. 174 ; *Laurent, N^o*, p. 448. *Tricouman, p.* 143 seq. ; *Bailett, Histoire de la Géorgie*, 1844, t. 1, p. 220 seq. En 1008-1009, il y a Am-in-Coropate l'orient, qui est George, *Bailett, Mémoires*, p. 159.

³ Cf. § 24.

conclue après Manzikert entre Romain Diogène et le sultan, ait confirmé à ce dernier la légitime possession d'Edesse ? La question est discutée et résolue d'ordinaire par la négative ⁽¹⁾. Pourtant Aboulfaradj dit ⁽²⁾ que Romain a promis au sultan, s'il rentrait dans certaines villes grâce à son appui militaire, de les lui remettre ; et, parmi ces villes, se trouve Edesse ⁽³⁾. De son côté, l'Arménien Arisdaguès, contemporain des faits, affirme ⁽⁴⁾ que le sultan « conserva ses conquêtes », parmi lesquelles, d'après ce que nous venons de voir, il devait compter Edesse.

Cette soumission aux Turcs n'empêcha pas Edesse de conserver son chef byzantin et sa garnison grecque, parce que, comme nous l'avons admis, cette garnison et son chef ont fait hommage au sultan. Ils n'ont pas manqué d'utiliser leur autonomie pour entretenir en quelque manière des relations, soit avec le gouvernement de Constantinople, soit avec les généraux grecs du voisinage. Et le parti grec s'en est autorisé pour dire qu'Edesse n'avait pas échappé à l'empire. Les historiens ont en général reproduit cette déformation des faits qui se rencontre encore aujourd'hui dans la plupart des récits sur cette époque. Mais si Edesse était restée une ville officiellement byzantine, les Turcs ne lui auraient pas laissé la paix relative dont elle jouit pendant les années qui suivirent 1071.

17. Il est vrai que, de toute façon, Edesse fut alors moins activement menacée par les Turcs. Car il se trouva qu'après leur victoire à Manzikert, ils cessèrent pour un temps d'agir énergiquement en Mésopotamie occidentale.

Le sultan dut en effet se détourner de l'Asie chrétienne et s'en aller vers le Kerman ⁽⁵⁾, puis dans le Khorasan, pour

(1) LAURENT, *Turcs*, p. 95 seq.

(2) *Syr.*, p. 270.

(3) DUVAL, p. 275, citant ABOULFARADJ et IEN EL ATHIR.

(4) Trad. PRUD'HOMME, 1864, p. 147.

(5) MATTIEU, c. 104 ; WEIL, III, p. 116.

réprimer des révoltes : il y trouva la mort. Son éloignement, puis les difficultés de sa succession eurent pour résultat de diminuer grandement le nombre et le mordant des envahisseurs turcs de l'empire byzantin.

Mais surtout cette invasion se fit désormais loin d'Edesse, par un chemin que la victoire de Manzikert, avec ses conséquences, avait définitivement ouvert aux Turcs. Il les menait vers l'ouest par l'Euphrate septentrional, puis par la vallée du Lycos ou par celle de l'Halys, en passant par Erzeroum, Keltzénè et, en continuant au delà, par Sébaste ou par Néo-césarée ⁽¹⁾.

La victoire des Turcs leur permettait ainsi de tourner par le nord le formidable obstacle interposé entre eux et l'Anatolie par le massif montagneux qui, comprenant le Taurus et les monts d'Arménie, s'étendait de la Méditerranée au Kour, de Séleucie et de Tarse, à Tiflis et au lac de Van. Ils l'avaient traversé jusqu'alors, suivant l'exemple séculaire des Arabes, par Erzeroum, par Mélitène, par Samosate, par Marach ou par la Cilicie ; mais aucun de ces chemins n'était commode. Il fallait toujours compter avec l'hostilité des émirs arabes de Syrie contre les Turcs, puis forcer les citadelles qui barraient le chemin choisi, traverser à plusieurs reprises des montagnes et des défilés redoutables, renoncer à rester en communication avec l'arrière quand on était parvenu en Asie Mineure, et se résigner à perdre au retour, dans les mêmes défilés, tout ou partie du butin et même de l'effectif engagé ⁽²⁾.

18. Car la défense grecque en ces régions était bien organisée et bien pourvue de troupes ⁽³⁾. Il y avait des commandants de corps à Lycandos (entre Marach et Césarée), à Mélitène, en Mésopotamie, c'est-à-dire à l'est de Mélitène, entre les

⁽¹⁾ C'était le chemin du commerce arménien, tel qu'il est décrit dans les itinéraires, cf. *Saint-Martin, Mém.*, II, p. 395.

⁽²⁾ Cf. LAURENT, *Turcs*, p. 26.

⁽³⁾ On trouvera les références dans LAURENT, *Turcs*, p. 28 seq.

deux bras de l'Euphrate. Il y avait de fortes garnisons sur l'Euphrate méridional à Manzikert, à Romanopolis, d'autres troupes encore en arrière, à Théodosiopolis (Erzeroum), dont les murailles avaient été rétablies. Il y avait des garnisons sur l'Euphrate occidental à Samosate, à Dolikhé, à Membidj, soutenues en seconde ligne par les postes échelonnés de Mélitène à Marach, et protégées en avant par celui d'Edesse. Il y avait aussi des garnisons en Syrie, à Antioche, en Cilicie, à Tarse notamment. Enfin partout, pour garder le pays contre les barbares, il y avait des soldats « dans les montagnes, les vallées, les couverts et les cavernes » ⁽¹⁾.

19. Les plus importants de ces postes recevaient les meilleurs combattants de Byzance, parmi lesquels de nombreux mercenaires occidentaux, Francs, Danois, Saxons, Normands. L'un d'eux, Oursel, avait abandonné Romain Diogène au moment de la bataille de Manzikert et s'était retiré en Mésopotamie ⁽²⁾. Ils furent un moment 8,000 sous le chef indigène Philarète ⁽³⁾. Ils ont tenu pendant quelque temps Karpert ⁽⁴⁾, au-delà de Mélitène, sur la rive gauche de l'Euphrate. Ils formèrent même parfois une partie de la garnison d'Edesse ⁽⁵⁾.

20. En outre, le pays avait été en presque totalité donné en fief à des Arméniens chassés de leur patrie par l'invasion turque. On les avait répartis entre les forteresses byzantines. A l'est, dès la frontière, vers Mouch et Arsamosate, la haute vallée de l'Euphrate formait la seigneurie de l'Arménien

(1) ATTALIATÈS, p. 145.

(2) ATTALIATÈS, p. 157 ; WEIL, III, p. 115.

(3) MATTHIEU, c. 106 ; IBN EL ATHIR, *Kamel* dans *Rec. Ori*, I, p. 244.

(4) IBN EL ATHIR, *Kamel*, p. 244.

(5) Faits et gestes de Francopoule à Edesse en 1063-4, MATTHIEU, c. 86-7. En 1065-6, il y a des Francs dans Edesse lors d'une attaque turque, MATTHIEU, c. 91-2. En 1066, à Sévavérage, sur le territoire d'Edesse, il y a « un poste d'observation gardé par 200 cavaliers Francs » MATTHIEU, c. 91. Il y a alors à proximité d'Edesse un certain « Guzman », chef des « troupes franques d'Edesse », MATTHIEU, c. 91. Un Franc périt en se dévouant pour sauver la garnison, MATTHIEU, c. 92.

Thornig ⁽¹⁾. De Mélitène à Marach, l'Arménien Philarète commandait « aux villes de l'Euphrate » ⁽²⁾. Plus à l'ouest, les anciens rois de l'Arménie tenaient l'un, Kakig d'Ani, Césarée et ses environs ⁽³⁾ ; l'autre, Kakig de Kars ⁽⁴⁾, le haut Carmalas avec Larissa, Tzamandos ⁽⁵⁾ et le pays jusqu'à Comana et Amasée. Adom et Abouçahl, les deux fils du dernier roi de Vaspouragan, possesseurs de Sébaste ⁽⁶⁾, venaient d'en être chassés par Romain Diogène ⁽⁷⁾. L'Arménien Katchadour commandait à Antioche et à Tarse ⁽⁸⁾ ; d'autres, à Membidj ⁽⁹⁾, à Andrioun ⁽¹⁰⁾, à Césarée sur l'Oronte ⁽¹¹⁾. Tout récemment, Romain Diogène avait multiplié ses faveurs aux Arméniens ⁽¹²⁾, les comblant de fiefs ou de commandements militaires, tant il avait de confiance en leur bravoure et en leur dévouement. S'ils ne lui donnèrent pas tous la fidélité attendue d'eux ⁽¹³⁾, leur valeur à la guerre ne se démentit jamais. Aussi leur présence dans le Taurus contribuait-elle fortement à rendre dangereuse pour les Turcs toutes les incursions qui franchissaient cette montagne en un point quelconque. Les Arméniens la tenaient si bien que, malgré les boule-

⁽¹⁾ MATTHIEU, c. 81 ; LAURENT, *Turcs*, p. 40.

⁽²⁾ ATTALIATÈS, p. 132 ; CEDRENUS, II, p. 500 ; SKYLITZÈS, p. 681 ; MICHEL, III, p. 173-4 ; il était euiopalate, ATTALIATÈS, p. 301.

⁽³⁾ SCHLUMBERGER, *Épopée*, III, p. 489 ; TOURNEBIZE, p. 128-9 ; CHALANDON, *Commène*, II, 1912, p. 94 ; LAURENT, *Turcs*, p. 20.

⁽⁴⁾ CHALANDON, *Commène*, II, p. 95 ; LAURENT, *Turcs*, p. 38 ; *Vie de saint Georges l'Hagiorite*, *Anal. Boll.*, 36-37, p. 137, 141.

⁽⁵⁾ Où une femme sut résister aux Turcs en 1070-1, ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 267.

⁽⁶⁾ MATTHIEU, c. 46 ; LAURENT, *Turcs*, p. 38.

⁽⁷⁾ MATTHIEU, c. 103 ; LAURENT, *Turcs*, p. 76.

⁽⁸⁾ LAURENT, *Turcs*, p. 41.

⁽⁹⁾ ATTALIATÈS, p. 116 ; LAURENT, *Turcs*, p. 27.

⁽¹⁰⁾ MATTHIEU, c. 112 ; Andrioun doit être Andarina, Andron, al Andarin, un peu au sud d'Alep, LE STRANGE, *Palestine under the Moslems*, 1890, p. 394. K. MILLER, *Itineraria*, 1916, p. 775, 824.

⁽¹¹⁾ LAURENT, *Turcs*, p. 27.

⁽¹²⁾ ARISDAGUÈS, p. 144 ; LAURENT, *Turcs*, p. 43.

⁽¹³⁾ Ils l'ont trahi, ATTALIATÈS, p. 161 ; SKYLITZÈS, p. 690, 698 ; MICHEL, III, p. 169 ; LAURENT, *Turcs*, p. 75-6.

versements de 1078, nous les y retrouverons encore en 1098.

21. On comprend que les Turcs se soient tournés volontiers vers une voie plus facile, lorsqu'ils en possédèrent une. Cela fut le résultat de leurs conquêtes successives en Géorgie et en Arménie, complétées par les fruits de leur victoire à Manzikert ; en leur livrant cette ville, puis Erzeroum, elle leur permit de passer facilement en Anatolie par les vallées de l'Euphrate, du Lycos et de l'Halys. Cette voie commode leur évitait le passage par la Syrie du nord, où ils étaient plus souvent en conflit qu'en intelligence avec les émirs arabes. Enfin, elle était aussi pour eux la voie la plus courte, puisque leurs bandes venaient vers l'ouest par la Perse et l'Aderbéidjan. C'était la voie proprement turque, alors que l'antique route d'invasion était celle des Arabes. Ils l'utilisèrent donc de préférence à partir de 1071, et ils se déversèrent en Anatolie par la route du nord ; désormais la barrière du Taurus était tournée. Du même coup, Edesse était moins menacée, puisque la masse des Turcs s'écoulait loin d'elle.

22. Il en passait cependant encore à sa portée. C'étaient ceux qui se dirigeaient vers la Syrie. Mais ces expéditions étaient secondaires ; le sultan était loin d'elles ; il ne leur préposait pas encore ses parents ou ses émirs les plus considérables, comme c'était le cas pour l'Anatolie ⁽¹⁾. Les Turcs lancés vers la Syrie eurent pour chef pendant plusieurs années un personnage moins brillant nommé Anziz ibn Abik ⁽²⁾. Il fut du reste tenu à distance d'Edesse par le soin qu'il prit de ne pas inquiéter les émirs arabes d'Amida et d'Alep. Il aida ce dernier dans ses attaques contre Antioche et contre la Cilicie ; mais il s'occupa surtout à poursuivre les possessions égyptiennes, à prendre Ramlah, Jérusalem (1072), puis

(1) C'étaient surtout son cousin Koutoulmich, qui fut le premier seljoucide de Roum, et l'émir dont sortit la dynastie des Danichmendites.

(2) Sur l'activité d'Anziz en Syrie, cf. MATTHIEU, c. 127 ; ABOULFÉDA-REISKE, III, p. 215, 239 ; MICHEL, III, p. 172 ; ELMACIN, p. 282 ; IBN KHALLIKAN, I, p. 274 ; WEIL, III, p. 110, 124.

Damas (30 juin 1076), et à repousser de proche en proche dans la direction du Nil le schisme fatimite et ses adhérents. Les mouvements turcs, amenés par sa présence ou par son action en Syrie, n'incommodèrent par beaucoup plus Edesse que ceux qui, plus au nord et beaucoup plus puissants, précipitaient vers l'ouest les conquérants turcs de l'Asie Mineure.

III. — De 1071 à 1078.

23. Ce pays leur était largement ouvert depuis 1071. Leur invasion n'y fut pourtant point l'effet nécessaire de la défaite grecque à Manzikert, où l'armée grecque n'avait pas été anéantie ; elle pouvait encore les arrêter. De plus, le système défensif du Taurus, tel que nous venons de le décrire § 18 seq., s'il avait été tourné, restait cependant à peu près intact dans sa masse ; les Arméniens allaient y tenir longtemps. L'Asie grecque aurait donc pu se défendre encore si les Grecs n'avaient pas eux-mêmes ouvert leur pays aux Turcs en les faisant intervenir dans leurs guerres civiles ⁽¹⁾.

Quand en effet Romain Diogène, après une courte captivité, fut libéré par Alp Arslan, dont il était devenu le tributaire et l'ami, il rentra dans son empire avec une escorte turque. Mais il avait été hâtivement remplacé à Constantinople par son beau-fils Michel VII Ducas. Il dut donc entreprendre pour tenter de recouvrer son trône, une guerre civile ⁽²⁾, dans laquelle il eut l'appui effectif et matériel des Turcs ⁽³⁾. Il fut cependant battu à Amasée près de la mer Noire ; puis il fut pris dans Adana en Cilicie, et aveuglé si brutalement qu'il en mourut peu après.

A la suite de cette guerre, l'autorité de Constantinople ne se

⁽¹⁾ Cf. LAURENT, *Turcs*, p. 61 seq.

⁽²⁾ Sur la lutte de Romain Diogène contre les Ducas, cf. LAURENT, *Turcs*, p. 61.

⁽³⁾ ATTALIATÈS, p. 166, 167, 172 ; BRYENNE, I, c. 25 ; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 272 ; WEIL, III, p. 116.

rétablît plus comme autrefois sur les confins de Syrie et de Mésopotamie. Elle eut encore certaines villes de la côte ⁽¹⁾ et aussi des gouverneurs à Antioche et en Mésopotamie. Elle envoya à Antioche Isaac Comnène vers 1074 ⁽²⁾. Elle maintint en Mésopotamie ⁽³⁾, jusqu'en 1078-9, le beau-frère d'Alexis Comnène, Georges Paléologue, et son père Nicéphore. Elle considéra probablement le commandant d'Edesse comme étant toujours son subordonné. Mais la plus grande partie du pays de l'Euphrate ne lui obéissait plus : ses chefs militaires étaient bloqués dans leur capitale ⁽⁴⁾. « De la guerre civile contre Romain Diogène, libéré de sa captivité, date la défaite définitive de l'empire », dit Arisdaguès ⁽⁵⁾.

24. Il resta aussi de cette guerre que les Turcs demeurèrent les amis et les protecteurs de la plupart des dynastes chrétiens du Taurus. Diogène avait entraîné l'un d'eux dans sa chute : ce fut le commandant des troupes d'Antioche et de Tarse, l'Arménien Khatchadour. Il fut pris avec l'empereur et disparut avec lui de l'histoire. Les Grecs lui portaient une haine particulière ⁽⁶⁾; car ils s'étaient rendus compte du grand danger que présentait pour l'empire la coalition des Arméniens du Taurus avec l'empereur déchu et avec les Turcs.

Les autres Arméniens se tirèrent mieux d'affaire ; ils avaient cependant tous lutté pour Romain Diogène. Les uns l'avaient fait par force ; car Romain, pendant sa lutte contre les Ducas, fut un moment le maître absolu en Cappadoce et dans le Taurus, depuis la mer Noire jusqu'à la Méditerranée ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ L'empereur Alexis Comnène ouvrit à Venise, en 1082, les ports et villes de Laodicée, Antioche, Mamistra, Adana, Tarse, Attalia, TAFEL et THOMAS, *Urkunden z. Handelsgesch. Venedig*, 1856, p. 52 et 118. La puissance réelle fut alors dans ces parages à Philarète et à Soliman de Roum, cf. *infra*, § 28, 29.

⁽²⁾ BRYENNE, II, c. 28.

⁽³⁾ BRYENNE, III, c. 15, p. 118 ; ANNE, II, c. 6, p. 105 ; c. 7, p. 110.

⁽⁴⁾ Cf. § 26.

⁽⁵⁾ p. 146.

⁽⁶⁾ PSELLOS, *Rec. Gr.*, I, p. 47 ; LAURENT, *Turcs*, p. 41.

⁽⁷⁾ Cf. § 23.

Les autres avaient agi par conviction et par dévouement beaucoup aussi par politique : il leur était commode de se grouper autour d'un empereur qui avait besoin d'eux et qui leur devrait tout. Ils comptaient l'utiliser contre le gouvernement de Constantinople, qui entendait toujours commander sans discussion, et dont les prétentions religieuses les blessaient. Mais surtout Diogène était soutenu par les Turcs : tenir pour lui assurait donc aux féodaux du Taurus des relations aussi pacifiques que possible avec leurs dangereux voisins. Voilà comment les Turcs, parce qu'ils furent les alliés de Romain Diogène et parce que les chrétiens du Taurus eurent intérêt à s'entendre avec eux, acquirent de précieux amis dans le massif même du Taurus, au moment précis où ils venaient de le tourner par le nord-est.

Cette entente des Arméniens avec les Turcs a été considérée comme une trahison envers la chrétienté : les Byzantins n'ont pas manqué de s'en plaindre amèrement ⁽¹⁾. Et leur opinion a été longtemps répétée : on affirmait que les Turcs avaient été appelés contre l'empire grec par les Arméniens ; c'est l'avis d'Ekkehard ⁽²⁾ ; c'est aussi celui de Michel le Syrien ⁽³⁾. Hagenmeyer n'a pas trouvé dans les faits connus la confirmation de ces reproches ⁽⁴⁾. Et il a raison, en ce sens que l'invasion turque n'est pas née d'un appel des Arméniens : elle avait d'autres causes que leurs intérêts et leurs passions. Mais il n'est pas niable que beaucoup d'entre eux ont souvent désiré et facilité son extension.

25. Parmi ces Arméniens ralliés aux Turcs, il faut compter sans doute Kakig, ex-roi d'Ani, dynaste de Césarée et lieux voisins. Il haïssait les Grecs, persécuteurs de sa religion. Dès qu'il l'osa, il fit périr leur archevêque et il se donna aux

⁽¹⁾ Cf. LAURENT, *Turcs*, p. 74 seq.

⁽²⁾ II, 4.

⁽³⁾ *Rec. arm.*, I, p. 316. Ceci ne se trouve pas dans le texte édité par Chabot.

⁽⁴⁾ Note 28 au ch. II d'EKKEHARD.

Turcs. « Il avait l'intention, dit Matthieu ⁽¹⁾ de ne plus revenir à Constantinople et d'aller trouver Alp Arslan ». Il ne s'en tint sans doute pas à l'intention, car ses sentiments intimes l'éloignaient des Grecs, d'autre part, il n'aurait pas pu, sans l'amitié des Turcs, maintenir son autorité, en plein pays parcouru par leurs bandes, pendant près de huit ans après la mort de Romain Diogène.

Les mêmes raisons ne manquèrent pas d'amener à la vassalité turque les autres princes arméniens de la région. Car ils ne purent sauver leur existence qu'en se soumettant aux Turcs, auxquels ils ne pouvaient pas échapper. En voici un exemple typique : en 1072, dit Aboulfaradj ⁽²⁾, le patrice arménien Aristaguès se heurta, avec 200 hommes, tandis qu'il cherchait un refuge solide, à l'émir turc Charunachah, beaucoup plus fort que lui. L'Arménien se sauva en se ralliant aux Turcs et en se faisant musulman, ce qui lui valut du sultan une solde annuelle de 200.000 deniers. Quand les circonstances s'y prêtèrent, il revint « à sa religion et à son peuple ».

C'est par cette entente au moins temporaire avec les Turcs que les Arméniens ont pu, après la retraite des forces grecques, « se maintenir dans les montagnes et dans les forteresses » ⁽³⁾, où nous les retrouverons en 1098.

26. Le plus puissant d'entre eux fut alors Philarète, ancien général de Romain Diogène. Il était encore, au lendemain du désastre de Manzikert, à la tête d'un grand commandement, qui comprenait toute la ligne du Taurus, le long de l'Euphrate, depuis le pays à l'est de Mélitène jusqu'à la Cilicie. Quand Diogène fut tombé, Philarète, qui avait fait en sorte de ne pas sombrer avec lui, resta le maître du pays : car il avait une armée et un droit légal au commandement ; et les villes s'adressaient

⁽¹⁾ C. 94. Sur ces faits, cf. LAURENT, *Turcs*, p. 78.

⁽²⁾ *Syr.*, p. 264.

⁽³⁾ ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 302-3 ; MICHEL, III, p. 198.

à lui dans leur détresse. Il refusa obéissance à Constantinople, mais il fit bon ménage avec les Turcs. Et il grandit ⁽¹⁾.

Il devait en partie son armée au gouvernement byzantin. Ce n'est pas lui, en effet, qui aurait pu recruter et amener sur l'Euphrate les 8.000 Francs qu'il lança, sous Raimbaud, en 1073, contre le prince Thornig de Sassoun ⁽²⁾. Grâce à Raimbaud, Philarète put enlever à Thornig la vallée de l'Euphrate méridional, c'est-à-dire la plus belle partie du thème de Mésopotamie ⁽³⁾. Mais, quand ce chef occidental le gêna, il trouva moyen de le faire supprimer (vers 1073) par les Turcs ⁽⁴⁾, tout en conservant et ses conquêtes, et ses hommes, qui furent désormais mieux à lui.

D'autre part, quand les armées grecques cessèrent de paraître dans le Taurus, sous Michel VII Ducas (1071-1078), « les forteresses et les villes, que gardaient les Romains, demeurèrent dans la crainte et dans la terreur » ⁽⁵⁾ : elles allèrent à Philarète.

Il était cependant rebelle à Constantinople, qui le fit combattre par ses gouverneurs d'Antioche et de Mésopotamie ⁽⁶⁾. Mais le gouverneur d'Antioche ⁽⁷⁾, Isaac Comnène, se laissa prendre par les Turcs ; il n'eut guère de succès que contre les citoyens d'Antioche même, et contre leur patriarche Emilien, qui dut aller se justifier à Constantinople. Isaac ne put rien

(1) Ce fut lors de la catastrophe de Diogène que commença la tyrannie de Philarète, MATTHIEU, c. 106. La tyrannie de Philarète prenait chaque jour de l'extension (à propos d'événements de 1074), BRYENNE, II, c. 28. Sur Philarète, cf. LAURENT, *Turcs*, p. 81, seq.

(2) MATTHIEU, c. 106.

(3) En 1073, MATTHIEU, c. 106.

(4) Il avait d'abord été pris par Thornig dans la lutte racontée ci-dessus, MATTHIEU, c. 100. A l'instigation de Philarète, Amer-Kapher fit assassiner Thornig dans un festin, MATTHIEU, c. 107. IBN EL ATHIR, *Kamel*, p. 244 : « au temps de Philarète, près de Karpert, une forteresse appartenait à un homme d'entre les Francs, appelé Afrandji, qui infestait les chemins et faisait une guerre à mort aux musulmans. Hayc le Turcoman le prit par ruse et le fit écorcher ».

(5) MICHEL, III, p. 172.

(6) Cf. LAURENT, *Turcs*, p. 82.

(7) BRYENNE, II, c. 28, 29 ; C. KARALEVSKIY, art. *Antioche*, dans *Dict. hist. et géogr. ecclés.*, III, col. 611.

contre Philarète, auquel son collègue de Mésopotamie dut laisser la plus grande partie de son gouvernement ⁽¹⁾.

Philarète grandit encore par l'adhésion de tous ceux qui redoutaient l'anarchie féodale, les éternelles luttes des petits seigneurs entre eux, et tous les chefs de bandes heureux, qui prétendaient devenir princes.

27. Philarète grandit surtout quand les circonstances redevinrent tragiques dans le Taurus. Ce fut en partie de par la volonté de Byzance. La révolte de Nicéphore Botaniatè, candidat à l'empire en 1078, enleva ce qui restait de troupes grecques en orient ⁽²⁾ ; Constantinople rappela les ducs de Mésopotamie et d'Antioche. En cette dernière ville, la succession d'Isaac Comnène passa à l'Arménien Vaçag Bahlavouni ⁽³⁾, frère du catholicos Grégoire. En Mésopotamie, le représentant de Byzance dut être alors Philarète ; car il nous est formellement dit qu'il se réconcilia avec Nicéphore Botoniates ⁽⁴⁾. Et nous savons par ailleurs qu'il agit alors en maître dans la Mésopotamie, où nous allons le voir fortifier Romanopolis.

Il resta cependant des Grecs sur la frontière syrienne. Ce sont des Grecs, les fils de Mandalè, qui, dans le fort de Guizisdara, prirent Kakig d'Ani, résistèrent à la coalition formée pour sa délivrance entre les Ardzrounis, Kakig de Kars et Philarète ; ils finirent par pendre leur prisonnier sur leur muraille ⁽⁵⁾.

28. Ces hostilités entre chrétiens se poursuivaient au milieu de circonstances de plus en plus tragiques, de par le développement continu de l'invasion turque. Elle était fort active

(1) MATTHIEU, c. 106.

(2) ATTALIATÈS, p. 267, 309 ; BRYENNE, IV, c. 34-9 ; ANNE, III, c. 11, p. 178 ; MICHEL, III, p. 172.

(3) MATTHIEU, c. 111.

(4) ATTALIATÈS, p. 301 ; SKYLITZÈS, p. 741.

(5) MATTHIEU, c. 119. LAURENT, *Turcs*, p. 80.

depuis 1072 ; la défaite et la mort de Romain Diogène avaient amené la suprématie définitive des Turcs en Asie Mineure. C'est l'avis d'un Grec contemporain, consigné dans la note finale d'un manuscrit d'Ivireon ⁽¹⁾ ; c'est aussi celui de Matthieu d'Edesse ⁽²⁾ et de Michel le Syrien ⁽³⁾, qui rattachent à la fin de Diogène, non seulement la puissance de Philarète, mais aussi celle de Soliman en Anatolie et celle des Danichmendites à Sébaste et à Césarée. L'année 1072 a donc marqué pour tous les Orientaux ⁽⁴⁾ le début de l'installation des Turcs en Anatolie. Mais en réalité ces principautés ne s'érigèrent pas d'un seul coup ; il y eut même une terrible surprise lorsqu'elles démontrèrent par des actes leur existence.

Ces progrès des Turcs en Anatolie éclata aux yeux de tous lorsque le Seldjoucide Koutoulmich eut aidé Botaniatès à s'emparer du trône ⁽⁵⁾ et se fut lui-même installé dans Nicée ⁽⁶⁾. Malec Chah décida bien Nicéphore Botaniatès à laisser tuer Koutoulmich par Barsoukh, mais les troupes de ce dernier se joignirent à Soliman, fils de Koutoulmich ; elles « sortirent avec lui des frontières byzantines et elles prirent les villes du littoral jusqu'à Anatartum et Tarse » ⁽⁷⁾.

Sur son chemin, Soliman avait pris le Taurus à revers. Les Arméniens avaient vu avec stupeur une invasion turque leur tomber dans le dos en venant de l'ouest. Ils ne purent se défendre contre elle en invoquant l'amitié du sultan Malec

(1) Ms. 27, f° 293, en 6580, indiction 10, c'est-à-dire en 1072, « l'année où l'on arracha les yeux à l'empereur Romain Diogène et où eut lieu la venue des Turcs sans Dieu », LAMBROS, *Catal.*, II, p. 285 et *Néos Hellénom.*, 7, 1911, p. 131.

(2) C. 106.

(3) III, p. 172.

(4) Ajouter aux témoignages précédents celui d'ARISDAGUËS, p. 146, déjà cité § 23, et celui de MIRKHOND-VÜLLERS, p. 96. On trouvera d'intéressantes considérations sur l'installation progressive des Turcs en Anatolie dans JORGA, *Gesch. d. osman. Reiches*, I, 1908, p. 66 seq.

(5) ATTALIATÈS, p. 215, 239-241, 264-5, 276 ; ABOULFARADJ, *Syr*, p. 276.

(6) ATTALIATÈS, p. 266, 276, 306 ; BRYENNE, IV, c. 2, 31, 34 ; LAURENT, *Turcs*, p. 8, 98.

(7) ABOULFARADJ, *Syr*, p. 277.

Chah, puisque Soliman était en révolte ouverte contre lui. Ils succombèrent. Tout fut balayé dans le Taurus. Entre 1078 et 1080, sans que nous ayons beaucoup de précisions sur la succession chronologique des faits ⁽¹⁾, disparurent Kakig d'Ani ⁽²⁾, Kakig de Kars ⁽³⁾, les Ardzrounis ⁽⁴⁾, ceux des princes de Cilicie qui ne traitèrent pas avec Soliman ⁽⁵⁾, Ebikhd d'Andrioun ⁽⁶⁾, le duc arménien d'Antioche ⁽⁶⁾. Les populations refluèrent, tourbillonnèrent. Les Arméniens du Taurus ⁽⁷⁾, livrés sans défense « aux hordes sanguinaires et féroces des Turcs », torturés par la famine, par le manque de sécurité et de repos, et par une effrayante mortalité, se réfugièrent « par masses et par milliers en Cilicie jusqu'à Tarse, à Marach, à Déloukh et dans les environs », c'est-à-dire sous la protection directe de Philarète. Il n'y eut alors « nulle part sécurité et repos, excepté à Edesse et dans les limites du territoire de cette ville ». Or, Edesse était alors à Philarète.

29. Depuis 1072, Philarète n'avait guère fait que des gains. Les Arabes lui avaient bien enlevé Membidj (Hiérapolis) en 1075 ⁽⁸⁾ ; mais il trouva le moyen, dans le grand bouleversement qui ruina tous les dynastes du Taurus, de conserver son pays de l'Euphrate, et même d'y ajouter une portion notable de la Cilicie, Antioche et Edesse. Il avait su s'entendre et avec Malec Chah, son voisin de l'est, et avec Soliman, qui arrivait par l'ouest. Nous ne savons point par le menu comment

(1) Cf. LAURENT, *Turcs*, p. 88.

(2) MATTHIEU, c. 119 ; LAURENT, *Turcs*, p. 80.

(3) KIRAKOS, trad. BROSSET, 1870, p. 55 ; MATTHIEU, c. 119 ; SAINT-MARTIN, *Mém.*, I, p. 376.

(4) SAINT-MARTIN, *Mém.*, I, p. 368, 376. DULAURIER, dans MATTHIEU, p. 375 et dans *Rec. arm.*, I, p. 576.

(5) Par exemple cet Abelgharib, qui fut maître de Tarse après la ruine de Khatchadour en 1072 (cf. § 24), mais qui disparut complètement à partir de la venue de Soliman en Cilicie, cf. sur lui LAURENT, *Turcs*, p. 85.

(6) Cf. § 20.

(7) MATTHIEU, c. 118, auquel sont prises les citations qui suivent.

(8) ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 274 ; DUVAL, p. 275.

il paya l'amitié des deux sultans ⁽¹⁾ ; mais voici quelques faits. Philarète a laissé les Turcs supprimer le repaire du chef de ses propres mercenaires Francs ⁽²⁾. Il a travaillé de concert avec les Turcs à détruire la principauté arménienne de Taron et de Sassoun, dans la haute vallée de l'Euphrate méridional ; il était au mieux avec son voisin l'émir de Nephkert, dans la région du haut Tigre ; il partagea avec lui le crâne du prince précédent ⁽³⁾. D'autre part, il payait tribut à Alep ⁽⁴⁾ pour ses possessions de Syrie.

Moyennant cette attitude, il put mettre la main sur Antioche, Il y fut appelé par « le corps de la noblesse », quand le duc Vaçag, fils de Grégoire Magistros, y fut assassiné en 527 de l'ère arménienne (inc. 2 mars 1078) ⁽⁵⁾. Vers le même temps, il put réparer les fortifications de Romanopolis sur l'Euphrate méridional ⁽⁶⁾, et occuper Edesse après un siège de six mois ; évidemment les Turcs le laissaient faire.

30. Avaient-ils touché à Edesse depuis 1071 ? qu'avaient-ils fait de son commandant d'alors, Basile Alousianos ? Voici ce qui semble probable et admissible : Edesse, partie intégrante du pays frontière de l'Euphrate, partagea son sort ; elle tint donc pour Romain Diogène ; puis elle résista à Constantinople après la mort de Romain. Quand elle se réconcilia avec l'empire, ce fut sans compromettre le lien de vassalité avec le sultan, lien qui l'avait couverte et protégée depuis 1071 ; ce fut surtout pour passer sous la coupe de Philarète.

Nous apprenons en effet qu'en 1077 Philarète fit enlever

⁽¹⁾ ANNE prétend^d, VI, c. 9, p. 300 (Bonn), qu'il songea à passer à l'Islam. Il serait devenu musulman selon MICHEL, III, p. 173 et ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 282.

⁽²⁾ Cf. § 26.

⁽³⁾ MATTHIEU, c. 107.

⁽⁴⁾ IBN KHALLIKAN, III, p. 421 ; ABOULFÉDA-REISKE, III, p. 255 ; WEIL, III, p. 129.

⁽⁵⁾ MATTHIEU, c. 111 ; ANNE, VI, c. 9, p. 300 ; MICHEL, III, p. 173.

⁽⁶⁾ MATTHIEU, c. 116.

Edesse ⁽¹⁾ à Léon, frère de Tavadanos, par Basile, fils d'Aboukab. Fut-ce un acte d'hostilité contre l'empire ? Léon était-il beaucoup plus fidèle à Constantinople que le seront Basile et Philarète ? Pas de réponse certaine. Son frère, Tavadanos, avait été duc d'Edesse; il avait été tué en 1062 devant Amida par les Turcs, grâce à la trahison d'un auxiliaire Franc ⁽²⁾. Léon avait donc des traditions de valeur militaire à soutenir; il résista à ses agresseurs. Il obligea Basile à un siège de six mois. Le tout se termina par l'intervention des habitants qui massacrèrent Léon sur les marches de l'autel où il avait cherché refuge, et qui remirent leur ville à Basile, fils d'Aboukab.

31. Cet Aboukab, garde de la tente de David le Curopalate⁽³⁾, était Géorgien ⁽⁴⁾; il remplaça au commandement d'Edesse, sinon Maniacès ⁽⁵⁾, sous Romain III Argyre, tout au moins le successeur de Maniacès, qui aurait été Léon Lépendrinos ⁽⁶⁾. Mais Cédrenus nomme Barasbatzé d'Ibérie le commandant d'Edesse en 1038 ⁽⁷⁾. Est-ce le même homme qu'Aboukab sous un nom différent ? Il est difficile de trouver une ressemblance quelconque entre ces noms de Barasbatzé et d'Aboukab, fussent-ils portés tous deux par un Géorgien. Seulement nous voyons agir dans cette région, à Hiérapolis (Membidj) en 1068, alors qu'Aboukab vivait encore, un certain Pharasmane Vestis Apocapis, agent de Romain Diogène ⁽⁸⁾, que Sky-

(1) MATTHIEU, c. 116; IBN EL ATHIR, *Kamel*, p. 244; MICHEL, III, p. 173; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 279.

(2) MATTHIEU, c. 86, 87.

(3) MATTHIEU, c. 43, 116 (David, roi de Géorgie); SCHLUMBERGER, *Epopée*, III, p. 83.

(4) SCHLUMBERGER, *Epopée*, III, p. 194.

(5) MATTHIEU, c. 43, 116; SCHLUMBERGER, *Epopée*, III, p. 83.

(6) CÉDRÉNU, II, p. 512 (en 1035), 515 (en 1037); SCHLUMBERGER, *Epopée*, III, p. 194.

(7) CÉDRÉNU, II, p. 520.

(8) ATTALIATÈS, p. 116. On trouve, parmi les Géorgiens venus de l'entourage de David, d'autres exemples de ces noms de Abouharb, Pharman et Varazvatché, dans les *Vies* de saints géorgiens éditées par PEETERS, *Anal. Boll.*, t. 36-7, 1917-19, à l'index p. 310 seq.

litzès dit ⁽¹⁾ Géorgien d'origine. Il suffit d'admettre qu'Aboukab s'appelait aussi Pharasmane et Varasvatzé et qu'il était vestis. Nous admettrons aussi que, venu jeune au service de Byzance à la mort de son protecteur David d'Ibérie, il a commandé à Edesse vers 1035-8, qu'il y vivait encore vers 1065-6 ⁽²⁾, et que lui, ou un fils de même nom que lui, a reçu en 1068 le commandement d'Hiérapolis. De toute façon, on se souvenait vers 1077 qu'Aboukab avait jadis résidé à Edesse et qu'il l'avait restaurée, après avoir trouvé la province en état de ruine ⁽³⁾.

Son fils Basile était fort aimé de la population, au dire de Matthieu, à cause de ses qualités. C'était un « homme bon, pieux, miséricordieux pour les veuves, pacifique et bienfaiteur » de tous ⁽⁴⁾. Il était patrice, magister et « Romain » ⁽⁵⁾. Comme général, il défendit Manzikert contre les Turcs en 1054-5 ⁽⁶⁾ ; il commanda l'armée grecque sur le Danube contre les Ouzes en 1065-6 ; il y fut fait prisonnier. Quand il fut délivré, il revint auprès de son père Aboukab à Edesse ⁽⁷⁾. Basile, vivant à Edesse, a rompu ses relations avec Byzance en 1071, comme les autres sujets byzantins du pays de l'Euphrate. Malgré son nom, ses services et ceux de son père, il a dû, pour assurer sa fortune ou son salut, se rallier à Philarète. Ce dernier a trouvé commode d'utiliser les talents et la renommée de Basile pour mettre la main sur Edesse. Les habitants virent sans doute dans cette affaire plutôt une compétition de personnes qu'une question de légitimité. Ils ne furent pas

⁽¹⁾ P. 676.

⁽²⁾ D'après MATTHIEU, c. 89.

⁽³⁾ MATTHIEU, c. 116.

⁽⁴⁾ MATTHIEU, c. 116, 122.

⁽⁵⁾ Patrice, CÉDRÉNUŠ, II, p. 591 ; magister, SKYLITZÈS, p. 654 : Romain, MATTHIEU, c. 78

⁽⁶⁾ ARISDAGUÈS, p. 100 ; MATTHIEU, c. 78 ; ATTALIATÈS, p. 46 ; CÉDRÉNUŠ, II, p. 591.

⁽⁷⁾ MATTHIEU, c. 89 ; ATTALIATÈS, p. 83.

non plus insensibles, on peut le croire, au surcroît de sécurité que leur conférerait une entente avec Philarète, alors maître de toute la frontière chrétienne de l'Euphrate. Et, de fait, la sécurité d'Edesse fut alors certaine et effective.

32. Elle y attira de nombreux fugitifs. Ainsi on y enterra en 1085 le docteur Jacques Karaphnetzi de Sanahin, qui était venu habiter Edesse lorsqu'il avait été chassé de Sébaste avec les Ardzrounis ⁽¹⁾. La mort y atteignit aussi en 1093 le catholikos Paul, qui avait été intronisé à Marach par Philarète ; il s'était réfugié à Edesse lors de la déconfiture de son protecteur ⁽²⁾. Car la sécurité acquise ne fut pas durable : Edesse et son maître Philarète, amis du Turc Malec Chah, faillirent être victimes de Soliman d'Anatolie, qui agissait contre le sultan de Bagdad.

IV. — De 1078 à 1092.

33. L'action de Soliman, venu de l'ouest, s'est manifestée dans le Taurus et en Cilicie dès 1078-9 ⁽³⁾. Elle s'est ensuite ralentie ou ranimée suivant des variations que nous ne connaissons pas bien, parce que la succession précise des événements nous échappe. Mais elle ne fut jamais supprimée ; les frictions vers la Cilicie ne cessèrent pas jusqu'au jour où Soliman, libéré d'autres soucis ⁽⁴⁾, reprit son avance vers l'est par un coup de surprise sur Antioche.

34. Dans l'intervalle, un danger nouveau était né et s'était développé beaucoup plus près d'Edesse. En 1078, en même temps que l'invasion de Soliman, venue de l'ouest, bouleversait le Taurus, Malec Chah créait, à l'ouest et à proximité d'Edesse, contre la sécurité de cette ville, une seconde menace,

⁽¹⁾ MATTHIEU, c. 124.

⁽²⁾ MATTHIEU, c. 140.

⁽³⁾ Cf. § 28.

⁽⁴⁾ Cf. § 38.

en envoyant son frère Tutuch en Syrie « avec la concession de ce qu'il y conquerrait » sur les Fatimites ⁽¹⁾.

Mais Tutuch s'en prit ⁽²⁾ surtout aux sujets de son frère, d'abord aux Arabes d'Alep, puis au général turo de Damas, qu'il remplaça dans cette ville en 1078-9. C'étaient là des opérations que Malec Chah n'approuvait pas toutes. Pour les arrêter, il laissa Mouslim, émir de Mossoul, venir au secours des Mirdasites d'Alep, que Tutuch avait attaqués en 1078, en 1079 et en 1080. Comme résultat, ce fut Mouslim qui, avec l'assentiment du sultan, resta maître d'Alep ⁽³⁾.

De là, il perçut le tribut que payait Antioche pour avoir la paix ⁽⁴⁾. Pour assurer ses communications entre Mossoul et Alep, il occupa aussi en partie le territoire de Harran et celui d'Edesse ⁽⁵⁾. Cette ville dut sans aucun doute s'incliner devant Mouslim, lui payer tribut et lui acheter le respect de son enceinte ; mais il est peu probable qu'il se soit emparé d'Edesse, ni qu'il y ait mis garnison, comme on l'a dit ⁽⁶⁾, puisque le commandement y resta à Basile, fils d'Aboukab.

35. Seulement la protection de Mouslim n'assura pas la paix à Edesse ; car, si Mouslim dut avoir l'assentiment de Malec Chah pour ces conquêtes, les Tures du voisinage, plus ou moins soutenus par Tutuch, ne se résignèrent pas à les lui laisser sans lutte. Il en résulta des conflits dont le pays d'Edesse fut le théâtre et la victime en 1081-1082. Car, dit Matthieu, l'émir Khosrov vint de la Perse avec une armée nombreuse saccager la province d'Edesse. Il battit d'abord

(1) ABOULFÉDA-REISKE, III, p. 247.

(2) ABOULFÉDA-REISKE, III, p. 247 ; IBN KHALLIKAN, I, p. 274 ; ELMACIN, p. 284 ; MATTHIEU, c. 127 ; WEIL, III, p. 126 ; DERENBOURG, *Ousama*, 1^{re} partie, *Vie d'Ousama*, 1889, p. 22.

(3) ABOULFÉDA-REISKE, III, p. 248 ; MATTHIEU, c. 125 ; WEIL, III, p. 127.

(4) IBN KHALLIKAN, III, p. 421 ; ABOULFÉDA-REISKE, III, p. 255 ; WEIL, III, p. 129.

(5) WEIL, III, p. 127.

(6) DUVAL, p. 276.

les Arabes de la région et fit subir de grosses pertes aux chrétiens. Il fut ensuite chassé par Mouslim en personne, si bien qu'Edesse put respirer ; mais son territoire était dévasté et couvert de cadavres ⁽¹⁾ :

Puis Mouslim poursuivit contre Tutuch la lutte qu'il avait commencée en l'éloignant d'Alep. Il essaya d'enlever Chaizar à ses amis les Mounkidites ⁽²⁾ ; il tenta en vain de lui prendre Damas ⁽³⁾. Il en vint à oublier la politique de Malec Chah, soutien du calife de Bagdad, et il s'allia contre Tutuch au calife fatimite d'Egypte. Cette véritable trahison, habituelle aux émirs d'Alep, décida le sultan Malec Chah à combattre Mouslim pour défendre son frère Tutuch et les conquêtes seldjoucides à l'ouest de l'Euphrate. L'inévitable lutte à prévoir constituait une nouvelle menace pour l'autonomie d'Edesse.

36. Entre temps, la ville avait subi une révolution intérieure. Le point de départ en fut la mort de Basile, fils d'Aboukab. Brosset, suivant Tchamtchian, attribue à une révolte et à un meurtre la fin de Basile ⁽⁴⁾, à l'empereur Alexis la nomination de l'Arménien Sempad pour succéder à Basile ; après quoi, les « Grecs » se soulevèrent contre Sempad et appelèrent Philarète, qui installa à Edesse son fils Barsam (Barsouma). Mais Matthieu d'Edesse, un contemporain et un témoin des faits, ignore ⁽⁵⁾ l'intervention de l'empereur dans la nomination de Sempad à Edesse ; il constate qu'il y eut un acte spontané et autonome du peuple pour son avènement, puis une véritable révolte, six mois après, pour sa chute, avec appel à Philarète ; il est d'accord avec les sources de Tchamtchian sur ce point que Philarète en 1083 a perdu puis repris Edesse,

⁽¹⁾ MATTHIEU, c. 121.

⁽²⁾ DERENBOURG, *Vie*, p. 25.

⁽³⁾ WEIL, III, p. 127.

⁽⁴⁾ Dans LEBEAU, XV, p. 151, citant TCHAMTCHIAN, III, 8, 9.

⁽⁵⁾ MATTHIEU, c. 122 ; cf. MICHEL, III, p. 173.

avec accompagnement de violences et d'exécutions. « En 532 de l'ère arménienne (inc. 1 mars 1083), dit-il, mourut Basile, fils d'Aboukab, seigneur d'Edesse. Les habitants, s'étant rassemblés dans l'église de Sainte-Sophie, remirent Edesse à Sempad, l'illustre guerrier, qui avait fait ses preuves contre les Perses. Il y avait six mois qu'il était investi du commandement, lorsqu'un des principaux de la ville voulut enlever cette dignité à la nation arménienne. Il s'appelait Ischkhan, de la famille des Aeschekhan. Il se déclara contre Sempad et alla demander l'appui de Philarète. Il comptait beaucoup d'adhérents parmi les familles et les gens de la haute classe à Edesse. Ischkhan, ayant gagné Philarète, le conduisit dans cette ville, qui lui fut livrée. Mais quelques jours après, Philarète fit arrêter Ischkhan et ses partisans, ainsi que Sempad, et détruisit leurs maisons de fond en comble. Il exerça sa vengeance contre les nobles arméniens de cette ville ; il fit périr l'un d'eux, Ardchoug, dans les tortures et emmena les autres à Marach, où il les retint dans les fers. Il fit crever les yeux au brave Sempad, à Ischkhan et à son frère Théodoric ». De ce témoignage très précis, il faut retenir qu'Edesse était autonome lorsque mourut Basile, fils d'Aboukab ; que ni les Turcs, ni l'Arabe Mouslim, ni le gouvernement de Byzance n'y avaient une garnison ou un pouvoir efficace. En ce qui concerne Byzance, elle n'a guère pu en 1083 s'occuper d'intrigues à Edesse ; c'est l'époque où elle se défendait en Europe contre l'attaque des Normands ; c'est le moment où, pour avoir les mains libres contre eux, elle se résignait à reconnaître aux Turcs de Nicée le pays situé à l'est du Dragon ⁽¹⁾. Dans ces conditions, pourquoi et comment aurait-elle été provoquer le sultan de l'Irak en suscitant des troubles politiques dans Edesse ? Ils sont sortis des événements qui amenèrent la ruine de Philarète : entraîné dans les querelles entre

(1) CHALANDON, *Comnène*, I, p. 72.

musulmans, que nous venons de relater, menacé directement par Mouslim ⁽¹⁾, bientôt par Soliman ⁽²⁾, puis par Tutuch et par Malec Chah ⁽³⁾, forcé de surveiller l'ensemble de ses vastes possessions, comptant plus sur des négociations que sur la résistance, Philarète a été dans l'impossibilité de faire face à tous les dangers ; il a dû dégarnir Edesse, y montrer une autorité moins pressante et moins effective. Alors les habitants, disposant d'eux-mêmes à la mort de Basile, remirent le commandement à l'Arménien Sempad. Puis le parti de Philarète renversa violemment Sempad le 23 septembre 1083⁽⁴⁾, et cette révolution fit un grand nombre de victimes.

On voit pourquoi l'autonomie politique d'Edesse ne faisait pas son bonheur. La ville était disputée entre de nombreux compétiteurs, qui étaient les émirs énumérés ci-dessus, l'Arménien Philarète et d'autres dynastes chrétiens ⁽⁵⁾ se réclamant plus ou moins de la souveraineté byzantine. Edesse passait par coups de force d'un maître à un autre ; et cela n'allait pas toujours sans pilleries et sans exécutions. Elle devait aspirer à une domination forte et stable : le sultan. Malec Chan parut sur le point de la lui donner en 1084.

37. Il entreprit alors de réduire à l'obéissance la Mésopotamie du nord-ouest et ses princes arabes, notamment Mouslim. Déjà il avait chassé les Mervanides du Diar Bekr et enlevé Mossoul à Mouslim, quand la révolte de son frère Tutuch en Khorassan l'obligea à suspendre son action dans l'ouest ; Mouslim rentra dans Mossoul et dans Alep ⁽⁶⁾. A Edesse, on resta dans l'incertitude du lendemain.

(1) Cf. § 34.

(2) Cf. § 38.

(3) Cf. § 39.

(4) La date précise est dans ABOULFARADJ, *Syr.* p. 277 ; DUVAL, p. 276.

(5) Nous les verrons agir à l'arrivée des croisés : ils s'appellent Constantin de Gargar, Pancrace, Gabriel de Mélitène, etc., cf. § 51 seq.

(6) IBN EL ATHIR *Atabecs* p. 13, 14. ABOULFÉDA, III, p. 253.

38. C'est alors qu'apparut en Syrie un compétiteur nouveau en la personne de Soliman d'Anatolie. En 1078-80, il s'était arrêté dans sa marche vers l'est après avoir occupé le Taurus occidental et une partie de la Cilicie ⁽¹⁾. Mais en 1084, Soliman fut libre d'agir à sa guise sans avoir à craindre ni les Grecs occupés chez eux par les Normands, ni Malec Chah, qui était obligé d'abandonner le pays de l'Euphrate pour s'éloigner vers la haute Asie. Il se jeta sur Antioche. Avec une flotte organisée dans les ports de Cilicie, il vint bloquer par la côte cette ville qu'il attaquait aussi par terre. Elle succomba bientôt, la ville même le 12 décembre 1084, la citadelle le 12 janvier 1085 ⁽²⁾. Ce fut le résultat d'un appel à Soliman fait par le gouverneur d'Antioche, certains disent par le fils de Philarète. De toute façon, l'absence de celui-ci, occupé à Edesse, favorisa l'attaque et le succès de Soliman.

Cet événement considérable commença, entre les musulmans, une série de luttes courtes et décisives, pendant lesquelles plusieurs princes se succédèrent rapidement à la maîtrise du pays de l'Euphrate. Edesse y perdit pour un temps son autonomie et son prince chrétien.

39. Ces bouleversements commencèrent par l'action de Soliman contre Mouslim. Ce dernier, maître d'Alep, réclama de Soliman, devenu maître d'Antioche, le tribut que cette ville payait à Alep depuis plusieurs années. Le refus de Soliman amena un conflit dans lequel Mouslim fut battu et tué le 21 juin 1085 ⁽³⁾.

Mais quand Soliman vainqueur voulut mettre la main sur Alep, il vit accourir Tutuch, frère de Malec Chah, qui commandait dans la Syrie méridionale, en Palestine et à Damas. Cette fois ce fut Soliman qui fut battu et tué en 1086 ⁽⁴⁾.

(1) Cf. § 28.

(2) Cf. § 4.

(3) ABOULFÉDA, III, p. 255 ; IBN KHALLIKAN, III, p. 422 ; MATTHIEU, c. 125 ; WEILL, III, p. 129.

(4) ABOULFÉDA, III, p. 261 ; MATTHIEU, c. 127.

Tutuch occupa Antioche, toute la Syrie du nord et entra dans Alep, dont il assiégea la citadelle ⁽¹⁾. Ses succès furent arrêtés en septembre 1086 par l'arrivée de Malec Chah ; car il n'entrait pas dans les convenances du sultan ⁽²⁾ de laisser son frère acquérir une puissance qui deviendrait rapidement redoutable. Bien que Tutuch eût débarrassé Malec Chah de la révolte et de la menace de Soliman, il n'en dut pas moins réintégrer Damas, pour y reprendre le rôle secondaire qui lui avait été assigné, celui de sentinelle avancée des Seldjoucides contre le Fatimite du Caire.

Cependant Malec Chah entra à Antioche ⁽³⁾ et mettait la main sur tout le pays, en ayant soin de le partager, pour sa propre tranquillité, entre les Arabes et les Turcs ⁽⁴⁾. La part des Arabes comprit Kala Djabar ⁽⁵⁾ à l'Ocailite Salem, Chaizar au Mounkidite Nasr el Kinani, Harran à Mohammed, fils de Mouslim ⁽⁶⁾. Aux Turcs échurent les points importants, Alep à Aksonkor, Antioche à Yaghi Sian, et Edesse à Bouzan. Car Edesse avait été occupée par le sultan.

40. L'installation des Turcs dans cette ville ⁽⁷⁾ avait été facilitée par une trahison. En l'absence de Philarète, qui était allé auprès de Malec Chah pour le règlement de sa situation personnelle, son officier Barsauma, d'autres disent son fils Barsam, tua le gouverneur de Philarète, « l'accubiteur », et fut maître de la ville. Mais il en fut chassé le 28 février 1087 par l'émir Bouzan, après un siège de six mois, qui se termina quand Barsauma se fut cassé l'épine dorsale en se précipitant

(1) ABOULFÉDA, III, p. 263 ; IBN KHALLIKAN, I, p. 274 ; MATTHIEU, c. 127.

(2) ABOULFÉDA, p. 263.

(3) MATTHIEU, c. 129.

(4) Sur l'ensemble de ce partage, cf. IBN EL ATHIR, *Atabecs*, p. 16-7 ; ABOULFÉDA, III, p. 267 ; WEIL, III, p. 131.

(5) IBN KHALLIKAN, I, p. 329.

(6) ABOULFÉDA, III, p. 267 ; IBN KHALLIKAN, III, p. 422.

(7) MATTHIEU, c. 128, 130 ; ABOULFÉDA, III, p. 263 ; MICHEL, III, p. 173 ; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 282 ; IBN EL ATHIR, *Atabecs*, p. 16 ; LEBEAU, XV, p. 197 ; WEIL, III, p. 131 ; DUVAL, p. 277.

du haut du rempart pour échapper aux habitants révoltés. Malec Chah laissa Edesse en fief à Bouzan, qui l'avait prise. Contre ces précisions, données par le contemporain Matthieu d'Edesse, on ne peut retenir, avec Ibn el Athir, que Philarète garda Edesse jusqu'à sa mort ⁽¹⁾ ; Malec Chah avait mis fin à l'autonomie chrétienne d'Edesse en la confiant à un Turc.

L'opinion musulmane répéta que ce succès avait été remporté sur les Grecs, tant la souveraineté byzantine sur les indigènes chrétiens était habituelle pour tous. Néanmoins Byzance avait depuis longtemps cessé d'agir directement sur les destinées d'Edesse. On ne les connaissait plus à Constantinople ; aussi les historiens grecs ont-ils signalé l'occupation d'Antioche ⁽²⁾ par les Turcs, mais ils n'ont rien dit sur Edesse quand elle subit le même sort.

Dans la ville même, les Arméniens et les autres chrétiens furent heureux de passer sous l'autorité respectée et forte du sultan. Ils accueillirent l'entrée des Turcs de Malec Chah dans leur ville comme un bonheur ⁽³⁾. « La paix, dirent-ils, fut rendue à tout le pays et à Edesse, qui fut dans la joie » ⁽⁴⁾. Bientôt les conditions de leur vie religieuse et matérielle furent réglées par leur patriarche Basile avec le sultan ; et le retour du patriarche dans leurs murs après cette négociation leur causa des transports d'allégresse, 1090-1091 ⁽⁵⁾.

A la même époque, il leur vint deux reliques insignes ⁽⁶⁾, la sainte Croix de Varag et l'image de la Sainte Mère de Dieu.

(1) IBN EL ATHIR, *Kamel*, p. 244 : « Philarète conserva le commandement de cette ville jusqu'à sa mort ; Edesse tomba alors au pouvoir de l'émir Bouzan ». Le même auteur a dit plus justement, *Atabecs*, p. 16 : « Malec Chah laissa Edesse en fief à Bouzan ». L'activité du catholicos Basile à Edesse (MATTHIEU, c. 134) est une preuve que Philarète ne commandait plus dans cette ville, car Basile était en hostilité ouverte contre Philarète.

(2) ANNE, VI, c. 9, p. 300.

(3) MATTHIEU, c. 104, 129 ; MICHEL, III, p. 179 ; SARCAVAG, dans BROSET, trad. de SAMUEL D'ANI, p. 455.

(4) MATTHIEU, c. 130.

(5) MATTHIEU, c. 134.

(6) MATTHIEU, c. 137.

Elles leur furent amenées du pays de Dchahan et de Honi, où elles étaient menacées par les progrès des Turcs de Nicée et par ceux des Danichmendites du Pont. C'était les sauver de la profanation que de les installer à Edesse, sous la domination directe du sultan Malec Chah, si accessible aux Arméniens et si apprécié d'eux pour sa tolérance ⁽¹⁾.

41. Si la malheureuse ville croyait avoir enfin trouvé le repos ⁽²⁾, son illusion ne dura pas longtemps. Sans doute, elle n'entendit plus parler de Philarète, qu'elle n'aimait pas ; il avait perdu dès 1085 le Dchahan ⁽³⁾, au nord de Marach, qui lui fut enlevé par l'émir Bouldadj ; il s'était vu arracher par les Turcs Antioche, Edesse et presque toutes ses conquêtes ; il finit misérablement à Marach vers 1090 ⁽⁴⁾. Mais le fait d'avoir échappé à Philarète n'évita pas à Edesse d'être tiraillée entre les Turcs, et troublée par les entreprises ambitieuses de ses notables chrétiens. Bouzan dut punir des intrigues politiques et faire périr douze personnes de haute condition ⁽⁵⁾. Il emmena le contingent d'Edesse dans une expédition en Arménie contre Kantzag (Elisabethpol) ⁽⁶⁾, puis dans une autre jusqu'à Nicée ⁽⁷⁾, contre les émirs qui s'étaient soulevés en Asie Mineure après la mort de Soliman. Ce ne fut donc pas pour Edesse le repos absolu, ni la paix complète. Pourtant, jusqu'à la mort de Malec Chah (1092), sous un prince qui savait se faire craindre des siens et de sa famille, le sort d'Edesse fut relativement paisible, surtout si on le compare aux vicissitudes que la ville avait subies depuis 1078 jusqu'à son occupation par les Turcs du sultan.

(1) Comme la note 1.

(2) MATTHIEU, c. 134.

(3) MATTHIEU, 125 ; MICHEL, III, p. 174.

(4) MATTHIEU, c. 128 ; ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 282 ; MICHEL, III, p. 173 ; IBN EL ATHIR, *Kamel*, p. 244 ; PETERMANN, *Beiträge z. Gesc. d. Kreuzz.*, 1860, p. 106 ; DUVAL, p. 277.

(5) MATTHIEU, c. 130.

(6) MATTHIEU, c. 131.

(7) MATTHIEU, c. 133 ; CHALANDON, *Comnène*, I, p. 135.

V. — De 1092 à 1098.

42. La mort de Malec Chah (18 novembre 1092) ramena pour Edesse la série des bouleversements politiques et des malheurs. Son frère Tutuch accourut de Damas pour s'emparer du sultanat ; les émirs Turcs de Syrie se déclarèrent pour lui et, parmi eux, Bouzan, qui commandait à Edesse ⁽¹⁾. Cependant Ibrahim, frère de Mouslim, s'échappait de sa prison et rentrait à Mossoul ⁽²⁾. La gravité de la situation eut encore cette conséquence que le catholicos Basile quitta Edesse pour regagner sa résidence d'Ani ⁽³⁾. Abandonnée par le chef spirituel de sa nation, Edesse fut de nouveau l'objet et la victime des compétitions entre tous ceux de son voisinage qui, musulmans ou chrétiens, possédaient une bande armée au service de leur avidité.

Le premier d'entre eux qui disparut fut Ibrahim, frère de Mouslim ; il fut pris et tué par Tutuch ⁽⁴⁾. Mais ce succès mit l'armée de Tutuch en contact avec celle de son neveu le sultan Barkiarok, un des héritiers de Malec Chah ; une partie de l'armée de Tutuch passa à Barkiarok, si bien que Tutuch dut rentrer à Damas. Bouzan d'Edesse était parmi les émirs qui l'avaient abandonné ⁽⁵⁾. Il y eut alors une série d'intrigues et de péripéties dont nous saisissons mal les causes, mais dont voici la rapide succession : Bouzan, envoyé en Perse par Barkiarok dans une armée commandée par Ismayl, tua ce dernier, puis s'enfuit du camp turc et rentra dans Edesse, 1094 ⁽⁶⁾. Ce fut pour périr bientôt après dans la résistance qu'il mena avec Aksonkor d'Alep contre les attaques de

(1) ABOULFÉDA, III, p. 289 ; MATTHIEU, c. 143 ; DEFREMERY, *Barkiarok* dans *J. As.*, t. I de 1853, p. 441.

(2) ABOULFÉDA, III, p. 289 ; MATTHIEU, c. 143.

(3) MATTHIEU, c. 139.

(4) ABOULFÉDA, III, p. 289 ; MATTHIEU, c. 143.

(5) MATTHIEU, c. 143.

(6) MATTHIEU, c. 144.

Tutuch, lequel n'avait pas renoncé à conquérir la succession de Malec Chah, mai-juin 1094 ⁽¹⁾. Et Edesse tomba au pouvoir de Tutuch. Elle eut alors pour chef ⁽²⁾ l'Arménien Thoros ⁽³⁾, ou Théodoros, fils de Héthoum, eucroisat grec ; elle eut aussi une garnison turque dans sa citadelle ⁽⁴⁾. Mais Tutuch fut bientôt battu et tué par Barkiarok ⁽⁵⁾. Rodhouan, un des fils de Tutuch, se sauva jusqu'à Edesse, où le eucroisat Thoros l'accueillit fort bien, « tout en méditant de le faire prisonnier », avec Yaghi Sian d'Antioche, qui l'accompagnait. Thoros aurait voulu s'emparer de la citadelle ; mais les « autres chefs » ne jugèrent pas ce coup de main opportun ; les fugitifs purent donc se retirer tranquillement chacun dans la ville qui lui appartenait. La citadelle conserva une troupe à la solde de Yaghi Sian ⁽⁶⁾, et Thoros resta en armes dans la ville même.

43. Quelle y était au juste sa situation ? Il n'avait pas le gouvernement militaire d'Edesse, puisqu'il y avait dans la citadelle une garnison turque, commandée par des officiers turcs. Aussi n'avait-il pas osé toucher à Rodhouan et à ses compagnons de fuite. Peu après, il se mit à élever des fortifications dans la ville, ce dont le commandant de la citadelle avertit les émirs du voisinage en réclamant leur intervention. « Thoros, dit Matthieu ⁽⁷⁾, cherchait à se rendre indépendant dans Edesse, et à délivrer les chrétiens du joug des infidèles. Il entreprit de restaurer le rempart, à partir de la forteresse

⁽¹⁾ ABOULFÉDA, III, p. 291 ; MATTHIEU, c. 145 ; DEFRÉMERY, *Barkiarok*, *J.As.*, 1853, I, p. 455.

⁽²⁾ MATTHIEU, c. 145.

⁽³⁾ MATTHIEU, c. 145, 149, 154, 163 ; MICHEL, III, p. 187.

⁽⁴⁾ MATTHIEU, c. 145.

⁽⁵⁾ MATTHIEU, c. 145 ; ABOULFÉDA, III, p. 299 ; DEFRÉMERY, *J.As.*, 1872, II, p. 101 (le 26 février 1095).

⁽⁶⁾ MATTHIEU, c. 145 ; ABOULFÉDA, III, p. 299-301 ; DEFRÉMERY, *J.As.*, 1872, II, p. 103, citant KÉMALEDDIN et IBN EL ATHIR, X, 168 ; WEIL, III, p. 149.

⁽⁷⁾ c. 145.

et de protéger une partie de la ville par la construction d'un mur ; car la citadelle était au pouvoir des Perses et elle renfermait une garnison turque avec un corps d'Arméniens qu'y avait placé Tutuch. Le général qui l'occupait, voyant les travaux du curopalate et comment il avait isolé la citadelle, écrivit à ce sujet aux émirs du voisinage, en les prévenant que depuis la porte de la mer jusqu'à l'église Saint-Thoros, le curopalate avait élevé des fortifications et construit 25 tours, et que, de plus, il dominait la citadelle, et s'était rendu maître absolu dans Edesse ».

De ce qui précède, il semble résulter que les Turcs n'ont pas volontairement donné à Thoros le gouvernement d'Edesse, avec les pouvoirs d'un émir et d'un chef féodal militaire ; Michel le Syrien constate sans plus que Thoros commandait à Edesse ⁽¹⁾. Mais alors qui donc a eu le droit et la puissance de remettre Edesse à Thoros ? Beaucoup répondent, à la suite de Guillaume Tyr ⁽²⁾ : c'est le gouvernement de Constantinople, car les Arméniens appellent Thoros un Grec, un curopalate, un gouverneur romain ⁽³⁾. Mais ces titres ne sont que des mots, et nous savons du reste que, de par le monde médiéval, il est de nombreux potentats ayant accepté et porté les titres byzantins sans avoir jamais reçu de Constantinople un homme ni un ordre. Or, nous ne connaissons aucun fait nous montrant Thoros subordonné à l'empereur

(1) L'édition CHABOT donne, III, p. 179, 183 : « A Edesse était Thoros, fils de Hétom, depuis le meurtre de Bouzan ». L'édition LANGLOIS, p. 296 et l'édition DULAURIER, p. 328 portent : « Thoros, qui avait été établi gouverneur d'Edesse par Philardos l'Arménien ».

(2) GUILL. TYR, IV, c. 2 ; HAGENMEYER, dans FOUCHER, I, xiv, 5.

(3) MATTHIEU, c. 145, 149, 154, 163 ; MICHEL, III, p. 173, 174, 183, 187. ABOLUFARADJ, *Eccles.*, p. 462. Quand MATTHIEU, c. 154, traite Thoros de « gouverneur romain d'Edesse », il ne faut pas comprendre que, selon lui, Thoros gouverne Edesse au nom de l'empereur (cf. HAGENMEYER, *Foucher*, p. 209) ; MATTHIEU entend simplement dire que ce chef d'Edesse, cet homme qui « gouverne Edesse » est « romain » de religion, qu'il appartient à la confession de Constantinople. Mais nulle part MATTHIEU n'a dit que Thoros tenait son autorité de Constantinople ; il a au contraire raconté tout au long comment Thoros est devenu autonome sous la domination turque, cf. § 46 ; enfin nulle part il n'a signalé un acte quelconque d'autorité de Constantinople envers Thoros.

ou recevant de lui un ordre quelconque. De plus, dans la période où Thoros apparaît à Edesse, le gouvernement grec a depuis longtemps cessé d'avoir aucune espèce d'autorité en Mésopotamie.

44. Nous avons heureusement de quoi nous éclairer un peu dans ces ténèbres. Michel le Syrien nous dit que Thoros a servi à Edesse dès le temps de Philarète ⁽¹⁾. Et voilà qui explique la présence de Thoros à Edesse ; cela explique aussi ses titres honorifiques grecs. Comme Philarète, il a servi l'empire avant sa déconfiture de 1071 ; il est né sujet grec, chrétien grec et il a été soldat grec ⁽²⁾ ; il a fait comme tel avant 1071, une carrière ⁽³⁾ où il a pu récolter beaucoup de titres qu'il a conservés. Il les a sans doute vus renouveler et augmenter quand Philarète s'est réconcilié avec Constantinople depuis 1078. Il est naturel que ce notable lieutenant de Philarète, tenant Edesse pour lui, ait alors reçu de Constantinople des titres et même une commission de commandement. Cela n'empêchait pas Philarète et Thoros d'être effectivement des vassaux tures. Leurs relations avec Byzance n'étaient que des formules et des mots. Mais les chrétiens du pays n'ont pas oublié ces rapports amicaux de Thoros avec Constantinople ; pour eux, il est resté un agent grec ⁽⁴⁾.

45. Quand Edesse échappa à Philarète, Thoros se trouvait donc dans la ville. Il y possédait, parmi les chrétiens, une situation prépondérante ⁽⁵⁾ ; il était le principal officier de leur garnison et de leur milice indigènes. Cette situation lui

(1) MICHEL, *Rec. arm.*, I, p. 328. GINDLER ne veut pas, p. 46, que Thoros ait reçu Edesse dès le temps de Philarète, sous prétexte que « MATTHIEU n'autorise pas cette conclusion ». Mais aucun texte de MATTHIEU n'interdit d'admettre que Thoros, servant sous Philarète, ait été sous ses ordres dans Edesse.

(2) Cf. § 43.

(3) Il a été notamment gouverneur de Mélitène pour Philarète, MICHEL, III, p. 174.

(4) Cf. § 43.

(5) Ces considérations sont confirmées par GUILL. TYR, IV, c. 2.

fut reconnue par Bouzan d'abord, puis par Tutuch, puis par Rodhouan ; il fut pour les Turcs le chef de la communauté chrétienne de cette ville. Les sultans concédaient volontiers de telles prérogatives à leurs sujets non musulmans, afin de diminuer la puissance de leurs émirs et d'avoir des alliés contre leurs incessantes révoltes. Ainsi, vers le même temps, un autre officier de Philarète, qui était le beau-père de Thoros ⁽¹⁾, obtint une autorité semblable sur les chrétiens de Mélitène, où Philarète l'avait placé comme gouverneur ⁽²⁾. Il envoya sa femme à Bagdad demander l'investiture ⁽³⁾ et il devint pour les Turcs leur mandataire à Mélitène, comme Thoros l'était devenu à Edesse. Comme tel, Thoros a levé sur ses administrés le tribut dû aux musulmans ; il a, comme dit Ibn el Athir ⁽⁴⁾, « *affermé* la ville à Bouzan » ; il a été responsable envers ce dernier de la fidélité des habitants. Mais en retour, il a été le chef de leur contingent armé, leur commandant militaire. Il lui a donc été possible de vendre ses services aux émirs en compétition, de chercher parmi ces querelles l'occasion de rester seul en armes dans la citadelle comme dans la ville, et de devenir le véritable maître autonome d'Edesse.

46. Comment Thoros parvint-il à son but final ? quand la garnison musulmane de la citadelle en disparut-elle ? ce fut le résultat des luttes entre les musulmans ⁽⁵⁾. Lorsqu'en effet Rodhouan voulut rentrer dans Edesse, il dut y renoncer parce que les deux hommes qui se disputaient sa tutelle,

(1) MATTHIEU, c. 140.

(2) MICHEL, III, p. 174, 179.

(3) MICHEL, III, p. 179.

(4) Cité par DEFRÉMERY, *J. As.*, 1872, II, p. 103. Thoros fut investi par Tutuch, MATTHIEU, c. 145, et supporté par son fils, MATTHIEU, c. 146 ; cf. § 42.

(5) MATTHIEU, c. 146, 147 ; ABOULFÉDA, p. 299 ; ABOUL MEHACEN, dans *Rec. Ori.*, III, p. 486 ; WEIL, III, p. 149, 150. Lutte entre les deux fils de Tutuch, Rodhouan d'Alep et Dékak de Damas. Lutte entre Rodhouan d'Alep et les émirs voisins, émirs d'Antioche, de Samosate, de Saroudj, etc.

Yaghi Sian et Djanah ed Daula, amenèrent l'abandon du projet et le retour à Alep ⁽¹⁾. Mais, d'autre part, la venue de Rodhouan avait libéré Edesse d'une attaque ⁽²⁾ menée par deux émirs, qui profitaient de la mort de Tutuch pour s'emparer de tout ce qu'ils pouvaient prendre ; c'étaient Sokman de Saroudj ⁽³⁾ et Baldouk de Samosate, un Danichmendite ⁽⁴⁾. En cette dernière affaire, les chrétiens d'Edesse avaient été pressés pendant 65 jours ⁽⁵⁾ entre les assaillants du dehors et les Turcs de la citadelle. Ils furent sauvés par la venue de Rodhouan, qui décida Sokman et Baldouk à se retirer. Edesse eut ensuite la chance que les compétiteurs à la tutelle de Rodhouan se querellèrent au point de s'en retourner à Alep. Enfin, un des officiers de la citadelle, Mékhitar le patrice, dont le nom décèle la nationalité arménienne et la religion chrétienne, trahit l'armée turque, où il servait, et livra à Thoros la grande forteresse de Maniacès ⁽⁶⁾.

Entre temps, Thoros avait fait appel à un Seldjoucide d'Asie Mineure, au descendant de Koutoulmich Alphilag ⁽⁷⁾, contre ses assaillants les Turcs Danichmendites et les Turcs de Syrie. Mais Alphilag voulut enlever Edesse à Thoros. Celui-ci fut assez habile pour le tuer à temps, puis assez fort pour expulser ses soldats de la ville, où ils ne restèrent que

(1) MATTHIEU, c. 146.

(2) MATTHIEU, c. 146.

(3) Cet émir, fils du chef de bandes Ortok ou Artouk, fondateur de la dynastie des Ortokides, avait occupé Saroudj à la mort de Tutuch et la conservait malgré Rodhouan, ABOULFÉDA, p. 299 ; IBN EL ATHIR, X, p. 168, cité par DEFREMERY, *JAs.*, 1872, t. II, p. 103 ; WEIL, III, p. 149, seq.

(4) DULAURIER, dans *Matthieu*, p. 430 le dit Danichmendite d'après VARTAN. CASANOVA, *Rev. numism.*, 1894, p. 460 et 1895, p. 396, le range parmi les fils de Malek Ghazi III Gumuchtekin, qui fut le vrai fondateur de la puissance de sa dynastie. Baldouk venait d'enlever Samosate à Edesse, cf. § 62.

(5) Au temps de la moisson 1095, MATTHIEU, c. 146.

(6) MATTHIEU, c. 146 : sur les autres noms donnés à la citadelle d'Edesse par les sources, cf. RÖHRICHT, *Gesch. d. Königr. Jer.*, 1898, p. 234.

(7) Quel nom se cache sous cette déformation arménienne ? Le P. Peeters ne suggère l'explication suivante : Alph = Alp, héros, comme dans Alp-Arslan ; Ilag = nom appellatif ? Ailag ? ? Indolent, fainéant, vagabond ! !

35 jours ⁽¹⁾. En fait, une intervention de l'émir Danichmendite de Sébaste ⁽²⁾ avait dû faciliter grandement la résistance de Thoros au Seldjoucide d'Asie Mineure. Comme d'autre part, Thoros ne discuta pas la suzeraineté du sultan de l'Irak, il ne fut pas inquiété par ce dernier, qui n'était pas mécontent de voir cette ville échapper à la domination directe de ses parents d'Alep ou d'Anatolie. Cette fois, Edesse était bien autonome sous un chef chrétien.

47. Presque en même temps, à Mélitène, Gabriel, beau-père de Thoros ⁽³⁾, réussissait une opération semblable contre les Turcs d'Alphilag ⁽⁴⁾. Si bien que Mélitène et Edesse arrivèrent simultanément à l'autonomie. C'était une autonomie précaire, comme l'a fort bien indiqué Weil ⁽⁵⁾ ; il fallait payer tribut au sultan de l'Irak, souvent aussi à ses émirs ⁽⁶⁾ ; il fallait toujours redouter une brusque attaque d'un de ces derniers. Aussi ces villes ne jouirent-elles pas longtemps sans trouble de leur autonomie. Mélitène ⁽⁷⁾ fut bientôt attaquée par le sultan de Roum Kilidj Arslan ; contre lui, elle fit appel au Danichmendite de Sébaste. Mais il était clair qu'elle deviendrait finalement la proie de l'un ou de l'autre de ces compétiteurs, quand l'arrivée des croisés fit une diversion qui la dégagea pour un temps. Ce fut au contraire la perte immédiate d'Edesse.

VI. — 1098. Les Franes à Edesse.

48. Les croisés apportèrent la ruine à Thoros, au lieu du salut qu'il attendait d'eux. Il fut leur première victime parmi

(1) MATTHIEU, c. 147. ; MICHEL, III, p. 179.

(2) MICHEL, III, p. 179, « alors arriva Tanouchman de Sébaste, qui fit la paix entre eux ».

(3) MATTHIEU, c. 149.

(4) MICHEL, III, p. 179, Al-Faridj.

(5) III, p. 161.

(6) Voir § 57 ce qui concerne Edesse.

(7) MATTHIEU, c. 149 ; MICHEL, III, p. 179, 185, 187, 189.

les Arméniens, et l'une des plus notoires. Mais il ne fut pas la seule ; car la plupart des féodaux arméniens de la région furent supprimés les uns après les autres par les Latins ⁽¹⁾. Quelques années après l'arrivée des Francs dans le Taurus, il n'y restait plus qu'une seule maison souveraine arménienne de quelque importance, celle des Roupénides. Encore devait-elle son salut à son humilité première. Plus tard, la grandeur à laquelle elle parvint fit illusion sur ses débuts ; on lui prêta une fortune qu'elle n'avait pas dès 1098 ⁽²⁾ ; car si elle avait été à cette époque ce qu'on a dit d'elle depuis, elle aurait alors disparu, tout comme Thoros d'Edesse, tout comme les autres Arméniens dont les Francs convoitèrent et prirent les domaines et les états.

Cette conduite des Francs a semblé toute naturelle aux historiens occidentaux. Non seulement au moyen âge, mais jusqu'à nous, on a raconté, comme un acte légitime et qui allait de soi, la spoliation des Arméniens. On n'a pas même pris la peine, le plus souvent, de la justifier. Il est vrai que les Francs ne sont pas sans excuse dans leur avidité. On peut dire qu'ils étaient fondés à ne pas se fier à la bonne foi des Arméniens. On peut soutenir que le souci légitime de leur sécurité les a amenés à supprimer les princes arméniens et à se substituer à eux. Mais on comprend aisément que l'opinion arménienne n'ait pas été de cet avis. Les Arméniens ont porté sur la conduite des Francs envers eux un jugement très dur, aussi dur que leur désillusion avait été profonde ⁽³⁾.

49. Car ils avaient attendu et accueilli les Francs en libérateurs. Les Latins venaient, dit Matthieu ⁽⁴⁾, « briser les

(1) On trouvera dans CHALANDON, *Commène*, II, p. 98 seq., un excellent exposé de ce qu'on sait sur ces principautés arméniennes : énumération, historique sommaire, relations avec les croisés, etc.

(2) Sur les Roupénides au temps de la première croisade, l'opinion courante est dans CHALANDON, *Commène*, II, p. 106. Je ne suis pas de cet avis et j'espère dire pourquoi dans un prochain travail.

(3) Cf. § 75.

(4) C. 150.

fers des chrétiens, affranchir du joug des infidèles la cité sainte de Jérusalem et arracher des mains des musulmans le tombeau vénéré qui reçut un Dieu ». C'est du moins pour cette besogne que les chrétiens de l'Asie turque avaient souhaité leur venue. On y connaissait la valeur militaire des Francs. On savait les exploits de leurs chefs ; on vantait surtout ceux de Boémond ⁽¹⁾, qui avait vaincu les Grecs dans les Balkans. Les voir renouveler ces hauts faits contre les Turcs, et par là être enfin délivrés de l'oppression musulmane, c'était un vœu très répandu parmi les populations anatoliennes et notamment parmi les Arméniens. Dans les plaintes, les ambassades et les lettres qui, avant 1095, vinrent d'Antioche, de Jérusalem et de toute l'Asie chrétienne, demander le secours de l'Occident contre les Turcs ⁽²⁾, la voix des Arméniens malheureux s'était fait entendre.

50. Les Arméniens affirment même ⁽³⁾ que leur catholicos est allé à Rome après 1074. Ce fut à l'époque où il dut s'enfuir du Taurus ; les Byzantins y avaient alors perdu toute autorité effective ; les Turcs l'assaillaient de plusieurs côtés ; les princes arméniens disparaissaient les uns après les autres ; la force et les aventuriers disposaient du pays. On comprend que le catholicos se soit éloigné de tout ce désordre. Mais il est peu probable qu'il soit allé à Rome. Matthieu affirme ce voyage, sans donner sur lui aucun détail. Dès lors on a peine à se défendre du soupçon que quelque copiste zélé a ajouté, dans le texte de Matthieu, le nom de Rome à ceux des pays et des

(1) ALBERT d'AIN, III, c. 8 ; RAOUL DE CAEN, c. 63.

(2) On avait entendu en Occident les plaintes de malheureux fugitifs de Jérusalem, d'Antioche, qui mendiaient pour vivre, BAUDRI, I, c. 3. On avait eu de fréquentes ambassades et beaucoup de lettres demandant le secours de l'Occident pour Jérusalem, EKKEHARD, c. 5, 2. Le patriarche grec de Jérusalem, retour d'Occident, se trouvait à Batchkovo en décembre 1083; PETIT, *Typikon de Pakourianos*, 1904, p. 56, lignes 14 seq. ; BREHIER, *L'église et l'orient au moyen âge*, 1907, p. 53.

(3) MATTHIEU, c. 108, l'affirmation est répétée par des auteurs du 12^e et du 13^e siècle, C. ASGIAN, *Bessarione*, 1900, p. 291.

viles qu'il a visités pendant ses années d'exil volontaire et de vie errante.

A Rome même, on n'a pas vu le patriarche arménien. Les documents officiels ont bien conservé, il est vrai, le souvenir de relations entre le catholicos et le pape ; mais ces rapports n'ont pas amené de visite ; ils se sont bornés à un échange de lettres. Le catholicos Grégoire a dû faire appel au pape, car nous avons deux lettres, deux réponses que Grégoire VII lui envoya en mai et juin 1080 ⁽¹⁾. Le pape y demande force explications sur la liturgie et les pratiques rituelles arméniennes. Le ton est celui d'un enquêteur fort peu renseigné ; il ne se justifierait pas si le catholicos était venu à Rome peu auparavant, si l'on y avait fait depuis peu la connaissance directe de l'homme, de son église et de ses habitudes.

Mais ces lettres du pape, jointes aux témoignages arméniens, démontrent que les Arméniens ont eu recours à Rome et prétendu se mettre d'accord avec elle. Pourquoi de telles avances, contraires à leurs traditions les plus chères ? elles ont dû répugner au catholicos et soulever l'indignation de beaucoup de ses clercs. Evidemment, c'est parce que les Arméniens ont cherché de l'aide auprès du chef de la chrétienté occidentale. Le voyage à Rome fait partie d'une tournée qui, selon Matthieu ⁽²⁾, a mené le catholicos à Constantinople et en Egypte. Il semble bien avoir essayé de grouper contre les Turcs tous leurs ennemis possibles, les orthodoxes de Constantinople, les Fatimites d'Egypte et les Latins d'occident. Ces derniers n'avaient pas déserté, depuis le désastre grec de 1071, les mers de Syrie. La venue des gens de Bari à Myra en 1087 ⁽³⁾, celle de Guinemer à Tarse en 1097 ⁽⁴⁾ prouvent

(1) JAFFÉ-LÖWENFELD, n° 5171 et 5172, édites par JAFFÉ, *Biblioth.*, II, p. 421 seq. ; TOURNERIZE, p. 164 seq. ; LAURENT, *Turcs*, p. 73.

(2) c. 108.

(3) ORDERIC VITAL, VII, c. 12, cf. HAGENMEYER, *Epist.*, p. 251.

(4) ALBERT, III, c. 14 ; RÖHRICHT, *1 Kr.*, p. 98 ; CHALANDON, *Comnène*, I, p. 210.

que les Latins, pourvus encore en 1082 de privilèges dans les ports par Alexis Comnène ⁽¹⁾, se montraient toujours dans ces parages, malgré la conquête turque. Les Arméniens savaient donc que les Latins pouvaient venir par mer ; et ils leur demandèrent secours.

51. En conséquence, quand les Latins répondirent à cet appel, parmi tant d'autres, et parurent en Asie, ils se mirent en rapport avec les Arméniens. Avant de quitter Nicée, les croisés ont annoncé leur venue à Thoros, seigneur d'Edesse, et au grand chef Constantin, fils de Roupen. C'est une affirmation de Matthieu ⁽²⁾ ; elle n'est produite que par lui ; mais elle n'a rien de surprenant. Car la marche des Francs en Asie Mineure a été préparée par eux ; elle n'a pas eu le caractère aventureux et confiant que lui prêtent les chroniqueurs de la croisade. Voyant partout la main de Dieu dans cette pieuse entreprise, ils ont raconté l'avance des croisés comme si elle avait été uniquement miraculeuse et dirigée, sans intervention humaine, par la volonté divine. Ils ne nous ont signalé aucune des précautions prises par les chefs pour préparer leur marche et assurer leur succès.

Ces chroniqueurs n'ont pas pu cacher cependant que les croisés ont eu des guides et des auxiliaires grecs ⁽³⁾ ; ils ne les ont mentionnés, il est vrai, que comme des fourbes et des traîtres ; n'empêche que par eux les Francs furent dirigés ; par eux ils purent savoir à qui s'adresser dans les pays du Taurus, pour n'y point agir isolément contre les Turcs.

Les croisés y avaient du reste des compatriotes ; car les mercenaires Francs avaient été nombreux dans l'Asie grecque pendant la seconde moitié du XI^e siècle. Quelques années avant 1097, il en existait encore des bandes en Mésopotamie,

(1) Cf. § 23.

(2) C. 151.

(3) Cf. CHALANDON, *Comnène*, I, p. 194 seq.

à Edesse, en Cappadoce. Ils avaient servi les Grecs, mais aussi certains chefs arméniens, dont ils connaissaient donc les forces et les faiblesses ⁽¹⁾.

Des Arméniens marchaient aussi avec les croisés. Nous connaissons comme tel Siméon, que les Francs laissèrent en Cappadoce orientale ⁽²⁾, et Pancrace, qui accompagna Baudouin jusqu'aux rives de l'Euphrate ⁽³⁾. Il y en eut sans doute beaucoup d'autres. Ceux-là suffisaient pour donner aux chefs de la croisade des conseils avertis et utiles sur ce qui les attendait dans le Taurus.

Il n'est donc pas étonnant que les croisés soient entrés en rapport avec les Arméniens de cette région et que, dès leur départ de Nicée, ils aient cherché à se concerter avec eux.

52. On s'étonnerait plutôt d'apprendre qu'ils ne se sont adressés qu'au prince d'Edesse et à un mince « chef de la montagne » ⁽⁴⁾ comme Constantin, fils de Roupen. Car si Thoros d'Edesse était en effet un potentat à ne pas négliger, ce Constantin n'avait pas alors une situation qui pût faire deviner la grandeur future de sa maison. Matthieu affirme bien (est-ce une interpolation du temps de la grandeur des Roupénides ?) que ce « grand chef arménien occupait le mont Taurus, qu'il s'était rendu maître d'un grand nombre de provinces » et que les Francs se sont mis de loin en rapport avec lui. Mais les chroniqueurs Francs de la croisade, ceux du moins qui firent la campagne en personne, ne l'ont pas nommé ; ils n'ont pas eu occasion de le voir. Matthieu même

⁽¹⁾ Cf. § 19, 26.

⁽²⁾ Il était de ce pays, BAUDRI, II, c. 7. Les *Gesta* (HAGENMEYER, XI, 2, p. 227 ; *Rec. Occ.*, III, p. 131) et GUIBERT (VI, c. 1) s'expriment comme si ce Siméon avait été là sans les croisés et leur avait demandé, après avoir été délivré des Turcs par eux, de rester dans son héritage sous leur domination ; cf. HAGENMEYER, *Chronol.*, n° 185.

⁽³⁾ Pancrace, particulièrement versé dans la connaissance de la contrée d'Aintab à Alep, avait été emprisonné par les Grecs ; il était au service de Baudouin depuis Nicée, ALBERT, III, c. 17 ; GUILL. TYR, IV, c. 1.

⁽⁴⁾ MATTHIEU, c. 151.

ne lui connaît pas d'autre rapport avec les Francs que l'annonce de leur venue ; ils ne nous dit pas où et quand il a pu leur être utile, ni s'ils l'ont vu en s'avancant vers Antioche. Ce sont d'autres princes arméniens qu'ils ont rencontré sur leur route. Et ceux-là, Matthieu n'a pas dit que les Francs aient négocié d'avance avec eux.

C'est qu'il y a des lacunes dans nos informations sur les rapports des croisés avec les Arméniens. Des relations ont certainement et inévitablement existé entre eux, dont nous ne savons rien. Ainsi personne n'a raconté les rapports des Francs, pendant leur marche vers Antioche, avec l'Arménien de Mélitène, que leur approche avait cependant délivré d'une attaque de Kilidj Arslan ⁽¹⁾. Les témoins occidentaux de la croisade ne nous ont pas dit davantage comment les Francs se comportèrent avec le célèbre Kogh Vasil ⁽²⁾, qui avait de nombreuses forteresses en Commagène. La défaite du Danichmendite par les Francs à Héraclée de Cappadoce ⁽³⁾, a dû le combler de joie. En outre, il paraît bien avoir alors occupé, parmi les féodaux arméniens de la région, la situation de chef de leur nation. C'est lui en effet ⁽⁴⁾ qui ralliait les nombreux Arméniens expulsés de leurs domaines ; c'est lui qui commandait à ce qui restait des anciennes « troupes royales » ; c'est lui qui était le centre et le dernier espoir de la nation arménienne. Il est difficile d'admettre que les croisés ne se sont pas mis en rapport avec ces princes.

53. S'ils l'ont fait, ce fut sans doute pour s'entendre avec eux en vue d'une action commune. Car, pour annoncer simplement leur venue, il n'était pas besoin d'envoyés ; l'effet produit sur les Turcs par leur marche avait suffi à renseigner les

(1) MATTHIEU, c. 150.

(2) Sur ce prince et sa puissance, cf. CHALANDON, *Commène*, II, p. 99 seq.

(3) Vers le 10 septembre 1097, HAGENMEYER, *Chronol.*, n° 181, cf. ETIENNE DE BLOIS, *lett.* II, dans *Rec. Occ.*, III, p. 888.

(4) MATTHIEU, c. 220.

Arméniens. Depuis la défaite de Kilidj Arslan à Dorylée, les chrétiens, enfermés dans les villes et dans les forteresses, avaient vu les Turcs abandonner les campagnes et la plupart des places fortes. Kilidj Arslan avait disparu momentanément : Mélitène n'avait plus à le craindre. Le Danichmendite avait dû reculer vers le nord, le long du Taurus, et se retirer dans une position escarpée. C'est lui qu'Etienne de Blois appelle Assam dans sa deuxième lettre à sa femme ⁽¹⁾. C'est à ses coureurs que les croisés ont enlevé les places et le pays qu'ils rendirent à l'Arménien Siméon ⁽²⁾ ou qu'ils donnèrent au chevalier Pierre de Alpibus ⁽³⁾. C'est contre lui que les croisés ont opéré en remontant vers le nord depuis Héraclée jusqu'à Césarée. Ce sont ses bandes qui ont dû lâcher le massif du Taurus, de Césarée à Marach. Après cela, Thoros n'avait que faire d'un message des Francs pour connaître leur victoire et leur approche.

54. Il eut sans doute hâte de s'entendre avec eux pour une coopération contre les Turcs. Mais ces sauveurs tant désirés allaient devenir très vite ses pires ennemis. Quelques semaines plus tard, Thoros était massacré et Baudouin de Boulogne s'installait en maître à Edesse.

Sur cet événement ⁽⁴⁾ les sources ne manquent pas. L'occupation d'Edesse par Baudouin a été constatée, mais non racontée, chez les Grecs, par Anne Comnène, chez les Arabes, par

⁽¹⁾ *Rec. occ.*, III, p. 888 ; cf. ANNE, XI, 3, p. 85.

⁽²⁾ Cf. § 51.

⁽³⁾ HAGENMEYER, *Gesta*, p. 230 et *Chronol.* n° 188.

⁽⁴⁾ Témoins oculaires : FOUCHER, I, XIV, c. 4, seq. ; MATHIEU, c. 154.

Autres sources : ALBERT, III, c. 19 seq. ; GUILL. TYR, IV, c. 2-6 ; GUIBERT, III, c. 14 ; EKKEHARD, c. 21 ; MICHEL, III, p. 183, 187 ; cf. IBN EL ATHIR, *Kamel*, p. 207.

DULAURIER, *Chronologie arménienne*, 1859, p. 302 ; DUVAL, p. 278 ; GINDLER, p. 48 seq. ; WEIL, III, p. 161 ; HAGENMEYER, dans ses éditions des *Gesta*, de EKKEHARD et de FOUCHER et dans sa *Chronologie*, n° 231 seq. ; les historiens de la première croisade, SYBEL, p. 314 seq. ; RÖHRICHT, p. 100 seq. ; l'*histoire du royaume de Jérusalem* de RÖHRICHT, p. 8 ; l'*histoire des Comnène* de CHALANDON, II, p. 102 ; cf. aussi KOHLER, dans *ROL.*, 8, p. 585 ; PETERMANN, *Beiträge*, p. 111.

Ibn el Athir ; il n'y a rien dans les autres chroniqueurs de ces nations. Mais les détails de l'affaire nous sont mieux connus par le témoin indigène Matthieu d'Edesse et par quelques mots de Michel le Syrien. Nous avons aussi les récits des Latins, parmi lesquels celui de Foucher de Chartres, qui prit part à l'expédition de Baudouin. Entre tous ces récits, l'accord est loin d'être complet ; en essayant de les concilier, les modernes se sont aussi divisés. Les faits ont donc été diversement présentés et datés par Sybel, Gindler, Röhricht, Hagenmeyer, Chalandon et Duval.

55. La première question à résoudre est celle de savoir qui a pris l'initiative d'une action commune sur la rive gauche de l'Euphrate ; la proposition vint-elle des croisés ou des Arméniens d'Edesse ?

Il semble bien que le premier pas a été fait par Thoros.

Sans doute les croisés ne méconnaissent ni l'existence d'Edesse, ni l'appoint de sécurité qu'elle pouvait leur valoir. Aussi avons-nous vu qu'ils s'étaient mis en rapport avec son prince avant même de quitter Nicée et de pénétrer dans l'intérieur de l'Asie Mineure. Seulement, depuis qu'ils occupaient le Taurus, ils n'avaient fait à Thoros aucune proposition pour agir en commun contre les Turcs. Les sources sont absolument muettes sur ce point, alors qu'elles relatent avec précision l'occupation de la Commagène méridionale par Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon.

Baudouin s'était séparé du gros des croisés au départ de Marach. Il se dirigea sur leur flanc gauche, vers l'Euphrate, pour les garder d'une attaque venue de l'orient ⁽¹⁾. C'est par là en effet que passeraient les secours envoyés à la Syrie par le monde musulman de Mésopotamie, de Bagdad et de Perse. On comprend dès lors l'importance de la mission confiée

(1) Sur le plan de marche des croisés, avec détachements de couverture, l'un en Cilicie, l'autre vers l'est, cf. SYBEL, p. 303.

à Baudouin : il devait empêcher les infidèles de tomber sur le flanc gauche des croisés pendant leur marche vers le sud ; il devait aussi les protéger en arrière, pendant qu'ils feraient face aux forces sorties d'Antioche et d'Alep. En outre, il recueillerait dans cette opulente région ⁽¹⁾ les approvisionnements nécessaires à l'armée chrétienne.

Baudouin occupa rapidement tous les points fortifiés du pays compris entre Marach, Aintab et l'Euphrate. La population chrétienne l'avait peut-être appelé ⁽²⁾ ; il est certain en tous cas qu'elle fut soulevée par sa venue ⁽³⁾. A son approche, elle chassa les garnisons turques, qui n'avaient pas décampé spontanément ⁽⁴⁾. Elle ouvrit aux croisés les portes de ses citadelles ⁽⁵⁾ ; elle leur prodigua les approvisionnements et les réceptions enthousiastes. Les princes arméniens de la région étaient à la tête de ces manifestations ; on nous cite notamment Pancrace, qui avait servi de guide à Baudouin ⁽⁶⁾ ; Fer, qui commandait à Tell Bacher ⁽⁷⁾ ; et Nicusus, un autre potentat de ces parages ⁽⁸⁾ ; Baudouin fut l'ami et bientôt le chef des seigneurs de toutes les forteresses, dont les plus importantes étaient les villes ⁽⁹⁾ de Tell Bacher et de Ravendan.

Ces heureux et rapides résultats étaient dus à l'entente de

(1) GUILL. TYR., IV, c. 1.

(2) RAOUL, c. 42 : à Tarse, Baudouin avait été invité à venir occuper les villes voisines de l'Euphrate, de Tell Bacher à Edesse ; il avait accepté et il avait quitté Tarse via Mamistra. KEMAL ED DIN, dans RÖHRICHT, *Beiträge*, p. 221 : les habitants de Talamannia, ville occupée en juillet 1098, avaient depuis longtemps prié les Francs d'envahir la Syrie ; le même, dans *Rec. ori.*, III, p. 578 : les chrétiens d'Artah appelèrent les Latins, cf. § 78.

(3) GUILL. TYR., IV, c. 1 ; KEMAL ED DIN, dans RÖHRICHT, *Beiträge*, p. 219 : à l'arrivée des Francs aux environs d'Antioche, les habitants se soulevèrent et massacrèrent leurs garnisons ; quelques-unes se sauvèrent par la fuite. Cf. § 78.

(4) Cf. § 78, et la note précédente.

(5) La reddition générale et volontaire est constatée par RAIMOND, c. 5 ; ALBERT, III, c. 17. Avant novembre 1098, les croisés ont occupé ou soumis en Syrie 165 cités et forteresses, ETIENNE, *lett.*, II, *Rec. occ.*, III, p. 289.

(6) ALBERT, III, c. 17 ; GUILL. TYR., c. 1 ; cf. § 51.

(7) ALBERT, III, c. 18.

(8) ALBERT, III, c. 18 ; IV, c. 9.

(9) ALBERT, III, c. 17.

Baudouin avec les chrétiens et avec leurs princes. Dès lors est-il croyable qu'il ait négligé d'entrer en rapports plus directs avec le prince d'Edesse ? Cette place couvrait l'accès de l'Euphrate par l'est ; elle défendait donc les récentes conquêtes de Baudouin ; elle les préservait d'une surprise. Un chef de guerre avisé, qui avait à tenir dans le pays dont Tell Bacher est le centre, devait nécessairement combiner avec Edesse une entente et une collaboration. Baudouin n'a pas pu y manquer. Et, s'il n'y a pas réussi tout d'abord, n'est-ce pas que Thoros eut quelque peine à accepter les conditions que lui imposait le Franc ? c'est possible et même probable. Mais les sources ne nous l'ont pas dit.

56. Elles affirment au contraire unanimement l'appel adressé à Baudouin par Thoros d'Edesse ¹. On comprend aisément que Thoros ait été impatient de recevoir les secours des Francs. Perdu au milieu des Turcs, presque entouré par eux, il connaissait mieux que personne l'exaspération où les avaient mis l'arrivée des Francs et leurs premiers succès. Il savait quelles forces le calife et le sultan allaient réunir et précipiter vers la Syrie. Il se rendait compte que la situation des chrétiens serait pire que jamais sous le joug turc quand l'islam aurait triomphé des croisés. Il ne pouvait pas espérer qu'Edesse échapperait à l'emprise de ces armées et qu'elle conserverait ensuite son ancienne autonomie. Pour sauver et les Francs et Edesse et lui-même, il fallait réunir à Edesse et dans sa région une force capable de briser, ou tout au moins de retarder l'élan des attaques turques attendues.

Aussi la conduite des opérations franques à l'ouest de l'E-

(¹) Appel à Godefroy, qui envoie Baudouin, MICHEL, III, p. 183. Appel à Baudouin, MATTHIEU, c. 154 ; FOUCHER I, XIV, 3 (par Thoros) ; EKKEHARD, c. 21, 1 (Thoros fait appel à Baudouin alors à Antioche) ; GUIBERT, III, c. 14 ; ALBERT, III, c. 19 (Thoros envoie l'évêque et les notables) ; GUILL. TYR, IV, c. 2 (appel par le commandant et les notables) ; cf. aussi IEN EL ATHIR, *Kamel*, p. 207. Ce fut vers le 20 janvier, GINDLER, p. 55 ; au début de février, HAGENMEYER, *Chronol.*, n° 231.

phrate fut-elle pour Thoros l'objet d'une douloureuse surprise. Il vit les croisés, en octobre 1097, glisser directement vers le sud, de Marach à Antioche, sans se soucier d'Edesse. Il vit l'hiver se passer en grande partie (d'octobre à fin janvier) sans que les nouveaux venus fissent mine de franchir l'Euphrate et de venir à lui. Puis il se rendit compte que Baudouin de Boulogne, installé sur la rive gauche de l'Euphrate, se contentait de garder le passage du fleuve et ne semblait pas vouloir s'aventurer au delà. Si Baudouin avait voulu obliger Thoros à accepter des conditions d'abord repoussées, parce que jugées trop dures, il n'aurait pas agi autrement.

57. Car le malheureux prince d'Edesse ne pouvait pas attendre indéfiniment le secours des Francs. La menace turque grossissait vers l'est, à mesure que les mois passaient et qu'approchait le printemps, qui amènerait l'armée du sultan contre les croisés. En attendant, autour d'Edesse ⁽¹⁾, les incursions turques augmentaient ; les garnisons chassées de l'ouest étaient venues se réfugier dans les places des alentours ; pour se venger et pour vivre, elles tombaient plus que jamais sur le pays chrétien. De Samosate, d'Amida, de Harran, ⁽²⁾ de Saroudj, de ces places qui encerclaient complètement Edesse⁽³⁾ les incursions se multipliaient, augmentant l'insécurité de cette ville, les pertes et l'exaspération de ses habitants. Leur commerce était devenu impossible ; leurs champs n'étaient protégés du pillage que par des rançons sans cesse renouvelées ; leurs vies n'étaient en sécurité que derrière leurs murs ; les fils des plus considérables d'entre eux étaient en otages

(1) Sur cette situation d'Edesse, cf. MATTHIEU, c. 154 ; FOUCHER, I, xiv, 6 ; GUILL. TYR, IV, c. 2 ; GUIBERT, III, c. 14.

(2) Alors à Kerbogha, le puissant émir de Mossoul (IBN EL-ATHIR, *Kamel*, p. 30 ; ABOULFÉDA, *Rec.* p. 3 ; WEIL, III, p. 151), celui-là même qui allait bientôt mener contre les croisés à Antioche la grande armée de secours envoyée par le Sultan et le Calife.

(3) Pour tout ce qui suit, cf. ALBERT, III, c. 21 seq ; GUILL. TYR, IV, c. 2-6 et les références données plus bas § 62.

dans les places voisines ¹ pour garantir aux Turcs la fidélité des citoyens d'Edesse. On conçoit avec quelle impatience ces malheureux attendaient l'intervention des Francs. Ils avaient bien des fois manifesté leur anxiété depuis plus de trois mois que les croisés étaient entrés en Syrie. Or Thoros ne pouvait pas indéfiniment négliger leur mécontentement et leurs menaces ² : ils étaient assez forts et assez bien organisés, nous le verrons, pour lui imposer leur volonté. Il se décida donc, après trois mois de tergiversations, à payer la venue des Francs du prix qu'ils réclamaient. Vers la fin de janvier ³, il fit savoir à Baudouin qu'il était prêt à partager avec lui le gouvernement d'Edesse et à lui assurer sa propre succession ⁽⁴⁾.

58. On dit communément que ces propositions furent faites spontanément par Thoros pour décider Baudouin à venir à lui. C'étaient en réalité des exigences de Baudouin : c'était à ce prix qu'il avait mis son intervention. Quand Thoros, dit un Latin ⁵, espéra payer moins cher l'aide de Baudouin, il lui offrit de l'argent pour ses services au lieu du pouvoir promis. Sans doute Thoros estimait que Baudouin, installé maintenant dans Edesse, craindrait de refaire, pour regagner l'Euphrate, un chemin qui n'était pas sûr. Mais Thoros se

(1) Edesse avait des otages à Alep en 1095, DEFREMERY, *J.A.S.*, 1872, II, p. 102, citant KEMEL ED DIN. Elle en avait aussi à Samosate, cf. § 62.

(2) Ils ont obligé Thoros à donner satisfaction à Baudouin, selon ALBERT, III, c. 20, qui place ce fait après l'arrivée de Baudouin à Edesse, cf. § 60. Même affirmation dans GUILL. TYE, IV, c. 3.

(3) GINDLER, p. 55, cf. § 56.

(4) Thoros aurait assuré sa succession à Baudouin en le priant de venir vivre avec lui comme un fils chez son père, FOUCHER, I, XIV, 6; GINDLER, p. 49; SYBEL, p. 314. Ses envoyés, l'évêque et 12 notables selon ALBERT, III, c. 19, engagèrent par serment la parole de Thoros, FOUCHER, I, XIV, 7. Il n'y risquait pas grand chose, puisqu'il était vieux et sans enfant, FOUCHER, I, XIV, 6. GUIBERT, III, c. 14 : le vieux duc désira adopter un Franc, qui le défendrait ; un de ses familiers le dit à Baudouin ; s'il se laissait adopter, il aurait le duché. Baudouin accepta et vint à Edesse. ALBERT se contente, III, c. 19, de faire promettre par Thoros le partage du pouvoir et des revenus. MATTHIEU ne dit rien de telles promesses. Il faut aussi noter que Thoros n'était pas un seigneur héréditaire : sa succession ne dépendait pas de sa volonté.

(5) ALBERT, III, c. 20, suivi par GUILL. TYE, IV, c. 3 ; cf. § 60.

trompa. Baudouin répondit à ses propositions par l'annonce de son départ. Et Thoros dut s'exécuter et partager le pouvoir. Donc, si c'est Thoros qui a appelé Baudouin, c'est bien Baudouin qui a fixé et imposé le prix de son concours. Thoros avait hésité trois mois avant de céder à la nécessité : la suite prouva qu'il avait eu raison de tergiverser et de se méfier.

C'est à Tell Bacher que ses envoyés trouvèrent Baudouin ⁽¹⁾. Ils lui promirent qu'on le ferait co-régent de la ville, en attendant la succession du vieux Thoros. L'évêque et les 12 notables du sénat municipal étaient présents ; ils confirmèrent l'engagement de leur prince et lui donnèrent toute sa valeur.

59. Sur quoi, Baudouin, assuré du succès de son plan, laissa une partie de ses forces dans les villes occupées ⁽²⁾ et se mit en route, dans les derniers jours de janvier 1098, avec 80 chevaliers et leur suite, c'est-à-dire avec 250 combattants au maximum ⁽³⁾. C'était peu, si l'on voulait secourir efficacement une ville importante et la défendre contre de nombreux et actifs ennemis. C'était suffisant, s'il s'agissait d'abord et avant tout d'y prendre pied, d'en assumer la souveraineté avec des complicités locales et d'en diriger les forces en attendant les renforts efficaces, qui suivraient plus tard.

Baudouin passa l'Euphrate et parvint à Edesse malgré l'opposition de l'émir Baldouk de Samosate, qui essaya de l'arrêter en route ⁽⁴⁾. Baldouk était actif, comme le montrent ses expéditions précédentes sur le territoire d'Edesse ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Voir les références § 56-7.

⁽²⁾ GUILL. TYR, IV, c. 2.

⁽³⁾ FOUCHER, I, xiv, 7 et GUILL. TYR, IV, c. 2 : 80 *milites* ; ALBERT, III, c. 19 : *ducenti equites* ; MATTHIEU, c. 154 : 60 chevaliers ; SYBEL, p. 314 ; GINDLER, p. 50.

⁽⁴⁾ FOUCHER, I, xiv, 8 ; ALBERT, III, c. 19 (les Turcs étaient 20.000, conduits par Pancrace, qui voulait se venger de Baudouin) ; GUILL. TYR, IV, c. 2 ; SYBEL, p. 315 ; HAGENMEYER, *Chronol.*, n° 288.

⁽⁵⁾ Il avait pris Samosate à Edesse (§ 62) et il avait attaqué cette ville après la mort de Tutuch d'Alep (§ 46).

Il a certainement surveillé de près l'action de Baudouin dans le pays de l'Euphrate ; il a dû avoir vent de son entente avec Edesse et il a essayé de l'empêcher d'y parvenir.

Où donc Baudouin a-t-il passé l'Euphrate ? peut-être non loin de Samosate, en négligeant la route directe de Tell Bacher à Edesse, qui passait par Biredjek. Elle était peu sûre pour qui n'avait, comme Baudouin, qu'un faible détachement ; car les Turcs devaient l'y attendre. Il leur échapperait en remontant vers le nord par une marche de nuit ; en se rapprochant de Samosate et du danger, Baudouin avait chance de passer plus facilement le fleuve en un point où il n'était pas probable qu'il aurait eu l'audace de s'aventurer. Le fait est qu'il franchit l'Euphrate sans résistance. Mais il dut ensuite éviter une grande force de cavalerie qui le cherchait, et se tenir coi pendant deux jours derrière les murs d'une forteresse arménienne. Quand il put en sortir, il fut rapidement à Edesse.

60. Il y fut joyeusement accueilli par le prince, par sa femme et par les habitants ⁽¹⁾. Cette arrivée de Baudouin à Edesse a eu pour témoin Foucher de Chartres et Matthieu d'Edesse, qui nous l'ont racontée. Ils n'y ont vu que de la joie, de l'entente et pas un désaccord. Aussi ne peut-on croire avec Albert d'Aix ⁽²⁾, lequel n'était pas présent, qu'il y eut tout de suite mésintelligence entre Baudouin et Thoros, parce que ce dernier essaya de payer les services de Baudouin en argent, et non plus en influence et en pouvoir. Nous avons vu plus haut ⁽³⁾ que cette discussion dut avoir lieu pendant des négociations qui précédèrent la décision de Baudouin. Tout était réglé lorsqu'il parut devant Edesse, où il n'y eut plus qu'à lui conférer solennellement l'autorité et les titres promis ⁽⁴⁾.

(1) MATTHIEU, c. 154 ; FOUCHER, I, xiv, 12 ; ALBERT, III, c. 20 ; GUILL. TYR, IV, c. 2 ; GINDLER : vers le 6 février ; HAGENMEYER, *Chronol.*, n° 239 : le 20 février.

(2) III, c. 20, suivi par GUILL. TYR, IV, c. 3.

(3) § 58.

(4) Il y eut simplement « alliance », selon MATTHIEU, c. 154.

Cela se fit dans une curieuse cérémonie ⁽¹⁾. Baudouin, le buste dévêtu, fut enveloppé avec Thoros dans une vaste chemise ou tunique, et frotta sa poitrine contre celle de ce prince. Il accomplit le même rite avec sa femme ⁽²⁾. Après quoi, Baudouin fut bien et dûment leur fils adoptif et leur héritier. Thoros, rompu aux usages de la cour de Byzance, n'attachait peut-être pas le même sens que les Francs à cette adoption « d'honneur » ⁽³⁾, à cette cérémonie plutôt verbale (μέχρι λόγου) que réelle ; on l'employait parfois en Orient pour renforcer le caractère amical d'une alliance, mais en se gardant bien d'y attacher le sens et les effets légaux d'une adoption suivant le droit romain et les idées occidentales. Si Baudouin et son entourage se sont doutés que Thoros ne se considérait pas comme définitivement engagé envers son nouveau fils, on s'explique mieux la conduite qu'ils adoptèrent bientôt envers ce prince.

61. Mais on agit d'abord en plein accord apparent. Et le premier effet en fut une expédition contre Samosate, qui eut lieu dans la deuxième semaine du carême, entre le 14 et le 20 février 1098 ⁽⁴⁾.

A en croire Guillaume de Tyr ⁽⁵⁾, cette expédition a été provoquée par la population d'Edesse. Les citoyens de cette ville avaient hâte de mettre fin aux vexations de l'émir de Samosate ; ils supplièrent Baudouin de les conduire contre lui. Le comte accéda à leur demande. Il les réunit dans une grande assemblée où l'action fut décidée ; et l'on partit. L'expédition terminée, les gens d'Edesse, admirant le courage

(1) Rien dans MATTHIEU, FOUCHER et EKKHARD ; la cérémonie est racontée par ALBERT, III, cc. 20, 21 ; GUIBERT, III, c. 14 et BAUDRI, *Rec. occ.*, IV, p. 81 ; cf. GINDLER, p. 52.

(2) GUIBERT, III, c. 14.

(3) Sur cette sorte d'adoption en Orient, cf. DU CANGE, *Dissert.*, XXII, p. 71 seq., XXIII, et *Hist. Littér. de la France*, XVI, 20.

(4) MATTHIEU, c. 154 ; GINDLER, p. 55 ; KOHLER, *ROL.*, 8, p. 585.

(5) IV, c. 4.

et le bonheur de Baudouin, résolurent de l'avoir seul pour maître. Dans ce récit, Thoros n'intervient pas ; Baudouin y agit seul, comme s'il possédait déjà sans partage la souveraineté sur Edesse. On y voit encore que les gens d'Edesse s'aperçurent pendant cette expédition que Thoros ne leur était plus nécessaire ; ils décidèrent donc de le supprimer. Or les autres sources, et notamment les témoins de cet événement, ne confirment qu'en partie les affirmations de Guillaume de Tyr ; elles disent, comme lui, qu'au retour de l'expédition de Samosate commença la conspiration qui devait aboutir au meurtre de Thoros. Mais elles ne suppriment pas prématurément, comme lui, la personnalité et l'initiative de ce dernier ; c'est Thoros qui demanda à Baudouin de marcher contre Samosate ⁽¹⁾. Et il avait pour cela de multiples raisons.

62. L'émir de Samosate était son voisin le plus proche, le plus détesté et le plus gênant de tous. C'est à la principauté d'Edesse qu'il avait pris Samosate ⁽²⁾, où il s'était installé. Depuis lors, il n'avait pas cessé de multiplier les vexations contre Edesse ; il l'avait récemment disputée à Rodhouan d'Alep ⁽³⁾ ; il prélevait un lourd tribut sur les moissons, qu'il dépendait de lui d'empêcher, et sur le commerce, qu'il rendait fort précaire ; il interceptait les communications avec Mélitène, où régnait Gabriel, beau-père de Thoros ⁽⁴⁾, celles avec la Commagène et Marach, où se trouvaient le prince Kogh Vasil ⁽⁵⁾ et un soutien possible pour Edesse ; il avait exigé de cette ville un tribut annuel et pris en otages les fils des principaux notables ⁽⁶⁾. Encore, la vie, les champs, le commerce et les biens d'aucun d'eux n'étaient-ils à l'abri de ses

(1) MATTHIEU, c. 154.

(2) ALBERT, III, c. 21.

(3) Cf. § 46.

(4) Cf. § 47.

(5) Cf. § 52.

(6) ALBERT, III, c. 21, 24 ; GUILL. TYR, IV, c. 4.

coups de main et en sécurité complète. Thoros et ses sujets ⁽¹⁾ n'ont pas pu manquer de désigner Samosate aux premiers coups de Baudouin.

63. Baudouin savait du reste à quoi s'en tenir sur la nécessité de mâter l'émir de Samosate. Depuis trois mois qu'il vivait non loin de là, sur la rive droite de l'Euphrate, il n'avait pas manqué de se heurter fréquemment aux entreprises de cet audacieux pillard. Tout récemment encore, pendant sa venue vers Edesse, il avait dû se cacher pendant deux jours pour échapper à ses coureurs. Il céda donc facilement à la prière commune de Thoros et de ses sujets.

Il marcha sur Samosate ⁽²⁾ avec sa petite troupe de chevaliers, véritablement noyée dans la masse de la milice d'Edesse, à laquelle s'étaient joints les hommes du prince Constantin de Gargar, qui obéissait à Thoros. Baudouin subit un échec, si nous en croyons Matthieu ⁽³⁾. échec où périrent un millier de gens du pays. Et il est bien vrai que beaucoup d'entre eux furent tués devant Samosate ; mais c'est, dit Albert ⁽⁴⁾, parce qu'ils « étaient efféminés, imprudents et peu courageux ». Il semble bien que leur mort soit due à leur indiscipline et à leur amour du pillage ⁽⁵⁾, beaucoup plus qu'à une défaite de Baudouin. Car si ce dernier ne prit pas Samosate, du moins il ne perdit que six des siens ⁽⁶⁾, et il installa, près de cette ville, en un lieu nommé Saint-Jean, un poste fortifié, où il laissa 70 de ses chevaliers ⁽⁷⁾. Sur quoi, il se jugea assez en sûreté pour regagner Edesse avec la seule escorte des douze

(1) GUILL. TYR, IV, c. 4.

(2) MATTHIEU, c. 154.

(3) c. 154.

(4) III, c. 21.

(5) MATTHIEU, c. 154 : ils se livrèrent au pillage ; ce désordre fut cause de leur massacre par 300 Turcs.

(6) ALBERT, III, c. 21.

(7) ALBERT, III, c. 21 ; GUILL. TYR, IV, c. 4.

chevaliers ⁽¹⁾ qui lui restaient. Désormais Samosate allait être harcelée par ces chrétiens ; les incursions vers Edesse devenaient fort périlleuses, sinon impossibles. En somme, Baudouin avait réussi à assurer de ce côté la sécurité à Edesse ⁽²⁾. Et c'est bien ainsi qu'en jugèrent les gens de cette ville, comme ils le montrèrent incontinent par leur révolte en faveur de Baudouin.

64. Ce n'est pas l'avis de tous les historiens. Certains d'entre eux, dont le plus notoire est Hagenmeyer ⁽³⁾, pensent que l'expédition contre Samosate n'a pas eu lieu. Et cela, parce que Foucher, le fidèle compagnon de Baudouin, n'en souffle mot. Contre son silence, le récit pittoresque d'Albert d'Aix et de Guillaume de Tyr ne saurait prévaloir ; ils ont reproduit une tradition qui, partant d'un fait réel, à savoir l'embuscade dressée à Baudouin par les gens de Samosate pendant sa marche vers Edesse, a brodé là-dessus le beau récit qu'ils nous ont fait, et dont il n'y a rien à retenir. Mais s'il en est ainsi, que faire du témoignage de Matthieu, lequel était présent, tout comme Foucher, témoignage qui confirme l'expédition contre Samosate et les pertes qu'y firent les gens d'Edesse ? Hagenmeyer s'en tire ⁽⁴⁾ en élevant un doute sur la présence effective de Matthieu à Edesse en février 1098, en incriminant la fidélité de sa mémoire, car il n'aurait écrit que trente ans plus tard, et en lui reprochant une telle erreur de chronologie que son témoignage s'en trouve infirmé.

65. Passons sur la question de savoir si Matthieu était réellement à Edesse en février 1098 ; elle est de celles dont la solution est impossible. Car à qui affirme, sans le prouver du reste, que Matthieu était absent d'Edesse à cette date, il n'y a pas moyen de démontrer le contraire. Pourtant nous

(1) ALBERT, III, c. 21.

(2) C'est l'impression que laisse la lecture de GUILL. TYR, IV, c. 4.

(3) *Chronol.*, n° 238 et Foucher, p. 213.

(4) Foucher, p. 214.

pouvons bien rappeler que Matthieu était alors âgé d'une trentaine d'années ⁽¹⁾, qu'il était moine d'un couvent d'Edesse ⁽²⁾ et qu'il est fort peu probable qu'il en ait été éloigné lorsque Baudouin y parut. Au reste, dans tout son récit, il parle comme témoin, sans restriction aucune. Cependant, nous pouvons ne pas insister sur cette question, qui n'est pas le principal argument d'Hagenmeyer pour infirmer le témoignage de Matthieu.

66. Nous insisterons davantage sur la date où il aurait écrit sa chronique. Est-il vrai que ce soit au plus tôt en 1124 et plus probablement après 1132 ⁽³⁾ ? Au chapitre 171, Matthieu raconte qu'il a d'abord rédigé l'histoire des 150 ans qui ont précédé l'année 1101. Après quoi, il avait considéré son œuvre comme achevée. « Nous avons terminé nos industrieuses investigations ; après nous être retiré de la carrière, nous avons cédé la place à d'autres ». Mais, en voyant « tomber et s'écrouler d'année en année la force des armées chrétiennes, nous nous sommes aperçu que personne ne songeait à s'enquérir de ces malheurs et à les consigner par écrit ». Alors Matthieu a repris la plume : « nous avons entrepris de transmettre ces souvenirs aux générations futures ». Matthieu constate qu'il lui « reste encore à retracer l'histoire de trente années ». Si nous comprenons bien son exposé, Matthieu a écrit postérieurement à 1132 l'histoire des trente années, qui s'étaient écoulées depuis 1101. Il l'a fait parce que personne n'avait continué sa première histoire, arrêtée en 1101. Cette histoire était donc écrite depuis longtemps quand Matthieu se décida à lui donner une suite. Dès lors, il n'est pas juste de dire que cette première partie de son récit a été écrite bien des années après les faits, et que, dans l'intervalle, la mémoire de Matthieu

⁽¹⁾ MATTHIEU dit formellement, c. 118, avoir vu de ses yeux les malheurs des années 1078 seq., racontés plus haut § 28.

⁽²⁾ MATTHIEU, c. 171, p. 237, et la préface de DULAURIER, p. IX.

⁽³⁾ HAGENMEYER, *Foucher*, p. 214.

devait avoir subi des lacunes ou admis des nouveautés. En outre, Hagenmeyer raisonne comme si Matthieu n'avait songé à écrire son histoire que 8 ans avant 1132, comme s'il n'avait jamais pris de notes au jour le jour, et comme si ce moine n'avait pas eu sous la main de quoi écrire, avec l'habitude et le goût de s'en servir. Or, Matthieu a longtemps travaillé à son œuvre et avec conscience ; pendant 15 ans (et non pas 8), il n'a pas cessé de réunir des matériaux et des notes ⁽¹⁾ ; il a eu, pendant toute sa vie, l'esprit préoccupé de son livre, il n'a jamais cessé de le préparer ou de l'améliorer. Lui prêter une autre conduite est une supposition gratuite, en contradiction absolue avec la haute valeur historique et documentaire de son histoire. Par conséquent, on ne peut pas récuser son témoignage sans invoquer une cause de suspicion légitime ; il est abusif de le taxer, sans preuve, d'erreur involontaire par faute de mémoire ou de documentation.

67. Mais si Matthieu a commis l'erreur de chronologie qui lui est reprochée, ce serait une grave présomption contre son exactitude et sa véracité dans ces événements. Matthieu a en effet placé l'expédition contre Samosate dans la deuxième semaine du carême, c'est-à-dire du 14 au 20 février 1098. Or Baudouin, selon Hagenmeyer, ne serait arrivé à Edesse que le 20 février, quinze jours avant le début des intrigues contre Thoros ⁽²⁾, lesquelles ont éclaté le 7 mars, d'après Matthieu lui-même ⁽³⁾. Donc l'expédition contre Samosate, qui était finie le 20 février, est antérieure à l'entrée de Baudouin à Edesse ; elle ne peut être par conséquent qu'une amplification et une déformation de l'embuscade dressée à

(1) MATTHIEU, c. 171, p. 238, en bas.

(2) HAGENMEYER, *Chronol.*, n° 239 et Foucher, p. 213. Voici le texte même de FOUCHER, I, xiv, 13 important pour tout ce qui suit : *Cumque per dies XV illic moram fecissemus, machinati sunt cives urbis principem suum scelestè occidere et Balduinum ad dominandum terrae in palatium sublimare. Odio enim eum habebant. Dictum est et factum est. Unde Balduinus et sui contristati sunt valde, cum pro eo indulgentiam impetrare nequissent.*

(3) c. 154.

Baudouin par les gens de Samosate pendant sa venue à Edesse. Cette embuscade est en effet antérieure au 20 février, jour où Baudouin entra dans la ville. Dès lors, le témoignage de Matthieu, ainsi compris, confirme celui de Foucher : cette lutte de Baudouin contre les gens de Samosate, placée par Matthieu avant le 20 février, c'est en réalité la simple embuscade racontée par Foucher ; car l'expédition contre Samosate au départ d'Edesse, telle que la raconte Matthieu, est une pure invention ou une forte erreur.

68. A moins que l'erreur ne soit dans le raisonnement de Hagenmeyer. Il admet que Baudouin est arrivé à Edesse le 20 février. Il adopte cette date parce qu'il aurait lu dans Foucher que Baudouin est entré dans Edesse 15 jours avant la révolte contre Thoros, laquelle est bien du 7 mars. Mais le texte de Foucher dit beaucoup plus précisément que l'entrée de Baudouin dans Edesse est antérieure de 15 jours, non pas à la révolte contre Thoros, mais au début des intrigues contre ce prince ⁽¹⁾. Or, ces intrigues ont commencé au retour de l'expédition contre Samosate ; Gindler l'a démontré, bien que Hagenmeyer ne s'en déclare pas convaincu ⁽²⁾. Si donc Matthieu a bien placé cette expédition entre le 14 et le 20 février, les intrigues ont pu commencer le 20 ou le 21 pour aboutir à l'explosion du 7 mars. Baudouin, arrivant à Edesse 15 jours avant le début de ces intrigues, y est donc entré 15 jours avant le 20 février, soit vers le 6 de ce mois. D'où il suit que les renseignements chronologiques de Matthieu et ceux de Foucher ne sont nullement contradictoires et inconciliables.

69. Le fond même de leur récit ne l'est pas davantage. En cette affaire, le plus simple est d'en revenir à la sagesse de Sybel ⁽³⁾, en acceptant avec lui le texte de Foucher et celui

⁽¹⁾ GINDLER, p. 54 ; cf. le texte de FOUCHER cité au § 67.

⁽²⁾ Dans Foucher, p. 213.

⁽³⁾ P. 314 seq.

de Matthieu. Il y eut donc une attaque de Baldouk de Samosate contre Baudouin pendant que ce dernier se rendait à Edesse, voilà ce que nous dit Foucher. Il y eut ensuite une expédition de Baudouin, au départ d'Edesse, contre Samosate, voilà ce que nous apprend Matthieu. Sans doute il est fâcheux que chacun de ces deux chroniqueurs ne connaisse qu'un des deux événements, et que Foucher ne dise pas un mot du dernier, peut-être parce qu'il n'y a pas pris part, tandis que Matthieu ignore le premier, parce qu'il est antérieur à la prise de contact de Baudouin avec Edesse. Mais pourquoi en conclure que le silence de Foucher condamne Matthieu alors que celui de Matthieu n'incriminerait en rien le témoignage de Foucher? Comme si Foucher n'avait pas parfois des omissions inexplicables pour un chapelain de Baudouin! Ainsi, il n'a pas mentionné la mort de la femme de Baudouin à Marach. On n'a pourtant pas conclu de ce silence que ce décès n'avait pas eu lieu⁽¹⁾. Agissons de même pour l'expédition contre Samosate, laissée de côté par Foucher, mais racontée par Matthieu. D'autant plus qu'il n'y a pas contradiction entre leurs récits; ils se laissent parfaitement juxtaposer et additionner; il n'y a pas de raison de rejeter l'un ou l'autre. Baudouin, en quelques semaines, a eu deux fois à faire avec les troupes de Samosate. L'expédition qu'on rejette explique seule, par la gêne et la menace du château Saint-Jean établi par Baudouin, comment et pourquoi Samosate se rendit sans coup férir à Baudouin fort peu de temps après⁽²⁾.

70. C'est au retour de l'expédition contre Samosate, pour qui admet cette expédition, c'est de toute façon, à partir du 21 février⁽³⁾, qu'ont commencé les intrigues contre Thëros.

(1) HAGENMEYER, *Foucher*, p. 206, déplore ce silence, ne l'explique pas mais n'en poursuit pas moins : « Trotzdem ist Fulcher für die Kenntnis der Taten Balduins als Graf v. Edesse und König v. Jerusalem die beste Quelle ».

(2) En mars ou avril 1098, GINDLER, p. 60; cf. RÖHRICHT, *I. Kr.*, p. 102, 158 et *Kgr.*, p. 9.

(3) GINDLER, p. 55.

Elle ont abouti à une émeute qui a éclaté le dimanche 7 mars 1098. Ce jour-là, le peuple d'Edesse pillà les maisons des officiers de Thoros ; il emporta la première enceinte de la forteresse où il se défendait ⁽¹⁾. Le lundi 8 mars, l'assaut continua victorieux ; Thoros se résigna à capituler ; il obtint la liberté de se retirer avec sa femme à Mélitène ⁽²⁾. Mais le mardi 9 mars il fut massacré par le peuple parjure ; sa tête fut promenée par les rues au sommet d'une lance et son corps insulté ⁽³⁾. Le 10 mars, Baudouin accepta la succession de la victime, c'est-à-dire, avec la forteresse et ses trésors, la souveraineté sur Edesse et sur son territoire ⁽⁴⁾.

71. Qui a mené cette affaire ? Ce sont d'abord les habitants d'Edesse ; ils y ont pris une part considérable. Au retour de l'expédition contre Samosate, ils ont décidé que désormais Baudouin devait avoir seul la direction de leur gouvernement. Ils ont gagné à leurs projets le prince ⁽⁵⁾ Constantin, qui avait été avec eux contre Samosate et qui avait vu à l'œuvre Baudouin et ses Francs. Comme il partageait leur animosité contre Thoros et leurs illusions sur les nouveaux venus, il fit cause commune avec eux. Ils prévinrent alors Baudouin de ce qu'ils préparaient contre Thoros. Ils ont obtenu son consentement, dit la tradition arménienne ⁽⁶⁾. Au contraire, protestent les Latins, il a fait tout ce qu'il pouvait pour sauver Thoros ⁽⁷⁾ ; mais il a été impuissant devant l'émeute ; il aurait été vaincu

(1) MATTHIEU, c. 154 ; GINDLER, p. 55 ; HAGENMEYER, *Chronol.*, n° 246.

(2) MATTHIEU, c. 154, 163 (la capitulation de Thoros est jurée par Baudouin et par les notables) ; GINDLER, p. 55 ; HAGENMEYER, *Chronol.*, n° 247.

(3) MATTHIEU, c. 154, 163 ; ALBERT, III, c. 22, 23 ; GUILL. TYR, IV, c. 5 ; GINDLER, p. 55 ; HAGENMEYER, *Chronol.*, n° 249.

(4) FOUCHER, I, XIV, 14 ; MATTHIEU, c. 154 ; ALBERT, II, c. 24 ; GUILL. TYR, IV, c. 5.

(5) ALBERT, III, c. 22 ; GUILL. TYR, IV, c. 4 ; MATTHIEU, c. 154.

(6) MATTHIEU, c. 154 ; PETERMANN, *Beiträge*, p. 111.

(7) FOUCHER, I, XIV, 13 ; EKKHARD, c. 21, 1 (Thoros meurt sans crime imputé à personne) ; ALBERT, III, c. 22 ; GUILL. TYR, IV, c. 5 ; GUIBERT, III, c. 14 ; GINDLER, p. 57-8 ; HAGENMEYER, *Ekk.*, p. 208 et FOUCHER, p. 214 ; RÖHRICHT, *I. Kr.*, p. 102.

s'il avait essayé une résistance armée. Les gens d'Edesse ont donc pu poursuivre librement leur action contre Thoros, lui infliger le barbare traitement que nous avons dit, et finalement le remplacer à leur tête par le comte Baudouin.

Pour agir ainsi contre Thoros, les habitants d'Edesse n'ont eu besoin d'être stimulés par personne ; il leur a suffi de ne pas être empêchés ; leur action a pu être parfaitement spontanée. Car ils avaient contre Thoros des griefs multiples, que les Occidentaux ont complaisamment énumérés ⁽¹⁾. Il avait fait beaucoup de mal aux gens d'Edesse ; il leur avait extorqué de fortes sommes ; il ne savait les défendre contre les Turcs qu'en versant une rançon dont ils devaient lui fournir le montant ; il abandonnait aux Turcs et désignait à leurs vexations ceux qui lui déplaisaient. Il avait aussi le tort, que les Occidentaux n'ont pas signalé, mais qui était grave aux yeux des Arméniens, d'être un fidèle de l'église de Constantinople ⁽²⁾. Car il était venu dans le pays comme officier byzantin ; il avait pris une place importante dans Edesse comme lieutenant de Philarète, dont le droit au commandement avait son origine première à Byzance. Enfin, il était devenu le maître en traitant avec les Turcs ; pour le rester, il lui fallait sans cesse acheter leur consentement. Ce régime instable durait depuis six ans ; mais il n'avait ni assuré une paix solide aux habitants d'Edesse, ni fait naître dans leur cœur, envers Thoros, l'attachement et la fidélité qu'ils auraient donnés au descendant d'une vieille dynastie nationale. Lorsqu'ils crurent avoir sous la main un homme de guerre qui le remplacerait avantageusement, ils se laissèrent aller à leur exaspération contre lui. Un peu plus tard, les habitants de Mélitène ont aidé les Turcs dans le supplice de leur prince Gabriel ⁽³⁾ pour un mécontentement du même genre. Le mal-

(1) ALBERT, III, c. 22, 23 ; GUILL. TYR, IV, c. 2, 3, 4 ; GUIBERT, III, c. 14.

(2) Sur tout ce qui suit, cf. § 42 seq.

(3) MICHEL, III, p. 188-9.

heur n'avait appris aux Arméniens de l'Euphrate ni la fidélité ni la reconnaissance.

Pourtant il ne devait pas y avoir unanimité à Edesse dans la haine contre Thoros. Il avait pour partisans ceux que sa chute devait ruiner ⁽¹⁾. Beaucoup reconnaissent les services qu'il avait rendus ; plus d'un dut, comme Matthieu ⁽²⁾, traiter de « noire ingratitude » la conduite du peuple envers Thoros. Car c'était « par sa prudente habileté, par son ingénieuse industrie et par sa bravoure qu'Edesse avait été affranchie du vasselage de la féroce et cruelle race des musulmans ». Dieu punit par une famine les citoyens d'Edesse pour avoir violé leur serment envers ce prince ⁽³⁾. L'émeute contre Thoros aurait donc trouvé des adversaires dans la population même d'Edesse, si Thoros avait été défendu.

72. Pourquoi Baudouin, son fils adoptif, ne l'a-t-il pas fait ? quelle a été la conduite du comte Franc pendant qu'Edesse détrônait et massacrait Thoros ? a-t-il été le complice de l'émeute ? On ne sait pas s'il a pris part aux premières intrigues qui ont abouti à la conspiration, s'il a provoqué en quelque manière l'initiative commencée le 21 février par les habitants d'Edesse. Mais il n'a pas longtemps ignoré leurs projets. Car ils sont venus les lui soumettre ; ils ont même obtenu son adhésion, dit l'Arménien Matthieu ⁽⁴⁾, tandis que les Latins affirment qu'il a refusé son appui aux conspirateurs ⁽⁵⁾. Du moins, a-t-il entravé leur action ? L'Arménien affirme que non ; les Latins sont un peu embarrassés pour expliquer l'inertie de Baudouin. Selon eux, il a plaidé auprès des révoltés la cause de leur souverain ; il a obtenu qu'on le laissât s'en

(1) On a brûlé leurs maisons, cf. § 70.

(2) c. 154.

(3) MATTHIEU, c. 163.

(4) c. 154.

(5) Références données § 71.

aller sain et sauf avec sa femme ; mais il a ensuite été impuissant à le sauver des coups d'une foule de forcenés. Aucun des chroniqueurs occidentaux n'a osé dire que Baudouin ait usé de ses armes pour défendre son père adoptif.

73. Aurait-il pu assurer le salut de Thoros sans risquer de périr avec lui ? Si Baudouin avait pris ce parti et s'il était mort dans cette tentative, il eût trouvé là une fin pleine d'honneur et digne d'un chevalier. Mais il est des indications d'où l'on peut conclure que Baudouin n'aurait pas risqué sa vie à défendre Thoros, et qu'il était assez fort pour le sauver, s'il l'avait voulu. Peu après la mort de ce prince, Baudouin obtenait la capitulation de Baldouk de Samosate ⁽¹⁾, puis celle de Balac de Saroudj ⁽²⁾ : une force capable de réduire ces deux émirs devait être en état de maîtriser les turbulents citoyens d'Edesse. Au reste, Baudouin, qui n'aurait pas eu, paraît-il, assez de puissance le 9 mars pour leur arracher une illustre victime, fut assez fort pour éviter le partage de l'autorité avec l'Arménien Taphnuz ⁽³⁾, puis pour remettre à des gens à lui toutes les affaires d'Edesse ⁽⁴⁾, et même pour malmenier et pour pressurer à sa guise la population qui venait de se donner à lui. Puis, quand elle fit mine de protester et de préparer un soulèvement, il fut assez fort aussi pour s'emparer de quelques notables et pour maîtriser la cité par la crainte des tortures, des mutilations et de la mort ⁽⁵⁾.

Assurément Baudouin ne manquait pas d'hommes à lui dans Edesse au cours de la première quinzaine de mars 1098. S'il était parti vers cette ville, au début de février, avec 80 chevaliers seulement, il n'est pas croyable qu'il ne lui soit

⁽¹⁾ Cf. § 69.

⁽²⁾ GINDLER, p. 60 ; en janvier 1100 selon BOURICHT, *J. Kr.*, p. 103, 158 et *Kgr.*, p. 9.

⁽³⁾ Il se débarrassa de Taphnuz, qu'on avait voulu lui imposer comme co-régent, cf. ALBERT, *IM*, c. 31.

⁽⁴⁾ GUIBERT, *III*, c. 14 ; il affecta notamment des Francs à sa garde.

⁽⁵⁾ GUIBERT, *III*, c. 14.

pas venu rapidement de sérieux renforts. La ligne d'étapes de la grande armée croisée, entre Marach et Antioche, n'était pas à plus de trois jours d'Edesse. Les places occupées par Baudouin dans le pays de Tell Bacher étaient encore moins éloignées. Enfin, les assiégeants d'Antioches étaient sans cesse à la recherche des localités où ils pourraient courir faire des approvisionnements ou du profit. Est-il croyable que, plus d'un mois après son entrée dans Edesse, Baudouin n'ait pas vu accourir, même s'il ne les a pas mandés, tous les aventuriers et les ambitieux de cette armée chrétienne où la discipline n'était pas forte, et où chacun courait à sa guise sur la proie qui le tentait ? Nous savons du reste que l'affluence fut grande des croisés accourant vers Baudouin ⁽¹⁾, maître du riche pays de l'Euphrate.

Si donc Baudouin parut aux habitants d'Edesse le chef rêvé, capable de les défendre efficacement contre les Turcs ; s'il dut à cette opinion la succession de Thoros ; s'il lui fut possible, dès le lendemain, de maîtriser brutalement la ville qui venait de se donner à lui, c'est qu'il avait reçu des renforts francs depuis son arrivée à Edesse ; c'est qu'il avait sous la main assez de force pour paraître puissant et pour être obéi. Il s'ensuit qu'il aurait pu sauver Thoros s'il l'avait voulu.

74. Comme il ne l'a même pas essayé, il faut bien en conclure qu'il a souhaité la disparition de Thoros. Peut-être Baudouin y fut-il amené par une histoire récente, par l'événement même qui avait assuré définitivement l'autonomie de Thoros à Edesse. Ce prince avait imploré le secours d'un émir turc ; il l'avait introduit à Edesse ; puis, le service rendu qu'il avait attendu de lui, il s'était débarrassé de son sauveur par le poison et de ses fidèles par le massacre ou l'expulsion ⁽²⁾. Baudouin a pu légitimement redouter un pareil sort. Il a

⁽¹⁾ EKKEHARD, c. 21, 3 ; ALBERT, V. c. 15.

⁽²⁾ Cf. § 46.

pu penser notamment que Thoros avait voulu sa perte, qu'il avait à cet effet machiné et ordonné la fuite de ses gens devant Samosate ⁽¹⁾. Baudouin aurait donc laissé mourir Thoros pour assurer sa propre vie.

De toute façon, il gagnait trop à la conduite qu'il tint pour avoir seulement eu l'idée qu'il devait agir autrement. Car il était bien de sa race et de son temps. Edesse lui parut un pays bon à prendre ; quand on lui proposa de s'en emparer, il se garda bien de refuser. Mais en cela il ne songeait qu'à lui et à ses Francs. Les habitants d'Edesse s'en aperçurent bientôt.

75. Lorsqu'ils purent parler librement ⁽²⁾, lorsqu'il leur fut possible de dire ce qu'ils pensaient sur la conduite de Baudouin et de ses compagnons, ce ne fut pas leur éloge qu'ils prononcèrent. Ils déplorèrent la venue des Occidentaux ; ils avaient achevé la ruine du pays et détruit ce qui avait « échappé à la fureur des bêtes précédentes » ⁽³⁾. Sous eux, « Edesse fut plongée dans toutes sortes de calamités et devint un objet de deuil pour les enfants de Sion » ⁽⁴⁾ ; sous eux, elle perdit « en 40 ans ce qui avait fait sa puissance et sa force » ⁽⁵⁾.

Edesse était encore autonome et riche quand les Francs l'occupèrent ; lorsqu'ils la laissèrent reprendre par les Turcs, ils avaient irrémédiablement ruiné son opulence et ses institutions municipales.

VII. — Résumé chronologique de 1071 à 1098.

76. Ainsi donc la domination franque, à partir de 1098, perdit Edesse, dont la vie, depuis 1071, avait été précaire

⁽¹⁾ Selon GILON, p. 223 seq. (cf. SYBEL, p. 317), Baudouin accusait les gens d'Edesse de l'avoir trahi devant Samosate.

⁽²⁾ A la fin du c. 224 de MATTHIEU, une addition évidente lui fait dire : « Nous aurions raconté beaucoup des perfidies des Francs, si nous n'avions pas été obligé de n'en rien faire, vivant sous leur domination ».

⁽³⁾ MATTHIEU, c. 150.

⁽⁴⁾ MICHEL, *Rec. Arm.*, I, p. 341.

⁽⁵⁾ NERSÈS, *Elégie*, vers 601 seq.

et fort troublée, au milieu de secousses répétées, dont nous venons de voir la succession et dont voici le résumé succinct.

Durant cette période, le rôle et l'action de Byzance ont été à peu près nuls. Le suzerain d'Edesse était alors le Turc, dont l'action intermittente, contrariée par de multiples querelles entre les sultans et les émirs, ne soumit pas cette ville à un assujettissement complet et définitif.

Dès 1071, plusieurs mois avant la défaite de l'empereur Romain Diogène à Manzikert, le gouverneur Basile, fils d'Alousianos, avait sauvé Edesse du pillage en se soumettant à Alp Arslan, auquel nous l'avons vu fournir libre passage et des vivres lorsqu'il marcha contre le souverain grec (§ 5 seq.) Il est probable qu'ensuite, par le traité conclu après Manzikert, entre Romain Diogène et Alp Arslan, Edesse a passé régulièrement aux Turcs. Il est vrai que le gouvernement de Constantinople, qui avait déclaré Romain Diogène déchu, ne reconnut pas cette cession. Mais elle resta un fait acquis, contre lequel l'empire grec, sans forces pour réaliser ses prétentions, ne réagit que par des paroles ou des cérémonies, également vaines. Constantinople continua à parler d'Edesse comme si elle faisait partie de son territoire ; mais Edesse dut vivre et agir en vassale turque (§ 16 seq.).

Peut-être le gouvernement byzantin remit-il la main sur Edesse avec le gouverneur Léon, frère de Tavadanos (§ 30 seq.). En ce cas, la ville lui échappa de nouveau lorsqu'elle fut occupée de vive force par Basile, fils d'Aboukab, agissant pour le compte de Philarète (§ 30 seq.). Ce dernier (§ 26 seq.) avait été rebelle à l'empire grec depuis qu'il avait soutenu contre lui l'empereur déchu Romain Diogène. En 1078, à l'avènement de Nicéphore Botoniatès, il se réconcilia avec Constantinople. Edesse, dont Philarète était le maître, revint donc avec lui à l'empire byzantin. Mais elle partagea la situation ambiguë de Philarète qui acceptait l'argent, les sol-

dats et les titres de Byzance, tout en payant tribut aux Turcs et en s'entendant avec eux. Tandis que Philarète était duc et domestique, Basile était patrice et magister ; mais tous deux étaient également attentifs à satisfaire les Turcs et à ne pas provoquer leur colère. En conséquence, pendant les années 1078 et suivantes, qui furent si terribles pour les chrétiens de la région du Taurus, Edesse, à peu près autonome entre les prétentions lointaines de Byzance et les ménagements coûteux payés aux Turcs, fut le seul endroit du pays où la paix subsista : elle se remplit de réfugiés (§ 28, 32).

Encore faut-il définir ce que fut cette paix. La faiblesse du gouvernement turc, les compétitions armées entre les princes seldjoucides, entre les émirs turcs ou arabes, prolongèrent bien l'autonomie d'Edesse ; mais elles rendirent sa sécurité quotidienne fort précaire. En 1080, Basile, fils d'Aboukab, dut acheter à l'émir de Mossoul, Mouslim, l'intégrité de la ville. En 1081, le territoire d'Edesse fut mis à sac par l'émir Khosrov (§ 34 seq.).

Survinrent alors des troubles intérieurs (§ 36 seq.). A la mort de Basile, fils d'Aboukab, en 1083, les habitants se donnèrent pour chef « l'illustre guerrier Sempad » ; six mois après, une faction rivale rétablit dans la ville l'autorité de Philarète. Et il y eut beaucoup d'exécutions parmi les notables.

Edesse dut ensuite assister (§ 39 seq.), avec la crainte du lendemain, à la lutte de Soliman de Roum contre Mouslim, puis à celle du même Soliman contre le Seldjoucide de Damas, Tutuch. Enfin, ces guerres répétées amenèrent en Syrie le Sultan Malec Chah, dont l'action mit fin à l'indépendance d'Edesse ; il y remplaça Philarète, dépossédé, par l'émir turc Bouzan (§ 39 seq.). Et les gens d'Edesse, soumis à un maître fort, mais libéral envers eux, se crurent assurés d'une longue paix et témoignèrent une grande joie. En perdant une

liberté précaire, ils avaient gagné la stabilité et l'ordre. Leur sort, réglé par des négociations entre leur patriarche et le sultan, leur laissa, suivant la tradition musulmane, une complète autonomie civile et des institutions que nous essayerons plus loin de préciser quelque peu. Il ne leur en fallait pas davantage pour être heureux. S'ils n'échappèrent pas tout à fait à l'arbitraire habituel aux émirs turcs (car Bouzan fit des victimes parmi eux, § 41), cependant le sort d'Edesse fut assez paisible tant que vécut Malec Chah. Mais sa mort en 1092 ramena l'ère des troubles et des malheurs.

Bouzan fut tué par le Seldjoucide de Damas Tutuch en 1094. Ce prince laissa l'Arménien Thoros (§ 42 seq.) diriger les chrétiens d'Edesse, avec une garnison turque dans la citadelle. Quand Tutuch eut été tué par son neveu Barkiarok, Thoros résista à Rodhouan d'Alep, fils de Tutuch. Il obligea ce prince à supporter sa présence et son autonomie dans Edesse; il échappa aux menaces de l'émir Sokman de Saroudj et de Baldouk de Samosate. Il finit par chasser de la citadelle la garnison turque qui la tenait pour le seldjoucide d'Alep; il y fut aidé par les hommes d'un seldjoucide concurrent d'Asie Mineure. Et dès lors, il ne fut plus seulement dans Edesse le chef de la communauté chrétienne : il fut en fait le chef politique, le seigneur de la ville; car il ne s'y trouvait plus de Turcs armés. Bien entendu, il reconnaissait la suzeraineté du sultan de l'Irak, à Bagdad. A qui en douterait, l'accueil fait à Baudouin par les habitants d'Edesse (§ 60), heureux d'être délivrés d'une longue oppression, montrerait que Thoros et ses sujets étaient soumis aux Turcs. Les termes qui rattachaient Thoros à Constantinople ne sont donc que des mots, à ne pas prendre pour des faits. Ainsi en prenant Edesse en 1098 (§ 54 seq.) les Français y ont mis fin à la domination turque.

VIII. — Organisation intérieure d'Edesse.

77. Elle y était effective depuis 1071, sous un régime dont on peut préciser quelques détails. Edesse, ville turque, avait parfois une garnison turque, qui ne s'y trouvait plus en 1098 (cf. § 42 seq.). Le prince qui la gouverne est un vassal turc. Elle le choisit plus ou moins librement ; elle le change à sa guise ou au gré des événements. Et les Turcs l'acceptent quand il se soumet à eux. C'est ainsi que nous avons vu se succéder à la tête d'Edesse les généraux Basile et Léon, les Arméniens Sempad et Philarète, enfin le prince Thoros (§ 76). Ce maître chrétien d'Edesse, pour acheter le droit de vivre, paie tribut au sultan ; il paie en outre des contributions intermittentes, très irrégulières, surtout à des bandes de passage et aux émirs voisins (§ 30, 34, 35, 45, 57, 62). Il dispose des mercenaires qu'il est capable de payer et de la milice urbaine. Car la ville reste armée, comme beaucoup d'autres, dont les Turcs n'ont pas supprimé l'organisation locale. Ce régime dure depuis l'antiquité ; il n'a pas été détruit en 1071. Il y avait alors comme forces militaires chrétiennes, des troupes d'opération quand il en était besoin, des garnisons permanentes en certains endroits, enfin des milices urbaines.

78. Ces dernières ont subsisté en de nombreuses localités. Certes, dans une partie des villes, la population est complètement asservie par les Turcs ; elle ne possède plus la vie propre que dans son organisation civile et religieuse sous ses évêques. Mais ailleurs elle a conservé des libertés locales, avec le droit de réunion pour s'administrer, avec une milice pour l'ordre et pour répondre aux réquisitions militaires turques, avec des chefs aussi, plus dépendants de la masse du peuple dans les villes, véritables chefs féodaux ailleurs ⁽¹⁾ et partout où

(1) C'est le cas de tous les seigneurs que les croisés ont trouvés dans ce pays et qui sont énumérés dans CHALANDON, *Comuène*, II, p. 98 seq.

ils le peuvent. Raoul de Caen n'a pas dit autre chose lorsqu'il a un peu trop systématisé la situation du pays de Tauro-Syrie dans cette formule : « A cette époque, les Turcs étaient maîtres, les Grecs esclaves et les Arméniens libres dans les monts escarpés » (1). C'était en somme l'ancienne barrière byzantine du Taurus, qui tenait encore en partie en 1098 contre l'invasion turque ; les croisés l'ont trouvée jalonnée par les libres places arméniennes. Les villes, dont les milices leur ont ouvert leurs portes, les princes, qui les ont accueillis dans leurs forteresses, étaient installés, de Tarse à Mélitène, dans les principaux postes de l'ancienne frontière militaire des Byzantins.

Car en 1098, nombreuses étaient encore les villes dont les chrétiens étaient armés. Le contraire a été dit et répété maintes fois (2). Mais c'est à tort. On généralise sans raison des cas particuliers. Ou bien on ne tient pas compte de textes comme celui-ci, emprunté à Raimond d'Aguilers (3), qui fut à la croisade : « Les Turcs, depuis quatorze ans maîtres d'Antioche, y manquaient de personnel. Ils avaient donc *turquifié* (*turcaverant*) les jeunes hommes, Arméniens et Grecs ; ils les avaient mariés. Dès que ces malheureux pouvaient s'enfuir, ils venaient à nous avec leurs armes et leurs chevaux ». De toutes manières, en beaucoup d'endroits, tout ou partie de la population indigène était restée en armes sous la domination turque. Voici de quoi l'établir amplement.

Depuis Dorylée, les Turcs en fuite avaient dû parlementer pour obtenir l'entrée des villes (4). Une place, proche de Césarée, a pu tenir les Turcs en échec pendant trois semaines

(1) c. 34. L'un de ces seigneurs de la montagne est le libérateur d'Adana l'Arménien Ursinus : pendant que la plaine était dans la servitude, « *ego*, dit-il (RAOUL, c. 40), *montes colebam* ».

(2) Par tous les occidentaux à propos de Tarse, d'Antioche, des villes de Syrie et de Commagène : les modernes ont répété cette affirmation des sources. Cf. notamment GUILL. TYR, III, c. 19, IV, c. 1, V, c. 11 ; RAOUL, c. 34.

(3) c. 8.

(4) GESTA-HAGENMEYER, X, 1 et 2, p. 210 = *Rec. occ.*, III, p. 130.

avant l'arrivée des croisés ⁽¹⁾. Marach a vu fuir sa garnison turque sans cesser d'être organisée et gardée ⁽²⁾. A Tarse ⁽³⁾, les Turcs n'ont pas cru pouvoir tenir contre les habitants et les hommes de Tancred et de Baudouin. Adana a massacré ses Turcs avec l'aide d'un Arménien des hauteurs voisines ⁽⁴⁾. Les princes de la montagne sont venus offrir à Tancrede, maître de la Cilicie, leurs ressources matérielles et leur appui militaire ⁽⁵⁾. Les villes et les places de Commagène se sont données à Baudouin ; elles ont chassé ou massacré leurs garnisons turques, comme Tell Bacher ⁽⁶⁾, Artah ⁽⁷⁾, Rousa ⁽⁸⁾. Elles ont parfois marché avec les Francs contre les Turcs du voisinage ; les féodaux arméniens de la région ont guidé les croisés ; ils ont reçu d'eux des places ; ils ont combattu avec eux ⁽⁹⁾. En somme, la marche rapide des croisés à travers le Taurus s'explique par la présence dans ce pays d'une population organisée et armée, qui s'est donnée à eux. S'ils ont pu, en trois semaines ⁽¹⁰⁾, parcourir les 500 kilomètres qui séparent Césarée d'Antioche, en passant par Marach, c'est parce que les chrétiens du pays avaient des armes, savaient s'en servir et les mirent à la disposition des croisés.

79. Aussi les Occidentaux, témoins oculaires, en signalant l'occupation des villes arméniennes du Taurus et de la Syrie, ont-ils dit la fuite des garnisons ou des assaillants turcs à

(1) GESTA-HAGENMEYER, XI, 2, p. 229 = *Rec. occ.*, III, p. 131 ; GUIBERT IV, c. 1 ; BAUDRI, II, c. 7. Il s'agit de « Plastentia ».

(2) ALBERT, III, c. 27 ; GUILL. TYR, IV, c. 7.

(3) FOUCHER, I, XIV, 3 ; GESTA-HAGENMEYER, X, 5 seq., p. 216 seq. = *Rec. occ.*, III, p. 130 seq. ; RAOUL, c. 36 ; GUIBERT, III, c. 13 ; BAUDRI, II, c. 5 ; ALBERT, III, c. 11 ; GUILL. TYR, III, c. 20, seq.

(4) RAOUL, c. 39 seq.

(5) GUILL. TYR, III, c. 25.

(6) ALBERT, III, c. 17.

(7) KEMALEDDIN, *Rec. Ori.*, III, 578 ; RAOUL, c. 45 ; ALBERT, III, c. 28 ; GUILL. TYR, IV, c. 7.

(8) En octobre 1097, GESTA-HAGENMEYER, XI, 5 p. 234 = *Rec. occ.*, III, p. 132 ; BAUDRI, II, c. 7 ; GUIBERT, IV, c. 2.

(9) GUILL. TYR, IV, c. 1 (pour la Commagène).

(10) Repos compris. Cf. HAGENMEYER, dans *Gesta*, p. 215.

l'approche des Francs ; ils ont dit aussi l'accueil des populations soulevées contre leurs oppresseurs. Mais ils n'ont pas cherché à s'expliquer ces faits. Ils ont raconté successivement que les indigènes gémissaient sous le joug des Turcs et qu'ils étaient désarmés, puis, sans remarquer la contradiction, que ces mêmes hommes sans armes avaient, en bien des endroits, massacré leurs surveillants turcs. Les croisés ne semblent pas s'être aperçus que les chrétiens du Taurus avaient des organisations politiques isolées, mais nombreuses. Ils ne nous ont pas dit si ces chrétiens, rebelles contre leurs maîtres musulmans, avaient des chefs nationaux, une milice bourgeoise ou une véritable armée. Ils se taisent en ce qui concerne l'organisation indigène, à propos d'Héraclée ⁽¹⁾, de Césarée ⁽²⁾, de Cocusos ⁽³⁾, de Marach ⁽⁴⁾. Ils racontent leur passage, leur entrée et leur réception dans ces villes, où les Turcs se trouvaient encore la veille, comme si elles avaient eu une administration propre ancienne, bien établie, amie des Grecs et des croisés, et dont il n'y avait rien à dire, parce que très naturelle et très connue ; ils s'avancent dans un pays, turc jusqu'à leur arrivée, comme s'ils se trouvaient encore dans les provinces les plus directement gouvernées par le cabinet de Constantinople. Pour les villes de Cilicie, les chroniqueurs de la croisade signalent à Tarse un conseil des notables ⁽⁵⁾ ; mais ils se contredisent sur Adana ⁽⁶⁾ ; il

(1) GESTA-HAGENMEYER, X, 4, p. 215 = *Rec. occ.*, GUIBERT, III, c. 13.

(2) GESTA-HAGENMEYER, XI, 2, p. 228 = *Rec. occ.*, III, p. 131 ; Césarée de Cappadoce était bien alors sous la suzeraineté turque ; en 1091, le patriarche arménien Basile comprit cette ville dans la tournée pastorale, qu'il fit après avoir réglé le sort des Arméniens avec le sultan Malec Chah, MATTHIEU, c. 134.

(3) GESTA-HAGENMEYER, XI, 3, p. 230 = *Rec. occ.*, III, p. 131 ; GUIBERT, IV, c. 1.

(4) GESTA-HAGENMEYER, XI, 7, p. 236 = *Rec. occ.*, III, p. 132 ; FOUCHER, I, XIV, 2 ; GUIBERT, IV, c. 2. Malgré le silence des sources, Hagenmeyer pense (*Gesta*, p. 237) que la ville était alors sous un prince arménien. Ses habitants étaient Arméniens, IBN KHALDOUN dans RÖHRICHT, *Quellenbeiträge*, p. 5.

(5) Ce sont les notables (*majores*) qui remettent la ville aux Francs, après négociations, GESTA-HAGENMEYER, p. 221 = *Rec. occ.*, III, p. 131 ; ALBERT, III, c. 11 ; BAUDRI, II, c. 5 ; GUIBERT, III, c. 13.

(6) Adana se rend à Tancrede, GESTA-HAGENMEYER, X, 8, p. 224 = *Rec.*

n'est pas possible de tirer une suffisante précision de leur témoignage.

80. Sur Edesse, nous sommes un peu mieux renseignés ⁽¹⁾. Sa population était considérable ; elle atteignait peut-être 40.000 habitants ⁽²⁾, en grande partie arméniens ⁽³⁾. Pour loger tout ce monde, les maisons ⁽⁴⁾ y étaient hautes et d'un bon rapport. Son territoire, relativement bien arrosé, était fertile ⁽⁵⁾. Son commerce était florissant, parce qu'elle occupait une position très favorable aux affaires ⁽⁶⁾. Ses richesses étaient donc considérables ⁽⁷⁾. Aussi avait-elle de beaux monuments. Elle renfermait beaucoup d'églises ⁽⁸⁾. L'une d'elles, dont les voûtes étaient couvertes de mosaïques, passait chez les Arabes pour une des quatre merveilles du monde ⁽⁹⁾. La grande église pouvait à l'occasion servir de forteresse ⁽¹⁰⁾. Le tout d'ailleurs était abrité derrière des fortifications qu'on disait imprenables ⁽¹¹⁾.

occ., III, p. 131 ; GUIBERT, III, c. 13. Les Turcs viennent d'être chassés d'Adana par l'Arménien Ursinus, RAOUL, c. 39 seq. Même action par le Bourguignon Welf, ALBERT, III, c. 10 ; GUILL. TYR, III, c. 20 ; cf. mon article sur les *Arméniens de Cilicie*, dans les *Mélanges Schlumberger*, 1924, p. 150 seq.

⁽¹⁾ Sur tout ce §, on trouvera l'essentiel dans GINDLER, p. 35 seq.

⁽²⁾ REY, *Colon. franç.*, p. 308 ; GINDLER, p. 39 (60.000 habitants), CONDER, *Kingdom*, p. 39.

⁽³⁾ Cf. LAURENT, *Turcs*, p. 70.

⁽⁴⁾ Fin du VII^e siècle, un Edessénien possède 400 boutiques ; un autre en 797, a une maison de rapport à quatre étages, cf. DUVAL, *JAs*, 1892, I, p. 78, 85.

⁽⁵⁾ Sur le fleuve et les ressources agricoles d'Edesse, cf. NASIR IBN KHOSRAU p. 29 (fin 1046) ; MATTHIEU, c. 102 ; NERSÈS, *Elégie*, vers 435 seq. ; DUVAL *JAs.*, 1891, II, p. 93 ; HAGENMEYER, dans *Ekkehard*, note 13 au c. 21.

⁽⁶⁾ GINDLER, p. 39 seq.

⁽⁷⁾ ABOULFARADJ, *Syr.*, p. 238 ; NERSÈS, *Elégie*, vers 435 seq. ; LE STRANGE, *Lands*, p. 103.

⁽⁸⁾ IBN HAUKAL (300) dans LE STRANGE, *Lands*, p. 103 ; EDRISI-JAUBERT, II, p. 153 (200) ; MASOUDI, *Prairies*, II, p. 331 et *Avertiss.*, p. 198 ; IBN KHORDADBEH, p. 123. Il y aurait eu 10.000 moines, MATTHIEU, c. 15. On trouvera les éléments d'une énumération des églises et couvents d'Edesse dans REY, *Colon. franç.*, p. 309 seq., et *Grandes Ecoles*, p. 33 seq. ; GINDLER, p. 44 ; DUVAL, *JAs.*, 1891, II, p. 93, 101, 405 ; 1892, I, p. 78.

⁽⁹⁾ IBN HAUKAL, dans LE STRANGE, *Lands*, p. 103.

⁽¹⁰⁾ Exemple, MATTHIEU, c. 43.

⁽¹¹⁾ Textes cités par GINDLER, p. 38 ; y ajouter CEDRENUS, II, p. 501. Les fortifications d'Edesse sont vantées par MOUKADASSI, dans LE STRANGE, *Lands*,

Edesse disposait pour sa défense d'une force locale importante ; cette force avait « armes et cuirasses » ⁽¹⁾, qu'on lui distribuait lorsqu'on la convoquait pour une opération active ⁽²⁾. Les Turcs l'ont utilisée à leur profit : la milice d'Edesse les a servis sous Philarète ; elle est allée avec eux jusqu'à Kantzag d'Arménie ⁽³⁾ et jusque devant Nicée ⁽⁴⁾. Mais en revanche, elle leur a tenu tête quand elle l'a pu ; elle a résisté aux émirs, aussi bien au seldjoucide Rodhouan qu'au pillard, peu solide en droit, de Samosate ⁽⁵⁾ ; elle a entraîné et accompagné Baudouin contre ce dernier ⁽⁶⁾ ; dans Edesse même, elle a aidé Thoros à expulser les Turcs de la citadelle, puis à n'en pas laisser rentrer d'autres dans la ville ⁽⁷⁾.

81. Cette milice a aussi multiplié les révolutions intérieures. Les habitants d'Edesse ont massacré leur gouverneur Léon en 1078 (§ 30). Ils se sont donnés en 1083 à l'Arménien Sempad ; six mois après, ils ont rappelé Philarète dans leurs murs ; à chaque fois, il y eut des victimes (§ 36). Ils ont, depuis lors, confié leur direction à Thoros (§ 46), en lui concédant la forteresse pour résidence ⁽⁸⁾ ; mais ils ont employé la force pour le prendre, le massacrer et le remplacer par Baudouin (§ 70). Voilà bien des révolutions en vingt ans ; la vie politique locale a été active, agitée et inconstante.

82. Dans Edesse pourtant, il n'y a guère que des chrétiens⁽⁹⁾ ;

p. 103. Elles sont décrites par CHAPOT, *Tour du Monde*, 1905, p. 157 ; BÉDEKER, *Palestine et Syrie*, p. 389 ; REY, *Colonies franç.*, p. 311. Reproductions photographiques dans l'*Illustration*, 1920, I, p. 267.

(1) Quand ils eurent décidé de supprimer Thoros, les habitants d'Edesse se réunirent *armati et loricati*, ALBERT, III, c. 22.

(2) Baudouin, ayant accepté de mener les gens d'Edesse contre Samosate, les réunit et leur fait distribuer des armes, GUILL. TYR, IV, c. 4.

(3) et (4) cf. § 41.

(5) Cf. § 46.

(6) § 63.

(7) § 46.

(8) ALBERT, III, c. 22.

(9) GUILL. TYR, IV, c. 2 ; NASIR IBN KHOSRAU, p. 29 ; EDRISI-JAUBERT, II, p. 153 ; IBN EL ATHIR, *Kamel*, p. 208 ; LE STRANGE, *Lands*, p. 103 : les géographes nous disent que la majorité de sa population est restée chrétienne.

ils ont une administration autonome ⁽¹⁾. Les formes en ont été remaniées et arrêtées sous Malec Chah par une intervention directe du patriarche arménien auprès du sultan (§ 40). Les faits connus montrent en action à Edesse un sénat de douze membres, appelés dans les textes notables, sénateurs, préfets, de qui dépendent les affaires de la ville et de la région ⁽²⁾. Déjà en 1083 agissaient, selon Matthieu, les « principaux de la ville, les familles et les gens de la haute classe » (§ 36). Au-dessous d'eux, il y avait les autres nobles, puis la masse des citoyens, qui se réunit devant le palais du gouverneur ou dans les églises ⁽³⁾, et dont l'intervention est constante dans le gouvernement. Rien que dans les rapports avec Baudouin, on nous dit que les habitants d'Edesse ont poussé ou obligé Thoros à l'appeler à lui (§ 57), qu'ils l'ont contraint à adopter Baudouin (§ 58), qu'ils ont décidé dans une grande réunion de marcher contre Samosate avec le comte franc (§ 61), qu'ils lui ont donné le pouvoir après le meurtre de Thoros (§ 70), enfin qu'ils ont arrangé son mariage avec une Arménienne ⁽⁴⁾.

Ces citoyens si entreprenants forment une milice, que nous avons vue à l'œuvre. Ils ont des intrigues, des exigences et des révoltes que nous connaissons par ce qui précède. Le tout servit une dernière fois à livrer la ville aux Francs et, par eux, à la mort civique.

83. En résumé, Edesse a vécu, de 1071 à 1098, comme nombre de principautés chrétiennes en pays islamique. Moyennant un tribut, le service militaire et l'entretien d'une garnison intermittente dans sa citadelle, elle a gardé sa religion, son administration et ses institutions propres, souvent

(1) Que montrent en action les références de la note 2.

(2) ALBERT, III, c. 19-24, 31 ; GUILL. TYR. IV, c. 2-6.

(3) Dans Saint-Jean, MATTHIEU, c. 199 ; dans Sainte-Sophie, MATTHIEU, c. 122.

(4) ALBERT, III, c. 31.

même ses princes chrétiens. Elle a pu se défendre contre les émirs, si considérables qu'ils fussent, même contre des princes Seldjoucides, dès lors qu'ils ne venaient pas au nom du sultan. Elle a vécu ainsi d'une vie personnelle et autonome, mais dure à maintenir, chèrement achetée, souvent menacée, toujours isolée, donc précaire et sans avenir, jusqu'au jour où, accueillant Baudouin et ses Francs en libérateurs et en défenseurs, elle s'est donné des maîtres, qui ne la gardèrent pas longtemps, assez cependant pour détruire à jamais ses institutions propres et autonomes. Quand les Francs furent chassés d'Edesse, la ville, redevenue turque, ne fut plus apte à une vie locale originale ; les féodaux de l'Occident y avaient supprimé à jamais ce que la ville avait gardé jusque là de son antique organisation municipale. Elle ne pouvait plus être qu'un instrument docile et inerte, livré sans direction et sans intermédiaire, par conséquent sans un principe d'amortissement et de défense, à l'arbitraire habituel de l'administration musulmane. Sans doute, elle devait en venir là, puisqu'elle était isolée dans une région que les Turcs dominaient et occupaient un peu plus chaque jour ; la déchéance était donc inévitable ; mais les Francs, au lieu de la retarder, l'ont notablement avancée.

J. LAURENT.

Du nouveau sur Constance de Hohenstaufen, impératrice de Nicée ⁽¹⁾

Dans leurs brillantes monographies, MM. Gustave Schlumberger ⁽²⁾ et Charles Diehl ⁽³⁾ ont retracé le sort malheureux de cette princesse latine mariée pour des raisons politiques à l'empereur de Nicée, Jean Doukas Vatatzès.

L'historien catalan Joaquín Miret y Sans a ajouté aux données que les chroniqueurs byzantins Pachymère et Nicéphore Grégoras avaient fournies aux deux érudits français au sujet de cette princesse, des renseignements puisés dans divers documents du riche dépôt de l'*Archivo de la Corona de Aragón* de Barcelone ⁽⁴⁾.

J'ai eu l'agréable surprise, pendant mes recherches en 1920 dans ces archives, d'y trouver aussi quelques pièces se rapportant à Constance de Hohenstaufen, à savoir : une copie de l'acte rédigé en grec et en latin, par lequel Michel Paléologue garantissait à Constance la provision fixée autrefois par Jean Doukas Vatatzès au cas où elle aurait dû quitter le royaume de Sicile, où elle était allée auprès de son frère Manfred et revenir dans l'empire byzantin, le document par lequel la

(1) Communication lue au Premier Congrès International d'Études Byzantines, tenu à Bucarest en avril 1924.

(2) *Le tombeau d'une impératrice byzantine à Valence en Espagne*, Paris, 1902.

(3) *Figures byzantines*, II^e série, Paris, 1921 (VI^e éd.), chap. VII.

(4) *La princesa griega Lascaris, condesa de Pallars en Cataluña*, Paris, 1903. (Extrait de la *Revue Hispanique*, t. X) ; *Tres princessas griegas en la corte de Jaime II de Aragón*, New-York-Paris, 1906 (Extrait de la *Revue Hisp.*, t. XV) ; *Nuevos documentos de las tres princessas griegas*, New-York -Paris, 1908 (Extrait de la *Revue Hisp.*, t. XIX).

filles de Frédéric II cédait au roi Jacques II d'Aragon les droits sur son douaire constitué par Vatatzès en Asie Mineure ; la lettre de recommandation d'un ambassadeur catalan envoyé à Constantinople pour réclamer ces droits, et la lettre originale par laquelle Andronic II Paléologue répondait au souverain aragonais.

Pour l'intelligence de l'analyse et du commentaire que j'en ferai, je rappellerai en quelques lignes l'histoire de cette princesse.

Pour gagner un allié dans sa terrible lutte contre le Saint-Siège, Frédéric II maria en 1244 sa fille naturelle Constance, sœur de Manfred, avec l'empereur Jean Doukas Vatatzès, assez âgé à cette époque. Cette union provoqua une nouvelle accusation d'Innocent IV contre l'empereur allemand, coupable à ses yeux d'une alliance avec les hérétiques. Le pape n'avait d'ailleurs pas négligé d'excommunier Jean Doukas Vatatzès pour le même motif. Cependant, une jolie femme de la suite de la jeune impératrice, désignée par le chroniqueur byzantin Grégoras sous le nom de « La Marquise », sut gagner les faveurs de l'empereur, ce qui finit par scandaliser le célèbre écrivain Nicéphore Blemmydès, avec lequel l'orgueilleuse Italienne eut un conflit retentissant dans l'église de Saint-Grégoire le Thaumaturge, près d'Ephèse, et, ce qui causa, sans doute, des ennuis à la jeune Anne (nom que l'on avait donné à la princesse Constance à l'occasion de son mariage).

Après la mort de Frédéric II en 1250, le pape réussit à se concilier les Grecs. Lorsque la famille à laquelle appartenait la mère de Constance, les Lancia, dut se réfugier à Nicée devant les persécutions de Conrad II, cet accord devint de plus en plus amical.

En 1254 Jean Doukas Vatatzès mourait à son tour. Son successeur, Théodore II Lascaris, garda, comme l'avait fait

Michel Paléologue, Constance, traitée, ou peu s'en faut, en prisonnière, à cause de l'attitude hostile, vis-à-vis des Grecs, de Manfred, le propre frère de l'impératrice veuve. Le destructeur de l'empire latin s'éprit violemment de la jeune femme et, voyant ses avances repoussées, pensa même à l'épouser. Cependant, Théodora, sa femme, soutenue par le patriarche, veillait. Le fougueux empereur céda devant les conseils et les menaces du chef de l'Eglise. Peu de temps après, Constance était autorisée à quitter l'empire byzantin. En effet, en 1262 le général de Michel Paléologue, le rameux Alexis Stratégopoulos, celui-là même qui avait repris Byzance aux Latins, avait été fait prisonnier par le despote d'Epire, beau-père de Manfred, qui l'avait envoyé chez ce dernier, en Italie.

On profita du malheur arrivé au stratège byzantin pour mettre fin à la captivité de Constance.

Michel Paléologue lui permit de rejoindre son frère, lequel, en échange, rendit à l'empereur le général captif.

Comme je l'ai déjà dit, j'ai trouvé dans l'*Archivo de la Corona de Aragón* la copie d'un acte par lequel Manuel Paléologue réservait les droits de Constance à une provision dans l'empire au cas où elle aurait voulu quitter le royaume de Sicile.

Cette copie fut écrite le 18 septembre 1353 par un notaire de Barcelone, Berenguer de Fonollet (Fonoyeda), d'après l'original dont la description est faite au commencement du document : une charte en papier ayant une bulle en or. Le sauf-conduit avait été écrit en grec et en latin. La copie reproduit les deux textes ⁽¹⁾.

Jusqu'à présent, on n'était pas très certain de la date à laquelle Constance quitta l'empire byzantin. Malgré des erreurs incontestables dans la date de notre copie, aussi bien dans le texte grec que dans la traduction latine, je crois qu'elle pourrait être fixée en décembre 1262. En effet, le texte grec

(1) Voir à la fin la reproduction photographique,

dont je possède la transcription, grâce à l'extrême amabilité de mon cher maître M. N. Jorga, porte la date de décembre 6770 de la première indiction. L'indiction est fautive, sans doute, puisque la première indiction correspondrait, pour cette époque, ou à l'année 1258 ou à 1273.

Je crois aussi que, dans la date désignant l'année, le copiste a laissé passer une erreur en omettant le chiffre *un* après 6770. Si mon hypothèse est juste, on arrive à 1262, décembre, donc à quelques mois après la défaite et la captivité d'Alexis Stratégopoulos. Je dirai aussi que, dans la traduction latine se rapportant à la date, on a fait une erreur grossière en traduisant εὐδομηκοστοῦ par *nonagesimi*, au lieu de *septuagesimi*.

Dans ce document, Constance était désignée comme étant une « despina » et la tante (θεῖα) de l'empereur ⁽¹⁾.

Mais la tranquillité de l'ex-impératrice ne devait pas durer longtemps. En 1266, Urbain IV lançait Charles d'Anjou contre Manfred. Après le désastre de Bénévent, la femme et le fils du roi tué furent jetés en prison. Constance fut laissée libre. Poursuivie par le sort qui lui avait enlevé son père, son mari et son frère, elle se retira en Espagne, chez sa nièce, appelée Constance comme elle, mariée en 1262 à l'infant don Pedro. Elle arriva en Aragon au mois de septembre 1269, accompagnée d'Irène, fille de l'empereur Théodore Lascaris, mariée d'abord au comte Guillaume de Ventimiglia et plus tard au comte Arnau Roger de Pallars.

Le roi Jacques I^{er} reçut très bien Constance et lui alloua des villes et des terres dans le royaume de Valence ⁽²⁾.

Pendant les règnes de Jacques I^{er}, de Pierre III, d'Alfonse

⁽¹⁾ *Archivo de la Corona de Aragón*, Pergamina, n° 131.

⁽²⁾ DIEHL, *ouvr. cit.*, pp. 223-224 ; ZURITA, *Indices rerum ab Aragoniae regibus gestarum*, Saragosse, 1570, pp. 141, 149 ; MIRET Y SANS, *La princesa griega Lascaris*, pp. 7-8 ; cf. le même, *Tres princesas griegas*, p. 7.

III et de Jacques II, l'ex-impératrice grecque vécut paisiblement, entourée de toutes sortes d'égards par les souverains aragonais ⁽¹⁾.

Vers la fin de sa vie elle devint religieuse dans le couvent de Sainte-Barbe, de l'ordre de l'Hôpital à Valence, auquel elle légua plus tard une image miraculeuse de la sainte patronne de l'abbaye et un fragment du roc d'où avait jailli l'eau qui avait servi au baptême de sainte Barbe ⁽²⁾.

Ce fut peut-être en souvenir de ces précieux legs de la vieille impératrice que Jacques II demanda, en 1322 au Soudan d'Egypte, les reliques de la sainte ⁽³⁾.

Le 13 juillet 1306, Constance crut le moment venu de se préparer à quitter ce monde. Un notaire de Valence rédigea son testament, dont une partie nous a été conservée dans un registre des archives de Barcelone. Cet extrait a déjà été publié par Miret y Sans, mais avec des lacunes tellement considérables que je crois utile de revenir sur ses clauses.

Pour assurer le repos de son âme et de celles de l'infortuné roi Manfred, du roi Pierre d'Aragon et de sa femme Constance, elle désirait qu'un prêtre célébrât des messes dans la chapelle du monastère de Xixena, où elle voulait être enterrée.

Un mois après, elle revenait sur le choix du lieu de sa sépulture et demandait à être ensevelie dans l'église de Sainte-Barbe de Valence. Le 19 août, elle allouait au chapelain de cette église un revenu de quatre cents sous de Valence par an et établissait en même temps un anniversaire pour le repos des âmes citées plus haut. Le prêtre qui devait veiller à l'exécution de ses dernières volontés était un ecclésiastique cata-

(1) MIRET Y SANS, *La princesa griega Lascaris*, pp. 9-10 ; le même, *Tres princesas griegas*, pp. 17-19.

(2) DIEHL, *ouvr. cité*, p. 224.

(3) H. FINKE, *Acta Aragonensia*, II, Berlin-Leipzig, 1908, p. 756.

lan, Domenech de Fontova, qui avait été son chapelain pendant son séjour en Espagne ⁽¹⁾.

Dans un acte du 13 août 1306, elle énumérait les richesses que son père lui avait données en dot lors de son mariage avec l'empereur grec. Elle prétendait avoir transporté un véritable trésor à Nicée à cette occasion.

Jean Doukas Vatatzès lui avait constitué en douaire trois villes d'Asie Mineure dont les revenus annuels atteignaient la somme de trente mille hyperpères. Après la mort de Vatatzès, son fils, Théodore Lascaris, et plus tard Michel Paléologue, s'étaient emparés des bijoux, de l'argent et de tous les autres objets qui avaient constitué la dot de Constance et des villes allouées jadis par le vieil empereur. Tout cela représentait, d'après l'évaluation de la fille de Frédéric II, une somme de plus de trois cent mille hyperpères. Une fois en Sicile et plus tard en Aragon, elle était intervenue à plusieurs reprises auprès des empereurs byzantins afin de recouvrer ce qui lui appartenait, mais toujours sans succès.

Pressentant sa mort prochaine, elle cédait, par l'acte cité plus haut, tous ses droits à Jacques II d'Aragon, auprès duquel, comme auprès de ses prédécesseurs, elle avait trouvé un si parfait abri pour ses vieux jours ⁽²⁾.

Le 15 avril de l'année suivante, elle s'éteignait à un âge assez avancé ⁽³⁾.

Conformément au désir exprimé dans son testament, elle fut enterrée dans la petite chapelle de Saint-Jean de l'Hôpital de Valence. Ses restes reposent maintenant dans une sorte d'urne en bois découverte par M. Gustave Schlumberger et

(1) *Archivo de la Corona de Aragón*, reg. 24, pars I, f^{os} 70-1 · cf. Miret y Sans, *Nuevos documentos*, pp. 10-11.

(2) MIRET Y SANS, *Tres princesas griegas*, pp. 54-56.

(3) MIRET Y SANS, *Tres princesas griegas*, pp. 37-9 ; le même, *Nuevos doc.*, pp. 10-13.

sur laquelle on peut lire l'inscription suivante : « Ci gît doña Constance, auguste impératrice de Grèce » (1).

Cependant, son acte de cession avait éveillé des espoirs dans l'âme de Jacques II d'Aragon. Neuf ans après la mort de Constance, un ambassadeur catalan, Bonanat Reig, allait réclamer, au nom de son souverain, à Andronic II les droits de l'impératrice défunte (2). Dans le mémorial confié à l'envoyé catalan on racontait toute l'histoire de la pauvre princesse latine, son mariage, la manière dont Théodore Lascaris et Michel Paléologue l'avaient dépouillée de sa dot et de son douaire, son départ pour la Sicile et plus tard pour l'Aragon, la compassion et l'affection que lui montrèrent le roi Pierre III et ses fils Alfonse et Jacques, ses démarches réitérées et vaines auprès des empereurs byzantins pour recouvrer ses biens. Fort de ses droits d'héritier des prétentions de Constance, Jacques II réclamait à Andronic ce qu'il croyait lui appartenir.

Prévoyant des objections de la part du basileus, le roi enjoignait à l'ambassadeur de s'appuyer sur ce qu'avait raconté Constance, c'est-à-dire de quelle manière on avait garanti sa dot. Elle prétendait que les envoyés byzantins qui étaient venus demander sa main à Frédéric II étaient pourvus de deux chartes munies de bulles d'or. C'eût été dans ces documents qu'on eût précisé ses droits dans l'empire de Nicée.

(1) SCHLUMBERGER, *ouvr. cité*, pp. 2, 26; cf. DIEHL, *ouvr. cité*, p. 207; voy. aussi la livraison du 31 mars 1924 du *Νέος Ἑλληνομνήμων* que je n'ai pas eue sous les yeux.

(2) Le 4 juillet 1316, Jacques II demandait à un officier du palais de rechercher des documents pouvant prouver les droits de Constance. L'ex-impératrice lui avait remis une charte rédigée en grec et munie d'une bulle d'or. Cependant, après qu'on l'eut examinée, on s'aperçut qu'elle n'avait aucune valeur pour ces revendications. Le roi faisait rechercher des preuves parce qu'il avait l'intention de réclamer sous peu ces droits auprès d'Andronic II. MIRET Y SANS, *Tres princesas griegas*, pp. 30-31.

L'un d'eux eût été retenu par Frédéric, l'autre rapporté à Jean Doukas Vatatzès.

Si la première de ces chartes avait disparu lors de la bataille de Bénévent, le roi Jacques espérait bien que l'autre devait se trouver dans les archives impériales de Constantinople. Du reste, le souverain aragonais était persuadé que l'empereur grec, témoin des faits allégués, ne pouvait les avoir oubliés. Cependant, Jacques II ne prétendait pas sérieusement à des droits territoriaux en Asie-Mineure. Son ambassadeur avait des instructions lui permettant d'accepter une transaction éventuelle ⁽¹⁾.

Par un heureux hasard, j'ai pu découvrir la réponse originale d'Andronic II à cette requête du roi d'Aragon. Elle ne porte pas de date, mais doit être de 1316 ou 1317. *La lettre de l'empereur grec est en latin*. Naturellement, il nie l'exactitude des dires de Constance et présente les faits de la façon suivante :

Après la mort de son mari, Constance était restée dans l'empire pour un certain temps, entourée de toute la considération due à une veuve d'empereur. A un moment donné, Manfred avait demandé qu'elle fût laissée libre de venir en Sicile. Le père d'Andronic, Michel Paléologue, lui avait donné, à l'occasion de son départ pour l'Italie, une suite et, en même temps, tout ce qu'elle possédait. Tous les ans, l'impératrice veuve avait envoyé des ambassadeurs et des lettres à l'empereur et à ses parents de Constantinople. Contrairement à ce qu'elle avait raconté de son vivant, elle n'avait jamais rien réclamé ni à Michel Paléologue, ni à Andronic, pas même par l'intermédiaire de son envoyé habituel, un certain Bernard qui vivait encore à la cour de Frédéric, roi de Sicile et frère de Jacques II, au moment où Andronic expédiait cette lettre.

L'empereur prétendait n'avoir jamais eu connaissance des

⁽¹⁾ MIRET Y SANS, *Tres princesas griegas*, pp. 32-4.

chartes dont l'ambassadeur catalan était venu l'entretenir ⁽¹⁾.

Nous ne connaissons pas la suite de cette discussion entre les deux souverains. Il est probable, toutefois, que les intérêts commerciaux de la Catalogne, si importants dans l'empire byzantin, déterminèrent Jacques II à ne pas insister sur sa demande.

C'est ici que s'arrêtent les renseignements que nous fournissent les archives de Barcelone sur cette touchante figure errante, dernière épave de la terrible lutte qui mit aux prises les deux grandes puissances du Moyen-Age : la Papauté et l'Empire.

⁽¹⁾ *Archivo de la Corona de Aragón*, sans cote.

Mon attention a été attirée sur cette lettre et sur d'autres encore, toujours en latin, expédiées au temps de Manuel II Paléologue en Aragon, par mon collègue et ami M. Ferran Valls Taberner, employé de l'Archivo de la Corona de Aragón au moment où je m'y trouvais. J'ai commenté ces dernières lettres dans un article qui sera publié dans le *Bulletin historique* de l'Académie Roumaine pour 1924.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I.

1. Copie de l'acte par lequel Michel Paléologue réservait à Constance de Hohenstaufen, ex-impératrice de Nicée, ses droits à une provision dans l'Empire ⁽¹⁾.

*Archivo de la Corona de Aragón
de Barcelona, Parchemins, n° 181.*

Ἐπεὶ ἡ περιποθητος θεία τῆς βασιλείας μου ἡ ὑψηλοτατη δέσπῃνα ηθέλησεν ἀπελθεῖν εἰς τὸν αὐταδελφὸν (sic) αὐτῆς τὸν ὑψηλοτατὸν ῥῆγα καὶ περιπόθητον ἀδελφὸν τῆς βασιλείας μου τὸν κυρ Μαρὸ καὶ ἐποίησε τοῦτο ἡ βασιλεία μου τὸ μὲν διὰ τὸ θέλημα αὐτῆς τὸ δὲ καὶ διὰ τὴν ἀγάπην τοῦ δηλοθέντος (sic) ὑψηλοτατοῦ ῥηγὸς τοῦ αὐταδέλφου αὐτῆς ποιεῖ καὶ τοῦτο ἡ βασιλεία μου καὶ ἀφιεροῖ πρὸς αὐτὴν διὰ τοῦ παρόντος χρυσόβουλλου αὐτῆς ἵνα μετα τοῦ ἀπελθεῖν αὐτὴν εἰς τὴν χῶραν τοῦ αὐταδέλφου αὐτῆς τοῦ ὑψηλοτάτου ῥηγὸς εἰ μὲν ἀναπαύεται αὕτη ἐκεῖσε ἔστο εἰ δὲ οὐκ ἔχει τὴν ἀνάπαυσιν αὐτῆς καὶ θελήσει αὐτὴν (sic) τοῦ ὑποστρέψαι εἰς τὴν χόραν (sic) τῆς βασιλείας, ἵνα ἔχει ἀπὸ τῆς βασιλείας μου χαροῖν οἰκονομίᾳς αὐτῆς εἴτῃ συναλωσῇ (sic) αὐτὴν ἐχθρὸν αἰοιδῖμος βασίλειος καὶ θεῖος τῆς βασιλείας μου, κυρ Ἰωάννης ὁ Δουκας, ἐκ τῆ τοιαύτη χόρα τῆς βασιλείας μου ὅποτε ἦλθεν ἐν ταύτῃ ὀφειλὴ ἔχειν εἰς τοῦτο πλήροφρον ἀνάμριβον ἡ ὑψηλοτατη δέσπῃνα (sic) καὶ ἐριπόθητος θεία τῆς βασιλείας μου διὰ γὰρ βηβαίωσὴν (sic) καὶ ἀσφαλῆαν αὐτῆς ἐδόθη πρὸς αὐτὴν καὶ ὁ παρὸς (sic) χρυσοβούλλος τῆς βασιλείας μου ἀπολυθεὶς κατὰ μῆνα δεικαιβρίου τῆς νῦν δεχοῦσης (sic) ἰνδικτιωνος τοῦ ἐξακχσχηλιωστοῦ (sic) ἑπτακοσιωστοῦ ἐνδομηκωστοῦ ετους ἐν ᾧ καὶ το ἡμετερον εὐσεβος (sic) καὶ θεοπροβλητον ὑπεσημῆν, α)τ(ο) εγγραφη (sic) Μηχαῆλ ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ ῥωμαίων Δοῦκας Ἄγγελος Κομνηνὸς ὁ παλεόλογος. Monogramme ⁽²⁾.

(1) Je dois cette transcription à l'extrême obligeance de M. N. Iorga.

(2) Nous donnons de ce texte curieux une transcription littérale, en résolvant les abréviations, mais en respectant l'orthographe et l'accentuation fantaisistes du copiste. A la fin, la formule ἐν ᾧ καὶ τὸ ἡμετερον εὐσεβὲς καὶ θεοπροβλητον ὑπεσημηνιστο κράτος a été altérée d'une manière bizarre. Au lieu de κράτος, on a écrit εγγραφη. La traduction latine a été faite sur un texte plus correct, mais où κράτος avait été lu γραφή.

2. Traduction de la pièce précédente.

[H]oc est translatum fideliter sumptum. a quadam carta papirea, bulla pendenti aurea et litteris nigris et rubeis grecis scripta et litteris latinis exposita in quodam papiro, in archivo regio reperto, insertis litteris grecis predictis. Cuius carte tenor talis est :

» Quoniam desideratissima amita regni mei, altissima dominatrix voluit ire ad suum germanum, altissimum regem et desideratissimum fratrem regni mei, Manfredum, et egit hoc regnum meum. Equidem, tam propter voluntatem ipsius, quam eciam et propter amorem predeclarati altissimi regis, germani eius, agit et hoc regnum meum et offert seu a[s]signat ei per presentem auream bullam istam ut, postquam ipsa iverit ad regionem germani ipsius altissimi regis, equidem si requieverit ipsa inibi esse, sit, si autem non habuerit ibi requiem et voluerit ipsa reverti ad regionem regni mei, volumus quod habeat a regno meo gracia sue provisionis seu dispensacionis quidquid consensit ei habere excelsus rex et patruus regni mei, dominus Johannes Ducas, ex eadem licet huiusmodi regione regni mei, ita quod quandocumque venerit in ea habere debeat in hoc ratam et firmam certitudinem ipsa altissima dominatrix et desideratissima amita regni mei. Et enim propter confirmationem et certitudinem seu robur datum est ei et presens aureum sigillum regni mei.

Dimissa de mense Decembris nunc suscepte indiccionis miliarii (·) sexti septemgentesimi nonagesimi anni. In quo et nostra pia et adeo provisa sigillavit inscriptio.

Michael, in Christo Deo fidelis, rex et imperator Romanorum seu Grecorum, Angelus, Cumninos, Palyologus (2) ».

Si $\frac{11}{7}$ num nostri Bernardi Traelli, baiuli Barchinone, qui huic translato ab originali suo fideliter sumpto et eum eodem comprobato, non viciato nec in aliqua sui parte suspecto, ex parte domini regis et auctoritate officii quo fungimur auctoritatem impendimus pariter et decretum, ut dicto translato tanquam originali suo in iudicio et extra plenaria fides ab omnibus impendatur, appositum per manum mei Berengarii de Fonoyeda, notarii publici Barchinone

(1) Ce mot est écrit d'une autre encre.

(2) Les deux derniers noms sont écrits d'une autre encre. Le copiste a mis *Cumuinos* au lieu de *Cumninos*.

et scribe curie dicti baiuli, in cuius posse dictus baiulus hanc firmam fecit, octava decima die Septembris, anno a nativitate Domini millesimo CCC^o quinquagesimo tercio, presentibus testibus Matheo de Piraria et Alamanno Jordani, scriptoribus. Et ideo ego Berengarius de Fonoyeda, notarius et scribe predictus, de mandato michi facto per dictum venerabilem baiulum, hec scripsi et hoc meum hic apposui sig (s. m.) num.

II.

Copie de quelques clauses et des codicilles ajoutés à diverses reprises au testament de Constance de Hohenstaufen, ex-impératrice de Nicée.

Archivo de la Corona de Aragón, reg. 24, pars I, fos. 70-71.

Publiée partiellement par J. Miret y Sans, *Nuevos documentos de las tres princesas griegas* (extrait de la *Revue Hispanique*, t. XIX). New-York-Paris, 1900, pp. 10-11.

Huesca, 25 mai 1307.

Translatum clausularum testamenti et codicillorum domine C[onstancie], olim imperatricis Grecorum, super iura patronatus capellanie unius, per eam stabilite in ecclesia Hospitalis sancti Johannis Iherosolimitani Valencie, concesse domino regi et suis.

Hoc est translatum sumptum fideliter a quibusdam clausulis contentis in testamento et codicillis inclite domine Constancie bone memorie imperatricis Grecorum, illustrissimi domini regis Frederici imperatoris felicis recordationis filie, quarum clausularum unius videlicet contente in testamento predicto quod factum fuit tercio idus Julii anno Domini M^oCCC^oVI^o auctoritate Nicholay de Podio, notarii publici Valencie, tenor talis est: «Preterea etiam de bonis nostris statuimus et ordinamus ac perpetuo constituimus pro anima nostra et parentum nostrorum ac pro anima magnifici principis domini Manffredis, clare memorie olim regis Silicie, at pro animabus illustris domini Petri, clare memorie olim regis Aragonum, necnon et illustris domine Constancie, eius consortis, in ecclesie dicti monasterii de Xixena, unum presbiterum qui ibidem semper et continue celebret missas de requiem et alia divina officia pro animabus nostri et aliorum predictorum.

Cui quidem presbitero de presenti assignamus in anno et damus pro sua provisione et caritate tantum quantum dicti nostri manumissores sibi assignaverint, ordinaverint et taxati fuerint. Ad quod ipsi dandum et solvendum anno quolibet volumus et ordinamus quod in regno Aragonum emantur redditus, possessiones vel censualia de quibus dicto presbitero perpetuo provideatur in sua provisione quam ipsi manumissores sibi ex causa predicta in anno duxerint taxandam et assignandam. Cuius capellani dicte capellanie dimittimus et damus ius patronatus domino regi predicto et heredibus suis.

Series vero clausularum codicilli unius domine supradicte, confecti auctoritate dicti notarii XVII kalendas Septembris, anno Domini M^oCCC^o sexto, sic se habet : « Nos Constancia imperatrix predicta, circa quedam in dicto nostro testamento contenta corrigenda, addenda et mutanda post confeccionem dicti nostri testamenti, presentes facimus codicillos in nostro bono sensu et memoria cum loquella firma in quibus revocamus eleccionem sepulture corporis nostri perpetue quam elegeramus in monasterio dominarum de Xixena, sito in regno Aragonum, et ipsam sepulturam corporis nostri perpetuam constituimus et eligimus in ecclesia sive capella domus fratrum Hospitalis sancti Johannis Iherosolimitani Valencie, in illo loco quo dominus rex et alii manumissores nostri et comendator ipsius domus duxerint ordinandum. *La prébende qu'elle avoit allouée au monastère allait passer à la chapelle des Hospitaliers dans les mêmes conditions.*

Clausularum etiam codicilli alterius domine prelibate, auctoritate sepe dicti notarii confecti XIII kalendas Septembris, anno Domini M^oCCC^oVI^o continentia, sic panditur manifeste : « Nos Constancia, imperatrix predicta, circa quedam in dicto nostro testamento contenta, corrigenda, addenda et mutanda post confeccionem dicti nostri testamenti dictorumque codicillorum, in nostro bono sensu et memoria, cum loquella firma nostros facimus codicillos in quibus constituimus et ordinamus ac etiam assignamus et damus capellano capellanie nostre constitute in dictis nostris testamento et codicillis in ecclesia sive capella domus fratrum Hospitalis sancti Johannis Iherosolimitani Valencie, quadringentos solidos Valencie annuales perpetuales, habendos et recipiendos in redditibus perpetuo emendis in civitate Valencie et termino eiusdem. Item, etiam constituimus in eadem ecclesia sive capella pro anima nostra et parentum nostrorum

unum anniversarium perpetuum, quolibet anno faciendum, in die illa qua anima nostra ab hoc seculo transmigraverit, necnon etiam statuimus in dicta capella seu ecclesia unam lampaden (sic) perpetuo tenendam et ardendam, die et nocte, coram tumultu quo ossa seu corpus nostrum fuerit tumulatum. Cui quidem anniversario et servicio lampadis annualis predicto damus et assignamus centum solidorum regaliū Valencie habendos et recipiendos in redditibus emendis cum ceteris solidis predictis. Ita quod de dictis centum solidis fiat servicium dicte lampadis et fiat offeren[d]a idonea in die dicti anniversarii nostri et, deductis predictis, de residuo dictorum centum solidorum celebrentur misse pro anima nostra et parentum nostrorum in die predicta dicti anniversarii. Preterea etiam, de presenti assignamus et constituimus in nostrum capellanum cappellanie nostre predictae, Dominicum de Ffontova presbiterum, capellanum nostrum et familiarem et de domo nostra, et post ipsius obitum illum vel illos quem vel quos dominus rex, cui in dicto nostro testamento dedimus et nunc etiam ipsi et suis damus et concedimus ius patronatus dicte capellanie nostre, duxerint ipsi et sui assignandum et faciendum ac etiam presentandum, ita quod, tam dictus Dominicus de Ffontova, quam ceteri presbiteri constituendi in dicta ecclesia et in dicta capellania nostra deservienda, intersint in dicta ecclesia omnibus horis diurnis et nocturnis et celebrent missas de requiem et alia divina officia pro anima nostra et parentum nostrorum et illorum quorum dictam capellaniam statuimus. Quod est actum in civitate Osce, VIII^o kalendas junias, anno Domini M^oCCC^o septimo. »

Signum mei G[uillelmi] Augustini, scriptoris domini regis predicti et, auctoritate ipsius, notarii publici per totam terram et dominationem suam, pro teste subscribentis.

Signum Bernardi de Fonte, auctoritate regia, notarii publici per totam terram dicti domini regis, testis huius translati.

Signum mei Egidii Petri de Buysan, scriptoris domini regis prefati et, auctoritate ipsius, notarii publici (et) per totam terram et dominationem eius, huius translati testis.

Signum P[etri] de Solerio, scriptoris domini regis predicti et, auctoritate regia, notarii publici per totam terram et dominationem ipsius, qui hoc translatum sumptum a clausulis supradictis de verbo ad verbum cum originalibus ipsorum fideliter comprobatum scribi fecit cum litteris suprapositis in linea XII ubi dicitur « circa quedam »

et clausit in civitate Osce, die et anno in fine dictarum clausularum superius expressatis.

Comprobatum cum originali quod habetur.

III.

Le roi Jacques II d'Aragon remercie Andronie II Paléologue pour les faveurs accordées aux marchands catalans et lui recommande un ambassadeur.

Archivo de la Corona de Aragón, reg. 337, f. 260. Analyser très brièvement par J. Miret y Sans, Tres princesas griegas en la corte de Jaime II de Aragón, New-York-Paris 1906, p. 32.

Le monastère de Pople, 15 août 1316.

Legacio comissa Bonanato Regis, civi Barchinone, ad imperatorem Romeorum. Sequitur forma littere credencie.

Excellentissimo ac serenissimo domino Andronico, Dei gracia imperatori et moderatori Romeorum, Palleologo, karissimo nepoti nostro, Jacobus, per eandem rex Aragonum Valencie, Sardinie et Corsice comesque Barchinone ac Sancte Romane Ecclesie vexillarius, ammiratus et capitaneus generalis, salutem et felicibus successibus habundare.

Sicuti per Celsitudinis Vestre scriptum ac per fidelium nostrorum in partibus vestris negociancium relatum auditibus nostris veraciter est deductum, Vestra Magnificencia dictos fideles nostros, intercessu nostro quem pro eis apud Serenitatem Vestram intermediavimus, tractastis et tractatis favorabiliter specialibusque graciis et liberalitatibus vestris in vestri imperii partibus proseguti (*sic*) fuistis eosdem prosequimini cotidie indefesse, de quibus licet jam per aliud scriptum idem fecerimus, nunc eciam iterum Altitudini Vestre reddimus plenas gracias.

Sane, cum pro quodam arduo negocio, nos et domum nostram vehementer tangente, fidelem nostrum Bonanatum Regis, civem nostrum Barchinone, exhibitorem presencium, ad presenciam Celsitudinis Vestre providerimus transmitendum, de intencione nostra super eo plenius informaturus, Excellenciam Vestram attentius deprecamur, quatenus, sicut Imperialem decet Excellenciam nostrique honoris respectu, memoratum nuncium nostrum admi-

tentes benigne et quod ei comisimus favorabiliter audientes, talem super eis placeat dare responsum, ut negocium supradictum finem effectualem et laudabilem consequitur (*sic*).

Ex hoc enim et satisfacietis iusticie, et clarificabitis debite mentem vestram dileccionisque sinceritas ⁽¹⁾ et affinitatis proximitas inter domum vestram et nostram sistentes corroboracionem recipient et solidabuntur efficacius, hinc et inde.

Datum in monasterio Populeti, XVIII^o kalendas Septembris, anno Domini M^oCCC^oXVI.

B[ernardus] de Aver[sone], mandato regis.

IV.

Andronic II Paléologue avertit Jacques II d'Aragon qu'il avait reçu son ambassadeur Bonanat Relg, mais que rien de ce que l'ex-impératrice Constance avait raconté sur ses biens confisqués dans l'empire byzantin, ne correspondait à la vérité.

Archivo de la Corona de Aragón, sans cote.

Sans lieu, ni date (1317, d'après l'indiction).

+ Andronicus, in Christo Deo fidelis, imperator et moderator Romeorum, Palleologus, excellentissimo regi Aragonum, Valencie, Sardinie et Chorsice, comiti Barchellone, necnon et Sanctissime Romane Ecclesie gofalonerio, admirato ac capitaneo generali, karissimo avunculo Imperii Sui, domino Jacobo, salutem et sincere dileccionis affectum.

Littere Vestre Regie Potestatis per Bonanatum Regis, civem Barchillone, fuerunt Nostro Imperio presentate; quos affe[ct]uose recipiens, sibi ipsas fecimus diligenter exponi.

In quorum tenore duò contineri perpendimus... ⁽²⁾ scilicet quod Vestra Potestas Regia gratantes referebat Nostro Imperio propter libertatem adque (*sic*) favorem merchatoribus venientibus de terris vestris ad terras Imperii Nostri, a nobis exhibita ad requisicionem Vestre Regie Potestatis.

Et quod licet prius regraciati fueritis propter hoc, iterum tamen gratantes nobis referebatis. Quod ultra modum gratum extitit

⁽¹⁾ ms. *sanceritas*.

⁽²⁾ Un trou dans le ms.

Imperio Nostro, nec minus regraciati sumus Vestre Regie Potestati, commendantes Vestram Bonam Discrecionem et nobilissimos vestros mores, quod pro tam modico facto voluerit Vestra Regia Potestas, non semel sed bis ipsas gratantes nobis referre occ[as]ionem.... ⁽¹⁾ Nostrum Imperium commendandi, ratione propinquitatis vinculi attrahentis, inter nos et vos habiti.

Imperium siquidem Nostrum, volendo perficere que ad placitum vestrum sunt, complevit que pro ipsis merchantoribus attente petebatis, per amorem scilicet Vestre Potestatis et Regie Dignitatis.

Aliud quidem, quod predictæ vestre littere continebant erat, ut latori litterarum dictarum prefato Benenato habenti de vobis plenam commissionem et informato de vestra intencione super factum multum tangens vestram domum credere deberemus in eo quod diceret ex parte Vestre Regie Potestatis.

Ideo audienciam sibi dedimus propter honorem Vestre Regie Potestatis attentantes audire verba sibi commissa, intendentes super hiis vestram exequi voluntatem, prout ratio postulasset.

Que, postquam audiverimus et perceperimus de excellentissim[a] quondam imperatrice Grecorum, karissima Nostri Imperii amita et Vestre Regie Potestatis ipsa tangere verba, mirati sumus nec inmerito, si videlicet per talem et tantam dominam, extractam de magno et alto genere et que sortita fue[r]at talem et tantam dignitatem, talia fuerint dicta et ordinata.

Nam illa, post mortem superexcellentissimi quondam imperatoris Grecorum, avunculi nostri, consortis sui, aliquibus [tempor]ibus mansa (?) est in partibus nostris, habendo ab omnibus honorem et reuerenciam convenientem domine et viduate imperatrici.

Que voluit postea et elegit ⁽¹⁾ et transfetare, ad requisicionem excellentissimi regis quondam domini Manfredi, fratris sui, avunculi Vestre Regie Potestatis, ad eum. Quod et factum fuit ad voluntatem ipsius et requisicionem illius. Et missa fuit, ut decuit, cum decente societate tante imperatrici, cum rebus quas habuit et quas possedit, tempore quo imperabat, per dominum imperatorem, patrem et dominum Imperii Nostri. Postea tamen, singulis annis visitavit nos ac affines cum magna affectione per nuncios et litteras suas, recipiendo a nobis amorem sive sue placitum voluntatis.

Que cum supervixerit pluribus annis, nunquam recordamus quod

⁽¹⁾ Trou dans le ms.

de talibus fecerit mencionem, eo quod causam ad hoc nullam habebat, necnon et usque ad tempus sue mortis penes Imperium Nostrum nuncius suus, dictus Bernardus, inveniebatur, qui ad presens in curia excellentissimi regis Sicilie invenitur, fratris Vestre Regie Potestatis.

Qui cum multociens venisset ex commissione ipsius ad Imperium Nostrum et ad eam reverteretur, nunquam de tali facto recordamus quod fecerit mencionem. Super quod Imperium Nostrum cum veritate quam semper amplectitur asserit quod ab instanti temporis quo actum memorandi percepimus usque nunc, talia non audivimus, vel de talibus instrumentis fieri audivimus mencionem, que Imperio Nostro narravit sepe dictus fidelis vester Benenatus.

Cui commisimus ut latius super hiis narrare vobis debeat omnimodam veritatem. Qui recitabit, ut credimus, si voluerit, illa que audivit a nobis.

Volumus itaque et acceptamus et hoc est insertum voluntati nostre, karam habere propinquitatem parentele Vestre Regie Potestatis et ⁽¹⁾.... et reputare, si placet, ut karissimos et dilectos in omnibus, tam propter debitum propinquitatis predictae, quam propter vestras multimodas probitates. Ea propter, velitis, si placet, tenere Imperium Nostrum in simili dilectione atque affectu [m], querentes cum omnibus christianis pacem et amicitiam habere et specialiter cum talibus propinquis et affinibus et antiquissimis nostris amicis. De cetero vestrum citius (?), si volueritis, scribere et intimare Nostro Imperio de vestra sanitate et statu — utinam prospero! — ad gaudium et sacietatem Nostri Imperii.

μηνὸς αὐγ(ού)στ(ου) (Ἰνδικοῦ μηνος) ἑ' ς

Au v^o : Excellentissimo regi Aragonum, Valencie, Sardinie, Corsice, etc. Sacrosante e Romane Ecclesie conf alonerio (sic), admirato et capitaneo generali, karissimo avunculo suo, domino Jacobo,

Sans trace de sceau.

Andronicus in Christo Deo fidelis, imperator et moderator Grecorum, Palleologus.

Responsio imperatoris Grecorum super legacionem qua fuit ad eum missus Benenatus Regis, civis Barchinone.

⁽¹⁾ Trou dans le ms.

[illegible]

Il Plutarco di Bartolommeo da Montepulciano

Il segretario apostolico Bartolommeo Aragazzi da Montepulciano, compagno di Poggio nelle fortunate ricerche di codici in Svizzera durante il Concilio di Costanza ⁽¹⁾, addì 21 gennaio 1417 informando da S. Gallo il B. Ambrogio Traversari in Firenze di scoperte fatte nel secondo viaggio con Poggio, ricorda verso la fine un codice greco di Plutarco, del quale Ambrogio avevagli mandato l'indice. « *Denique ex indice graeco Plutarchi, quem misisti, gratias ago charitati tuae, et de tanta oblatione permaximas. Fuit enim mihi gratissimum quid eius viri ex Graecia per me delatum fuerit ad Italiam cognovisse* » ⁽²⁾.

Il passo non è del tutto chiaro, per colpa sia poi del latino di Bartolommeo, sia di chi ricopiò o stampò la lettera. Perchè, se è ovvio intendere che l'Aragazzi medesimo aveva riportato dalla Grecia un Plutarco ⁽³⁾, non si può del tutto escludere che egli abbia voluto dire soltanto che il codice era stato portato « per lui » o « per commissione di lui » in Italia ⁽⁴⁾, naturalmente da qualcun altro. Nel primo caso dovremmo concludere che Bartolommeo non sapesse nemmeno tanto di greco da conoscere il contenuto del codice e da essere costretto a rivolgersi per così poco al Traversari : nell' altro caso, ove si

⁽¹⁾ Sopra di lui, segretario fino dal 1414, anzi dal 1411, e morto prima del 9 luglio 1429, v. R. SABBADINI, *Le scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV^e XV*, I, 49 s. e 76 sgg. ; *Epistolario di Guarino*, III, 46 sg. ; W. VON HOFMANN, *Forschungen zur Geschichte der Kurialen Behörden vom Schisma bis zur Reformation*, II, 109.

⁽²⁾ AMBR. TRAVERSARI, *Epist.*, XXIV, 9, col. 985.

⁽³⁾ Così SABBADINI, *Le scop.*, 49-50 nel testo.

⁽⁴⁾ *Ib.*, nella nota 49.

escluda tale supposizione, converrebbe pensare che gli fu portato a Firenze mentre egli ne stava lontano.

La prima interpretazione come la più ovvia non sarebbe legittimo abbandonare, se per buona ventura non ci fosse pervenuto il Plutarco medesimo dell' Aragazzi con annotazioni le quali pongono fuori di dubbio che non egli ma altri acquistò in Oriente il codice coi danari di lui.

Esso è il Vaticano greco 2175, grosso volume in foglio piccolo, di carte 313, copiato nel secolo XIV, proveniente dalla biblioteca Colonna che l'ebbe, probabilmente per una divisione ereditaria, insieme a non pochi altri preziosi codici dal cardinale Giovanni Salviati († 1553) ⁽¹⁾. Contiene 28 vite, inoltre il « de vita et poesi Homeri », la « consolatio ad Apollonium » e la « consolatio ad uxorem » ; opere tutte registrate nell'indice greco, non posteriore di molto alla scrittura, che rimane in un pezzo di carta incollato sul recente f. I^r ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Di fatti nel f. I^r in fondo rimangono pochissimi avanzi della solita nota di proprietà IO CAR de SALVIATIS : —, che si vede in una buona metà dei 93 codici Colonesi greci acquistati dalla S. Sede nel luglio 1821. La posizione, le dimensioni delle lettere, il colore dell' inchiostro, il fregio finale, insomma quanto appare dei resti non mi lasciano dubbio in proposito. Anche in altri mss. Colonesi, ad es. nel Vatic. gr. 2196, fu raschiata quella nota. — Generalmente si crede che esista nella Vaticana solo un gruppo di codici greci Salviati e se ne indicano alcuni dispersi in varie biblioteche ; cf. V. GARDTHAUSEN, *Sammlungen und Cataloge griechischer Handschriften* 47 sg. (ivi si pone l'acquisto nel secolo XVIII) ; W. WEINBERGER, *Beiträge zur Handschriftenkunde*, II, 49 n. 3. Ma anche un buon gruppo di codici latini ed italiani (insieme a rare stampe greche con semplici ma bellissime legature del secolo XVI) fu acquistato nel 1776, e non dai Colonna ma dal duca Salviati, del quale portano il sigillo con la leggenda : EX LIB. BIBL. DOM. SALVIATAE.

Tali gli Ottoboniani latini 3293, 3308-3326, 3328-3336, dei quali almeno il 3315 e il 3332 presentano la scritta come sopra del card. Giovanni. Ritengo che i codici dispersi provengano da questo gruppo e non da quello passato in casa Colonna, perchè appunto qualcuno almeno dei dispersi, ad es. l'Add. 22733 del British Museum (v. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, XLV, 330) appartenne a Pio VI, il quale, da buon amatore come il suo card. di Stato Francesco Saverio de Zelada, si formò, talora con doppi della Vaticana, una biblioteca privata che fu venduta dai Francesi nell' aprile 1798 (v. G. A. SALA, *Diario Romano degli anni 1798-99*, I, 174) e dispersa dagli acquirenti Carlo e Filippo Barbiellini, librai romani. È supponibile che Pio VI nell' acquisto compiuto sotto di lui abbia scelto e ritenuo qualche cosa che gli piaceva.

⁽²⁾ Sullo stesso foglio sono incollate altre due strisce di carta ; l'una, piccolina, con le parole in caratteri del secolo XV : « Castello ad mare de Vultorno | Archiep^o de Capoa », l'altra col titolo del secolo XVIII circa : « Plutarchi | Vita Paral^l el^a | saeculi XIV | XVI (cancell., poi) 14 ».

e corrisponde alla mole ed all'ordine odierno del manoscritto differenti dall'originario.

Del codice, sebbene sfuggito a quelli che hanno indagato la tradizione delle Vite parallele ⁽¹⁾, non discorro perchè si richiederebbe uno studio ed una trattazione a cui non posso abbandonarmi. Indicherò solamente:

a) che esso non è completo, mancandone i fascicoli 23-50 ⁽²⁾, ossia 224 fogli all'incirca, come risulta dalla numerazione originale dei quaternioni ⁽³⁾;

b) che nella parte superstite ricorrono paralleli di tutti e tre i libri nei quali più frequentemente si trova divisa la raccolta delle biografie ⁽⁴⁾,

c) e vi succedono ora bensì nell'ordine seguente ⁽⁵⁾: (I. 1) Tesco e Romolo; (2) Solone e Publicola; (3) Temistocle e Camillo; (6) Pericle e Fabio Massimo; (II. 15) Pelopida e Marcello; (III. 19) Arato e Artoerse; (20) Agide, Cleomede e Tiberio e Caio Gracco; (21) Licurgo e Numa; (II. 14) Filopemene e Tito; (I. 4) Aristide e Catone il maggiore; (5) Cimone e Lucullo; (9) Demostene ⁽⁶⁾ e Cicerone;

(1) K. ZIEGLER, *Die Ueberlieferungsgeschichte der vergleichenden Lebensbeschreibungen Plutarchs*, 1907. A lui è sfuggito anche l'altro ms. Colonnese delle Vite, ora Vatic. gr. 2190, membranaceo, del secolo XV coi Paralleli 1, 2, 3, 6, 4, 9, 5 e 7, tutti del libro I.

(2) Non è impossibile che quei fascicoli si siano salvati e vengano riconosciuti in qualche parte. Così, ad es., il ZIEGLER o. c., 160 sg. ha riconosciuto nell' Ambrosiano D 538 inf. la fine del Canoniciano 93 ora in Oxford.

(3) Essa è in piccole lettere, all'angolo inferiore esterno della prima pagina dei quaderni. Decorre così al presente: α' , $\alpha\beta'$, $\nu\eta'$, $\nu\theta'$, $\nu\alpha'$ — $\nu\zeta'$, ξ' , $\xi\alpha'$, $\alpha' - \zeta'$ (seconda serie). Questi numeri da $\nu\eta'$ in poi sono stati cancellati. La nuova numerazione, in lettere più grandi, sta nell'angolo superiore esterno e da $\alpha\delta'$ in poi anche nell'angolo inferiore: va senza interruzione da α' a $\lambda\eta'$. Fu posta allo stesso tempo dell'indice, allorchè venne formato il codice come è ora, verso la fine del secolo XIV o il principio del XV.

(4) Cf. ZIEGLER, o. c., 5 sgg.; inoltre nel *Rhein. Museum*, LXVIII, 97 sgg., dove recedendo dalla sua opinione di prima sostiene che la divisione in tre libri è secondaria, quella in due più antica e primaria.

(5) Il numero romano indica il libro a cui il parallelo appartiene nella raccolta in tre libri; l'arabico il posto che occupa nell'indice scritto da Massimo Planude sul Marciano 481 e fondato sull'ordine della maggior parte dei codici. V. ZIEGLER, o. c., 5.

(6) È da notare che il copista finì la biografia di Demostene (f. 243v) cominciò

d) ma originariamente Filopemene e Tito stavano al penultimo luogo, fra Lucullo e Demostene, come dimostra la numerazione prima dei fascicoli ;

e) in fine, che le Vite di Galba e di Ottone, male aggiunte alle « Parallele » ⁽¹⁾ ed i susseguenti trattati, quantunque della stessa mano che il resto, stanno in una serie a se di quaternioni, che erano stati numerati dapprima con α' — ζ' e solo dopo la caduta dei fascicoli 23-50 furono connumerati ai fascicoli dei « Paralleli » coi numeri $\lambda\langle\gamma'\rangle$ — $\lambda\eta'$.

Lasciando tutto questo e ritornando al punto nostro, avverto che nell' ultimo foglio intero, il 310 ⁽²⁾, al verso, dopo la fine lacunosa della « consolatio ad uxorem », si veggono tre note diverse d'inchiostro e di scrittura, che quindi giova riprodurre distintamente.

La prima nota è : « Questo libro ene di iachopo danichino et chompā danchonā Comperato per me piero dangniolo in chostantinopoli » ; e sotto, come a suggello, è disegnato un cuore sormontato da una croce, con dentro la lettera J: lo diresti un segno di tabellionato o una marca, senza dubbio quello di Jacopo (e compagni o compagnia), come indica l'iniziale.

Succede in continuazione ed a correzione di questa prima nota l'altra di inchiostro e di mano affatto differenti : « De danari di Messere Bartolomeo di Francesscho di Bartolomeo da monte pulciano » ; e molto al di sotto, in due tipi diversi di scrittura ma dello stesso inchiostro e, fuori di dubbio questa volta, della stessa mano di Bartolomeo : « Liber iste est mei Bartholomei de Montepol. B. de Montepolitian. ».

a scrivere quella di Filopemene fino alle parole φιλοτιμίασ καθαρὸν (p. 356-357b). Inavvertenza del copista che si pose a ricopiare ciò che aveva già copiato tanti fogli prima, o disordine dei fogli nell' esemplare seguito ?

⁽¹⁾ V. ZIEGLER, *o. c.*, 35 sgg.

⁽²⁾ Il successivo f. 311 è recente : d'antico v' è solo un pezzetto appiccicato di carta col computo dei foglis critto, pare, dallo stesso Piero d'Agnolo : « sono in tutto carte 312 ». In realtà, se anche non si computa l'indice antico greco del f. I, forse riportato dall'antico foglio di guardia, le carte sono 313, ove si tenga conto dei fogli bianchi 189a, 189b e 235a lasciati senza numero, come un tempo solevasi.

Mettendo insieme queste note risulta :

1° che il manoscritto fu comperato in Costantinopoli da Piero d'Agnolo ⁽¹⁾ per ordine di Jacopo d'Anichino e compa. d'Ancona, il quale deve non aver detto per chi realmente lo commetteva e perciò fu subito segnato quale proprietario del codice dall' ignaro Pietro ;

2° che in seguito o Jacopo o altro compa., ricevuto il codice, coscienzosamente riparò annotando che esso era stato comperato con denari di Bartolommeo e perciò doveva considerarsi di proprietà di costui ;

3° che in ultimo l'Arazzari, senza cancellare alcuna delle note anteriori, di propria mano appose il suo « ex-libris », come ora diciamo.

L'acquisto, o almeno il trasporto in Firenze del codice ebbe luogo mentre n'era lontano Bartolommeo, il quale soltanto grazie all' indice mandatogli dal Traversari riuscì a conoscerne il contenuto circa il principio del 1417. Ebbe luogo adunque o nel 1416 o nel 1415. Bartolommeo poi, se ritornò a Firenze con la Curia e non prima, e se non si fece mandare il codice fuori, solo nel febbraio 1419 potè vederlo e segnarlo con quella gioia che possiamo immaginare in un fortunato cercatore di manoscritti come lui, ralleggratosi tutto anche solo a conoscere il copioso contenuto di quello e perciò gratissimo al Traversari d'averglielo rivelato.

Il codice nelle Vite, ma non negli opuscoli aggiunti alla fine, reca nei margini numerose postille latine e poche greche di una mano medesima della prima metà, direi quasi del primo terzo del secolo XV. La scrittura certamente non è nè di Piero d'Agnolo nè di Bartolommeo. Sarà ella mai del Traversari, che sappiamo avere esaminato il codice ?

(1) Il nome, sia del padre, come piuttosto credo, sia della famiglia, fa pensare a un fratello di Jacopo d' Angelo o Angeli da Scarparia, andato per imparare il greco in Costantinopoli e ritornatone nel 1397 insieme col maestro Manuele Crisolora chiamato ad insegnare in Firenze, ma il riscontro dei due in quel nome può essere affatto casuale.

Nessuno al presente, è vero, si crederebbe lecito di osare questo sopra un codice altrui, specialmente di persona, con la quale non si abbia ancora familiarità, come appare del Traversari rispetto a Bartolommeo, che fino allora aveva desiderato invano — glielo scrive nella stessa lettera del gennaio 1417 — di entrare in relazione con lui. Ma allora io dubito che si veda un' indelicatezza in simile procedimento ; anzi, perchè le postille si riducono a segnare i nomi delle persone ricorrenti nel testo e le sentenze e perciò servono benissimo a ritrovarli facilmente quando si abbia bisogno di cercarli, anzichè di offesa saranno state gradite come una vera grande comodità.

G. MERCATI.

Alcune osservazioni intorno al Rotulo di Giosuè e agli Ottateuchi illustrati

Le pubblicazioni complete delle miniature del Rotulo di Giosuè della Biblioteca Vaticana, e degli Ottateuchi della biblioteca del Serraglio e di Smirne ⁽¹⁾, sono venute a facilitare i confronti con gli altri ottateuchi illustrati della Vaticana (cod. grec. 746 e 747), della Laurenziana (Plut. V, cod. 38) e del convento di Vatopedi sull'Athos (n. 515), e permettono di allargare le osservazioni fatte già da Kondakov, Strzygowski, Graeven, e per ultimo dal Millet ⁽²⁾.

Mi riservo in uno studio più ampio di esaminare a confronto miniatura per miniatura, tutti i codici dell'Ottateuco; tranne il Vat. 747 e il Laurenziano essi mostrano tali somiglianze iconografiche e stilistiche che li fanno ritenere composti contemporaneamente e nello stesso luogo. Si tratta di una vera e propria edizione fatta in qualche scriptorio bizantino intorno alla metà del XII secolo, e non mi sembra improbabile che i codici Costantinopolitano e Vaticano 746, da me studiati entrambi sugli originali, siano miniati, almeno in parte, da uno stesso artista.

⁽¹⁾ *Il rotulo di Giosuè*, a cura della Biblioteca Vaticana, Milano, 1905; TH. USPENSKIJ, *L'octateuque de la Bibliothèque du Sérail à Constantinople*, Sofia, 1907; tomo XII delle pubblicazioni dell'Istituto Russo di Costantinopoli; *Miniatures de l'Octateuque grec de Smyrne*, Édition phototypique, Préface de D. C. Hesselting, Leyde, 1909.

⁽²⁾ N. P. KONDAKOV, *Monumenti d'arte cristiana sull'Athos* (russo), Pietroburgo, 1902; J. STRZYGOWSKI, *Der Bilderkreis des griechischen Physiologus etc.*, Leipzig, 1899; G. MILLET, *L'octateuque byzantin d'après une publication de l'Institut russe de Constantinople*, *Revue Archéologique*, 1910.

Per brevità adottiamo le seguenti sigle :

- A = Cod. Vatopedino, sec. XII.
- B = Cod. Vaticano 746, sec. XII.
- C = Cod. Costantinopolitano, sec. XII.
- L = Cod. Laurenziano, sec. XI.
- S = Cod. di Smirne, sec. XII.
- V = Cod. Vaticano 747, sec. XI.

Il gruppo più intimamente legato è quello dei codici C, B, S ; il V, oltre ad essere anteriore agli altri mostra tali varianti da doverlo credere derivato da una diversa redazione, e ha anche stilisticamente affinità con L.

Ma anche tra i codd. C, B, S, corrono alcune varianti. La più notevole variante di B, che si differenzia in questo da tutti gli altri, è che mentre C e V, all'Esodo XVI, 33-34 e XVII, 6, hanno, riunite in una stessa cornice in due quadri sovrapposti, le rappresentazioni di *Aronne che raccoglie la manna*, e di *Mosè che fa scaturire l'acqua dalla rupe*, e nell'S, c'è solo questa seconda scena, in B la miniatura illustra a quel punto il passo dell'Esodo XVII, 9, cioè *Mosè che parla a Giosuè*. A questo stesso luogo appare in S la rappresentazione di *Mosè in colloquio con Giosuè* (Esodo XVI, 28), che non si vede negli altri codici. Ora il verificarsi in B ed in S di due varianti differenti fra loro allo stesso punto, fa pensare che nell'originale da cui entrambi derivano ci fosse qui una scena perduta o indecifrabile.

In S manca la rappresentazione della *Formazione dell'uomo* (Genesi II, 7) ; forse soppressa dal miniatore perchè, come appare dagli altri codici la miniatura non era che una ripetizione delle scene della *Creazione dell'uomo* (Gen. I, 26) e dell'*Uomo che riceve la vita* (Gen. I, 26).

Una strana variante di S vedesi nella miniatura che illustra

i versi dei Numeri XXV, 8-9 : *Fines che trafigge i lussuriosi* ; sul letto invece della coppia dei lussuriosi c'è un vecchio che viene trapassato con la spada. Forse il miniatore di S, trovando la scena dei due lussuriosi accoppiati troppo realistica e profana, li sostituì con la figura del vecchio.

Le varianti di V sono tante che non è possibile registrarle tutte ; così nella *Creazione degli animali* (Gen. I, 24-25) la terra è rotonda e non rettangolare come in tutti gli altri codici, e mancano i medaglioni con le figure dei venti che soffiano nelle trombe ; al passo Gen. VII, 10 manca la rappresentazione del *Diluvio* ; al passo Gen. VIII, 8-19, manca l'*Uscita degli animali dall'arca* ; invece del passo Gen. XVII, 15-16 in cui *Dio parla ad Abramo e a Sara*, è illustrato quello XVII, 17 di *Abramo che cade sulla sua faccia*. Verso la fine dell'Esodo vi sono due figurazioni di *Aronne che si discolpa innanzi a Mosè* (XXXII, 22) e de *I Figli di Levi che fanno strage dei colpevoli* (XXXII, 28), che mancano negli altri codici.

Così pure nel V. a fol. 63 vedesi una miniatura in cui si illustra il verso 12 del capitolo XLIV della Genesi, cioè il *Trovamento della coppa nel sacco di Beniamino*, mentre gli altri codici hanno a quel punto il *Banchetto di Giuseppe coi fratelli* (XLIII, 32-33) ; sempre nel V a fol. 64 son rappresentati *I figli di Giacobbe che recano al padre le nuove di Giuseppe ancora vivente* (versi XLV, 26-28), dove gli altri codici portano la *Partenza dei fratelli dal cospetto di Giuseppe* (XLV, 21-25).

Il dotto editore del Rotulo vaticano, preoccupato forse da una supposta identità delle redazioni della bibbia illustrata, è caduto in errore interpretando alcune miniatura degli ottateuchi B e V. Nella seconda parte della sesta membrana del Rotulo, si vede Giosuè seduto, scortato dalle sue guardie, e avanti a lui due giovani con tunica e clamide che « partono

di corsa, volgendo la testa verso Giosuè, come per ascoltarne gli ultimi ordini ». In alto vedesi nello sfondo la personificazione della città di Gai. Il testo suona : « Καὶ ἀπέστειλεν Ἰησοῦς ἄνδρας εἰς Γαῖ κατασκόπους λέγων κατασκέψασθε τὴν Γαῖ (Gios., VII, 2).

Poco oltre si rivedono i due giovani in viaggio scorrendo tra loro ; nella membrana settima li rivediamo ancora avanti a Giosuè rendendo conto della loro esplorazione ; le iscrizioni di queste due scene sono rispettivamente : « Καὶ ἀνέβησαν οἱ ἄνδρες καὶ κατεσκέψαντο τὴν Γαῖ καὶ ἀνέστρεψαν πρὸς Ἰησοῦν »; e : « Καὶ εἶπον πρὸς αὐτόν ἡμεῖς ἀναβήτω παρὸς ὁ λαὸς ἀλλ' ὥσει δισχίλιοι ἢ τρισχίλιοι ἄνδρες ἀναβήτωσαν καὶ πολιορκήσάτωσαν τὴν πόλιν ὅτι οἱ εἰσὶν » (Giosuè, VII, 3).

L'ottateuco B, e concorde con esso il C, rappresentano queste tre scene in una sola miniatura divisa in due piani ; nel superiore a sinistra siede Giosuè e avanti a lui i due giovani armati di asta già in atto di allontanarsi ; più a destra a poca distanza di nuovo i due giovani in viaggio (manca l'asta ad uno di essi) ; nel piano inferiore vedonsi i due giovani tornati avanti a Giosuè. L'editore del Rotulo vaticano, trova che l'ott. 746 fa uno sbaglio « ponendo i due κατάσκοποι di » partenza in uno stesso quadro e senza distinzione di sorta » con quelli di ritorno, o per dir meglio, facendo di due scene » distinte un'unica scena : l'invio di quattro esploratori. » Tanto è vero che ad uno dei quattro uomini egli non dà » l'asta. » Ma non c'è nessuna ragione di ammettere questo sbaglio ; le quattro figure sono vicine per mancanza di spazio ma è certo che esse rappresentano due volte gli stessi due giovani perchè le due più a destra hanno gli stessi colori della tunica e della clamide che hanno rispettivamente le due a sinistra ; la mancanza dell'asta non è che una dimenticanza del pittore.

« Nell'ott. Vat. 747, aggiunge l'anonimo editore, lo sbaglio » ha fatto un passo avanti, poichè gli esploratori, assolutamente inermi, sono ridotti a tre, per trasformarsi poi, nella » scena susseguente, in una donna scortata da tre soldati. Meta- » morfosì strana, ma non più di quella che si nota al f. 230, » dove le figliuole di Salphaad appaiono sotto le sembianze » di altrettanti uomini dalle lunghe barbe canute ». Le cose stanno invece in tutt'altro modo, e sbagli non ce ne sono. Gli Ottateuchi illustrano non i versi VII, 2-3, come pare sia nel Rotulo, ma sibbene i versi VI, 22-23 « E Giosuè disse ai due giovani che avevano spiato il paese : Andate in casa di quella donna meretrice, e fatene uscire lei e tutto quel che ha, come le avete giurato. E quei giovani che avevano spiato, entrarono e fecero uscir fuori Rahab... etc. »

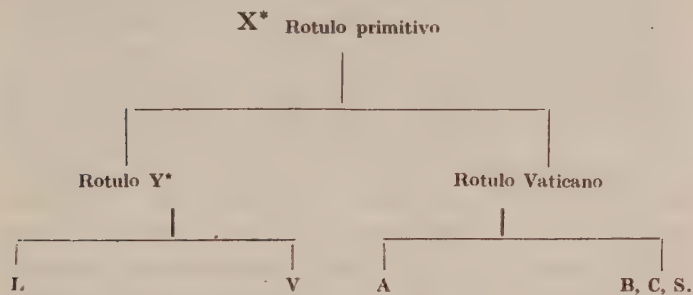
Il V ha sbagliato nella scena superiore ponendo tre uomini invece di due e due, perchè vedendoli vicini nell'originale che copiava, non ha capito che si trattava dei due stessi esploratori ripetuti e quindi ha creduto indifferente metterne tre invece di quattro ; ma non ha sbagliato affatto ponendo nella scena successiva i tre uomini accompagnati dalla meretrice che viene a vivere in Israele (Gios. VI. 25). Tanto è vero che sia così, che le scene negli ottateuchi sono impaginate nel testo proprio sotto i versi VI, 22 che stanno ad illustrare ; di più i due giovani hanno i vestimenti di identico colore a quelli che portano fin dalla loro prima comparsa nel libro di Giosuè, quando cioè partono per esplorare Gerico, quando sono ospitati da Rahab, quando fuggono. E si può poi benissimo supporre, vista la concordanza degli ottateuchi su questo punto, che anche nel Rotulo (dove pure i colori delle clamidi dei due soldati sono gli stessi delle clamidi delle spie che nella prima membrana fuggono tra i monti) siano rappresentati non gli esploratori di Gai, ma i giovani che vanno a salvare Rahab ; e che, quando sotto le pitture

fu aggiunto il testo, si sia data alle scene una falsa interpretazione.

In conclusione mentre i codici A, B, C, S, derivano da uno stesso originale simile al Rotulo Vaticano, se non dal Rotulo stesso, il V (e forse anche lo L, che è affine stilisticamente al V, ma contiene solo 9 miniature del principio della Genesi, non sufficienti per deduzioni sicure), derivano da un altro rotulo, affine ma non identico. Anche il colore delle varie parti delle figurazioni porta alla stessa conclusione. L'anonimo illustratore dell'edizione vaticana suppone che le poche coloriture che avvivano quà e là le figurazioni del Rotulo, siano state aggiunte molto più tardi, e lo dimostra facendo notare alcuni errori in cui è caduto il coloritore, e alcune aggiunte che egli arbitrariamente ha fatto al disegno e che non concordano con le altre parti del Rotulo. Qualche volta il pittore dà la luce alle lance e ai nimbi in senso opposto a quello delle figure; altre volte non ha distinto le diverse parti del vestiario, e ha quindi sbagliato nel colorirle, infine in molti casi il colore sembrerebbe dato con lo scopo di ravvivare qualche tratto del disegno svanito, e questa sarebbe la prova più sicura della posteriorità della colorazione. Ma se la cosa è così, bisogna ammettere che quando in epoca più tarda fu aggiunto il colore, esso non fu dato a caso, perchè le tinte del Rotulo corrispondono esattamente, parte per parte, a quelle degli Ottateuchi B, S, C. Il coloritore avrebbe quindi dovuto servirsi o dell'originale stesso del Rotulo, o di quello da cui derivavano i tre codici dell'Ottateuco.

Ad ogni modo questo fatto della uguaglianza delle tinte attribuite agli stessi oggetti, conferma la stretta parentela del Rotulo vaticano e dei codici B, S, C; mentre le tinte di V sono differenti. Di A non posso dir nulla, non conoscendo l'originale ma solo le riproduzioni; ma dalle descrizioni sembra da ritenersi affine al gruppo B, S, C,

Si può dunque stabilire il seguente stemma :



Interpretare le rappresentazioni degli Ottateuchi che nella redazione a noi pervenuta sono del sec. XI-XII, valendosi solo di quelle del Rotulo o di altri monumenti antichi, non è un criterio giusto, e soprattutto non si debbono considerare come errori le varianti che negli ottateuchi furono introdotte attraverso varie redazioni successive.

Così il Wilpert, che studiando i celebri mosaici della navata centrale di S. Maria Maggiore, con le rappresentazioni bibliche, da riportarsi al tempo di papa Liberio (352-366), si vale delle miniature dei due Ottateuchi vaticani per confronti iconografici con le figurazioni musive, si trova in imbarazzo quando nelle miniature bizantine rileva elementi che il musaico del IV secolo non ha ⁽¹⁾. Tale è il caso della rappresentazione di Abramo e Melchisedec, che illustra i versi della Genesi XIV, 18. Nel C, la miniatura manca ; nei codici B ed S, si vede in un paesaggio montuoso in primo piano Abramo seguito dalla sua gente, che parla col re Melchisedec che gli sta innanzi, ed è accompagnato da due re coronati che sono evidentemente gli altri re che si recavano a fare omaggio ad Abramo. A terra, fra i due, ci sono due otri pieni di vino e alcuni pani. Nel fondo tra le montagne si vede Abramo che

⁽¹⁾ J. WILPERT, *Die römischen Mosaiken und Malereien der kirchlichen Bauten*, Freiburg, 1917, I, 425.

prega Dio la cui mano esce dal cielo, e avanti a lui Lot con lunghi capelli neri. Il Wilpert non riesce a spiegarsi chi siano questi due personaggi, e dichiara di trovarsi innanzi ad un enigma ; nel mosaico di S. Maria Maggiore infatti non appaiono. Ma se si tenga conto delle varie figurazioni degli Ottateuchi si trova facilmente la spiegazione; quella scena che è in un secondo piano nelle ristrette miniature degli Ottateuchi era probabilmente nel Rotulo, precedente alla rappresentazione di Abramo e Melchisedec, e voleva raffigurare Lot che parla col fratello che lo ha liberato, completando la miniatura precedente in cui si vede in V, Lot inginocchiato che bacia il piede di Abramo per ringraziarlo. Giacchè ho citato la monumentale opera del Wilpert, ricorderò che proprio a questo punto egli osserva che il confronto tra le miniature degli Ottateuchi e i mosaici liberiani ci insegna ad apprezzare sempre più le creazioni romane. Ora io credo che tale confronto non possa aver valore, poichè è naturale che il paragone tra un'opera genuina e monumentale del IV secolo e una piccola miniatura, tarda derivazione passata attraverso chi sa quante redazioni successive, non possa tornare che a scapito di quest'ultima. Forse la conclusione sarebbe assai diversa se potessimo mettere a fianco i mosaici liberiani con il rotulo originario del sec. IV da cui gli Ottateuchi discendono.

Il Wilpert nel suo dottissimo lavoro lascia intieramente da parte la questione ; della derivazione iconografica dei mosaici di S. Maria Maggiore, considerandoli come creazioni originali. Io credo non ci sia dubbio che anch'essi derivino da un rotulo miniato, e mi riservo di darne altrove la dimostrazione ; ciò aiuta anche a spiegarci come mai i mosaicisti liberiani, artisti di così alto valore, abbiano commesso l'errore di collocare figurazioni di piccole dimensioni a tale altezza che le rende quasi invisibili. Essi avevano innanzi un originale in miniatura che riproducevano senza curarsi

dell'effetto, avendo più gli occhi ad esso che al luogo in cui lavoravano; così come in tempi assai più felici dell'arte i pittori della *Domus Aurea* di Nerone copiavano da modelli miniati, stando sulle loro impalcature, le figurazioni mitologiche che mai occhio umano a tale distanza avrebbe potuto percepire.

Antonio MUÑOZ.

Sur la nécessité d'un Onomasticon de l'Orient byzantin.

MÉMOIRE PRÉSENTÉ A LA SECTION BYZANTINE DU V^e CONGRÈS INTERNATIONAL
DES SCIENCES HISTORIQUES, A BRUXELLES, AVRIL 1923.

Notre Congrès a réalisé sa destination la plus éclatante, en offrant à des maîtres de la science une occasion de nous faire largesse de leur savoir et de nous communiquer leurs vues originales et leurs découvertes.

Mais une réunion de travailleurs appliqués aux mêmes études présente aussi d'autres utilités plus modestes. Pour beaucoup d'entre eux elle est surtout une précieuse occasion d'avouer leur ignorance et de suggérer les moyens, par lesquels il leur semble que d'autres pourraient les en tirer. C'est ce que je viens faire en vous entretenant de la nécessité d'un dictionnaire onomastique de l'Orient médiéval.

Tout le monde connaît les précieux services que rendent quotidiennement aux érudits, des ouvrages de consultation tels que le *Totius latinitatis onomasticon* de Vincenzo De-Vit; le *Wörterbuch der griechischen Eigennamen* de Pape-Benseler, la *Bio-bibliographie*, et la *Topo-bibliographie* d'Ulysse Chevalier, la *Prosopographia imperii romani* de Klebs, Dessau et von Rohden, l'*Altdeutsches Namenbuch* de Förstermann, l'*Iranisches Namenbuch* de Ferdinand Justi, et combien d'autres.

On les cite peu parce qu'il est entendu que ces répertoires existent pour la commodité du public, et que celui-ci n'est point tenu à déclarer ce qu'il leur emprunte, pas plus qu'on ne se vante d'avoir vérifié dans un lexique le sens ou l'ortho-

graphe d'un mot. Mais au fond personne ne s'y trompe, et pas n'est besoin d'une perspicacité extraordinaire pour s'apercevoir que ces moyens d'information rapide ont été mis à profit par beaucoup d'auteurs qui n'en soufflent mot.

Lessing a rapporté ⁽¹⁾, d'après Bolingbroke, la jolie histoire d'un savant fort dévotieux, qui fut un jour surpris dans son oratoire, remerciant tout haut la Providence d'avoir créé pour lui des fabricants de dictionnaires. Le travailleur intrépide qui viendra à bout de composer un *Onomasticon Oriental*, peut, à défaut d'autre récompense, se promettre que bien des gens pressés le remercieront silencieusement.

En parlant d'*Onomasticon Oriental*, j'ai conscience d'employer une dénomination inexacte ; mais elle est consacrée par l'usage et il est pratiquement impossible de la remplacer. Sous le nom d'Orient, on s'est habitué à désigner toutes les contrées formant la lisière Est et Sud-Est de l'empire byzantin : la Syrie, l'Arménie, la Perse, l'Égypte. Ce sens déjà très impropre s'est démesurément élargi au cours des âges à mesure que de nouveaux pays s'imposèrent à l'attention des explorateurs et des érudits. Plusieurs des langues appelées orientales se sont aussi répandues par conquête ou par migration bien loin de leur domaine primitif. Toutes les contrées où elles se sont établies ont été par le fait annexées au domaine de l'orientalisme. C'est ainsi que le Maroc, dont le nom signifie l'Extrême Occident, a sa rubrique spéciale dans la bibliographie de l'« Orient ».

Il va de soi que cette unité factice, créée par un caprice de l'usage, ne répond à rien dans la nature des choses. Réunir dans un même répertoire les noms propres de toutes les littératures dites orientales, ce serait les cacher, sans aucun profit, dans d'impénétrables broussailles ; même si la collection est restreinte à ce qu'on appelle aujourd'hui le proche Orient.

(1) Lettre 4 ; éd. R. GOSCHE, *Lessing's Werke*, t. IV, Berlin, 1875, p. 343-44.

Au contraire, le premier soin devrait être de délimiter dans ce trop vaste sujet un ensemble naturel, qu'il serait possible de circonscrire sans le mutiler et en respectant sa cohésion organique. Ce serait l'une des grosses difficultés qui se rencontreront dans le plan même de l'entreprise et qui dans l'exécution imposeront souvent des solutions inconséquentes.

Une première simplification relativement aisée sera d'éliminer la plupart des noms spécifiquement coptes et éthiopiens. Cette simplification est autorisée, sinon commandée, par une raison évidente. La littérature copte, et plus encore la littérature éthiopienne, ont vécu ou végété sur place. Elles ont absorbé tant bien que mal des éléments apportés de l'étranger ; mais elles ne se sont pas mêlées au courant général de la pensée dans l'Orient médiéval. On n'en retrouve pratiquement rien dans les sources historiques des autres pays. Dès lors, il serait légitime de les exclure en bloc. Mais une telle exclusion aurait les inconvénients de toutes les mesures trop radicales. Plusieurs documents grecs et autres n'ont survécu que dans une version copte ou ghéez. La célèbre chronique de l'évêque Jean de Nikiou est un exemple de l'intérêt qui peut s'attacher à ces traductions.

En outre, les œuvres originales ou traduites d'écrivains coptes nous ont conservé à l'état erratique des allusions ou des mentions expresses provenant de sources étrangères non encore identifiées. Un exemple entre bien d'autres est le nom de l'île d'Ουρβανος dont les habitants auraient adressé une lettre à S. Athanase, si l'on en croit un curieux fragment copte, si doctement étudié par le très regretté Oscar von Lemm ⁽¹⁾. Tous ces débris devraient être rendus aisément accessibles aux historiens, et malgré l'exclusion prononcée en principe contre le copte et l'éthiopien, il faudrait trouver

⁽¹⁾ *Kleine kopt. Studien*, § LVII, *Mém. Acad. de St. Pétersbourg*, 8^e série, t. XI, 4, 1910, p. 134-37.

le moyen de donner place à des noms comme celui-là autrement que par une exception arbitraire ou inconséquente.

Une autre limitation plus considérable encore serait de laisser hors de cause les noms ressortissant en propre à l'histoire et à la géographie musulmanes. Elle est difficile à réaliser de façon absolument logique. L'islam et l'empire byzantin ont de nombreux souvenirs communs, à commencer par ceux des batailles qu'ils se sont livrées. Les deux histoires se sont déroulées en partie sur le même théâtre. Les mêmes personnages et les mêmes comparses passent de l'une dans l'autre, en changeant parfois de nom et plus souvent de figure.

Malgré tout, dans son ensemble, la littérature islamique est un monde distinct et séparé comme par un abîme de la littérature byzantine et occidentale. On peut y parcourir de vastes étendues, sans y rencontrer sauf de loin en loin un nom familier à notre histoire. Des érudits arméniens et géorgiens ont pris la peine de rechercher dans les auteurs arabes toutes les mentions relatives à la géographie de leurs pays. Ce qu'ils sont parvenus à rassembler se réduit en somme à quelques glanures insignifiantes. La littérature persane ne donnerait sans doute qu'un butin plus maigre encore. Bref, au point de vue très spécial où nous nous sommes placés, on ne voit pas d'utilité sérieuse à réunir dans un même répertoire les noms propres de l'Orient chrétien et ceux de l'Orient islamite, sauf un petit nombre d'exceptions dont la formule reste à déterminer ⁽¹⁾. Cette juxtaposition sans lien vital n'éclairerait ni les uns ni les autres et les rendrait seulement plus difficiles à retrouver.

Pour la raison inverse, l'onomastique de l'Orient chrétien

(¹) Une grande partie de ce travail est déjà faite dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, dans les tables du *Kitâb el-Aghânî* dressées par M. le Prof. GUIDI; dans l'*Indice alfabetico* du *Wâfi bi-l-Wafayât* d'aṣ-Ṣafadî, par M. G. GABRIELI, etc.

demande à être étudiée d'un point de vue synthétique et classée dans un ordre respectant toutes les relations objectives de voisinage et d'origine.

Le fait sur lequel je voudrais attirer l'attention est celui-ci. Les littératures de l'Orient médiéval sont, dans toute la force du terme, des vases communicants. Pendant toute la durée de leur existence, elles se sont déversées, par des courants entrecroisés, les unes dans les autres. Aux emprunts avoués ou clandestins des traducteurs, des plagiaires et des compilateurs, se sont ajoutées d'autres influences résultant directement de la coexistence de plusieurs races sur un même territoire. Les noms propres ont été entraînés avec tout le reste dans cette circulation tourbillonnante, qui, littérairement parlant, a brouillé sur bien des points toutes les frontières. Parfois transcrits exactement, parfois remplacés par des équivalents, mais d'ordinaire mutilés, travestis, méconnaissables, on les retrouve en grec, en syriaque, en arabe, en arménien, en géorgien, en persan, ailleurs encore ; car les limites jusqu'où il faudrait les suivre dans leurs migrations ont constamment reculé en ces dernières années. Bien avant les récentes découvertes des explorateurs de l'Asie centrale, les philologues occidentaux devaient se tenir pour avertis que leurs horizons d'école étaient singulièrement bornés. Aujourd'hui personne ne serait plus excusable de l'ignorer : l'histoire du proche Orient et même celle de l'Est européen, au moins à partir des grandes invasions, ne peut se passer entièrement de consulter les sources mongoles ou chinoises.

Que l'on veuille bien nous entendre. Entre ces littératures lointaines et la littérature byzantine, les points de contact, si nombreux soient-ils relativement, sont malgré tout exceptionnels. Dans un Onomasticon de l'Orient byzantin les noms propres des idiomes de l'extrême Asie seraient encore plus isolés et dépayés que les noms indigènes de l'islamisme arabe ou

persan. Nous les mentionnons ici uniquement parce qu'ils nous donnent occasion de constater le caractère artificiel et décevant de la perspective historique qui nous a trop longtemps permis de les ignorer.

Aux métamorphoses que les noms propres ont subies dans leurs pérégrinations de langue à langue, il faut ajouter l'inconsistance de la tradition écrite ou orale à l'intérieur de chaque langue séparément. Quelques noms entrés de bonne heure dans l'usage courant présentent une orthographe à peu près fixe. Mais les autres, ceux dont le traducteur ne trouve ou ne retrouve pas l'équivalent tout fait dans sa mémoire, sont abandonnés aux tâtonnements et aux caprices de la phonétique la plus débridée. Quand deux interprètes d'un même pays ou d'une même époque, tombent chacun de son côté sur le même nom écrit de la même façon et dans le même alphabet, il est bien rare qu'ils s'accordent dans la manière de le transposer. Qu'on juge de ce qui peut arriver là où toutes les conditions manquent à la fois : quand, par exemple, à des siècles de distance, le même nom est traduit du grec par un Arménien d'Edchmiadzin, du syriaque par un Arménien de Cilicie, du géorgien par un Arménien de Jérusalem, et que le géorgien est lui-même traduit de l'arabe...

Après le traducteur arrive le copiste, ce bouc émissaire de la philologie universelle ; après le copiste l'éditeur ; après l'éditeur, l'imprimeur ; après l'imprimeur, le traducteur moderne. Tous, les uns par négligence, les autres par ignorance, d'autres encore par pédantisme, auront concouru à rendre cette bigarrure encore plus désordonnée. Et voilà en termes un peu appuyés peut-être, mais sans nulle exagération dénigrante, voilà comment les noms propres orientaux, parviennent à la connaissance des érudits occidentaux, quand ceux-ci daignent ne pas les négliger complètement. Le philologue qui trouvera le remède à cet imbroglio aura

apporté à la critique des sources historiques du moyen âge une contribution de la plus haute importance. Mais ce remède quel peut-il être sinon un répertoire général où le fonds onomastique des langues de l'Orient byzantin, avec la totalité de ses variantes, doublets et formes hybrides, sera méthodiquement inventorié et classé dans l'ordre synthétique de son développement ?

L'étymologie ne sera pas négligée. Toutefois, du point de vue documentaire, qui est le nôtre, les recherches purement linguistiques, la préhistoire des noms, n'auraient par elles-mêmes qu'un intérêt secondaire. L'essentiel, ce serait d'arriver à marquer exactement la place qu'une forme, régulière ou erratique, occupe dans l'ensemble de la tradition. Il peut être piquant de constater, par exemple, qu'aucun écrivain byzantin n'a reconnu dans le nom perse Artasîr l'équivalent exact d'Artaxerxès. Mais nous-mêmes, après que les savants nous ont expliqué l'identité fondamentale de ces deux formes, nous restons à peu près au même point devant les problèmes critiques qui nous sont posés par leurs dérivés de basse époque. Aussi tout en accueillant avec reconnaissance les résultats de ces hautes recherches, quand ils sont une fois bien établis, nous nous résignerions assez facilement à les ignorer quand ils ne le sont pas ou qu'ils demandent un trop grand effort de conjecture. Ce que l'on regrette plus souvent de n'avoir par remarqué, ce sont les affinités immédiates ou même de simples ressemblances, qui peuvent être décisives dans une question d'origine ou d'authenticité. Ainsi, par exemple, il n'est pas indifférent de savoir qu'Ἀρταζήρ, transcription de ce même nom d'Artasîr dans Agathias ⁽¹⁾ correspond assez exactement, d'une part à l'orthographe pehlevie, de l'autre à la leçon Ἀρταζζάρης que l'on a déchiffrée, ou plutôt rétablie sur

(¹) *Hist.* IV. 25, ed. NIEBUHR, p. 263.

l'inscription de Naq̄-i Roustam ⁽¹⁾. Théophraste, qui a conservé aussi la forme Ἀρταξήρ ⁽²⁾, la tient certainement de seconde main car d'autres Artaxsirs qui défilent dans son histoire sont appelés Ἀρτασέρης, Ἀρτασέρης, Ἀρτασέρης, Ἀδερῆς ⁽³⁾. Qui ne voit que cette bigarrure de transcriptions disparates dénote à tout le moins une large différence d'époques dans les sources ?

Pareillement le nom grecisé Μωσελλής, traduction de l'arménien Moušel, marque une date. La variante Μωσγλέ en marque une seconde ⁽⁴⁾ et Μουσίκλης en marquerait une troisième si cette leçon était mieux établie ⁽⁵⁾.

Deviner l'âge et la provenance de ces troubles créés à l'intérieur d'une même langue par l'altération phonétique ou par l'analogie n'est pas toujours une opération aussi simple qu'elle le paraît à première vue. Il en est de plus embarrassantes. Que de noms arabes, par exemple, dans Constantin Porphyrogénète ou dans Skylitzès, ont passé d'abord par le calame d'un interprète arménien ou géorgien. La plupart des noms pehlevins ne sont parvenus aux Byzantins que sous un déguisement syriaque, qui, en fait, s'est substitué à l'original et qu'il n'est pas toujours prudent de vouloir corriger au nom de l'étymologie.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux exceptions tératologiques qui ne méritent d'être enregistrées soigneusement, parce qu'elles peuvent contenir une indication utile que la critique n'a pas le droit de négliger. Quand, par exemple, l'auteur de la *Narratio de rebus Armeniae* traduit par Ἐστυποσίτ ⁽⁶⁾ le

⁽¹⁾ C. I. G., t. III (pars XXVIII), p. 280.

⁽²⁾ *Chronographie*, ed. C. DE BOOR, t. I (Lipsiae, 1883), p. 59-60.

⁽³⁾ *Ibid.*, pp. 215, 218-19, 328-29.

⁽⁴⁾ H. DELEHAYE, *Vita Sancti Nicephori episcopi Milesii*, dans *Analecta Bollandiana*, t. XIV (1895), p. 161-65.

⁽⁵⁾ Cf. G. DER SAHAGHIAN, *Un fragment grec d'Histoire ecclésiastique de l'Arménie*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XIX (1910), p. 44.

⁽⁶⁾ P. G., t. CXXVII, p. 1244.

nom du martyr perse Iazdbôzéd, que Ménandre le Protecteur appelle Ἰσδοζήτης ⁽¹⁾. on peut en conclure avec certitude que cette forme hellénisée n'était pas entrée dans l'usage courant et probablement aussi que, chez les Grecs, S. Iazdbôzéd-Isbozetes était retombé dans l'oubli ⁽²⁾.

Autre cas qui nous ramène encore une fois à un exemple déjà cité. Il peut sembler étrange que, dans la version géorgienne du récit de la prise de Jérusalem par les Perses en 614, le nom d'Artašir III, petit-fils de Khosrau Parvez soit écrit à la mode grecque *Ardasir* ⁽³⁾ et non pas sous la forme iranienne, usuelle en géorgien. Or, dans la version arabe qui représente tant bien que mal l'original probable de la rédaction géorgienne, ce même nom est écrit *Arfâsah* ⁽⁴⁾, forme absolument insolite dans la tradition arabe. Il faut en conclure que ni le traducteur arabe, ni le traducteur géorgien n'ont reconnu le nom qui leur était familier. Et ce n'est certainement pas non plus par une coïncidence fortuite, que l'orthographe grécisée dont ils se rapprochent l'un et l'autre, s'accorde avec la leçon Ἀδεσῆρ, pour Ἀρδεσῆρ ⁽⁵⁾, que l'on retrouve, dans le récit de ces mêmes événements chez Théophane et chez les auteurs qui semblent tributaires de la même source ⁽⁶⁾. Mais laissons Ardašir pour la dernière fois.

Ces quelques exemples, choisis parmi les plus simples, donnent à peine une vague et faible idée des problèmes qui

(1) *Excerpta historica iussu imp. Constantini Porphyrogeniti confecta*, t. IV, ed. BOISSEVAIN (Berlin, 1906), p. 22 ; cf. *Anthologia Palatina*, ed. H. STADRMUELLER, t. I (Lipsiae, 1894), p. 26-27.

(2) Le synaxaire de Constantinople le mentionne au 9 déc. sous le nom hellénisé de Σωζιθεός, traduction du pelevi Iazdbôzéd. L'histoire de ce martyr est étudiée dans *Acta Sanctorum Novembris*, t. IV, p. 192-216.

(3) N. MARR, *Plénenie Ierusalima Persami v 614 g.*, dans *Teksty i razyskaniia po armjano-gruzinskoj filologii*, t. VII (1909), p. 65 du texte géorgien.

(4) *Mélanges de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth*, t. IX, 1 (1923), p. 40.

(5) Ed. DE BOOR, p. 328-29.

(6) Cf. L. STERNBACH, *De Georgii Pisidae apud Theophanem aliosque historicos reliquis*, dans *Dissertationes philologicae Academiae litterarum Cracoviensis*, t. XXX (1899), p. 87.

se posent à chaque pas dans le domaine de l'onomastique orientale. C'est bien là que l'érudit confiné dans une spécialité trop étroite risque d'abuser les autres et de s'en faire accroire à lui-même. Tributaires par tant de côtés de la philologie classique, les orientalistes doivent ici se répéter une fois de plus qu'ils ne jouissent pas de ses privilèges et de ses immunités. Le grec et le latin ont vécu de leur vie propre. Ils sont riches de leur fonds original et n'ont pas besoin d'être, si je puis dire, constamment éclairés par le dehors. On peut rêver, par exemple, d'un répertoire construit sur le plan de l'*Onomasticon* gréco-latin, où tous les noms propres d'une langue orientale seraient enregistrés, à peu près comme ceux de la littérature syriaque le sont dans le *Thesaurus* de Payne Smith. A côté de ce recueil, qu'on en imagine autant de pareils pour l'arménien, le géorgien, l'arabe chrétien, etc. Tous ces répertoires juxtaposés, malgré les services de détail qu'ils rendraient indiscutablement, laisseraient quasi au même point le problème principal qu'il s'agirait de résoudre et qui est d'établir la concordance de ces noms protéiformes, de les identifier et de les rattacher entre eux par leur lien d'origine et de dépendance.

Une partie de ce récolement a déjà été faite dans l'*Iranisches Namenbuch* de Ferdinand Justi⁽¹⁾. Nul ne songera à contester ou à rabaisser le mérite de cet ouvrage qui, à la date où il parut, réalisait à peu près tout ce qui était possible à un travailleur isolé. Mais par la force même des choses, il ne pouvait guère être mieux qu'une ébauche monumentale. Il a d'autres imperfections qu'on peut lui reprocher sans injustice. Les noms y sont groupés dans un ordre systématique, qui fait songer à celui des lexiques orientaux, où l'on ne trouve un mot qu'à la condition de le connaître déjà. En bien des parties d'ailleurs,

(1) Marburg, 1895.

il est incomplet et de seconde main. Mais son défaut le plus grave est d'avoir exclu complètement les noms géographiques. Je sais bien que cette limitation peut se défendre en principe. L'onomastique des noms de lieu n'obéit pas aux mêmes règles que celle des autres noms propres — je m'excuse de rappeler cette vérité élémentaire en présence de l'illustre Sir William Ramsay. Toutes choses égales d'ailleurs, le signalement d'un individu est plus simple à établir que les coordonnées d'un point géographique, et il est lié à des conditions moins complexes. Un personnage historique ou le héros d'une fiction ne survivent que dans un souvenir, susceptible d'être fixé une fois pour toutes, et qui, sauf exception, n'exige pas d'être suivi à la trace à travers tout le cours des âges. Mais une localité est définie par des éléments stables qui persistent sous des aspects et des appellations changeantes : en sorte qu'un nom de lieu n'est traduit ou repéré que lorsqu'il est identifié avec un nom moderne. C'est là un genre de recherches devant lesquelles un explorateur en chambre a les meilleures raisons de reculer. Toujours est-il qu'un répertoire onomastique auquel manquent les noms de lieu est gravement incomplet, pour cette raison tout d'abord que certains personnages ne peuvent être individualisés que par le nom des pays auxquels se rattache leur souvenir. De plus, en certaines langues, en géorgien, par exemple, les noms de famille sont souvent des ethniques dérivés d'un nom de lieu. Sans compter que les vieux chroniqueurs et leurs plagiaires, en Orient surtout, sont sujets à prendre le Pirée pour un homme et vice versa. Et quoi qu'il en soit de ces petites raisons, il reste la considération capitale que la géographie de l'Orient fait aussi partie de la réalité que la science historique a mission d'atteindre. Un premier moyen d'arriver à la connaître, c'est d'en posséder la nomenclature, fût-ce à l'état de logogriphe inexpliqué. En attendant qu'elle soit éclaircie, les

mots tiendront lieu des choses, et ce ne sera ni la première fois ni la dernière.

Il faudra donc que le dépouillement de l'onomastique orientale soit repris sur nouveaux frais. Ceux qui l'entreprendront auront à lire d'un bout à l'autre toute la littérature documentaire du proche Orient, autre que les textes pehlevi et persans étudiés d'original par Justi : les histoires, les chroniques, les inscriptions arabes, syriaques, arméniennes, géorgiennes, la plupart lamentablement mal éditées, presque toujours dépourvues de tables et dont les tables, quand elles existent, ne sont qu'un piège tendu à la confiance ou à la paresse des lecteurs trop pressés.

Une telle entreprise semble à première vue décourageante par son immensité. Elle le serait plutôt par la proportion élevée de travail stérile qu'elle comporte nécessairement. Mais ces difficultés mêmes prouvent qu'elle est indispensable, à moins que l'on ne veuille déclarer une fois pour toutes que l'histoire traite les sources orientales comme une quantité négligeable. Même les spécialistes qui n'ont pas la bienheureuse et enviable excuse d'ignorer l'existence de ces grimoires, ne peuvent pas en recommencer l'exploration à propos de toute question de détail qui surgit devant eux. Il serait plus simple, plus court et plus généreux de l'entreprendre et de la pousser à fond une bonne fois, de façon que tous puissent en profiter.

Outre l'évidente utilité qu'on est en droit de s'en promettre, le monument auquel je rêve donnerait une solution pratique au problème théoriquement insoluble des transcriptions. Les transcriptions ! voilà bien le fléau non pas le plus malfaisant mais certainement le plus ridicule de l'érudition polyglotte. Nous parlions tantôt des travestissements dont les noms propres ont été jadis affublés par la naïve ignorance des lettrés d'Orient. Il y a pire, et c'est la livrée

savante que le pédantisme moderne leur fait porter. Orientalistes, tous tant que nous sommes, nous y avons mis du nôtre, par conscience, je veux le croire, et par scrupule d'exactitude, mais un peu aussi, il faut l'avouer, par crainte de laisser supposer que nous n'aurions pas lu les originaux. Pour l'honneur de sa spécialité, chaque orientaliste se croit tenu de conserver aux noms l'orthographe de la langue qu'il cultive, heureux encore quand cette orthographe est authentique et non pas une simple erreur de lecture ou de copie. C'est ainsi, par exemple, que récemment un arabisant allemand, trompé par la leçon fautive d'un manuscrit... ou par ses propres yeux, a introduit dans l'histoire des Bagratides d'Arménie un prince du nom d'Asûkhâ, lequel n'est autre que le europalate Ašot ⁽¹⁾.

Vrais ou faux, ces noms sont communément illisibles. Sous couleur d'imiter l'orthographe originale et, ce qui est plus déraisonnable encore, d'indiquer la prononciation indigène, nos alphabets européens sont soumis à des contorsions impossibles, réglées, si l'on peut dire, par des systèmes qui varient à l'infini selon la nationalité, l'école, linguistique, les vues personnelles ou la marotte de leurs auteurs. Un même savant n'a d'ailleurs pas toujours la liberté de rester fidèle à ses propres théories. Il subit à son tour la loi d'un imprimeur limité dans ses moyens, et, comme il arrive d'ordinaire, le dernier mot reste à la force.

Tout cela peut n'être que gênant dans un article, un mémoire ou un ouvrage isolé. Le lecteur, s'il fait attention à ces détails, en est quitte pour l'effort de se mettre au diapason de son auteur. Mais ces travaux de spécialistes servent de matériaux ou de sources à des historiens ou à des compilateurs auxquels on ne peut raisonnablement demander de prendre garde à ces questions de métier. Il arrive donc que, dans le même livre

(1) Voir *Revue des études arméniennes*, t. I. (1921), p. 440, note 2.

et parfois sur la même page, les mêmes noms ou des noms étroitement apparentés se coudoient sous les travestissements les plus disparates. Dans le corps de l'ouvrage, cette morne mascarade, qui n'a pas même le mérite d'être pittoresque, n'est ordinairement que déplaisante. Dans les tables, comme en général dans les répertoires alphabétiques, elle devient positivement calamiteuse. Ce qu'elle occasionne de méprises, de quiproquos, de recherches vaines, on y trouverait la matière d'une longue et cinglante satire, qui pourrait s'intituler : les méfaits du pédantisme. Je ne demande ici d'aveux à personne. Je ferai les miens si vous le voulez ; mais ils sont, je crois, parfaitement superflus. A qui de nous n'est-il pas arrivé de se persuader que tel nom exotique n'est pas mentionné chez tel auteur, puis un beau jour, de le retrouver par hasard, sous un déguisement impossible, dans la table onomastique, et parfois en plusieurs endroits ? Quant aux suites ultérieures de ces méprises, combien de savants travaux en portent la trace. En voici un exemple qui n'est qu'amusant : il est du reste choisi assez loin de nos études pour n'éveiller ici aucun souvenir désagréable. Dans une récente encyclopédie — mieux vaut ne pas la nommer — la biographie de Ljudewit Gaj, le fondateur de l'Illyrisme et l'un des inspireurs de Mérimée, se lit en deux endroits à quelques pages de distance, grâce à une différence de transcription. Par bonheur les deux notices se ressemblent... à peu près. Si la variante orthographique avait porté sur la lettre initiale, elles auraient pu aussi bien manquer toutes deux, ou être toutes deux introuvables.

Le répertoire dont je me laisse aller à vous entretenir si longuement ne supprimerait évidemment pas un mal nécessaire dont l'origine remonte à la tour de Babel. Mais il aiderait, ce me semble, à circonscrire le fléau. Toutes les graphies savantes d'un nom ayant été colligées et identifiées,

les scrupules de méthode scientifique seraient désormais sans objet, sauf les cas où le répertoire en question serait convaincu d'être inexact et incomplet.

Réserve faite de ces rencontres, qui ne seront pas rares, et de celles où une leçon déterminée donnerait une indication critique, on pourrait, en bonne conscience, s'en tenir à une orthographe usuelle et traditionnelle, quand elle existe, et, à son défaut, à une transcription établie selon des règles très simples, en langage civilisé.

En fait de signes diacritiques, on se contenterait de ceux qui sont d'un usage courant dans les langues européennes qui ont adopté l'alphabet latin, comme le roumain, le tchèque ou le croate. Bref on reviendrait, dans l'usage ordinaire, à la pratique des grands érudits tels que Champollion. Quatremère et Silvestre de Sacy. La rigueur scientifique n'y perdrait rien, la clarté y gagnerait, et, de guerre lasse peut-être, les savants en *us* eux-mêmes rendraient les armes.

Je viens d'esquisser les plans d'un beau château en Espagne. Il n'est pas irréalisable ; il est seulement d'une exécution très difficile, pour des raisons que j'aperçois fort bien, mais qui, à mon sens, prouvent surtout qu'il est indispensable. On a vu réussir des projets plus grandioses et peut-être moins nécessaires que celui-ci. En le déclarant d'utilité publique, la section byzantine du V^e Congrès international des sciences historiques peut hâter le jour où il deviendrait une réalité.

P. PEETERS S. J.

Sainte Euthymie ou les tribulations d'un linguiste.

Ce fut un charmant voyage, un voyage passionnant que le dernier voyage — le dernier peut-être pour de bon ! — que j'entrepris en Grèce à la fin de mai 1914, deux mois avant la Grande Guerre ! J'avais obtenu du Ministère de l'Instruction publique une mission dans les Iles ioniennes, où je ne m'attendais guère à faire la connaissance de Sainte Euthymie. Mon intention était, en réalité, d'étudier les divers dialectes septinsulaires et, principalement, l'influence sur ces dialectes de la Κοινή moderne, de la langue communément parlée en Grèce de nos jours par tout le monde.

Cette investigation me mena droit à la découverte de sainte Euthymie. C'est là ce qui nécessite quelques préambules.

Je commençai ma tournée par Céphalonie où j'annonçai mon arrivée de Patras, en mettant bravement en tête de mon télégramme : *Κεφαλωνιά*, en toutes lettres. On sait que c'est le nom moderne de cette grande île. L'employé me fit observer doucement que cela s'écrivait *Κεφαλληνία*, à quoi je répliquai avec non moins de douceur que je n'y pouvais rien, attendu que, depuis le sixième siècle de notre ère, j'écrivais ainsi ce toponyme. En effet, Procope ne connaît pas d'autre forme : *ἐν Κεφαλωνία γεγόμενος*, écrit-il (III, 452, 2, B, Bonn, *De Bello goth.*, Γ' 40 C). Et je restais encore au-dessous de la vérité puisque Pline l'Ancien, dès le 1^{er} s. de Jésus Christ, connaît (H. N. IV, 12, 19) *Cephallonia*, dont l'*o*. de toute évidence, est long et dont les deux *ll* ne peuvent être qu'une contamination des deux *λ* de *Κεφαλληνία*.

J'oubliai de faire remarquer à mon employé que la plus récente de nos trois formes et, donc, à son point de vue, la moins vénérable, était son *Κεφαλληνία*, à lui, où il n'y a plus ni deux *λλ* ni *η*, puisque lui-même prononçait *Κεφαλινία*.

J'eus beaucoup plus de mal à déterminer les origines de *Πεσάδζ*, le frais village perdu dans les montagnes céphaloniennes, où je fus établir mon observatoire linguistique.

La seule chose sûre est que, aussitôt que dans un mot grec de provenance étrangère, on constate un *δ* entre deux voyelles on peut en conclure qu'il y a là un emprunt au vénitien. Ainsi en va-t-il de *φινίδος*, *φινίδα τὰ κόμματα*, *c'en est fait des partis politiques* *σάν ὄρνιθα μπανιάδζ*, *comme une poule mouillée*, formes recueillies par moi-même à Céphalonie. On peut y joindre *ἀρμάδζ*, *flotte*, vén. *armada*, *πατινίδα*, *κιντὰδζ*, *σερενίδα*, et, sans aucun doute, aussi *ἀράδζ*, *ligne*, c'est à savoir, au début, la ligne de labour, le *sillon*, *arata*, d'où le vénitien *arada*, puisqu'en vénitien — et je suis allé à Venise pour le constater par mes propres oreilles — nous avons, vivant encore, le son de transition *δ* que H. Schuchardt, dans son *Vokalismus*, voulait entre *amata*, *amada* et *amoa*, *aimée* ⁽¹⁾.

(1) D'autres *δ* venitiens ont passé en grec dans les mots *βίδι τζ* : *βελούδο*, *celours* ; *βελάδζ*, *habit de soirée* ; *κομμόδο*, *commode*, adj. ; *φουμιδώρος*, *fumeur* ; *φιλαττώρος*, *philatériste* ; *ἡμιδώρος*, *amateur* ; *μονέδα*, *monnaies* ; *πομίδα*, *pomme* ; *μπουγάδζ*, *lessive* ; *ἐντραδζ*, et *ἐντραδζ* entrée (dans le service de table) ; le *τ* sourd dans *τ* : *Κινούδος*, nom propre (*Canutus*, *Chenu*) ; *πινάδζ*, *Esplanade* (celle du Corfou) ; *φοδζ*, *étouffe* ; *ποδρίτος*, *paratre* (qui manque d'étoffe) ; le *τ* dans ce suffixe *-ίτος* pour *-ίτος*, est gênant, si l'on admet que le mot a dû passer directement du vénitien en grec). *Τιμούδζ*, *pas un mot*, *motus*, doit être vénitien par quelque bout. *Mutia*, donc *μούδια* existe-t-il à Venise ? J'ai supposé, un jour, devant A. Thumb — beaucoup plus enchanté que moi de cette étymologie — qu'un Grec de Venise aurait dit à un compatriote obstinément silencieux : *Έτσι μούδια* : *Quoi donc ? Pas un mot ?* La locution serait ainsi restée. Mais la difficulté est là précisément (voir ci-après le P. S.). Le *pen* doit exister pour *δ* vénitien, en regard du *b* de l'italien commun et du *γ* pour *ga* italien, comme aussi pour *γ* au lieu de *gia*. Je ne sais si *ρεγάδζ* (*regata*, *regata*, *regala*) existe en grec, il sonne bien comme tel à mon oreille. Quant à *ζουράγζ* — où le *ζ* est grec — il doit certainement être de provenance vénitienne.

Quel est le participe passé passif qui se cache dans Πεσσάδα ? On trouve en italien *pezzato* (en vénitien *pessato*, *pezzado*), mais qui signifie *bariolé*. On peut, d'autre part, conjecturer un *pezzato* du verbe *rappezzare*, donné par les dictionnaires, *raplécer*, qui n'est pas non plus très clair, bien que notre Πεσσάδα ne jouisse que depuis peu de temps du singulier. Elle ne connaissait auparavant que le pluriel, οἱ Πεσσάδες, c'est à savoir le haut et le bas village, qui subsistent encore aujourd'hui, mais qui ne forment plus qu'une seule commune régie par un seul κοινοτάρχης, fonctionnant comme maire.

La question se pose donc maintenant de savoir si notre toponyme a fait d'abord son apparition au singulier ou au pluriel.

Au pluriel, de toute évidence ! Nous pouvons alors supposer qu'il s'est agi au début d'un féminin pluriel *pessade*, pas d'un masc. pl. *pessadi* qui serait resté *πεσσάδοι*. Il faut donc écarter *pessato*, vén. *pessado*, que le sens de *petit poisson*, écarte encore davantage. Le *Dict. Encycl.* (de feu Politis) Athènes, t. V, 1894-1896, p. 820, col. 2, orthographie Πετσάδες, forme mi-italienne par le *τσ*, mi-vénitienne par le *δ*. M. Loverdo Kosti Gratziato, dans son *Ἱστορία τῆς ν. Κεφ.*, 1888, ne nous fournit aucune indication ; il est vrai que cet ouvrage n'a pas d'Index. A. Miliarakis, dans sa *Γεωγρ. πολ. τοῦ ν. Κεφ.*, 1890, p. 32, et dans l'atlas à la fin du volume, signale Πεσσάδα et Πεσσάδες. En désespoir de cause, on peut recourir par supposition à un participe *pezzalla*, *pessalla*, *pessada*, *morcelée*. Le malheur est que *pezzare* manque dans les dictionnaires dialectaux italiens, aussi bien que dans les dictionnaires généraux de la même langue.

Je fis une étude approfondie du dialecte de cette mystérieuse Pessada, de Kéramiès, village voisin, et, plus tard, d'Argostoli. Je constatai à quel point dans ces trois endroits, les idiomes

locaux sont battus en brèche par la langue commune. Il n'est pas besoin d'ailleurs, d'être grand clerc pour s'en rendre compte. Les indigènes nous l'avouent tout uniment, tout ingénument. J'ai recueilli presque partout des propos qui revenaient, *mutatis mutandis*, à cette formule :

— « Τὴν πετσέτα ἐμεῖς ἐδῶ τῇ λέμε τουβαέλλι. Τὸ ποτήρι τὸ λέμε κούπα ».

Τουβαέλλι est un mot d'origine vénitienne, *lovaello* (le ou grec est dû au voisinage de la labiale β suivante) et signifie *serviette de table*, comme d'ailleurs *πετσέττα* de l'italien commun, mot consacré aujourd'hui par l'usage.

Ποτήρι, c'est le verre à eau, κούπα, c'est l'italien commun *coppa*, avec la réduction grecque des deux consonnes contiguës à une seule. Phénomène tout aussi grec que le changement de *o* en *ou* entre la labiale π et la gutturale κ, κούπα.

J'entendais donc dire couramment à mes villageois :

— « Nous appelons ici τουβαέλλι et κούπα ce que vous autres vous appelez πετσέττα et ποτήρι ».

En d'autres termes, ils constataient eux-mêmes, ils soulignaient l'existence des formes communes et la connaissance qu'ils en avaient au moment même où ils m'apprenaient leurs formes patoises.

Ils emploient au surplus πετσέττα et ποτήρι avec des étrangers. Ils en viennent fatalement à employer ces termes entre eux, souvent par un sentiment de honte pour leurs idiotismes. Or, dès que le patois se cache, il se perd.

Un jour, dans une ruelle de Pessada, j'entendais un marchand crier : « Πομιδῶρα ! Πομιδῶρα ! » où nous surprenons encore un beau δ vénitien.

— « Que dit-il ? demandai-je à une bonne femme qui passait. Elle me fit cette réponse caractéristique :

— « Ἐβγενικά τὸ λέει ! (Il use du beau langage, c'est à savoir

le langage devenu rare). Τώρα λέμε τομάτες, nous disons *maintenant tomates* ».

Au surplus, contrairement à ce que prétendent des esprits à vues courtes, l'école primaire est un centre puissant de propagation de la langue commune, non pas savante, mais vulgaire ⁽¹⁾.

L'instituteur, quand il doit expliquer aux enfants un texte qui porte παῖς τις, l'expliquera comme je l'ai souvent entendu faire par ένα παιδί; ce ένα παιδί s'emploiera donc partout, quelle que soit la forme particulière du patelin : παιδί, πδί, παιί, πί. Ainsi du reste.

* * *

Mes exemples ont porté jusqu'ici sur le vocabulaire et le vocabulaire n'est rien. Il ne touche pas aux œuvres vives du langage. Voici maintenant un exemple de l'influence de la Κοινή moderne sur la phonétique d'un patois, la phonétique, c'est à savoir ce qu'il y a de plus intime dans les organes de la parole.

A Céphalonie, il existe un petit village qui s'appelle 'Αγία Φημιά, c'est-à-dire 'Αγία Εύφημιά, où tout est régulier. Les échelons successifs sont : ΕΥΦΗΜΙΑ (absent au féminin dans l'antiquité classique ; ΕΥΦΗΜΙΟΣ seulement dans Ar., *Vesp.* 599), 'Εφφημιά, 'Εφημιά, Φημιά, Φημιά.

Je la connaissais sous ce nom tant que j'étais à Pessada. Une fois à Argostoli, je fus sur le point d'apprendre une nouvelle forme du nom de cette Sainte.

J'avais pris pension à l'Actéon, ainsi pompeusement nommé et communément prononcé τὸ 'Ἀχταῖο, un hôtel sur le quai, tenu par M. Vergoti, chez lequel descendaient tous les

(1) Historiquement, le terme qui convient c'est *moderne*, en grec : Νεοελληνική. C'est le terme dont j'use en grec pour ma part, au lieu de Δημοτική ou de tout autre terme de ce genre.

étrangers de distinction, entre autres le Juge de première Instance, le procureur du Roi et le Greffier ; car, il y a un tribunal à Argostoli. Ces messieurs venaient de recevoir la visite d'un excellent maître d'école qui s'intéressait aux études linguistiques et qui était, précisément, de 'Αγιά Φημιά. Il allait m'apprendre quelques particularités sur ce toponyme, lorsque les trois magistrats l'arrêtèrent, estimant que ces particularités étaient d'ordre trop vulgaire, pour être portées jusqu'aux oreilles d'un professeur à l'Université de Paris.

Le brave instituteur partit le lendemain et voilà comme un linguiste peut être renseigné.

Je devais me rendre moi-même à Samos de Céphalonie, qu'on nomme à tort Σάμη, puisque c'est Σάμο que l'appelle tout le monde.

C'est là qu'un autre maître d'école, celui-ci plutôt brouillé avec la linguistique, me révéla néanmoins le secret d'épouvante. Cette 'Αγιά Φημιά, les habitants paraissent, insinuait-il, lui donner le nom de 'Αγιά Θουμιά. Or, que peut être 'Αγιά Θουμιά, si ce n'est quelque sainte Εὐθυμία ? Effectivement, à Pylaros, région où est sise 'Αγιά Φημιά, beaucoup de braves gens vous entretiennent d'une sainte Εὐθυμία. Quand je revins à Argostoli, un gargon de café, originaire des dits lieux, me conta toute l'histoire de la sainte, dont il prononçait bel et bien le nom avec un τ, 'Αγιά 'Ερτυμία, selon la règle, dont nous allons rapporter tout à l'heure quelques curieux spécimens.

Je regrette de n'avoir pas noté le détail du récit hagiologique dû au gargon de café argostolien. Je pus me dédommager en constatant l'existence de cette Sainte chez un ami qui me permit de consulter son exemplaire du *Dictionnaire encyclopédique*, cité plus haut. *Eulhymie* prenait d'autant plus de consistance à mes yeux que, cette fois-ci, un vil lage était consacré au vocable de la Sainte en dehors de celui de Céphalonie ; je

lisais, en effet, au t. IV (1893-94), p. 58, col. 1 : « Εὐθυμία (Ἀγία) ἢ Εὐφημία, Κωμ[όπολις] τῆς Παρνασσίδος καὶ ἔδρα τοῦ δῆμου Μυωνίας χειμένη ΝΔ τῆς Ἀμρίσσης καὶ Β Γαλαξειδίου. Κάτ[οικοι] 1275, ὕλοτόμοι καὶ κτηνοτρόφοι. Ἐνταῦθα τοποθετοῦσι τὴν ἀρχαίαν Μυωνίαν ».

Je faillis devenir fou. Ainsi donc, Εὐθυμία de Céphalonie devenait dans le pays Θυμιά, malgré le brave garçon d'Argostoli qui savait son monde et prononçait convenablement Ἐρτυμία — ce qui du reste achevait l'identification de Ἐρτυμία et de Θυμιά. Pendant ce temps, là-bas, aux pieds du Parnasse, 1275 misérables bûcherons et éleveurs de bestiaux, en faisaient autant sans doute, passant brusquement de Ἐρθυμία à Θυμιά. Et à eux tous, ils bouleversaient les lois les mieux établies de la phonétique du grec moderne. Car, si quelque chose y est sûr, c'est que φθ devient toujours ρτ ; la loi est en pleine vigueur, puisque les mots savants d'introduction récente la subissent. Ainsi, à côté des classiques φτάνω (φθάνω), φτειάνω (φθειάνω, en partant de εὐθειάζω), φταρμός, φτόνος φτονερός, φταρμίζω (de ὀφθαλμός, ὀφθαλμίζω, *jeter le mauvais œil*), j'ai recueilli de mes oreilles ὀφταλμογιατρός, et même ὀφταρμογιατρός à Céphalonie, ὀφταλμογιατρεῖον à Athènes ; ἐρτύς tout de suite de εὐθύς, qui est courant ; ἐρτύνη *responsabilité* de εὐθύνη, puriste, le classique étant εὐθυνα ; ἔρτυμος, *joyeux*, de εὐθυμος, φτόγγος, qui florissait jadis dans la Γραμματικὴ τῆς ρωμαϊκῆς γλώσσας (1907-1910) du brave Philintas ; s'il a changé dans sa Κριτικὴ, c'était sans doute pour faire plaisir à d'autres qu'à moi. Mais le changement de Philintas ne change rien aux faits qui demeurent (1).

(1) Information prise, ce sont les éditeurs de ce périodique, braves gens de lettres qui corrigent d'autorité les graphies d'un linguiste autorisé. Ils ne corrigent d'ailleurs nullement à mauvaise intention, mais par suite d'une raison linguistiquement curieuse. L'excellent Papadimas, entre autres, croit qu'à Athènes φθόγγος ne se dit plus φτόγγος. Athènes c'est le petit cercle de littérateurs, encore imprégnés de purisme, qui n'ont pas souvent l'occasion d'user de ce vocable technique. On n'a pas encore pris l'habitude de regarder ou d'entendre, par-dessus Athènes, la Grèce elle-même.

Le groupe φτ est un groupe aimé du grec moderne. Celui qui provient de φθ est raffermi par celui qui provient de l'ancienne diphthongue αυ, dans ἀφτός, ἀφτί, par exemple, et par celui encore qui provient du groupe πτ ; en dehors des exemples connus (φτωχός, ἀνάφτω etc.), je cite les suivants qui sont des plus intéressants et que j'ai recueillis à Céphalonie : ἐπισυνάφτουμεν, *nous annexons* (dans la bouche d'un prêtre cultivé), ἀγρολήφτης, *affermeur*, σέμπρος étant le populaire, (dans la bouche d'un président de tribunal ⁽¹⁾) ; φτῶσις, *cas* chez des écoliers ; chez des gens du monde σκέφτουμεν, *je songe*, νιφτήρας, *lavabo*, qui se dit ordinairement, λαβαμπό (νιφτήρ est une tentative de rapprochement avec Périclès) ; ὑπολήφτεται, *il estime*, λεφτεπίλεφτος, *superflu* (chez un puriste, cela s'entend), λεφτά (τῆς ὥρας), *minutes*, λεφτομέρειες, *détails*, Αἴγυπτο (il y a beaucoup de riches Céphalonien en Égypte, qui l'été émigrent chez eux), Σεφτέβρης, *Septembre* etc.

Il y a bien mieux : des écrivains châtiés, doués du plus subtil sens de la langue populaire, comme Vlahoyannis, emploient des formes telles que ἀπρόκοφτη, προβλεφτικός, ὑποφτη, dans des nouvelles aussi soignées que le Ἑρμος κόσμος, ce petit chef-d'œuvre, ou les Γῦροι τῆς ἀνέμης.

Voici le plus joli. Je m'étais rendu au cimetière de l'île, pour causer avec le gardien et m'assurer du traitement de πτῶμα. J'amenai habilement le mot dans la conversation. Le gardien, d'un air de ne pas comprendre, reprenait toujours πτῶμα avec un τ. C'est que *cadavre* se disait chez lui ὁ νεκρός. Πτῶμα, dans la bouche du Céphalonien, signifie plutôt *victime* : le candidat qui a été battu, ποὺ δὲν πέτυχε, εἶναι ou ἔπεσε φτῶμα (= θῦμα) τῆς πολιτικῆς, *est tombé victime de la politique*.

(¹) L'honorable magistrat avait contesté mon témoignage, sous prétexte que j'avais cru d'abord entendre ἐργολήφτης. En effet, mais c'est que j'ignorais ἀγρολήφτης, tandis que je connaissais bien le groupe φτ.

Et alors, dès que le mot devient usuel, il subit la loi commune. Le gardien du cimetière disait $\phi\tau\tilde{\omega}\mu\alpha$, dès le moment où il s'agissait d'un $\theta\tilde{\upsilon}\mu\alpha$.

$\Sigma\upsilon\mu\pi\tau\omega\sigma\iota\varsigma$ a un traitement plus curieux encore. On a eu d'abord $\sigma\upsilon\mu\pi\tau\omega\sigma\eta$, puis $\sigma\upsilon\mu\phi\tau\omega\sigma\eta$, et alors $\sigma\upsilon\phi\tau\omega\sigma\eta$, qui figure Céphalonie dans un vers proverbe :

$\Sigma\upsilon\phi\tau\omega\sigma\eta$ γιά νάπαντήσω τήν κοπέλλα πού άγαπῶ.

A Constantinople, de même, $\pi\acute{\epsilon}\mu\pi\tau\eta$. Jeudi, donne $\pi\acute{\epsilon}\mu\phi\tau\eta$, $\pi\acute{\epsilon}\phi\tau\eta$, d'où $\pi\epsilon\phi\tau\omicron\pi\acute{\alpha}\zeta\alpha\rho\omicron$, le *marché du jeudi*, tandis que dans la langue commune, les formes qui ont prévalu sont $\sigma\upsilon\mu\tau\omega\sigma\eta$ et $\pi\acute{\epsilon}\mu\tau\eta$.

On le voit : nulle part ϕ devant τ ne tombe ; l'étymologie de $\chi\upsilon\tau\acute{\alpha}\zeta\omega$ par $\chi\upsilon\pi\tau\acute{\alpha}\zeta\omega$, donnée par M. Hadjidakis dans l' *Ἀθήνα-ιον*, t. X, pp. 10 sqq., est vaine ; c'est par $\chi\omicron\iota\tau\acute{\alpha}\zeta\omega$ que le mot s'explique, comme je l'ai dit dans le *Νουμάς*, dont je regrette de ne pouvoir donner en ce moment le numéro exact ; on n'a jamais constaté, ni $\theta\acute{\alpha}\nu\omega$, ni $\xi\theta\upsilon\mu\omicron\varsigma$ etc., pour $\phi\theta\acute{\alpha}\nu\omega$, $\xi\phi\theta\upsilon\mu\omicron\varsigma$ etc. Donc, $\Theta\upsilon\mu\iota\acute{\alpha}$ ne pouvait être phonétiquement le résidu de $\text{'Ε}\phi\theta\upsilon\mu\iota\acute{\alpha}$.

Et cependant, voici que $\theta\upsilon\mu\iota\acute{\alpha}$ existait ! Je fis un appel désespéré à tous les sophismes de la linguistique. Je me raccrochai à des ϕ bilabiaux évanescents, à des υ problématiques disparus dans $\acute{\alpha}\tau\delta\varsigma$ (*Essais sur le grec de la Septante*, Paris, 1908, p. 182, n. 1 ; ch. 16, 172, n. 2), puis, je n'y pensai plus.

J'allais, tous les jours, errer dans le haut Argostoli, où se réunissaient autour de moi, dans les rues étroites, sur le pas des portes, au seuil des maisons pauvres, les garçons, les filles, les mioches, les mères, les jeunes et les vieux, les femmes et leurs maris ; tous étaient là empressés autour de l'étranger venu de si loin étudier la langue du patelin. La linguistique n'est pas une science morte ; elle est toute vivante ; elle marche au grand soleil, elle y sonde les cœurs et y scrute les

reins. Mon plaisir était de faire raconter à tous des histoires. Le conte populaire arrache ces braves gens aux préoccupations quotidiennes et, donc, à l'influence de la Κοινή. Leur parler naturel leur sort de la bouche sans effort, comme l'eau de la source.

Ne voilà-t-il pas, en effet, que tout à coup un étrange *θηλακῶνω* me frappe l'oreille? Je m'informe. Ce fut là mon tort. Il ne faut jamais s'informer, quand on cherche à saisir l'expression toute g  nue de la vérité.

Sur le moment, j'avais pris ce mystérieux *θηλακῶνω* pour une forme — qui resterait à expliquer — de *θηλυκῶνω* boutonner, agraffer, boucler (voir s. v. l'excellent dictionnaire de A. Vlachos, Athènes, 1909). Ce verbe, à Pessada, signifie plutôt *boucler*, dans le sens d'*envelopper*. Je demandai donc à mes braves gens si c'est là ce que *θηλακῶνω* voulait dire. Ils me répondirent que oui, avec empressement, pour ne point me chagriner. C'est pourquoi, il ne faut jamais avoir l'air de suggérer une réponse. Et puis *θηλακῶνω*, *θηλυκῶνω*, on n'en est pas à une voyelle près.

Comme un bon chien de chasse, je n'en sentais pas moins que je tombais sur une piste savoureuse. Je ne voyais pas la nature du gibier, mais je flairais qu'il y en avait un.

Le lendemain, je saisis de nouveau un *φ* indicateur. C'était une phrase où je percevais je ne sais pas trop bien si c'était *σφυρίδα*, *taie*, ou *θυρίδα*, *porli  re* : il s'agissait de quelqu'un qui apercevait quelque chose *  π   τ   σφυρίδα* : *par la porli  re* !

Mes soupçons croissaient. J'allais en avoir le cœur net.

Le lendemain matin, dès l'aube, je courus, dans la ville même, à une vieille ruelle, où j'avais déjà fait bonne chasse. Une commère entre deux âges, nullement contaminée par l'  cole — je m'en étais assuré à maintes reprises —   tait installée devant sa maison.

Je m'appuyai contre le mur, l'air minable, effondré ; chaque trait de mon visage pleurait la détresse.

— « Me voici tout bouleversé, dis-je d'une voix expirante. J'ai été hier visiter la prison : *θυλακή* — que m'importait de mentir ? J'essayais ? Ce *θ*, au lieu du *φ* usuel, venait là à l'état de simple amorce. — Je me mis, continuai-je, à causer avec les prisonniers, les *θυλακωμένοι* — encore un essai ? — ça m'a fendu le cœur. Vous devez les connaître ; ces pauvres gens, puisque les *θυλακῆς* sont tout à côté de chez vous ». — Et de trois !

— « Pour sûr que je les connais ! »

— « Qu'est-ce donc que toute cette misérable engeance ? »

— « Eh bien ! mon Dieu, voilà : on les appelle des *prisonniers* — *θυλακωμένους* — elle y mordait ! — parce que les mauvaises gens, on les emprisonne : *Τοὺς κακοὺς ἀθρώπους τοὺς θυλακῶνους !* »

Ça y était ! Les joies du linguiste sont les plus pures du monde. Elles le transportent droit au paradis, pour peu qu'il voie confirmée par les faits l'hypothèse d'une découverte. A ce moment, la vieille ruelle s'éclaira pour moi de toutes les splendeurs du ciel. Mon *θυλακῶν* de l'avant-veille, que mon esprit orthographiait par un *η*, n'était autre chose que *θυλακῶν* pour *φυλακῶν*. Mais alors *Θυμιά* s'était simplement *Φημιά*, avec changement de *φ* en *θ* !

Je faillis, de reconnaissance, donner un baiser — un *θιλι*, plutôt qu'un *φιλι* — à la vieille commère.

Une réflexion vint glacer mon enthousiasme : j'avais, en somme, tendu la perche à la bonne femme. Je devais donc tout faire pour arriver à la certitude. J'entrepris alors ce que je considère comme le labeur le plus difficile du linguiste, qui doit mener la conversation de manière à faire dire, sans jamais le prononcer lui-même, au sujet parlant, le mot ou le groupe de mots qui font l'objet de son enquête.

Dans la petite ruelle révélatrice ainsi qu'à d'autres endroits,

je dus assez bien manœuvrer, puisque je recueillis nombre de *θυλακὲς* ou phénomènes similaires ; je ne pus, en revanche, surprendre le moindre *θιλί* pour *φιλί*, *baiser*. C'est tout juste si je pus saisir un jour un son intermédiaire entre *φ* et *θ* dans ce mot, qui ne voulait décidément pas se fixer sous cette forme. Je tentai plusieurs fois l'expérience, dans les contes, dans les récits, dans les vers, c'est *φιλί*, *φιλῶ*, *φίλησα*, *φιλῆσω*, *φίλος*, qui revenaient inlassablement.

Rien d'étonnant à ce phénomène. A cause de l'existence des prisons dans l'île, les mots qui les désignent font en quelque sorte partie du parler local. Le *φιλί* est commun à la Grèce entière. Donc, la forme commune l'emporte fatalement.

Je m'enrichis, dans mes tournées ultérieures, d'autres *θ* à la place de *φ* ; à Ithaque, je fis la connaissance d'un *Θίλιππος* ou Philippe et ramassai des algues prononcées *θύκια* pour *φύκια*. Lorsque je revins à Argostoli, je causai de mes glorieuses découvertes avec le maestro Lavrangas, qui est de Céphalonie. Il ne s'était jamais aperçu de rien. Maintenant que j'attirai son attention sur ces *θ* singuliers, avec une précision toute musicale de l'oreille, il se rappela un *θανατικὸς* qu'il ouït un jour pour *φανατικὸς*, *fanatique*. Il devenait donc archisûr pour moi que le son *θ* pouvait *quelquefois* provenir du son *φ*. Je n'avais plus aucun mal à noter même le phénomène inverse et à augmenter ma cueillette, à Corfou, d'un franc *ἔμαφα*, j'ai appris, à Nozia (Paxos), d'un bon *φερμός* = *θερμός*), alors que le terme local est *ζεστός*, *chaud*.

Aussitôt rentré à Paris, je fouillai dans les livres et j'y trouvai des constatations nettement opposées aux miennes. Le changement de *φ* en *θ*, que j'avais eu tant de mal à dépister, y devenait monnaie courante ; celui de *θ* en *φ*, y était présenté comme règle générale. M. Élie Tsitsélis, alors député, note les formes *θυλακή*, *θυλακῶνω*, *Θίλιππος*, *Κάθουρα*, *θύκια* (voir *Νεοελληνικά Ἀνάλεκτα*, Β', 1874, p. 207, dans sa *Γλωσσική*

ὕλη de Céphalonie). Il conclut en ces termes : — « Τὰ φ καὶ θ ἐναλλάσσονται (sic) Φίλιππος, » etc.

Voilà donc qui pour lui est un fait établi.

J'ai trouvé ces renvois, non par moi-même, mais dans le livre de M. H. Pernot, *Phonétique des parlers de Chio*, Paris, 1907, p. 320.

P. 320 et p. 308, on lit une quantité d'exemples du changement de φ en θ (p. 308) et, inversement, de θ en φ (p. 320 et suiv.). Ces exemples sont rassemblés de droite et de gauche, pris dans des ouvrages inédits aussi bien que publiés, dans des tirages à part, des périodiques, des journaux, des brochures ou des volumes. Pernot accumule ; il n'éclaire pas. Peu importe que φέλω pour θέλω se rencontre déjà dans Martin Crusius, que tel autre exemple de la dite mutation se laisse constater dans je ne sais quel *Ikarisches* de M. Hadjidakis. La question doit être posée en de tout autres termes.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons affirmer seulement que le changement de φ en θ est purement sporadique. Il est loin d'être un fait commun et constant, comme les traitements de πτ en φτ et de φθ en φτ, au sujet desquels aucun doute ne saurait subsister. Nul n'est encore venu nous prouver que φ se change en θ d'une façon continue, dans des mots comme θάλασσα, θάνατος, θηλυκό, donc dans des mots de consommation courante et qui ne sont pas des mots savants, comme ἀγρολήφτης, ci-dessus, ἐπισυνάφτουμεν, etc., etc.

Dès lors, cette sporadicité ne peut se résoudre que de deux façons : ou bien le phénomène a été un moment général dans un dialecte déterminé — et alors, la Κοινή y a peu à peu substitué ses formes ; ou bien, le phénomène a tendance à se développer de nos jours et la Κοινή, toujours, l'étouffe dans son germe.

Si le phénomène remonte au XVI^e s., comme l'exemple

de Crusius porterait à le faire croire, notre raisonnement en devient encore plus solide ; ce changement n'a pu depuis le XVI^e s. s'établir dans les patois eux-mêmes, à cause de la Κοινή.

Pour moi, l'influence de la Κοινή n'est nullement douteuse dans l'espèce. J'en avance comme preuve la difficulté même où je fus d'aboutir. Et que signifie cette difficulté ? Elle signifie qu'il m'a fallu entendre une centaine de φυλακή, avant de pouvoir constater un seul θυλακή. Et pourtant, comme tous les linguistes, j'en suis arrivé, par métier, à saisir plus vite le son que le sens des mots, soit chez l'interlocuteur direct, soit dans une réunion publique. Bien mieux ! Philintas qui est un professionnel des mieux avertis et des plus fins, en était encore, en 1910, à expliquer θήβα = φήβα, θλίβουμαι = φλίβουμαι, θ(η)λυκώνω = φλυκώνω, θρίσσα = φρίσσα, par dissimilation (v. sa Γραμματική, N. 253, p. 92, 94) ; il explique de même le phénomène inverse ἀ(μ)φιβολος = ἀθιβολος, ἀ(μ)φιβάλω = ἀθιβάλω, (ib. p. 91).

Car, il ne faut pas oublier ce traitement inverse, celui du θ changé en φ. M. H. Pernot (op. cit. p. 308-310) en a recueilli plus d'exemples encore et il n'en croit que plus ferme à la généralité du phénomène. Nous sommes ainsi loin de compte. Il faut dire, d'autre part, que la phonétique néo-hellénique est devenue aujourd'hui une arme de guerre ; suivant le parti auquel on appartient, on ne fait aucune difficulté pour accorder une toute puissance écuménique au changement de θ en φ, qu'aucun vulgariste n'a jusqu'ici hospitalisé dans ses écrits ; on déclare, au contraire, obsolète le changement de φθ en φ, admis par les vulgaristes, et c'est pourquoi la Κριτική du brave Philintas ne veut plus de φτόγγος et écrit carrément φθόγγος, par pur opportunisme. On sacrifie la règle grammaticale à la langue d'un petit cercle mixte.

. Voici donc ce qui apparaît comme à peu près sûr.

La Κοινή a d'autant plus de prise sur les phénomènes décrits ci-dessus, qu'ils sont dus, en réalité, à un son plutôt fugace, à une *bilabiale*, exactement à un son formé par les deux lèvres, et non point à un φ ordinaire qui est labio-dental.

Il est vrai que nos linguistes ont dans le φ bilabial moderne une foi médiocre. Il existe cependant et cela se démontre. Prenons le π, par exemple. Il est bien bilabial celui-là. Quand, donc, il se mue en φ dans la combinaison classique πτ = φτ (φτωχός etc.), il faut bien, de toute nécessité, qu'il passe par la bilabiale, ne fût-ce que pour une seconde.

C'est exactement ce qui a lieu dans φυλακή = θυλακή ou θερμό = φερμό (ci-dessus).

Comment se forme le θ ? Par l'ingestion de la pointe de la langue entre les deux arcades dentaires. Il suffit donc que la pointe accuse un léger mouvement de recul vers l'intérieur, pour que les lèvres se rapprochent. Mais c'est bien un φ bilabial alors qui résulte de ce rapprochement. C'est à cause de la position respective des organes dans l'émission du θ et du φ, que le changement inverse peut aussi bien avoir lieu et que φυλακή donne θυλακή. Le φ a dû nécessairement se porter en avant entre les deux lèvres, pour que, sans peine aucune, le θ lui succède dans une position équivalente ; cette équivalence résulte du fait que, pour le θ, au lieu des lèvres, ce sont les arcades dentaires, toutes proches, qui donnent passage à l'air.

Ce φ bilabial doit être de norme dans les dialectes ou patois qui présentent θυλακή pour φυλακή. L'action de la langue commune est si forte qu'elle va jusqu'à dominer les habitudes physiologiques locales. Elle ramène incessamment le φ à sa position labiodentale commune, et alors il n'y a plus autant de facilité pour changer φ en θ ; φυλακή reste donc φυλακή.

Ma conclusion est que, sans doute, on ne peut pas, pour tous les phénomènes linguistiques, entreprendre le récit de ses explorations dans le détail, comme nous le fîmes aujourd'hui,

mais que la rigidité de formules algébriques est à éviter, excepté quand il s'agit de faits aussi patents que le mouvement de $\pi\tau$ à $\varphi\tau$ ou de $\varphi\theta$ à $\varphi\tau$.

Quant à notre sainte *Euthymie*, c'est une Sainte purement phonétique, une de celles que l'Église ne reconnaît pas.

Ernest Renan, l'été, à Rosmapamon, aimait à nous citer quelques exemples de ces hagiologies sémantiques. Il y avait dans le voisinage, du côté de Ploumanach *Ploues monachorum*, aimait-il à nous enseigner, une église vouée à Saint-Jean de la Clarté, sur une petite éminence. La *Clarté*, c'est le signal aux matelots en mer, quelque chose d'analogue aux toponymes grecs tels que $\beta\acute{\iota}\gamma\lambda\alpha$ ou $\mu\epsilon\pi\epsilon\sigma\beta\acute{\iota}\gamma\lambda\alpha$, l'endroit d'où le navire se découvre, même en plein jour.

Plus tard, on crut que le Saint guérissait les aveugles et on les lui amenait pieusement. Un autre Saint-Jean, saint Jean du Doué — ou du *Doit* — tenait son nom du ruisseau près duquel s'élevait son temple ; car *doué* ne signifie pas autre chose que *ruisseau* (v. Godefroy, *Diction. de l'ancien lang. français*, s. v. *doigt*). On fit de ce saint Jean le guérisseur des doigts malades.

Quelle raison y eut-il jamais pour substituer à sainte Euphémie une sainte Euthymie ? Je n'en sais trop rien. Euphémie, surtout sous la forme $\Phi\eta\mu\acute{\iota}\alpha$, ne dit absolument rien aux braves gens. *Euthymie*, $\epsilon\upsilon\theta\upsilon\mu\acute{\iota}\alpha$, $\epsilon\upsilon\tau\upsilon\mu\acute{\iota}\alpha$ dit quelque chose : elle dit la *gaieté*, puisque, même en français, un médecin récemment, en faisait devant moi le synonyme d'*euphorie*. Euthymie sourit pour cela au pauvre peuple grec : ce peuple a tellement souffert de tous les côtés et de toutes les façons qu'il a bien le droit de créer une Sainte qui serait comme la patronne d'une vie joyeuse.

Dimanche, 20 avril 1924.

JEAN PSICHARI.

P. S. — On peut conjecturer, presque à coup sûr, d'autres ê vénitiens dans quelques mots que je cueille chez G. Meyer, *Neugr. St. IV* (Lexique des mots romans en grec moderne) : *κισιάδα*, *μινιάδα*, *μπιντιός*, *μπιζιέρα*, *μπιζιάδα*, *μπορδέλλο*, *μπουγιόδα*, *πινιάδα*, *ρεμέδιο*, *ρετρουδιόρω*, *ρόδα*, c. à d. (*roue*). *τσέδα*, *τκισιάδα*, *σκούδερω*, *σκουδο*, *σκουρτσιάδα* (il faut rétablir en vén. *seuriada*, en partant de *scurio*), *σολιάδος*, *σολιάνας*, *σολιά*, *στριμπούδα* (*strapontino*), *τσειάδα*, *τερνιδούρος*, *φελτσιάδα*, *τορέδα*, *τρειάδα*, *φρικισιάδα*. Ajoutons les suivants, pris çà et là : *ἐλλές κλιστιάδες* (· *σπισμένες*, *fendues*), *ταχρτίδος* (*παρίζενας*), *σφίδης γαιάτης* (*ξερή σῆκη*), *σφίδο*, *defi*, τοῦ τὸ κίτω σφίδο. *Κορδα* n'est peut-être qu'une contamination entre *χορδή* et *corda*.

Sainte-Euphémie figure comme toponyme (Ain, Drôme) dans A. LONGNON, *Les noms de lieu de la France*, Paris, 1923, p. 417.

L'Architecture religieuse dans le domaine Byzantin en Espagne

Justinien, on le sait, entreprit la reconquête de l'empire des Alains ; l'Afrique romaine tomba en 533 au pouvoir de Bélisaire, qui, allant au-delà des colonnes d'Hercule, s'empara de la ville visigothique de Septem en Tingitanie (Ceuta), et, pénétrant dans le *Mare nostrum*, reconquit la Sardaigne, la Corse, les Baléares (534), tout le diocèse Sarde de l'empire africain des Alains. Une vingtaine d'années après (554), une grande partie de la côte hispanique tomba aussi au pouvoir de l'armée byzantine triomphante de l'Afrique. Ainsi, à la fin du VI^e siècle, les anciennes villes grecques et carthaginoises d'une partie de la Bétique et de la Tarragonaise (l'actuelle Murcie et une partie de l'ancien royaume de Valence), les îles Baléares et l'extrémité occidentale du Nord de l'Afrique, appartiennent à l'empire byzantin et dépendent du préfet du Nord de l'Afrique, sous le nom de *Mauritania secunda* dans la *Descriptio orbis Romani* de Georges de Chypre, ou de *Mauritania Gaditana* d'après l'Anonyme de Ravenne.

La domination impériale dura, dans la partie continentale de la péninsule ibérique, jusqu'en 624 où elle fut conquise par l'armée du roi visigoth Sisébute. Les Baléares restèrent byzantines jusqu'au VIII^e siècle, lorsqu'elles tombèrent au pouvoir des Musulmans.

L'acte politique unissant la côte orientale d'Espagne et les îles Baléares à l'empire byzantin et au Nord de l'Afrique, et les plaçant sous la dépendance religieuse de l'archevêque de Carthage, fut une confirmation de l'union préalablement établie

par les courants religieux orientaux venant par la côte d'Afrique plutôt que par l'Italie et la côte de la Gaule.

Tout un monde oriental se substitue graduellement dans la péninsule ibérique à la modalité romaine de la civilisation. C'est la continuation de l'influence hellénique dans la Méditerranée évoluée et transformée. Cette influence se révèle dans différents faits matériels : l'action puissante du commerce de la Grèce, d'Alexandrie, de la Syrie et de la Perse, et du monde asiatique ; les bandes de trafiquants, que le *Forum judicum* appelait négociants d'outremer, selon saint Isidore, étaient des Grecs qui importaient des produits de Grèce et de tout l'Orient asiatique ; le même saint parle des bateaux de Rhodes et dit que les navigateurs qui remontaient le cours du Guadiana jusqu'à Mérida, et sans doute le Guadalquivir jusqu'à Cordoue et l'Èbre jusqu'à Saragosse étaient des Grecs (1).

L'importation des objets orientaux est abondante ; il n'en reste pas que le souvenir, mais aussi de nombreuses pièces orientales dans le trésor des anciennes églises.

Cette influence augmenta dans la sphère de l'érudition, par la constante communication du clergé catholique avec celui d'Orient ; les prêtres vont à Constantinople, fuyant les persécutions et pour y faire leurs études. Aussi, le grec est connu de tous les hommes cultivés d'Espagne ; et avec la langue ils apprennent la littérature de l'époque. Le fameux Joan de Biclàr, fondateur du monastère de Biclàr, qui arriva ensuite à la dignité épiscopale de Girona, était né à Escalabis en Lusitanie, et avait passé 17 ans à Constantinople se consacrant aux lettres grecques et latines.

Quelquefois, mais rarement, le grec remplace ou accompagne le latin dans les épigraphes lapidaires ; on le trouve dans la Bétique, dans la Carthaginoise ou dans les frontières

(1) PEREZ PUJOL, *Historia de las Instituciones sociales de la España goda*, Valencia, 1896, t. I, pp. 107 sqq.

de Catalogne, comme à Tortosa. Avec le courant culturel viennent les hérésies. Le Métropolitain Joan de Tarragone (516) demandait au pape Hormisdas comment il devait agir avec les nombreux ecclésiastiques grecs qui venaient en Espagne, infestés de ces hérésies, si nombreuses en Orient.

L'Orient nous arrivait plutôt par l'intermédiaire de l'Afrique : les bateaux qui faisaient le cabotage venaient non seulement de la Gaule et de l'Italie, mais aussi d'Afrique, en suivant les côtes de l'Espagne. C'est eux qui amenèrent les premiers évangélistes dont la tradition a conservé le souvenir : San Feliu, San Cugat, comparables aux chrétiens d'Afrique, à Tertullien par leur parole fougueuse et leur pensée spontanée, furent nos écrivains du IV^e siècle ; San Pacia semble même avoir été l'élève du grand Africain.

Le plan des églises, la disposition des cimetières, des tombeaux et des salles sépulcrales suivent la direction qu'indique le courant religieux et commercial ; elles n'appartiennent pas au groupe romain ; elles sont plutôt africaines. C'est un fait incontestable que l'architecture chrétienne de l'Afrique présente les caractères d'une école locale. Il y a une conclusion à tirer, dit M. S. Gsell, de la caractéristique de son art. « C'est que, malgré les nombreuses attaches de l'église d'Afrique avec Rome, les édifices religieux de ce pays n'ont pas été copiés sur ceux de la capitale du monde latin où l'on trouve des transepts, et plus fréquemment encore des portiques ou des absides qui ne sont pas enfermées dans des cadres, et où les sacristies flanquant l'abside sont l'exception, de même que les vestibules clos par des murs. Les monuments chrétiens de l'Afrique du Nord ressemblent beaucoup plus à ceux de la Syrie et de l'Égypte qu'à ceux de Rome » (1).

(1) GSELL, *Les Monuments antiques de l'Algérie*, v. II, p. 150.

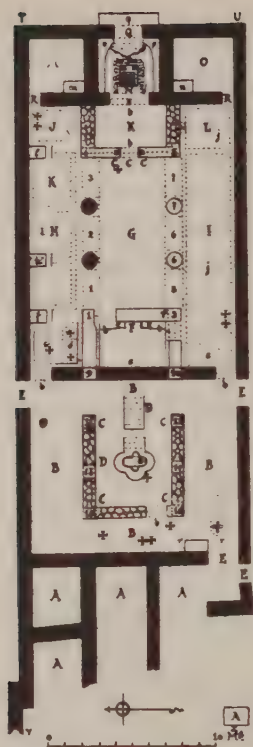


FIG. 1. — Basilique de « Son Peretó » (Plan d'Aguiló).

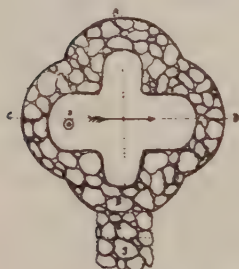


FIG. 2. — Baptistère de la basilique « Son Peretó »

Les monuments religieux qui nous restent dans le domaine de l'empire byzantin se trouvent la plupart dans Majorque, la plus grande des îles Baléares. Pour les décrire, prenons comme type la basilique qui a été découverte à « Son Peretó » près de Manacor, et fouillée par le Père Aguiló. Le plan (fig. 1), orienté avec le sanctuaire vers l'Orient, est celui d'une basilique à trois nefs soutenues par des colonnes composées de divers tambours, avec une base d'une grande simplicité.

Le sanctuaire est précédé d'une petite enceinte carrée ; le chœur est fermé par des *cancella* ; il est de plan carré, élevé sur le plan général de l'église, et flanqué de deux sacristies.

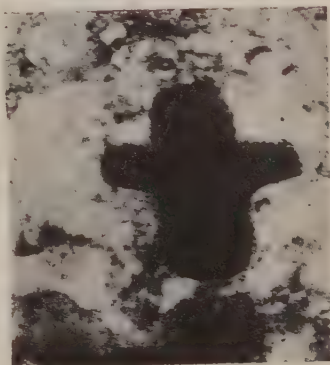


FIG. 3. — Baptistère de la basilique de « Son Peretó ». (Plan d'Aguiló).

Un atrium précède le temple, et constitue le prolongement des trois nefs de l'église formant des portiques soutenus par des colonnes ; au centre de l'atrium se trouve la piscine baptismale, de plan crucial (fig. 2 et 3).

Le sol de la basilique est couvert de mosaïque, formant une composition de motifs divers, géométriques et floraux ; aujourd'hui, ce pavement est morcelé et gardé par le P. Aguiló. Un seul morceau avec la représentation d'un paysage de palmiers, fait penser à une représentation iconographique d'un passage biblique ⁽¹⁾.

Le même plan était sans doute celui de la basilique découverte à « Çà Garrotja », où les fouilles ont dégagé les fondations d'une basilique à trois nefs, soutenues par des colonnes avec un sanctuaire rectangulaire

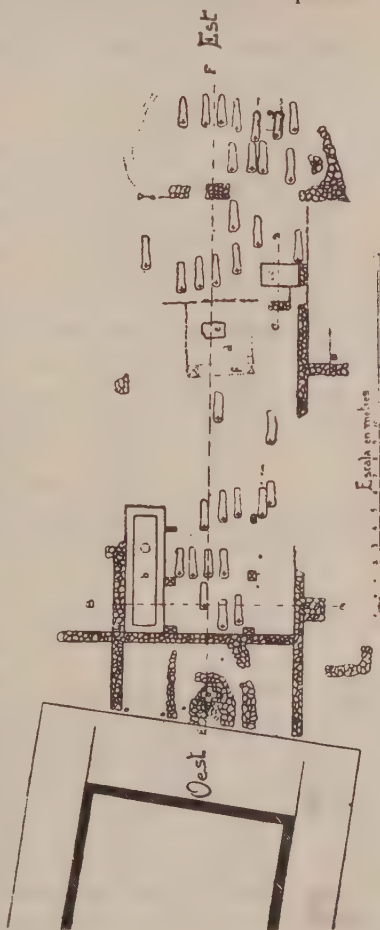


FIG. 4. — Basilique de « Çà Garrotja » (Plan de Rubio).

⁽¹⁾ *Basilica cristiana primitiva en el paratge de Son Peretó a Manacor, Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, MCMXV, XX, Barcelona, 1923, pp. 737 sqq.

flanqué de deux sacristies (fig. 4). Un atrium de plan rectangulaire le précède, ayant au milieu les fonts baptismaux, en forme de croix (fig. 5). Nous remarquons dans les deux plans le chœur précédant le sanctuaire. Le pavement en *opus testaceum* est ici plus simple.

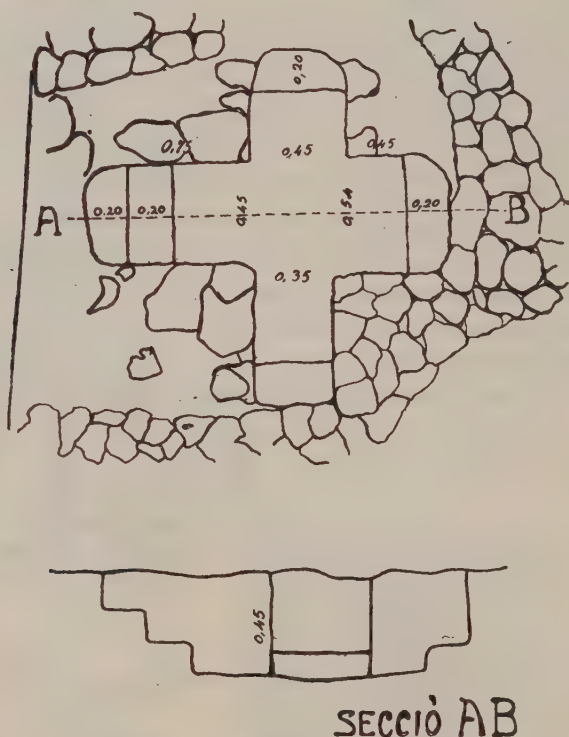


FIG. 5. — Baptistère de la basilique de « Ça Garrotja » (Rubio).

Les murs sont bâtis en moellons rustiques et mortier d'argile, à la manière des antiques constructions ibériques ; on peut rappeler ce que dit Tite-Live (XXI, 11) des murs de Sagonte « quod caementa non calce durata erant sed interlita luto, structuræ antiquo genere ».

La première basilique découverte à Majorque fut celle du village de Sainte-Marie, à quelques kilomètres de Palma. Elle est à trois nefs, avec un sanctuaire rectangulaire. Son pavement est une mosaïque divisée en compartiments ornés de motifs géométriques et de fleurs dans les nefs collatérales ⁽¹⁾ et présentant au centre de la nef principale des bandes reproduisant des scènes de la Genèse, la création d'Adam et Ève et des épisodes de la vie de Joseph. Ces scènes sont accompagnées de légendes en latin, que Hübner et H. Leclercq datent du V^e au VI^e siècle.

Sur la côte d'Espagne, une petite église a été découverte à Elche ; elle a une abside semi-circulaire inscrite dans une forme rectangulaire ; son pavement est une mosaïque portant des inscriptions en caractères grecs indiquant la place des prêtres et celle du peuple ⁽²⁾. Une autre église a été signalée à Xativa ⁽³⁾.

Nous ignorons la forme des colonnes qui ont soutenu les murs de la nef centrale de ces basiliques. Il n'en reste que des fragments.

Les bases de la basilique de « Son Peretó » sont d'une grande

⁽¹⁾ La Basilique de Sainte-Marie a été détruite mais on a conservé des dessins de la plupart de ses parties. Celles-ci ont été étudiées et décrites par MANUEL DE ASAS, *Mosaico descubierto en Mallorca en 1924*, Museo Español de antigüedades, Madrid, 1877, t. VIII, p. 259. — HÜBNER, *Inscriptiones Hispaniae Christianae*, Berlin, 1871. — PFERRER Y QUADRADO, *España: Sus monumentos y artes, su naturaleza e historia. Islas Baleares*, Barcelona, 1888, pp. 1067 sqq. — J. DE LAURIÈRE, *Mosaïque chrétienne des îles Baléares*, Bulletin Monumental, 1891-1892, série V, t. VII, pp. 141-155. — ARTHUR ENGEL, *Rapport sur une Mission archéologique en Espagne*, Angers, 1891. — CABROL, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Baléares, col. 161-164. — PUIG I CADAFALCH, FALGUERA I GODAY, *La Arquitectura romanica a Catalunya*, v. I, p. 290.

⁽²⁾ PEDRO IBARRA RUIZ, *Antigua Basilica de Elche*, Boletín de la Real Academia de la Historia, t. XLIX, pp. 119 et sqq. — *El cristianismo en Illici*, Revista de la Asociación Artístico-Arqueológica, Barcelona, 1905, t. IV, p. 119. — PUIG I CADAFALCH, FALGUERA I GODAY, v. I^{er}, p. 293. ALBERTINI, *Fouilles d'Elche* dans le *Bulletin hispanique*, Bordeaux-Paris, 1907, t. IX, p. 120-127.

⁽³⁾ F. F. — P. A. R. V. *La Catedral visigótica de la ciudad de Jativa*, Boletín de la Real Academia de la Historia, v. LII, p. 272.

simplicité (fig. 6) ; rappelons-nous que la simplification de la base est un caractère du temps (bases de S. Apollinare nuovo, S. Apollinare in Classe et S. Vitale de Ravenne).

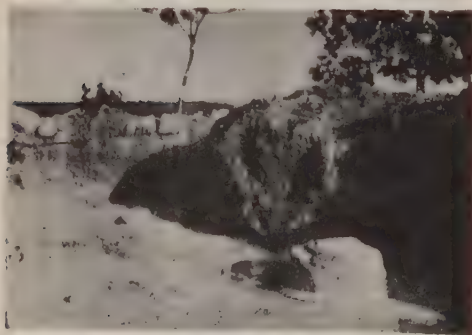


FIG. 6. — Colonne de la basilique de « San Pereto ».

Le problème des chapiteaux peut se résoudre partiellement au moyen de deux exemples : un chapiteau du Musée de Palma à Majorque et un autre gardé dans l'église de la Merce à Barcelone.

On possède, dans le Musée épiscopal de Palma de Majorque, un chapiteau cubique byzantin (fig. 7) qui provient de l'ancien Hôpital de

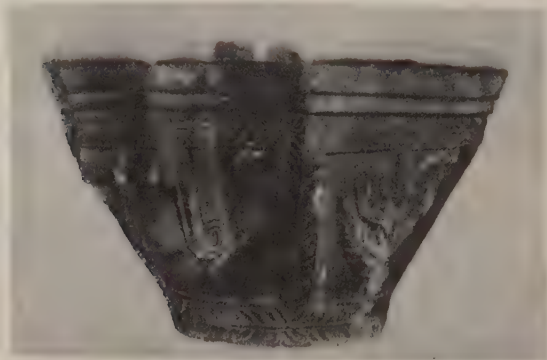


FIG. 7. — Chapiteau du Musée épiscopal de Palma de Majorque (Phot. Corominas).

Sainte-Catherine de la Rue du Sitjar de Palma où il servit de bénitier. Aujourd'hui encore, le Musée de Majorque le considère comme des fonts baptismaux en marbre.

Ce chapiteau est circulaire à sa partie inférieure, mais sa partie supérieure est carrée (0^m,77 de côté, il a une hauteur de 0^m,64). Il a sur un des côtés une console de forme analogue aux romaines quoique rustiquement exécutée, servant à soutenir des *trabes* ou poutres tenant lieu d'entrait. Les parties supérieure et inférieure et les quatre arêtes ont une bordure formée d'une tige centrale ayant de part et d'autre des feuilles lancéolées opposées, qui se termine, au milieu du haut et du bas du chapiteau, en forme de spirale ou de fleur cruciforme. Dans le centre de chaque face, il y a une grande feuille de cinq lobes symétriques avec les nervures parfaitement accusées. Une moulure aplatie couronne le chapiteau.

Ce chapiteau a donc la forme du chapiteau cubique byzantin et sa décoration semble être celle d'un type qui se retrouve un peu partout dans les domaines de Justinien et qui consiste à orner chaque face d'une fleur placée entre deux feuilles symétriques. On trouve ce genre de décoration sur les chapiteaux de Saint-Vital à Ravenne, sur ceux de la Cathédrale de Parenzo ⁽¹⁾ et de Carthage qui ont été conservés à la mosquée de Sidi-Okba de Kaïrouan ⁽²⁾ et dont nos chapiteaux sont une dérivation rustique et provinciale.

Un chapiteau presque pareil a été trouvé dans les fouilles de la seconde cour du Sérail de l'ancien palais de Constantin et est aujourd'hui gardé dans la salle des sculptures du Musée ottoman de Constantinople ⁽³⁾.

Un autre chapiteau cubique (fig. 8) a été longtemps conservé à Barcelone dans l'ancienne église démolie de Saint-Michel, mais est aujourd'hui transféré dans l'église de la Merce. C'est une copie barbare du type courant du chapiteau byzantin;

⁽¹⁾ RIVOIRA, *Le origini della Architettura lombarda*, Rome, 1901, v. I, fig. 89 et 137.

⁽²⁾ DIEHL, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, Paris, 1901, fig. 66.

⁽³⁾ EBERSOLT, *Missions archéologiques de Constantinople*, Paris, 1921, p. xxiv, fig. 2.

sa forme est arrondie et dénaturée ; elle est l'œuvre assez gauche d'un sculpteur qui ne connaissait pas la forme géométrique de cet élément de l'architecture chrétienne orientale.



FIG. 8. — Chapiteau actuellement à l'église de la « Merce » de Barcelone (Phot. Mas).

La décoration, également exécutée avec maladresse, est sans doute copiée d'un chapiteau byzantin. A la cathédrale de Parenzo ⁽¹⁾ et au Musée de Ravenne, sont conservés les prototypes, modèles probables provenant de Afracisco ⁽²⁾ ; mais leurs feuilles ondulantes, légères, flexibles ont été transformées en feuilles anguleuses et dans notre chapiteau les espaces vides laissés

entre les feuilles sont de forme triangulaire d'une grande simplicité, sans caractère. L'église de Saint-Michel de Barcelone fut édiflée sur les ruines d'une construction romaine où une mosaïque a été retrouvée et transférée au Musée de Barcelone. Les dates fournies par les documents concernant l'église se rapportent au X^e siècle ⁽³⁾ mais la tradition y signale, à cet endroit, la place d'un très ancien monument chrétien.

Le VI^e siècle, l'époque de ces chapiteaux est une date qui concorde parfaitement avec celle qu'on donne avec vraisemblance aux basiliques.

Ces églises sont entourées d'un vaste cimetière. L'examen de ce cimetière confirme aussi le caractère archéologique de

(1) RIVOIRA, *Le origini della Architettura lombarda*, v. I, fig. 135 et 136.

(2) VENTURI, *Storia dell' arte italiana*, Milan, 1902, v. II, fig. 87.

(3) PUIG I CADAFALCH, FALGUERA I GODAY, *o. l.*, vol. I, p. 350.

l'édifice. Il n'existe nulle part des cimetières souterrains ou catacombes ; partout c'est le cimetière en plein air, qui environne les églises.

Parmi les tombeaux, il y a un groupe caractéristique dans la plupart des basiliques découvertes dans l'Afrique byzantine.

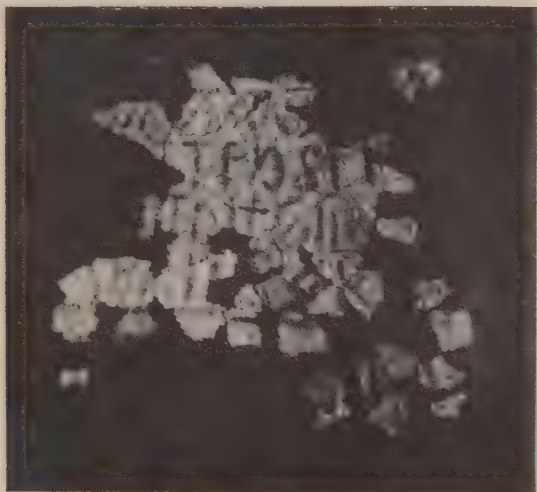


FIG. 9. — Mosaïque sépulcrale d'Honorina.

Ainsi, dans la basilique de « Ça Garrotja » on a découvert des fragments de quatre dalles distinctes en mosaïque et une dalle carrée complète, également en mosaïque, au nom d'Honorina, enfant de quatre ans (fig. 9 et 10).

A l'intérieur de la basilique de « Son Peretó » une dalle de $2^m,67 \times 1^m,88$ a été découverte : c'est celle de Valéria (fig. 11).

Il y a longtemps, une autre dalle en mosaïque a été trouvée à Denia ⁽¹⁾,

(1) CHABAS, *El sepulcro de Severina, El Archivo*, v. I, Denia, 1886-1887, nos 1 à 3.

On voit que les monuments qui nous restent de l'art byzantin en Espagne, sont comme une prolongation pauvre, rustique, de l'art répandu dans l'Afrique septentrionale.

L'étendue du pays où l'on découvre des cimetières avec des dalles sépulcrales en mosaïque dépasse certainement les limites politiques géographiques et chronologiques des domaines

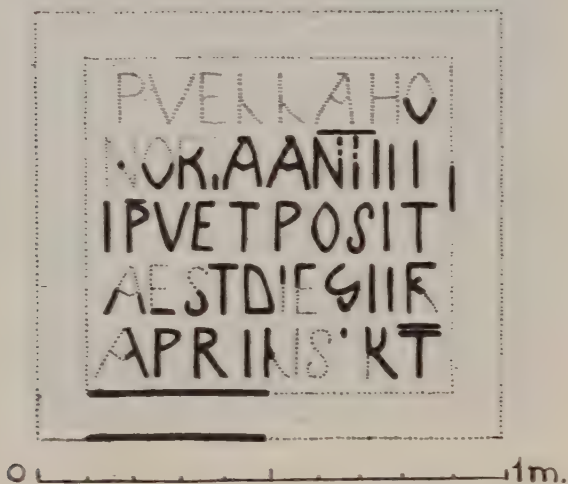


FIG. 10. — Mosaïque sépulcrale d'Honoria, Reconstitution de Rubio.

de l'empire byzantin en terres hispaniques. On en a récemment signalé à Tarragone dans une grande nécropole, fouillée l'année dernière, par le service administratif de la Régie des Tabacs, sous le contrôle de l'Institut d'Études catalanes ; on en a aussi signalé à Huesca ⁽¹⁾.

Le domaine byzantin d'Espagne a donc été une province politique et aussi une province artistique de l'Afrique.

(1) RICARDO DEL ARCO, *Excavaciones en Monte Cillas termino de Cotojuela de Fontova. Huesca*. Publication de la Junta superior de excavaciones y antigüedades, Madrid, 1921.

Elle a été entourée de terres appartenant au domaine visigothique, où une architecture chrétienne typique se développa.

Il faut se demander quelle a été la modalité de l'influence orientale sur cette architecture, et si elle s'est exercée par la même voie et dans les mêmes limites, ou si elle s'est développée d'une manière indépendante, suivant la théorie des archéologues espagnols sur l'origine autochtone de l'arc en fer à cheval caractéristique des églises visigothiques, où cet élément constructif règne en effet, dans le plan et dans l'élévation.

Un certain nombre d'églises comptées auparavant comme des églises visigothiques, sont aujourd'hui classées comme des églises mozarabes, c'est-à-dire comme des églises bâties pendant le IX^e ou le X^e siècle sous l'influence et

le contrôle de l'art et du clergé, nourri de la civilisation lumineuse de la Cordoue moresque.



FIG. 11. — Mosaïque sépulcrale de Baléria (Valéria).

Sans entrer dans ce problème complexe et digne d'être étudié largement, je me borne à dire que dans une église de date déterminée scientifiquement, la cathédrale visigothique d'Egara (Terrassa) en Catalogne, les résultats des fouilles permettent de signaler un ensemble de constructions ecclésiastiques : la basilique, son baptistère et le chœur triconque d'une église annexe qui formait un ensemble appartenant aussi au groupe byzantin des églises chrétiennes du Nord de l'Afrique (1).

Il faut encore remarquer que, dans aucun des monuments du domaine byzantin ibérique, on ne trouve l'éclat des constructions orientales dominées par de gigantesques coupoles, dont les exemples les plus saillants sont Sainte-Sophie de Constantinople (532-562) et Saint-Vital de Ravenne (526-547), construites du temps de Justinien. Il n'est pas possible qu'une coupole compliquée et hardie comme celle de Sainte-Sophie soit une œuvre primitive. Elle a son origine en Orient, en Assyrie peut-être ; sa tradition se conserve en Perse, d'où, au III^e siècle, elle passe en Syrie, de la Syrie en Asie Mineure et de là à Constantinople et à Ravenne. Elle arrive presque en même temps, dans la capitale de l'Adriatique et dans celle de l'empire byzantin, mais ce qui est certain, c'est qu'elle n'est pas parvenue aux côtes ibériques au temps où l'on construisait les églises épiscopales postérieures à 554. La coupole a tardé à traverser la ligne qui sépare le *Mare nostrum* des Romains, de l'Orient ; le même phénomène a lieu en Afrique : la coupole enyahit le territoire de la Tunisie actuelle, mais ne traverse pas l'Algérie ; il semble que le territoire très étendu de la Numidie et de la Mauritanie ne connut pas l'église byzantine avec coupole centrale : aucun exemple n'a été découvert jusqu'à ce jour. Le territoire de la Tunisie formait l'Afrique proconsulaire où la pénétration byzantine fut intense ; dans les autres parties,

(1) *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, Barcelona, 1923, vol. VI, p. 747 (1915-1920).

l'Empire oriental ne possédait qu'un domaine éphémère, une bande étroite le long de la Méditerranée.

Telle est l'importance artistique de l'influence byzantine qui se juxtapose à l'art visigothique et se développe à cette époque en Espagne.

(Revu par la rédaction à la demande de l'auteur).

J. PUIG I CADAFALCH.

Membre de l'Institut d'Études Catalanes, Barcelone.

Die Kunstgeschichte und die byzantinischen Studien.

Das Erscheinen einer neuen « Revue internationale des études byzantines » dürfte vielleicht den geeigneten Anlass bieten, zu fragen, ob es denn wirklich möglich sei, den Anteil von Rom und Byzanz an dem Entstehen der christlichen Kulturen festzustellen, ohne dass gleichzeitig untersucht würde, was die einzelnen Länder und Völker, die das Christentum angenommen haben, eigentlich an Kultur in dem Zeitpunkte besaßen, in dem sie von Rom oder Byzanz aus für das Christentum gewonnen wurden. Dass die Denkmäler der bildenden Kunst dafür einen ausgezeichneten Arbeitsstoff abgeben, habe ich in Jahrzehnte langer Arbeit für den Osten darzulegen versucht. Sie sind von den Berichten der Schriftquellen unabhängige Zeugen, sind weder im lateinischen, noch im griechischen Sinne gefärbt und gehören überdies Sprachkreisen an, von denen wir Sprachdenkmäler selbst erst aus beträchtlich späterer Zeit besitzen, entweder weil die Schrift überhaupt erst mit dem Christentum Eingang fand oder weil die römischen oder orthodoxen Mächte die vorhandenen schriftlichen Zeugen geradezu planmäßig vernichtet haben; endlich weil es Arten der bildenden Kunst gibt, in denen die durch Kirche, Hof und Bildung zurückgebrachte, ursprünglich herrschende volkstümliche Unterschicht noch bis auf den heutigen Tag wirksam ist. Ich denke also, eine Kunstgeschichte, die ihre Bahnen der wachsenden Einsicht entsprechend auszugestalten sucht, darf die Nachprüfung der heute geltenden, zumeist ohne sie zu Stande gekommenen

und nur auf sie übertragenen historischen Anschauungen nicht vernachlässigen, sie muss gleichzeitig in der römischen und byzantinischen Frage auch die Gegenseite zu Wort kommen lassen. Ich würde daher dringend raten, die Zeitschrift « Byzantion » möge fortschrittlich vorangehen und die Länder und Völker, die für die Ausbreitung des byzantinischen Geistes in Betracht kommen, auch zu Wort kommen lassen in dem Sinne, dass in ihr nicht nur byzantinische Studien aufgenommen werden, die einen Einfluss von Byzanz auf die Nachbarvölker feststellen, sondern auch solche, die nachweisen, dass die für die Ausbreitung des « byzantinischen » Kulturkreises in Betracht kommenden Länder und Völker wenigstens in den Anfängen eigene, in Lage, Boden und Blut verwurzelte Wege gingen. Das ist die Neueinstellung, die ich heute mit Bezug auf Europa fordere.

Für Asien liegen bereits seit Jahren Arbeiten vor, die darauf hindrängen, dass der Kulturkreis, den man gern mit dem Schlagwort « byzantinisch » bezeichnet und zum Deckmantel für allerhand unbestimmte, ja irreführende Vorstellungen macht, doch endlich wenigstens zunächst von Seiten der Kunstgeschichte genauer umschrieben werde, indem man k.a. Byzanz selbst von den Grossstädten und Landgebieten des Mittelmeeres und diese wieder von den Hinterländern trennt. Wir sind allmählich so weit, dass die einst gestellte Frage « Orient oder Rom » ernst genommen wird und wir für die Anfänge der christlichen Kunst nicht alles und jedes als von Rom ausgehend ansehen. Byzanz trat in einem Zeitpunkte und an einem Ort als Reichshauptstadt in die Welt ein, als das Christentum aus der Duldung, die es im römischen und persischen Reiche erfahren hatte, nachdem es schon an anderen Orten Königshäuser zwischen beiden Machtkreisen hatte stützen sollen, zur Staatsreligion des römischen Reiches aufstieg und damit selbst zur Lösung von

Machtfragen im grössten Stile herangezogen wurde. Die Frage « Orient oder Byzanz » ist im Anschluss an meine Arbeit über den serbischen Psalter besonders in der französischen kunstgeschichtlichen Literatur ausführlich erörtert worden und steht noch heute im Vordergrund des Interesses. Der vorliegende Aufsatz will darauf nicht eingehen. Er will nicht zeigen, in welche Teile der Begriff « Byzantinische Kunst » von der Ursprungsfrage aus aufzulösen ist, bzw. was Hof, Kirche und Bildung aus diesen Teilen gemacht haben, sondern er geht ausschliesslich darauf aus, die Ausbreitung des « Byzantinischen » in Europa einer etwas genaueren Prüfung zu unterziehen. Für eine jüngere Zeit und Serbien hat das G. Millet « L'ancien art serbe, les églises » 1919 getan.

I. Kunde.

Es handelt sich um die Kunde von den vorromanischen, bzw. vorbyzantinischen Denkmälern Europas. Heute davon zu sprechen, ist freilich noch schwer, weil niemand ausser etwa in der karolingischen Kunst etwas darüber weiss und sich womöglich noch den Kopf darüber zerbricht, ob diese eine Renaissance gewesen sei oder nicht. Wenn dann junge Leute kommen und über die vorkarolingischen Denkmäler oder das Kunstgewerbe des frühen Mittelalters arbeiten ohne eine Ahnung vom östlichen und nordischen Material zu haben, dann kommt trotz Aufwendung grosser Mittel nichts heraus. Ich schreibe an einem Buche « Nordische Königsgräber und Stabkirchen », in dem ich die Denkmäler Norwegens ins Licht zu rücken suche. Hier möchte ich ausschliesslich die slavischen Gebiete behandeln und germanische und keltische nur so weit hereinziehen, als es der Vergleich notwendig macht. Das finnische Material hoffe ich in einem Buche über die Stellung Finnlands in der Kunstgeschichte vorlegen zu können.

Ich bin leider nicht in der Lage von dem grossen Sammelbecken der Slaven im alten Russland ausgehen zu können. Was darüber fürs erste, insbesondere im Anschluss an die reinen Blockbauten der Ukraine und Polens zu sagen war, ist in meinem Werke « Die Baukunst der Armenier und Europa » S. 615 f. vorzuführen versucht worden. Für die nordrussische Kunst wird das Buch über Finnland einiges zu bringen haben. Die Denkmäler der Čechen und Polen habe ich eben in einem Aufsätze « Die vorromanische Kunst der Westslaven » in der Zeitschrift « Slavia » 1924 behandelt. Hier möchte ich dazu noch die Südslaven im Anschluss an die Denkmäler der Banovina, von Bosnien und Dalmatien hereinziehen, deren alte Denkmäler ein Werk über die vorromanische Kunst der Kroaten behandeln wird. Ich nenne diese zumeist im Anschluss an wiederholte Reisen unternommenen Arbeiten, um erklärlich zu machen, wie ich hier Ergebnisse über Forschungsgebiete verwerten kann, mit denen sich die Kunstgeschichte bisher kaum über den Kreis von Lokalforschern hinaus beschäftigt hat. Vgl. dazu auch « Das Problem der nordischen Kunst » in « Konsthistoriska sällskapets publikation » 1919 Stockholm und « Das Erwachen der Nordforschung in der Kunstgeschichte » in den Acta Academiae Aboensis, Humaniora IV.

II. Wesen.

Hat jemand eine Vorstellung vom Wesen der vorbyzantinischen Kunst der Slaven ? Woher, wenn er keinerlei Denkmäler dieser Art kennt und womöglich annimmt, dass Cyrill und Method die in der ältesten christlichen Kunst nachweisbaren Erscheinungen nach dem barbarischen Norden gebracht hätten, daher von vornherein urteilt, sie müssten « byzantinisch » sein. Nun habe ich in den angeführten Arbeiten Denkmäler und Typen genug vorzuführen, die mindes-

tens versuchsweise als vorbyzantinisch betrachtet werden dürfen. Wir sind so weit, dass die fachmännische Arbeit, die Wesen und Werte herauszuarbeiten hat, einsetzen kann, um an die Denkmalkunde ihrerseits wieder Fragen zurückzugeben und Möglichkeiten zur Sprache zu bringen, die das Suchen nach weiteren Denkmälern verschärfen müssen. Ohne diesen Wechsel in der Forschungsrichtung kommen wir nicht weiter, es sollte stets eine Forschungsrichtung die andere zu befruchten suchen. Die philologisch-historische *Kärrerarbeit* — wie sie ihre Vertreter gern selbst bezeichnen — gerät zu leicht für sich allein in ermüdende Sackgassen, wie es gerade die in der Kunstgeschichte in den hergebrachten Geleisen verbleibenden Rom— und Byzanz—centrischen Studien belegen. Es wird darauf ankommen, dass wir die künstlerischen Werte kennen lernen, die, vom Norden nach dem Süden strömend, zuerst vom Osten her schon die spät-hellenistisch — römische Kunst umgebildet hatten und beim Eindringen des Christentums nach dem Norden dort noch immer am Leben waren.

1. *Rohstoff und Werk.* — Wir sehen in den hellenistischen Gebieten um das Mittelmeer herum und so auch in Rom und Byzanz den reinen Stein — bzw. Ziegelbau mit seinen verschiedenen Wölbungssystemen am Beginne der christlichen Zeit zurückgedrängt durch eine Zweckform, die Basilika, die wieder (wie einst am Beginne der griechischen Kunst) die aus Steinen, Lehm oder Ziegeln gemauerte Wand durch ein Holzdach abdeckt. Ich will gewiss nicht behaupten, dass die Einführung der Basilika unter dem Einflusse jener nordischen Kunst geschieht, die im ersten Jahrtausend nach Christus noch den ganzen Norden Europas beherrschte. Aber es wird doch Zeit, dass wir uns bemühen, von dieser grossen Holzkunst eine Ahnung zu bekommen und mit ihr vor Augen

neu durchzudenken beginnen, was da in der gleichen Zeit im Süden geschieht.

Es ist also der Rohstoff « Holz », auf dessen Bedeutung für die Kunstentwicklung es mir ankommt, dazu jener Steinbau, der noch nicht nach römischer und gotischer Art mit Quadern baut, sondern mit Feld— und Bruchsteinen. Wir sehen allmählich mit mehr oder weniger Deutlichkeit, dass es der Rundbau und das Quadrat sind, die sich in Europa mit dem Stein—, bzw. Holzbau, in vorromanischer Zeit decken. Hier ist zunächst nur zu sagen, dass wir berechtigt scheinen, diese Bauformen mit dem Wesen von Rohstoff und Werk d. h. von Holz und Stein zusammenzubringen.

Im allgemeinen kann freilich nur gelten, dass der Rohstoff Stein die Möglichkeit des Rundbaues zulässt, der Rohstoff Holz, wenn die Werkart des Blockverbandes angewendet wird, das Quadrat nahezu fordert. Die Belege für die eine Art sind von alters her schon im Süden ebenso zahlreich, wie im Norden die Belege für die letztere Art. Die breite Schicht von Rundbauten im öechischen und polnischen Gebiete muss nicht erst Byzanz zu den Westslaven gebracht haben, wie man aus einer Schriftquelle schliesst. Ich will darauf hier nicht eingehen.

Der Blockbau ist aus statitischen Gründen an die Länge der aus dem Walde bezogenen Baumwalzen gebunden. Stückelungen müssen nach Möglichkeit vermieden werden, weil die Wand dadurch in ihrer Unverrückbarkeit gefährdet wird. Man hat daher in der Schweiz und in Finnland eigene Werkarten, wie Einziehen von Zwischenwänden und Aufstellung von Hohl Pfeilern, eingeführt, um trotzdem die Wände verlängern zu können, sobald es sich um den Uebergang vom quadratischen zum rechteckigen Längsbau handelt. Die von Süden vordringende Kirche verlangt diesen Richtungsbau. Sie drängt das Rund und Quadrat zu gunsten des

Längsbaues zurück und überträgt schliesslich die hellenistische Zweckform der Basilika auf beide, sowohl auf den Kuppel—wie auf den Bau mit der Tonne und dem Sparrendach. Es soll zunächst mit Bezug auf die Tonne nur gesagt werden, dass es Anzeichen genug gibt, sie wie die Kuppel im Norden auf den Holzbau zurückzuführen.

Ob die für den europäischen Norden so typische Bandornamentik sich vor allem in Holze durchgesetzt hat, ist bisher nicht erwiesen. Es gehört zu ihr die Mehrstreifigkeit. Das Osebergsschiff zeigt sie noch neben dem Tierornament und die ungefähr gleichzeitige Kanzel von Kairuan bringt beides, Band und Mehrstreifigkeit, dazu die Durchbrucharbeit gerade in Holz zu einer Vollendung, die einzig dasteht. Vgl. über diese Denkmäler mein « Altai-Iran und Völkerwanderung » 1917. Byzanz ist für diese Werkart nur Durchgangspunkt von Iran nach dem Westen.

2. *Zweck und Gegenstand.* — Wir haben es hier nur mit der Baukunst, sei es mit dem Bauen selbst oder dem Ausstatten der Bauten zu tun. Im ersteren Falle fragen wir bei ihrem Bedeutungswerte nach dem Zweck, im letzteren gewohnheitsmässig nach dem Gegenstande. Die Praehistorie, Ethnologie und im engeren Sinne die Volkskunde haben gelehrt, dass wir über diese Dinge viel mehr als aus den Geschichtsquellen aus der Beobachtung der vorläufig noch oft recht unscheinbaren Sachen lernen können. Wie diese Forschungsgebiete sich nach Möglichkeit die Vorteile der historisch-philologischen Methoden zu eigen zu machen suchen, so müssen die historischen Gebiete beginnen, sich mit den Methoden der anthropologischen Fächer zu durchsetzen. Und da die von diesen aufgewiesenen Denkmäler älter sind als die meisten Geschichtsquellen, so dürften sie mit der Zeit eine Wichtigkeit erlangen, die geradezu umwälzend auf den Gesamt-

betrieb der Geisteswissenschaften zurückwirken wird. So auch in der Byzantinistik.

Runder Stein— und quadratischer Holzbau, das sind Schlagworte, die die Prähistoriker mit der Zeit noch mehr beschäftigen werden als die von der Beobachtung der neueren Zeit auf die Anfänge zurückgehenden Kunsthistoriker. Wir wissen vorläufig nicht, welche Zweckforderungen die eine oder andere Form begünstigt haben, den runden Steinbau wahrscheinlich mehr der Wehrbau, den quadratischen Holzbau jede Art des Blockbaues. In einer Debatte, die sich an meinen Vortrag über armenische Kunst in der archäologischen Gesellschaft in Berlin anschloss, trat Schuchhardt für die ursprünglich alleinherrschende Form des Rundbaues auch im Norden ein, wogegen Dragendorf darauf hinwies, dass unabhängig davon die viereckige Bauweise bei keltischen Ausgrabungen festgestellt worden sei. Für mich scheint es ausser Zweifel, dass der gesamte Norden von vornherein in Holz und viereckig gebaut hat. In Norwegen geht (entgegen Dietrichsons Meinung) noch der Kirchenbau vom Quadrat aus, obwohl es sich um Stabbau handelt; und für den Blockbau der slavischen Gebiete ist die quadratische Zelle im Grundriss von vornherein, ohne Rücksicht auf die Zweckbestimmung des Baues gegeben.

Die Ausstattung der Bauten des Nordens geschieht ursprünglich nicht deshalb, um wie es die Kirche gerne verlangte, diejenigen zu belehren, die nicht lesen könnten, also durch die Darstellung der biblischen Vorgänge, sondern sie ist ausschliesslich schmückend, stellt gar nichts dar. Ihr Zweck ist durchaus kein belehrender.

3. *Gestalt.* — In meinen Armenienwerke habe ich den Standpunkt eingenommen, dass alle quadratischen Kuppelbauten aus dem indoarischen Holzbau, alle runden und

achteckigen Kuppelbauten aus dem Steinbaue des Mittelmeeres herrühren. Man hat das nicht beachtet, wohl aber eine andere Annahme, nämlich die, dass die quadratische Kuppelform sich von Armenien aus überall hin verbreitet habe. Die Folge davon ist, dass jetzt allerorten, wo man verwandte Baugestalten findet, Armenien als der gebende Teil hingestellt wird. Ich habe inzwischen auf dem Gebiete des nordischen Holzbaues ausgebreitete Beobachtungen angestellt und muss davor warnen, überall und immer Armenien am Werke sehen zu wollen. Die Grosskunst von Byzanz wäre ohne die armenische Tat freilich undenkbar, das ist auch heute noch meine Ueberzeugung; aber die unzähligen kleinen Bauten, die man bei den Westgoten, den Longobarden, bei den Süd- und Westslaven findet, die haben nicht immer etwas mit Armenien unmittelbar zu tun, sondern sind wie Armenien selbst, dessen Baugestalten sie bisweilen zum Verwechseln ähnlich sehen, öfter von einem gemeinsamen Dritten, eben dem nordischen Holzbau abhängig. Das hier beweisen zu wollen, ist wohl kaum möglich; ich möchte nur unter Hinweis auf die oben citierten Arbeiten auf diese Frage aufmerksam machen und zur Vorsicht mahnen.

Am häufigsten handelt es sich dabei um das Konchenquadrat. Man kann in Finnland ebenso wie in Mähren zeigen, dass diese Bauform auch im Holzbaue vorkomme und darin durchaus selbständig entstanden sein dürfte. Aehnlich steht es im Steinbau mit dem Rund; es kann auch im Norden selbst aus der Werkart des Bauens mit Feld- oder Bruchsteinen hervorgegangen sein, vielleicht weil die runde Wand leichter zu verteidigen ist als die gerade oder aus sonst einem Grunde. Und was endlich das Quadrat an sich anbelangt, so ist es mit dem Längsdach im Süden so ungewohnt, dass man darin vielleicht am ehesten eine eigenartige Form des Nordens anerkennen wird. Dazu sei gesagt: Wir unterscheiden

gewöhnlich Zentralbau und Längsbau ; zwischen beiden aber hat es am Anfange der christlichen Kunst im Norden noch eine dritte Art gegeben, die halb zu der ersteren, halb zur letzteren gehört, eben das Quadrat mit Längsdach. Obwohl ich eine solche Bildung schon in dem georgischen Sweti beobachten konnte, bin ich darauf in meinem Armenienwerke S. 757 f. nicht näher eingegangen ; erst die Wiederkehr bei den Angelsachsen (Barton-on-Humber), dann in den norwegischen Stabkirchen und in den éechischen und polnischen Holzkirchen von quadratischer Grundform machte mich auf diese mit dem Firstbalken, bisweilen auch der Firstsul (Norwegen) rechnenden Bauweise aufmerksam. Sie hat nichts zu tun mit dem « byzantinischen » Zentralbau und dürfte ursprünglich mit der Ausbildung des Pfetten—, später des Sparrendaches zusammenhängen.

Für die Bauausstattung der kroatischen Kirchen des 9.-11. Jhd. ist das dreistreifige Bandgeflecht ebenso verwendet worden, wie in den longobardischen Kirchen Italiens, d. h. nie oder selten am Baue selbst, sondern in der Regel nur für die Kirchenmöbel wie Altäre, Taufeinrichtungen, Schranken, Kanzeln u. dgl. Man nimmt daher gewöhnlich diesen südgermanischen und südslavischen Kunstkreis zusammen und behauptet überdies von beiden, diese Art sei von Byzanz auf sie übertragen. In Wirklichkeit ist das Bandgeflecht jene Stufe der nordischen Ornamentik, die in Europa noch vor dem Eintritt des Tierornamentes herrschend war, d. h. eben bis zur Abwanderung der Longobarden und Kroaten nach dem Süden. Will man eine ältere Art kennen lernen, dann muss man sie in Iran und bei den andern in Vorderasien eingewanderten Nordvölkern suchen, die sie später über das Mittelmeer ausbreiteten, zuletzt auch bis nach Byzanz und dem mittelalterlichen Hellas. Der Unterschied ist der, dass das iranische Bandgeflecht zumeist zwei-, das jüngere

europäische Bandgeflecht zumeist dreistreifig ist. Es kommt im ganzen Bereiche der vom Norden nach dem Süden gewanderten Nordvölker, und selbst noch auf afrikanischem Boden vor, wo Philae in Aegypten und die geschnitzten Bretter aus Jorubaland wohl die südlichsten Beispiele bieten.

4. *Form.* — Es ist im Bauen von ausschlaggebender Bedeutung, ob die Masse oder der Raum in der Gesinnung des Bauenden im Vordergrund steht. Mit der einen Art ist die Breiten-, mit der anderen die Höhenentwicklung des Baues auf das engste verbunden. Die norwegischen Stabkirchen sind wahre Türme von kleinen in die Höhe schiessenden Hochbauten. Ich habe « Ursprung der christlichen Kirchenkunst » gegen Dietrichson festgestellt, dass sie vom Quadrat und nicht von der Basilika ausgehen. Vier unter dem Fussboden gekreuzte Schwellen, in deren Kreuzungspunkten vier Masten aufgestellt sind (statt ursprünglich einer Firstsul), bilden die Grundlage. Auch in dem Slaventempel von Arkona, obwohl im Blockbau ausgeführt, standen vier solche Stützen. Die Neigung zur Höhendimension also scheint aus dem Holzbau zu stammen, wie auch im äussersten asiatischen Süden noch durch die einst in Holztürmen untergebrachten Viharas bewiesen wird, den Vorläufern der Pagoden. Ein Zweig dieser Entwicklung ging über Iran nach Armenien und von da nach Byzanz. Wenn von dort aus der Kuppelbau über dem Quadrat in seiner Höhenentwicklung nach dem Norden kommt, so tritt er auf den alten Heimatboden zurück, von dem der Kuppelbau ausgegangen war. Vgl. dazu jetzt S. Lindquist « Fornvännen » 1923 S. 85 f., dem mein Buch entgangen zu sein scheint, obwohl es zuerst schwedisch erschien.

Auch die Neigung zur Eintiefung der Decke in Form einer Tonne, scheint seit dem Aufkommen des Sparrendaches auf den Drang zu höheren Räumen zurückzugehen (wie

er z. B. im finnischen gegenüber dem schwedischen Holzbau nachweisbar ist). Bei den Westslaven erscheint die durch Verschalung hergestellte Holztonne älter als die flache Decke, wie Burgemeister gezeigt hat.

Man sagt gewöhnlich, die polygonale Apsis sei von Byzanz aus verbreitet worden. Auch diese Form ist im Holzbau naturgemäss ebenso zu Hause, wie der gerade Chorschluss. Es gibt Blockbauten in Mähren wie in Finnland, die aus durchwegs an den Ecken im Winkel von 135 Graden überblatteten Wänden in Form von Konchenquadraten aufgebaut sind. Die aus drei, bzw. fünf Seiten des Achteckes genommene Endigung im Grundriss kommt auch sonst im Holzkirchenbau bei aller Art Konchen, am häufigsten bei der Apsis neben dem geraden Abschluss vor. Seltener sind die polygonalen Seiten einem Sechseck entnommen. Die Bauform des Oktogons kann mit dem Holzbaue Beziehungen haben.

Die Form der nordischen Bauausstattung ist die der reinen Flächenfüllung durch bewegte Linien, wie sie die einzelnen Handwerke hervorgebracht haben. Darnach unterscheiden sich auch die Muster, die bald fortlaufend in Streifen, bald um eine Mitte gruppiert, bald die Fläche nach allen Seiten füllende Muster ohne Ende sind.

5. *Inhalt.* — Die Bauten, die für die vorbyzantinische Zeit nachweisbar sind, waren von so kleinen Ausmassen, dass sie nur für ganz kleine Gemeinden in Betracht kommen. Es ist daher notwendig, sie in unmittelbarem Zusammenhange mit der volkstümlichen Bauweise zu denken, ohne eine andere Absicht, als zweckmässigen Raum zu schaffen, höchstens in der landesüblichen Weise mit Gerät auszustatten und zu schmücken. Die Freude am Schmuk, gelegentlich mit sinnbildlichem Einschlag, ist dann das Entscheidende. Repräsentationsbedürfnisse oder Machtansagen, wie sie sich

im byzantinischen ebenso wie im römischen Stile ankündigen, liegen den von ihnen unabhängig entstandenen Bauten ganz ferne. Die Kunst fließt in breitem, handwerklichem Strome dahin.

III. Entwicklung.

Die Entwicklung der slavischen Kunst fängt nach den herrschenden Vorstellungen mit dem Romanischen bzw. Byzantinischen an. Aus dieser Gesinnung heraus ist schon 1893 ein klassisches Buch erschienen, F. J. Lehnerts «*Dejiny uměni národa českého*», das wertvoll in der Aufbringung des denkmalkundlichen Stoffes der vorromanischen Zeit der Čechen ist, doch keinen Blick für die Eigenart der zum guten Teil nordischen Erscheinung hat und Entwicklungsgeschichte lediglich mit der römisch-byzantinisch gefärbten Brille treibt. Es ist kennzeichnend, dass Lehner, ein tschechischer Priester, wohl in der nationalen und kirchlichen Ausdeutung zu weit geht, aber im Uebrigen durchaus die Auffassung vertritt, die heute noch die herrschende ist. Man kennt in Entwicklungsfragen nur Rom und Byzanz, von der wurzelechten Eigenart des Nordens hat man ebensowenig eine Ahnung wie man früher, bevor meine Arbeiten eingriffen, viel mit dem Osten rechnete. Es klingt heute noch sehr paradox, wenn jemand sagt, dass das eigentliche Bauen vor allem im Norden und im Holzbaue zu Hause ist und die meisten Baubewegungen im Süden durch den Einfluss des nordischen Holzbaues dort ausgelöst wurden. Man denke immerhin an den griechischen Tempel und bei Byzanz an das, was ich im Armenienwerke für den Kuppelbau zu zeigen versucht habe. Sollte der Norden, der noch in chrislicher Zeit grosse Baustile hervorgebracht hat, bei der Eroberung durch die Kirche widerstandslos erlegen sein?

Soweit die Baukunst. Die gleiche Neigung zur romanisch-

byzantinischen Ausdeutung besteht auch bezüglich der Ausstattung der vorromanischen und vorbyzantinischen Bauten. Die Zahl der Gelehrten, die mit der gefärbten Brille irre gehen, ist da noch viel grösser als im Gebiete des Bauens selbst, weil über Ornamentik jeder schreiben zu können glaubt, ob er nun die einschlägigen Denkmäler kennt oder nicht. Ein gutes, aber unmethodisches Buch, das kürzlich erschienen ist, Adama von Scheltemas « Die altnordische Kunst » 1923 ist wie Lehner lehrreich in der Aufbringung des denkmalkundlichen Stoffes ; es hat auch wesenswissenschaftliche Gesichtspunkte, sogar ganz dogmatisch ausgebildete, aber es vergewaltigt den wertvollen Arbeitsstoff von vornherein durch Erklärungen, die den römisch-byzantinischen Anstoss für die beginnende christliche Zeit insofern vorwegnehmen, als auch dort die Bedeutung des Holzes ganz unbeachtet und beim Aufkommen des Tierornamentes die bisherige Erklärung durch spätrömische Anregungen beibehalten wird. Scheltema weiss nichts von einem asiatischen Nordstrom, der gerade für die germanische Tierornamentik als Anreger bahnbrechend gewesen ist. Er ist darin einfach die üblichen Wege insbesondere die des führenden Werkes von Salin « Altgermanische Tierornamentik » 1904 weiter gegangen.

Der Führer in der byzantinischen Schutzimpfung gegen jede Erkenntnis des wahren Sachverhaltes ist Raffaele Cattaneos « L'architettura in Italia dal secolo VI al mille circa » 1888 gewesen. In diesem Werke, das zuerst gewissenhaft die Denkmäler der longobardischen Kunst in Italien zusammenstellt, aber damit nicht zufrieden auch noch « Ricerche storico-critiche » bieten wollte, wird Byzanz als der Schöpfer des Bandgeflechtes hingestellt und mit den Begriffen « stile latino-barbaro » und « bizantino-barbaro » gewirtschaftet, als wenn sie selbstverständlich wären. Gewiss für den Huma-

nisten sind sie das, sogar unverwüstlich, wie die Arbeiten von Riegl und Zimmermann gezeigt haben. Aber endlich einmal muss doch die Besinnung kommen.

Wenn man das zwei- und dreistreifige Band ebenso in der altchinesischen Kunst wie überall da verbreitet sieht, wohin Nordvölker im Süden vorgedrungen sind, überdies weiss, dass das Band fast seit der neolithischen Zeit das im Norden Europas weitaus vorwiegende Hauptornament ist, dann wird man doch kaum noch auf die veralteten Beschaueransichten von Cattaneo und Riegl zurückgreifen, sondern mit der Untersuchung wissenschaftlich Ernst machen. Man wird dann auch die Frage untersuchen, ob z. B. die Kroaten nicht unabhängig von den Longobarden in Italien das dreistreifige Bandgeflecht nach dem Balkan mitgebracht haben, ähnlich wie die Westgoten nach Spanien und schon in der Zeit weit vor Christi Geburt die Iranier und andere indogermanische Völker an die Nordgrenze von Vorderasien.

1. *Beharrung.* — Der Beginn der christlichen Zeit ist für den Norden zugleich das Ende der Vorgeschichte. Glaubt man wirklich, dass dieser Norden Europas in Jahrtausende alter Eigenentwicklung so wenig Widerstandskraft in der Bildenden Kunst gezeitigt hätte, dass Rom und Byzanz damit auf den ersten Anhieb fertig wurden und erst viel später eine Reaktion eintrat, eben die, die zur Ausbildung des sog. romanischen und gotischen Stiles im Westen und schon früher zu jener Kirchenbaukunst im Osten führte, die wir gemeinhin als byzantinisch bezeichnen?

Es gibt überall, wo das Christentum nach dem Norden vordrang, eine Zwischenschicht, in der die angestammte Art des Nordens sich auch im Christentume behauptete, sowohl im Bauen wie im Ausstatten. Im Norden selbst ist davon freilich nur wenig erhalten, weil dort zumeist in Holz gebaut

wurde und davon so gut wie nichts erhalten ist. Aber zweierlei Wege scheinen, wie neue Funde bezeugen, nicht aussichtslos, um diese ungeheure Lücke auszufüllen : erstens der Weg der Ausgrabungen. Freilich, wenn sich alle Welt durch den Namen Tutenkhamon in den Bann schlagen lässt und die Augen wie geistesabwesend lediglich nach dem Süden richtet, dann kann es nicht vorwärts gehen. Schon 1907 wurde in Norwegen das Osebergsschiff, das köstlichste jener « Königsgräber » des Nordens, gefunden, die den Vergleich mit Aegypten wohl aushalten, wenn auch im wesentlichen nur der bescheidene Rohstoff Holz verwendet ist. Dazu kommen die längstbekannten und wie durch ein Wunder erhaltenen norwegischen Holzkirchen des Mittelalters, an der Spitze Urnes mit seinen künstlerisch vollendeten Schnitzereien. Der zweite Weg ist der des Rückschlusses von den Holzkirchen des 16. bis 18. Jhd. In ihnen lebt noch viel von der alten Ueberlieferung. Das gilt besonders vom Blockbau der Slaven. Die beharrenden Kräfte von Lage, Boden und Blut wirken dort so stark, dass man von der Ukraine, Polen und der Čechoslowakei aus ebenso wie von Nordrussland (und Finnland) aus noch manches von den Voraussetzungen der vorbyzantinischen Zeit nachweisen kann.

Schwieriger ist die Arbeit im Gebiete der Ausstattung, weil da im Norden die auf die Ausstattung der Geräte beschränkte, vor der Abwanderung der Longobarden und Kroaten übliche Füllung von Streifen und Flächen durch das Bandgeflecht in ihrem Rohstoffe Holz zumeist zu grunde gegangen ist. Immerhin werden sich auch da durch Ausgrabungen und Rückschlüsse aus der heutigen Volkskunst vielleicht noch Wege zur Ausfüllung dieser beklagenswerten Lücke finden lassen. Ich erhoffe hier besonders viel von der wissenschaftlichen Bearbeitung der volkstümlichen Stickereien der Slaven, die nicht wie in Westeuropa den letzten Stilmoden

nachgingen, sondern beharrlich an den alten nordischen und östlichen Formen festhielten. Einen beachtenswerten Zeugen in Stein hat Sokolowski in den « *Sprawozdania historyi sztuki w Polsce* », VIII S. CCCCXIV abgebildet. Man lese dazu die bezeichnende Discussion.

2. *Wille*. — Die bedeutendste Blüte verkehrter Deutung der vorromanischen Zeit hat die Forschung in der Ausrufung der Kultur Karls des Grossen als einer Renaissance getrieben. Ich habe bereits 1904 in meinem Buche « *Der Dom zu Aachen und seine Entstellung* » dagegen Einwände erhoben und auf den lebendigen, im Osten sowohl wie im Norden vorhandenen Strom der Kunst hingewiesen, Er war im Frankenreiche derart stark, dass Westeuropa damals schon jene Führung in der Bildenden Kunst gegen Rom und neben Byzanz wie dem Islam anzutreten begann, die dann nach dem Jahre 1000 zur entscheidenden Blüte führte. Im Osten und bei den Slaven lagen die Verhältnisse weniger günstig. Dort hat der Hof von Byzanz und seine Machtgesinnung stärker ansteckend gewirkt und wie bei den Westslaven die katholische Kirche zur Annahme der romanischen, so hat bei den Ostslaven der orthodoxe Hof und die Kirche zur Annahme der byzantinischen Baugestaltung geführt. Die bescheiden fortlebende Holzbaukunst trat neben den Steinkirchen dieser Richtungen so zurück, dass man sie heute erst wieder in die Kunstgeschichte einführen muss und damit allgemeinem Nasenrümpfen begegnet. Auch in der Kunstforschung hat sich der Wille der vereinigten Mächte von Hof, Kirche und Bildung durch Jahrhunderte alleinherrschend durchgesetzt und man ist gerne geneigt, den Versuchen, auf die verschütteten Wege der Nordkunst zurückzugreifen, mit dem Vorwurf des nationalen Chauvinismus zu begegnen ; ich denke, dem Verfasser wird man mit derartigen Sophistenkniffen nicht kommen dürfen.

Der grösste Feind der bescheiden schmückenden Nordkunst war die vom Süden nach dem Norden schon in römischer und dann neuerdings in chrislicher Zeit vordringende Darstellung. Die Macht, ob sie nun vom Hofe, der Kirche, oder von Bildungsströmen, wie der Scholastik und dem Humanismus ausging, bedurfte der menschlichen Gestalt, um durch sie schauspielernd jene Geistigkeit durchzusetzen, mit der allein sie sich festgegründet behaupten konnte. In den slavischen Gebieten ist der Verdrängungsprozess noch entschiedener durchgeführt worden ; die Bilderstürme, nichts anderes als das Wiedererwachen der Nordgesinnung in der Bildenden Kunst, haben dort noch weniger Erfolg gehabt als im Westen.

3. *Bewegung*. — Die byzantinischen Studien verführen dazu, die slavische Welt immer nur von Süden anzusehen. Ich habe mich in mehreren Aufsätzen bemüht, zu zeigen, dass die Nordwelt eigenartig ist und durch Völkerwanderungen sowohl, wie durch natürlichen Verkehr der Güter eine Kraft darstellt, die schon als Bewegung an sich die grösste Beachtung auch noch in einer Zeit verlangt, wie sie die der entstehenden christlichen Geistigkeit darstellt. Man lese dafür meinen Versuch « Die asiatische Kunst » am Kopfe des neuen Jahrbuches der asiatischen Kunst 1924 nach oder ähnlich die Auseinandersetzung « The northern stream of art from Ireland to China and the southern movement » im ersten Bande des « Year Book of oriental art ». Es ist widersinnig, sich vorzustellen, dass die Germanen, die nach Rom vordringen, und die Slaven, die auf Byzanz und nach dem Westen losziehen, nicht eine Bewegung hervorgerufen haben sollten, die der Wille der vom Süden übernommenen Kirche, des Hoflebens und der griechisch-lateinischen Bildung von Anfang an erstickt haben kann. Vom Bauen ist oben genug die Rede gewesen ; eine reine Bewegungsercheinung aber

ist vor allem die Ausbreitung des nordischen Schnauckstiles über den gesamten Süden, soweit Germanen und Slaven vordrangen, eine Bewegung, die Jahrhunderte früher schon mit dem Vordringen der iranischen Nordkunst in die Gebiete des Hellenismus derart vorbereitet wurde, dass die spätrömische und frühbyzantinische Kunst an sich als halb iranisch, d. h. nordisch betrachtet werden müssen. Im Islam setzt sich dann der volle Sieg der Nord- und Nomadenkunst auf dem Südboden durch. Wer sich um alle die Bemühungen der letzten Jahrzehnte, diese Sachlage nachzuweisen, nicht kümmert, der muss freilich jetzt, wo ich den folgerichtigen Schritt für Europa durchführe, von den Dingen überrascht werden und leicht zu dem Glauben neigen, es handle sich um einen Einfall und Behauptungen, die heuristisch ganz fruchtbar sein mögen, aber in Wirklichkeit keinen Boden unter den Füßen hätten.

IV. Beschauer.

So sehr ich bedaure, dass der grosse Krieg mit der Aufrichtung unzähliger Nationalstaaten geendet hat ⁽¹⁾, statt eine übernationale Ordnung zu schaffen, so sehr muss ich wünschen, dass kulturell endlich einmal der humanistisch uniformierende Bann gebrochen und die nationalen Heiligtümer geöffnet werden — freilich auf streng wissenschaftlichem Boden. Statt der ewig auf ihren Vorteil bedachten Politiker brauchen wir den selbstlos im Dienste der Sache stehenden Forscher, der in die Bearbeitung der historischen Zeit nicht allein mit der Kenntnis der griechischen und lateinischen Quellen eintritt, sondern vor allem die prähistorischen und volkskundlichen Voraussetzungen jenes Erdraumes kennt, mit dem er sich beschäftigt. Nur auf diesem Boden lassen sich Fragen wie gerade die nach dem Eingreifen von Rom und

⁽¹⁾ Il va sans dire que cette opinion politique n'engage que notre illustre collaborateur. — N. d. I. R.]

Byzanz in die Nordgebiete Europas bei Ausbreitung des Christentums beantworten. Nachdem ich durch Jahrzehnte den Osten auf die Anfänge der christlichen Kunst hin abgesehen hatte, bin ich seit bald zehn Jahren im Norden tätig, wohin ich nach dem Durchwühlen von fast ganz Asien von Iran aus, gegen meinen Willen geradezu, abgedrängt wurde. Ich sehe jetzt, dass es vielleicht wichtiger für Europa ist, sich auf den Norden der vorrömischen und vorchristlichen Zeit zu besinnen als darauf, dass das Christentum ebenso wie die Geschichte der weltlichen Macht und der Bildung eine bedeutsame Vorgeschichte im Oriente hatte, bevor sie das wurden, was dann der Westen daraus gemacht hat. Das ist das eine. Die andere wichtige Schwenkung muss sich in der Richtung bewegen, dass wir unter voller Anerkennung der in den letzten fünfzig Jahren ausgebauten philologisch-historischen Methoden der Denkmalkunde endlich dazu übergehen, Methoden für die Wesenswissenschaft und die Entwicklungsforschung zu finden. Ich habe 1923 in meinem Buche « Die Krisis der Geisteswissenschaften » zu zeigen versucht, wie das im Gebiete der Forschung über Bildende Kunst geschehen könnte. Die Wesenswissenschaft wird die jetzt durch und durch historisch-philologisch festgelegten Fachgebiete durch eine Forschungsrichtung erweitern müssen, die die einzelnen Fächer dem inneren Wesen ihres Forschungsgegenstandes entsprechend aufbaut, die Forschung über bildende Kunst also nach dem künstlerischen Werten, die ich im wesentlichen in fünf Wertgruppen : Rohstoff und Werk, Gegenstand, Gestalt, Form und Inhalt, zu umschreiben suchte. Nur so können wir den subjektiven Beschauer, der womöglich glatt nach seinem Geschmack urteilt, zum wissenschaftlichen Beobachter umbilden. Die Beschauerforschung an sich wird dazu die beste Erziehung an die Hand geben, wenn auch sie planmässig aufgebaut wird. Endlich die dritte

Richtung der sachlichen Einstellung, die Entwicklungsforschung. Die Historiker haben bisher gern eine Geschichtsphilosophie dafür verantwortlich gemacht und mit Weltanschauungen u. dgl. gearbeitet. Alles das bietet vorzügliches Material für die Beschauerkritik, nicht aber für eine in Entwicklungsfragen notwendig unbefangene Einstellung auf die entscheidenden Kräfte und Mächte. Ich lege das Hauptgewicht auf die bisher in der Forschung gern zurückgeschobenen, beharrenden Kräfte von Lage, Boden und Blut und trenne streng davon etwas, was gerade in den byzantinischen Studien nur zu sehr in den Vordergrund gestellt worden ist, die Macht von Kirchen, Höfen und Bildungsströmen. Sie haben die Entwicklung eher unterbrochen als gefördert, so Byzanz selbst überall da, wo es auf die Durchsetzung seiner Machtszenierung hinarbeitete und die bodenständigen Keime unterdrückte. Ganz anders zu werten sind reine Bewegungskräfte, wie Völkerwanderungen oder Verkehrsbewegungen, die eine natürliche Ausbreitung förderten und das, was sie auf fremdem Boden vorfanden, nicht immer ohneweiteres vernichteten. Die byzantinischen Studien werden gut tun, die vom Norden nach dem Süden strebenden Kräfte in Wesens- und Entwicklungsfragen ebenso zu beachten, wie das, was nach dem Norden vorzudringen sucht. Nicht die Länder und Völker, sondern die der Weltherrschaft zustrebende Geistigkeit steht bisher im Vordergrund. Man wird in Zukunft Lage, Boden und Blut nicht mehr als wissenschaftlich unfassbar beiseite lassen dürfen, vielmehr Methoden suchen müssen, die uns ein Verwerten dieser wichtigsten, treibenden Kräfte auch in den byzantinischen Studien ermöglichen.

Josef STRZYGOWSKI.

Discours politiques de Thémistius dans leur rapport avec l'antiquité

Jusqu'à présent, l'opinion qu'avec Aristote se termine le développement de la pensée politique grecque jouit d'une autorité universelle. On estime généralement que la littérature grecque d'époque tardive, y compris la byzantine, ne représente qu'une simple répétition de ce qu'exprime la littérature antique ⁽¹⁾. Les partisans de cette opinion pensent que la littérature grecque des siècles post-classiques n'a qu'un caractère *archéologique*, et non point *vivant* ; elle traite les mêmes sujets que la littérature classique, mais ces sujets, chez elle, seraient sans lien avec les faits sociaux concrets. Les problèmes politico-philosophiques n'auraient eu pour elle qu'un intérêt littéraire et non plus social ; aussi ne pourrait-elle rien ajouter à ce que nous a donné la philosophie antique.

Dans cette vue, il y a, naturellement, quelque réalité. Tout le-monde accorde que la littérature grecque d'époque tardive est beaucoup moins originale et moins belle, en ce qui concerne la pensée politique, que la littérature de l'antiquité. Mais, exprimée dans une forme aussi générale, cette opinion doit faire naître des doutes. On peut douter, vraiment, que la littérature d'époque tardive ne constitue qu'une simple répétition de l'antique, et qu'elle soit vraiment privée de tout contact avec la vie.

En particulier, en ce qui concerne la littérature byzantine, il faut considérer que les idées politiques de l'antiquité, cette

⁽¹⁾ Par exemple, R. SCHÖLL, *Die Anfänge einer politischen Litteratur bei den Griechen*, 1890, pp. 36-37.

littérature les a reçues non seulement *directement*, de Platon, d'Aristote et des autres philosophes classiques, mais davantage encore, de troisième main, c'est-à-dire par l'intermédiaire d'écrivains qui, eux-mêmes, étaient nourris de la pensée antique, mais qui ne reproduisaient pas cette pensée littéralement, qui la modifiaient considérablement, en adaptant les conceptions politiques de l'antiquité à de nouvelles préoccupations philosophiques et à de nouvelles relations sociales. Les principaux d'entre ces intermédiaires entre la littérature antique et la byzantine furent, à l'époque hellénistique, Dion Chrysostome, à la première époque byzantine, Thémistius et Synésius.

Pour estimer à sa juste valeur la littérature politique de Byzance, il faut provisoirement renoncer aux formules générales semblables à celles que nous avons citées plus haut, et se consacrer d'abord à un examen détaillé des moyens que Byzance eut à sa disposition pour faire la connaissance de la pensée antique. Des études préliminaires de ce genre doivent montrer quel était le cycle des conceptions politiques que la littérature byzantine pouvait emprunter à l'antique, et sous quel aspect ces idées lui parvinrent. Le présent article est, ou voudrait être, un spécimen d'une étude de ce genre. Thémistius appartient sans doute au nombre des écrivains les plus cultivés du IV^e siècle ; la littérature antique lui était familière et, en même temps, il était au centre même des relations sociales et politiques de son temps. D'autre part, il a exercé une grande influence sur les siècles suivants, sur la littérature byzantine proprement dite, et cela, en partie directement, en partie par l'intermédiaire de Synésius ; avec celles de Synésius, ses œuvres formaient la lecture favorite des byzantins cultivés. C'est pourquoi, expliquer le caractère et le degré de sa dépendance à l'égard de la littérature politique de l'antiquité me paraît d'une nécessité scientifique vraiment **urgente** et essentielle.

I.

Une connaissance, même superficielle, des discours de Thémistius montre qu'il se rencontre chez lui quelques thèmes favoris auxquels il revient sans cesse, et qu'il développe avec amour. On peut énumérer cinq de ces thèmes fondamentaux : 1^o *L'État et la philosophie* ; 2^o *La philanthropie* ; 3^o *Les devoirs de l'État* ; 4^o *La liberté de conscience* ; 5^o *L'idéal du Prince*. Tous ces thèmes, à l'exception du quatrième, ont été transmis à Thémistius par la philosophie grecque antique. Ceci nous fournit un précieux fil conducteur pour l'analyse de ses idées politiques. Il s'agit d'examiner sous quelles formes lui sont parvenus ces problèmes, comment il les adapte aux circonstances de son temps, et enfin, ce qu'il apporte de nouveau dans leur solution. Si nous envisageons les thèmes indiqués, tous les discours politiques de Thémistius peuvent être partagés en cinq groupes, suivant celui de ces cinq thèmes qui joue le rôle principal dans chaque discours.

1^o Le premier discours, selon l'ordre du temps, dans lequel est développé le thème de l'État et de la philosophie, fut prononcé par Thémistius en 355, et adressé à l'empereur Constance. Dans le recueil de ses discours, il porte le titre : εἰς Κωνσταντίον τὸν αὐτοκράτορα, ὅτι μάλιστα φιλόσοφος ὁ βασιλεὺς.

Tous les écrits de Platon, dit Thémistius, prouvent en substance une idée ; et cette idée, c'est que seul le philosophe peut régner. La philosophie n'est autre chose qu'une assimilation à Dieu, pour autant qu'une telle assimilation est possible à l'homme ; mais quel est le trait caractéristique de Dieu ? Le même Platon affirme que Dieu fait sans cesse le bien ; en conséquence, l'assimilation à Dieu, ou la philosophie, consiste précisément à faire le bien. Le philosophe

connaît ce bien, le roi, en outre, peut le réaliser ⁽¹⁾. Mais, comme le philosophe principalement s'efforce de soumettre ses actions à la direction de la raison, de même, lui seul peut être un véritable roi. On ne peut devenir roi, on ne peut que *naître* roi. Le roi est semblable à la reine des abeilles, qui naît spontanément, et à laquelle, volontairement, se soumet toute la ruche. Le roi légitime et naturel se distingue des autres hommes, non par des signes visibles, mais par ses tendances philosophiques. Nourri de la philosophie, le roi a le don de conquérir tous les hommes par les armes et par la parole. C'est par là qu'il se distingue des autres rois. Dans ce même discours est exposée la différence entre le roi et le tyran. Le roi se fonde sur la vertu, et a en vue le bien de ses sujets. Le tyran est l'esclave de ses passions, et agit dans son propre intérêt ⁽²⁾.

Dans son Πενταετηρικός, Thémistius, presque avec les expressions mêmes de Platon (*Resp.*, VI, 496-497) dépeint la situation difficile des penseurs dans un État où règnent l'ignorance et l'illégalité. Lui aussi, comme Platon, voit la seule issue dans l'espoir de voir paraître un « jeune et noble tyran », γενναῖος τύραννος. Ce jeune souverain éclairé, doux, affable, dont Platon attend la rénovation de la vie sociale, est aussi le rêve favori de Thémistius ⁽³⁾. Mais il se sépare de Platon sur un autre point. A son avis, Platon a eu grand tort (ἀτεχνῶς) de dire que le mal ne disparaîtra pas avant que les philosophes ne soient rois ou les rois philosophes. Thémistius conçoit autrement les rapports entre le pouvoir et la philosophie. Les bonnes actions, non les belles paroles, distinguent le vrai souverain ; le roi doit agir, et non philosopher ;

⁽¹⁾ THEMISTII *Orationes emend.* a G. DINDORFIO, p. 41 : ὁ μὲν ἐπίσταται μόνον, ὃ δὲ καὶ μιμεῖται.

⁽²⁾ Pp. 42-45.

⁽³⁾ Pp. 125-133.

mais il doit écouter (ἐντυγχάνειν εὐπειθῇ καὶ εὐήκοον) ceux qui philosophent, et profiter par leur intermédiaire des leçons de la philosophie. L'affaire du roi (ou de l'empereur) est de conserver, de protéger, de sauver (σώζειν) ses sujets, et pour cela il doit posséder, non la connaissance de la philosophie, mais la *technique* ⁽¹⁾ du gouvernement. Plus indispensable encore pour lui, est la vertu, ἀρετή; celle-ci est si importante, qu'il vaut mieux se soumettre à un étranger vertueux qu'à un compatriote capable de tous les crimes ⁽²⁾. Le roi est l'image, la figure de la royauté elle-même (εἰκὼν τῆς βασιλείας); il est, de plus, pour ses sujets, la loi personnifiée, νόμος ἔμψυχος.

A cela, Thémistius associe une certaine conception organique de l'État. Il parle du corps de l'État ⁽³⁾, σῶμα τῆς βασιλείας, par quoi il entend, surtout, le territoire.

Dans le Προτρεπτικός adressé au jeune Valentinien, Thémistius parle de la nécessité de l'éducation pour le souverain. Il lui faut apprendre que le pouvoir ne doit pas inspirer la crainte, mais l'estime, αἰδώς. Ses serviteurs doivent être Θέμις, Δίκη et Νόμος; le pouvoir doit régner sur des hommes libres, non sur des esclaves. La plus haute sagesse à laquelle le souverain puisse atteindre, c'est la pensée qu'il doit imiter le souverain céleste (ὁ τοῦ οὐρανοῦ βασιλεύς), qui gouverne avec une infinie douceur et un grand amour des hommes. L'ordre cosmique (τάξις) est le modèle pour les souverains terrestres, et eux-mêmes doivent être des modèles pour leurs sujets, non seulement en leur donnant des lois écrites, mais encore, en leur apparaissant comme la personnification même de la loi.

Dans le discours connu sous le titre de Περὶ τῆς ἀρχῆς, et dans lequel est discutée la question de la *compatibilité*

(1) P. 127.

(2) Pp. 135-137.

(3) P. 140.

de la philosophie avec la profession de sénateur, Thémistius exprime son opinion sur l'importance de la philosophie pour la société. Exposant brièvement l'histoire de la philosophie, il arrive à la conclusion que l'activité pratique, et en particulier l'activité sociale, ne sont pas contraires à la philosophie. L'exemple de Musonius qui avait refusé d'être conseiller de l'empereur, montre seulement que les « rois » ne donnent pas toujours l'impression qu'ils prendront au sérieux les leçons de la philosophie (1).

2) Au second thème est consacré un des plus longs discours le *Περὶ φιλανθρωπίας*. Ici Thémistius s'occupe de la conception du véritable Roi, ἀληθινὸς βασιλεύς. Comme la vertu de l'homme se distingue de la vertu de l'animal, ainsi en est-il de la vertu spéciale du Souverain, la *φιλανθρωπία*. La justice, la prudence et les autres vertus en découlent. Thémistius le prouve par le raisonnement que voici. Dieu, le roi du Ciel, n'est appelé par personne, ni « courageux », ni « tempérant », mais tous sont d'accord pour lui attribuer la *φιλανθρωπία*.

Montrant de l'amour pour l'homme, le roi manifeste en même temps de l'amour pour Dieu (θεοφιλής). Le tyran, au contraire, n'a pas de « philanthropie » ; il n'aime que ses passions auxquelles il est asservi. Outre ces conceptions métaphysiques, Thémistius se livre encore à des considérations psychologiques. Il insiste sur le fait qu'aucune entreprise ne peut réussir à celui qui n'éprouve pas d'amour pour cette entreprise (2). Et, de même que le pasteur doit aimer le troupeau qui lui est confié, de même aussi le Roi qui paît le troupeau humain — ἀνθρώπων ἀγέλας — doit lui témoigner de l'amour. C'est seulement à cette condition qu'il peut compter, lui aussi, sur l'amour de son peuple.

Or, Thémistius, par une série de raisonnements, démontre

(1) Pp. 454-461.

(2) P. 10.

que le pouvoir impérial s'appuie non sur la seule force, mais plutôt sur la soumission volontaire ⁽¹⁾. De cette pensée primordiale, il déduit toute une série de conclusions pratiques, en particulier sur l'abolition de la peine de mort, et en général, sur la nécessité, pour la fixation de la peine, de distinguer les degrés de la culpabilité ⁽²⁾, etc.

La même idée est développée dans le discours Φιλάδελφοι ἢ Περὶ φιλανθρωπίας. Le pouvoir et la philosophie, dit ici Thémistius, ont été envoyés sur la terre par Dieu, pour s'occuper des hommes et de leur direction, celle-ci par la voie de l'éducation, celui-là par la voie du gouvernement. C'est pourquoi Dieu institua des rois. Il ne faut pas croire, dit Thémistius, que ce sont les soldats qui élisent l'empereur : son élection est décidée dans les conseils d'en haut, non par l'armée ⁽³⁾. Dériver le pouvoir royal de l'armée ne serait possible qu'à une condition : c'est à savoir, s'il n'agissait que par la force physique ; mais il faut au pouvoir l'ἀρετή. Le vrai souverain obéira à la justice naturelle, τοῖς τῆς φύσεως δικαίσις. Et cette justice dit que les hommes viennent d'une commune origine, et conséquemment, sont tous frères (πάντες ὁμόσποροι καὶ αὐτάδελφοι). Dieu se comporte vis-à-vis de tous les hommes de la même manière, comme un père ; c'est pourquoi le souverain, lui aussi, doit se comporter vis-à-vis de tous ses sujets avec la même φιλανθρωπία. C'est en cela seulement que peut consister son « imitation de Dieu », πρὸς θεὸν ὁμοίωσις ⁽⁴⁾.

(1) P. 11 : βασιλεὶα δὲ ἐκούσιόν τι καὶ οὐ βίαιον.

(2) Pp. 15-16 : ἐξεῖλες τῶν κολαστηρίων τὸν θάνατον, γελοῖον εἶναι φάρμακον νομίσας, ὃ τὸν μὲν νοσήσαντα οὐκ ὀνήσειν, τοὺς δὲ ὑγιαίνοντας ὠφελήσειν ἐπαγγέλλεται. "Ἡ τοῦτο ἔστι τὸ σοφὸν τοῦ κομφοῦ τοῦδε φαρμάκου, οἷς μὲν προτάγεται οὐκ ἔασθαι, οἷς δὲ οὐ προσάγεται, τοὺτους δὴ συμφέρειν ; p. 17 : διακρίνειν ἀμάρτημα καὶ ἀδίκημα.

(3) P. 87 : μὴ γὰρ οἴεσθε τοὺς στρατιώτας κυρίου εἶναι τηλικαύτης χειροτονίας, ἀλλ' ἄνωθεν αὐτῇ κάτεισιν ἢ ψῆφος.

(4) Pp. 92-97.

Dans son discours *Περὶ τῶν ἡτυχηκότων* Thémistius donne à la doctrine de la *φιλανθρωπία* un fondement éthico-métaphysique. La vie est régie par deux principes (*ἀρχαί*), dont l'un est en notre pouvoir, l'autre, non. L'homme peut choisir la voie du bien ou du mal ; cela seul dépend de lui ; mais le bonheur et le succès ne dépendent pas de lui. De cette idée, empruntée à Aristote (*Rhet.*, I, 10), Thémistius tire cette conséquence, que le souverain doit avoir en vue non la gloire, mais la vertu. Platon compare le roi avec la raison humaine (*λόγος*), mais la langue romaine et les lois de l'État (*ἡ Ρωμαίων φωνὴ καὶ ὁ θεσμὸς τῆς πολιτείας*) prouvent que ce n'est pas l'intelligence, mais la piété et l'humanité qui constituent la vertu cardinale du souverain. Thémistius, vraisemblablement, a en vue les titres officiels des empereurs romains, titres mentionnés sur les monnaies, etc... Et comme — d'après sa conviction — la *φιλανθρωπία* est la qualité essentielle de Dieu, il est compréhensible que « le cœur de l'Empereur soit dans la droite de Dieu » : *ὁ νοῦς τοῦ βασιλέως ἐν τῇ τοῦ Θεοῦ παλάμῃ δορυροεῖται* ⁽¹⁾. Cette pensée, que Thémistius a trouvée dans la Bible (*Prov.*, 21, 1), lui plaît beaucoup, et il la répète dans d'autres discours, notamment dans le *Δεκετηρικὸς* et dans le discours *Ἐπὶ τῇ φιλανθρωπίᾳ τοῦ αὐτοκράτορος Θεοδοσίου*. Ici l'influence du christianisme sur les idées politiques de Thémistius est évidente. Dans le même discours se rencontre une autre idée favorite de Thémistius, à savoir que l'amour du souverain pour le peuple produit chez ce dernier une disposition favorable au souverain, le loyalisme, ou la fidélité (*εὐνοία*), sentiment beaucoup plus favorable au pouvoir que le sentiment de la crainte, parce qu'il permet de gouverner sans contrainte (*ἐχόντων, οὐκ ἀκόντων*) ⁽²⁾.

Une idée semblable est encore exprimée dans le discours

(1) P. 107.

(2) P. 113.

Ἐπὶ τῆς εἰρήνης ; ici Thémistius expose la différence entre l'Empire romain qui existait de son temps et l'état antérieur de cet Empire. On peut dire de Cyrus qu'il était φιλοπέρσης ; mais non φιλόανθρωπος. d'Alexandre qu'il était φιλομακέδων. d'Auguste qu'il était φιλορώμιος. Mais celui qui veut être un vrai βασιλεύς ou simplement un βασιλεύς (βασιλεύς ἀπλῶς), celui-là doit veiller également au bonheur de tous, et par conséquent être φιλόανθρωπος ⁽¹⁾. Dans cette formule, qui ne se rencontre pas dans la philosophie antique, il faut voir une allusion à la signification mondiale, universelle de l'Empire. C'est en partie de là que vient la pensée de Thémistius, que l'Empire doit épargner ses ennemis, c'est-à-dire que la guerre ne doit pas avoir un caractère d'extermination ⁽²⁾. Il est curieux que cela soit dit dans le discours sur la conclusion de la paix (370).

Dans le discours Δεκετηριῶς, Thémistius démontre la même idée, c'est à savoir que la φιλανθρωπία est la principale chose qu'il faut demander à l'empereur. Il interprète la pensée : « le cœur du roi est dans la main de Dieu » dans ce sens que le bon roi pense exclusivement à faire ce qui plaît à Dieu ⁽³⁾. De là il tire cette importante déduction que *princeps legibus solutus est*. Le juge est obligé de se conformer (ἀκολουθεῖν) strictement à la loi, mais le roi est maître de la loi, et règle son action (τοῦ νόμου ἄρχειν) ⁽⁴⁾.

Dans le discours Ἐπὶ τῇ φιλανθρωπίᾳ τοῦ αὐτοκράτορος Θεοδοσίου, Thémistius établit la philanthropie comme la vertu capitale (ἐξάρχος) des souverains, plus haut que la justice et plus haut que la piété (εὐσέβεια). L'empereur est maître de la vie (ἐξουσία ζωὴν ἐπιδοῦναι) il est le Sauveur (σωτήρ) ⁽⁵⁾. Il s'appuie, non sur la crainte, mais sur la bonne

(1) P. 158.

(2) P. 159 : μάλλον θεῷ παραπλήσιοι τῶν ἀναιρούμενων οἱ πῦρροντες.

(3) Pp. 175-176.

(4) P. 182.

(5) P. 279.

volonté de la population ; c'est pourquoi, il est au-dessus de la loi, il la corrige au besoin et il tempère son action ⁽⁶⁾.

3) A la question des tâches du pouvoir sont consacrés principalement deux discours de Thémistius. Le premier — l' Ἐρωτικὸς ἢ περὶ κάλλους βασιλικοῦ, prend, comme point de départ, les idées du *Phèdre* et du *Banquet*. L'empereur est comparé ici avec le pasteur, sa tâche est de conserver le peuple (σώζειν) et de veiller au bien de tous ⁽²⁾. Son but final est le bonheur commun, l'εὐδαιμονία, auquel tous aspirent. De là, Thémistius tire la conclusion complètement inattendue que le roi doit profiter des conseils. Sa résolution en effet, est plus solide, si elle a été précédée d'un examen plus complet. Thémistius allègue l'exemple des rois homériques et des Césars romains dont beaucoup avaient leurs conseillers philosophes : Titus avait Musonius, Trajan avait Dion ⁽³⁾.

Un point de vue semblable est exposé dans le discours Τίς ἡ βασιλικωτάτη τῶν ἀρετῶν ; Thémistius y parle des poètes qui ne chantaient que les exploits guerriers des souverains. Cependant, la tâche du pouvoir ne se borne pas à la seule défense du pays. Pareil au Pasteur (ποιμὴν λαῶν), le roi a cependant devant lui une tâche beaucoup plus compliquée. Bien différent en cela des animaux, l'homme fait la guerre, non seulement à ses ennemis, mais encore à tous ses congénères. La lutte sociale crée le besoin de lois et de tribunaux que ne connaît pas le monde animal, et qui ont pour but de protéger les hommes (πρὸς σωτηρίαν ἀνθρώπων). Ainsi la *technique* du gouvernement des hommes (ἀνθρωποκομικὴ τέχνη), que l'on peut appeler aussi βασιλικὴ οὐ πολιτικὴ τέχνη

(1) P. 277 : βασιλεῖσιν ἐκ τοῦ οὐρανοῦ κατέπεμψεν εἰς τὴν γῆν, ὁ θεός, ὥπως ἂν εἴη κατὰ φύσιν τῶ ἀνθρώπῳ ἀπὸ τοῦ νόμου τοῦ ἀκινήτου ἐπὶ τὸν ἔμπνουν καὶ ζῶντα.

(2) P. 230.

(3) P. 210.

est quelque chose d'absolument différent de la technique de la conduite des animaux ⁽¹⁾.

Le premier devoir de l'État est de défendre la justice, φυλάττειν τὴν δίκην, et de veiller à la δικαιοσύνη et à l'ἐδίκη. De plus, le pouvoir doit encore avoir soin des hommes (être « φιάνθρωπον ») et se préoccuper de leur bonheur ⁽²⁾.

Comparant le roi avec le pilote, Thémistius trouve qu'il suffit au second d'avoir la τέχνη, tandis que le premier a besoin de l'ἀρχικὴ ἀρετή qui constitue la condition du progrès moral de la société ⁽³⁾. De plus, le souverain pour s'acquitter du devoir qui lui incombe, doit posséder de l'expérience, ἐμπειρία.

4) A la question de la liberté religieuse sont consacrés deux discours de Thémistius : l'Ὑπατικός (à Jovien, 364) et le discours, publié en langue latine, adressé à Valens, et prononcé vers l'année 374.

Dans le premier discours, Thémistius démontre que le domaine de la vertu et de la piété est au delà des limites de la contrainte. On ne peut prescrire à personne d'être dans une bonne disposition; *a fortiori*, on ne peut obliger personne à être pieux ou à aimer Dieu ⁽⁴⁾. Et Dieu lui-même, qui a déposé dans l'homme le penchant à la piété a laissé au libre arbitre de chacun la modalité du culte (τὸν τρόπον τῆς θεραπείας). Ainsi est fondée la liberté de la pensée, ἐλευθέρα γνώμη. Les lois ne doivent pas supprimer la noble concurrence sur le terrain de la foi religieuse (τὴν ἀγαθὴν ἔριν), parce que plus d'une voie mène à Dieu ⁽⁵⁾.

Dans le second discours, presque les mêmes idées se

⁽¹⁾ P. 230.

⁽²⁾ P. 237.

⁽³⁾ P. 240 : σοφῶς εἰρημένον τὸ ἀρετῶσι οὐ λλοὶ ὑπὸ τῶν ἀγαθῶν βασιλέων.

⁽⁴⁾ P. 80.

⁽⁵⁾ P. 81.

trouvent répétées. L'auteur loue l'empereur Valens d'avoir laissé chacun libre de choisir la religion qui lui plaît ; il a compris que la vertu et le sentiment religieux ne sont pas des choses sur quoi l'empereur ait pouvoir. Là où il faut du travail physique et corporel, on peut forcer les hommes ; mais l'activité de l'esprit et les dispositions de l'âme sont libres. Thémistius, de cette manière, nie les droits du souverain dans la sphère religieuse, et voici par quels arguments. Derrière tout acte du pouvoir, dit-il, il y a une contrainte physique, ce que n'admet pas la religion. On ne peut nier que la pensée de Thémistius rappelle fortement l'aphorisme attribué à son contemporain Théodoric : *Religionem imperare non possumus, quia nemo cogitur ul credat invitus* ⁽¹⁾. Lorsque le pouvoir intervient, dans le domaine religieux, ceci n'a d'autre résultat que de faire que les sujets dissimulent leurs convictions. En religion, comme dans les sciences, la différence des opinions, *varietas opinionum*, constitue une force féconde et stimule l'émulation.

5) Le dernier groupe est constitué par les discours, où Thémistius indique l'idéal du Souverain et définit ses obligations.

Dans le *πρεσβευτικός*, Thémistius compare l'Empereur avec le tyran. Ici aussi il rappelle le rêve de Platon qui voulait un βασιλεὺς νέος, σώφρων, μνήμων. Le βασιλεὺς l'emporte non pas par la cruauté, comme un tyran, mais par la douceur (*πράοτης*) ; il apprécie l'instruction et la philosophie. Il sait très bien que l'εὐνοία est supérieure à toute contrainte et, par conséquent, il agit, non par crainte, mais *ἔρωτι καὶ πόθῳ* ⁽²⁾.

Dans le discours *Εἰς τὸν αὐτοκράτορα Κωνσταντῖνον*, qui appartient approximativement au même temps, Thémistius

(1) P. 186 : *esse quaedam ad quae inviti nulla ratione compelli possint.*

(2) Pp. 53-57.

énumère les qualités par lesquelles l'Empereur doit se distinguer : φιλανθρωπία. σωφροσύνη. ἀλήθεια. παρότης. δικαιοσύνη. Le miroir qui dira au souverain s'il répond à ce modèle c'est l'État dans son ensemble (ξύμπασα ἡ πόλις) : s'il est florissant, c'est que le trône est occupé par une personne qui en est digne ⁽¹⁾. Les qualités d'un véritable souverain, Thémistius les considère comme innées ; c'est pourquoi il faut naître roi ; le roi sort tout prêt des mains du Créateur, comme la Reine-mère dans la ruche. Et, comme la ruche, aussi longtemps qu'on n'a pas découvert la Reine, présente le tableau d'un désordre complet, de même l'Empire, ou l'État, lorsque sur le trône se trouve un homme qui n'a pas les qualités nécessaires ⁽²⁾.

Le vrai souverain trouve un appui dans la philosophie, et se montre l'exemple et le modèle de tout bien. L'antithèse du vrai souverain est le tyran, sous la figure duquel Thémistius représente Magnence ⁽³⁾.

La courte harangue intitulée Πρεσβευτικὸς εἰς Θεοδόσιον αὐτοκράτορα, dans laquelle Thémistius exprime presque les mêmes idées abstraites, est intéressante en ceci qu'il en déduit le devoir concret dont il attend l'accomplissement de Théodose. Il doit confirmer les mesures prises par ses prédécesseurs en faveur de la population de l'Empire, et en second lieu, relever la dignité et l'importance du Sénat ⁽⁴⁾.

Le discours Περί τῆς τοῦ βασιλέως φιληκοίας est privé au contraire de toute teneur concrète. Ici est fixé un idéal absolument abstrait de l'empereur. Il distingue des rois de « hasard » le vrai souverain, ἀληθινῶς βασιλεύς, qui est promis au trône par la nature même. Thémistius n'est pas

⁽¹⁾ P. 62.

⁽²⁾ Pp. 63-64.

⁽³⁾ P. 67.

⁽⁴⁾ P. 225 : βεβαίως αὐτῇ μένειν τὰς δωρεὰς πάσας, ἅς οἱ σοὶ προπάτορες ἐψηφίσαντο ; *ibid.* : συναυξηθῆναι τιμαῖς τὴν γερουσίαν.

disposé à s'incliner devant le fait. Mais il ne donne aucun critère empirique pour juger le détenteur du pouvoir suprême. Pour lui, l'idée est seule importante. Le vrai souverain, dit-il, est celui dont l'âme aspire vers le ciel et qui, autant que possible, construit l'État terrestre à l'image de l'État universel ⁽¹⁾.

II.

L'examen des discours politiques de Thémistius indique indubitablement qu'il s'est mis sur le terrain des problèmes légués par la philosophie antique. Cette philosophie l'a inspiré. De ses discours il ne résulte pas que l'état politique contemporain ait posé devant lui une question capitale, un problème essentiel, autour duquel tourneraient tous les autres, et pour la solution duquel il devrait s'adresser à la philosophie antique. Chacun de ses discours a son occasion particulière, purement extérieure, et Thémistius s'en sert uniquement pour développer l'un ou l'autre thème dans l'esprit de la philosophie antique. De cette façon, Thémistius appartient au nombre des auteurs pour lesquels la philosophie politique avait surtout une signification littéraire et beaucoup moins, une importance vitale. Ses critères pour l'appréciation des idées politiques lui ont été le plus souvent fournis *ῥῶν* par la vie, mais par les traditions et la culture philosophiques.

Mais il serait peu exact de croire que nous aurions déjà tracé une caractéristique complète de Thémistius, et que cet écrivain soit tout à fait *hors* de la vie. Dans ses discours, on trouve çà et là, pas mal d'allusions aux petits faits et, en général, aux événements politiques de son temps : entrées en charge, avènements, anniversaires, conclusion de la paix, etc... Toutes ces circonstances lui donnaient l'occasion de se tourner

(1) P. 267 : ἡ ψυχὴ ἄνω ὁρῶσα ... καὶ ἀρχομένη, ἐκείθεν ὅσα σίον τε ἀρύεται ἐκ τοῦ οὐρανοῦ τῇ ἐπὶ τῆς γῆς βασιλείᾳ.

vers la philosophie et de montrer leur lien avec les plus hauts problèmes de l'intelligence. Ainsi il apprenait à ses contemporains à traiter avec plus de circonspection les événements de la vie courante. De plus, il faut dire que les problèmes politiques qu'agite Thémistius ont en eux-mêmes une signification éternelle, et que pour cette raison ils conserveront toujours, un sens *profond*, un caractère vivant. Il faut seulement savoir *saisir* leur lien avec la vie : et Thémistius savait le faire.

Les doctrines politiques que nous trouvons dans les discours de Thémistius n'ont pas toutes le même rapport avec la philosophie antique. Les unes se rencontrent chez lui sous la forme même que leur a donnée la philosophie antique ; d'autres lui sont parvenues par des intermédiaires, avec des modifications que le temps y a apportées ; enfin, une troisième série de doctrines n'ont presque aucune racine dans la philosophie antique ou bien n'ont été qu'à peine effleurées par elle. L'attitude de Thémistius à l'égard de l'héritage philosophique qu'il a reçu de l'antiquité n'est pas toujours, non plus, exactement le même. Dans certains cas, il s'est borné à reproduire ce qu'il avait reçu ; dans d'autres cas, il ajoute quelque chose de son cru. Le degré de sa dépendance à l'égard de la littérature antique est différent selon les cas.

Une des principales questions, qui ont attiré vers elles la pensée grecque antique, est la question des rapports du pouvoir avec la loi. Ce fut là le point principal des débats entre les écoles de Platon et d'Aristote. Aristote a considéré comme normal que la Loi règne dans l'État et que le pouvoir soit soumis à la loi, comme les citoyens.

Mais Platon ne considère l'État soumis à la loi comme bon, que conditionnellement, c'est-à-dire qu'il ne l'accepte qu'en présence de l'impossibilité de faire quelque chose de mieux. L'idéal, à son point de vue, serait l'État où régnerait le bon

plaisir d'un sage monarque. D'autre part, toutefois, le trait caractéristique d'un tyran, pour Platon, est l'illégalité de sa conduite et de ses actes, tandis qu'Aristote inclinait à chercher ce trait distinctif dans la prédominance de l'intérêt particulier sur le général. De cette manière, la doctrine de Platon dans cette question aboutit à deux points : 1) L'État idéal ne connaît pas de lois ; 2) dans l'État où règne la loi, le pouvoir lui-même est soumis à la loi. Dans la littérature subséquente, ces questions n'étaient pas toujours distinguées, et au lieu de demander si le pouvoir doit agir selon la loi ou sans aucune loi, très souvent les écrivains ont posé cette question : le pouvoir est-il supérieur ou inférieur à la loi ? De là des hésitations inévitables. Chez Dion Chrysostome par exemple, l'empereur est *μείζων τῶν νόμων*, mais en même temps Dion Chrysostome souligne la *légalité* de l'administration ⁽¹⁾.

Thémistius suit ici, si l'on veut, Platon, mais il n'accepte sa doctrine qu'avec l'interprétation de Dion. Il affirme que le pouvoir n'est pas lié par la loi. Le tyran, pour lui, n'est pas celui qui gouverne en dépit des lois, mais le méchant ⁽²⁾. Le roi est au-dessus des lois, *ὑπεράνω τῶν νόμων*, et il se sert de son pouvoir pour atténuer la sévérité de la loi (*πραΰνειν*), lorsque l'application mécanique de celle-ci serait incompatible avec la vraie justice ⁽³⁾. C'est ici qu'il faut citer une expression caractéristique, *νόμος ἐμψυχος*, appliquée à l'empereur. Cette expression a une histoire, et elle est curieuse. Dans les écrits des anciens Pythagoriciens elle est employée dans deux sens légèrement différents. Parfois, elle a ce sens que le βασιλεύς applique et observe exactement les lois existantes, et pour

⁽¹⁾ Or. 3, § 10 = 62, § 3, or. 76, § 4. Sur la légalité, Or. 1 § 43, 45-46 ; or. 2, § 75.

⁽²⁾ P. 43.

⁽³⁾ P. 17, 182.

cela paraît comme la loi ambulante, comme une source de droit meilleure que la loi elle-même ⁽¹⁾. Parfois, on entend par là que le βασιλεύς est l'incarnation de la Loi suprême et divine, et pour cela ne peut être lié par la loi de l'État ⁽²⁾. Chez les Pythagoriciens de l'âge postérieur s'est consolidée la première signification. Les Cyniques et les Stoiciens lui ont donné la signification de la stricte légalité, κατὰ νόμους πολιτεύεσθαι ⁽³⁾. Thémistius se sert volontiers de cette expression, mais il incline à l'entendre au sens de l'affranchissement de la loi. Parfois, elle a un caractère indéterminé, mais, le plus souvent, Thémistius veut dire que l'empereur étant le reflet de la loi éternelle, il se trouve au-dessus de la loi positive, et, lorsque c'est nécessaire, la corrige ⁽⁴⁾. Aussi, s'il se rencontre chez Thémistius des phrases où il parle de l'obligation où se trouve l'empereur d'observer la loi ou la justice, φυλάττειν δίκην, dans d'autres il est question — et cela plus fréquemment, non de la loi positive, mais de la justice ou de l'équité naturelle. Ainsi se comprend le goût de Thémistius pour le rêve de Platon : le γενναῖος τύραννος ⁽⁵⁾. Il fait contre Platon une polémique à propos des qualités personnelles que doit posséder le réformateur, mais cette polémique n'a guère qu'une signification littéraire, non philosophique ⁽⁶⁾.

Sur la question de savoir quelles qualités sont nécessaires au bon souverain, il y avait dans la philosophie antique deux tendances. Les Cyniques pensaient que pour le roi l'essentiel est d'être un honnête homme ; il suffit qu'il puisse assurer une bonne administration. La philosophie socratico-

(1) MULLACH, *Fragm. phil. graec.*, p. 532.

(2) MULLACH, *op. cit.*, p. 533.

(3) P. FISCHER, *De Dionis Chrysostomi orationis tertiae compositione*, 1901, pp. 32-35.

(4) P. 277 : τῷ μὲν προσήκει ἔπεσθαι τοῖς νόμοις, τῷ δὲ (i. e. βασιλεῖ) ἐπανορθοῦν καὶ τοὺς νόμους ... ἅτε νόμῳ ἐμψύχω ὄντι.

(5) IV *Leg.*, 709-710.

(6) Πεντατηρικὸς, 105b sqq.

platonicienne pensait autrement. De son point de vue, la vertu personnelle, c'est-à-dire la vertu d'un particulier, ne suffit pas au βασιλεύς ; cela ne peut donner encore la certitude qu'il sera un bon souverain. Il lui faut une vertu spéciale, βασιλική ἀρετή. Platon et ses disciples la faisaient consister surtout dans la connaissance. Dion unit les deux points de vue. D'après sa doctrine, le souverain ne pouvait se passer de vertu. Un criminel ne pouvait être un bon prince, en d'autres termes, la morale est obligatoire pour tous. Mais en outre, l'homme qui doit gouverner a besoin de qualités spéciales ⁽¹⁾. Thémistius répète absolument l'opinion de Dion. Il veut voir sur le trône un homme moral et vertueux ; en même temps il parle d'ἀρχικὴ ἀρετή ⁽²⁾.

Que cette vertu royale ou impériale soit, avant tout, la science, la connaissance, Thémistius n'en doute pas. Mais de quelle espèce de connaissance s'agit-il ? La philosophie pure, comme pensait Platon, ou la science positive, comme Dion inclinait à l'affirmer, Dion qui conseillait à l'empereur de s'occuper d'histoire et de littérature, de lire Homère, Xénophon, Ménandre ⁽³⁾ ? Chez Thémistius on remarque une tendance à pousser jusqu'à ces conséquences ultimes l'opinion de Dion. Il place la philosophie au-dessus de tout ; mais en même temps il parle d'ἀνθρωποκομικὴ τέχνη, et l'on peut penser que par ces mots il entendait les connaissances *techniques* comme un recueil de conseils purement pratiques ⁽⁴⁾.

Platon parlait du roi philosophe. Les générations postérieures se sont convaincues que c'était là pure imagination qui ne pouvait être réalisée dans les conditions de la politique réelle. Chez Dion, nous voyons une figure déjà plus proche de

⁽¹⁾ Or. 1 et 3, passim.

⁽²⁾ P. 5, 78-79, 137, 227, 240.

⁽³⁾ Or. 18, §§ 2, 8, 9-14.

⁽⁴⁾ εἰς Θεοδοσίον, 186 d. C'est précisément ce caractère qu'ont les exhortations de Constantin Porphyrogénète à son fils, *De admin. imp., praef.*

la vie, le roi appréciant la philosophie et profitant des conseils du philosophe, son plus proche ami ⁽¹⁾. Thémistius, sur ce point, est hésitant. Parfois, ici encore, il suit Dion. Chez lui, encore, le philosophe ne prétend pas au pouvoir, et se contente du rôle modeste de conseiller ⁽²⁾. Mais parfois il revient à la doctrine de Platon et alors il dit que *μάλιστα εἶναι φιλόσοφον τὸν βασιλέα* ⁽³⁾. En outre, on rencontre encore chez lui cette pensée qu'il est trop tard pour apprendre encore, lorsqu'on a atteint le pouvoir, et qu'en conséquence, posséder des connaissances correspondantes est une condition *sine qua non* pour l'exercice du pouvoir ⁽⁴⁾. C'est là une nouvelle pensée. Il faut la comprendre dans ce sens que le pouvoir n'a pas le droit de considérer le peuple comme une matière sur laquelle il s'exercera, sur laquelle il fera des expériences ; il est obligé de ne poursuivre que des desseins qui peuvent être complètement justifiés. A la base de cette opinion se trouve, naturellement, la foi dans la force de la connaissance.

Avec cette foi se trouve liée la question de savoir quelle est la force sur laquelle, en dernière analyse, s'appuie le pouvoir. Ces forces sont au nombre de deux : la contrainte et la persuasion. La littérature grecque, de très bonne heure, a posé cette question, en opposant l'un à l'autre *φόβος* et *πειθώ* ⁽⁵⁾. Mais avec cette idée que la science individuelle était à la base de l'État, cette doctrine aussi gagna sans cesse du terrain que *πειθώ* est bien préférable à *φόβος*. En d'autres termes : l'État ne doit contraindre personne, par la force, à une conduite déterminée, mais doit *convaincre* les citoyens que cette conduite est belle, et alors, tous agiront librement.

(1) Or. 22, § 5, or. 13, § 33.

(2) Cf. plus haut.

(3) *Εἰς Κωνσταντινίαν*, p. 38, 41.

(4) Cf. *Πεντατηρικὸς*, 113, d.

(5) Chez Platon, *βία καὶ πειθώ*, IV *Leg.* 722b.

Parmi les prédécesseurs de Thémistius, citons Sénèque, et Dion Cassius, qui met dans la bouche de Livie, femme d'Auguste, un discours sur les inconvénients de la contrainte ⁽¹⁾. Thémistius penche évidemment à admettre les avantages de la libre conviction. A son avis, l'εὐνοια est préférable au φόβος. Ἐπιθυμία est supérieure à l'ἀνάγκη, le roi gouverne des sujets ἐχόντων, non pas ἀχόντων ⁽²⁾. Parmi les écrivains qui ont enseigné la même doctrine, il cite lui-même Euripide, Homère, Ésope ⁽³⁾. Mais ce qui est jusqu'à un certain point nouveau chez lui, c'est la justification de ce point de vue, que Thémistius démontre non par l'éthique, mais par la psychologie. La conviction est une force plus puissante que la terreur. A l'aide de l'εὐνοια on peut vaincre la peur, mais il est beaucoup plus difficile de vaincre par la peur un sentiment ou une disposition de l'esprit ⁽⁴⁾.

Un peu différemment se présente la question de savoir si le chef de l'État a besoin de dons innés, ou si n'importe qui pourra gouverner ? La philosophie antique n'avait traité cette question que pour définir le « véritable roi ». Mais ce thème n'avait guère été développé, en partie parce qu'il s'était fusionné avec un autre thème, la nécessité de la connaissance pour le chef de l'État — en partie aussi parce qu'il n'y ait pas pour ce thème un terrain *réel* approprié ; car elle n'a d'importance réelle que pour la monarchie, et l'antiquité classique ne la connaissait guère. Dion, qui lui, a vécu au temps de la monarchie, a posé autrement la question. Déjà chez Platon se rencontre la comparaison avec la reine des abeilles, à laquelle obéit toute la ruche, et qui, par la nature même, a été destinée à la royauté ⁽⁵⁾. Dion, dans son discours

(1) Note de J. Hardouin sur le discours εἰς Θεοδοσίον, 232a.

(2) P. 57, 115, 184.

(3) P. 253.

(4) Φόβος μὲν γὰρ εὐνοίαν οὐκ ἴσμεν καταλυθεῖσιν, εὐνοία δὲ δυναμεις πολλὰς (Εἰς Θεοδοσίον, 231d),

(5) *Politic.*, 301 d-e.

Περὶ βασιλείας revient plusieurs fois à cette image et la développe avec force détails. Se fondant sur ce fait que la reine des abeilles, seule de toute la ruche, ne possède point d'aiguillon, il élabore sa doctrine du βασιλικὸν σημῆον. La nature, d'après sa doctrine, a désigné les forts et les meilleurs pour dominer sur les faibles et veiller sur eux. Dans ce sens, on peut parler d'un roi prédestiné par la nature à ses fonctions et qui a bien plus de droit au pouvoir que celui auquel le trône est parvenu par hasard, par exemple grâce au privilège de la naissance ⁽¹⁾. Thémistius, sans aucun doute, a utilisé Dion. Lui aussi parle de ἄλγηθινὸς βασιλεύς, et plusieurs fois, il revient à la comparaison de l'État avec une ruche et du roi avec la reine des abeilles ⁽²⁾.

Mais l'idée s'enrichit chez lui d'une nuance nouvelle, suggérée par les conditions politiques de l'Empire romain. Sa pensée est que le peuple, et en particulier l'armée, peut élever au trône qui il désire, mais le véritable roi sera seulement celui que Dieu a élu et que la nature a marqué à cet effet. Et lorsque paraît ὁ φύσει βασιλεύς, le monde entier se soumet volontiers à lui ⁽³⁾. Thémistius, de cette manière, se montre adversaire de la doctrine démocratique de l'État ⁽⁴⁾.

En ce qui concerne le caractère même du pouvoir, Thémistius incline à ce point de vue qui avait été exposé par Platon, mais qui ne fut complètement développé que plus tard, notamment chez Dion. Le roi est le pasteur de son troupeau (ποιμήν) ou le pilote du navire social ⁽⁵⁾. Il se trouve infini-

(1) Or. 4 §62-63 : ἐστὶ βασιλεὺς ἐν ταῖς μελίτταις φύσει γιγνώμενος οὐκ ἐκ γένους τοῦτο ἔχων, ὥσπερ ὑμεῖς ... ἐκείνη ἡ μέλιττα ἀνευ κέντρου ἐστίν, ὥς οὐδὲν αὐτῇ ὀέον ὄπλου πρὸς οὐδέναι, cf. Or. 3 §50.

(2) P. 43 : ὥσπερ ἐν σμήνει αὐτοφυῆς ἐκ γενετῆς καὶ αὐτοδίδακτος βασιλεὺς. Cf. p. 64.

(3) P. 283 : Φύεται δὲ καὶ ἐν ἀνθρώποις, ἀλλὰ σπανίως γε οὗτος καὶ ἐν μακρῷ χρόνῳ ... καὶ οὗτός ἐστιν ἀτεχνῶς ὁ μέγας βασιλεὺς. Cf. p. 46.

(4) P. 43 s. f., 87.

(5) *Polit.*, 208 c.; *Crit.*, 100b.

ment au-dessus du niveau commun du peuple qu'il préserve contre tous les malheurs. Ses obligations sont définies, comme consistant à σώζειν ; son but est l'εὐποιία et la φιλάνθρωπία ⁽¹⁾. Le bonheur de la nation est au premier plan ; la justice, l'ordre n'ont qu'une signification secondaire. Ici, Thémistius apparaît en continuateur de Dion et en général de toute la philosophie post-aristotélicienne. Mais il a introduit quelque nuance originale dans la doctrine de la φιλάνθρωπία. C'est sa pensée de la fraternité de tous les hommes. Personne, avant lui, n'a si clairement exprimé cette idée, et nous avons toute raison d'y voir une influence chrétienne. Mais Thémistius, tout en se tenant pour l'essentiel à l'idée du souverain-pilote, dont le talent garantit l'exécution de la tâche qui lui est imposée, Thémistius s'en écarte parfois un peu. Comme Dion, il tempère le principe de l'absolutisme au moyen des principes opposés. Dion allait parfois jusqu'à faire du souverain un simple exécuteur des résolutions de l'assemblée populaire ou du Conseil des Anciens. Thémistius ne va pas aussi loin. Mais il parle de βουλή et il recommande au souverain d'obéir τοῖς ὑφηγουμένοις. Sa pensée est que la résolution serait d'autant plus fondée qu'elle a réuni plus de voix ⁽²⁾. Les racines de cette doctrine sont en dehors des limites de la philosophie antique.

Il se rencontre aussi chez Thémistius des idées pour lesquelles la philosophie antique ne pouvait plus rien lui donner. En premier lieu, il faut citer l'idée de la guerre (ou lutte) sociale, c'est-à-dire l'idée que l'État ne réussira pas à mettre fin à la lutte de tous contre tous, et que cette lutte se continuera dans le cadre de la vie de l'État, seulement sous une forme un peu modifiée. De cela, Dion parle éloquemment

(1) Πολιμῆν, p. 210, 229-230 ; κυβερνήτης, p. 239 ; σώζειν, p. 78, 127, 210 : cf. DION, Or. 2, § 69 ; or. 3, § 82.

(2) Ἐρωτικός, 171-172 : βασιλικωτέρων εἶναι τῆς ἀγγινοίας τὴν εὐπειθίαν : ἑταυροτέρω γὰρ ἢ ἀγαθὴ γνώμη φηφίσμασι πλείοσι βεβαιουμένη.

dans un discours *Περὶ ἀπιστίας*. Thémistius touche à cette question dans son deuxième discours à Théodose. Il est loin de s'exprimer d'une manière aussi précise que Dion, et il ne donne pas à sa pensée un tel développement, mais essentiellement l'idée est la même. La ressemblance entre les deux porte même sur ce point que l'un et l'autre opposent, à cet égard, l'homme aux animaux, dont les sociétés présentent, à leur avis, le tableau d'un ordre parfait et de l'absence de toute hostilité. La différence entre Dion et Thémistius consiste seulement en ceci que le premier déclare que les lois et les institutions sont incapables d'établir une paix définitive dans la société, et pour cette raison, inutiles, tandis que Thémistius du seul fait de la lutte sociale, déduit la nécessité et des lois et des institutions ⁽¹⁾.

Ensuite, parmi les idées « nouvelles » de Thémistius, il faut citer l'idée de l'État universel, introduite par les Stoïciens dans la littérature philosophique. Dion a donné à cette idée une base extrêmement large, et l'a mise en rapport avec toute une philosophie religieuse et politique; chez Thémistius cette idée est développée bien plus facilement, toutefois elle ne lui est pas étrangère. Elle se laisse entrevoir dans deux discours : le *Προτρεπτικὸς Οὐαλεντινιανῶ νέρῳ* et le *Περὶ φιληκοτάς*. Ça et là, il parle du royaume céleste, de la douceur et de la philanthropie qui y règnent, du fait que sa *τάξις* doit être un modèle pour les princes de ce monde ⁽²⁾.

Enfin, il faut dire un mot de l'idée de la liberté religieuse ⁽³⁾. Ici Thémistius, à strictement parler, n'a pas eu de prédécesseurs. Il expose cette idée avec une telle clarté, une telle netteté, que dans la littérature antérieure nous chercherions vainement quelque chose de pareil.

(1) *Εἰς Θεοδοσίον*, 186 d.

(2) Pp. 251 et 267.

(3) Cf. plus haut.

Ni la philosophie hellénistique ni, encore bien moins, la philosophie antique ne pouvait l'aider à ce point de vue.

Il n'a d'obligation qu'envers lui-même, et les faits historiques qu'il a considérés avec attention.

Leningrad.

VLAD. VALDENBERG.

(Traduit du russe par H. Grégoire).

COMPTES RENDUS

LOUIS BRÉHIER, *L'Art byzantin*. Paris, Henri Laurens, [1924].
Les patries de l'Art, in 8° carré, 204 pp., 106 grav.

Voici un charmant petit livre, bien fait pour le plaisir des yeux et pour celui de l'esprit. Le plaisir des yeux, nous en remercions l'éditeur, M. Henri Laurens, qui nous donne un joli format carré, où la gravure est à l'aise, et un excellent papier couché, où elle ressort nettement. Le plaisir de l'esprit, nous le devons à M. Bréhier, à sa plume aisée, qui est au service d'un esprit pénétrant, juste et clair.

M. Bréhier n'a pas écrit une histoire : il a simplement dégagé les caractères essentiels et cité des exemples. Il considère tour à tour les origines, les époques, les aspects, enfin « les procédés techniques dans leurs rapports avec l'évolution du style. » Cette méthode a l'inconvénient d'amener des redites et de laisser des lacunes. Mais elle offre l'immense avantage de mettre au premier plan les idées directrices et de tenir ainsi l'attention sans cesse en éveil.

L'art byzantin a pour berceau Constantinople et il doit sa naissance à la rencontre de trois traditions. De l'Orient, il tient les techniques décoratives (sculpture à jour, émaillerie cloisonnée, orfèvrerie ornée de pierres précieuses, étoffes de soie) et le réalisme. Rome lui a fourni le type des monuments civils, la construction en moellons alternant avec des rangées de briques, les placages de marbres précieux, de mosaïques ou de bas-reliefs. Mais il est « hellénique par son esprit. C'est à l'Hellénisme qu'il doit la clarté de ses plans architecturaux, l'ordonnance logique de ses édifices, son canon tout antique de la figure humaine, sa recherche de l'harmonie, son goût pour la noblesse des lignes, pour la beauté expressives des draperies et aussi pour l'expression parfois un peu abstraite des physionomies. » Ainsi, les techniques orientales et les pratiques usitées à Rome se laissent pénétrer par les principes

d'ordre et de mesure que nous a légués la Grèce antique. Là est la signification de l'art byzantin, là est sa grandeur.

Ce bel éloge s'adresse à l'école de Constantinople. Mais cette école ne représente pas tout l'art byzantin. Dans les provinces, « la tradition indigène de l'Orient, qu'il s'agisse des procédés architecturaux, du style naturaliste des peintures, de l'ornement stylisé des sculptures, l'a bien souvent emporté sur la tradition hellénique. » L'école de Constantinople travaillait pour la cour, pour les évêques lettrés, pour l'élite pénétrée d'humanisme. Mais les artisans, les paysans et les moines, à Constantinople même, préféraient un art plus naïf et plus vivant, un art réaliste, plus près de la tradition syrienne et orientale. Ce « dualisme originel » donne un grand intérêt à l'histoire de l'art byzantin.

Pareille conception n'est point tout à fait nouvelle. Depuis des années, M. Strzygowski nous avait avertis qu'il ne fallait point entendre, sous le nom d'art byzantin, un art d'empire, issu de la capitale et exerçant partout son action. Il attribuait aux monastères le mérite d'avoir, pendant tout le moyen âge, maintenu, en face de Constantinople, la vieille tradition des communautés chrétiennes de l'Asie. M. Bréhier joint aux moines les classes populaires, les traditions provinciales : sa pensée, au fond, est la même. Mais il se sépare de notre confrère autrichien sur un point essentiel. Sans le nommer, et sans doute sans songer à le combattre, il défend pourtant contre lui Constantinople. En traits saisissants, il fait ressortir l'originalité créatrice de cette puissante école, sa grandeur, son large rayonnement.

L'art byzantin, ainsi compris, naît à Constantinople, par la volonté de Justinien. « C'est à ce moment que s'acclimatent, sur le Bosphore, les plans variés d'édifices à coupoles et les techniques décoratives de l'Orient », et, parmi ces techniques, se classent les grands tableaux de mosaïque murale. Les Iconoclastes arrêtent le mouvement. Ils reviennent au décor profane, hellénistique, de certaines églises du IV^e siècle, et, pour agrandir le Grand Palais, ils vont chercher des modèles à Bagdad. Avec les Macédoniens et les Comnènes, l'école de Constantinople retrouve sa tradition hellénique, sa puissance créatrice et son rayonnement. Elle redevient le centre par excellence des techniques décoratives. Mais, à côté de cet art impérial, la tradition orientale, renouvelée, à Constantinople même, par les moines qui défendaient les images, se main-

tient dans l'architecture provinciale et dans les fresques des grottes monastiques de l'Italie méridionale ou de la Cappadoce. Et ainsi va s'expliquer un des faits les plus considérables de cette histoire, un des faits qui comptent dans l'histoire artistique de tout notre monde européen, le caractère nouveau, pittoresque et humain, de la peinture au XIV^e siècle. « De ces deux éléments opposés, le second devait l'emporter sur le premier à partir de la fin du XIII^e siècle, et il est remarquable qu'à mesure que l'influence des moines s'affirme, dans l'Église et dans l'État, l'art religieux fait une place de plus en plus grande à la tradition qui avait leurs préférences. Mais la victoire des moines ne fut pas complète : elle ne put empêcher la magnifique renaissance des études classiques qui marque l'époque des Paléologues. Son influence devait se faire sentir aussi dans l'art religieux. D'anciens modèles oubliés sont remis en honneur. L'art byzantin du XIV^e siècle et du XV^e siècle, que ce soit à Constantinople, à Mistra ou au mont Athos, s'inspire de l'illustration des évangélistes, créée à la fin de l'antiquité. Des paysages fleuris, des fonds d'architecture pompéienne ornent les mosaïques de Kahrié-Djami à Constantinople ou les fresques de Mistra. Un esprit nouveau règne dans l'art religieux : à la tradition monastique, d'origine syrienne et populaire, il doit son accent réaliste et pathétique et ne recule plus devant les scènes douloureuses de la Passion ; à la tradition hellénique retrouvée, il emprunte son brillant décor et la noblesse de son style. »

Ce passage retiendra l'attention. Il contient une idée neuve. Nous sommes tous d'accord, je crois, pour rattacher ce que l'on a nommé « la renaissance byzantine » aux progrès de l'humanisme. Je me suis sur ce point assez clairement expliqué. Je pensais et je pense encore que, en ce temps, la pensée théologique a fléchi. Elle s'attache à la Vierge plus qu'au Tout-Puissant ; à la liturgie, à l'histoire, au drame, plus qu'au dogme. Elle a fléchi parce que les hauts prélats se laissaient pénétrer par l'humanisme. Nous pouvons lire ceux de leurs écrits ou de leurs sermons qui ont préparé les esprits à cet art humain et dramatique. Le patriarche Germain II par exemple, met en scène les prophètes récitant leurs textes, à tour de rôle, comme dans un mystère, émus par l'attente du Sauveur. L'influence des moines m'avait échappé. A M. Bréhier revient le mérite de cette hypothèse intéressante. Peut-être songera-t-il un jour à la préciser et à la développer. Nous lui en saurions gré.

L'art byzantin se présente à nous sous plusieurs aspects bien distincts. Il doit cette variété à ses origines éclectiques, il la doit aux conceptions diverses dont il s'est inspiré, aux services divers qu'il fut appelé à rendre. Ces aspects caractéristiques, il les conserve à travers les siècles et son histoire est faite justement des oscillations qui mettent au premier plan l'un ou l'autre de ces traits permanents. Il est au service du prince, il lui fournit ses palais, ses portraits, j'ajouterai qu'il peint ses hauts faits : il est donc tenu d'imprimer à toutes ses productions, même s'il travaille pour l'Église, le caractère de majesté qui convient à l'élu du Seigneur. L'Église, de son côté, lui demanda d'abord de respecter le secret de la foi et d'orner la maison de Dieu comme une maison humaine et c'est ce même rôle que lui imposeront les Iconoclastes. Elle voulut ensuite, dès le V^e siècle, instruire par les yeux, et elle fit illustrer l'Évangile, ainsi que la Genèse et le Livre de Josué, suivant le modèle des colonnes triomphales. Plus tard, après la querelle des images, elle donnera aux fidèles « une représentation sensible des mystères », elle leur découvrira la hiérarchie de l'Église céleste, et leur rappellera le dogme par le choix et l'ordonnance des scènes évangéliques. Voici maintenant les lettrés qui se plaisent aux images païennes, aux scènes mythologiques, aux allégories dans un paysage pittoresque, et qui font reproduire les illustrations des auteurs anciens, poètes ou savants. Voici les moines et les simples avec leur goût réaliste, voici même le théâtre religieux, qui aurait précédé nos mystères et dont M. Bréhier croit retrouver la mise en scène dans certaines miniatures du XII^e siècle.

Le style dépend des procédés techniques, avant tout des procédés de construction : brique et placage. La brique, légère, permet les larges coupes, les puissantes nefs ; le placage appelle les techniques de luxe et les matériaux précieux. Ces vastes salles ornées d'appliques brillantes répondent admirablement à la destination principale de l'art byzantin, qui est de « composer un cadre magnifique aux cérémonies impériales aussi bien qu'aux fêtes religieuses ». L'art byzantin sera ainsi essentiellement un art décoratif. Telle est bien la pensée profonde de M. Bréhier, puisque, par une innovation hardie, il groupe les monuments figurés avec l'ornement sculpté, dans un chapitre unique intitulé : les techniques ornementales.

Ce chapitre, avec le précédent sur l'architecture, nous donne une véritable histoire de l'art byzantin, où les principaux monuments

sont passés en revue, par endroits, à notre gré, un peu trop rapidement. Les vues pénétrantes abondent. On suivra avec grand intérêt, par exemple, l'évolution de la basilique à coupole, dont les architectes de Constantinople, artistes à l'esprit clair, tirent cette structure élégante, cet organisme articulé, paré au dehors comme au dedans, qu'est l'église cruciforme. On verra comment les décorateurs byzantins recherchent avant tout la couleur, si bien qu'ils atténuent le relief, simplifient ou même éliminent le modelage et détachent le détail en clair sur un fond d'ombre ou même sur un mastic foncé, qui remplit les creux comme l'émail champlévé. On appréciera bien d'autres observations pénétrantes, sur l'unité du style, sur l'orfèvrerie d'Antioche, qui passe, comme les miniatures et les mosaïques, de l'élégance antique au réalisme syrien, et de l'observation sincère au procédé. On saisira aisément le caractère des principales écoles de peinture : au début, celles d'Alexandrie et d'Antioche, l'une symbolique, l'autre réaliste ; du Xe au XIIe siècle, la grande école impériale, qui doit à la connaissance de l'art antique son goût pour la noblesse des attitudes et la majesté des draperies ; du XIVe au XVIe siècle, l'école macédonienne et l'école crétoise, qui donnent à l'art byzantin un caractère nouveau, plus pittoresque et plus vivant.

L'art de Byzance est comme un reflet de son histoire, « son rayonnement a suivi en quelque sorte l'expansion politique de l'Empire. » Mais il a ses limites et, si l'on regarde de près aux monuments, on constate que l'architecture romane et l'iconographie d'Occident se rattachent beaucoup plus à la Syrie, à l'Anatolie et à l'Arménie qu'à Byzance. L'art byzantin ne pouvait être compris que d'une société très instruite : les Latins, plus rudes, ont préféré les structures robustes et les images réalistes de l'Orient chrétien.

Tels sont les caractères essentiels de l'art byzantin, les grands traits de son histoire. En feuilletant ces belles pages, on est tenté parfois de discuter sur certains points et d'ajouter certaines observations. On regrette aussi d'y chercher en vain la place de ces magnifiques ensembles que forment les tissus, les fresques et les miniatures de l'Égypte, les églises de la Syrie centrale, de l'Anatolie, de l'Arménie et du Caucase. Je sais bien que l'auteur les a écartés de parti pris, parce qu'il avait à nous décrire l'art proprement byzantin, celui de Constantinople et de la province, et qu'il n'a pas voulu franchir les limites de l'Empire. L'Orient chrétien restait en dehors

de son programme. Il est pourtant nommé presque à chaque page. Il est invisible et présent. Comment comprendre son influence sur la province byzantine sans le connaître directement ?

Dans une aussi large synthèse, il est clair que les idées ne peuvent être toutes nouvelles. A plusieurs reprises, M. Bréhier m'a fait le grand honneur de citer mon nom. Il a accepté les principales conclusions de mon *École Grecque* et de mon *Iconographie*. Qu'il me permette de lui exprimer ma gratitude et de dire aussi ce qui lui appartient. C'est le sens juste de l'œuvre d'art qui lui a suggéré tant d'observations pénétrantes ; c'est la hauteur de vue qui lui a fait dégager excellemment les caractères essentiels ; c'est le large esprit historique qui sait définir le rôle de l'art dans la société et marquer la place de Byzance et de ses monuments dans la vie du moyen âge.

Gabriel MILLET.

ADRIEN BLANCHET. *Tablettes de cire de l'époque carolingienne. Comptes rendus des séances de l'Acad. des Inscript. et belles lettres*, 1924, p. 163.

Les professeurs de paléographie arrivés au chapitre « Matières servant à l'écriture », paragraphe « tablettes de cire », citent généralement en guise d'exemple, celles où Jean Sarrazin, chambellan de St Louis, grava ses comptes ⁽¹⁾. Ils devront désormais mentionner à côté de celles-ci, les tablettes que M. le chanoine Pinier a trouvées, enchassées au revers de deux plaques de bois que des maçons avaient mises au jour en élevant un nouveau mur sur l'emplacement des anciens cloîtres de St Martin d'Angers ; la gangue de boue les avait protégées pendant dix siècles. Le texte des tablettes, relatif à une rencontre entre Herbert I, comte du Maine en 1015, et Foulque III comte d'Anjou en 987 ; l'écriture très voisine de la minuscule caroline ; l'ornementation constituée sur l'une des faces des plaques par les entrelacs d'un triple cordon, dont on connaît beaucoup d'exemples en France et en Italie, permettent de dater ces objets du début du XI^e siècle, et de conclure que l'on se trouve en présence de tablettes de cire dont l'usage, au dire de nombreux auteurs du moyen âge, était extrêmement fréquent, et qui comblent la lacune qui existait entre celles de l'antiquité et celles du XIII^e siècle.

Henri LAURENT.

⁽¹⁾ Prou, (3^e édit. 1910), pp. 14-17.

Curtea domnească din Argeș = *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, anul X-XVI (1917-1923). — București, *Cultura Națională* 1923, 286 pages in-4° à deux colonnes, nombreuses planches et illustrations en noir et en couleur dans le texte et hors texte.

Ce magnifique ouvrage, qui fait le plus grand honneur à la science roumaine, comprend une série de monographies en roumain, suivies de résumés français (en appendice à la fin du volume). Le principal des collaborateurs est M. Virgile Draghiceanu, qui nous présente, au sujet de la plus vénérable des églises byzantines de Roumanie, un travail fondé sur les résultats de fouilles récentes, lesquelles ont permis de contrôler les conclusions des travaux antérieurs, basés sur la seule critique historique de M. M. D. Onciul et N. Iorga (1). On voit l'intérêt capital de l'ouvrage de M. D.

En une brève notice historique, M. D. rappelle l'histoire des XIII^e et XIV^e siècles roumains époque de la fondation de l'état médiéval valaque. L'élaboration de l'histoire des origines valaques est encore en plein devenir ; elle en est à peu près au stade où se trouvait vers 1860 l'histoire de la Belgique médiévale ; elle n'apparaît que comme un chaos déconcertant à première vue. Mais elle mûrit et l'historiographie roumaine comptera bientôt peut être (l'ardeur de la critique et des discussions à propos de manuscrits et d'inscriptions, dans les milieux universitaires et journalistiques est un excellent signe) une œuvre organique comparable au premier volume de M. Pirenne.

On sait que la principauté valaque a été fondée au XIV^e siècle par des voevodes qui créèrent « *ultra alpes montium* » un état vassal quasi-indépendant, jusqu'au jour où Bassarab l'Ancien, voevode d'Argeș, après avoir victorieusement repoussé l'invasion du roi de Hongrie, Charles Robert, dans la bataille livrée près de l'actuel château de Căpățânenii (1330), déclina définitivement la suzeraineté des Angevins de Hongrie. Ses successeurs Alexandre Bassarab (1352-1364) et Vladislav Voievode (1364-1374.85 ?) installèrent à Argeș et à Severin les premiers métropolitains orthodoxes ; mais si Alexandre demeura à Câmpulung, Vladislav et son successeur Radu Voda, Negru Voda, le Prince Noir, firent d'Argeș la capitale

(1) D. ONCIUL, *Originile principalelor române*, Bucarest, 1889. — *Titlul și posesiunile lui Mircea al Bătrân* (Convorbiri Literare. 1901-02-03).

N. IORGA, *Gesch. des rumän. Volkes*, Gotha, 1905. — *Lupta pentru stăpânirea Vidinului* (Convorbiri Literare, 1900).

politique et religieuse. C'est ici que nous apparaît un cas curieux de formation de légende. Les autres origines nationales nous offrent généralement des exemples d'historiographes anti-datant les origines et les reportant par sentiment patriotique, à plusieurs siècles en arrière. Or, aux XVI^e et XVII^e siècles, les chroniqueurs roumains ont ignoré les trois premiers voevodes, et ont attribué l'extension des premiers éléments vassaux de la Hongrie au delà des Carpathes et la création de la principauté valaque à Radu Voda, dont le règne était cependant extrêmement obscur, les seuls documents étant une série de monnaies. C'était là cependant les sources les plus anciennes que trouva l'historiographie roumaine du XVI^e ; rien de plus naturel qu'elle fixât les origines de la principauté d'entre Danube et Carpathes au siècle d'où provenaient les monuments les plus anciens. D'autre part, le fait que l'on n'exigeait plus dans la chancellerie princière les originaux des titres de propriétés pour confirmer leurs anciens privilèges ; la confiance abusive en les affirmations des moines, dépositaires de la tradition ; la fabrication de faux ; l'absence de toute diplomatie rigoureuse, facilitèrent la « cristallisation » de tous les faits historiques des origines roumaines autour du nom de Radu Voda, personnage apparu tardivement, on l'a vu, dans l'histoire. M. D. dresse un inventaire complet des auxiliaires de la création de la légende du Prince Noir valaque : confirmations de privilèges de divers monastères et églises, de la ville de Campulung, et aussi une fabrication hagiographiques, la vie de S^{te} Philothée. Il est regrettable que l'exposé de ce cas intéressant, dont chacun acceptera les conclusions, soit mené avec trop peu de vigueur, pour maintenir l'intérêt ; en un mot, ne soit pas assez serré et ramassé, et manque d'un raccourci final.

Après une courte notice historique sur la ville d'Argeș, en une autre consacrée à l'église princière de la « Curtea Domnească », M. D. établit sur les données des inscriptions qu'elle a été bâtie par Bassarab à l'époque du transfert de la capitale à Argeș. Restaurée deux fois (1751 et 1827), l'église princière de Argeș se trouvait presque en ruines en 1911, lorsque la Commission des Monuments historiques en décida la restauration sous la direction de l'habile M. Gr. Cerchez. Les fouilles commencèrent en 1920.

M. D. expose ensuite les résultats des fouilles dans l'ancienne résidence des voevodes ; identification des tombeaux dans l'église ; analyse archéologique des objets d'habillement (tuniques chausses,

point de dentelle, ceinture) et des bijoux (un fermoir en or représentant un château médiéval, des bagues, des appliques, etc.). Au sujet du style et de la provenance de cette orfèvrerie, M. D. admet l'opinion émise par M. Dalton, que ces objets seraient venus en Valachie de l'atelier de Venise où l'on travaillait l'or selon le style français pour une clientèle levantine et adriatique.

De cette nouvelle chronologie, des monuments archéologiques mis à jour, du style de l'église et des peintures, l'auteur conclut que l'église princière d'Argeș a été bâtie par Bassarab après 1330 pour servir de chapelle à la « Curtea Domnească ». Nicolas Alexandre Voevode la consacra après la fondation de la métropole d'Argeș, mais légua le soin de commencer les peintures à son fils et successeur Radu Voda, lequel acheva l'église et y fit faire son propre portrait comme principal fondateur. Et c'est à ce « prince Noir » que la tradition orale, et ensuite, les chroniques des XVI^e et XVII^e siècles ont attribué à tort non seulement la fondation de cette église, la plus ancienne qui reste dans toute la Roumanie, mais aussi la création de l'état roumain. On comprend que MM. Migeon et Enlart, en France; Ohlenrath et Pinder, en Allemagne; Strzygowski, en Autriche et Dalton, en Angleterre, aient considéré ces trouvailles comme étant de premier ordre non seulement pour l'archéologie, mais bien plus pour l'histoire du moyen âge roumain.

Ce beau volume contient encore les monographies suivantes :

Gr. Cerchez : La restauration de l'église princière, pp. 270-272.

D. Onciul, La date de la mort du grand Bassarab Voevode, p. 273, fixe cette date d'après un graffite de l'église princière d'Argeș, à 1352.

N. Ghica Budești : L'architecture de l'église princière de Curtea de Argeș, ses origines, son influence pp. 273-276.

Constantin Moisil : Les monnaies de Rădu I^{er} Bassarab, pp. 276-280 ; montre l'importance des sources numismatiques pour l'étude du règne de Radu I^{er} Bassarab, dont elles sont les seuls monuments ; leur intérêt au point de vue de l'histoire économique n'est pas moins grand. La situation économique de la Roumanie dans la deuxième moitié du XIV^e siècle réclamait l'emploi de la monnaie ; et les relations commerciales de la Valachie avec la Bulgarie étaient déjà étroites.

Parmi les huit auteurs qui ont pris part à la rédaction de ces notices, M. Moisil est certes un des plus pénétrants et des plus synthétiques à la fois. Il voit son sujet de haut et sait à merveille tirer parti de ses sources.

P. P. Panaïtescu : Les inscriptions religieuses grecques de l'Église princière de Curtea de Argeș, pp. 280-281.

J. Mihail : La peinture de l'église princière de Curtea de Argeș, pp. 281-285.

N. Iorga : L'église Valea Danului, pp. 285-286, signale d'intéressants exemples de l'influence de la peinture et de l'architecture de Curtea de Argeș au XVI^e siècle.

Il est regrettable que la traduction française de M. H. Stahl ne soit pas toujours digne de la perfection réalisée par les autres parties de cette belle publication.

Henri LAURENT.

Δ. Φ. Μιχ. Δέφνερ. Λεξικὸν τῆς Τσακωνικῆς διαλέκτου. Un vol. grand in-4^o, de xxii-412 pages. Athènes, imprimerie de l'Ἑστία, 1923.

On n'ignore pas que la Tsaconie, ancienne Cynurie, est un petit territoire montagneux, sur la côte orientale du Péloponnèse, resserré entre la mer et le mont Malevo (ancien Parnon), ayant pour chef-lieu Léonidhion, et qu'il s'y parle, aujourd'hui encore, un dialecte présentant de singulières analogies avec l'antique laconien, tel surtout que nous le révélaient les gloses d'Hésychius et ce que nous savons du parler vulgaire de Sparte. C'est de ce dialecte que M. Deffner nous fournit le lexique, et ce livre est le bienvenu.

M. Michel Deffner, né en Bavière, docteur de l'Université de Munich, s'est fixé en Grèce il y a un nombre considérable d'années ; ce lexique résume le travail de sa vie entière ; déjà en 1875 il consacrait deux notes au tsaconien dans les *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin et donnait en 1881, à Berlin, la première partie d'une *Zakonische Grammatik*; d'autres travaux de détail ont suivi. L'avant-propos du lexique nous oriente du reste dans ce domaine un peu spécial, mais particulièrement curieux, d'une survivance du grec ancien. Signalé dès le XV^e siècle par le Grec Mazaris, il a fourni à diverses reprises matière à des notices plus ou moins exactes de savants étrangers à la Grèce, jusqu'à l'*Étude du dialecte tsaconien* du Français Gust. Deville (Paris, 1866), qui, malgré ses défauts et ses lacunes, est la première digne d'intérêt. Depuis lors, indépendamment des mémoires de M. Deffner, plusieurs hellénistes (entre autres feu Albert Thumb, MM. Psichari, Hesselings, Pernot) se sont occupés de ce dialecte, non sans soulever ici même, dans un cas au moins,

les protestations de notre auteur, qui n'est pas en communion d'idées avec M. Hubert Pernot (*Notes sur le dialecte tsakonien*, Paris, 1917), quant à l'appréciation des faits linguistiques et quant à leur origine même.

Quoi qu'il en soit, le présent lexique nous est précieux. Il nous livre tout le vocabulaire de l'idiome (environ 6000 mots), avec traduction en grec moderne, en allemand et en français : le mot est souvent accompagné d'exemples copieux, pleins de pittoresque et de vie. Cette très utile contribution à la dialectologie néohellénique fait honneur au vénérable septuagénaire, que les malheurs des temps présents n'ont point détourné d'une tâche ardue, poursuivie avec persévérance à l'égal d'un devoir.

Émile BOISACQ.

Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit. Reihe A : Regesten. Abteilung I. Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches bearbeitet von FRANZ DÖLGER. I Theil. Regesten von 565-1025. — Munich et Berlin, Oldenbourg, 1924, XXIX-105 pages, in-4°. Prix : 13 marks.

L'Association Internationale des Académies avait décidé à Londres en 1904, sur le rapport de Karl Krumbacher, la publication internationale d'un Corpus des diplômes grecs du moyen âge. Le plan remarquable proposé par Krumbacher avait été accepté et les Académies de Vienne et de Munich avaient été chargées des travaux préparatoires : par leurs soins des répertoires préliminaires furent dressés et, à la suite d'explorations fructueuses de Paul Marc et de W. Hengstenberg à Venise et à Saint-Jean de Patmos, l'Académie de Munich prépara la publication d'un album de fac-similés en 1913.

D'autre part, le Congrès des Académies, tenu à Rome en mai 1907, décida que les travaux relatifs au Corpus auraient pour base la publication de régestes suivant le plan tracé par Krumbacher : recueil de renseignements empruntés aux chroniques, aux lettres privées, aux actes synodaux, dates tirées de documents non grecs (arméniens, géorgiens, russes, latins. etc...).

C'est la première partie de ce travail considérable que vient de publier M. Franz Dölger. Il s'est conformé scrupuleusement aux règles édictées par le Congrès de Rome. Le principe de la division par signataires ou par chancelleries, (empereurs, patriarches, fonctionnaires, clergé, particuliers) ayant été adopté pour le Corpus,

ses régestes suivront le même ordre et il commence par publier la première partie du régeste des empereurs, depuis l'avènement de Justin II (565) jusqu'à la mort de Basile II (1025) ⁽¹⁾.

Dans une introduction copieuse, M. Dölger indique la méthode qu'il a suivie et rappelle les travaux antérieurs aux siens, mais qui ne portent que sur des périodes limitées. Afin de dresser un tableau complet de l'activité diplomatique des empereurs et de leur chancellerie il ne suffit pas de résumer les diplômes imprimés déjà, mais il faut réunir la masse énorme des renseignements négligés et qui sont épars dans les sources historiographiques, rechercher d'après ces sources tout ce qu'un empereur a écrit ou fait écrire. Les récits d'ambassades en particulier donnent quelque idée de ces *προκουρατορικά χρυσόβουλλα*, souvent cités, par lesquels un ambassadeur était accrédité auprès d'une puissance étrangère. On en possède une riche série pour les négociations avec Venise et les États italiens. Les chroniques nous renseignent aussi sur les traités de paix et sur des actes législatifs qui ont dû donner lieu à la publication de nouvelles. D'autre part l'insuffisance des détails donnés par les chroniques empêche souvent de savoir si une lettre impériale a un caractère officiel ou privé.

Tel est l'ensemble du programme : voici maintenant les règles essentielles adoptées pour son exécution. Les nouvelles réunies systématiquement sous la forme d'un code, par exemple les 113 nouvelles de Léon VI sont exclues, bien que chacune d'elle ait été publiée d'abord séparément, comme le prouvent les adresses qu'elles ont conservées. Ces codifications sont indiquées comme un tout, à la date de leur publication, avec la bibliographie correspondante. Il y a là une difficulté assez grave que M. Dölger n'a pas cherché à dissimuler. On pourra regretter par exemple que telle nouvelle de Léon VI, dont l'importance historique est capitale, comme la célèbre nouvelle 94 sur le consulat, ne soit pas mentionnée dans un recueil qui a pour objet en somme de nous renseigner sur l'activité législative et administrative des empereurs. Si d'autre part on réfléchit que les régestes doivent avant tout enregistrer les actes émanés de la chancellerie, que des codifications du genre des Nouvelles de Léon VI sont l'œuvre des commissaires spéciaux qui ont été autorisés à pratiquer des suppressions dans les diplômes, qui ont négligé les suscriptions et

(1) La division suivante a été adoptée : I 565-1025. II 1025-1204. III 1204-1282. IV 1282-1342. V 1342-1453.

les ordres de publication, qu'enfin ces codes ont une valeur permanente qui les distingue des simples actes de circonstance, on sera porté à justifier M. Dölger de n'en avoir point fait état : le parti contraire eût singulièrement compliqué sa tâche et grossi démesurément ses régestes. Les bibliographies jointes à la mention de la publication d'un de ces codes, par exemple celle des *Novelles* de Léon VI vers 894 (n° 524), permettent au lecteur de s'y reporter. Toutes les autres dispositions adoptées sont excellentes : dates de l'avènement et de la fin du règne de chaque empereur avec la mention des co-régents ; astérisques précédant le numéro de l'année, une seule indiquant des doutes sur l'authenticité, deux signalant un faux ; le numéro de l'année suivi du nom officiel de l'acte d'après les sources, ou à défaut de renseignements, la conjecture de ce nom mise entre crochets, les lettres conventionnelles indiquant qu'on possède soit un texte grec (A), soit un texte en langue étrangère (B), soit de simples extraits (C), soit une simple mention (D). Une mention spéciale est faite des originaux qui sont parvenus. Une bibliographie très complète des sources et des études historiques précède les régestes.

Grâce à la méthode rigoureuse et vraiment scientifique qui règne dans ce travail, grâce aussi à l'immense érudition de son auteur, il est appelé à rendre les plus grands services et on ne peut que souhaiter son achèvement prochain ; il formera pour la publication du *Corpus* des diplômes une base excellente.

Louis BRÉHIER.

J. EBERSOLT : *Les Arts somptuaires de Byzance, étude sur l'art impérial de Constantinople*. — Paris, Leroux, 1923, 165 pages 4°.

In this book M. Ebersolt is occupied with the fine craftsmanship of Byzantium. Though he is still in part concerned with the sanctuaries which formed the subject of his previous work, his steps now lead him into the palaces and those quarters of the capital where jewellers, enamellers, weavers, and other skilled artificers wrought for the pleasure of emperors or nobles. The sumptuary arts are commonly ranked as secondary, minor or industrial ; but as everyone knows who has studied the achievement in this field of the great mediaeval craftsmen in the West, they are not lightly to be depreciated, nor are the things which they produce to be

ranked with mere commodities or trinkets ; the spirit which moved great art is continually manifested in them.

As in the case of his *Sanctuaires de Byzance*, the author produces a wealth of contemporary evidence from the Byzantine writers bearing upon each group of objects which he describes. This is the right method. It clothes the subject with life and dignity, linking it directly with the fortunes of historical persons and periods. But M. Ebersolt avoids the hard, inventorial quality of the *Quellenschrift*, welcome to those who pursue research, but felt as somewhat arid by the ordinary cultured reader seeking the colour and atmosphere of a lost civilisation. He treats his material logically and with method, but he presents the subject in an attractive form, and enlivens his pages with well-selected illustrations. Thus both sides of the matter receive their due ; the cultured reader of intelligence is induced to discover its interest with his own eyes ; the student finds an ordered material with numerous references derived from all authentic sources : from the codes of Theodosius and Justinian ; from Eusebius and John Chrysostom ; from Codinus, Cedrenus, Corippus, Theophanes, Malalas, Philes, Choniates, Gregoras, and the two imperial writers who so deeply loved their ceremony and their fine apparel, Constantine Porphyrogenitus and Anna Comnena.

A few points of particular interest may be noticed. The survival of an ambitious sculpture to quite a late period has become more probable than was once supposed. Late stone reliefs of considerable merit have already been discovered ; bronze sculpture on an equally large scale may yet see the light. Its existence is suggested by the literary sources, though it would be more satisfactory if we could exclude the possibility of foreign influence in such a case as that of the bronze group representing Michael VIII Palaeologus offering a model of his capital to the archangel after whom he was named (pp. 131-134). Choniates states that the Emperor ordered this group to be made ; but we should like to have the certainty that the sculptor and the founders were Greeks following their own traditions without western aid of any kind, and maintaining under the Palaeologi the mastery which flourished in the Constantinople of Basil I.

It is well to be reminded that iconoclast emperors and Frank invaders were not the only enemies of Byzantine works of art. As in the West, monarchs of orthodox reputation were sometimes

driven by necessity to eke out their revenue by resort to the melting-pot (p. 84) ; we know for example that the respectable Alexios Comnenus availed himself of this resource. The less scrupulous among them laid hands on church treasuries ; and sometimes not through sheer poverty, but in order to provide themselves with the means of making rich presents to other princes.

Gifts of high intrinsic value sent to European kings are often mentioned by historians. The chief beneficiaries were Merovingian and Carolingian kings, and the Ottonian emperors in Germany. The literary evidence with regard to these gifts is here conveniently brought together (pp. 24-5 ; 57 ; 83).

Familiarity with the Byzantine sources helps us to realize the enormous loss of precious objects incurred through various causes during the long life of the Empire. In reading them we feel much as we do when studying the inventories of western mediaeval kings. Precious metals, gems and pearls, were used with a profusion now almost incredible. But such things were realisable capital, and were soon drawn upon in emergency ; they were also peculiarly exposed to danger from the robber and despoiler. We are not surprised that even the golden sarcophagus of John Zimisces (p. 69) should have disappeared, with all its enrichment of niello and enamel.

There is mention in these pages of many other interesting points, to a few of which attention may be drawn. The fashion of covering an ikon with a « cuirass » of silver, so well known to us through sacred pictures of the Orthodox Greek Church, was in existence in Comnenian times (p. 111). The eucharistic doves suspended over altars in western churches find their parallels or prototypes in the περιστέραί suspended from the ciborium over the altar (p. 54). One of these, given by Constantine V to the church of the Virgin of the Pharos in the precincts of the great palace, was of gold, the wings covered with pearls and emeralds. The sumptuous church furniture of the eastern capital is well brought out in these chapters ; it is small wonder that the men of the Fourth Crusade, accustomed though they were to the splendours of their own churches, could yet be almost overwhelmed by the magnificence of Byzantium. Altars of palace churches were of silver and gold, like the ciboria above them, and covered with gems and pearls. The very floor of the oratory of the Saviour, built by Basil I, was

covered with plates of hammered silver enriched with niello (p. 62). The imagination is dazzled at the number of costly things recorded, which in most cases were undoubtedly as rich as they appeared. A Luitprand might indeed suspect certain objects displayed to impress him, declaring them to have been only gilded bronze. But the great majority were genuine throughout; the small residue of chalices, patens and other objects preserved in the Treasury of St. Mark at Venice is enough to convince us of this. And if the Merovingians could be profuse with gold, why should we doubt the riches of the Emperor in the East, whose resources were immeasurably greater? All the details of imperial costume, from tiara to purple buskins, will be found described in the book, and both the figured silk fabrics and the imperial workshops which produced them receive due attention (pp. 21, 40, 73, 91, 98).

Les arts somptuaires de Byzance is writtten in sympathy with a view which other French scholars, Schlumberger, Diehl and Millet, to mention no others, have consistently defended. This is the opinion that the capital was a real centre of the arts, and not a mere entrepôt without individuality or creative power, unable to express any character of its own upon arts brought to it from other places. At the beginning of its career as an imperial city, Constantinople was admittedly at a disadvantage as compared with places like Alexandria and Antioch; it needed time to find itself and develop its personality. But it is the way of the true capital, intent upon intellectual no less than upon material things, to assimilate and make its own the ideas which flow into it from all sides, to give them a new expression, and a style which they did not possess before. Such a capital will reflect upon imported elements a light always kept brilliant by the concentration of talent within its walls. The comparison of Byzantium to the Paris of mediaeval France is a just one, and M. Ebersolt does not fail to make it. A capital may create rather by assimilation than by the genius of its own soil; none the less it creates; it has personality:

« L'art de la capitale n'est pas une création spontanée. Mais l'œuvre de l'art est nouvelle dans sa profondeur bien plus que par ses dehors ». It is well to have the evidence of the sumptuary arts in favour of this view, in addition to that derived from greater sources of expression.

It is no small merit of this book that the photographic illustrations are all reproduced on an adequate scale, thus enabling us to visualize every detail. Most of them are already familiar to us ; but when, in pursuit of some particular point, we subject them to fresh scrutiny, they reveal features often unnoticed before. Selected from all the sources (mosaics, sculpture, illuminated manuscripts), they serve as a small picture-gallery of the sumptuary arts, from which the reader may form his own idea of the refinement and skill attained by the Byzantine craftsman. It may be hoped that the author will coordinate our archaeological and literary knowledge in the same efficient way in other provinces of Byzantine art.

O. M. DALTON.

BERNARD LEIB. *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e siècle. Rapports religieux des Latins et des Gréco-Russes sous le pontificat d'Urbain II (1088-1099)*. — Paris, Aug. Picard, 1924, XXXII-356 pages, 8°.

Cet ouvrage, au titre un peu compliqué, étudie une question très attachante et négligée jusqu'ici : quelle répercussion le schisme de 1054 a-t-il eu sur la vie religieuse de la chrétienté et quelle fut, au lendemain de cet événement, la nature des rapports entre les fidèles du monde orthodoxe et ceux de l'Église romaine ? Pour répondre à cette question M. Leib a dû étudier toute la littérature ecclésiastique et historiographique de la fin du XI^e siècle. Sa bibliographie imposante et l'usage qu'il en fait au cours de son livre montrent qu'il n'a négligé aucun secours. Sa connaissance de la langue russe lui a permis d'étudier d'une manière bien plus complète qu'on ne l'avait fait jusqu'ici les relations, beaucoup plus intimes et beaucoup plus fréquentes qu'on ne se l'imagine d'ordinaire, entre la Russie des grands princes de Kiev et l'Occident. C'est là un point de vue vraiment nouveau et qui suffit à donner à son livre une très grande valeur. Mais ce qui fait surtout l'intérêt de ce travail, c'est que la masse impressionnante de faits qui y sont réunis conduit à cette double conclusion : d'une part le schisme est l'œuvre du haut clergé et des théologiens qui ne représentent nullement l'opinion des fidèles, d'autre part, dans leurs rapports journaliers, les fidèles des deux églises n'ont tenu nul compte du fait accompli et n'ont pas cessé de se considérer comme participant à la même communion. Ce sont surtout des raisons politiques, hostilité entre l'empire et

les Normands d'Italie, entre l'empire et les chefs croisés, qui ont rendu le schisme définitif.

Telle est la thèse vraiment inattaquable qui est développée dans ce livre et qui s'appuie sur un ensemble de témoignages d'une grande richesse. Ce que l'on peut regretter c'est que l'auteur n'ait pas formulé cette thèse d'une manière plus nette, et on est étonné que l'abondance des faits qu'il a réunis ne l'ait pas conduit à une conclusion d'une plus grande ampleur que les deux pages vraiment un peu maigres dans lesquelles il résume ses théories.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur le plan, parfois un peu flottant comme le montrent de nombreuses redites. Il est regrettable que les divers intérêts en présence n'aient pas été mieux isolés : le patriarche de Constantinople et les évêques byzantins portés à l'intransigeance, surtout depuis la perte de leur juridiction sur les Deux-Siciles ; les empereurs qui ne voient dans un rapprochement religieux avec Rome qu'un intérêt politique et immédiatement pratique ; les papes de la fin du XI^e siècle, les seuls qui aient une politique à longue portée et qui poursuivent inlassablement la réforme morale, le rétablissement de l'unité religieuse, la défense de la chrétienté contre l'Islam ; enfin les fidèles des deux rites qui paraissent ignorer l'existence du schisme et sont animés les uns pour les autres d'un véritable esprit de charité chrétienne. Sans doute tous ces éléments apparaissent, mais ils se trouvent parfois un peu noyés au milieu des anecdotes qui remplissent les chapitres du livre. On voudrait un peu plus de relief dans la composition. Sans doute la division fondamentale, événements antérieurs à la première croisade, rapports pendant la croisade, est on ne peut plus justifiée, mais à l'intérieur même de ces deux grandes subdivisions les faits d'ordre divers sont parfois un peu mélangés.

Malgré ces réserves on ne peut que reconnaître tout l'intérêt des faits, dont beaucoup étaient déjà bien connus, mais qui sont réunis pour la première fois par M. Leib. Ce qui ressort de son livre c'est d'abord le caractère large et généreux de la politique orientale d'Urbain II, qui laisse résolument de côté les questions irritantes et se préoccupe avant tout de délivrer les églises d'Orient opprimées ou menacées par les Turcs ; dès son avènement, il réussit à améliorer les rapports entre Rome et Constantinople, très tendus depuis l'excommunication de Nicéphore Botaniatès par Grégoire VII : le

succès inespéré de la croisade et la proclamation de l'union au concile de Bari en 1098 sont le couronnement de cette politique.

Mais le pape opérait sur un terrain favorable, grâce aux sentiments mutuels des chrétiens d'Orient et d'Occident et c'est la vraie nouveauté de ce livre de l'avoir montré. On lira avec un intérêt particulier tout ce qui concerne les rapports entre la Russie et l'Occident. Si les métropolites de Kiev, sortis du clergé byzantin, montrent comme Jean de Kiev, une intransigeance complète vis-à-vis des Latins, les grands princes russes et leurs sujets, y compris le clergé indigène, sont loin de partager ces sentiments. La Russie du XI^e siècle est beaucoup plus près de l'Occident que ne le sera celle du XV^e siècle. Un épisode comme celui de la translation des reliques de saint Nicolas de Myrrhes à Bari en 1087, la célébration par l'église russe de la fête instituée le 9 mai pour commémorer cet événement et la composition d'un office slavon en son honneur attestent qu'à cette époque les Russes n'ont aucune hostilité contre les Latins. Un chapitre spécial est consacré aux nombreuses unions matrimoniales entre les princes russes et les familles princières d'Occident : pendant tout le XI^e siècle, avant comme après le schisme, des unions de ce genre ont lieu à chaque génération, alors que les mariages russo-byzantins sont rares, et on ne voit pas qu'ils aient amené la moindre difficulté religieuse. Anne de Russie reine de France en 1051 est félicitée par le pape Nicolas II pour sa piété et protège les monastères bénédictins. Bien plus, les protestations du métropolite Jean, un clerc byzantin, contre ces unions matrimoniales ne paraissent pas avoir été suivies d'effet.

M. Leib a examiné successivement tous les terrains où les orthodoxes et les Latins se trouvaient en contact. Les sources hagiographiques lui ont fourni des détails intéressants sur les pèlerinages des moines orientaux à Rome au tombeau des Apôtres et sur l'accueil excellent fait aux pèlerins d'Occident, qui traversaient Constantinople en allant à Jérusalem. Un des chapitre les plus intéressants du livre est celui qui est consacré à la politique religieuse des princes normands dans les Deux-Siciles. On voit que, loin d'avoir à souffrir de la domination normande, les monastères basiliens se sont au contraire développés aussi bien en Italie qu'en Sicile avec la protection des princes normands ⁽¹⁾ ; la biographie de saint Barthélemy

(1) Ce point de vue a été développé par M. G. GAY, dans une communication faite au Congrès des Études Byzantines à Bucarest. Cf. ci-dessus, p. 215, sqq.

nous montre la fondation de monastères grecs avec les subsides du grand comte Roger, puis de Roger II. Bien plus ce moine calabrais, venu à Constantinople en 1110, est choisi par un grand seigneur byzantin pour réformer un monastère de l'Athos. La même politique prudente et large des papes et des princes normands s'est manifestée dans la question beaucoup plus délicate du rétablissement de la hiérarchie épiscopale ; en vertu du traité de Melfi les Normands replacèrent tous les pays conquis par eux sous la juridiction romaine, mais il n'y eut pas de mesure d'ensemble : plusieurs évêchés grecs furent conservés et surtout le rite grec ne fut pas atteint, ainsi que le montrent de nombreux exemples.

Enfin M. Leib a poursuivi l'histoire de ces rapports religieux entre Grecs et Latins pendant la première croisade. Il ne peut d'ailleurs se dissimuler que ce contact forcé entre Grecs et Latins a été fatal à la cause de l'union ; on peut même ajouter qu'aucun événement n'a plus contribué à rendre le schisme irréparable en donnant à la mésintelligence religieuse un caractère purement politique. Il n'en est pas moins vrai, et l'auteur l'a très bien montré, que si aigus qu'aient été les conflits entre l'empire et les croisés, ils n'ont jamais pris un caractère religieux. Même dans les circonstances les plus pénibles on ne voit pas que Grecs et Latins se soient jamais traités d'hérétiques. Le chevalier anonyme qui a rédigé les « *Gesta Francorum* » a de l'empereur Alexis la plus mauvaise opinion et croit qu'il a trahi les croisés, mais jamais il ne suspecte sa foi. A plusieurs reprises, il nous montre Bohémond interdisant à ses rudes chevaliers de maltraiter « le peuple chrétien », c'est-à-dire les Grecs, et menaçant Raimond de Toulouse de se tourner contre lui s'il n'abandonne pas ses desseins contre l'empereur.

M. Leib a relevé d'ailleurs avec soin tous les épisodes qui nous montrent Grecs, Arméniens et Latins communiant dans une même foi et manifestant leur solidarité en face des Musulmans. La lettre envoyée en Occident à la fin de 1097, pour provoquer l'envoi de secours et signée de Siméon patriarche de Jérusalem et d'Adhémar de Monteil évêque du Puy, légat du Saint-Siège montre l'entente cordiale qui régnait entre les deux clergés. Après la prise d'Antioche les croisés rétablissent sur son siège épiscopal le patriarche melchite Jean IV et c'est lui qui procède de concert avec Adhémar de Monteil à la restauration du culte dans les églises changées en mosquées. Les faits de ce genre sont nombreux et même après la prise de Jérusalem

saïem, un épisode comme le voyage de l'higoumène russe Daniel en Palestine, vers 1107, et la réception amicale qu'il reçoit du roi Baudouin nous montrent que la même cordialité régnait encore entre les orthodoxes et les Latins. C'est en réalité à la suite de la campagne de propagande de Bohémond contre les Grecs, représentés comme traîtres à la cause chrétienne que la situation s'est modifiée. Les négociations mêmes qui eurent pour objet de faire cesser le schisme n'aboutirent qu'à le rendre irréparable.

Nous n'avons pu donner qu'une idée sommaire de ce livre important qui rendra de très grands services, mais qui eût pu être encore plus utile, si la composition en avait été plus rigoureuse et si l'auteur avait contrôlé un peu mieux sa rédaction dans laquelle on relève çà et là des négligences et des erreurs assez graves ⁽¹⁾. Roger II est qualifié de roi de Sicile (p. 112) dans le récit d'un événement qui a lieu en 1104, or il n'a pris ce titre qu'en 1130. De même (p. 115) l'expression de « palais royal de Palerme » sous le grand comte Roger est inexacte. Baudri de Dol, Robert le Moine, Guibert de Nogent, Foucher de Chartres (p. 182) sont donnés comme « témoins » (p. 182) du discours d'Urbain II à Clermont ; l'expression a dépassé sans doute la pensée de l'auteur qui n'ignore pas que les trois premiers de ces chroniqueurs sont de vulgaires compilateurs. De même le discours des prêtres aux croisés au château de Xérigordo (p. 195) n'est qu'une amplification sans valeur de Baudri de Dol dont on peut reconstituer la genèse. Les manuscrits des « Gesta Francorum » portent que les prêtres et les évêques réconfortaient les croisés, sans indiquer les termes de leur discours. Dans son édition des Gesta, Bongars a reproduit une leçon d'un manuscrit aujourd'hui perdu qui donne un discours en quatre lignes. C'est cette leçon que Baudri de Dol a recueillie et qu'il s'est amusé à mettre en beau langage.

P. 256. La question des prêtres combattants dans l'armée des

(1) Les épreuves paraissent avoir été mal revues : p. 2 en *but* aux persécutions. — p. 9 Likoudès fut l'homme d'Isaac, Xiphilin et Cosme *celui* des Doukas. — p. 31 empreneur. — p. 52 Manzikiert (au lieu de Mantzikert). — p. 81 et suiv. *chrysobule* (au lieu de chrysobulle). — p. 94 Pathmos. — p. 111 Odegytria (au lieu de Hodegitria) — protobilissime (au lieu de protonobilissime). — p. 140 skenophylaxe (au lieu de skeuophylax). — p. 215 Baudouin pressa son *collègue* (Tancrede ; l'expression détonne un peu). — p. 232. L'auteur qualifie les Musulmans de païens ; je sais qu'il en est ainsi dans les chroniques du temps mais ce n'est pas une raison pour reproduire cette erreur. Le tableau des errata, placé à la fin du volume, est très incomplet.

croisés est résolue d'une manière incomplète. L'exemple le plus caractéristique, celui d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy, commandant en chef d'une division de l'armée du midi, est passé sous silence. En réalité c'est parce qu'il exerce l'autorité comtale en Velay qu'Adhémar est commandant d'armée. De nombreux passages des chroniqueurs montrant les évêques et les prêtres priant et chantant pendant la bataille, attestent que son cas est exceptionnel. Les prêtres qui combattent accomplissent simplement une obligation féodale.

LOUIS BRÉHIER.

BERNARD LEIB. *Deux inédits byzantins sur les azymes au début du XII^e siècle.* — Rome, Pontificio Istituto Orientale. 1924, 131 pages, 8°.

Le premier de ces traités, attribué par les manuscrits à Siméon patriarche de Jérusalem, (mort en 1099) a été écrit en réalité vers 1107-1112 en réponse à une lettre sur les azymes adressée à un abbé bénédictin de Constantinople par saint Bruno, évêque de Segni et abbé du Mont-Cassin entre 1107-1111. Les arguments sont tirés des traités de Léon d'Achrida, Nicéas Stethatos, etc... On y trouve pour la première fois la légende du pseudo-pape Leucius qui aurait introduit l'usage des azymes à Rome au V^e siècle.

Le second traité, mis sous le nom de Jean patriarche d'Antioche, qui, après avoir bien accueilli les croisés, se brouilla avec Bohémond et se retira à Constantinople en 1101, paraît authentique. Il a la forme d'une lettre adressée à l'évêque d'Andrinople au moment où Alexis Comnène négociait l'union avec Pascal II en 1112. Les arguments sont toujours les mêmes et la question du pain employé par le Christ dans la dernière Cène forme toujours le centre de la discussion. L'auteur se déclare partisan de l'union, mais à la fin du traité, il devient agressif et décrit en termes satiriques le rite de la communion latine.

Dans une introduction copieuse, M. Leib a rappelé l'origine de la polémique au sujet des azymes et énuméré les arguments des deux parties.

LOUIS BRÉHIER.

N. P. LICHACHEV. *Dalirovânnye vizantijskie pečati, (Sceaux byzantins datés)*, dans *Izvestija Rossijskoj Akademii Islorii Material'noj Kul'tury* t. III, 1924, pp. 153-224, pl. IX-XII, 8°.

Ces sceaux sont datés par l'effigie de l'empereur, ou des empereurs, et l'indiction. Ils forment un groupe particulier, peu nombreux, dans l'ensemble de la sigillographie byzantine. La plupart appartiennent à des commerciaux. Depuis M. Mordtmann et M. Schlumberger, bien des érudits s'en sont occupés, et moi-même, je leur ai consacré une étude assez étendue, qui a fait l'objet d'une communication au Congrès de Bucarest et va paraître dans les *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*.

Cet article était imprimé déjà, lorsque j'ai connu celui de M. Lichačev. Assurément, j'aurais tiré grand profit de cet excellent travail, mais je n'aurais point modifié mes conclusions. Je visais en effet un autre but. Je me suis proposé de définir le rôle des commerciaux. J'ai tenté de montrer que, lorsqu'ils firent graver les matrices de ces sceaux remarquables, au septième siècle, ils étaient ce que leur titre indique, des agents commerciaux au service de l'empereur. *ἡ ἀποθήκη τῶν βασιλικῶν κομμερχίων* qu'ils dirigeaient constituait un entrepôt obligatoire, où les marchandises étaient débarquées et vendues, où d'autres agents percevaient les taxes. M. Lichačev n'a pas touché à cette question et s'en tient (p. 154) aux commentaires de M. Mordtmann et de M. Schlumberger, qui attribuaient à ces fonctionnaires, principalement, la direction des douanes.

L'objet de son travail est de préciser les dates. Les souverains ne sont pas nommés. Il faut donc identifier leurs effigies, ce qui peut se faire en particulier avec l'aide des monnaies.

Déjà, en 1911, M. Lichačev l'avait tenté, au t. I. du *Numizmatičeskij Sbornik* (Někotorye starějšie typy pečatej vizantijskich imperatorov). Il dispose aujourd'hui de matériaux plus riches, il met en œuvre tout ce qui est connu, il peut établir ainsi une classification plus rigoureuse.

Il distingue les types suivants :

I. — Sceaux gravés seulement sur la face; au revers, l'empreinte d'un tissu. Les bustes au dessus de la légende, et, entre eux, le Christ, la Vierge ou la Croix : Justin II ; Héraclius, en 614.

Dans la suite, les sceaux sont toujours gravés sur les deux faces. La légende commence au droit. Les bustes sont au dessus. Il s'en trouve aussi sur le revers, s'ils sont nombreux (3 ou 4). Si la figure est en pied, la légende suit le bord du cercle. A cette catégorie appartiennent les numéros suivants :

II. — Deux bustes : Héraclius, de 614 à 626.

III-IV. — Une figure en pied, jeune, vêtue de la chlamyde : Constant II, de 641 à 654.

V. — Quatre bustes : Constant II et ses trois fils, de 659 à 668.

VI. — Trois bustes, le premier tient une lance sur l'épaule : Constantin Pogonat et ses deux frères, de 668 à 681.

Maintenant, la légende sera tout entière au revers. Les empereurs sont toujours en buste ; au droit, ils remplissent tout le cercle. Nous avons deux groupes :

VII. — Deux bustes tenant une croix : Justinien II et Tibère IV, de 705 à 711.

VIII. — Au droit, l'empereur régnant et son fils, vêtus de la chlamyde ; au revers, au dessus de la légende, le père, ou bien le père et le grand-père, enveloppés du loros : Constantin V, en 757 et en 760 ; Léon IV, en 780.

Les types I, II, III, V, VI appartiennent à des commerciaux ; le IV, en majeure partie, aux directeurs des fabriques de soie ; un numéro du V, à un sacellaire ; le VII et le VIII, à des *commercials*, c'est-à-dire à des bureaux.

Le dernier type, n° IX, a, au droit, un empereur debout, jeune, enveloppé du loros. Les trois premiers sceaux de ce groupe appartiennent certainement au septième siècle : les formules sont de ce temps et mentionnent des provinces qui ont disparu dans la suite. Le quatrième est très différent. Sur les bords du cercle, autour de l'effigie, un des deux exemplaires connus donne, très clairement, ΘΕ ΔΕΣΠΟΤ ; l'autre, plus usé, permet pourtant de restituer Θεοφίλου δεσπότου. Une monnaie de Michel II (Sabatier, pl. XLII, 17) nous montre au revers son fils Théophile, en buste, jeune, avec le même costume, les mêmes attributs et le même titre. M. Pančenko, qui a publié le premier exemplaire, n'a pas hésité. M. Lichačev pourtant repousse pareille identification (p. 209-210). Il tire des objections du caractère même des monnaies de Théophile. Il fait des quatre pièces un seul bloc ; en tenant compte des indictions, il les place toutes dans le règne de Constant II.

Pareille conclusion nous paraît discutable. Puisque δεσπότου est sûr et Θεοφίλου possible, il est clair que la formule est tout autre que celles du septième siècle. Elle signifie que le sceau appartient, en même temps, au souverain, représenté et nommé au droit, et aux fonctionnaires, désignés au revers. D'autre part, l'effigie n'est pas du même dessin. J'y verrais une copie postérieure.

M. Lichačev s'appuie aussi sur le fait que, à partir de Justinien II, les sceaux personnels disparaissent. Pourtant son étude même nous en fournit deux exemples :

1° ἀν[τυπά(τ(ου) ἄ]ρχοντο[ς τ(οῦ βλαττ(εῖου) (καὶ) γενικοῦ
[κου]μερκ[ιαρίου](p. 208, d'après Pančenko, n° 9).

2. ...βασιλ(ικῶ) [ἄρχ]οντη τοῦ [βλα]τ(εῖου) (καὶ) γενικ(ῶ)
[κ]ομερκ(ιαρίῳ) (p. 204).

Le second sceau est à l'effigie de Léon IV. L'interprétation en est difficile. M. Lichačev l'a cherchée dans une autre voie. Notre restitution suppose, sur le pourtour du droit, la formule d'invocation bien connue Κύριε βοήθει. Elle est douteuse et nous ne la proposons qu'à titre d'indication. Le premier sceau présente, au droit, un buste d'empereur du même caractère. M. Pančenko a cru y retrouver, dans le champ, quelques vestiges du nom et du titre de Théophile. Ces deux sceaux, comme le quatrième numéro du type IX, ont appartenu aux directeurs des fabriques de soie (blatteion). De tels fonctionnaires auraient ainsi conservé, plus longtemps que le simple commercial, le privilège de dessiner sur leurs sceaux les traits des souverains (cf. *Mélanges Schlumberger*, p. 310).

Cette classification était terminée, lorsque M. Lichačev a connu, par l'article de M. Kurt Regling (*B. Z.*, XXIV, 1923, pp. 96-107), les sceaux fort curieux trouvés à Pergame. Il attribue l'un d'eux (n° 10, ἀνδραπόδων) à Constant II; les deux autres (n°s 11 et 1), ἀποθήκης τῶν βασιλικῶν κομερκίων, bien qu'ils portent la même effigie, à Constantin Pogonat. Il estime que les sceaux impersonnels des *commercia* auraient remplacé les sceaux personnels des commerciaux et il attribue cette innovation à ce prince. Mais pourquoi les deux types n'auraient-ils pas coexisté ? C'est ainsi que je l'avais compris (*Mélanges Schlumberger*, p. 307).

Il y a dans cet article certains faits nouveaux, dignes d'attention. Les sceaux des *commercia* sous les Isauriens nous étaient inconnus. L'empreinte de l'étoffe au revers du plus ancien type ne nous avait pas encore apparu de façon si claire. Mais la donnée la plus remarquable est à coup sûr le titre de γενικός λογοθέτης, associé à celui

(¹) Ἀπὸ ἐπάργων se trouve encore dans le Clétorologe de Philothée au X^e siècle (Bury, *Imp. Adm. System.*, p. 23.)

(²) D'après Pančenko, restitution douteuse. Les ἀνθύπατοι ne paraissent pas avoir pris rang dans la hiérarchie nobiliaire avant le règne de Michel III (Bury, *Imp. Adm. System.*, p. 28). Peut-être Ἀντύπα pour Ἀντίπα.

de commerciaire, sous Justin II et Héraclius. Le logothète général sera plus tard le chef de l'administration financière. Il est mentionné pour la première fois à la fin du septième siècle, sous Justinien II. Se rencontrerait-il soixante ou cent ans plus tôt ? Questions délicates, que nous nous proposons d'examiner ailleurs.

On voudra bien nous permettre encore quelques remarques de détail.

Type I, n° 4, p. 161 : λο]γοθέτ(ου) βασιλ(ικῶν) [χομμε]ρχα[ίων] paraît bien difficile à accepter. Ce ne pourrait être qu'une grosse faute de gravure. M. Pančenko proposait ἀ]ρχα[ρίων] et entendait par ce mot les agents chargés de recueillir les impôts pour l'*arca* du Préfet du Prétoriaire. Il oubliait que le titre de logothète, lorsqu'il a un complément, est toujours suivi d'un nom de chose. Je préférerais ἀ]ρχα[ρικῶν] (τίτλων ou φόρων) (cf. *Oxyrhynchus Papyri*, XVI, 2020, 9 et 10). Mais je doute que les contrôleurs de ces impôts aient jamais appliqué leurs sceaux sur une étoffe et qu'ils aient obtenu le privilège d'y représenter l'empereur (cf. *Mélanges Schlumberger*, p. 310).

Type III, n° 25 (ann. 653/4), p. 187. Je propose κα(τ)επάνω το[ῦ] ἐ[ρ]γο[δο]σί(ου) ... Le Clétorologe de Philothée mentionne les ἄρχοντες τῶν ἐργοδοσιῶν (Bury, *Imp. Adm. Syst.*, p. 142, 10, et p. 100) et le Livre des Cérémonies désigne un de ces personnages par les mots κατεπάνω τοῦ ἄρματος (Cer. 11.45, p. 676.15).

Type IV, n° 5, p. 189, sceau des Slaves de Bithynie. M. Lichačev admet la correction de M. Schlumberger : ἀνδραπόδων. La lettre que l'on croit apercevoir sur la phototypie m'a paru résulter d'un effet d'éclairage (*Mél. Schl.*, p. 317, note 4). M. Lichačev aurait-il examiné l'original ? L'a-t-on sauvé ?

Type VII, n° 14, p. 201. M. Lichačev restitue comme moi (*Mél. Schl.*, p. 315) τῆς δι[τοιχ]ήσεως "Ανδρου [ινδ.] ε'. Nous avons trouvé la même solution, chacun de notre côté : c'est la preuve qu'elle est bonne.

Gabriel MILLET.

CONSTANTIN MARINESCO. *Le prêtre Jean. Son pays. Explication de son nom.* — *Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine*, Bucarest, 1923, in-8° de 40 p.

La question du prêtre Jean a fait couler beaucoup d'encre et j'écrivais moi-même il y a quelque temps qu'elle alimenterait encore les discussions des spécialistes en la matière. On sait que, pendant

le moyen âge, se répandit la nouvelle dans toute la chrétienté qu'il devait exister, dans les régions orientales, un prince barbare converti au christianisme. Des efforts furent accomplis pour entrer en rapport avec lui, afin de combattre le Turc. Déjà au XII^e siècle, ce personnage était désigné sous l'appellation de Prêtre Jean et ses États furent localisés au cours des siècles suivants en Mongolie, en Chine, dans l'Inde sans aucune précision. Lorsque l'existence des sièges abyssins fut révélée, l'identification du prêtre Jean et du négus ne tarda pas à se produire. Néanmoins, les hypothèses continuèrent à séparer les historiens en plusieurs camps et l'on alla même jusqu'à prétendre que le Prêtre Jean ou Prête Jean n'était autre que le chef du lamaïsme tibétain.

Partisan convaincu de la *thèse éthiopienne*, qu'avait déjà entrevue Yule, dans l'édition qu'il nous donna du voyage de Marco Polo, je suis heureux de signaler au lecteur la savante monographie de M. Marinesco qui me paraît avoir *démontré*, de la manière la plus décisive, le bien fondé de cette opinion.

La tâche était ardue et nécessitait de multiples qualités de philologue, d'historien et de psychologue. Sans me livrer à l'analyse détaillée du travail auquel ont abouti ses recherches, ce qui ne pourrait que lui enlever de sa force démonstrative, je tiens cependant à en souligner les *traits généraux*, qui me semblent un peu noyés dans l'abondance des textes utilisés. Avec sagacité et une rare compétence, l'auteur examine les pièces essentielles du procès et permet ainsi aux spécialistes de contrôler l'argumentation qui s'en dégage, à la lueur d'une abondante bibliographie ⁽¹⁾, triée avec discernement parmi les innombrables publications entées sur ce sujet si longtemps controversé. Je signale tout particulièrement l'utilisation consciencieuse de la collection des *Monumenta germaniae historica*, trop négligée par maint des prédécesseurs de M. Marinesco et des textes précieux réunis par Zarncke dans son *Priesler Johannes*. Mettant en lumière les renseignements fournis par les annalistes, les chroniqueurs et les voyageurs, depuis Otto de Freisingen (XII^e siècle) jusqu'au XIV^e siècle, il a tiré excellemment parti des diverses hypothèses énoncées au moyen âge et n'a pas laissé d'expliquer la genèse des conceptions des Giovanni de Plano Carpini, des Guil-

(1) J'aurais voulu y voir figurer LLELEWEL : *Géographie du Moyen âge*, Bruxelles, 1852-1887 ; *Atlas de la géographie du Moyen âge*, Bruxelles, 1850. Quoique anciens, ces ouvrages ne laissent pas d'être consultés utilement.

laume de Ruysbroeck (Rubruquio), des Marco Polo, des Grégoire Aboulfaraj, dont les conclusions démontrèrent que le Prêtre Jean n'existait point en Chine, ni en Mongolie.

Je lui sais gré d'avoir déterminé avec clarté la signification de la fameuse lettre expédiée par Alexandre III, le 27 septembre 1177, à la cour du « roi des Indiens » par l'entremise du médecin Philippe, familier du souverain pontife. Ce messenger pontifical avait entendu parler en Orient d'un roi chrétien, désireux d'obtenir une église à Rome et un autel dans l'Église du Saint Sépulture à Jérusalem, prince de l'Éthiopie, confondue avec une partie des Indes, depuis l'antiquité jusques et y compris le moyen âge.

La dernière mention relative à l'identification du royaume du Prêtre Jean et de la Chine provient d'Odoric de Pordenone (XIV^e siècle). Dès lors, l'opinion change : elle admet que ses territoires ne sont autres que l'Éthiopie : Frère Jourdain et Catala de Séverac, par exemple, l'affirment catégoriquement.

La thèse « sino-mongole » fut alimentée par l'échec des missions expédiées en Éthiopie au nom de la Papauté. Comme l'écrit judicieusement M. Marinesco (1) : « ... pendant tout le XIII^e et le commencement du XIV^e siècle, on essaya de nouer des relations avec ces chrétiens lointains... Mais précisément pour cela la surveillance en Égypte devait être encore plus sévère, de sorte que les missives pontificales n'arrivèrent probablement pas en Éthiopie. Ce fut juste à ce moment que se succédèrent en Asie les missions de Giovanni de Plano Carpini, de Ruysbroeck... d'Oderic de Pordenone à la recherche d'alliés et surtout du Prêtre Jean, le puissant souverain chrétien qui aurait pu collaborer à la croisade. Les essais tentés dans le même but à destination de l'Éthiopie n'eurent pas de résultat, puisque le Soudan, qui devait être attaqué, était le maître de l'Égypte et de la mer Rouge. Ce fut pour cela qu'on essaya d'identifier le Prêtre Jean avec divers chefs chinois et mongols, chez lesquels le christianisme avait plus ou moins pénétré. Au moment où, les croisades finies, les missionnaires catholiques purent arriver en Nubie et en Éthiopie, le Prêtre Jean fut reporté dans ces pays pour y rester définitivement ».

Tirant également parti de la cartographie, M. Marinesco rappelle que les documents géographiques de la seconde moitié du XIV^e

(1) *Op. cit.*, pages 22-23 du tirage à part (94-95 du *Bulletin*).

siècle, telle la carte catalane de 1375, identifient bien l'Éthiopie et le royaume du Prêtre Jean ⁽¹⁾.

Discutant ensuite le sens de l'expression *Prêtre Jean* et son origine, il aboutit à cette conclusion intéressante : « Les deux mots composant le nom du Prêtre Jean pourraient être traduits par la forme *Prêtre-Roi*, ce qui correspond exactement au rôle des souverains éthiopiens, au moins à une certaine époque ⁽²⁾ ». Son argumentation philologique, à laquelle je renvoie le lecteur, m'apparaît comme bien séduisante et je pense avec lui que les marchands *italiens* d'Alexandrie et des ports syriens auront transmis le nom abyssin, créant ainsi une confusion, par homophonie, entre le terme signifiant souverain (Zan, Gan, Zan) et le prénom italien Gian (Zan en vénitien), abréviation de Giovanni, Jean.

Pourquoi le royaume du Prêtre Jean fut-il déplacé de la Mongolie et de la Chine jusqu'en Éthiopie ? L'histoire de la géographie nous l'apprend : durant l'antiquité et le moyen âge le terme *Indes* désignait un immense territoire, embrassant le sud de l'Égypte (par conséquent l'Éthiopie) et s'étendant jusqu'en Mongolie.

D'ailleurs, Marco Polo n'a-t-il pas appelé l'Éthiopie *India Media* ?

L'un des mérites de M. Marinesco fut d'attribuer une importance majeure au fait historique de la Croisade. Son raisonnement, étayé d'arguments sérieux, me semble inattaquable. « Dans l'ignorance, écrit-il ⁽³⁾, où se trouvaient les chrétiens d'Occident sur le pays de ce souverain faisant partie des Indes, si imprécises, si étendues, toutes les fois qu'une attaque victorieuse se produisait sur les confins orientaux de l'Islam, ils étaient persuadés que c'était le Prêtre Jean qui guerroyait dans l'intention de venir en aide aux croisés et de délivrer Jérusalem. C'est de là que partit l'erreur d'Otto de Freisingen... Ce fut cette erreur qui déterminait les papes ou leurs légats à envoyer en Asie les missions de Giovanni de Plano Carpini, d'Anselmo de Lombardie, de Guillaume de Ruysbroeck... Lorsque, les croisades finies, les relations avec l'Égypte devinrent beaucoup plus faciles, des missionnaires furent envoyés en Nubie et en Éthiopie. On revint à l'ancienne identification du Prêtre Jean ».

(1) Il me paraît qu'une étude spécialement consacrée à la « cartographie de la question » ne serait pas inutile. Bien plus, j'ai la conviction qu'elle fournirait à l'historien de la géographie une riche moisson de renseignements, confirmant la thèse de l'auteur.

(2) *Op. cit.*, page 33 du tirage à part (p. 105 du *Bulletin*).

(3) *Op. cit.*, pp. 38-39 du tirage à part (pages 110-111 du *Bulletin*).

Après un détour de plusieurs siècles, la *thèse éthiopienne* devait à nouveau triompher. Grâce à l'érudition de M. Marinesco, la question du Prêtre Jean a reçu enfin une réponse décisive. Si certains spécialistes ne veulent point s'avouer convaincus, du moins seront-ils désormais astreints à discuter l'argumentation serrée de l'auteur de cette belle monographie, que je considère comme une excellente contribution à l'histoire de la géographie médiévale.

Charles PERGAMENI,

Professeur à l'Université de Bruxelles.
Président de la Société royale belge de Géographie.

C. MARINESCO. *Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples et l'Albanie de Scanderbeg* (*Mélanges de l'Ecole roumaine en France*, 1923. pp. 1-135).

L'ouvrage de M. M., n'intéresse pas seulement l'histoire de la péninsule des Balkans, mais aussi l'histoire générale de l'Europe à la fin du moyen âge, par les lueurs nouvelles qu'il projette sur l'activité d'Alphonse V d'Aragon dans le bassin oriental de la Méditerranée.

On sait que, jusqu'à la seconde moitié du siècle dernier, à force de se baser uniquement sur le panégyrique déclamatoire de Barletius ⁽¹⁾ les historiens avaient créé une théorie classique de la résistance albanaise à l'invasion turque, symbolisée dans la figure-romantique du héros Scanderbeg. Cette théorie sévit encore en littérature et dans la plupart des manuels. Les travaux de Voigt, de Hopf et de Iorga ⁽²⁾ avaient déjà ramené le rôle du guerrier albanais à des proportions plus modestes et plus rationnelles. Iorga surtout avait très bien pressenti que Scanderbeg était « soutenu par les Vénitiens protégé par l'Aragon et incité par la Hongrie » ⁽²⁾. M. M. a trouvé récemment dans les archives de la commune d'Aragon à Barcelone une série de documents diplomatiques qui lui ont permis d'étayer les affirmations de M. Iorga. Son étude dépasse le cadre que son titre

⁽¹⁾ *De vita et gestis Scanderbegi, Epirotarum principis, in Chronica turcica III*, Francfort s/Mein, 1578.

⁽²⁾ VOIGT *Aenea Sylvio de Piccolomini als Papst Pius II und sein Zeitalter*, 3 vol., Berlin, 1856-63. — HOPF, *Griechenland im Mittelalter und in der Neuzeit*. (Allgem. Encycl., I, 86, Leipzig, 1868). — IORGA, *Gesch. des osman. Reiches*, I, II, 1908-09). Du même, *Brève histoire de l'Albanie...*, Publicat. de l'Institut pour l'Etude de l'Europe du S. E. Bucarest, 1919.

lui propose ; elle constitue l'histoire d'un épisode de la résistance de l'Europe à l'invasion des Osmanlis.

La carrière de Scanderbeg présente au début, vers 1443, l'aspect d'une lutte de chef de clans contre l'envahisseur de leurs possessions bien plus que celle d'un peuple chrétien consciemment soulevé contre les Turcs. Mais très tôt, on constate d'assez fréquentes relations de Scanderbeg avec Alphonse V. Celui-ci devenu souverain de Naples en 1442, et qui possédait déjà l'Aragon et la Sicile, inaugura vite une politique de large envergure d'influence dans les Balkans et dans le bassin oriental de la Méditerranée ; tradition qu'il avait héritée de la Grande-Grèce, des Normands, des Hohenstaufen, des Angevins. Aux yeux d'Alphonse V, Scanderbeg fut bien moins un défenseur de la chrétienté et un bouclier de l'Europe contre l'Islam qu'un agent de sa propre politique, un de ses condottieri agissant en Albanie, tête de pont possible au delà de l'Adriatique. Sur ce terrain, Alphonse V d'Aragon rencontrera évidemment la concurrence de Venise ; de sorte que la guerre que Scanderbeg engagea bientôt contre la cité de St Marc ne fut que la contre partie balkanique de celle que le roi de Naples menait en Italie. Il faut lire dans l'ouvrage de M. M. les péripéties de ce drame complexe où « le roi voulait utiliser les navires, que le pape Calixte III avait réussi à faire construire avec les plus grands sacrifices du trésor pontifical, pour raffermir sa domination en Albanie, tout en protestant de ses bonnes intentions en ce qui concernait le grand rêve du vieux pontife catalan, la croisade qui devait chasser les Turcs de l'Europe » (p. 111) Le rôle de Castriot est ainsi éclairé, sa longue résistance est expliquée. C'est tout un chapitre de l'histoire que M. M. vient de remanier avec beaucoup de maîtrise. L'accueil à réserver à son ouvrage ne peut être qu'excellent.

Henri LAURENT.

JEAN MASPERO. *Histoire des patriarches d'Alexandrie depuis la mort de l'empereur Anastase jusqu'à la réconciliation des églises jacobites (518-616)*. Ouvrage revu et publié après la mort de l'auteur par Ad. Fortescue et Gaston Wiet. (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences historiques et philologiques*, 237^e fasc.), Paris, Champion, 1923, — XV-429 pages, 8°.

Après avoir publié son étude sur l'*Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, Jean Maspero s'était attaché à l'histoire religieuse

de la province. La tâche était singulièrement ardue ; mais elle ne devait point rebuter un travailleur aussi actif et un esprit aussi pénétrant, qui était d'ailleurs admirablement préparé par sa grande publication des *Papyrus byzantins du Caire* à de nouvelles recherches sur l'Égypte chrétienne.

En peu d'années, il avait mené à bien une partie de cette œuvre difficile lorsque la guerre vint tout interrompre. Après sa mort, sa famille, aidée de M. B. Haussoullier, entreprit la publication de son manuscrit inachevé avec la collaboration de l'abbé A. Fortescue et de M. A. Wiet.

Le manuscrit de Jean Maspero contenait l'histoire des patriarches d'Alexandrie depuis l'année 518, à la mort de l'empereur Anastase, jusqu'à la réconciliation des patriarches monophysites d'Alexandrie et d'Antioche en 616.

L'ouvrage s'ouvre par un chapitre sur l'hérésie dite monophysite ou jacobite, hérésie déconcertante où « tout est obscurité » et dont on ne saurait préciser ni le fondateur ni le dogme. Issu des discussions de théologiens inconnus du Ve siècle, le monophysisme ne peut être imputé ni à Eutychès, ni à Cyrille d'Alexandrie, ni à Dioscore, pas plus qu'à Sévère, évêque d'Antioche, qui fut seulement le théoricien du parti. Quant à la doctrine, bien qu'elle paraisse avoir comme base l'affirmation d'une nature unique du Christ, elle est en réalité tissée de telles contradictions et de tels sophismes que Sévère lui-même ne fait autre chose que d'appeler *un* ce qu'il reconnaît être *deux*.

Incapable de saisir les subtilités de ces discussions abstraites, les théologiens coptes, et à leur suite le peuple égyptien, n'en adoptent pas moins une attitude intransigeante et luttent pendant des siècles avec une obstination farouche dans une querelle dont le sujet n'existe pas à vrai dire. A maintes reprises, les Égyptiens monophysites repoussent les avances du pouvoir impérial qui rêve la réconciliation des catholiques et des hérétiques. Les tentatives de l'empereur Zénon, qui promulgue l'*Hénotique* en 482, celles de Justinien, celles de Justin II, qui va fort loin dans la voie des concessions, celles d'Héraclius enfin, échouent devant l'opposition tenace du peuple égyptien. On assiste même à un spectacle étrange : les chefs du monophysisme étant morts, les haines personnelles entré les théologiens des parties adverses étant éteintes, le peuple inapaisé prend la tête de la résistance.

Ce n'est donc pas dans le domaine abstrait de la théologie qu'il faut chercher la cause réelle des luttes séculaires déchaînées par la querelle monophysite ; ces luttes ont leur source profonde dans le caractère même du peuple égyptien.

Dans le second chapitre, qui est un des plus nouveaux et des plus vivants de l'ouvrage, Jean Maspero nous fait assister à l'éveil du sentiment national chez les Coptes. Étudiant les rapports du Christianisme et du nationalisme en Égypte, il en arrive à cette conclusion que les Coptes n'ayant pu éviter le Christianisme, le confisquèrent à leur profit. Les puissants patriarches d'Alexandrie deviennent ainsi les vrais représentants de la race indigène. Dressée en face du gouvernement étranger de Byzance, celle-ci est soutenue dans la *χώρα*, qui échappe plus que la cité d'Alexandrie à l'étreinte du pouvoir central, par les moines d'innombrables monastères. Toute atteinte portée par Byzance au patriarche d'Alexandrie ou aux monastères de la *χώρα* devient pour les Coptes un outrage commis envers la nation tout entière. Ceci explique le caractère de la lutte qui divisa l'Égypte monophysite et le gouvernement orthodoxe de Byzance.

Le chapitre III est consacré aux « premières luttes » de 518 à 535. L'Égypte jouit d'un traitement de faveur lors de la violente réaction chalcédonienne qui suit la mort de l'empereur Anastase. Il n'en est pas de même en Syrie et en Asie Mineure. Fuyant la persécution, Sévère d'Antioche et Julien d'Halicarnasse se rencontrent en Égypte et leurs discussions au sujet de l'incorruptibilité du corps du Christ, engendrent au sein du monophysisme la plus grave des scissions. Les partisans de Sévère ou *Phthartolâtres* s'opposent aux *Julianistes* qui sont *Aphthartodocètes* ou *Phantasiasles*. A côté d'eux, subsistent encore les sectes anciennes des *Méléliens* et des *Acéphales*, cependant que Thémistius fonde une secte nouvelle, celle des *Agnorles*.

Dans le chapitre IV, Jean Maspero étudie la politique religieuse de Justinien à l'égard de l'Égypte. Épris des discussions théologiques, cet empereur au tempérament d'hérésiarque eût été volontiers porté à la tolérance envers les sectes dissidentes ; mais, d'autre part, il désirait établir dans le monde byzantin l'ordre et l'unité religieuse, complément nécessaire de l'ordre et de l'unité administrative. En outre, il subit alternativement les influences contraires de Pélage, le diacre romain, de l'impératrice Théodora, favorable aux Mono-

physites, ou du Syrien Théodore Askidas et sa politique religieuse est ainsi sujette aux variations les plus étranges.

La mort du patriarche monophysite d'Alexandrie, Timothée, inaugure l'ère des difficultés en Égypte. Théodose, ami de Sévère élu sous l'influence de Théodora, ne peut se maintenir sur le siège patriarcal d'Alexandrie. Le peuple furieux de son élection lui oppose Gaïanus, partisan de Julien, et des troubles sanglants se déroulent dans la ville. De son côté, Théodose résiste à toutes les tentatives de Justinien pour le rallier aux décisions du concile de Chalcédoine. Dès lors, l'empereur renonce à la tolérance et on applique à l'Égypte le régime de la terreur.

On voit, dans le chapitre V, comment Justinien, retenant Théodose prisonnier en Thrace, impose à l'Égypte un patriarche Chalcédonien, Paul de Tabenne, auquel il donne pleine autorité sur les fonctionnaires civils pour extirper l'hérésie. Après la déposition de Paul de Tabenne, compromis dans l'affaire du meurtre du diacre Psoïs, Justinien choisit comme patriarche Zoïle, un autre Chalcédonien. Revenu ensuite au désir de gagner les Monophysites par des concessions, il prétend obliger Zoïle à condamner les trois chapitres du concile de Chalcédoine. Sur son refus, Zoïle est remplacé par Apollinaire, un fonctionnaire civil transformé en patriarche. Soutenu par les troupes impériales, celui-ci étouffe les révoltes d'Alexandrie dans les massacres. En succédant à Justinien, Justin III débute par des essais de conciliation mais il se heurte à la farouche opposition des moines égyptiens et doit, lui aussi, recourir à la violence.

Le chapitre VI est consacré à la renaissance du monophysisme sous l'énergique impulsion de Jacques Baradée. Cependant les sectes adverses fourmillent au sein même du parti et se déchirent entre elles ; on voit surgir une hérésie nouvelle : le *trithéisme*, qui est bientôt démembré lui-même en hérésies adverses. Le monophysisme se débat dans une confusion inextricable, et pendant dix années les monophysites restent sans patriarche.

Un essai d'union (chapitre VII) entre les deux sectes théodosienne et gaïanite ne dure que de 570 à 573. Les succès du *trithéisme* sont inquiétants et d'autre part, les jalousies entre les monophysites de Syrie et ceux d'Égypte viennent encore envenimer les luttes entre les évêques chefs des divers partis.

Le chapitre VIII s'ouvre avec l'avènement de l'empereur Tibère. Celui-ci inaugure à l'égard des Coptes une ère de tolérance qui se

poursuit sous le règne de Maurice. Saint Euloge, un des personnages les plus éminents du parti catholique, s'occupe avec ardeur de réduire par la polémique Samaritains et monophysites. Malgré tout, le patriarcat catholique d'Alexandrie a perdu sa primauté dans le monde chrétien. Soutenu par les armées impériales, le patriarche n'exerce une autorité effective que sur Alexandrie et ses abords immédiats; la véritable Égypte, demeurée monophysite, lui échappe, et il tend à devenir une sorte de préfet impérial hors cadre à mesure que s'abaisse son pouvoir religieux.

A la mort de Saint Euloge, le parti monophysite est sur le point de se reconstituer (chap. IX). Le patriarche monophysite Damien, échoue, il est vrai, dans sa tentative d'union entre le parti monophysite d'Alexandrie et celui d'Antioche, mais il lutte sans relâche contre les *Méléliens*, les *Pélrîtes*, les *Trithéïtes* et autres hérétiques. La réconciliation des églises jacobites devait s'accomplir sous son successeur Anastase. L'empereur Héraclius était alors disposé à la tolérance et le siège du patriarche catholique d'Alexandrie était occupé par saint Jean l'Aumônier, qui fut l'objet de la vénération des monophysites eux-mêmes. Enfin, malgré l'entêtement fanatique des peuples qui prétendaient éterniser les querelles, les deux patriarches monophysites d'Alexandrie et d'Antioche scellent leur réconciliation en des fêtes solennelles sous l'œil bienveillant des Byzantins.

Il est infiniment regrettable que Jean Maspero n'ait pu pousser cette histoire religieuse de l'Égypte jusqu'au patriarchat de Cyrus aux derniers temps de la domination byzantine en Égypte. Il n'est pas douteux que cette étude eût apporté des lumières nouvelles sur le *monothélisme* en Égypte, sur la période de la grande persécution des Coptes qui se poursuit pendant l'invasion arabe. Jean Maspero a été frappé avant même d'avoir pu mettre la dernière main aux dix chapitres déjà rédigés et MM. A. Fortescue et G. Wiet se sont interdit, avec la plus scrupuleuse délicatesse, de faire la moindre retouche au manuscrit qu'ils ont entrepris de publier tout en y ajoutant des notes copieuses et des appendices chronologiques.

Nous possédons ainsi l'histoire la plus complète et la plus critique qui ait jamais été écrite sur les patriarches d'Alexandrie. S'attachant à faire la lumière sur les données obscures ou contradictoires fournies par des sources souvent entachées de partialité, Jean Maspero a soumis les textes à une critique consciencieuse et avisée. Il a réussi

à exposer d'une manière vivante l'histoire des querelles les plus subtiles entre les sectes qui pullulent au sein du monophysisme. On doit surtout lui savoir gré d'avoir fait œuvre d'historien en montrant par quelles racines profondes la lutte monophysite se rattache au sol du pays et quel est son sens véritable dans l'histoire de l'Égypte.

L'œuvre de Jean Maspero dépasse aussi de beaucoup le titre modeste qu'il avait adopté. Son *Histoire des Patriarches d'Alexandrie* est bien plutôt celle des origines de l'Église monophysite en Égypte et en Syrie et de la vie religieuse dans l'Égypte byzantine.

On rencontre d'ailleurs dans son ouvrage les données les plus suggestives sur le rôle des gens d'Église dans l'administration civile de la province et sur celui des fonctionnaires civils dans les luttes religieuses aussi bien que sur la politique provinciale des empereurs. *L'Histoire des patriarches d'Alexandrie* de Jean Maspero peut être regardée comme une contribution des plus utiles à l'histoire de l'empire Byzantin au VI^e siècle.

Germaine ROUILLARD.

GABRIEL MILLET, *L'ascension d'Alexandre* (extrait de Syria, 1923, pp. 85-133).

A la fin de l'antiquité et au moyen âge se répand un peu partout, en Orient comme en Occident, la légende d'Alexandre qui se fait enlever dans les airs par des griffons entraînés par un morceau de chair piqué au bout de sa lance.

Née quelque temps après la mort d'Alexandre, cette légende apparaît pour la première fois dans le roman grec du pseudo-Callisthène d'Alexandrie, du III^e siècle de notre ère. Mais elle y a été interpolée, au V^e ou au VI^e siècle selon M. Millet.

M. Millet étudie d'abord, très minutieusement la version grecque de l'Ascension d'Alexandre moins pour en rétablir le texte original que pour en élucider un passage obscur et réunir les variantes. Il ne se contente pas des deux manuscrits déjà employés par ses prédécesseurs (L, Leyde, codex Vulcani, n^o 93, XV^e s. ; C. Paris, suppl. gr. 113 : 1567) mais y joint le Vatic. graec. 171 (XVI^e s.), le Barocc. 23 (XIV^e s.) et le Miscellaneus 283 d'Oxford (XVI^e s.), classe ces manuscrits et donne une traduction française du passage, faite sur les meilleures leçons.

Puis il examine la traduction latine exécutée d'après un manuscrit grec copié à Constantinople, entre 941 et 965, par l'archiprêtre

Léon. Cette traduction fut plusieurs fois remaniée, amplifiée ou paraphrasée. M. Millet étudie l'amplification de la traduction remaniée, tout au moins en ce qui concerne l'Ascension, en utilisant trois manuscrits, deux de Paris et un autre du Vatican (Paris, lat. 8503, 13710, 14169. Vatic. Ottob. 2087).

Il compare ensuite les deux textes : ils sont dérivés d'une même source, dont le latin s'éloigne moins. Il marque ensuite les ressemblances et les différences qui existent entre le mythe babylonien d'Étana et l'Ascension d'Alexandre. Mais les éléments orientaux, babyloniens et juifs aussi, ont reçu leur forme définitive dans les milieux grecs, notamment en Syrie.

M. Millet passe ensuite au roman français inspiré du roman grec par l'Épitomé de Julius Valérius (IV^e siècle) et par des traductions latines, dont celle de l'archiprêtre Léon (vers le milieu du X^e siècle). Mais il y a ajouté des détails nouveaux, en utilisant peut-être quelques motifs empruntés au texte grec, connu par les pèlerins ou plutôt par les Croisés.

Telle est, très brièvement résumée, la première partie de l'étude de M. Millet. Il faut évidemment attendre la fin pour porter sur elle un jugement d'ensemble. Mais on peut, dès maintenant, affirmer que l'on retrouve ici les qualités du savant byzantiniste, méthode très sûre, vaste érudition, analyse subtile et pensée très nuancée, peut-être parfois un peu trop, au détriment des lignes générales.

PAUL GRAINDOR.

HENRI MONNIER. *Les Nouvelles de Léon le Sage. Introduction. Droit Public. Droit Pénal. Les Personnes. Les Biens.* (Fascicule XVII de la Bibliothèque des Universités du Midi). — Bordeaux, Feret et fils, 1923, gr. in-8° VII-226 pages ; prix 25 frs.

Parmi les travaux inédits que H. Monnier laissait à sa mort, celui qui était le plus près de son achèvement est l'étude d'ensemble sur les Nouvelles de Léon le Sage. Il ne faut pas confondre cette œuvre avec la traduction intégrale des 133 Nouvelles de cet empereur, qu'avait également préparée le regretté byzantiniste et dont la publication serait tout aussi souhaitable. Les éditeurs de l'ouvrage posthume de H. Monnier, dont le principal est M. Georges Radet, doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, le rédacteur de l'Index analytique, méritent notre reconnaissance pour la peine qu'ils ont

prise, car l'édition ne fut pas des plus faciles à établir, nous apprend l'avertissement ⁽¹⁾.

Dans cet ouvrage dont le titre donne les grandes divisions, l'auteur a vraiment réussi, comme il se le proposait, à « Dégager d'un minutieux dépouillement des 133 nouvelles ce que pensait, à la fin du IX^e siècle, en droit public et en droit privé, un Byzantin nourri de bonnes études, chef du plus illustre des empires ». Ce n'est jamais un travail aisé que pareille synthèse de la législation d'un prince. H. Monnier est parvenu, grâce à sa parfaite connaissance du droit et de la langue de Léon, à écrire un livre qui restera un modèle et qui instruira tout autant les historiens que les juristes ; les moralistes mêmes et les philosophes feront leur profit des chapitres consacrés à la science religieuse, à la psychologie, à la morale et à la logique léoniennes. Le livre présente un intérêt d'autant plus grand qu'il retrace souvent mais sans abus, les destinées des institutions ou l'évolution des idées depuis Justinien, au moins, jusqu'après le IX^e siècle, situant ainsi l'œuvre de Léon entre les précédents et les conséquents législatifs (voyez par exemple les pages 31 et suivantes sur le patriarche œcuménique de Constantinople) et qu'il ne dédaigne pas d'éclairer, un peu timidement, les dispositions des Nouvelles par les actes de la pratique ou les formulaires byzantins. Enfin, le scrupule qu'apporte l'auteur à identifier les textes antérieurs auxquels telle ou telle Nouvelle fait allusion, en discutant sobrement les avis de ses prédécesseurs (p. 10, p. 113, p. 143) montre son souci du détail et de la précision, qui se retrouve sous d'autres formes : voyez par exemple (p. 111), la correction proposée à une *scholie* d'Harménopule.

Paul COLLINET.

'Αν. Κ. 'Ορλάνδου. Παλαιοχριστιανικοὶ καὶ βυζαντινοὶ νομοὶ τῶν Κελύβων Κουβαρᾶ, Athènes, 1923. (extrait du t. XV d' *'Αθηνα*, pp. 165-190)

M. Orlandos décrit pour la première fois quatre églises intéressantes situées près du village Κελύβις τοῦ Κουβαρᾶ (Attique).

La nef centrale d'une basilique d'époque chrétienne primitive,

⁽¹⁾ Aussi, devons-nous excuser les quelques coquilles qui subsistent de ci de là : p. 53, n. 1 : lire Rein au lieu de Reiss ; p. 134, l. 12-13 : lire formulaires au lieu de formations ; p. 188, n. 6 : lire Danz au lieu de Panz ; p. 207, n. 18 : lire H. Regnier au lieu de H. de Régnier.

dont on peut reconstituer en partie le plan, a été transformée en l'église des Taxiarches. Les grandes arcades de cette nef ont été aveuglées, l'abside demi-circulaire a été remplacée par une abside de moindre rayon, à trois pans. L'église renferme un προσχυνητάριον tout à fait original et quelques sculptures dont deux chapiteaux théodosiens et une plaque de chancel très ancienne (V siècle ?)

L'église de St-Georges, rectangulaire, à nef unique, avec abside demi-circulaire, si elle n'est pas d'époque chrétienne primitive, conserve tout au moins des survivances de ce temps, dans l'appareil des murs, l'importance de l'abside, le plan et la disposition intérieure : quatre murs de refend, rattachés perpendiculairement à chacun des longs côtés, divisent l'église en cinq compartiments successifs. Terminés par des antes ces murs, sont alternativement réunis par un arc, dont l'un aigu, s'appuyant sur les antes, ou par trois arcs en plein cintre supportés par des colonnes à chapiteaux ioniques antiques. Des restes de fresques rappellent les peintures cappadociennes. Le Christ, entre la Vierge et saint Jean, au fond de la prothésis, est du XVII^e ou du XVIII^e siècle, mais s'inspire d'un original plus ancien.

Quant à l'église de la Présentation de la Vierge, c'est un édifice de plan rectangulaire, à nef unique, avec abside demi-circulaire, extérieurement à trois pans. Le milieu de l'église est surmonté d'une coupole elliptique, octogonale à l'extérieur. Contemporain des églises athéniennes du XI^e ou du XII^e siècle, le monument a été agrandi à une époque postérieure (adjonction d'une nef et d'un narthex).

Abstraction faite du narthéx, l'église St-Pierre présente le plan carré cruciforme. La coupole centrale porte, à l'ouest, sur deux colonnes, dispositif fréquent en Attique (et même en Grèce). Elle est épaulée par les berceaux des bras de la croix. Les angles sont couverts par des berceaux, en face de la prothésis et du diakonikon, par des calottes du côté opposé. A la façade, au dessus de la porte, une niche en surplomb est amortie par un arc plein cintre couronné d'une sorte de fronton. L'espace compris entre l'archivolte, ornée d'un cordon de briques en dents de scie, et les rampants du fronton est meublé de bandes verticales d'ornements en terre cuite.

Entre le linteau de la porte et cette niche est encastrée une double inscription (deux cartouches avec le monogramme constantinien

à gauche de chacun d'eux) que l'éditeur suppose provenir d'un sarcophage ou d'un monument funéraire. Une autre inscription, déjà connue, est au nom de l'archevêque Ignacé. M. Orlandos se rallie à l'opinion de Kambouroglou, d'après qui il s'agirait d'un évêque non pas d'Athènes, mais d'un autre évêché de l'Attique.

L'église a conservé son iconostase primitive, en marbre. Elle est divisée en trois parties par deux colonnettes, de plan carré jusqu'à mi-hauteur, puis octogonales, surmontées d'une architrave à ornements sculptés.

Bon nombre de fresques subsistent : l'art en est différent de celui d'Athènes. L'éditeur en donne un spécimen emprunté au mur ouest du narthex : un ange introduit dans le Paradis les justes qui l'entourent. D'autres représentent des groupes de martyrs, de prophètes, le Jugement dernier, la Crucifixion. Ces peintures remonteraient, au plus tôt, au XVI^e siècle. L'église elle-même doit être postérieure au XIII^e.

Kalyvia occupe certainement l'emplacement de quelque bourgade antique : beaucoup d'objets d'époque grecque, romaine ou chrétienne primitive ont été trouvés à cet endroit.

M. Orlandos excelle dans ce genre d'études, dans ces monographies fort bien illustrées comme celles qu'il a consacrées à la Paerigoritissa d'Arta (*Ἀρχαιολογικὸν δελτίον*, 1919, p. 1-82) ou au monastère de Varnakovu. (Athènes, 1922). Les monuments y sont décrits avec compétence, s'ils ne sont pas toujours suffisamment replacés dans le cadre de l'architecture byzantine. Mais il faut savoir gré à l'auteur d'amener ces matériaux à pied d'œuvre, sous l'influence du bel ouvrage de M. G. Millet sur *L'École grecque dans l'architecture byzantine* (Paris, 1917), qui a si heureusement ramené l'intérêt sur les églises byzantines de Grèce.

Paul GRAINDOR.

GERMAINE ROUILLARD. *Les papyrus grecs de Vienne. Inventaire des documents publics.* — Paris, Honoré Champion, 1923, gr. 8^o.

Parmi les richesses papyrologiques acquises depuis plus d'un demi-siècle par les musées et les bibliothèques, les collections de papyrus conservés à Vienne tiennent une place fort importante.

Constituées à des dates différentes, ces collections sont réparties entre quatre fonds : celui du Musée impérial, du Theresianum, de l'Archiduc Rainer et la collection privée de C. Wessely.

Tel de ces fonds, diversement riches, compte des textes célèbres : la collection du Musée impérial renferme les fameux papyrus dits d'Artémis et de Zoïs et la collection de l'Archiduc Rainer, parmi ses 100.000 textes en neuf langues, contient des documents officiels intéressants pour l'histoire religieuse et plus particulièrement riches en contributions précieuses à la topographie de l'Égypte.

Un grand nombre de papyrus grecs de Vienne ont été l'objet de publications multiples, parmi lesquelles malheureusement il y avait jusqu'ici quelque difficulté à s'orienter rapidement. Le travail de M^{lle} Rouillard va singulièrement faciliter les recherches des papyrologues, qui disposent dorénavant d'un excellent catalogue méthodique des textes publiés. Il constitue un inventaire fort complet des papyrus de Vienne groupés sous les rubriques suivantes : I. Textes littéraires ; II. Textes bibliques et liturgiques ; III. Textes magiques ; IV. Textes relatifs à l'histoire religieuse ; V. Topographie de l'Égypte ; VI. Documents officiels ; VII. Documents privés ; VIII. Fragments. Dans chaque section de ce catalogue, les textes sont répartis chronologiquement et accompagnés de la bibliographie des publications relatives à chaque pièce.

Grouper ces notes bibliographiques de publications disséminées dans des recueils divers, des périodiques spéciaux ou des articles de revues, a dû souvent constituer un labeur considérable, une tâche ingrate. Mais si même la division des textes en documents officiels et documents privés, surtout pour des fragments, des reçus de paiement ou de fournitures, ne peut pas toujours être d'une rigueur absolue et offre quelque incertitude, le travail de M^{lle} Rouillard est d'une utilité incontestable pour tous les érudits qui doivent utiliser les papyrus grecs de Vienne.

Nicolas HOHLWEIN.

STRENA BULICIANA, *Commentationes gratulatoriae Francisco Bulić ob XV vitae lustra feliciter peracta oblatae a discipulis et amicis, Zagrebiae/Aspalathi, 1924, XL-735, pages, 4^e, 80 frs suisses (90 frs relié).*

Nous ne pouvons songer à passer en revue les 92 articles de cet important volume de mélanges offerts à l'illustre savant dalmate, à l'occasion de son 75^e anniversaire : ils intéressent les domaines les plus variés, histoire, épigraphie, linguistique, archéologie, numismatique, diplomatique depuis l'époque préhistorique jusqu'aux

temps modernes. Nous nous contenterons de résumer ici ceux qui ont trait aux études byzantines ⁽¹⁾.

E. WEIGAND, *Die Stellung Dalmatiens in der römischen Reichskunst*, (pp. 77-105), étudie surtout l'architecture dalmate dans ses chapiteaux qui se rapprochent, jusqu'à Dioclétien, de ceux d'Italie, tandis qu'à Spalato, ils sont partout du type oriental. Le palais de Dioclétien ne présente aucune innovation de détail : son importance réside plutôt dans le fait qu'il a tiré d'éléments connus un ensemble nouveau. — Le sarcophage du Bon Pasteur, à Salone, serait l'œuvre d'un sculpteur attique du début du IV^e siècle. Mais l'influence exercée par l'Orient au IV^e siècle, puis sous Justinien, sur la Dalmatie, n'a pas été très profonde.

F. WEILBACH, *Zur Rekonstruktion des Diocletians-Palastes* (pp. 119-125) rejette les restaurations proposées par Niemann et Hébrard pour le portique de façade du Mausolée de Dioclétien et justifie celle de Stratimirović qui avait échappé à Hébrard : le portique était bien recouvert d'un plafond plat, à caissons ; il était surmonté d'un fronton, non d'une attique basse (Hébrard). Il n'existait pas de voûte en berceau comme celle que supposait Niemann au-dessus de la porte centrale.

Weilbach admet l'existence d'une *Via quintana* parallèle à la *Via principalis* et cherche dans les bas-relief de l'arc de Salonique une preuve nouvelle de ce que le palais de Spalato s'inspirait de celui d'Antioche.

E. MICHON, *Miroirs et non custodes eucharistiques* (p. 161-165), montre que les figurines ou les disques de plâtre de Palestine portant de minces plaques de verre, sont des miroirs et non des custodes et n'ont, par conséquent, rien à voir avec l'archéologie chrétienne.

J. WILPERT, *Alle Kopie der Statue von Paneas* (pp. 295-301), revient de nouveau sur la question si débattue du groupe mentionné par Eusèbe (*Hist. eccl.*, VII, 18) : ce groupe aurait bien représenté le Christ, non avec l'hémorroïsse, mais avec la Cananéenne. M. Wilpert publie un dessin encore inédit de Ph. de Winghe, reproduisant, avant sa mutilation et sa restauration, la face du sarcophage 174 du Latran, où Garrucci avait déjà reconnu une copie du groupe en question.

(1) Aux pp. XXIII sqq., on trouvera un résumé en français des articles écrits en langues slaves. Nous lui empruntons les trad. des titres.

I. SAUER, *Das Aufkommen des bärtigen Christustypus in der fruhchristlichen Kunst* (pp. 303-329). C'est à tort que V. Schultze et Stuhlfauth ont prétendu que le type imberbe du Christ est le seul en usage dans les quatre premiers siècles. On connaît des exemples du type barbu en peinture, en sculpture (Bon Pasteur), en mosaïque avant le Ve siècle ; le plus ancien est celui qui est représenté dans le petit hypogée découvert, à Rome, sous le Viale Manzoni, en 1920 : il est de la seconde moitié du II^e siècle.

On peut douter que ce type soit issu de l'Orient. Il faut le rattacher à la scène du Christ remettant la Loi, où le Christ est représenté barbu, scène qui a été préparée par celle, déjà connue à Rome au II^e siècle, du catéchiste lisant, figuré sous les traits d'un vieillard portant la barbe, c'est-à-dire comme les philosophes.

Par contre V. SCHULTZE, *Christus in der fruhchristlichen Kunst* (pp. 331-336) continue à soutenir que le type barbu n'apparaît pas avant la première partie du Ve siècle, sous l'influence des querelles religieuses violentes du IV^e siècle. Le prétendu Christ du cimetière de Domitille (première moitié du III^e siècle) serait, en réalité, l'image d'un défunt (Schultze ne fait pas allusion aux peintures du Viale Manzoni).

Quant à E. BECKER, *Einzug Jesu in Jerusalem* (pp. 337-344), il a retrouvé des fragments de la partie antérieure d'un sarcophage, qui était intact du temps de Bosio (*Roma sotterranea*, p. 63). L'un d'eux représente l'entrée du Christ à Jérusalem, scène assez rare, dont Becker réunit les exemples. Il estime, avec raison, nous semble-t-il, que l'on a tort d'y voir d'ordinaire une scène historique : l'entrée triomphale à Jérusalem est, pour les défunts, le gage de leur entrée dans la Jérusalem céleste.

La scène de Zacchée, figurée sur un autre fragment du même sarcophage (Villa Borghèse), ne doit pas être considérée comme un simple accessoire d'une scène historique : elle aussi est, pour les défunts, un gage de salut.

Becker publie encore d'autres fragments qu'il a trouvés, en même temps que celui de l'entrée à Jérusalem, au n^o 21 de la Via delle sette chiese : l'un représente Jonas sous la cucurbité, l'autre le Reniement de saint Pierre. Un troisième a été décrit déjà par Matz-Duhn (n^o 3373) et Grousset (n^o 9) lorsqu'il se trouvait encore au Palais Castellani.

Dans ses *Paulinische Studien* (pp. 345-366), J. MANTUANI, étudie avec beaucoup de méthode, le sens à donner à *purpura* dans un vers de la pièce de saint Paulin qui décrit la mosaïque de l'abside de la basilique de Félix à Nola : *Regnum et triumphum purpura et palma indicant*. Cette mosaïque représentait la Sainte Trinité d'une manière symbolique. Mantuani arrive à la conclusion que cette *purpura* ne peut désigner qu'un tissu pourpre suspendu à la croix, comme dans la mosaïque de la coupole de Santa Maria in Cosmedin, de Ravenne, ou dans l'abside sud de l'église du monastère de Deir-el-abiad (près de Sohag), dans la Haute-Egypte. Puis il replace la mosaïque de Nola dans l'histoire de l'art chrétien.

Des mosaïques de ce genre attestent l'influence de l'ascétisme oriental, influence qui n'est pas assez puissante pour s'imposer toute entière à l'art occidental et à son caractère pratique, dans l'ornementation des églises. C'est vers Alexandrie surtout où l'hellénisme subissait l'influence de la civilisation orientale de l'Égypte qu'il faut se tourner si l'on veut comprendre l'art de la mosaïque tel qu'il se développe à Ravenne, Naples et Nola.

Sous le titre *Johannes von Ephesos und Polykarpos von Smyrna* (pp. 367-372), J. KEIL publie les fragments d'un document trouvé dans l'Église de la Vierge, à Éphèse. Ces fragments forment deux groupes (a, b) qui ne se raccordent pas et dont la position respective ne peut être déterminée. Le premier exalte les titres de l'apôtre saint Jean, le second, tout en reconnaissant ceux de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, conclut cependant qu'on ne peut le mettre sur le même rang qu'un des apôtres ou qu'un disciple de saint Paul, comme Timothée. Toutefois, l'évêché de Smyrne ne peut être subordonné à aucun autre. Ici s'interrompt le texte. D'après Keil, il faudrait compléter la pensée comme suit : mais l'évêque de Smyrne ne peut être placé au même rang que celui d'Éphèse et il serait injuste d'ériger Smyrne au rang de métropole en lui attribuant des évêchés détachés d'Éphèse.

Le document se placerait après 451, date du concile de Chalcédoine où fut pour la première fois posée la question de l'érection de Smyrne en métropole, réalisée au IX^e siècle déjà. La forme des caractères semble indiquer que nous aurions affaire à un édit du temps de Justinien.

P. BATIFFOL, *Secrela* (pp. 373-376), cherche à expliquer l'énigmatique *secrelum esse* de la lettre XIII, 3 de saint Ambroise :

secernere serait ici synonyme de *benedicere*, sens qui permettrait de retrouver l'origine du mot *secrela*, « la secrète ». Cette oraison se prononcerait à voix basse par suite d'une fausse étymologie qui fit de *secrela* le synonyme d'*arcana* au lieu d'y voir le participe de *secernere*.

(Cette hypothèse serait plausible si l'on pouvait citer des exemples, jusqu'ici inconnus, de *secernere* dans le sens de *benedicere*.)

D'après le P. H. DELEHAYE, *servus Servorum dei* (pp. 337 sq.), c'est à tort que l'on continue à lire cette formule d'humilité (que saint Grégoire est le premier, parmi les papes du moins, à porter), dans la *Nolitia fundorum* gravée sur les murs de la basilique des Saints-Jean-et-Paul, à Rome. A *Constantinus servus s(er)vorum dei*, il faut substituer *servus sanclorum* (au lieu de ŠOORVM, corriger SCORVM) : ce Constantin est donc un desservant de l'église, non un tailleur de pierres, comme le croyait K. Schmitz.

R. EGGER, *Die Basilika von Manastirine und ihre Grunder* (pp. 379-386), arrive à la conclusion que c'est vers 400 que l'on construisit cette basilique : pour le transept, on utilise un monument funéraire qui occupait le milieu d'un cimetière chrétien découvert par Mgr Bulié au nord des murs de Salone. Jusqu'ici, on supposait, d'après le sarcophage, daté, de Victurus, trouvé sous le mur de la *schola canlorum*, que la construction était postérieure à 431. Mais cette *schola* a été ajoutée postérieurement.

F. KOVAČIĆ, *Petovij in Celeja v starokrščanski dobi* (*Pœtovio et Celeia aux débuts de l'époque chrétienne*) (pp. 387-395), étudie la situation de Poetovio et Celeia au début de l'époque chrétienne.

Victorin, évêque de Poetovio n'était pas un grec, comme on l'a cru jusqu'ici, mais un latin connaissant parfaitement le grec. (Il nous paraît bien difficile de concilier cette opinion avec le texte de Hieron., *de vir. inl.*, V, 74, *non æque latine ul graece noverat*). La vie chrétienne à Poetovio se manifeste dès le III^e siècle ; les monuments chrétiens sont rares, à cause de l'importance du culte de Mithra dans cette cité.

Marc était un véritable évêque orthodoxe, non un simple prêtre subordonné à l'évêque arien Julien Valence comme le veut Schwach. Les sources ne prouvent pas que la ville ait été détruite, vers 380, par les Goths, ainsi que le soutient Egger.

Pour Celeia, on ne connaît qu'un seul évêque, en 579. La ville a été détruite vers 600, par les Avars et les Slaves. La mosaïque

de la basilique de la première époque chrétienne, trouvée en 1897, nous a conservé les noms d'un diacre Justinien et du scholaste Léon.

R. NETZHAMMER, *Die altchristliche Kirchenprovinz Skythien (Tomis)* (pp. 397-412). La province ecclésiastique de Tomi s'appelait officiellement province de Scythie et correspondait à peu près à la Dobrogea actuelle. Bien que métropole, Tomi (ou Tomis) n'avait pas d'évêchés suffragants.

Il n'est pas prouvé qu'un apôtre comme saint André ait évangélisé la Scythie. Ce n'est pas avant le début du IV^e siècle que nous entendons parler du christianisme en Scythie, avec les persécutions de Dioclétien et de Licinius. 89 noms de martyrs, dont 65 pour Tomi sont connus par les *Acta sanctorum* : la critique en élimine un certain nombre mais il en reste assez pour attester l'importance des communautés chrétiennes de Scythie à cette époque.

L'auteur de cet article passe ensuite en revue les évêques de Tomi depuis Évangélicus, dont l'existence n'est pas certaine, jusqu'à Valentinianus, avec lequel se termine, à l'époque de Justinien, l'histoire de l'évêché de Tomi. Il commente aussi brièvement les découvertes et fouilles illustrant l'histoire chrétienne de la province de Scythie (Tomi, Troesmis, Tropaeum, Axiopolis, Istros, Ibida, Bizone, Kallatis) et termine par un recueil des inscriptions chrétiennes, grecques et latines, de la Dobrogea (35 numéros).

J. ZEILLER, *Anciens monuments chrétiens des provinces danubiennes de l'empire romain* (pp. 413-416), établit province par province, la liste de toutes les anciennes basiliques, chapelles ou *memoriae* chrétiennes connues actuellement ou citées dans les textes, depuis les frontières de la Rhétie ou de l'Italie septentrionale jusqu'au littoral de la mer Noire.

JOHANN GEORG HERZOG ZU SACHSEN, *Neue Beiträge zur Verehrung und Ikonographie des hl. Spyridon* (pp. 417-420), donne quelques additions à l'opuscule qu'il a publié, chez Teubner, en 1913, sur saint Spyridon.

Le bras du saint ne parait pas se trouver à Rome, contrairement à ce qu'affirment Spon et Wheler. Le mot *σπυριδών* qui signifie nasse, est peut-être la cause pour laquelle les pêcheurs de Constantinople ont pris saint Spyridon pour patron.

Saint Spyridon est au nombre des saints qu'honore particulièrement l'ordre du Carmel (office le 14 décembre). Mais il n'est pas exact que le corps du saint, à Corfou, porte l'habit du Carmel :

son habit est celui d'un moine grec. Au monastère de Wurzburg, le saint est représenté comme un évêque d'Occident et un carmélite, c'est-à-dire d'une manière toute différente de celle où il est figuré en Orient.

A Neudenu (Bade) Saint Spyridon apparaît aussi sur une fresque du XIII^e siècle, de l'église St-Gangolphe, dont le duc de Saxe n'a pu se procurer de photographie.

Il resterait à expliquer comment saint Spyridon est devenu un membre de l'ordre du Carmel et comment son image est reproduite dans une église du duché de Bade. Espérons que l'auteur de cet article y réussira dans la seconde édition de son opuscule.

D. GERMAIN MORIN, *A-t-on retrouvé Stridon, le lieu natal de saint Jérôme* (pp. 421-432), soutient qu'il n'y a aucune raison sérieuse de suspecter l'authenticité de l'inscription *CIL*, III, 9860, aujourd'hui perdue et connue seulement par une copie, faite par Alačević, sur les notes de Petković. Il y faut bien lire *Stridonenses* au lieu de *Sipidoveuses* de Petković et identifier, comme l'avait fait Mgr Bulić, Stridon, patrie de saint Jérôme, avec Grahovopolje.

P. ORSI, *Sculture bizantine della Sicilia* (pp. 433-439), publie à nouveau sept fragments de sculpture en calcaire du musée de Syracuse, connus seulement par une brochure du baron Melfi di S. Giovanni, aujourd'hui introuvable. 1) Chancel courbe : le registre inférieur est orné d'une croix grecque entre deux rosaces, l'autre d'un fleuron entre deux palmes et deux colonnes torsées. 2) Lion ? bas-relief. 3) Taureau, tête de face, bas-relief. 4) Fragment d'une corniche ornée de deux têtes de félins vus de face (reste d'un corps de profil) surmontées de palmettes reliées par des pédoncules. 5-7) Fragment de colonne torsée. Deux pilastres de transennes, ornés de rinceaux.

Bien que d'un art très pauvre, ces fragments appartiennent au premier âge d'or byzantin : ils ne peuvent être postérieurs à 848, date où Gulfi (ancienne Acrillae ?) d'où ils proviennent, fut pris par les Arabes.

CH. DIEHL, *L'étoffe byzantine du reliquaire de Charlemagne* (pp. 441-447), lit comme suit l'inscription d'une des étoffes de la châsse de Charlemagne :

† ἐπὶ Μιχ[αή]λ πριμι[κ]ηρίου, κοιτ[ωνίτου] καὶ εἰδικοῦ
† Πέτρου ἄρχοντ[ος] τοῦ Ζευξήπου. Ἰνδ.ιβ'.

Ces personnages ne sont pas connus. Michel porte trois titres, celui de primicier (grand maître de la chambre impériale), de kitonite, distinct du précédent (service de la chambre à coucher impériale), et d'administrateur du trésor privé.

Quant à Pétros, c'est le chef d'un des ateliers impériaux, celui qui était installé dans le Zeuxippe, qui avait cessé d'être un bain, dès le début du IX^e siècle.

Le tissu a pu être placé auprès du corps de Charlemagne en 814, en 1000 (ouverture du tombeau par Othon III) ou en 1166 (date où les ossements sont déposés dans la chasse d'or). Lessing préfère 814. Mais le titre d'εἰδικός et le trésor de l'εἰδικόν ne sont pas connus avant le milieu du IX^e siècle.

C'est Othon, fils de la Grecque Théophano, qui dut placer le tissu, en 1000, dans le tombeau : une étoffe analogue a été trouvée dans l'église de St-Josse-sur-Mer, près de Boulogne et porte une inscription arabe mentionnant un personnage mort en 961. Un autre tissu de même style, de Siegbourg est daté avec précision de la première moitié du X^e siècle.

Peut-être comme l'avait conjecturé Martin, Michel est-il le κατάρχων τοῦ κοιτῶνος mentionné en 969, par Léon Diacre. Mais la fréquence du nom rend cette hypothèse douteuse ⁽¹⁾.

M. VASIĆ, *Crkva sv. Krsta u Ninu* (*L'Église de la Ste-Croix à Nin, Dalmatie*) (pp. 449-456).

L'église de Ste-Croix, à Nin, appartient à un groupe d'édifices à plan central, où la coupole, sur trompes, est épaulée, de chaque côté, par un collatéral à plan basilical, moins long que la nef principale. Elle est apparentée à St-Vid de Zadar, à l'église de l'île de Ste-Catherine, près de Pola, à celle de Ste-Marie à Artique (Arménie) et à quelques églises de France, comme celle de St-Jean de Verges.

L'église de Nin rentre dans un groupe de constructions centrales édifiées sous la domination grecque en Dalmatie, entre 812 et 876. Il est possible mais non certain que ce type d'églises ait été apporté du midi de la France ou de l'Istrie. La source commune doit être cherchée en Syrie ou en Mésopotamie.

(1) Sur ce tissu, cf. aussi J. EBERSOLT, *Les arts somptuaires de Byzance*, pp. 78 sqq. (fig. 38) qui arrive, indépendamment de Diehl, à la même conclusion concernant la date. D'après Ebersolt (p. 15), le kitôn serait non pas une simple salle ou chambre, mais un véritable trésor. — D'après la photographie de l'inscription donnée par Diehl, il vaut mieux, croyons-nous, lire βνδ. ζ.

V. PETKOVIĆ, *Neki antički motivi u starom živopisu sprskom (Sur quelques motifs antiques dans les fresques médiévales)* (pp. 471-475).

Dans la naissance de Marie de l'église du monastère de Gradac (province de Raša), on reconnaît une *Moira* assise, en train de filer devant le berceau. — Dans ce tableau de l'église du monastère Temska (province de Pirot), représentant la mort de Notre-Dame, les nuées ont des masques humains, inspirés par les nuées d'Aristophane. — De nombreuses personnifications antiques, telles celles de la Mer, de la Terre, du Jourdain ont pénétré dans l'art serbe par l'intermédiaire de l'art byzantin.

J. STRZYGOWSKI, *Die Stellung des Balkans in der Kunstforschung* (pp. 507-513).

A l'avenir, on ne pourra plus se contenter d'écrire l'histoire de l'art comme on l'a fait jusqu'ici, mais, pour les arts plastiques des peuples balkaniques, par exemple, on devra se demander si l'art y a suivi le cours que réclament le sol et ceux qui l'habitent, quelles forces il a employées, lesquelles il a négligées. Dans chaque spécialité, deux groupes indépendants, différents par leur plan et leurs procédés, devront étudier les matériaux fournis par l'histoire, l'un dans leur essence, l'autre dans leur évolution. Leurs efforts réunis rendront seuls possible une histoire de l'art au sens élevé du mot.

L. HAUPTMANN, *Prihod Hrvatske (L'établissement des Croates sur les terres qu'ils habitent aujourd'hui)* (pp. 515-545).

D'après Constantin Porphyrogénète, les Croates quittant sur l'ordre d'Héraclius une « Croatie Blanche » située au Nord de l'Europe, s'établissent en Dalmatie. Ces affirmations sont très contestées. L'étude critique des sources permet d'affirmer que les Croates, originaires de la petite Pologne, font irruption en Dalmatie du temps d'Héraclius, s'y substituent aux Avares et deviennent, en qualité de « plemeniti ljudi » ou nobles, les chefs des Slaves.

I. CIBULKA, *Papyrus magica Leyd. V [J. 384] a graffito palatinské (Le papyrus magica Leyd. V (I. 384) et le « graffito » du Mont-Palatin)* (pp. 729-730).

En rapprochant le papyrus de Leyde du graffite du Palatin, Cibulka arrive à la conclusion que ce graffite doit être interprété dans le sens du syncretisme gnostique : Alexaménos vénère le Christ-Seth, vainqueur des démons.

Par le nombre, l'importance, la variété des sujets traités, par

la richesse de l'illustration, la *Strena Buliciana* constitue l'un des volumes de mélanges les plus importants qui aient été publiés jusqu'ici. Et il faut savoir gré à M. M. Abramić et V. Hoffiller, d'avoir assumé la direction de cette publication et d'en avoir fait un monument digne du vénérable jubilaire.

Paul GRAINDOR.

A. A. VASILJEV. *Istorija Vizantii. Latinskoe Vladyčestvo na Vostokě. Epoha Nikejskoj i Latinskoj Imperij (1204-1261)*. — *Akademia*, Petrograd 1923. 76 pages in-8°.

Cette monographie est la seconde de celles que M. A. A. Vasiljev a jusqu'ici consacrées à l'histoire de Byzance. La première a paru antérieurement sous le titre : *Byzance et les Croisés* (en russe).

Le présent travail a pour but de « marquer les traits généraux » de la période qui va de 1204 à 1261. Il se divise en onze chapitres :

1. États formés au début du XIII^e siècle sur le territoire de l'Empire byzantin ;
2. Débuts de l'Empire de Nicée. Rôle de la Bulgarie ;
3. Activité extérieure de Théodore I Lascaris. Les Seldjouks. L'Empire latin.
4. Jean III Ducas Vatatzès. Histoire du despotat d'Epire jusqu'à la fondation de l'Empire de Thessalonique. Trois empires en Orient.
5. Thessalonique et Nicée. Rôle de la Bulgarie sous le tzar Jean Asen II dans l'Orient chrétien. L'alliance gréco-bulgare entre Jean III. Ducas Vatatzès et Jean Asen II.
6. Alliance de Jean Vatatzès avec Frédéric II de Hohenstaufen. Invasion des Mongols, et alliance entre eux des souverains de l'Asie Mineure. Conquêtes de Jean Vatatzès en Occident. La politique intérieure de Jean Vatatzès.
7. Administration intérieure de Jean Vatatzès. Sa canonisation.
8. Les derniers Lascaris. Rétablissement de l'Empire byzantin.
9. Rapports des Églises au temps de l'Empire latin et de l'Empire de Nicée.
10. L'enseignement, la littérature et la science à l'époque de l'Empire de Nicée.
11. La question de la féodalité à Byzance.
12. Bibliographie.

Nous ne pensons pas qu'on ait jamais donné, en si peu de pages, un tableau aussi complet de cette époque troublée, riche en événements de toute nature, la plus vivante et la plus captivante peut être de toute l'histoire byzantine. M. A. A. Vasiljev est parfaitement au courant de la littérature de son sujet. S'aidant des ouvrages capitaux de Miliarakis, de Gerland, de Miller et de Norden, il a retracé

d'une plume alerte le cours des événements politiques et militaires. Il a parfaitement marqué les tendances changeantes des divers « facteurs » : empereurs latins, despotes d'Épire, « empereur » de Thessalonique, empereurs de Nicée et de Trébizonde, tzars bulgares, princes seldjoucides, Vénitiens. Il a surtout mis en lumière le jeu incessamment renouvelé des alliances balkaniques : entente des Grecs et des Bulgares contre les Latins, au lendemain de la conquête ; dissolution de cette entente après la bataille d'Andrinople ; alliance de Jean Asen II avec les Latins (1228) contre les empires grecs de Thessalonique et de Nicée et coopération de Théodore de Thessalonique avec Asen, rompues toutes deux les années suivantes à cause de défiances mutuelles, trop justifiées ; mise hors de cause de l'empire de Thessalonique par la victoire d'Asen à Klokotnica sur Théodore (1230) ; alliance des trois états orthodoxes, Bulgarie, Thessalonique et Nicée, contre l'empire latin, alliance qui profite surtout à l'influence grandissante de Jean Ducas Vatatzès, souverain de Nicée ; siège de Constantinople par Asen et Vatatzès (1235), mais rupture de la triple alliance par suite de jalousie du Bulgare contre le puissant empereur d'Asie ; protectorat d'Asen sur l'empire latin, et tentative d'entente du tzar avec le pape ; alliance de Vatatzès avec Frédéric II, contre les Latins et les Bulgares ; invasion des Mongols et rapprochement du sultanat de Roum, des empereurs grecs de Nicée et de Trébizonde. Vatatzès, délivré du péril mongol, tranquille en Asie du côté des Seldjouks affaiblis, profite de la décadence du second royaume bulgare, après la mort d'Asen II (1241), pour reconquérir la Thrace et la Macédoine ; il met fin à l'existence de l'« empire » de Thessalonique (1246) et isole les Latins dans Constantinople. Ainsi toutes les combinaisons politiques des quarante années qui suivirent la conquête latine n'ont profité, en dernière analyse, qu'au plus habile des prétendants grecs, dont le succès s'explique d'ailleurs par la force du sentiment national, qui tend irrésistiblement à la reconstitution de l'unité hellénique. Le règne du successeur de Vatatzès, Théodore II Lascaris, est plus brièvement esquissé.

Les chapitres 10 et 11 sont particulièrement nourris. La cour de Nicée est bien décrite, et l'auteur a dessiné d'intéressants portraits des hommes de lettres et de sciences qui s'y trouvaient réunis. Nicéphore Blemmydès en tête, avec ses élèves Georges Acropolite

et l'empereur Théodore II, Jean et Nicolas Mésaritès ; les grands hommes du despotat d'Epire, Jean Apocaukos, métropolite de Naupacte, Georges Bardanès, métropolite de Corcyre, Démétrius Chomatenos, archevêque d'Ochrida, ne sont pas oubliés. Et M. Vasiljev analyse longuement le roman de *Belthandre et Chrysantza*.

Le dernier chapitre est de beaucoup le plus intéressant. Il est consacré à la question de la féodalité byzantine étudiée surtout d'après les travaux des savants russes P. V. Bezobrazov, Th. S. Uspenskij, N. J. Karëiev. *A priori*, dit M. Vasiljev, on peut affirmer, puisque Byzance continue l'empire romain, que des phénomènes analogues au *bénéfice*, au *patronat* et à l'*immunité*, constitutifs de la féodalité, n'ont pas dû lui être étrangers. Le bénéfice est le *χαριστίσιον*. Il est vrai qu'à Byzance le *χαριστίσιον* consistait à peu près exclusivement dans la protection et l'administration des biens d'un monastère, mais dit M. Vasiljev, le *χαριστίσιον* n'en est pas moins une survivance du précaire ou bénéfice de l'époque romaine, qui a revêtu une apparence spéciale en vertu de la vie intérieure particulière de la moitié orientale de l'Empire ».

En ce qui concerne l'immunité, elle est représentée à Byzance par l'*ἐξχουσσεία*, c'est-à-dire l'*excusatio*.

Mais, jusqu'en ces derniers temps les savants qui s'étaient occupés spécialement ou bien en général de l'*ἐξχουσσεία*, parce que le plus ancien chrysobulle octroyant une *ἐξχουσσεία* ne date que de 1045, ne pouvaient voir, dans cette institution séparée par un intervalle de tant de siècles de l'époque romaine, une survivance de l'ancienne immunité, et ils essayent d'expliquer par d'autres influences l'origine de l'*ἐξχουσσεία*. Un savant, N. Suxorov ⁽¹⁾, attribue l'immunité, *ἐξχουσσεία*, à des influences occidentales et même germaniques ».

Il est impossible, affirme-t-il, d'établir un lien historique entre les immunités d'époque byzantine tardive et les immunités du droit romain. Si même l'immunité germanique a des racines romaines, elle n'a passé à Byzance que sous sa forme germanique ⁽²⁾. Un autre érudit, qui a spécialement étudié la question de l'*ἐξχουσσεία*, P. A. Jakovenko, « tout en rejetant cette opinion, croit à un déve-

(1) Recension du livre de GRENIER. *Viz. Vremennik* XII, 1906, pp. 227-228.

(2) P. JAKOVENKO, *K istorii immuniteta v Vizantii*, Jurjev, 192, 38, 48, 63.

loppement spontané et parallèle de l'institution à Byzance et chez les Francs ». L'immunité romaine a cédé la place à l'immunité médiévale ; elle a disparu devant elle, on ne peut dire qu'elle ait seulement changé de face... » M. Jakovenko, lui aussi, nie donc toute continuité, tout contact entre l'*immunilas* et l'ἐξουσιαι.

M. Vasiljev estime qu'on n'a jamais réussi à trouver de différences réelles pour le sens, entre les mots *immunilas* et *excusatio* ⁽¹⁾.

Il insiste à bon droit sur des actes du X^e et du XI^e siècle où l'on trouve la réalité, si pas le nom, de l'ἐξουσιαι (chrysobulle de Basile I, dans Porphyre Uspenskij, *Vostok Christianskij*. Afon. III. 1. Kiev, 1877, 37, n° 295), et qui nous permettent de remonter jusqu'au temps de Justinien et de Constantin...

Sans risquer d'affirmations dogmatiques que l'état de nos sources ne permet pas encore, M. Vasiljev penche donc fortement en faveur de la double thèse de l'existence à Byzance d'une féodalité *sui generis*, et de ses origines romaines. Tout ce développement, excellente mise au point des discussions anciennes et récentes sur la matière, mériterait d'être traduit dans une langue occidentale.

Henri GRÉGOIRE.

N. P. LICHACHEV, *Sceaux byzantins datés* (dans les *Izvestija*, de l'Académie russe pour l'histoire de la culture matérielle, Leningrad, III, 1924, pp. 153-224, pl. IX-XII).

Ce travail occupe une place marquante, non seulement dans la série des importantes contributions de l'auteur aux choses byzantines, mais encore dans la « littérature » sigillographique en général. Le principal intérêt de ce travail, qui fait faire un progrès considérable non seulement à la chronologie des sceaux byzantins, mais encore à l'étude de l'administration et de la géographie byzantines, est la grande familiarité avec les sources littéraires et l'étude approfondie des monuments. Nombreuses sont les planches, très satisfaisantes aussi au point de vue technique, sur lesquelles trente-cinq bulles sont reproduites. Peut-être eût-il fallu, lors de la rédaction de ce travail, donner plus d'attention aux monuments sigillographiques publiés par le père Alfred Louis Delattre dans divers tomes du *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*. P. 174, il n'y a pas lieu de mettre en doute la forme ΜΕΓΕΜΒΡΙΑC qui se rencontre sur une bulle byzantine ; de même, p. 195, il faut probablement compléter ΜΕC(ε)ΜΡΒΙΑC

⁽¹⁾ Cf. USPENSKIJ *Ekzusia-immunitet*; etc., dans *Vizantiskij Vremennik* XXIII (1923), page 76.

[Cf. p. 196, ΜΕΓΕΜΡ(ρι)ΑC, ΜΕCΕ(μβ)ΠΙΑC, p. 219, ΜΕCΕΜΒ(ρίας)] Aujourd'hui encore, cette ville pontique est appelée, par les gens du pays, Μεσέμβρια Μισέμπρια, et les bulles byzantines, dont j'ai parlé plus haut et certains passages d'écrivains byzantins, que j'aurai l'occasion de discuter ailleurs, ne laissent aucun doute sur ce point qu'au moyen âge, à côté de la forme régulière Μεσημβρία existait aussi cette forme plus populaire, Μεσεμβρία ou Μεσέμβρια, qui correspond d'ailleurs parfaitement aux lois phonétiques de la langue grecque médiévale et moderne.

En ce qui concerne les sceaux des ἄρχοντες τοῦ βλαττοπωλείου (βλαττίου κτλ., p. 187 etc., 207 etc., 213 etc.,) voyez à présent l'excellent travail de M. J. Ebersolt, *Les arts Somptuaires de Byzance*, Paris, 1923. Fort utiles sont les renseignements réunis par l'auteur, p. 223 et suivantes, en ce qui concerne les bulles de plomb des patriarches oecuméniques après la prise de Constantinople (1453). Jusqu'à nos jours, ou presque, des bulles de plomb, d'après une antique coutume de la chancellerie patriarcale, étaient appendues aux actes sur parchemin émanés du patriarche seul, ou du patriarche assisté de son Synode ⁽¹⁾.

Athènes-Berlin.

Nikos A. Bees (Βέης).

GIUSEPPE GHEDINI. *Lettere cristiane*. — Milano. Presso l'Amministrazione di *Aegyptus*. 1923, 1 vol., 8°, xxviii-376 pp.

Depuis la publication de Wessely, « Les plus anciens monuments du Christianisme sur papyrus », édités d'ailleurs dans une collection peu accessible à la grande masse des curieux (*Patrologia orientalis*, Graffin et Nau, IV, 2, Paris, 1907), et l'étude un peu particulière de P. M. Meyer, « Die Libelli aus der Decianischen Christenverfolgung », Berlin, 1910, les lettres chrétiennes en Égypte n'avaient pas encore été l'objet d'un travail où, rassemblées et rapprochées, elles pouvaient s'éclaircir par la comparaison et permettre d'esquisser un tableau un peu complet et vivant des débuts du Christianisme dans l'ancien domaine des Pharaons.

L'ouvrage de M. Ghedini comble cette lacune. Il constitue un peu moins qu'une étude systématique des antiquités religieuses et beaucoup plus qu'une œuvre de vulgarisation destinée au grand public. C'est un recueil de 44 lettres de chrétiens embrassant deux siècles,

(1) [Ce compte rendu ne faisant pas double emploi avec celui que M. Gabriel Millet a fait du même travail (cf. plus haut. p. 602 sqq.), nous avons cru devoir le publier, bien qu'il nous soit parvenu tardivement. N. D. L. R.].

ou plus exactement datées de la fin du II^e au V^e siècle, allant ainsi du christianisme naissant au déclin du paganisme.

L'auteur traduit ces premières lettres privées des chrétiens avec un respect scrupuleux du texte et l'on sent qu'il a intentionnellement préféré une traduction, reflet exact du document, à un commentaire, toujours un peu subjectif. Aussi bien s'est-il proposé avant tout de faire connaître ces documents qui, par la langue dans laquelle ils sont écrits et les recueils où ils sont publiés, semblaient plutôt réservés à la seule connaissance d'un petit nombre d'érudits. Cependant, les notes dont il a pourvu ces petits documents bien intéressants éclairent d'un jour singulier et nouveau tout à la fois l'histoire du Christianisme primitif et la philologie du Nouveau Testament. L'auteur a du reste résumé dans une introduction bien faite, les contributions heureuses que ces minces feuilles de papyrus apportent dans ces deux domaines. Il y souligne l'importance des lettres pour la vie privée dont il fixe les caractères généraux, il retrace les progrès du Christianisme en Égypte, puis passe à l'étude de la technique des lettres, s'arrête quelque peu aux noms des fidèles, à leurs occupations, à leur sentiment religieux et enfin à la langue de ces documents, le grec de la κοινή διάλεκτος, pour l'étude de laquelle ces lettres apportent maints détails que l'auteur a du reste réunis et classés dans un chapitre spécial (*Osservazioni grammaticali*).

Tel qu'il est conçu, l'ouvrage de M. Ghedini sera tout à la fois bienvenu auprès des papyrologues et digne d'être accueilli dans les sphères plus développées des curieux et des érudits.

Nicolas HOHLWEIN.

M. SILBERSCHMIDT. *Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des türkischen Reiches, nach venezianischen Quellen* (Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters u. der Renaissance, hg. v. W. Goete, Bd. 27). — Leipzig, Teubner, 1923, xiii-206 pp. 8° :

En ajoutant au titre de son ouvrage « contribution à l'histoire des relations de Venise avec le sultan Bajazet I^{er}, Byzance, la Hongrie Gênes et l'empire du Kiptchak (1381-1400) » l'auteur achève de le définir. Le travail consciencieux de M. S., qui a largement utilisé les informations inédites ou peu connues des Archives du Grand Conseil et du Sénat de Venise, est en effet une contribution très importante à l'étude de la « question d'Orient » qui était déjà si complexe et si embrouillée à la fin du XIV^e siècle. L'auteur a très

bien mis en lumière les tendances diverses qui se croisent et se contrecarrent dans la politique habile et souple de la république : le vieil esprit de croisade, la tradition plusieurs fois séculaire de la lutte contre l'Infidèle s'opposent aux tentatives de transaction avec le Turc, aux intérêts des négociants prudents et avisés, soucieux de conserver avant tout en Orient leurs comptoirs et leurs privilèges commerciaux. Venise oscille visiblement entre ces deux attitudes ; elle ne se décidera à adopter la solution belliqueuse qu'après avoir fait toutes les démarches et épuisé tous les arguments en faveur d'un arrangement pacifique. Sa participation à la croisade de 1396 est en somme une pression diplomatique sur le sultan, appuyée par des démonstrations navales ; c'est le mérite de M. S. de l'avoir pleinement démontré (p. 117 sq.).

Au problème de la liberté de navigation vers la Mer Noire, à celui du rétablissement du « *viagium Tane et Trapesunde* » et à la défense de Constantinople et des colonies de l'Égée contre les pirates ottomans, s'ajoute la question brûlante de l'hégémonie dans l'Adriatique et le souci de réparer de ce côté, à la faveur des luttes de Hongrie, le désastre de la guerre de Chioggia et du traité de Turin. C'est un patient effort de reconstruction qui finit par rétablir la domination vénitienne en Dalmatie et par assurer, sans un trop grand effort militaire et naval, la protection de l'empire colonial du Levant. Comme toutes les thalassocraties, Venise aime mieux utiliser à son profit les expéditions des puissances continentales, que de risquer de compromettre, par une action directe, la sécurité de son commerce. Elle n'entend point perdre le bénéfice du grand marché aux grains que constitue l'empire turc, tout en étant fort satisfaite de voir le roi Sigismond et les chevaliers français s'apprêter à tirer pour elle les marrons du feu.

M. S. fait de tous ces événements un récit très détaillé ; il serait difficile de l'y suivre pas à pas. Nous nous contenterons d'inscrire ici, en marge de son livre, quelques observations suggérées par sa lecture.

L'auteur, qui semble connaître à fond les sources vénitiennes de son sujet, est peut-être moins bien informé en ce qui concerne la politique génoise, dont il est pourtant obligé de s'occuper assez souvent dans cette étude. Les tentatives de Gênes de conclure une alliance avec Venise, vers 1388-90, lui paraissent inspirées surtout par les événements de Crimée qui menacent le commerce des deux

républiques et par la préoccupation d'empêcher une entente de l'ancienne rivale avec le roi de Hongrie. M. S. ne prête-t-il pas aux Gênois des projets trop « machiavéliques », si l'on peut employer ici cet anachronisme ? N'est-ce pas reléguer trop au second plan la menace turque qui serait, d'après lui, le prétexte plutôt que la cause de l'alliance ? Le 1^{er} décembre 1388, la colonie génoise de Péra, procédant avec cet esprit d'indépendance que M. S. a, du reste, fort bien défini (p. 121), avait conclu, de sa propre initiative, une alliance avec Francesco Gattilusio, seigneur de Lesbos, la Mahene de Chio, les chevaliers de Rhodes et le roi de Chypre contre « le fils de l'iniquité, l'ennemi de la sainte-croix, le Turc Murad-bey » (1). En 1392 le doge de Gênes permettait à Nicolé di Zoagli, podestat de Péra, l'envoi de cinq galères au secours de la colonie (2). Les essais d'alliance avec Venise n'avaient-ils pas avant tout pour but de consolider cette « ligue » des puissances de l'Égée, en lui assurant le concours du pavillon de St-Marc ? Gênes aurait songé dès lors à charger les escadres vénitiennes de la protection de ses colonies, qu'elle-même était désormais incapable d'assurer. En effet, cette ligue navale, à laquelle finit par se joindre l'empereur Manuel Paléologue (p. 119) et dont les vaisseaux auraient recueilli le roi Sigismond après le désastre des croisés (p. 164), ne semble guère avoir pu agir d'elle-même. Le 15 juin 1396, les Pérotes protestaient, par-devant notaire, contre l'inaction de Francesco Gattilusio pendant le blocus de Constantinople ; mais que pouvait bien faire le seigneur de Mytilène avec une seule galère ? (3). Ce document, que M. S. ne mentionne pas, confirme d'ailleurs l'importance de l'intervention vénitienne qui débloque Péra en octobre (p. 162). Cette action navale fut le seul résultat positif de la croisade pour la ligue chrétienne, après la déroute de Nicopolis.

Si l'attitude de Venise devant le danger turc apparaît parfois hésitante et indécise, celle de Byzance ne l'est pas moins ; les appels désespérés à la latinité d'Occident succèdent aux tentatives de rapprochement avec Bajazet. L'idée de voir dans ces projets d'alliance turco-grecque une suite de la politique de « restauration »

(1) BELGRANO, *Seconda Serie di Documenti riguardanti la Colonia di Pera*, in *Atti della Società ligure di storia patria*, XIII, n° VIII, pp. 953-65.

(2) MANFRONI, *Le relazioni fra Genova, l'Impero bizantino e i Turchi*, ibid XXVIII, 1898, p. 720.

(3) *O. l.*, p. 721.

byzantine des Paléologues p. 79 est assurément intéressante. L'auteur modifie, à ce propos, une interprétation de M. Iorga concernant une décision du sénat vénitien du 26 avril 1392. Par contre c'est le vieux esprit romantique de croisade qui anime la chevalerie française partant pour l'Orient. Il n'y a pas d'arrière-pensée politique derrière ces beaux projets de coups d'épée qui doivent renouveler les « *Gesta Dei per Francos* ».

Il est regrettable que M. Silberschmidt n'ait pas songé à reproduire en appendice une partie des textes qu'il a utilisés, ce qui aurait permis de se rendre compte plus facilement de la valeur de certaines interprétations. La bibliographie qui termine l'ouvrage (p. 205-6) aurait pu être plus complète ; il n'aurait pas été inutile de consulter les documents de Pétra publiés par Belgrano (*Atti della società ligure di storia patria*, XIII). On s'étonne également de n'y pas trouver l'ouvrage fondamental de M. W. Müller (*The Latins in the Levant*, London, 1908) et son complément *Essays on the Latin Orient*, Cambridge, 1921), indispensables pour l'histoire des événements de Morée et d'Athènes. Pour la participation de la Hongrie à la croisade en 1396, l'ouvrage de M. Minea, professeur à l'Université de Jassy, *Les principautés roumaines et la politique orientale de l'empereur Sigismond*, Bucarest, 1919, en roumain, est évidemment utile, mais peu accessible. On en trouve cependant un compte rendu détaillé, en français, par M. Iorga, dans le « *Bulletin pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale* ».

Les termes techniques sont généralement bien traduits : « *lordeo* » (p. 134) est bien « *Ordu* », la « *Horde* », la « *Sublime Porte* » tartare ; on retrouve ce sens dans les documents génois de la fin du XIII^e siècle. « *Trochmanus* » (p. 133) n'est pas autre chose que *dragoman*. Notons enfin que les noms de personnes, reproduits par M. S. dans la forme latine des documents, auraient dû être traduits en italien : il faut lire *Soranzo* pour « *Superantius* », *Adorno* pour « *Adurno* » etc. Mais ce sont là des vétilles qui ne diminuent en rien la valeur de l'excellent livre de M. Silberschmidt, qui est certainement une des meilleures contributions des études d'après-guerre à l'histoire de l'Orient Latin.

G. J. BRATIANU.

H. IDRES BELL, *Jews and Christians in Egypt. The Jewish Troubles in Alexandria and the Athanasian Controversy, illustrated by texts from Greek papyri in the British Museum, with three coptic texts*

edited by W. E. Crum, M. A. — Londres, British Museum, 1924.
140 pages in-4°, 5 planches.

M. H. J. Bell est, de tous les papyrologues, celui auquel les études byzantines doivent le plus. Nous sommes heureux de le compter au nombre de nos collaborateurs ; mais il était presque superflu d'annoncer ici sa dernière publication, tant elle est déjà fameuse non seulement parmi les philologues, les historiens et les théologiens, mais encore dans le grand public.

L'éditeur des derniers volumes du catalogue des papyrus grecs du *British Museum*, le collaborateur de l'éditeur des *Oxyrhynchus Papyri* (t. XVI), a eu cette fois la chance singulière de nous donner un choix de pièces nouvelles et d'un intérêt saisissant. D'abord, la lettre désormais historique de l'empereur Claude : ensuite, tout un dossier sur l'hérésie méletienne ; enfin, la correspondance du moine Paphnuce.

La lettre de Claude, qui faisait partie d'un lot de papyrus trouvés à Philadelphie, dans le nome Arsinoïte, n'est point à proprement parler, du domaine des études byzantines. Mais comme, d'après une très ingénieuse conjecture de MM. Salomon Reinach et G. de Sanctis, il est possible d'y découvrir une sorte d'allusion à la première mission chrétienne, ce document si remarquable est moins étranger qu'il ne semblait d'abord au programme de cette Revue, qui ne saurait exclure tout à fait l'histoire du christianisme primitif.

On connaît l'occasion de la lettre de Claude.

Les Juifs, après la conquête, devenus tout de suite, par intérêt, des loyalistes, acceptèrent sans arrière-pensée la domination de Rome, qui confirma et élargit, leurs privilèges. Leurs revendications ne menaçaient pas Rome, mais la ville d'Alexandrie. Ils ne possédaient pas dans cette ville le plein droit de cité : ils le réclamèrent.

La faveur impériale semblait les encourager. En 38 après Jésus-Christ, Caligula donna aux Juifs de Palestine un roi, dans la personne de son favori Agrippa. Celui-ci, lorsqu'il se rendit dans ses États, passa par Alexandrie. Ses compatriotes, enchantés, lui firent une manifestation. La populace grecque, exaspérée, revêtit des ornements royaux un fou bien connu, et l'escorta par les rues aux cris de *Marin, Marin*.

Le gouverneur Flaccus, sous la pression des turbulents Alexandrins, rendit les Juifs responsables de cette double explosion de nation-

nalisme qui pouvait inquiéter les autorités romaines ; il publia des édits antisémites, et la foule, encouragée par son attitude, se livra à un véritable *pogrom*. Les Juifs furent refoulés dans le quartier dit du « Delta » : quatre cents maisons furent saccagées ; beaucoup de Juifs furent assassinés ; un bien plus grand nombre, roués de coups. L'affaire prit les proportions d'un vaste scandale. Flaccus, accusé à Rome, fut arrêté et banni. Et les Juifs obtinrent l'autorisation de soumettre leur cas à l'empereur. Ils envoyèrent une ambassade à Rome. C'est la légation historique connue sous le nom de *Legatio ad Caium* que Philon conduisait, dont il a écrit la relation, et qui a inspiré à Renan des pages fameuses (*Les Apôtres*, p. 92 et suiv.). Mais nous ne savons rien du résultat final de cette ambassade.

Caligula mourut et Claude lui succéda. Les Juifs, avides de vengeance et reprenant courage, s'armèrent et attaquèrent, aidés par les Juifs d'Égypte et de Syrie, les Grecs d'Alexandrie.

Ces événements furent l'occasion d'une nouvelle ambassade dont nous ignorions tout, mais sur laquelle la découverte papyrologique récente nous fournit d'abondants détails.

Comme au temps de Caligula, les Grecs n'avaient pas laissé leurs ennemis exposer seuls leur affaire ; ils avaient envoyé, eux aussi, des députés à l'empereur.

Voici la réponse de Claude, réponse qui concerne aussi les Juifs mais qui n'est adressée qu'aux Grecs. Elle est précédée d'une proclamation du préfet Lucius Aemilius Rectus, ordonnant l'affichage.

« Tibère Claude César Auguste Germanicus, empereur, *pontifex maximus*, revêtu de la puissance tribunicienne, consul désigné à la cité des Alexandrins, salut.

« Vos députés (suivent les noms) m'ont remis votre décret et m'ont longuement parlé de votre cité, faisant appel à ma bienveillance envers vous, bienveillance qui depuis de nombreuses années vous est acquise : car vous êtes naturellement pieux envers les Augustes, comme j'en ai eu des preuves nombreuses, et spécialement envers ma maison à laquelle vous avez témoigné votre zèle, et dont vous avez reçu en échange des marques d'affection. Je n'en alléguerai ici que le dernier témoignage, laissant de côté les autres : Mon frère Germanicus César n'est-il pas allé vous parler à cœur ouvert ? C'est pourquoi j'ai accueilli, et très volontiers, les honneurs que vous m'avez donnés, bien que je ne consente pas aisément à ces sortes de requêtes.

» En premier lieu, je vous autorise à célébrer, comme *dies Augusta*, l'anniversaire de ma naissance, de la manière que vous avez dite vous-mêmes, et je vous permets de procéder dans tous les endroits désignés à l'érection de ma statue, et des statues de membres de ma famille. Je vois, en effet, qu'en tous lieux, vous avez eu le zèle de dresser, en l'honneur de ma maison, des monuments de votre piété.

» Quant aux deux statues d'or, celle qui doit être consacrée à la Paix Claudienne Auguste sera, comme Barbillos, qui a toute mon estime, me l'a suggéré et réclamé, lorsque je la refusais pour ne point paraître trop encombrant, érigée dans la ville de Rome ; quant à l'autre, elle sera menée processionnellement dans votre ville, selon le cérémonial que vous demandez, aux jours éponymes : la procession sera accompagnée d'un char (ou : d'une chaise curule ?) orné comme vous le voudrez. Il serait sans doute peu raisonnable, alors que j'accepte de tels honneurs, de vous refuser la permission de nommer Claudienne une de vos tribus, et de me vouer des bois sacrés dans chaque nome (ou : selon la coutume ?) de l'Égypte : c'est pourquoi je vous le concède ; si vous le désirez, (ou : comme vous voulez), vous pouvez aussi consacrer à mon procureur Vitrasius Pollion des statues équestres.

» Quant aux quadriges que vous voulez dresser en mon honneur aux différents accès du pays, je vous le permets : l'un sera placé à Taposiris de Libye, l'autre au Phare d'Alexandrie, le troisième à Péluse d'Égypte.

» Mais je n'accepte ni grand prêtre, ni temples, ne voulant pas m'imposer ainsi à mes sujets, et jugeant que les temples et tout ce qui concerne le culte ne peuvent être, à aucune époque, offerts qu'aux Dieux seuls.

» Quant à l'objet de vos demandes, je décide ceci : je conserve et confirme à tous ceux qui ont été éphèbes avant mon principat le droit de cité alexandrine avec tous les privilèges et avantages dont jouit la Cité, à l'exception de ceux qui, fils d'esclaves, se seraient subrepticement introduits dans les rangs de l'éphébie. Et je veux aussi vous garantir tout ce qui vous a été accordé par les princes mes prédécesseurs, par les rois et par les préfets, droits qu'Auguste d'ailleurs avait confirmés.

» Pour les néocores du Temple d'Alexandrie, consacré au Dieu Auguste, je veux qu'ils soient tirés au sort comme c'est le cas pour les néocores du temple d'Auguste à Canope.

» Les magistrats urbains seront nommés pour trois ans. Cette mesure que vous avez proposée me paraît à moi aussi fort sage : car les magistrats, craignant les comptes qu'ils devront rendre, se conduiront avec plus de modération pendant la durée de leur charge.

» Enfin, quant au Sénat que vous demandez, je ne sais quel était à cet égard l'usage sous vos anciens rois, mais vous savez bien que sous les Augustes qui m'ont précédé, vous ne possédiez point de Sénat. Il s'agit d'une innovation dont je ne sais si elle répond à vos intérêts et aux miens. C'est pourquoi j'en ai écrit à Aemilius Rectus ; il me fera connaître si ce conseil doit être institué, et dans quelle forme, s'il convient de le créer.

« J'en viens aux troubles et aux émeutes antijuives, ou plutôt, s'il faut dire la vérité, à la guerre contre les Juifs. Quels en furent les auteurs ? Bien que vos députés, en particulier Denys fils de Théon, aient montré beaucoup de zèle à m'informer là-dessus, dans une enquête contradictoire, je n'ai pas voulu conclure, me réservant de témoigner à ceux qui ont recommencé ces troubles, une impitoyable rigueur ; mais je dois vous dire que, si vous ne mettez pas fin à ces fureurs détestables de guerre civile, je serai forcé de vous montrer, et durement, ce que signifie la juste colère d'un prince débonnaire. Aussi je vous en conjure, que les Alexandrins, d'une part, se conduisent avec douceur et humanité à l'égard des Juifs qui depuis si longtemps habitent la même ville, et ne s'en prennent pas à ce qui constitue leur manière traditionnelle de rendre hommage à leur divinité ; mais qu'ils les laissent user de leurs coutumes, comme du temps d'Auguste, coutumes que j'ai confirmées après avoir entendu les deux parties.

» Aux Juifs, d'autre part, j'ordonne de ne point chercher à augmenter leurs anciens privilèges. Qu'on ne se permette plus, désormais, comme si vous habitiez deux cités, d'envoyer deux ambassades (ce qui ne s'est jamais vu) ; qu'ils n'interviennent plus violemment dans les jeux gymnasiarchiques ou « cosmétiques » ; qu'ils jouissent de ce qui leur appartient ; qu'habitant dans une ville étrangère, ils se contentent de profiter de tous les biens de la fortune ; qu'ils n'invitent plus, qu'ils ne fassent plus venir des Juifs de la Syrie ou d'Égypte, ce qui me forcerait à concevoir de graves soupçons. Sinon, je les châtierai de toutes les manières, pour leur apprendre à susciter une peste commune à tout l'univers.

» Si, renonçant à ces excès, vous consentez à vivre les uns à côté des autres avec douceur et humanité, je vous montrerai, de mon côté, mon ancienne sollicitude, et je vous manifesterai une bienveillance qui fut toujours celle de ma maison.

» Quant à Barbillos, je certifie le zèle constant pour vos intérêts qu'il a montré, cette fois encore, en votre faveur, en défendant votre cause devant moi ; j'atteste aussi le dévouement de mon ami Tib. Claudius Archibius. Salut ».

Cette lettre appelle un long commentaire, dont on trouvera les éléments dans la magistrale étude de M. H. J. Bell ; mais il faut en retenir quelques traits qui fixent certains points controversés de la psychologie de cet empereur, défavorablement connu comme « pédant, timide et incohérent ». Certes, il n'a pas rédigé lui-même cette lettre ; mais il a dû mener en personne une enquête sur des affaires qui le touchaient de très près. Il faut reconnaître que ses décisions, sages et modérées, ne montrent nullement cette faiblesse d'esprit que lui reprochent les historiens.

« Ce n'est pas seulement, écrit M. Bell, au point de vue du caractère de Claude, mais au point de vue de sa politique que la lettre est d'importance. Comme nous l'avons dit plus haut, Kornemann considère Claude comme revenant, à beaucoup d'égards, à la monarchie hellénistique de Jules César, en réaction contre la politique d'Auguste et de Tibère ; mais rien dans le document nouveau que nous publions ne tend à confirmer cette opinion. Jules César lui-même et Caligula, qui, lui, délibérément abandonnait les formes de la république romaine pour l'absolutisme des monarchies hellénistiques, ne sont jamais mentionnés, et c'est à Auguste que Claude se réfère lorsqu'il juge utile d'invoquer un précédent. De plus, toute son attitude rappelle celle d'Auguste et de Tibère, nullement celle des souverains hellénistiques ; et il paraît très douteux qu'il ait jamais abandonné ce point de vue. Certes, nous ne voulons pas nier que son règne marque une époque dans l'histoire du principat, et que, par exemple, la transformation du secrétariat impérial, avec ses affranchis d'Auguste, en véritables ministères d'Etat, fut un pas considérable vers l'autocratie complète. Mais une évolution de ce genre était inévitable, si le principat devait réellement fonctionner. Et des changements administratifs de l'espèce ne peuvent être considérés comme brisant, tout au moins en principe, avec la politique d'Auguste ».

En ce qui concerne les détails du texte — qui n'est point partout complètement assuré — on consultera avec fruit les différents comptes rendus de l'ouvrage de M. Bell, qui viennent de paraître coup sur coup. Les plus importants sont ceux de M. Ulrich Wilcken (*Archiv für Papyrusforschung*, VII, 1924, pp. 308 sqq., et de M. G. de Sanctis (*Rivista di Filologia e di Istruzione Classica*, décembre 1924, pp. 473-513) : ce dernier ayant pris, on le voit, le développement d'un véritable mémoire.

L'un des passages les plus diversement interprétés est la phrase sur les deux statues offertes à Claude (l. 34-39) : Τῶν δὲ δυοῖν χρυσῶν ἀνδριάντων ὁ μὲν Κλαυδιανῆς Εἰρήνης Σεβαστῆς γενόμενος, ὥσπερ ὑπέθετο καὶ προσελιπάρησει ὁ ἐμοὶ τιμιώτατος Βάρβιλλος ἀρνούμενου μου διὰ τὸ φορτικώτερος δ[οκ]εῖ[ν], [ἐπ]εὶ 'Ρώμης ἀνατεθήσεται, ὁ δὲ ἕτερος ὃν τρόπον ὑμεῖς ἀξιούτε πομπεύσει ταῖς ἐπονύμαις ἡμέραις παρ' ὑμῖν.

La traduction de M. Bell, ici, était manifestement erronée. J'ai moi-même traduit (*Le Flambeau*, juillet 1924, p. 381) « la statue destinée à la Paix Claudienne Auguste sera dédiée à la déesse Rome », ce qui supposait évidemment une autre restitution qu' [ἐπ]εὶ ; car, ἐπὶ 'Ρώμης ἀνατεθήσεται ne peut signifier « sera dédié à la déesse Rome ». M. de Sanctis, qui traduit comme nous, écrit donc [ὡς]εἰ. Mais M. Bell, dans son édition, avait noté : [ἐπ]εὶ *prelly likely*. La solution de la difficulté est due à M. Wilcken : « Je comprends, dit-il, *que la statue doit être érigée à Rome*, et je me fonde sur la traduction grecque du *Monumentum Ancyranum*, dans laquelle *Romae* est rendu les deux fois où cette forme se rencontre, par les mots ἐπὶ 'Ρώμης (cf. intitulé et *Graec.*, 6, 5) ». La proposition suivante, qui parle de ce qui se passera à Alexandrie (παρ' ὑμῖν)), confirme, nous semble-t-il, l'interprétation de l'illustre papyrologue allemand.

Le passage de la lettre relatif aux troubles juifs est admirablement élucidé par M. Bell, et après lui par M. de Sanctis.

Claude accorde en somme une amnistie pour le passé, parce que le premier responsable des troubles est son prédécesseur Caligula (cf. Josèphe, *Antiq.*, XIX, 284). Cela n'est pas dit explicitement dans la lettre de Claude; mais d'autant plus clairement dans l'édit de Josèphe — dont l'authenticité ne paraît plus douteuse. Seulement, pour l'avenir, il menace les turbulents d'une impitoyable sévérité. L. 92, lire avec Ed. Schwartz μηδὲ ἐπ(ε)ισπάσειν γυμνασιαρχικοῖς ἢ κοσμητικῶις ἀγῶσει (plutôt que ἐπισπείρειν donné par l'éditeur). L'empereur

défend aux Juifs de troubler, en faisant irruption dans les gymnases, les jeux et exercices athlétiques dirigés par les gymnasiarques et les cosmètes. Les jeux athlétiques étaient une abomination pour les Juifs. Telle est l'interprétation la plus vraisemblable ; elle doit être préférée, je crois, à celle de M. Bell, et aussi à celle de M. de Sanctis, qui, gardant ἐπισπαίρειν, imagine au contraire que la population juive s'intéressait trop vivement aux fêtes sportives des Grecs. « Si trattrebbe insomma a mio avviso dei primi germi di quelle fazioni che poi ebbero uno sviluppo così lussureggiante anche in Egitto durante il basso Impero e fino alla vigilia della invasione araba » ⁽¹⁾.

Enfin, Claude — et ce sont les phrases les plus importantes de la lettre — défend aux Juifs d'Alexandrie de faire appel aux Juifs de Syrie et d'Égypte (l. 96 sqq.) :

μηδὲ ἐπάγεσθαι ἢ προσεῖσθαι ἀπὸ Συρίας ἢ Αἰγύπτου
καταπλέοντας Ἰουδαίους ἐξ οὗ μείζονας ὑπονοίας
ἀνανκασθήσομε λαμβάνειν· εἰ δὲ μή, πάντα
τρόπον αὐτοὺς ἐπεξελεύσομαι καθάπερ κοινὴν

100 τεινα τῆς οἴκουμένης νόσον ἐξεγείροντας.

M. Salomon Reinach avait à peine lu dans *Le Flambeau* du 31 juillet 1924 la traduction de ces lignes, qu'il songeait à les rapprocher du texte fameux de Suétone : *Judaeos impulsore Chresto assidue tumultuantes Roma expulit* (Claud. 25). La lettre impériale a été affichée à Alexandrie le 10 novembre 41 (première année de Claude : cf. de Sanctis, *l. l.*, p. 474). Au début de son règne, Claude était encore bien disposé pour les Juifs (cf. les édits de Josèphe). Mais il semble qu'il soit déjà informé de cette agitation de toute la diaspora qui était la conséquence de la première mission chrétienne. M. de Sanctis, dans la *Rivista di Filologia*, parue en décembre 1924 (l'article est daté du 18 juillet 1924) exprime à peu près exactement les mêmes idées que M. Salomon Reinach nous avait fait connaître dès le mois d'août. ⁽²⁾

« Si les Juifs, dit-il, suscitent des troubles à Alexandrie, où ils ont tant souffert par leurs persécuteurs, on comprend que l'empereur les blâme et les menace ; on ne comprendrait pas que, pour

⁽¹⁾ Cf. PARETI, *Verdi e azzurri ai tempi di Foca e due iscrizioni inedite di Oxyrhynchos*, *Studi italiani di fil. cl.*, XIX (1912), pp. 305 sq.

⁽²⁾ Dans des communications orales ; à l'Académie des Inscriptions, au début de novembre ; dans la *Revue archéologique*, en décembre 1924.

cette seule raison, il les accusât de susciter une peste commune à tout le monde civilisé. Nous en sommes déjà au moment où, dans les synagogues et les *ghellos* des cités orientales... la naissante propagande chrétienne faite par les Juifs était l'occasion de troubles plus ou moins violents ». « Soit expérience, soit pressentiment », comme le dit encore à peu près M. Gaetano de Sanctis d'accord avec M. Salomon Reinach, la menace de Claude est une sorte de cri d'alarme poussé par le chef de l'empire romain, et contient, pour ainsi dire en germe, les persécutions. C'est aussi le premier texte daté où l'on trouve une allusion au christianisme. ⁽¹⁾

La place nous manque pour analyser les importants documents relatifs au schisme mélétien (300-340) après J.-Chr. Ce sont surtout des lettres en grec et en copte adressées à un certain ἄπα Παειηοῦς.

M. Wilcken a retrouvé le vrai nom de ce presbytre du couvent de Hathor. Il s'appelle dans le texte n° 1913 [Αὐρήλιος Παγεὺς "Ωρου ἀπὸ χώμης Ἰππώνων τοῦ Ἡρακλεοπολίτου νομοῦ πρεσβύτερος. M. Bell (pages 38-45), d'après toutes les sources accessibles et notamment d'après les documents nouveaux qu'il publie, fait l'histoire du schisme mélétien. Ces pages eussent passionné Jean Maspero (cf. plus haut, p. 613 de cette Revue). Les rapports entre ce schisme et le « nationalisme » copte sont des plus étroits.

Le n° 1913, daté, permet d'assigner la date de 334 au concile de Césarée (333 pour Ed. Schwartz).

Le n° 1914 est un récit vivant, émouvant même, des mauvais traitements infligés aux Mélétiens à Alexandrie, par les partisans d'Athanase. On reviendra souvent sur ce document. Si partial qu'il soit, il permet de contrôler jusqu'à un certain point les témoignages orthodoxes. L'« état d'âme » d'Athanase y est peint fort curieusement. Mais Athanase est encore nommé par un autre papyrus.

M. Bell, dans une correspondance adressée au saint homme Paphnuce, a trouvé un billet adressé à l'anachorète, qu'il croit de la main du fameux évêque. En voici la traduction (n° 1929, p. 119) :

« Au très vénéré et aimé père Paphnuce, Athanase, salut dans le Seigneur Dieu.

(1) Le règne de l'empereur Claude, dit fort bien E. H. PLUMPTRE dans le *Dictionary of Christian Biography* de SMITH et WACE, a vu les commencements de l'Église de Rome... Même avant son avènement, la religion nouvelle a dû pénétrer dans la capitale. Les fréquentes visites d'Hérode Agrippa ont dû faire connaître à Rome ce qui se passait en Judée... Aquila et Priscille n'ont pas été convertis par St Paul. La foi des disciples de Rome était célèbre vers l'an 50... ».

» Que le Dieu tout puissant et son Christ donne à votre piété de vivre parmi nous bien des années encore et de se souvenir de nous dans ses prières, car aussi longtemps que vivra ta Sainteté nous serons en bonne santé, en quelque lieu que nous nous trouvions. Je t'en supplie donc, mentionne-nous plus souvent dans tes oraisons. Tes prières, en effet, sont agréées à cause de ta sainte charité et selon ce que tu voudras bien demander en tes saintes oraisons, nous prospérerons. Je te rends justice en croyant que tu nous commémores fréquemment : je sais, en effet, que tu nous aimes. Mais tout mon souci est pour Didyme et pour ma mère : Didyme... et ma mère est souffrante. Je suis donc dans de grandes angoisses, d'autant plus que ma santé en ce moment est faible, mais j'ai confiance dans le Sauveur de tous les hommes. Malade comme je suis, je me réjouis que tu aies pris soin de nous envoyer mon fils, Horion. Théodose, ...Antiochus, Didyme, ma mère, tous ceux de notre maison, nous te saluons et te présentons nos hommages, ô Père très vénérable et cher. Que la divine Providence te conserve en bonne santé le plus longtemps possible, toujours faisant mention de nous dans tes prières, ô cher et révérend Père ».

Adresse au verso : « Au très vénérable et cher Père Paphnuce, Athanase dans le Seigneur Dieu ».

Les critiques ont généralement trouvé peu probable l'attribution au grand Athanase. Il me semble qu'elle demeure, à tout le moins, possible.

Henri GRÉGOIRE.

CHRONIQUE

A. — BULLETINS RÉGIONAUX

I. — AMÉRIQUE

Contributions of American Scholars to the Byzantine field 1918-1924.

BERENSON, Bernard, *Due dipinti del decimosecondo secolo venuti da Costantinopoli*. — (Rassegna d'Arte e Dedalo *x*, Anno II, Fascicolo V, 1921). — The two panel paintings of Madonna in the Kahn and Hamilton Collections at New York, are shown to be Byzantine works of c. 1200, probably painted at Constantinople, and carried into Spain after the sack of the capital in 1204.

BREASTED, James Henry, *Oriental forerunners of Byzantine painting*, Chicago, *The University of Chicago Press*, 1924. — The publication of two frescos discovered at Salihyah (Dura), on the Euphrates, east of Palmyra. Both paintings represent scenes of sacrifice. The earlier is definitely dated in the last quarter of the first century A. D.; the later is of the second quarter of the third century.

BRECK, Joseph, *Two Carolingian ivories*. — (*American Journal of Archaeology*, 1919, p. 394). — The publication of two ivories, the reverses of which have Coptic carving.

Id., *Two Early Christian ivories of the Ascension*. — (*Bulletin of the Metropolitan Museum of Art*, November, 1919, p. 242). — The publication of two Palestinian-Coptic ivories of the VI to VII centuries.

DENNISON, Walter and MOREY, C. R., *Studies in East Christian and Roman art*. — New York, *Macmillan*, 1918. — Part I contains the publication of the East Christian paintings in the Freer Collection, Washington; Part II, the publication of a gold treasure of the late Roman period from Egypt, now divided between the Freer and Morgan Collections, the Antiquarium in Berlin and the British Museum.

HARING, Walter, *The winged St. John the Baptist. Two examples in American Collections*. — (*The Art Bulletin*, V, 1922, p. 35). — A study of the iconography of the winged St. John the Baptist, and the publication of paintings in the Museum of Princeton, and in the Collection of Professor Emerson Swift, Ann Arbour.

JOHNSON, Franklin P., *Byzantine sculptures at Corinth*. — (*American Journal of Archaeology*, 1924, p. 253). — The publication of four statues in the round discovered at Corinth and dating from the late V to the end of the VI or beginning of the VII century.

KING, Georgiana Goddard, *Pre-romanesque churches of Spain*. — New York, Longmans Green and Co, 1924. — Contains a study of the eastern influences in the early mediaeval architecture of Spain.

Id., *Some Oriental Elements in mediaeval Spanish architecture*. — (*American Journal of Archaeology*, 1922, p. 79). — Summary of a paper read at the Archaeological meeting.

MOREY, C. R., *The origin of the Asiatic sarcophagi*. — (*The Art Bulletin*, 1921, p. 64). — A preliminary study for the following book : *Sardis. Publications of the American Society for the excavation of Sardis*, Volume V. *Roman and Christian sculpture*. Part. I. *The Sarcophagus of Claudia Antonia Sabina*. Princeton, Princeton University Press, 1924. — The definitive publication of the Asiatic sarcophagus discovered at Sardis, and a monograph upon the entire group of Asiatic sarcophagi.

NYE, Phila Caldere, *The oblong caskets of the Byzantine period*. — (*American Journal of Archaeology*, 1919, p. 401). — A study of the « secular » caskets of the Veroli type.

SHAPLEY, John, *Another Sidamara sarcophagus*. — (*The Art Bulletin*, 1923, p. 61). — The publication of two sides of an Asiatic sarcophagus in the Museo Borghese at Rome, and the identification of these as parts of the same sarcophagus, the ends of which are in the Louvre.

STOHLMAN, W., *The primitive Christian cycle in Asia Minor*. — (*American Journal of Archaeology*, 1922, p. 86). — Summary of a paper read at the Archaeological meeting.

A. KINGSLEY PORTER.

II. — BULGARIE (1)

1. Archéologie.

Les études byzantines en Bulgarie ont trouvé pendant ces dernières années, un nouveau centre dans la Société archéologique bulgare, réorganisée, depuis 1920, en Institut archéologique. Dans le *Bulletin*

(1) Nous respectons les titres français donnés par les auteurs de ces bulletins, même lorsqu'il pèchent contre notre système de transcription. Toutefois nous avons ramené à ce système les noms de personnes.

de cette société, qui paraît régulièrement depuis 1910, ont été publiés beaucoup de travaux relatifs à l'archéologie byzantine et bulgare (tous ces articles ont des résumés en français ou en allemand), parmi lesquels on peut signaler les suivants :

1. KACAROV, G. et PAČEV, Ch., *Un tombeau primitif chrétien découvert récemment à Sofia*. — *Bull. de la Soc. arch. bulg.*, I, 1910, pp. 23-28. — Peintures représentant les archanges Michel, Gabriel, Raphaël et l'ange Uriel, et portant des inscriptions latines.

2. ŠKORPIL, K., *Plan de l'ancienne capitale de la Bulgarie Tirnovo*, *ib.*, pp. 121-155. — Description des trois forteresses de Tirnovo : Kiz-Hissar, Tsarévets et Trapézitsa.

3. IVANOV, J., *Anneaux vieux-bulgares et byzantins*, *ib.*, II, 1911, pp. 1-14. — Anneaux inédits en or et en argent de la collection du Musée National de Sofia, avec des inscriptions bulgares et byzantines.

4. MOUTAFČIEV, P., *Antiquités chrétiennes des XVII^e et XVIII^e siècles*, *ib.*, II, pp. 15-45. — Deux épigonates de 1636 et 1727, et un antimension de 1727 avec des inscriptions grecques et bulgares.

5. FILOV, B., *La forteresse de Hissar-Bania et sa basilique*, *ib.*, II, pp. 99-146. — La forteresse, qui est très bien conservée, date du temps de Justinien ; la basilique, dont les soubassements seuls sont conservés, paraît être une construction du commencement du V^e siècle.

6. IVANOV, J., *La forteresse d'Assène près de Stanimaca et le monastère de Balchkovo*, *ib.*, II, pp. 191-230. — Il s'agit du monastère fondé en 1083 par le Géorgien Grégoire Pacourianos, grand domestique de l'Occident, dont le typicon a été publié par le R. P. Louis Petit, St-Pétersbourg, 1904.

7. ZLATARSKI, V., *L'inscription de Suléimankeui*, *ib.*, III, 1913, pp. 131-179. — L'auteur donne quelques nouvelles restitutions et explications du texte de cette inscription importante, contenant les conditions du traité de paix entre la Bulgarie et Byzance, en 814.

8. GOSPODINOV, J., *Fouilles de Palléina*, *ib.*, IV, 1914, pp. 113-127. — Découverte des ruines d'un monastère près de Preslav datant probablement de la fin du IX^e ou du X^e siècle. Beaucoup de plaques de terre cuite vernissées d'un intérêt particulier y ont été trouvées ; elles étaient destinées à la décoration des murs de l'église et représentaient des ornements décoratifs, ou des figures de saints. M. V. Zlatarskij

dans une étude approfondie (*Bull. de l'Inst. arch. bulg.*, I, 1921-22 pp. 146-163), a repris les recherches sur ces ruines et arrive à la conclusion que le monastère a été fondé par le roi Boris peu de temps après sa conversion au christianisme en 864. Depuis 889, Boris y vécut en moine; il y est mort et c'est là qu'il fut inhumé. C'est à Patleina que se trouvait aussi la première école littéraire slavo-bulgare de la Bulgarie du nord-est, fondée par Saint Naoum.

9. MOUTAFÇIEV, P., *L'église du Cerf près de Pirdope et l'église cruciforme de Klissé-keui*. — *Bull. de la Soc. arch. bulg.*, V, 1915, pp. 20-111. Deux monuments très importants de l'architecture primitive chrétienne en Bulgarie, datant de la fin du VI^e siècle, explorés en partie par des fouilles organisées par le Musée National.

10. DIMOV, V., *Les fouilles de Trapézitsa à Tirnovo*, *ib.*, V, pp. 112-176. — Description des 17 églises datant des XIII^e et XIV^e siècles, découvertes à Trapézitsa lors des fouilles de 1900.

11. MOUTAFÇIEV, P. et GOSPODINOV, J., *La basilique près de Tchoban-déré, arrond. d'Eski-Djoumaïa*, *ib.*, VII, 1919-1920, pp. 15-37. Les ruines de cette basilique, qui date également de l'époque primitive chrétienne. Antérieure au VII^e siècle, ont été explorées lors des fouilles organisées par la Société archéologique bulgare. Au Nord de la basilique on a trouvé les fondements d'un catéchuménat et d'un baptistère. Il est intéressant de constater que l'abside de la basilique a la forme d'un fer à cheval.

12. BOBÈV, S. N., *Deux églises anciennes aux environs de Serrès*, *ib.*, VII, pp. 38-57. — Il s'agit de deux constructions cruciformes à coupole datant du XIII^e ou du XIV^e siècle, dont la première a trois conques, un narthex et une crypte. M. Bobèv qui est lui-même architecte, donne une étude détaillée et une reconstruction de la première église, en partie ruinée.

13. IVANOV, J., *Fouilles d'Hissarlik près de Kustendil (l'ancienne Paulalia)*, *ib.*, pp. 66-123. — La plupart des monuments découverts dans les fouilles de la Société archéologique appartiennent à l'époque antique. La citadelle, dont M. Ivanov donne le plan et une description détaillée, date également des premiers siècles de notre ère. Mais elle fut restaurée par l'empereur Justinien et est restée intacte pendant tout le moyen âge. Elle ne fut détruite qu'au XV^e siècle par les Turcs qui avaient à réprimer un soulèvement de la population bulgare. On a trouvé au cours de ces fouilles,

les ruines d'une basilique et divers objets datant de l'époque byzantine et bulgare, notamment une bulle de plomb du XI^e siècle portant le nom vieux-bulgare de Pautalia, Velboujde, ainsi qu'une plaque en bronze argenté avec une figure et le mot « miséricordieux » en caractères bulgares anciens.

14. GRABAR, A., *Les églises sépulcrales bulgares.* — *Bull. de l'Inst. arch. bulg.*, I, 1921-22, pp. 103-134. — Étude d'un type rare d'églises bulgares à deux étages d'origine gréco-orientale, remontant à la tradition des « martyria » chrétiens primitifs et datant des XI^e et XIII^e siècles.

15. MIATEV, Kr., *Mosaïques de Trapézitsa (Tirnov)*, *ib.*, pp. 163-176. — Quelques fragments de mosaïques du XIII^e siècle, trouvés dans les ruines d'une des églises de Trapézitsa, fouillées en 1900.

16. PROTIĆ, A., *L'architecture religieuse bulgare*, *ib.* pp. 186-205. — Étude d'ensemble sur les anciennes églises bulgares avec de nombreux plans et photographies.

17. GOSPODINOV, J., *Anciennes conduites d'eau à Preslav*, *ib.*, pp. 216-222. — La principale conduite d'eau datant selon toute vraisemblance de l'époque du premier royaume bulgare, a une longueur d'environ 2 km. et est construite en gros blocs de calcaire formant un canal large de 50 cm. et haut de 60 cm.

18. GRABAR, A., *Une décoration murale byzantine au monastère de Balchkovo en Bulgarie*, *ib.*, II, 1923/1924, pp. 1-68. — Étude approfondie sur les peintures murales de la chapelle sépulcrale à Balchkovo, datant de la deuxième moitié du XII^e siècle. La décoration comprend des scènes évangéliques (les « Grandes Fêtes »), des sujets symboliques (Visions d'Ézéchiel, Jugement dernier et Déisis) et des figures isolées. Le système de la décoration est « architectonique », clair et monumental, par opposition aux monuments du XIV^e siècle, encombrés de détails, pleins de mouvement et peu soucieux de l'effet décoratif de l'ensemble. Les peintures sont d'une abstraction complète : aucun essai de perspective, absence de détails naturalistes. La figure dérive, malgré une certaine déformation, des prototypes antiques.

19. TRIFONOV, J., *Notes sur la traduction de la Chronique manassienne en Moyen-Bulgare*, *ib.*, pp. 137-173. — L'auteur s'occupe aussi des miniatures du célèbre Cod. Vat. Slav. 2

contenant une copie de la traduction bulgare de la Chronique de Constantin Manassès. D'après lui, ce manuscrit, exécuté pour le roi bulgare Jean Alexandre, ne serait pas postérieur à l'an 1345. En mettant les miniatures en rapport avec le texte, l'auteur arrive à la conclusion que trente miniatures de la copie du Vatican n'ont pas été faites d'après le texte original ; deux d'entre elles se rapportent au récit de la guerre de Troie, jointe à cette copie, vingt autres ont trait aux gloses bulgares, cinq représentent Jean Alexandre et sa famille, trois, dont le contenu ne répond ni au texte, ni aux gloses, ont été exécutées d'après une autre source, ou bien ont été empruntées, toutes faites, à quelque chronique byzantine illustrée. Les vingt miniatures qui suivent de très près les gloses bulgares ainsi que les cinq représentant Jean Alexandre et sa famille ont été composées probablement par des artistes bulgares. Les autres ont été exécutées d'après des modèles byzantins.

Parmi les autres entreprises de la Société archéologique il faut mentionner la série des *Matériaux pour l'histoire de la ville de Sofia* dont cinq volumes ont déjà paru (1910-1921). Deux de ces volumes sont consacrés à l'Église de Sainte-Sophie à Sofia : A. PROTIČ, *La forme architectonique de l'église de Sainte-Sophie de Sofia* (en bulgare), Sofia 1912, 126 p. in-8°, avec 30 figures, et B. FILOV, *Sainte-Sophie de Sofia* (en bulgare avec un résumé en français), Sofia 1913, 172 p. in-4° avec 140 fig. dans le texte et 21 planches dont 6 en couleurs. Cette dernière publication contient aussi la description de la nécropole primitive chrétienne dans les environs de l'église, explorée par les fouilles de la Société archéologique en 1910 et 1911 (sarcophages en pierre et tombeaux en maçonnerie décorés en partie de fresques). Le dernier volume des « Matériaux » (1921) contient, entre autre, le *Recueil des inscriptions paléo-chrétiennes de Sofia*, par M. G. KACAROV (14 textes latins et 6 textes grecs) et la description de quelques découvertes récentes dans la nécropole de Sainte-Sophie par M. J. GOSPODINOV (notamment, un tombeau voûté avec des fresques décoratives qui sont reproduites en couleurs, pl. VI).

En 1921 l'Institut archéologique a entrepris, pour le compte de M. Thomas Whittemore, des fouilles dans les ruines de l'« Église rouge » de Perouchtitsa, près de Philippople : leur importance exceptionnelle a déjà été signalée par plusieurs savants (Théodore Schmit, Strzygowski et autres). C'est une église du type arménien avec quatre conques puissantes, sur lesquelles reposait la coupole

(«Vierpass»), et avec un vaste narthex du côté de l'ouest. Les conques nord et sud sont entourées de deux larges corridors voûtés. Au nord du narthex ont été découverts les fondements du baptistère, au sud, les fondements d'une petite chapelle. La construction de cette église est due selon toute vraisemblance à la colonie arménienne établie aux VII^e et VIII^e siècles dans les environs de Philippople. En attendant la publication définitive, par M. Whittemore, de cette église importante, M. A. PROTIC, directeur du Musée National de Sofia, nous en a déjà fait connaître le plan dans son *Guide à travers la Bulgarie* (en français, Sofia 1923, fig. 47), où il a reproduit toute une série de monuments médiévaux de Bulgarie.

Les fouilles et recherches entreprises dans l'église de Saint-Georges à Sofia (une ancienne rotonde à coupole) ont donné également des résultats très importants (v. B. FILOV, dans l'*Annuaire du Musée National* à Sofia pour l'année 1921, pp. 183-197). Il a été constaté que cette église avait été primitivement un bain romain, dont l'aménagement en église ne peut remonter au delà du V^e siècle. Au début du XVI^e siècle, elle a été transformée en mosquée. Deux couches de fresques anciennes cachées sous l'enduit turc ont été mises au jour. Les plus anciennes portent des inscriptions grecques et doivent être attribuées au XI^e ou au XII^e siècle. Les fresques de la seconde couche ont des inscriptions bulgares et datent du XIV^e ou du XV^e siècle. Elles présentent une manifestation tout à fait nouvelle dans la peinture de l'église bulgare et sont, par conséquent, d'un intérêt tout particulier.

Dans mon livre sur *L'ancien art bulgare* ⁽¹⁾ j'ai essayé de donner un aperçu général de l'évolution de l'art bulgare (architecture, peinture et arts appliqués) jusqu'au début de l'époque moderne en publiant pour la première fois beaucoup de monuments, et en particulier des fresques. Une seconde édition de ce livre, considérablement augmentée, a paru en bulgare, à Sofia, 1924.

M. A. GRABAR, dans l'*Annuaire du Musée National* pour l'année 1920, pp. 97-164, a dressé un catalogue sommaire très utile des peintures murales en Bulgarie du XI^e au XVIII^e siècle et des églises datant de la même époque. Dans le même *Annuaire* pour

(1) Berne, Paul Haupt 1919, in-4°, VIII — 88 p., avec 72 figures et 58 planches, dont 10 en couleurs. Une édition abrégée, ne contenant que 16 figures, a paru dans la collection « Art et Esthétique » (Paris, Félix Alcan, 1922, in-8°, 102 p.)

l'année suivante (pp. 90-112) il a consacré une étude plus détaillée à la décoration murale de l'église des Quarante Martyrs à Tirnovo, datant de la première moitié du XIII^e siècle. Enfin, il nous donne, dans un autre article (*ib.*, pp. 286-296), des renseignements sur quelques églises anciennes de la Bulgarie de l'ouest.

M. A. PROTIC a publié une étude détaillée sur les maisons d'Arbanassi, datant pour la plupart de la première moitié du XIX^e siècle, mais dont le type a conservé beaucoup de traits de l'architecture médiévale (*Annuaire* pour l'année 1921, pp. 29-58). M. Kr. MIATEV nous donne, dans la même publication, une étude au point de vue technique et iconographique des croix du type palestinien, conservées dans la collection du Musée National. Les remarques de M. A. RADOSLAVOV sur le château médiéval de Vidine méritent aussi d'être mentionnées (*Annuaire* pour l'année 1920, pp. 92-97).

M. L. MILETIC, dans le *Bulletin de l'Acad. bulg., sect. d'hist. et de phil.*, IX, 1918, pp. 1-34, nous fait connaître les intéressantes sculptures en bois du monastère de Saint Jean de Bizor près de Débra dans la Macédoine du Nord. Elles appartiennent à l'école locale de Débra, datent du commencement du XIX^e siècle, mais gardent en partie des traditions très anciennes.

Dans la même revue, vol. XII, 1921, pp. 53-66, M. N. P. KONDAKOV a publié une étude pénétrante sur l'*ἀρχαία* des empereurs byzantins.

L'*ἀρχαία*, que les empereurs byzantins et les tzars bulgares portaient dans la main gauche comme symbole du pouvoir terrestre, était un petit sac rempli de terre (cf. la fresque du tsar Constantin Tikh à Boïana dans FILOV, *L'ancien art bulgare*, pl. 51). Il joue aussi un rôle considérable dans les légendes populaires russes et bulgares, et s'explique par des traditions païennes très anciennes.

Enfin, j'ai donné dans la même revue (vol. XIII, 1922, pp. 1-8) le texte exact avec un petit commentaire de l'inscription (publiée plusieurs fois déjà) de Démétrios Chomatianos, archevêque d'Ochrida (vers 1216-1234), gravée sur le cadre d'argent d'une icône du Christ dans l'église de St-Clément à Ochrida. L'inscription que j'ai pu copier à Ochrida même, doit être lue comme suit :

Κόσμος, Κοσμητορ τοῦ κόσμου, σῆς εἰκόνας
 Ἐκ Δημητρίου ποιμενάρχου Βουλγάρων.
 Σὺ δὲ βράβευσον τῷ (sic) κατ' εἰκόνα κόσμον
 Δύσμορφον αἴσχος τῶν παθῶν μου καθάρας.

Je traduis l'expression κατ' εἰκόνα κόσμον dans le sens abstrait par « beauté divine » (κατ' εἰκόνα « d'après l'image de Dieu »).

Dans le domaine de la numismatique et de la sigillographie il faut mentionner surtout les nombreux travaux de M. N. A. MUŠMOV, conservateur de la section numismatique au Musée National, publiés dans le *Bull. de la Soc. arch. bulg.*, l'*Annuaire du Musée National* et divers autres journaux bulgares. M. MUŠMOV a fait paraître tout récemment son œuvre capitale *Numismatique et sigillographie bulgares* (en bulgare avec un résumé en français ; Sofia 1924, in-4°, 198 p., avec 266 fig. et 7 pl. ; publication du Musée National), où il donne une synthèse de ses études relatives à la numismatique bulgare avec un catalogue complet des monnaies et sceaux bulgares du moyen âge.

Un molybdebulle très important du roi bulgare Boris-Michel, le premier qu'on connaisse jusqu'à présent, a été trouvé dernièrement près de Varna (*Bull. de la Soc. arch. de Varna*, VIII, 1941, p. 114 ; cf. Mušmov, l. l., p. 157). Il porte les bustes de la Vierge et du Christ avec les inscriptions respectives :

ΘΚΕ ΒΟΗΘΗ ΜΗΧΑΗΛ ΑΡΧΟΝΤΑ ΒΟΥΛΓΑΡΙΑC et KE
ΒΟΗΘΗ ΜΗΧΑΗΛ ΑΡΧΟΝΤΑ ΒΟΥΛΓΑΡΙΑC.

Un autre molybdebulle important faisant partie de la collection du Musée National de Sofia, a été publié par M. V. ZLATARSKIJ dans le *Bull. de l'Inst. arch. bulg.*, I, 1921-22, pp. 86-101. Il porte sur la face la représentation de la Vierge tenant l'Enfant Jésus et l'inscription Θ(εοτό)κε, βοήθ[ει τῷ] σῷ δ[ού]λῳ et au revers, seulement la continuation de l'inscription: Σάμουηλ προέδρω καὶ δουκὶ τῷ Ἀλουσιάνῳ. D'après M. Zlatarski, il s'agit du petit-fils du roi bulgare Jean Vladislav, connu comme commandant des armées byzantines en Arménie au commencement de l'année 1069 (cf. Mich. Attaliates, *Hist.*, ed. Bonn., pp. 122-124 ; Cedren., ed. Bonn., pp. 678, 21-24).

B. FILOV.

2. Histoire.

BELASČEV, G. : *Les travaux de fortification de l'armée vieille-bulgare.* — *Revue Minalo* (Passé) X, Sofia, 1918, p. 44. — Les travaux de terre que l'on trouve aujourd'hui dans la Bessarabie du Sud,

entre Prat et le lac Koundouk, dans les environs de Galatz et en Dobroudja (Nicolitzel et Tchernavoda) et en Bulgarie occidentale près de Lom et Ostrovo, sont d'origine bulgare. De la même origine est encore le rempart qui s'étend du golfe de Bourgas sur la Mer Noire jusqu'au fleuve de Maritza. L'auteur répartit tous ces ouvrages de fortification selon leur destination.

BLAGOËV, A., *Le discours du prêtre Cosmas contre les Bogomiles*. — *Annuaire de l'Université*, à Sofia, XVIII, 1923, p. 80. — La pensée fondamentale de l'auteur est que le bogomilisme était comme le symbole de l'indépendance ecclésiastique bulgare plutôt qu'une secte religieuse.

IRKOV, A., *Où était le champ de bataille de Zlatitza l'an 1443 ?* — *Revue de l'Académie bulgare*, XXIV (13), 1922, pp. 9-12. — L'auteur le cherche dans la plaine de Kosténetz, sur les bords de la Haute-Maritza et pas aux environs de la ville de Zlatitza.

IVANOV, J., *La provenance des Pauliciens selon deux manuscrits bulgares*. — *Rev. de l'Ac. bulg.*, XXIV (13), 1922, pp. 23-31. — Le créateur du paulicianisme était le diable même (Païl). Deux de ses élèves, Loubotine et Chouïl sont venus de la Cappadoce en Bulgarie où ils ont commencé la propagation de l'hérésie. Parmi ses adversaires figure saint Jean Chrysostome.

KISSELEKOV, V., *Le prêtre Cosmas et son discours contre les Bogomiles*. Karnobate, 1921, p. 96. — La traduction en bulgare moderne du discours est précédée d'une caractéristique de l'époque et de la doctrine du bogomilisme.

MOUTAFÉIEV, P., *Les propriétés militaires et les soldats à Byzance aux XIII^e et XIV^e siècles*. — *Rev. de l'Acad.*, XXVII (15), 1923, p. 113. — On examine la position sociale et juridique des différentes catégories de soldats, les vestiges des fonds militaires et de l'institution des soldats-agriculteurs à Byzance jusqu'aux dernières mentions qu'on en rencontre dans les sources de l'époque. Les *πρόνοια* n'étaient pas, comme on le croit, liées nécessairement au service militaire.

MOUTAFÉIEV, P., *L'inscription de Bojénitza*. — *Rev. de l'Acad.*, XXII, (12), 1921 pp. 88-114. — Étude sur quelques institutions byzantines transportées en Bulgarie du moyen âge et sur les événements qui ont précédé la conquête turque à la fin du XIV^e siècle.

NIKOV, P., *Relations bulgare-magyars de 1257 à 1277*. — *Recueil de l'Académie bulgare*, XI, 1919, p. 220. — Étude détaillée sur les luttes intestines et la situation extérieure de la Bulgarie aux temps troublés qui ont suivi les derniers Assénides.

NIKOV, P., *Contribution à l'histoire de l'église bulgare*. — *Rev. de l'Acad.*, XX, (11), 1921, p. 62. — Deux documents du recueil de Chomatianos (Pitra, *Analecta*, VI) montrent que Kaloïan (1196-1207), après l'extension de son pouvoir en Macédoine, a chassé de là le clergé grec. Théodore Comnène, qui plus tard s'empara de cette province, la soumit de nouveau à la juridiction de l'église byzantine.

NIKOV, P., *Quelques corrections sur l'histoire bulgare*. — *Bulletin de la Soc. historique bulgare*, V, Sofia, 1922, pp. 57-84. — L'auteur corrige quelques dates de l'histoire du deuxième empire bulgare (XIII^e siècle).

NIKOV, P., *Histoire de la principauté de Vidine jusqu'à 1323*. — *Annuaire de l'Univ. de Sofia*, XVIII, 1922, p. 124. — Après les troubles de 1256 les Magyars ont conquis cette partie nord-occidentale de la Bulgarie, où des princes russes semblent régner tantôt comme vassaux des Magyars, tantôt comme souverains ou princes soumis à la couronne bulgare. A la fin, la principauté devient une possession de la maison des Chichmanides qui créent la dernière dynastie bulgare du moyen âge.

NIKOV, P., *Relations bulgare-magyars au moyen âge, concernant principalement le règne de Smiletz*. — *Ann. de l'Univ. de Sofia*, XV-XVI, 1919-1920, p. 95. — C'est une recherche relative à l'époque du plus grand abaissement de la Bulgarie sous la domination tatare. Un fait, jusqu'à présent inconnu, y est relevé : le règne de Smiletz fut suivi d'un interrègne de près d'une année.

NIKOV, P., *Sur l'histoire des pays bulgares du nord-ouest*. — *R. de l'Ac.*, XVI (9), 1918, pp. 43-64. — C'est l'histoire de la province de Branitchévo sous les frères Derman et Kondéline, dans le troisième quart du XIII^e siècle.

POUNDEV, V., *Boïan le Sorcier*, Sofia 1923, p. 49. — Une étude littéraire sur ce fabuleux et énigmatique fils du tzar Siméon, sur lequel Liutprand (*Antapodosis*, III, 29) nous donne l'unique renseignement que nous possédions. — *Id.*, *Siméon, métrop. de Varna, inscription grecque sur l'image du Christ dans l'église de Notre-Dame d'Ochrida*, *R. de l'Ac.*, XVI (9), 1918, pp. 117-121. — FILOV, B.,

L'inscription d'Ochrida de Démétrios Chomalianos. — *Rev. de l'Acad.*, XX (11), 1921, pp. 1-8. — Deux essais qui donnent une transcription plus correcte de l'inscription qui est gravée sur le revêtement d'argent d'une icône du Christ.

STOFANOV, C., *L'orientalisation de Byzance et sa répercussion sur les Slaves du Sud.* — *Rev. de l'Ac.*, XX (11) 1921, pp. 187-237. — On n'y parle que de l'aveuglement comme d'une punition asiatique qui de Byzance est transportée chez les Bulgares et les Serbes d'alors.

TCHILEV, P., (= ČILEV) *Non Στενήμαχος mais Σθενίμαχος.* — *Bulletin de l'Institut archéol. bulgare*, I, 2, 1924, pp. 236 suiv. — L'auteur pense que Σθενίμαχος doit être la forme régulière du nom de la forteresse célèbre où Renier de Trit fut assiégé par Caloïan (IV^e croisade).

THÉODOROV-BALAN, A., *Saint Clément d'Ochrida dans la tradition littéraire et la recherche historique.* — *Discours académiques*, Sofia, 1919, p. 117. — Caractéristique du plus fameux des disciples des apôtres slaves : aperçu littéraire sur son œuvre. Notes très complètes à la fin du livre.

THÉODOROV-BALAN, A., *Saints Cyrille et Méthode*, I, Sofia, 1920, p. 178. Édition critique des légendes appelées pannoniennes des deux apôtres slaves ainsi que de leurs éloges (biographies abrégées), avec des notes explicatives, vocabulaire et bibliographie.

TRIFONOV, J., *Sur la provenance du nom « Chope ».* — *Rev. de l'Acad.*, XXII (12) 1919, pp. 122-158. — Ce nom qu'on donne aux habitants du district de Sofia ne vient pas de la dénomination de la tribu petchénégue Τζόπων (C. Porphyrog., *De administr. imp.*, 165¹⁰) comme on l'admet généralement, mais du mot « Chopa » chaumière. Chope par conséquent signifie habitant de chaumière.

TRIFONOV, J., *Sur la question des boyards vieux-bulgares.* — *Rev. de l'Ac.*, XXVI (14), 1923, p. 71. — Le mot boliar (boyard, chez les byzantins, βολιας pl. βολιάδες, βολιάδες) n'est pas de provenance slave mais touranienne. L'auteur parle dans cet article des boyards considérés comme une classe sociale et de leurs fonctions dans l'État.

TRIFONOV, J., *Le discours du prêtre Cosmas et son auteur.* — *Rev. de l'Ac.*, XXIX (16), 1923, p. 79. — Recherches sur les sources de cet ouvrage. Contrairement à l'opinion qu'on s'était faite jusqu'à présent et suivant laquelle le discours date du X^e siècle, M. Trifonov essaie de prouver, d'une manière d'ailleurs très peu convaincante, que Cosmas a vécu au XI^e siècle.

ZLATARSKI, V. N., *Histoire de l'Etat bulgare au moyen âge*, Tome I, partie I. Époque de la prépondérance hunno-bulgare (679-852). Sofia, 1918, p. 485. — Les recherches de M. Zlatarski sur les origines et les destinées premières de l'état bulgare dépassent toutes celles publiées jusqu'à présent. La période de 679 à 852 est considérée comme une époque de luttes intestines propres à effacer les différences entre la masse slave et la minorité belliqueuse touranienne. Le livre contient dix-sept appendices. Ce sont de petites monographies sur différentes questions, dont l'éclaircissement dans le texte même aurait été incommode.

ZLATARSKI, V. N., *Qu'étaient les boyards intérieurs et extérieurs ? Mélanges en l'honneur de M. S. Bobčev*, Sofia, 1921, pp. 45-47. — Sur la signification de οἱ εἴσω καὶ οἱ ἔξω βολιάδες (C. Porphyrog., *De cerim.*, Bonn, 681¹⁷, 682¹⁵) il existe plusieurs hypothèses. L'auteur croit que le terme « boyards extérieurs » s'appliquait à ceux qui n'étaient pas au service de l'État et demeuraient dans la province ; celui de « Boyards intérieurs » au contraire désignait ceux qui habitaient dans la capitale et participaient au gouvernement.

ZLATARSKI, V. N., *La relation d'Ibrahim-ibn-Iacoub sur les Bulgares de l'année 965*. — *Rev. de l'Ac.*, XXII (12), pp. 67-87, 1921. — Le voyageur israélite a vu les ambassadeurs du tzar bulgare à Magdebourg, à la cour de l'empereur Otton I. Le récit d'Ibrahim sur la conversion des bulgares n'est pas digne de foi.

ZLATARSKI, V. N., *Les prétendus documents de Pincius et de son fils Pléso*. — *Annuaire de l'Univ. de Sofia*, XV-XVI, 1919-1920, p. 58. — Les trois fragments publiés pour la première fois par Daniel Farlati (*Illyricum sacrum*, Venetia, 1765, III, pp. 110-114) et tenus pour des actes officiels étaient considérés comme se rapportant à l'époque du tzar Samuel (976-1014). A ces documents, on devait l'opinion que Samuel était un parricide. L'auteur prouve, que ces actes n'ont été que des apostilles dans un code de l'église de St-Michel à Spalato et que les événements qui y sont mentionnés se sont produits non pas au XI^e siècle, mais au XIV^e.

ZLATARSKI, V. N., *Sur l'histoire du monastère de Pallēina*. — *Bulletin de l'Institut archéol. bulg.*, 1, 2, 1921-22, pp. 146-161. — Le monastère en ruines a fait l'objet de fouilles il y a quelques années. M. Zlatarski croit qu'il avait été fondé par le premier prince chrétien Boris et que c'est là qu'il a demeuré jusqu'à la fin de sa vie.

ZLATARSKI, V. N., *Où était la ville de Δεάβολις ?* — *Bulletin de la Soc. historique bulgare*, V, 1922, pp. 85-56. — Elle n'était pas située dans la haute vallée de la rivière du même nom, au nord-ouest du lac de Prespa, mais bien à l'ouest du lac d'Ochrida, sur la grande route d'Ochrida à Durazzo.

ZLATARSKI, V. N., *L'inscription portant le nom du prince Boris*. — *Revue Slavia*, II, Prague, 1923, p. 31. — Elle a été mise au jour pendant la guerre par des soldats autrichiens qui occupaient des tranchées aux environs du village de Balchi en Albanie du sud-ouest. On y parle de la conversion du prince qui a eu lieu en l'an 6374 (866). On a trouvé au même endroit aussi des débris d'une ancienne église. L'auteur suppose que c'est là qu'il faut chercher l'emplacement de Glavititza, le centre de l'action civilisatrice de Saint Clément d'Ochrida, où on a installé plus tard la résidence d'un évêché.

ZLATARSKI, V. N., *Le plus ancien ouvrage d'histoire dans la littérature bulgare*. — *Rev. de l'Ac.*, XXVII, (15), 1923, pp. 132-182. — C'est un recueil d'histoires abrégées dont l'auteur est probablement l'évêque Constantin, contemporain du tzar Siméon. Elles doivent avoir été écrites vers l'année 894 ; leur source principale était le *χρονογραφικὸν σύντομον* du patriarche Nicéphore. Constantin a changé les dates données selon l'ère byzantine en dates de l'ère bulgare. (Sur cette dernière v. les recherches de M. Zl. dans la *Rev. de l'Acad. bulg.*, I, 1911, pp. 1-72 ; X, 1915, pp. 1-22 et dans le *Bulletin de l'Acad. russe*, Section de Langues et Littérature, XVII, 1912, fasc. II).

P. MOUTAFÇIEV.

III. — GRÈCE

1. Art byzantin (1918-1924).

Ceux qui suivent de près la bibliographie grecque auront remarqué, surtout au cours des cinq dernières années, un intérêt très vif pour les monuments médiévaux de la Grèce, intérêt qui s'est manifesté soit par l'étude de monuments inédits ou insuffisamment connus, soit par des fouilles destinées à éclairer des périodes obscures de l'art byzantin, soit par l'institution de collections médiévales et d'un Musée byzantin. D'autre part, à l'Université d'Athènes, la fondation d'une chaire magistrale d'art byzantin, et d'une chaire extraordinaire d'« archéologie de l'art chrétien » promet une grande prospérité aux recherches concernant l'art grec au moyen âge.

L'étude des monuments médiévaux et leur édition sous la forme de brèves monographies a reçu la plus grande impulsion des travaux de M. Gabriel Millet, et notamment de son ouvrage capital, publié en 1916, *L'École grecque dans l'architecture byzantine*, Paris, 1916, où l'auteur a cherché méthodiquement à déterminer les caractères de l'architecture des monuments du moyen âge arrivés jusqu'à nous vis-à-vis de l'art de Constantinople et leurs rapports avec l'Orient.

Sous l'influence de ce livre, le professeur à l'École polytechnique, A. Orlandos, s'est mis à publier, dans une série de périodiques archéologiques et philologiques, des études historiques et architecturales, concernant les monuments du XI^e au XVIII^e siècle, en consacrant surtout son attention aux monuments signalés par Millet, dans son livre cité plus haut, comme non étudiés ou imparfaitement connus.

Ainsi parurent successivement : une étude avec plusieurs plans et photographies sur la Παρηγορίτισσα d'Arta (*Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον*, Δ', 1919, pp. 1-82), où se trouvent analysés en détail le type architectural, rare et non sans mélange, ainsi que la décoration, sculptures, fresques et mosaïques. Il réussit à compléter excellemment les inscriptions de ce monument, inscriptions grâce auxquelles la date est fixée aux années 1284-1296.

M. Orlandos a publié encore les monographies suivantes : "Ομορφή Ἐκκλησιᾶ, du type courant de la petite église byzantine du XI^e siècle, petit travail publié à part, Athènes, 1921.

Μονὴ τῆς Βαρνάκοβας (publié par la Δωρική Ἀδελφότης), Athènes, 1922, qui fait l'histoire, d'après les inscriptions, de l'église incendiée pendant la Révolution grecque, et qui étudie également le magnifique dallage en mosaïque, avec des représentations d'animaux du XII^e siècle, qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui.

L'Église des Saints Apôtres de Léondari (REG, XXXIV, 1921, p. 163-176), où l'on étudie le type mixte de cette église du XIV^e siècle.

Βυζαντινοὶ ναοὶ τῶν περιχώρων Ἀρτης (Δελτίον Ἰστ. Ἑταιρείας, VIII, 1922, pp. 1-23), où l'on étudie trois chapelles du XIII^e siècle.

Ναοὶ τῶν Καλυβίων Κουβαῶν (dans la revue Ἀθηνᾶ, XXXV, 1923, pp. 165-190), qui traite de quatre chapelles attiques, trois des XII^e et XIII^e siècles, et l'une construite à une époque tardive sur l'emplacement de la nef centrale d'une basilique chrétienne primitive.

Aux études publiées par M. A. Orlandos, il faut encore ajouter Ἡ Μονὴ Λουκοῦς (dans Ἡμερολόγιον Μεγάλης Ἐκκλησίας, 1924, pp. 119 sqq.) : Αἱ Βλαχέρναι τῆς Κυλλήνης (Αρχ. Ἑφημ.,

1923, pp. 5-99.) et *Ευλόγλυπτος βυζαντινὴ θύρα* (Δελτ. χριστ. ἀρχ. 'Εταιρ., 1924, pp. 60 sqq.),

Ces études de M. Orlandos, accompagnées de plans, et exposant l'histoire, les diverses particularités des édifices, décrivant leur décoration, fournissent un précieux matériel à la connaissance de l'art médiéval, bien qu'elles se limitent à la constatation et à l'étude des faits, sans approfondir les relations mutuelles, l'origine, le développement et la comparaison des différents types et thèmes ornementaux.

M. A. ΧΥΝΟΠΟΥΛΟΣ, épimélète des antiquités byzantines, est un zélé travailleur. Pendant la dernière période quinquennale, il a fait paraître une étude sur les fresques byzantines du Parthénon (*Περὶ τῶν σωζομένων τοιχογραφιῶν ἐν τῷ Παρθενῶνι*, 'Αρχαιολογικὴ 'Εφημερίς, 1920, pp. 36-53), où il cherche par des comparaisons et des observations portant sur l'iconographie et le style, à fixer la date de ces peintures, qu'il rapporte à la fin du XII^e siècle, sous le métropolitite Michel Acominate, et non aux X^e et XI^e siècles, comme le croient la plupart des critiques. Mais ni les types iconographiques, d'ailleurs incomplètement conservés, ni le style, à cette époque tout au moins, ne permettent de conclusions aussi précises.

On pourrait faire les mêmes observations sur une autre étude du même byzantiniste, *Περὶ τῆς κατεδαφισθείσης 'Εκκλησίας τῆς Μεγάλης Παναγίας*, église qui se trouve dans la Bibliothèque d'Hadrien. Cette étude a paru dans le *Δελτίον τῆς 'Ιστορικῆς 'Εταιρείας*, VIII, 1923, p. 121-128. Il y veut montrer la ressemblance d'une image de la Vierge qu'on y distingue encore, avec le *Παναγιάριον* bien connu du couvent de Xiropotamo, à l'Athos.

Une autre étude, consacrée à des miniatures de Musée Byzantin, (*Δελτίον χριστιανικῆς 'Εταιρείας*, deuxième série, 1923, pp. 8-21), nous apporte quelques observations relatives à la technique des miniatures du XI^e siècle. Il s'est occupé encore de deux monuments de Salonique, dans une étude *Περὶ τῆς Θεοτόκου τῶν Χαλκίων* (ancienne *Kazandjilar Djamissi*), parue dans la revue qui a pour titre *Γρηγόριος Παλαμάς*, II, 1918, pp. 562-567. Des observations minutieuses lui permettent de rapporter la fondation de l'église à 1044 et non 1048 ; quant aux fresques conservées, il les distingue en fresques anciennes, contemporaines de la fondation de l'église, et en fresques récentes, de l'époque de la Renaissance des Paléologues (XIV^e siècle).

On doit également à M. Xyngopoulos *Μία εἰκονογραφικὴ σύνθεσις ἐκ Μετεώρων* ('Ημερολόγιον Μεγάλης. 'Ελλάδος, 1924,

pp. 395 sqq.) et 'Η Παναγία τοῦ Κατρου (Δελτ. χριστ. ἀρχ. 'Εταιρ., 1924, pp. 75 sqq.)

Citons encore du même auteur, l'article intitulé *Περὶ τοῦ Κεραμεδῆμ Τζαμὶ Θεσσαλονίκης* ('Αρχαιολογικὸν Δελτίον, VI, 1923, pp. 190-194). M. Xyngopoulos y détermine la forme primitive du monument et découvre dans l'abside une mosaïque représentant une partie de la vision d'Ézéchiél.

Les études de M. Xyngopoulos sont méthodiques, et pour la plupart dénotent un bon observateur. Elles constituent une contribution sérieuse à l'exploration de l'art médiéval, bien que jusqu'ici elles se limitent à des questions de détail et d'importance secondaire.

L'éphore des monuments byzantins, nommé récemment professeur d'Archéologie de l'art chrétien à l'Université d'Athènes, M. Georges SOTIRIOU, se consacre d'une part à étudier des monuments médiévaux inédits ⁽¹⁾ et à réunir le matériel nécessaire pour la publication, indispensable, d'un *Répertoire des monuments médiévaux de la Grèce*, dont la première partie est à l'impression ; d'autre part, à préciser, par des fouilles, la place qu'occupaient, en art, les pays grecs à l'époque chrétienne primitive (du IV^e au VIII^e siècle), sujet dont très peu d'archéologues (J. Laurent, Strzygowski) se sont occupés jusqu'ici. De ces fouilles, ont été publiées jusqu'ici celles qui ont été exécutées à Athènes : elles ont mis au jour une grande basilique chrétienne du V^e siècle, dans un flot de l'Illissos, ainsi que le martyrium, antérieur, de l'évêque d'Athènes Léonidès ('Αρχαιολογικὴ 'Εφημερίς, 1919, pp. 1-31). Ensuite seront publiés les résultats des fouilles de Thèbes de Thessalie (Néa

(1) Il a publié les églises : de Chios, 'Αρχαιολογικὸν, Δελτίον, 1916, pp. 30-44 ; de Cythère *Κερκυραϊκὴ 'Επιθεώρησις*, 1924, pp. 318-332, du monastère de Méga Spiléon 'Αρχαιολογικὸν Δελτίον, 1918, pp. 46-80 ; « Daou » sur le Pantélique, dans *Ἡμερολόγιον 'Οδοπορικοῦ*, 1925, pp. 75-192 ; la *Φανερωμένη* de Salamine, 'Επετηρίς 'Ετ. Βυζαντινῶν Σπουδῶν, I, 1924, pp. 109-138 ; de la Laure de Kalavryta, *Ἡμερολόγιον Μεγάλης 'Ελλάδος*, 1925, pp. 80 sqq. En outre, *Ἀγαλμάτια Καλοῦ Ποιμένου*, 'Αρχαιολογικὴ 'Εφημερίς, 1915, p. 34-43 ; *Τὸ Ἰουστινιάνειον τεῖχος Ἀθηνῶν* dans *Ἐβδομήκονταετηρίς τῆς 'Ριζαρείου Σχολῆς*, 1920, pp. 434-444. *Τὸ Σπήλαιον τῶν Ἐπτὰ Παίδων ἐν 'Εφέσῳ*, dans *Ἡμερολόγιον Μεγάλης 'Ελλάδος*, 1924, pp. 217-228 ; *Κειμήλια τοῦ Ἀγίου Ὁρους*, *ibid.*, 1922, pp. 144-157 ; *Βυζαντινὴ Προσωπογραφία Παλαιολόγου*, 'Αρχαιολογικὸν Δελτίον, 1918, pp. 30-44 ; *Τεχνουργία τῶν μωσαϊκῶν Μονῆς ὁσίου Λουκά*, *ibid.*, 1921, pp. 177-189 ; *Ἐνδυμασία τοῦ ὁρθοδόξου Κλήρου*, dans la revue de Salonique *Γρηγόριος Παλαμᾶς*, 1919, pp. 1-40, etc.

Ἀγχίαλος près de Volo); on ne cesse d'y découvrir de très intéressantes basiliques d'époque chrétienne primitive (V^e et VI^e siècles).

D'autre part, M. Sotiriou a fouillé aussi des monuments francs comme le fameux *Castel Tornese* (Χλουμοῦτσι), près de Glarentza (Kyllène), où l'on a découvert l'atelier monétaire des fameux « tournois » qui ont donné leur nom au château (le résultat des fouilles a été publié dans le *Journal intern. d'archéol. numism.*, XIV, 1919, pp. 273-280).

Ces fouilles ont permis de préciser la place occupée par les pays grecs en face de l'art de Constantinople et de l'influence orientale à ses débuts, ainsi que les rapports entre l'art occidental et l'art byzantin à l'époque de la domination franque en Grèce.

M. Sotiriou a étendu ses fouilles jusqu'à Salonique et en Asie mineure (Éphèse).

À Salonique, il a exploré la basilique de saint Démétrius, incendiée en 1917 (Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, 1920, suppl., pp. 1-48). On y a trouvé de nouvelles mosaïques, des fresques, des sculptures architecturales ou ornementales, des inscriptions, des vases de terre-cuite et des monnaies d'époque byzantine. On a déblayé aussi, sous l'abside, une importante crypte avec une chapelle, un ciborium et les réservoirs à parfum dont font mention les traditions relatives au tombeau de saint Démétrius. Ces fouilles éclairent singulièrement le culte rendu par le peuple aux martyrs, la disposition des martyria, les cérémonies du culte, etc.

M. Sotiriou a pratiqué d'autres fouilles importantes à Éphèse et sur la colline Ajasolouk, où s'étendaient les ruines de la magnifique église élevée, sous Justinien, sur le tombeau de saint Jean l'Évangéliste. Dans l'étude consacrée à ce monument (Ὁ ναὸς Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου ἐν Ἐφέσῳ, Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, 1922, p. 89-228), M. Sotiriou étudie les sources et l'histoire de l'édifice, décrit ce qui en a été retrouvé, en explique et en reproduit les parties principales et surtout le tombeau de l'évangéliste découvert au milieu de la basilique de plan cruciforme avec cinq coupoles placées sur les axes. Enfin, il compare le monument d'Éphèse à l'église des saints Apôtres de Constantinople, mausolée des empereurs byzantins, qui n'est plus connu que par des textes littéraires et il donne de cet édifice une reconstitution différente de celles qu'on a proposées jusqu'ici (Reinach, Wolff, Heisenberg, Hübsch et Gurlitt). En appendice, il traite de l'origine du type architectural de ces deux édifices et en suit l'évolution dans l'art chrétien et byzantin.

Outre ceux qui ont été déjà cités, s'occupent également d'art byzantin

le professeur M. A. ADAMANTIOU. Depuis son étude bien connue ('Αγνεΐας πεῖρα, Λαογραφία, I, 1910, p. 462) il n'a rien publié, pendant ces cinq dernières années, qui concerne l'art byzantin. L'éphore des antiquités A. PHILADELPHOUS a eu la chance de découvrir, à Nicopolis d'Épire, un pavement en mosaïque du VI^e siècle, d'une importance considérable. Mais la publication qui en a été donnée ('Αρχαιολογική Ἐφημερίς, 1916 et 1917) est malheureusement insuffisante.

M. N. GIANNOPOULOS, épimélète des antiquités, apporte de précieux matériaux, dans plusieurs articles où il se contente de décrire, dans des revues grecques et étrangères, les monuments médiévaux qu'il publie (*BCH*, XLIV, 1920, pp. 181-209 ; *Byz. Neugr. Jahrb.*, III, 1923, pp. 193, sqq, etc.).

L'architecte Ar. ZACHOS a également publié une étude intitulée *Περὶ τῶν μεσαιωνικῶν μνημείων Γορτυνίας* ('Αρχαιολ. Δελτίον, VIII, pp. 53 sqq.) et un article sur l'habitation médiévale en Grèce, dans les *Monatshefte für Baukunst*, VII, 1923, pp. 274 sqq.

Enfin, le professeur de gymnase N. KALOGÉROPOULOS s'intéresse exclusivement à la peinture post-byzantine, particulièrement aux peintres d'icônes portatives du XVII^e siècle (les Moschos, Tzane, Skouphou, etc.). Il a publié jusqu'ici, dans différents périodiques et journaux, des études, la principale est *Περὶ τῶν εἰκονογράφων Μόσχων, Ἐπετηρίς Ῥιζαρείου σχολῆς*, Athènes, 1920, pp. 251-271) où il a le tort de donner une importance exagérée à des œuvres, non sans valeur, mais qui permettent surtout de suivre la décadence de la peinture byzantine commencée au XIV^e siècle.

A propos des Moschos, signalons aussi l'article de M. L. Zoès, *Περὶ Μόσχων* (*Παντογνώστης*, III, 1924, pp. 245 sqq.).

Parallèlement à ces travaux, on se préoccupe du *Musée byzantin* et de la formation de collection d'objets médiévaux.

Le Musée byzantin, fondé à Athènes en 1914, dirigé d'abord par M. Adamantioiu, a été confié, en 1923, à l'éphore M. Sotiriou. Les objets ont été répartis entre cinq salles du rez-de-chaussée de la *Σιναιά Ἀκαδημία*. Le directeur, G. Sotiriou, a publié l' *Ὁδηγὸς τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου*, Athènes, 1924, avec une introduction sur la sculpture, la peinture et les arts industriels byzantins. Pour l'organisation du musée, on s'est inspiré des principes suivants : 1^o classer les objets d'après la division en périodes de l'art chrétien la plus généralement admise (du IV^e siècle au milieu du VI^e ; période de transition jusqu'au milieu du IX^e ; période proprement byzantine du XVI^e à

la fin du XVIII^e) ; 2^o disposer les objets par matière et séries, en considérant le style, la technique, la provenance (par exemple, série de reliefs champlevés, bas-reliefs franco-byzantins, sculptures sur bois, orfèvrerie, broderies et tissus, objets coptes, etc.) ; 3^o montrer les œuvres les plus caractéristiques de chaque époque par des reproductions d'iconostases, d'ambons, etc. (époque chrétienne primitive, byzantine, post-byzantine).

Ainsi, le Musée byzantin d'Athènes présente un ensemble méthodiquement organisé, visant à une classification modèle d'un musée byzantin.

En outre, M. Sotiriou s'est occupé d'organiser des collections d'objets médiévaux et d'inscriptions byzantines, dans les tribunes du Katholikon du monastère d'Hosios Loukas, dans l'église de saint Démétrius, à Salonique, dans la sacristie du monastère de Méga Spiléon.

L'établissement de collections locales d'objets médiévaux sera continuée : il est indispensable pour l'étude des monuments les plus importants de l'art byzantin en Grèce.

Enfin, un mouvement important s'est dessiné récemment, en Grèce, en faveur de la conservation et de la consolidation des édifices byzantins. Le Ministère de l'Instruction publique, sur la proposition de l'éphorie des antiquités byzantines, a reconnu comme monuments historiques les principaux édifices médiévaux de Grèce. A l'avenir, il est interdit de les restaurer sans l'autorisation du Ministère. D'autre part, le Γραφείον ἀναστυλώσεως ἀρχαίων μνημείων (dirigé d'abord par l'architecte N. Balanos, bien connu pour son expérience, maintenant par M. A. Orlandos) procède méthodiquement à la consolidation des principaux monuments. Jusqu'ici ont été restaurés le cimetière du monastère de Daphni, le Katholikon du monastère d'Hosios Loukas, les églises de Mistra, l'église de Kalabaka près des Météores, l'église de Gastouni (Péloponèse), etc. On a également procédé à la consolidation des ruines de l'église de saint Démétrius à Salonique et de l'église des Saints-apôtres de la même ville, travaux exécutés d'une manière exemplaire par l'architecte A. Zachos. La restauration des monuments médiévaux du pays se poursuit en proportion des subsides fournis par le Gouvernement. Comme restauration de mosaïques, exécutée par des spécialistes sous la surveillance de M. Sotiriou, on ne peut citer que celle du Katholikon du monastère d'Hosios Loukas.

Athènes, décembre 1924.

G. A. SOTIRIOU.

(Traduit du grec par la Rédaction.)

2. Chalcis. Travaux et acquisitions.

A Chalcis, en 1923-24, depuis le mois de septembre 1923 jusqu'aujourd'hui, on a recueilli différents marbres antiques dont quelques inscriptions et beaucoup de sculptures primitives chrétiennes et du byzantin moyen jusqu'au XIII^e siècle. Pour ce qui concerne l'époque chrétienne primitive, nous nous attendions à des découvertes, car nous possédons un monument important, unique en Grèce, l'église d'Haghia Paraskévi. Mais nous ignorions jusqu'ici la richesse des églises de Chalcis, à l'époque du byzantin moyen. Précédemment, on avait bien recueilli quelques fragments de sculpture appartenant au byzantin moyen, jusqu'au XIII^e siècle. Mais la collection formée par nous a notablement enrichi la section byzantine du Musée de Chalcis ; un grand nombre de maisons de Chalcis ont été explorées par nous, nous avons recueilli des sculptures byzantines dispersées çà et là et photographié celles qui étaient encastrées dans les murs et ne pouvaient être enlevées.

De l'époque de la domination franque, les collections du Musée comptaient des sculptures nombreuses et importantes : d'autres sont venues s'y ajouter cette année. C'est ainsi que nous possédons un bon nombre de grands bas-reliefs représentant le lion vénitien de saint Marc, de dalles rectangulaires avec armoiries et deux ou trois inscriptions franques. Nous avons recueilli aussi un lion vénitien en ronde bosse, accroupi sur une base, une patte appuyée sur un évangile ouvert. Malheureusement, la tête manque. Un autre lion vénitien de saint Marc est encastré dans la fontaine de la maison occupée maintenant par le direction de la police. De la gueule du lion coule l'eau de la fontaine.

Revenons aux sculptures primitives chrétiennes et byzantines récemment recueillies.

Ce sont d'abord des chapiteaux : ceux qui ressortissent à l'ancien art chrétien ressemblent à ceux de Thèbes de Phthiotide, en Thessalie et à ceux de Ravenne. La corbeille est ornée de feuilles d'acanthé molle ou épineuse, certains sont du type théodosien. L'un de ces chapiteaux, orné aux angles de feuilles d'acanthé épineuse, porte au milieu des quatre faces quatre ornements différents. Impossible de déterminer exactement la date de cet étrange chapiteau.

En outre, nous possédons un type de chapiteau orné de feuilles d'acanthé épineuse appartenant à des antes. Un autre chapiteau

d'ancien art chrétien, de forme elliptique, ainsi que l'abaque, porte deux rangs d'ornements sur les deux faces étroites. Par devant, sur l'abaque, il est orné au milieu d'une croix grecque dont les bras sont plus larges à l'extrémité et qui est inscrite dans un cercle ; de chaque côté, elle est accostée d'une large feuille et d'une demi-feuille d'eau. En-dessous, sur la corbeille, au milieu, une large feuille d'eau et, de part et d'autre de celle-ci, une demi-feuille avec ramifications arrondies.

Également digne d'être mentionné est un chapiteau composite semblable à ceux publiés par Strzygowski et qui proviennent de l'église d'Haghia Paraskévi. Il en diffère en ceci que, sur les faces étroites, il porte une croix inscrite dans une couronne que deux paons, un de chaque côté de la couronne, tiennent dans leur bec, tandis que les paons manquent sur les chapiteaux de l'église susmentionnée. Un autre chapiteau, plus simple, d'époque chrétienne primitive, porte deux rangées d'ornements sur les faces étroites, ornées de feuilles d'eau et, au milieu, dans un cercle, de croix grecques avec ornements. L'une des deux faces étroites, outre la croix, porte en bas, une colombe. -

Les sculptures de l'époque byzantine moyenne sont nombreuses et variées : a) colonnettes de *ciboria* d'autels, aux chapiteaux diversement ornés ; b) bases de colonnettes de *ciboria*, avec feuilles d'acanthé épineuse ; c) chapiteaux d'ornementation diverse ; d) architraves avec ornements variés : l'une de 2 m. 20 de long, porte sur le côté de l'épaisseur taillé obliquement, une ornementation coufique champlevée, interrompue en trois endroits par des boutons en forme d'étoiles en relief ; e) des corniches diversement ornées ; f) des chancels d'ornementations différentes : deux portent des aigles debout, dont l'un tient, dans ses serres, une tête cornue (du diable ?) ; g) des pilastres de la « Belle porte » du sanctuaire, en marbre polychrome ; d'autres semblables, mais de marbre blanc, ont été trouvés par M. Anast. Orlandos dans l'église de St Pierre τῶν Καλυβίων, à Kouvaràs, en Attique (cf. la revue 'Αθηνᾶ, Athènes, 1923, p. 187) ; h) des meneaux de différentes dimensions, avec colonnette engagée et chapiteau orné d'une sorte de lyre avec une rosace au milieu ; i) base quadrangulaire d'autel, moulurée en haut et en bas, en marbre blanc : elle présente, au milieu, une croix se terminant par des feuillages en forme d'ancre. De part et d'autre de la croix, IC XC.

Des impostes de meneaux, l'un, récemment trouvé, est brisé au milieu et porte sur la face étroite, taillée obliquement, une tête de femme, de face, se terminant par deux corps de lions, avec deux ailes.

Chalcis, 6 septembre 1924.

N. J. GIANNOPOULOS,
Conservateur des antiquités.

Note. — A Chalcis, en face de l'église d'Haghia Paraskévi, est encore debout la maison du provéditeur vénitien. A l'extérieur, le linteau de la porte présente un vautour en bas-relief. A l'intérieur, le toit repose sur des voûtes gothiques supportées par des colonnes de marbre blanc, de même hauteur et de même diamètre que celles de l'église d'Haghia Paraskévi : elles ont des chapiteaux byzantins, à l'exception d'un seul qui est antique et d'ordre ionique. La construction est semblable à celle des voûtes du sanctuaire d'Haghia Paraskévi, c'est-à-dire purement gothique. L'extrémité des poutres du toit de cette maison porte, à l'intérieur les armoiries de Venise sculptées ou peintes, le lion de S^t Marc, connu à Haghia Paraskévi.

N. J. G.

(Traduit du grec par P. Graindor).

IV. — ITALIE.

Art Byzantin 1918-1924

B. BERENSON, *Due dipinti del decimosecondo secolo venuti da Costantinopoli.* — *Dedalo*, Ottobre, 1921, pagg. 285-304. — Illustra due finissime tavole con la Madonna e il Bambino di arte bizantina del sec. XII provenienti dalla Spagna e ora in collezioni private in America, e con acuti raffronti cerca di dimostrare che dovettero essere dipinte in Costantinopoli.

C. CECHELLI, *La Vergine Dendrofora (Madonna di S. Maria in Portico).* — *Boll. d'Arte del Ministero della P. Istruzione*, Giugno, 1924. — Illustrando la Madonna in smalto della chiesa di S. Maria in Campitelli in Roma, tratta del tipo dell'Odegitria che ritiene importato del mondo ellenistico elaboratosi poi in due diverse correnti in Oriente e Occidente. Lo smalto è italiano o francese del sec. XI.

C. CECHELLI, *Arte Barbarica Cividalese, Memorie storiche forogiuliesi.* — *Boll. della R. Deputaz. Friulana di storia patria* dal 1917 al 1923.

Parte 1, *L'Altare dedicato dal duca longobardo fra il 737 e il 744.*

La iconografia delle varie fronti dell'altare è prettamente bizantina e deriva dalle ampolle di Monza.

Parte IV (*Memorie*, 1920, pp. 125-152 e 1921 pp. 157-205). *L'oratorio delle monache longobarde di Cividale (Tempiello longobardo)*. Vuol dimostrare che i celebri stucchi sono una autentica manifestazione d'arte carolingia della fine VIII inizio IX secolo.

Parte VI. *La pace del duca Orso* (*Memorie*, 1922, pp. 232-247). Prende occasione dalla crocefissione effigiata sull'avorio per determinare quali correnti orientali influirono sulla formazione della scena della Crocefissione nell'arte Carolingia.

C. CECHELLI, *Origini del mosaico parietale cristiano*. — *Riv. di architettura e Arti decorative*, II, Sett. Ott. 1923. — Fedele alla tesi romanista ammette che le correnti orientali siano entrate nell'arte del Mosaico fin dal II e III secolo sì che nel IV e nel V era un'arte unificata ed ormai ambientata ed elaborata nel mondo romano. Egli dimostra con esempi che la decorazione parietale musiva era nel mondo romano più frequente di quel che non si creda. Fa vedere la elaborazione romana del motivo dei quattro geni (poi angeli) che reggono l'empireo nelle figurazioni delle cupole. Nota il passaggio dei motivi pavimentali alle pareti e alle volte.

L. DAMI, *L'evangelario greco della biblioteca di Siena*. — *Dedalo*, II, 1922, fasc. IV. — Ritene che gli smalti della celebre rilegatura del codice di Siena non siano tutti contemporanei, ma vadano dal X al XIII secolo, epoca in cui furono insieme composti.

P. DUCATI, *Alcuni avori del Museo Civico di Bologna*. — *Bollettino d'arte*, 1923, Maggio, pagg. 481-497. — Illustra i pregevoli avori della raccolta bolognese, con grande copia di confronti e tra essi la cassetina civile bizantina, un frammento di tavoletta di Cesena, e una formella col Pantokratore.

PIETRO EGIDI, *Appunti su alcune costruzioni di Siria e di Palestina*. *Rivista d'Architettura e d'Arti decorative*, Gennaio-febbraio, 1922. Si studia la speciale disposizione costruttiva, divenuta talvolta elemento decorativo, delle colonne disposte trasversalmente nello spessore dei muri, ad es. nelle torri di Laodicea (Lataqyeh) o di Biblos (Gebeyl), nel castello di Cesarea ecc. ; ed, escluso che si tratti di opere dei Crociati, si riportano a costruzioni arabe e si accenna alla possibile origine dai procedimenti dell'Architettura bizantina.

G. FOGOLARI, *La teca del Bessarione e la croce di S. Teodoro di Venezia*. — *Dedalo*, Agosto 1922, pagg. 139-160. — Illustrando la relativa teca del card. Bessarione già nel Museo di Vienna e ora tornata in Italia, riproduce e studia altre stauroteche bizantine di Venezia.

G. GEROLA, *An old representation of Theodoric*. — *The Burlington Magazine*, CLXXXI, London, 1918. — Raffigurazione del miracolo di S. Ilario davanti a Teodorico, scolpita nel secolo XI-XII, in un tabernacolo presso al santuario di S. Ellero (Galeata) in Romagna.

G. GEROLA, *Alcune considerazioni sulla basilica Ursiana*. — *Alli e memorie della R. Deputazione di storia patria per le Romagne*, IV, 8, Bologna, 1918. Della basilica Ursiana di Ravenna, distrutta nel 1733, ci erano stati conservati alcuni disegni. Si era sempre creduto che quella pianta e quell'alzato e che i frammenti tuttora superstiti appartenessero alla basilica originaria (del secolo IV): ed il Rivoira ne aveva dedotte gravi conseguenze. Si dimostra ora che la chiesa che fu demolita per dar luogo al duomo attuale doveva essere di epoca assai più recente, verso il secolo XII.

G. GEROLA, *Topografia delle chiese della città di Candia*. — *Bessarione*, XXII, 1-4, Roma 1918. — Si pubblicano alcuni elenchi delle chiese di Candia, così latine come greche, specialmente nel secolo XVII. E, colla scorta delle vecchie piante, si cerca di identificarle fra loro e di riconoscerne l'attuale ubicazione.

G. GEROLA, *La così detta casa di Drogdone a Ravenna*, Milano, 1919. — Identificato Drogdone col Droctulfo vissuto al tempo dei Longobardi, non è possibile assegnare a lui — se non forse nella parte inferiore — la muraglia che corre fra il battistero degli Ariani e la chiesa di S. Spirito. Il coronamento di essa, di tipo bizantino veneziano, è opera del mille.

G. GEROLA, *La cripta di S. Apollinare Nuovo a Ravenna*. — *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, XXIV e XXV. Roma 1920. — Durante i restauri alla celebre basilica venne scoperta, tuttora intatta, la antica cripta, di tipo anulare, simile a quelle di Roma, e derivata verosimilmente da quella di S. Apollinare in Classe.

G. GEROLA, *Sèrfino (Sèriphos)*. — *Annuario della R. Scuola archeologica di Alene*, III, Bergamo, 1921. — Vi si illustrano gli edifici monumentali e la suppellettile sacra (specialmente del convento di S. Michele) di quest'isolotta delle Cicladi, che per qualche

secolo appartenne ai Veneziani, ma che nella scarsa sua arte si mantiene entro l'orbita neobizantina.

G. GEROLA, *L'architettura deulero-bizantina in Ravenna*. — *Ricordi di Ravenna medioevale per il sesto centenario della morte di Dante*, Ravenna, 1921. — Quantunque fosse già stato riconosciuto che i primi campanili e le prime cripte di Ravenna sono posteriori all'epoca aurea bizantina, nessuno aveva rilevata l'esistenza di un vasto sviluppo architettonico ravennate nel lungo periodo dal secolo VII al mille e più oltre. Ora esso viene partitamente studiato e ne vengono fissate le caratteristiche. Appartengono a quest'epoca alcune chiese urbane, costruite o quasi totalmente riedificate in questisecoli, le quali erano state finora ritenute più antiche; notevoli parti di monumenti bizantini, le quali erano sempre state giudicate come originarie, e parecchie interessanti chiese della campagna tuttora sconosciute.

G. GEROLA, *Il Sacramentario della chiesa di Trento*. — *Dedalo*, II, 4, Milano, 1921. — Ricco manoscritto della chiesa di Trento recentemente ricuperato alla Biblioteca nazionale di Vienna. È rilegato con una formella d'avorio del secolo IX, e con un frammento della nota stoffa serica bizantina di Sansone, di cui altri esemplari si trovano in varie collezioni di Europa ma che forse proviene dall'Italia meridionale.

G. GEROLA, *Il restauro del ballistero di Ravenna*. — *Studien zur Kunst des Ostens*, Dresden, 1923. — Relazione dei recenti lavori di restauro del piccolo monumento. Ne è risultato che l'edificio non fu mai adibito a bagno romano; che d'attorno all'ottagono ora esistente correva in origine una specie di atrio pure poligonale; che l'interno era decorato di finti marmi, di stucchi e di mosaici; e che dei mosaici della cupola tuttora conservati i più antichi sono quelli del centro.

G. GEROLA, *La ricomposizione della cattedra di Massimiano a Ravenna*. — *Archivio storico per la Sicilia orientale*, XVI, Catania. — Relazione sui criteri seguiti nel restauro e nella ricomposizione della cattedra di Massimiano. Vi si danno interessanti notizie sulle sigle che contrassegnano i vari pezzi.

G. GEROLA, *Zea—Keos*. — *Annuario della R. Scuola archeologica di Atene*, IV-V. Bergamo, 1924. — Descrizione dei pochi resti dell'isola di Keos, dall'epoca bizantina, attraverso il dominio veneto, fino ai giorni nostri.

GUSTAVO GIOVANNONI, *Un quesito architettonico nel chiostro di Monreale*. — *Rivista di Architettura ed Arti decorative*, Sett. 1921. — Prendendo le mosse dal chiostro di Monreale, si ricercano le origini della speciale disposizione dell'arco sporgente in strapiombo nell'architettura araba, come derivazione diretta, ed indirettamente nella bizantina.

Nella seconda parte dello studio si tracciano le linee dello stile tirreno, fiorito nel XII e nel XIII secolo nell'architettura e nella decorazione delle regioni tra la Sicilia ed il Lazio, nel quale stile le influenze arabe e le bizantine si fondono in nuove forme originali.

U. MONNERET DE VILLARD, *Sull'origine della doppia cupola persiana*, — *Architettura e Arti decorative*, I, Roma, 1921. — Dimostra che la doppia cupola persiana del tipo del mausoleo di Tamerlano a Samarcanda deriva da monumenti del Turkestan, quali lo Stupa di Idikut-Schari.

U. MONNERET DE VILLARD, *Un monumento romano di Tipo egizio del Museo Archeologico di Milano*. — *Aegyptus*, II, Milano, 1921. — Dimostra che un monumento romano finora inesplicato non è se non la copia di una vasca per anforette di un tipo comunissimo nell'arte copta.

U. MONNERET DE VILLARD, *Il faro d'Alessandria secondo un testo e disegni arabi inediti da codici milanesi ambrosiani*. — *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, N. 18, Alessandria, 1921. — Publica un testo arabo accompagnato da disegni rappresentanti il faro d'Alessandria.

U. MONNERET DE VILLARD, *Exagia bizantini in vetro*. — *Rivista italiana di numismatica*, Milano, 1922. — Dà un corpus completo di tutti i pesi bizantini in vetro delle raccolte europee e di quelle di Costantinopoli e Cairo, raddoppiando il numero finora noto di tali monumenti.

U. MONNERET DE VILLARD, *Saggio di una bibliografia dell'Arte cristiana in Egitto*. — *Bollettino del Reale Istituto di Archeologia e Storia dell'Arte*, I, Roma, 1922. — Bibliografia sistematica di tutto quanto è stato pubblicato sull'arte cristiana d'Egitto.

U. MONNERET DE VILLARD, *La Scultura ad Ahnas*, Milano, 1923. — Publica una serie di sculture di Ahnas a Sud del Fayum che vanno dal III al VII secolo, importantissime per la storia dell'origine della scultura cristiana in Oriente.

U. MONNERET DE VILLARD. *La fondazione del Deyr-el-Abiad*. — *Aegyptus*, IV, 1923. — Dimostra come la famosa chiesa di Senuti sia stata fondata intorno al 440.

U. MONNERET DE VILLARD. *Arte Manichea*. — *Rendiconti del R. Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, vol. LVI, Milano, 1923. — In base specialmente alle pubblicazioni del Von Le Coq studia i caratteri generali dell'arte manichea e i suoi rapporti coll'arte della Siria e della Persia sasanide.

U. MONNERET DE VILLARD. *Le transepts di S. Aspreno e le stoffe alessandrine*. — *Aegyptus*, IV, Milano, 1923. — Dimostra come le sculture napoletane della chiesa di S. Aspreno non siano se non copie di una stoffa sassanide venuta in Europa attraverso il commercio alessandrino.

U. MONNERET DE VILLARD. *Sui diversi valori del soldo bizantino*. — *Rivista italiana di Numismatica*, Milano, 1923. — Studia i diversi valori del soldo bizantino di 20, 21, 22, 23 e 24 silique.

U. MONNERET DE VILLARD. *Sul castrum di Babilonia d'Egitto*. — *Aegyptus*, V, Milano, 1924. — Dimostra che le mura del castrum ancora oggi esistenti sono di epoca bizantina e specialmente del tempo di Eraclio.

U. MONNERET DE VILLARD. *L'arte di Samarra e il così detto fregio lunare*. — *Aegyptus*, V, 1924. — A proposito della pubblicazione dell'Herzfeld illustra un vase in vetro ed uno in cristallo del Museo di S. Marco a Venezia, che riattacca all'arte di Samarra.

U. MONNERET DE VILLARD. *Ricerche sulla topografia di Qusr es-Sam*. — *Bulletin de la Société royale de Géographie d'Égypte*, 1924. — Studio sulla topografia e specialmente sulle chiese di Babilonia d'Egitto in base specialmente a testi inediti.

P. ORSI. *Oratorio trogloditico con pitture bizantine a S. Lucia di Siracusa*. *Atti della Pontificia Accademia di Archeologia*, Roma, 1921, pag. 32. — Illustra un importante ciclo pittorico di arte bizantino-sicula del sec. XII, di sommo interesse iconografico e artistico.

P. ORSI. *Chiese Niliane. I. La chiesa di S. Adriano a S. Demetrio Corone (Cosenza)*. — *Bollettino d'Arte*, 1921, Agosto, pagg. 67-77. Settembre, pagg. 108-124. — Illustra il monastero fondato da S. Nilo, e le sue pregevoli opere d'arte, di carattere normanno.

P. ORSI, *Chiese Niliane II, Il Palirion di Rossano*. — *Bollettino d'Arte*, 1923, pagg. 529-562. — Illustra il celebre santuario basiliano della Calabria, centro importante di cultura bizantina nell'Italia Meridionale, e tratta dell'architettura basiliana del periodo normanno.

A. PATRICOLO E U. MONNERET DE VILLARD, *La chiesa di S. Barbara al Vecchio Cairo*, Firenze, 1922 (ne esiste anche un'edizione inglese dello stesso editore Alinari). — Pubblicano la chiesa copta del vecchio Cairo importante soprattutto per la porta in legno scolpita che il Monneret dimostra essere del V° secolo.

C. RICCI, *Guida di Ravenna*, 6 ed., Bologna, 1923. — Guida pratica per il visitatore, veramente preziosa per chi voglia conoscere i monumenti della città, anche quelli di minore importanza, e piena di utili notizie.

C. RICCI, *Il vivaio dell'Arcivescovado di Ravenna*, — *Bollettino d'Arte del Min. della P. I.*, Roma, 1919. — Singolare monumento, che pel suo carattere e per un passo di Andrea Agnello relativo all'Arc. Giovanni VIII (777-784), il Ricci ha potuto definire essere il vivaio dell'antico Episcopio ravennate, costruito per quadrupedi e uccelli.

C. RICCI, *Ravenna* (12 edizione, Bergamo, 1921). — Opera di divulgazione riccamente illustrata, che fa parte della collezione *Le città italiane*, ed è necessaria a chiunque si occupi dei monumenti ravennati,

M. SALMI, *La basilica di S. Salvatore presso Spoleto*. — *Dedalo*, Marzo 1922, pagg. 628-645. — Torna ad illustrare con bellissime fotografie la basilica di S. Salvatore, della fine del sec. IV, che ha tanti rapporti con l'architettura cristiana orientale.

N. TARCHIANI, *L'altare d'oro di Sant'Ambrogio di Milano*. — *Dedalo*, Giugno 1921, pagg. 5-37. — Illustra con ottime fotografie e tavole a colori il famoso altare di Volvinio, e discute sull'origine degli smalti, che ritiene lavoro occidentale e non bizantino.

E. TEA, *Il Tabularium del tempio d'Augusto e una teoria di Josef Strzygowski*. — *Bollettino d'Arte*, 1922, Febbraio, pagg. 356-366. — Illustrando il tabularium del Tempio d'Augusto, istituisce interessanti confronti con monumenti orientali specialmente con il pretorio di Mousmieh a Bosra, e con le chiese di Resafa, e discute sulle recenti teorie dello Strzygowski.

Antonio MUÑOZ.

V. — ROUMANIE.

La Byzantinologie a pris dans la Grande-Roumanie un essor qui mérite d'être remarqué. On lui a fait une place assez importante dans les Universités : chacune des quatre Facultés des Lettres du pays compte aujourd'hui une chaire d'études byzantines.

L'*histoire* y tient naturellement la première place. Les recherches de M. N. IORGA constituent, par leur nombre et par leur nouveauté, le noyau de l'activité que les érudits roumains consacrent de plus en plus à l'élucidation des problèmes qui rattachent notre propre histoire à celle de l'Orient byzantin. Parmi les travaux suscités par les événements politiques des dernières années, nous devons mentionner les *Notes d'un historien concernant les événements des Balkans*, communication faite à l'Académie Roumaine (1915), dans lesquelles l'histoire des peuples balkaniques se disputant l'héritage d'un passé complexe et difficile à démêler, a trouvé un interprète sûr et avisé. En précisant les faits, l'auteur réussit à y tracer les lignes de démarcation du droit historique de chacun de ces peuples. Les *premières cristallisations d'État des Roumains* (dans le *Bulletin de la Section historique de l'Ac. Roum.*, 5-8^e année, 1, 1920) prouve la grande intuition de l'historien. Partant d'un texte généralement connu, mais insuffisamment interprété, d'Anne Comnène, l'auteur relève la première organisation de la vie d'État roumain sur le Bas-Danube, au XI^e siècle.

Nous avons repris nous-mêmes, après M. Iorga, cette question et, dans deux communications lues à l'Académie Roumaine, — *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube* (v. les *Byzantinisch-Neugr. Jahrbücher*, II) et *Changements politiques dans les Balkans après la conquête du tzar bulgare de Samuel* (1018) ; *Nouveaux duchés byzantins : Bulgarie et Paristrion* (v. le *Bulletin de la section historique de l'Ac. Roum.*, 1923) — mettant à contribution d'autres sources byzantines, nous avons exposé les circonstances dans lesquelles, à la suite de la conquête réalisée par le Bulgaroctone (1018), deux nouveaux duchés furent créés par l'Empire dans la péninsule : la « Bulgarie », à l'Ouest, avec résidence à Scoplje, et « Paristrion », à l'Est, avec résidence à Dristra (Silistrie). Toute une série de ducs de Bulgarie et de Paristrion, qui exercèrent leurs fonctions pendant le XI^e et le XII^e siècle, a été établie par nous, à l'aide des textes et de la sigillographie. C'est ainsi que, sous la

protection de la domination byzantine, on pourrait s'expliquer la formation de ces petits organismes politiques, signalés par Anne Comnène auprès de Dristra. Nous avons suffisamment prouvé qu'ils ne pouvaient représenter, à ce moment de l'histoire, que la population autochthone, c'est-à-dire les Roumains, aucun autre caractère ethnique ne pouvant leur être attribué.

Les leçons que M. IORGA donne chaque année, depuis la guerre, à Paris, comme agrégé à la Sorbonne, nous ont valu une série de publications de grand intérêt quant à l'histoire de l'Orient byzantin et de ses relations avec l'Occident. Nous signalons les *Formes byzantines et réalités balcaniques* (Paris, Champion, 1922, 190 pp., 8°), remarquable travail de synthèse, où l'auteur expose des opinions nouvelles en ce qui concerne les événements survenus dans les Balkans au temps de la domination byzantine. *Les Latins d'Orient* (Paris, Dubois-Bauer, 1921, 51 pp., 8°) est un exposé original du développement historique de la *Romania* d'Orient, dont M. Iorga précise le caractère : vie rurale, plus ancienne que l'établissement des Slaves dans la péninsule balcanique ; vie urbaine, constatée dans les premiers siècles de Byzance depuis l'Adriatique jusqu'aux bords du Danube. *L'histoire des Roumains de la péninsule des Balkans* (Bucarest, 1919, 74 pp., 8°) nous présente un aperçu de l'histoire millénaire de cette branche du peuple roumain, dont le rôle dans la vie politique de la péninsule a été considérable. *Roumains et Grecs au cours des siècles* (Bucarest, 1921, 54 pp., 8°) montre les relations entre les deux peuples réunis par des intérêts communs. Le récit embrasse toute la période de l'histoire, à partir de l'époque pré-romaine jusqu'à la fin de l'époque phanariote.

Enfin, parce qu'enregistrer tous les travaux du fécond historien roumain serait allonger indéfiniment notre rapport sommaire, nous en mentionnerons encore quelques-uns qui touchent de plus près aux cadres de cette revue. *Relations entre l'Orient et l'Occident au Moyen Age*, conférences à la Sorbonne (Paris, Gamber 1923, 181 pp., 8°), où l'auteur, appuyé sur un grand nombre de faits, détermine le rôle important qu'a joué au moyen Age l'organisation populaire de la vie locale, ces « *Romaniae* » qui se rencontrent aussi bien en Occident que sur les bords du Danube. *Études Roumaines I : influences étrangères sur la nation roumaine* (Paris, 1923, 91 pp., 8°), court exposé de la formation du peuple roumain et des éléments qui ont déterminé son évolution historique. *La pénétration des idées*

de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles (*Revue historique du Sud-Est européen*, I, 1-3, pp. 1-36), où les influences occidentales, répandues par la voie des grands centres d'action (La Pologne, Constantinople, Vienne, Rome) sont amplement exposées.

N. IORGA. *L'oncle d'Étienne-le-Grand*, dans le *Bulletin de la Section historique de l'Ac. Roum.*, Bucarest I 1920, pp. 79-83. — Commentaire d'un document mentionnant les services rendus au prince de Moldavie par son oncle, Jean Paléologue, descendant de l'illustre famille byzantine.

N. IORGA. *Un conseiller byzantin de Michel-le-Brave : le métropolite Denis Rhallis Paléologue*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Acad. Roum.*, Bucarest, I 1920, pp. 92-104, expose avec beaucoup de détails le rôle important que le métropolite de Tirnovo, Denis Rhallis, un Paléologue par sa mère, joua dans les circonstances déterminées par la politique guerrière du grand Voévode, lui-même apparenté à la haute aristocratie byzantine.

N. IORGA. *Raguse et les Roumains*, dans le *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, X, 1923, nos 4-6, pp. 33-44, esquisse les relations qui, à partir du XIV^e siècle, rattachent la célèbre ville de commerce de l'Adriatique à nos pays roumains. Des négociants, des banquiers, des agents politiques Zagusains se mêlent ordinairement aux affaires de ces pays jusqu'au XVIII^e siècle.

N. IORGA, *Un comte de Valachie en Occident*, dans le *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, X, 1923, nos 7-12, p. 112. — Il s'agit de Rodulphus, « comte de Valachie », « haut et puissant prince de Valachie, des parties de Grèce », comme le mentionnent les comptes de la ville d'Amiens.

N. IORGA, *L'acte de Mohammed II concernant les négociants de Cetatea-Albă (1456)*, en roumain, dans la *Revista istorica*, X, 1924, nos 4-6, p. 105. — Commentaire du privilège publié par Fr. Kraelitz, « Osmanische Urkunden in türkischer Sprache aus der zweiten Hälfte des 14. Jhs. » (*Denkschr. der Oesterreich Akad.*, Wien, t. 197).

M. SILVIN DRAGOMIR réunit, par ordre chronologique, dans *Les Vlaques de Serbie du XII^e au XV^e siècles* (en roumain), extrait de l'*Annuaire de l'Institut d'histoire nationale de Cluj*, 1921-22, pp. 279-299, les informations contenues dans les chrysobulles des despotes serbes ayant trait aux Vlaques de la Serbie

et cherche à en tirer des conclusions sur l'occupation, la condition sociale et l'organisation ecclésiastique de ces Vlaques.

C. MARINESCU, *Le prêtre Jean. Son pays. Explication de son nom*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Acad. Roum.*, X, 1923, pp. 25-40. — Mémoire lu au Congrès historique de Bruxelles, minutieuse analyse des sources à l'égard du mystérieux personnage qui a tant préoccupé les érudits [cf. plus haut, le c.-r. de M. Pergameni].

C. MARINESCU, *Tentatives de mariage de deux fils d'Andronic II Paléologue avec des princesses latines*, extrait de la *Revue historique du Sud-Est européen*, I, 1924, nos 4-6, pp. 139-143, relève les circonstances des pourparlers entre Byzance et l'Occident et produit une lettre inédite (en date du 3 avril 1296) que Frédéric III, roi de Sicile, adressa à son frère, Jacques II d'Aragon, au sujet du projet de mariage de leur sœur Yolande avec le fils aîné d'Andronic II.

G.-J. BRATIANU, *Notes sur le projet de mariage entre l'empereur Michel IX Paléologue et Catherine de Courtenay (1288-95)*, dans la *Revue hist. du Sud-Est européen*, I, 1924, nos 1-3, pp. 59-63, corrige l'opinion de Carabelles (« Carlo d'Angiò nei rapporti politici e commerciali con Venezia e l'Oriente », Bari, 1919), qui admettait comme un fait accompli ce projet de mariage, qui a, en réalité, échoué.

C. MARINESCU, *La fondation des Métropolies dans la Valachie et la Moldavie* (en roumain), extrait des *Annales de l'Acad. Roum.*, mém. de la section historique, t. II, Bucarest, (Cultura națională, 1924, fixe quelques détails des circonstances politiques dans lesquelles les métropolies roumaines furent créées, en dépendance de la Patriarchie de Constantinople.

CONSTANTIN J. KARADJA, *Une branche des Paléologues en Angleterre*, dans le *Bulletin de l'Inst. pour l'étude de l'Europe Sud-orientale*, X, 1923, nos 7-12, pp. 113-115, précieuse contribution à la généalogie des Paléologue. — Une inscription encastrée dans le mur de l'église de Landulph (Cornwall) et surmontée par l'aigle bicéphale byzantin, fixe la descendance du despote du Péloponèse Thomas, jusqu'à la fin du XVII^e siècle.

TH. CAPIDAN, *Les Roumains de la péninsule des Balkans* (en roumain), extrait de l'*Annuaire de l'Institut d'histoire nationale* de Cluj, 1923, pp. 91-117. — apporte la confirmation philologique de l'opinion constamment exprimée par M. Iorga relativement

à l'origine des Roumains balkaniques. L'historien les a toujours considérés, ainsi que leurs frères des bords du Danube, comme la descendance de cette *romanité orientale* qui transforme les vieilles races de la péninsule par une longue série d'actes d'infiltration et de colonisations. Le philologue établit que, à leur séparation des Roumains du Nord, ils constituaient une branche du même élément primordial et que c'est par la Bulgarie orientale qu'ils sont descendus en Épire et en Thessalie. Les rapports linguistiques en fournissent la preuve.

S. DRAGOMIR, *Les Vlaques et les Morlaques* (en roumain), 1^{er} vol. des *Publications de l'Institut d'hist. universelle* de l'Université de Cluj, Cartea Românească, 1924, pp. 134, 8°. C'est une véritable monographie historique consacrée aux Roumains de l'Ouest de la péninsule des Balkans. Exploitant les collections de documents serbes et croates, l'auteur expose les vicissitudes de la vie de ces restes de la romanité balkanique, en suivant les traces de leurs migrations en Bosnie et Herzégovine, en Croatie, en Dalmatie, en Istrie et aux environs de Raguse. La riche bibliographie de cette question, qui préoccupa nombre de savants serbes, croates et italiens, a été largement mise à contribution par l'auteur.

N. BANESCU, « *Roma Nuova* » *alle foci del Danubio*, extrait des *Publicazioni dell'Istituto per l'Europa Orientale*, IV, *Studi sulla Romania*, Napoli, Ricciardi, 1923, pp. 95-100. — Brève esquisse de la domination byzantine dans la Dobrogea actuelle.

N. BANESCU, *La vie et l'œuvre de Daniel (Démètre) Philippides*, son livre sur la terre roumaine, extrait de l'*Annuaire de l'Institut d'Histoire Nationale*, Cluj, 1923, pp. 119-204, contient une bio-bibliographie complète de ce grand érudit, qui illustra la pléiade de la renaissance grecque du commencement du XIX^e siècle. Son livre remarquable, Γεωγραφικὸν τῆς Ῥουμανίας (Leipzig 1816), y est amplement analysé et traduit en roumain.

M. G. J. BRĂȚIANU nous a donné deux jolis travaux, concernant le commerce génois aux bouches du Danube à l'époque de la domination byzantine : *Le commerce génois sur le Danube à la fin du XIII^e siècle* (dans le *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-orientale*, IX, 1922, pp. 50-54) et *Vicina, contribution à l'histoire de la domination byzantine et du commerce génois en Dobrogea* (extrait du *Bulletin de la section historique de l'Ac. Roum.*, Bucarest,

1923, 77 pp. 8°). — Précieuse monographie sur l'important emporium danubien, dont les relations avec les intrépides négociants nous sont mieux connues par les actes commerciaux que l'auteur a tiré des Archives de Gênes.

Nous devons enfin mentionner *La Catalogne et l'Arménie au temps de Jacques II (1291-1327)* de M. C. MARINESCU, extrait des *Mélanges de l'école roumaine en France*, II, Paris, 1923, 35 pp. petit 8°. — A l'aide de huit lettres du roi Jacques II d'Aragon, concernant les privilèges des négociants catalans dans la Petite-Arménie et le transfert des reliques de sainte Thecla, patronne de la cathédrale de Tarragone, on connaît mieux les rapports étroits qui unissaient le roi d'Aragon à la Petite-Arménie.

* * *

Dans le domaine de la *philologie*, nous mentionnons notre travail, *Die Entwicklung des griechischen Futurums von der frühbyzantinischen Zeit bis zur Gegenwart*, Bucarest, Göbl, 1915, 120 pp., et maintes études consacrées, à différentes reprises, par M. V. BOGREA aux influences byzantines en roumain. *Entre la philologie et l'histoire* (en roumain), extrait de l'*Annuaire de l'Institut d'hist. nationale*, Cluj, I, 1921, fixe l'étymologie des mots *abgar* (advar) et *olch*; *Traces byzantines dans le roumain* (en roumain), extrait de *Omagiu lui N. Jorga*, Graiova 1921, éclaire les mots *iscusal* (ἐξχουσάτος), *unzurhânsar* (Κουρσάρης), *primichir* (πριμικήριος). *Eléments grecs*, dans la *Dacoromania*, Cluj I, 1920-1, relève quelques influences grecques en roumain. *Notes de toponymie et onomastique*, dans les *Analele Dobrogei*, II, 1921, détermine quelques notions de toponymie (Lykostomo, Sulina) et la valeur de *Hârsu* (Chrysos).

N. BANESCU, *Macarios Caloritès et Constantin Anagnostès*, extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*, 3^e série, t. III (XXIII), 1-2 (1922-3), pp. 144-9.

* * *

En ce qui concerne la *littérature populaire*, on doit relever aussi quelques travaux méritoires, parus dans les dernières années.

Dans le *Roman d'Alexandre dans la littérature roumaine* (en roumain), Bucarest, 1922, 122 pp., 8°, M. N. CARTOJAN nous donne une nouvelle édition de son travail de 1910, radicalement refondue. L'étude approfondie des sources, les observations de détail au point

de vue philologique et ethnographique placent cet ouvrage parmi les meilleurs travaux sur la littérature populaire.

M. V. GRECU, de l'Université de Cernăuți, nous a donné dans *L'Érotocrile de Cornaro dans la littérature roumaine* (en roumain), extrait de la *Dacoromania*, Cluj, I, 1920, 64 pp., 8°, un solide travail sur le texte roumain du fameux livre populaire néo-grec.

LECA MORARIN publie un nouveau manuscrit de la version roumaine du récit populaire de la Guerre de Troie, dans son livre *La guerre de Troie d'après le Codex Constantin Popovici (1796)*, Cernăuți, 1923, 105 pp. 8°.

* * *

Quant à l'Art, nous signalons N. IORGA et G. BALȘ, *L'histoire de l'Art roumain ancien*, Paris, de Boccard 1922, le premier ouvrage qui fixe les origines et le développement de l'art roumain ; le livre magnifique consacré à la cour princière d'Argès, *Curtea domnească din Argeș*, paru dans le *Bulletin de la Commission des monuments historiques*, X-XIV, 1917-1923, Bucarest, Cultura Națională, 1923, 286 pp. in-folio. — Il réunit les études de beaucoup de spécialistes, concernant l'archéologie, l'épigraphie, la peinture et l'histoire de ce remarquable monument de l'art byzantin, admiré dernièrement par les savants réunis au premier Congrès des byzantinistes. Enfin M. O. TAFRALI nous a décrit tout récemment *Les fresques des églises de Bucovine* (v. les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1923).

N. IORGA, *Les origines de l'art populaire roumain*, dans le *Bulletin de l'Inst. pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale*, X, 1923, nos 4-6, pp. 44-51. — Communication faite par le savant roumain au Congrès d'histoire de Bruxelles, dans laquelle les caractères de notre art populaire sont brièvement indiqués dans tous les domaines : vêtement, tapis, broderie, sculpture, céramique. Comme les procédés du dessin schématisé, linéaire, abstrait sont les mêmes dans l'art populaire de tous nos voisins, l'auteur les met justement sur le compte de la race ancienne dominant tout le territoire qui s'étend du fond des Karpathes jusqu'en Asie Mineure. Ce sont assurément les Thraces et les Illyriens qui ont créé le type commun que les frontières n'ont pu complètement différencier. C'est une conclusion que les faits d'observation répétés par l'auteur, à plusieurs reprises, justifient pleinement.

La numismatique compte deux travaux importants.

W. KNECHTEL, *Plombs byzantins* (en roumain), extrait du *Bulletin de la Société numismatique roumaine*, Bucarest, 1915, pp. 20, 80, qui renferme la description de toute une série de plombs, provenant de Constanza et d'autres localités du littoral de la Mer-Noire. D'abord 27 bulles et sceaux, portant pour la plupart l'image de la Mère de Dieu. Parmi les noms des légendes ceux des empereurs Justinien et Maurice, d'un patrice Photios, d'un Théodose ἀπὸ ἐπαρχων, d'un Stéphanos spathaire impérial et commerciale. Ensuite une série de plombs commerciaux et de lesserae.

ADRIEN BLANCHET, *Les monnaies de la guerre de Théodose II contre Attila, en 442*, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, I, 1924, nos 4-6, pp. 97-102. — Communication lue au Congrès international d'études byzantines de Bucarest. Le savant français y établit ingénieusement un rapport entre l'invasion des hordes d'Attila dans l'empire byzantin et trois sous d'or, aux noms de l'empereur Théodose II, de sa femme Eudoxie et de sa sœur Pulchérie. L'émission considérable, le travail négligé qui se fait remarquer dans le monnayage des deux βασίλισσαι s'accordent bien avec la hâte inévitable qu'on mit dans les préparatifs de la lutte imminente.

La jurisprudence compte elle aussi deux travaux : l'un dû à M. D. MOTOTOLESCU, *Les dons avant les noces dans l'ancien droit roumain* (en roumain), extrait des *Convorbiri Literare*, Bucarest, 1921, 83 pp. 8°, travail sans méthode dont on ne profitera pas beaucoup; l'autre dû à M. C. C. GIURESCU, *La législation de Karadja, un anté-projet inconnu* (extrait du *Bulletin de la Commission historique de Roumanie*, 3^e vol., Bucarest, 1923, 32 pp., 8°), dans lequel l'auteur analyse le ms. d'un avant-projet de la législation promulguée en 1818, avant-projet dont la paternité ne peut pas être exactement fixée.

Cluj.

N. BĂNESCU.

VI. — YOUGOSLAVIE

1. Considérations générales

En Dalmatie, il n'existe pas d'instituts scientifiques ou de musées exclusivement consacrés aux études et à l'art byzantins, et les monuments qu'on peut rattacher directement à l'art byzantin n'y sont pas nombreux. Toutefois, la Dalmatie romaine et du haut moyen âge, soit par ses vicissitudes historiques, solidaires souvent du sort de Byzance, soit par ses monuments, intéresse toujours ceux qui s'occupent d'études byzantines.

Le monument principal est le Palais de Dioclétien, qui figure en tête de tout manuel d'architecture byzantine, bien qu'il ait été érigé quelques années avant la fondation de Constantinople, point de départ « officiel » de l'art de Byzance. Élevé à une époque de transition, le palais de Spalato, on le sait, présente déjà des traits qui seront caractéristiques de l'art byzantin : qu'il me suffise de rappeler l'appareil des murs avec alternance de matériaux irréguliers et d'assises de briques ; l'emploi de la mosaïque dans les voûtes des coupoles (vestibule du Palais) ; la coupole éclairée par des fenêtres percées à la base (vestibule) ; la décoration des murs, sans relief et polychrome (vestibule) ; la décoration sculptée où l'on vise moins au relief qu'à des oppositions d'ombre et de lumière obtenues par l'emploi du trépan.

Une seconde série de monuments dalmates qui intéressent les byzantinistes ont été mis au jour dans les fouilles exécutées depuis quelques années, principalement à Salone, à 6 kilomètres au nord de Spalato, dans l'ancienne capitale de la province de Dalmatie. Ces fouilles ont fait retrouver les restes de basiliques chrétiennes des époques basses de l'ère antique. Des fondations et des murs d'autres édifices d'époque romaine ont pourtant été trouvés à Klapavice près de Clissa (cf. *Buletino d'arheologia e storia dalmata*, 1907, pp. 101 sqq.), à Sinj (cf. *Bull. dalm.*, 1904, pp. 17 sqq.) à Bilice près de Sebenico (cf. *Bull. dalm.*, suppl., pp. 69 sqq.), etc. Bien que tous ces restes d'édifices n'appartiennent pas tous au siècle de Justinien, qui étendit la domination de Byzance sur la Dalmatie, et que rien n'autorise à attribuer à des architectes venus de Byzance les édifices datant du VI^e siècle, cependant tous intéressent l'art byzantin : ils donnent l'occasion d'étudier les formes que l'architecture chrétienne primitive prenait dans un milieu provincial peu éloigné de Byzance, et cela à une époque où l'art byzantin était précisément en train de se former.

Une étude d'ensemble sur la vie et l'art en Dalmatie au VI^e siècle, n'existe pas encore. Et cependant, il vaudrait la peine de l'entreprendre, en s'intéressant notamment à la décoration sculptée, aux mosaïques et aux objets trouvés dans les fouilles susdites (cf. l'encensoir de bronze de Klapavice, *Bull. dalm.*, 1907, pl. XIII), ainsi qu'aux objets d'orfèvrerie découverts dans quelques tombes de Vid, près de Metković (l'antique Narona) et dans l'île d'Arbe (cf. *Bull. Dalm.*, 1902, pp. 197 sqq et 1906, pp. 24 sqq.). Il faudrait, en outre,

se demander ce qui peut encore dater du VI^e siècle dans des églises comme le Dôme et le Baptistère de Zara ou St Jean-Baptiste, à Arbe. Enfin, ce travail étudierait aussi les changements introduits dans l'administration publique, à l'époque de Justinien, pour obtenir une vue claire et exacte de l'influence exercée au VI^e siècle, par Byzance, sur la Dalmatie.

Dans le domaine de l'art, on peut, dès maintenant, entrevoir des traces positives de cette influence. L'architecture romaine païenne, en Dalmatie, aux premiers siècles de l'Empire, se rattachait plutôt à celle de Rome et de l'Italie qu'à celle des provinces hellénistiques : c'est ce que montrent les intéressantes observations de E. Weigand (cf. *Strena Buliciana*, 1924, p. 76) basées principalement sur les chapiteaux dalmates de cette époque. La première période de l'architecture chrétienne, postérieure à l'édit de Milan, en Dalmatie (Salone), se rattache, par plus d'un point, à l'activité des édiles chrétiens primitifs de Trieste, Parenzo, Pola, Nesazio en Istrie, etc., villes situées sur la côte orientale de l'Adriatique, et qui semblent complètement soumises à l'influence du grand centre chrétien d'Aquilée. A noter, parmi les traits communs à l'art de ces villes et de Salone, au IV^e et au V^e siècles, la tendance à grouper près des murs de la cité et à reconstruire peu après, au même endroit, un ensemble d'édifices chrétiens et de là, la fréquence des églises géminées, édifiées l'une à côté de l'autre, soit simultanément soit successivement ; le narthex commun aux deux églises ; le vaisseau central relativement large : en règle générale, sa largeur est de trois et non de deux fois celle des collatéraux ; la présence fréquente dans l'abside ou le presbytérium, d'une exèdre basse sur laquelle on posait les sièges du clergé ; des chapelles rectangulaires avec exèdre pour le clergé, type d'édifice adapté au culte antérieurement à l'époque où prévalut le type d'église à plan basilical, etc.

Par contre, au VI^e siècle, on peut noter, en Dalmatie, des plans d'églises, des types de chapiteaux, un appareil des murs propres à Byzance. Cette influence correspond à l'établissement de Byzance sur les deux rives de l'Adriatique et elle est parallèle à celle qui s'exerce sur les célèbres monuments de Ravenne, sur ceux de Grado, Trieste, Parenzo et sur l'édifice au plan en croix grecque de Dioclea (Monténégro), qui appartiennent au VI^e siècle et sont de caractère nettement byzantin.

Rappelons ici les magnifiques chapiteaux du Musée de Spalato, provenant d'une restauration, exécutée au VI^e siècle, du baptistère de Salone : ornés de rameaux de vigne et de protomes d'oiseaux, ils sont identiques à ceux qui ont été trouvés à Parenzo, Ravenne et Salonique. Rappelons aussi le plan en forme de croix de la basilique érigée à Salone par l'archevêque Honorius (vers 530), plan copié sur celui des Saints-Apôtres de Constantinople, et, enfin, l'emploi de murs de briques qui se rencontre dans un édifice chrétien de Bilice, près de Sebenico.

L'invasion des Avars et l'immigration des Slaves en Dalmatie, au début du VII^e siècle, marque une interruption de la vie artistique durant deux siècles environ (VII^e et VIII^e).

C'est à peine si, dans la période des siècles suivants (IX^e au XI^e), qui coïncide avec l'époque de la dynastie croate, nous avons une série de petites églises primitives : depuis longtemps, elles ont attiré l'attention des savants soit à cause de leur plan, de préférence à tendance centrale, soit à cause des particularités intéressantes de la construction des voûtes (niches d'angle et coupoles coniques) et l'emploi précoce de la voûte sur toute l'étendue de l'édifice. Ce sont ces églises considérées jusqu'ici, à tort ou à raison, comme byzantines qui ont fait l'objet de ma communication au Congrès de Bucarest. Il s'agit d'édifices, 1^o encore bien conservés, ou 2^o connus, seulement, dans leur plan, grâce aux fouilles récentes, ou 3^o aujourd'hui détruits mais dont nous possédons des descriptions ou des reproductions. Parmi les premiers, les plus importants et les plus connus sont S^t Nicolas et S^{te} Croix, à Nona ; S^t Laurent et S^t Pierre-le-Vieux, à Zara ; S^{te} Barbara, à Traù ; S^{te} Trinité et S^t Nicolas au Borgo-Grande de Spalato ; S^t Pierre de Priko, près d'Almissa ; S^t Luc et S^{te} Marie Infunara, à Cattaro. Parmi le second groupe, à citer S^{te} Ursule et les ruines d'une petite église du Campo Colonna à Zara ; S^t Daniel, à Seghetto, près de Traù, S^{te} Marthe de Bihac (Castella di Traù), S^t Pierre de Rižinice, entre Clissa et Salone ; les restes d'une église, dans les ruines dites « Gradina » à Salone ; S^{te} Marie d'Otok, à Salone et quelques petites églises des environs de Knin. Au troisième groupe appartiennent S^t Vith et S^t Dominique de Zara, S^a Maria in Piazza, de Traù, S^{te} Euphémie, de Spalato.

Divers musées et sociétés archéologiques dalmates ont bien mérité de ces monuments en dirigeant ou en favorisant les fouilles

et les études historiques et artistiques et en formant d'intéressantes collections d'antiquités.

Le premier de ces musées, non seulement par la date de sa fondation mais surtout par l'importance qu'il a acquise et l'activité qu'il a déployée, est le Musée archéologique de Salone, à Spalato. C'est l'unique musée de l'État, en Dalmatie. Fondé en 1821, pour recevoir les matériaux archéologiques provenant des fouilles de Salone, commencées à la suite d'une visite de l'empereur François I^{er}, en Dalmatie, en 1818, le Musée de Spalato eut une première période d'activité féconde vers le milieu du XIX^e siècle, sous la direction de Carrara et une seconde, encore plus riche en résultats, à partir de 1883, sous la direction de Mgr Buliĉ. Ce Musée devint, avec le temps, le centre des études archéologiques et historiques de toute la Dalmatie et le principal trait d'union entre cette province et le monde scientifique étranger. Et cela, le Musée le doit aux heureux résultats des fouilles de Salone, à sa riche bibliothèque d'ouvrages intéressants le pays, non moins qu'à l'infatigable activité de son directeur actuel, Mgr Buliĉ. L'organe du Musée, fondé en 1878, le *Bulletino d'archeologia e storia dalmata*, devenu en 1919, après la chute de l'Autriche, le *Vjesnik za arheologiju i historiju dalmatinsku*, *Bulletin d'archéologie et d'histoire dalmate*, est rédigé en langue croate, avec résumés en français, et rend compte, chaque année, de l'activité du Musée.

Pour le moment, on imprime l'année XLVI, pour 1923. En étroite union avec le Musée, fonctionne le *Konservatorski Ured za Dalmaciju* (Service de la conservation des monuments de Dalmatie) à qui incombe le soin de conserver et d'étudier les monuments historiques et artistiques de toute la province.

Dans une section du Musée de Spalato, se trouve la collection d'antiquités croates médiévales de la Société pour l'étude d'histoire nationale « Bihać » : les objets proviennent des fouilles exécutées par les soins de cette société, dans les environs de Spalato, depuis 1904 ; ce sont, en majeure partie, des fragments de sculptures couverts des entrelacs caractéristiques du IX^e au XI^e siècle.

La collection d'antiquités la plus riche de cette époque est celle du *Prvi Muzej hrvatskih spomenika u Kninu* (premier musée de monuments croates, à Knin), fondé en 1893 par *Hrvatsko Starinarsko Društvo u Kninu* (Société archéologique croate, à Knin) : à noter spécialement la riche collection d'objets d'orfèvrerie provenant

de tombes de guerriers croates et un bon nombre d'inscriptions (latines) de princes croates. Cette Société, durant la période de sa plus grande activité (1895-1904) exécute des fouilles de monuments du début du moyen âge dans les environs de Knin (champ de Kosovo), de Scardona (Za'vič, Bribir). de Vrlika (Koljane). Elle a publié une revue, *Starohrvatska Prosvjeta*, I-VIII, où des matériaux intéressants n'ont pas toujours été étudiés avec toute la rigueur scientifique désirable.

D'autres petites collections d'antiquités romaines ou du début du moyen âge, de caractère local, se constituèrent dans d'autres localités de Dalmatie : elles sont dues à l'activité de sociétés archéologiques locales ou à des fouilles entreprises dans les environs : à Ragusa-vecchia, l'antique Epidaurum, c'est la collection de la *Starinarsko Dru tvo Epidaurum* (Société archéologique d'Epidaurum); à Cattaro, celle de la *Bokeljsko Starinarsko Društvo* (Société archéologique des Bouches du Cattaro) ; à Sinj, la collection des pères franciscains, provenant des fouilles de la colonie romaine voisine d'Aequum (aujourd'hui Citluk, près de Sinj); à Nona, la collection de la petite église de S^{te} Croix, comprenant les objets trouvés dans les fouilles dirigées, à Nona, par Jelić (les fouilles de Jeli , à Nona 1908-1910 et à Zaravecchia, 1905-1906, qui cherchait les antiquités croates du haut moyen âge, furent entreprises par les soins de la *Jugoslavenska Akakademija Znanosti*, Académie yougoslave des Sciences à Zagabria) ; à Obrovac (Obrovazzo), la collection d'antiquités provenant de la nécropole romaine trouvée à Starigrad, l'antique Argyruntum ; à Traù, la collection d'antiquités locales, qui se trouve dans l'église en ruines de S^t Jean-Baptiste. Une collection riche et bien ordonnée d'antiquités romaines et du haut moyen âge, provenant surtout de la Dalmatie du Nord, existe au Musée de S^t Donat, à Zara, aujourd'hui en dehors du territoire yougoslave.

Sur les monuments de la Dalmatie, qui nous intéressent ici, existe une riche bibliographie. Rappelons les ouvrages, en grande partie vieillis déjà, écrits sous forme de voyages archéologiques en Dalmatie, d'Eitelberger, Freemann, Jackson, Bertaux, Diehl ; les monographies de monuments ou de séries de monuments de Gerber, Frey, Jelić, Monneret de Villard ; les études spéciales sur le Palais de Spalato de Strzygowski, Hébrard-Zeiller, Niemann ; sur Salone, le *Bull. Dalm.* et les *Forschungen in Salona* I ; les compi-

lations récentes de Dudan et Vasić ; enfin, les riches éditions de reproductions de monuments d'Errard, Iveković, Gurlitt-Kowalczyk, etc...

(Traduit de l'italien par P. Graindor).

LJUBO KARAMAN.

2. Art byzantin. Bibliographie (1918-1924).

IZIDOR CANKAR. — *L'art dans la littérature chrétienne du II^e siècle, Umetnost v kr'čanskem slovstvu drugega stoljetja, Zbornik za umetnosno zgodovino (Archives d'histoire de l'art)*. Ljubljana 1921. Année I, fasc. 1-2, pp. 59-75 ; fasc. 3-4, pp. 168-185.

VOJESLAV MOLE. — *Byzance et l'Orient, Bizanc in Orient, Zbornik za umetnosno zgodovino (Archives d'histoire de l'art)*. Ljubljana, 1921. Année I, fasc. 3-4, pp. 155-168 ; an, II, 1922, fasc. 1-2, pp. 32-43. — Série d'articles destinés à fixer, par voie de considérations synthétiques, le rôle que Byzance joua dans l'art comme intermédiaire entre l'Occident et l'Orient.

IZIDOR CANKAR. — *Les rapports du christianisme avec les arts au temps de Tertullien, Razmerje kr'ćanstva do umetnosti u Tertulianovi dobi, Zbornik za umetnosno zgodovino (Archives d'histoire de l'art)*, Ljubljana, 1923. Année III, fasc. 1-2, pp. 9-21.

LJUBO KARAMAN. — *Trouvaille d'objets d'or à Tulj aux environs de Sinj, Zlatni, nalaz na Tulju nedaleko od Sinja. Vjesnik za arheologiju i historiju dalmatinsku (Bulletin d'archéologie et histoire dalmate)*, Split (Spalato), Année XLIV. pp. 3-20. Pl. I. — Description détaillée et considérations générales sur la découverte d'une parure féminine complète, en or massif, trouvée dans un sépulcre, approximativement datée d'après un sou d'or de l'empereur byzantin Constantin V (741-775) ; cette trouvaille vient enrichir l'abondante série d'objets similaires appartenant à l'orfèvrerie « barbare », découverts en d'autres points de la Dalmatie et des pays yougoslaves.

MILOJE VASIĆ. — *Arhitektura i skulptura u Dalmaciji od početka IX. do početka XI. veka (*)*. (*L'architecture et la sculpture en Dalmatie dès*

L'astérisque (*) signifie que l'ouvrage ou l'article est publié en lettres cyrilliques. Les ouvrages et les articles avec doubles titres — français et serbo-croate — et le titre français en premier lieu ont, outre le texte serbo-croate, des résumés en français.

le commencement du XI^e jusqu'au commencement du XV^e siècle). Belgrade, *Izdavačka knjižarnica* Gece Rona, 1922, 336 pp., 225 illustrations. — Premier essai d'un catalogue raisonné des monuments dalmates du moyen âge, qui se propose de fixer la date, le caractère et les influences subies par chaque monument; à côté de nombreuses affirmations arbitraires, l'auteur nous donne une riche, quoique incomplète, revue de l'art de bâtir et de l'art plastique dalmate au moyen âge.

VOJESLAV MOLÉ. — *Kozma Indikoplov. Minijature jednog srpskog rukopisa iz g. 1649* *. (*Cosmas Indicopleustès. Miniatures d'un manuscrit serbe de l'année 1649. Spomenik srpske kraljevske Akademije*, Belgrade, 1922, XIV, 2. cl. N^o 38, pp. 40-87, planches I-XXVII avec une introduction paléographique et linguistique de V. Jagić, pp. 1-30. — Il s'agit d'une tardive et médiocre œuvre serbe qui, d'après l'iconographie, copie la rédaction synodale russe du traité de Cosmas.

Starinar, Belgrade, 1922, III^e série, 1^{re} année. — Je note les articles suivants de ce périodique qui, par les soins de la *Société Archéologique Serbe de Belgrade* et sous la rédaction de M. Vuljić, a commencé, après la guerre, sa troisième série, en élargissant son champ d'action, grâce à la collaboration d'archéologues des diverses régions yougoslaves (des savants français, Bréhier et Seure, y figurent aussi parmi les collaborateurs, avec des articles traduits en serbo-croate) :

V. R., PETKOVIĆ. — *Kalendar u starom ispisu srpskom. Freske sv. Djordja u Starom Nagaričinu* *. (*Les saints du calendrier dans l'ancienne peinture serbe. Les fresques de St-Georges à Staro Nagarićino*), pp. 3-18.

L. BREHIER. — *Srpske crkve i romanska umetnost* *. (*Les églises serbes et l'art roman*), pp. 33-46 et 13 illustrations.

D. N. ANASTASIJEVIĆ. — *Otkopavanje Nemanjine sv. Bogorodice kod Kuršumlije* *. (*Fouilles de l'église de Nemanja de la Mère de Dieu près de Kursumlija*), pp. 47-55 3 et 6 illustrations.

PERA J. POPOVIĆ. — *Prilog za studiju stare srpske crkvene arhitekture* *. (*Contribution à l'étude de l'ancienne architecture ecclésiastique serbe*), pp. 95-119.

C. M. IVEKOVIĆ. — *Les caractéristiques de l'art de bâtir du haut moyen âge en Dalmatie. (Značke graditeljstva ranoga srednjega*

vijeka u Dalmaciji). *Narodna Starina*, Zagreb, 1922, Année I. N° 1, pp. 23-32, avec 11 illustrations.

V. R. PETKOVIĆ. — *L'église de Saint Pierre de Ras, (Petrova crkva kod Novog Pazara)*. *Narodna Starina*, Zagreb, 1922. N° 2, pp. 119-124, avec 4 illustrations. — Il s'agit d'une intéressante petite église dont le plan est un carré couvert par une coupole contre-balancée par quatre niches et que l'auteur de l'article place à l'époque qui précède la dynastie des Némánides.

V. R. PETKOVIĆ. — *Manastir Ravanica (*) (Le monastère de Ravanica)*, *Narodni Muzej u Beogradu, Srpski Spomenici I*. Belgrade, Izdavačka Knjižarnica Napredak, 1922. 77 pages et 36 illustrations.

Idem. — *Manastir Studenica (*) (Le monastère de Studenica)*. *Narodni Muzej u Beogradu, Srpski Spomenici II*. Belgrade, Izdavačka Knjižarnica Napredak, 1924. 81 pages et 114 illustrations. — Avec ces deux belles œuvres de M. Petković, le Musée National de Belgrade a commencé une série, bien rédigée et richement illustrée, de publications sur les monuments serbes ; on y trouve des chapitres sur l'histoire, l'architecture (plan, structure, décor), la peinture (iconographie, analyse du style, ornementation). A la série des monuments d'architecture vont faire suite des séries consacrées aux monuments préhistoriques, antiques et épigraphiques (le premier volume de cette dernière série a déjà paru).

J. BULIĆ et Lj. KARAMAN. — *L'église de St Pierre à Priko près d'Omiš et l'architecture dalmate du haut moyen âge, Crkvica sv. Petra u Priku kod Omiša i graditeljstvo ranijeg srednjeg vijeka u Dalmaciji*. Extrait du *Vjesnik za arheologiju i historiju dalmatinsku (Bulletin d'archéologie et d'histoire dalmate)*. Année XLVI, 1923, Split (Spalato), 33 pages et planches I-III.

F. BULIĆ. — *La découverte du IV^e cimetière chrétien antique à Salona, Otkriće IV starokršćanskog grobišta u Solinu*. *Bogoslovska Smotra XI*. 1923, fasc. 1, pp. 10-22, avec 2 illustrations. Zagreb, 1923. Brève relation provisoire des dernières fouilles faites à Salona, par la Société danoise Rask-Oersted-Fondet.

OKUNJEV. — *Stari srpski živopis i njegovi spomenici u bližoj okolini Skoplja. (L'ancienne peinture serbe et ses monuments dans les environs de Skoplje)*. *Crkva i Zivot*, Skoplje, 1923. N°s 1-2 (le même auteur, qui de la Faculté de Skoplje est passé à l'Université de Prague, a publié en russe (*) : *Serbskyja srednevěkovyja slěnopisi*, Prague, 1923, 31 pages).

BULICEV ZBORNIK-STRENA BULICIANA, *Commentationes gratulatoriae Francisco Bulić ob XV vitae lustra feliciter peracta oblatae a discipulis et amicis a. d. IV. non. oct. MCMXXI*, curaverunt M. Abramić et V. Hoffiler, Zagrebrae et Aspalathi. Zagreb, 1924. Les nombreux et intéressants articles parus dans ce magnifique recueil qui concernent l'histoire de l'art byzantin sont résumés dans le compte-rendu que l'on trouvera plus loin.

LJUBO KARAMAN.

B. BULLETINS SPÉCIAUX

ÉPIGRAPHIE CHRÉTIENNE

I

Les inscriptions hérétiques d'Asie Mineure

M. W. M. Calder, *leclurer* d'épigraphie chrétienne à l'Université de Manchester, un des meilleurs disciples de Sir William Ramsay, est, comme son maître, un explorateur infatigable et un heureux découvreur d'inscriptions *sensationnelles*. C'est à lui que l'on doit les plus importantes trouvailles faites récemment en Anatolie, dans le domaine de l'épigraphie chrétienne. Il a eu la chance de trouver, de retrouver plutôt, l'építaphe aujourd'hui fameuse de Julius Eugenius ⁽¹⁾, évêque de Laodicée de Pisidie (Laodicea Combusta), texte qui doit prendre rang immédiatement après celui d'Abercius dans la série des inscriptions historiques dues à des chrétiens. Elle figurera avec un commentaire complet au *Corpus* chrétien, dont le fascicule II verra le jour cette année. Nous avons pu nous assurer, soit dit en passant, pour ce fascicule, la collaboration de M. Calder lui-même, grâce auquel — et à Sir W. Ramsay — nous serons en mesure de donner un texte absolument sûr de la plupart des *tituli* chrétiens de Phrygie, de Pisidie et de Lycaonie. C'est pourquoi nous ne reproduirons pas ici l'építaphe de Julius Eugenius.

Rappelons seulement que M. Julius Eugenius, Μ(ᾱρκος) Ἰού(λιος) Εὐ[γέ]νιος Κυρίλλου Κέλερος Κουησσέως βουλ(ευτοῦ), après avoir servi avec honneur ἐν τῇ κατὰ Πισιδίαν ἡγεμονικῇ τάξει, et épousé la fille du consulaire Gaius Nestorianus, Fl. Julia Flaviana, fut frappé par l'édit de l'empereur Maximin qui ordonnait aux Chrétiens « desacrifier et de ne pas quitter le service », τοὺς Χρ[ε]ιστιανοὺς θύειν καὶ μὴ ἀπα[λ]λάττεσθαι τῆς στρατεί[α]ς. Il subit bien des tortures sous le gouverneur Diogène, mais il réussit à sortir de la *militia* tout en gardant la foi chrétienne (σπουδάσας [τ]ε ἀπαλ-

(1) *Journal of Roman Studies*, 1920, pp. 42-47.

λαγῆναι τῆς στρατείας τὴν τῶν Χριστιανῶν πίστιν φυλάσσωνι : il s'installa alors à Laodicée où il fut « institué évêque » ἐπίσκοπος καταστ[ε]ίς : il resta évêque pendant vingt-cinq ans ; il rebâtit l'église depuis les fondations, l'entoura de portiques, la décora de peintures et de mosaïques ¹, etc. Enfin, il se fit faire un sarcophage (σοφὸν) reposant sur un socle ² (πέλτα), et ordonna d'y graver tout ce qui précède.

Cette inscription d'Eugène est le seul texte qui nous fasse connaître le décret de l'empereur Maximin ordonnant aux soldats chrétiens « de sacrifier sans leur permettre de quitter le service ».

Sir William Ramsay *Luke the Physician*, pp. 34 sqq. estime qu'Eugène subit la persécution vers 310. En tous cas, il a dû la subir entre l'avènement de Maximin (307) et la mort de ce prince (en août 313).

Eugène, qui sans doute avait servi dans la capitale de la province de Pisidie, c'est-à-dire Antioche, retourna ensuite dans sa ville natale ; après un court séjour dans cette localité, il en devint évêque (vers 315 sans doute). Comme il resta évêque pendant vingt-cinq ans, c'est de 340 environ que datent « l'élection de son sépulcre », et l'inscription.

Or, M. Calder, cette fois en compagnie de Sir William Ramsay, a trouvé, toujours à Laodicée (auj. Ladik), l'inscription suivante, gravée dans un cartouche du même type que celui du sarcophage de Julius Eugénus (³).

Τὸν Χ(ριστοῦ) σοφίης ὑποθήτορα, τὸν σοφὸν ἄνδρα
 Οὐρανίου γενέτου κύδιμον ἀθλοφόρον,
 [Σ]εβῆρον πόλεων πανεπίσκοπον ἡγῆτῃρα
 [λ]αοῦ σακχοφόρου μνῆμα κέκευθε τόδε,
 ὃ [λ]εῖψανον Εὐγενίου τε θεοιουδέος, ὃν κατέλιψεν
 [ποιμ]νῆς πνευματικῆς ἀξιὸν ἡνιοχόν.
 [...] καὶ ζῶντες ἐαῖς π[.....]
 [α]σκητὸν μνῆ[μα].....

La restitution des cinq premiers vers est assurée. Sir William Ramsay m'avait communiqué dès 1914 une copie de ce texte, et

(¹) Que tel soit le sens du mot *κεντήσεις*, je l'ai prouvé dans mon *Recueil*, nos 90 et 93.

(²) Cf. *Revue de Philologie*, XXXVI (1912), p. 50 sqq. Ζῶντες φρονιῶντες. Ἀλλὰς Δάριος κατεσκεύασε ἐκ πῦρτι συν τῷ ἐκαστῷ[τι] βωμῷ κτλ.

(³) *Journal of Roman Studies*, 1920, pp. 47 sqq. ; *Anatolian Studies*, p. 71.

j'avais tout naturellement lu [ποίμ]νης au vers 6. Cette restitution a été faite indépendamment par M. Turner, et M. Calder l'a adoptée. Quant aux vers 7 et 8, les compléter est plus difficile. Après le π qui suit ἐαῖς, on voit l'angle supérieur d'un Α ou d'un Λ.

M. Calder a proposé deux restitutions¹ :

- a) [Οὔτοι] καὶ ζῶντες ἐαῖς π[αρά Λαοδιχεῦσιν
[τοῦτ' εὖ] ἀσκητον μνη[μ' ἐπέθεντο σοροῖς.
b) [Ἀγνὸν] καὶ ζῶντες ἐαῖς π[ληγαῖς ὄνομ' ἔσχον,
[νῦν τ' εὖ] ἀσκητον μνη[μ' ἔχει ἀμφοτέρους.

Dans le premier cas, les deux évêques se seraient érigé de leur vivant, un commun tombeau. Il y a à cela de très graves difficultés. Il faudrait supposer, par exemple, que le premier, Sévère, tout ἀθλοφόρος (c'est-à-dire *marlyr* ou *confesseur* ?) qu'il est, a renoncé à l'épiscopat, mais est demeuré à Laodicée auprès de son successeur Eugène. Toute restitution qui nous dispenserait d'une pareille hypothèse me paraît infiniment préférable à celle-là.

Quant à l'autre restitution, elle a le tort d'introduire à la fin de l'avant-dernier vers une expression gauche, ou si l'on veut, hardie, qui force vraiment par trop le sens d' ἀθλοφόρος.

Καὶ ζῶντες doit nous mettre sur la voie d'une solution plus simple. Le sens est évidemment que les deux évêques, vivants, ont travaillé au salut de leurs ouailles, et que morts, leur tombeau est l'honneur ou la parure de la ville. Rappelons nous la fin de l'inscription de Julius Eugénios : ταῦτα ἐποίησα ἐπιγρ(α)φῆνε [εἰς κόσμ]ον τῆς τε ἐκ[κλησίας]...

J'écrirais donc (1) :

[ποίμ]νης πνευματικῆς ἄξιον ἡνίοχον,
[ἦν⁽²⁾ μὲν] καὶ ζῶντες ἐαῖς π[ά]λαι ἠῤῥξανον εὐχαῖς],
[νῦν δὲ τόδ'] ἀσκητὸν μνη[μα φάος πόλεως].

Ainsi, l'inscription fut gravée, non du vivant des deux évêques, mais après la mort du second, et *a fortiori*, du premier.

Cette conclusion est aussi celle à laquelle a fini par se rallier M. Calder, et sa seconde restitution l'impliquait déjà.

Elle n'est pas, en elle-même, contraire à l'hypothèse du même;

(1) Cette restitution tient compte, on le verra, de la pureté du style poétique employé par l'auteur de l'inscription.

(2) Οὐ, Τὴν μὲν...

savant, d'après laquelle Eugène, le second évêque, ne serait autre que le Julius Eugénius de l'inscription précédente.

M. Calder a noté que l'inscription métrique porte un caractère bien différent, à tous égards, de l'építaphe en prose. Celle-là est encore antique par l'expression : celle-ci, tout en étant d'une langue et d'une versification suffisamment ferme, présente le *style chrétien* déjà très développé, avec les abréviations sacramentelles.

La première impression de M. Calder, devant le monument, fut d'un texte de la fin du IV^e siècle :

« My first impression, in presence of the Severus monument, was that it was distinctly later than the epitaph of Eugenius, and belonged to the second half of the fourth century. »

Nous pensons qu'il faut s'en tenir à cette impression. L'inscription des deux évêques doit être de 360 environ. On peut supposer qu'à cette époque, on réunit dans une chapelle ou dans une enceinte commune le corps d'Eugène et celui de son prédécesseur Sévère. C'est alors que l'inscription métrique, qui n'a point fait partie d'un sarcophage, fut gravée sur une pierre en saillie du mur d'enceinte, peut-être au-dessus de la porte principale d'entrée. Μνημα signifierait l'édicule funéraire où étaient réunis les deux sarcophages.

Evidemment, l'identification des deux Eugènes n'est pas sûre. Elle repose avant tout sur le raisonnement suivant. Sévère fut martyr (χύδιμος ἀθλοφόρος) ; Eugène le divin ou le craignant Dieu, fut son successeur : il est donc devenu évêque dans un temps de persécution. Or, Julius Eugenius, lui aussi, souffrit pour la foi ; il est peu vraisemblable que deux Eugènes aient été évêques de Laodicée vers l'époque de la grande persécution ; donc *Julius Eugenius* est *Eugène*.

Seulement, si la première proposition n'est pas établie, le raisonnement ne tient pas.

Or, il est très possible qu'ἀθλοφόρος indique simplement une attitude énergique de l'évêque Sévère vis-à-vis des ennemis de sa foi, qui peuvent avoir été non les païens, mais les orthodoxes ⁽¹⁾ : et ceci nous éloignerait assez de la persécution proprement dite, donc du temps du premier Eugène mort vers le milieu du IV^e siècle pour que l'identification ne s'imposât plus.

M. Calder plaide vigoureusement, il faut le reconnaître, en faveur de l'identification. Son argument principal est qu'ἀθλοφόρος est un

(1) Cf. notre *Recueil*, n° 333bis.

terme en quelque sorte technique, comme ἀθλητής; voyez, p. 53, les textes qu'il allègue, parmi lesquels est une épigramme de saint Grégoire de Nazianze (Anth. Pal., VIII, 118, 1). Il faut lui concéder que l'épithaphe métrique, sans aucun symbole chrétien, ne saurait être postérieure à la seconde moitié du IV^e siècle.

L'identification reste donc, malgré tout, fort possible. Elle entraînerait cette conséquence assez grave que Julius Eugenius ne serait pas, comme on l'avait pensé d'abord, un orthodoxe. En effet, les expressions de l'inscription métrique, ποίμνης πνευματικῆς et surtout λαοῦ σακκοφόρου, indiquent que les évêques Sévère et Eugène appartiennent à une secte hérétique.

Déjà le titre singulier de πόλεων πανεπίσκοπον ἡγητῆρα marque bien que Sévère n'est pas seulement l'évêque d'une cité, comme étaient les évêques orthodoxes, mais une sorte d'archevêque de tous les sectaires disséminés dans un certain nombre de villes. Quant aux *Saccophores*, ils sont mentionnés par Epiphane, par Basile dans une lettre à Amphilocheus d'Iconium (375 après J.-C.), et proscrits par un édit de Théodose II et de Valentinien (428 après J.-C.).

Pour Epiphane (éd. Oehler, vol. II, 1, p. 14), les *Saccophores* se confondent presque avec les *Apotactici* ou *Apostolici* : les noms sont transparents, et il s'agit évidemment d'une secte ascétique, préoccupée à l'origine d'imiter la simplicité apostolique.

Cette inscription n'est pas le seul texte nettement hérétique que M. Calder ait découvert à Laodicée. Il nous donne, dans un curieux article des *Anatolian Studies presented to Sir William Ramsay* ⁽¹⁾, tout un petit *Corpus* d'inscriptions hétérodoxes, et c'est merveille de voir à quel point le témoignage des pierres inscrites confirme les renseignements assez maigres de la littérature sacrée sur ces primitives hérésies anatoliennes.

Les Cathares, les Novatiens, les Apotactites y sont nommés par leurs noms.

Voici, par exemple, une épithaphe d'un prêtre cathare (n° 4, p. 76) :

Αὐ(ρηλία) Οὐαλεντίλλη καὶ Λεόντιος καὶ ΚΑΤΜΑΡΟC ἀνεστήσαν
μεν τὴν τίτλον ταύτην Εὐγενίῳ πρ(εσβυτέρῳ) πολλὰ καμόντος
ὕπερ τῆς ἀγίας τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας τῶν Καθαρῶν ζῶντες μνήμης
χάριν.

⁽¹⁾ *The Epigraphy of the Anatolian Heresies*, dans *Anatolian Studies*, Manchester, University Press, p. 58-91.

L'inscription, en deux lignes, nous donne même un raccourci de la théologie de ces Cathares :

Πρῶτον μὲν ὑμνήσω Θεὸν τὸν πάντῃ ὁρῶντα
δεύτερον ὑμνήσω πρῶτον ἄγγελον OCTICAITPCIN

L'énigmatique série de lettres, OCTICAITPCIN, absolument garantie par l'estampage et confirmée par la photographie, est inexplicable par le grec.

J'y vois deux noms de nombre sémitiques, légèrement déformés par le graveur, qui n'a rien compris à son modèle : TICATICIN *liša lišîn*, 99.

On trouve de même sur une inscription de Priène, APBANTICA ATO, dont la première partie = *arbain-liša*, 49 (notre *Recueil*, n° 123).

Nous avons affaire à un cas, particulièrement compliqué, d'isopsephie. Le nom du premier ange qui vient immédiatement après Dieu dans la théologie des Cathares est dissimulé par un chiffre, et ce chiffre est énoncé, non en grec, mais en araméen.

Or, le chiffre 99, ζθ', est celui qui se rencontre le plus fréquemment en épigraphie chrétienne, seul ou après les sigles fameuses XMF.

Mais, si l'on discute encore le sens vrai de XMF, on ne connaît jusqu'à présent qu'une interprétation de ζθ' : c'est la valeur isopsephique du mot AMHN.

Le fait que le même chiffre est celui du nom d'un « ange »⁽²⁾ prouve que, comme XMF, ζθ' était un symbole sacré susceptible de plus d'une interprétation.

Je n'ai pu trouver de nom angélique correspondant au chiffre de 99. Les lettres qui composent le nom de MANH offrent ce total. Faut-il en conclure que le Cathare Eugène était un Manichéen sous le masque Novatien, comme sans doute il y en avait beaucoup à la fin du IV^e siècle ? Nous n'oserions certes aller jusque-là : mais nous sommes convaincu qu'il faut chercher dans la voie de l'*isopsephie* l'explication des lettres OCTICAITPCIN.

Les vers 4 et 5, 7 et 8 insistent naïvement sur l'universelle réputation du presbytre Eugène :

(1) M. M. A. Eugener, qui approuve notre suggestion, pense que la barre qui sépare TICA de TPCIN pourrait être le *oûa* sémitique. Il a souvent cette forme en syriaque. Cf. aussi *Bulletin de Corr. hell.*, 1909, p. 42.

(2) Qui se confond peut-être avec le Christ. CIG 9595^a = KAIBEL, *Epigr. gr.* n° 726 : *βουλῆς τῆς μεγάλης μέγαν ἄγγελον, υἱὸν ἀληθῆ*. Cf. aussi Cyprian, *Testim. c. Judaeos*, II, 5 : « quod idem (sc. Christus) Angelus et Deus ».

Ἑλίου σε γὰρ ἐγίνωσκαν πάντες

Ἀντολίη τε δύσις τε με(σ)μβρία τε καὶ ἄρκτος:

Et, vers 8: Σὲν Φρυγίη τ' Ἀσίη τε καὶ Ἀντολίη ΤΕΔΝΔΙCΤΟ.

Je lis sans hésitation ce dernier groupe Ἀντολίη τ' ἐδύδιστο pour ἐδείδιστο), « La Phrygie, l'Asie et l'Anatolie te craignaient »...

D'autres textes publiés par M. Calder dans son *Corpusculum* hérétique se rapportent aux *Novatiens*. Ils étaient connus déjà par Heberdey et Wilhelm, *Reisen in Kilikien*, p. 162, et par le CIG (n° 9268, copie de Hamilton). Mais M. Calder nous donne des copies nouvelles, soigneusement révisées, tout à fait sûres, garantissant notamment la forme des noms propres; voici l'inscr. de Heberdey-Wilhelm (son n° 2) :

Λεύκιος ἀνέσθησα τῷ γλυκυτάτῳ μου πατρὶ Ἀβρᾶ τῷ εὐλαβεστάτῳ πρεσβιτέρῳ θῆς τοῦ Θεοῦ ἀγίας ἐκκλησίας τῶν. Ναυατῶν ἐν ᾗ καὶ ἐπολιθεύσατο <ἀνέσθησα> μνήμης χάριν. Et (n° 3 de M. Calder) Αὐρηλία Δόμνα ἀνέστησα τῷ γλυκυτάτῳ <γλυκυτάτῳ> μου ἀνδρὶ Τιηου τῷ εὐλαβεστάτῳ διακόνου τῆς τοῦ Θεοῦ ἀγίας ἐκκλησίας τῶν <των> Ναυατῶν <ἀνέστησα> μνήμης χάριν.

La croix monogrammatique est gravée sur le fronton du n° 2. On la trouve d'abord à Antioche de Syrie en 335, et à Rome en 355. Les deux inscriptions sont du troisième quart du IV^e siècle. Les deux noms sont anatoliens: l'un, Tièou, est connu comme Pisidien, l'autre est Ἀβρᾶς (non Ἀβράτος).

Le n° 5 (Ladik) est sans doute novatien à cause de l'expression: ἀσκήτρια τῆς ἀγίας τοῦ θεοῦ ἐκκλησίας, à rapprocher des n°s 6 et 7: τῆς ἀγίας καθαρᾶς τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας (n° 6) et [Ἐνθάδ] [ε] τις κατὰ [κίτε] Διομήδης [Μίρο]υ τῆς καθαρᾶς θεοῦ ἐκκλησίας [ς] ὅστις] ἐαυτῷ καὶ [γυνεὶ τὴν τίτλον] [ἀνέστησεν] μνήμη [ς] χάριν.

Ce texte complète cette curieuse série novatienne. M. Calder observe justement que les Novatiens, comme les catholiques contemporains, toléraient le mariage des clercs. Des trois clercs mentionnés, en effet, deux sont, ou bien ont été mariés, le troisième est mort jeune.

Le n° 8 est relatif aux *Apolaciles*, identiques aux *Saccophores*: Ἐνθα κατὰ κίτε Ἀνίκητος πρεσβύτερος τῶν Ἀποτακτιῶν Εὐγράφιος πρεσβύτερος σὺν τῷ ἀδελφῷ Διοφάντῳ πρεσβυτέρῳ...

A la lumière de ce texte, M. Calder conclut au caractère *probablement* hérétique d'une inscription quant à laquelle Ramsay et Cumont étaient demeurés hésitants (Ramsay, *Luke the Physician*, p. 400 : Calder, p. 87, n° 9).

a) Γάειος Ειούλιος
Πατρίκιος τῇ γλυ-
κυτάτῃ μου θίᾱ
Ὁρεστίνῃ ἐνκρα-
5 τευσαμένη ἀν-
έστησα μνή-
μης χάριν.

b) Γάειος Εἰούλιος
Πατρίκιος τῷ
ποθινοτάτῳ
μου ἀδελφῷ
Μνησιθέῳ ἀ-
νέστησα τὴν τήτλ[ον]
ταύτην μνήμης χάρι[ν].

Comme le dit très bien M. Calder, « in a Christian community in which the Encratite system was firmly established, it is probable that this epitaph denotes definite adhesion to the Encratite sect. »

Le n° 10 présente une curieuse phraséologie « crypto-chrétienne » et des symboles inconnus jusqu'à présent en Asie-Mineure. Le n° 2 avait la croix monogrammatique ordinaire au fronton, le n° 5, la croix simple.

Le n° 10 a en tête la croix monogrammatique inclinée qui ne se rencontre pas ailleurs en Asie Mineure, et le signe H^+ (une croix simple associée au groupe IH). En voici le texte :

Νῦν ἀγαπᾷς σὺ μαθεῖν τίς ἐγὼ ξένος, ἡ πόθεν ἦλθα ;
'Εγ' λεγεῶνος ἄνω θεμένων βασιλέα μέγιστον.
'Ενθάδ' ἀναπυθεις σὺν [ἀ]δελφοῖς ἐμοῖς καὶ παρθένῳ μητρὶ
οὓς π[α]ρὰ λ[η]μψόμενος βασιλεὺς μέγας ἐ[ξ]είλει παρ' ἀτῶ.
ὁ Νεικηφόρος Αὐξανούση μητρὶ ἅμα τοῖς ἀδελφοῖς μνήμης ἔνεκεν.

La l. 4 fait allusion à la résurrection. A ce point de vue, le futur π[α]ρὰ λ[η]μψόμενος⁽¹⁾, qui nous oblige à restituer le futur ἐ[ξ]είλει, est tout à fait caractéristique. L'expression παρθένῳ μητρὶ est novatienne. Il s'agit d'une répudiation novatienne du second mariage.

Enfin, le n° 11, consacré à un prêtre-eunuque, est fort bien commenté par M. Calder, qui cite Matthieu XIX, 12, l'exemple d'Origène et, avec réserve, l'inscription bilingue CIL, III, suppl. 2, 14 188. Voici le n° 11 :

[ὁ δεῖνα υἱῶ]
Αὐρ. Ἀππᾶ πρεσβ[υτέρ]-

(¹) V. l'étude de M. BAKHUIZEN VAN DEN BEINK sur la Μέση κατάσταση, mentionné : p. 715 de cette Revue, note 3.

5 φ εὐνοῦκω καὶ Ἀν -
 τωνεῖνῃ συ[νβίω
 καὶ Ἰουλιανῇ [θ]υγ[ατρὶ
 ζώσῃ καὶ ἑαυ[τῷ
 ζῶν ἐκ τῶν ἰδίων
 ἀναλωμάτων
 μνήμης χάρι[ν].

* * *

Comme introduction à son *Corpusculum* hérétique, M. Calder (pages 59-67) expose des vues qu'il a développées ailleurs, dans un autre mémoire intitulé *Philadelphia and Montanism* ⁽¹⁾.

M. Calder part de ce fait que l'épigraphie d'Asie-Mineure nous offre deux types, tous deux phrygiens, d'inscriptions chrétiennes antérieures à la paix de l'église. Les unes appartiennent au groupe fameux des textes qui se terminent par la formule $\xi\sigma\tau\alpha\iota\ \alpha\upsilon\tau\omega\ \pi\rho\acute{o}\varsigma\ \tau\omicron\nu\ \Theta\epsilon\acute{o}\nu$. Ce sont les inscriptions *crypto-chrétiennes*, celles qui ne font pas ouvertement profession de Christianisme. L'inscription d'Abercius, prudente autant qu'explicite pour nous, se rattache à la même série.

L'autre catégorie se distingue, au contraire, par une profession ouverte et presque brutale de christianisme : $\chi\rho\eta\sigma\tau\iota\alpha\nu\acute{o}\varsigma$ (ou $\chi\rho\eta\sigma\tau\iota\alpha\nu\omicron\iota$) $\chi\rho\eta\sigma\tau\iota\alpha\nu\omega$ (ou $\chi\rho\eta\sigma\tau\iota\alpha\nu\omicron\iota\varsigma$).

Les deux formules, avons-nous dit, sont phrygiennes. Dans les cas, très rares, où elles se rencontrent en dehors des limites géographiques des pays phrygiens (à Cyzique, par exemple), l'origine phrygienne des défunts ou des dédicants est rendue probable par les *noms*, ou prouvée par le témoignage précis du texte lui-même (Césarée de Cappadoce) ⁽²⁾.

Mais la répartition géographique des deux groupes est différente.

Les inscriptions *crypto-chrétiennes*, exemptes de toute provocation — car la formule $\xi\sigma\tau\alpha\iota\ \alpha\upsilon\tau\omega\ \pi\rho\acute{o}\varsigma\ \tau\omicron\nu\ \Theta\epsilon\acute{o}\nu$ ressemblait trop aux malédictions *païennes* contre les violateurs de sépulcrs pour pouvoir choquer personne — les inscriptions *crypto-chrétiennes*

⁽¹⁾ *Philadelphia and Montanism*, by W. M. CALDER, M. A., lecturer in Christian epigraphy in the University of Manchester. With three plates. Reprinted from : The Bulletin of the John Rylands Library, vol. 7, n° 3, August 1923.

⁽²⁾ *Bulletin de Corr. hell.*, 1909, p. 67.

⁽³⁾ *Philadelphia and Montanism*, p. 8.

sont répandues dans la Phrygie du Sud. Ici, nous citons textuellement M. Calder ⁽³⁾. « On les trouve dans cette portion de la Phrygie qui s'étendait entre les deux routes menant de la côte ouest à l'intérieur, les routes de la vallée de l'Hermus et de la vallée du Méandre. Cette région a été explorée d'une manière *exhaustive*, et il est clair qu'elle était presque tout entière chrétienne au III^e siècle. Le tableau que Ramsay nous en présente est le tableau d'une évolution pacifique, les Chrétiens et leurs voisins païens vivant en parfaite harmonie. Nous trouvons des chrétiens exerçant des charges municipales et par conséquent entrant en relations avec le gouvernement romain et la religion d'Etat romaine, ce qui nécessitait une sorte de compromis entre le patriotisme et la conscience.

A la fin du III^e siècle, ce district souffrit cruellement de la persécution de Dioclétien, dont la politique tendait à extirper le christianisme, et qui attaqua l'église dans ses positions les plus fortes. Mais, au cours du III^e siècle, la persécution pesa légèrement sur la Phrygie... ».

Cette région, située au Nord de Hiérapolis, de Laodicée sa voisine (qu'il ne faut pas confondre avec Laodicée *κατακεκαυμένη* ou Laodicée la Pisidienne), de Colossae, a été certainement christianisée par les églises de saint Paul. Les plus nombreuses inscriptions du type *ἔσται αὐτῷ κτλ.* ont été trouvées à Apamée, à Eumenia, dans la Phrygie du Sud ou dans la Phrygie centrale, entre le Méandre et l'Hermos.

A ce type *crypto-chrétien* de la Phrygie du centre et du Sud s'oppose la type *phanéro-chrétien*, d'un christianisme agressif et provocant ⁽¹⁾, de la Phrygie du Nord.

En effet, les inscriptions *Χρηστιανοὶ Χρηστιανοῖς* ont été pour la plupart rencontrées dans la vallée de Tembris, à une cinquantaine de kilomètres de la région « crypto-chrétienne ». Des *spécimens* isolés se sont rencontrés un peu plus au Sud (à Ouchak-Trajanopolis, vallée de l'Hermus), et beaucoup plus à l'Ouest, près de Thyatire en Lydie.

Le groupe *Χρηστιανοὶ Χρηστιανοῖς* est certainement le plus curieux ensemble d'inscriptions chrétiennes que nous possédions. Comme le dit M. Calder (*Philadelphia and Montanism*), p. 11 « cette formule, gravée sur des monuments funéraires, contredit formelle

(1) Deux de ces monuments portent même la croix simple.

ment la pratique universelle de l'Eglise avant Constantin. Les Chrétiens qui consacraient ces monuments étaient, évidemment, en désaccord fondamental avec leurs coreligionnaires de la Phrygie centrale, et, en général, de l'Empire romain ».

M. Calder reprend et fait sienne une explication jadis donnée par Ramsay (1).

Les paysans de la vallée du Tembris sont des montanistes. « Ce qu'avait prêché Tertullien, les paysans de la vallée du Tembris le pratiquèrent. Aussi longtemps que nous traitons ces textes comme orthodoxes, nous ne pouvons réussir à expliquer comment et pourquoi ils diffèrent si radicalement de toutes les épitaphes orthodoxes connues. La théorie que ces inscriptions auraient été dédiées à une époque de particulière sécurité, cette théorie a fait faillite. Mais elles deviennent intelligibles si on les considère comme les monuments d'une secte pour laquelle la profession ouverte de sa foi était un devoir auquel on ne pouvait se soustraire : sur l'une de ces stèles (n° 12 de Calder), Domnus est qualifié de « grand soldat » : μέγας ἱστροπαιώτης.

M. Calder a jugé à propos, notons-le ici, de republier, avec d'intéressantes notes additionnelles, toutes les inscriptions Χρηστιανοὶ Χρηστιανοῖς (2) aujourd'hui connues. Elles sont au nombre de quinze; la dernière, d'Apollonia, est douteuse (la lecture du mot principal n'est pas assurée). Deux sont datées, de 278-279 et de 248-249.

Les savants qui ont le plus avancé notre connaissance du sujet, sont, outre MM. Ramsay et Cumont, MM. Anderson, qui a découvert la majorité de ces textes et qui les a publiés dans *Studies in the E. Roman Provinces*, 1906, pp. 183 sqq., et M. Gustave Mendel, qui les a décrits avec un soin minutieux dans son Catalogue du Musée de Brousse, *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1909.

A l'hypothèse montaniste de M. Calder s'oppose, en apparence, un fait curieux. Le Montanisme a paru tout d'abord, non dans la Phrygie du Nord, dans cette région de Cotiaeum (Kutayah) à

(1) RAMSAY, *Cities and Bishopricks*, p. 491. Mais Sir William Ramsay a cherché aussi à expliquer l'audace de ces inscriptions par une influence bithynienne. Il semble toutefois résulter de la lettre fameuse de Pline et Trajan que les chrétiens de Bithynie n'étaient point particulièrement intransigeants.

(2) On trouve aussi Χρηστιανοὶ, Χρηστιανοῖ. CALDER, *Philadelphia and Montanism*, pp. 28-41. II. A. *The „Christians to Christians“ Inscriptions*.

laquelle appartient la vallée de Tembris, mais précisément dans la Phrygie centrale, domaine des textes crypto-chrétiens, où se trouvait (à l'Ouest d'Eumenia, à l'Est de Philadelphie), Pepouza, la « nouvelle Jérusalem » des sectaires. « Ardabau » qui, d'après Eusèbe, fut le berceau du prophète, est probablement voisine de Philadelphie. Philadelphie elle-même n'a pas donné de vieilles inscriptions chrétiennes.

La théorie de M. Calder est que le montanisme, qui, au II^e siècle naquit en Phrygie, non loin de Philadelphie (de Lydie), y fut vigoureusement combattu à cette époque, au point que l'orthodoxie paraît maîtresse de la « Phrygie centrale » pendant tout le III^e siècle. Mais la secte, qui avait progressé le long de la route de la vallée de l'Hermos, Philadelphie (Ala Schéhir) — Trajanopolis (Ouchak) — Cotiaëum (Kutayah), se réfugia ou résista dans ce réduit agreste que constituait la région de Cotiaëum.

L'histoire du mouvement montaniste est obscure. Montanus parut vers l'an 157 et les prophétesses Priscilla et Maximilla un peu plus tard. M. Calder a très ingénieusement essayé de reconstituer la préhistoire du montanisme, c'est-à-dire de montrer comment, dès la publication de l'Apocalypse canonique, l'église de Philadelphie se distinguait par une *ardeur* qui contrastait avec la *lièdeur* de celle de Laodicée (*Apocalypse*, 3, 14, et 3.8). C'est dans la lettre adressée par l'auteur de l'Apocalypse à l'église de Philadelphie qu'il est question de la « nouvelle Jérusalem qui descend du ciel de Dieu ». Pour l'auteur de ces épîtres (dit M. Calder), qui connaissait bien les églises auxquelles les lettres étaient adressées, il y avait une différence fondamentale de nature entre la chrétienté de Philadelphie et celle de Laodicée... Significative est l'annonce faite aux Philadelphiens de la descente de la Nouvelle Jérusalem, puisque la croyance en la littéralité de cette prophétie était le fondement même de la foi montaniste ; une partie de la secte attendait même la descente de la Nouvelle Jérusalem à Pepouza, non loin de Philadelphie. Les arguments que M. Calder tire de la lettre d'Ignace à l'église de Philadelphie (*Philadelphia and Montanism*, pp. 22 sqq.) me semblent plus faibles. Mais il a trouvé un texte tout à fait frappant dans la lettre de l'église de Smyrne à l'église de Philomélium en Phrygie, décrivant le martyre de Polycarpe (155-157 après J.-Chr.). Polycarpe, qui n'avait pas été au devant du martyre, l'a souffert

courageusement et glorieusement. D'autre part, un certain Quintus, qui s'était présenté au proconsul de son propre mouvement, faiblit et sacrifia. « C'est pourquoi, disent les chrétiens de Smyrne, nous ne louons pas ceux qui se sont livrés eux-mêmes, car l'Evangile ne nous enseigne pas ainsi ». Or ce Quintus qui, à la vue des bêtes, prit peur (ἰδὼν τὰ θηρία ἐδειλίασεν) était un Phrygien, récemment arrivé de Phrygie, « Φρύξ » προσφάτως ἐληλυθὼς ἀπὸ τῆς Φρυγίας. M. Calder n'a pas peine à prouver contre Lightfoot que Φρύξ ne fait point allusion « à la lâcheté proverbiale des Phrygiens ». « La seule signification de Φρύξ qui convienne ici est celle de *Montaniste*. Les Montanistes étaient régulièrement appelés Φρύγες, leur hérésie était dite ἡ κατὰ Φρύγας αἵρεσις. Le *Martyre de Polycarpe* contient donc la plus ancienne allusion directe au Montanisme, ou bien au pré-Montanisme, à cette disposition intransigeante, fanatique si l'on veut, de Chrétiens qui confessaient ouvertement leur foi, qui cherchaient le martyre, et dont les orthodoxes se plaisaient, le cas échéant, à noter les faiblesses, surtout lorsqu'elles étaient en contradiction directe avec une doctrine téméraire. Et peut-être cette opposition à une hérésie naissante, à laquelle Montanus allait donner son nom, explique-t-il que les chrétiens de Smyrne parlent pour la première fois, d'Eglise catholique (καθολική, § 16 du *Martyre*), ce mot étant pris au sens qui sera plus tard technique.

M. Calder, à l'appui de sa thèse que les inscriptions Χρηστιανοὶ Χρηστιανοῖς sont montanistes, allègue une coïncidence tout à fait remarquable et qu'il a eu le grand mérite de découvrir.

La seule inscription de ce type trouvée dans l'Ouest a été copiée récemment, près de Thyatire, par Keil et von Premerstein ⁽¹⁾. Elle n'est pas datée, mais, comme elle mentionne des *Aurelii*, elle est sans doute du milieu du III^e siècle ; c'est peut-être la plus ancienne des inscriptions du « groupe ». MM. Keil et Premerstein, suivant l'ancienne interprétation de la formule, estiment qu'elle témoigne probablement de la tolérance relative avec laquelle le pouvoir a traité les chrétiens avant la persécution de Dèce (surtout sous Alexandre Sévère). Mais cette explication ne tient pas compte de la date, connue, d'autres inscriptions du groupe (249, 278, en pleine persécution). Précisément, Epiphane (Haer. LI, 33) nous dit que toute-

(¹) H. GRÉGOIRE, *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie-Mineure*, I, p. 117, n° 333. V. CALDER, *Philadelphia and Montanism*, pp. 36-38 ; cf. *Addendum*, p. 46 ; le même, *Anatolian Studies*, p. 67, n° 1.

l'église de Thyatire en Lydie était devenue montaniste : τότε δὴ ἡ πᾶσα ἐκκλησία ἐκενώθη εἰς τὴν κατὰ Φρύγας, à une époque qui n'est pas clairement précisée par un texte altéré, mais qui paraît être la fin du II^e et le début du III^e siècle.

J'ai constaté avec étonnement que M. Calder, qui va jusqu'à invoquer, pour confirmer son appréciation des inscriptions Χρηστιανοὶ Χρηστιανοῖς, le *novatianisme* de Cotiaëum en 368 (« to argue back from Novatianism in the fourth century is not a violent proceeding »), n'a cité nulle part un argument décisif, la seule inscription ouvertement montaniste, *phanéro-montaniste*, que nous possédions. Je lui ai donné, dans mon *Recueil*, le n^o 461 (1). La voici :

Π + Π
 Λουπικῖνος Μουντάνη
 συνβίω χρειστιανῇ
 πνευματικῇ μνήμης
 χάριν.

Elle a été trouvée précisément dans l'extrême Nord de la Phrygie, à Dorylée (Eski Schéhir) au N.-E. de Cotiaëum. Le nom de la défunte, l'épithète de chrétienne « pneumatique », ne laissent aucun doute sur son montanisme. Χρειστιανῇ est orthographié comme dans les n^{os} 2 et 3 de Calder (cf. *Philadelphia and Montanism*, p. 44). Je n'hésite pas à lire les deux sigles Π Π comme l'abréviation de la formule πνευματικὸς πνευματικῇ, tout à fait parallèle à χρηστιανὸς χρηστιανῷ. Quant à la date de l'inscription montaniste, il est difficile de la préciser. La croix *simple* sur des inscriptions *catholiques* ne se trouve guère avant la fin du IV^e siècle ; mais nous venons de voir que les Montanistes avaient été les premiers à arborer résolument le symbole de la croix. S'il nous fallait faire à cet égard une conjecture, nous proposerions l'époque de Julien, qui est celle où les hérétiques ont le plus hardiment proclamé leur nom et leur existence, et qui est peut-être aussi celle où les hétérodoxes de Laodicea Combusta faisaient graver les épitaphes citées plus haut.

Je puis dire en guise de post-scriptum que M. Calder, dès qu'il a pris connaissance de l'inscription de Dorylée, s'est déclaré d'accord avec l'interprétation que j'avais donnée (dès 1912) des sigles Π Π. Et il me signale lui-même un exemple jusqu'ici inexpliqué de la lettre Π, dans une inscription de Cotyaeum : *Doorstone with 4 female*

(1) *Athenische Mitteilungen*, XXII (1897), p. 352 ; PAROIRE, *Echos d'Orient*, 1902, p. 145.

busts in panels and 2 lions holding down bulls in arched pediment above :
 Κ ΑΠΟΛΛΩΝΙΩ ΑΔΕΛΦΟΙΣ ΚΕ ΞΑΝΔΙΩ//////ΑΗΧΥΙΩ ΕΠΙΟΗCΑ.
 Le Π figure à droite de ΕΠΙΟΗCΑ parmi d'autres symboles, qui n'ont d'ailleurs rien de religieux, sauf peut-être un livre ouvert (?).

En terminant cette courte étude d'épigraphie hérétique, pour laquelle nous devons presque tout à M. Calder, matériaux et reconstruction, réimprimons ici un *monument de la grande persécution* dont une nouvelle copie est publiée par M. Calder encore, dans le *Compte rendu* du V^e Congrès international des Sciences historiques, Bruxelles, 1923, p. 85 (1) :

Τύμβον Γενναδείου πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ
 ἐξετέλεσσαν· ὁ γὰρ γένος πάτρην τ' ἀκάχησεν·
 ποιμέν' ὄντ' ἐπ' ὄεσσιν· ὁ ἱερο[γ]ραφίην γὰρ ἀνέτλη
 οἰκτιστον θνήσκων καὶ δυσμενέων ἀνοσείων
 ἥπιος ὢν, ἐταίων μινυνθάδειος δ' ἐτελεύτα.

Traduction, d'après M. Calder : « Son père et sa vénérable mère érigèrent le monument funéraire de Gennadius. Celui-ci, en effet, affligea sa famille et sa patrie... Pasteur de brebis... Lui, en effet, endura la prédiction de l'Ecriture (2), en mourant pitoyablement, et se montrant doux à ses impies ennemis, il mourut jeune d'années... »

J'ai proposé de lire (cf. *Compte rendu*, p. 86) à la ligne 3 :

ποιμένον τ' (ποιμ(α)ίων τ') ἐπ' ὄεσσιν θιροτροφίην (ou
 θηροτροφίην) γὰρ ἀνέτλη,

« Lui qui paissait des brebis, il endura, en effet, d'être livré en pâture aux bêtes ».

Sir William Ramsay, qui le premier a vu la pierre, reconnaît que le γ du prétendu mot ΙΡΟΓΡΑΦΙΗΝ peut parfaitement être un τ.

De toutes manières, il s'agit bien d'un martyr. Cette inscription est de Suverek (Laodicea Combusta). « *It is the epitaph of a village presbyter or chorepiscopus who perished in the persecution under Maximinus Daia* ».

Nous possédons donc actuellement six inscriptions de martyrs anatoliens du III^e siècle, dont trois sont de Laodicée de Pisidie,

(1) Publication antérieure dans RAMSAY, *Studies in the Eastern Roman Provinces*, p. 175.

(2) C'est-à-dire la prédiction relative au martyr et aux persécutions réservées aux confesseurs.

les deux autres étant celles d'Eugène, et d'Eugène et Sévère (1).

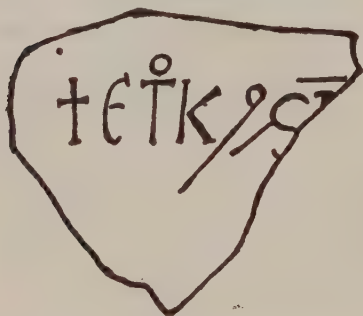
Gennadius est-il, ainsi que le dit M. Calder, un hérétique ? Rien ne permet de l'affirmer. Je n'aperçois pas ici « the Montanist-Novatian type of Christianity, which courted persecution ». A vrai dire, M. Calder ne retrouve l'influence du montanisme que dans l'énigmatique ΟΙΡΟΓΡΑΦΙΗΝ ou plutôt dans l'interprétation fort singulière qu'il donne des mots ἱερογραφίην ἀνέτλη, d'où il semble inférer que le martyr était plus ou moins commandé par l'écriture (2).

II

Inscriptions d'Ephèse

1. La dale de l'Eglise de Saint-Jean

Dans son bel ouvrage, ὁ Ναὸς τοῦ Θεολόγου ἐν Ἐφέσῳ (3), M. G. Sotiriou fait état d'une inscription qu'il a trouvée en fouillant le narthex de l'église de Saint-Jean. On en verra une photographie très claire, planche 6 (fig. 39) et un *fac-similé* p. 167 (fig. 40) : $\tau\mu\tilde{\eta}\mu\alpha$, dit M. Sotirion, $\tau\epsilon\theta\rho\alpha\upsilon\sigma\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\nu\kappa\alpha\tau\grave{\alpha}\tau\acute{\alpha}\varsigma\delta\upsilon\omicron\pi\lambda\epsilon\upsilon\rho\acute{\alpha}\varsigma$ (μήκους 0,32 μ., πλάτους 0,275 καὶ πάχους 0.18 μ., ὕψος χραμμάτων 0,065).



M. Sotiriou propose de lire
 † ΕΤΟς ἀπὸ Κ(τίσεως)
 [κόσμου] ΣΠ c'est-à-dire 6080
 = 572 après Jésus-Christ. Il estime en effet que, $\tau\epsilon$ qui subsiste de la dernière lettre numérale ne peut être que l'angle supérieur gauche d'un Π : impossible de lire γ ou τ.

Et M. Sotiriou conclut :
 « Τὸ ἔτος 572 καὶ ἑξῆς εἶνε

(1) En dehors de Laodicée, nous avons celles du martyr Paul de Derbé, de Trophime d'Antioche pisidienne (*Bulletin de Corr. hell.*, 1909, p. 345).

(2) Inscr. chrétiennes de Laodicée, dans CALDER, *Revue de Philologie*, 1922, p. 123 (Εὐσεβος est un nom propre) ; p. 127, inscription chrétienne du fils d'un marin (κελευστής). *Ibid.*, p. 175, lire κείονά τ' ἀγίων τε, « la colonne et le fronton », et non point κείονα ταγτόν (pour θαγτόν ?)

(3) Ἑλληνικαὶ Ἀνασκαφαὶ ἐν Μικρῇ Ἀσίᾳ, ὁ Ναὸς τοῦ Θεολόγου ἐν Ἐφέσῳ, ἐν Ἀθήναις 1924, 228 pages in 4°, 77 figures, 1 plan.

πιθανώτατα ὁ χρόνος τῶν ἐγκαινίων τοῦ ναοῦ, δύναται ὁμως νὰ ἐκληφθῇ καὶ ὡς ἔτος ἐπεκτάσεως τοῦ ναοῦ κατὰ τὸν Νάρθηκα. L'année 572 (ou 573, 574, etc...) est très probablement le temps de l'inauguration de l'église, mais cette date peut être aussi celle où l'église s'étendit au narthex ». L'idée de M. Sotiriou ne me paraît pas très claire et c'est pourquoi j'ai transcrit son texte *en original*. Il ajoute d'ailleurs : « Nous verrons plus bas si la date donnée par cette inscription doit être considérée aussi comme la date de la fondation de l'église du Théologue ». Et en note (p. 168, b. 1) : « L'inscription pourrait être considérée aussi comme un graffite d'époque postérieure, se rapportant aux temps où l'on répara le narthex de l'église ».

Page 217, enfin, nous trouvons cette phrase plus prudente, mais un peu contradictoire à celle de la p. 168 : τέλος ἀνευρέθη κατὰ τὰς ἀνασκαφὰς ἐπιγραφή ἔχουσα τὸ ἔτος 572 κξ., ἥτις ὁμως διὰ λόγους οὐδς εἵπομεν ἤδη, δὲν δύναται νὰ θεωρηθῇ ὡς κτιτορικὴ ἐπιγραφή.

La vérité est que l'inscription ne peut être du VI^e siècle. Aucune inscription du VI^e siècle, ni d'ailleurs du VII^e, n'est datée au moyen de l'ère du monde. Du reste, le seul aspect de la *litteratura*, et notamment des abréviations nous montrent qu'il s'agit d'un texte du X^e siècle au plus tôt. Il faut donc lire ,Ϡφ'... (1). L'inscription est de 992-1092. Elle doit être absolument éliminée du problème de la date de la fondation de l'église du *Théologue*, problème difficile à cause des deux textes contradictoires de Procope (« l'église de Saint-Jean le Théologue ressemble aux Saints Apôtres de Constantinople ») et du Pseudo-Codinus (« Théodora a emprunté le plan des Saints-Apôtres à Saint-Jean d'Ephèse ». Pour des raisons d'ordre archéologique, M. Sotiriou a tranché cette question en faveur de l'église d'Ephèse, à laquelle il attribue la priorité.

Il se pourrait qu'une inscription que M. Sotiriou n'a pas connue jetât quelque lumière sur la dite question. C'est le début d'un édit de Justinien trouvé dans la double église de la Vierge d'Ephèse, mentionné *Forschungen in Ephesos*, I, p. 42, et que nous avons publié, d'après une copie inédite, dans notre *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie-Mineure*, n° 107. M. Bakhuizen van den Brink l'a bien commenté dans son excellente thèse de doctorat (2).

(1) Dans T nous avons l'extrémité supérieure d'un Φ.

(2) J. N. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, *De Oud-christelijke Monumenten van Ephesus, epigraphische Studie*, Den Haag, 1923.

Aux lignes 9-10 de cette inscription, j'ai restitué *προνοία τοῦτο μὲν τοῦ μακαριωτάτου* [*πατριάρχου Ἐπιφ[ανί]ου*. La date que l'on obtient ainsi, et qui est d'accord avec les titres de *Γοτθικῶς Γερμανικῶς* *Εὐανδαλικῶς* donnés à Justinien, serait 535 ou 536.

Or, comme le dit M. Bakhuizen van den Brink : « La portée de ce fragment est, évidemment, que l'empereur considérait l'église de l'apôtre Jean comme un des boulevards de l'orthodoxie... Maintenant cette vénérable église (*τῷ ... σεβασμίῳ οἴκῳ τοῦ ἀποστόλου Ἰωάννου*) doit recevoir les honneurs qui lui sont dus. Ce qui signifie sans doute que l'empereur veut la restaurer. Il charge de l'exécution de cet ordre le patriarche Epiphane et les *comes orientis* [d'après ma restitution de la ligne 11], preuve que cette restauration était vraiment une affaire d'État, et non point une simple affaire locale »

La reconstruction complète, dont parle Procope (*De Aedificiis*, V, p. 310, éd. Bonn), de la vieille chapelle de Saint-Jean (*καθελὼν εἰς τὸ ἔδαφος ἐς τοσόνδε μεθρημόσατο μεγέθους καὶ κάλλους κτλ.*), ou, en d'autres termes, l'érection de la célèbre église à cinq coupoles, aurait donc commencé en 535 ou 536.

2. La querelle d'Ephèse et de Smyrne.

C'est à encore l'époque de Justinien que, d'après M.J. Keil, son savant éditeur ⁽¹⁾, se rapporte un édit en deux fragments, trouvés tous deux dans l'église de la Vierge, à Ephèse.

L'admirable *Strena Buliciana* n'étant peut-être pas dans toutes les mains, je reproduis ce texte avec les ingénieux suppléments de M. Keil :

A ... *ὡς καὶ τοσαύ[της] ἐκ [τούτου*
τειμῆς ἀξιω[θῆναι καὶ ἀγαπητὸν αὐτὸν μαθητῆ]ν
Θ[εοῦ, ὃ παρὰ πάν]τας ὀνομασθῆναι καὶ πρῶτον μὲν
τοῖς τοῦ Θ[εοῦ] ἀνακλιθῆναι στέρνοις. Ἐκεῖθεν τε-
 5 *θήλακε ἀπύσ]τους ἐκείνας φωνάς, δι' ὧν ἡμῖν κχι-*
νίζων τό τε] ἔνθεον αὐτοῦ καὶ ἀνεκδιήγγητον, Θεο-
λόγος τε καὶ βροντῆς υἱὸς εἰκότως ἐκλήθη ὡς
οὐδὲν ἀνθ[ρώπινον] φοεγγόμενος, ἀλλ' ἐξ οὐρανοῦ
ἡμῖν τὰ μυσ]τικώτ[α] τῶν δογμάτων ἀναφαίνων
 10 *τε καὶ ἀνακαλύπτων]. Τοσοῦτον δὲ τὸ μέγεθος*
τῆς τιμῆς αὐτοῦ, ὥστ]ε καὶ πρὸς τὴν ἀγίαν τε καὶ
ἐξ ἀγ[ίου] πνεύματος αὐτ[οῦ] κυρίως μητέρα τὸν Θε[οῦ]

⁽¹⁾ J. KEIL, *Johannes von Ephesus und Polykarpos von Smyrna*, dans la *Strena Buliciana*, pp. 366-372.

- 15 ἀποφαίνειν, τὸν ἁγίῳ]τ(ατον) ἀπόστολον εἶναι τῆς αὐτῆς υἱὸν, κατ' ἐναντί]αν (?) μητρὸς ὑπαρχούσης τῆς Θεοτόκου τοῦ ἁγιωτ(άτου) ἀ]π[οσ]τόλου κατ[ὰ τοὺς λόγους τοῦ θ(εο)ῦ]

B

ω : . . ουμα

... ρειν καὶ ὑποκεκλι[μένου ἄρ-
χειν ἄτε τῆς τοῦ ἁγι]ωτ(άτου) μάρτυρος Πολυκάρπου
[ἐπισκο·

- 5 πῆς τὸ πρὸνó]μιον ἐσχηκότος· οὐ γὰρ ἕτερος τούτω πε-
ρὶ τῆς ὁσίῳ]τητος οὐδὲ τῆς ἱερω(σ)ύνης ἀ[ν ἀμιλλη-
θείη. Ἄλλὰ] τῶν ἀποστόλων τε καὶ μαθ[ητῶν τὴν ἐξαί-
ρετον δόξ]αν οὐδὲ αὐτὸς ἀποδέξοιτο, Σ[μυρναῖοί τε
εἴ τινες τ]ῷ καθ' ὑμᾶς ἀποστολικῷ Τει[μοθέω αὐτὴν
10 περιβάλλ]ειν ἐπιχειροῖεν, [οὐδαμῶς ἂν γνώμην συγ-
καταθεῖντο]. Ἐξ οὗ καὶ αὐ[τοκέφαλος γενέσθαι καὶ ἐν
ἀρχιεπισκόποις] ἀριθμηθ[ῆναι ὁ Σμυρναίων θρόνος
[ἡξιώθη] x ΛΙ . . .

M. Keil indique lui-même que les suppléments proposés pour les lignes 3-5 ne sont pas sûrs. En particulier, *τεθήλακε* nous semble inadmissible, parce que l'image est choquante (« c'est au sein de Jésus qu'il aurait tété ces paroles inouïes, etc...), et parce que l'article est nécessaire devant ... *τους ἐκείνας φωνάς*. J'écirais donc : *ἀνακλιθῆναι στέρνοις, ἐκεῖθὲν τε [σχεῖν ⁽¹⁾ τὰς ἀφά]τους ⁽²⁾ ἐκείνας φωνάς*.

On pourrait songer aussi à *λαβεῖν* qui est plus long d'une lettre (mais la lacune n'est guère que d'une dizaine de lettres) ou encore à *ἐκεῖθὲν τ' εἴλαβε* (ou *ἔμαθε*) *τὰς ἀφά]τους*. Mais les mots *πρῶτον μὲν ... ἀνακλιθῆναι στέρνοις*, auxquels répondent les mots *τοσοῦτον δὲ τὸ μέγεθος*, nous font croire que la période n'est pas interrompue après *στέρνοις* de la ligne 4.

L. 5, après *ἡμῖν* on attend évidemment un participe, mais *καί[νιζων]* ne me semble pas très bien convenir. Je lirais plutôt : *δι' ὧν ἡμῖν καὶ φήνας τό τε, ou δι' ὧν ἡμῖν καὶ δηλῶν τὸ κτλ.*

Quant au fragment B, la restitution dans le détail est encore

(1) Peut-être ces mots étaient-ils écrits CXINTACAΦΑ, ce qui ne ferait que dix lettres.

(2) M. Keil dit, il est vrai, que les traces qui subsistent avant T ne conviennent pas à un A. Le *fac-similé* ne confirme pas ce dire. Ἀφράστους convient aussi.

plus incertaine. Il demeure toutefois que M. Joseph Keil a su reconnaître dans ces quelques lignes un document de premier ordre intéressant l'histoire ecclésiastique et même l'histoire tout court.

Voici une traduction approximative des deux fragments, tels que M. Keil les restitue, ou à peu près :

Fragm. A. « Il en reçut de grands honneurs, fut appelé le disciple chéri sur tous les autres, et le premier reposa sur le sein du Christ. C'est à cela qu'il doit les paroles ineffables par lesquelles il nous a aussi fait connaître son âme pleine de Dieu et inexprimable, et qui l'ont fait appeler justement le « Théologue » et le « Fils du Tonnerre », puisque ses propos n'ont rien d'humain, mais qu'il tire du ciel pour nous les révéler les plus secrets d'entre les dogmes. Et son honneur est si grand que Dieu lui-même déclara à sa sainte Mère que le très saint apôtre était son fils à elle.... etc.

Fragment B : « soumis... ⁽¹⁾

le saint martyr Polycarpe... nul autre en effet ne pourrait lutter avec lui, ni pour la sainteté, ni pour le caractère sacré. Mais lui-même n'eût jamais consenti à accepter la gloire privilégiée des Apôtres et des Disciples, et si d'aucuns tentaient d'attribuer cette gloire à votre Timothée, qui fut pourtant de l'entourage des Apôtres (ἀποστολικῶ), les Smyrnéens (?) sans doute n'y consentaient jamais (?) C'est pourquoi le siège de Smyrne a été jugé digne d'être nommé autocéphale (?) et d'être placé au rang des archevêchés... ».

Nous assistons donc à un nouvel épisode de la longue querelle de préséance entre Smyrne et Ephèse, dont M. Keil a savamment résumé l'histoire (pp. 367-369). Il rappelle entre autres la célèbre inscription du *British Museum*, n° 489, où l'on voit l'empereur Antonin le Pieux (entre 140 et 144) excuser le peuple de Smyrne d'avoir oublié, « par inadvertance », les titres d'Ephèse dans une lettre officielle. Antonin promet aux Ephésiens que les Smyrnéens se comporteront mieux à l'avenir, à condition que les Ephésiens, de leur côté, usent, en écrivant à Smyrne, des formules prescrites.

(1) Nous ne nous risquons pas à traduire un texte fragmentaire et insuffisamment restitué. Pour ὑποκελί..., M. Keil compare, *Notitia XIII* : Κατάλογος ἐπισκοπῶν, αἰτίνας ἐκάστας τῶν μητροπόλεων ὑποκέκλινται. Fragment B, lignes 3-4, il semble avoir commis dans sa restitution, le *lapsus* dit de l'accord du participe par quoi ont péché les plus grands philologues : ἄτε τῆς τοῦ ἁγίου Π. ἐπισκοπῆς τὸ πρυνόμιον ἐσχηκότος.

Cette querelle se prolonge pendant les neuf premiers siècles de l'ère chrétienne et se transporte sur le terrain ecclésiastique et christologique. Ephèse, capitale de la province d'Asie, devient métropole chrétienne; les autres sièges épiscopaux de la province dépendent d'elle. Smyrne s'insurge contre ce traitement.

Nous avons publié deux fois (1) une inscription d'Ephèse où le proconsul d'Asie, vers l'an 441, semble insister, vis à vis des ἀνόσιοι Συμυρναῖτοι (dont, tout de même, les « acclamations », ἐκβοήσεις, des Ephésiens obtiennent l'acquiescement) sur la prééminence de la métropole d'Ephèse.

M. Bakhuizen van den Brink (2) a observé comme nous que cette satisfaction était donnée à Ephèse au moment où l'évêque de Smyrne, recevant le titre d'archevêque (cf. notre *Recueil*, n° 66), allait être émancipé ecclésiastiquement d'Ephèse (après Chalcedoine, 451-457). Ce n'est qu'au IX^e siècle que l'archevêché autocéphale deviendrait *métropole*, avec des suffragants. Le texte en deux fragments, reproduit plus haut, serait d'après M. Keil, un édit de Justinien intervenant dans un conflit des deux villes comme Antonin l'avait fait quatre siècles auparavant et tâchant de réconcilier les parties en rappelant complaisamment les titres de chacune. L'autocéphalie accordée à Smyrne en 451-457 n'était, en effet, qu'un compromis. Smyrne sans doute avait réclamé davantage : cette dignité métropolitaine qu'elle n'obtiendra qu'au IX^e siècle.

La place nous manque malheureusement, non seulement pour analyser d'autres publications épigraphiques (cf. le *memento* bibliographique, à la fin du volume), mais encore pour rendre compte en détail du beau mémoire de M. Bakhuizen van den Brink (3), que nous avons plusieurs fois loué dans les pages qui précèdent. Citons pourtant le chapitre IV, *Inscriptions de travaux d'art et de monuments*

(1) *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie-Mineure*, n° 100⁸; *Anatolian Studies presented to Sir William Ramsay*, Manchester, University Press, 1923, p. 154 sqq.

(2) J. N. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, *De oud-christelijke monumenten van Ephesus*, pp. 64-65.

(3) Du même auteur nous recevons, au moment de donner le bon à tirer, une très intéressante étude épigraphique *Gegevens betreffende Graf en eeuwige leven in de oud-christelijke Epigraphie, overdruk uit Nederlandsch Archief voor Kerkgeschiedenis*, XVIII, pp. 81-94, sur la question de la μέση κατάσταση, c'est-à-dire sur « l'état intermédiaire » entre la mort et la résurrection.

publics, où sont commentés les nos 100⁶, 100, 106⁷, 101², 101⁴ de notre *Recueil*. Les plus savants et les plus utiles de ces commentaires sont ceux du n° 985 (= VI, p. 89 du mémoire de M. Bakhuizen) sur l'éclairage des villes au V^e siècle, et du n° 101⁴ (pp. 93-199) sur les mots φόρος = *forum* et ses divers sens, ainsi que sur les sigles ΧΜΓ. Le chapitre V contient les inscriptions les plus importantes de l'église de la Vierge et de l'église de Saint-Jean (M. Bakhuizen van den Brink n'a pas connu encore le livre de M. Sotiriou), nos numéros 104, 105, 107, 100², 100³, 100⁴. Il est d'accord avec nous, contre Heberdey, pour reconnaître dans l'archevêque Jean de notre n° 105, Jean, 29^e évêque d'Ephèse, et non point le fameux monophysite « Jean d'Ephèse ». De même, au chapitre VI (pp. 129-147), qui contient un commentaire très vivant et très complet du plus intéressant des textes chrétiens d'Ephèse, la lettre pastorale d'Hypatius sur les enterrements, M. Bakhuizen se décide, comme nous en faveur d'Hypatius I^{er} (32^e évêque d'Ephèse). L'examen très compétent de la christologie du document (p. 136) y révèle bien la doctrine de cet Hypatius, ami de Justinien, et d'une orthodoxie impériale et assez conciliante (1).

HENRI GRÉGOIRE.

(1) M. Bakhuizen parle dans une note de la page 96 (n. 1) du mot inexpliqué ποδήλου (podium ? podiolum ?) dans une inscription byzantine tardive de Tyra en Lydie (KEIL-PREMERSTEIN, *Denkschriften* de Vienne, LVII, n° 125). Il s'agit d'une lecture erronée du mot πολυκαδήλου (πολυκαυνδήλου), comme on peut s'en rendre compte en se reportant au fac-similé donné par les éditeurs.

C. INFORMATIONS DIVERSES RELATIVES AUX ÉTUDES BYZANTINES

« Byzantion » et les Savants Russes

Le 14 novembre 1924, M. Léon KOCHNITZKY, docteur en philosophie et l'un de nos écrivains les plus distingués, que le secrétariat de « Byzantion » avait chargé d'une mission auprès des byzantinistes russes, fut invité à assister à une réunion de ces savants, qui se tint au Palais de Marbre, dans une salle de l'Académie pour l'Histoire de la Culture matérielle, à Léninegrad (Pétrograd). Cette assemblée avait été convoquée par M. N. J. MARR, l'éminent président de l'Académie des Sciences.

Nous avons sous les yeux le procès verbal de cette séance, auquel nous empruntons ce qui suit.

Étaient présents MM. Léon KOCHNITZKY, D. V. AJNALOV, V. N. BENEŠEVIČ, V. E. VALDENBERG, A. A. DMITRIEVSKIJ, N. V. IZMAJLOVA, N. P. LICAČEV, N. V. MALICKIJ, E. Č. SKRŽINSKAJA A, P. SMIRNOV, I. I. SOKOLOV, I. P. SYČEV, M. A. TICHANOVA-KLIMENKO, F. (= Th.) I. USPENSKIJ, A. A. VASILJEV.

Sont élus : président, F. I. USPENSKIJ, secrétaire, N. V. MALICKIJ.

M. Léon KOCHNITZKY déclare qu'il est heureux de se trouver au milieu des byzantinistes russes, auxquels il apporte l'expression de l'amitié et de la sympathie des savants belges. Il donne lecture de la lettre que lui ont écrite, à la date du 22 octobre, les secrétaires de la rédaction de *Byzantion*. Cette lettre insiste sur l'importance du rétablissement des relations entre byzantinistes occidentaux et russes. MM. GRAINDOR et GRÉGOIRE prient M. KOCHNITZKY d'inviter les savants russes à collaborer à la nouvelle Revue...

F. I. USPENSKIJ exprime sa reconnaissance pour la sympathie dont les savants belges lui adressent l'expression. M. KOCHNITZKY, dit-il, peut assurer à ses collègues que tous les savants russes feront ce qui dépend d'eux pour faciliter la reprise des relations avec les savants occidentaux préoccupés de ranimer les études byzantines.

M. KOCHNITZKY, reçu à bras ouverts par les savants russes, peut compter sur un plein succès.

A. A. VASILJEV rappelle que M. le prof. H. GRÉGOIRE, en lui annonçant la naissance de la nouvelle revue des études byzantines et en faisant appel à la collaboration des savants russes, avait invité ceux-ci à envoyer leurs manuscrits en langue russe, la rédaction se chargeant volontiers de la traduction.

M. KOCHNITZKY confirme la chose.

M. A. VASILJEV demande quels sont les « matériaux » — imprimés ou inédits — que M. KOCHNITZKY voudrait emporter de préférence.

M. KOCHNITZKY répond que la rédaction souhaite principalement recevoir de brefs résumés de l'activité de chaque byzantiniste russe depuis l'époque où les relations scientifiques avec l'Europe occidentale se sont trouvées interrompues.

V. N. BENEŠEVIČ fait observer qu'il a écrit pour les *Byzantinisch-Neugr. Jahrbücher* (t. V, qui va bientôt paraître) un article bibliographique énumérant les travaux des byzantinistes russes, de 1914 à 1922. Cette bibliographie est disposée selon l'ordre alphabétique des noms d'auteurs.

F. I. USPENSKIJ estime que nonobstant la prochaine publication de cette bibliographie dans les *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, les membres présents devraient envoyer à *Byzantion* un aperçu de leurs travaux au cours des dernières années.

D. V. AJNALOV communique son intention d'envoyer, pour la revue, à M. Gabriel MILLET, l'un des promoteurs de « Byzantion », deux articles, l'un qui concerne Sainte-Sophie de Kiev et le monastère de Saint-Michel, l'autre concernant un manuscrit à miniatures de Georges Hamartolos (XIII^e siècle).

D. V. AJNALOV exprime le vœu que, de leur côté, les collègues étrangers veuillent bien informer leurs collègues russes de leurs travaux parus pendant ces dernières années, « attendu que nous n'avons pu obtenir jusqu'à présent que des renseignements très fragmentaires sur le mouvement scientifique à l'étranger ».

F. I. USPENSKIJ rappelle que l'Académie des Sciences a le moyen de faire assez aisément des envois à l'étranger. Si donc quelque membre veut faire parvenir à *Byzantion* un lot important de matériaux ou de publications, l'envoi peut se faire par l'intermédiaire de l'Académie des Sciences.

D. V. AJNALOV fait remarquer que l'expédition à l'étranger de travaux scientifiques, de dessins et de photos, pourrait rencontrer certaines difficultés et demande que les conditions d'envoi soient facilitées.

N. P. SYČEV pose deux questions. 1^o Aux articles destinés à « Byzantion », peut-on adjoindre des illustrations? 2^o Au cas où l'on enverrait à l'étranger des mémoires destinés primitivement à l'Académie d'Histoire de la Culture matérielle, quelle attitude prendrait, à cet égard, l'Académie?

A. A. VASILJEV donne les explications demandées. En principe, et aussi dans la pratique, jusqu'à présent, l'auteur d'un travail préparé sous les auspices de l'Académie, doit demander à l'Administration ou au conseil de l'Académie l'autorisation de l'envoyer à l'étranger. Mais étant données les difficultés matérielles que rencontre l'Académie pour la publication de ses travaux, elle ne peut guère s'opposer à une demande de l'espèce ; et il est peu probable qu'il en soit bientôt autrement, car on ne peut espérer que les conditions de publication s'améliorent dans un avenir rapproché.

F. I. USPENSKIJ, à ce propos, fait observer que les travaux destinés aux publications de l'Académie doivent attendre des années entières et que, souvent, les auteurs finissent par venir les reprendre.

M. KOCHNITZKY, répondant à N. P. SYČEV, remarque que, dans le premier fascicule de « Byzantion » qui va paraître, il y a des illustrations, des reproductions de monuments, de miniatures, etc.

F. I. USPENSKIJ à la question de M. KOCHNITZKY, relativement au *Vizantijskij Vremennik*, déclare qu'il n'a pu faire paraître, de 1916 à 1923, que deux minces tomes (XXII et XXIII) et que, faute de ressources, il est impossible de continuer la publication de la revue. Il reste une série de travaux et mémoires inédits relatifs à de grandes entreprises scientifiques (travaux de la Commission du nouveau Du Gange grec). M. F. I. USPENSKIJ lui-même n'a pu faire paraître les tomes second et troisième de son *Histoire de Byzance*, son *Histoire de Trébizonde*, etc. F. I. USPENSKIJ demande si on ne pourrait faire appel, pour assurer ces publications, à l'aide amicale des institutions scientifiques étrangères ⁽¹⁾.

I. I. SOKOLOV demande si « Byzantion » accepte des articles relatifs à l'histoire ecclésiastique de Byzance, à la mystique byzantine etc., objet de ses travaux personnels.

(1) Voir plus loin, page 744.

M. KOCHNITZKY est heureux d'avoir des renseignements sur ce domaine particulier des études byzantines. Il peut assurer avec confiance que la revue accueillerait volontiers de pareils travaux.

Au nom de M. le professeur GRÉGOIRE, il s'enquiert du sort de l'Académie spirituelle de Kiev et de ses savantes publications. Les membres présents lui répondent que toutes les Académies spirituelles sont closes.

A. A. DMITRIEVSKI voudrait savoir plus précisément quel genre d'articles sont plus particulièrement demandés et quelles doivent être leurs dimensions. Parlant de ses travaux sur le rituel chrétien orthodoxe, A. A. DMITRIEVSKIJ dit que les matériaux réunis par lui forment une masse considérable. Les *Τοπικά* de M. DMITRIEVSKIJ forment trois volumes, le troisième publié en 1917. Il reste la matière de deux tomes encore inédits. Une partie de ces matériaux sont tirés de manuscrits anciens aujourd'hui perdus. L'auteur a réuni d'abondants documents pour une refonte de l'Euchologe de Goar. A. A. DMITRIEVSKIJ se demande si on ne pourrait espérer des subsides étrangers aux publications russes en Russie.

F. I. USPENSKIJ reconnaissant toute l'importance de la suggestion de A. A. DMITRIEVSKIJ, déclare que la question posée en dernier lieu devra être étudiée à part et ne pourra, en tout cas, être résolue au cours de cette réunion dont l'objet est tout différent.

En terminant, le président F. I. USPENSKIJ résume la discussion et la réunion vote les résolutions suivantes : 1° tous les membres sont invités à communiquer à la rédaction de « Byzantion », par l'intermédiaire de M. KOCHNITZKY, de courtes notices sur leurs travaux pendant ces dernières années, sur leurs mémoires et articles imprimés, prêts pour l'impression ou en préparation, et sur leurs projets scientifiques ; 2° en ce qui concerne la publication d'ouvrages importants relatifs à la byzantinologie, qui ne peuvent être actuellement publiés en Russie, la question sera examinée ultérieurement et des propositions seront faites à l'Académie de la Culture Matérielle et à l'Académie des Sciences : éventuellement, elles seront priées de faire appel à l'aide étrangère ; 3° il sera demandé à ces deux Académies de faciliter autant que possible l'envoi à la rédaction de « Byzantion », de livres et d'articles.

M. KOCHNITZKY remercie l'Académie, le président de la réunion, les académiciens présents de leur excellent accueil et prie le bureau

de lui faire parvenir, avant son départ de Léninegrad, un extrait du procès-verbal.

* * *

A la suite de cette séance, les byzantinistes russes se sont empressés de faire parvenir à la rédaction de « Byzantion » les notes qui suivent, concernant leurs travaux en préparation, prêts à être publiés ou imprimés pendant ces dernières années.

D. V. AJNALOV. — Outre les travaux récents mentionnés dans le *Supplément* à la bibliographie de D. V. AJNALOV (*Dopolnenie k spisku trudov D. V. Ajnalova*, Léninegrad, 1924, 5 pages), ce savant a terminé et tient prêts pour l'impression les ouvrages suivants (en russe) :

1. *Les Marbres de la ville byzantine de Cherson en Tauride*, avec beaucoup de photographies et de dessins.

2. *Le Style des Mosaiques de Sainte-Sophie de Kiev et du Monastère Zlatovercho-Michailovskij* (plus de 30 photographies nouvelles).

3. *Miniatyry Siljestrovskago Sbornika*. Vie des saints Boris et Gléb.

4. *Recherches sur les miniatures de la Chronique d'Hamartolos* (XIII^e siècle), n^o 100 de la Bibliothèque de l'Académie spirituelle de Moscou. Ces miniatures font leur première apparition dans la byzantinologie.

5. *Reproduction du tableau de Timanthe, Le sacrifice d'Iphigénie, sur des monuments de la première époque byzantine*.

6. *Les Miniatures de l'Evangile Sinaïtique de la Bibliothèque Nationale de Paris*.

7. *Quelques anciennes miniatures byzantines russes dans des manuscrits russes*.

V. BENEŠEVIČ se propose d'éditer : 1^o le *Taktikon de Nikon le Thaumastorile* 2^o le *Corpus monumentorum juris canonici ecclesiae Graecae orientalis* 3^o les *Monuments de l'ancien droit canon de Russie*.

Les *Byz.-neugr. Jahrb.* publieront prochainement un bulletin de B. sur les travaux relatifs au byzantisme, en Russie, de 1914 à 1923.

M. A. DMITRIEVSKIJ nous transmet cette « Notice de ses travaux restés jusqu'à présent inconnus à l'Étranger, mais méritant quelque attention » :

A. — TRAVAUX IMPRIMÉS ET PUBLIÉS. 1.) *A propos du livre d'Orlov « La Liturgie de Saint Basile-le-Grand »* St-Petersbourg, 1911 (en russe).

2) *Un service en l'honneur de l'empereur byzantin Nicéphore Phocas* (en russe).

3) *Description des manuscrits liturgiques connus dans les bibliothèques de l'Orient*, t. III, Τυπικά, II^e partie, Petrograd, 1917.

4) Additions grecques au livre liturgique *Bogosluženie* du XVI^e siècle (en russe).

B. — TRAVAUX PRÉPARÉS POUR L'IMPRESSION OU RESTÉS PARTIELLEMENT OU TOTALEMENT MANUSCRITS. 5) T. IV de la *Description des manuscrits liturgiques*, etc... (cf plus haut, n^o 3), comprenant les Εὐχολόγια, II^e partie, d'après des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, de l'ancienne bibliothèque Barberini, de la bibliothèque de Grotta-Ferrata. Revision et réédition des *codices* publiés incomplètement ou erronément dans l'Εὐχολόγιον de Jacques Goar), de la *bibliotheca Casanatensis*, à Rome, de l'Ambrosienne de Milan, des bibliothèques de Venise et de Naples, et quelques bibliothèques d'Orient : celle des monastères de Dionysiou, d'Iviron au mont Athos, du μετόχιον de Jérusalem à Constantinople, et de Péristéra près de Trébizonde.

6) *Description, etc.*, t. V. Monuments yougoslaves des bibliothèques de Zographou, de Chilandar et de St-Paul à l'Athos, de l'archimandrite Antonin (actuellement à la bibliothèque de Pétrograd), du monastère du Sinaï et de la collection Grigorovič (d'Odessa).

Note. Quelques manuscrits, comme par exemple ceux de la bibliothèque de St-Paul au mont Athos, sont aujourd'hui brûlés.

7. En outre, on avait commencé l'impression (mais elle dut être interrompue par suite du manque de papier et du renchérissement de la main d'œuvre) du *Typikon de la Grande Église* d'après le manuscrit de Jérusalem (rédaction de Constantin Porphyrogénète).

C. — TRAVAIL EN PRÉPARATION. Actuellement, je m'occupe d'un vaste travail (environ 12 à 15 feuilles d'impression) dont voici le plan :

Analyse critique de l'Εὐχολόγιον de Jacob Goar, publié à Paris en 1647 et réédité à Venise en 1739. Vérification des textes et correction de leurs erreurs d'après les manuscrits des bibliothèques Barberini et de Grotta-Ferrata. Vérification des notes de l'Εὐχολόγιον,

si pleines d'érudition et si remarquables pour l'époque. Dans cette section de mon livre paraîtront des données entièrement inédites et nouvelles au point de vue biographique, données concernant non seulement l'*Euchologe*, mais Codinus et les autres publications savantes de Goar. A la fin de l'ouvrage seront éditées deux lettres de Jacques Goar au cardinal Léon Allatius (texte italien et traduction russe). Ces deux lettres, et en général toute la correspondance de Jacques Goar avec Léon Allatius, étaient tombées fortuitement entre les mains de particuliers. J'en dois la communication à l'obligeance de notre savant collectionneur, N. P. LICHACHEV.

N. P. LICHACHEV s'est surtout occupé de l'étude des bulles de plomb byzantines et d'autres monuments ressortissant à la sigillographie byzantine (par exemple, un article en préparation sur *les types des matrices des sceaux de la période byzantine*).

Poursuivant le groupement et l'étude des sceaux destinés à entrer dans un travail de vaste proportions : *Matériaux pour l'histoire de la sphragistique byzantine et russe*, N. P. Lichačev a consacré des travaux spéciaux à certaines séries, par exemple, *Sceaux du thème de Cherson*, *Sceau des Mizolères*, etc... De ces travaux l'un est publié : *Sceaux datés de Byzance*, t. III de *Izvestija Ross. Akad. Isl. Mal. Kuljury*, pp. 144 sqq.) (1).

Articles prêts à l'impression :

- 1) *Sur les exagia de la période byzantine.*
- 2) à propos d'un monument inédit, *Sur les croix en métal sculpté, dites croix syriennes.*

Le 15 novembre 1924, l'Académie d'Histoire de la Culture matérielle a tenu une séance publique en l'honneur de l'académicien Gustave Schlumberger, qui vient d'avoir 80 ans (étant né le 17 novembre 1844).

M. N. P. Lichačev lut à ce propos, une notice détaillée composée par lui : *L'activité de Gustave Schlumberger* (en russe).

Nicolas MALICKIJ, collaborateur scientifique de l'Académie russe d'Histoire de la Culture matérielle a publié un grand travail relatif à la littérature occidentale du moyen âge, sur ce thème : *La querelle eucharistique en Occident au IX^e siècle* (Fondation Serge, 1917).

(1) On trouvera plus loin deux comptes-rendus de ce travail par MM. G. Millet et N. A. Bees.

Dans le domaine de l'art byzantin, il s'occupe surtout du psautier Chludov, qui appartient au Musée historique russe.

M. Malickij consacre un premier travail, dans le domaine du psautier byzantin, à la représentation de la sainte Cène (Τὸ Μυστικὸν Δεῖπνον); les conclusions de l'auteur sur ce point concordaient avec celles de M. G. Millet, dans son livre sur l'*Iconographie de l'Évangile*, reçu à Léninegrad, une année après la présentation de l'article de N. Malickij au bureau d'éditions de l'Académie d'Histoire de la Culture matérielle; l'article est resté inédit.

Thèmes étudiés à propos du Psautier byzantin : 1) *Les Mosaïques de l'oratoire de Jean VII au point de vue iconographique, parallèlement avec l'iconographie du Psautier*.

2) *Les Mosaïques de l'église des Saints Apôtres, à Constantinople, décrites par Mésarités* (M. Malickij les place à une époque plus tardive que n'avait fait Heisenberg).

Travail imprimé :

Les reliefs tardifs de l'église de St-Démétrius dans la ville de Vladimir; Vladimir, 1923.

M. Malickij pourrait présenter à la rédaction de « Byzantion », pour le début de 1925, un article sur ce sujet : « Peut-on considérer le psautier byzantin avec miniatures marginales comme étant d'origine monastique ». (Il résout la question négativement; le psautier Chludov, d'après certaines particularités de son texte, se rattache à la tradition de la Grande Église de Constantinople).

K. K. ROMANOV, membre de l'Académie, prof. à l'Université de Léninegrad, poursuit l'étude de l'ancien art russe (ses types — sa place dans l'art mondial); il a porté principalement son attention sur l'art de bâtir.

Pendant ces deux dernières années :

1) il a continué ses *Recherches sur l'architecture et la sculpture des XII^e-XIII^e siècles dans la région de Vladimir et de Souzdal*, préparant l'édition d'une grande Monographie de l'église de St-Georges (1230-1234) à Jurjev-Polskij;

2) il a étudié les *Monuments de l'architecture et de la peinture des régions de Novgorod et de Pskov (XIV^e-XVI^e siècles)* (expéditions de l'Académie d'Histoire de la Culture matérielle, à Novgorod, 1919, 1920, 1921, à Pskov en 1921 et 1924; fouilles dans l'église de Paraskeva-Piatnitsa à Novgorod, 1924, pour le compte de l'Académie et de l'Institut russe d'Histoire de l'art).

Au cours des travaux ont été étudiées et mesurées entre autre les églises de la Nativité, dans le cimetière de Novgorod (de l'an 1382), de Jean le Théologue « na Vitkè » (1383), dans la même ville, des Apôtres Pierre et Paul (1406), à Novgorod toujours, de St-Nicolas Kamennogradskij (XV^e siècle) et de Nicétas le Martyr (1470) à Pskov.

3) Il étudie les influences qui se sont exercées mutuellement sur le territoire russe aux XIV^e-XVI^e siècles ; origines de l'art de l'État moscovite en rapport avec les influences exercées sur la Russie centrale par Novgorod, Pskov et l'Europe occidentale.

4) Il s'est occupé des courants d'influences diverses dans la péninsule des Balkans et la Russie du Nord à l'époque des Paléologues et à celle qui a suivi immédiatement.

Sur toutes ces questions, M. Romanov a écrit une série d'articles (9 en tout, comportant 13 à 15 feuilles d'impression, sans compter les illustrations ; 3 seulement ont pu paraître) :

1) *Le clocher de l'église de Zvenigorod* (1^{er} fascicule des *Izvestija* de l'Académie) ;

2) *Deux ἀντιμήνσια de Nongorod* (publié *ibid.*) ;

3) *Neuf ἀντιμήνσια de l'église du monastère de Thérapon à Bielozersk* (*Izvestija* du Comité pour l'étude de l'ancien art russe, t. I).

Dans ce dernier article est discuté la question de la date de l'église de la Vierge au Monastère de Thérapon, datée de 1500-1503 par Dionysij.

Les plus importants de ses articles inédits traitent :

1) *Des influences mutuelles de Novgorod, de Pskov et de Moscou et de la part de ces trois écoles dans l'élaboration de formes architectoniques nouvelles du XIV^e au XVI^e siècle.*

2) *Des rapports entre l'architecture de Pskov-Novgorod (XIV^e et XV^e siècles) et de la Péninsule balkanique (XII^e-XIV^e siècles).*

ALEKSEJ PETROVIČ SMIRNOV. — Au cours des dernières années, travaillant dans la section d'archéologie et d'art byzantins de l'Académie Russe d'Histoire de la Culture matérielle et aussi en qualité de conservateur adjoint de la section d'ancien art russe du Musée russe, il s'est occupé de questions d'archéologie et d'art byzantins.

Il n'a pu faire paraître qu'une seule note :

A quelle époque apparaît pour la première fois la Xyloporta de

Constantinople ? (en russe), dans les *Izvestija Ross. Akad. Ist. Mat. Kul'tury*, t. II.

Voici la liste des articles qu'il possède en manuscrits, prêts pour l'impression.

1) *Un pied de croix sculpté de la collection de l'Académie russe d'Histoire de la Culture matérielle.*

Cet article comprend 8 à 10 pages d'impression. Il décrit l'objet lui-même, orné de représentations sculptées de la Passion du Christ, et le rapproche d'autres monuments peu connus des collections Uvarov et Šuvalov. En conclusion, l'auteur étudie ce procédé de sculpture florissant dans les monastères orientaux aux XVI^e et XVII^e siècles. (4 ou 5 reproductions).

2) *Qu'est-ce que le σκαράνικον ?* (Sur la question du vêtement de cérémonie de la cour byzantine de l'époque des Paléologues). 10-12 pages, 2-3 reproductions. Cette note a été lue dans une séance de la section du 29 Octobre 1924 et c'est une démonstration définitive, du moins d'après l'auteur — « du fait que le *skaranikon* n'est pas un vêtement, mais une coiffure de cérémonie. Cette interprétation nouvelle du mot *σκαράνικον* a pour elle les textes (surtout celui du Pseudo-Codinus) et les monuments figurés ⁽¹⁾ ».

Il rédigea encore une note à propos de l'exposition des anciennes icônes russes de l'Ecole Stroganov (XVI^e-XVII^e siècles), ouverte en 1924, dans les salles du Musée Russe. Il a été l'un des organisateurs de cette exposition.

Le professeur SYČEV (Russkij Muzej) pourrait publier dans « Byzantion » :

1^o *Un très ancien fragment de peinture russo-byzantine ;*

2^o *Un extrait de son travail sur les Fresques du XIV^e siècle, à Kovalevo près Novgorod.*

A. A. VASILJEV. — 1^o *Les Goths en Crimée ;* 2^o *Les sarcophages de porphyre des empereurs byzantins ;* 3^o *Harun-ibn-Yahya et sa description de Constantinople ;* 4^o *Voyage de l'empereur byzantin Jean V Paléologue en Italie, et l'Union de Rome (1369) ;* 5^o traduction dans le mètre de l'original, du roman versifié *Bellhandre et Chrysantza* (1348 vers), terminé le 1^{er} décembre 1922 ; 6^o traduction dans le

(1) Cf. sur le *skaranikon* l'opinion différente émise ci-dessus (pp. 16 sqq.) par N. P. Kondakov..

mètre de l'original des deux pièces de *Théodore Prodrome* a) à l'Empereur; b) au Sébastocrator; 7° traduction de deux poèmes de *Jean Géomètre* a) sur la séparation d'avec la patrie, b) sur l' *Ἀνάστασις*, 8° Quelques articles se rattachant au cycle : *La Russie antique et Byzance*.

VLAD. VALDENBERG, a publié, en 1916, *Anciennes théories russes sur les limites du pouvoir royal*, 463 p. (en russe). C'est comme l'histoire de l'influence des idées politiques de Byzance en Russie, depuis saint Vladimir jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Cet ouvrage a été épuisé l'année même où il a paru. La publication d'une seconde édition n'est pas possible actuellement, ne fût-ce qu'à cause des frais élevés d'impression.

M. Valdenberg pourrait publier une édition abrégée de son livre, en français ou en tirer des articles pour « Byzantion », sous le titre : *Idées politiques byzantines dans la littérature russe*.

M. Valdenberg, dans un ouvrage intitulé *La philosophie politique de Dion Chrysostome* (215 p. manuscrites) étudie principalement les idées antiques passées dans la littérature byzantine par l'intermédiaire de Dion. Le manuscrit, approuvé par l'Académie, n'a pu encore être publié par elle.

Comme ouvrage en préparation, M. Valdenberg annonce 1° une *Histoire de la littérature politique à Byzance*, dans ses rapports avec la philosophie et la législation. Cette histoire comprendra deux volumes dont le premier est achevé (idées politiques du V^e au X^e siècle, environ 400 pages). Il sera publié comme livre ou sous forme d'articles ;

2° la *Harangue* (ὑποθήκη) de *Juslin II à Tibère* (25 à 30 pages) ;

3° un *Glossaire* du Στρατηγικόν de *Cecaümenc* (XI^e siècle) (en préparation) ;

4° plusieurs études philologiques relatives à l'emploi de mots et d'expressions, *addenda* au *Glossarium* de Du Cange.

En l'honneur de M. Gustave Schlumberger

Le 17 octobre 1924, M. Gustave Schlumberger a eu quatre-vingts ans.

Pour honorer sa longue et féconde carrière, ses amis lui ont

dédié un volume de *Mélanges*. Collaborateurs et souscripteurs se sont réunis en une fête intime, le 30 novembre pour lui présenter un premier exemplaire. MM. Adrien Blanchet et Gabriel Millet qui ont dirigé l'impression, ont pris la parole pour lui offrir les félicitations et les vœux, l'un des numismates, l'autre des byzantinistes, et M. le Comte François Delaborde président de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres a parlé au nom de cette compagnie. On a donné ensuite lecture de deux lettres, l'une de M. Charles Diehl qui était encore en mission, l'autre de M. Nicolas Politis qui a dit la gratitude de la Grèce. Mademoiselle Hélène Vacaresco a exprimé les mêmes sentiments de la part de la Roumanie.

M. Schlumberger a remercié en termes touchants. Il a eu un souvenir pour ceux qui devaient prendre part à cette fête et qui ne sont plus, en particulier pour Maurice Barrès.

Byzantion s'associe de grand cœur à cet hommage et pense répondre aux vœux de tous les hommes de science attachés aux études byzantines en reproduisant le texte des trois allocutions.

I.—Allocution de M. Adrien Blanchet,

Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,

Cher Maître et ami,

« D'autres vont vous exprimer, au nom des représentants des études byzantines, l'admiration qu'ils professent pour vos ouvrages.

Mais vous avez attaché votre nom à d'autres travaux importants. C'est comme interprète de ceux qui ont pu apprécier votre maîtrise dans divers domaines de l'Archéologie que je viens vous apporter nos vœux les plus chaleureux.

Il y a plus de quarante ans que vous êtes un des directeurs de la *Revue numismatique*. Aussi, bien que votre œuvre archéologique soit de première importance, c'est plus spécialement au nom de la numismatique et de tous ceux qui cultivent cette science que je veux vous présenter nos sincères félicitations pour l'œuvre que vous avez accomplie, depuis votre livre sur les *Bractéales d'Allemagne*, publié

en 1874, — il y a un demi-siècle, — et qui fut bientôt suivi de la précieuse *Numismatique de l'Orient latin*.

Vous avez connu la pensée de plusieurs générations d'érudits ; vous avez vécu en communion d'études avec les savants dont la gloire si pure brille toujours au firmament de la Science, et dont beaucoup furent vos amis intimes, surtout Adrien de Longpérier, Félicien de Saulcy, Anatole de Barthélemy, Antoine Héron de Villefosse.

Je ne puis énumérer ici ces noms célèbres. Mais nous ne saurions nous dispenser de donner une pensée à cette pléiade de savants, qui a si bien travaillé pour le renom de la France. Et aujourd'hui, en vous offrant un recueil de travaux écrits pour célébrer votre anniversaire, nous voulons vous honorer comme un de ceux qui ont le plus brillamment tenu une place dans cette belle phalange ! Nous voulons vous rendre hommage comme à l'un des plus dignes représentants des traditions de l'Archéologie française ! »

II. — Allocution de M. Gabriel Millet,

Directeur d'études à l'École des Hautes-Études.

Un grand honneur m'est échu : j'ai à vous offrir les félicitations et les vœux de tous ceux qui vous ont suivi à travers le beau et riche domaine des études byzantines. Laissez-moi vous dire tout simplement notre admiration et notre affectueux respect.

Notre admiration, on la comprendra sans peine, si l'on veut parcourir les premières pages du volume que nous vous offrons aujourd'hui. La liste de vos œuvres témoigne d'un labeur immense et, si l'on jette un regard — un long regard — sur ce demi-siècle d'activité inlassable, on y voit d'année en année votre domaine s'élargir, votre œuvre se développer harmonieusement, pousser de plus profondes racines et déployer ses rameaux avec plus de majesté. A vos débuts, la numismatique vous attire. Des bractéates d'Allemagne, vous passez à l'Orient latin et l'Orient latin vous met en contact avec Byzance. Alors Byzance vous séduit, Byzance vous prend.

Elle vous offre d'abord ses sceaux. Ces petits morceaux de plomb, détachés du parchemin, exhumés de terre, ternis, usés et meurtris, vous avez l'art de les déchiffrer, vous précisez les règles qui permet-

tent de les classer et de les dater, vous en faites un *corpus* qui demeure la base nécessaire de toute étude sur les institutions byzantines.

Byzance vous offre ensuite ses objets d'art, ses ivoires et ses stéatites, ses pièces d'orfèvrerie et ses émaux, ses tissus historiés, ses mosaïques et ses miniatures. Nous sentez profondément le charme de ces Pantocrators sévères, de ces Panagias méditatives, de ces Stratilates élégants, de toutes ces figures qui portent l'empreinte de l'idéal antique. De tous côtés, tous ces figures sortent de l'oubli pour répondre à votre appel, en grand nombre, sûres de trouver chez vous une main amie pour les introduire dans le monde, une parole chaude pour les présenter et les faire apprécier. Et elles vous récompensent de vos peines, car elles font à votre grande œuvre historique une brillante parure.

Byzance vous offre enfin son histoire. Cette histoire est des plus merveilleuses. Pendant mille ans, la « Cité gardée de Dieu », comme vous aimez la nommer, défend le patrimoine antique, la pensée grecque et le droit romain, le culte des lettres et le culte de l'art, contre les barbares et contre l'Islam. Vous l'aimez pour cet immense bienfait. Et vous allez droit à l'époque la plus glorieuse, aux grands princes, Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès, Basile II, qui ont su refouler l'Islam, rendre à l'Hellénisme la Crète et Antioche, qui approchent de Jérusalem, menacent Bagdad et soumettent l'Arménie, qui brisent l'Empire Bulgare, arrêtent les Russes, les convertissent et en font le plus solide appui de la civilisation en Orient. Vous racontez ainsi tout un siècle de l'histoire Byzantine, assurément le plus beau.

Et cette histoire vous ne l'écrivez pas seulement en érudit. Sans doute vous savez d'une main experte réunir et façonner vos matériaux, mais ce travail de préparation, qui vous donne une base sûre, vous préférez le laisser dans l'ombre. Vous l'avez dit : vous faites un simple récit. Mais c'est un récit plein et vivant. D'une chronique aride, vous savez tirer une scène émouvante. Et ce n'est point seulement lorsque vous racontez un épisode infiniment dramatique et romanesque, l'assassinat de Nicéphore Phocas, l'amour déçu et l'exil de Théophano. Vous excellez aussi dans l'histoire des batailles : rien n'est attachant comme vos campagnes de Jean Tzimiscès dans le Balkan et en Asie. C'est que vous ne vous contentez point de l'enchaînement des faits. Partout, vous cherchez l'homme

et vous pénétrez au fond des cœurs. Vous aimez ce qui est grand. Vous compatissez aux grandes souffrances et vous admirez les grandes vertus. Vous avez le sens de l'épopée, la passion de l'héroïsme. Et quel sol fut plus fécond en héros que cette Anatolie toujours menacée par l'Infidèle, que ce Taurus, où notre Roland aurait pu faire entendre le cor de Roncevaux ?

Je pourrais dire plus, car je trouve aussi dans vos livres les qualités d'un peintre, d'un coloriste que le ciel d'Orient a ému, d'un peintre d'histoire, habile à ordonner les grandes scènes. Ces quelques mots suffisent pour vous expliquer les raisons de notre admiration et, permettez-moi d'ajouter, de notre reconnaissance. Nous vous devons un double bienfait.

D'abord vous êtes un devancier, un initiateur. Vous avez préparé, vous avez alimenté ce large mouvement d'études byzantines qui est un des faits remarquables de ces dernières années dans l'ordre du savoir. Ensuite, vous avez fait connaître et aimer Byzance en dehors du cercle des spécialistes. L'homme cultivé d'aujourd'hui a lu votre *Epopée* et, grâce à vous, s'intéresse à nos travaux plus modestes. Et c'est pour nous un titre d'honneur et un sujet de fierté que de nous trouver autour de vous, pour vous offrir nos vœux, dans une compagnie si brillante, où nous voyons réunies l'élite de la science et l'élite de la société.

Permettez-moi de terminer par un vœu, celui que les factions du cirque faisaient entendre sur le passage des empereurs : *Polla la éli* ! « De nombreuses années » ! Puissiez-vous, en effet, pendant longtemps encore, au milieu du respect de tous, goûter la joie d'avoir bien rempli les années heureuses que la destinée vous a accordées et de penser que votre œuvre durera, que nos arrière-neveux vous devront encore des heures charmantes.

III.— Allocution de M. le comte François Delaborde

Président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Mon cher confrère,

« Je bénis le hasard d'ancienneté qui, au pesant honneur de présider notre Académie cette année, me donne comme compensation d'être son porte-parole au jour où il s'agit de fêter celui qui est pour moi un ami respecté autant que cher. Mais vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, si je me laisse aller à parler moins à titre officiel que selon

mon cœur. C'est que, parmi tous ceux qui, depuis quarante ans, vous ont successivement rejoint sous le Dôme de l'Institut, il n'en est pas un — et je parle même de ceux qui n'ont pas eu, comme moi, le privilège de vous approcher de plus près, — il n'en est pas un chez qui l'estime universelle où l'on tient partout le premier des byzantinistes français, l'historien de l'Orient latin, l'éminent numismate que vous êtes, ne se soit bientôt doublée d'une sympathique attraction pour votre personne. D'ailleurs ne serait-il pas superflu de rappeler vos titres scientifiques à la Compagnie dont ils vous ont ouvert les rangs, à un âge où bien peu d'entre nous ont atteint l'épanouissement de leurs talents ? Et quant aux nouveaux titres que vous avez acquis depuis lors, elle a été la première à en être informée et à s'en enorgueillir.

Ce que je veux vous dire — et, tel que je vous connais, je m'imagine que vous en serez plus touché que de l'expression de l'admiration méritée par vos œuvres, — c'est tout simplement que nous vous aimons. Nous vous aimons d'abord pour vous-même, pour votre bonté, pour votre fidélité à vos amis, pour l'ardeur juvénile avec laquelle vous les soutenez ; mais en outre l'affection des plus anciens d'entre nous s'accroît encore des souvenirs qu'ils ont gardés de ce groupe d'amis dont vous êtes à l'Académie le dernier représentant. Les sentiments d'attachement ou de gratitude que nous avons pour Anatole de Barthélemy, pour Jules Lair, pour l'abbé Thédénat et pour celui dont le nom est, dans notre mémoire, inséparable du vôtre, pour Héron de Villefosse, ces sentiments, nous les avons reportés sur vous.

Je m'en tiens à ce peu de paroles ; les sentiments les plus intenses tiennent souvent dans les plus brefs discours.

Puisse l'émotion que je ressens suppléer à l'insuffisance de mes expressions et vous faire comprendre combien est sincèrement cordial l'hommage que vous apportent aujourd'hui vos confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ».

Son Excellence, M. Politis, Ministre de Grèce à Paris, avait de son côté adressé la lettre suivante à l'illustre jubilaire. Il veut bien nous la communiquer et nous nous faisons un plaisir de la reproduire.

Paris, le 28 novembre 1924.

LÉGATION DE GRÈCE
EN FRANCE

Cher et très vénéré Maître,

A l'occasion de votre 80^e anniversaire, le Gouvernement de la République Hellénique me charge de vous présenter, avec les vœux sincères qu'il forme pour votre santé, le tribut de reconnaissance de la Grèce pour les œuvres remarquables que vous avez consacrées à une des parties les plus poignantes de sa longue histoire.

L'Hellénisme n'y admire pas seulement le grand érudit et le fin lettré qui a su fixer la vérité historique dans des pages d'une incomparable beauté. Il y reconnaît l'homme de cœur et de haute inspiration qui, ayant mesuré l'étendue de ses souffrances, lui a dès lors témoigné une inaltérable sympathie dont il demeure grandement honoré et profondément touché.

En m'acquittant de cette agréable mission, je tiens à vous exprimer avec mes sentiments d'admiration pour votre œuvre et de respectueuse affection pour votre personne, le vif regret que j'éprouve d'être, par les devoirs de ma charge, empêché de me joindre à vos amis pour vous présenter mes vœux à l'occasion de votre 80^e anniversaire.

Je vous prie, cher et vénéré Maître, d'en agréer ici, le respectueux et reconnaissant témoignage.

(s.) N. POLITIS,
Ministre de Grèce.

Congrès

1. V^e Congrès international des Sciences historiques (Bruxelles 1923)

C'est à Bruxelles qu'une Section byzantine a, pour la première fois, été adjointe à un Congrès des sciences historiques. L'idée était féconde : c'est d'elle qu'est née, l'année suivante, le premier Congrès des études byzantines, celui de Bucarest.

Le *compte rendu* de ce Congrès (Bruxelles, 1923) a publié les procès-verbaux des séances et le résumé des communications (pp. 77-92)

Nous croyons inutile d'en donner le détail et nous nous bornons

à signaler ici celles qui ont été publiées ou qui ont été l'occasion de vœux importants :

G. MILLET, *La coupole primitive de Sainte-Sophie*, *Rev. belge de philol. et d'hist.*, 1923, pp. 599-617.

N. IORGA, *La Romania danubienne et les Barbares du VI^e siècle*. *Ibid.*, 1924, pp. 35-50.

DE FRANCISCI, *Pour une nouvelle édition des Basiliques*. A la suite de cette communication, la section a émis le vœu que l'Union internationale des Académies s'intéresse au projet d'une nouvelle édition des Basiliques.

R. P. P. PEETERS, *De la nécessité d'un dictionnaire onomasique de l'Orient médiéval*. Cf. ci-dessus pp. 485-499.

J. N. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, *Quelques conceptions de la vie d'outre-tombe dans quelques inscriptions grecques chrétiennes de Syrie*. Cf. *Nederlandsch Archief voor Kerkgeschiedenis*, XVIII, pp. 81-94.

R. P. DELEHAYE, *La vie de sainte Théoctiste de Lesbos*. Cf. ci-dessus, pp. 191-200.

Sir W. RAMSAY, *The great families on the main roads in the Byzantine Empire*. Cf. *Rev. archéol.*, XVIII, 1923, pp. 231-242.

J. LAURENT, *La souveraineté byzantine en Cilicie et dans le Taurus de 1071 à 1097*. Cf. ci-dessus, pp. 367-449.

C'est au Congrès de Bruxelles que fut décidée la création d'une *Revue byzantine internationale* publiée en Belgique. Mais c'est au Congrès de Bucarest que le vœu fut réalisé et que *Byzantion* naquit.

2. Congrès de Bucarest

De nombreux comptes rendus de ce Congrès ont déjà paru, notamment dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1924, XLVI, pp. 63-66, (L. BRÉHIER); dans les *Débats* (6 juillet 1924), la *Revue archéologique*, XX, 1924, pp. 243-246 et le *Flambeau*, (30 juin 1924); (H. GRÉGOIRE); dans la *Revue belge d'histoire et de philologie*, pp. 673 sqq., 1924 et le *Musée belge*, 1924, p. 287 du *Bulletin* (P. GRAINDOR) (1).

Nous ne croyons mieux faire qu'en reproduisant ici celui que notre éminent collaborateur L. BRÉHIER vient de donner à la *Revue Internationale de l'Enseignement*, 1924, pp. 266-275; c'est l'un des meilleurs et cette revue n'est guère connue des byzantinistes.

(1) Cf. aussi le bel article donné par M. DIEHL à la *Revue des Deux Mondes* de 15 juin 1924.

*Le premier Congrès international des Etudes Byzantines
à Bucarest.*

Les études byzantines avaient été représentées jusqu'ici dans divers congrès internationaux, Congrès des Orientalistes, Congrès d'Histoire, Congrès d'Histoire de l'Art par des sections spéciales. Pour la première fois, ces études, dont la renaissance s'est produite il y a un demi-siècle, ont donné lieu à un congrès particulier et ce sera l'honneur des savants roumains, professeurs des Universités, membres de l'Académie roumaine et de la Commission des monuments historiques de Roumanie, d'avoir pris cette intéressante initiative, qui vient à son heure. On s'est aperçu, en effet, que l'histoire de l'empire byzantin, qui s'étend sur dix siècles de moyen âge, n'est pas, comme on se l'était longtemps figuré, une discipline hermétique, capable tout au plus de satisfaire quelques dilettantes. On sait aujourd'hui qu'elle constitue un des domaines les plus importants des études médiévales : pour les pays d'Orient, comme la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, la Grèce, la Russie, elle fait partie intégrante des origines nationales, et les Occidentaux eux-mêmes ont été en rapports si intimes et si fréquents avec Byzance, soit qu'ils l'aient combattue, soit qu'ils aient subi son ascendant, qu'il est impossible de bien connaître leur évolution historique, si l'on fait abstraction de la civilisation puissante qui s'est développée sur les rives du Bosphore.

Le Congrès de Bucarest, qui s'est tenu du 14 au 20 avril dernier dans le magnifique cadre de la fondation universitaire du roi Carol, avait été placé sous le patronage des souverains et du gouvernement roumains. Sa Majesté le roi Ferdinand, qui se trouvait alors en France, s'était fait représenter à la séance d'ouverture par S. A. R. le prince héritier Carol qui, dans un discours très simple et très cordial, prononcé en français, a souhaité la bienvenue aux membres du Congrès et montré tout l'intérêt scientifique de ces premières assises internationales des études byzantines. Le gouvernement roumain était représenté à cette séance par M. Brătianu, président du Conseil, et par le Dr Anghelescu, Ministre de l'Instruction publique.

Ce serait donner une idée incomplète de ce Congrès que de se borner à enregistrer ses résultats scientifiques, si considérables qu'ils soient. On peut dire qu'il s'est distingué d'une manière exceptionnelle des réunions de ce genre par l'hospitalité si large qui a

été accordée à ses membres et par les attentions de tout genre dont ils ont été l'objet. Le Comité d'organisation était présidé par M. le professeur Iorga, dont l'autorité scientifique et l'érudition universelle n'ont d'égale que la bonne grâce avec laquelle il a fait tout ce qui était humainement possible pour laisser aux congressistes le souvenir le plus charmant de leur séjour en Roumanie. M. Iorga a été admirablement secondé dans sa tâche par les membres du Comité, MM. les professeurs Pârvan et Popescu de l'Université de Bucarest, M. Bănescu, recteur de l'Université de Cluj. Il serait injuste de ne pas mentionner spécialement son secrétaire, M. Marinescu, de l'Université de Bucarest, dont l'amabilité et la complaisance inlassables ont été mises si souvent à l'épreuve par tous les membres du Congrès. A la demande du Comité, un grand nombre de notabilités de Bucarest avaient accepté de recevoir chez elles la plupart des membres du Congrès, et de tout ce qui a été fait pour leur être agréable, rien n'a plus touché les savants venus des divers pays d'Europe que cette franche et cordiale hospitalité qui leur a permis de mieux connaître leurs confrères roumains et d'apprécier toute leur délicatesse.

Ce fut dans cette atmosphère de bienveillance réciproque que commencèrent, dès le lundi 14 avril, les séances des sections qui se poursuivirent jusqu'au samedi 19 avril. Deux sections, l'une réservée à l'histoire, l'autre à la philologie et à l'archéologie, avaient été constituées. Il est impossible de citer ici toutes les savantes communications qui furent présentées et d'indiquer les intéressantes discussions dont elles furent suivies. Nous nous bornerons à en signaler quelques-unes.

Section d'histoire. — Dès la première séance, présidée par M. Diehl, une véritable joute, aussi passionnante que courtoise, s'engagea entre M. Collinet (Université de Paris) et M. A. Guarneri Citati (Université de Palerme) au sujet des interpolations qu'on remarque dans le droit justinien, le premier invoquant l'action du droit oriental, représenté par les professeurs de Beyrouth, le second y voyant surtout l'œuvre de la jurisprudence. Dans les séances suivantes on entendit une lecture de sir William Ramsay (Édimbourg) sur l'occupation de l'Asie Mineure par les Arabes et leur expulsion finale (641-965) ; des communications de M. Ch. Diehl (Institut de France et Université de Paris) sur l'importance

constitutionnelle reprise par le Sénat de Byzance entre la mort de Justinien et la fin de la période iconoclaste, ainsi que sur le rôle curieux des assemblées populaires pendant la même période ; — de M. Iorga (Université de Bucarest) sur le caractère politique du mouvement iconoclaste et sur un mouvement correspondant qui se produisit en Chine presque en même temps et prit l'aspect d'une lutte contre les moines bouddhistes ; — de M. G. Millet (École des Hautes Études de Paris) sur les sceaux des commerciaux byzantins, sur les attributions de ces fonctionnaires et sur le régime des douanes en vigueur à Byzance ; — de M. J. Gay (Université de Lille) sur les rapports de la Sicile avec Byzance au début de l'occupation arabe et sur les monastères grecs de Sicile au début de la conquête normande ; — de M. Zeiller (École des Hautes Études de Paris), sur la date de l'établissement dans l'empire, des Goths convertis au christianisme par Ulphilas : il défendit la date de 350, donnée par la lettre de l'évêque Auxence du Durostorum, disciple d'Ulphilas, pour le premier établissement des Goths chrétiens, vingt-six ans avant l'exode général des tribus gothiques ; — de M. H. Grégoire (Université de Bruxelles) sur un continuateur de la chronique de Constantin Manassès ; — de M. Bănescu (Université de Cluj) sur Kekaumenos Katakalon, le grand homme de guerre du XI^e siècle ; — de M. Marinescu (Université de Bucarest) sur la correspondance latine de Manuel II Paléologue avec l'Aragon ; — de M. G. Brătianu (Université de Jassy) sur la colonie génoise de Péra aux XIII^e et XIV^e siècles d'après les actes des notaires de Péra conservés aux Archives de Gênes ; — de M. P. Cancel (Université de Bucarest) sur la persistance jusqu'au XV^e siècle, d'après les titres de Mircea le Grand, prince de Valachie, de l'ancien duché byzantin de Paristrion en Dobrogea, avec Dristra (Silistrie) comme capitale.

Section de philologie et d'archéologie. — L'art byzantin a été envisagé sous tous ses aspects et, comme de juste, une place importante a été faite à l'art roumain, qui en est jusqu'au XVIII^e siècle une véritable survivance, mêlée d'éléments nationaux d'une grande originalité. M. Puig i Cadafalch, directeur de l'Institut d'Études catalanes à Barcelone, a signalé des rapports curieux entre l'ornementation des églises moldaves (bandes lombardes, arcatures, etc...) et celle des églises catalanes ; il a conclu à une source commune qui doit être cherchée en Orient. — M. Balș (Commission

des monuments historiques) a étudié les encorbellements composés d'arcs étagés et entrecroisés qui soutiennent les coupoles des églises moldaves en réduisant leur portée. — M. Draghiceanu (Commission des monuments historiques), connu par les belles découvertes de bijoux et d'étoffes précieuses qu'il a faites dans les sépultures princières de Curtea-de-Arges, a décrit en détail les cérémonies funéraires des princes roumains, inspirées dans une certaine mesure des funérailles des empereurs byzantins ; il a présenté quelques-uns des objets merveilleux trouvés dans les tombes princières, en particulier un admirable fermail de manteau, de travail occidental, peut-être italien, dont les deux agrafes ont la forme de tours octogonales percées de meurtrières qui forment les extrémités d'une enceinte fortifiée à l'intérieur de laquelle sont figurés des édifices aux toits couverts de tuiles : de petits personnages veillent derrière les créneaux, tandis qu'au centre, sous un arc en accolade, se détache en émail un oiseau à tête de femme : c'est une œuvre de la fin du XIV^e siècle. — M. Perdrizet (Université de Strasbourg) a recherché si le thème iconographique de la Vierge au Manteau a des sources dans l'art byzantin ; de la discussion qui a suivi sa lecture, il résulte que l'idée du manteau protecteur (de la Vierge ou d'un saint) n'est pas étrangère à la littérature ascétique de Byzance, mais qu'on ne peut citer aucune œuvre d'art byzantin qui reproduise franchement ce thème. — M. Paul Henry (Université de Cernăuți) a montré tout l'intérêt et le caractère original des peintures iconographiques qui ornent les murailles des églises de Bucovine à l'extérieur et constituent une véritable somme théologique (Église terrestre et Église céleste séparées par la Rédemption sur les absides ; Jugement dernier de la façade occidentale ; Hymne Akathiste, etc...). — M. Grecu (Université de Cernăuți) a signalé dans les peintures de ces mêmes églises les portraits des grands philosophes, Platon, Aristote, etc... et même des littérateurs, Plutarque, Sophocle, placés parmi les prophètes qui ont annoncé la venue du Messie. Il a lu en outre un travail sur une nouvelle source du célèbre Guide de la Peinture de Denys de Phourna. — M. Karaman (Musée de Spalato) a montré l'indépendance des petites églises de Dalmatie vis-à-vis de l'art byzantin ; il y a là une école d'architecture locale d'un grand intérêt. — M. Pârvan (Université de Bucarest), bien connu pour ses belles découvertes dans les stations daco-romaines

du bas-Danube, a présenté la photographie d'un bas-relief du VII^e siècle figurant une Madone, qu'il a trouvé dans un château-fort du district de Durostor (Dristra, ancienne Durostolum). — M. Bianu (Université de Bucarest) a décrit les miniatures et les ornements de l'Évangélaire moldave de Neamts, écrit en 1429 par le moine Gabriel, aujourd'hui à la Bodléienne d'Oxford ; il a déterminé les influences orientales qui se sont exercées sur l'art représenté par ce chef-d'œuvre. — M. Stueckelberg (Université de Bâle) a lu une notice sur des tissus byzantins en soie qu'il vient de découvrir dans le trésor de la cathédrale de Sion. — M. Bréhier (Université de Clermont) a présenté une étude sur le rôle de l'iconographie dans la sculpture ornementale des églises byzantines et essayé de montrer, que, loin d'avoir été prohibée, elle y a tenu une place assez importante jusqu'à la fin du XV^e siècle. — Nous ne pouvons que mentionner d'autres communications intéressantes de M. Vulić (Université de Belgrade), de M. Mantuani (Musée de Ljubljana), de M. Moisil, directeur des Archives de Roumanie, sur des monnaies byzantines découvertes en territoire roumain. Enfin, l'un des représentants les plus illustres, l'un des précurseurs de l'archéologie byzantine, M. Kondakov, a fait au Congrès une conférence, accompagnée de magnifiques projections, sur les vêtements orientaux en usage à la cour de Byzance : à l'aide de documents et de textes il a pu reconstituer la physionomie du célèbre « Scaramange », vêtement perse, fait pour monter à cheval, que l'empereur devait revêtir pour certaines cérémonies.

Dans sa dernière séance, où les deux sections étaient réunies, le Congrès a entendu une lecture de M. Kougeas (Université d'Athènes) sur les travaux d'histoire byzantine en Grèce et un rapport de M. H. Grégoire (Université de Bruxelles) sur la création de la Revue Internationale *Byzantion*, projetée au Congrès d'Histoire de Bruxelles de 1923. Cette nouvelle revue byzantine, qui paraîtra à Bruxelles et à Paris, a déjà reçu les subventions des gouvernements belge, grec, français, roumain, serbe. Un grand nombre de byzantinistes ont promis leur collaboration. Le programme (articles de fond sur des questions d'histoire, de philologie, de littérature, d'histoire de l'art ; comptes rendus et bibliographie) a été approuvé par le Congrès, qui a nommé en outre un Comité de patronage international. On espère que le premier numéro pourra paraître à la

fin de 1924. A la demande de M. Vulić (Université de Belgrade), parlant au nom du gouvernement serbe, le Congrès a décidé que sa prochaine session aurait lieu à Belgrade en 1926. Enfin le Congrès a été informé qu'un Institut d'histoire de la civilisation byzantine est créé à l'Université de Bucarest.

Tels sont les résultats scientifiques, d'une extrême importance, du Congrès de Bucarest, mais les séances des sections n'ont occupé qu'une part de son activité. Des conférences spéciales à l'organisation desquelles s'était associé M. Lionel Bataillon, directeur de l'Institut Français, à Bucarest, ont associé le grand public à ses travaux et ont été données, soit dans la salle spacieuse de l'Athénée, soit à l'Université, par M. Diehl (Constantinople depuis la guerre), M. Bréhier (le rôle du théâtre dans l'iconographie byzantine), M. Collinet (l'École de droit de Beyrouth), M. Vulić (causerie réservée aux étudiants).

Nous mentionnerons simplement les réceptions et les manifestations qui accompagnent généralement les Congrès mais qui ont été ici particulièrement brillantes : réception au Ministère des Affaires étrangères du 14 avril, réception le 15 avril de Leurs Altesses Royales le prince et la princesse Carol, et, le soir, magnifique concert vocal à l'Athénée avec chœurs en costume national ; le 16 avril, représentation au Théâtre National de « La femme du prince Jérémie », drame historique de M. Iorga, dont les décors somptueux et rigoureusement exacts évoquent l'existence pittoresque des anciens princes moldaves ; le 17 avril, réceptions au palais de Buftea et chez le prince Bibesco à Mogoșoaia ; le 18 avril, réception à la Banque nationale roumaine ; le 19 avril, banquet de clôture du Congrès, présidé par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Le 17 avril, les membres du Congrès se sont rendus au parc Carol et, sur la tombe du soldat inconnu roumain, les chefs des délégations ont déposé au nom du Congrès une gerbe de fleurs.

Mais, de tous les résultats du Congrès, un des plus remarquables et qui sera un des plus féconds, a été de faire connaître aux savants étrangers les principales richesses artistiques de la Roumanie et, en particulier, celles qui permettent des aperçus nouveaux sur le développement de l'art byzantin postérieur à la prise de Constantinople. C'est au Gouvernement roumain, c'est aux organisateurs du Congrès que doit aller notre reconnaissance : jamais membres

d'un congrès n'ont visité un pays d'une manière aussi complète et dans des conditions aussi exceptionnelles.

Pendant la durée même du Congrès, des visites eurent lieu au Musée de l'Université, dont malheureusement les objets les plus précieux, entre autres le trésor de Pétroussa, ont été envoyés à Moscou lors de l'entrée de la Roumanie dans la grande guerre. En outre une curieuse exposition d'icônes et d'objets d'art religieux avait été organisée au Ministère des Cultes par la Commission des monuments historiques ; des tableaux religieux, dont quelques-uns du XVI^e siècle, des fragments d'iconostase en bois sculpté et refouillé profondément, des étoffes de brocart et de soie aux broderies somptueuses, des plats de reliure en argent repoussé, les bijoux trouvés dans les tombes princières réunis là d'une manière exceptionnelle, donnèrent aux archéologues l'occasion d'études et de discussions intéressantes. Le 14 avril, le jour même de l'ouverture du Congrès, une réception extrêmement cordiale eut lieu à l'Académie roumaine, qui, dans sa belle salle des séances en forme d'atrium, avait étalé quelques-uns des trésors de sa bibliothèque : incunables et livres anciens concernant la Roumanie, manuscrits précieux, dont un admirable petit volume du XVII^e siècle, qui montre en une série de miniatures d'une grande finesse toutes les stations de l'Hymne Akathistos, gravures sur bois les plus anciennes exécutées en Roumanie, etc...

D'autres visites intéressantes eurent lieu à la Métropole de Bucarest et à sa curieuse chapelle épiscopale, au monastère de Vacarești construit de 1716 à 1722 par le prince Nicolas Mavrocordato sur le plan des anciens monastères roumains, au château de Mogoșoaia, type bien conservé d'une résidence de boïard, élevé en 1702 par Constantin Brancoveanu et restauré par son propriétaire actuel, le prince Bibesco.

Mais ce n'est pas seulement Bucarest, c'est la Roumanie elle-même qu'il a été donné aux membres du Congrès de visiter. Pendant toute une semaine un train composé de wagons-lits les a promenés à travers la Bucovine, la Moldavie et la Valachie. La visite a commencé par les monastères de Bucovine, les moins étudiés jusqu'ici, perdus au fond des vallées boisées des Carpathes et qui attestent toujours la magnificence des anciens princes qui les ont fondés. On comprend que cette belle province, séparée pendant si longtemps

de la patrie commune, soit pour les Roumains un territoire sacré, C'est le berceau même de leur histoire qui leur a été restitué. Les églises de Voronets (époque d'Étienne le Grand, fin du XV^e siècle), de Moldovitsa (époque de Pierre Rareș, vers 1531) ont conservé les fresques extérieures qui couvrent leurs murs comme d'immenses tapisseries, aux tons dont la douceur est due au fond bleu d'azur sur lequel se détachent les personnages et les scènes. Le monastère de Putna, construit par Étienne le Grand (1457-1504), qui y a fait placer sa sépulture, conserve un des plus merveilleux trésors d'icônes, d'étoffes liturgiques et d'orfèvrerie qu'on puisse rêver : plusieurs de ces œuvres proviennent de Constantinople et sont dues à des artistes grecs. Dans la salle d'honneur du monastère, l'archimandrite a fait aux congressistes les honneurs d'une collation où figurait, avec des olives, du pain fabriqué par les moines. On se sentit reporté à quelques siècles de distance, à l'époque où chacun de ces puissants monastères formait un petit monde qui se suffisait à lui-même.

Après Putna, l'on visite Sučevitsa, monastère situé en pleine montagne à 840 mètres d'altitude et qui a l'aspect d'une forteresse, avec son enceinte flanquée aux angles de quatre tours en poivrière, puis Radăuți et la jolie ville de Suceava, située d'une manière pittoresque sur une terrasse qui domine la vallée du Sereth, avec son monastère Saint-Georges qui conserve les reliques d'un martyr du XIV^e siècle, très populaire en Roumanie, saint Jean le Nouveau, mis à mort par les Tartares.

Et l'on aurait eu une idée incomplète de ce voyage si l'on n'ajoutait que dans chacune des localités où s'arrêtait le Congrès, il recevait l'accueil le plus cordial et l'hospitalité la plus large des autorités régionales, préfets, maires, recteurs d'Université, qui, dans chaque ville, s'étaient occupés de réunir les véhicules nécessaires au transport des congressistes et d'organiser des repas qui avaient toujours un caractère de fête extrêmement cordiale.

Dans l'importante ville de Jassy, le 23 avril, le Congrès fut reçu à l'Université par M. le professeur Tafrali, représentant le Recteur, qui souhaita la bienvenue à ses confrères en byzantinisme dans une charmante allocution à laquelle M. Diehl répondit au nom du Congrès. Puis eut lieu la visite de l'Université, de construction tout à fait moderne et dont on admira les laboratoires magnifiquement aménagés et la belle bibliothèque ; il faut y ajouter l'Institut

d'histoire de l'Art, dirigé par M. Tafrali lui-même et où il a réuni une collection d'icônes, des moulages intéressants et des objets d'art populaire roumain. Le reste de la journée fut consacré à la visite des curieuses églises de Jassy, du trésor de sa Métropole, de l'église des Trois Hiérarques (début du XVIII^e siècle), trop restaurée par l'architecte français Lecomte de Nouy et dont les murs sont couverts d'un étrange décor d'arabesques et d'entrelacs, du monastère de Golia (restauré vers 1660), avec ses anciennes fresques, et, à quelque distance de la ville, du puissant monastère de Cetatsuia, avec sa grande église aux tours élevées, dont on a à tort remplacé les coupoles par des flèches, et son palais destiné aux princes de Moldavie, avec une salle gothique du XVIII^e siècle, dont les gerbes d'ogives retombant sur des piliers aux fûts cerclés de torsades, font songer à un coin du Mont Saint-Michel transporté en Orient.

Enfin, ce magnifique voyage archéologique s'est terminé en Valachie, dans les hautes vallées de l'Argeș et de l'Olt. Une des visites les plus intéressantes fut celle de l'église princière de Curtea de Argeș, un des plus anciens édifices roumains, élevé à la mode byzantine par assises alternantes de briques et (à la place de claveaux taillés) de galets de l'Argeș noyés dans le ciment ; ses fresques du XIV^e siècle (trop restaurées) rappellent par leur composition et par leur style charmant les mosaïques de Kahrié-djami à Constantinople. Non loin de la même ville, l'église épiscopale, remise entièrement à neuf, est un spécimen d'art oriental à tendances baroques, avec ses corniches de stalactites, ses disques d'entrelacs qui ornent les murs et surtout ses deux tours de façade, dont les baies ont un profil hélicoïdal plus étrange que beau.

Le 25 avril, les deux dernières visites ont été celles du monastère de Hurez, fondé par Constantin Brâncoveanu vers 1692 et du monastère de Cozia, dans la vallée de l'Olt. Hurez évoque beaucoup plus le moyen âge que la fin du XVII^e siècle. Situé au milieu d'admirables forêts que dominent les pics neigeux des Carpathes, ce monastère se présente comme une vraie forteresse avec trois enceintes dans lesquelles on pénètre par les guichets installés sous de grosses tours carrées. Rien de plus pittoresque que son vaste cloître aux arbres centenaires, dont les galeries sont interrompues par des loggias à colonnes ouvragées et à balcons sculptés à jour : au centre, sa grande église, avec un large porche ouvert, a gardé

d'intéressantes fresques. Enfin le monastère de Cozia, situé en pleine montagne, à l'entrée du défilé de la Tour Rouge, nous reporte aux origines mêmes de l'histoire valaque, au temps de Mircea le Grand qui fonda ce monastère en 1386 et dont on voit le portrait dans le narthex, mais la plus grande partie des fresques date de la restauration de Constantin Brâncoveanu au XVII^e siècle.

Ce fut le 26 avril qu'eurent lieu le retour à Bucarest et la dislocation du Congrès. Le voyage splendide, magnifiquement organisé par les autorités roumaines, a clôturé dignement cette première réunion internationale des byzantinistes. Il a été pour la plupart d'entre eux une révélation d'un art peu connu jusqu'ici en dehors de la Roumanie et qui constitue une survivance très originale de l'art byzantin. Mais ce voyage a été surtout une manifestation admirable d'une fraternité scientifique dont tous les membres du Congrès garderont un souvenir inoubliable.

Louis BRÉHIER,

**Le 25^e anniversaire de la fondation
du « Mittel-und neugriechisches Seminar »,
à l'Université de Munich.**

Le 26 juillet 1924 a été célébré, à Munich, le 25^e anniversaire de la fondation, par K. Krumbacher, du « Séminaire de grec médiéval et moderne ».

Au milieu des élèves et amis de l'illustre byzantiniste venus, en foule, d'Allemagne et de l'étranger pour s'associer à la manifestation, le Prof. A. Heisenberg retraça la carrière de K. Krumbacher, en insistant sur ses trois principales œuvres, l'*Histoire de la Littérature byzantine*, la création de la *Byzantinische Zeitschrift*, la fondation du *Séminaire de grec médiéval et moderne*. Au début, ce Séminaire fut soutenu par le Gouvernement hellénique et des particuliers généreux, grecs ou allemands ; plus tard, le Gouvernement bavarois le prit sous sa protection.

Depuis que K. Krumbacher lui a légué sa bibliothèque, le Séminaire possède le plus riche ensemble d'ouvrages relatifs au byzantinisme qui existe. Depuis la guerre, il s'est enrichi de dons venus surtout d'Angleterre et de Grèce.

De nombreux élèves de l'illustre maître enseignent aujourd'hui les disciplines byzantines dans les universités d'Europe ; et le Séminaire reste, comme par le passé, ouvert à des étudiants de toute nationalité.

Le Gouvernement hellénique s'était fait représenter à cette cérémonie par son ambassadeur à Berlin, M. Kanellopoulos, qui exprima la profonde reconnaissance de son pays pour l'œuvre de Krumbacher.

La rédaction de *Byzantion* avait envoyé à M. le Prof. A. Heisenberg une adresse de sympathie.

M. F. Uspenskij et le nouveau Du Cange byzantin (cf. p. 719).

Par une lettre reçue le 5 février 1925, M. Feodor Uspenskij, l'ancien directeur de l'Institut russe de Constantinople, le vénérable doyen des byzantinistes russes demeurés au pays, nous donne d'émouvants détails sur l'énergie avec laquelle nos confrères de Russie poursuivent, en dépit de toutes les difficultés, une œuvre collective du plus haut intérêt.

La Commission russo-byzantine de l'Académie des Sciences, formée il y a sept ans sous la présidence de M. Uspenskij, a d'abord consacré ses efforts à l'étude de Constantin Porphyrogénète (établissement du texte, traduction et commentaire). Puis, étant donnée l'impossibilité de publier les mémoires relatifs à cet objet, la Commission a préféré se tourner vers un travail de longue haleine, qui pût se faire dans les circonstances présentes, et qui, par sa nature même, exigeât, avant toute publication, une longue période de préparation. Il s'agit de la refonte du Du Cange grec. Malgré l'absence de ressources financières et de toute collaboration avec l'étranger, l'entreprise progresse grâce à l'abnégation des membres de la Commission. Les fiches accumulées au cours du travail fait antérieurement sur le texte du Porphyrogénète et des écrivains contemporains ont été d'un grand secours aux éditeurs du futur « Du Cange refondu ».

La Commission prépare encore un Lexique des noms propres et des noms de lieux byzantins et orientaux (cf. plus haut l'article du R. P. Peeters).

« Mon âge avancé ne me permet pas d'espérer, nous écrit notre éminent correspondant, que je verrai l'heureux moment où nos efforts commenceront à porter leurs fruits. Mais j'espère fermement que l'Académie des Sciences ne laissera pas se perdre les matériaux accumulés par le travail collectif de tous les byzantinistes russes ».

Nous espérons, quant à nous, que les sociétés savantes de tous les pays intéressés aux études byzantines voudront contribuer financièrement à cette œuvre qui est un des *desiderata* les plus urgents de notre discipline. Et nous adressons avec nos vœux, nos félicitations respectueuses à M. F. Uspenskij, qui atteint aujourd'hui même l'âge de quatre-vingts ans (20 février 1925).

D. — OUVRAGES REÇUS PAR LA REVUE

K. Ἀμαντος. Παρατηρήσεις τινὲς εἰς τὴν μεσαιωνικὴν γεωγραφίαν, Athènes 1924 (ἀνατύπωσις ἐκ τῆς Ἑπετηρίδος τῆς Ἑταιρείας τῶν Βυζαντινῶν Σπουδῶν, 1924, pp. 41-54).

N. BĂNESCU, *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, Weimar, 1922 (extrait des *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, III, pp. 287-310).

ID. *Viatsa și opera lui Daniel (Dimitrie) Philippide*, Bucarest, 1924 (extrait de l'*Anuarul Institutului de istorie națională*, 1923, pp. 119-204).

ID. *Macarios Calorites et Constantin Anagnostès*, Paris, 1923 (extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*, 3^e série III [XXIII], pp. 144-149).

ID. *La « Roma nuova » alle foci del Danubio*, Rome, 1923 (*Pubblicazioni dell' « Istituto per l'Europa orientale »*, seconda serie, 10 pp.).

ID. *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'Empire bulgare de Samuel (1018). Nouveaux duchés byzantins : Bulgarie et Paristrion*, Bucarest 1923 (*Académie roumaine, Bulletin de la section historique*, X, pp. 49-72).

N. A. BEES, *Die Inschriftenaufzeichnung des Kodex Sinaiticus Graecus 508 (976) und die Maria-Spiläotissa-Klosterkirche bei Sille (Lykaonien)*. Texte und Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie, n^o 1, Berlin, 1922, 89 pp. 8^o.

A. BLANCHET, *Les monnaies de la guerre de Théodose II contre Attila, en 442*, Bucarest, 1924 (extrait de la *Revue historique du Sud-Est européen*, I, 8 pages).

ID., *La Chiche de Limoges*, Macon, 1924, 10 pp. 8^o.

G. I. BRĂȚIANU, *Vicina I. Contributions à l'histoire de la domination byzantine et du commerce génois en Dobrogea* (*Académie roumaine, Bulletin de la section historique*, X, pp. 113-189).

Ἡ. Π. Βουτιερίδης, Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας ἀπὸ τῶν μέσων τοῦ 15^{ου} αἰῶνος μέχρι τῶν νεωτάτων χρόνων, μετ' εἰσαγωγῆς περὶ τῆς βυζαντινῆς λογοτεχνίας, Athènes, M. S. Zikakis, 1924, I-II, 224 pages 8^o.

L. BRÉHIER, *Histoire anonyme de la première croisade* (éditée et traduite par L. B., Les classiques de l'histoire de France au moyen âge), Paris, Champion, 1924, XXXVI-258 pp. in-12.

A. DELATTE, *Codices Athenienses (Catalogus codicum astrologorum Graecorum, t. X)*, Bruxelles, Lamertin 1924, VIII, 291 pages 8°.

I. ERREIRA, *Dictionnaire répertoire des peintres depuis l'antiquité jusqu'à nos jours (supplément)*, Paris, Hachette, 1924, 245 pages, in 12.

Σ. Εὐστρατιάδης, *Κατάλογος τῶν ἐν τῇ ἱερᾷ μονῇ Βατοπεδίου ἀποκειμένων κωδίκων*, Paris, Champion, 1924, III-276 pp., 4°.

B. D. FILOV, *Sofijskata crkva sv. Sofija (Materiali za istorijala na Sofija, Kniga IV)*, Sofia, 1913, 172 pages, 130 figures, 21 planches, in-f°.

H. GAIDOZ, *Saint Christophe à tête de chien en Irlande et en Russie*, Paris, 1924 (extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, LXXVI, pp. 192-218).

A. GRABAR, *L'église de Boïana*, Sofia, Imprimerie de l'État, 1924, 88 pages in-4°, 9 figures et 41 planches (*Monuments de l'art en Bulgarie*, publiés par l'Institut archéologique bulgare, vol. I) (en bulgare et en français).

B. GRANIĆ, *Die Subscriptionen in den datierten griechischen Handschriften des 9. und 10. Jahrhunderts. II darstellender Teil*, Dissert. Munich, Sr. Karlovci, Serbische Klosterbuchdruckerei, 1922, 40 pages, 8°.

V. GRECU, *Versiunile Române'li ale erminiilor de Pictură bizantină* (extrait de *Codrul Cosminului*, 1924), Cernăuți, 1924, 71 pp., 8°.

G. R., *La Roumanie en images*, vol. I, Paris, 1922, 2^e éd., 240 pages in-4°.

A. HEISENBERG, *Neue Quellen zur Geschichte des lateinischen Kaisertums und der Kirchenunion, I. Der Epilaphios des Nikolaos Mesarites auf seinen Bruder Johannes*, Munich, 1923, 75 pages. (*Sitzungsberichte der Bayerischen Akad. der Wiss. Philos.-philol. und hist. Klasse*, 1922, 5). II. *Die Unionsverhandlungen vom 30. August 1206: Patriarchenwahl und Kaiserkrönung in Nikaia 1208* (*ibid.*, 1923, 2). III. *Der Bericht des Nikolaos Mesarites über die politischen und kirchlichen Ereignisse des Jahres 1214*, Munich, 1923, 96 pages (*ibid.*, 1923, 3).

N. IORGA, *La Roumanie pittoresque*, Paris, Gamber, 1924, 220 pages in-4°, nombreuses illustrations.

N. IORGA, *Relations entre l'Orient et l'Occident au moyen âge*, conférences données à la Sorbonne, Paris, Gamber, 1923, 181 pages 8°

Id., *L'art populaire en Roumanie*, Paris, Gamber, 1923, 135 pages, 4°.

Id., *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au moyen âge*, Paris, Gamber, 1924, 110 pp., 8°.

Φ. Ι. Κουκουλές, Ἐκ τοῦ βίου τῶν Βυζαντινῶν, Athènes, M. S. Zikakis, 1920, 128 pages, in-12.

Id., Ὁ ἐν Μεγάλῳ Ῥεύματι ναὸς τῶν Ταξιαρχῶν, 39 pages, 8° (extrait du Δελτίον τῆς ἱστορ. καὶ ἐθνολογ. Ἑταιρ., VIII).

Id., Διὰ τῆς ἐλληνικῆς ἱστορίας καὶ τοῦ ἐλληνικοῦ βίου, Athènes, 1922, 74 pages, 8°.

Id., Παρατηρήσεις καὶ διορθώσεις εἰς τοὺς ἐλληνικοὺς παπύρους, Athènes, Pétrakos, 1911, 27 pages.

Id., Κρασοκατάνυξις (extrait de Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος, 1924, pp. 195-215).

K. Κουρουنيώτης, Ἑλληνικαὶ ἀνασκαφαὶ ἐν Μικρᾷ Ἀσίᾳ, Athènes, 1922 (extrait de l' Ἀρχαιολ. Δελτ., 1922, pp. 1-88, 227-257).

Id., Ἀρχαιολογικὸν ταξεῖδι εἰς Μ. Ἀσίαν (extrait de Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος, 1924, pp. 391-420).

Σ. Π. Κυριακίδης, Ἑλληνικὴ λαογραφία, Μέρος Α'. Μνημεῖα τοῦ λόγου, Athènes, Sakellarios, 1923, 446 pages.

Id., Αἱ γυναῖκες εἰς τὴν λαογραφίαν, Athènes, Sidéris, (s. d.), 151 pages in-12.

K. M. Κωνσταντόπουλος, Βυζαντινὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθῆναις ἐθνικοῦ νομισματικοῦ Μουσείου, Athènes, 1917, XIX-432 pp., 8° (extrait du *Journal intern. d'arch. numism.*, V à X).

Λεξιλογαφικὸν ἀρχεῖον τῆς μέσης καὶ νέας ἐλληνικῆς, τόμος Ε', Athènes, 1920, 452 pages 8°.

Λεξιλογαφικὸν ἀρχεῖον τῆς μέσης καὶ νέας ἐλληνικῆς, τόμος ἕκτος, Athènes, 1923, 571 pages in-8°.

C. MARINESCO, *La Catalogne et l'Arménie au temps de Jacques II (1921-1927). Envoi par le roi Ochine des reliques de sainte Thecla à la cathédrale de Tarragone*, Paris, 1923, 35 pages in-12 (extrait des *Mélanges de l'Ecole roumaine en France*, II).

ST. NICOLAESCU, *Domnia lui Neagoe Basarab Voevod 1512-1521. O danie la mănăstirea Hilandarul din Sfântul Munle Athos*, Bucarest, 1924, 15 pages (extrait de *Nova Revistă Bisericească*, V).

Id., *Domnia lui Alexandru Vodă Aldea a fiul lui Mircea Vodă ce Balrân 1431-1435. Hrisoave, etc... rel. la Biserica Sf. Nicolae din Curleu-de-Argeș*. Bucarest 1922, 46 pages (extrait de *Revistă pentru istorie, arheologie și filologie*, XVI).

Γ. Π. Οἰκονόμος, *Ναοποιοὶ καὶ Ἑσσηνες* (extrait de l' *Ἀρχαιολ. Δελτ.*, 1922, pp. 258-346).

Ἀ. Κ. Ὀρλάνδος, *Ἡ Ὁμορφὴ ἐκκλησιά*, Athènes, 1921, 42 pages, 8°.

Id., *Ἡ μονὴ Βαρνάκοβας*, Athènes, Hestia, 1922, 42 pages, 8° (édition de la *Δωρικὴ ἀδελφότης*).

Id., *Ἡ Παρηγορήτισσα τῆς Ἀρτης*, Athènes, 1921 (extrait de l' *Ἀρχαιολ. Δελτ.*, 1919, pp. 1-82).

P. P. PANAITESCU, *Un manuscris al « Efimeridelor » lui Constantin Caragea Banul* (extrait du *Buletinul comisiei istorice a României*, III, 1924, pp. 115-220).

Δ. Π. Πασχάλης, *Ἥριστιανικὴ Ἀνδρος*, Athènes, 1924, 50 pages (extrait du *Δελτ. χριστ. ἀρχ. ἑταιρ.*, I, 1924).

N. Γ. Πολίτης, *Λαογραφικὰ σύμμεικτα*, I et II, Athènes, Leonis 1920-1921, 304 et 375 pages, 8°.

M. W. RAMSAY, *Notes anatoliennes* (extrait de la *Revue archéol.*, XVII, 1923, pp. 231-242).

Germaine ROUILLARD, *L'administration civile de l'Égypte byzantine* Paris, Les Presses Universitaires de France, (s. d.), VI-242 pages, 8°

Γ. Α. Σωτηρίου, *Ὁδηγὸς τοῦ βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν*, Athènes, Makris, 1924, 140 pages in-12.

Id., *Ἀνασκαφαὶ τοῦ βυζαντινοῦ ναοῦ Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου ἐν Ἐφέσῳ*, Athènes, 1922-1924 (extrait de l' *Ἀρχαιολ. Δελτ.*, 1922, pp. 89-114 et 115-126).

Id., *Ὁ ναὸς τοῦ ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης*, Athènes, 1920 40 pages (extrait de l' *Ἀρχαιολ. Δελτ.*, 1918).

V. TOURNEUR, *La médaille d'Héraclius* (extrait de la *Revue belge de Numismatique*, 1923, pp. 67-76).

A. A. VASILJEV, *Les Goths en Crimée. I. Époque chrétienne primitive et époque de la migration des peuples*, 80 pages (en russe. Extrait de *Izvestija Rossijskoj Akademii Islorii materialnoj Kullury*, I, n° 26, 1921).

ID., *Description des poids et exagias byzantins conservés à l'Académie* (en russe ; extrait de *Izvestija*, II, n° 18, 1922, pp. 237-240).

G. V. VERNADSKIJ, *L'importance de l'activité scientifique de N. P. Kondakov, à l'occasion du 80^e anniversaire de sa naissance (1844-1924)*, Discours prononcé au 3^e Congrès des savants russes, à Prague (en russe). Prague, 1924.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Avant-Propos	v-viii
J. EBERSOLT, M. N. P. Kondakov, ...	1-6
N. P. KONDAKOV, Les costumes orientaux à la cour de Byzance ...	7-49
F.-M. ABEL, Une mention byzantine de Sbaïta	51-58
D. AJNALOV, Un fragment d'évangélaire du VI ^e siècle de la collection V. N. Chanenko	59-74
A. ANDRÉADÈS, De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'empire byzantin	75-115
N. A. BEES (Βέης) Sur quelques évêchés suffragants de la Métropole de Trébizonde	117-137
H. I. BELL, The episcopalis audientia in Byzantine Egypt	139-144
V. BENEŠEVIČ, Sur la date de la mosaïque de la Transfiguration au mont Sinaï	145-172
A. BLANCHET, Une bague d'un comte de l'Opsikion	173-176
L. BRÉHIER, Les populations rurales au IX ^e siècle d'après l'hagio- graphie byzantine	177-190
H. DELEHAYE, La vie de sainte Théoctiste de Lesbos	191-200
Ch. DIEHL, Le Sénat et le Peuple byzantin aux VII ^e et VIII ^e siècles..	201-218
J. GAY, Notes sur l'hellénisme sicilien	215-228
A. GRABAR, Un reflet du monde latin dans une peinture balkanique du XIII ^e siècle	229-243
P. GRAINDOR, Buste du Musée d'Athènes	245-250
B. GRANIĆ, Der Inhalt der Subscriptionen in den datierten griechischen Handschriften des XI, XII und XIII Jahrhunderts	251-272
V. GRECU, Eine Belagerung Konstantinopels in der rumänischen Kir- chenmalerei	273-289
P. HENRY, De l'originalité des peintures bucoviniennes dans l'appli- cation des principes byzantins	291-303
D. C. HESSELING, Notes critiques sur deux poèmes grecs du moyen âge	305-316
E. JEANSELME et L. OECONOMOS, La satire contre les Higoumènes	317-339
G. DE JERPHANION, Le cycle iconographique de Sant'Angelo in Formis.	341-366
J. LAURENT, Des Grecs aux Croisés	367-449

	Pages
C. MARINESCO, Du nouveau sur Constance de Hohenstaufen, impératrice de Nicée	451-468
G. MERCATI, Il Plutarco di Bartolommeo da Montepulciano	469-474
A. MUÑOZ, Alcune osservazioni intorno al Rotulo di Giosuè e agli Ottateuchi illustrati	475-483
P. PEETERS, Sur la nécessité d'un Onomasticon de l'Orient byzantin ..	485-499
J. PSICHARI, Sainte Euthymie ou les tribulations d'un linguiste	501-517
J. PUIG I CADAFALCH, L'architecture religieuse dans le domaine byzantin en Espagne	519-533
J. STRZYGOWSKI, Die Kunstgeschichte und die byzantinischen Studien	535-555
V. VALDENBERG, Discours politiques de Thémistius dans leur rapport avec l'antiquité	557-580

Comptes Rendus.

L. BRÉHIER, Art byzantin. Par G. Millet	581-586
A. BLANCHET, Tablettes de cire de l'époque carolingienne. Par H. Laurent	586
Curtea domnească din Argeş. Par H. Laurent.....	587-590
Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit. Par L. Bréhier	591-593
Δ. Φ. Μ. Δέφνερ, Αεξικών της Τσακωνικής διαλέκτου. Par E. Boisacq...	590-591
J. EBERSOLT, Les arts somptuaires de Byzance	593-597
B. LEIB, Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI ^e siècle. Par L. Bréhier	597-602
B. LEIB, Deux inédits byzantins sur les azymes au début du XII ^e siècle. Par L. Bréhier	602
N. P. LICHA EV, Datirovannye vizantijskie pečati. Par G. Millet....	602-606
C. MARINESCO, Le prêtre Jean. Par Ch. Pergameni	606-610
C. MARINESCO, Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples et l'Albanie de Scanderbeg. Par H. Laurent	610-611
J. MASPERO, Histoire des patriarches d'Alexandrie. Par G. Rouillard	611-616
G. MILLET, L'ascension d'Alexandre. Par P. Graindor	616-617
H. MONNIER, Les Nouvelles de Léon le Sage. Par P. Collinet	617-618
Ἀ.Κ. Ὁρλάνδος, Παλαιοχριστιανικοὶ καὶ βυζαντινοὶ ναοὶ τῶν Καλυβίων τοῦ Κουβέρτζ. Par P. Graindor	618-620
G. ROUILLARD, Les papyrus grecs de Vienne. Par N. Hohlwein	620-621
Strena Buliciana. Par P. Graindor	621-630
A. A. VASILJEV, Istorija Vizantii. Latinskoe Vlady estvo na Vostok . Par H. Grégoire	630-633
N. P. LICHA EV, Datirovannye vizantijskie pečati Par N. A. Bees	633-634
G. GHEDINI, Lettere cristiane. Par N. Hohlwein	634-635
M. SILBERSCHMIDT, Das orientalische Problem zur Zeit der Entstehung des türkischen Reiches. Par G. J. Brătianu	635-638
I. H. BELL, Jews and Christians in Egypt. Par H. Grégoire	638-647

Chronique.

	Pages
* A. — BULLETINS RÉGIONAUX	649-694
I. Amérique. Par A. K. PORTER	649-650
II. Bulgarie. 1. Archéologie. Par B. FILOV	650-657
2. Histoire. Par P. MOUTAFČIEV	657-662
III. Grèce. 1. Art byzantin. Par G. SOTIRIOU	662-668
2. Chalcis. Par N. I. GIANNOPOULOS	669-671
IV. Italie. Par A. MUÑOZ	671-677
V. Roumanie. Par N. BĂNESCU	678-685
VI. Yougoslavie. 1. Considérations générales. Par L. KARAMAN	685-691
2. Art byzantin, par le même	691-695
B. — BULLETINS SPÉCIAUX	695-716
Epigraphie chrétienne. Par Henri GRÉGOIRE	695-716
C. — NOUVELLES ET INFORMATIONS DIVERSES	717-744
«Byzantion» et les savants russes	717-727
En l'honneur de M. Gustave Schlumberger	727-733
Congrès : 1. V ^e Congrès international des sciences historiques (Bruxelles)	733-734
2. Congrès de Bucarest, par Louis BRÉHJER	734-744
A la mémoire de K. KRUMBACHER	744-745
Note sur le Du Cange grec	745-746
D. — OUVRAGES REÇUS PAR LA REVUE	747-751

ERRATA

l'age 167, n° 2. — Livre ARCHEV. PORPHYRE, *Vtoroe Putčestvie*.

Page 288. — Le dernier n de *Goetzenanbetern* est tombé.

